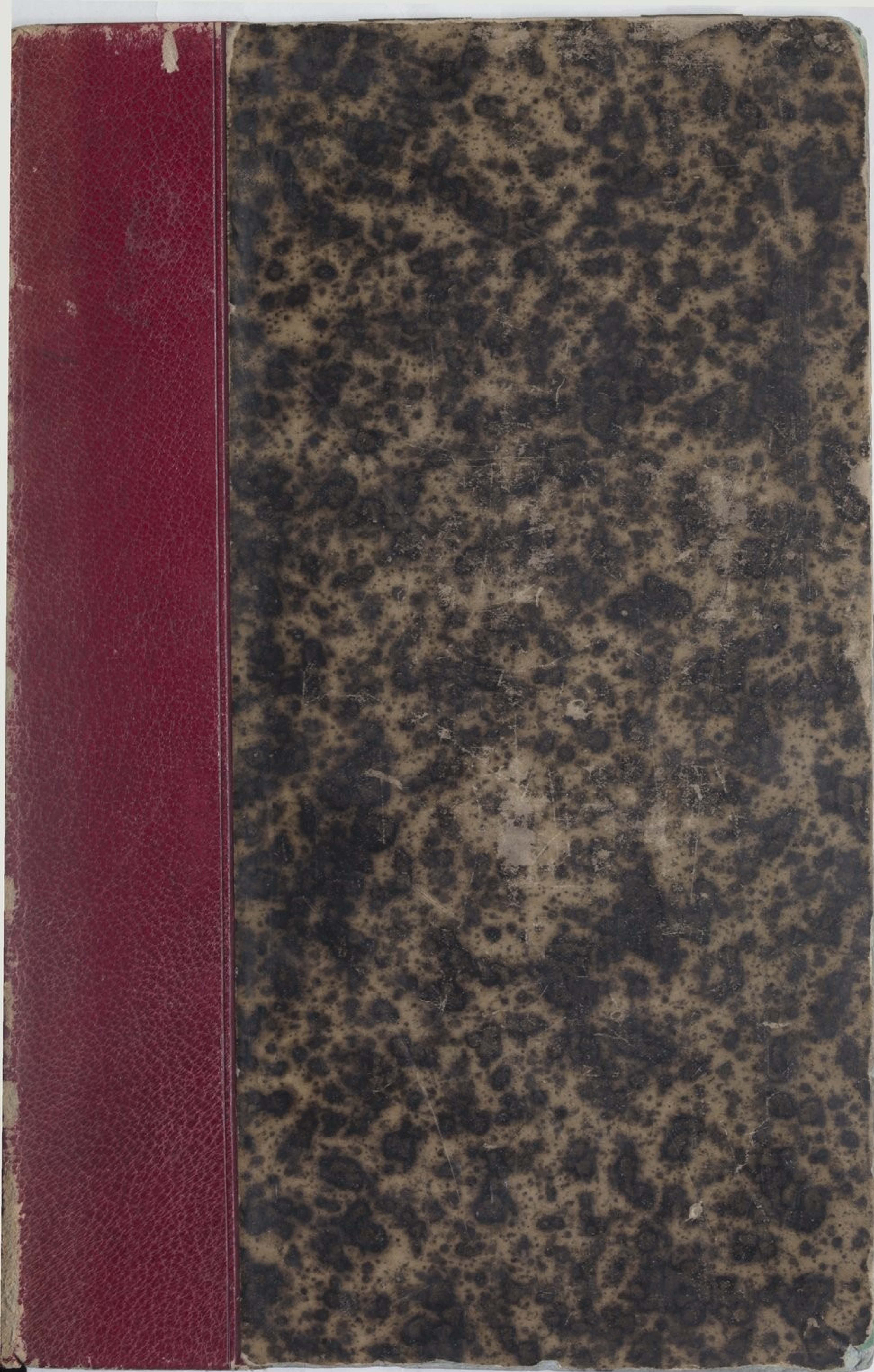
Le Monde vu par les artistes : géographie artistique







LE MONDE VU PAR LES ARTISTES

GÉOGRAPHIE

ARTISTIQUE

8732 79. Corbeil. — Typ. et Stér. Crété.

LE MONDE VU PAR LES ARTISTES

GÉOGRAPHIE

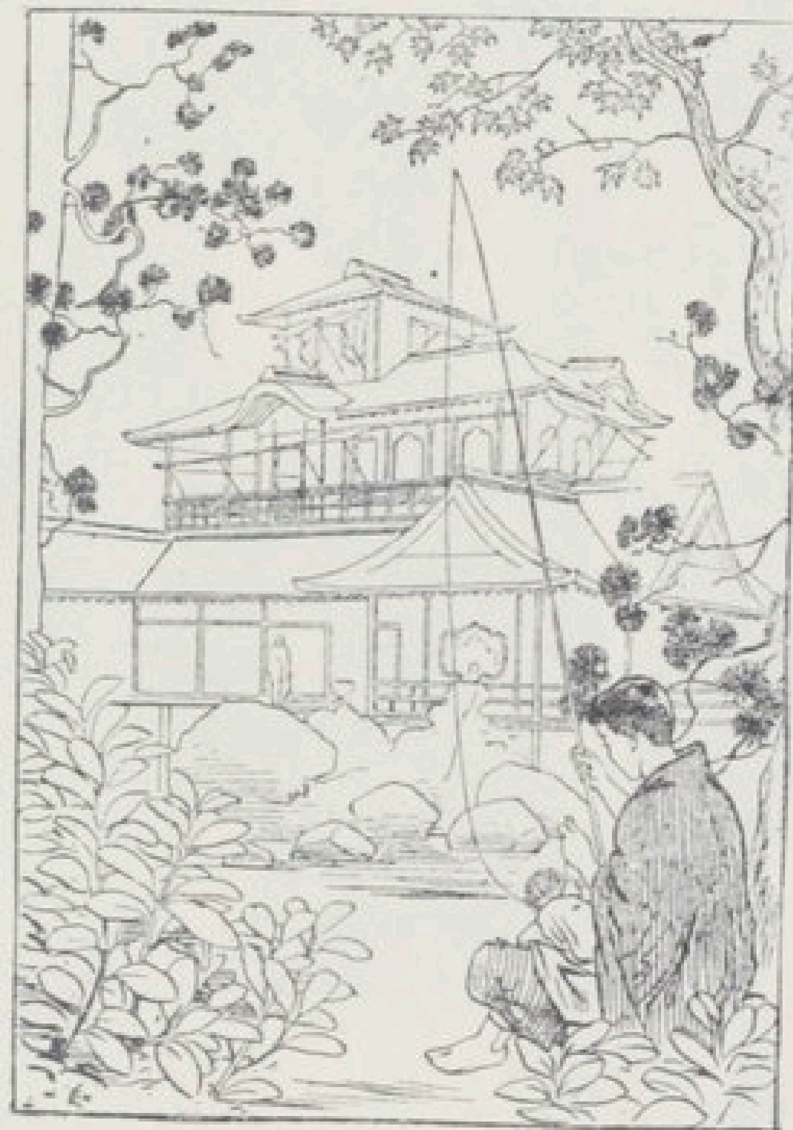
ARTISTIQUE



PAR

RENÉ MÉNARD

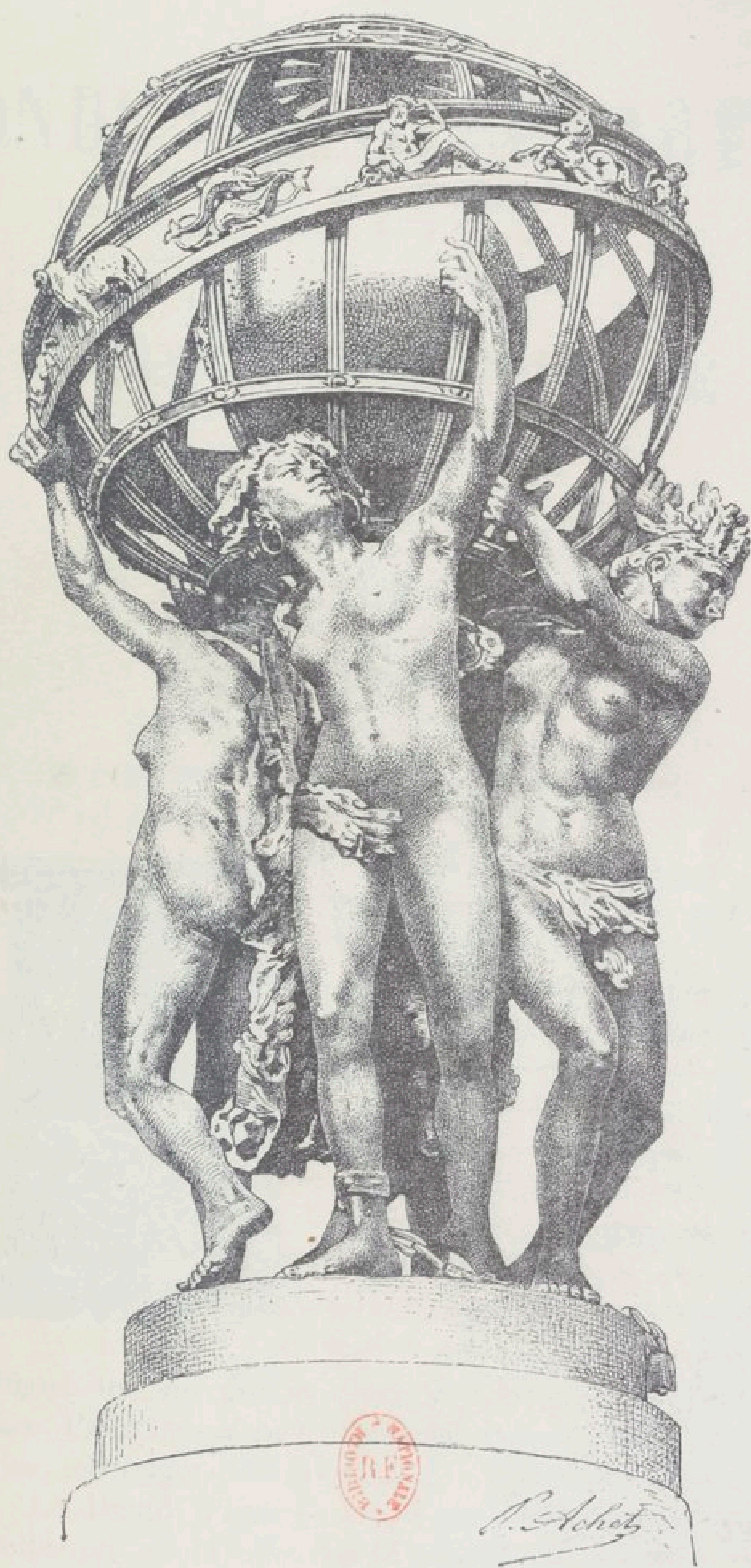
OUVRAGE ORNÉ D'ENVIRON 600 GRAVURES ET CARTES



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, rue Soufflot, 15

1881





Les parties du monde. (Groupe de Carpeaux.)

LE
MONDE VU PAR LES ARTISTES

ASPECT DU MONDE

CHAPITRE PREMIER

LA PLANÈTE

La terre dans l'espace. — Le jour. — La nuit. — Le crépuscule. — Les saisons.



La terre dans l'espace. — La terre a la forme d'une sphère qui mesure environ 40,000 kilomètres de tour. Suspendue sans point d'appui dans l'espace, la terre tourne sur elle-même en vingt-quatre heures. Outre ce mouvement de rotation, elle se déplace dans le ciel et décrit autour du soleil une immense ligne courbe de forme ovale : il lui faut un peu plus de 365 jours pour accomplir cette évolution. Considérée comme planète, la terre n'appartient pas au domaine de l'art; mais les anciens peuples, en la personnifiant, lui ont donné divers attributs qui servent à la faire reconnaître. Pour les peuples orientaux, elle s'identifie avec la nature productrice, et reçoit divers noms et divers emblèmes, suivant les localités. La Diane d'Éphèse est, parmi les représentations de ce genre, celle qui est la plus complète comme expression symbolique (fig. 1). Une triple rangée de mamelles indique la fécondité de la déesse, dont la tête nimbée est couronnée de tours. Les signes du zodiaque ornent son collier, les lions qui couvrent ses épaules indiquent

sa force, et son corps en forme de gaine exprime la fixité : des rangées de taureaux, de cerfs, de chevaux décorent la partie antérieure de cette gaine, dont les côtés sont ornés de femmes ailées, d'abeilles et de fleurs.

La statue du Vatican, qui offre cette représentation, paraît être l'imitation d'un type extrêmement ancien, et la multiplicité de ses emblèmes indique son origine orientale. Comme conception religieuse cette Diane

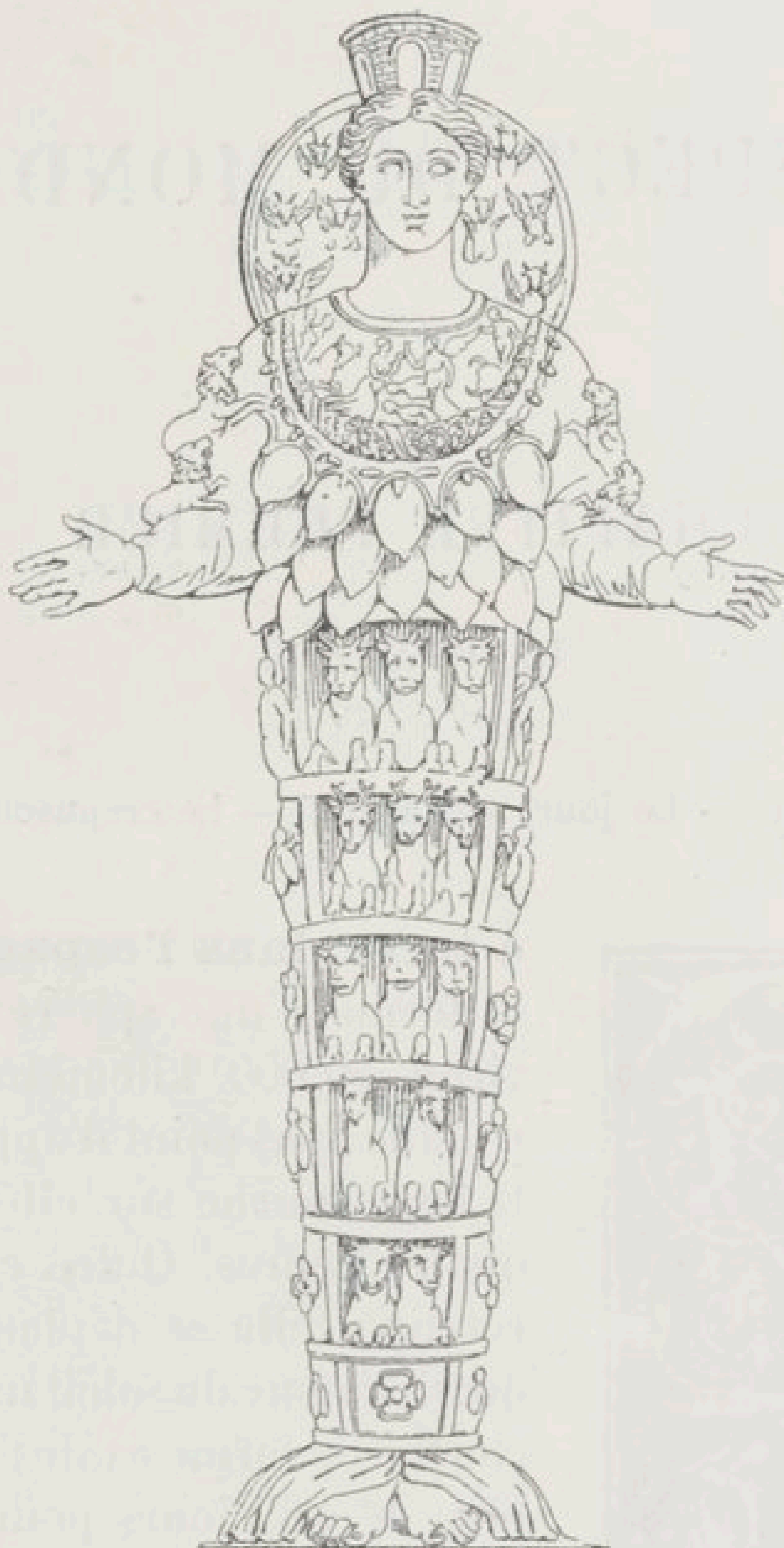


Fig. 1. — La Nature. — Diane d'Éphèse.

répond à la même pensée que l'Astarté de Phénicie, que la Cybèle de Phrygie, que la Militta des bords de l'Euphrate.

La Grèce a reçu de l'Asie son culte avec sa civilisation, mais en les transformant conformément à son génie propre. Dépouillant à la fois la surcharge des emblèmes et la raideur hiératique de l'ensemble, elle a personnifié la Terre sous les traits d'une femme aux formes puissantes dont la tête est couronnée d'épis : Déméter ou Cérès. A ces deux types on reconnaît le génie de deux races différentes, qui dans l'art se traduit

pour l'une par un symbolisme ornemental et qui chez l'autre aboutit à la statuaire (fig. 2).

Le Jour. — Par suite de la rotation de la terre qui présente successivement au soleil tous les côtés de sa surface, l'heure de midi arrive dans la partie éclairée, en même temps que l'heure de minuit dans la partie sombre ; mais le jour qui nous éclaire vient toujours de la lumière du soleil, que le ciel soit ou non chargé de nuages.

Pour les savants, le soleil est l'astre autour duquel tourne la terre ;



Fig. 2. — La Terre féconde. — Cérès d'Herculanum.

pour les artistes, c'est un disque brillant qui répand sur toute la nature son éblouissante clarté. Mais si les artistes l'ont toujours compris de la sorte, l'interprétation qu'ils en ont donnée n'a pas toujours été l'expression directe de la sensation que leur faisait éprouver le spectacle de la nature. Chez les peuples primitifs, le soleil nous apparaît toujours comme un emblème, ou une personnification : c'est par l'emblème qu'on a commencé.

Sur les monuments de l'ancienne Égypte, le soleil est représenté sous la forme d'un disque ailé (fig. 3) : le disque est ordinairement peint en

rouge, et les ailes, qui indiquent la course de l'astre d'orient en occident, sont formées de plumes d'une couleur variée, mais toujours dis-

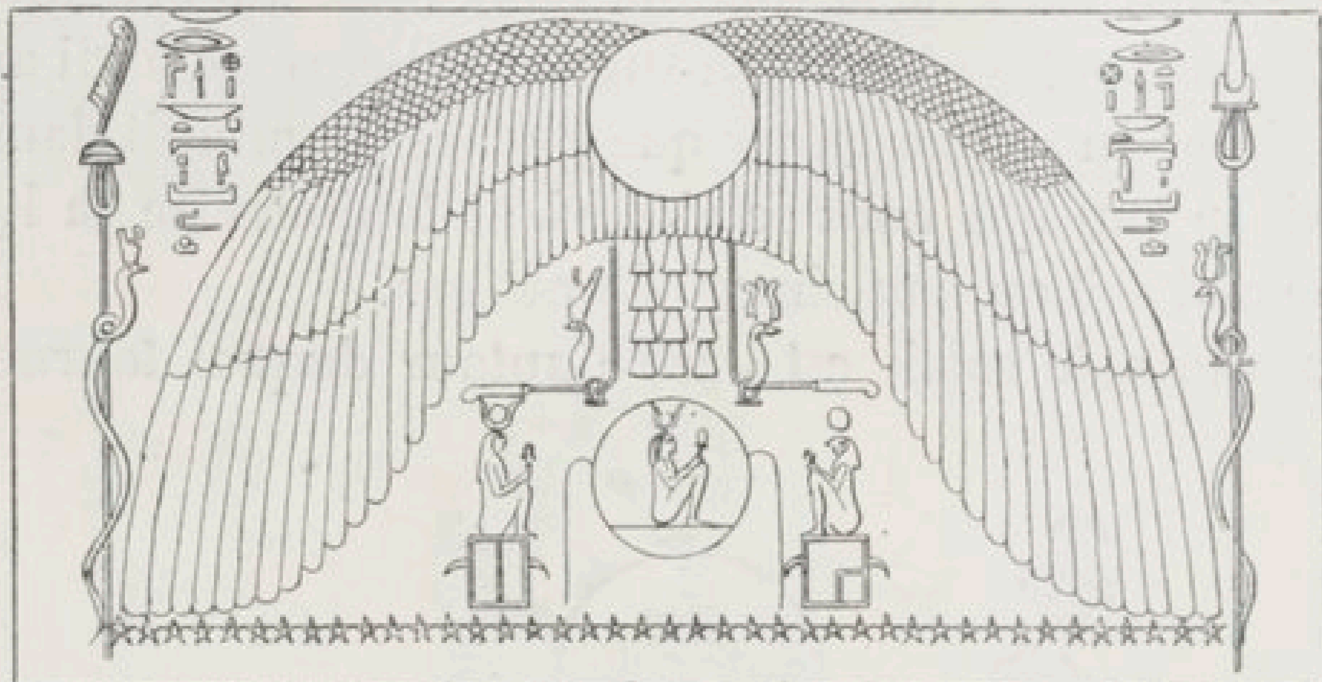


Fig. 3. — Le Soleil (d'après une représentation égyptienne du temple de Denderah).

posées de telle façon, que le disque forme la partie la plus éclatante de la représentation.

Le soleil apparaît fréquemment sur la tête des divinités qui le personnifient. La figure 4, tirée d'un bas-relief de Karnak, montre Phré, divinité solaire à tête d'épervier, coiffé du disque, au centre duquel est le serpent Urœus, symbole de la royauté. Le disque solaire paraît également sur le petit autel dressé en face du dieu. Ces disques ne sont pas ailés comme celui que nous avons vu sur la figure 3 : le disque ailé s'emploie surtout dans la décoration architecturale, au-dessus de la porte d'un temple par exemple.



Fig. 4.
Le Soleil (d'après une représentation égyptienne).

Le soleil tenait une grande place dans le dualisme des anciens Perses, mais l'art de ces contrées n'a pas su lui donner une forme positive et pouvant le faire reconnaître à première vue. Les emblèmes solaires qu'on rencontre sur quelques monuments ont un caractère purement énigmatique.

Pour les Grecs le Soleil est un personnage qui a son rôle dans la mythologie : Homère le distingue d'Apollon, avec lequel il a été identifié dans les temps postérieurs. La tête du Soleil est ordinairement radiée, comme le montre la figure 5, d'après une statue antique. Les deux têtes de chevaux qu'on voit à côté de lui rappellent le char sur lequel le dieu du jour accomplit sa course à travers le ciel. Plusieurs peintures de vases montrent (fig. 6) le dieu tenant les rênes de ses chevaux qu'il dirige dans l'espace, après avoir franchi les portes de l'orient.

La tradition du char sur lequel le Soleil accomplit sa course se retrouve également chez plusieurs peuples de l'Orient. Sur une minia-



Fig. 5. — Le Soleil (d'après une représentation grecque).

ture indoue (fig. 7), on voit Souria, le dieu du soleil et de la lumière.

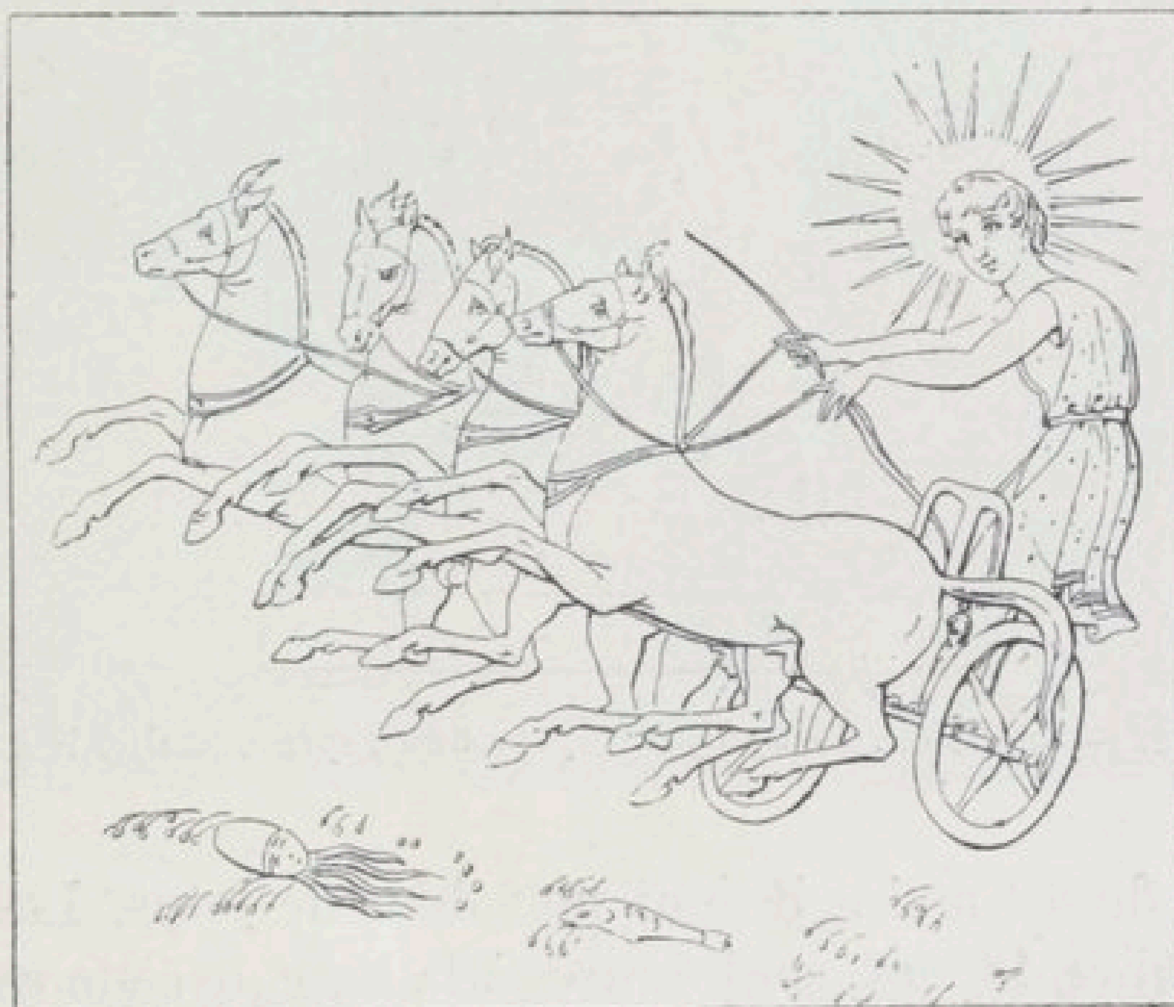


Fig. 6. — Le Soleil dans sa course (d'après un vase peint).

sur un char surmonté d'un riche dais. Il a quatre bras : une de ses mains tient un glaive, tandis qu'une autre effeuille les roses dont la teinte

brillante colore la nature au levant et au couchant. Sept chevaux conduits par le cocher Arouna conduisent le char divin à travers l'espace.

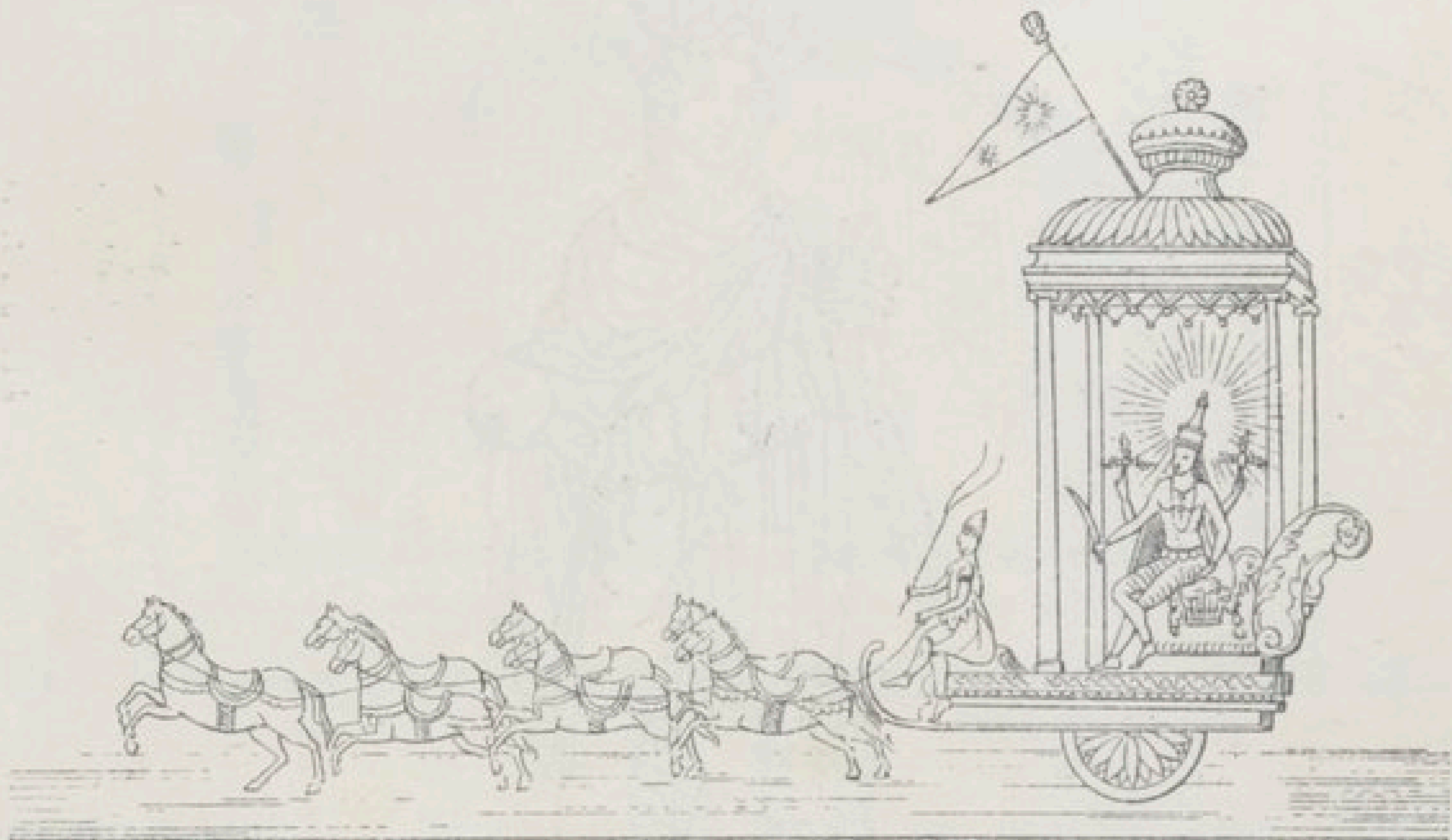


Fig. 7. — Le Soleil. — Souria (d'après une peinture indoue).

C'est également le Soleil que nous voyons sur la figure 8. Le miniaturiste indou lui donne la forme d'un prince couvert de colliers et de bijoux. Sa tête, surmontée d'une couronne, est entourée de rayons :



Fig. 8. — Le Soleil. — Souria (d'après une représentation indoue).

dans chacune de ses mains il tient une fleur de lotus. Les chevaux solaires, au nombre de sept, sont figurés à la base de cette représentation.

Il était réservé à l'art moderne de chercher dans le soleil autre chose qu'un emblème, ou une simple conception de l'imagination. C'est seulement au dix-septième siècle qu'on a songé à introduire dans les tableaux le spectacle de la campagne éclairée par la lumière du soleil.

Cette lumière n'est pas la même aux différentes heures du jour, et, depuis le lever de l'astre jusqu'à son coucher, la nature offre l'image d'une transformation, qui ne s'arrête jamais, mais qui est plus par-



Fig. 9. — Le soleil levant. (Tableau de Théodore Rousseau.)

ticulièrement sensible dans les effets du matin et dans ceux du soir.

Corot a décrit d'une manière assez piquante, dans une lettre à un de ses amis, ses impressions de paysagiste en face du soleil levant : « Voyez-vous, c'est charmant la journée d'un paysagiste : on se lève de bonne heure, à trois heures du matin, avant le soleil, on va s'asseoir au

pied d'un arbre, on regarde et on attend... On ne voit pas grand'chose d'abord. La nature ressemble à un voile blanchâtre où s'esquissent à peine les profils de quelques masses : tout est embaumé, tout frissonne au souffle fraîchi de l'aube. *Bing!* le ciel s'éclaircit... le soleil n'a pas encore déchiré la gaze derrière laquelle se cachent la prairie, le vallon, les collines de l'horizon... Les vapeurs nocturnes rampent encore comme des flocons argentés sur les herbes d'un vert transi. *Bing!... Bing!...* un premier rayon de soleil... un second rayon de soleil... Les petites fleurettes semblent s'éveiller joyeuses... elles ont toutes leur goutte de rosée qui tremble... les feuilles frileuses s'agitent au souffle du matin... On ne voit rien, tout y est... Le paysage est tout entier derrière la gaze transparente du brouillard, qui monte... qui monte... aspiré par le soleil... et laisse, en se levant, voir la rivière lamée d'argent, les pics, les arbres, les maisonnettes, le lointain fuyant... On distingue enfin ce que l'on devinait d'abord.

« *Bam!* le soleil est levé... *Bam!* le paysan passe au bout de son champ avec sa charrette attelée de deux bœufs... *Ding! Ding!* c'est la clochette du bélier qui mène le troupeau... *Bam!* tout éclate, tout brille... tout est en pleine lumière... lumière blonde et caressante encore. Les fonds, d'un contour simple et d'un ton harmonieux, se perdent dans l'infini du ciel à travers un air brumeux et azuré... Les fleurs relèvent la tête... les oiseaux volent de ci, de là... Un campagnard, monté sur un cheval blanc, s'enfonce dans le sentier encaissé... Les petits saules arrondis ont l'air de faire la roue au bord de la rivière.

« C'est adorable, et l'on peint... et l'on peint! Oh! la belle vache alezane enfoncée jusqu'au poitrail dans les herbes humides... Je vais la peindre... Crac! la voilà! Fameux! fameux! Dieu! comme elle est frappante!

« *Boum! Boum!* Midi! Le soleil embrasé brûle la terre... *Boum!* Tout s'alourdit, tout devient grave... Les fleurs penchent la tête... Les oiseaux se taisent, les bruits du village viennent jusqu'à nous. Ce sont les lourds travaux... le forgeron dont le marteau retentit sur l'enclume. *Boum!* Rentrons... On voit tout, rien n'y est plus. Allons déjeuner... »

Laissons Corot déjeuner tranquillement et remarquons en passant que, malgré les *bams*, les *bings* et les *boums*, qui donnent à sa lettre une tournure assez piquante, l'amour qu'il manifeste pour le soleil est en somme un peu platonique, puisqu'il ne le représente pas dans ses tableaux. Corot a presque toujours peint des effets du matin, mais il choisit le moment où l'astre est encore masqué par les vapeurs qui laissent transparaître sa lumière argentine, mais non sa forme et ses rayons. Théodore Rousseau comblera pour nous cette lacune ; son tableau, que reproduit la figure 9, montre le disque solaire au moment où il apparaît sur l'horizon.

Assurément nous ne trouvons pas ici la bonhomie que Corot sait mettre dans sa peinture, mais on est frappé par l'audace du peintre et par l'habileté avec laquelle il a concentré la lumière de son tableau de



Fig. 10. — Le soleil dans l'après-midi. — Le Moulin. (Tableau de Troyon.)

manière à produire l'éblouissement. On se rappelle involontairement une scène analogue décrite par un de nos grands écrivains.

« On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paraît tout en flammes :

à leur éclat on attend l'astre longtemps avant qu'il se montre ; à chaque instant on croit le voir paraître ; on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair, et remplit aussitôt tout l'espace : le voile des ténèbres s'efface et tombe ; l'homme reconnaît son séjour, et le trouve embelli. La verdure a pris, durant la nuit, une vigueur nouvelle ; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumière et les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent et saluent, de concert, le père de la vie ; en ce moment pas un seul ne se tait. Leur gazouillement, faible encore, est plus lent et plus doux que dans le reste de la journée : il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'âme. Il y a là une demi-heure d'enchantement, auquel nul homme ne résiste. » (Jean-Jacques Rousseau.)

Voyons maintenant comment le soleil se comporte dans le milieu de la journée. Il est bon de faire remarquer en passant que jamais un peintre n'a tenté ou ne tentera de faire figurer dans son tableau le soleil en plein midi ; à ce moment les yeux ne sauraient en supporter la vue et les couleurs seraient impuissantes à en rendre l'éclat.

Un artiste ingénieux ne saurait cependant se priver de représenter la resplendissante lumière du soleil, lorsqu'il brille de tous ses feux, mais, pour en traduire l'expression sur sa toile, il est obligé d'user d'un stratagème qui consiste presque toujours à masquer l'astre lumineux derrière un corps étranger, en faisant rayonner la lumière tout autour. C'est ce qu'a fait Troyon dans *le Moulin* que reproduit la figure 10. Je sais bien qu'un moulin à vent ne présente pas en somme de bien grandes difficultés comme dessin, je sais bien que le procédé qui consiste à placer un grand corps sombre, pour faire valoir la lumière qui resplendit à côté, fait un peu l'effet d'une malice cousue de fil blanc. Mais, attention ; d'abord ce moulin, qui est sombre, n'est cependant pas noir, et le ciel, qui semble si lumineux, n'est pourtant pas blanc. Un peu de blanc ferait une tache sur ce ciel et un peu de noir ferait un trou dans le bois vermoulu de ce moulin. Entre le sombre et le clair, il y a un accord parfait, et les rapports sont établis avec tant de justesse, que le contraste le plus violent s'affirme sans que l'œil soit aucunement blessé ; c'est exactement l'impression qu'on éprouve devant la nature.

La lumière, bien qu'elle parte d'un foyer unique, rayonne autour des corps qui semblent lui faire obstacle, et ils la reflètent tellement que, bien que dans l'ombre, ils participent à la masse lumineuse, sans en rompre l'unité. C'est cette observation attentive du jeu de la lumière qui fait le charme irrésistible des toiles de Claude Lorrain. L'artiste nous montre un port, avec le soleil dont le disque lumineux s'enfonce

dans la toile un peu au-dessus de l'horizon. Des mâts surgissent de toutes parts et dressent leurs lignes impérieuses au travers du ciel resplendissant. Ils sont dans l'ombre assurément, puisque le soleil est

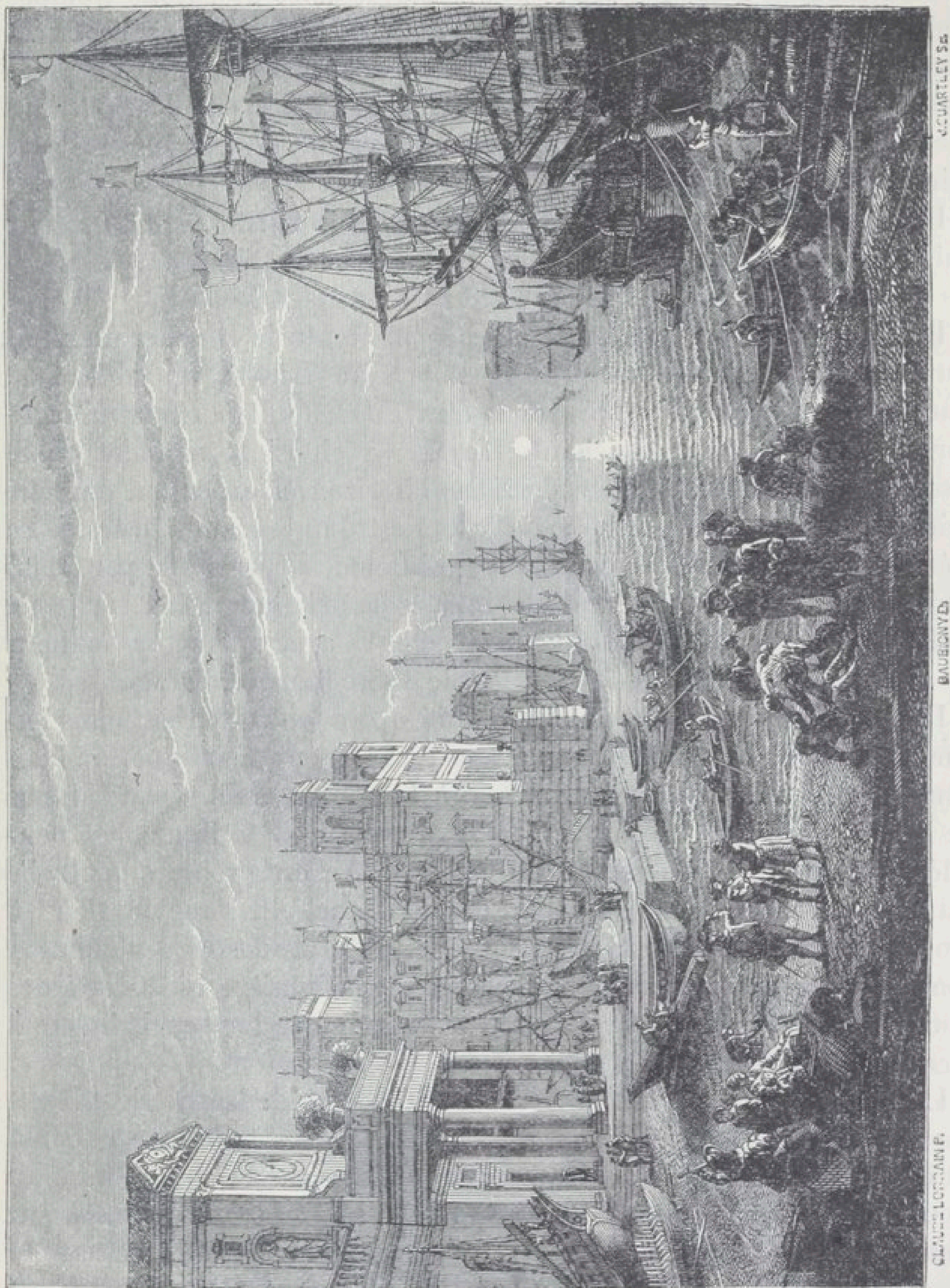


Fig. 11. — Le soleil couchant. — Port de mer au soleil couchant. (Tableau de Claude Lorrain.)

derrière eux : voyez pourtant comme ils sont baignés d'atmosphère, comme ils s'échelonnent suivant leur plan et comme tout cet ensemble réveille dans notre esprit le souvenir des splendeurs que nous avons

admirées dans la nature. Le *Port de mer au soleil couchant* du Louvre est un des ouvrages les plus complets de l'artiste (fig. 11).

Je ne prétends pas assurément que Claude Lorrain soit arrivé à produire une illusion complète dans ses admirables représentations du soleil couchant. L'art n'a pas la possibilité de faire de pareils trompe-l'œil ; sa mission consiste à fixer sur la toile l'impression que l'artiste a ressentie devant la nature, d'une manière assez vraie pour nous rappeler les émotions que nous avons éprouvées nous-mêmes en présence d'un spectacle analogue : sous ce rapport, les ciels de Claude Lorrain sont inimitables.

Parmi les artistes modernes, le peintre anglais Turner est un de ceux qui ont le mieux traduit les splendeurs du couchant. Malheureusement les tableaux de cet artiste ne se voient qu'en Angleterre.

Plusieurs de nos paysagistes français ont rendu le coucher du soleil d'une façon tout à fait magistrale. Il y a au Louvre un tableau de Théodore Rousseau qui représente la *Sortie de la forêt de Fontainebleau*, par un effet de soleil couchant. L'artiste a choisi le moment où le disque solaire va disparaître derrière l'horizon. L'exécution de cette peinture est assez sommaire, mais le ton est d'une grande justesse. Le même effet a été rendu avec une puissance surprenante par Jules Dupré. Ce peintre a des audaces inouïes dans la coloration, et je ne sache pas qu'aucun maître ancien ait abordé avec autant de bonheur les lueurs incandescentes du ciel, le soir d'une journée d'orage.

Il faut encore citer des ouvrages d'un ordre tout différent, dans lesquels le Soleil, bien que présenté sous une forme allégorique, est facilement reconnaissable à ses rayons ou à la lumière qu'il répand autour de lui. Le célèbre tableau du palais Rospigliosi, à Rome, est considéré comme le chef-d'œuvre du Guide. L'Aurore, vêtue d'une robe blanche, précède le char du Soleil, devant lequel elle sème des fleurs à profusion. L'Amour, portant une torche, vole au-dessus des chevaux dont Apollon tient les guides. Le dieu de la lumière est escorté des Heures qui se tiennent par la main pour indiquer leur enchaînement successif.

Le plafond de Delacroix, qui occupe le centre de la galerie d'Apollon au Louvre, est assurément une des plus belles toiles que le Soleil ait inspirées : le sujet est la victoire d'Apollon sur le serpent Python. Le dieu est enveloppé dans une lumière éblouissante, qui rayonne sur tout le tableau et produit un effet magique au milieu de cette salle immense.

La Nuit. — La Nuit a été personnifiée dans l'antiquité, mais elle n'apparaît que rarement sur les monuments. Quelques pierres gravées la montrent tenant un voile étoilé au-dessus de sa tête : cette tradition

se retrouve sur les monuments chrétiens. Un manuscrit grec de la bibliothèque, imité d'ouvrages plus anciens, montre le prophète Isaïe, sur qui la main de Dieu darde les rayons de l'esprit divin. Derrière lui la Nuit, ayant un flambeau renversé, tient le voile constellé qui la caractérise ; de l'autre côté, Orthros, ou le point du jour, porte un flambeau allumé (fig. 12).

Sur le coffre de Cypselus, la Nuit était représentée portant dans ses bras ses deux enfants, le Sommeil et la Mort. Un charmant bas-relief de Thorwaldsen reproduit une pensée analogue.

Les peintres modernes ont tenté de représenter la nuit telle qu'elle apparaît dans la nature. Il arrive quelquefois que, lorsque le soleil est



Fig. 12. — La Nuit, derrière le prophète Isaïe.

couché, le ciel s'assombrit sans que la lune et les étoiles viennent lui apporter le concours de leur lumière. Si l'obscurité est telle qu'un voyageur ne puisse se conduire sans l'aide d'une lanterne, il est bien évident que la peinture ne saurait en rendre l'effet sans faire intervenir également une lumière artificielle. Mais dans la plupart des tableaux de nuit les peintres font intervenir la lune, dont la lumière, moins éclatante que celle du soleil, est plus susceptible d'une interprétation par l'art.

La lune tourne autour de la terre, comme la terre tourne autour du soleil, et elle reçoit comme nous la lumière solaire qu'elle nous renvoie durant la nuit. Pendant la pleine lune on voit en entier son disque lumineux ; dans les autres temps on n'en voit que la partie qui reçoit la lumière.

Comme le soleil, la lune a été personnifiée dans l'art antique. Sur les monuments égyptiens, elle apparaît sur la tête de plusieurs divi-

nités, tantôt sous la forme d'un disque entier, tantôt sous celle du croissant, dont les deux pointes surgissent comme les deux cornes d'une vache, animal qui, aux yeux des Égyptiens, avait d'ailleurs une certaine affinité avec l'astre de la nuit, puisque le bœuf Apis devait naître d'une vache fécondée par un rayon de la lune. Le dieu qui personnifie plus spécialement la lune, a pour coiffure un croissant sur lequel est posé le disque lunaire, comme le montre la figure 13, tirée d'un bas-relief de Karnak.



Fig. 13.
La Lune (d'après une représentation égyptienne).

La lune a été, comme le soleil, divinisée chez plusieurs peuples d'Asie. Une horrible idole phénicienne, qui paraît représenter Astarté, déesse lunaire des Phéniciens, porte le croissant adapté à ses épaules, emblème disgracieux qu'on ne trouve qu'en Asie. Elle n'a qu'un sein placé au milieu de la poitrine et est accompagnée de deux horribles figures dont le sens est énigmatique. S'il est vrai que l'Astarté phénicienne soit la forme primitive de Vénus, il faut convenir que les artistes grecs ont joliment bien fait de modifier du tout au tout le modèle que leur offraient les théologiens de l'Asie (fig. 14).

Les Grecs ont aussi personnifié la Lune, non pas, il est vrai, dans Vénus, mais dans Diane, ou plutôt Artémis. Avec un goût plus délicat, ils ont placé le croissant comme un ornement s'attachant à la coiffure des divinités lunaires.



Fig. 14.
Le croissant de la Lune (d'après un monument phénicien).

Parmi les œuvres décoratives de l'école moderne dont la lune forme le sujet, il faut signaler *la Séléné* de Machard, qui a été reproduite avec un grand succès dans une tapisserie des Gobelins. La déesse, entièrement nue, traverse le ciel en décochant une flèche avec le croissant de la lune dont elle se sert comme d'un arc.

Sur les vases grecs la Lune apparaît fréquemment sur un char, parce qu'elle traverse les espaces célestes de la même manière que le Soleil, mais son équipage est moins pompeux et n'a ordinairement que deux chevaux au lieu de quatre.

Chez les Indiens la Lune est personnifiée dans un personnage masculin, placé au milieu du disque et monté sur une oie, symbole de vigilance (fig. 15). Près de là, on voit une grotte avec des lapins, animaux consacrés à cette divinité. Le dieu lunaire des Indous a aussi sa voiture, qui, pour se conformer à l'usage, n'a également que deux chevaux. Une

miniature (fig. 16) nous montre le dieu, portant sur sa tête le croissant lunaire surmonté d'une fleur de lotus, et placé sous un dais enrichi de drapeaux.

Les maîtres de la Renaissance italienne, épris de l'antiquité dont ils s'efforçaient de suivre la tradition, se sont peu inquiétés de la nature extérieure, et c'est dans les Pays-Bas, patrie du naturalisme moderne, qu'il faut se transporter pour voir la lune reproduite comme elle se montre à nous. Van der Neer est le premier qui ait tenté de rendre des effets de lune, et il l'a fait avec une rare perfection. Ses tableaux représentent le plus souvent des paysages marécageux, éclairés par la lune qui vient doucement argenter de ses reflets l'eau tranquille des canaux. Dans l'école française, Joseph Vernet, qui dans ses marines a reproduit le ciel sous tant d'aspects différents, est souvent d'une grande justesse dans sa représentation des clairs de lune.



Fig. 15. La Lune (d'après une représentation indoue).

Au temps de Louis David, où l'on s'inquiétait assez peu de la pure nature, la lune n'a pourtant pas été oubliée; seulement elle a été employée non pour elle-même, mais comme un élément d'expression

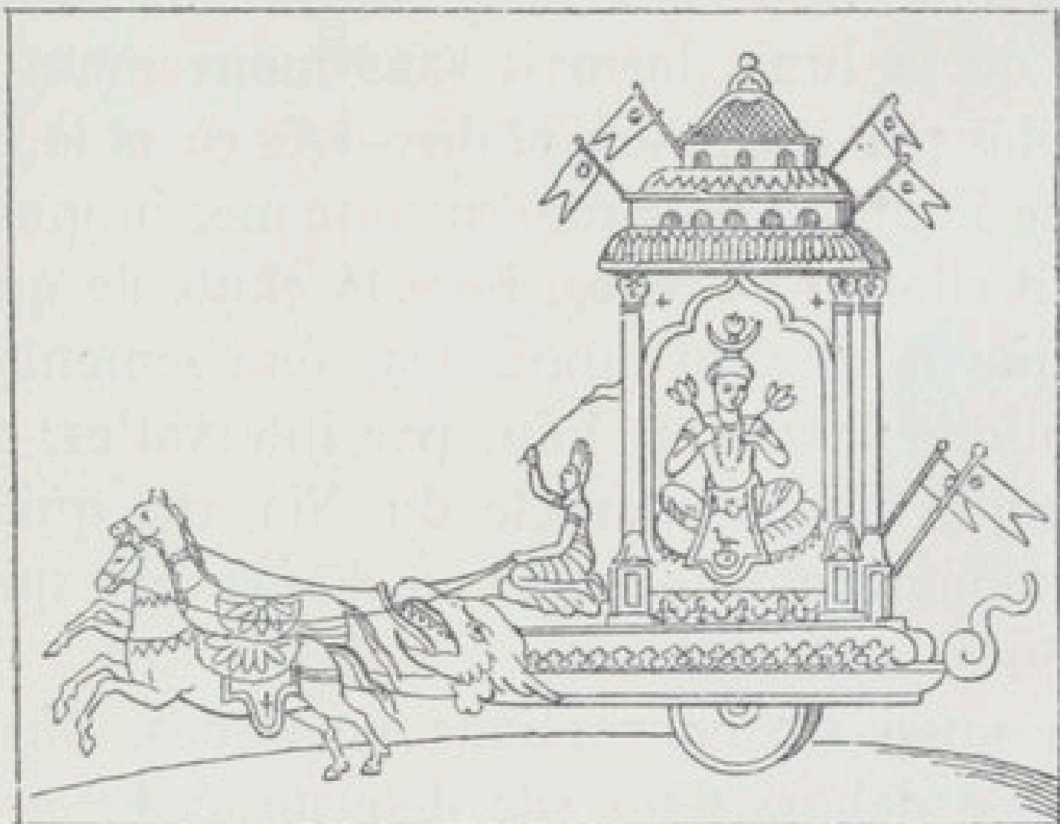


Fig. 16. — La Lune sur son char (d'après une représentation indoue)

dans un tableau d'histoire. Le charme poétique de l'*Endymion* de Girodet est tout entier dans le rayon lunaire qui glisse à travers le feuillage, et Prudhon a trouvé dans les clartés pâles de la lune un effet qui ajoute singulièrement à l'impression dramatique de son tableau de *la Justice et la Vengeance divine poursuivant le Crime*.

La lune a trouvé quelques interprètes parmi nos paysagistes modernes. Sur un tableau de Daubigny (fig. 17), elle apparaît dans son plein, et son disque ressort entre deux nuages prêts à le masquer; malgré

une certaine brutalité de facture, il y a toujours une grande sincérité dans l'effet.

La lune a une grande importance dans la littérature descriptive. Chateaubriand, qui avait une prédilection marquée pour cet astre, en a tiré des effets assez puissants : « Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres : à l'horizon opposé, une brise embaumée qu'elle amenait de l'orient avec elle semblait la précéder, comme sa fraîche haleine dans les forêts. La reine des nuits monta peu à peu dans le ciel : tantôt elle suivait paisiblement sa course azurée ; tantôt elle reposait sur des groupes de nues, qui ressemblaient à la cime de hautes montagnes couronnées de neiges. Ces nues ployant et déployant leurs voiles se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil, qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité. La scène, sur la terre, n'était pas moins ravissante ; le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres, et poussait des gerbes de lumières jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à nos pieds tour à tour se perdait dans les bois, tour à tour reparaissait toute brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une vaste prairie, de l'autre côté de cette rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons. Des bouleaux agités par les brises, et dispersés çà et là, dans la savane, formaient des îles d'ombres flottantes sur une mer immobile de lumière. Auprès, tout était silence et repos, hors la chute de quelques feuilles, le passage brusque d'un vent subtil, les gémissements rares et interrompus de la hulotte ; mais au loin, par intervalles, on entendait les roulements solennels de la cataracte du Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires. »

La peinture a aussi ses conceptions poétiques, où la lune figure dans le paysage, en dehors d'un site déterminé. Français en a véritablement rendu le croissant dans une scène mythologique. Son tableau d'*Orphée*, qui est maintenant au musée du Luxembourg, a figuré au salon de 1863. C'est un charmant paysage qui porte l'esprit à une douce rêverie et fait vraiment songer aux Géorgiques de Virgile, d'où le sujet est tiré. Le poète, qui pleure sur Eurydice, s'appuie contre un arbre, au pied duquel est sa lyre ; au fond on voit des jeunes filles qui défilent comme de pâles ombres, en répandant des fleurs sur la tombe de leur compagne. Le ciel, sans nuage, éclairé seulement par le croissant de la lune, accuse le repos absolu de la nuit ; les lauriers et les cyprès mêlent leurs feuillages immobiles, et leurs branches s'enlacent dans un rythme harmonieux et cadencé (fig. 18).



Fig. 17. — La Lune dans les nuages. (Tableau de Daubigny.)

Les Chaldéens passent pour être le plus ancien peuple qui se soit occupé d'astronomie. Vous souvient-il d'un tableau de Schutzemberger, qui avait pour titre *les Premiers Astronomes?* Par une nuit claire et près des tentes de la tribu errante, un pâtre chaldéen veille en regardant le ciel; ses deux mains sont appuyées sur un bâton recourbé. Le soleil vient d'éteindre ses feux, l'horizon est encore incandescent et les rochers se silhouettent sur les teintes dorées du crépuscule. Les troupeaux dorment déjà et, devant un feu dont la fumée monte, un chien seul relève la tête, inquiété par les bruits vagues de la nature. La figure rêveuse du berger est une des meilleures inspirations de l'artiste.

Malgré leurs connaissances astronomiques, les Chaldéens n'ont pas laissé de monuments où leur système sidéral soit expliqué d'une manière figurative. Mais les génies des planètes sont représentés sur un document de l'ancienne Perse, que nous empruntons à l'atlas de Creuzer, ainsi que l'explication qui l'accompagne (fig. 19).

a. Saturne avec une tête de singe, tenant d'une main une espèce de sphère et de l'autre un serpent.

b. Jupiter, avec une triple tête de vautour, de coq et de dragon, tient une bande de toile dans la main droite et une petite fiole de cristal dans la gauche.

c. Mars, tenant d'une main un cimeterre, de l'autre un fouet en fer.

d. Le *Soleil*, personnage à cheval, pourvu de deux têtes sur chacune desquelles est une couronne à sept pointes.

e. Vénus, coiffée d'une couronne à sept pointes, tient un peigne d'une main et une fiole de l'autre.

f. Mercure, avec une tête de verrat et une queue de poisson, tient d'une main un stylet et de l'autre une écritoire.

g. Lunus, la lune, personnage monté sur une vache blanche et tenant un collier dans une main et dans l'autre une tige de plante.

Le spectacle du monde stellaire a inspiré de jolis vers à Alfred de Musset.

Étoile qui descends sur la verte colline,
Triste larme d'argent du manteau de la nuit,
Toi que regarde au loin le pâtre qui chemine,
Tandis que pas à pas son long troupeau le suit,
Étoile, où t'en vas-tu dans cette nuit immense ?
Cherches-tu sur la rive un lit dans les roseaux ?
Ou t'en vas-tu, si belle à l'heure du silence,
Tomber comme une perle au sein profond des eaux ?

Je pourrais citer quelques tableaux de l'école contemporaine où on voit les étoiles : le joli tableau de Merson exposé en 1879, la *Fuite en Égypte*, avait un ciel de nuit où on voyait quelques étoiles. On peut en dire autant du Pharaon de Lecomte Dunouy, qui figure au musée du

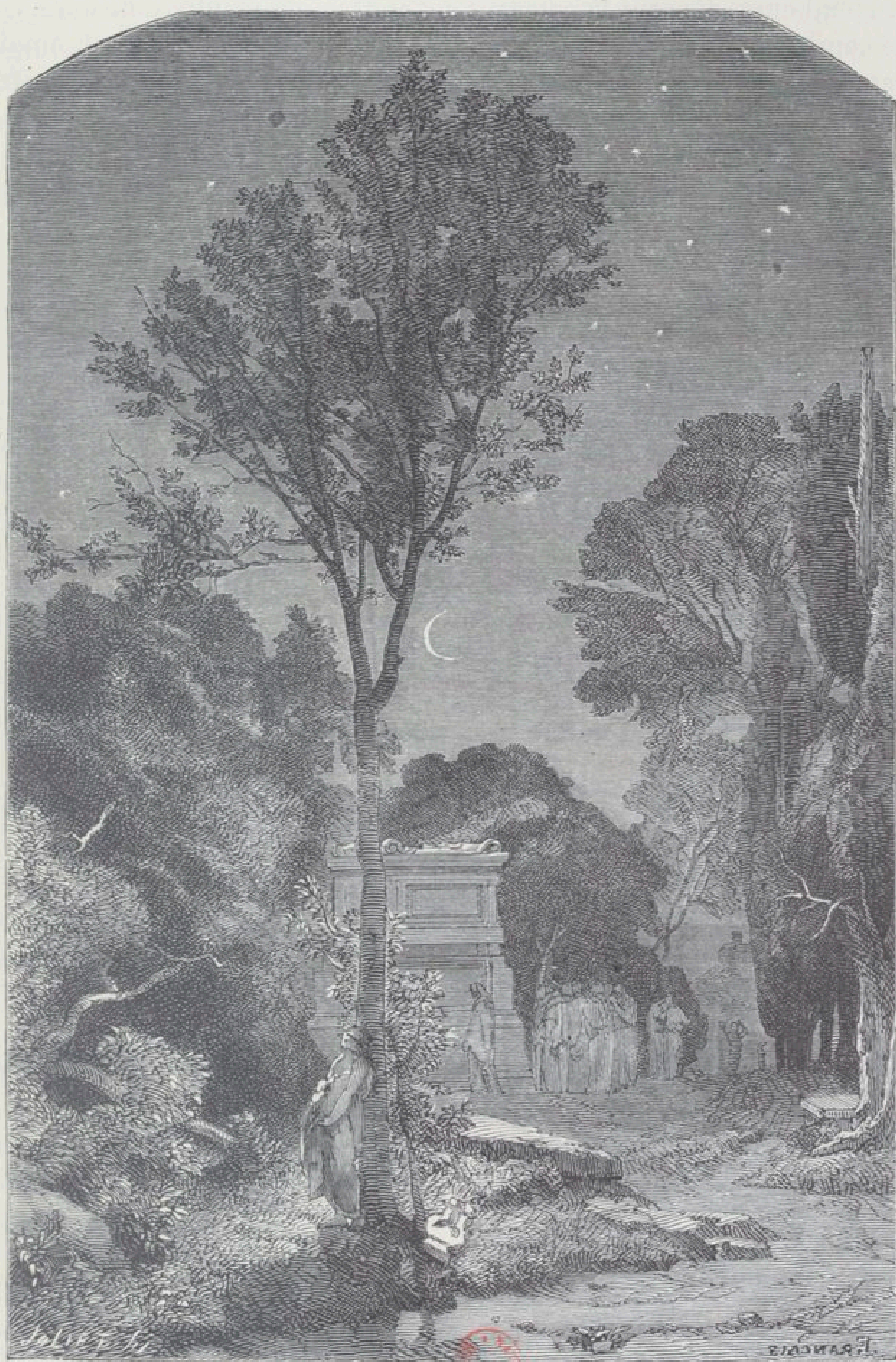


Fig. 18. — La Lune. — Orphée. (Tableau de Français.)

Luxembourg. Ce sont là pourtant des audaces de peintre d'histoire, qui se comprennent aisément dans un tableau où l'intérêt du ciel est complètement subordonné à celui des personnages; mais la critique se montre-

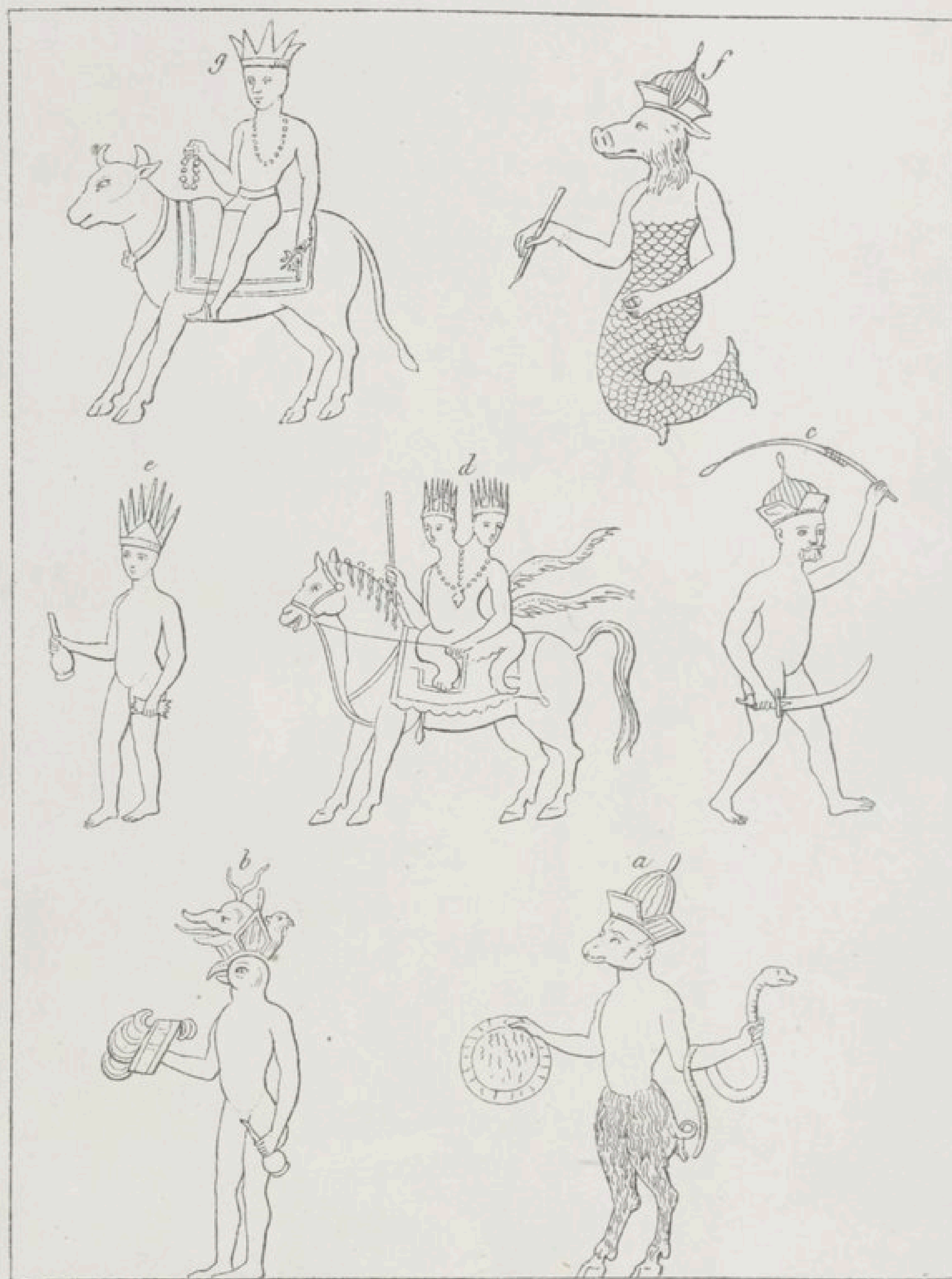


Fig. 19. — Les Planètes (d'après une représentation de l'ancienne Perse).

rait plus exigeante avec un simple paysage, dépourvu de tout intérêt, en dehors de l'illusion qu'il doit produire.

Je ne me rappelle aucun paysage d'une valeur artistique sérieuse, où soit représenté un ciel constellé d'étoiles. Est-ce impuissance de l'art? Je suis tenté de le croire, en songeant aux maigres ressources que l'industrie des fabricants de couleur met à la disposition de ceux qui les

emploient. Cependant, il ne faut jurer de rien : peut-être un homme de génie, se rappelant que Claude Lorrain a peint le disque solaire, s'avisera-t-il de nous montrer les étoiles : cet homme-là n'est pas encore venu.

Les anciens avaient personnifié les constellations et tourné ainsi la difficulté que l'art moderne a été jusqu'à ce jour impuissant à résoudre. Ces personnifications mythologiques ne sont d'ailleurs accompagnées d'aucun emblème qui indique leur caractère stellaire. Dans l'art moderne, nous rappellerons seulement la jolie composition de Flaxman sur les Pléiades.

Le crépuscule. — Castor et Pollux, les deux frères qui s'aiment tendrement, mais qui ne peuvent jamais se joindre, paraissent avoir personnifié le crépuscule, dans la mythologie grecque. Les monuments qui les représentent sont souvent accompagnés de deux étoiles, celle du

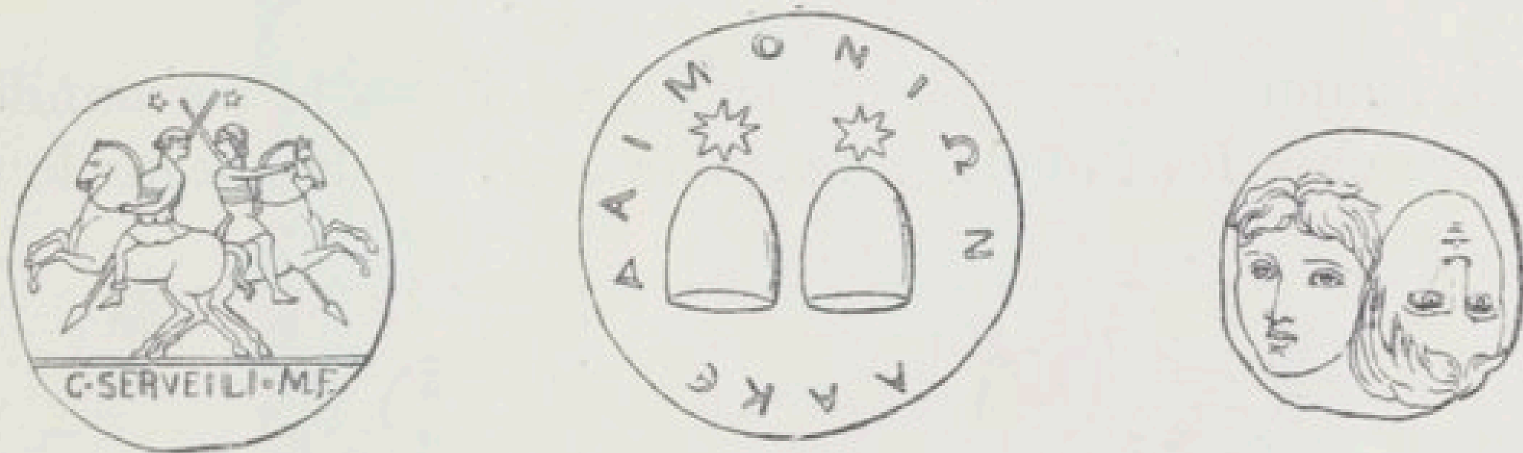


Fig. 20, 21, 22. — Le Crépuscule.

soir et celle du matin, comme on le voit sur la figure 21, où elles surmontent les bonnets dont sont ordinairement coiffés les Dioscures. Les étoiles apparaissent également sur la tête des deux frères sur la figure 20, où Castor et Pollux sont représentés se regardant, quoique courant à cheval dans une direction opposée, par allusion à leurs fonctions, puisque l'un indique le passage de la nuit au jour et l'autre le passage du jour à la nuit. La même idée se montre encore plus nettement sur la figure 22, bien que les étoiles n'y soient pas marquées. De quelque façon qu'on présente cette monnaie, on voit toujours la tête de l'un des deux frères tournée d'un côté, tandis que l'autre est à l'envers, de telle façon qu'un des deux crépuscules paraît à l'antipode de l'autre.

L'Aurore, que la mythologie a personnifiée, a été l'objet d'assez nombreuses représentations sur les vases peints. La figure 23 montre l'Aurore, avec une auréole rayonnante, et portée sur un char à quatre chevaux, qui précède immédiatement celui où est le Soleil. Ils viennent d'entrer dans le ciel en quittant le sein de la mer indiquée par des poissons.

Quand elle n'est pas montée sur son char, l'Aurore apparaît dans les

monuments sous les traits d'une femme ailée ; c'est ainsi qu'elle est représentée sur la figure 24, qui montre l'Aurore poursuivant Céphale.

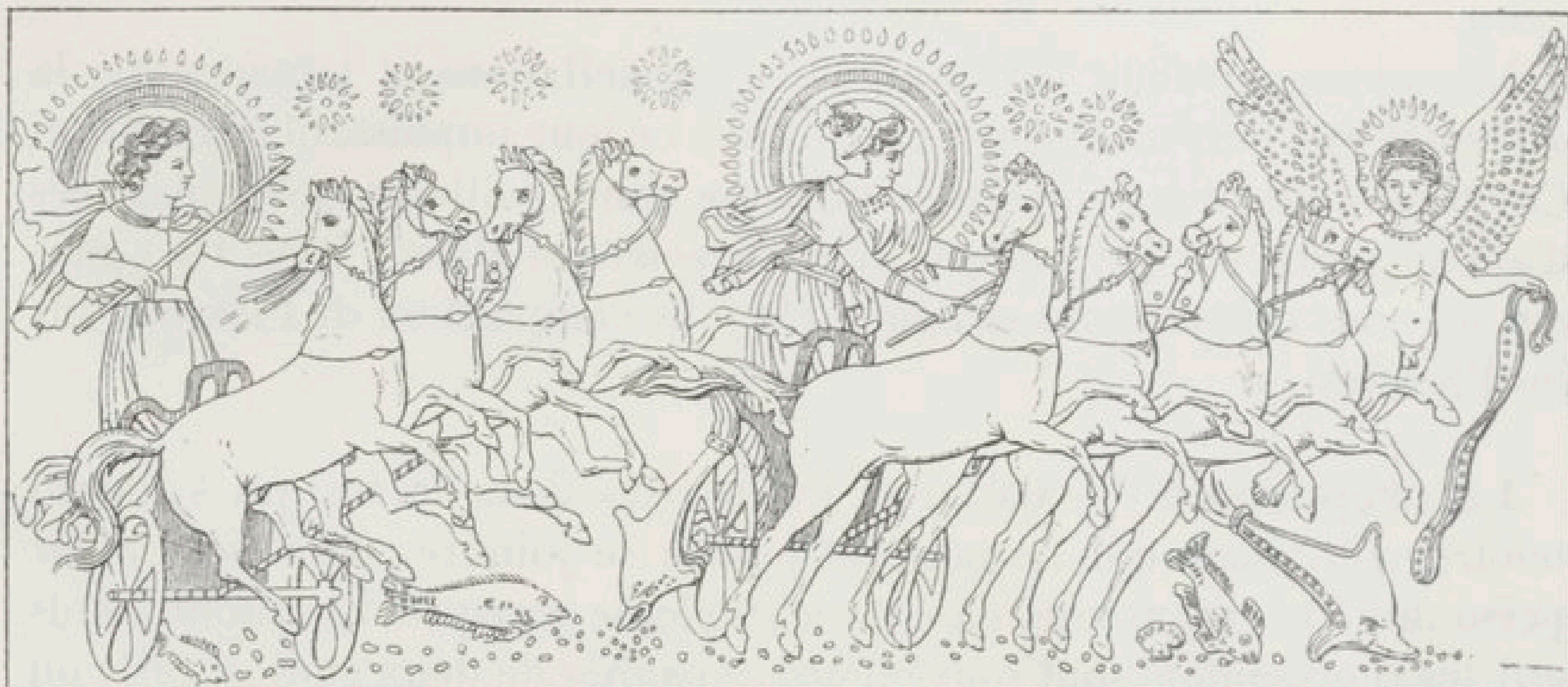


Fig. 23. — L'Aurore précédant le Soleil (d'après une peinture de vase).

Arouni, femme d'Arouna, le cocher du Soleil, est la personnification de l'Aurore chez les Indous. Elle guide avec ses flambeaux le cheval



Fig. 24. — L'Aurore poursuivant Céphale.

du Soleil, qui a sept têtes et qui est pourvu de grandes ailes, comme le Pégase des Grecs (fig. 25).



Fig. 25. — L'Aurore.

L'art moderne, qui représente et ne personnifie pas, s'est attaché à rendre les effets du crépuscule, qui sont extrêmement variés, soit qu'on

les considère après que le soleil est couché, soit qu'on veuille en rendre l'aspect avant son lever. Quoique les représentations du soir soient plus communes que celles du matin, celles-ci ont eu des sectateurs passionnés, et parmi eux il faut citer Corot en première ligne. Si vous demandez à des peintres quel est le plus matinal d'entre eux, ils vous répondront invariablement : c'est le *père Corot* (fig. 26). Ceux qui ont connu cet excellent homme ne seront nullement étonnés du terme familier que les jeunes gens employaient toujours en parlant du grand artiste auquel ils



Fig. 26. — Corot à son motif. (Salon de 1877, Tableau de Decan.)

demandaient des conseils. Corot s'est en quelque sorte incarné dans les effets du matin, et nous ne pouvons voir apparaître dans la campagne les premières lueurs du jour, sans penser aussitôt à lui.

Corot, qui n'a jamais su faire le soleil, a peint admirablement la rosée. Les nymphes qu'il invoque viennent danser en rond sous les bocages verdoyants ; les arbres au feuillage indécis se reflètent dans les eaux limpides, ou mêlent leurs racines bossuées aux herbes que le courant agite mollement ; une lumière argentine colore doucement les prés humides de la rosée du matin ; les brumes de l'air donnent au ciel ces formes vagues et ces teintes sans nom qui sont le prélude de l'aurore. Qu'il évoque dans la mythologie quelque souvenir gracieux, ou qu'il cherche à traduire d'une façon positive quelque site qu'il a vu, Corot laisse toujours

dans son œuvre un parfum poétique qui est sa personnalité et qui équivaut à une signature.

Corot n'est pas un peintre très varié ; on l'a même accusé de refaire toujours le même tableau, mais il savait y mettre un charme si pénétrant que le dernier tableau qu'on voyait de lui semblait toujours supérieur aux précédents. S'il conservait sa même note argentine, s'il demeurait fidèle à un motif cent fois répété qu'il meublait, soit avec de petites figures d'une mythologie fantaisiste, soit avec des vaches incolores ou bien un bateau qui se reflète dans l'eau d'un étang, il savait aussi garder une éternelle jeunesse dans son interprétation de la nature.

Les effets du soir ont également trouvé des interprètes : Claude Lorrain en a fait en quelque sorte une spécialité. De nos jours les artistes ont donné à leurs études sur le ciel un caractère presque scientifique, et ils en ont observé rigoureusement toutes les nuances.

Ce qui caractérise le moment très court où le jour est déjà tombé et où l'obscurité n'est pas encore arrivée, c'est l'opposition très franche qui s'établit entre le ciel, encore éclairé par les rayons du soleil qui vient de disparaître derrière l'horizon, et le sol qui ne reçoit plus de lumière. Les arbres, les maisons, tous les corps qui se dressent verticalement devant le point où le soleil s'est couché ont perdu leur coloration propre, et semblent même n'avoir plus de modelé, tant leur silhouette se découpe nettement sur le ciel. Le terrain horizontal est un peu moins sombre, parce que le ciel lui envoie un léger reflet. Ce sont les valeurs d'ombre et de lumière, bien plus que la variété des teintes, qui constituent cet effet, très bien rendu dans un dessin de Charles Jacques (fig. 27).

L'impression de la fin du jour a produit, en dehors de l'interprétation réelle, des œuvres tout à fait remarquables, parmi lesquelles il faut signaler le tableau de Gleyre, qui a paru au salon de 1843, et qui était intitulé *le Soir*. Ce tableau a fait à son apparition une immense sensation et établi d'emblée la réputation de l'artiste, qui avait alors quarante ans. Il était découragé et son découragement a enfanté un chef-d'œuvre : le poète qui laisse tomber sa lyre en voyant s'enfuir les illusions de sa jeunesse est une inspiration vraiment heureuse ; l'Amour qui abandonne le rivage en battant des mains, les jeunes filles souriantes qui s'éloignent doucement, les rêves de l'adolescent que l'âge mûr voit fuir devant lui, forment un ensemble adorablement poétique ; c'est une des plus exquises créations de l'art moderne.

Les saisons. — Le mouvement tournant de la terre autour du soleil produit les différences que nous voyons entre les saisons. En effet, chaque saison amène périodiquement des changements de température qui répondent à des transformations complètes dans l'aspect de la campagne.



Fig. 27. — Le soir. — Le parc aux moutons. (Dessin de Charles Jacques.)

Les anciens avaient personnifié les saisons, en donnant à chacune d'elles des attributs qui les caractérisent, comme on le voit dans la figure 28. Les saisons sont ici identifiées avec les heures : la première tient une couronne de fleurs et des épis ; la seconde un lièvre et un vase rempli de



Fig. 28. — Les Saisons (d'après une peinture de vase).

vin ; la troisième des quadrupèdes et des oiseaux, produit de la chasse. Derrière ces trois figures marche Cérès, portant un voile où est contenue la semence qui doit fertiliser la terre, et Télété, déesse des mystères, tenant deux flambeaux.

A l'origine, les Grecs ne comptaient pas l'hiver comme une saison, c'est pour cela qu'on n'en voit ici que trois. A l'époque romaine on a



Fig. 29. — Les Saisons.

déterminé nettement les quatre saisons, telles que nous les comprenons aujourd'hui, et au lieu de les personnifier dans des femmes, on en a fait de petits génies. Un médaillon frappé sous Commode (fig. 29) nous montre le printemps tenant sur sa tête une corbeille pleine de fleurs ; l'été

portant une faucille et des épis; l'automne, un panier de fruits et un lièvre; l'hiver, un lièvre et une branche presque dépouillée. Ce dernier génie est le seul qui soit vêtu.

La succession des saisons ne s'accomplit pas partout de la même manière. Dans les pays tropicaux, il y a une saison sèche et une saison pluvieuse, mais la végétation ne disparaît pas. Dans la zone froide, la terre, couverte de neige pendant la plus grande partie de l'année, se pare de verdure pendant la belle saison, et cette transformation se fait avec la plus grande rapidité. C'est seulement dans les pays tempérés que la succession des saisons s'opère lentement, graduellement, et que la transformation incessante de la nature présente à l'homme un spectacle toujours nouveau.

L'art moderne a représenté les saisons sous différentes formes : dans la peinture décorative, elles sont généralement figurées, comme dans l'antiquité, par des femmes ou des génies portant des attributs. Le Poussin a cherché dans l'image des saisons un rapport avec un texte de l'Écriture sainte, comme nous le voyons dans quatre tableaux exécutés pour le duc de Richelieu et maintenant au Louvre : le *Printemps* ou le *Paradis terrestre*, l'*Été* ou *Ruth et Booz*, l'*Automne* ou la *Grappe de la Terre promise*, l'*Hiver* ou le *Déluge*. Léopold Robert a voulu caractériser à la fois les saisons et les quatre grandes villes de l'Italie. Le retour de la *Madone de l'Arc* devait personnifier Naples et le Printemps; les *Moissonneurs*, Rome et l'Été ; l'Automne devait être figuré par les vendanges aux environs de Florence, et l'Hiver par le carnaval à Venise. Ces deux derniers tableaux n'ont pas été exécutés, mais le fameux tableau des *Pêcheurs de l'Adriatique*, le dernier qu'ait peint l'artiste, a remplacé le *Carnaval de Venise*.

Le réveil de la nature au printemps a de tout temps inspiré les poètes et les artistes. La première verdure d'avril fait involontairement penser aux jolis vers de Remy Belleau :

Avril, l'honneur et des bois
    Et des mois,
Avril, la douce espérance
Des fruits qui, sous le coton
    Du bouton,
Nourrissent leur jeune enfance ;

Avril, l'honneur des prés verts,
    Jaunes, pers,
Qui, d'une humeur bigarrée,
Émailles de mille fleurs
    De couleurs,
Leur parure diaprée ;

C'est toi, courtois et gentil,
Qui d'exil
Retires ces passagères,
Ces hirondelles qui vont,
Et qui sont
Du printemps les messagères.

L'aubépine et l'églantin,
Et le thym,
L'œillet, le lis, et les roses
En cette belle saison,
A foison,
Montrent leurs robes écloses.

Le gentil rossignolet
Doucelet
Découpe dessous l'ombrage
Mille fredons babillars
Frétillars,
Au doux chant de son ramage.

La première jeunesse d'Apollon était pour les Grecs l'image exacte du printemps. C'est à cette idée que nous devons la jolie statue de l'*Apollon Sauroctone* (fig. 30), où le dieu agace avec la pointe de sa flèche un lézard que le froid avait engourdi et qui reprend la vie sous l'action des rayons solaires.


Fig. 30. — Apollon Sauroctone.

Les Chinois et les Japonais, chez qui l'art est inséparable de l'industrie, décorent souvent leurs meubles, leurs coffrets et leurs vases avec un arbre ou une branche couverte de fleurs printanières. Rien de charmant comme ce genre de décoration dont la figure 31 nous offre un exemple.

Les premières feuilles ne se montrent pas toutes ensemble, et la campagne au printemps nous fait voir une succession de teintes variées qui paraissent et se transforment tour à tour.

« Dans nos climats tempérés, on voit se développer dès les premiers jours d'avril, au milieu des sombres forêts, les réseaux de la pervenche et ceux de l'anémone, qui recouvrent d'un long tapis vert et lustré les mousses et les feuilles desséchées par l'année précédente. Cependant à l'orée (la lisière) des bois on voit déjà fleurir les primevères, les récolettes et les marguerites, qui bientôt disparaissent en partie pour faire place, en mai, à l'hyacinthe bleue, à la croisette jaune qui sent le miel, au muguet parfumé, au genêt doré, au bassinet doré et vernissé, et aux trèfles rouge et blanc, si bien alliés aux graminées. Bientôt les orties

blanches et jaunes, les fleurs du fraisier, celles du sceau de Salomon, sont remplacées par les coquelicots et les bluets, qui éclosent dans des oppositions ravissantes; les églantiers épanouissent leurs guirlandes

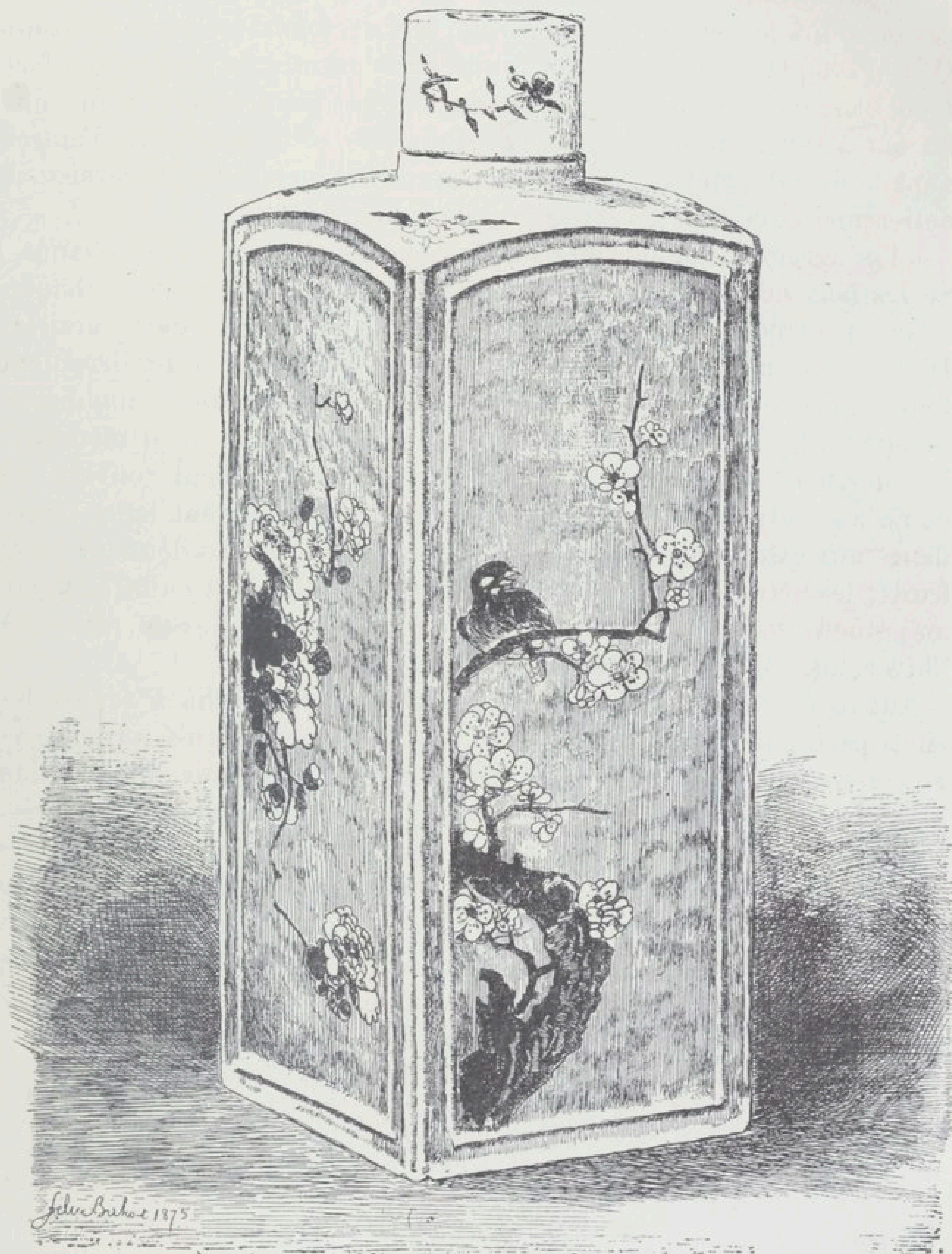


Fig. 31. — Vase chinois.

fraîches et variées, les fraises se colorent, les chèvrefeuilles parfument les airs; on voit ensuite les vipérines d'un bleu pourpré, les bouillons blancs avec leurs longues quenouilles de fleurs soufrées et odorantes,

les scabieuses battues des vents, les ansérines, les champignons et les asclépias, qui restent bien avant dans l'hiver, où végètent des mousses de la plus grande verdure.

« Toutes ces fleurs paraissent successivement sur la même scène. Le gazon, dont la couleur est uniforme, sert de fond à ce riche tableau. Quand ces plantes ont fleuri et donné leurs graines, la plupart s'enferment et se cachent, pour renaître avec d'autres printemps. Il y en a qui durent toute l'année, comme la pâquerette et le pissenlit; d'autres s'épanouissent pendant cinq jours, après lesquels elles disparaissent entièrement : ce sont les éphémères de la végétation.

« Les agréments de nos forêts ne le cèdent pas à ceux de nos champs. Si les bois ne renouvellent pas leurs arbres avec les saisons, chaque espèce présente, dans le cours de l'année, les progrès de la prairie. D'abord les buissons donnent leurs fleurs; les chèvrefeuilles déroulent leur tendre verdure; l'aubépine parfumée se couronne de nombreux bouquets; les ronces laissent pendre leurs grappes d'un bleu mourant; les merisiers sauvages embaument les airs et semblent couverts de neige au milieu du printemps; les néfliers entr'ouvrent leurs larges fleurs aux extrémités d'un rameau cotonneux, les ormes donnent leurs fruits; les hêtres développent leur superbe feuillage, et enfin le chêne majestueux se couvre le dernier de ses feuilles qui doivent résister à l'hiver. » (Bernardin de Saint-Pierre).

Aucun peintre de l'école hollandaise ne s'est attaché à rendre les effets particuliers du printemps et, dans l'école française, Daubigny est, je crois, le premier qui ait réussi à en donner une reproduction exacte dans ses tableaux. Ce n'est pas la forêt qu'il a ainsi montrée, c'est la campagne avec les blés d'un vert tendre et les arbres fruitiers couverts de leurs fleurs d'un blanc rosé. Au second plan, des peupliers aux branches grêles se couvrent de leurs premières feuilles et les coteaux de l'horizon se perdent dans une brume bleuâtre (fig. 32). Pour animer la scène, l'artiste a placé deux amoureux qui suivent le sentier au travers des blés. On est tenté de dire avec François Coppée :

Mignonne, voici l'avril,
Le soleil revient d'exil :
Tous les nids sont en querelles,
L'air est pur, le ciel léger,
Et partout on voit neiger
Des plumes de tourterelles.

L'été, la campagne prête moins à la rêverie, c'est l'époque du travail des champs, l'époque où tout est vivant et animé. Si la verdure des arbres est un peu uniforme, les champs se couvrent d'une belle teinte dorée. C'est surtout aux environs d'un village, que la campagne dans



Fig. 32. — Le Printemps. (Tableau de Daubigny.)

l'été prend toute son animation. C'est là aussi que Millet, Jules Breton, et tous ceux qui ont peint la vie des champs, placent habituellement le sujet de leurs tableaux.

Les mois de juillet et d'août, ceux que les gens du monde appellent plus spécialement la belle saison, ne sont pourtant pas ceux que les paysagistes préfèrent. C'est l'époque où les arbres ont leurs plus beaux ombrages, mais ce n'est pas celle où leur feuillage présente les plus belles colorations. Les bois ont une certaine monotonie dans le vert, et les peintres, pour rompre les teintes trop uniformes, font presque toujours intervenir les figures ou les animaux. Aussi la saison d'été a fourni bien plus de sujets pour des scènes rustiques que pour des paysages proprement dits.

C'est le contraire qui arrive en automne. Dès le mois d'octobre, les arbres, tout en gardant une partie de leur verdure, commencent à se colorer de teintes jaunes ou rousses qui leur donnent ainsi qu'aux buissons un aspect extrêmement varié. Les terrains qui se couvrent çà et là de feuilles mortes prennent aussi des teintes plus ardentes dans les mousses et les plantes parasites qui croissent spontanément dans les bois.

Le mois de novembre est celui où la nature est le plus bigarrée, et les arbres présentent même quelquefois des tons tellement francs et tellement entiers, que l'œil y trouverait difficilement un repos, si le vent n'établissait partout une harmonie douce, en chassant les grandes masses feuillues qui étaient si vertes l'été, et en laissant apparaître en maints endroits de petites branches dépouillées, dont la teinte indécise neutralise les tons voyants des dernières feuilles. Ce n'est pas seulement pour cela que les journées qui précèdent les premières gelées plaisent tant aux peintres de paysage; le ciel plus chargé de vapeurs qu'en été a des lumières nacrées d'une douceur incomparable; le soleil, plus rapproché de l'horizon, projette même au milieu du jour de grandes ombres portées qui accusent plus nettement l'effet de l'ensemble. Enfin, si la saison d'automne n'est pas celle que préfèrent les promeneurs, c'est assurément celle dont l'interprétation se prête le plus aux besoins de la peinture.

Tous les intérieurs de forêt de Diaz, la plupart des paysages de Théodore Rousseau, de Jules Dupré, de Troyon, sont pris dans l'automne. Français a traduit d'une façon charmante l'aspect que prend la fin de l'automne dans la prairie (fig. 33). Les saules sont déjà dépouillés, les peupliers gardent encore quelques feuilles jaunes, et la verdure ne se montre plus que dans les gazons humides : encore le terrain est-il recouvert d'une buée blanche qui montre l'action des petites gelées de la nuit. C'est un adieu à la belle saison, une représentation des derniers temps de l'automne : dans quelques jours nous serons en plein hiver.

Les Hollandais ont représenté l'hiver d'une façon remarquable. Les canaux glacés où sont les patineurs ont fait le sujet de nombre de



Fig. 33. — La fin de l'Automne. (Tableau de Français.)

tableaux, dont quelques-uns sont des chefs-d'œuvre ceux d'Isaac van Ostade, par exemple. Mais ce sont les personnages qui font ici le tableau

et qui caractérisent la saison. On sent qu'il fait froid parce qu'on leur voit la mine gelée, parce qu'ils ont le nez violet, les mains cachées sous de gros gants, des vêtements qui accusent la rigueur du climat. Sous ce

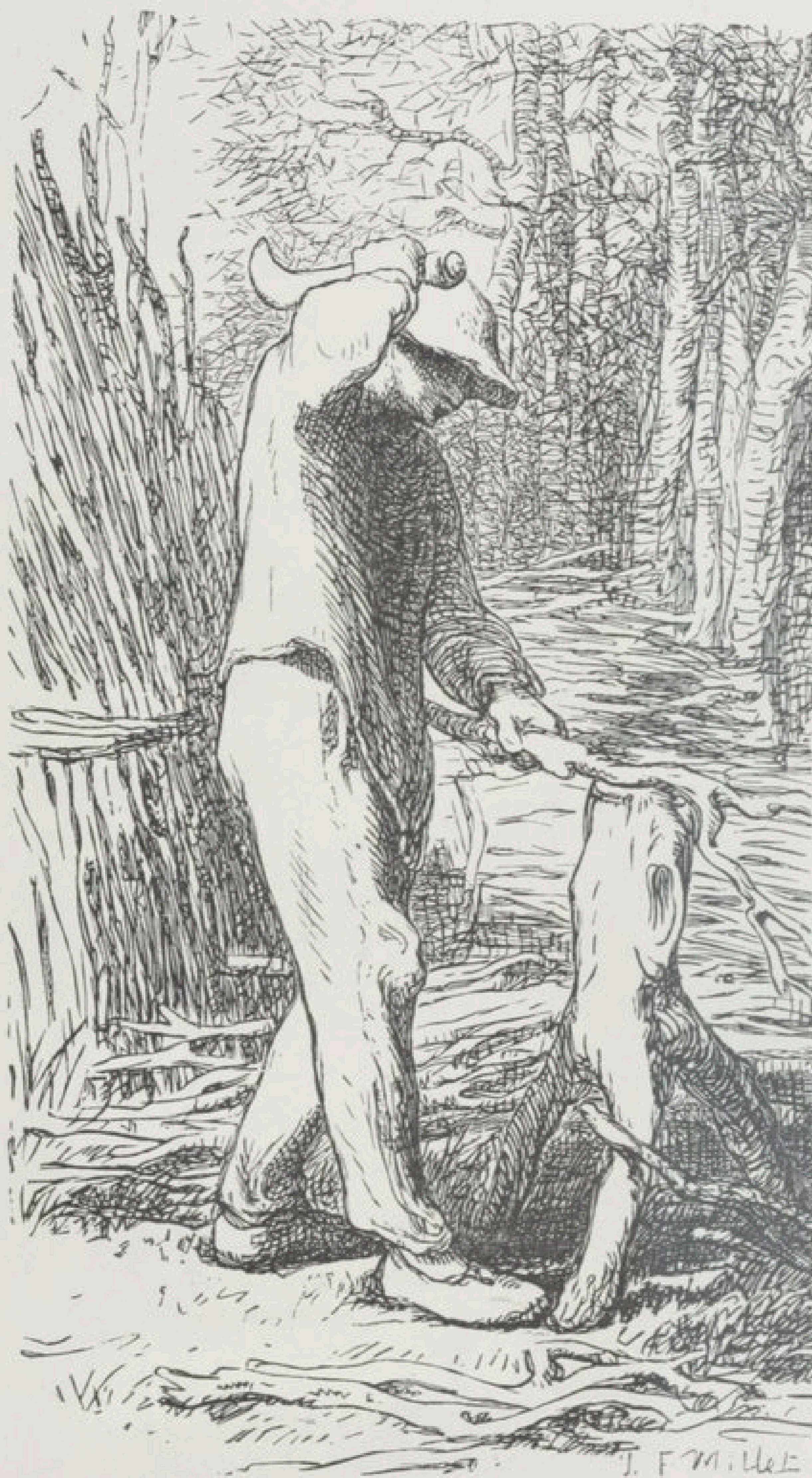


Fig. 34. — L'Hiver. — Un bûcheron (par Millet).

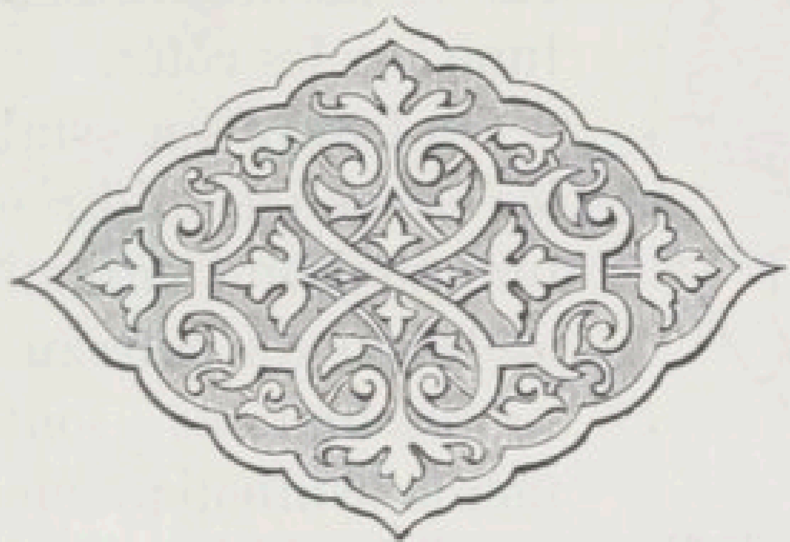
rapport on peut dire que les Hollandais sont inimitables, et je ne vois guère ce qu'on pourrait leur opposer parmi les ouvrages contemporains.

L'hiver a cependant trouvé parmi nos artistes quelques interprètes éloquents ; mais ils ont envisagé leur sujet sous un jour tout différent.

On se rappelle le succès qu'a obtenu il y a quelques années l'intérieur de forêt, où Bodmer avait montré de vieux arbres séculaires complètement dépouillés de leurs feuilles, où la seule verdure est celle de quelques genévriers qui ont poussé naturellement sous la futaie et rompent la monotonie du terrain couvert de feuilles mortes. Ce tableau, qui est au musée du Luxembourg, a été entièrement exécuté d'après nature. L'artiste l'avait commencé au printemps, mais, quand l'été fut venu, les masses de feuilles dont les arbres s'étaient couverts le séduisirent tellement qu'il le refit entièrement. Cependant la verdure du tableau lui parut un peu uniforme et il résolut d'attendre l'automne, pour en varier la coloration. Mais à l'automne, comme il se remettait au travail, une gelée survenue subitement fit tomber toutes les feuilles, et le tableau, après une dernière transformation, devint tel que nous le voyons aujourd'hui.

Théodore Rousseau a fait aussi un grand tableau dont le sujet est un intérieur de forêt pendant l'hiver. Le soleil se couche derrière les broussailles dénudées : c'est une œuvre magistrale et que l'artiste estimait une de ses meilleures. Le public pourtant n'a pas trouvé là les qualités qui le séduisent ordinairement chez Rousseau. La monotonie de teintes qu'entraîne forcément un sujet de ce genre étonnait un peu de la part du brillant coloriste.

Millet, qui a peint le travail des champs dans toutes les saisons, a représenté l'hiver par un bûcheron occupé à faire des fagots sur la lisière d'un bois. Le paysage n'apparaît ici que comme un accessoire, mais la saison d'hiver est parfaitement caractérisée (fig. 34).



CHAPITRE II

L'ATMOSPHÈRE

La voûte céleste. — Les nuages. — La pluie. — La neige. — Le brouillard.



oûte céleste. — Tous les anciens peuples ont fait du Ciel un personnage divin, mais l'art ne l'a jamais personnifié d'une manière significative. Dans l'Olympe grec, Zeus représente, il est vrai, la voûte céleste : il est l'assembleur de nuages, et le maître de la foudre. Mais il est complètement distinct du soleil, de la lune et des astres qui peuplent le firmament ; on ne saurait donc le regarder comme une personnification du Ciel dans son ensemble. Les premiers chrétiens, considérant toute la nature comme l'œuvre d'un Dieu unique, ont essayé de traduire leur pensée dans un symbolisme qui se prête peu à l'art. Une lampe chrétienne (fig. 35) montre le *Bon Pasteur* avec sept étoiles au-dessus de sa tête et le soleil et la lune sur les côtés.



Fig. 35. — Le Firmament sur une lampe chrétienne représentant le *Bon Pasteur*.

On trouve un symbolisme analogue sur les bas-reliefs mithriaques, où le soleil et la lune assistent ensemble à la scène d'immolation du taureau (fig. 36). Toutes ces représentations sont très incomplètes, même symboliquement, car, si on y voit le soleil, la lune ou les étoiles, on n'y voit pas la voûte céleste proprement dite. La calotte bleue qui pour notre œil recouvre entièrement le sol jusque derrière l'horizon n'a été, dans l'antiquité, le sujet d'aucune représentation même emblématique.

L'art moderne lui-même, malgré ses prétentions au naturalisme, a

bien rarement pu rendre d'une manière satisfaisante le bleu intense et profond du ciel d'été à l'heure de midi. Cherchez dans vos souvenirs et vous verrez combien peu de tableaux indiquent cette heure et reproduisent un ciel sans nuages. Belly, dans sa *Caravane allant à la Mecque*, a bien donné l'idée de la vibration aérienne d'un ciel bleu par une grande chaleur. Les ciels de Fromentin séduisent toujours, mais ils sont rarement d'un bleu intense.

Decamps a fait des échappées de ciel bleu, en appelant à son aide un mur blanc ou des tuiles d'un rouge orangé qui donnent au bleu un

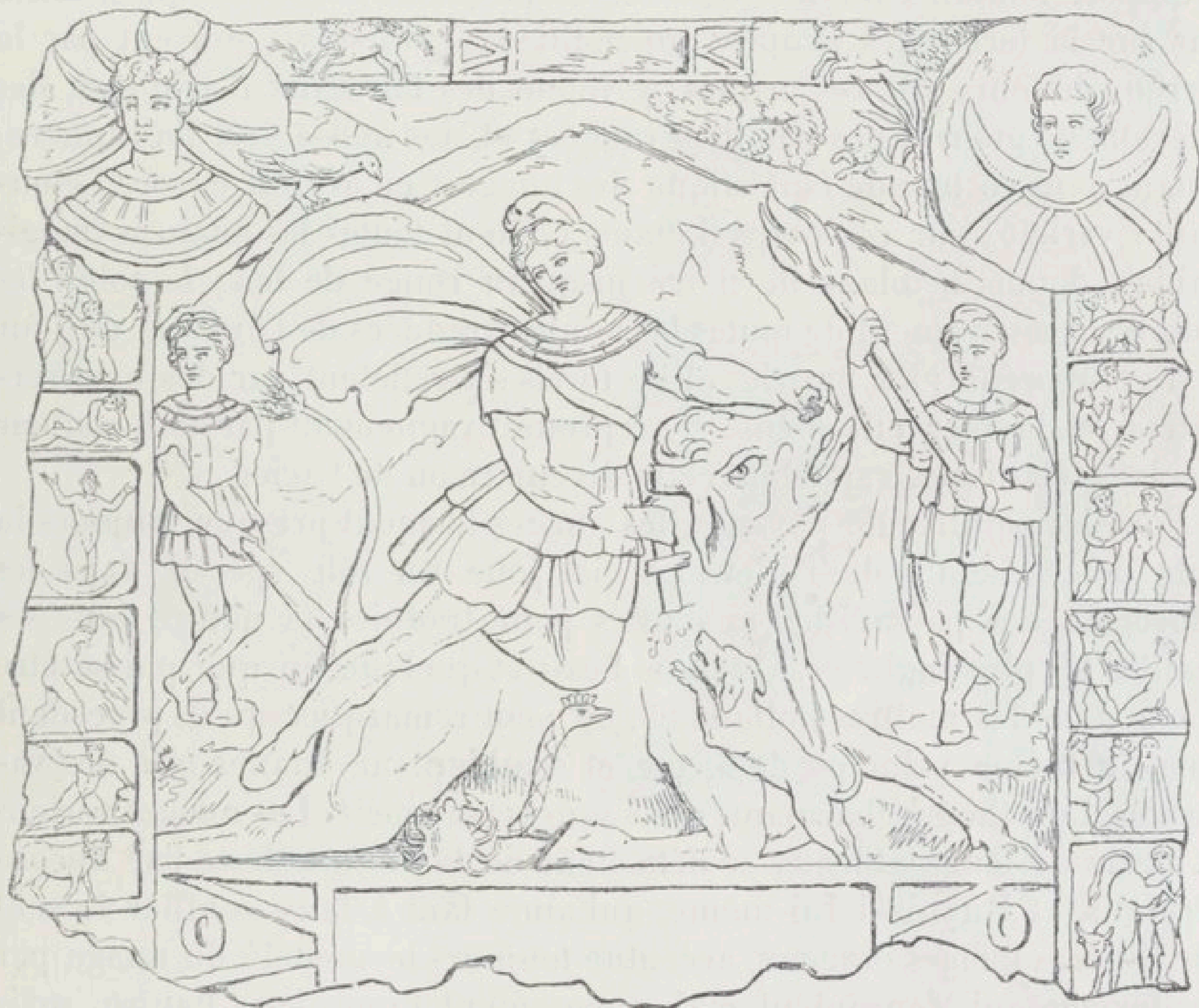


Fig. 36. — Le Soleil et la Lune (sur un bas-relief mithriaque).

accent plus intense. Jules Dupré a peint des forêts dont le feuillage se détache sur un ciel bleu d'une surprenante limpidité; mais ce que ni Decamps ni Jules Dupré n'ont fait, c'est un ciel bleu dont aucun accident ne vienne rompre la monotonie. Huysmans, de Malines, le seul peintre des Pays-Bas qui ait abordé le bleu dans ses ciels, ne l'a pourtant employé qu'à très petite dose dans une trouée de forêt ou entre deux nuages. Je ne connais aucun ciel bleu de Corot; je n'en connais qu'un seul de Troyon, et ce n'est pas un de ses meilleurs tableaux.

Les nuages. — « La merveilleuse diversité de leurs formes fait de l'ensemble des nuages une des grandes beautés de l'atmosphère, dit Élisée Reclus (*La Terre*). Parmi toutes les images, ou formidables ou gracieuses, que peut rêver la fantaisie de l'homme, il n'en est pas une qui ne se retrouve dans les vapeurs de l'espace; par leurs contours fugitifs, les nuées ressemblent à des volées d'oiseaux, à des aigles aux ailes éployées, à des groupes d'animaux, à des géants couchés, à des monstres comme ceux de la Fable. D'autres nuages sont des chaînes de montagnes aux cimes neigeuses; d'autres encore figurent des villes immenses aux coupoles dorées. Les poètes voient dans ces groupes des archipels lointains où se trouve ce bonheur tant cherché qui n'existe pas sur la terre; les peuples superstitieux, poursuivis souvent par la terreur de leurs propres crimes, y voient des faisceaux d'armures, des chevaux de guerre, des batailles rangées et des massacres. La lumière, jouant dans ce monde fantastique des nuages, en accroît encore l'étonnante variété; sur ces corps flottants brillent toutes les nuances imaginables, depuis le blanc de neige jusqu'au rouge de feu; le soleil les colore successivement de toutes les teintes graduées de l'aurore, du jour et du crépuscule; les prairies et les forêts s'y reflètent par des tons verdâtres, et la mer elle-même s'y reproduit vaguement par une couleur d'éclat métallique, rappelant celle du cuivre ou de l'acier. »

Pour les peintres de paysage, les nuages forment presque toujours la note déterminante de l'effet. Le ciel joue un rôle spécial dans les efforts de nos paysagistes modernes pour traduire la nature dans ses réalités les plus fugitives. Quelque beau et quelque fin que puisse être le ciel dans les maîtres hollandais, on peut remarquer qu'ils procèdent tous du même principe de forme et semblent ne donner que des variantes d'un thème charmant, mais sans cesse répété. Les nuages aériens et légers de leurs tableaux se détachent de la voûte céleste par flocons arrondis, et Ruysdaël lui-même, qui aime tant à faire souffler le vent sur les gros nuages orageux, accentue toujours le modelé du nuage par des formes qui s'enroulent majestueusement l'une dans l'autre, mais qui se déchirent rarement et qui ne s'éclaboussent jamais. C'est peut-être la forme la plus fréquente que présente le ciel dans les pays du Nord; mais les paysagistes du dix-septième siècle s'y sont maintenus un peu exclusivement et n'ont pas mis dans leurs recherches toute l'audace des maîtres modernes.

Troyon est dans l'École française l'artiste qui a su donner le plus de profondeur et de limpidité à ses ciels, et c'est à coup sûr celui qui a le mieux exprimé la forme et le caractère des nuages. La figure 37 représente un effet du matin; quelques nuages légers et vaporeux passent devant le soleil dont les rayons, qui s'échappent par le bas, inondent la plaine de lumière.

Théophile Gautier a donné la description suivante de cette superbe

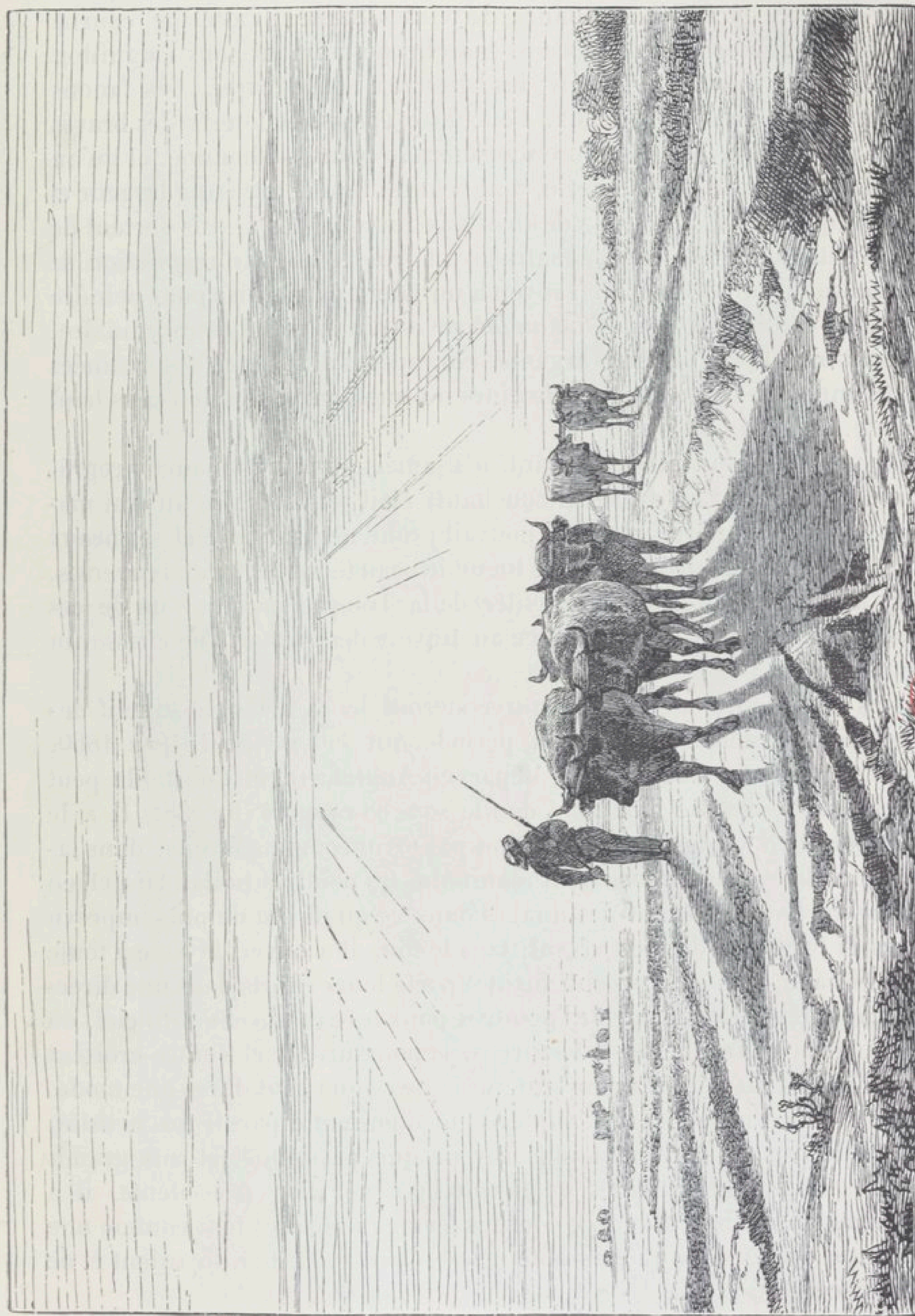


Fig. 37. — Le Ciel. — Les Bœufs allant au labour. (Tableau de Troyon.)

peinture, qui, depuis la mort de l'artiste, a pris place dans les galeries du Louvre. « L'aube vient à peine de naître; des clartés blanchissantes

commencent à percer les brumes laiteuses du matin ; la sueur froide de la nuit perle encore en gouttes de rosée sur les herbes d'un vert glauque ; la terre mouillée se nuance de teintes brunes ; l'attelage, courbé par le joug, se présente de face et marche pesamment sous l'aiguillon d'un bouvier à moitié endormi ; les bêtes aux mufles carrés, les fanons pendants, les genoux cagneux, l'encolure épaisse et lourde des braves bêtes qui vont ouvrir le sillon où germera le pain de l'homme, et qu'on récompensera par la boucherie, tout cela est rendu avec une largeur et une simplicité magistrales ; des naseaux luisants des bœufs sortent de longs jets de fumée, car la matinée est froide, et leur respiration se condense en brouillard. M. Troyon a un talent particulier pour peindre les ciels ; celui des *Bœufs allant au labour* est d'une vérité extraordinaire, ce sont bien là ces tons gris argenté, ces vapeurs diaphanes des matinées d'automne qui se résolvent en bruines ou que pompe le soleil plus haut monté. »

Troyon qui, soit dit en passant, n'a jamais ou presque jamais représenté le ciel embrasé du soleil couchant, était au contraire un vrai magicien de la lumière, quand il pouvait promener sur le ciel ses beaux tons argentins ou faire surgir une lueur de beau temps entre deux averses. Son admirable tableau de la vallée de la Touque montrait un de ces ciels tourmentés où le soleil perce au travers des nuages que chasse un vent d'orage.

Ces recherches sur le ciel, qui resteront le caractère distinctif des paysagistes français pendant la période qui s'étend de 1840 à 1860, avaient pourtant leur point de départ en Angleterre, et Constable peut être regardé comme leur chef de file sous ce rapport (fig. 38). Il a le premier abandonné la tradition, non pas erronée, mais étroite, dans laquelle s'étaient rigoureusement maintenus les peintres hollandais, et, en retraçant le mouvement des nuages dans ce qu'ils ont de plus imprévu dans la forme et de plus vivant dans le ton, il a ouvert la voie à toute une pléiade d'artistes qui ont aussitôt porté leurs efforts dans une direction analogue. Cet amour des peintres pour les grands effets du ciel, où les nuages s'enroulent, se déchirent, se poursuivent et s'entre-croisent sous l'action du vent, n'a pourtant duré que ce que peut durer une mode. Corot, dont l'influence est aujourd'hui dominante parmi nos artistes, était mû par un sentiment plus rêveur que passionné, et aux grands nuages fièrement articulés qu'aimait la génération précédente, il a substitué les vapeurs douces dont les formes indécises font comme une gaze qui voilerait ce que la voûte céleste peut avoir de trop ardent et de trop accentué.

La pluie. — Les nuages se résolvent en pluie ou en neige, et nous allons nous trouver en face de représentations d'un ordre tout à fait par-

ticulier. Disons d'abord que les gouttes d'eau que nous voyons tomber quand il pleut ne sont pas beaucoup du ressort de la peinture, et que

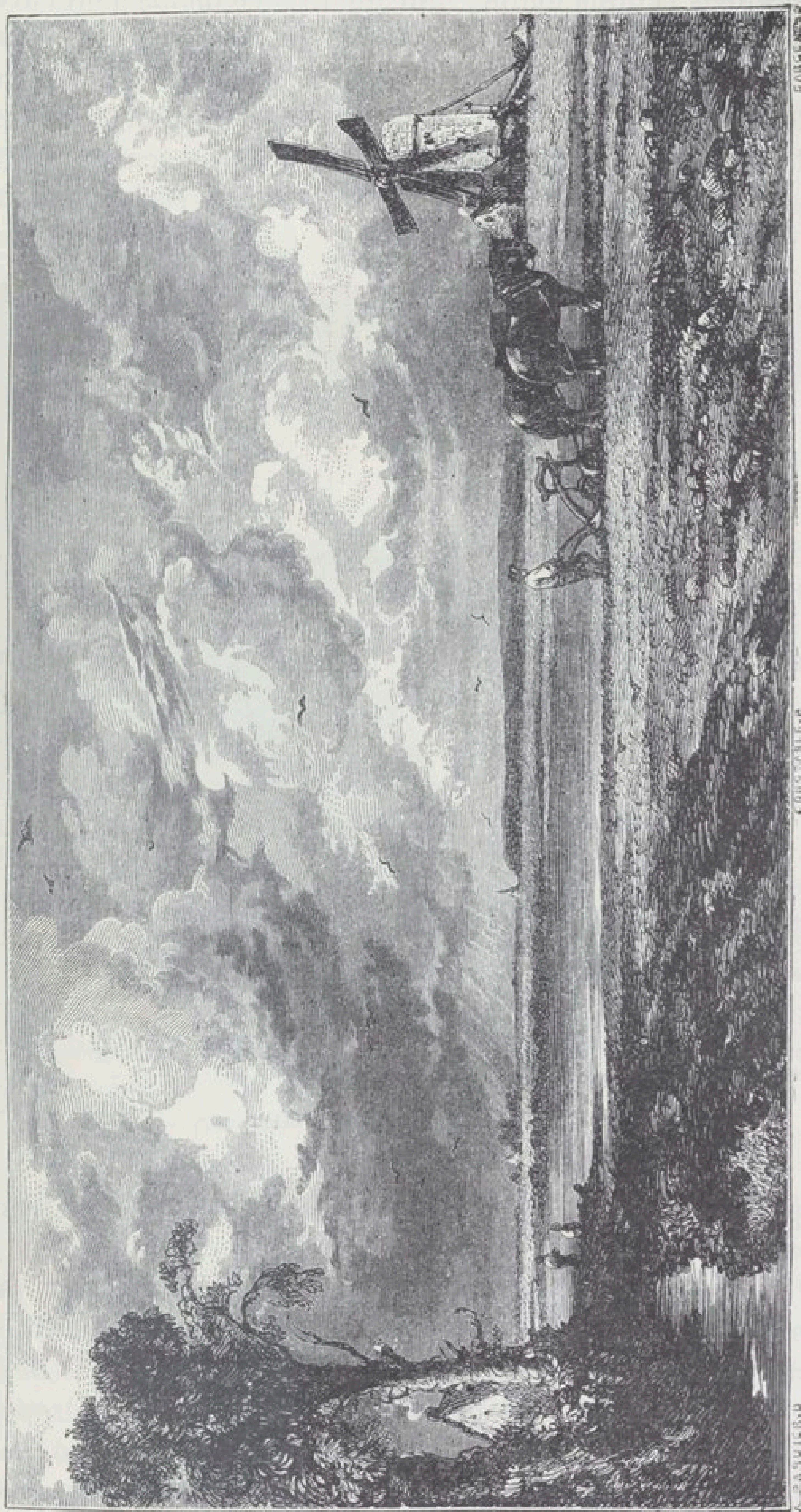


Fig. 38. — Un Ciel orageux. (Tableau de Constable.)

c'est seulement par un effet d'ensemble qu'un artiste peut traduire sur sa toile l'impression que nous cause la pluie. Les flaques d'eau éparses

le long des routes, la teinte plus accentuée des herbes mouillées, le ton particulier du ciel, et surtout la tournure des personnages ou des animaux sur lesquels la pluie tombe, sont autant d'éléments dont l'artiste se sert pour accentuer sa pensée. Tout le monde connaît une composition d'Horace Vernet, intitulée: *Chien de temps!* on y chercherait en vain une goutte d'eau, et cependant on voit non seulement que la pluie tombe à torrents, mais encore que le vent la pousse en plein dans la figure des deux pauvres grenadiers, qui cheminent sur un terrain plus



Fig. 39. — La Pluie. (Tableau de Destrem.)

humecté qu'une éponge, et en portant la tête en avant comme pour lutter contre l'averse.

Dans *le Buisson*, de Ruysdaël, l'orage est imminent, mais la pluie ne tombe pas encore, tandis que dans *la Tempête*, du même artiste, on voit de l'eau partout, même dans le ciel. Il pleut beaucoup dans *le Déluge* du Poussin, et il ne pleut pas du tout dans celui de Girodet: la draperie des personnages qui sortent de l'eau ne semble même pas avoir été mouillée. Le drame se concentre exclusivement dans l'expression des physionomies, mais le paysage manque absolument de vérité.

Plusieurs tableaux exposés à nos derniers salons représentaient la pluie dans nos rues de Paris, et il y a certainement à l'heure qu'il est plus d'un

jeune peintre qui cherche à traduire avec son pinceau l'effet qu'Alphonse Daudet a si bien décrit avec sa plume dans *le Nabab :* « La pluie depuis le matin, un ciel gris et bas à toucher avec les parapluies, un temps mou qui poisse, le gâchis, la boue, rien que de la boue, en flaques lourdes, en traînées luisantes, au bord des trottoirs, chassée en vain par les balayeuses mécaniques, par les balayeuses en marmottes, enlevée sur d'énormes tombereaux qui l'emportent lentement vers Montreuil, la promènent en triomphe à travers les rues, toujours remuée et toujours renaissante, poussant entre les pavés, éclaboussant les panneaux des voitures, le poitrail des chevaux, les vêtements des passants, mouchetant les vitres, les seuils, les devantures, à croire que Paris entier va s'enfoncer et disparaître sous cette tristesse du sol fangeux, où tout se

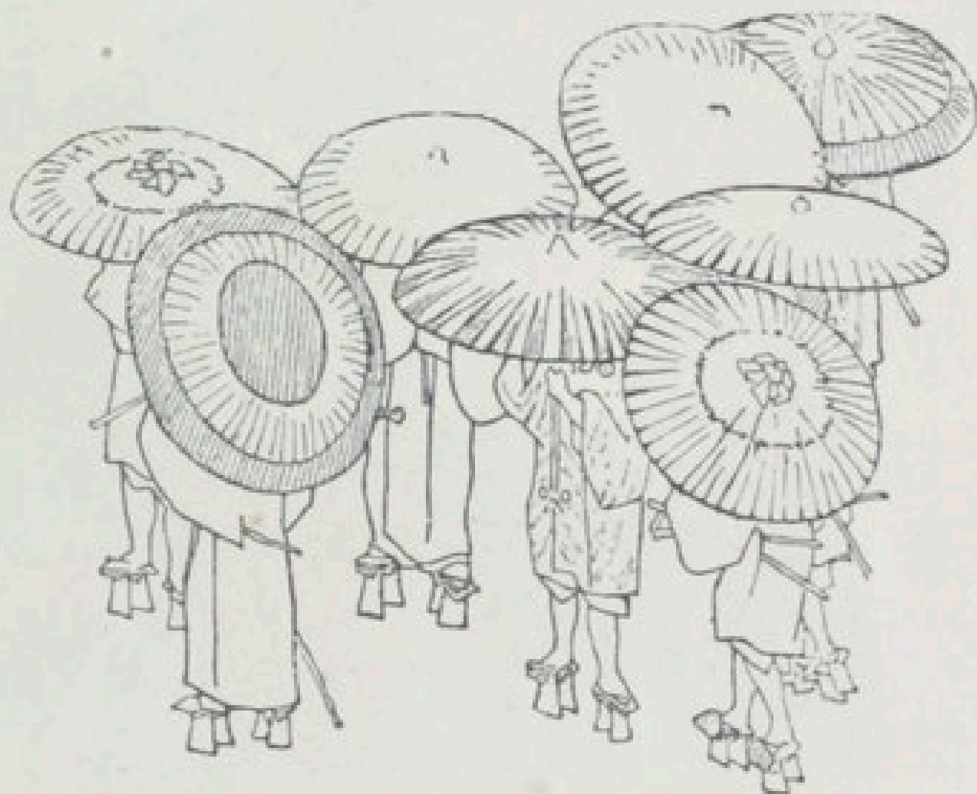


Fig. 40. — Les Parapluies. (Croquis tiré d'un album japonais.)

fond et se confond. Et c'est une pitié de voir l'envahissement de cette souillure sur les blancheurs des maisons neuves, la bordure des quais, les colonnades des balcons de pierre... »

Un tableau de Destrem (fig. 39), qui figurait à l'Exposition de 1877, reproduit une impression analogue, seulement la scène, au lieu de représenter Paris, se passe dans une ville de province.

Dans un croquis japonais (fig. 40), on voit une petite foule abritée sous de nombreux parapluies dont l'ensemble produit un effet assez piquant. Au reste, le prosaïque parapluie, le large et lourd parapluie de campagne, produit quelquefois une note pittoresque ; dans les représentations de marchés, de foires, d'assemblées populaires, le parapluie joue toujours son rôle, soit qu'il se développe dans toute son envergure, soit qu'un paysan le tienne gauchement passé sous son bras. Ce qui est plus singulier, c'est qu'il ait pu tenir dans une idylle ; Haffner, dans un tableau intitulé : *Pluie et bon temps*, montre (fig. 41) deux amoureux, trop

heureux de recevoir une averse qui leur permet de cheminer sous le même parapluie et de se dire des choses que le lecteur devine aisément.



Fig. 41. — Pluie et bon temps. (Tableau de Haffner.)

La neige. — La neige, formée par des vapeurs d'eau congelées dans l'espace, couvre la terre pendant une grande partie de l'année dans les

pays froids, tandis que sous la zone torride elle ne se montre que vers le sommet des plus hautes montagnes. En France, la neige est un accident qui n'est pas extraordinaire en hiver, mais qui se maintient rarement pendant un long espace de temps. Alfred de Vigny nous donne bien l'idée d'un paysage neigeux :

> Quand les branches d'arbres sont noires,
> Quand la neige est épaisse, et charge un sol glacé !
> Quand seul, dans un ciel pâle, un peuplier s'élance,
> Quand sous le manteau blanc qui vient de le cacher,
> L'immobile corbeau sur l'arbre se balance,
> Comme la girouette au bout du long clocher !
>
> Alfred DE VIGNY.

La neige est un élément dramatique d'une grande puissance dans la *Bataille d'Eylau* de Gros, dans la *Retraite de Russie* d'Yvon, dans plusieurs compositions sentimentales de Tassaert, etc. Les peintres des Pays-Bas l'ont représentée sous une forme purement pittoresque, cependant presque toujours ils ont reculé devant l'intensité du blanc : cela peut



Fig. 42. — La Neige. — A l'heure. (Tableau de Loir.)

être un effet du temps, mais les ombres bleutées de la neige sont de couleur bistre dans les tableaux hollandais. Des efforts nouveaux ont été tentés dans l'école contemporaine pour rendre la neige avec une vérité plus grande. Le tableau de Loir, que reproduit la figure 42, traduit avec une grande justesse l'impression de la neige sur une route.

Le brouillard. — L'humidité de l'air, lorsqu'elle n'est pas encore

condensée en nuages, forme le brouillard, sorte de vapeur diaphane, qui semble sortir du sol, efface les contours, atténue les teintes et dérobe complètement la vue des objets lointains. Il y a des brouillards d'hiver, froids, pénétrants, tristes, qu'Alphonse Daudet a décrits admirablement.

« Le brouillard était froid, mais blanc comme de la vapeur de neige... Là-bas, dans les quartiers populeux, resserrés et noirs, dans le Paris commerçant et ouvrier, on ne connaît pas cette joli brume matinale qui s'attarde aux grandes avenues ; de bonne heure l'activité du réveil, le va-et-vient des voitures maraîchères, des omnibus, des lourds camions secouant leurs ferrailles, l'ont vite hachée, effiloquée, éparpillée. Chaque passant en emporte un peu dans un paletot râpé, un cachenez qui montre la trame, des gants grossiers frottés l'un contre l'autre. Elle imbibe les blouses frissonnantes, les waterproofs jetés sur les jupes de travail ; elle se fond à toutes les haleines, chaudes d'insomnie ou d'alcool, s'engouffre au fond des estomacs vides, se répand dans les boutiques qu'on ouvre, les cours noires, le long des escaliers dont elle inonde la rampe et les murs, jusque dans les mansardes sans feu. Voilà pourquoi il en reste si peu en dehors. Mais dans cette portion de Paris espacée et grandiose, sur ces larges boulevards plantés d'arbres, ces quais déserts, le brouillard planait immaculé, en nappes nombreuses, avec des légèretés et des floconnements d'ouate. C'était fermé, discret, presque luxueux, parce que le soleil derrière cette paresse de son lever commençait à répandre des teintes doucement pourprées, qui donnaient à la brume enveloppant jusqu'au faîte les hôtels alignés, l'aspect d'une mousseline blanche jetée sur des étoffes écarlates. On aurait dit un grand rideau abritant le sommeil tardif et léger de la fortune, épais rideau où rien ne s'entendait que le battement discret d'une porte cochère, les mesures en fer-blanc des laitiers, les grelots d'un troupeau d'ânesses passant au grand trot suivies du souffle court et haletant de leur berger... »

L'effet du brouillard dans les villes a inspiré plusieurs de nos peintres contemporains, entre autres Nittis, qui a représenté quelques aspects de Londres d'une façon extrêmement remarquable. Les maîtres hollandais ont rarement montré le brouillard, quoiqu'on voie souvent des brumes dans leurs tableaux. Albert Cuyp a rendu avec un rare bonheur l'effet du soleil dans les brumes du matin, mais ce n'est pas encore absolument le brouillard. Troyon, le peintre attitré du soleil, a pourtant voulu peindre le brouillard, mais il l'a montré succombant dans sa lutte contre le soleil (fig. 43). Le brouillard de Troyon est toujours rassurant : on sent qu'il se lève et qu'une heure après il fera beau. L'artiste en prend juste ce qu'il lui en faut pour noyer quelques détails, et pour permettre à l'œil d'entrevoir le soleil, dont l'éclat est tempéré par les vapeurs qui l'entourent encore. Le peintre anglais Turner a admirablement rendu

le brouillard de l'Angleterre, brouillard intense à l'habitude, mais



Fig. 43. — Le Brouillard. — Retour du marché. (Tableau de Troyon.)

qui produit des effets féeriques lorsqu'un rayon de soleil parvient à le percer.

Nous empruntons à Élisée Reclus la définition scientifique du brouillard. « Lorsqu'une masse d'air humide, dit-il, reposant sur le sol dépasse le point de saturation, une certaine partie de la vapeur se condense aussitôt en gouttelettes blanchâtres qui par leur multitude voilent ou cachent complètement les objets et ne laissent plus passer qu'une terne lumière : ces gouttes innombrables constituent les brouillards. Ce sont des nuages encore attachés à la terre et rampant sur les campagnes ou sur les pentes des monts; ils se forment surtout pendant les nuits à cause du refroidissement de l'atmosphère ; souvent aussi on les voit s'élever, le soir, des surfaces marécageuses et des prairies humides, enveloppant jusqu'à mi-hauteur les troncs des saules et des peupliers. Quand un vent froid descend des hauteurs de l'air et retient l'humidité dans les couches inférieures, le brouillard devient permanent et peut durer pendant des journées et même des semaines entières. Fréquemment le ciel est pur à une faible élévation au-dessus de ces vapeurs, et, du haut d'un promontoire qui se dresse dans l'air libre, on peut alors contempler à ses pieds une grande mer blanche d'où les collines jaillissent çà et là comme des îles. Dans les mers boréales, où s'opère le conflit entre les vents polaires et les courants équatoriaux, notamment dans le Pacifique du Nord, aux environs de Terre-Neuve, et dans les mers Britanniques, les brouillards sont parfois d'une telle épaisseur qu'ils deviennent ces espèces de « poumons marins », dont parle Pythéas de Marseille, et que les anciens bardes classaient parmi les éléments comme le feu, la terre, l'eau et l'atmosphère ; il est vrai qu'à ces forces primitives s'ajoutent aussi pour eux les plantes que gonfle l'humidité du brouillard et le vent du sud qui le disperse dans le ciel. »



CHAPITRE III

LES EAUX

La mer. — Les côtes. — Les marées. — Les eaux courantes. — Les eaux stagnantes.



a mer. — La surface du globe n'est pas unie : elle présente des parties creuses et des saillies qui sont insignifiantes par rapport à sa masse, mais qui ont une très grande importance dans les représentations artistiques. La mer occupe les parties creuses, tandis que la terre proprement dite, c'est-à-dire les continents et les îles, forme les parties saillantes. Les anciens, qui personnifiaient tout, n'ont pourtant pas su donner à la mer une forme bien déterminée. Neptune, le dieu des mers, est, il est vrai, caractérisé par son trident, qui est un engin de pêche ; mais, à part cet attribut, il ressemble assez exactement à Jupiter, et n'a rien dans sa personne qui puisse faire songer à la mer. En revanche, le cortège du dieu, qui est chargé d'exprimer le mouvement des eaux, ne laisse aucun doute sur les fonctions que la mythologie lui attribue (fig. 44). Non seulement les tritons et les naïades sont presque toujours accompagnés de dauphins et de coquillages, mais leur forme même se revêt souvent d'écailles de poissons ou tout au moins de nageoires dans la partie inférieure de leur corps. C'est au milieu de ces personnages nageant et bondissant que les sculpteurs représentent Vénus sortant de l'écume des vagues (fig. 45).

Les artistes modernes, plus exacts observateurs des réalités, devaient naturellement abandonner les gracieuses fictions de l'antiquité, et étudier la palette à la main les aspects sous lesquel la mer se montre à nos yeux.

La mer, qui présente une beaucoup plus grande étendue que la terre, n'offre pas moins de variété dans ses aspects. Sa surface, tantôt unie,

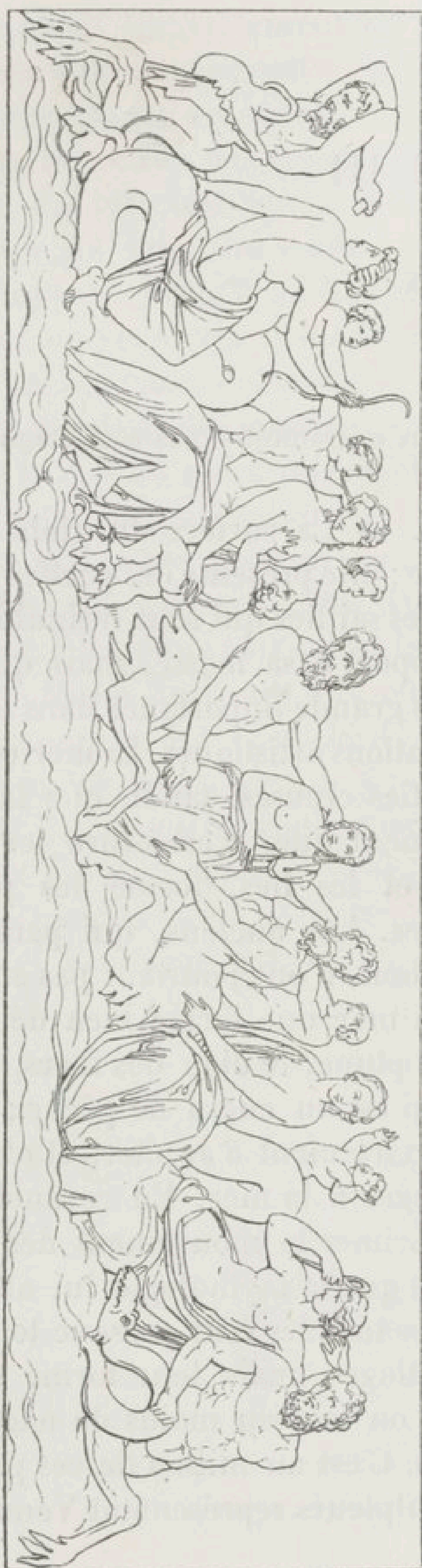


Fig. 45. — Naissance de Vénus. (D'après un bas-relief antique.)

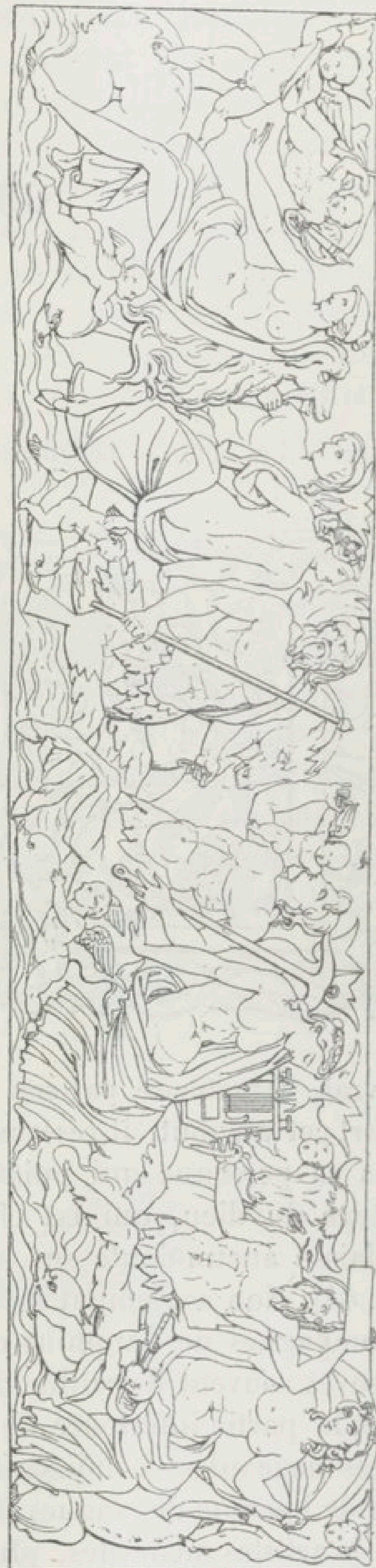


Fig. 44. — Pompe de tritons et de naïades. (D'après un bas-relief antique.)

tantôt tumultueuse, reflète dans une certaine mesure les teintes du ciel, et change d'apparence selon le temps et le mouvement des nuages. La

mer a en outre une couleur qui lui est propre, mais qui n'est pas toujours la même. C'est ainsi qu'à l'embouchure des rivières elle est d'un gris jaunâtre, comme on le voit sur la plupart des tableaux de l'école hollandaise, tandis que sur certaines parties de l'Océan, dans le golfe de Gascogne, par exemple, elle est souvent d'un vert très franc. La Méditerranée, au contraire, est d'un bleu intense, et il est remarquable que Joseph Vernet, qui en a si admirablement rendu les côtes, ne soit ja-

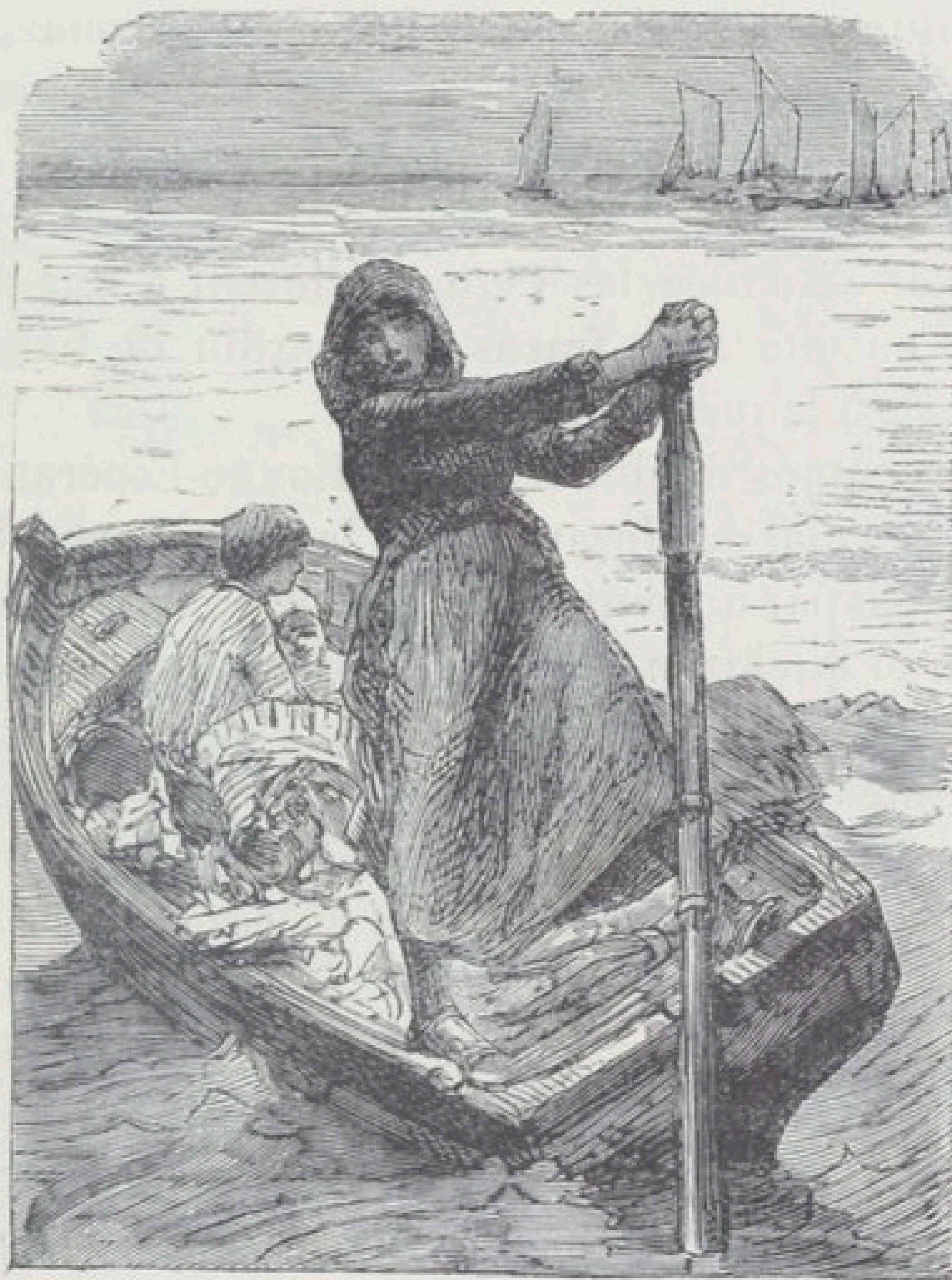


Fig. 46. — La Mer. — La Femme du marin. (Tableau de Butin. Salon de 1879.)

mais arrivé à en reproduire la teinte. De nos jours, plusieurs artistes ont peint la Méditerranée; leurs tableaux ne présentent pas toujours le même charme dans la disposition, mais ils se rapprochent davantage de la vérité sous le rapport du ton. M. Mazure a fait en quelque sorte une spécialité du bleu de la Méditerranée, et si ses productions pèchent un peu par la monotonie, comme le montre chaque exposition, c'est qu'il aime avec passion les rives de la Provence et ne veut pas regarder autre chose.

La mer ne nous offre pas seulement des couleurs variées, elle a aussi des formes, des formes mouvantes et changeantes, il est vrai, mais se modifiant suivant une loi implacable, qui provient de la double action de l'eau sur le sol et du vent sur la surface de l'eau. L'action de l'eau sur le sol est surtout sensible dans le voisinage des côtes, où la

vague rencontre à chaque instant des obstacles qui la brisent et la font écumer. Mais le flot obéit aussi à un mouvement déterminé, qui, même lorsque la mer semble calme, est bien visible à l'œil nu, surtout lorsque une barque ou un canot vient à sillonner la surface de l'eau.

Ce mouvement que les flots impriment à tout ce qu'ils supportent a été traduit d'une manière bien lisible sur un tableau qui figurait à l'Exposition de 1879, et qui représentait simplement un petit canot conduit par la femme d'un marin (fig. 46). Tout le charme de ce petit tableau vient de ce que la nature a été prise sur le fait. Le mouvement de la femme est en rapport direct avec l'inclinaison du canot, qui laisse voir à l'intérieur des paniers à poisson avec un petit enfant que le mouvement de la mer n'incommode nullement.

Lorsque la mer est agitée, les vagues s'élèvent à une hauteur énorme pour retomber ensuite avec fracas. Bernardin de Saint-Pierre décrit ainsi une tempête à laquelle il a assisté :

« Quand nous eûmes doublé le cap de Bonne-Espérance, et que nous vîmes l'entrée du canal de Mozambique, le 23 juin, vers le solstice d'été, nous fûmes assaillis par un vent épouvantable du sud. Le ciel étant serein, on n'y voyait que quelques petits nuages cuivrés, semblables à des vapeurs rousses, qui le traversaient avec plus de vitesse que celle des oiseaux. Mais la mer était sillonnée par cinq ou six vagues longues et élevées, semblables à des chaînes de collines, espacées entre elles par de larges et profondes vallées. Chacune de ces collines aquatiques était à deux ou trois étages. Le vent détachait de leurs sommets anguleux une espèce de crinière d'écume où se peignaient çà et là les couleurs de l'arc-en-ciel. Il en emportait aussi des tourbillons d'une poussière blanche qui se répandait au loin dans leurs vallons, comme celle qu'il élève sur les grands chemins en été... Ce qu'il y avait de plus redoutable, c'est que quelques sommets de ces collines, poussés en avant de leurs bases par la poussière du vent, se déferlaient en énormes voûtes qui se roulaient sur elles-mêmes en mugissant et en écumant, et eussent englouti le plus grand vaisseau s'il se fût trouvé sous leurs ruines. »

Dans un admirable tableau du Louvre, Ruysdaël a représenté une *Tempête sur le bord des digues de la Hollande*. Mais cette scène, qui reproduit avec tant d'animation les flots agités d'une embouchure de rivière, ne donne aucunement l'idée d'une tempête en pleine mer. Joseph Vernet a fait plusieurs scènes de naufrage qui se passent presque toujours sur des côtes rocheuses. Quoiqu'il possédât mieux que personne le dessin si particulier des vagues en mouvement, il aurait rendu bien incomplètement sa pensée, s'il n'avait fait intervenir des naufragés, qui expliquent mieux encore que les flots la scène qu'il voulait représenter.

Quant à un naufrage dans la haute mer, malgré les tentatives très



Fig. 47. — La Mer. — Radeau de la *Méduse*. (Tableau de Géricault.)

nombreuses qui ont été faites pour en traduire l'impression sinistre, je ne crois pas qu'on en ait jamais représenté qui soient à la hauteur du sujet. Aussi Géricault, dans son *Radeau de la Méduse* (fig. 47), a-t-il cherché l'expression dramatique dans le mouvement des personnages et non dans celui des flots. Ce n'est pas un naufrage qu'il a montré, ce sont des naufragés. On comprend, en les voyant, les dangers qu'ils ont essuyés, les fatigues qu'ils ont endurées, mais toute l'éloquence du peintre est ici dans la figure humaine, et dans ce tableau, qui est certainement ce que la vie maritime a inspiré de plus beau dans les arts, la mer n'apparaît que sous une forme accessoire.

La mer à l'état calme n'a pas eu d'interprète plus sincère que Guillaume Van de Velde, un des plus grands maîtres de l'école hollandaise. Cet admirable artiste n'est jamais si fort que quand il peut dérouler une vaste étendue de mer, comme une nappe limpide que peuplent des navires et des barques placées à toutes les distances. Personne d'ailleurs n'a été plus exact dans la construction des navires : il en connaissait à fond l'anatomie. Ses vaisseaux pourraient servir de documents dans un musée de constructions maritimes, mais le savoir technique se dissimule derrière le sentiment de l'art, et parmi tant de mâts et de cordages qui s'entre-croisent à travers le ciel, on ne trouve pas la plus petite sécheresse ; les détails, qui sont dessinés d'une manière très ferme, sont pourtant discrets et paraissent tellement enveloppés dans l'atmosphère, qu'ils n'attirent jamais l'œil du spectateur d'une façon importune, mais se trouvent toujours, pour peu qu'on veuille les chercher.

Clays est, parmi les artistes contemporains, celui qui a rendu avec le plus de vérité la mer par un effet calme. Au reste il représente rarement la haute mer, et les sites qu'il choisit sont presque toujours pris à l'embouchure des rivières (fig. 48).

La mer varie suivant les latitudes, et elle n'est pas la même dans les contrées équatoriales que sur nos côtes européennes. Mais c'est surtout dans les zones glacées que l'Océan prend un aspect étrange qui ne se trouve pas ailleurs.

« Ces rochers d'apparence cristalline que charrie l'Océan, dit Reclus, sont la splendeur des parages arctiques. De dimensions souvent colossales, ils offrent parfois une architecture d'une régularité presque parfaite ; mais ils prennent aussi les formes les plus variées ou les plus bizarres : ce sont de hautes tours, des colonnes accouplées, des groupes de sculpture, des statues se dressant au-dessus de la mer comme des dieux de marbre : Hayes compare au colosse de Rhodes un des blocs qu'il rencontra ; un large détroit coulait entre ses deux piliers. Dans les eaux relativement tièdes, comme celles du Spitzberg, que vient réchauffer le Gulf-stream, la glace est incessamment rongée, et la partie des masses flottantes qui s'élèvent au-dessus de la surface marine, prend d'ordi-

naire l'apparence d'une sorte de pilier portant un large chapiteau plus ou moins incliné et frangé de stalactites. L'assise du sommet est blanche et parfois revêtue de neige, tandis que les cannelures du pilier, dont la glace plus compacte est battue par le flot, ont la couleur de l'émeraude ou du saphir. Les soubassements des colonnes sont percés de grottes dans lesquelles l'eau s'engouffre avec un sourd murmure; parfois ils sont criblés de trous d'un petit diamètre d'où chaque flot s'élance en jets divergents. Les gerbes argentées jaillissent alternativement de chaque côté du pilier, suivant les balancements que lui imprime la mer.



Fig. 48. — Sur l'Escaut. (Tableau de Clays. Salon de 1875.)

Dans les eaux très froides, comme celles de l'archipel arctique, des phénomènes contraires se produisent. Au lieu d'être rongés et fondus par les vagues, les blocs tombés des glaciers commencent d'abord par s'accroître graduellement, à cause de la basse température du liquide dans lequel ils sont plongés, et qui se solidifie autour des énormes tours flottantes. »

Les côtes. — Les côtes, c'est-à-dire le point où le sol terrestre se trouve en contact avec la mer, présentent une très grande variété d'aspects. Cependant ces aspects peuvent presque toujours se rattacher à deux natures de terrains, qui sont les falaises et les dunes. Les falaises sont comme une brusque interruption d'un terrain montueux qui descend à pic et en ligne droite vers la mer. Ce sont les assauts répétés des

vagues, qui ont donné cette apparence de murailles à pic, à des coteaux dont les bases se rapprochaient autrefois de l'Océan par une inclinaison douce et presque insensible. Les falaises se dressent quelquefois à plusieurs centaines de mètres au-dessus du niveau de la mer, et on se demande avec étonnement comment l'eau, en se heurtant contre des roches, a pu renverser tranche par tranche de pareilles fractions de montagnes et en a réduit les débris en poussière pour en faire ensuite disparaître jusqu'à la trace (fig. 49). Les lames qui viennent se briser contre ces blocs les fractionnent de plus en plus, et ils finissent par se changer en galets auxquels le flot donne une forme arrondie en les roulant sans cesse. Ces roches, que des éboulements nouveaux viennent incessamment renouveler, se couvrent souvent d'une épaisse végétation d'algues marines, et de plantes aux allures bizarres qui tapissent et protègent le sol déchiqueté sur lequel elles croissent.

Les rivages sablonneux sont découpés par des anses, comme les côtes rocheuses, mais ils présentent en général un aspect plus arrondi. Ils sont formés par des dunes, ou des séries de monticules sablonneux dans lesquels poussent des petites herbes espacées et d'un ton grisâtre. Les peintres hollandais, qui n'ont jamais mis de falaises dans leurs tableaux, ont au contraire souvent représenté les dunes dont la côte des Pays-Bas est couverte tout le long de la mer du Nord. Ces dunes, si solitaires la plupart du temps, s'animent pourtant un peu à l'approche des villages ou des fermes; on y voit parfois un berger avec ses moutons qui cherchent leur maigre pâture dans ces terrains dénudés.

Les ports et les embouchures de rivières forment aussi une catégorie assez importante parmi les sujets maritimes. Joseph Vernet a fait, d'après les principaux ports de France, une suite de tableaux extrêmement remarquables. Ils sont réunis dans une des salles du Louvre, et, bien que leur ensemble présente une certaine uniformité d'aspect, on est frappé, quand on les examine l'un après l'autre, de l'animation que présente la population des ports, et du parti que l'artiste a su tirer des navires serrés contre les quais. Tous ces mâts, qui se dressent comme une forêt, présentent un enchevêtrement très compliqué au travers duquel pourtant on distingue nettement les détails qui sont toujours dessinés avec une grande précision.

En général, pourtant, les grands navires et les paquebots qui font les voyages au long cours prêtent peu à l'interprétation pittoresque; il n'en est pas de même des petites embarcations qui ne s'éloignent pas de la côte. Les artistes ont traduit de mille façons différentes les scènes de pêche, l'arrivée et le départ des barques, et tous les détails de la vie du marin.

Ce n'est pas seulement l'aspect pittoresque des barques penchées sur la grève qui plaît tant aux artistes dans la marée basse, c'est tout un

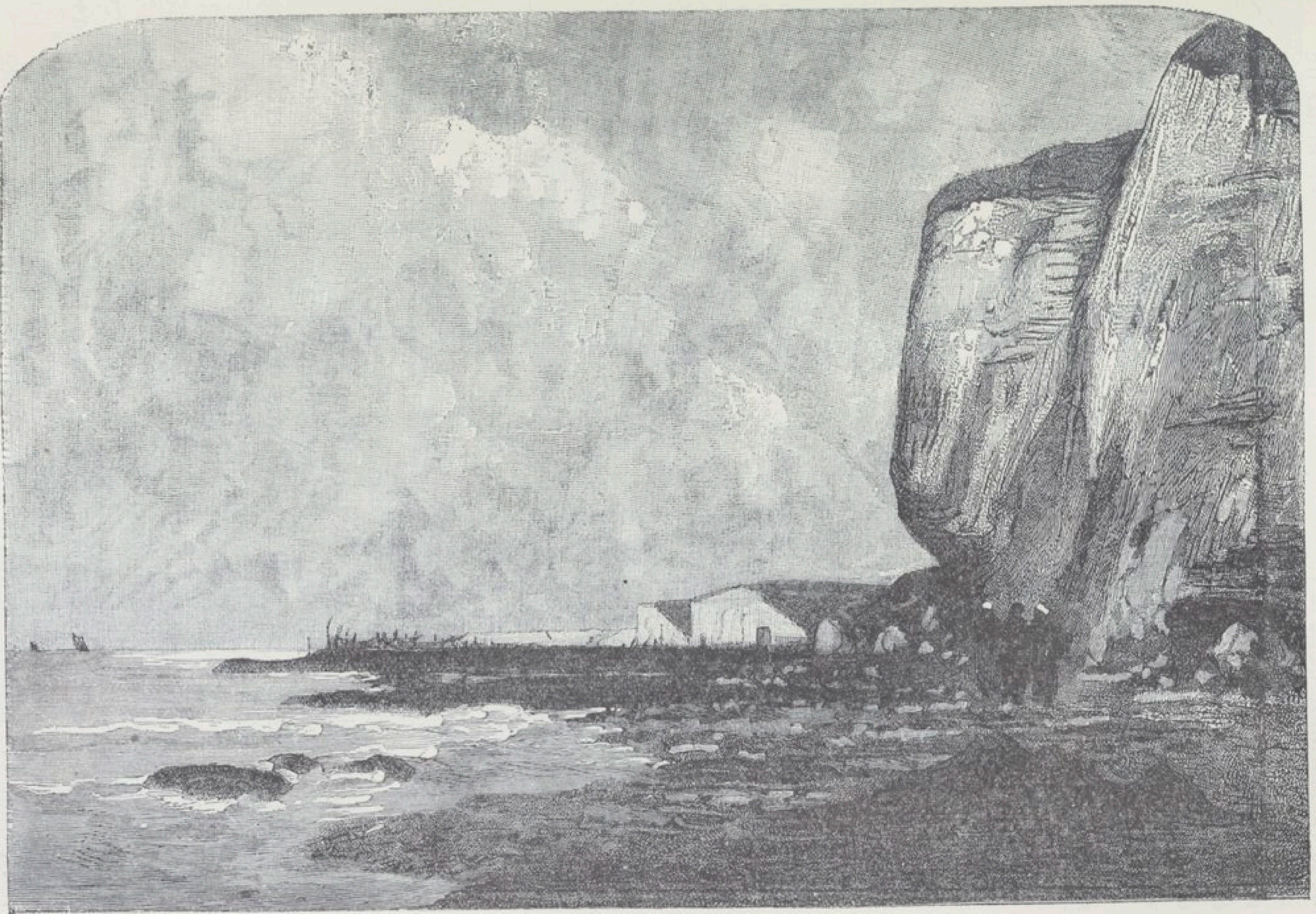


Fig. 49. — La Falaise. — Falaises de Dieppe. (Guillemet Salon de 1877.)

petit monde qui s'agite sur le sable mouillé, et qui participe à la fois de la vie maritime et de la vie champêtre. Ici ce sont des chercheurs de marne ou de varech (fig. 50), là des pêcheuses qui s'en vont les jambes nues et la hotte sur le dos, plus loin une charrette qui s'avance le long du flot mourant, conduite par des paysans qui cherchent quelques ingrédients maritimes. L'école hollandaise a fréquemment représenté des scènes de ce genre, et les artistes modernes s'y complaisent également.

Cette prédilection s'explique tout naturellement par les convenances spéciales de l'art qui, pour charmer, a besoin d'exprimer la vie dans sa



Fig. 50. — Les Chercheurs de marne. (Tableau de Zuber. Salon de 1876.)

forme la plus simple, la plus naïve, et se trouve mal à l'aise dans tout ce qui est artificiel et arrangé. Voici (fig. 51) des barques de pêcheurs amarrées le long d'une côte. On aperçoit au loin la petite ville dominée par son église : les filets sont en train de sécher, les mâts et les voilures présentent un heureux désordre, les femmes des pêcheurs vont chercher le poisson, les matelots sont au travail : on ne sent nulle part l'apprêt, et ce mouvement incessant, qui est la vie des côtes, exerce un attrait singulier sur les voyageurs et sur les artistes.

Il y a trente ans, car c'était, je crois, en 1850, je vins à Trouville, sur la foi de quelques amis, qui m'avaient dépeint ce pays comme un petit coin perdu au bord de la mer, et fréquenté seulement par les artistes. Le renseignement aurait été parfaitement exact quelques années auparavant, quand le peintre de marines Mozin vint le premier sur cette côte pour y planter sa tente, et dessiner les masures qui baignaient dans l'eau et les barques échouées sur la vase. Quand j'arrivai, Trouville n'était



Fig. 51. — La Marée basse. — Retour de la pêche. (Tableau de Jules Noël.)

assurément pas ce qu'il est aujourd'hui : le chemin de fer n'existait pas, le bassin à flot n'était pas encore creusé, et le marais de Deauville, sans cesse parcouru par d'immenses troupeaux de moutons qui paissaient en liberté, ne laissait aucunement prévoir qu'il serait un jour coupé de rues éclairées au gaz et bordées d'élégantes villas. Néanmoins Trouville n'était déjà plus, il s'en faut, un village de pêcheurs. Il y avait un casino, un bain de mer fréquenté, de nombreux hôtels, et cette population de désœuvrés qu'on rencontre toujours dans les villes d'eaux.

Comme j'avais négligé de demander l'adresse exacte de l'auberge où allaient les artistes dont on m'avait parlé, je descendis dans le premier hôtel venu, assez désappointé déjà de voir les apparences mondaines d'un endroit qu'on m'avait recommandé comme un pays agreste et solitaire. Un domestique, habit noir et cravate blanche, m'introduisit dans une grande salle où la table d'hôte était servie. Les convives étaient nombreux, et la conversation, sans être générale, paraissait assez animée, chaque groupe causant de son côté, sans s'inquiéter de ce qui se disait à l'autre bout de la table. On parlait naturellement des bains de mer, de l'eau qui était maintenant très bonne et qui serait encore meilleure dans quelques jours, de l'affluence des baigneurs, de la supériorité de Trouville sur Dieppe et les autres villes de bains, d'un monsieur qui nage parfaitement, d'une demoiselle qui a peur en entrant dans l'eau. Puis, comme la médisance a toujours sa part dans une réunion de ce genre, j'entendais chuchoter à mots couverts des demi-révélations sur les habitués du casino : c'était une baronne qui se consolait de son veuvage en étalant des toilettes extraordinaires ; un aventurier qui, l'année précédente, n'avait ni sou ni maille, et roulait maintenant dans un superbe équipage, après quelques coups heureux à la Bourse ; un mari qui était bien vieux tandis que sa femme était bien jeune, etc. Je sentais que le monde au milieu duquel j'étais n'avait aucun rapport avec celui que je fréquentais habituellement et que, s'il y avait des artistes dans le pays, ils devaient être partout ailleurs que dans l'hôtel où j'étais descendu. Je ne dis pas un mot de la soirée et personne ne m'adressa la parole.

Le lendemain, j'allai voir la plage, espérant y trouver quelque motif rustique et peut-être des camarades. Elle était remplie de promeneurs, dont l'élégance habituelle prenait, à l'occasion des bains de mer, une désinvolture pleine de recherche. On y voyait des bérets de toutes les couleurs, des chapeaux chinois ou japonais, des vareuses blanches à lisérés rouges, des vestes rouge-ponceau, des capelines bariolées, des robes à grands ramages, et tout l'attirail bizarre que prennent les habitants de la Chaussée-d'Antin quand ils vont respirer l'air de la mer. La plage était remplie de chaises, où les dames formaient des groupes aussi compacts qu'au jardin du Luxembourg ou des Tuileries, seulement

elles étaient accoutrées différemment. Le long des villas ou à la porte des chalets qui bordaient la côte, des domestiques, bien empesés, promenaient sur les passants un regard vague et impertinent, ou bien causaient avec les femmes de chambre, en attendant les ordres de leurs maîtres.

Non, jamais ma plume ne pourra traduire ce que j'ai ressenti la première fois que je me suis trouvé sur la plage de Trouville : si j'étais condamné à passer ma vie dans un pareil endroit, je préférerais la déportation à la Nouvelle-Calédonie. Aussi je pris promptement mon parti, et, comme j'avais vu dans la ville un bureau de diligences, je résolus d'aller à l'instant retenir ma place : peu m'importait l'endroit où j'irais, pourvu que je pusse partir de suite.

Je fendis donc bravement la foule, mais, en arrivant sur le port, j'aperçus un attroupement qui se formait autour d'un artiste occupé à dessiner. Je m'approchai de lui pour faire comme tout le monde et pris place dans le cercle qui l'entourait. C'était un homme d'une tenue irréprochable, assis sur un pliant parfaitement verni, et dessinant sur un bel album, tout en causant avec les personnes qui le regardaient travailler. Je reconnus de suite que j'avais affaire à un artiste de casino.

L'artiste de casino est un type tout à fait à part, et que les romanciers ont tort de ne jamais mettre en scène, car, dans bien des circonstances, il pourrait paraître avantageusement dans un rôle de second ordre. L'auteur de la *Physiologie du poète*, voulant dépeindre les poètes de salon, donne par les vers suivants la tournure habituelle de leur talent :

> Les hannetons, fils du printemps,
> Qui se nourrissent de verdure,
> Font les délices des enfants
> Et l'ornement de la nature.

Je voudrais bien pouvoir donner le fac-simile d'un dessin d'un artiste de casino : mais ce serait insuffisant, car, pour en apprécier la portée, il faut l'avoir vu faire. L'habileté de main-d'œuvre, la promptitude de coup d'œil, la dextérité du crayon, sont vraiment merveilleuses dans ceux qui exercent cette profession peu connue, mais souvent assez lucrative. L'artiste de casino dessine toujours dans les endroits où il y a beaucoup de monde, car, avant tout, il doit être vu à l'œuvre. Il est généralement beau parleur, se connaît à toute chose et porte toujours son album sous le bras ; quand on lui demande à voir ses dessins, il s'exécute de bonne grâce et ne se fait prier que juste autant que l'exigent la modestie et les convenances. Souvent même il *oublie* son album sur la table du salon de lecture, de façon que les habitués puissent le feuilleter tout à leur aise. Sa théorie est que le dessin est la chose du monde la plus

facile, et que l'important est de bien savoir se servir du plat ou de la pointe du crayon, connaître la manière d'appuyer où il faut, d'effacer sans graisser le papier. Bien entendu il possède à fond tous les secrets relatifs à son art et se fait fort de les démontrer en dix ou douze leçons. Quand il a séjourné pendant la saison dans deux ou trois villes d'eaux, où il s'est créé de nombreuses relations, il est sûr de trouver à son retour une bonne clientèle, car l'artiste de casino est essentiellement maître de dessin et d'aquarelle au cachet.

Je regardais mon homme, dont l'habileté manuelle m'émerveillait. Avec quelle sûreté il traçait d'un seul coup de crayon, et sans jamais s'y



Fig. 52. — Les Baigneurs. — La plage d'Étretat, par E. Yon.

reprendre à deux fois, les mâts, les cordages, les poulies, les vieux matelots qui fument leur pipe et les petits mousses qui font la manœuvre ! Et cela sans se donner grand mal, car il parlait en même temps, et, tout en crayonnant, il faisait de l'esthétique à sa façon, passait en revue les ouvrages exposés au précédent Salon et laissait de temps à autre échapper un mot piquant à propos des artistes en renom, qui, à l'entendre, étaient tous ses amis intimes.

L'artiste de casino existe toujours, mais il n'est plus seul dans les villes d'eaux. De véritables peintres se sont avisés de venir aussi parmi les baigneurs, et ils ont trouvé des motifs charmants dont les représentations se montrent depuis quelques années dans toutes nos expositions de peinture. Des scènes de ce genre auraient singulièrement déplu aux artistes de la génération précédente. Ceux-ci, épris des scènes

rustiques, fuyaient bien loin quand ils apercevaient les élégants promeneurs des casinos; il n'en est plus de même aujourd'hui. Les jeunes peintres ont vu dans les côtes fréquentées par les Parisiens, des sujets de tableaux que leurs aînés n'avaient pas su découvrir. Tout ce monde de baigneurs, qui circule sur les plages par les beaux jours d'été (fig. 52), forme un chatoiement de couleurs dont l'art sait aujourd'hui tirer le plus heureux parti; les teintes adoucies du ciel et de la mer, qui forment toujours le fond du tableau, ont ici le même rôle que le ton nacré ou laiteux des vases persans ou chinois sur lesquels les artistes orientaux étalent impunément toutes les richesses de leur palette, certains que le fond en déterminera toujours l'harmonie.

Les marées. — Le mouvement des marées diversifie beaucoup l'aspect des côtes; les artistes ont en général une prédilection marquée pour la marée basse, et c'est peut-être pour cela que les côtes de la Normandie ou de la Bretagne forment le sujet de représentations beaucoup plus nombreuses et surtout plus variées que celles de la Provence ou du Languedoc. On sait en effet que le mouvement du flux et du

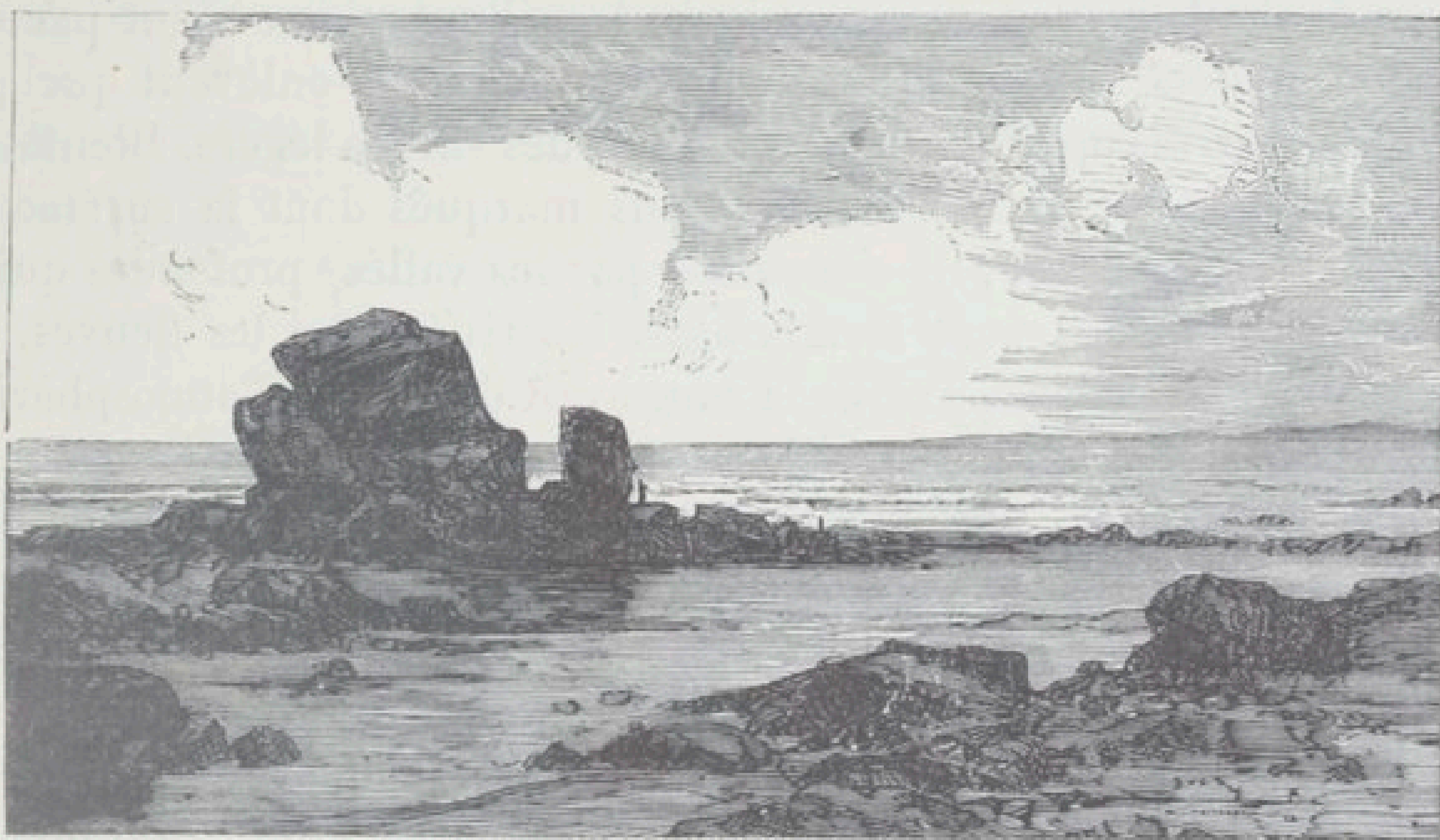


Fig. 53. — Les Côtes. — La baie de Douarnenez. (Tableau de Lansyer. Salon de 1879.)

reflux, qui se fait à peine sentir dans la Méditerranée, est au contraire très accusé sur les côtes de la Manche. Un de ses résultats les plus intéressants est de laisser à découvert pendant quelques heures de grandes étendues de terrain mouillé, qui sont généralement parsemées de roches que la mer recouvre ensuite en bouillonnant (fig. 53).

En 1836, Paul Huet, un des pères du paysage contemporain, avait envoyé au Salon une marine qui fut refusée : on fit un grand tapage de

ce refus, et les romantiques déclarèrent que le tableau était un chef-d'œuvre. Le jury se composait alors des membres de l'Académie des beaux-arts, et les quolibets de pleuvoir sur ces vieux peintres qu'on regardait comme des ennemis décidés de tout progrès et de toute innovation. Mais, au Salon de 1838, on vit un tableau de Paul Huet représentant *une grande marée par un temps d'équinoxe;* or c'était précisément le tableau refusé au Salon précédent, et que l'artiste avait renvoyé sans y rien changer. Pourquoi, se disait-on, le jury, qui l'avait refusé une fois, l'acceptait-il la fois suivante? La critique inventa mille lazzis pour donner la solution de ce problème. Comme les communications entre Paris et le Havre venaient d'être rendues plus faciles, on finit par admettre que le jury qui, jusque-là, n'avait pu voir la mer, s'était enfin décidé à faire le voyage, et avait fini par reconnaître qu'elle était de tout point semblable à la représentation que donnait Paul Huet; qu'ainsi le second jugement n'était qu'un retour à l'équité.

Les eaux courantes. — La naissance et la formation des fleuves a été expliquée par Cuvier de la manière suivante : « Les eaux qui tombent sur les crêtes et les sommets des montagnes, ou les vapeurs qui s'y condensent, ou les neiges qui s'y liquéfient, descendent par une infinité de filets le long de leurs pentes; elles en enlèvent quelques parcelles, et y marquent leur passage par des sillons légers. Bientôt ces filets se réunissent dans les creux plus marqués dont la surface des montagnes est labourée; ils s'écoulent par les vallées profondes qui en entament le pied, et vont former ainsi les rivières et les fleuves, qui reportent à la mer les eaux que la mer avait données à l'atmosphère. A la fonte des neiges, ou lorsqu'il survient un orage, le volume de ces eaux des montagnes, subitement augmenté, se précipite avec une vitesse proportionnée aux pentes; elles vont heurter avec violence le pied de ces croupes de débris qui couvrent les flancs de toutes les hautes vallées ; elles entraînent avec elles les fragments déjà arrondis qui les composent ; elles les émoussent, les polissent encore par le frottement; mais, à mesure qu'elles arrivent à des vallées plus unies, où leur chute diminue, ou dans des bassins plus larges, où il leur est permis de s'épandre, elles jettent sur la plage les plus grosses de ces pierres qu'elles roulaient; les débris les plus petits sont déposés plus bas, et il n'arrive guère au grand canal de la rivière que les parcelles les plus menues, ou le limon le plus imperceptible. Souvent même le cours de ces eaux, avant de former le grand fleuve inférieur, est obligé de traverser un lac vaste et profond, où leur limon se dépose et d'où elles ressortent limpides. Mais les fleuves inférieurs, et tous les ruisseaux qui naissent des montagnes plus basses ou des collines produisent aussi, dans les terrains qu'ils parcourent, des effets plus ou moins analogues à ceux des torrents des

hautes montagnes. Lorsqu'ils sont gonflés par de grandes pluies, ils attaquent le pied des collines terreuses ou sableuses qu'ils rencontrent dans leur cours et en portent les débris sur les terrains bas qu'ils inondent, et que chaque inondation élève d'une quantité quelconque; enfin, lorsque les fleuves arrivent aux grands lacs ou à la mer, et que cette rapidité, qui entraîne les parcelles de limon, vient à cesser tout à fait, ces parcelles se déposent aux côtés de l'embouchure; elles finissent par y former des terrains qui prolongent la côte ; et si cette côte est telle que la mer y jette de son côté du sable et contribue à cet accroissement, il se crée ainsi des provinces, des royaumes entiers, ordinairement les plus fertiles et bientôt les plus riches du monde, si les gouvernements laissent l'industrie s'y exercer en paix. »

Les eaux courantes ont été personnifiées dans l'antiquité, comme les vagues de la mer. Il faut distinguer dans ces représentations les sources, qui sont toujours du féminin, puisqu'elles sont figurées par les naïades, et les fleuves, qui prennent au contraire la forme d'un vieillard à longue barbe. Les anciens considéraient les sources comme sacrées. Le moindre filet d'eau s'échappant à travers les fentes d'un rocher était honoré d'un culte particulier et accompagné d'un autel. Les pays montueux, où les sources jaillissantes se montrent plus souvent que dans la plaine, étaient couverts de nymphées, c'est-à-dire de grottes disposées pour recevoir les offrandes que la piété de ces âges naïfs venait déposer

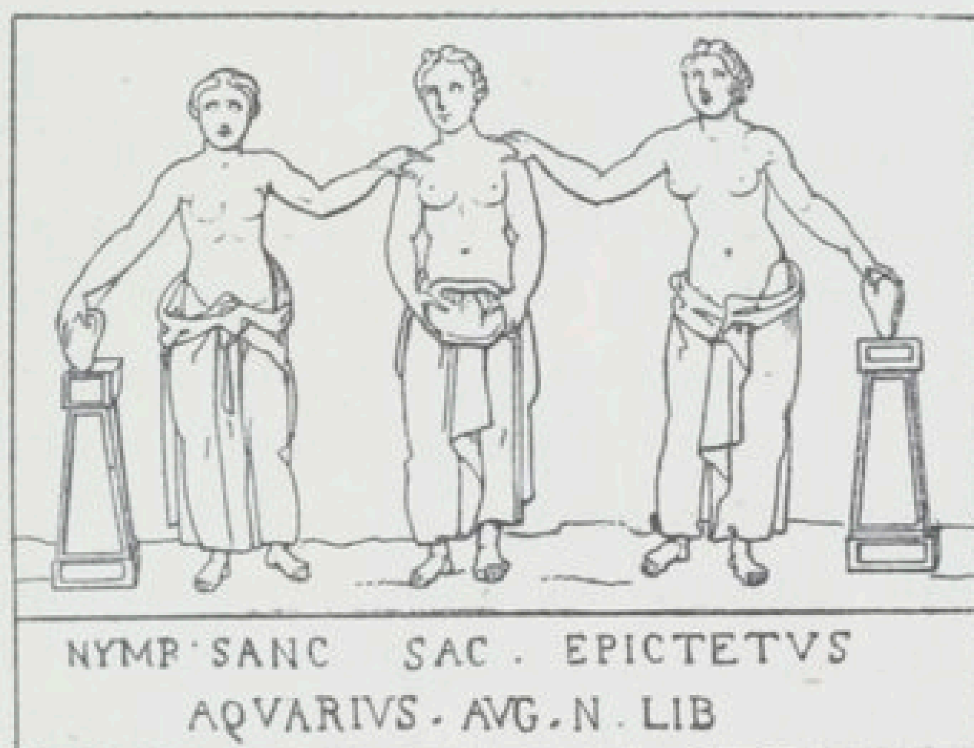


Fig. 54. — Nymphes sur une pierre votive.

en l'honneur de la divinité bienfaisante qui fait sortir l'eau d'un réservoir inconnu, pour la répandre dans les plaines et dans les vallées. Les nymphes des sources sont habituellement représentées sous forme de jeunes filles dont la poitrine est découverte et qui ne sont vêtues que dans la partie inférieure du corps. La figure 54 montre une pierre votive sur laquelle sont représentées trois nymphes : celle du milieu tient

une coquille et les deux autres tiennent chacune un vase. D'après l'inscription qu'il porte, ce petit monument est un autel *consacré aux nymphes saintes par Epictetus, surveillant des eaux, affranchi de notre empereur Auguste.*

Les fleuves que nous voyons représentés sur les statues ou les médailles sont des vieillards accompagnés d'attributs qui symbolisent,



Fig. 55. — Le Nil.

ou la fécondité que leurs eaux répandent, ou la navigation et le commerce. La belle statue du Nil (fig. 55) est une des plus curieuses par les emblèmes qui caractérisent le fleuve. On sait que l'Égypte doit sa fécondité au limon que ce dernier dépose dans ses débordements périodiques. Les anciens avaient remarqué que, pour avoir une bonne récolte, l'eau devait s'élever durant sa période d'inondation de seize coudées au-dessus de son niveau ordinaire : ces coudées sont représentées sous la forme de seize petits enfants qui jouent autour du vieillard ou grimpent après ses membres robustes. L'un d'eux est assis sur l'épaule du fleuve ; un autre est allé se mettre sur la corne d'abondance et croise ses petits bras en signe de satisfaction ; quelques-uns agacent un crocodile ; d'autres, près du sphinx mystérieux qui personnifie l'Égypte, étendent une draperie devant l'endroit d'où l'eau s'échappe, lieu qui ne saurait être vu, puisque les hommes ignorent où est la source du fleuve. Enfin les animaux qui vivent dans les eaux du Nil sont représentés parmi les roseaux dans les bas-reliefs qui décorent la plinthe.

L'art moderne va nous montrer des représentations d'un ordre absolument différent. C'est peu de chose assurément dans l'immensité de la

nature que le mince filet d'eau qui constitue une source, mais c'est

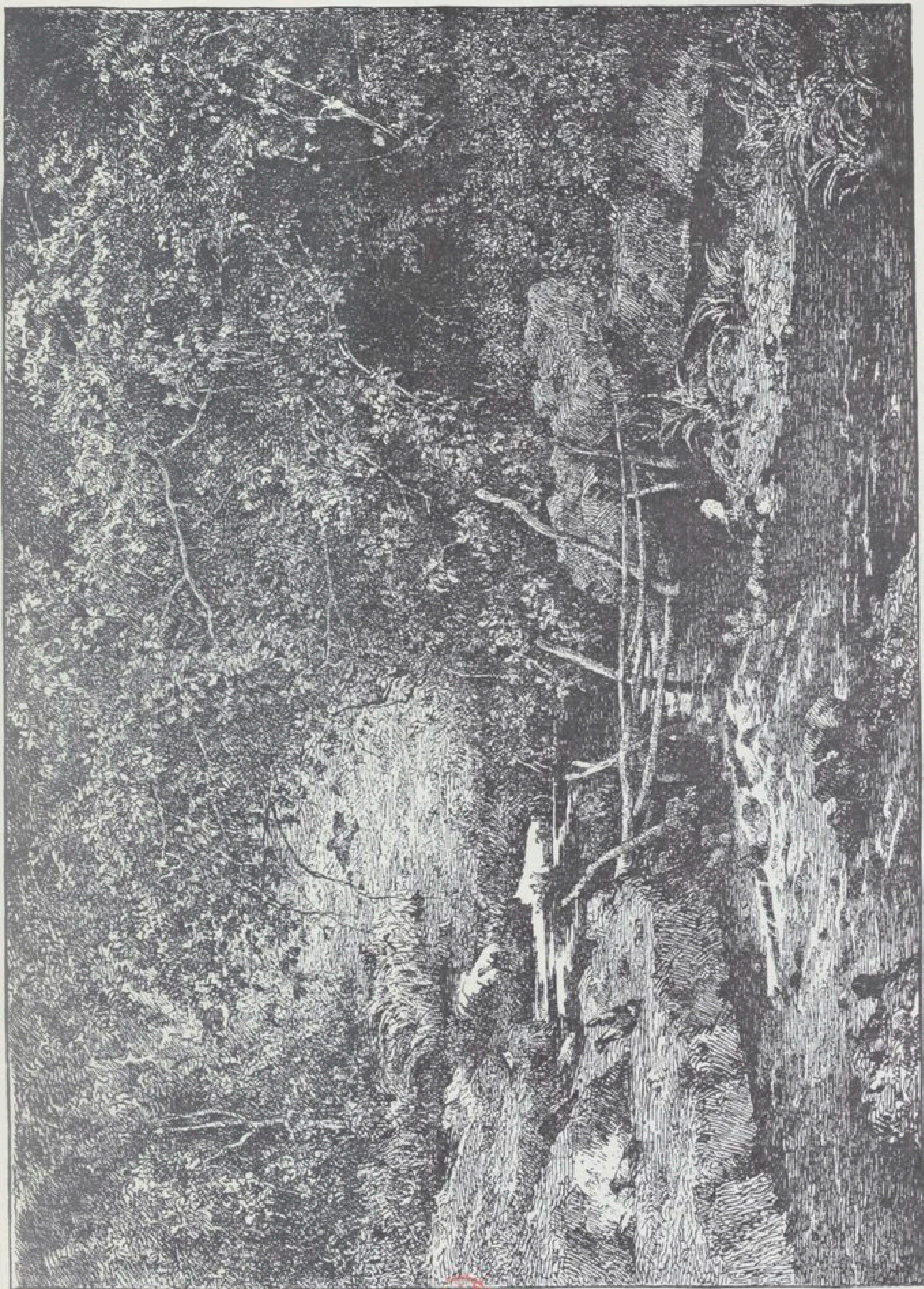


Fig. 56. — Les Sources. — L'Eau qui rit. (Tableau de Hanoteau.)

beaucoup pour l'impression qu'il cause aux hommes qui vivent par l'imagination. Un petit ruisseau dit autant qu'un grand fleuve au poète

ou à l'artiste. Voyez plutôt ce que dit Hégésippe Moreau d'un tout petit ruisseau qui coule à Provins :

« C'était plaisir de voir, sous l'eau l'impide et bleue,
Mille petits poissons faisant frémir leur queue,
Se mordre, se poursuivre, ou, par bandes nageant,
Ouvrir et refermer leurs nageoires d'argent ;
Puis des saumons bruyants, et, sous son lit de pierre,
L'anguille qui se cache au bord de la rivière ;
Des insectes sans nombre, ailés et transparents,
Occupés tout le jour à monter les courants,
Phalènes, moucherons, alertes demoiselles,
Se sauvant sous les joncs du bec des hirondelles. »

On éprouve une impression du même genre devant le joli tableau de Hanoteau intitulé *L'Eau qui rit* (fig. 56). La verdure des feuillages, les oiseaux qui voltigent près de la source murmurante, le clapotement si bien rendu des petites vagues, tout contribue à produire une impression charmante.

Les sources qui s'échappent des rochers moussus, pour serpenter ensuite sous des ombrages verdoyants, ou pour alimenter les moulins, ont toujours séduit les artistes. Corot rend admirablement l'impression de fraîcheur qu'on ressent dans les lieux humides, et nul n'a rendu mieux que Français le clapotement de l'eau qui coule au travers des herbes. On en peut voir un ravissant modèle dans son *Daphnis et Chloé*, au musée du Luxembourg. Dans la plupart des tableaux qui représentent des sujets mythologiques, la scène est disposée près d'une source de ce genre.

Les eaux qui se forment au sommet des montagnes par la fonte des neiges ont un caractère plus sauvage et plus imprévu. Elles se distinguent tout d'abord par l'irrégularité de leur lit et de leurs allures. L'inclinaison plus forte du sol sur lequel elles coulent, l'inégalité du terrain qu'elles traversent et qui, la plupart du temps, est coupé de rochers, forment des obstacles qu'elles doivent franchir. Aussi ces ruisseaux deviennent promptement des torrents dont les eaux, tantôt se heurtent sur un promontoire d'où elles se rejettent sur la roche opposée, tantôt courent en zigzag sur un lit de cailloux, quelquefois trouvent un terrain plat qui les oblige de s'arrêter un moment pour s'étaler en un large ruisseau, puis rencontrent un vide qui les fait tomber brusquement en cascade, ou un sol escarpé et raboteux, sur lequel elles se transforment en mousse blanchâtre. Cette variété d'aspect que présentent les torrents constitue le plus grand charme des excursions dans les contrées montagneuses.

Les représentations de torrents sont moins fréquentes qu'on ne pourrait le supposer dans les tableaux de l'école moderne. Jacob Ruysdaël



Fig. 57. — Les Rivières. — Le Héron. (Tableau de Decamps.)

en a représenté souvent; mais, quel que soit le mérite de ces ouvrages, ce n'est pas dans les scènes de ce genre qu'éclate la supériorité du maître. Parmi les artistes contemporains, il n'y a guère que chez les peintres allemands ou suisses que fleurit l'habitude des torrents descendant de la montagne ; et leurs tableaux, souvent conçus sur une donnée extrêmement pittoresque, manquent presque toujours d'intimité dans le rendu. C'est un fait assez remarquable que notre école de paysage, qui a si bien représenté les plaines, montre tant de répugnance pour tout ce qui se rattache aux contrées montagneuses. Je comprends bien que les grandes cataractes comme celle du Rhin à Schaffouse, ou les chutes prodigieuses comme celle du Staubach, inspirent difficilement les peintres qui, devant ces spectacles grandioses, partagent assurément



Fig. 58 — Les Rivières. — Le Soir à Poissy. (Tableau de Mesgrigny. Salon de 1875.)

l'admiration des touristes, mais n'y trouvent pas les conditions voulues pour une représentation graphique; ce que je comprends moins, c'est que les petites cascades bondissantes, les eaux qui courent tumultueusement sur les roches, ne leur donnent pas plus souvent le désir de traduire des impressions qui sont pleines de charme pour les esprits rêveurs, et qui appartiennent absolument au domaine de l'art.

Les grands fleuves dont le cours est fortement accusé sur la carte, et qui forment la délimitation des empires ou des provinces, n'ont qu'une importance assez restreinte au point de vue de l'art. Le Missouri avec ses interminables prairies, le fleuve des Amazones avec ses impénétrables forêts, et même le Rhin avec les châteaux qui se dressent sur ses rives ont été rarement reproduits. Quand un peintre veut représenter un fleuve, il cherche un endroit où il y a des accidents, des îles par

Fig. 59. — Inondation de Saint-Cloud. (Tableau de Paul Huet.)

exemple, ou tout au moins de grands bancs d'herbes, qui rompent l'uniformité de la grande masse d'eau (fig. 58).

Dans les pays du Nord, les rivières, bordées de saules et de peupliers, laissant voir au loin des coteaux boisés et arrondis, présentent presque toujours des formes douces et des harmonies tranquilles qu'on trouve plus rarement dans le Midi. Ici, les contours sont plus nettement accusés, les collines dénudées sont souvent formées de rochers dont la silhouette se profile sur le ciel ; la verdure plus rare ne se montre qu'au bord même du cours d'eau, et l'ensemble présente un aspect moins riant et plus austère. Ce caractère des bords de rivière dans les pays plus chauds, où l'aspect d'humidité des contrées septentrionales est remplacé par une teinte de poussière, a été plus rarement saisi par les peintres. Cependant *le Héron,* de Decamps, traduit bien la physionomie des rivières qui coulent dans les pays que baigne la Méditerranée (fig. 57).

La navigation fluviale a, comme la navigation maritime, donné lieu à un très grand nombre de représentations. Les peintres hollandais, et notamment Van Goyen, qui a été un des initiateurs du paysage dans les Pays-Bas, ont fréquemment représenté les barques sillonnant les canaux

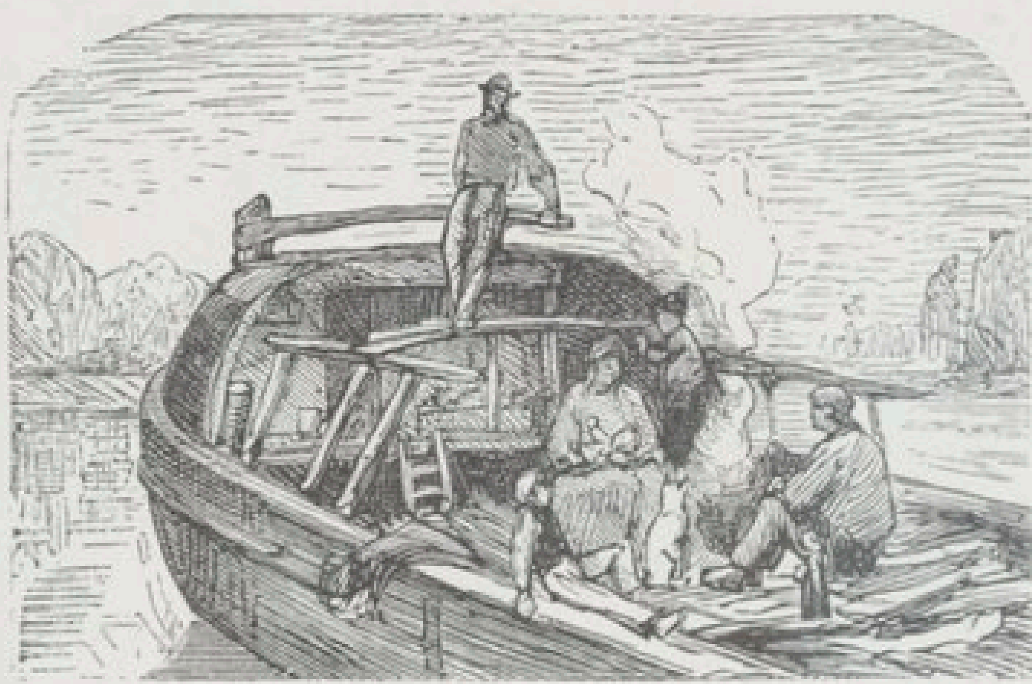


Fig. 60. — Les Rivières. — Le Chaland. (Tableau de Jourdain.)

de leur pays. Les grands radeaux, qui redescendent le Rhin, ont fourni à Brion le sujet d'un de ses meilleurs tableaux. Veyrassat s'est fait en quelque sorte une spécialité des berges qui bordent la Seine ; il aime surtout à représenter les deux chevaux accouplés, tirant un lourd bateau à l'aide d'une corde, et il a souvent obtenu un beau résultat de ce motif qu'il a reproduit sous toutes ses formes. On se rappelle le joli tableau de Jourdain, exposé au Salon de 1879, et représentant un chaland (fig. 60).

Il existe un bateau qui a longtemps joui parmi les artistes d'une célébrité particulière, c'est celui de Daubigny. L'artiste, qui a bien souvent peint ses bords de rivières, en s'installant dans la cabine de son bateau,

s'est représenté lui-même, au moment où il rame pour lutter contre les vagues que lui envoient les bateaux à vapeur qui passent au large.

Les catastrophes amenées par les inondations des fleuves ont inspiré quelques tableaux remarquables, dans lesquels les figures remplissent presque toujours le rôle principal : c'est là en effet que se trouve forcément l'élément dramatique du sujet. L'inondation elle-même, qui, dans le paysage, présente toujours quelque chose d'anormal et d'irrégulier dans l'aspect, puisqu'elle a pour effet de montrer de l'eau dans les endroits où on devrait voir du terrain, se prête difficilement aux combinaisons du tableau. Paul Huet, dans un tableau célèbre (fig. 59) représentant une inondation, a eu soin de placer la scène dans le parc de Saint-Cloud, où les arbres plantés régulièrement dans un lieu évidemment disposé pour les promeneurs, et recouvert d'eau dans cette circonstance, facilitent la compréhension d'une scène qui eût paru improbable ailleurs. En général, dans les scènes d'inondation, les artistes croient nécessaire de montrer des maisons dont la base est dans l'eau, ou tout autre détail capable d'affirmer le caractère purement accidentel du sujet.

Les eaux stagnantes. — Les lacs, les étangs, les marécages ont aussi fourni leur contingent aux représentations artistiques. Les lacs sont de petites mers intérieures qui se forment dans les dépressions du sol où l'eau arrive par les rivières ou par les pluies. Le trop-plein se déverse par l'échancrure la plus basse du pourtour, ou bien s'évapore, et la nappe d'eau qui reste constitue le lac. Dans les pays de montagnes, les lacs, tantôt environnés de hauteurs boisées, tantôt encaissés dans des escarpements de roches, présentent des sites très pittoresques, dont le peintre Suisse Calame a fait des représentations remarquables.

Quant aux lacs des pays plats, ils présentent un aspect peu différent de celui des marais, qui ne sont en somme autre chose qu'un lac dont les eaux ont peu de profondeur. Comme ces eaux sont généralement stagnantes, ou tout au moins soumises à un courant très faible et très lent, elles présentent peu d'animation, et n'offriraient aux artistes qu'un intérêt des plus médiocres, si leur surface unie n'était çà et là ridée par des joncs ou des roseaux qui prennent au moindre souffle une inclinaison des plus gracieuses. Le héron, perché sur une patte en guettant sa proie, la nuée d'oiseaux s'envolant à l'approche d'un chasseur, ou effleurant rapidement la nappe d'eau, les deux vaches qui viennent boire, le vieux bateau à demi enfoncé dans la vase, sont les motifs qui animent habituellement les représentations d'étangs ou de marais, dont Th. Rousseau, Corot et Daubigny (fig. 61) se sont fait les fidèles interprètes.

CHAPITRE IV

LE SOL.

Montagnes. — Glaciers. — Avalanches. — Volcans. — Plateaux. Vallées. — Plaines.



Montagnes. — Les montagnes, qui forment les grandes nervures du sol, sont dues à des soulèvements partiels de la croûte terrestre. La forme des montagnes est extrêmement variée, mais à l'exception des cônes volcaniques, il y a bien peu de montagnes élevées, dont la cime se dresse solitaire au milieu de la plaine. Au contraire elles sont presque toujours disposées par groupes, et dans toutes les contrées dont le relief est accentué, on voit des hauteurs accessoires faire comme un cortège à la cime principale, et s'abaisser ensuite vers la plaine par une succession de collines ou de mamelons, entre lesquels sont creusés des vallons ou des ravins. C'est ce qu'on appelle un massif montagneux ; les soulèvements du sol se présentent ordinairement sous la forme d'une succession de massifs, qui constituent une chaîne. Beaucoup de chaînes ne présentent que d'un seul côté l'apparence de massifs montueux et, de l'autre côté, s'abaissent par une succession de plateaux, qui s'arrêtent parfois en manière de falaises, pour reprendre ensuite leur horizontalité.

Malgré le peu d'étendue qu'elles ont par rapport aux plaines ou aux plateaux dans l'économie du globe, les montagnes sont bien plus parcourues par les touristes, par les hommes de loisir et par tous ceux qu'attirent le besoin d'une certaine fatigue physique et le goût des beautés pittoresques. Pour la plupart des gens du monde, un pays montagneux est, à peu de chose près, synonyme d'un beau pays, riche en sites grandioses et en aspects imprévus. Néanmoins les paysages de la montagne ne sont pas également goûtés par tout le monde.

« Il en est des monuments de la nature comme de ceux de l'art, dit Chateaubriand ; pour jouir de leur beauté, il faut être au véritable point



Fig. 61. — Un Étang. (Tableau de Daubigny.)

de perspective ; autrement, les formes, les couleurs, les proportions, tout disparaît. Dans l'intérieur des montagnes, comme on touche à l'objet

même, et comme le champ de l'optique est trop resserré, les dimensions perdent nécessairement de leur grandeur : chose si vraie, que l'on est continuellement trompé sur les hauteurs et sur les distances. J'en appelle aux voyageurs : le mont Blanc leur a-t-il paru fort élevé du fond de la vallée de Chamouny ? Souvent un lac immense dans les Alpes a l'air d'un petit étang ; vous croyez arriver en quelques pas au haut d'une pente que vous êtes trois heures à gravir ; une journée entière vous suffit à peine pour sortir de cette gorge, à l'extrémité de laquelle il vous semblait que vous touchiez de la main. Ainsi cette grandeur des montagnes, dont on fait tant de bruit, n'est réelle que par la fatigue qu'elle vous donne. Quant au paysage, il n'est guère plus grand à l'œil qu'un paysage ordinaire.

« Mais ces monts qui perdent leur grandeur apparente quand ils sont trop rapprochés du spectateur, sont toutefois si gigantesques qu'ils écrasent ce qui pourrait leur servir d'ornement. Ainsi, par des lois contraires, tout se rapetisse à la fois dans les défilés des Alpes, et l'ensemble et les détails. Si la nature avait fait les arbres cent fois plus grands sur les montagnes que dans les plaines ; si les fleuves et les cascades y versaient des eaux cent fois plus abondantes, ces grands bois, ces grandes eaux pourraient produire des effets pleins de majesté sur les flancs élargis de la terre. Il n'en est pas de la sorte ; le cadre du tableau s'accroît démesurément, et les rivières, les forêts, les villages, les troupeaux gardent les proportions ordinaires : alors il n'y a plus de rapport entre le tout et la partie, entre le théâtre et la décoration. Le plan des montagnes étant vertical devient une échelle toujours dressée, où l'œil rapporte et compare les objets qu'il embrasse ; et ces objets accusent tour à tour leur petitesse sur cette énorme mesure. Les pins les plus altiers, par exemple, se distinguent à peine dans l'escarpement des vallons, où ils paraissent collés comme des flocons de suie. La trace des eaux pluviales est marquée dans ces bois grêles et noirs par de petites rayures jaunes et parallèles ; et les torrents les plus larges, les cataractes les plus élevées, ressemblent à de maigres filets d'eau ou à des vapeurs bleuâtres. Ceux qui ont aperçu des diamants, des topazes, des émeraudes dans les glaciers, sont plus heureux que moi : mon imagination n'a jamais pu découvrir ces trésors.

« Ces draperies blanches des Alpes ont d'ailleurs un grand inconvénient ; elles noircissent tout ce qui les environne, et jusqu'au ciel dont elles rembrunissent l'azur. Pour savoir si les paysages des montagnes avaient une supériorité si marquée, il suffisait de consulter les peintres : ils ont toujours jeté les monts dans le lointain, en ouvrant à l'œil un paysage sur les bois et sur les plaines. »

Cette boutade du grand écrivain contre les sites de la montagne, étonnera ceux qui ont senti toutes les magnificences des Alpes. Elle surprendait moins chez un peintre ; Troyon, obligé pour sa santé de passer

un été dans une vallée de la Suisse est revenu enthousiasmé, mais il n'a



Fig. 62. — Un lac dans les montagnes. (Tableau de Calame.)

pas rapporté une seule étude. Rousseau, qui ne reculait devant aucune

audace a voulu peindre les Alpes dans leur majesté, mais sa fameuse *Descente des vaches* est une tentative bizarre, plutôt qu'une œuvre réussie.

Les paysages de montagnes ont pourtant trouvé chez les peintres quelques fervents adorateurs, parmi lesquels il faut citer d'abord Calame (fig. 62). « Telle scène des Alpes, écrit-il dans une de ses lettres, peut, aussi bien que la mer et les fuyants les plus lointains des pays plats, donner l'idée de l'infini. Ce n'est donc pas dans la configuration des Alpes qu'il faut chercher la cause du peu d'attrait, de la froideur qu'on remarque dans les reproductions qu'on en fait ; ce n'est pas non plus dans la couleur qui leur est propre, et qui, aussi bien que dans tout autre pays, a ses splendeurs et ses harmonies ; il faut la voir dans le peu de sérieux et de persévérance qu'on met à les étudier, dans les partis pris et les systèmes d'école qui s'accommodent mieux d'une nature où ils trouvent leur application que de celle qui rejette tout préjugé, tout système, et devant laquelle un grand maître, en plaine, n'est qu'un enfant, s'il ne l'aborde avec l'attention sérieuse qu'elle réclame... Tout ce qui est grand, noble, poétique, est compris par les artistes d'élite, pour lesquels les difficultés de l'entreprise ne sont que des appas de plus. »

Un critique d'une compétence incontestée, M. H. Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, a combattu avec énergie les théories du peintre suisse dont il est d'ailleurs bien loin de contester la valeur :

« Le mérite de Calame, dit M. Delaborde, est d'avoir travaillé avec une énergique bonne foi à se créer une méthode neuve ; de n'avoir pas spéculé, pour arriver au succès, sur des combinaisons d'idées anciennes ; de s'être proposé enfin un idéal particulier, et d'en avoir poursuivi la réalisation, sans s'effrayer des obstacles ni des périls.... Son tort est de n'avoir pas assez compris que le courage pouvait ici dégénérer facilement en imprudence ; que beaucoup de ces difficultés ne devaient pas même être abordées ; et qu'en voulant s'approprier les plus rares curiosités de la nature, l'art courrait le risque de forcer ses ressources, de compromettre ou d'exagérer ses fonctions. »

La plupart des artistes partagent aujourd'hui la manière de voir de M. Delaborde, et il est certain que les sites empruntés aux montagnes ne répondent pas aux inspirations des paysagistes contemporains.

Ils ont eu pourtant un moment de vogue vers 1830. Le paysage historique, dont le Poussin avait fourni de si admirables modèles, avait été compris par Valanciennes d'une façon peu attrayante, et quand Michallon, Rémond et Watelet arrivèrent avec des motifs alpestres et des sites empruntés à la montagne, on commença à dédaigner les temples grecs et les nymphes folâtrant dans les bosquets ; le goût public fut pour

les torrents, les chalets rustiques, les vieux ponts de bois délabrés. Ce goût toutefois dura peu : peut-être fut-ce simplement parce que les artistes qui s'en étaient fait l'écho n'avaient pas une valeur suffisante pour le rendre durable. Toujours est-il que les jeunes gens ont complètement abandonné cette tradition et ont porté leurs efforts dans une autre direction.

Au lieu d'aller chercher des impressions dans les pays lointains, nos paysagistes entreprirent de rendre la campagne de France avec ses caractères particuliers Dès lors, la ferme remplaça la ruine ou le chalet, la mare toute peuplée de canards se substitua au fleuve classique, ou au torrent tumultueux, et on se mit de toutes parts à étudier le sol natal avec une exactitude rigoureuse. On se préoccupa de l'air ambiant, de l'atmosphère qui enveloppe toute chose, et des rapports du ton local de chaque objet avec la teinte générale déterminée par l'heure du jour et l'action de la lumière.

Au point de vue des représentations graphiques, les aspects que présentent les pays montueux peuvent se rapporter à trois genres principaux : les terrains du sommet, les terrains qui sont sur les pentes et les terrains qui s'étendent aux pieds de la montagne. L'aridité absolue est le caractère des sommets, les forêts couvrent généralement les pentes, et les cultures s'étendent dans les parties basses.

Les glaciers. — Les glaciers forment un des caractères essentiels des hautes montagnes. On donne le nom de *glaciers* à des amas de glaces éternelles qui se forment et se conservent en plein air sur les pentes des hauts sommets. La condition la plus favorable à la formation des glaciers est la proximité de plusieurs montagnes élevées; il arrive alors que non seulement les sommités, mais même les plateaux et les sommets intermédiaires se couvrent de glaciers qui descendent lentement par les gorges et les anfractuosités du mont, jusque dans des régions relativement beaucoup plus basses. Ces glaciers ont quelquefois une très grande étendue, et reçoivent alors le nom de *mer de glace;* des crêtes et des cimes rocheuses surgissent de ces mers, et semblent des îles volcaniques au milieu de l'Océan.

La glace des glaciers n'est pas luisante et polie, comme celle qui se forme sur les étangs en hiver, elle est inégale à sa surface et le plus souvent rugneuse. La couleur présente aussi un caractère particulier : vus de loin, les glaciers ont généralement une teinte bleuâtre ou verdâtre, qui devient très intense dans l'intérieur des crevasses. Quand on se trouve sur le glacier même, la couleur devient d'un blanc mat, à moins que la surface ne soit recouverte par les moraines, c'est-à-dire par des amas de roches et de débris, provenant d'éboulements. Dans la partie la plus élevée la glace prend souvent la forme d'aiguilles; le glacier est

fendillé dans toute son étendue par des crevasses dont la direction est en général perpendiculaire à celle de son cours. On voit quelquefois des représentations de glaciers dans les tableaux, mais ils apparaissent toujours à une certaine distance, ou bien ils se dissimulent derrière des roches, et on les devine plutôt qu'on ne les voit réellement.

Le tableau de Herzog, reproduit figure 63, nous montre les glaciers qui couvrent les montagnes de la Norvège. Ces montagnes, beaucoup moins élevées que les Alpes, présentent les mêmes aspects grandioses : les peintres suédois et norvégiens, qui s'attachent beaucoup à rendre les sites de leurs pays, en ont donné plusieurs fois des représentations qui ont été remarquées dans nos expositions.

Avalanches. — Les neiges occupent le sommet des hautes montagnes : en tombant dans les vallées sous l'action du soleil qui les fait fondre ou du vent qui les pousse, elles produisent les avalanches, un des spectacles les plus grandioses qu'il soit donné à l'homme de contempler.

« Une avalanche, dit Topffer, est une pelote de neige qui, venant à se détacher des hauteurs, se grossit des neiges sur lesquelles elle roule, devient en peu d'instants une masse formidable et, dans sa chute précipitée, brise, renverse, écrase tout sur son passage. Des circonstances accidentelles peuvent déterminer une avalanche dans tout endroit où la neige repose sur des pentes rapides ; mais c'est en général dans les mêmes couloirs et aux mêmes endroits qu'elles ont lieu chaque année, en vertu de circonstances favorables et constantes qui leur font prendre cette route. En été, lorsqu'on voyage dans les Alpes, on reconnaît fort bien ces couloirs ; ce sont de vastes pentes, entièrement dégarnies d'arbres, de rocs, et au bas desquelles sont accumulés des débris séculaires que la végétation envahit et recouvre, à mesure qu'en s'amoncelant, ils se servent de remparts à eux-mêmes. Dans les hautes vallées où les chaleurs sont de courte durée, les neiges qui se sont accumulées durant l'hiver au bas de ces couloirs, n'ayant pas le temps de fondre, y demeurent en permanence, et il arrive aux gens du pays d'appeler *avalanches* ces restes de l'avalanche véritable. »

L'aspect des avalanches n'est pas toujours le même. Élisée Reclus, dans son livre intitulé *la Terre*, explique la raison de ces différences : « Les allures de chaque avalanche, dit-il, varient suivant la forme même de la montagne. Sur les escarpements coupés de parois à pic, les neiges des terrasses supérieures, obéissant à la pression des masses plus élevées, plongent directement dans les abîmes qui s'ouvrent au-dessous. Au printemps et en été, alors que les blanches assises, ramollies par la chaleur, se détachent d'heure en heure des hautes cimes des Alpes, le gravisseur, arrêté sur quelque promontoire voisin, contemple avec ad-



Fig. 63. — Sommets des hautes montagnes. (Tableau de Herzog.)

miration les cataractes soudaines qui se précipitent dans les gorges du haut des sommets éclatants. Combien de milliers de voyageurs, assis sur les pelouses de la Wengernalp, ont salué de leurs cris de joie les avalanches qui s'écroulent à la base des pyramides argentées de la Jung-Frau! On voit d'abord l'énorme couche de neige s'élancer en cataracte et s'abîmer sur les degrés inférieurs; des tourbillons de neige poudreuse, semblable à une fumée, s'élèvent au loin dans l'atmosphère, puis, quand le nuage s'est dissipé et que l'espace est rentré dans sa paix solennelle, on entend soudain le tonnerre de l'avalanche se prolongeant en sourds échos dans les anfractuosités des gorges : on dirait la voix de la montagne elle-même. »

Le spectacle des avalanches, qui émeut si vivement les touristes, a rarement été traduit par la peinture, qui est généralement impuissante à rendre les grands cataclysmes. Aussi, quand ils veulent représenter des scènes de ce genre, les peintres font intervenir des figures dont l'effroi aide à faire comprendre une situation que le paysagiste traduirait difficilement sans leur secours. Les moines du mont Saint-Bernard venant au secours des voyageurs ensevelis sous la neige ont été maintes fois représentés.

Outre les avalanches, il y a dans les pays de montagnes ce qu'on appelle des *tourmentes de neige*. « Ce sont, dit Ad. Joanne, dans le *Guide en Suisse*, des espèces de tourbillons impétueux qui font voler dans l'air les neiges nouvellement tombées, les transportent en masses énormes semblables à des nuages, couvrent de cette poussière blanche toutes les traces de sentier, obstruent les passages, ensevelissent ou renversent en un instant les perches élevées de distance en distance pour indiquer aux piétons égarés la direction du chemin. Chaque année, ces tourmentes, si redoutées des chasseurs, des bergers et des guides, coûtent la vie à quelques voyageurs. Ceux qu'elles surprennent dans un passage difficile sont toujours exposés aux plus grands dangers. »

Volcans. — Les volcans sont des montagnes qui ont à leur sommet un creux en forme d'entonnoir, appelé *cratère*, d'où s'échappent à intervalles inégaux des pierres brûlantes, des matières en fusion, des cendres et de la fumée. La représentation des éruptions volcaniques n'est pas du ressort de la peinture, et les volcans eux-mêmes figurent très rarement dans les tableaux. Si, dans les vues des environs de Naples, on voit quelquefois apparaître le Vésuve, c'est toujours à l'horizon que l'on aperçoit sa fumée s'élevant discrètement vers le ciel. Les dessinateurs japonais n'ont pas la même répugnance que les nôtres pour ce genre de représentation, qu'on voit très fréquemment reproduites dans les petits albums que le commerce nous envoie à profusion depuis quelques années. Les volcans sont nombreux au Japon, et leur cime très élevée

est souvent couverte de neige. Les dessins japonais rendent très bien la forme conique que ces montagnes prennent habituellement (fig. 64).

Plateaux. — Les plateaux sont des plaines élevées qui exercent quelquefois une grande influence sur le climat : ainsi il y a dans la zone torride de hauts plateaux dont la température devient, par suite de leur altitude, analogue à celle des pays tempérés. Sur les plateaux de l'Asie centrale, le froid est beaucoup plus intense qu'on ne pourrait le supposer



Fig. 64. — Volcan. (D'après un album japonais.)

d'après la latitude. Ces immenses plateaux, dont l'importance est capitale dans la géographie physique, en ont une beaucoup moindre dans les applications graphiques, parce que leur aspect ne diffère pas essentiellement de celui des plaines.

Le caractère des plateaux qui ne sont pas animés par la culture est, en général, une très grande monotonie. Fromentin a donné des fameux plateaux de l'Alfa, en Algérie, une description qui n'a rien de bien séduisant. « Imagine-toi, dit-il, toujours la même touffe poussant au hasard sur un terrain tout bosselé, avec l'aspect et la couleur d'un petit jonc, s'agitant, ondoyant comme une chevelure au moindre souffle ; si

bien qu'il y a toujours du vent dans l'Alfa. De loin, on dirait une immense moisson qui ne veut pas mûrir et qui se flétrit sans se dorer. De près, c'est un dédale, ce sont des méandres sans fin, où l'on ne va plus qu'en zigzag, et où l'on butte à chaque pas. Ajoute à cette fatigue de marcher en trébuchant, la fatigue aussi grande d'avoir un jour entier devant les yeux ce steppe décourageant, vert comme un marais, sans point d'orientation et qu'on est obligé de jalonner de gros tas de pierres pour indiquer les routes. Il n'y a jamais d'eau dans l'Alfa; le sol est grisâtre, sablonneux, rebelle à toute autre végétation. »

La France a beaucoup de plateaux; ceux qui ne sont pas labourés, sont en général couverts de pâturages où les bestiaux vont en été chercher leur nourriture. Les plateaux du Jura forment du côté de la France une succession de terrasses bien caractérisées, et les horizons prennent souvent l'aspect de falaises. Les montagnes d'Auvergne ont des cônes plus arrondis, qui se mamelonnent et offrent des sites très pittoresques. Les petits plateaux qui sont sur le penchant des montagnes, ou qui en couvrent les sommets, ont été l'objet de quelques représentations. Pour expliquer leur caractère de plateaux, il suffit au peintre de montrer la vallée qui s'enfonce à côté du terrain plat sur lequel il dispose la scène principale. Cet aspect est très bien rendu sur un tableau d'Auguste Bonheur, intitulé *le Ruisseau :* le site est pris sur un plateau des montagnes de l'Auvergne (fig. 65).

Les vallées. — Les montagnes et les collines sont séparées par des parties creuses auxquelles on donne le nom de vallées, lorsqu'elles sont larges, et qui s'appellent gorges ou défilés lorsqu'elles sont étroites.

Les profondes vallées encaissées dans les montagnes se couvrent souvent d'une végétation magnifique : les vieux noyers, les hêtres, les tilleuls couvrent les prairies qui forment la base des monts, et presque toujours le fond même de la vallée est occupé par un torrent dont les eaux tumultueuses ajoutent encore à la beauté du site.

Les villages placés sur les pentes des monts, les moulins qu'alimentent des eaux bruyantes, les fontaines, les ponts rustiques jetés sur un torrent, donnent aux paysages de montagnes un caractère tout particulier, dont les peintres de genre plus peut-être que les paysagistes ont souvent profité. Les chalets des Alpes, et particulièrement ceux du canton de Berne, ont été si souvent représentés qu'ils sont en quelque sorte devenus classiques : mais ce genre est assez démodé aujourd'hui parmi les jeunes gens, en France surtout.

Les peintres suisses et allemands sont ceux qui s'occupent le plus de reproduire les sites grandioses que présentent à chaque pas les vallées profondes des contrées montagneuses. Ils en tirent même quelquefois un parti assez heureux. Nous citerons comme exemple un tableau de

Jungheim qui représente la vallée de Lauterbrunnen dans les Alpes. On voit à droite la mince chute du Staubach et au fond les sommets de la Jung-Frau, dont on est séparé par la Wengernalp.



Fig. 65. — Plateau. — Le Ruisseau. — Souvenirs d'Auvergne. (Tableau d'Auguste Bonheur.)

Les plaines. — On donne le nom de plaines aux régions basses dont la surface est généralement unie ou inclinée en pente douce. Les plaines présentent parfois une grande monotonie, parce que la même végétation ou la même stérilité peuvent se rencontrer sur une étendue im-

mense. Mais si le sol n'y est pas accidenté comme dans les montagnes, il donne davantage l'idée de l'immensité par la profondeur des horizons. Une plaine est comme une mer solide et, en interdisant à l'œil la possibilité d'une mesure positive, elle permet à la rêverie de s'égarer dans des conceptions plus grandioses. Aussi les artistes préfèrent généralement peindre les pays plats et dans lesquels la montagne n'apparaît que comme un accident de l'horizon. Il est évident qu'il n'y a rien ici d'absolu : les beautés de tous genres qu'offre le spectacle de la nature peuvent toujours être rendues par l'artiste, mais parmi les tableaux qui traduisent avec fidélité l'impression de la nature, ceux dont le sujet est pris dans la plaine sont beaucoup plus nombreux que les autres, d'où on peut conclure qu'ils ont plus d'attrait pour les peintres.

La principale raison qu'on peut donner de cette préférence, est dans l'importance que le ciel prend dans un pays plat. Si la plaine ne présente pas de grands accidents qui viennent arrêter le regard, elle laisse voir dans toute son étendue le grand dôme de l'atmosphère, avec ses jeux d'ombre et de lumière, ses nuages si variés dans leurs formes, ses teintes si merveilleusement dégradées. En outre, le moindre accident qui paraît sur la plaine, personnage ou animal, arbre, rocher ou maison, peut prendre au gré de l'artiste une importance considérable et lui venir en aide pour traduire l'impression qu'il a reçue.

Le touriste qui a admiré les glaciers des Alpes, qui a été impressionné par l'aspect pittoresque d'un château ou par la solennité imposante d'une cathédrale, est souvent surpris de ne plus retrouver dans la représentation des mêmes choses l'émotion qui l'avait charmé dans la nature, tandis qu'un motif très simple et en apparence dénué d'intérêt, forme le sujet d'un tableau qui le passionne. En effet ce qui plait dans un tableau, ce n'est pas le site représenté, c'est la manière dont l'artiste l'a vu et l'a interprété.

La peinture est une langue comme la poésie : ce qui nous touche dans un récit d'Homère, ce n'est pas la mort d'Hector, succombant sous les coups d'Achille, c'est la manière dont le poète l'a racontée. Toutes les guerres et tous les sièges enfantent des maux analogues à ceux qui suivirent la prise de Troie, et si la douleur d'Andromaque nous arrache des larmes, c'est qu'Homère a trouvé, pour la décrire, des accents d'une merveilleuse inspiration. Il en est de même pour les émotions que nous éprouvons devant la nature ; mainte fois nous avons passé, sans nous arrêter, dans des endroits qui nous ont semblé fort peu dignes d'intérêt. Pourtant, si un artiste de talent s'avise de prendre ce lieu que nous avions dédaigné, nous sommes tout étonnés de trouver dans son tableau une saveur qui nous charme et que nous n'avions pas rencontrée dans le modèle parce qu'elle provient de son interprétation personnelle (fig. 66).

Les plaines, quoique généralement dépourvues de ces accidents pitto-



Fig. 66. — La Plaine. (Dessin de Charles Jacques.)

resques qui séduisent tant dans la montagne, plaisent souvent davantage aux artistes. En dehors des plaines cultivées, dont il sera question plus loin, les peintres ont trouvé dans nos pays assez de vastes terrains non défrichés dont le caractère sauvage les a séduits. Les landes de Gascogne



Fig. 67. — La Lande de Bosi en Sologne. (Tableau de Germain Bonheur. Salon de 1875.)

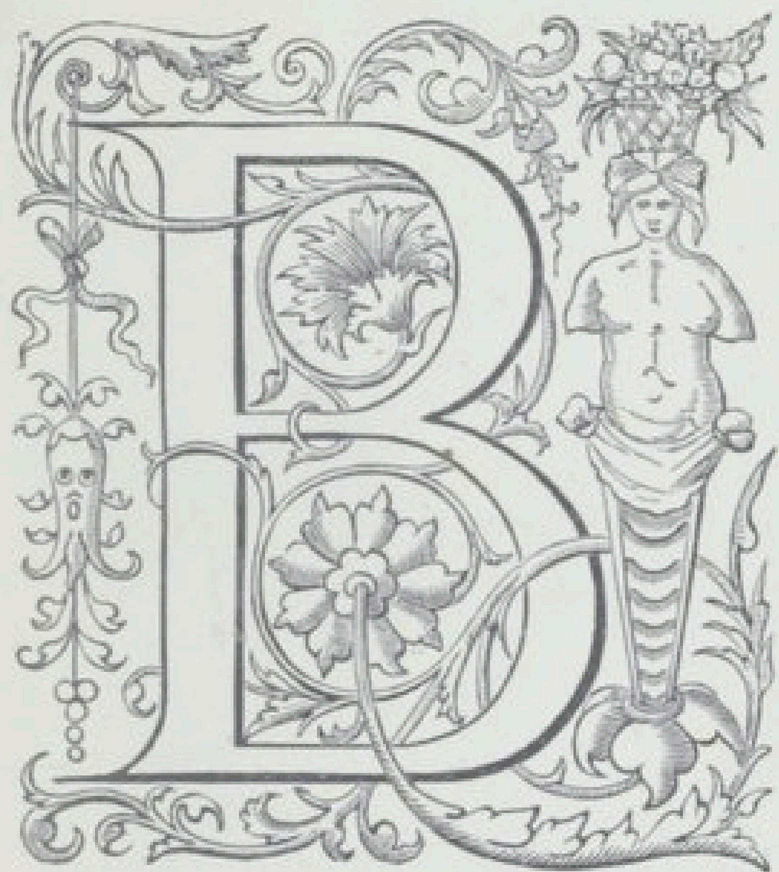
se voient sur plusieurs tableaux célèbres de Jules Dupré et de Théodore Rousseau, qui ont longtemps travaillé du côté de Dax. La Bretagne, la Sologne (fig. 67), la Campine, ont eu tour à tour leurs adeptes. Des chaumières isolées, des mares qui paraissent au milieu des ajoncs, des terrains sablonneux coupés de bruyères, forment les motifs ordinaires de ces tableaux, où l'on voit quelquefois surgir un maigre buisson ou un vieil arbre rageur.



CHAPITRE V

LE TRAVAIL DE L'HOMME.

Bois et Forêts. — Les Animaux de la forêt. — Cultures. — Les Animaux domestiques. — Routes et Chemins. — Habitations. — Les Ruines.



ois et Forêts. — Les bois et les forêts dont les arbres se sont élevés spontanément, sans avoir été plantés de main d'homme, et dont l'aspect primitif n'est pas modifié par un travail humain, sont aujourd'hui bien rares. Les artistes ne sont pas d'une humeur fort voyageuse, et nous ne pouvons citer aucun tableau célèbre qui donne l'aspect des forêts vierges dans les pays tropicaux. Les représentations de forêts peuvent se diviser en deux catégories : celle où l'artiste, interprétant ce qu'il avait sous les yeux, s'est efforcé de restituer le caractère sauvage que le site pouvait avoir primitivement, et celles où il a copié littéralement ce qu'il avait sous les yeux.

Dans la première catégorie, il faut mettre en première ligne Jacob Ruysdaël. Jamais les vieux arbres séculaires n'ont trouvé un interprète plus enthousiaste et plus éloquent. Le motif que reproduit la figure 68 doit avoir été pris dans les bois, aujourd'hui transformés en parc, qui avoisinent Haarlem ou la Haye. Ces bois sont en quelque sorte un reste des antiques forêts qui, d'après les auteurs anciens, couvraient autrefois le sol de la Batavie, contrée marécageuse, où les eaux croupissantes devaient partout baigner la racine des vieux arbres. Au temps de Ruysdaël, ces forêts n'existaient plus depuis longtemps ; mais les débris qui en pouvaient subsister n'étaient pas encore sillonnés de petites allées bien entretenues, et les hêtres séculaires ne prêtaient pas encore leur ombrage aux consommateurs de bière. Il a donc pu modifier dans une certaine mesure ce qu'il avait sous les

yeux, mais il n'a pas eu à le transformer complètement et à l'inventer



Fig. 68. — La Forêt. (Tableau de Ruysdaël.)

pour ainsi dire à nouveau, comme devrait le faire aujourd'hui un peintre qui, dans les mêmes endroits, voudrait faire un motif analogue.

La seconde catégorie est celle des tableaux qui représentent des bois exploités, comme on en voit tant en France. Corot, Rousseau, Diaz, Français et presque tous les paysagistes modernes ont trouvé de charmants motifs dans les bois qui couvrent les coteaux des environ de Paris. La figure 70 représente un tableau de Corot : tout dans cette figure indique une exploitation savante et continue. La disposition des arbres montre qu'ils ont été plantés dans une symétrie voulue : s'ils s'élancent tout droit au lieu de prendre les formes rageuses que nous avons vues dans la figure précédente, s'ils ne dépassent jamais une certaine grosseur, c'est que toutes ces choses, si elles ne sont pas absolument pittoresques, sont conformes aux principes d'une bonne administration forestière.

Les lisières de bois, les huttes improvisées par les bûcherons, les maisons des gardes forestiers et les chaumières égarées dans les taillis, forment une catégorie assez importante de représentations (fig. 69) qui se rattachent à la forêt.



Fig. 69. — Les Biquets. (Tableau de Hanoteau).

En France, ce sont les forêts de Compiègne et de Fontainebleau qui ont fourni le plus grand nombre de motifs aux artistes. Les hautes futaies de la forêt de Compiègne ont été très bien rendues dans plusieurs tableaux de Paul Huet et de Jules Dupré.

Paul Huet a exposé au Salon de 1838 une *Forêt de Compiègne* qui eut un grand retentissement. « Jamais je crois, écrivait alors Gustave Planche, la nature d'automne, si harmonieuse et si riche dans sa mélancolie, n'a été représentée avec tant d'éclat et de vérité. La rouille des arbres est rendue avec une précision, avec une justesse qui ne s'étaient rencontrées jusqu'ici que chez les Flamands. Le gazon et les fleurs du premier plan sont d'une admirable fraîcheur ; l'eau dans laquelle se réfléchit l'image des troupeaux est d'une transparence qui ne laisse

rien à désirer. Toute la partie droite de la toile contraste heureusement avec la partie gauche. Autant celle-ci se distingue par la richesse de la couleur, autant l'autre nous attache par sa profondeur indéfinie, par sa couleur mystérieuse. Ce tableau est, à mon avis, le meilleur que Paul Huet ait jamais fait. »

Les hautes futaies de la forêt de Compiègne ont été très bien rendues dans plusieurs tableaux de Paul Huet et de Jules Dupré, mais aucune forêt n'a été peinte aussi souvent que la forêt de Fontainebleau.

Van der Meulen est, je crois, le premier qui ait tenté de reproduire cette magnifique forêt (fig. 71). Elle n'était pas alors coupée de routes comme aujourd'hui, et présentait un caractère beaucoup plus sauvage qu'à présent. Il est assez remarquable qu'aucun des artistes qui vinrent à Fontainebleau sous François I[er] n'ait été assez impressionné par la contrée, pour en tracer un souvenir. Benvenuto parle bien du château royal entouré de déserts ; Primatice a figuré le roi et sa cour, reçus par les nymphes qui lui montrent la source à l'emplacement où est actuellement la fontaine qui alimente la ville, mais on ne trouve ni une description ni un dessin qui ait trait à la forêt, dont la beauté semble une découverte des artistes contemporains.

Ce fut en effet le mouvement romantique de 1830 qui appela l'attention sur la forêt de Fontainebleau. Un jour Brascassat était dans les *gorges d'Apremont*, et comme ce lieu est fort loin de la ville, il s'informa s'il n'y aurait pas près de là un endroit où il pût déposer ses affaires de peinture. On lui indiqua Barbizon, et ce village devint bientôt un nid d'artistes, qui s'attiraient l'un l'autre dans ce petit coin perdu de la forêt où les promeneurs de la ville ne mettaient jamais les pieds. Je demande la permission de m'arrêter un moment sur ce pays, qui a une véritable importance dans l'histoire de l'art contemporain, puisque c'est là que se sont formés la plupart de nos artistes.

Barbizon est un petit pays perdu sur la lisière de la forêt de Fontainebleau, qu'une foule d'artistes célèbres sont venus habiter tour à tour et où plus d'un a fait sa réputation. Le village n'a qu'une rue, assez longue il est vrai. Les maisons qui la bordent sont tapissées de vignes sur les deux côtés, et, quand on arrive près de la porte de la forêt, ce sont d'élégantes villas avec de beaux jardins, pleins de rosiers et de géraniums. Cet endroit était autrefois occupé par des vieux pommiers, mêlés de grands peupliers, et l'entrée du village a fait le sujet de plusieurs tableaux bien connus. Mais Barbizon n'est plus du tout ce qu'il a été, et les promeneurs que les voitures amènent chaque jour ne se doutent guère de la transformation que le pays a subie. Le cocher leur montre bien que dans toutes les maisons il y a des ateliers de peintres, que sur le pavé de la rue on trouve çà et là de vieux tubes de couleurs et des chiffons à peindre, qu'on a jetés par les fenêtres ; il leur désigne la mai-

son de Diaz, celle de Rousseau, de Millet, de Barye, de Charles Jacques,



Fig. 70. — Les Bois. — Environs de Paris. (Tableau de Corot.)

etc., mais ce qu'il ne peut leur montrer, c'est la physionomie du village tel qu'il était il y a trente ans.

Toutes les maisons à cette époque étaient encore couvertes en chaume ; la rue ne possédait aucun trottoir, et comme il n'y avait non plus aucune sorte d'égout et que l'eau s'accumulait après les pluies, il fallait, quand on traversait le village, se résigner à prendre un bain de pied, si on ne voulait pas se se servir d'échasses. Au lieu des trois hôtels qui annoncent pompeusement aux étrangers une exposition permanente de tableaux modernes, il n'y avait qu'une toute petite auberge où tous les peintres descendaient :

C'est l'auberge du père Ganne,
Où l'on voit de beaux panneaux
Peints par des peintres pas no-
Vices et qui n'sont pas âne !

Ces couplets, qui se chantaient invariablement sur l'air de Fualdès, n'ont pas d'auteur connu et chacun y apportait des variantes et les changeait à sa guise. Ils contenaient naturellement une pompeuse description de la forêt :

Des chên's avec des rochers,
Des rochers avec des chênes,
Des chênes tout bancroche et
Des rochers qui font la chaîne ;
Quels jolis horizons ont
Les peintres à Barbizon !

Néanmoins, ce remarquable poème, qui n'a ni commencement ni fin, et n'a pas encore, comme celui d'Homère, trouvé un Pisistrate pour en ressembler les débris épars, glorifiait principalement l'auberge et les pochades dont les habitués avaient rempli les murs.

On y voit des pétarades
De Diaz de la Pena,
Des fagots verts ous'qu'y a
Des jaun's d'œufs en marmelade !

Parmi les grands noms on voit
Rousseau, dont rien on ne voit ;
Quand par hasard on en voit
Queuq'chose, rien on y voit.

Martin a peint une botte
D'hareng-saur et d'échalote ;
De son hareng l'art en sort ;
Les chats lèchent l'échalote.

Citons encor', oh ! ma muse,
Guignet, peintre qu'on Coignet,
Coignet, peintre qui Guignet
La gloire qui l'homme amuse !



Fig. 71. — La Forêt. — Eau-forte de Van der Meulen.

Laissons là les vers et entrons dans la salle à manger; une grande cheminée de campagne en forme la principale décoration. En guise de pendule elle porte une formidable pipe culottée, la pipe de Diaz, et tout nouvel arrivant est invité à la fumer. On voit par là à qui on a affaire, car si c'est un coloriste, la fumée prend aussitôt des tons irisés. Quand je suis venu pour la première fois à Barbizon, j'ai dû subir mon épreuve comme tout le monde, et comme la fumée que j'ai tirée de la pipe était tout simplement grise, j'ai été rangé d'office parmi les partisans de l'art classique.

Les coloristes s'étaient emparés les premiers du haut de la cheminée, où s'étalait un formidable bouquet peint par Diaz. Deux guirlandes du même artiste retombaient de chaque côté et étaient soutenues par des cariatides de Célestin Nanteuil. Au-dessous était une petite glace, autrefois d'une propreté douteuse, et, comme entre cette glace et la cheminée, où par les longues soirées d'automne pétillait un feu de bruyère, il restait encore une place, Français y avait peint un paysage. L'emplacement qu'il avait choisi entre le feu et la glace fit dire que c'était un peintre tiède. Les dessinateurs, c'est-à-dire Gérôme, Hamon, Boulanger, etc., avaient décoré le corps de la cheminée avec de petites figures en camaïeu, étrusques, arabes, chinoises, tout ce qu'on voudra, mais fort amusantes de tournure.

Gérôme n'était pas alors un artiste arrivé et un membre de l'Institut; c'était tout simplement un charmant garçon qui formait le centre d'un groupe de jeunes artistes extrêmement gais. Aucun n'avait encore la croix d'honneur, que la plupart d'entre eux ont reçue depuis, et ils s'en allaient peindre dans la forêt avec le pantalon de toile, la blouse et le chapeau de paille de rigueur.

Il y a dans la forêt un endroit qu'on appelle la *mare aux Evées :* c'est là où on allait se baigner, et où on ne se déshabillait jamais sans évoquer quelque souvenir de la mythologie classique. Hamon avait un talent particulier pour imiter les satyres et les faunes, Boulanger faisait les naïades, et Nazon contrefaisait à merveille le berger mélancolique et rêveur, qui poursuit les nymphes en conduisant son troupeau. Tout ceci était d'ailleurs parfaitement conforme à la règle, puisque dans le Traité de paysage de Valenciennes, écrit en 1810, il est dit qu'un peintre ne doit jamais entrer dans un bois, sans rappeler dans sa mémoire les idylles de Théocrite. Mais les coloristes à outrance prétendaient qu'en pensant toujours aux anciens, on néglige le soleil, et ils faisaient des couplets sur les baigneurs :

Près de la mare aux Evées,
Ils déposent leurs effets,
Et nagent à l'heure des effets
Comm' des grenouill's éprouvées.

Le matin, en partant pour la forêt, chacun emportait avec lui son déjeuner. Quant aux endroits où il fallait s'arrêter pour dessiner, ils n'étaient pas difficiles à trouver, et les nouveaux venus en savaient à cet égard tout aussi long que les anciens : on n'avait qu'à suivre Toto, le chien des motifs. Toto était un caniche dont on n'avait jamais vu les yeux, tant ils étaient recouverts par des touffes de poils. Il représentait pour nous la tradition ; il savait exactement l'endroit où s'étaient assis pour déjeuner Diaz, Troyon, Rousseau et les autres ; et dans l'espoir d'un nouvel os de côtelette il y retournait tout droit dès le matin. Aussi, quand au détour d'un sentier on apercevait Toto gravement assis et attendant le client, on était sûr qu'à cette place les arbres et les rochers s'arrangeraient d'eux-mêmes et qu'on n'aurait que la peine de les reproduire exactement. Pauvre Toto ! nous l'avons enterré ! Des discours lamentables en prose et en vers ont été prononcés sur sa tombe, et un punch solennel a accompagné ses funérailles. C'est la nuit que la cérémonie a eu lieu : un monument néo-grec, placé au milieu des rochers, devait consacrer sa mémoire dans les âges futurs. Mais les gardes-chasse, race prosaïque, n'en ont rien laissé subsister !

Le soir, quand on rentrait, c'était pour se mettre à table, et naturellement on parlait peinture. On plaisantait volontiers sur Ingres et son école, car les révolutionnaires étaient en majorité. Que de blasphèmes sur le grand art n'ai-je pas entendus là ! Quand il pleuvait et qu'on ne pouvait pas sortir, on crayonnait ou on peignait sur la muraille. Je me rappelle des grands fusains de Troyon, dont plus d'un amateur aurait fait ses délices. Mais il n'est rien resté de ces improvisations que le temps effaçait à mesure. Tout le monde en faisait pourtant, et Guillemin le peintre des Bretons, lequel s'y était refusé, a été pour ce fait flétri dans un couplet :

Guillemin de gloire avide,
Pour lui seul un panneau prit ;
Il y mit tout son esprit,
Et le panneau resta vide.

La caricature occupait naturellement une grande place dans la décoration des chambres, et on pouvait y voir le portrait de maint homme illustre qui ne s'en est jamais douté. Tout cela a disparu quand le père Ganne a fait nettoyer et agrandir sa maison, à l'occasion du mariage de sa fille.

C'était une chose curieuse qu'une noce à Barbizon : elle avait lieu dans une grange, et les peintres étaient régulièrement requis pour lui donner un certain œil. Il fallait surtout des lustres (à Barbizon, on dit *des luxes*), que l'on faisait avec des cages à poulet suspendues au plafond et tout enguirlandées de lierre cueilli dans la forêt. Une chandelle placée au milieu formait le luminaire. Ajoutez à cela un orchestre ana-

logue à ceux que Teniers met dans ses tableaux, et force coups de fusil sur le passage de la mariée.

Mais aucune noce ne peut être comparée à celle qui eut lieu à l'auberge, quand le père Ganne a marié sa fille. C'est que le père Ganne était le marquis de Carabas de l'endroit, et qu'il avait trouvé pour sa fille un excellent parti. Rousseau et Millet trônaient parmi les peintres dans la salle du festin ; tout le jour, aux deux extrémités de l'unique rue du village, un service de rafraîchissements avait été organisé par Corot et Papeleu. Quiconque arrivait était tenu de boire à la santé de la mariée.

Et le soir, c'est le bal qui était beau à voir ! Celui qui n'a pas vu danser le père Corot ne peut se faire de lui qu'une idée incomplète. C'est Corot qui nous a montré comment on pratique la danse des bouteilles. On dresse des bouteilles vides sur le sol à des distances irrégulières, mais assez éloignées pour qu'on puisse passer entre elles sans les renverser ; seulement, l'espace doit être fort juste. Chacun se met en file, hommes et femmes, à la suite l'un de l'autre, et aux sons d'un violon rustique, le père Corot ouvrant la marche. Le mouvement est lent d'abord, puis s'accentue de plus en plus et finit par devenir une course au grand galop ; or, il s'agit de ne pas renverser de bouteilles, sous peine de sortir du jeu. Mais aussi le vainqueur, pour prix de son adresse, reçoit une fleur des mains de la mariée.

Elle n'existe plus cette antique et joyeuse auberge, où tant d'artistes ont passé ! Du moins elle est complètement transformée et même supplantée par une succursale établie à la porte de la forêt. C'est maintenant un véritable hôtel, rempli d'étrangers, de gens du monde, de dames en toilette, et, pour peu que cela continue, la table d'hôte sera servie par des domestiques galonnés. Tout dans le village cherche à se mettre à l'unisson : il est vrai qu'on n'y trouve pas encore de boulanger; mais il y a déjà deux petites boutiques où on peut à la rigueur se procurer du fil, des clous, des sucres d'orge et autres menus objets. Symptôme plus grave, il y a une maison de bains ! En sorte qu'on dira peut-être un jour Barbizon-les-Bains ! Toutefois, cette maison de bains ne contient encore qu'une baignoire, et, quand on veut en user, il faut prévenir vingt-quatre heures à l'avance, afin que la bonne vieille qui dirige l'établissement ait le temps d'aller dans les bois chercher un fagot pour faire chauffer de l'eau.

Que sont devenues les maisons habitées autrefois par des artistes en renom ? Celle de Rousseau a été achetée par des personnes pieuses, qui doivent faire bâtir une chapelle dans l'ancien atelier de l'artiste ; car Barbizon n'a pas d'église, et les dames qui veulent entendre la messe sont obligées d'aller au village voisin, c'est-à-dire de marcher trois quarts d'heure en plein soleil. La famille de Millet habite

toujours à l'endroit où nous avons connu le grand artiste. Mais autrefois Millet avait une grange pour atelier; aujourd'hui c'est une maison

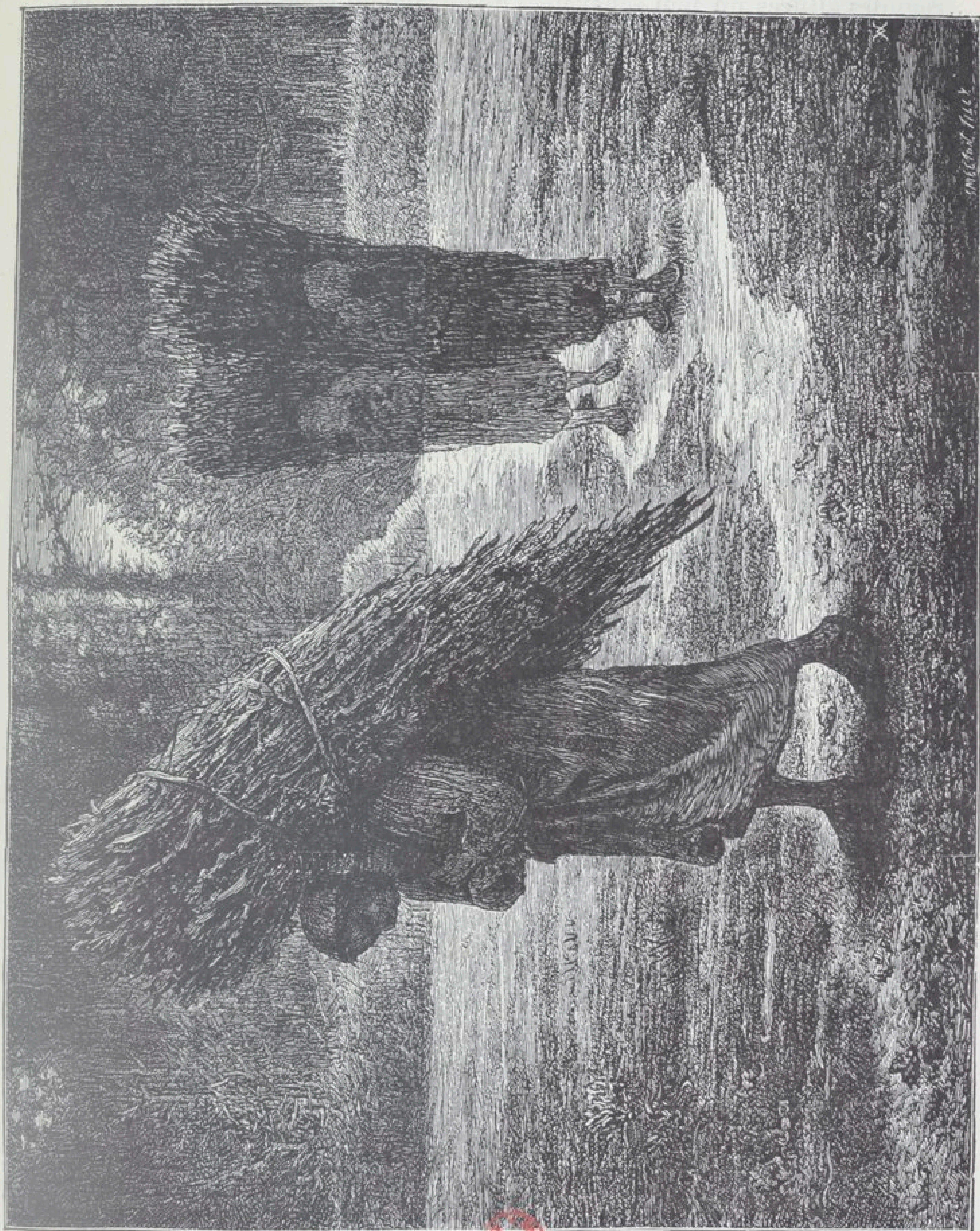


Fig. 72. — Femmes de Barbizon venant de faire du bois. (Tableau de Millet.)

bourgeoise, avec un jardin bien entretenu, et si on regrette l'absence du maître, on y trouve du moins sa nombreuse et florissante famille.

Les enfants de Barye sont également demeurés fidèles à son ancienne habitation. C'est à l'auberge de Ganne que j'ai connu Barye. Nous voyons arriver à la table d'hôte un homme grave, silencieux, et n'ayant rien des allures un peu échevelées qu'affectaient alors les rapins. On le prend pour un bourgeois, un homme étranger aux arts, quelque notaire retiré des affaires, et déjà les jeunes gens commencent des insinuations qui vont tourner en quolibets. Le père Ganne, qui s'aperçoit de la méprise, vient prévenir tout bas que ce monsieur est Barye. Chacun comprend alors sa sottise, et on devient si honteux qu'un silence glacial succède à la gaieté railleuse du commencement. Mais Barye qui avait parfaitement compris ce dont il s'agissait, ne veut pas amener la tristesse parmi des jeunes gens. Sa figure se déride, il parle d'abord à ses voisins directs, puis à tout le monde, et se révèle bientôt comme le plus spirituel causeur qu'on puisse rencontrer. Il fallait entendre les histoires désopilantes qu'il nous a racontées ce soir-là sur Decamps et autres. Du reste, Decamps était, lui aussi, un habitué de ces parages, et il allait souvent travailler dans les rochers denudés qui sont à une petite lieue de Barbizon. J'ai vu depuis passer en vente publique des dessins qu'il avait faits là, et qui étaient catalogués sous le titre pompeux de *Souvenirs des environs de Smyrne*.

La petite maison rose qu'habitait Diaz est maintenant occupée par des locataires. Daubigny, depuis qu'il avait eu son installation aux bords de l'Oise, se montrait bien rarement à Barbizon.

Hélas ! tous ceux-là sont morts ! Parmi les anciens de Barbizon, Bodmer est peut-être le seul qui soit resté fidèle à notre village. Charles Jacques qui habite maintenant la Bretagne pendant une grande partie de l'année ne met plus les pieds à Barbizon.

Charles Jacques a laissé de piquants souvenirs parmi les paysans : c'est qu'on ne trouve pas toujours un amateur qui prend de vieilles brouettes en place de neuves, et qui achète des animaux maigres sous prétexte qu'il les trouve pittoresques. Mais c'est surtout avec ses poules que Jacques s'est fait une réputation dans la contrée. Il était très amateur de poules et en avait de là plus grande rareté. Quand son caprice s'est passé, il a fait à Paris une vente publique dans laquelle un coq et sa poule ont été adjugés pour douze cents francs la paire ! Vous jugez de l'effet que ce prix phénoménal a produit sur les indigènes, quand ils ont vu cela imprimé sur leur journal. Eux qui s'étaient toujours moqués des volailles de M. Jacques, auraient bien voulu ensuite connaître son secret. Mais l'impitoyable artiste répondait seulement que celui qui avait acheté ses poules avait encore fait une bien belle affaire, parce qu'elles étaient bien plus nourrissantes que les autres !

J'ai vu se succéder à Barbizon deux générations d'artistes. Ceux qui viennent à présent dans les hôtels sont presque tous des étrangers. Mais



Fig. 73. — Animaux de la forêt. — Cerfs, par Hills.

une trentaine de familles parisiennes habitent ce pays, et ce sont presque tous des artistes ou des amateurs. Chacun achète ou loue à long bail une maisonnette de paysans et l'arrange ensuite à sa guise. J'ai fait comme les autres : j'ai soigneusement respecté les poutres visibles du plafond, seulement j'ai fait placer sur les murs quelques tablettes pour y mettre mes livres. Par mon petit jardin, je sors dans la campagne quand je ne veux pas traverser le village.

J'aime ce pays. Barbizon s'est bien modifié et se transformera encore; mais ce qu'il aura toujours pour lui, c'est le grand air de la plaine, le voisinage d'une magnifique forêt et une tranquillité absolue.

Les animaux dans la forêt. — Les bêtes fauves elles-mêmes sont en quelque sorte soumises au régime de l'exploitation. On ne peut pas les domestiquer, mais on les parque dans des endroits déterminés pour les besoins de la chasse, et celles qui seraient les plus intéressantes pour la peinture sont devenues tellement rares dans nos forêts, que les peintres y étudieront bien difficilement leurs mœurs. Aussi est-ce dans les faisanderies et dans les bois enclos de murs, que nos artistes vont en général observer la tournure des cerfs et des autres animaux du même genre, quand ils ne se contentent pas de les dessiner au Jardin Zoologique.

Un des principaux charmes des parcs anglais, ce sont ces nombreux troupeaux de cerfs qui courent en liberté parmi les arbres séculaires. C'est là que le graveur anglais Hills allait faire ses belles études; car ses animaux ne trahissent pas la forêt et les habitudes sauvages. On sent que la vie leur est facile, et qu'ils n'ont d'autre souci que la frayeur passagère qu'un curieux peut leur causer; ils ne manquent de rien, et si l'herbe devenait rare, une main amie pourvoirait à leur nourriture. Ce sont des bêtes d'agrément qui font consciencieusement leur métier et qui sont vraiment réjouissantes à contempler. Voici (fig. 73) un cerf qui semble dresser l'oreille; sans doute il a entendu quelque bruit. Ce n'est point un chasseur qui passe, mais c'est probablement une grenouille qui, sautant parmi les roseaux, lui fait prendre cette gracieuse attitude.

Landseer a souvent peint des animaux du même genre, mais jamais dans les bois. Nous comptons en France peu de peintres qui aient fait des cerfs et des daims, et ce genre est beaucoup plus cultivé en Angleterre que chez nous.

Bodmer est, parmi nos artistes contemporains, celui qui a le mieux rendu les allures des bêtes de la forêt. Ses cerfs, ses sangliers, ses ours, ses renards, ses oiseaux de tous genres, forment une histoire à peu près complète des habitants des bois. Aucun maître ancien ni moderne n'a poussé aussi loin que lui l'observation attentive de leurs allures, et ne les a rendus avec plus de bonheur.

La culture. — Les terrains cultivés apparaissent assez fréquemment dans les tableaux contemporains, mais c'est généralement comme parties accessoires d'un tableau de genre. Les champs qui montrent le triomphe de l'homme sur la nature, et dont les sillons artificiels dessinent sur le terrain des lignes souvent désagréables, demandent à être meublés de figures ou d'animaux. Le travail rural est la raison d'être des représentations de ce genre.

L'art de l'antiquité a rarement montré des scènes rustiques, et ce genre de représentations est presque exclusivement du domaine de l'art moderne, on pourrait presque dire contemporain. En effet, les peintres des Pays-Bas qui se sont attachés à rendre les habitudes de la campagne ont vu surtout dans le paysan ce qu'il y a d'intime dans sa vie, ses joies bruyantes au jour des kermesses, ses délassements au cabaret ou à la porte des auberges, l'école que fréquentent ses enfants, la cuisine où la ménagère écume le pot-au-feu, le marché où elle achète ses provisions. Rarement, bien rarement, ils ont reproduit le travail de la terre, les semailles, la moisson ou le labourage : en somme, la pipe et le pot de bière tiennent beaucoup plus de place dans leurs tableaux que la faucille ou la charrue.

La représentation des champs si bien cultivés de la Beauce ou de la Flandre présenterait une grande monotonie, si elle n'était accompagnée de traces du travail de l'homme. Aussi, dans les tableaux de paysage, les peintres ont soin de laisser voir, à côté du terrain cultivé, un chemin avec des ornières fortement marquées, ou bien un coin où les chardons et les mauvaises herbes accusent une note plus imprévue et plus irrégulière. L'intérêt que nous offre la campagne vient de la lutte de l'homme contre la nature, et cette lutte est bien plus accusée, quand on voit quelque part la nature reprendre ses droits.

Quand on parle de la vie champêtre, le nom de Millet vient en première ligne. Parmi nos peintres contemporains, il en est peu qui aient soulevé des discussions aussi ardentes que Millet. Les artistes qui en parlent l'aiment passionnément ou le critiquent violemment ; on admire ses œuvres ou on les déteste, mais il est rare qu'on passe indifférent devant elles, et plus rare encore qu'on les oublie quand on les a vues. Il a une qualité que nul ne cherche à lui contester : c'est une forte personnalité, seulement elle est si nettement tranchée qu'elle ne saurait plaire à tout le monde. Millet a reçu dans les arts une forte éducation classique, à laquelle il doit peut-être plus qu'on ne pense, et il a de plus, sur la plupart des peintres qui font comme lui des scènes rustiques, l'avantage inappréciable de pouvoir raisonner sur chacun des mouvements qu'il imprime à ses paysans (fig. 74). Ceux qui l'ont connu à Barbizon, qui l'ont entendu causer dans son jardin lorsqu'il plantait ses légumes, ou dans son atelier lorsqu'il faisait voir son tableau, savent à quel

point, chez lui, l'homme des champs était absolument confondu avec l'artiste.

Il est toujours curieux d'entendre un artiste parler de son art, et il



Fig. 74. — Les Champs. — Le Faucheur, par Millet.

nous a paru utile de reproduire ici un fragment de lettre où l'auteur exprime en quelques lignes toutes ses idées sur la composition des tableaux : « ..... Ce que vous me dites ne m'étonne pas, et j'en ai aussi rencontré de ces gens-là qui vous disent avec tout plein d'importance et de l'air de quelqu'un bien sûr de dire une chose qui doit rester :

« Enfin, vous ne le nierez pas, il y a pourtant des règles de composition ! » Et ils se trouvent bien forts en le disant, car ils l'ont réellement lu. Comme je crois, depuis bien longtemps, que la composition n'est que le moyen de communiquer aux autres, le plus clairement et le plus fortement possible, ce qu'on a dans l'esprit, et que la pensée est toute seule capable de faire imaginer les moyens d'aboutir à cette fin-là, jugez de l'embarras..... » Voilà une théorie qui ne sera peut-être pas du



Fig. 75. — Une Paysanne, par J. Breton.

goût de tout le monde, mais elle a le mérite d'être parfaitement d'accord avec les tableaux de l'artiste.

Jules Breton est aussi un peintre de la vie des champs, mais il l'entend d'une façon toute différente. Il n'est pas moins exact dans ses représentations, mais il est moins paysan par tempérament. Ce n'est pas un cultivateur qui peint ce qu'il sait, c'est un citadin qui vit à la campagne, et qui traduit ce qu'il voit dans une langue où la rêverie tient autant de place que l'observation (fig. 75).

Nous avons parlé jusqu'ici des représentations dont le sujet est em-

prunté à la culture des céréales. La vendange a moins souvent que la moisson inspiré les artistes. Les vignes avec leurs échalas présentent en somme un aspect peu pittoresque. Je parle de celles qu'on voit dans les vignobles, car la vigne qui tapisse les maisons ou grimpe après les arbres est, au contraire, d'un grand secours aux peintres de genre qui l'emploient très fréquemment. L'animation de la campagne au moment de la vendange offre souvent des scènes vivantes et gaies qui devraient, à ce qu'il semble, se prêter volontiers à des représentations peintes. Elles sont rares pourtant : nous rappellerons seulement une très grande toile de Daubigny, qui n'était pas une de ses meilleures, et qui montrait au premier plan un chariot avec sa grande cuve, et les vendangeurs chargés des hottes de raisin.

La cueillette des pommes en Normandie, celle des olives dans le Midi, ont aussi donné lieu à quelques représentations. Mais, parmi les terrains exploités par l'homme, ce sont les prairies et les pâturages qui ont fourni aux peintres le plus de motifs de tableaux. Comme ces tableaux n'ont la plupart du temps leur raison d'être que par les animaux qui les meublent, nous avons cru devoir leur consacrer un paragraphe spécial.

Les animaux domestiques. — Les prairies répondaient bien plus que les forêts aux aptitudes des peintres hollandais ; ils avaient dans leur pays d'abondants pâturages toujours peuplés de bestiaux. Aussi tous les artistes qui ont voulu rendre l'aspect des prairies ont été en même temps peintres d'animaux. Paul Potter peut être regardé comme le patriarche de ce genre de tableaux.

La donnée des tableaux de Paul Potter est toujours très simple : une vache qui se frotte contre un arbre, à côté d'une autre qui rumine paisiblement ; deux vaches qui jouent avec leurs cornes dans un paysage et une troisième qui les regarde, il ne lui en faut pas davantage. Esprit exact et attentif plutôt que rêveur, Paul Potter rend admirablement le bétail, parce qu'il en connaît à fond l'ossature, qu'il en copie religieusement les articulations. Il s'identifie avec les animaux qu'il peint, il en sait les mœurs, et il en traduit le caractère avec une perfection qui n'a jamais été dépassée. Mais quand il s'attaque aux arbres, il apporte la même rigidité dans le rendu des feuillages, il souligne impitoyablement chaque petite branche et presque chaque feuille, de sorte que l'atmosphère, le vent, le jeu multiple de la lumière, tout ce qui est vibrant et insaisissable dans la nature, s'efface derrière une exécution méticuleuse où l'imprévu ne tient aucune place.

Il est difficile de ranger Berghem parmi les peintres de la prairie, car, bien que ses compositions soient toujours conçues avec un vif sentiment du pittoresque, on y sent trop l'arrangement et l'apprêt. On

trouve un sentiment beaucoup plus vrai dans les ouvrages d'Adrien Van de Velde. Cet artiste qui, bien que mort à trente-deux ans, a immensément produit, se plaît surtout dans les pays découverts, où il peut donner au ciel tout son développement et faire dérouler la plaine jusqu'à son plus lointain horizon. Mais parmi les maîtres hollandais, celui qui a donné sur la prairie les impressions les plus vives et les mieux senties, c'est Albert Cuyp.

Dessinateur souvent incorrect, poète d'une sensibilité exquise, Albert Cuyp fait des tableaux où les animaux viennent affirmer la note



Fig. 76. — Vache au pâturage, d'après une gravure de Hills.

champêtre, mais où la lumière et les vapeurs de l'atmosphère jouent toujours le rôle principal. Les lueurs du soleil couchant dorent la campagne qui semble baignée dans une vapeur lumineuse. Si Albert Cuyp est un admirable peintre d'animaux, le charme de ses tableaux vient surtout du jour qui les éclaire. Dans ses vaches qui paissent le long des canaux, ou ruminent tranquilles dans la campagne, les riches couleurs du bétail forment un contraste avec la lumière éblouissante du ciel qui les enveloppe de toutes parts. Les tableaux de Cuyp produisent toujours une impression poétique. Nul autre, Claude Lorrain excepté, n'a su rendre comme lui les teintes vaporeuses du crépuscule.

Dans l'école anglaise nous citerons surtout Hills, qui n'a, comme

peintre qu'une valeur médiocre, mais dont les gravures dénotent une observation très sérieuse des allures que prennent les animaux des champs (fig. 76).

Le dix-huitième siècle s'est peu occupé du paysage, et, s'il a quelquefois montré des prairies, c'est dans un ton conventionnel et avec l'accompagnement inévitable des bergères enrubannées. Brascassat est le premier peintre français qui ait représenté des animaux dans la prairie. Le dessin de ces animaux est irréprochable, mais l'exécution du paysage est mince et d'une couleur vitreuse qui n'est pas agréable.

Le Labourage Nivernais de mademoiselle Rosa Bonheur a été exposé au Salon de 1849 ; c'est ce tableau qui a établi la réputation de l'artiste. Trois couples de bœufs se suivent en tirant la charrue. Ces animaux, fortement dessinés, piétinent sur une terre labourée que l'artiste s'est complu à peindre comme un trompe-l'œil. On a reproché à ce tableau une certaine uniformité de touche ; en soulignant également chaque détail, l'artiste se prive des accents imprévus et décisifs qui donnent la vie à la peinture. Aussi ce tableau demande à être examiné de tout près ; à défaut d'un aspect vraiment puissant dans l'ensemble, on trouve partout de charmants détails.

Van Marcke est aujourd'hui l'homme qui interprète le mieux les prairies plantureuses et feuillues de la Normandie. Le tableau de cet artiste, que reproduit notre figure 77, a été fort remarqué au Salon de 1875. Il représente un pré communal, c'est-à-dire un pré qui n'appartient pas à un particulier et dans lequel tous les habitants de la commune ont le droit de mener leurs animaux. Van Marcke est le plus habile des élèves de Troyon.

Troyon a peint tous les aspects de la prairie. Sa merveilleuse habileté pratique lui permet de varier sa touche à l'infini et d'affirmer le caractère propre à chaque objet, soit par des frottis transparents et légers, soit par des pâtes posées résolûment, et toujours dans le sens de la forme qu'elles précisent en l'accentuant.

Troyon a peint aussi des moutons, et si avec ces animaux monochromes, il ne pouvait, comme sur la robe des vaches, déployer toute la richesse de sa palette, il savait y mettre un effet de lumière toujours piquant et imprévu (fig. 78).

Tous les animaux domestiques ont eu en quelque sorte leur peintre officiel. C'est ainsi que Géricault a peint des chevaux de trait, que Desporte et Oudry se sont fait au dix-huitième siècle une réputation avec leurs chiens de chasse, dont nous avons au Louvre plusieurs belles représentations.

Parmi nos artistes contemporains, Jadin et, après lui, Melin se sont fait connaître en reproduisant avec une grande vérité toutes les races de

chiens connues. Landseer, en Angleterre, a su donner aux chiens des



Fig. 77. — Un Pré communal. (Tableau de Van Marcke. Salon de 1875.)

expressions humaines et il a fait sur ce sujet des compositions pleines d'esprit.

Les animaux les plus infimes ont trouvé d'habiles interprètes parmi les artistes. Tout le monde connaît les jolies eaux-fortes qui ont fait donner à Charles Jacques le surnom de *Raphaël des cochons*. Cet artiste a fait



Fig. 78. — Troupeau de moutons. (Tableau de Troyon.)

depuis des troupeaux de moutons et des intérieurs de basses-cours et a montré dans ses tableaux autant d'habileté que dans ses eaux-fortes.

Routes et chemins. — Une très nombreuse catégorie de représentations se rattache aux routes et chemins qui sillonnent la campagne. Les chemins de fer, qui sont aujourd'hui notre principal moyen de locomotion, ne figurent que très rarement sur les tableaux, et la rigidité impérieuse de leurs lignes, la monotonie de leurs chaussées et de leurs rem-



Fig. 79. — Troupeau sur une route, d'après une eau-forte de Hills.

blais, expliquent la répugnance que les peintres montrent pour ce genre de sujets. Les grandes routes, à une époque, il est vrai, où elles étaient moins bien entretenues, ont trouvé des interprètes. Les peintres hollandais, et notamment Hobbema, ne reculaient pas devant leur implacable alignement, et la monotonie des arbres qui les bordent ne les effrayait pas trop. Ces routes du reste n'étaient pas pavées, et comme le macadam n'était pas encore inventé, le sol de la route présentait toujours quelques petites aspérités, attestant la négligence des cantonniers du temps, mais dont les peintres ne manquaient pas de profiter, pour rompre un peu la nudité du terrain au premier plan.

Les troupeaux en marche ou les chariots de construction rustique forment presque toujours le principal élément pittoresque des tableaux qui représentent une route. Hills, dans ses eaux-fortes, a donné un grand nombre de compositions de ce genre, qui se recommandent presque toujours par leur heureux agencement. La figure 79, qui reproduit en fac-simile une eau-forte de cet artiste, donne une idée très juste de sa manière habituelle. Il a fait beaucoup de routes, et il les place généralement sur un terrain un peu montueux, en ayant soin de mettre toujours d'un côté un talus ou des taillis, tandis que de l'autre on aperçoit la plaine qui se trouve sur un plan beaucoup plus bas que la route. Comme disposition optique, cette eau-forte a l'inconvénient assez grave de présenter à l'œil une ligne oblique qui va d'un angle à l'autre. Un coloriste tel que Constable n'aurait pas manqué de placer dans la partie vide du ciel quelque gros nuage, dont la forme nettement accusée aurait rétabli l'équilibre des lignes et empêché la composition de *danser*. Mais Hills, dont les gravures sont presque de simples traits, n'avait pas cette ressource : aussi, malgré le bâton que le berger semble tenir en l'air, tout exprès pour rompre la monotonie du ciel, l'obliquité de la disposition est un peu gênante pour l'œil.

Ceux qui ont voyagé dans les diligences du vieux temps, et qui se rappellent l'ennui qu'ils ont éprouvé en suivant la ligne toujours droite des interminables grandes routes, comprendront difficilement qu'un artiste ait pu s'amouracher d'un pareil spectacle, au point de consacrer sa vie à le retracer dans ses tableaux. C'est pourtant ce qu'a fait Demarne au commencement de ce siècle ; et, comble de bizarrerie, les routes, ou plutôt la route qu'il aimait tant à peindre (car c'était toujours la même qu'il représentait) était embellie par le pavage. Une route pavée ! c'est-à-dire une route dans laquelle on a sous les pieds des petits carrés d'égale grandeur et d'égale couleur, et devant les yeux les mêmes petits carrés, allant en se rapetissant jusqu'au point de vue, comme une démonstration de perspective linéaire.

Voici maintenant comment ce goût bizarre a pu venir à un artiste qui n'était pas sans mérite, comme on en peut juger par ses tableaux qui



Fig. 80. — Allée de châtaigniers. (Tableau de Théodore Rousseau.)

sont au Louvre. A l'époque où vivait Demarne, on était en pleine peinture classique, et chaque exposition voyait reparaître uniformément les Jupiter, les Agamemnon, et tous les sujets dits de grand style. Mais pour peindre des dieux et des héros, il faut un atelier, des modèles, des costumes et une foule de choses qu'on ne peut se procurer qu'à Paris. Obligé pour des raisons de santé d'aller habiter la campagne, et trop faible de complexion pour entreprendre des voyages, il alla se fixer à Saint-Denis, dans une petite maison située sur la grande route. Se trouvant dès lors loin du courant qui entraînait les artistes dans le genre académique, il s'éprit de la note champêtre et fit ce qu'on appellerait aujourd'hui du réalisme. De la fenêtre de son rez-de-chaussée il peignit ce qu'il avait sous les yeux, la grande route pavée, et recommençant toujours le même motif, il sut pourtant y mettre toute la variété que comporte un pareil sujet. C'est-à-dire que tantôt la diligence qui va sur Paris est vue par derrière ; tantôt les chevaux s'avancent vers le spectateur ; quelquefois le postillon s'arrête pour échanger quelques mots avec l'aubergiste du coin, ou bien une paysanne montée sur un âne apporte ses provisions à la ville, ou bien un troupeau de moutons soulève en se bousculant la poussière du chemin, etc., etc. Toujours est-il que les *routes de Saint-Denys* de Demarne forment une catégorie spéciale de tableaux, qu'on voit quelquefois figurer à l'hôtel des ventes où ils sont assez prisés des amateurs.

En général les peintres montrent peu de goût pour les grandes routes, et ils professent même généralement une sainte horreur pour les alignements administratifs. Il s'est même passé à ce sujet une petite aventure qui mérite d'être rapportée ici. Il y avait sur la lisière de la forêt de Compiègne un petit hameau que les artistes commençaient à fréquenter, et qui semblait devoir être un jour un nid de peintres, comme les villages de Barbizon et de Marlotte, près de la forêt de Fontainebleau. Ce qui attirait surtout les peintres en cet endroit, c'était une vieille route traversant la futaie, et abandonnée depuis plusieurs années, parce qu'à quelques pas de là, on en avait tracé une autre qui était plus directe. Les voitures n'y passaient plus, mais on y voyait encore la trace de profondes ornières, et le sol, recouvert de gazon, s'était mamelonné sous l'action des pluies, de manière à former çà et là de petites mares, où l'humidité du terrain faisait croître les joncs. Les arbres n'étant plus soumis à l'alignement laissaient insolemment pousser leurs branchages, qui formaient sur la vieille route comme un berceau de verdure, et les graines qui en étaient tombées se transformaient en petits buissons, s'étalant çà et là, sans nul souci des règlements tombés en désuétude.

Or, il arriva qu'un invité du château de Compiègne, qui connaissait probablement des peintres, s'avisa de parler des beautés rustiques de ce petit coin de la forêt, où la cour n'allait jamais, et il mit une telle cha-

leur dans sa description, qu'une promenade impériale dans cette direction fut bientôt résolue. Le bruit de l'excursion projetée s'étant de suite répandu, l'administration, qui n'avait sans doute pas bien compris les



Fig. 81. — Chemin creux en Normandie. — (Tableau de Troyon.)

raisons qui la motivaient, ne songea qu'à donner une preuve nouvelle de son zèle infatigable. Les peintres, qui n'avaient entendu parler de rien, furent bien étonnés de voir dès l'aube des ouvriers installés en nombre dans leur vieille route si calme à l'habitude. Les uns remuaient la terre

à coups de pioche ; d'autres appliquaient des échelles sur les arbres; des charrettes apportaient des cailloux pour boucher les ornières et combler les petites mares. Les buissons disparus s'étaient transformés en fagots, qu'on rangeait sur le chemin. Les arpenteurs fichaient en terre de petits bâtons qui portaient tous dans une fente un petit papier, puis tiraient des ficelles d'un bâton à un autre. Au milieu de tout cela, des hommes à casquette galonnée regardaient d'un œil impitoyable les branches en contravention, ou les paquerettes qui dépassaient l'alignement, et justice était faite aussitôt. Cette activité dévorante avait assurément un but très louable : on avait dit que l'empereur irait visiter la vieille route; or la vieille route n'était pas carrossable! Il résulta de ce travail que l'empereur ne dut pas comprendre grand'chose aux récits qu'on lui avait faits; quant aux peintres, inutile de dire qu'ils décampèrent aussitôt.

Théodore Rousseau, dans sa célèbre *avenue de châtaigniers*, a montré tout le parti qu'on pouvait tirer de ces belles avenues qui étaient autrefois assez communes dans la campagne, mais qu'on ne rencontre plus guère que dans les parcs. Les arbres séculaires qui bordent le chemin déploient en tous sens leurs branches vigoureuses, et leur feuillage épais forme sous le ciel comme une arcade couverte (fig. 80).

Une catégorie de chemins qui échappe assez généralement à la vigilance administrative est celle que les peintres désignent sous le nom de *chemins creux*. Ces chemins, très communs en Normandie et en Bretagne, s'enfoncent généralement entre deux talus bordés d'arbres irrégulièrement plantés. Comme ils traversent habituellement des pays de pâturages, auxquels on communique par des barrières de bois qui ouvrent sur la prairie, il se produit dans ces chemins, ordinairement très couverts de verdure, des échappées de lumière dont Troyon a su tirer un charmant parti dans le tableau que reproduit la figure 81. Quant aux sentiers qui n'ont pas été tracés et que font les piétons en se rendant d'un endroit à un autre, il est à peine utile de dire que les peintres ont pour eux une tendresse particulière, et qu'ils ne manquent pas d'en introduire dans leurs tableaux, toutes les fois qu'ils peuvent en trouver l'occasion.

L'habitation. — « Les hommes, dit Vitruve, commencèrent, les uns à se faire des huttes avec des feuilles, les autres à se creuser des grottes dans les montagnes ; d'autres, imitant l'industrie des hirondelles, pratiquaient, avec de petites branches d'arbres et de la terre grasse, des lieux où ils pouvaient se mettre à couvert ; et chacun, considérant l'ouvrage de son voisin, perfectionnait ses propres inventions par les remarques qu'il faisait sur celles d'autrui ; il se faisait donc chaque jour de grands progrès dans la manière de bâtir les cabanes, car les hommes dont le naturel est docile et porté à l'imitation, se glorifiant de leurs inventions, se

communiquaient tous les jours ce qu'ils avaient inventé de nouveau.

« Ils commencèrent d'abord par planter des fourches et y entrelacer des branches d'arbres qu'ils remplissaient ensuite et enduisaient de terre grasse pour faire les murailles; ils en bâtirent aussi avec des morceaux de terre grasse desséchée, sur lesquels ils posaient des pièces de bois en travers, en couvrant le tout de cannes et de feuilles d'arbres pour se défendre du soleil et de la pluie; mais comme cette espèce de couverture ne suffisait pas pour se garantir des mauvais temps de l'hiver, ils élevèrent des combles inclinés, bien enduits de terre grasse, afin de faire écouler les eaux.

« Ce qui nous prouve que les premières habitations ont été faites de cette manière, c'est que nous voyons encore aujourd'hui les nations étrangères employer les mêmes matériaux pour faire leurs constructions, par exemple en Gaule, en Espagne et en Aquitaine, où les maisons sont couvertes de chaume ou de bardeaux faits de chêne et taillés en manière de tuiles... Les Phrygiens, qui habitent un pays où il n'y a point de forêts qui leur fournissent du bois pour bâtir, creusent de petits tertres élevés, établissent des chemins pour entrer dans l'espace qu'ils ont pratiqué et qu'ils font aussi grand que le lieu le permet; sur les bords de ce creux, ils placent plusieurs perches liées ensemble et assemblées en pointe par le haut; ils couvrent ce toit avec des cannes et du chaume, et sur cela ils entassent encore de la terre en monceau: par ce moyen ils rendent leurs habitations très chaudes en hiver et très fraîches en été.

« En d'autres pays, on couvre les cabanes avec des herbes prises dans les étangs, et c'est ainsi que, selon les lieux, on adopte différentes manières de bâtir. A Marseille, au lieu de tuiles, les maisons sont couvertes de terre grasse, pétrie avec de la paille; à Athènes, on montre encore, comme une chose curieuse par son antiquité, les toits de l'Aréopage faits aussi en terre grasse; et dans le temple du Capitole, la cabane de Romulus, couverte de chaume, fait voir cette ancienne manière de bâtir. » (Vitruve, livre II.)

On peut conclure de ce qui précède que la chaumière était dans l'antiquité, comme de nos jours, le type le plus ordinaire des habitations rustiques. Cependant l'administration fait partout une guerre à mort aux toits de chaume qui ont l'inconvénient grave de propager très vite les incendies. Aussi n'est-ce guère que dans les lieux isolés qu'on continue à faire des constructions recouvertes en chaume, comme celle qui est reproduite sur la figure 82. La Bretagne et le centre de la France ont encore de nombreux villages, dont les toitures en chaume, toutes remplies de mousses, de lichens, et souvent recouvertes de touffes de giroflées ou d'iris, offrent aux peintres des colorations exquises. Après 1830, les paysagistes ont fait de très nombreuses représentations

de ce genre de motifs qui est presque entièrement délaissé aujourd'hui.

Dans les pays où les forêts sont abondantes, les villages sont généralement bâtis en bois, et leurs toits sont plus ou moins inclinés suivant que le climat est plus ou moins exposé aux fortes pluies ou aux accumulations de neiges. Un ancien village russe de la province de Tver, reproduit sur la figure 83, montre assez bien l'aspect d'un village en bois dans les contrées septentrionales. La Suisse a aussi ses chalets qui ont dans leur construction une véritable élégance, avec leurs balcons découpés à jour, leurs escaliers extérieurs et leurs grands toits avancés.

Van der Heyden est le premier artiste qui ait consacré son talent à la représentation des villes. Des maisons alignées le long d'une rue ou sur une place carrée, des murs dont on peut compter les briques, des re-



Fig. 82. — Chaumière normande. (Tableau de Richet, Salon de 1879.)

présentations d'édifices dont l'architecture est toujours insignifiante, des pavés fuyant vers la ligne d'horizon dans une perspective implacable, des toits auxquels il ne manque pas une tuile, des cheminées qui profilent leur silhouette sur le ciel : voilà le cercle assez monotone où il se meut d'habitude, et qui n'a rien par lui-même de bien attrayant. Pourtant les tableaux de Van der Heyden se trouvent dans toutes les galeries, et on s'arrête avec plaisir pour les regarder. C'est que toutes ces choses qui ne nous plaisent pas ont eu le don de captiver son esprit. Il s'est passionné pour ces rues bordées de maisons, pour ces grandes places régulières, dont la propreté fait honneur à l'édilité du temps. Il a rendu avec une patience minutieuse tous les plus petits détails de la construction, parce qu'il s'est plu à en examiner de près la structure; mais, comme il aimait aussi à en considérer l'aspect dans son ensemble,

il a su donner à ses tableaux une unité qui frappe de loin ; car, bien



Fig. 83. — Construction de bois en Russie.

qu'on puisse examiner à la loupe le travail rigoureusement exact du peintre, on juge très bien l'aspect général de l'œuvre, quand on se

tient à une certaine distance, le détail qui séduit l'artiste ne l'entraîne pas dans la sécheresse et ne l'absorbe jamais au détriment de l'effet.

Dans l'école italienne, Canaletti et Guardi sont les seuls peintres qui se soient attachés à la représentation d'une ville, et Venise est la seule ville qu'ils aient représentée. Cette ville, du reste, a un singulier attrait pour les artistes : Ziem y a trouvé les motifs de ses meilleurs tableaux. Gérôme, Berchère, Marilhat se sont attachés à rendre l'aspect si original des villes d'Orient; Brest s'est fait une spécialité des vues de Constantinople; Nittis a montré Paris et Londres sous les aspects les plus variés. Aujourd'hui, tout un groupe de jeunes peintres, parmi lesquels il faut nommer Béraud, Loir et Lapostolet, s'attachent à rendre les rues de



Fig. 84. — L'avenue des Ternes. (Tableau de Lapostolet.)

Paris. Les faubourgs, et notamment Bercy, Montrouge ou Batignolles, fournissent aux artistes qui suivent cette voie des motifs souvent très originaux, que tout le monde connaissait avant eux ; mais ces peintres ont le mérite d'être les premiers qui les aient analysés et qui en aient exprimé le côté pittoresque (fig. 84).

On a dit avec raison que l'agencement pittoresque des anciennes cités disparaissait au fur et à mesure que l'accroissement de la richesse publique faisait naître chez les habitants le besoin du confortable. La Bretagne, l'Auvergne, et les départements qui avoisinent les Pyrénées, ont encore des villes dont les rues ont conservé leur ancienne physionomie, mais elles disparaissent peu à peu pour être remplacées par des constructions nouvelles, et on peut prévoir le temps où des sujets comme celui que reproduit la figure 85, d'après madame Nathaniel de Rotschild, ne pourront plus être dessinés d'après nature.

Que l'habitant des villes éprouve du plaisir à voir accrochées dans son appartement des toiles qui lui rappellent la campagne et ses délicieuses rêveries, il n'y a rien là qui puisse surprendre ; mais qu'un homme qui demeure dans une rue large, bien aérée, tirée au cordeau, garnie de larges trottoirs, bordée de maisons neuves et blanches, de boutiques soi-

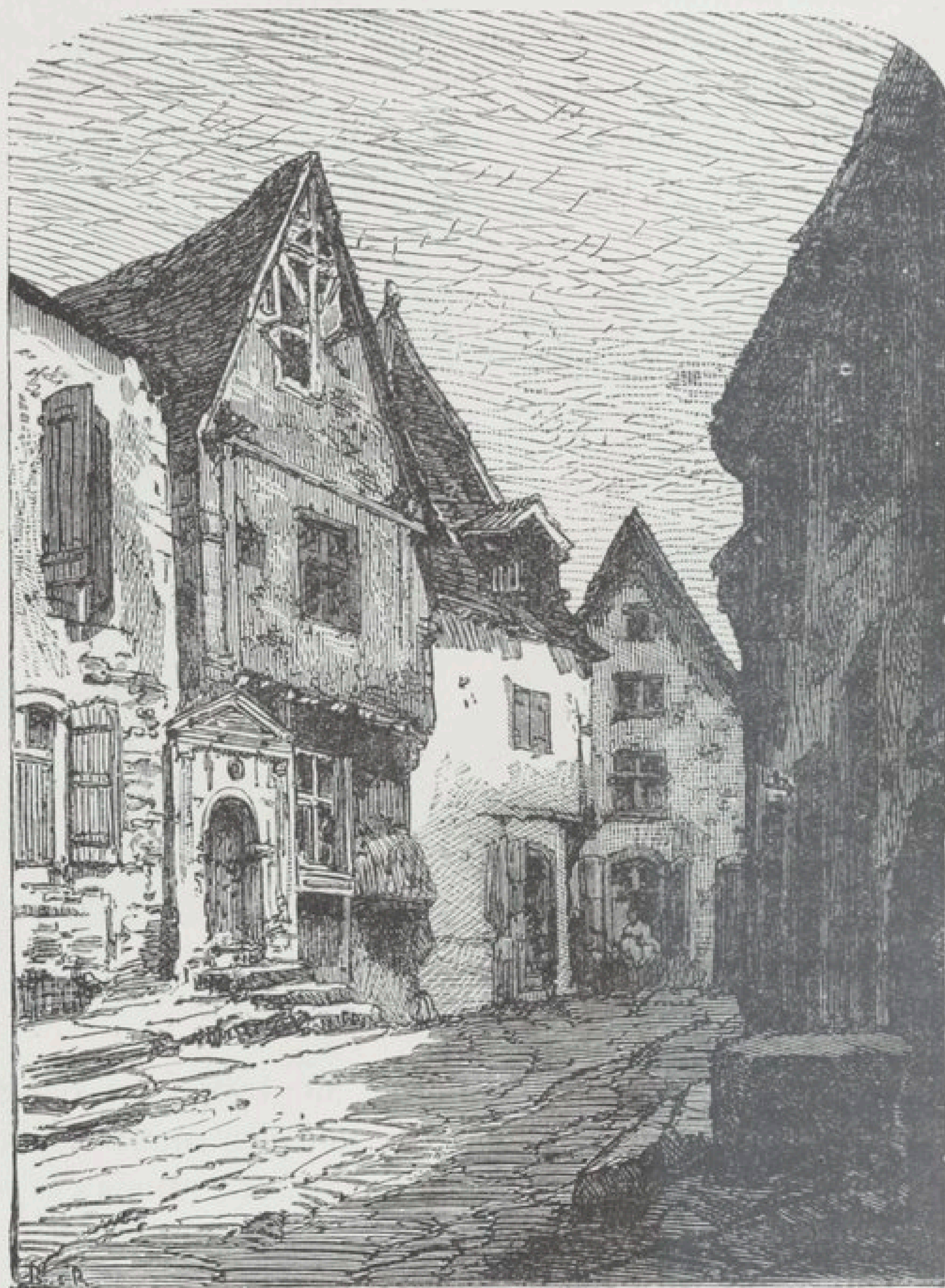


Fig. 85. — Une rue de Salies (Béarn), par madame N. de Rotschild.

gneusement entretenues, se complaise à voir la représentation d'une ruelle dans laquelle il éviterait certainement de passer, si elle était dans son quartier, cela ne paraît pas naturel.

Les vieilles maisons que poursuit avec tant d'acharnement le marteau des démolisseurs ont enthousiasmé bien des artistes et donné lieu à une foule de représentations peintes, dessinées ou gravées. L'une d'elles peut

tomber entre les mains d'un membre d'une édilité qui la trouvera charmante, et qui pourtant, dans le sein du conseil municipal, voterait peut-être la démolition de cette ruelle dont l'interprétation par l'art donne un résultat si piquant. En dessinant d'après nature les détails de ces antiques maisons, l'artiste s'est vu sans doute entouré de groupes nombreux et sans cesse renouvelés; il a entendu demander autour de lui pourquoi on tirait en portrait ces vieilles masures, quand il y avait dans la ville des maisons toutes neuves, et par conséquent plus belles. Il est même probable qu'en dessinant sa vieille rue, l'artiste a supprimé bien des parties qui lui semblaient trop modernes, et que son tableau est une restitution plutôt

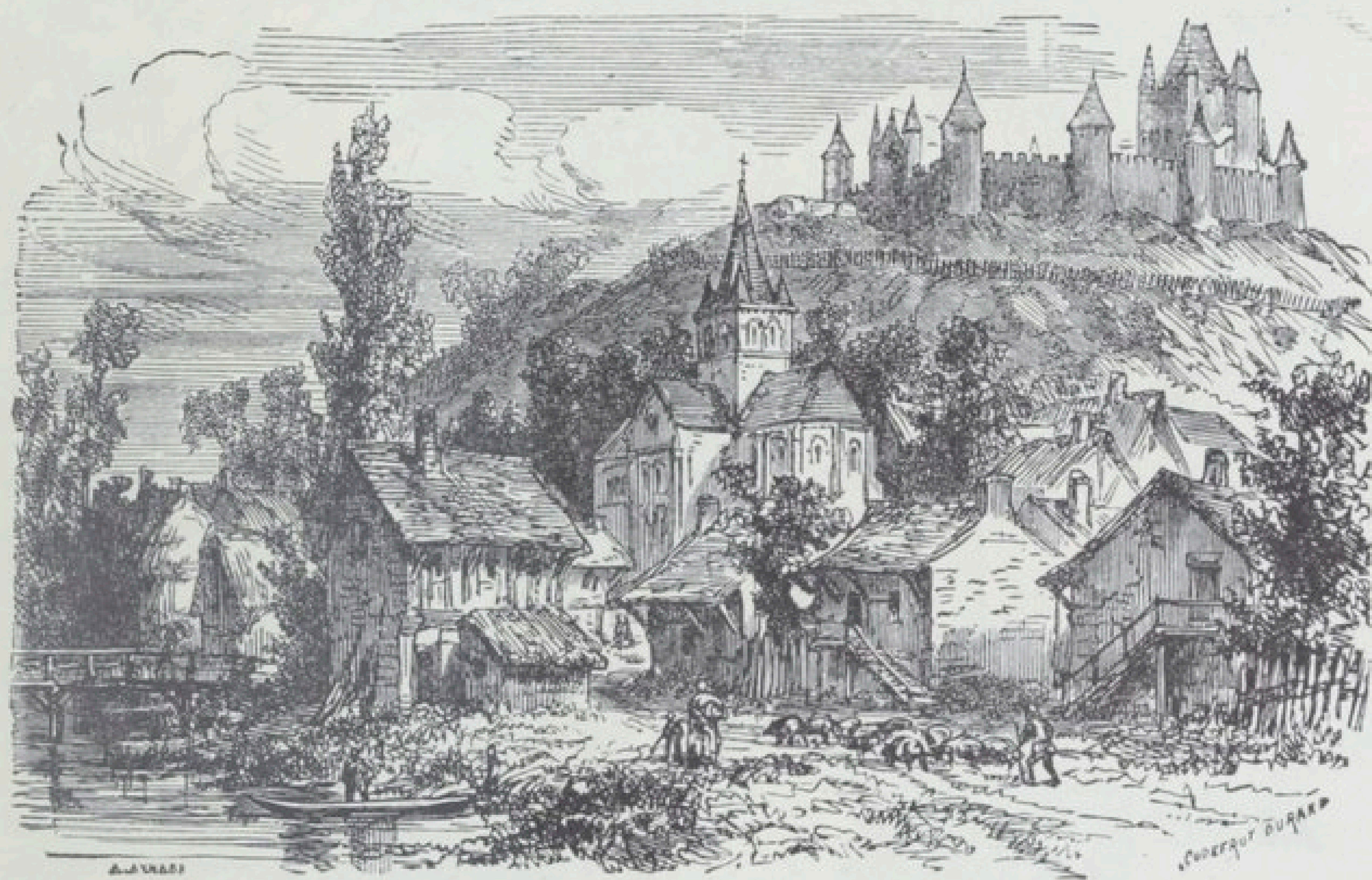


Fig. 86. — Un village, par G. Durand.

qu'une imitation rigoureusement exacte. Ce n'est pas sans raison qu'un intérêt puissant s'attache pour nous aux représentations des vieilles constructions. Si les gens illettrés ne voient là qu'une bizarrerie de goût, l'artiste y trouve un vif attrait par la tournure pittoresque, et le penseur sent s'éveiller en lui mille souvenirs. Chaque maison présente une silhouette particulière et ne ressemble pas à sa voisine. Voici la boutique d'ancien style, courte, basse, massive, et en retrait sous le reste de la maison, qui abritera contre la pluie les marchandises qu'on voulait mettre à l'étalage : puis c'est l'élégante tourelle qui marque l'encoignure de la rue, c'est le clocher qui profile son toit sur le ciel.

L'église est toujours le point central du village, même lorsqu'elle est à une certaine distance des habitations; c'est elle qui donne à la représentation la note décisive, qui imprime au pays un caractère particulier.

C'est ce qu'on peut voir dans la figure 86 qui représente un groupe d'habitations, disposées autour d'une église et au pied d'un coteau sur lequel est un château fort. Cette disposition est celle qui a dominé pendant tout le moyen âge ; aujourd'hui, le château fort a disparu et ne se montre plus guère qu'à l'état de ruine ; mais l'église, à demi perdue dans le feuillage, s'élève encore presque partout au milieu des maisons qui constituent le village.

La figure 87 est un fac-simile d'une eau forte de Van der Meulen qui



Fig. 87. — Village, d'après une eau-forte de Van der Meulen.

nous montre la disposition d'un village flamand au dix-septième siècle. Des chariots circulent sur la route dont les ornières sont fortement accentuées, et on aperçoit au fond l'église, accompagnement indispensable d'une représentation de ce genre.

Quand le clocher n'apparaît pas au milieu des habitations, ce n'est plus un village qu'on a sous les yeux, mais simplement un hameau, comme dans la jolie composition de Charles Jacques que reproduit la figure 88.

Aucun artiste n'a su mieux que Charles Jacques rendre les planches mal jointes d'une porte rustique, la surface dégradée d'un pan de mu-



Fig. 88. — Le hameau. (Dessin de Ch. Jacques).

raille, les animaux vivants et crottés, pataugeant dans l'eau croupie des mares, le fumier où se vautrent les cochons, et toutes ces choses laides et déplaisantes, qu'on fuit dans la nature et que l'art a le don de rendre charmantes. Quelle loi mystérieuse nous pousse donc à rechercher la copie des choses dont nous n'aimons pas l'original, et pourquoi avons-nous du plaisir à placer dans un salon où tout est propre et reluisant, un petit tableau qui rappelle l'idée d'un endroit fétide et misérable? C'est le miracle de l'art; l'homme de talent sait donner de l'attrait à toutes choses, sans en atténuer la réalité. Une vieille brouette, une corde à puits, un baquet, suffisent pour égayer une cour rustique, et quelques



Fig. 89. — Moulin de Simoneau à Pont-Aven (Finistère). (Tableau de Grandsire, Salon de 1877.)

animaux épars dans les champs animent le paysage le plus insignifiant et le plus dénudé.

Les moulins à eau sont peut-être, parmi les constructions rurales, celles que les peintres affectionnent le plus. Toujours placé le long d'un cours d'eau, généralement accompagné de petits îltos verdoyants, le moulin à eau, avec ses charpentes mouillées visibles extérieurement, ses écluses, ses appentis et les herbes aquatiques qui croissent aux environs, forme souvent un motif des plus pittoresques, comme on peut le voir dans celui que représente le tableau de M. Grandsire (fig. 89). Toutefois c'est encore là un genre de représentations qui tend à disparaître ; car l'industrie moderne substitue partout aux vieux moulins de nos pères des constructions beaucoup plus vastes, assurément mieux ordonnées et plus commodes, mais dont l'aspect n'a plus aucune rusticité.

Le genre rustique est en train de subir une transformation, parce que

la campagne elle-même se transforme. On ne refera plus aujourd'hui les chaumières agrestes de Flers et de Cabat, par la raison qu'on ne bâtit plus de chaumières semblables, et que celles qui existent encore disparaissent sans être remplacées. Le vieux hameau délabré qui plaisait tant aux peintres, il y a une trentaine d'années, tend à disparaître et les grandes fermes industrielles se multiplient en raison même des progrès croissants de l'agriculture. Les amis du pittoresque peuvent s'en affliger, mais l'art, qui sait s'accommoder à tout, trouvera peut-être là des inspirations nouvelles, justement parce qu'il n'a pas encore cherché dans cette direction.

Les Ruines. — Un édifice dégradé par le temps a une beauté qui lui est particulière : les lignes impérieuses de l'architecture sont interrompues par les parties manquantes qui jettent de l'irrégularité dans l'ensemble, et la végétation qui croît spontanément parmi les débris forme des notes étranges que le constructeur n'avait pas prévues, mais qui font naître chez le spectateur des rêveries souvent pleines de charme. Ce genre de représentations, qui n'est plus du tout de mise aujourd'hui, a été très goûté sous la Renaissance, et derrière les madones pieusement agenouillées des maîtres florentins, on aperçoit souvent un débris de monument, ou un fragment d'architecture antique. Les écrivains de l'art chrétien ont vu là un symbolisme, et ces ruines, qui expriment suivant eux l'écroulement du vieux monde païen, seraient l'accompagnement naturel de la scène du premier plan, où l'on voit l'Enfant-Dieu, venu pour sauver le genre humain.

On ne saurait dire la même chose des peintres hollandais du dix-septième siècle, qui aimaient aussi à faire figurer des ruines dans leurs tableaux; Berghem et Karel du Jardin, qui ont souvent placé des débris d'architecture à côté de leurs troupeaux, n'avaient assurément aucune intention philosophique. Il en est de même pour Claude Lorrain, qui, lorsqu'il place une ruine à côté d'un bouquet d'arbres (fig. 90), n'a certainement pas d'autre but que de faire un heureux agencement.

Le dix-huitième siècle avait la passion des ruines ; un parc n'aurait pas été complet, sans une petite ruine élevée tout exprès pour le plaisir des yeux. Dans les tableaux, on ne s'en tient plus à la donnée exclusivement pittoresque de l'époque précédente. Les peintres ne manquent pas de mettre parmi les décombres un berger insouciant qui garde son troupeau, et un philosophe qui indique du geste les colonnes écroulées et semble parler sur les vicissitudes des empires. Tout cet art est bien artificiel, néanmoins il a donné le jour à quelques ouvrages remarquables.

Hubert Robert, dans l'école française, a été surnommé le *peintre des ruines*, à cause des sujets qu'il traite habituellement. Les ouvrages de cet artiste, qui remontent à la fin du dix-huitième siècle, sont

un mélange de fantaisie et d'exactitude. Le genre auquel il s'est adonné ne serait plus admissible aujourd'hui, où l'on exige dans une

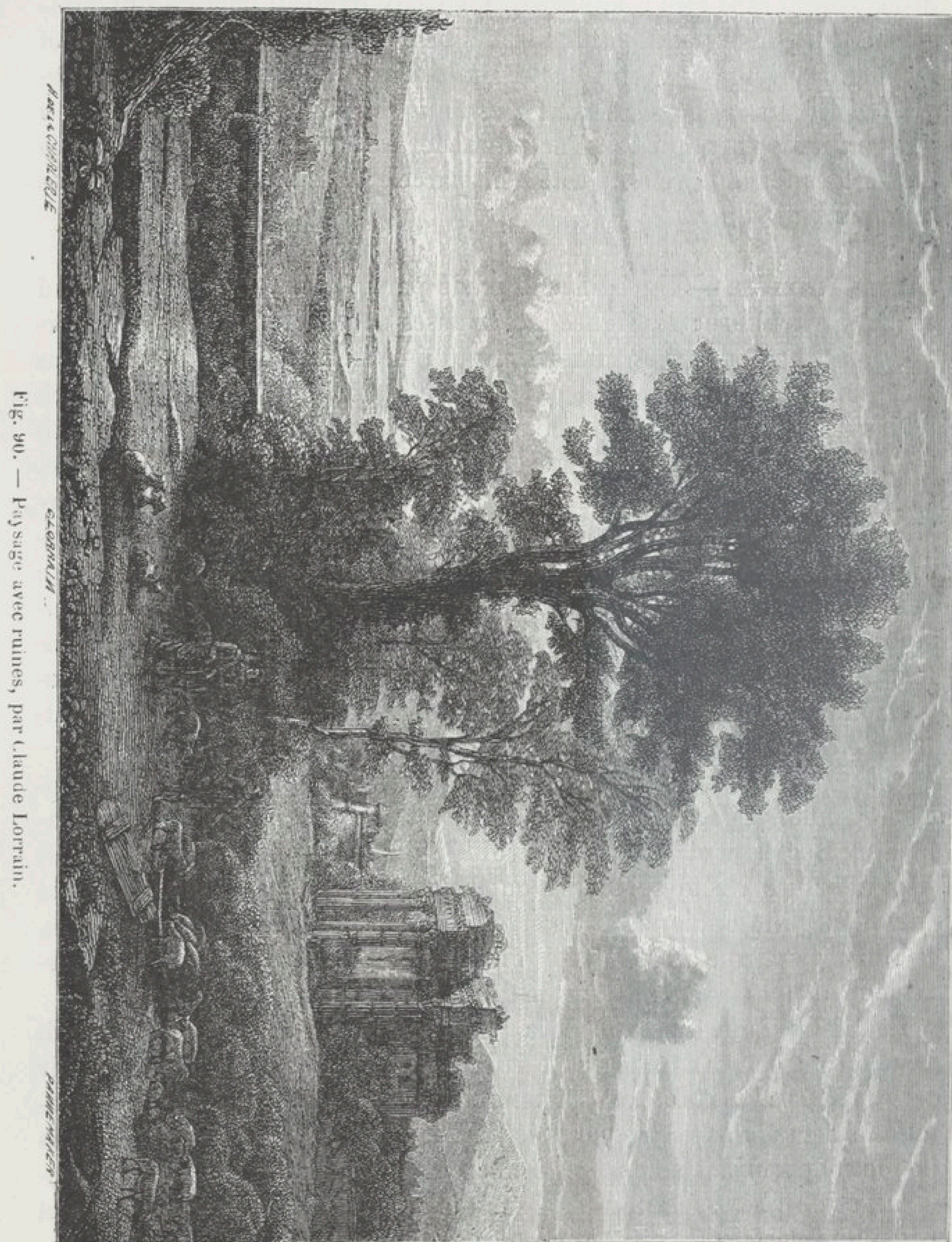


Fig. 90. — Paysage avec ruines, par Claude Lorrain.

représentation toute l'exactitude d'un compte rendu. Pour accentuer davantage la scène qu'il veut exprimer, il modifie dans une certaine mesure ce qu'il a sous les yeux, élimine certaines parties, pour en faire

valoir d'autres, et ne s'astreint jamais à une représentation littérale. Ainsi il n'hésite pas, pour rendre une silhouette plus heureuse, à rapprocher des corps d'édifices qui se trouvent éloignés dans la nature, à ajouter à ses ruines des colonnes disparues depuis longtemps ; il dégrade à dessein des parties de bâtiments maladroitement restaurées, fait brouter les chèvres au milieu des broussailles dans un lieu qui, réellement, est pavé et garni de trottoirs, remplace par des chapiteaux écroulés et des débris d'entablement la boutique occupée par un café ou une modiste. Le graveur Piranési et tous les artistes de cette époque procèdent de la même manière; ils étaient contemporains de Volney et n'eussent pas eu le cachet de leur temps, s'ils avaient compris la peinture autrement.

« Les ruines, dit Chateaubriand, ont des accords particuliers avec leurs déserts, selon le style de leur architecture, les lieux où elles se trouvent placées, et les règnes de la nature au méridien qu'elles occupent. Dans les pays chauds, elles sont privées de ces graminées qui décorent nos châteaux et nos vieilles tours; mais aussi de plus grands végétaux se marient aux plus grandes formes de leur architecture. A Palmyre, le dattier fend les *têtes d'hommes et de lions* qui soutiennent les chapiteaux du *temple du Soleil.* Le palmier remplace de sa colonne la colonne tombée, et le pêcher, que les anciens consacraient à Harpocrate, s'élève dans la retraite du Silence. On y voit encore une espèce d'arbres, dont le feuillage échevelé, et les fruits en cristaux, forment avec les débris pendants de beaux accords de tristesse. Une caravane arrêtée dans ces déserts y multiplie les effets pittoresques. Le costume oriental allie bien sa noblesse à la noblesse de ces ruines; et les chameaux et les dromadaires semblent en accroître les dimensions, lorsque, couchés entre de grands fragments de maçonnerie, ces énormes animaux ne laissent voir que leurs têtes fauves et leurs dos bossus. Les ruines changent de caractère en Égypte : souvent elles étalent, dans un petit espace, toutes les sortes d'architecture et toutes sortes de souvenirs. Le sphynx et les colonnes du vieux style égyptien s'élèvent auprès de l'élégante colonne corinthienne ; un morceau d'ordre toscan s'unit à une tour arabe. D'innombrables débris sont roulés dans le Nil, enterrés dans le sol, cachés sous l'herbe ; des champs de fèves, des rizières, des plaines de trèfle s'étendent à l'entour. Quelquefois des nuages, jetés en ondes sur les flancs des ruines, les partagent en deux moitiés : le chakal, monté sur un piédestal vide, allonge son museau de loup derrière le buste d'un Pan à tête de bélier ; la gazelle, l'autruche, l'ibis, la gerboise sautent parmi les décombres, et la poule sultane s'y tient immobile, comme un oiseau hiéroglyphique de granit et de porphyre. La vallée de Tempé, les bois de l'Olympe, les côtes de l'Attique et du Péloponèse étalent de toutes parts des ruines de la Grèce. Là commencent

à paraître des mousses, des plantes grimpantes et des fleurs saxatiles; une guirlande vagabonde de jasmin embrasse une Vénus antique, comme pour lui rendre sa ceinture. Une barbe de mousse blanche descend du menton d'une Hébé; le pavot croît sur les feuillets du livre de Mnémosyne, aimable symbole de la renommée passée, et de l'oubli

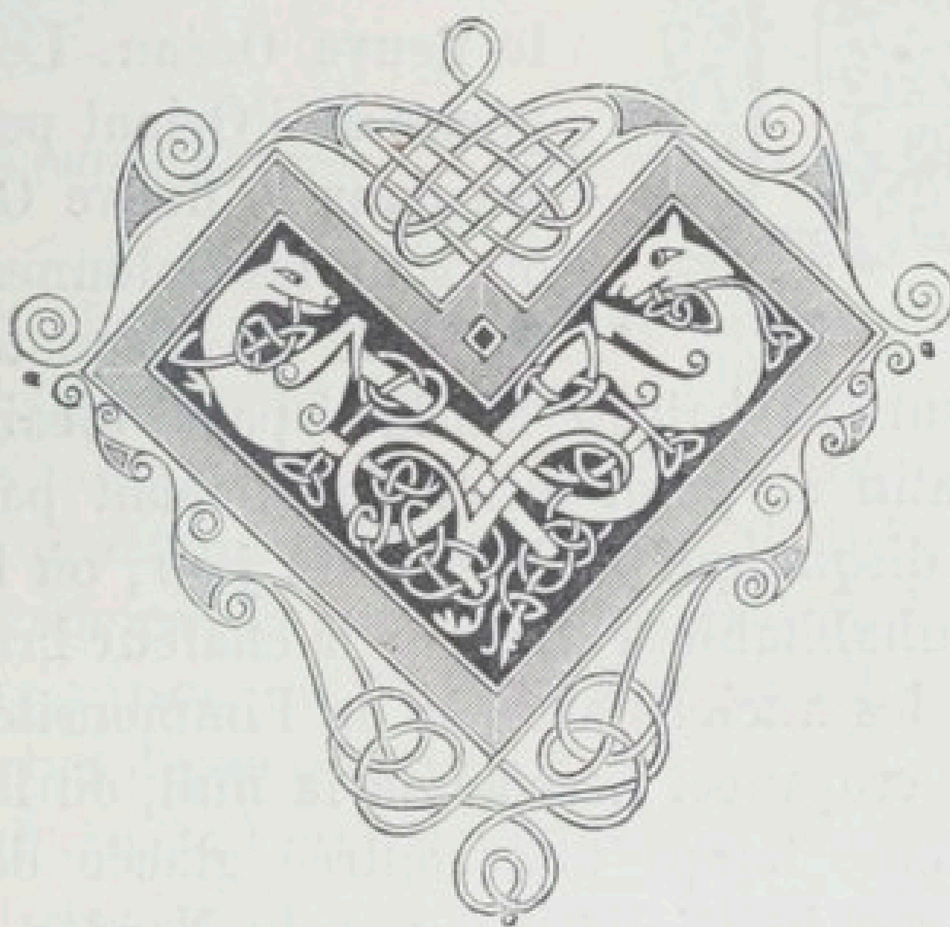


Fig. 91. — Anciens fossés du château de Lavardin, près Montoire. (Tableau de Busson, Salon de 1874.)

présent de ces lieux. Les flots de l'Égée qui viennent expirer sous de croulants portiques, Philomèle qui se plaint, Alcyon qui gémit, Cadmus qui roule ses anneaux autour d'un autel; le cygne qui fait son nid dans le sein d'une Léda; tous ces accidents, produits par les grâces, enchantent ces poétiques débris. Un souffle divin anime encore la poussière des temples d'Apollon et des Muses, et le paysage entier, bai-

gné par la mer, ressemble au beau tableau d'Apelle consacré à Neptune et suspendu à ses rivages. »

Il n'est question ici que des ruines antiques, mais le mouvement romantique de 1830 mit à la mode les ruines du moyen âge. A cette époque nos paysagistes reproduisirent avec un enthousiasme indescriptible tout ce que la France renfermait encore de tours démantelées, de vieilles chapelles abandonnées; chaque Salon voyait invariablement reparaître nos abbayes, nos cloîtres, nos donjons; et on ne manquait pas de les éclairer avec la lune. Peu d'œuvres sérieuses sont sorties de là, et depuis quelques années les ruines ont complètement disparu de nos expositions. Si, à de bien rares intervalles, on aperçoit encore un débris d'église ou de vieux château dans une peinture contemporaine, c'est à la condition qu'elle perde complètement son caractère architectonique, pour se dissimuler derrière le paysage. C'est ainsi que, dans le tableau reproduit par la figure 91, M. Busson nous montre une végétation luxuriante qui a surgi dans les anciens fossés d'un manoir abandonné.



CHAPITRE VI

LES DIVISIONS DU MONDE

Monde connu des Anciens. — Les cinq parties du Monde.



onde connu des Anciens. — Les idées que les anciens se faisaient de la Terre et de ses divisions ont varié avec les différentes périodes de la civilisation. Pour Homère, le monde est un disque, ayant la Grèce pour centre et entouré de tous côtés par le fleuve Océan. Le soleil, parti des portes de l'Orient pour aller se plonger dans le fleuve Océan, à l'endroit où sont les colonnes d'Hercule, fait du côté de l'équateur le tour du disque terrestre, sur un bateau fabriqué par Vulcain, de manière à se retrouver le matin au point exact d'où il était parti la veille. Il y a donc un côté du disque qui est le côté du jour, où la nuit ne paraît jamais, et qui est inhabitable à cause de la chaleur brûlante de l'astre : la vague idée que les anciens avaient de l'immensité du Sahara avait donné lieu à cette croyance. Le côté de la nuit, où le soleil ne paraît jamais, est en même temps une contrée glacée dont les hommes ne sauraient supporter le climat. La mer du Nord et la mer Baltique sont absolument inconnues et, au-dessus de la Thrace, les hommes ne se figurent pas autre chose que de la neige. Les idées d'Homère sont exactes quand il parle des pays qu'il connaît et deviennent fausses dès qu'il s'agit des contrées lointaines : ses connaissances précises en géographie ne s'étendent pas au delà d'un rayon de cent cinquante lieues (fig. 92).

Les croyances religieuses des Grecs ont entretenu longtemps l'idée que Delphes était le centre du monde : on n'en pouvait douter, puisque

Jupiter lâchant au même moment deux oiseaux aux deux extrémités du monde, ils prirent en même temps leur vol et se rencontrèrent juste au-dessus de l'endroit où est le sanctuaire le plus vénéré de l'antiquité. Cependant, au cinquième siècle avant notre ère, les voyages d'Hérodote firent connaître aux Grecs plusieurs contrées très vastes qu'ils ne connaissaient pas avant lui. Les idées sur la configuration du monde commencèrent à se modifier et Hérodote lui-même nous dit : « Je ne connais point le fleuve Océan, et il me semble que c'est Homère ou quelques anciens poètes qui ont inventé cette dénomination ou l'ont introduite dans leurs poèmes. »

On divisait généralement le monde en trois parties : « Je ne puis



Fig. 92. — Le monde suivant Homère.



Fig. 93. — Le monde suivant Hérodote.

conjecturer, dit Hérodote, pourquoi la terre étant une, on lui donne trois différents noms, qui sont des noms de femmes : Europe, Asie, Libye, et je n'ai pas pu savoir comment s'appelaient ceux qui ont ainsi divisé la terre, ni d'où ils ont pris les noms qu'ils lui ont donnés. » La Lybie était pour les anciens la contrée que nous appelons Afrique ; Hérodote prolonge l'Asie jusqu'au Nil, et l'Europe est à ses yeux la plus grande des trois parties du monde (fig. 93).

L'opinion que la terre était un disque plat fut peu à peu abandonnée, et Aristote (fig. 94) enseignait que la terre était sphérique : il croyait même qu'on pouvait se rendre aux Indes par les colonnes d'Hercule (détroit de Gibraltar). Cette opinion fut partagée longtemps par les géographes anciens.

En général, du reste, le système d'Aristote, sauf quelques modifications sur des points de détail, demeura longtemps la base de la géographie, comme celle des autres sciences; mais les études géographiques prirent, à partir d'Ératosthènes, un caractère scientifique de plus en plus déterminé. « Au troisième siècle, dit M. Levasseur, Ératosthènes d'Alexan-

drie mesurait avec exactitude la circonférence du globe et dressait une mappemonde d'après les longitudes et les latitudes (fig. 95); Hipparque, le plus grand des astronomes de l'antiquité, divisa le globe terrestre en 360 degrés, construisit une sphère en tenant compte du



Fig. 94. — Le monde suivant Aristote.

rétrécissement des degrés de longitude, à mesure qu'on approche des pôles, et imagina la projection stéréographique. »

La croyance générale au temps d'Auguste était que la zone tempérée était seule habitable, et comme on ne supposait pas que l'équateur,

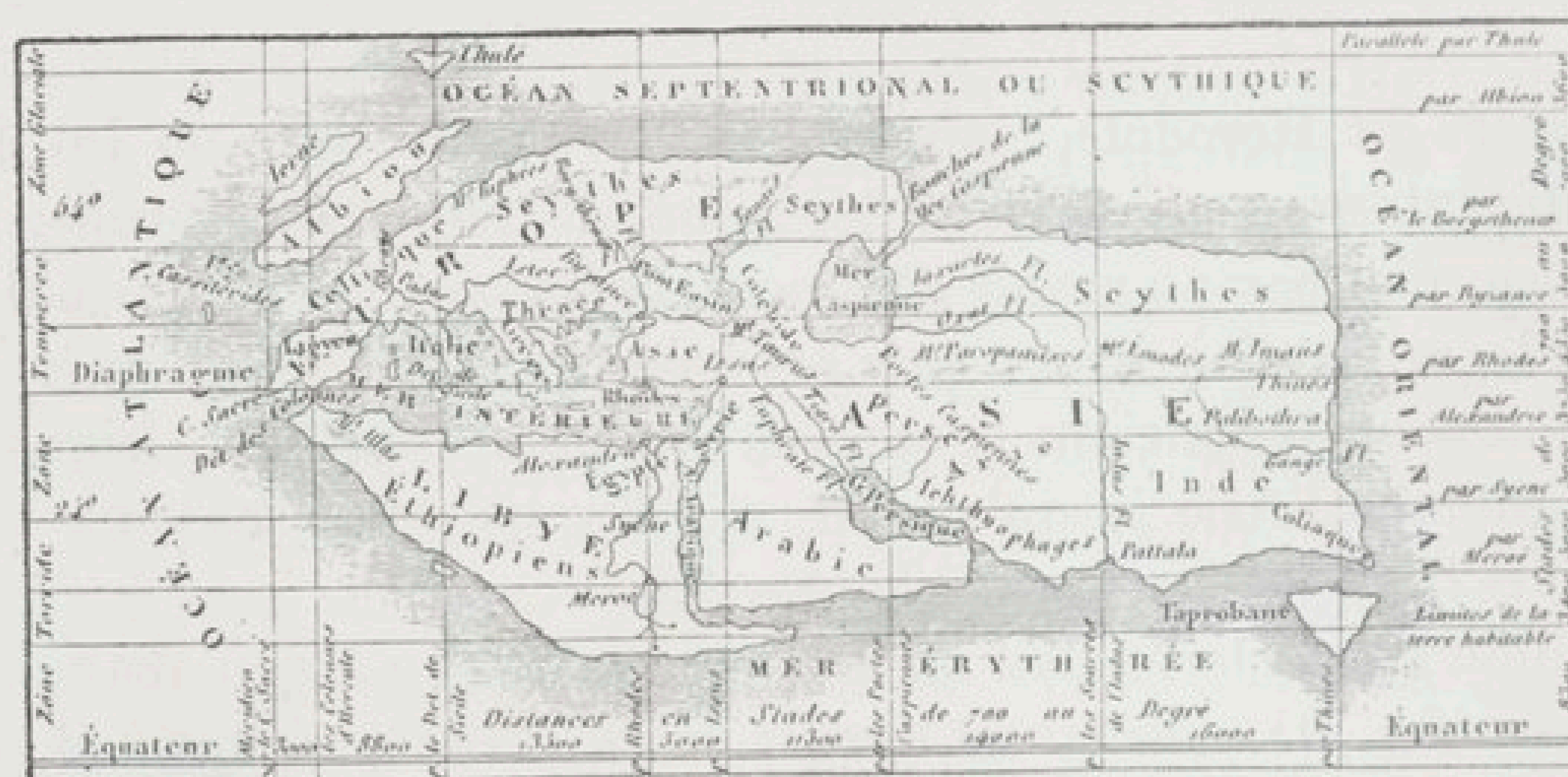


Fig. 95. — Le monde suivant Ératosthènes.

pas plus que le pôle, pussent être franchis, la terre habitée était, aux yeux des géographes, contenue tout entière dans l'hémisphère boréal. « Le ciel, dit Pline, est divisé en cinq parties qu'on appelle zones : un froid rigoureux et des glaces éternelles assiègent toutes les contrées adjacentes aux deux zones extrêmes, c'est-à-dire qui entou-

rent les deux pôles, l'un appelé boréal, l'autre appelé austral; une obscurité perpétuelle y règne, l'influence des astres plus doux y est étrangère, et il n'y a d'autre lumière que la réflexion blanchâtre du givre. La zone du milieu, par où passe l'orbite du soleil, est embrasée par les feux, et la chaleur trop voisine la brûle. Deux zones seulement, intermédiaires à la zone torride et aux zones glaciales, sont tempérées; et encore ne *sont-elles pas accessibles l'une à l'autre*, à cause des feux que lancent les astres. Ainsi le ciel nous enlève trois parties de la terre, et nous ignorons ce qui est la proie de l'Océan. »

Remarquons que, dans le système des anciens géographes, la terre habitée nous apparaît toujours sous la forme d'une grande île entourée d'eau. Strabon suppose le monde sous la forme d'une sphère



Fig. 96. — Le monde suivant Strabon.

et il n'a pas l'air de regarder comme une chose impraticable, l'idée de faire le tour du monde (fig. 96).

« Les périples exécutés, soit autour du côté oriental de la terre qui est celui qu'habitent les Indiens, soit autour du côté occidental, qui est celui qu'occupent les Ibères, ont été poussés loin, tant au nord qu'au midi, et l'espace qui demeure encore fermé à nos vaisseaux, faute de relations établies entre nos marins, et les périples qu'exécutent en sens contraire des peuples analogues, cet espace, disons-nous, est peu considérable, à en juger par les distances parallèles que nos vaisseaux ont déjà parcourues... Ceux qui, ayant entrepris le périple de la terre, sont revenus sur leurs pas, ne l'ont pas fait, de leur aveu même, pour s'être vu barrer et intercepter le passage par quelque continent, mais uniquement à cause du manque de vivres, et par peur de la solitude, la mer demeurant toujours aussi libre devant eux. » (Strabon.)

Ptolémée, qui vivait à Alexandrie au deuxième siècle de l'ère chrétienne, marque le point culminant atteint par la science géographique

dans l'antiquité. M. Levasseur résume ainsi les connaissances de son temps : « Pour lui, la Méditerranée demeurait toujours le centre, sinon du monde connu, du moins de la civilisation. L'Europe n'était que très imparfaitement connue dans sa portion nord-ouest, c'est-à-dire la Sarmatie ; on soupçonnait à peine, sous le nom de Thulé, l'Islande (?) et la Scandinavie que l'on considérait comme une île. L'Afrique ou Libye n'avait vu explorer ses côtes que vers l'équateur, à l'ouest, et jusqu'au cap Prasum (cap Delgado ?), à l'est. Quant à l'intérieur de l'Asie, à l'est de la Caspienne et au nord des monts Imaüs (l'Himalaya ?), on n'en avait que des idées très vagues et on dessinait assez grossièrement ses côtes méridionales jusqu'à la Chersonèse d'or (Indo-Chine) et aux îles de la Malaisie. On avait cependant quelque notion du pays des Sines (Chinois) ; et un navigateur était même allé

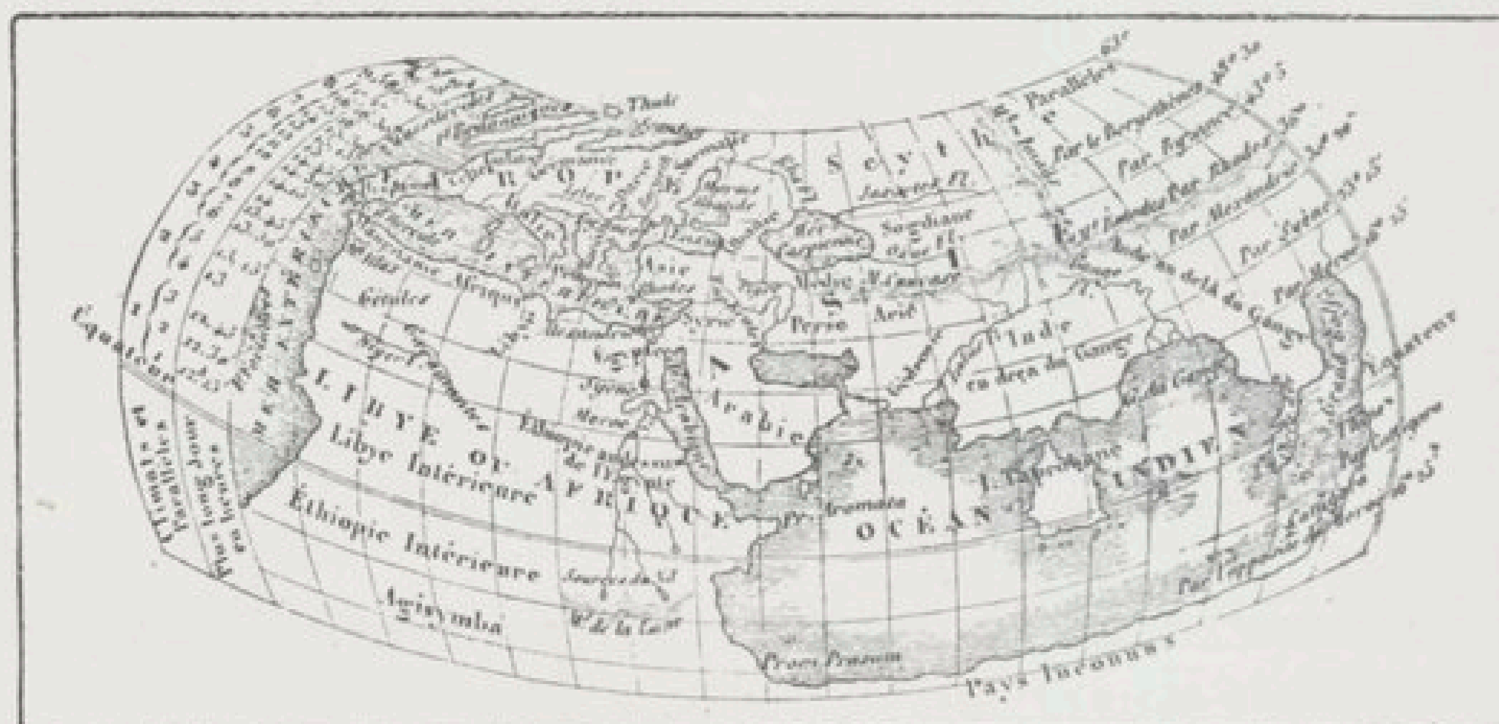


Fig. 97. — Le monde suivant Ptolémée.

par le Grand Golfe (mer de Chine ?) jusqu'à Cattigara (probablement Canton). Mais, par une erreur qui retarda peut-être les découvertes du moyen âge, Ptolémée crut que la côte d'Afrique, se prolongeant à l'est, se rattachait à l'extrémité méridionale de l'Asie, enfermant au midi la mer Erythrée (océan Indien) au milieu de terres brûlantes et inhabitables (fig. 97). »

Les premiers chrétiens, considérant l'Écriture Sainte comme un livre révélé, pensaient que toute vérité y était contenue, et qu'en dehors de lui il ne pouvait y avoir qu'erreur. Les premières attaques des Pères se dirigèrent contre l'idée que l'hémisphère austral pouvait porter des habitants, comme l'hémisphère boréal, idée qui commençait à se répandre au temps de saint Augustin.

« Quant à ce qu'on nous conte, dit saint Augustin dans la *Cité de Dieu*, qu'il y a des antipodes, c'est-à-dire des hommes dont les pieds sont opposés aux nôtres, et qui habitent cette partie de la

terre où le soleil se lève quand il se couche pour nous, il n'en faut rien croire. Cette assertion n'est appuyée sur aucun témoignage historique, mais sur des conjectures et des raisonnements, parce que la terre étant suspendue en l'air et ronde, ils s'imaginent que la partie qui est sous nos pieds n'est pas sans habitants. Mais ils ne considèrent pas que, supposé même que la terre soit ronde, il ne s'en suivrait pas que la partie qui nous est opposée ne fût point couverte d'eau. D'ailleurs, quand elle ne le serait pas, quelle nécessité y aurait-il qu'elle fût habitée, puisque d'un côté l'Écriture, dont les prédictions accomplies attestent la véracité pour le passé, ne saurait être soupçonnée de mensonge, et que de l'autre, il y a trop d'absurdité à dire que quelques hommes aient traversé une si vaste étendue de mer, pour aller peupler cette autre partie du monde. »

Lactance est encore plus explicite et nie formellement que le ciel puisse être vu sous la terre : « Y a t-il quelqu'un assez extravagant pour se persuader qu'il y ait des hommes qui ont les pieds en haut et la tête en bas ; que tout ce qui est couché dans ce pays-ci est suspendu là-bas ; que les herbes et les arbres y croissent en descendant, et que la pluie et la grêle y tombent en montant ? Faut-il s'étonner que l'on ait mis les jardins suspendus de Babylone au nombre des merveilles du monde, puisque les philosophes suspendent ainsi des champs, des mers, des villes et des montagnes ?..... J'avoue que je ne sais que dire de ces personnes qui demeurent opiniâtres dans leurs erreurs, et qui soutiennent leurs extravagances, si ce n'est que quand elles disputent, elles n'ont point d'autre dessein que de se divertir ou de faire paraître leur esprit. Il me serait aisé de prouver, par des arguments invincibles, qu'il est impossible que le ciel soit au-dessous de la terre. »

Les Pères, ayant tous la même opinion, engagèrent avec les philosophes une polémique qui ne cessa qu'avec la fermeture des dernières écoles de philosophie. Dieu ayant dit dans le livre d'Ezéchiel : « C'est Jérusalem que j'ai placée au milieu des nations, et autour d'elle des pays, » il n'en fallut pas davantage pour faire admettre que Jérusalem était le centre du monde, comme on avait cru autrefois que c'était Delphes. On voulut en outre voir l'image exacte du monde dans le tabernacle que Moïse avait construit par ordre de Dieu, et la terre fut considérée comme une grande chambre, ou plutôt comme une boîte rectangulaire, ayant le ciel pour voûte, et suspendue dans l'espace.

La *Topographie chrétienne* de Cosmas Indicopleustes résume les idées géographiques du sixième siècle. Après avoir réfuté les théories des philosophes sur la sphère terrestre, le moine géographe expose les hypothèses des « vrais chrétiens » sur la figure du monde. « Dieu,

ayant créé la terre, la réunit à l'extrémité du ciel, appuyant les parties inférieures du ciel de quatre côtés et le disposant en voûte au-dessus de la terre dans toute sa longueur; puis, dans la largeur de la terre, il établit le ciel comme un mur qui s'élèverait du haut en bas, formant ainsi une sorte de maison partout fermée ou une longue chambre voûtée, car, dit le prophète Isaïe, « il a disposé le ciel en forme de voûte » ; et Job parle ainsi de la jonction du ciel à la terre : « puis il a étendu « celle-ci comme de la chaux, et l'a soudée comme une pierre carrée ». Comment appliquer ces paroles à une sphère ? Moïse, parlant du tabernacle, qui est l'image de la terre, dit que « sa longueur était de deux « coudées et sa largeur d'une seule ». Nous dirons donc avec le prophète Isaïe que la forme du ciel qui embrasse l'univers est celle d'une voûte ; avec Job, que le ciel fut joint à la terre; et avec Moïse, que la terre est plus longue que large. »

Au reste Cosmas, dans sa description de la Terre, ne s'appuie pas exclusivement sur l'Écriture Sainte : il invoque aussi sa propre expérience, acquise par de longs voyages, et il en tire même des conséquences assez imprévues. « La terre que nous habitons, dit-il, est, dans sa partie septentrionale et occidentale, beaucoup plus élevée et relativement déprimée. On peut s'en convaincre par l'expérience. Quand on navigue vers le nord ou l'ouest, on avance moins rapidement; au retour, au contraire, comme l'on va de haut en bas, on fait la course en peu de jours. Aussi le Tigre et l'Euphrate, qui coulent du nord au midi, sont beaucoup plus rapides que le Nil. »

Pendant toute la première partie du moyen âge, la science géographique n'offrit que des divagations dans le genre de celles qu'on vient de lire; mais, après les croisades, on put renouer la chaîne des connaissances antiques, grâce aux Arabes qui en avaient conservé les traditions. Bientôt le vénitien Marco-Polo (1271-1295) visita la Chine, et, dès le quinzième siècle, les marins dieppois et portugais avaient exploré les côtes d'Afrique. Barthélemi Diaz, en 1486, et Vasco de Gama, en 1497, avaient doublé le cap de Bonne-Espérance. En 1492, le génois Christophe Colomb découvrait le nouveau monde et, la même année, un pilote allemand, Martin Behaim, représentait un globe qui montre que les connaissances géographiques de ce temps dépassaient de beaucoup celles de Ptolémée. L'Amérique fut successivement explorée dans plusieurs parties et, en 1519, Magellan s'engagea dans l'océan Pacifique, après avoir contourné l'Amérique du Sud : il mourut aux Philippines, mais ses vaisseaux revinrent par le détroit de Malacca et le cap de Bonne-Espérance, après avoir fait le tour du monde. La forme sphérique de la terre se trouvait ainsi démontrée par l'expérience.

Les cinq parties du Monde. — On divise généralement le monde

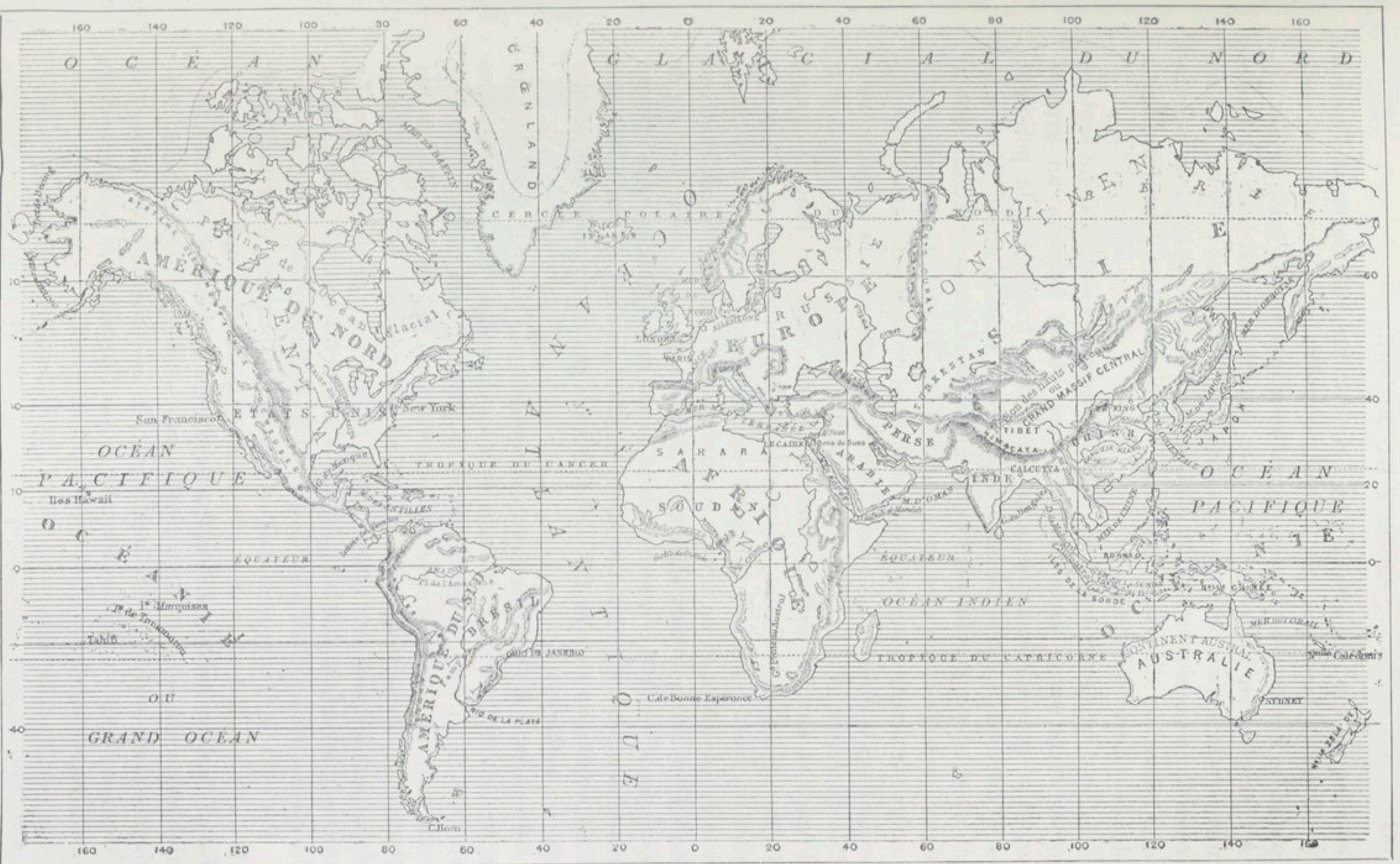


Fig. 98. — Les cinq parties du monde.

en cinq parties : l'Europe, l'Asie et l'Afrique, qui forment l'ancien continent ; l'Amérique qui forme le nouveau ; et l'Océanie qui comprend les îles très nombreuses répandues dans l'océan Pacifique (fig. 98). A l'exception de l'Europe et de l'Asie, dont la limite est fixée arbitrairement, cette division répond assez bien aux formes que présente la terre considérée physiquement. Mais la population est répartie très inégalement dans ces différentes contrées, et la civilisation s'y montre aussi à des degrés très différents.

Les nations qui ont pour les arts des aptitudes similaires ne sont jamais isolées sur la carte, mais elles constituent toujours un groupement géographique, indépendant des limites tracées par la politique, mais circonscrit d'une manière assez nette. Ainsi le grand développement artistique de l'humanité s'est manifesté à peu près exclusivement dans une série de pays qui appartiennent tous à l'ancien continent et qui, malgré la diversité des styles, se succèdent presque sans arrêt de continuité dans la direction de l'Est à l'Ouest. On peut en fixer la limite orientale au Japon et à la Chine, et la limite occidentale au Portugal, à la France et aux îles Britanniques. Dans cette zone qui longe le grand Océan et la mer des Indes, qui enveloppe la Méditerranée et touche à la mer du Nord, l'art a toujours été un besoin et comme une nécessité vitale. Aussi loin qu'on veuille remonter dans l'histoire de ces contrées, on y trouve toujours un style qui a ses périodes d'accroissement ou de décadence, mais qui accuse en tout temps une aspiration vers le beau. Seulement, comme l'idéal humain est multiple dans ses manifestations, l'art prend un caractère différent suivant le génie particulier des peuples qui le pratiquent.

En dehors des contrées que nous venons de signaler, contrées qui appartiennent presque toutes à la zone tempérée et qui sont toutes voisines de la mer, il n'y a guère de pays où l'art soit parvenu à se constituer un style propre. Évidemment on élève des édifices aux États-Unis, et on y peint des tableaux, mais ces édifices et ces tableaux appartiennent aux arts européens et n'ont rien qui les distingue. La même observation peut s'appliquer à toutes les colonies. Enfin, dans les pays sauvages, l'art n'existe qu'à l'état embryonnaire.

Pour étudier les productions artistiques des peuples, il est nécessaire de procéder méthodiquement en allant toujours du simple au composé. En partant des nations chez lesquelles l'art est purement instinctif, pour arriver successivement jusqu'à celles où il s'est élevé le plus haut, nous pourrons en suivre le développement. Nous commencerons donc par l'Océanie, pour étudier ensuite tour à tour l'Amérique, l'Afrique, l'Asie et l'Europe.

OCÉANIE

CHAPITRE PREMIER

LA MÉLANÉSIE

Divisions de l'Océanie. — Australie. — Tasmanie. — Nouvelle-Calédonie. — Nouvelle-Guinée. — Les Archipels.



Divisions de l'Océanie. — L'Océanie se compose du continent australien et d'une grande quantité d'îles éparses dans l'océan Pacifique. On la divise généralement en trois parties : la Mélanésie, comprenant l'Australie, la Tasmanie, la Nouvelle-Calédonie, la Nouvelle-Guinée, les îles Viti, Salomon, les Nouvelles-Hébrides, etc. ; la Malaisie, contenant Bornéo, Sumatra, Java, Timor, les Moluques, les Célèbes, les Philippines, etc. ; la Polynésie, avec les îles Sandwich, Nouka-Hiva, Taïti, Pomotou, l'île de Pâques, Tonga, Samoa, la Nouvelle-Zélande, l'archipel des Marianes, les Carolines, les îles Marshall, Gilbert, etc.

L'Australie. — La terre la plus importante de la Mélanésie est le vaste continent australien, dont les côtes sont en partie occupées par des colonies anglaises très florissantes. L'Australie est cependant peu connue, surtout dans l'intérieur.

Les naturels australiens sont un des plus tristes spécimens des races humaines. Leurs membres sont grêles ; sous une chevelure crépue, apparaît un front étroit et saillant, avec de petits yeux, des narines déme-

surées et une bouche aux lèvres épaisses. Ils se tatouent au moyen d'incisions de différentes sortes formant dessin. Les coquillages jouent aussi un très grand rôle dans leur parure. Quant au costume, il consiste en une peau de kangourou jetée sur les épaules.

Melbourne (194,000 hab.) est la ville la plus importante de l'Australie. Fondée en 1837, elle était déjà une cité florissante, lorsque le comte de Beauvoir la visita en 1866 : « Oui, c'est une surprise, dit-il, de débarquer à Melbourne ; longues files de voitures de place, comme à Londres, théâtres, promeneurs en foule, luxueuses maisons à hauts étages, *policemen*



Fig. 99. — Océanie.

irréprochablement tenus, restaurants ouverts, porteurs ambulants d'affiches passées par devant et par derrière, squares éclairés, tout donne à cette ville, sauf la largeur des rues, la ressemblance la plus frappante avec l'Angleterre, et, depuis que nous avons vu la terre, il me semble que la couleur locale de ces pays-ci consiste précisément à n'être pas couleur locale, et que la colonie ressemble d'une façon inouïe à la métropole. »

Sidney (135,000 hab.) est la plus ancienne ville que les Anglais aient fondée sur le continent australien. « Le panorama qu'offre la rade est unique au monde, dit Henri Rochefort ; ces côtes festonnées de palétuviers, de choux palmistes, d'aloès, de cactus, et découpées en girandoles odorantes, dont les brises du Pacifique respectent le feuillage, rappelaient si peu les bords arides de l'Atlantique, que le

matelot anglais qui, le premier, côtoya Port-Jackson le prit pour un lac intérieur.

« Sydney est traversée dans toute sa longueur par quatre voies parallèles, bordées de maisons faites d'une pierre pâteuse d'un gris sale qui leur donne l'aspect de monuments bâtis en terre glaise. Entre de hautes et volumineuses constructions, s'allongent des séries de maisons à un ou à deux étages. C'est le chez soi, le *home* si cher aux Anglais, qui se retrouve avec cette tendance des habitants d'un quartier à s'isoler le plus possible. Peu de maisons ont pour locataires plus d'une seule famille. Il n'est pas rare de voir six Français habiter sur le même palier. Un des caractères du peuple britannique est l'horreur du voisinage...

« Les monuments les plus sérieusement empreints d'architecture sont les banques. C'est à laquelle fera le plus luxueusement « l'œil » aux capitaux. »

Adélaïde (27,000 hab.), *Collingwood* (20,000 hab.), *Ballarat* (64,000 hab.), *Brisbane* (20,000 hab.), sont des villes intéressantes par l'activité que déploient toujours des cités en voie de formation et appelées à un grand avenir. « Je ne connais rien de bizarre comme une ville naissante, écrivait le comte de Beauvoir en parlant de Brisbane : il y a ici des édifices publics qui sont de vrais palais, et pourtant Brisbane n'est encore qu'un grand village ; les rues sont jalonnées plutôt que tracées, et elles se devinent au milieu d'une forêt de cèdres rouges, de tulipiers, de bois de fer ! Au bout d'une rue qui compte trois ou quatre coquettes boutiques de nouveautés, est un précipice ou un torrent ; plus loin j'ai vu écrit sur une bâtisse : « Trésor public » et il n'y avait alentour que les tentes des émigrants arrivés depuis quelques jours. »

En colonisant les côtes de l'Australie, les Anglais ont apporté dans ces lointaines contrées les besoins de notre civilisation européenne. Sydney, Melbourne, Adélaïde, sont des villes très riches, très peuplées, avec des rues percées à angle droit, des places, des promenades publiques, et des édifices, dont quelques-uns affichent tout le luxe et la somptuosité de nos villes européennes. Quelle sera la place des beaux-arts dans cette société qui, née d'hier, est déjà sous bien des rapports aussi avancée que la métropole ? Il est difficile de le prévoir, mais des efforts ont lieu en ce moment même pour développer un sentiment qui est le couronnement d'une civilisation, mais qu'on trouve rarement à ses débuts : Melbourne et Sydney ont convié nos artistes à une exposition qui n'est pas sans retentissement. Déjà Melbourne a son Musée, où l'on nous signale des œuvres de Gérôme, Bouguereau, Vibert, Layraud, et des ouvrages beaucoup plus nombreux des artistes anglais en renom, Ansdell, Pettie, Herring, Hodgson, etc.

La Tasmanie. — La Tasmanie, autrefois appelée Terre de Van



Fig. 100. — Kanaque, — Kanaque, — Australien.
(D'après les modèles de la galerie ethnographique, au Musée d'artillerie.)

Diémen, est une île située au sud-est de l'Australie, et occupée par les

Anglais depuis 1804. C'est une contrée fertile, d'un climat agréable, et dont le commerce prend tous les jours de l'extension. La capitale, *Hobart-Town* (21,000 hab.), est une ville d'une physionomie tout anglaise et qui n'offre rien de particulier à signaler.

Nouvelle-Calédonie. — La Nouvelle-Calédonie est une grande île entourée par un cercle de récifs entourés par des coraux. Ce pays est

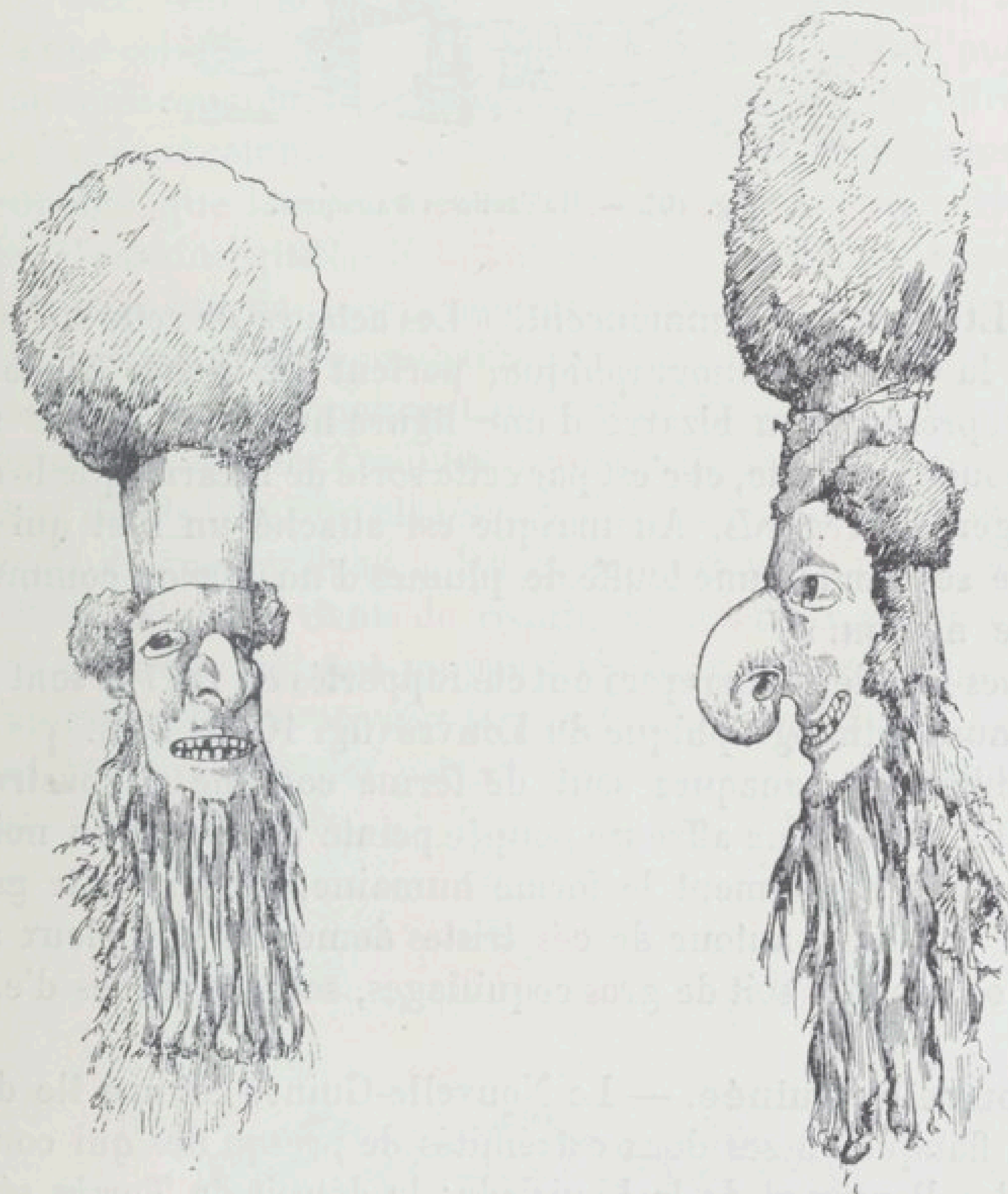


Fig. 101 et 102. — Masques kanaques. (Musée du Louvre.)

depuis quelque temps une colonie française qui sert de lieu de déportation, et dont *Nouméa* est la capitale. Cette colonie, à laquelle on prédit un grand avenir, est encore trop récente pour qu'on puisse y voir poindre une industrie artistique quelconque. Les naturels de l'île sont les Kanaques ; les armes de ces sauvages sont la zagaie, la fronde, la massue; un casse-tête, affectant la forme d'un oiseau du pays nommé Cagou, est considéré comme l'arme nationale par excellence. Les prêtres kanaques jouissent d'une grande considération. Ce sont eux qui, lorsqu'une lutte doit s'engager, vont chercher la *pierre de guerre* et pra-

tiquent les cérémonies qui doivent leur révéler de quel côté sera la victoire. Si l'oracle est favorable, on pousse le cri de guerre : Din ! din !

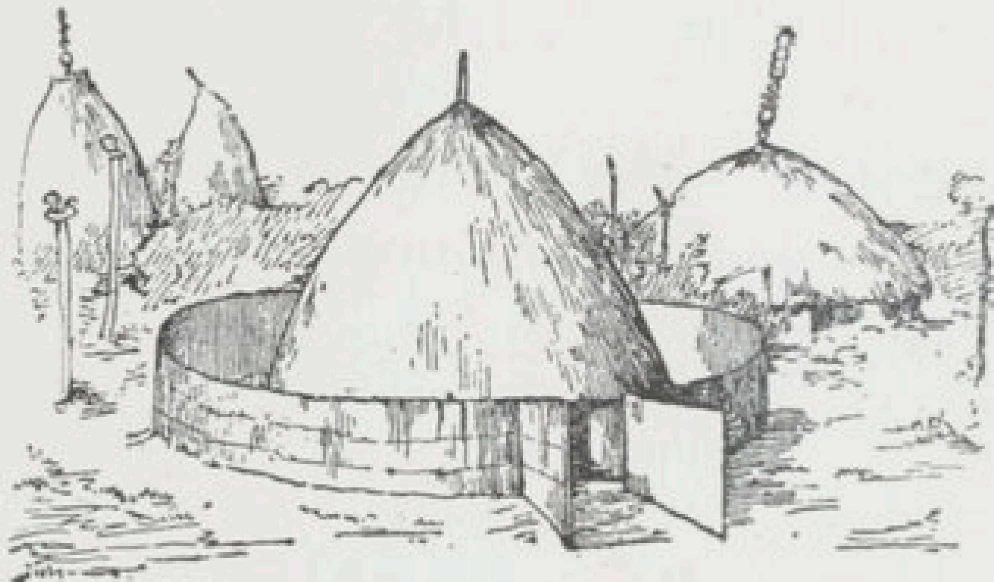


Fig. 103. — Habitations Kanaques.

akatika ! Et les danses commencent. « Les acteurs de cette scène, dit le Guide de la Galerie ethnographique, portent sur la tête la marque de guerre, représentation bizarre d'une figure humaine en bois sculpté, ayant la bouche ouverte, et c'est par cette sorte de lucarne que le danseur peut diriger ses regards. Au masque est attaché un filet qui porte à chacun de ses nœuds une touffe de plumes d'un pigeon commun dans le pays, le noutou. »

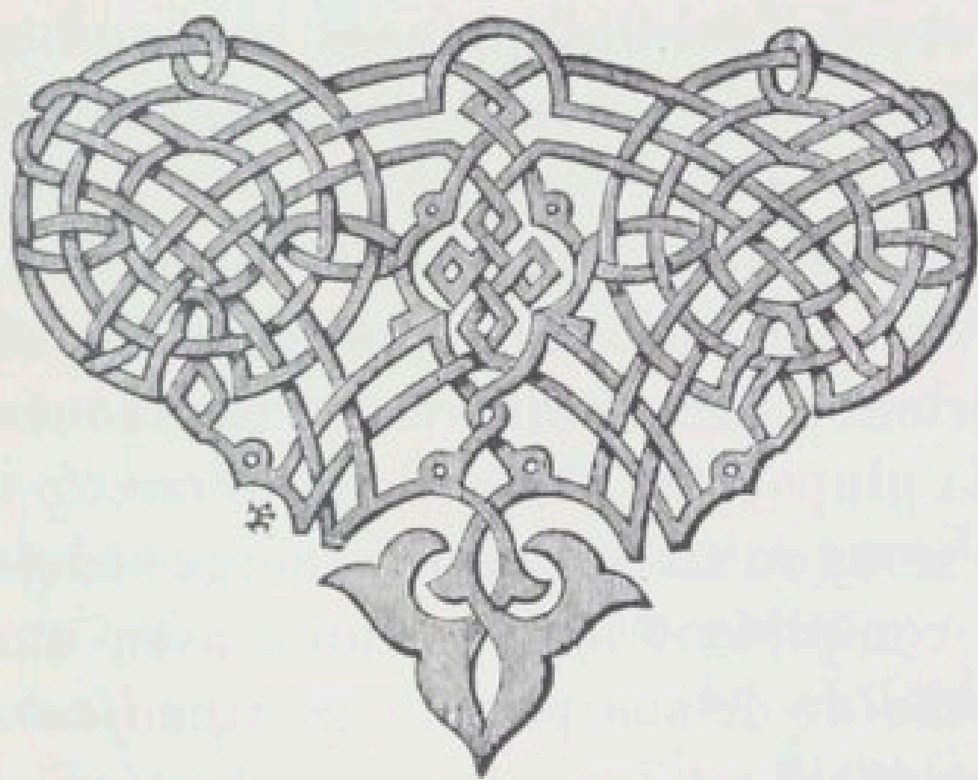
Quelques-uns de ces masques ont été rapportés en 1877 et sont maintenant au musée ethnographique du Louvre (fig. 101 et 102).

Les habitations kanaques sont de forme conique et construites en chaume (fig. 103). Une affreuse poupée peinte en blanc, en noir et en rouge, imitant visiblement la forme humaine, les surmonte généralement. On voit aussi autour de ces tristes demeures des pieux au haut desquels on a placé soit de gros coquillages, soit des crânes d'ennemis.

La Nouvelle-Guinée. — La Nouvelle-Guinée est une île de forme allongée, flanquée à ses deux extrémités de presqu'îles qui constituent la terre des Papous et de la Louisiade; le détroit de Torrès sépare de l'Australie ce pays que l'on croit être montagneux et volcanique, mais dont on n'a guère exploré que les côtes. Le Musée ethnographique possède un curieux spécimen des nègres Papous. « Il représente, dit le Catalogue, un type sauvage, mais aussi un des élégants de la tribu. Sa chevelure très longue et très dense, teinte en roux avec de la chaux et poudrée en blanc avec du corail pulvérisé, forme deux grandes touffes recouvertes d'un diadème fait en plumes de casoar. Au-dessus se dresse un peigne de guerre orné d'un oiseau de paradis, la merveille zoologique de cette contrée qui en possède tant d'autres. Un bandeau de petites coquilles et un collier de dents de cachalot complètent la parure. La figure est peinte en rouge, de petits bâtons de nacre sont engagés dans

la cloison du nez et dans les lobes des oreilles, un tatouage bleu se dessine sur la poitrine. Les armes sont remarquables : c'est un casse-tête formé d'un long manche en bois dur, sur lequel est engagé un globe de serpentine, puis une lame habilement barbelée et une flèche armée d'un petit marteau en bois : c'est avec cet engin qu'on tue les oiseaux précieux pour ne pas en détériorer la peau. »

Les petits archipels. — Les îles Salomon, Viti, les Nouvelles-Hébrides, etc., sont toutes des terres d'origine volcanique, toutes entourées d'une ceinture de coraux, toutes enfin douées d'une puissance de végétation remarquable. Les naturels qui peuplent ces îles offrent, à côté de traits généraux communs, certaines particularités, spéciales à telle ou telle peuplade, que leurs armes et leurs costumes nous permettent de constater. C'est ainsi que les habitants des îles Viti se montrent plus spécialement soigneux de leur personne, recherchés dans leurs ajustements. Ils prennent plusieurs bains par jour, et leurs coiffures crêpées et roulées en canons annoncent un travail méticuleux. Comme traits généraux il faut signaler l'emploi commun de l'arc et le mélange d'os humains et de fils très fins placés entre eux et les maintenant, dans les instruments de guerre, dans la lance par exemple. Citons aussi le poignard en bois muni de dents de requin sur ses deux arêtes. Quant aux détails de costumes ce sont toujours les mêmes : les coquillages, les dents d'animaux, la verroterie y jouent le plus grand rôle. Les habitations sont toujours aussi les mêmes cases que l'on trouve dans presque toutes les îles de l'Océanie.



CHAPITRE II

LA MALAISIE

Archipel Malais. — Iles de la Malaisie.



rchipel Malais. — Ce groupe d'îles est habité par une race au teint cuivré, aux cheveux longs et aux pommettes saillantes. Les Malais sont de beaucoup supérieurs aux sauvages qui peuplent la plupart des îles de l'Océanie, mais leur demi-civilisation est tout entière empruntée à l'Asie. Du reste les Malais ne sont pas les seuls habitants de l'Archipel malaisien. Les îles de Sumatra et de Bornéo sont en grande partie peuplées de sauvages qui appartiennent à d'autres races. Outre les îles de la Sonde, Java, Sumatra et Bornéo, la Malaisie comprend l'île de Célèbes, l'archipel des Moluques et celui des Philippines.

Madame Ida Pfeiffer, dans son *Voyage autour du monde*, dépeint ainsi les Malais :

« Les Malais sont mahométans, mais diffèrent de ceux de l'Orient par des coutumes qui leur sont particulières. Leurs femmes jouissent de beaucoup de liberté, elles sortent seules et sans voile ; elles sont même trop légèrement vêtues, car la plupart ne portent que le *sarong*, morceau de toile de coton fixé au-dessous ou au-dessus de la gorge et descendant jusqu'aux genoux. D'autres complètent leur costume avec une courte jaquette (*kabay*), ou une robe de dessus plus longue (*padjou*). Les femmes des classes élevées sortent, il est vrai, fort peu ; mais il faut l'attribuer à leur paresse et non à la défense de la loi, car chez elles elles reçoivent toute espèce de visites.

« Le costume des hommes diffère peu de celui des femmes : ils portent, comme celles-ci, le sarong, le kabay, et quelques-uns même le padjou ; plusieurs mettent sous le sarong des pantalons courts. Au premier abord on ne distinguerait pas souvent les sexes, si les hommes ne portaient des mouchoirs roulés autour de la tête, tandis que les femmes n'ont d'autre coiffure que leurs cheveux.

« Les mariages se font et se rompent sans beaucoup de cérémonies. Chacun des époux a le droit de divorcer. On trouve des hommes et des femmes jeunes qui en sont déjà à leur sixième divorce.

« La race malaise ne se distingue pas par sa beauté. Ils sont encore mieux de corps que de figure. Celle-ci est déformée au dernier point par une large mâchoire très saillante, par une grande bouche, des dents noires, limées, et une lèvre inférieure très flasque et très saillante. Leurs dents sont teintes d'un noir très brillant, qu'ils composent avec de l'antimoine, du gambir et d'autres ingrédients. Cette singulière mode passe chez les Malais pour une grande beauté. Beaucoup liment aussi leurs dents jusqu'à la moitié, ou bien les affilent en pointe aiguë.

« La demeure du riche Malais se compose, comme celle du pauvre, d'une seule pièce ; seulement elle est plus grande, et a souvent 50 pieds carrés ; indépendamment des clambous, elle contient encore quelques petits compartiments, formés par de basses cloisons de feuilles. On y voit quelquefois des tapis et de jolies nattes ; mais la principale richesse consiste dans des gongs, des armes et des *balangas*. Les balangas sont des vaisseaux de terre en forme de vases, hauts de deux à quatre pieds, ornés d'arabesques, et qui à première vue ne semblent d'aucun prix. Je n'en aurais pas fait le moindre cas, et j'étais tentée de les prendre pour de grands vases à eau, lorsqu'on me fit connaître leur prix, et je fus bien étonnée d'apprendre que ces vases valaient de cent à mille roupies et au delà, ce qui est probablement un peu exagéré. Le possesseur d'un tel vase trouve, dit-on, facilement, quand il a besoin d'argent, quelqu'un qui lui avance en échange une partie ou la totalité de sa valeur. On ne connaît ni l'origine ni l'usage de ces vases ; on suppose qu'ils viennent de Chine. Les Chinois imitent aujourd'hui les balangas d'une manière frappante ; mais les connaisseurs distinguent au premier coup d'œil les véritables de ceux qui ne sont qu'imités. »



Fig. 104. — Divinité de Bali.

Lorsque les Musulmans envahirent Java, un grand nombre d'habitants qui ne voulaient pas renoncer à leur culte s'enfuirent dans les montagnes du sud-est de cette île. Ils se fixèrent de ce côté et donnèrent le nom de leur dieu Brahma au volcan qui s'élevait près de leur résidence. Les prêtres, eux, se réfugièrent avec leurs idoles dans l'île de Bali, qui de-

vint tout naturellement le centre de la religion persécutée dans l'archipel indien. Aussi est-ce dans cette île qu'on a retrouvé le plus grand nombre d'idoles appartenant à l'ancien culte de Java, où le brahmanisme et le bouddhisme ont passé tour à tour (fig. 104). Cependant on a découvert aussi, dans l'île même de Java, un certain nombre de statues dont le musée de Leyde s'est enrichi. Ce musée est le plus riche de l'Europe pour les antiquités de la Malaisie.


Fig. 105.- Ganesa.

La statue de Ganesa, que reproduit notre figure 105, est tirée du musée de Leyde qui en possède plusieurs autres à peu près analogues, et quelques-unes d'entre elles de grandeur colossale. Ces statues, trouvées dans les ruines d'édifices dont Java possède encore quelques restes assez imposants, appartiennent au style brahmanique, et ne diffèrent pas des images des mêmes divinités qu'on trouve dans l'Indoustan. Mais il n'en est pas de même des idoles trouvées dans l'île de Bali, qui accusent presque toutes un caractère indo-chinois très prononcé. Voici par exemple une image de Siva (fig. 106), qui n'a plus l'air d'appartenir à l'Inde, quoique Siva fasse partie du panthéon hindou. Il en est de même pour la légende brahmanique de l'enlèvement de Sita par Ravana, qui a été traduite d'une façon tout à fait particulière par un sculpteur malais ou cochinchinois fort éloigné des traditions de l'Inde (fig. 107).

Les dieux de l'Indoustan, tout surchargés d'attributions symboliques, parés souvent de membres multiples et de formes empruntées à l'animalité, se reconnaissent, lorsqu'ils ont une face humaine, à une mine hébétée et presque toujours dépourvue de toute expression dans les traits. En Chine, c'est le contraire qui a eu lieu, et la recherche de l'expression y est poussée souvent jusqu'à la grimace ; c'est dans ce pays qu'il faut chercher les traditions qui guident le plus souvent les artistes de l'Indo-Chine et de la Malaisie.

C'est d'après cette tradition qu'ont été conçues les statuettes trouvées en si grand nombre dans l'île de Bali. Quelques-unes, comme celles que nous avons vues précédemment, représentent des personnages du panthéon brahmanique, mais il y en a aussi un grand nombre qui montrent des divinités locales, transformées peut-être par des influences venues de l'Inde, mais originaires de la contrée, ou tout au moins de pays voisins. De ce nombre sont les figures auxquelles on donne le nom de Raksasa, et qui répondent aux dieux lares de l'antiquité classique. Ces personnages, armés d'une lance, sont caractérisés par une bouche démesurément ouverte et qui montre deux rangées de dents aiguës. Quelquefois Raksasa porte en main un bouclier sur lequel est peinte une tête monstrueuse faisant l'office de tête de méduse (fig. 108 et 109). Ou bien encore sa main droite est disposée pour re-

cevoir un kriss, et creusée de façon que le radjah, en rentrant chez lui, puisse y placer l'arme protectrice de sa demeure : de là le titre de gardien du poignard donné à cette idole (fig. 110).

Toutes les divinités pourtant n'ont pas ces allures redoutables. On en

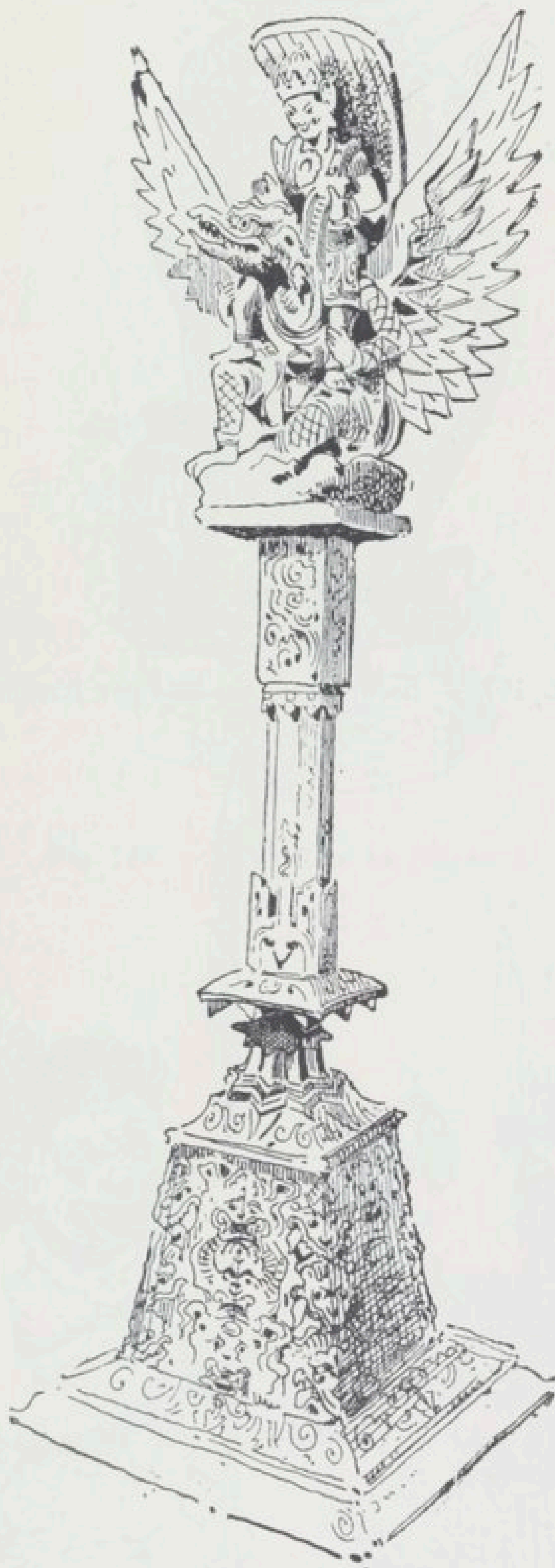


Fig. 106. — Siva.

voit même qui ont une figure humaine, et dont la bouche, à peu près proportionnée, demeure fermée sans faire de grimace. Ces personnages n'en sont pas moins fort laids, car on ne doit pas s'attendre à trouver un sentiment quelconque de beauté dans des divinités malaises (fig. 111



Fig. 107. — Enlèvement de Sita par Ravana.



Fig. 108 et 109. — Raksasa (Génies, dieux lares).



Fig. 110. — Le gardien du poignard.



Fig. 111. — Bayandol, divinité de Bali.



Fig. 112. — Panggeran, divinité de Bali.

et 112). Le goût des proportions bien équilibrées et des contours gracieux ne se trouve guère en dehors des peuples qui habitent l'Europe.

Pour la représentation des animaux qui dans l'extrême Orient prennent volontiers une allure fantastique, les Malais se rattachent purement

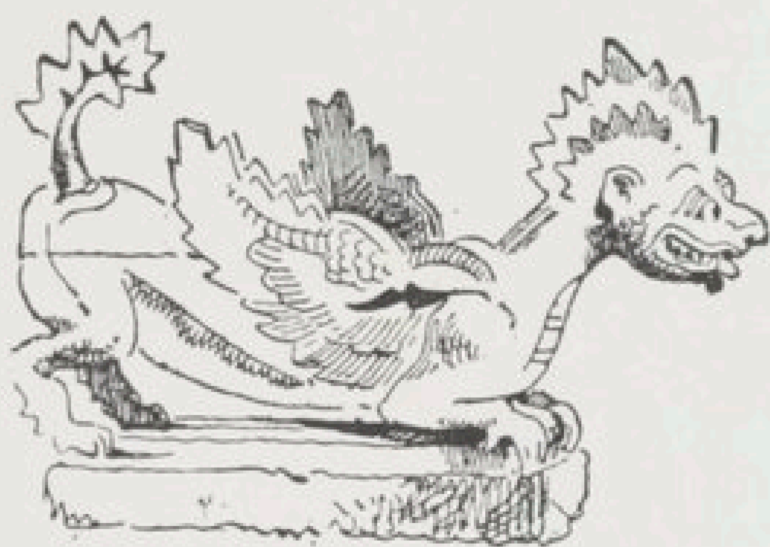


Fig. 113. — Animal fantastique (attribut de la divinité).



Fig. 114. — Animal fantastique (attribut de la divinité).

à la tradition chinoise, et se contentent de reproduire en les affaiblissant les types que nous étudierons en parlant de l'Asie (fig. 113 à 115). En somme, la sculpture malaise, qui ne s'est jamais élevée bien haut, et qui

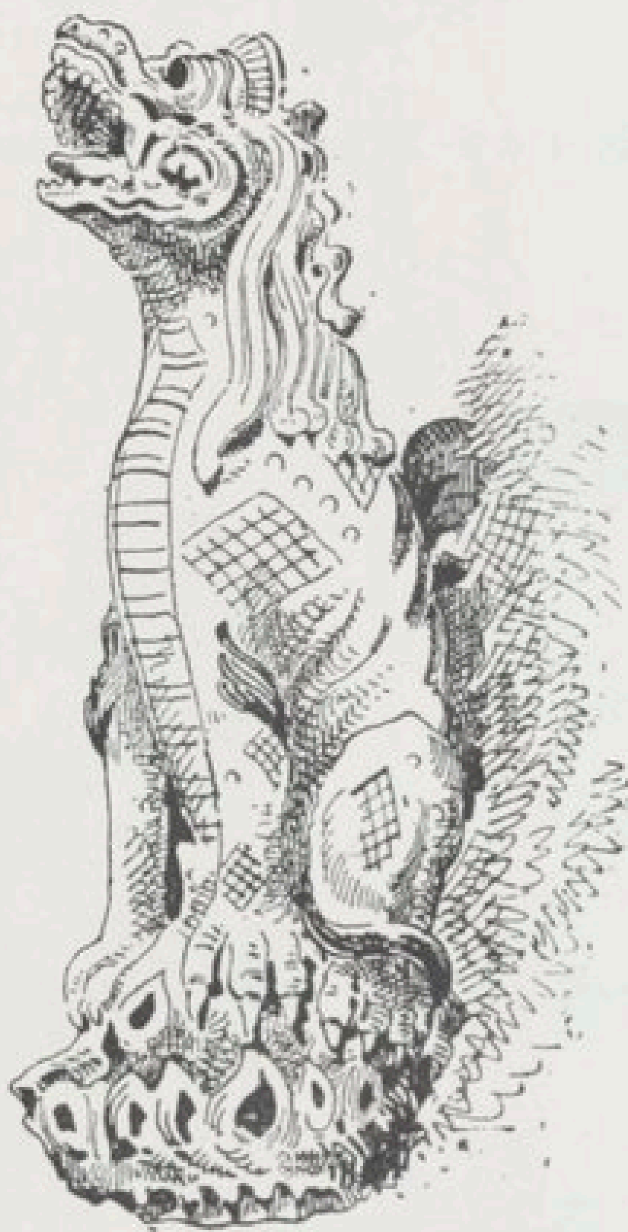


Fig. 115. — Dragon.

n'a apporté dans l'art aucun élément nouveau, mériterait à peine d'être mentionnée, si elle n'établissait la supériorité au moins comme éducation de la race malaise sur les autres peuples de l'Océanie. Encore ne peut-on voir qu'un souvenir historique dans les figures que nous avons

montrées, car, depuis que la domination hollandaise s'est établie dans la contrée, les indigènes ont cessé absolument de se livrer à des travaux de ce genre.

Lorsque les Mahométans s'emparèrent de Java, ils s'efforcèrent de détruire l'ancien culte et ruinèrent de fond en comble les édifices qui lui étaient consacrés. Des débris qui couvrent une énorme étendue de terrain attestent l'importance de ces monuments, qui, pas plus que les statues, n'affirment un style bien original, mais qui montrent du moins un certain développement de civilisation. Le monument le plus important de Java et de toute la Malaisie est le temple de Boro-Bœdor; c'est à la fois le plus grand et le mieux conservé. On en fait remonter la construction, sans beaucoup de preuves à l'appui, au huitième ou au neuvième siècle de notre ère. Cet édifice consiste en une série de terrasses élevées sur une colline naturelle et faisant corps avec elle, ce qui, de loin, lui donne un aspect de grandeur assez imposant. Il forme un carré long qui a sept enceintes décroissant à mesure qu'on s'élève sur la colline, et le sommet est formé par un dôme qui a quinze mètres de diamètre. La dernière enceinte est accompagnée de soixante-douze édicules, avec une quantité de petites niches contenant toutes une image vénérée du culte bouddhiste, car c'est à Bouddha et non à Brahma que le temple était consacré. L'édifice contient encore un grand nombre de statues du dieu, et est, de plus, décoré d'une quantité innombrable de bas-reliefs représentant les principaux traits de sa vie.

Les principaux temples de Java affectent la même forme pyramidale, avec une succession de terrasses, forme qui rappelle celle de quelques anciens édifices assyriens. Nous la retrouverons de même dans les monuments religieux du Mexique.

L'industrie des peuples de la Malaisie n'a jamais été bien avancée; cependant la fabrication des armes avait une certaine importance chez eux, et nos collections en renferment quelques échantillons remarquables. C'est, d'ailleurs, une industrie purement rétrospective, car les armes dont se servent aujourd'hui les Malais viennent presque toutes des fabriques d'Europe qui ont l'avantage inappréciable de pouvoir les fournir à meilleur marché.

« Les armes des Malais, dit le Catalogue de la galerie ethnographique, sont aussi remarquables par leurs formes typiques que par le travail des



Fig. 116. — Coupe-tête malais. (Musée du Louvre.)

matières qu'on y emploie. Les lames sont faites en damas (fig. 116), et l'on ne saurait trop admirer l'habileté que l'on met dans ce pays à en

varier les effets. On sait que le travail du damas consiste à souder entre elles, par une forte chaleur, des lamettes de fer et d'acier, et à les forger

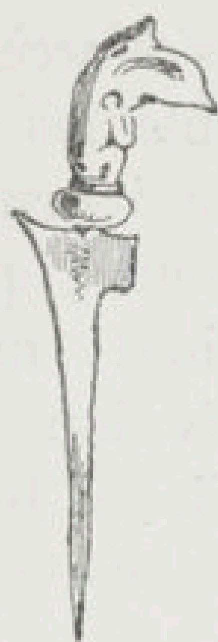


Fig. 117. — Kriss.



Fig. 118. — Fourreau de kriss.



Fig. 119. — Kriss.

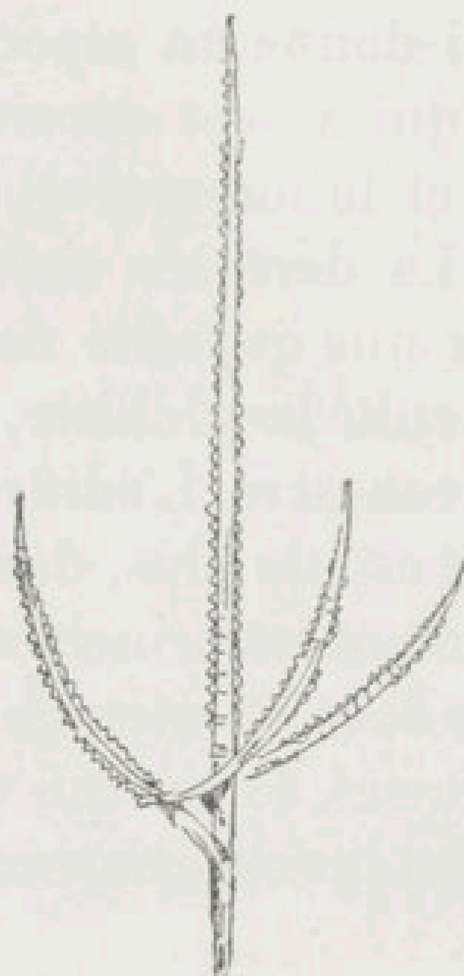


Fig. 120. — Lance employée dans les gerdses (postes de police).

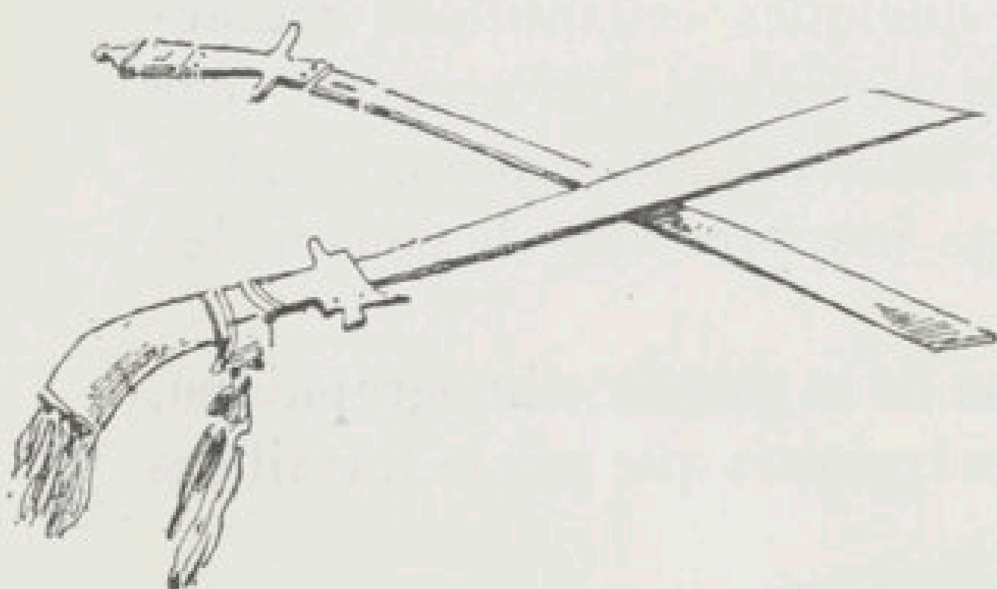


Fig. 121. — Klevvangs, sabres des Dayaks de Bornéo.

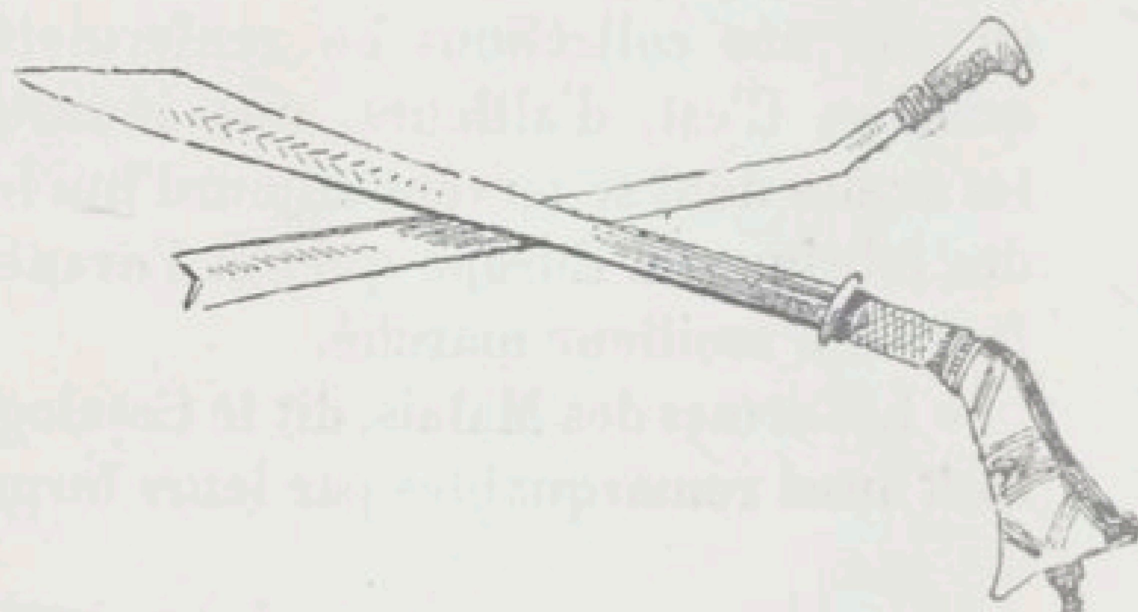


Fig. 122. — Klevvangs, sabres des Dayaks de Bornéo.

de manière à obtenir à la surface divers dessins. La pièce une fois forgée et limée, on fait paraître ces dessins au moyen d'un acide étendu dans l'eau, qui laisse le fer brillant et met à nu les molécules du charbon qui

entre dans la composition de l'acier. L'arme nationale des Malais est le kriss, poignard dont la lame affecte la forme dite *flamboyante*. Ces armes, de dimensions très différentes, sont souvent incrustées de métaux précieux, et leurs poignées sont ornées de ciselures et de gemmes (fig. 117, 118 et 119). Les Malais portent deux kriss, un derrière l'épaule et un plus

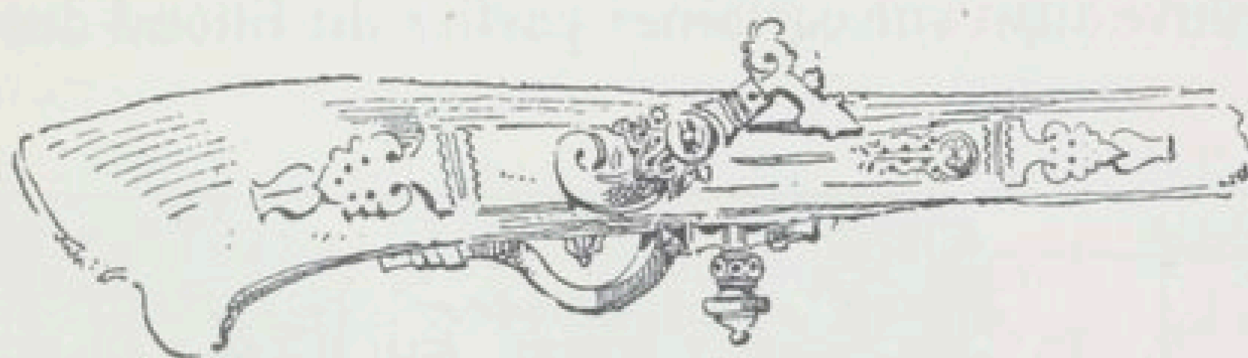


Fig. 123. — Crosse de fusil de Bornéo.

grand à la ceinture. Ils ont des lances dont les fers affectent aussi la forme flamboyante (fig. 120). Le fusil et ses accessoires sont chez eux en usage comme en Europe (fig. 123). »

Il est bon de remarquer que, lorsque la lame est droite au lieu de présenter les légères courbures qu'on y voit ordinairement, la direction de la poignée fait angle avec celle de la lame (fig. 121 et 122). Ces armes n'ont aucun rapport avec celles que de tout temps on a fabriquées en Occi-

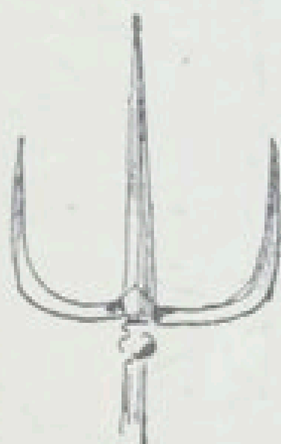


Fig. 124. — Trident de pêche.



Fig. 125. — Hachette.



Fig. 126. — Couteau de Santri (prêtre).

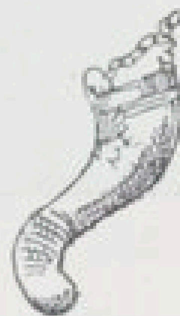


Fig. 127. — Fourreau du couteau de Santri (prêtre).

dent. Elles appartiennent à une autre race, à des hommes aussi éloignés de nous par les habitudes de la vie que par le sentiment artistique. Ce ne sont pas des armes de combat, mais de vengeance ; elles ne rappellent pas l'idée de lutte, mais de meurtre. Ce qui domine dans les armes orientales, ce n'est pas l'épée qui attaque son ennemi en face, c'est le poignard qui frappe par derrière. Les armes de ce genre offrent les spécimens les plus remarquables de l'industrie malaise, qui fabrique aussi

quelques autres instruments, comme la hachette, et des engins de pêche, comme le trident (fig. 124, 125, 126 et 127).

Les Iles de la Malaisie. — L'île de *Java*, une des plus florissantes colonies de la Hollande, présente des côtes sablonneuses ou couvertes de marais au nord, et des falaises qui viennent tomber à pic dans la mer au sud. On trouve aussi sur certaines parties du littoral des plaines bien



Fig. 128. — Malaisie.

arrosées et excessivement fertiles. A l'intérieur, l'île se compose de plaines semées de pics isolés dont près de quarante sont des volcans. La fertilité du sol est prodigieuse. On tire des forêts de Java beaucoup de bois précieux. Malheureusement, le climat est malsain et enfante des fièvres qui déciment la population.

Batavia (150,000 hab.), la capitale de Java, comprend la ville marchande, située dans une plaine basse et marécageuse, et la ville haute où les Européens résident pour la plupart dans des habitations toujours confortables et souvent luxueuses.

Quoique la ville haute soit plus salubre que la ville marchande, les Européens qui résident à Batavia ont établi à Buïtenzorg une sorte de colonie où ils passent une grande partie de l'année, venant à la ville lorsqu'ils y sont appelés immédiatement pour leurs affaires. Cette petite ville, située à quelques kilomètres de la capitale, à laquelle la relie un chemin de fer, est dans les montagnes et placée à une hauteur suffisante pour qu'on n'ait pas à y redouter l'insalubrité des pays plats qui bordent la côte. Il y a en ce lieu un jardin botanique, dans une situation magnifique, et qui passe pour un des plus beaux parcs du monde.

Samarang et *Sourabaya* sont après Batavia les deux principales villes de Java. Nous avons déjà parlé des ruines monumentales qu'on trouve dans cette île. Les traces de l'ancienne civilisation se retrouvent encore dans des routes en briques, qui reliaient les grands temples où la dévotion appelait les fidèles, et qui servent encore aujourd'hui de voies de communication pour le commerce intérieur.

L'île de *Sumatra* est en beaucoup d'endroits marécageuse, basse et malsaine. La côte ouest est si insalubre qu'on lui a donné le nom de *Côte de la peste;* les terres y sont noyées en permanence. Heureusement, l'intérieur de Sumatra ne rappelle en rien les côtes. Des chaînes de montagnes, où se trouvent plusieurs volcans, produisent de hauts plateaux couverts d'une végétation luxuriante.

L'île de *Bornéo* a la forme d'un triangle ayant sa base au sud et son sommet dirigé vers le nord. Les côtes en sont généralement basses et marécageuses, par conséquent malsaines. L'intérieur du pays est, paraît-il, tout autre ; il est d'ailleurs peu connu. Les indigènes de Bornéo sont les Dayaks.

L'île de *Timor* est occupée en partie par les Portugais et en partie par les Hollandais. Entre les deux colonies, sont des peuplades peu nombreuses et absolument sauvages.

L'archipel des *Philippines* comprend un grand nombre d'îles dont les principales sont: Luçon, Mindanao et Mindoro. Les Espagnols ont établi dans les Philippines des colonies dont *Manille* est le chef-lieu. Cette ville, qui ne compte pas moins de 140,000 habitants, fait un commerce considérable: les cigares qu'on y fabrique sont très renommés. Sous le rapport des arts, Manille n'offre rien de particulièrement intéressant.

Célèbes est une grande île entourée de petites îles volcaniques. Les Hollandais y ont un établissement dont Macassar (20,000 hab.) est la capitale.

L'archipel des *Moluques* comprend plusieurs îles qui produisent des épices. Les principales sont Tidor, Ternate et Amboine.

CHAPITRE III

POLYNÉSIE

Iles de la Polynésie. — Nouvelle-Zélande. — Les petites îles.



Iles de la Polynésie. — On désigne, sous le nom de Polynésie, les îles très nombreuses, et formant plusieurs archipels, qui occupent l'océan Pacifique entre l'Australie et l'Amérique. La race qui peuple ces îles paraît originaire d'Asie : elle n'est pas inintelligente, et montre même un certain goût dans la construction de ses pirogues et de ses armes.

Le vice-amiral Jurien de la Gravière dit, en parlant des Polynésiens : « Leurs grands esquifs volent réellement sur l'eau ; ils s'y balancent avec une sûreté, une aisance, que n'ont jamais connues les vaisseaux de l'antiquité... Frappée obliquement, leur voile conserve son action et perd à peine quelque chose de sa puissance. » Ces pirogues sont d'une forme gracieuse et quelquefois décorées de sculptures qui ne manquent pas d'élégance. La population des îles de la Polynésie décroît chaque jour et menace même de disparaître tout à fait dans une période peu éloignée.

La Polynésie occupe une immense étendue de mer ; mais, à l'exception de la Nouvelle-Zélande, elle ne se compose guère que d'îlots très nombreux et réunis en archipels.

Nouvelle-Zélande. — La Nouvelle-Zélande est aujourd'hui une colonie anglaise déjà florissante et appelée à un grand avenir. Elle a pour sa capitale *Auckland* (70,000 hab.). Les villes principales sont Otago (98,000 hab.) et Wellington (35,000 hab.). Les naturels du pays, qui ont combattu les Anglais avec une vigueur extrême, sont réduits

aujourd'hui à un nombre infime. Nos collections ethnographiques du Louvre et du Musée d'artillerie renferment quelques échantillons de leur industrie. Les talismans en jade (fig. 129) qu'ils portent suspendus à leur cou rappellent les petits objets du même genre fabriqués en Cochinchine. Le musée renferme aussi quelques instruments de musique, entre autres une flûte qui se termine à une extrémité par une tête d'oiseau (fig. 130-131). Les cabanes des Nouveaux-Zélandais, ainsi que

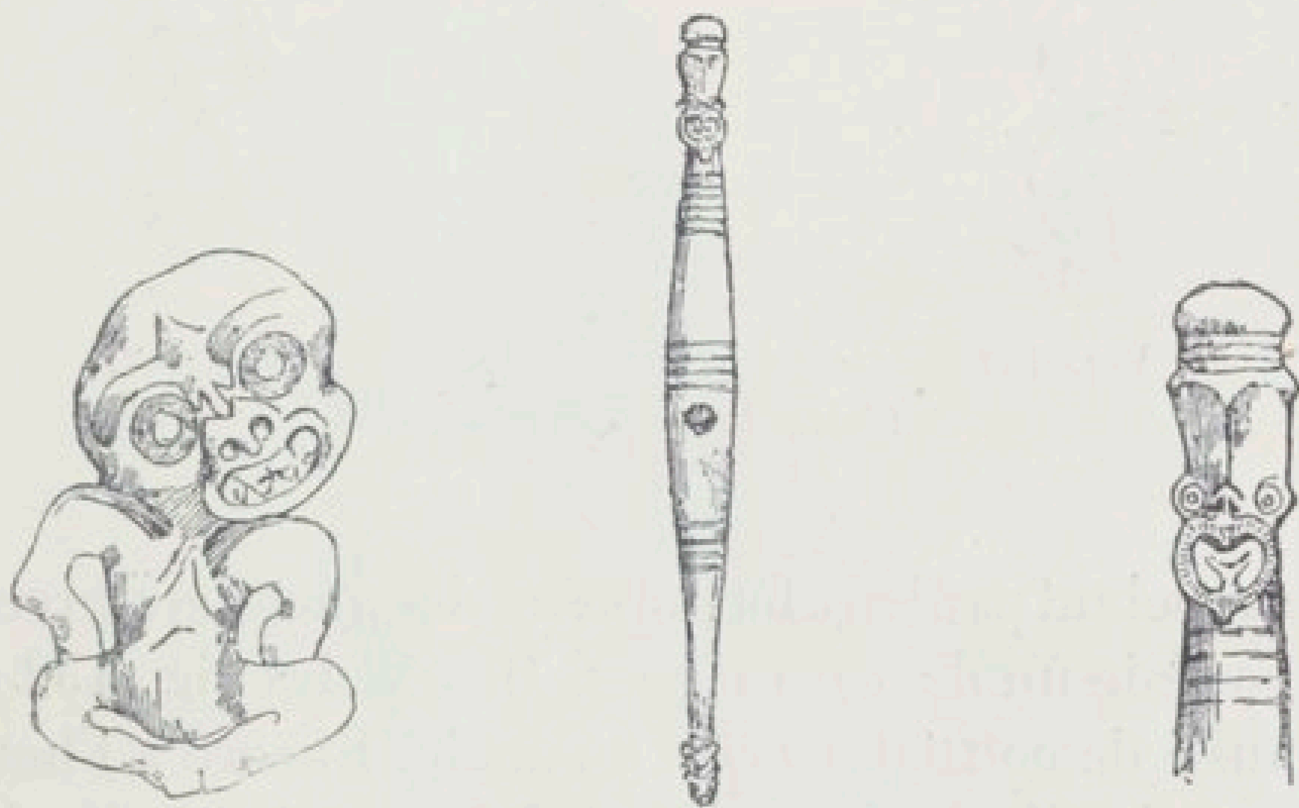


Fig. 129. — Talisman. Fig. 130. — Flûte. Fig. 131. — Fragment de la flûte.

leurs pirogues, accusent un certain goût décoratif qu'on trouve rarement chez les sauvages. Celles des chefs sont pourvues d'un toit qui fait une saillie assez prononcée, et qui est quelquefois enrichi d'ornements délicats. Les colons de la Nouvelle-Zélande refoulent peu à peu les naturels qui restent, et avant peu d'années le pays ne sera plus habité que par des hommes de race européenne.

Les petites îles. — Nous désignons sous ce titre tous les petits groupes d'îles polynésiennes répandues sur l'océan Pacifique et qu'il ne nous est pas possible d'examiner en détail. Les Français ont plusieurs établissements dans ces îles : le plus important est *Papéiti*, dans l'île d'Otahiti, qui fait partie de l'archipel de la Société. Les îles de Taïti, dont les habitants sont de haute taille, bien découplés et très peu colorés, aujourd'hui chrétiens, autrefois adorateurs du dieu Faroa, né dans une coquille et créateur de la grande terre, le pays des Taïtiens; les îles Tonga, dont les habitants, très industrieux, sont de race malaise ; les îles Samoa; les îles Marquises, dont les naturels ont un tatouage des plus compliqués ; sont toutes volcaniques, pourvues de vallées fertiles et entourées de ceintures de coraux.

Les îles Sandwich forment un des deux grands groupes de la Polynésie. Toutes sont plus ou moins volcaniques et présentent des silhouettes extrêmement pittoresques. Leur capitale est Honolulu, où réside le roi, qui gouverne assisté par un conseil composé de chefs. Le climat des

Sandwich est sain, la terre très fertile. On a fait la remarque, lorsqu'on a découvert ces îles, que les gardes du roi, que l'on y trouva alors jouissant de toutes les prérogatives de la royauté et entouré de sa cour, avaient



Fig. 132.



Fig. 133.

Idoles des îles Sandwich.

des casques rappelant par leur forme ceux des guerriers grecs. Le musée du Louvre possède un de ces casques. Des idoles (fig. 132 et 133) nous permettent aussi de constater cette analogie. Encore à l'heure qu'il est, maintenant que les îles Sandwich ont été conquises à la civilisation, le roi de ce pays a toujours dans sa suite, en souvenir du passé, quatre héros



Fig. 134. — Géants de l'île de Pâques.

vêtus du casque et du manteau traditionnels. Ce manteau est fait entièrement de plumes comme le casque.

La Micronésie renferme l'archipel Bonin, les îles Mariannes, toutes volcaniques ; les Carolines, moitié volcaniques, moitié formées de récifs

madréporiques, enfin les Marshall et les Gilbert, purement madréporiques.

A l'extrémité orientale de l'archipel polynésien, on trouve la petite île de Pâques, complètement isolée au milieu des mers et éloignée

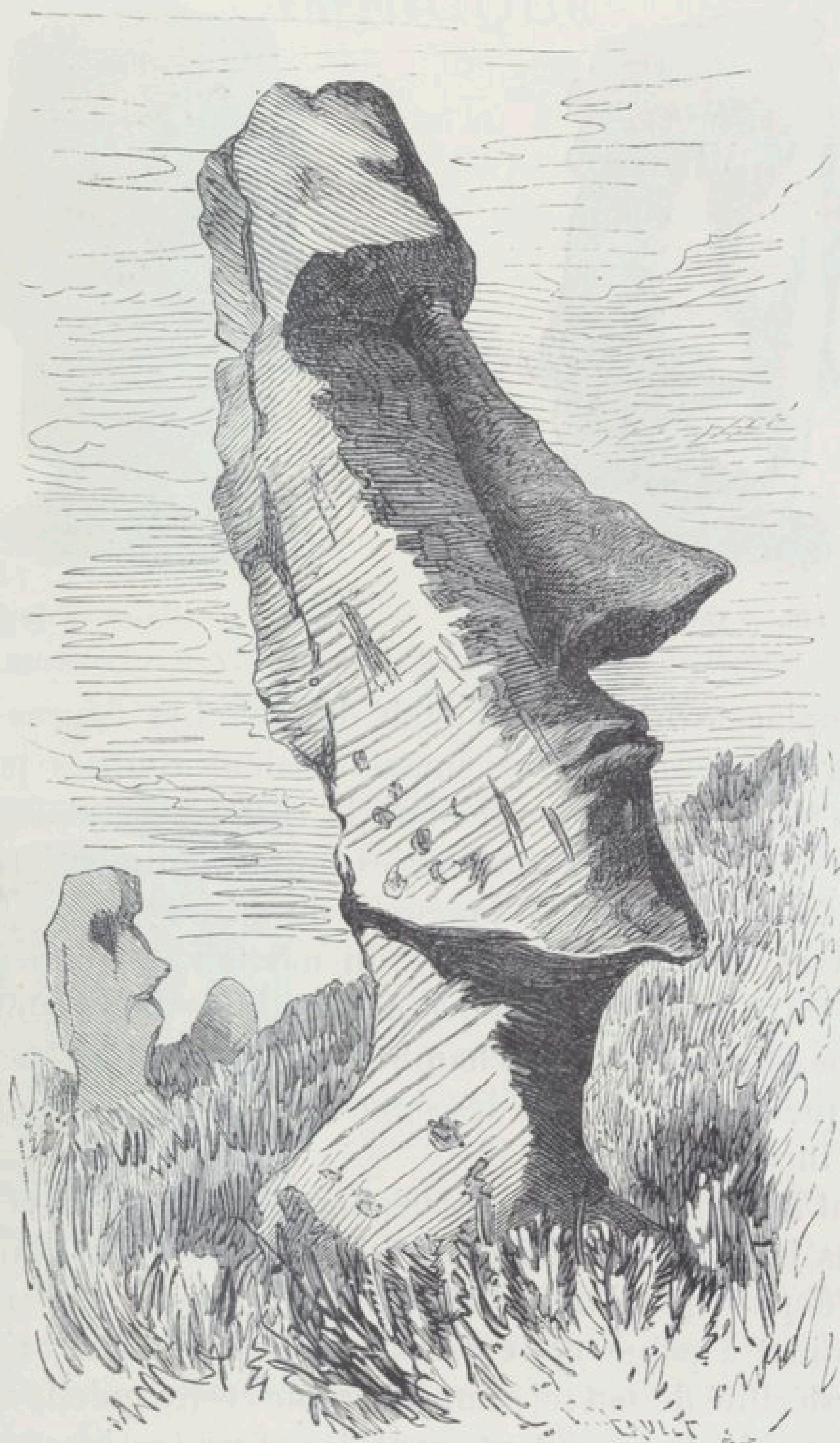


Fig. 135. — Géant de l'île de Pâques.

de quatre à cinq cents lieues de toute terre habitée. Cook le premier a signalé, dans cette île volcanique, des géants sculptés d'un caractère bizarre dont l'allure rappelle les antiques idoles de Chypre et de la Phénicie, mais qui ne peuvent se rattacher à aucune tradition connue (fig. 134 et 135).

D'après A. Pinart, ces statues auraient été taillées à même le rocher,

et l'atelier où elles se confectionnaient serait le sommet d'un volcan dans lequel le savant voyageur en a vu quarante, dont quelques-unes étaient restées en cours d'exécution. La roche que l'on choisissait pour les tailler était située sur un plan incliné, de telle façon qu'on pût les faire glisser

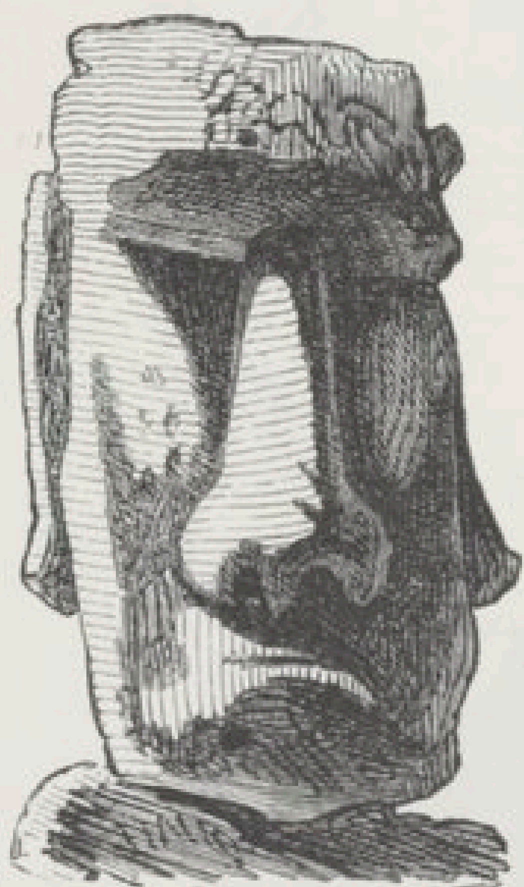


Fig. 136. — Géant vu de face.

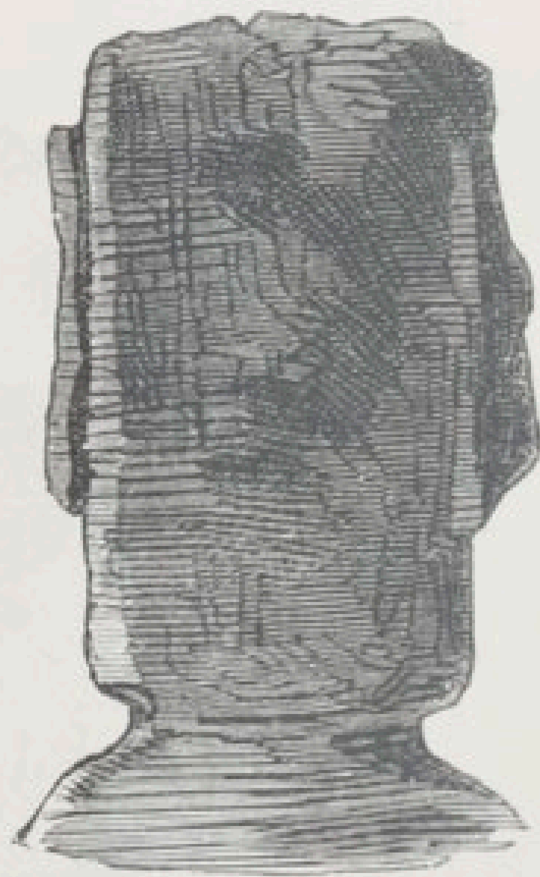


Fig. 137. — Géant vu de dos.

jusqu'à l'emplacement qui leur était destiné. Les figures 136 et 137 montrent la manière dont ces images étaient coupées par derrière, après que le visage avait été taillé dans le rocher.

L'une des statues qui ont été mesurées donne les dimensions suivantes: hauteur du front, 2 mètres, — longueur du nez, $3^{m},40$; — longueur du nez aux lèvres, $0^{m},75$; — hauteur du menton, 2 mètres; — corps, 12 mètres. On a également trouvé dans l'île de Pâques des restes de constructions assez vastes, des chambres sépulcrales, et des planches de bois sur lesquelles sont gravés des signes hiéroglyphiques appartenant à une langue inconnue.

Quels sont les auteurs de ces inscriptions, et surtout de ces bizarres et gigantesques images, dont on peut voir un modèle au musée anthropologique, depuis que l'une d'elles a été rapportée à Paris? L'île de Pâques contient à peine deux cents habitants, et son exiguïté, aussi bien que la stérilité de son sol, empêchent de croire qu'elle ait jamais pu être bien peuplée. Ses habitants sont des sauvages, incapables d'avoir taillé ces statues dans les montagnes, et qui n'ont d'ailleurs aucun souvenir du temps où elles ont pu être faites. Le problème des géants de l'île de Pâques est extrêmement curieux, non seulement pour l'histoire de l'art, mais encore pour les études sur les migrations des races.

AMÉRIQUE

CHAPITRE PREMIER

AMÉRIQUE DU NORD

Continent américain. — Amérique du Nord. — Terres arctiques. — Esquimaux. — Groënland. — Dominion du Canada.



ontinent américain. — L'Amérique se compose de deux grandes presqu'îles triangulaires reliées ensemble par l'isthme de Panama. Les côtes de l'Amérique du Nord sont profondément échancrées et coupées de golfes profonds; l'intérieur renferme des lacs grands comme des mers et est arrosé par des fleuves immenses, qui circulent dans d'interminables prairies. Le Mexique et le Guatémala, qui forment ce qu'on est convenu d'appeler l'Amérique centrale, sont composés d'immenses plateaux et de terrains volcaniques. Une vaste chaîne de montagnes, qui aux États-Unis prend le nom de montagnes Rocheuses, s'étend du détroit de Behring jusqu'à l'isthme de Panama, et prend le nom d'Andes ou Cordillères dans l'Amérique du Sud, où elle redescend en longeant le grand Océan jusqu'à l'extrémité de la Patagonie. L'Amérique du Sud se trouve ainsi divisée en deux versants, dont l'un forme une langue de terre le long de la mer, tandis que l'autre, beaucoup plus étendu et sillonné de fleuves énormes, est couvert d'impénétrables forêts. Outre la grande chaîne qui traverse du nord au sud tout le continent américain, en longeant le grand Océan, l'Amérique du Nord est coupée par une chaîne

beaucoup moins élevée, qui est à peu près parallèle à l'Atlantique : c'est la chaîne des monts Alleghanys.

L'Amérique est baignée dans toute son étendue par les deux océans, mais ses grands fleuves sont tous placés sur le versant oriental.

L'Amérique, par son immmense étendue, présente des climats et des aspects très différents.

« Quand les Européens abordèrent les rivages des Antilles, et plus tard les côtes de l'Amérique du Sud, écrit M. de Tocqueville, ils se crurent transportés dans les régions fabuleuses qu'avaient célébrées les poètes. La mer étincelait des feux du tropique ; la transparence extraordinaire de ses eaux découvrait pour la première fois, aux yeux du navigateur, la profondeur des abîmes. Çà et là se montraient de petites îles parfumées qui semblaient flotter comme des corbeilles de fleurs sur la surface tranquille de l'Océan. Tout ce qui, dans ces lieux enchantés, s'offrait à la vue, semblait préparé pour les besoins de l'homme, ou calculé pour ses plaisirs. La plupart des arbres étaient chargés de fruits nourrissants, et les moins utiles à l'homme charmaient ses regards par l'éclat et la variété de leurs couleurs. Dans une forêt de citronniers odorants, de figuiers sauvages, de myrtes à feuilles rondes, d'acacias et de lauriers-roses, tous entrelacés par des lianes fleuries, une multitude d'oiseaux inconnus à l'Europe faisaient étinceler leurs ailes de pourpre et d'azur, et mêlaient le concert de leurs voix aux harmonies d'une nature pleine de mouvement et de vie. La mort était cachée sous ce manteau brillant ; mais on ne l'apercevait point alors, et il régnait d'ailleurs dans l'air de ces climats je ne sais quelle influence énervante qui attachait l'homme au présent et le rendait insouciant de l'avenir.

« L'Amérique du Nord parut sous un autre aspect : tout y était grave, sérieux, solennel ; on eût dit qu'elle avait été créée pour devenir le domaine de l'intelligence comme l'autre la demeure des sens. Un océan turbulent et brumeux enveloppait ses rivages ; des rochers granitiques ou des grèves de sable lui servaient de ceinture ; les bois qui couvraient ses rives étalaient un feuillage sombre et mélancolique ; on n'y voyait guère croître que le pin, le mélèze, le chêne vert, l'olivier sauvage et le laurier. »

Une fois descendu sur la côte, on se trouvait en présence de forêts séculaires impénétrables, élevant un rempart de plantes enlacées, d'arbres, morts ou vivants, debout ou tombés, enchevêtrés, pris les uns dans les autres, et semblant défier le fer de la hache.

Ces deux natures complètement opposées du nord et du sud devaient enfanter et enfantèrent deux civilisations aussi opposées.

L'Amérique du Nord. — L'Amérique du Nord s'étend depuis les

régions polaires jusqu'à l'isthme de Panama, et présente à peu près la forme d'un triangle. Elle est admirablement bien disposée pour recevoir une grande civilisation, puisqu'elle est coupée de golfes et de lacs intérieurs, et sillonnée de grands fleuves navigables. Le fleuve Saint-Laurent, qui forme la limite du Canada et des États-Unis, se jette dans

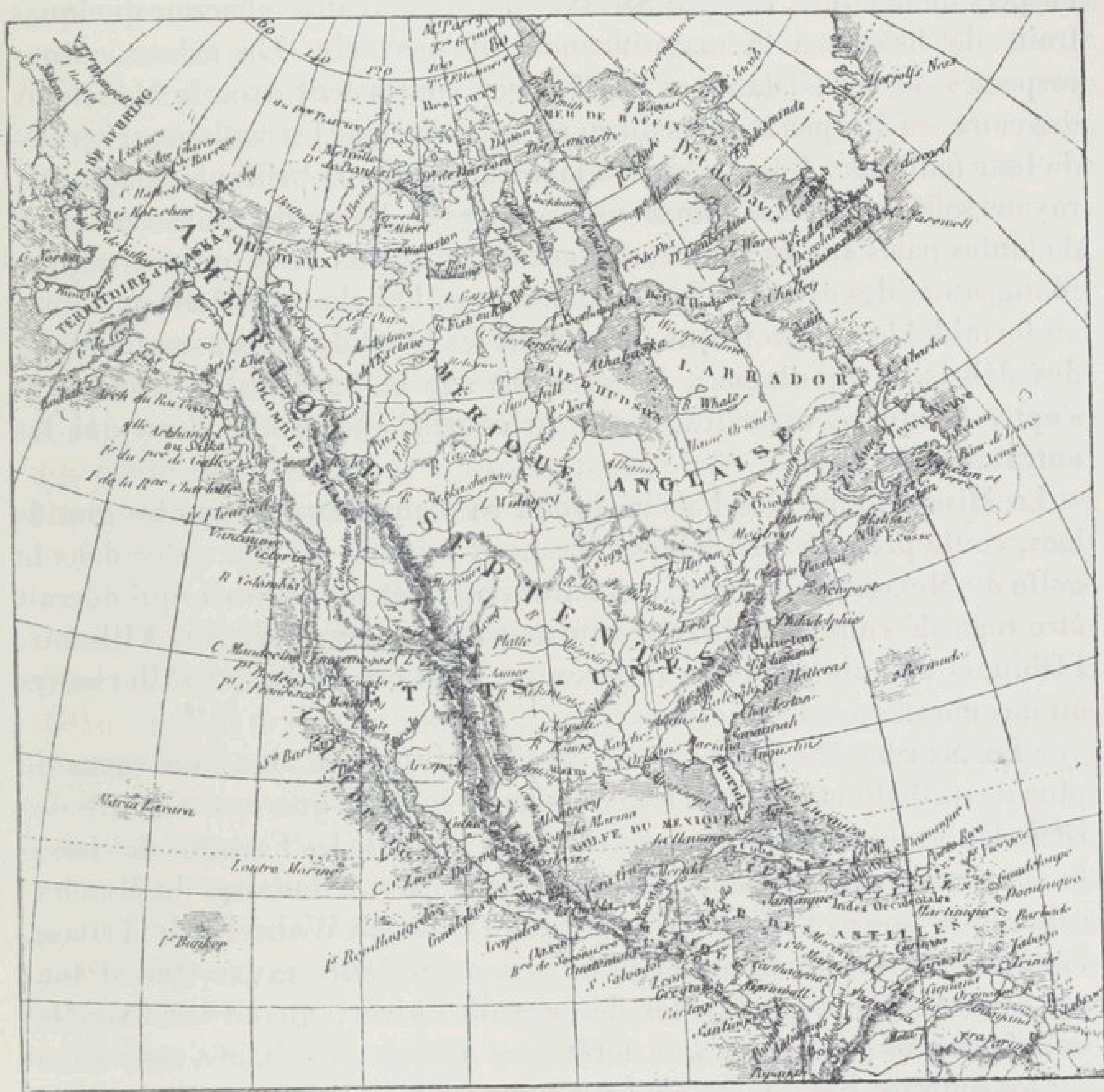


Fig. 138. — Amérique du Nord.

l'Atlantique, en face l'île de Terre-Neuve, par une embouchure qui n'a pas moins de 400 kilomètres de large (fig. 138).

Ce fleuve sert de déversoir aux plus grandes masses d'eau douce qui existent dans le monde, les lacs *Supérieur*, *Huron*, *Michigan*, *Érié* et *Ontario*. Entre le lac Érié et le lac Ontario, sont les fameuses chutes du Niagara, que traverse aujourd'hui un chemin de fer, placé sur un pont suspendu à 60 mètres de hauteur.

« Une sombre allée, parcourue de furieuses rafales, dit E. Reclus,

s'ouvre entre la paroi du roc et une nappe d'eau de 6 à 10 mètres d'épaisseur, se développe librement dans l'espace comme une immense voûte de cristal. Des colonnes de vapeurs irisées jaillissent du tourbillon des eaux grondantes et cachent à demi les deux masses blanches des cataractes. A chaque instant du jour, suivant la marche du soleil, le grand arc-en-ciel peint sur les fumées changeantes se déplace et modifie l'aspect de la chute. Les diverses saisons ajoutent aussi chacune quelques traits de beauté à la magnificence du spectacle. Les arbres encore respectés de Goat-Island et des falaises contrastent avec la blancheur des eaux, en été, par leur verdure, en automne, par les couleurs si variées de leur feuillage. L'hiver, des stalactites de glace, brillant parfois aux rayons solaires comme d'immenses parures de diamants, sont suspendues de toutes parts aux rochers et servent de cadre aux deux grandes nappes plongeantes des eaux ; enfin, au printemps, lors de la débâcle, on assiste au formidable spectacle que présentent les blocs de glace, semblables à des débris de montagnes, se pressant sur le bord de la cataracte et s'entre-choquant avec fracas sur la courbe énorme de l'eau qui les entraîne. »

Le Mississipi ou Meschacébé prend sa source au-dessous des grands lacs, coule presque directement du nord au sud et va se jeter dans le golfe du Mexique. Ses principaux affluents sont le Missouri, qui devrait être regardé comme la branche principale du grand fleuve, l'Illinois, l'Ohio, et une multitude de rivières qui viennent des monts Alleghanys ou des montagnes Rocheuses.

« Le Meschacébé (Mississipi), dit Chateaubriand, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée que les habitants des États-Unis appellent le *nouvel Éden*, et à laquelle les Français ont laissé le doux nom de *Louisiane*. Mille autres fleuves, tributaires du Meschacébé, le Missouri, l'Illinois, l'Arkansas, l'Ohio, le Wabache, le Tenase, l'engraissent de leur limon et la fertilisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver, quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, les arbres déracinés s'assemblent sur les sources. Bientôt la vase les cimente, les lianes les enchaînent, et les plantes, y prenant racine de toutes parts, achèvent de consolider ces débris. Charriés par les vagues écumantes, ils descendent au Meschacébé : le fleuve s'en empare, les pousse au golfe Mexicain, les échoue sur des bancs de sable, et accroît ainsi le nombre de ses embouchures. Par intervalles, il élève sa voix en passant sur les monts, et répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts et des pyramides des tombeaux indiens ; c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature : tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit sur les deux courants latéraux remonter, le long des rivages, des îles

flottantes de pistia et de nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpents verts, des hérons bleus, des flamants roses, de jeunes crocodiles, s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie, déployant au vent ses voiles d'or, va aborder endormie dans quelque anse retirée du fleuve.

« Les deux rives du Meschacébé présentent le tableau le plus extraordinaire. Sur le bord occidental, des savanes se déroulent à perte de vue ; leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel où ils s'évanouissent. On voit dans ces prairies sans bornes errer à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages. Quelquefois un bison chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher, parmi de hautes herbes, dans une île du Meschacébé. A son front orné de deux croissants, à sa barbe antique et limoneuse, vous le prendriez pour le dieu du fleuve, qui jette un œil satisfait sur la grandeur de ses ondes et la sauvage abondance de ses rives.

« Telle est la scène sur le bord occidental : mais elle change sur le bord opposé, et forme avec la première un admirable contraste. Suspendus sur le cours des eaux, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignognias, les coloquintes, s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée, en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent, égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivières, sur lesquels elles jettent des ponts de fleurs. Du sein de ces massifs, le magnolia élève son cône immobile ; surmonté de ses larges roses blanches, il domine toute la forêt, et n'a d'autre rival que le palmier, qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de verdure..... Des coups de becs contre le tronc des chênes, des froissements d'animaux qui marchent, broutent ou broient entre leurs dents les noyaux des fruits ; des bruissements d'ondes, de faibles gémissements, de sourds beuglements, de doux roucoulements, remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie. »

Il faut mettre en présence de la description que Chateaubriand a faite du Mississipi, les lignes suivantes empruntées à l'auteur de *La case de l'oncle Tom*, à madame Beecher-Stowe : « Le Mississipi ! quelle baguette enchantée a donc transformé les bords de ce fleuve majestueux, depuis que, dans sa prose poétique, Chateaubriand le décrivait poursuivant son cours à travers les solitudes vierges et les merveilles ignorées de la nature? Comme par miracle, on a vu ses bords enchanteurs, pleins d'une sauvage poésie, ce pays des rêves, se transformer en un monde réel, non moins splendide, non moins merveilleux que

l'autre. Quel autre fleuve dans l'univers emporte vers l'Océan les richesses d'un pays semblable, dont les produits sont à la fois ceux des pôles et ceux des tropiques? Ces eaux troublées, rapides, écumeuses, ne sont-elles pas la fidèle image de l'activité commerciale d'une race énergique et hardie plus que ne le fut jamais aucun peuple de l'ancien monde?..... Les feux obliques du soleil couchant vacillant sur les eaux paisibles de ce large fleuve; les bambous tremblants, les noirs cyprès, auxquels des mousses grisâtres sont suspendues en guirlandes funèbres, rayonnent sous sa lumière dorée, tandis que le steamer, que les balles de coton entassées sur le tillac font ressembler à une masse carrée, descend le fleuve avec lenteur. »

Région polaire. — L'Amérique septentrionale se termine du côté du pôle par une série de terres inconnues pour la plupart, d'îles et de presqu'îles que les glaces soudent souvent ensemble, à travers lesquelles on a longtemps cherché un passage, qui pût conduire les navires de l'océan Atlantique au grand Océan en évitant la longue traversée du cap Horn. Les découvertes faites par les navigateurs n'ont eu toutefois qu'un intérêt purement scientifique, et on a reconnu que ces parages glacés ne pouvaient être fréquentés que pendant un laps de temps trop restreint, pour que la navigation pût y établir une route commerciale. A côté de ces régions inhabitables et complètement stériles, s'étendent de vastes contrées où les Européens ont formé quelques établissements.

Le *Groënland*, vaste péninsule de forme triangulaire, toujours couverte de neige et de glace, et où la terre n'est apparente que pendant quelques semaines d'été, est habitée par des Esquimaux extrêmement misérables. Les navires fréquentent rarement ces parages désolés; les Danois ont pourtant là quelques stations de commerce où ils vont acheter les rares productions du pays.

Le territoire d'*Alaska*, qu'on désignait autrefois sous le nom d'*Amérique russe*, et qui appartient maintenant aux États-Unis, occupe l'extrémité nord-ouest de l'Amérique, jusqu'au détroit de Behring qui le sépare de la Sibérie. Des marais, des plaines de neiges, des montagnes dénudées, et dans les endroits les plus favorisés des bois de pins et d'aunes, donnent à cette contrée peu fréquentée des Européens un aspect triste et désolé. Les indigènes, très clairsemés, vivent dans un état à demi sauvage; on trouve, le long de la côte, et dans les îles du voisinage, quelques factoreries où des compagnies américaines ou russes font le commerce des fourrures.

Les Esquimaux. — Les Esquimaux qui habitent les parties les plus septentrionales de l'Amérique, depuis le Groënland jusqu'au

détroit de Behring, sont petits, trapus et assez faibles de complexion. Leur tête est généralement grosse et ne répond pas aux proportions voulues par l'École des beaux-arts. Ces hommes polaires ont les mains et les pieds d'une petitesse remarquable ; leurs yeux petits et noirs sont assez enfoncés sous l'arcade sourcilière, leurs lèvres sont épaisses, leurs oreilles longues, leurs cheveux noirs et rudes ; ils ont très peu de barbe. Leurs huttes, de forme circulaire, sont garnies de peaux de phoques à l'intérieur, et leurs canots, d'une remarquable exiguité, sont formés de peaux de veaux marins cousues sur une carcasse en bois. Leur forme est celle d'une navette de tisserand, et l'Esquimau les dirige avec une rame étroite au milieu et large aux deux extrémités.

Les vêtements des Esquimaux sont faits de peaux de phoques, et leur allure ne prête nullement à la statuaire, qui n'a d'ailleurs que rarement tenté de les représenter. Les femmes ont des grandes bottines qui montent jusqu'aux hanches; elles sont soutenues par des baleines qui forment une espèce de poche où elles mettent leurs enfants quand elles sont fatiguées de les porter : elles tressent leurs cheveux en longues nattes auxquelles elles suspendent des dents et des griffes d'ours blancs qui forment leur principale parure. Ces femmes sont généralement fort laides, et leurs maris ne connaissent pas la jalousie. Ces peuples paraissent se soucier assez peu des principes qui constituent la famille ; mais ils sont en somme très doux, et les voyageurs ne se sont jamais plaints des rapports qu'ils ont eus avec eux. Leur mobilier consiste en peaux de bêtes sur lesquelles ils se couchent et en traîneaux auxquels ils attellent des chiens et qui parcourent avec une extrême rapidité les immenses plaines de neige qui les environnent de toutes parts.

Le Canada. — On désigne aujourd'hui sous le nom de *Dominion du Canada*, l'ensemble des possessions anglaises dans l'Amérique du Nord. Cet immense territoire, qui n'est limité au nord que par des neiges infranchissables, se compose en grande partie de plaines interminables, coupées de lacs grands comme des mers, et sillonnées par des fleuves immenses. Les divers pays qui le composent forment ensemble une confédération possédant un parlement indépendant, et ne se rattachent politiquement à l'Angleterre que dans la personne de son gouverneur, qui est nommé par le gouvernement de la métropole. Le climat est en général très rude : les chaleurs de l'été sont intolérables, et le froid atteint en hiver une telle intensité, que le mercure s'y congèle quelquefois. L'air est néanmoins salubre, puisque la population, qui s'accroît dans des proportions extraordinaires, est en général d'une vigueur remarquable. Elle se compose d'éléments divers : les descendants des anciens colons français forment une partie importante de la nation, et sont arrivés à une grande prospérité. Ils ont conservé leur

langue et leurs habitudes au milieu des colons anglais, irlandais et américains, qui les environnent de toutes parts.

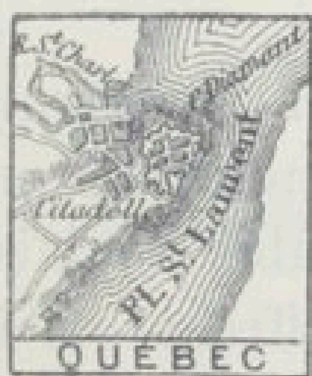
Quoique le Canada soit un pays très froid, l'acclimatation des Français s'y est produite très facilement. Quelques chiffres cités par Quatrefages témoignent de cette facilité : « Je les emprunterai, dit-il, à l'histoire des races françaises qui, depuis le traité de Paris de 1763, n'ont que bien peu contribué directement au peuplement du Canada. On



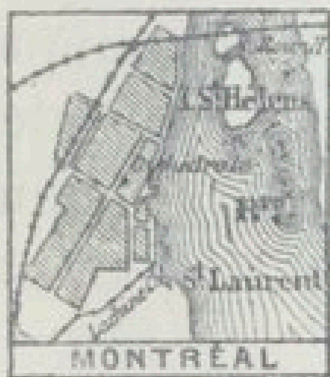
Fig. 139. — Le Canada et le Labrador.

comptait dans cette contrée : en 1814, 275,000 habitants d'origine française ; en 1851, 695,945 ; en 1861, 1,037,770. » Et le célèbre anthropologiste ajoute que « l'histoire des Acadiens fournit des chiffres tout aussi rassurants. Des renseignements recueillis par M. Rameau, il résulte que cette population descendait tout entière de 47 familles, représentant 400 âmes, en 1671. En 1765, elle comptait 18,000 âmes. Dispersée et chassée par les Anglais, elle fut réduite au chiffre de 8 000 seulement. En 1861, elle était remontée à celui de 95,000 âmes. »

La baie d'Hudson pénètre profondément dans les terres du côté de l'océan Atlantique et forme l'immense presqu'île du Labrador, dont le sol est stérile et à peu près inhabité. A l'extrémité méridionale du Labrador est l'île de Terre-Neuve, avec le grand banc où se rendent les pêcheurs de morues. Les Français ont près de là les petites îles de Saint-Pierre et Miquelon, seul reste de nos anciennes colonies dans ces parages et où sont établies nos pêcheries. La Nouvelle-Écosse, province située au sud de l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, présente pour nous un intérêt particulier, parce qu'elle est en grande partie peuplée par les familles des anciens colons français (fig. 139).



Québec, ancienne capitale du Canada français (60,000 hab.), présente au premier abord un aspect grandiose et imposant. Les rivages du fleuve Saint-Laurent, bordés de rochers escarpés, laissent voir, au milieu des restes d'anciennes forêts, de riches cultures et de jolies habitations. La ville haute est bâtie sur un cap élevé de 115 mètres, et la ville basse, beaucoup mieux construite, s'étend au pied de la montagne et le long de la rivière. Québec est une ville très-forte, mais qui n'a pas de monuments intéressants.



Montréal (107,000 hab.), ville anglaise, est située sur la côte orientale d'une île formée par le fleuve, à sa jonction avec l'Ottawa. Cette ville possède quelques édifices, entre autres la grande église catholique, une des plus vastes du nouveau monde.

Ottawa (21,000 hab.), capitale de toute la confédération, est située sur la rivière du même nom. Le parlement, édifice très vaste et de construction récente, présente quelques parties remarquables. Mais ce que les touristes vont surtout voir à Ottawa, c'est la chute de la Chaudière, une des plus imposantes de l'Amérique, et dont la célébrité égale presque celle du Niagara.

On a pu voir, à l'Exposition de 1878, de nombreuses photographies représentant les différents aspects des villes du Canada, ainsi que les monuments qui les décorent. Les rues, qui sont généralement très larges et tirées à angle droit, sont garnies de belles boutiques et présentent au premier abord un aspect opulent et grandiose. Les monuments, souvent très vastes et quelquefois somptueux, manquent en général d'originalité. L'exposition canadienne du Champ-de-Mars a été trés remarquée pour ses produits agricoles, mais le public français a été frappé de sa pauvreté sous le rapport des arts. Non seulement la peinture et la sculpture étaient pour ainsi dire absentes, mais les industries d'art n'étaient guère mieux représentées. L'instruction est très répandue au

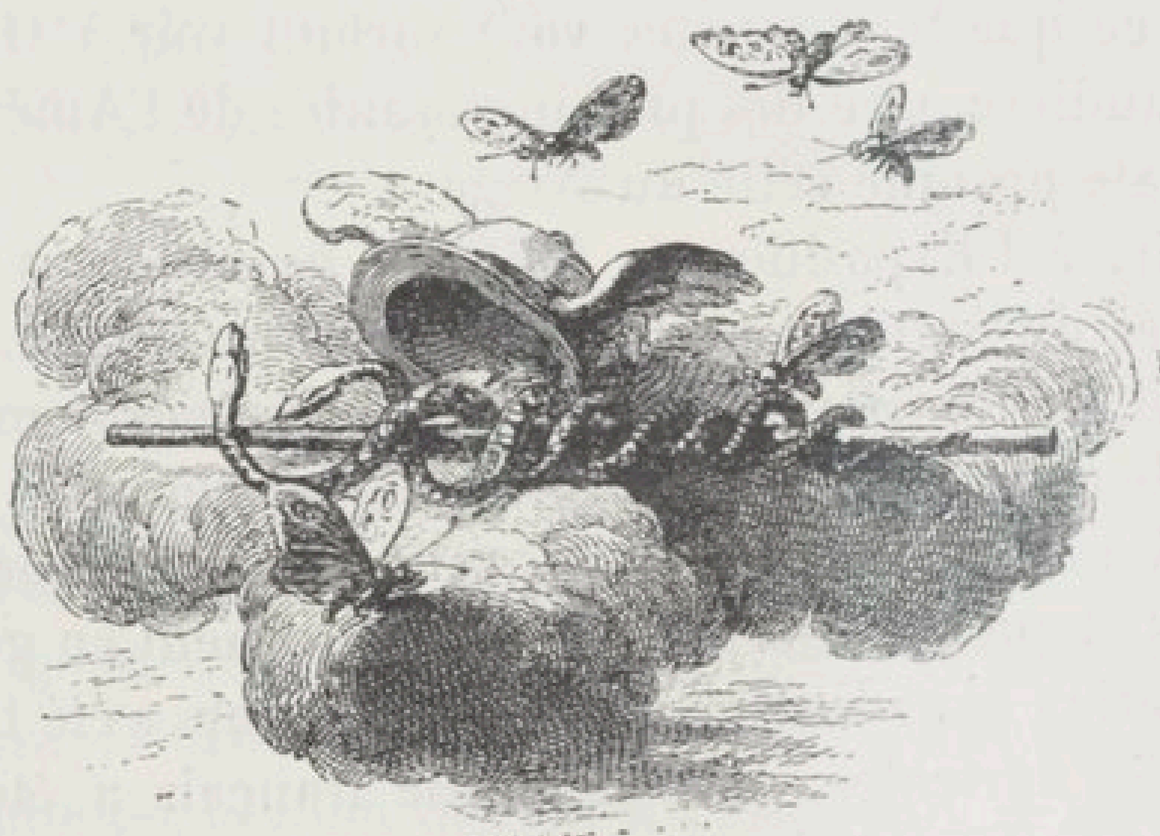
Canada, mais elle est un peu exclusive, et on semble négliger par trop les choses du goût. Il en est un peu de même dans toute l'Amérique; mais ce n'est là qu'un état transitoire, et on aimerait voir poindre, chez la race active et intelligente des Canadiens, l'ambition d'être appelés un jour les Athéniens du nouveau monde.



Fig. 140. — Idole de bois.

La région qui s'étend par delà les grands lacs est celle où se déploie surtout la grande activité des défricheurs. Tout est à faire dans ce pays, et il y a dans cet abatage de forêts un élément pittoresque dont nous n'avons aucune idée en Europe, et dont un artiste saurait assurément tirer parti.

La contrée qui s'étend à l'ouest contre les montagnes Rocheuses est encore couverte de tribus indiennes qui s'étendent également sur le sol de la Colombie anglaise du côté de l'océan Pacifique. Ces Indiens offrent cela de particulier qu'on a trouvé chez eux les éléments d'une sculpture, très grossière il est vrai, mais dont les tribus du Missouri n'offrent pas l'équivalent. Ce sont des séries de têtes superposées et toutes pourvues d'un nez d'une dimension formidable, qui les fait ressembler à de vraies caricatures. Il n'y a pourtant aucune intention comique chez les pauvres sculpteurs indiens qui ont taillé ces images colossales dans le bois, et qui paraissent avoir eu l'idée de rappeler par ce monument le souvenir de quelque événement qui a illustré leur tribu, ou d'honorer quelque divinité inconnue (fig. 140).



CHAPITRE II

LES ÉTATS-UNIS

Union américaine. — Les tribus indiennes. — Les Américains. — Les beaux-arts. — Villes américaines.



nion américaine. — Les États-Unis sont bornés au nord par les possessions anglaises, à l'est par l'Atlantique, au sud par le golfe du Mexique et le Mexique, et à l'ouest par le grand Océan. Cet immense territoire, aujourd'hui occupé par une population active et intelligente, était autrefois parcouru par des tribus d'Indiens que la civilisation refoule de plus en plus vers l'ouest. Il faut donc voir aux États-Unis deux peuples différents : les Peaux-rouges, ou Indiens, qui forment la population indigène et primitivement propriétaire du sol, et ensuite les Américains de race européenne qui ont transporté dans le nouveau monde les habitudes et les mœurs de la mère patrie.

Les tribus indiennes. — Les vastes plaines qui s'étendent à l'est des montagnes Rocheuses, autour des grands lacs, et que traversent le Missouri, l'Ohio et le Mississipi, étaient autrefois couvertes de tribus d'Indiens, que leur couleur briquetée a fait désigner sous le nom de Peaux-rouges. Les yeux petits, le nez et la bouche grands, les pommettes extrêmement saillantes, les cheveux noirs et lisses, et l'absence presque complète de barbe, forment les caractères principaux de cette race, dont les origines sont inconnues, bien qu'habituellement on considère les Indiens de l'Amérique comme issus d'une émigration qui serait venue d'Asie. Ils n'ont eux-mêmes aucune tradition concernant leur histoire,

et vivent dans une contrée qui, avant eux, avait déjà des habitants, dont ils



Fig. 141. — Guerrier tenant son fusil. (D'après un dessin de K. Bodmer.)

ont sans doute anéanti la race, et dont ils n'ont pas eux-mêmes souvenir.

Aucune des traditions recueillies chez les Indiens qui peuplent ces contrées ne se rapporte aux monuments qu'on a trouvés sur le sol américain, et dont la date paraît extrêmement ancienne. Les grandes constructions dont on a découvert les restes sur plusieurs points de l'Union américaine, consistent en murailles de terre qui s'élèvent parallèlement sur le sol, et en murailles souterraines qui sont quelquefois en pierres ou en briques. Elles paraissent se rattacher à un système de fortifications, et se composent en général de parapets et de fossés, avec cette particularité que les portes s'ouvrent toutes du côté du levant. La plupart de ces constructions sont situées au bord des rivières, et affectent la forme triangulaire; celles qui sont éloignées



Fig. 142. — Intérieur d'une tente chez les Peaux-rouges. (D'après un dessin de Karl Bodmer.)

des cours d'eau sont circulaires, mais leur dimension est beaucoup moindre, et leur diamètre dépasse rarement 50 mètres.

« Dans l'ouest de l'Union, depuis les grands lacs jusqu'au Mississipi, écrit M. Batissier (*Histoire de l'Art monumental*), on rencontre des rochers portant des inscriptions, de grands tertres ronds ou carrés remplis d'ossements, et des débris de fortifications, comme la muraille en terre de Chilicothe, qui est défendue par un fossé de 6 mètres de large. Ces divers ouvrages se voient surtout au confluent des rivières, dans les positions les plus favorables à l'emplacement des villes, et dans les terrains les plus fertiles. Le nombre de ces tertres excède peut-être trois mille, et les plus petits n'ont pas moins de 6 mètres de hauteur sur plus de 30 de diamètre à leur base. Les plus grands ont jusqu'à 30 mètres de haut; ils sont bâtis partie en terre, partie en pierre, et par assises comme les téocallis. Ils renferment des squelettes d'Indiens,

du charbon, des urnes, des haches et des pilons en pierre. On a trouvé un tertre tumulaire près de Crecks-Flats, dans la vallée e l'Ohio. Son volume représente environ un million de pieds cubes de terre, et sa forme est celle d'un cône tronqué. Sir J. El. Alexander l'a fouillé

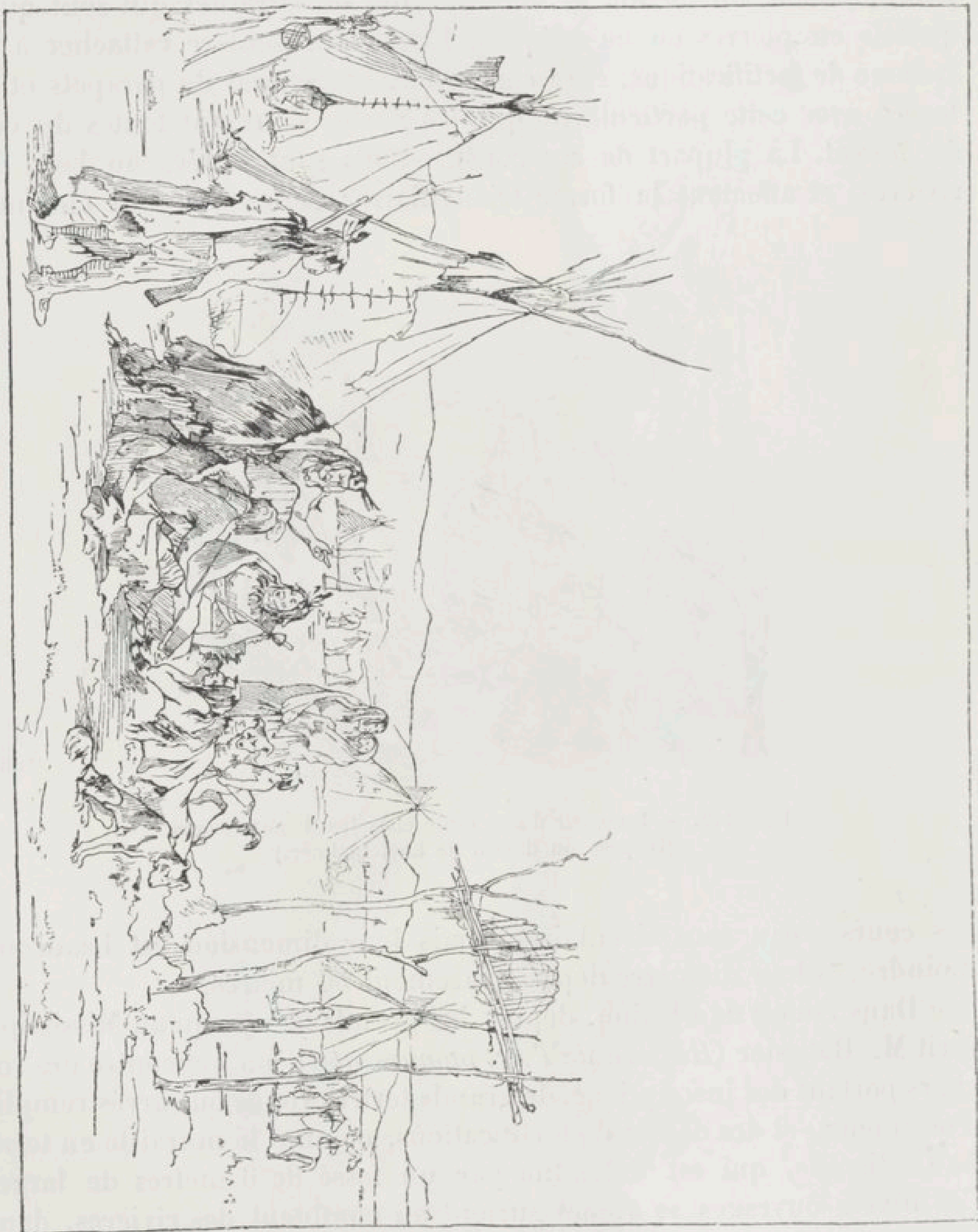


Fig. 143. — Campement de Peaux-rouges. (D'après un dessin de K. Bodmer.)

et a recueilli à l'intérieur des vases de grès, des ossements humains, dix-sept cents boules d'ivoire, cinq à six cents petits coquillages et une table de granit sur laquelle est gravée une inscription composée de vingt-trois lignes orizontales et parallèles, dans laquelle sont employés vingt caractères différents, sans analogie avec ceux des langues connues.

Le voyageur anglais pense que ce tumulus ne remonte qu'au XIII[e] siècle de notre ère. — Il est une autre classe de monuments assez communs en Amérique, nous voulons parler des *pierres branlantes*. Dans l'État de Massachusets, il y en a une qui pèse au moins 10,000 kilogrammes. Il y en a deux dans le Rhode-Island, près de Providence ; une autre



Fig. 144. — Femmes indiennes, d'après K. Bodmer.

à Philips-Town, dans l'État de New-York, et enfin à New-Hampshire. — Les remparts en terre ou en pierre observés aux États-Unis sont ou circulaires ou rectangulaires. Quelques-uns ont une grande étendue, et présentent des gradins à l'intérieur, comme dans les amphithéâtres. »



Fig. 145. — Cavaliers indiens, d'après K. Bodmer.

Chateaubriand est le premier qui ait introduit les Indiens dans la littérature, et, comme il ne les a vus qu'en passant, il les a poétisés et leur a prêté des sentiments qui sont particuliers à la race blanche. L'Américain Cooper, qui avait vécu parmi eux, en a tracé une peinture beaucoup plus exacte. Au point de vue de l'art, K. Bodmer est le seul

peintre sérieux qui ait visité leurs tribus. Son voyage aux grands lacs et aux montagnes Rocheuses date de 1834, et il est resté trois années au milieu des tribus indiennes, avec le prince Maximilien de Wied-Neuwied,



Fig. 146. — Une tribu, d'après K. Bodmer.

qui a écrit le texte du grand ouvrage dont Bodmer a fait les dessins. Les tribus parmi lesquelles il a vécu habitaient les prairies qu'arrose le Missouri, au pied des montagnes Rocheuses. Elles ont été depuis refoulées dans les forêts qui avoisinent les grands lacs, et la contrée qu'il

a visitée est aujourd'hui traversée par un chemin de fer et couverte de riches cultures. Mais, bien que presque tous ses dessins aient été faits dans le même endroit, ils sont applicables à toutes les tribus indiennes qui peuplaient autrefois l'Amérique du Nord, depuis les terres polaires où elles étaient en lutte avec les Esquimaux, jusqu'aux plaines brûlantes du Mississipi, où Chateaubriand a placé son roman des Natchez. Ces tribus étaient généralement nomades, et présentaient entre elles la même affinité que les Bédouins qu'on rencontre dans les différentes parties du Grand Désert.

C'est à une circonstance particulière que Bodmer a dû de pouvoir faire d'après nature les beaux dessins qui resteront comme un document précieux pour l'histoire de l'Amérique. Aucun Indien ne voulait se laisser



Fig. 147. — Retour de chasse, d'après K. Bodmer.

dessiner, et ils attachaient à cela une idée superstitieuse, croyant qu'ils seraient ensorcelés si on faisait leur portrait. Pourtant à l'aide de quelques pièces de monnaie (et peut-être aussi avec de l'eau-de-vie), l'artiste parvint à vaincre les scrupules d'un de ces Indiens, que ses compagnons regardèrent comme un homme voué à une mort certaine et très prochaine. Or il arriva qu'à quelques jours de là, cet Indien ayant été avec quelques autres chasser dans la forêt, revint tout seul, parce que ses compagnons avaient été tués dans une embuscade dressée par des Indiens d'une tribu ennemie. Il n'en fallut pas plus pour convaincre les autres que le peintre était véritablement un sorcier, mais un bon sorcier, qui préservait de la mort ceux qu'il avait dessinés. C'était à qui poserait dans ses plus beaux atours, et les Indiens venaient tour à tour lui demander comme un service de vouloir bien retracer leurs visages sur le papier. C'est à cette circonstance que nous devons les documents dans lesquels nous avons pris les dessins qui accompagnent ce travail (fig. 141).

Les Indiens n'habitent pas des maisons, mais des tentes de peaux dont on peut voir la disposition intérieure sur la figure 142, et l'aspect extérieur

sur la figure 143 qui représente un campement. On remarquera à côté des tentes qui constituent ce campement une sépulture placée sur quatre



Fig. 148. — Chef de tribu en costume de cérémonie. (D'après un dessin de K. Bodmer.)

branches d'arbres plantées en terre : c'est un mode d'ensevelissement particulier aux tribus indiennes.

L'agriculture n'existe pas chez les Indiens, qui vivent tous des produits de la chasse, et qui sont pour la plupart d'excellents cavaliers (fig. 145). Aussi

voit-on un grand nombre de chevaux dans la plupart des représentations où les Indiens sont réunis en nombre (fig. 146). Il est à peine utile de dire que ces populations sauvages n'ont guère plus d'industrie qu'elles n'ont d'agriculture. Les Indiens achètent, avec les produits de leur chasse, les armes à feu dont ils se servent et qu'ils ne sauraient pas fabriquer. Encore la plupart d'entre eux ont-ils des flèches plutôt que des fusils, et c'est à l'aide de ces armes imparfaites, mais dont ils se servent avec une remarquable habileté, qu'ils attaquent les innombrables troupeaux de bisons qui parcourent en bandes les savanes de l'Amérique du Nord, et dont la peau leur sert à faire les vêtements dont ils se couvrent (fig. 147).

« La principale partie de leur costume, dit le prince Maximilien de Wied-Neuwied, est la grande robe, appelée *manitou*, dans la décoration de laquelle ils déploient un grand luxe (fig. 148). Quand le temps est sec, ils portent ces peaux de bison avec le poil en dedans, et, quand il pleut, avec le poil en dehors ; elles sont tannées du côté de la chair, ornées en travers d'un cordon de grains de verre bleus ou blancs, auxquels se rattachent ordinairement trois rosettes rondes, tantôt petites, tantôt très grandes, placées à distances égales et de la même manière, formant, du reste, des dessins divers et élégants. Le centre est souvent rouge et le tour bleu de ciel, avec des figures blanches, ou bien ces mêmes couleurs sont différemment disposées. Ce cordon transversal est fréquemment aussi bordé avec des piquants de porc-épic teints de différentes couleurs, et alors il est plus étroit ; ils les portaient de cette manière avant que les blancs leur eussent fait connaître les grains de verre. Parmi ces robes, il y en a aussi qui, du côté de la chair, présentent des figures noires sur un fond brun-rouge ; d'autres représentent, en noir ou en couleurs brillantes, sur un fond blanc, les exploits du propriétaire de la robe, ses blessures, le sang qu'il a perdu, les hommes qu'il a tués ou faits prisonniers, les armes qu'il a prises, les chevaux qu'il a volés, dont le nombre est indiqué par celui des fers ; tout cela est dessiné à la manière grossière de leur peinture encore dans l'enfance, en noir, rouge, vert ou jaune. Tous les peuples du Missouri fabriquent plus ou moins de ces robes de bison ; mais ce sont les Pahnis, les Mandaris, les Menittaris (fig. 149) et les Corbeaux qui se montrent les plus habiles dans ce genre de peinture. Ils ont encore une autre manière de peindre les robes, par laquelle ils indiquent le nombre exact des objets de valeur qu'ils ont donnés en présent. Par ces présents, qui sont souvent d'un grand prix, ils se font un nom et acquièrent de la considération parmi leurs compatriotes. Sur ces robes, on remarque alors des figures rouges avec un cercle noir à l'extrémité, placées à côté l'une de l'autre en rangées tranversales ; elles signifient des fouets ou des chevaux donnés, parce que, quand on fait présent à quelqu'un d'un cheval, on y ajoute toujours le fouet. Des figures transversales rouges et d'un bleu noirâtre

indiquent du drap ou des couvertures de laine ; des raies parallèles représentent des fusils qui sont assez exactement dessinés. Souvent la robe est découpée par le bas en plusieurs bandes retombantes, et ornée sur les côtés de touffes de cheveux, de crins teints en jaune ou en vert et de grains de verre. Les Indiens peignaient autrefois ces robes avec plus de soin qu'aujourd'hui, et on les obtenait pour cinq balles de fusil



Fig. 149. — Menittaris, d'après K. Bodmer.

et autant de charges de poudre ; aujourd'hui, au contraire, elles sont plus mal faites, ce qui ne les empêche pas de coûter huit ou dix dollars. »

Les pauvres Indiens font donc œuvre d'artiste en peignant ainsi des figures ou des ornements sur leurs peaux de bisons. La peinture au reste ne constitue pas parmi eux un métier spécial, mais elle est exercée par les chefs de tribus. L'un d'eux, Mato-Tope, qui fut un guerrier

illustre dans sa tribu, en même temps qu'un artiste à sa manière, a été particulièrement connu de Bodmer qui en a tracé le tableau suivant :

« Homme de beaucoup d'intelligence et d'un grand courage ; — moyenne taille ; — costume de parade, que ces Indiens portent en guerre, lorsqu'ils combattent à cheval. — Figure peinte en noir et rouge imitant le sang qui coule ; — sur le côté des joues, des raies rouges en zigzag figurant la foudre. — Le tour des yeux rouge ; — cheveux raides en bandes lisses tombant de chaque côté de la figure. — Du sommet de la tête jusqu'aux pieds, une crinière de plumes d'aigle maintenues perpendiculairement à une bande de drap rouge et de crin



Fig. 150. — Combat de deux guerriers. (Dessin d'un chef indien.)

attachée à la coiffure, formée d'un morceau de drap rouge sur lequel sont attachés des boutons de cuivre ; — le dessus de la tête recouvert d'hermine tombant de chaque côté sur la poitrine ; — plumes de hibou découpées placées derrière les oreilles ; — deux cornes de bison amincies, ornées à leurs extrémités de crins rouges ; un fil tendu d'une pointe à l'autre pour les soutenir. — Chemise en peau de mouton sauvage tannée, dont le poil est ménagé sur le bord. — Les manches, les épaules et le revers, rabattus sur la poitrine, richement ornés de broderies en porc-épic, de queues d'hermine, de crins de différentes couleurs et de cheveux humains, trophées d'ennemis, qui pendent sur l'emmanchure des épaules et sur la couture des manches ; — sur le devant de la chemise sont figurées les blessures données ou reçues. — Pantalon de peau teint et brodé, mocassins de même, avec queue de loup traînant après les talons. — Lance ornée d'une chevelure humaine tendue sur un

cercle ornementé; plumes d'aigle sur toute la longueur de la lance. »

La figure 150 est le fac-simile d'un dessin que cet illustre chef avait tracé sur sa peau de bison. Bodmer raconte ainsi le sujet représenté sur cette curieuse peinture, qui a été exécutée par Mato-Tope : « Cette peinture représente un combat singulier dans lequel Mato-Tope tue son adversaire. — Mato-Tope, étant en excursion avec une partie de ses guerriers, rencontre des cavaliers Chayennes, ses ennemis les plus acharnés; le chef de ces derniers s'avance, et, faisant signe qu'il veut parlementer, il demande si le célèbre Mato-Tope est parmi eux. Sur la réponse affirmative, le Chayenne répondit qu'il ne souffrirait pas de rival comme Mato-Tope, et que, si ce dernier le voulait, ils com-



Fig. 151. — Un cavalier. (Dessin d'un chef indien.)

battraient en présence de leurs troupes. — Il descendit de cheval; — tous deux marchèrent l'un vers l'autre en déchargeant leurs fusils, qu'ils jetèrent bientôt pour prendre l'arme blanche. — Le Chayenne, grand et fort, se servit de son couteau à scalper; Mato-Tope, plus petit, mais plus leste, de sa hache de guerre; — dans la lutte, il saisit par la lame et en se coupant les doigts le couteau de son adversaire, avec lequel il le tua, puis le scalpa. — Le Chayenne mort, ses cavaliers prirent la fuite. En mémoire de ce fait d'armes, le chef Mandan porte un petit couteau attaché à sa coiffure. — Entre autres combats, il représente celui-ci peint sur son manteau semblable au fac-simile. »

Le cavalier représenté figure 151 est également un ouvrage de Mato-Tope, dessiné par lui sur son manteau.

Parmi les tribus d'Indiens qui existent encore, les plus importantes

sont celles des Chippeways, qui habitent au-dessus des grands lacs, et celles des Sioux, nation très belliqueuse, autrefois puissante, aujourd'hui encore indomptable, absolument incapable de se plier à aucune civilisation, et dont les restes parcourent les forêts du Far-West. La figure 152 représente un chef de cette tribu, qui peut être considéré comme un des types indiens les mieux caractérisés.

Le nombre des Indiens tend à diminuer tous les jours (fig. 153). En général, ceux du Canada se plient plus facilement aux mœurs des blancs, et au



Fig. 152. — Chef Sioux, d'après une aquarelle de Bodmer (faite en 1833).

besoin se mêlent avec eux; ceux des États-Unis, réduits pour la plupart à la dernière misère, refoulés partout et traqués comme des bêtes fauves, vivent presque exclusivement des produits de leur chasse, et pratiquent le brigandage toutes les fois qu'ils trouvent l'occasion favorable. On estime à environ cent cinquante mille le nombre des Indiens qui acceptent l'idée du travail, et vivent plus ou moins dans le contact des blancs; il est difficile d'apprécier le nombre de ceux qui mènent une vie errante dans les bois et reculent sans cesse devant les colons défricheurs qui s'avancent chaque jour sur le terrain dont ils étaient jadis propriétaires.

Bien qu'ils trouvent moyen de piller de temps à autre une ferme ou une diligence, ils ne sont redoutables que dans les lieux peu habités, et on peut prévoir le moment peu éloigné où ils auront cessé d'exister comme nation.

Ce n'est plus que dans les solitudes chaque jour de plus en plus rétrécies du *Far-West* que l'on retrouve les derniers descendants des puissantes tribus indiennes qui jadis occupaient tout le continent américain. Au nord, sur le territoire du Dacotah, les Sioux achèvent de disparaître. Au sud, le territoire indien renferme encore des Chayennnes, des Choctaws, des Corbeaux. Puis viennent les Apaches, les Comanches, les Navajoas, les Utahs, etc. De tous ces peuples il ne restera bientôt plus que le nom : la misère, l'eau-de-vie, la guerre et les famines auront eu, d'ici peu, raison de ces malheureux qui sont arrivés au dernier degré de l'avilissement.



Fig. 153. — Migration d'Indiens, d'après K. Bodmer.

Les Américains. — Les sociétés américaines n'ont pour ainsi dire pas eu de commencement ; elles sont filles des sociétés plus vieilles de notre continent. Mais le sol a transformé ses habitants : il a reçu des Anglais, des Français, des Allemands, etc., et il en a fait des Américains. L'esprit positif des Américains est reconnu par tout le monde. La nécessité les a rendus ingénieux ; ils se sont fait successivement agriculteurs, navigateurs, commerçants, industriels. Tout était à créer dans ce pays ; ils ont tout créé, et, emportés par la force d'impulsion, ils ont fini par devancer l'Europe.

Les anciens colons, révoltés contre la métropole, proclamèrent leur indépendance, qui fut reconnue officiellement en 1783. Aujourd'hui les États-Unis forment une République fédérative qui comprend 38 États et 10 territoires (fig. 154). Nulle part l'instruction n'est aussi générale qu'aux États-Unis, et dans aucun pays du monde les journaux et les revues ne sont aussi répandus. Et pourtant, dans ce pays sans illettrés, il se fait peu de travaux dans l'ordre purement intellectuel, et, en somme, la

science et l'art y sont peu honorés. C'est ce qu'a très bien remarqué M. de Tocqueville, lorsqu'il dit à propos des Américains : « Leur origine toute puritaine, leurs habitudes uniquement commerciales, le pays même qu'ils habitent et qui semble détourner leur intelligence de l'étude des sciences, des lettres et des arts ; le voisinage de l'Europe, qui leur permet de ne point les étudier sans retomber dans la barbarie ; mille causes particulières, dont je n'ai pu faire connaître que les



Fig. 154. — États-Unis. (Partie orientale.)

principales, ont dû concentrer d'une manière singulière l'esprit américain dans le soin des choses purement matérielles. »

Quant à la vie privée, voici le tableau qu'en trace madame Beecher-Stowe : « Quiconque a voyagé dans la Nouvelle-Angleterre, écrit-elle, a dû remarquer, dans quelques frais villages, la vaste ferme à l'ombre épaisse des érables, avec sa cour soigneusement tenue, mais où l'herbe croît entre les pavés. Il se souvient sans doute du parfait repos, de l'ordre et de la tranquillité que l'on respire en ces lieux. Jamais rien de dérangé, jamais rien hors de sa place, pas un piquet qui branle à la

palissade, pas une paille qui salisse la verte pelouse avec ses touffes de lilas croissant sous les fenêtres. S'il a pénétré dans l'intérieur de la ferme, il a dû remarquer ces chambres vastes et claires dont le rigide



Fig. 155. — Une famille de quakers. (Tableau de Benjamin West.)

arrangement exclut toute idée de désordre, et ces habitudes domestiques aussi réglées que la vieille horloge. Ne voit-il pas d'ici, dans la chambre de la famille, comme on la nomme, l'armoire vitrée où sont rangés, dans un ordre majestueux, l'*Histoire ancienne et moderne* de

Rollin, le *Paradis perdu* de Milton, le *Pèlerinage du chrétien* de Bunyan, et la *Bible de famille* annotée par Scott, en compagnie d'autres livres également sérieux et respectables? Une telle maison n'a pas de domestiques, et, malgré cela, on voit, chaque après-midi, la dame du logis avec sa coiffe d'un blanc de neige, des lunettes sur le nez, occupée à coudre, au milieu de ses filles, aussi paisiblement que si c'était là sa seule occupation. Depuis un moment dont on a peine à se souvenir, *l'ouvrage est fait*, et, à quelque heure que vous arriviez, vous le trouverez *fait*. Le carreau de la cuisine ignore ce que c'est qu'une tache; les tables, les chaises, les ustensiles ne sont jamais dérangés. Et, cependant, on prépare ici chaque jour trois ou quatre repas, on y lave et on y repasse le linge, et d'abondantes provisions de beurre et de fromage y voient le jour dans le silence et le mystère. »

Les beaux-arts. — Benjamin West, qui vivait à la fin du siècle dernier, est le seul peintre américain, qui, antérieurement à notre génération, se soit acquis un certain renom dans les arts. La *Famille de Quaquers*, que reproduit la figure 155, donne bien l'idée d'une société honnête, mais raide et guindée, comme il y en avait beaucoup au temps de la jeunesse du peintre, surtout dans la Pensylvanie, qui est son pays natal.

C'est à l'Exposition universelle de 1855 que le public français a été appelé pour la la première fois à voir de la peinture américaine. Edmond About, en signalant quelques portraits, est frappé par le côté industriel qui a toujours droit de cité chez les Américains, même lorsqu'il s'agit de beaux-arts :

« Il y a de jolis portraits parmi ceux de M. Healy, et l'un des mieux réussis est le portrait-réclame de M. Charles Goodyear, peint sur caoutchouc. Les tableaux sur caoutchouc seront-ils élastiques? Nous pourrons donc agrandir les tableaux de M. Meissonnier et abréger ceux de M. Horace Vernet. »

Nous allons voir maintenant comment Paul Mantz a apprécié la peinture américaine à l'Exposition de 1867 :

« Ce qui manque à l'art des États-Unis, c'est un peu d'originalité. Les peintres de New-York et de Boston regardent trop du côté de Londres ; nous leur conseillons de s'affranchir. Ils ont sous les yeux une nature particulière, des mœurs spéciales : ces choses, presque inconnues de la vieille Europe, méritent d'être racontées, et elles seront d'autant plus frappantes si elles nous sont dites dans un style américain. Du reste, un grand pas a été fait; le mouvement s'accentue chaque jour et s'accélère, et nous croyons que le fier pays qui nous a donné Cooper, Prescott, Edgar Poe, Emerson, Longfellow, aura bientôt des sculpteurs, des architectes et des peintres. »

Les espérances conçues en 1867 ne se sont pas réalisées complète-

ment. Il y a eu, il est vrai, un changement, mais ce n'est pas dans le sens de l'originalité. Le grand établissement fondé aux États-Unis par M. Goupil n'a peut-être pas été étranger à la transformation dont nous parlons. Toujours est-il que les peintres américains, autant qu'on en a pu juger par l'Exposition de 1878, regardent moins du côté de l'Angleterre, et plus du côté de la France. Depuis plusieurs années, nombre de jeunes gens ont traversé l'Atlantique, pour venir s'inscrire comme élèves à l'atelier de Gérome : quelques-uns ont acquis du talent, mais ils ont tous le défaut de voir trop la nature avec les yeux de leur maître. Le plus remarqué d'entre eux a été M. Bridgman, qui a obtenu une médaille de deuxième classe, avec son tableau des *Funérailles égyptiennes*.

Sur quatre-vingt-sept peintres américains qui ont exposé des tableaux, trente-trois habitent Paris, quelques-uns demeurent en Angleterre ou en Italie, et on n'en trouve pas en somme plus de quarante habitant les États-Unis, où ils sont disséminés dans des villes distantes l'une de l'autre de quelques centaines de lieues. Ces artistes ne constituent pas un groupe ayant un corps de doctrine à eux : aussi, bien que quelques peintres américains aient une valeur personnelle incontestable, il n'y a pas à proprement parler d'école américaine.

Les dessinateurs de journaux illustrés forment sous ce rapport un groupe plus nettement accusé. La librairie a pris en Amérique un très grand développement, et les gravures qui accompagnent les livres montrent souvent une véritable originalité. Mais, dans les applications de l'art à l'industrie, nous trouvons une pauvreté d'invention qui prouve que le peuple américain, qui pousse si loin le besoin du luxe et du confortable, est encore peu sensible aux choses du goût. Sous le rapport de la fabrication des meubles, des tapisseries, de la cristallerie, de la céramique, l'Amérique n'a rien montré de bien saillant. Dans l'orfèvrerie et la bijouterie, on est frappé de voir que des pièces importantes en or et en argent ressemblent exactement à des objets à treize sous, et n'en diffèrent que par la valeur du métal. Il faut faire une exception pour les vaisselles de Tiffany, imitations japonaises qui ont produit à Paris une impression d'autant plus vive qu'on ne s'attendait nullement à trouver pareille chose dans l'exposition américaine. Un de nos premiers bijoutiers français, L. Falize, apprécie ainsi les ouvrages de son confrère américain : « Un orfèvre bien et justement remarqué, c'est M. Tiffany, de New-York. Ayant eu la bonne fortune d'étudier à Philadelphie, deux ans avant nous, les procédés des Japonais, comme il nous est donné de le faire aujourd'hui dans leur intéressante exposition, il a mis à profit cette avance. Il délaisse l'émail, il ne s'applique pas à copier les fines et capricieuses ciselures de Kanasawa et de Takaota ; ce qu'il emprunte au Japon, c'est son décor le plus franc : des plantes aux

larges feuilles, des oiseaux, des poissons ; ce qu'il a surtout pénétré, c'est le secret de ses alliages... » Le succès que Tiffany a obtenu à l'Exposition de 1878 ne peut manquer de lui susciter en Amérique des imitateurs et des concurrents. Il serait curieux que l'art industriel des Américains ait eu son point de départ au Japon.

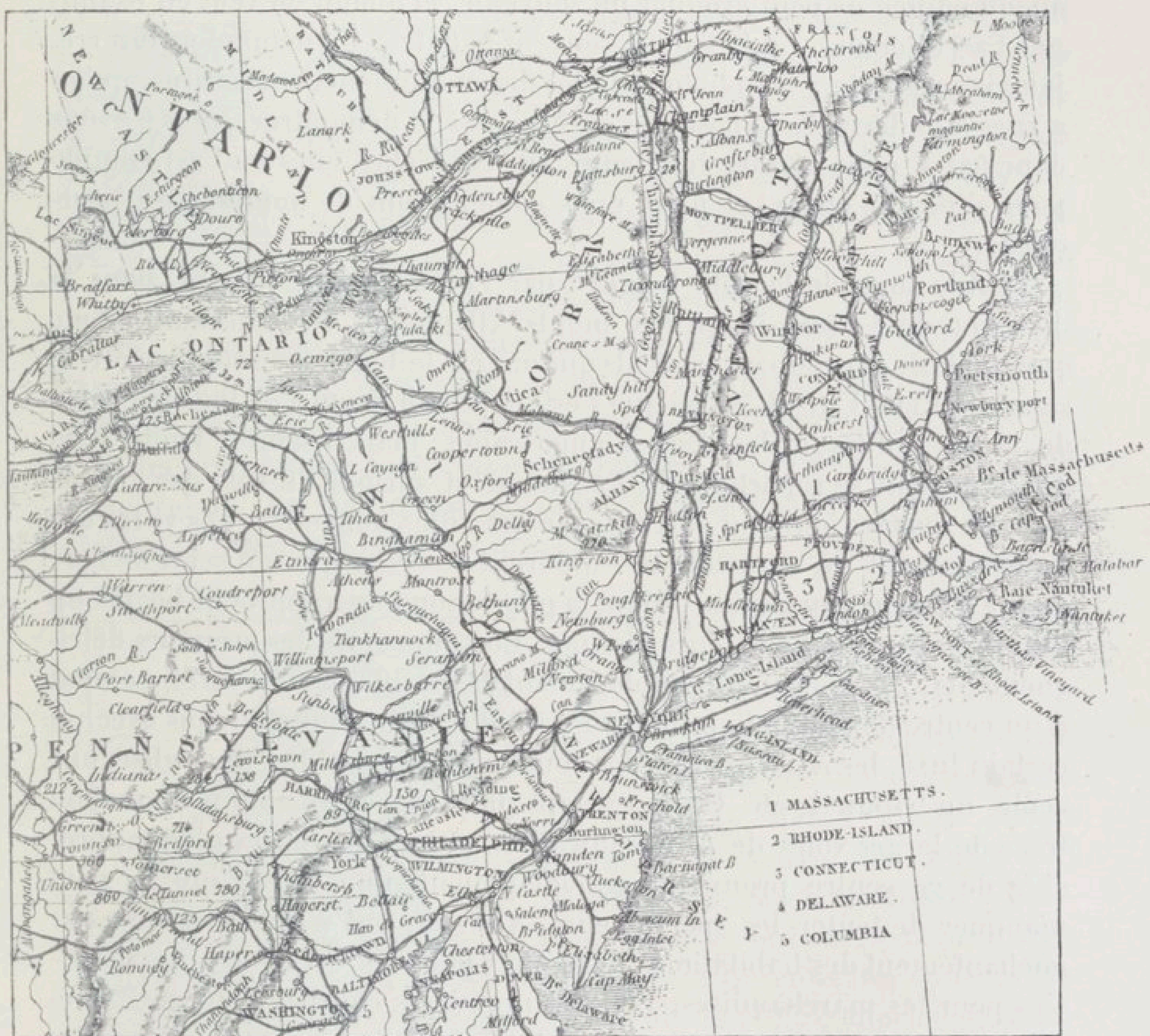


Fig. 156. — Provinces de l'Est.

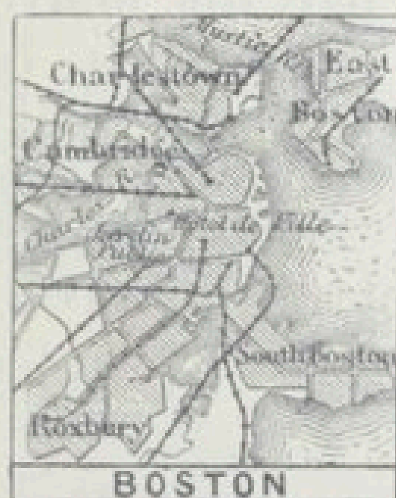
Les villes américaines. — Un double caractère frappe l'étranger qui visite les villes américaines : c'est une très grande animation produite par l'activité du commerce, unie à une immense monotonie qui résulte de la disposition habituelle des villes et du genre de constructions qu'on y voit. Certes il ne faut pas se plaindre que les rues soient partout garnies de larges trottoirs et coupées à angles droits, que le terrain sur lequel une ville est bâtie ne soit jamais mamelonné, mais uni

et plat, qu'on ne trouve nulle part de ces ruelles infectes et de ces vieux quartiers qui déshonorent presque toutes nos villes d'Europe et qui font le désespoir de nos édilités. Seulement il en résulte une uniformité d'autant plus fatigante qu'elle n'est nulle part rompue par la silhouette des édifices. Il y a pourtant des monuments, mais qui sont généralement froids pour l'esprit comme pour les yeux. Dans ces villes nées d'hier, aucun édifice ne peut évoquer un souvenir, et quand on veut en examiner l'architecture, on la trouve souvent banale, et quelquefois bizarre, jamais originale : les photographies des monuments américains, qu'on a vues à la dernière Exposition, suffiraient à le démontrer. Nous n'avons donc pas à nous arrêter longtemps sur ces riches cités où l'art compte pour si peu de chose, et nous nous contenterons de nommer les principales.

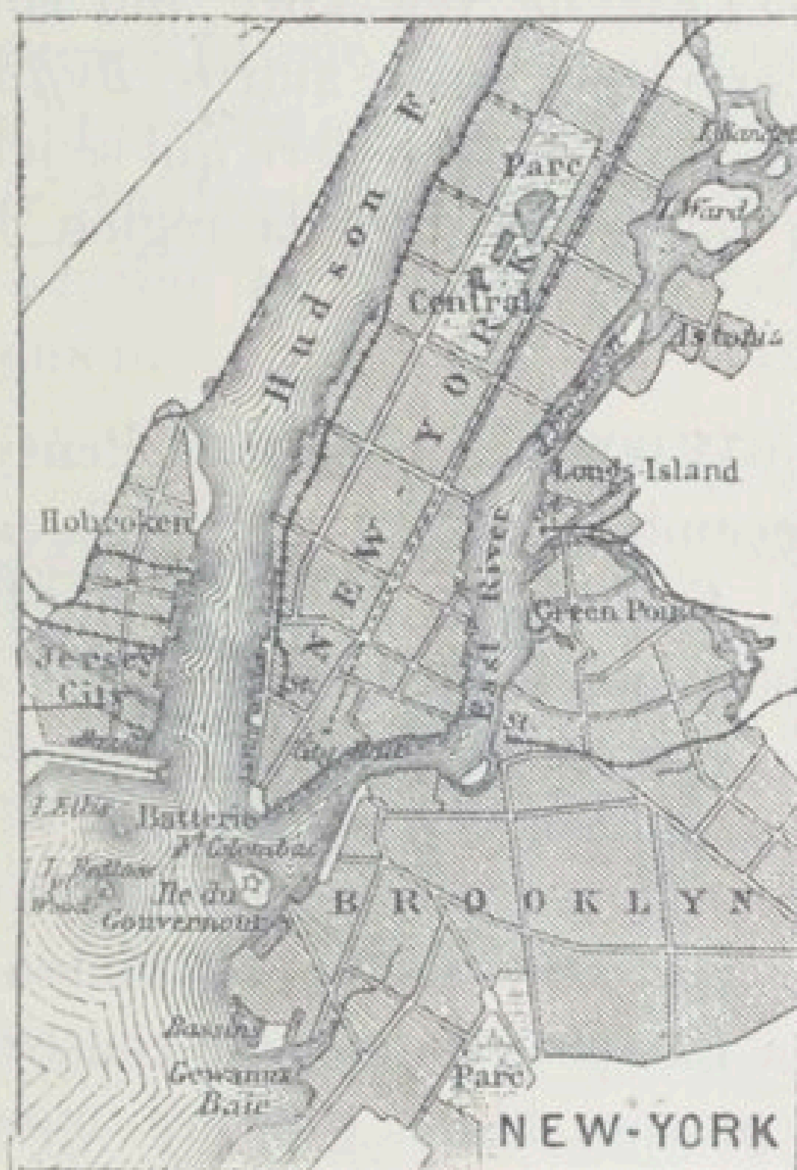
Tout le long de la côte baignée par l'océan Atlantique, et, dans la direction de l'ouest, jusqu'aux monts Alleghanys, les dépassant même quelquefois, se groupent les États qui ont été le berceau et sont encore le cœur des États-Unis. C'est ici que s'est maintenu jusqu'à ce jour le centre de la vie politique de l'Union américaine ; mais il semble tendre à se déplacer pour se reporter vers l'occident et surtout du côté des grands lacs, où tous les jours on voit s'élever des villes nouvelles. Ces villes ont naturellement un caractère très différent de celles qui ont servi de berceau à l'Union américaine et dont la physionomie se rapproche beaucoup plus de celle de nos cités européennes. Lorsque, après les premiers défrichements, on trouve un emplacement favorable pour l'établissement d'un centre de population, on construit d'abord, et quelquefois avec un certain luxe, les édifices regardés comme indispensables, une église, une école, un tribunal, etc. On les groupe dans un centre autour duquel on trace de larges voies de communication, et les terrains les plus rapprochés de ce centre prennent immédiatement une valeur qui ne peut manquer de tenter les spéculateurs. Alors on voit s'élever comme par enchantement des habitations, des hôtels pour les voyageurs, des magasins pour les marchandises, etc. Ces premières constructions ont généralement un caractère provisoire, et la maison de bois, exposée par les Américains dans la *rue des Nations* en 1878, en donne assez exactement l'aspect. A mesure que la ville nouvelle acquiert de l'importance, les habitations se transforment et prennent un caractère plus durable ; mais les constructions hâtives se multiplient alors dans les faubourgs, qui gardent beaucoup plus longtemps que le centre leur allure de ville improvisée.

Un point assez important à noter pour ce qui concerne les villes dont la fondation remonte au dernier siècle, c'est que leur origine se rattache à des nationalités différentes. Ainsi celles qui se trouvent sur le bassin du Missisipi ont été pour la plupart fondées par des colons français,

bien que l'élément anglais y soit devenu prédominant par la suite. Au contraire, les villes situées entre les monts Alleghanys et l'océan Atlantique sont toutes d'origine anglaise. Enfin les villes des États du Sud présentent, avec celles des États du Nord, des différences d'aspect souvent assez notables, par la raison que le climat exerce naturellement une influence considérable sur la forme et la disposition des habitations.



Boston (250,500 hab.), dans le Massachusetts, est considérée comme la métropole intellectuelle des États-Unis. C'est une des plus anciennes villes de l'Amérique anglaise; cité puritaine, propre, froide et digne, en tout semblable à ses habitants. Les édifices publics, comme dans tous les centres importants de l'Union, ont des prétentions un peu fatigantes au grandiose. La plupart des rues sont bordées de grands arbres, et un beau parc se trouve au cœur de la ville. Boston n'a pas l'aspect enfiévré de New-York, et la vie n'y paraît pas entièrement absorbée par les affaires. Dans les quartiers commerçants, où il y a toujours une certaine foule, on n'est ni pressé ni bousculé, et il règne un calme relatif. La vieille cité puritaine a des prétentions littéraires, et s'intitule l'Athènes des États-Unis.

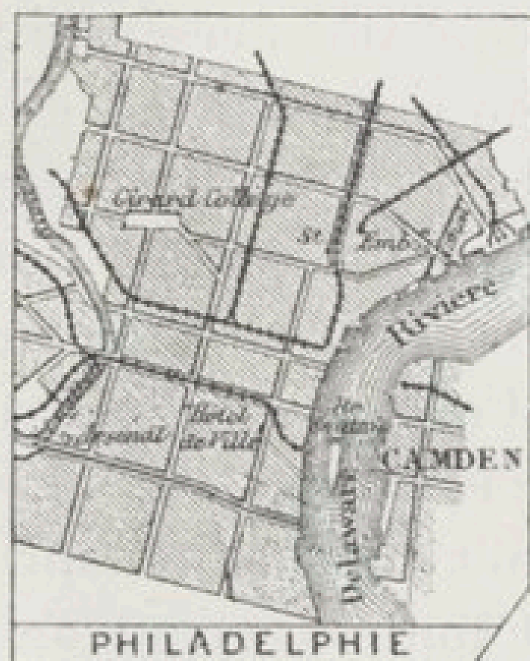


New-York (942,000 hab.) est une ville située sur une espèce de presqu'île resserrée entre deux rivières : le détroit dit East-River, sépare la ville proprement dite du faubourg de Brooklyn (396,000 hab.) et la rivière d'Hudson la sépare de Jersey-City (82,000 hab.). Si on réunissait à New-York les villes et bourgs du voisinage, qui en sont devenus des annexes, on atteindrait un chiffre énorme de population. La ville est entièrement consacrée au commerce et à l'industrie. Les murs sont tapissés d'annonces de toutes les grandeurs et de toutes les couleurs; l'attention est accaparée par elles. Il n'est guère facile de se faire une idée du mouvement qui règne dans certaines rues, telles que *Broad-Way* et *Wall-Street*, par exemple. Des omnibus, des chariots, des wagons, des voitures se croisent et se coupent sans cesse, produisant un encombrement toujours renaissant. La foule des piétons n'est pas moins formidable.

« La diversité des quartiers nous frappa tout particulièrement, dit Henri Rochefort en parlant de New-York. Les uns verdoient, les autres poudroient. Plusieurs sont gais comme le soleil, quelques-uns tristes comme l'humidité. L'architecture composite y a produit d'affreux monuments. Les marbres de toute provenance y abondent, mais le mauvais goût jette son voile criard sur toutes ces richesses aussi mal utilisées que possible... New-York est située à l'embouchure de l'Hudson, sur une île séparée de la grande terre par un fleuve étroit, et dont elle couvre toute la partie méridionale. Le noyau de la ville était autrefois un amas de collines boisées et de vallées charmantes environnées de marais, dont le dessèchement s'est opéré peu à peu. La partie nord se composait d'un terrain rocheux planté de forêts, aujourd'hui disparues sous les bâtisses, et dont les taillis étaient peuplés de gibier.

« De l'autre côté de l'eau s'étend Brooklyn, qui se reliera à New-York-City par un pont gigantesque, et qui est actuellement desservi par des paquebots perpétuellement en marche. Le manque d'ordre et d'alignement qui distingue New-York étonne et amuse. Les rues sont accaparées par les petits marchands. Des enseignes démesurées flottent au vent. Les échoppes encombrent les trottoirs. Les vitrines présentent l'image du chaos. De cette fournaise s'élève un inextinguible brouhaha. »

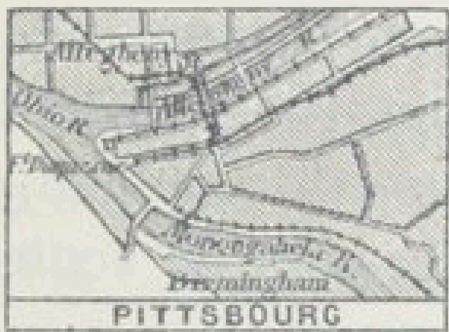
Albany (76,000 hab.) est la capitale de l'État de New-York, qui contient encore plusieurs villes très importantes, entre autres *Buffalo* (117,000 hab.), que sa situation à l'embouchure d'une rivière qui se jette dans le lac Erié a rendu le centre du commerce dans la région des grands lacs.



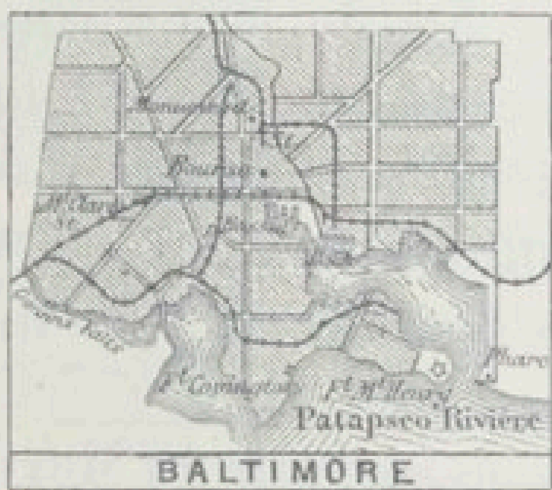
PHILADELPHIE

PHILADELPHIE (674,000 hab.), dans la Pensylvanie, est la seconde ville des États-Unis par son importance. Cette ville est une des plus belles du nouveau monde par la régularité de ses rues, qui se coupent à angles droits, et par l'élégance de ses maisons particulières. Elle possède quelques édifices d'un aspect assez grandiose. On cite particulièrement la Douane, anciennement la Banque, monument construit avec un beau marbre blanc tiré des monts Alleghanys. La ville s'étend sur une longueur de plusieurs kilomètres le long de la rivière de Delaware.

Philadelphie est une ville lettrée et une ville savante ; ce n'est pas encore une ville artiste, mais il paraît que le goût des arts y est assez répandu.

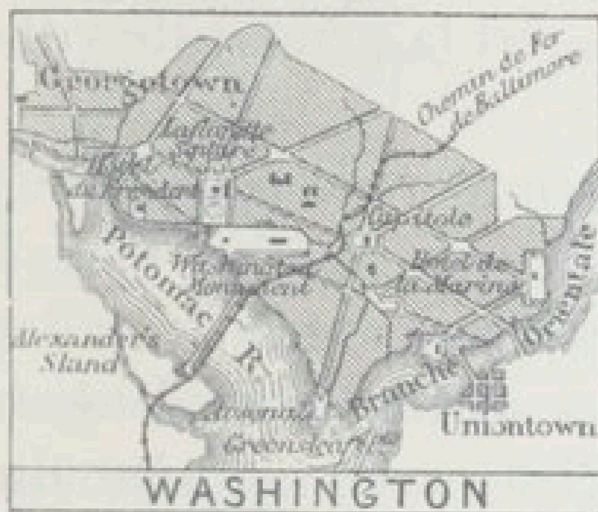

PITTSBOURG

PITTSBOURG (86,000 hab.), dans la Pensylvanie, doit sa prospérité à son heureuse situation au confluent des deux rivières qui forment l'Ohio. C'est une ville régulièrement bâtie, mais à laquelle ses maisons noircies par la fumée donnent un aspect singulièrement triste. Cité manufacturière et commerçante, Pittsbourg n'a pas un seul monument qui mérite d'être signalé. La Pensylvanie renferme encore quelques villes importantes parmi lesquelles il suffira de nommer *Alleghany-City* (53,000 hab.), *Hanisburg* (23,000 hab.), qui est la capitale de l'État, *Érié* sur le lac du même nom, etc.



BALTIMORE

BALTIMORE (267,000 hab.), dans le Maryland, présente un aspect plus monumental que la plupart des villes américaines. La cathédrale catholique, avec un dôme imité de celui du Panthéon de Rome, la colonne en marbre blanc érigée en l'honneur de Washington, et plusieurs autres édifices de la ville, sont conçus dans un style classique qui n'accuse pas une bien grande originalité, mais que ne déparent pas non plus les bizarreries de goût qu'on rencontre souvent en Amérique. Baltimore est de beaucoup la cité la plus peuplée de l'État de Maryland, dont la capitale, *Anapolis*, est une toute petite ville sans importance. On peut remarquer d'ailleurs que dans la plupart des États qui composent l'Union américaine le siège du gouvernement est dans une ville tout à fait secondaire.



WASHINGTON

WASHINGTON (109,000 hab.), la capitale des États-Unis, est située sur la rive gauche du Potomac, dans un endroit renommé pour la salubrité de l'air et la beauté des environs. Cette ville a été fondée par Washington, dont elle a pris le nom. « Le plan, dit Malte-Brun, en fut tracé par un Français, le major l'Enfant; il réunit dans un très haut degré la commodité, la régularité, le charme de la perspective et la libre circulation de l'air. Avant de rien commencer, on avait déterminé la position des divers édifices publics, tels qu'on les a construits depuis, sur le terrain le plus avantageux; tous dominent ou des perspectives lointaines ou des vues agréables, et leur situation les rend susceptibles de tous les accessoires que pourrait exiger par la suite l'utilité ou l'embellissement. » Le Capitole, qui passe pour le plus beau monument des États-Unis, est construit

dans le goût solennel et froid qui forme le style officiel de la plupart des édifices contemporains. Washington est placée dans le district fédéral de Colombia, entre le Maryland et la Virginie. *Richmond* (51,000 hab.), capitale de la Virginie, a été, pendant la guerre de sécession, le centre de l'insurrection sudiste.



CINCINNATTI (216,000 hab.) n'était qu'un petit groupe de chaumières en 1789. C'est aujourd'hui une grande et belle cité, industrieuse et commerçante, qui s'étend majestueusement sur les bords de l'Ohio, mais qui, comme toutes les villes américaines, n'offre aucun intérêt pour l'artiste. Ses maisons de briques sont régulièrement alignées sur de larges rues bien pavées ; ses églises, dépourvues de sculptures et de peintures, sont bien closes, garnies de tapis épais et munies de calorifères qui garantissent du froid les fidèles. On y trouve des hôtels confortables, des écoles bien aménagées, des boutiques luxueuses, et on y cherche en vain un monument à noter.

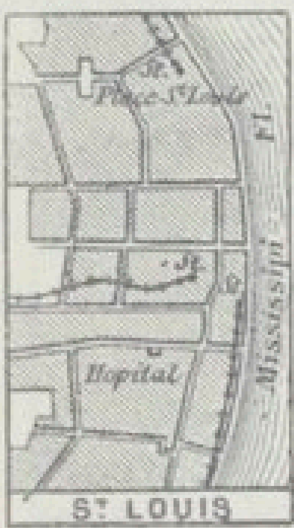
Le bassin du Mississipi descend de la région des lacs au golfe du Mexique et occupe en largeur tout le territoire qui va des monts Alleghanys aux montagnes Rocheuses. Dans sa partie haute, il est boisé, marécageux et humide, puis il s'étale jusqu'à la mer en immenses prairies brusquement coupées par des forêts vierges. Le gigantesque fleuve auquel il emprunte son nom le sépare en deux parties. Celle de la rive gauche est la plus riche et la mieux cultivée.



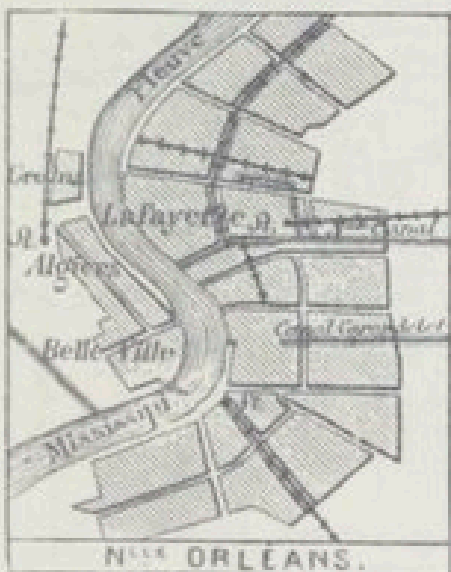
De ce côté est CHICAGO, la cité *Champignon* (298,000 hab.), qui s'est élevée comme par enchantement. Chicago, située sur la rive gauche du lac Michigan, est la principale ville de l'Illinois.

« Chicago, si célèbre par son commerce, écrit Henri Rochefort, l'est au moins autant par ses incendies. Quand cette ville inflammatoire est restée deux ans sans brûler de fond en comble, les architectes et les entrepreneurs organisent des meetings de protestation. La facilité avec laquelle elle renaît de ses cendres la fait comparer par les auteurs du pays à l'oiseau fabuleux qui a donné son nom à diverses compagnies d'assurance..... Bâtie dans une situation merveilleuse, aux confins des grandes savanes américaines, Chicago avait d'abord été surnommée *la Reine des Prairies*, qu'elle relie, en effet, à la grande civilisation moderne. Les premières maisons en furent construites, comme pour toutes les villes qui débutent, avec les arbres qu'on abattait dans les environs. On conçoit les ravages que devait produire dans un pareil milieu l'incendie activé par les vents

qui soufflent du lac Michigan, véritable mer intérieure qui a ses tempêtes, ses bourrasques et même ses naufrages. Le feu de 1871 dévora dix-sept mille quatre cent cinquante maisons. Les divers désastres qu'a subis Chicago ont au moins servi à mettre en relief l'admirable activité américaine. En France on gémit des années entières sur les ruines d'une bicoque qui s'effondre. Là-bas le fléau le plus dévastateur a bien vite trouvé son maître. Les victimes ne perdent pas leur temps à pleurer sur elles-mêmes et à contempler les décombres. La maison incendiée fume encore que celle qui doit lui succéder commence déjà à sortir de terre. »



SAINT-LOUIS (310,900 hab.), dans le Missouri, s'étend sur une longueur de plus de 10 kilomètres sur la rive droite du Mississipi. Fondée par quelques Français en 1764, cette ville n'avait encore que deux mille habitants en 1816. Malte-Brun en donne la description suivante : « La partie la plus considérable est composée de maisons à plusieurs étages en briques et en granit, dont on trouve des blocs énormes en creusant les fondations dans le sol d'alluvion sur lequel elle est bâtie. L'autre partie de la ville, habitée par des Français, n'est, pour ainsi dire, qu'un faubourg. Les maisons y sont généralement en bois, mais propres, entourées de galeries élégantes, ombragées de beaux arbres, et toujours accompagnées de petits jardins. »



LA NOUVELLE-ORLÉANS (191,000 hab.), dans la Louisiane, est bâtie sur un terrain bas et malsain, près de l'embouchure du Mississipi. Mme Ida Pfeiffer donne de cette grande et riche cité le tableau suivant.

« La Nouvelle-Orléans, située sur un sol marécageux, se trouve en différents endroits à deux mètres et demi au-dessous du niveau du fleuve. Elle se présente bien, est régulièrement bâtie, a beaucoup de belles maisons en briques, de larges rues, et quelques jolies places avec des *squares* et des jardins. Il est fâcheux qu'à l'exception d'un petit nombre, les rues soient si sales et si mal tenues. »

La partie occidentale des États-Unis (fig. 157) est beaucoup moins peuplée que la partie orientale. C'est là que s'étendent les solitudes du Far-west, champ immense ouvert aux hardis pionniers américains.

C'est dans les déserts de l'Utah que s'est développée la singulière civilisation mormonne, civilisation où la polygamie est admise et dont la religion a été révélée par le prophète Brigham Young. Les adeptes de cette religion dépassent actuellement le chiffre assez respectable de 130,000.

Les besoins de cette religion ont donné l'idée à Brigham Young d'une architecture particulière dont le temple de la cité du Lac-Salé nous offre un curieux mais très vilain spécimen.

Un chemin de fer relie maintenant l'Atlantique au grand Océan, traversant ainsi l'Amérique du Nord dans sa plus grande largeur.

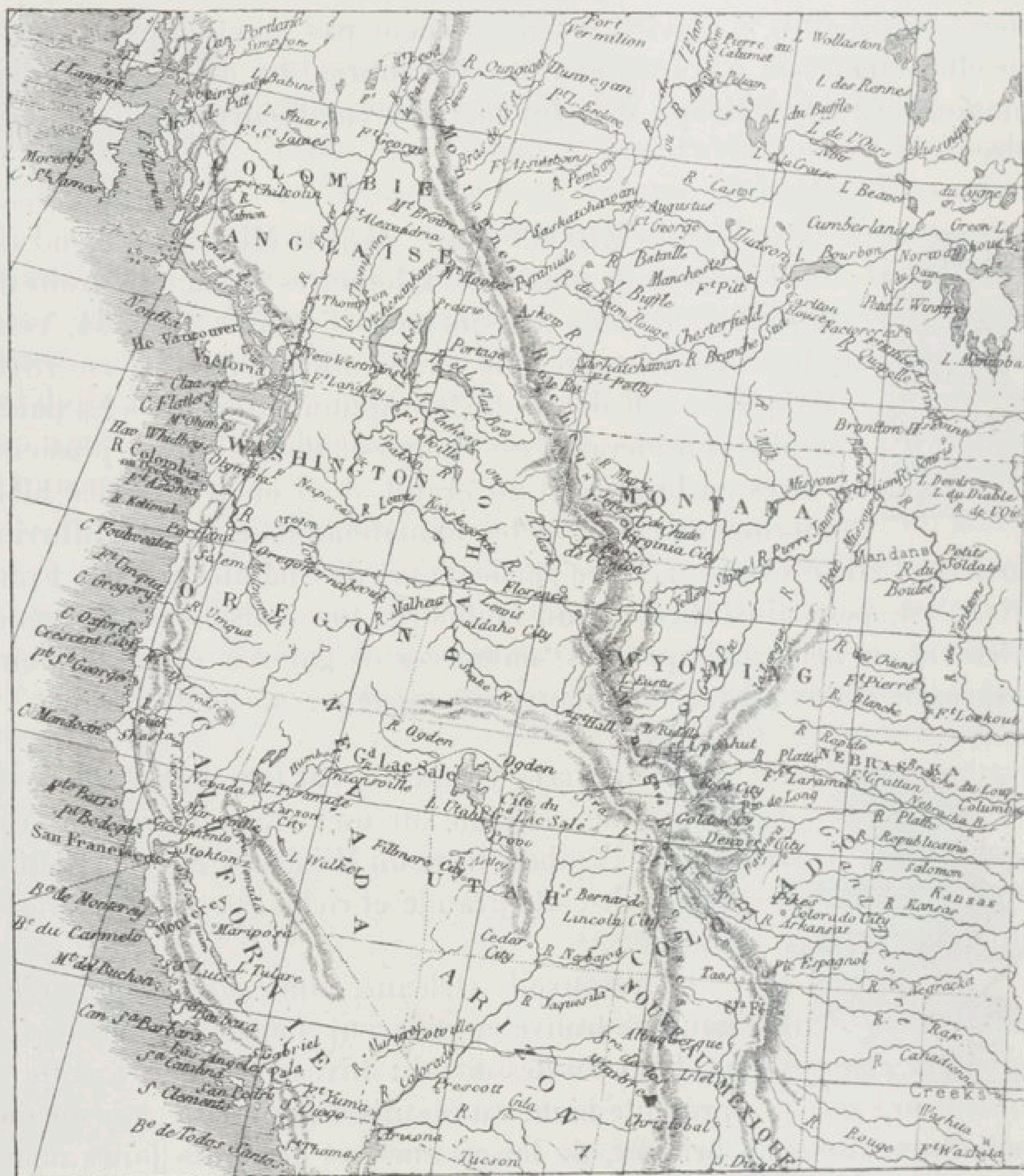


Fig. 157. — États-Unis. — Partie occidentale.

Attirés par les mines d'or, quelques colons sont venus s'établir sur la côte californienne jusque-là déserte et ont jeté les premiers fondements de San Francisco.

San Francisco (150,000 hab.), est une ville de formation toute récente, et qui est aujourd'hui le centre d'un commerce immense avec la Chine, l'Australie, et tous les pays que baigne le grand Océan.

« A deux ou trois heures en mer avant d'aborder, dit Henri Rochefort dans la description de son arrivée à San Francisco, on voit se développer une terre accidentée, où de riants cottages sont assis sur les flancs de collines aux contours capricieux. Au fond du tableau, les montagnes d'une certaine altitude forment des arêtes décroissantes et secondaires de l'immense chaîne des monts Diablo, dont le principal s'élève à l'arrière de San Francisco, le surplombant comme une sentinelle qui veille. On pénètre dans la baie par une passe large de deux milles environ et longue de cinq, flanquée, à droite et à gauche, de monticules tourmentés. En quittant la passe, on se meut dans une large nappe d'eau dont le léger clapotis n'a rien d'océanique. A l'endroit où passaient par milliers les chevaux et les bestiaux, où se dressaient, au milieu des herbes et des bouquets d'arbres, de grossières huttes de bergers, s'étale aujourd'hui la somptueuse cité de l'or. Les tapis d'herbes ont disparu sous des édifices aux alignements irréprochables, et la forêt de chênes monstrueux, de pins et de cèdres, qui obstruaient le rivage, a fait place à une forêt de mâts qui se croisent dans la rade. »



CHAPITRE III

AMÉRIQUE CENTRALE

Population primitive. — Mexique. — Amérique centrale. — Antilles.



opulation primitive. — Antérieurement à la domination espagnole, les Toltèques, et après eux les Aztèques, s'étaient élevés à un degré de civilisation assez remarquable. On attribue aux Toltèques la construction des monuments dont les ruines immenses étonnent encore aujourd'hui les voyageurs. Leur histoire, très confuse, paraît remonter au VIIe siècle de notre ère : après une période de quatre siècles, ils auraient été refoulés dans le Yucatan par les Aztèques, qui s'établirent dans le centre du pays et dont le dernier roi fut Montezuma.

C'est aujourd'hui une préoccupation constante des Américains de rattacher l'histoire de leurs origines à celle de l'ancien monde. Aux pieds d'une statue monolithe en porphyre découverte à Palenqué, on voit un scarabée, qui naturellement fait songer à l'Égypte. De nombreux cachets, trouvés dans les ruines de l'antique cité, reproduisent des images symboliques exécutées en relief, et dans lesquelles on pourrait à la rigueur trouver une certaine parenté avec ceux de la Babylonie. Ces rapports toutefois ne sont pas assez frappants pour accepter certaines théories historiques, qui sont loin d'être encore convaincantes.

Le monument typique de ces indigènes est le *Teocalli* ou maison de Dieu. Le *Teocalli* est une pyramide quadrangulaire tronquée formée d'assises superposées. Elle est toujours orientée. Des escaliers conduisant à la plate-forme qui domine le monument sont disposés sur les quatre côtés. Sur la plate-forme, des tours renferment les idoles, une table de pierre sert aux sacrifices. Le Teocalli possède aussi des pièces intérieures

où l'on enterre les rois. Autour de la pyramide régnait une vaste enceinte réservée aux logements des prêtres et aux magasins de guerre de la tribu, qui transformait au besoin l'édifice religieux en citadelle. Le peuple, qui n'a pas le droit de pénétrer dans l'enceinte sacrée du monument, se contente de voir à distance la procession des prêtres qui montent sur la plate-forme de la pyramide pour adorer le soleil.

Les ruines les plus importantes se trouvent dans la partie méridionale du Mexique ou dans le Yucatan. Nous signalerons d'abord, à quelques



Fig. 158. — Pierre de la croix à Palenqué.

kilomètres de Puebla, la fameuse pyramide de Cholula dont la base a 492 mètres sur chaque face et 59 mètres d'élevation. On monte par un escalier de 120 marches au sommet de ce Teocalli, qui présente une plate-forme où on voyait jadis une statue du dieu de l'Air, qu'on a remplacée par une chapelle de la Vierge. L'intérieur renfermait une chambre dans laquelle on a trouvé des ossements, des vases et quelques idoles. Ce gigantesque édifice passe pour un ouvrage non terminé et qui aurait dû s'élever à une hauteur beaucoup plus grande. D'après une légende locale, les dieux, effrayés de voir les hommes entreprendre un aussi immense travail, firent tomber une pluie de feu sur les ouvriers qui construisaient la pyramyde. Cholula, située dans une contrée volcanique, était au temps de

Montezuma, une ville extrêmement florissante, qui, suivant Las Casas, contenait 150,000 habitants.

Nous n'avons pas l'intention de décrire ici toutes les ruines américaines, et nous ne pouvons nous arrêter qu'aux plus caractéristiques. Il faut donc se contenter, malgré l'intérêt qu'ils présentent pour l'archéologie, de nommer en passant les restes d'Isamal et de Chichen-Itza, mais nous ferons une petite halte dans les ruines de Palenqué. Nous suivrons ici la description qu'en a donnée Viollet-le-Duc, dans un texte destiné à servir de commentaire aux photographies que M. Charnay a exécutées d'après les monuments mexicains.

« Oubliés au milieu des forêts, les monuments de Palenqué ont échappé à la fureur de destruction des conquérants européens. Les édifices, ni comme plan, ni comme construction, ni comme décoration, ne ressemblent à ceux de la péninsule yucatèque. L'édifice principal de Palenqué, bâti au sommet d'une plate-forme, se compose d'une succession de grosses piles portant une voûte en encorbellement. Bâties en blocages, ces piles sont revêtues de stucs très durs ornés de sculptures autrefois peintes. Cependant les artistes qui ont élevé ces édifices savaient sculpter la pierre, et le bas-relief dit *de la croix* (fig. 158) a soulevé plus d'une question que je ne chercherai point à discuter ici ; je me bornerai à l'examiner au point de vue général de l'art. M. Charnay en a photographié la partie principale et la seule qui soit encore à Palenqué. Grâce à cette reproduction, dont on ne peut discuter l'exactitude, il est facile de voir que le personnage debout à côté de la croix, et qui semble faire une offrande au coq qui la surmonte, ne présente nullement les traits des figures d'Isamal, de Chichen-Itza et d'Uxmal ; son front déprimé, ses yeux saillants, son nez busqué, la distance énorme qui sépare le menton des narines, la compression de l'occiput, établissent un caractère de race étrangère à celles qui sont reproduites dans les sculptures de l'Yucatan. » — Viollet-Le-Duc.

Les ruines de Palenqué, qui occupent un emplacement extrêmement vaste, ont été découvertes au milieu du dernier siècle et ont été regardées pendant longtemps comme le reste le plus important de l'ancienne civilisation mexicaine. Aujourd'hui que la contrée est mieux connue, on attache généralement plus d'importance aux ruines de Mitla, qui sont situées dans la province d'Oaxaca, à environ 200 kilomètres de cette ville.

Voici la description que Charnay fait des ruines de Mitla. « Les ruines de Mitla, qui occupaient au temps de la conquête un immense emplacement, ne présentent plus aujourd'hui que l'ensemble de six palais et trois pyramides ruinées. La place du village contient une bâtisse en carré long dont les revêtements de pierre n'offrent aucune sculpture ; d'une longueur de trente mètres sur une largeur de quatre environ, elle n'a qu'une seule ouverture, sur l'un des petits côtés. La destination funé-

raire des palais de Mitla pourrait aussi lui être appliquée, en admettant, vu sa simplicité, que cette sépulture était réservée à quelques personnages de second ordre.

« La maison du curé est le premier édifice au nord, sur la déclivité de la colline. C'est un enchevêtrement de cours et de bâtisses, avec parements ornés de mosaïques en relief du dessin le plus pur. Sous les saillies des encadrements, on retrouve des traces de peintures toutes primitives où la ligne droite n'est pas même respectée : ce sont de

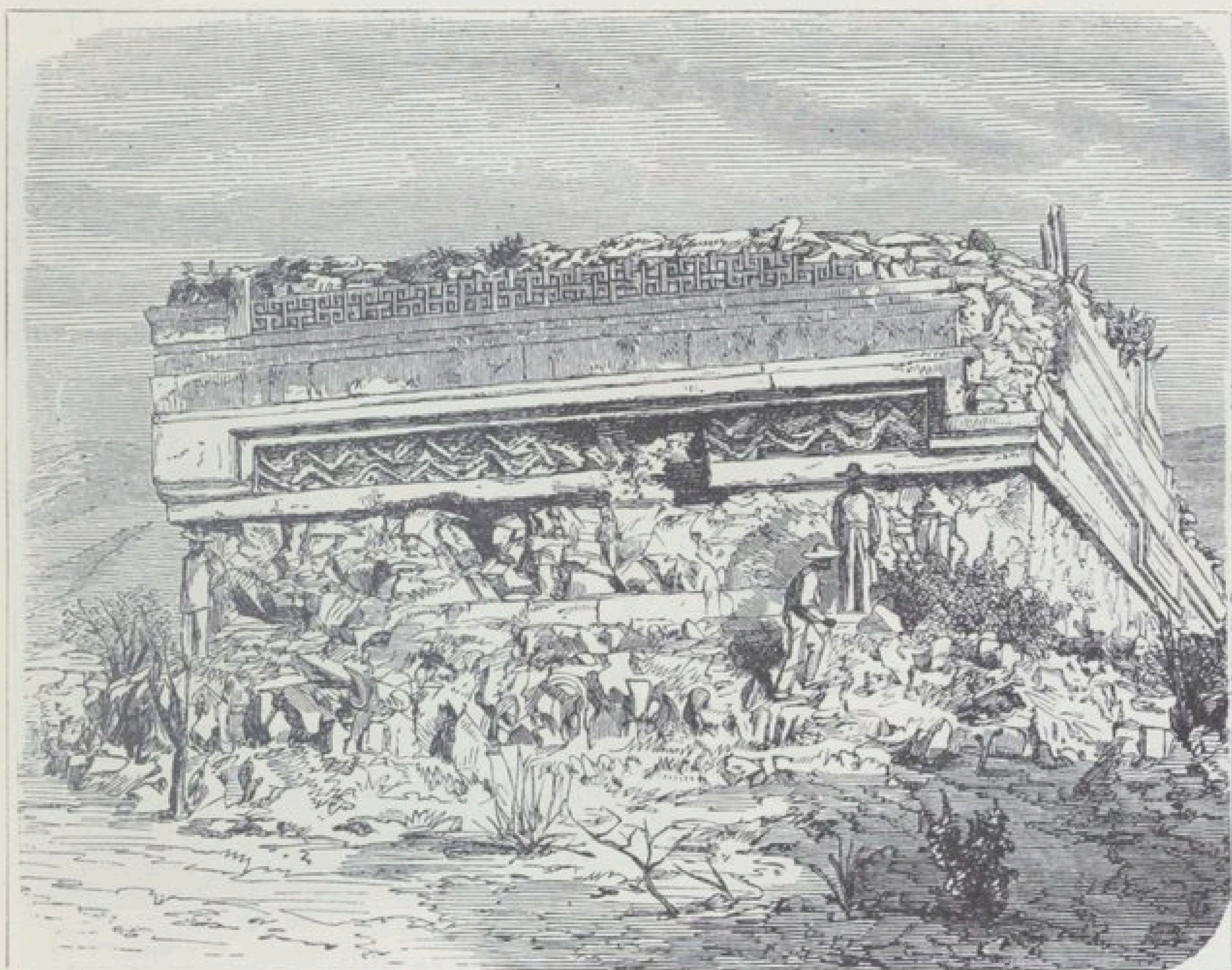


Fig. 159. — Vue extérieure d'un des palais de Mitla.

grossières figures d'idoles et des lignes formant des méandres dont la signification nous échappe.

« Ces peintures se reproduisent avec la même imperfection, dans tout palais où un abri quelconque sut les préserver des atteintes du temps.

« L'incorrection de ces dessins accolés à des palais d'une architecture si correcte, ornés de panneaux de mosaïques d'un si merveilleux travail, jette l'esprit dans d'étranges pensées : ne pourrait-on trouver l'explication de ce phénomène dans l'occupation de ces palais par une race moins avancée que celle des premiers fondateurs? C'est une simple hypothèse que j'émets.

« J'ai donné à cette première ruine l'appellation de *maison du curé*, car le vénérable prêtre qui l'occupe depuis un demi-siècle a su profiter des murs inébranlables de l'édifice ancien pour se ménager une retraite vaste et confortable, recouverte aujourd'hui d'un toit moderne.

« L'église du village, attenant à cette construction, est tout entière composée des matériaux du vieux palais.

« Au-dessous, à gauche, se trouve la pyramide tronquée d'origine indienne, surmontée d'une chapelle moderne. La pyramide est pourvue d'un escalier de pierre. Les Espagnols eurent soin de faire dispa-

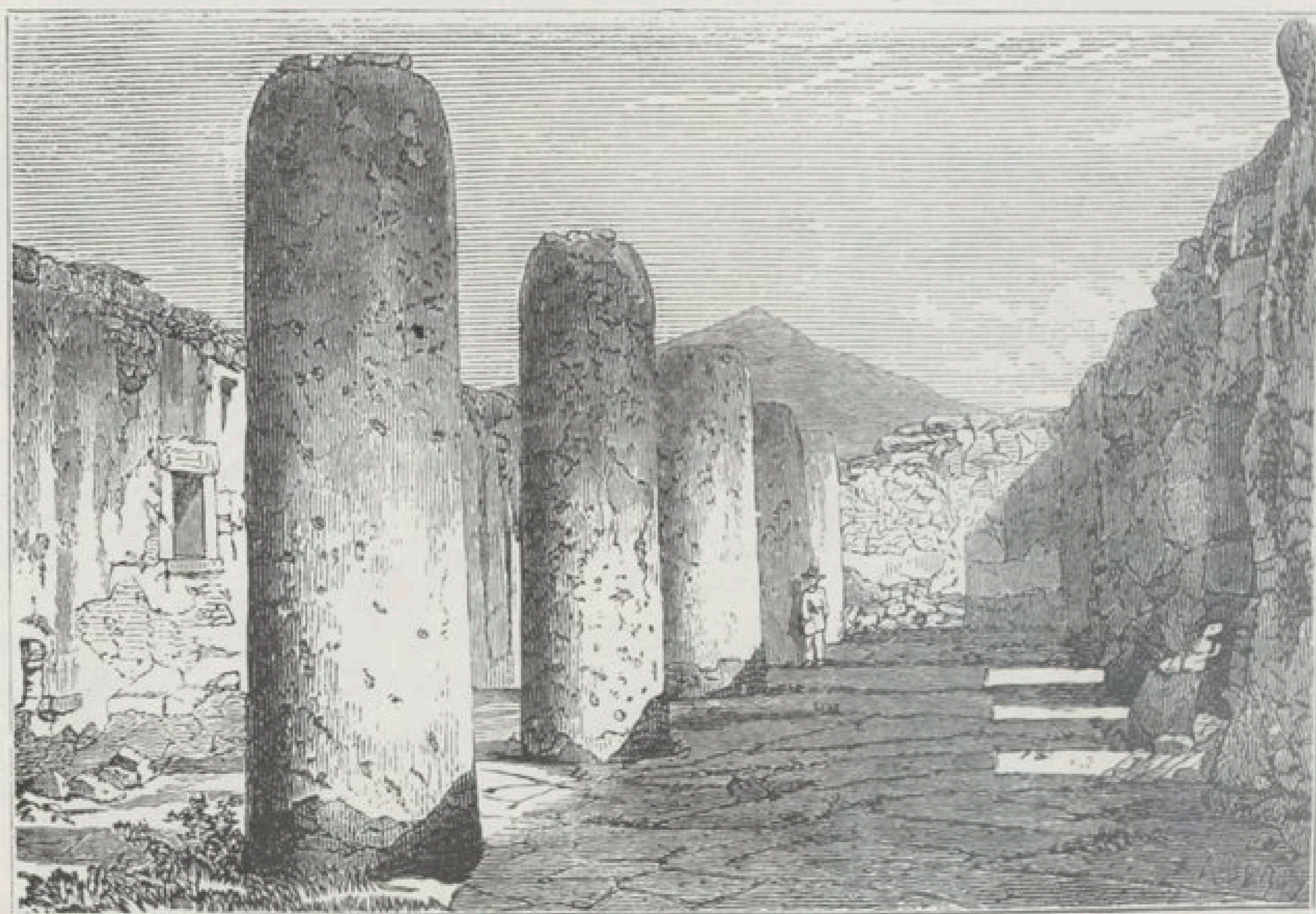


Fig. 160. — Grande salle du palais de Mitla.

raître jusqu'au moindre vestige de l'ancien temple qui devait la surmonter. Le grand palais, dont l'ensemble est encore entier et dont la toiture seule est absente, se compose d'une immense bâtisse en forme de *tau*, dont la façade principale regardant le sud est la plus belle, la plus considérable et la mieux conservée des divers monuments de Mitla. Elle a quarante mètres de face et enveloppe une pièce de même étendue, dont six colonnes monolithes d'environ quatorze pieds soutenaient la couverture. Trois portes larges et basses donnaient accès dans la pièce, dont le sol était couvert d'une épaisse couche de ciment.

« Sur la droite, un couloir obscur communique avec une cour intérieure également cimentée, dont les murs, comme la façade princi-

pale, sont couverts de panneaux de mosaïque et de dessins avec encadrements de pierre. La cour est carrée et donne jour à quatre pièces étroites et longues, couvertes de haut en bas de mosaïques en reliefs dont les dessins en bandes se superposent en variant jusqu'à la toiture. Les linteaux des portes sont d'énormes blocs qui atteignent cinq à six mètres.

« Le second palais se distingue dans la façade orientale par des panneaux beaucoup plus allongés. Quatre palais, les plus importants peut-être, se trouvent au sud-ouest ; ils sont à moitié rasés et enterrés, car les murailles ne s'élèvent plus qu'à trois ou quatre pieds au-dessus

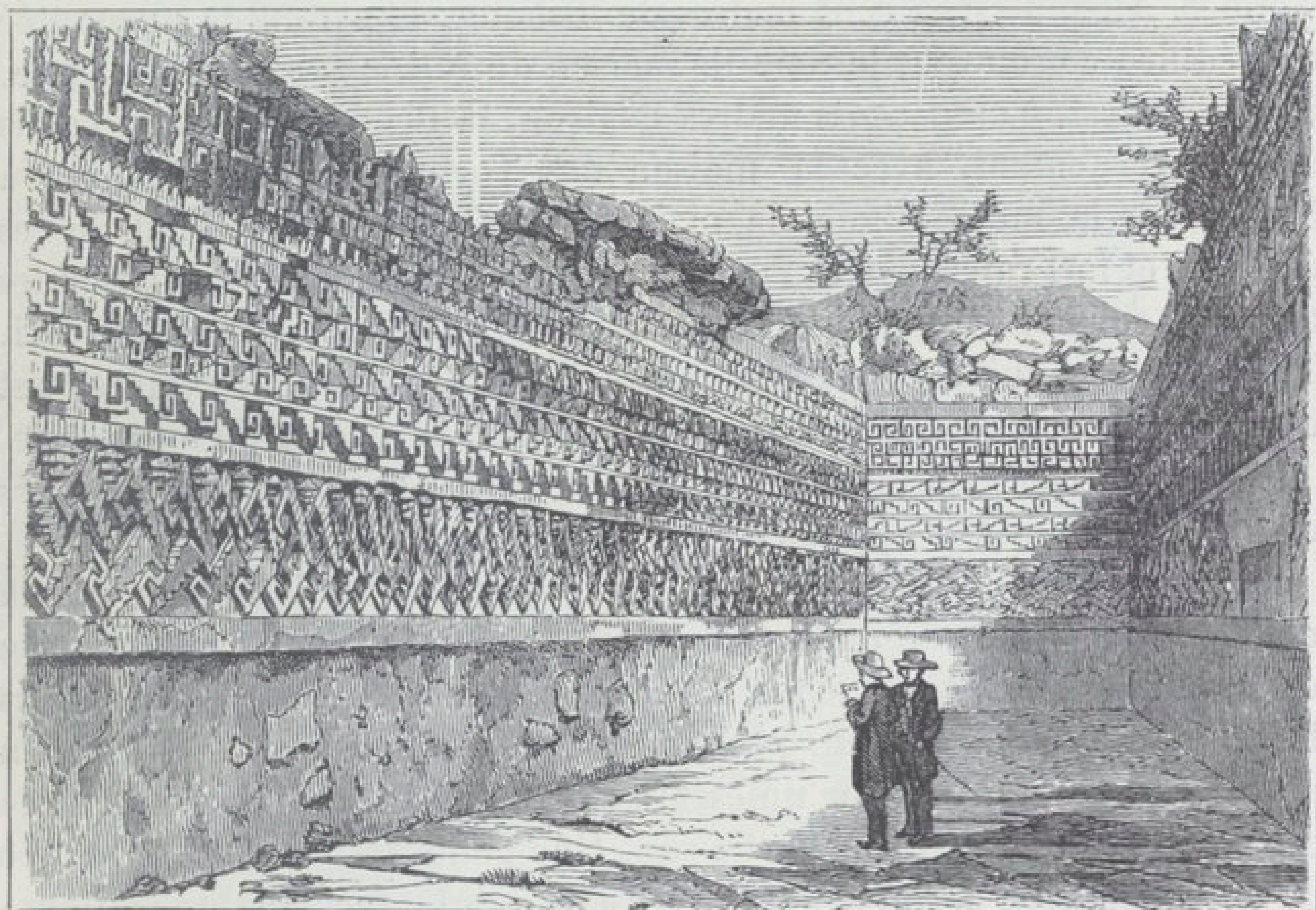


Fig. 161. — Intérieur d'une chambre du palais de Mitla.

du sol ; les énormes assises, les blocs immenses qui les distinguent, leur prêtent une importance plus considérable que celle des palais debout aujourd'hui. Les Indiens se sont emparés de ces ruines, ont fixé leurs demeures au milieu des cours, et les murailles leur servent de clôture. »

Viollet-le-Duc regarde la salle que reproduit la figure 161 comme une des plus caractéristiques de l'architecture mexicaine. « Cette salle est entièrement tapissée au moyen de cet appareil de petites pierres en forme de briques composant des dessins de méandres très variés. Comme la grande salle, cette pièce était couverte par un solivage en bois et ne recevait de jour que par la porte. C'était là, il faut en convenir, un singulier intérieur, surtout si l'on se figure ces mosaïques saillantes,

revêtues de peintures; mais les salles des palais égyptiens n'étaient ni plus ouvertes, ni d'un aspect moins sévère. » Il est bon aussi de noter que les colonnes qu'on voit sur la figure 160 sont les seules qu'on ait retrouvées jusqu'ici dans les anciennes constructions de l'Amérique.

Dans la presqu'île de Yucatan, on trouve, à peu de distance de Mérida, les ruines d'Uxmall, qui méritent aussi de nous arrêter un moment.

M. Charnay les décrit ainsi : « Voici la disposition et l'orientation des ruines. Je ne parlerai que des principales; car, sur un diamètre d'une lieue, le sol est couvert de débris, dont quelques-uns recouvrent des intérieurs fort bien conservés. La première au nord est le palais des Nonnes. Au sud-est, à cent mètres de distance, la pyramide surmontée de l'édifice connu sous le nom de maison du Nain; sur la même ligne, mais à l'ouest, à cinq cents mètres environ, la Prison; au sud le palais du Gouvernement, avec la maison des Tortues, sa dépendance; à l'ouest sur la même ligne, la maison des Colombes; au sud de ces édifices, et fort rapprochées l'une de l'autre, deux immenses pyramides autrefois surmontées de temples, dont il ne reste plus rien aujourd'hui. Tout l'espace qui sépare les palais que nous venons d'énumérer est couvert de ruines de moindre importance et de débris de toute sorte.

« Le palais des Nonnes se compose de quatre corps de logis disposés en carré formant une cour de quatre-vingts mètres de côté.

« La façade nord, qui commande l'édifice et semble avoir été la demeure principale du maître du palais, est élevée sur une plate-forme de douze à quinze pieds, dans laquelle se trouvaient disposés des logis bas et de petite dimension, probablement à l'usage des serviteurs. On arrive à la plate-forme par un escalier de face correspondant à l'entrée du palais, percée dans la partie sud. Une petite voie cimentée, bordée de dalles, menait de l'une à l'autre. Cette façade, fort délabrée aujourd'hui, présente un développement de cent sept mètres, et déborde les bâtiments des deux ailes; elle est percée de quatorze ouvertures correspondant au même nombre de salles doubles d'égales dimensions, ne recevant le jour que par la porte commune.

« Les linteaux des portes sont en bois, comme partout à Uxmal, et soutiennent l'encadrement saillant d'une vaste frise où l'art indien semble avoir épuisé toutes ses ressources.

« Chaque porte, de deux en deux, est surmontée d'une niche merveilleusement ouvragée que devaient occuper des statues diverses. Quant à la frise elle-même, c'est un ensemble extraordinaire de pavillons, où de curieuses figures d'idoles superposées ressortent comme par hasard de l'arrangement des pierres et rappellent les têtes énormes sculptées sur les palais de Chichen-Itza. Des méandres de pierres finement travaillées leur servent de cadre et donnent une vague idée de caractères hiérogly-

phiques ; puis viennent une succession de grecques de grande dimension, alternées, aux angles, de carrés et de petites rosaces d'un fini admirable. « Le caprice de l'architecte avait jeté çà et là, comme des démentis à la

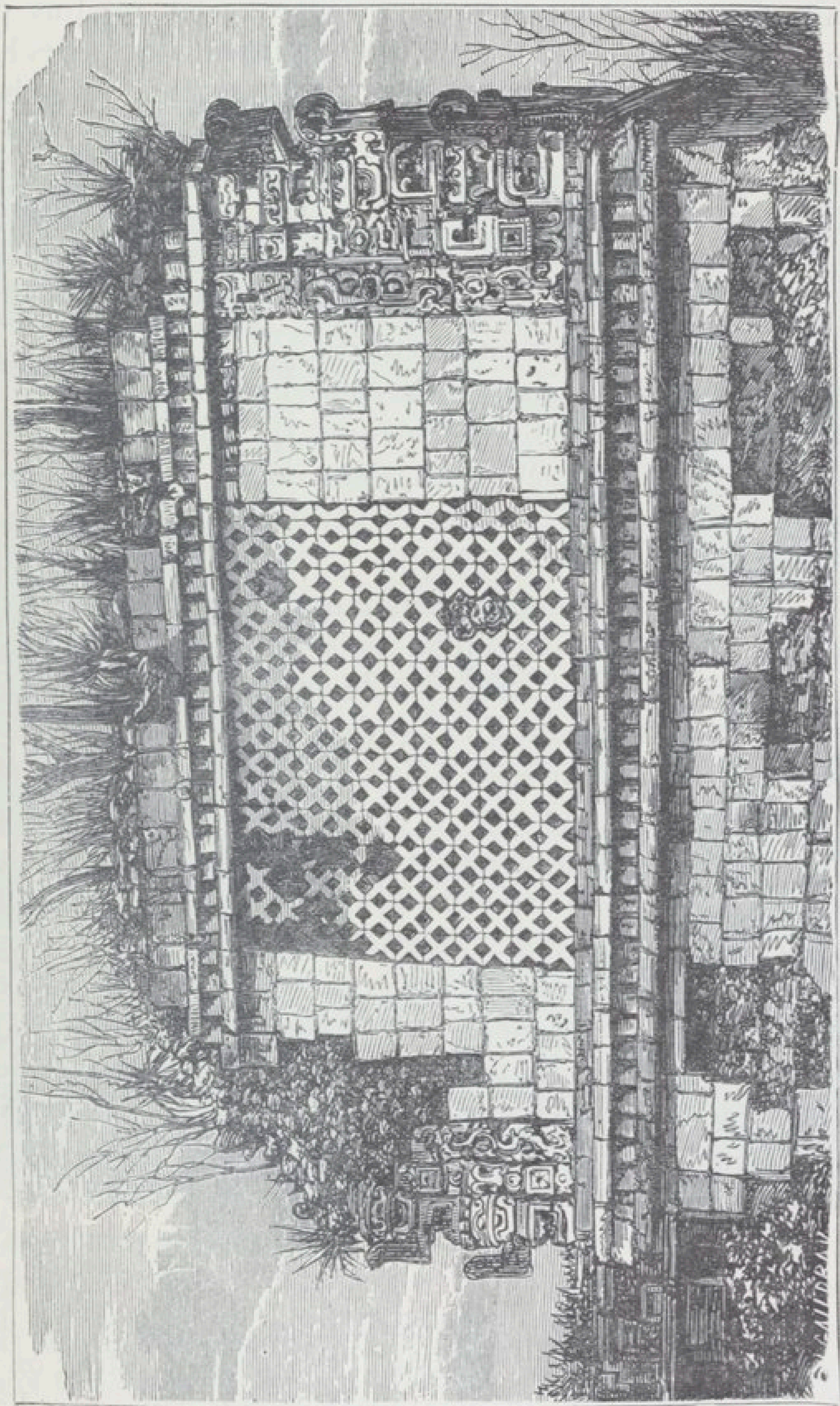


Fig. 162. — Détail du côté sud de la façade dite égyptienne, à Uxmal.

parfaite régularité du dessin, des statues, dans les positions les plus diverses. La plupart ont disparu, et les têtes ont été enlevées à celles qui restent encore.

« Les intérieurs de dimensions variées suivant la grandeur des édifices,

sont les mêmes qu'à Chichen : deux murailles parallèles, puis obliquant pour se relier par une dalle. Cette définition peut s'appliquer à toutes les ruines. Des salles étaient enduites d'une couche de plâtre fin qui existe encore. Elles sont percées à chaque extrémité de quatre ou huit trous se faisant face deux à deux, destinés à soutenir des rondins de bois rouge, auxquels les habitants de ces palais suspendaient leurs hamacs.

« Les ouvertures ne laissent apercevoir aucun vestige qui puisse faire supposer l'emploi des portes; les montants de pierre, parfaitement intacts, n'offrent aucune trace de mortaises ou de trous quelconques qu'auraient occupés des gonds de cuivre ou de bois : mais si l'on observe l'intérieur, on remarque de chaque côté de l'ouverture, à égale distance du sol et du linteau de la porte, plantés dans la muraille de chaque côté des supports, quatre crochets en pierre.

« Il est alors très facile de se figurer la manière employée par les anciens habitants pour clore leurs demeures. Il s'agissait tout simplement d'un plateau de bois appliqué de l'intérieur contre l'ouverture, et maintenu par deux barres transversales et parallèles, s'emboîtant dans les crochets de pierre.

« L'aile droite de la façade égyptienne n'a que soixante-quatre mètres de développement et cinq ouvertures; mais les salles sont beaucoup plus vastes et plus élevées que dans la façade que nous venons de décrire.

« La décoration se compose d'une espèce de trophée en forme d'éventail, qui part du bas de la frise en s'élargissant jusqu'au sommet du bâtiment. Ce trophée est un ensemble de barres parallèles terminées par des têtes de monstre. Au milieu de la partie supérieure, et touchant à la corniche, se trouve une énorme tête humaine, encadrée à l'égyptienne, avec une corne de chaque côté. Ces trophées sont séparés par des treillis de pierre qui donnent à l'édifice une grande richesse d'effet. Les coins ont toujours cette ornementation bizarre, composée de grandes figures d'idoles superposées, avec un nez disproportionné, tordu et relevé, qui fait songer à la manière chinoise. L'aile gauche, façade du Serpent, presque entièrement ruinée, devait être la plus belle. Son nom lui vient d'un immense serpent à sonnettes courant sur toute la façade, dont le corps, se roulant en entrelacs, va servir de cadre à des panneaux divers.

« Il n'existe plus qu'un seul de ces panneaux : c'est une grecque, que surmontent six croisillons, avec rosace à l'intérieur; une statue d'Indien s'avance en relief de la façade, il tient à la main un sceptre ; on remarque au-dessus de sa tête un ornement figurant une couronne. La tête et la queue du serpent se rejoignent à l'autre extrémité, et l'on reconnaît parfaitement l'appendice caudal qui distingue le serpent à sonnettes (fig. 163).

« La partie écroulée laisse voir l'intérieur de deux salles, où l'on distingue encore les trous destinés aux hamacs.

« Les petites niches en forme de ruche qui ornent les dessus de porte de la quatrième façade lui ont fait donner le nom de façade des Abeilles. C'est un ensemble de colonnettes nouées dans le milieu trois par trois, séparées par des parties de pierres plates et les treillis qu'on rencontre si souvent ; ce bâtiment est d'une simplicité relative, comparé à la richesse

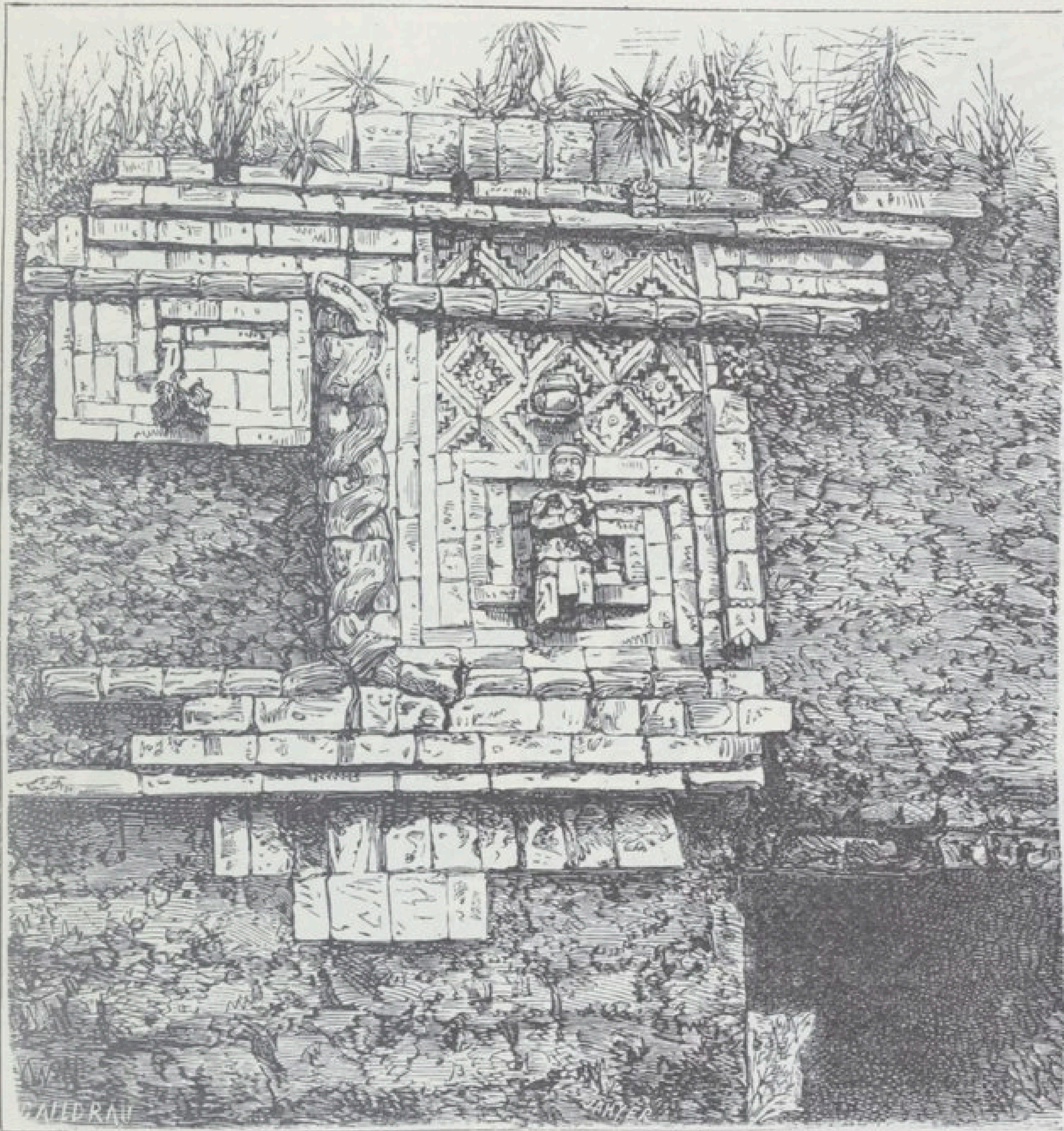


Fig. 163. — Bas-relief de l'Indien sur la façade des Serpents, à Uxmal.

des trois autres. Comme la cour, il est en contre-bas, et la grande entrée du palais le partage en deux.

« La maison du Nain est un temple placé sur une pyramide artificielle de soixante-quinze à quatre-vingts pieds d'élévation. Placé à cent mètres environ du palais des Nonnes, il se compose d'un corps d'habitation avec deux salles intérieures, et d'une espèce de petite chapelle en contre-bas tournée à l'ouest ; ce petit morceau est fouillé comme un bijou ; une ins-

cription paraît avoir été gravée, formant ceinture au-dessus de la porte. Ses caractères, brisés pour la plupart, disparaîtront bientôt avec le bâtiment, aujourd'hui dans un état déplorable de dégradation.

La Prison, à l'ouest, dans le bois, semble être une copie du même édifice à Chichen-Itza ; même architecture en dehors, avec plus de

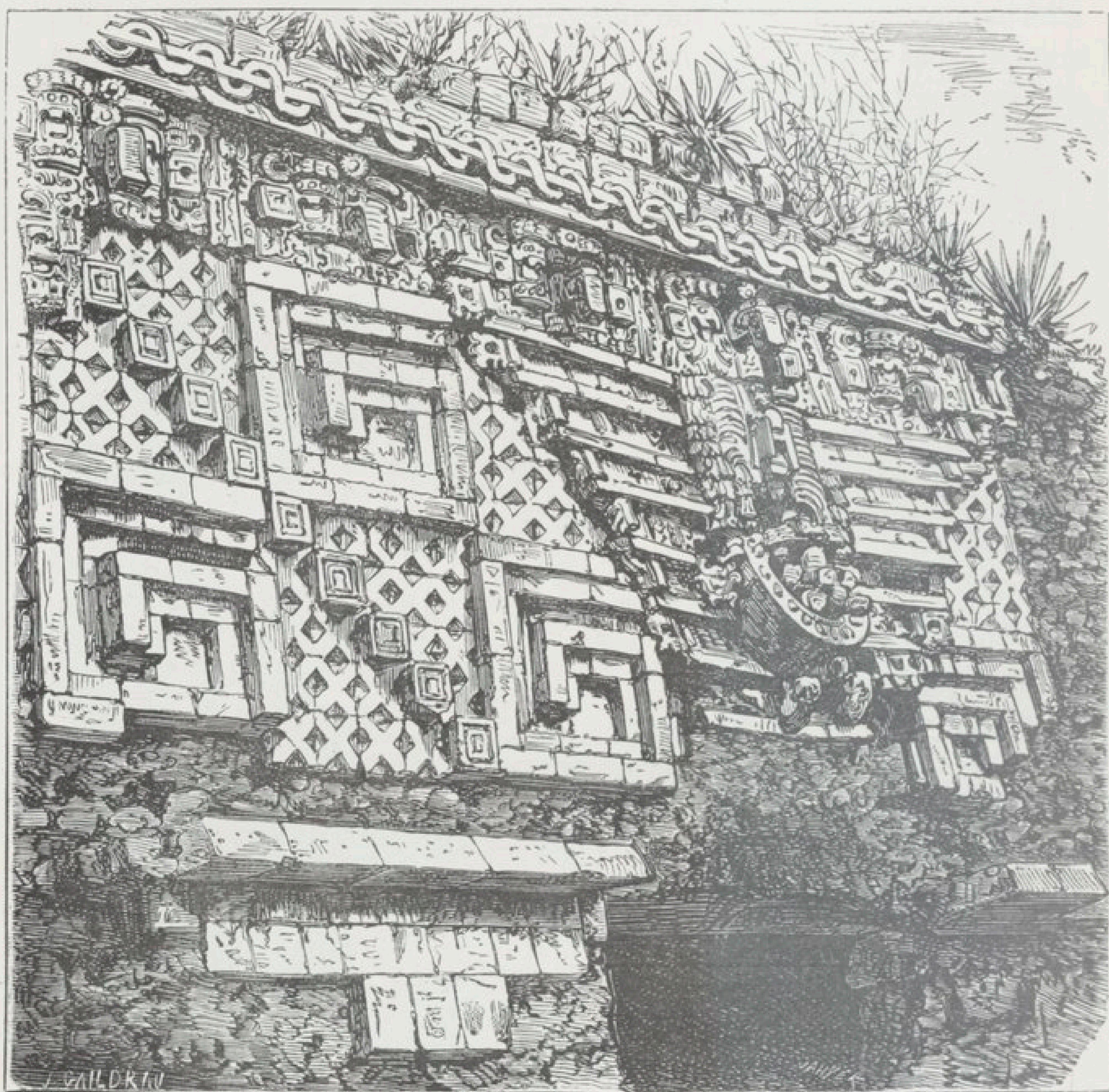


Fig. 164. — Détail de la porte principale du palais du Gouverneur, à Uxmal.

simplicité. Le palais des Colombes ne présente plus aujourd'hui qu'une muraille dentelée de pignons assez élevés, percés d'une multitude de petites ouvertures, qui donnent à chacun la physionomie d'un colombier.

« Cette muraille, espèce d'ornementation bizarre, est élevée en surplomb d'un monument à quatre corps de logis plus considérable encore, comme étendue, que le palais des Nonnes ; malheureusement, les qua-

tre façades sont entièrement ruinées et ne présentent plus que des débris où toute trace d'ornementation a disparu.

« Le palais du Gouverneur est la pièce capitale des ruines d'Uxmal ; de proportions plus harmonieuses, plus sobre d'ornements, avec plus d'ampleur, du haut de ses trois étages de pyramides, il se dresse comme un roi, dans un isolement plein de majestueuse grandeur.

« Le corps du palais mesure plus de cent mètres ; il est élevé sur trois pyramides successives ; la première de ces pyramides a deux cent vingt



Fig. 165. — Idole aztèque.

mètres et sert, pour ainsi dire, de marchepied à la seconde ; la seconde, de deux cents mètres environ sur quinze pieds d'élévation, a formé une immense esplanade pavée autrefois, avec deux citernes, comme dans la cour des Nonnes.

« Un autel, au centre, soutenait un tigre à deux têtes, dont les corps reliés au ventre figurent une double chimère. Un peu plus à l'avant se dressait une espèce de colonne dite *pierre du châtiment*, où les coupables devaient recevoir la punition de leurs fautes.

« La troisième pyramide, qui sert de plate-forme au palais, n'a guère que dix pieds d'élévation ; un large escalier aboutit à l'entrée principale du monument.

« Quant à l'édifice, l'ornementation se compose d'une guirlande en forme de trapèzes réguliers, de ces énormes têtes déjà décrites, courant du haut en bas de la façade et servant de ligne enveloppante à des grecques d'un relief très saillant, reliées entre elles par une ligne de pierres en carré diversement sculptées ; le tout sur un fond plat de treillis de pierre. Le dessus des ouvertures était enrichi de pièces importantes, que divers voyageurs ont eu le soin d'enlever. Quatre niches, placées régulièrement, contenaient des statues, absentes aujourd'hui.

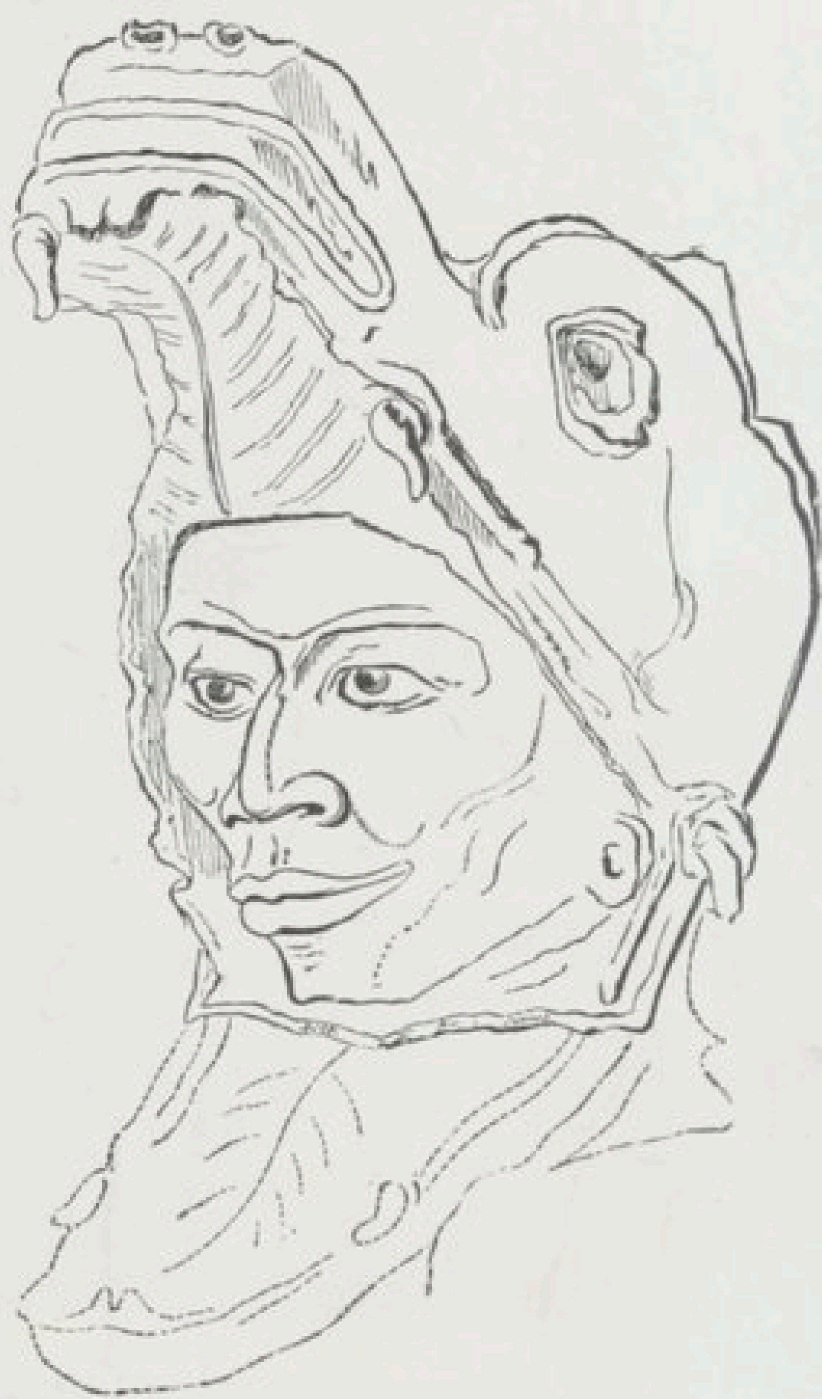


Fig. 166. — Idole aztèque.

« La frise se termine par un cordon rentrant sur la saillie de l'encadrement, et figure, par une ligne courbe s'enroulant sur une ligne droite, un ouvrage de passementerie moderne.

« Deux passages à angle rentrant s'ouvraient autrefois de chaque côté du palais ; les constructeurs eux-mêmes durent les condamner pour les remplacer par deux chambres de moindres dimensions que les autres. Le palais contient vingt et une salles, ne recevant de jour que par l'ouverture des portes ; mais les pièces du milieu se distinguent par leurs dimensions colossales ; elles mesurent vingt mètres de longueur sur une hauteur approximative de vingt-cinq pieds.

« Au-dessus de la porte principale se trouve l'inscription du palais ; les caractères sont parfaitement visibles, et donneraient, si l'on en possédait la clef, le nom du prince ou du dieu en l'honneur de qui le monnument

fut élevé. Au-dessous de l'inscription, un buste, dont la tête manque et dont les bras sont cassés, semble un buste de femme. Le piédestal est orné de trois têtes à rebours, bien ciselées et d'un type presque grec. En somme les ruines d'Uxmal nous paraissent être la dernière expression de la civilisation américaine. »

La sculpture mexicaine n'est pas moins étrange que l'architecture du même pays, mais elle est beaucoup plus imparfaite. Malgré l'incorrection flagrante du dessin, les traits du visage sont assez bien caractérisés et présentent un certain intérêt pour l'ethnographie et pour le costume. Le diadème représenté sur la figure 165 et surtout le casque en tête d'animal que montre la figure 166 sont extrêmement curieux.



Fig. 167. — Tête à Vulpates.

Il est bon de noter au surplus que ces idoles appartiennent aux Aztèques, et nullement aux auteurs des vastes édifices dont nous avons parlé plus haut. Les aztèques sont venus à une époque très postérieure, et le temps de leur domination sur le Mexique est regardé comme une période de décadence.

La figure 167, bien qu'elle représente un type moins franchement écrit que la précédente, montre pourtant un art en quelque sorte plus avancé et qui dans tous les cas suit une voie différente. Cette tête, qui a été trouvée à Vulpates, dans l'Amérique centrale, offre même une cetaine régularité dans les traits, mais les caractères de la race disparaissent à peu près complètement.

De curieuses miniatures montrent des sujets qui se rattachent aux anciennes guerres mexicaines. La figure 168 est le fac-simile d'un manuscrit mexicain représentant la conquête d'Ascaputzalco.

Tout au coin du tableau, en bas et à droite, un roi assis, sur un fauteuil, la tête ceinte du diadème, tient à la main un arc; derrière le roi est un serpent hérissé de petits dards, figurant le nom du monarque. Une

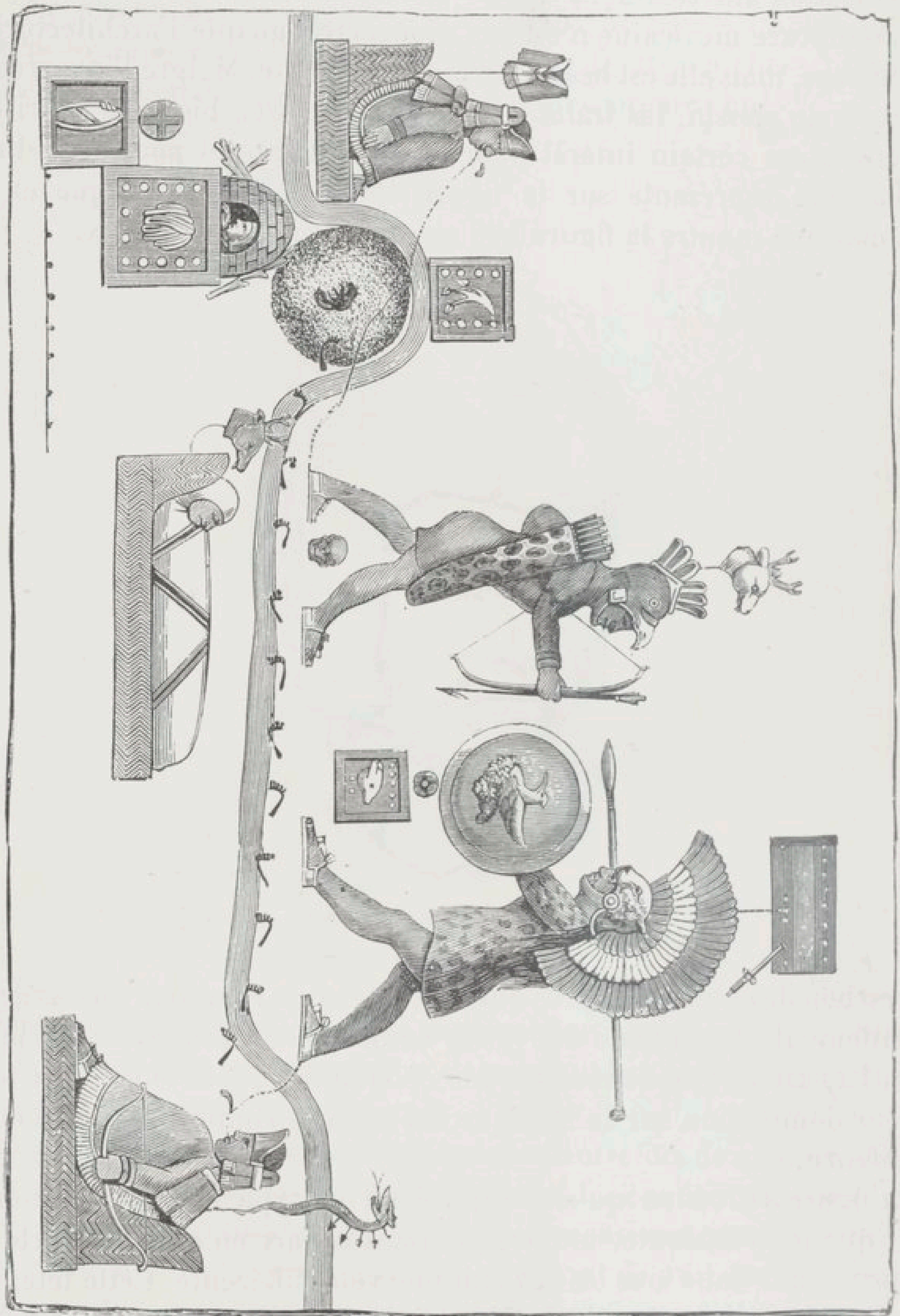


Fig. 168. — Fac-simile d'un manuscrit mexicain représentant la conquête d'Azcaputzalco.

petite ligne pointée, signifiant la parole, s'échappe de la bouche du roi, et transmet un ordre au combattant placé au-dessus de lui. Celui-ci est coiffé d'un casque orné de trois rangs de plumes et est armé d'une lance et d'un bouclier. La bande qui traverse le tableau dans toute sa lon-

gueur représente la rivière qui circonscrit l'emplacement circulaire de la ville d'Ascaputzalco, point qu'il s'agit d'attaquer, et au milieu est représenté un petit animal qui est l'emblème de la ville. Le prince qui règne sur la ville est, comme son ennemi, assis sur un fauteuil, mais de l'autre côté de la rivière, et au côté gauche du tableau. De sa bouche, un ordre, exprimé par une ligne ponctuée, va dans la direction de son général, qui tient son arc en face de l'autre guerrier, et dont le nom est figuré par une tête de daim placée au-dessus de sa tête. Comme ce personnage a péri dans la lutte, on voit une tête de mort entre ses jambes, et au-dessous de lui est un homme enseveli dans ses bandelettes, qu'une tête de daim placée sur le lit fait reconnaître pour



Fig. 169. — Vase de quartz trouvé à Comayaga.

le même héros. Enfin au-dessous de la ville, on voit figurée la prison dans laquelle le roi vaincu fut enfermé et mis à mort.

Les anciens Mexicains travaillaient assez habilement le quartz : le vase représenté sur la figure 169, qui a été trouvé dans l'Amérique centrale, donne assez bien l'idée du genre d'ornementation qui leur était habituel et qu'ils appliquaient principalement aux poteries.

Albert Jacquemart définit ainsi les caractères principaux de la céramique américaine. « D'une pâte tantôt rouge, très fine, dure et lustrée, tantôt noire ou grisâtre un peu moins fine et rendue luisante par frottement, la terre américaine est souvent ornée de reliefs, de gravures et même, sur la terre rouge, de dessins tracés avec un noir qui n'est pas sans analogie avec l'encre ordinaire ; quelques pièces sont recouvertes d'une glaçure jaunâtre ou brun verdâtre avec reflets métalloïdes. » La forme de ces vases est extrêmement variée : tantôt purement ornemen-

tale, tantôt affectant les apparences d'un homme ou d'un animal, elle offre assez souvent une conception bizarre, comme on a pu s'en convaincre par les poteries américaines exposées en 1878.

Nous terminerons ce que nous avions à dire sur les Mexicains, en rappelant que, parmi les objets qui ont été recueillis, il y en a un certain nombre qui se rattachent à la vie intime de l'ancienne population mexicaine. Sur la figure 170 nous voyons la manière employée par tous



Fig. 170. — Briquet.

les peuples primitifs pour obtenir du feu à l'aide d'un briquet de bois. Toutefois cette image consacre en même temps un rite religieux, car elle montre le prêtre allumant le feu sacré du temple. Il en est de même pour la grande partie des petits objets mexicains, qui sembleraient au premier abord complètement étrangers au culte. Ainsi la pipe repré-



Fig. 171. — Brûle-parfum.

sentée sur la figure 171 est un brûle-parfum dans lequel on brûlait du copal devant l'autel, et dont le fourneau est formé d'une petite figure d'un dessin assez grossier (fig. 171).

Mexique. — Le Mexique s'étendait autrefois assez profondément vers le nord et le nord-est, sur le territoire des États-Unis, là où se trouvent actuellement le Texas et la Nouvelle-Californie. Au sud, il allait jusqu'à l'isthme de Panama. Le Mexique est habité par des blancs, des métis et surtout des indigènes, qui composent les deux tiers de la population : il se divise en vingt-deux États.

Les Mexicains sont, parmi les peuples de l'Amérique, celui qui semble montrer les plus grandes dispositions naturelles pour le dessin et les arts qui en dépendent. Les petites figurines costumées, dont on voit des

échantillons dans presque tous les musées d'Europe, dénotent quelquefois chez ceux qui les font une aptitude singulière pour la sculpture pittoresque : quelques-unes sont vraiment jolies de tournure, et, à l'exception des mannequins suédois et norvégiens, nous n'avons en Europe aucune industrie correspondante à celle-ci.

Mexico (200,000 hab.), capitale du Mexique, est une ville très riche et située dans une belle plaine entourée de hautes montagnes. Cinq lacs qui



Fig. 172. — Mexique.

remplissaient autrefois ce vaste bassin sont aujourd'hui en partie desséchés. Mexico, avec ses trois cents églises, ses palais et ses grands établissements d'instruction publique, est, au point de vue monumental, la première ville du nouveau monde. Ses rues droites et larges, ses belles places, ses fontaines qu'alimentent de beaux aqueducs, et ses jardins publics pleins d'ombre et de fraîcheur, lui donnent en outre un aspect très séduisant. La grande place, où se trouve la cathédrale, le palais du gouvernement et plusieurs autres constructions importantes, est remarquable par son aspect et son animation.

La cathédrale, extrêmement vaste, est bâtie dans le style un peu lourd qui prévalut en Espagne après le seizième siècle. Deux tours carrées

servent de clochers et sont reliées entre elles par une façade classique surmontée d'un fronton. Une autre grande église, le Sagrario, est annexée à la cathédrale (fig. 173) : elle est d'une architecture toute différente et caractérise assez bien ce qu'on a appelé le style jésuite. La façade, très surchargée d'ornements dans certaines parties, est au contraire assez nue dans d'autres. La bizarrerie de la décoration contraste avec la ré-

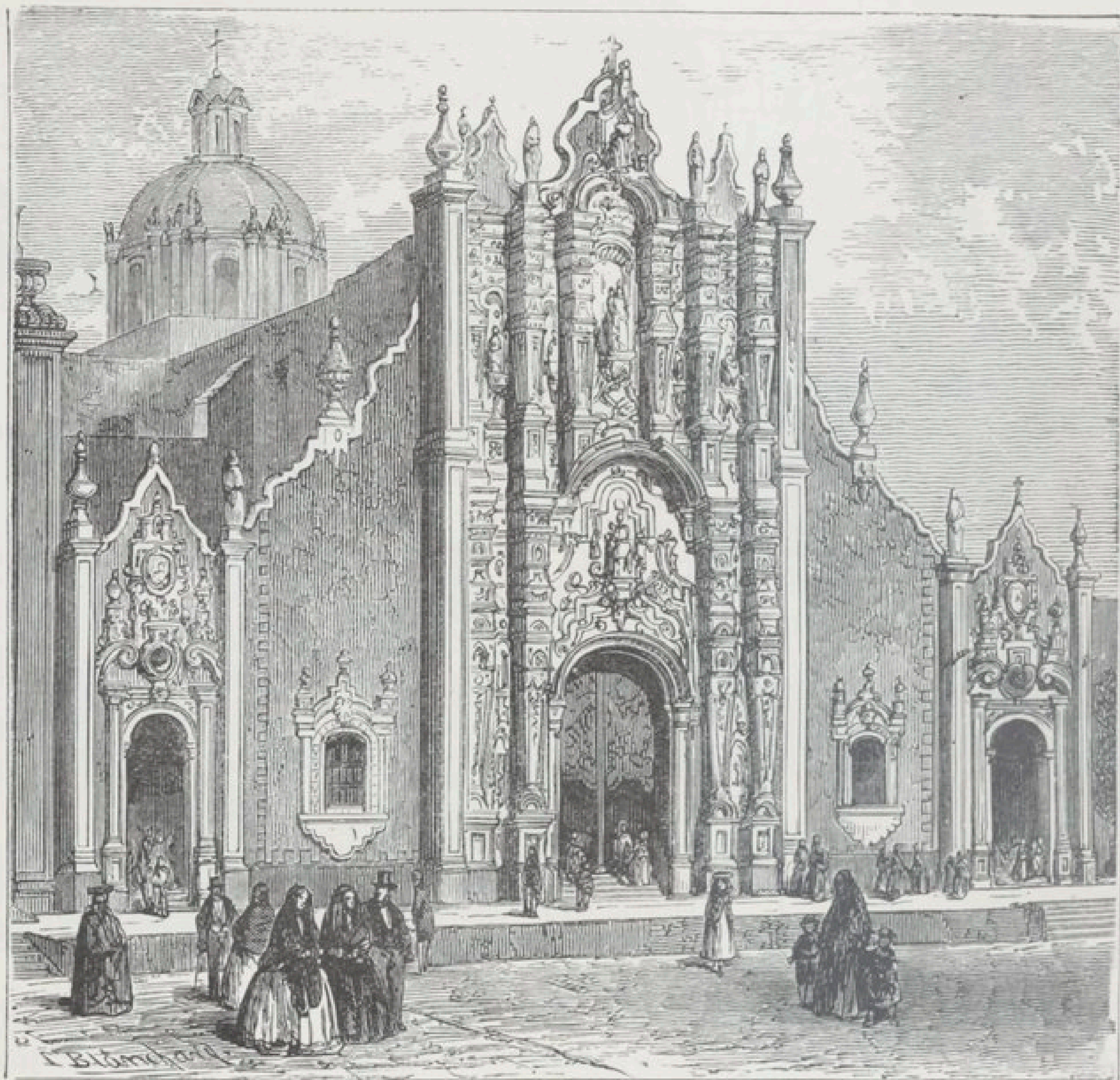


Fig. 173. — El Sagrario, église de Mexico.

gularité froide de la cathédrale. Ce style bâtard est assez fréquent dans l'Amérique espagnole, et on en trouve un autre échantillon assez important dans le couvent de Saint-François (fig. 174).

Mexico, bâtie sur l'emplacement de la ville où régnait Montezuma, n'a conservé aucun édifice de l'ancien empire mexicain, mais on y a trouvé de nombreuses antiquités, et le musée qui les renferme est extrêmement précieux pour l'archéologie américaine. Ce musée, qui occupe un des étages supérieurs du palais de l'Université, a été fondé en 1822. Natu-

rellement les collections qui le composent se rattachent aux antiquités mexicaines. Ces antiquités, fort nombreuses autrefois, aujourd'hui assez rares, étaient impitoyablement détruites, avant qu'on ne leur ait donné cet asile. Les grands cylindres en pierre, portant des dédicaces au soleil, étaient brisés pour servir au pavage des places. Il a fallu tout l'acharnement d'un antiquaire convaincu, pour empêcher de détruire un de ces grands cylindres couvert de sculptures, qu'on fait remonter au quinzième siècle, et qui est aujourd'hui une des pièces capitales du musée.

La collection renferme une riche série de statuettes ou d'objets appar-

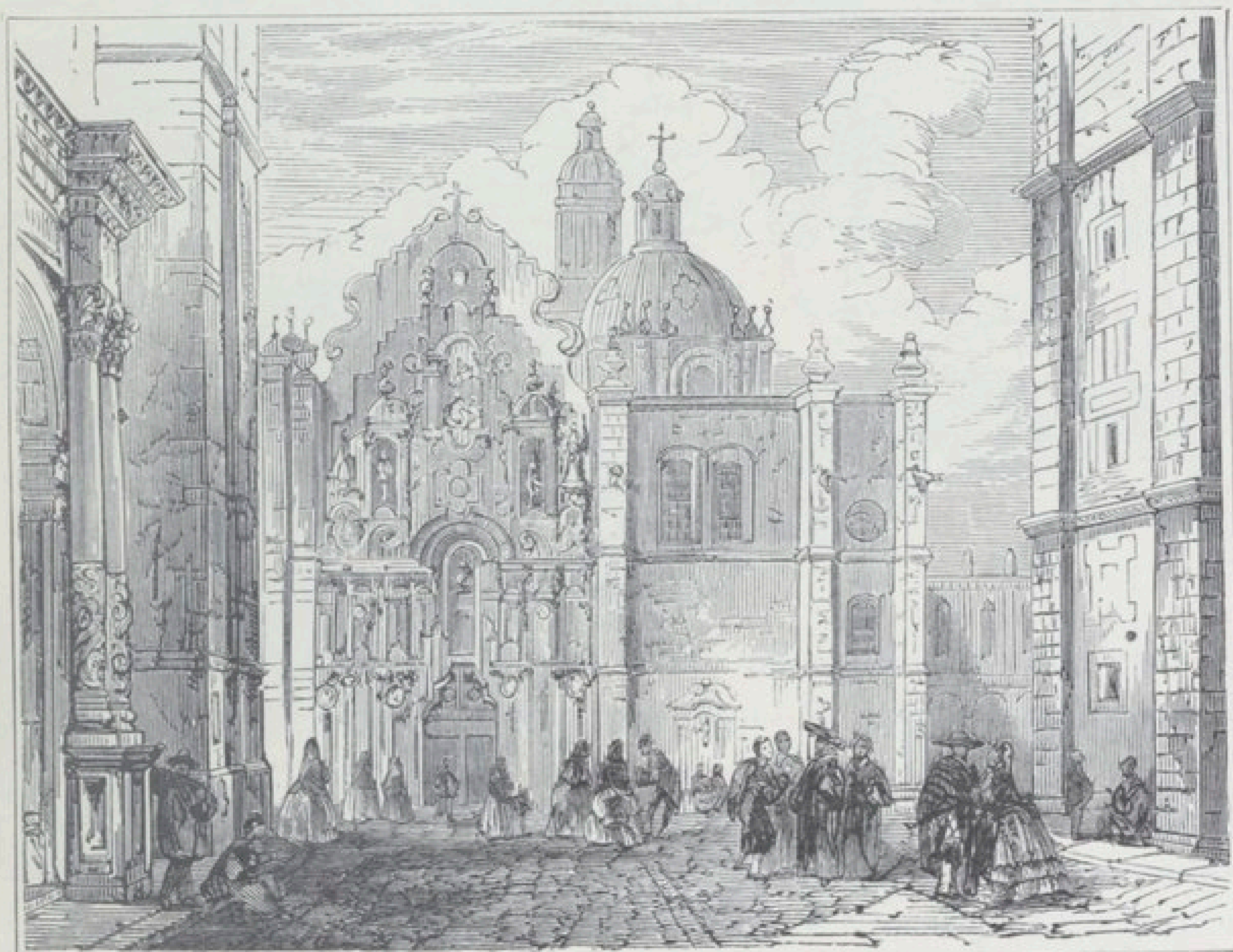


Fig. 174 — Parvis du couvent de Saint-François, à Mexico.

tenant au culte, entre autres un grand monolithe sculpté en relief, qu'on croit avoir appartenu au grand temple de Mexico et sur lequel on voit deux rois faisant une libation devant le feu sacré. Il y a aussi des armes assez nombreuses et des instruments de musique, tels que tambours, sifflets, flageolets en terre cuite, etc.

Puebla (85,000 hab.) renferme un très grand nombre d'édifices religieux, dont l'architecture, quelquefois somptueuse, manque généralement d'originalité. Après ces deux cités, qui sont les plus importantes du Mexique, il faut encore citer *Guanaxato* (63,000 hab.), au centre de la région des mines d'argent ; *Guadalajarra* (70,000 hab.), qui a une université florissante ; *Queretaro* (48,000 hab.), ville d'industrie, et

Vera-Cruz, sur le golfe du Mexique, place très commerçante, mais dans une contrée insalubre.

Amérique centrale. — L'Amérique centrale s'étend entre l'isthme de Panama et le Mexique. C'est une contrée volcanique, semblant regarder la mer des Antilles, composée de hautes terres, d'où descendent des cours d'eau nombreux, mais sans importance, et de terres basses très malsaines. De fréquents tremblements de terre la bouleversent (fig. 175).



Fig. 175. — Amérique centrale.

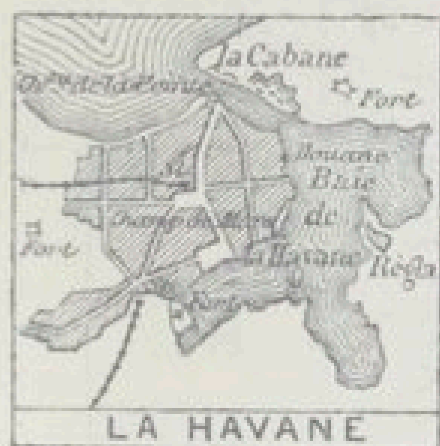
Le pays est divisé en cinq républiques :
La république de Costa-Rica, capitale San-José ;
La république de Nicaragua, capitale Léon ;
La république de Honduras, capitale Comayagua ;
La république de San-Salvador, capitale San-Salvador ;
La république de Guatémala, capitale Guatémala.

Les Antilles. — Les Antilles sont une grande chaîne d'îles qui s'étend en arc de cercle entre les deux continents de l'Amérique. Le groupe des îles Bahama, situées près de la Floride, se compose d'une multitude d'îlots, inhabités pour la plupart et reposant sur un immense banc de corail. L'île de Cuba qui vient ensuite est la plus grande île des Antilles : elle s'étend de l'est à l'ouest sur une longueur de 670 kilomè-

tres et est traversée dans toute son étendue par une chaîne de montagnes. Elle forme aujourd'hui la colonie la plus riche et la plus industrieuse de l'Espagne (fig. 176).



Fig. 176. — Les Antilles.



La Havane (205,000 hab.) située sur la côte septentrionale de Cuba dont elle est la capitale, possède un port superbe, mais l'aspect de la ville est triste. Les rues sont étroites et sales, et les monuments n'ont, au point de vue de l'architecture, qu'un intérêt secondaire : le tombeau de Christophe Colomb est placé dans la cathédrale. La Havane est une des villes les plus lettrées de l'Amérique espagnole. *Santiago* (96,000 hab.), au sud-est de l'île, est, après la Havane, la ville la plus importante de Cuba.

La Jamaïque, grande île coupée de montagnes et colonie anglaise très florissante, a appartenu autrefois aux Espagnols. Son port le plus important est *Kingston* (35,000 hab.), entrepôt d'un commerce immense entre l'Angleterre et l'Amérique espagnole.

Haïti ou Saint-Domingue, la plus grande île du groupe des Antilles après Cuba, était autrefois divisée en deux parties, dont l'une appartenait à la France et l'autre à l'Espagne. Après la révolte des nègres en 1791, les Français perdirent leur colonie, et les Espagnols ne gardèrent la leur que jusqu'en 1822. Aujourd'hui Haïti forme deux États indépendants, qui sont presque toujours en proie à l'anarchie la plus

complète. *Port-au-Prince* (21,000 hab.), ville bâtie presque toute en bois, sur un sol marécageux et malsain, est le port le plus important de cette contrée autrefois florissante.

Porto-Rico, la dernière des grandes Antilles et dont le climat passe pour être relativement assez salubre, appartient aux Espagnols. Sa capitale, *Saint-Juan-de-Porto-Rico* (20,000 hab.), est bâtie sur une petite île de la côte septentrionale, jointe à la terre par une chaussée, et formant un excellent port.

Les petites Antilles ou îles Caraïbes comprennent deux grands

Fig. 177. — La Guadeloupe.

groupes d'îles : les Iles du vent, depuis les îles Vierges, situées à l'est de Porto-Rico, jusqu'à la Trinité, possession anglaise, en face les bouches de l'Orénoque, et les Iles sous le vent, dont la plus importante est l'île de Curaçao, possession hollandaise. Celles-ci s'échelonnent le long de la côte septentrionale de l'Amérique du Sud. Situées sous un climat torride et généralement insalubre, exposées à des ouragans et des tremblements de terre, les petites Antilles ont pourtant une grande importance par leurs plantations et par leur commerce, qui est extrêmement actif. Toutefois, comme elles sont absolument étrangères aux arts don nous devons nous occuper spécialement ici, nous nous contenterons de

dire quelques mots de la Martinique et de la Guadeloupe, à cause de leur importance comme colonies françaises.

La Guadeloupe (fig. 177) est formée de deux parties séparées par un bras de mer extrêmement étroit qu'on désigne sous le nom de Rivière Salée. L'une des deux, qui est la Guadeloupe proprement dite, est une contrée montagneuse et volcanique ; l'autre, la Grande-Terre, est au contraire plate et ne contient que des terres arables. *Basse-Terre* et la *Pointe-à-Pitre* sont les ports principaux de la colonie. La Pointe-à-Pitre a été ruinée par un tremblement de terre en 1861, mais elle s'est promptement relevée. L'île Marie-Galante, les Saintes, la Désirade et les deux tiers de l'île Saint-Martin relèvent administrativement de la Guadeloupe.

Fig. 178. — La Martinique.

La Martinique (fig. 178) a la forme d'une ellipse très irrégulièrement découpée : c'est une île volcanique et très montagneuse. *Saint-Pierre*, port très commerçant et *Fort-de-France*, où résident les autorités, sont les villes les plus importantes de la Martinique.

CHAPITRE IV

AMÉRIQUE DU SUD

Forme et situation. — Ancienne population. — États-Unis de Colombie. — Vénézuela. — L'Equateur. — Le Pérou. — La Bolivie. — La Guyane. — Le Brésil. — Le Paraguay. — L'Uruguay. — République argentine. — Le Chili. — La Patagonie.



orme et situation. — L'Amérique du Sud présente un vaste continent de forme à peu près triangulaire, qui s'étend de l'isthme de Panama au cap Horn. Le système montagneux qui constitue son ossature est complètement rejeté vers l'ouest, où il s'allonge à une faible distance des côtes que baigne l'océan Pacifique, dans le sens du nord au sud. Ces côtes sont peu découpées, tandis que celles qui courent le long de l'océan Atlantique offrent des contours accidentés, déchirés çà et là par des estuaires, dont quelques-uns, comme ceux des Amazones et de la Plata, ont une importance considérable (fig. 179).

Malgré les récits enthousiastes des voyageurs, aucun artiste n'a encore été tenté de traduire par la peinture les aspects grandioses de l'Amérique du Sud et la végétation luxuriante de ses forêts. « Dans ces contrées, dit Lacépède, où la nature plus active fait descendre à grands flots du sommet des hautes Cordillières les fleuves immenses dont les eaux s'étendant en liberté, inondent au loin des campagnes nouvelles, et où la main de l'homme n'a jamais opposé aucun obstacle à leur course ; sur les rives limoneuses de ces fleuves rapides, s'élèvent de vastes et antiques forêts. L'humidité chaude et vivifiante qui les abreuve devient la source intarissable d'une verdure toujours nouvelle pour ces bois touffus, images sans cesse renaissantes d'une fécondité sans bornes, et où

il semble que la nature, dans toute la vigueur de la jeunesse, se plaît à entasser les germes productifs. Les végétaux ne croissent pas seuls au milieu de ces vastes solitudes, la nature a jeté sur ces grandes productions, la variété, le mouvement et la vie. En attendant que l'homme vienne régner au milieu de ces forêts, elles sont le domaine de plusieurs animaux, qui, les uns par la beauté de leurs écailles, l éclat de leurs

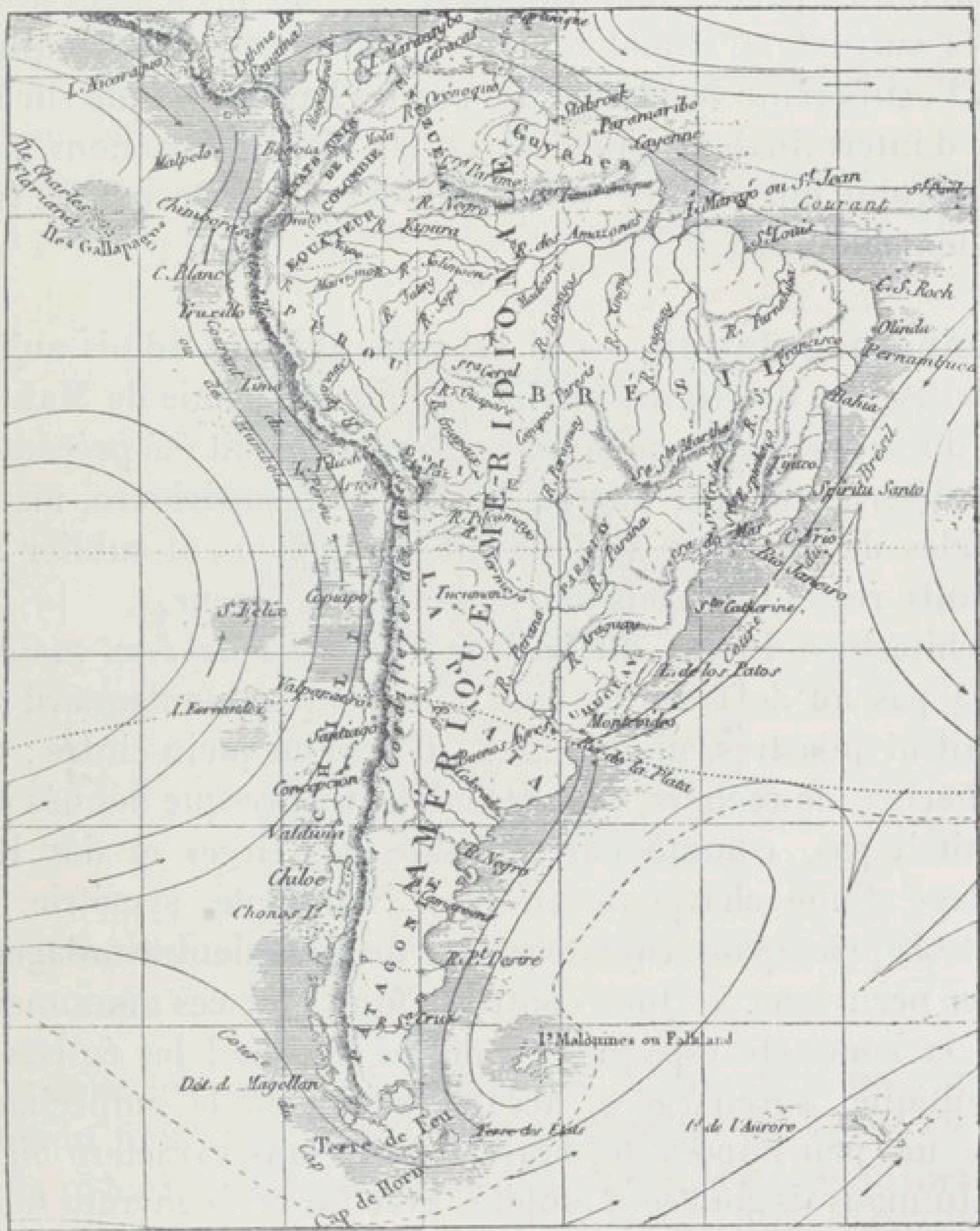


Fig. 179. — Amérique méridionale.

couleurs, la vivacité de leurs mouvements, l'agilité de leur course ; les autres par la fraîcheur de leur plumage, l'agrément de leur parure, la rapidité de leur vol ; tous par la diversité de leurs formes, font, des vastes contrées du nouveau monde, un grand et magnifique tableau, une scène animée, aussi variée qu'immense. D'un côté, des ondes majestueuses roulent avec bruit ; de l'autre des flots écumants se précipitent avec fracas de roches élevées, et des tourbillons de vapeur réflé-

chissent au loin les rayons éblouissants du soleil ; ici, l'émail des fleurs se mêle au brillant de la verdure, et est effacé par l'éclat, plus brillant encore, du plumage varié des oiseaux ; là, des couleurs plus vives, parce qu'elles sont renvoyées par des corps plus polis, forment la parure de ces grands quadrupèdes ovipares de ces gros lézards, que l'on est tout étonné de voir décorer le sommet des arbres, et partager la demeure des habitants ailés. »

Les différentes parties de l'Amérique du Sud présentent des aspects très variés suivant le climat où elles se trouvent et la configuration du sol. A l'exubérante végétation des parties basses succède sur les hauts plateaux d'interminables prairies, et les Cordillères nous montrent presque partout une nature volcanique et déchirée par de fréquents tremblements de terre.

Ancienne population. — Il est généralement admis aujourd'hui que la civilisation des Incas, civilisation due au génie de Manco Capac et qui a duré jusqu'à la conquête espagnole, avait été précédée, à une époque indéterminée, par une civilisation bien supérieure, mais que de longs siècles de barbarie avaient fait complètement oublier en dépit d'importants restes matériels témoignant en sa faveur.

« L'architecture Incas, dit Batissier (*Histoire de l'art monumental*) ne s'éleva pas au delà des besoins d'un peuple montagnard : elle ne connaissait ni pilastres, ni colonnes, ni arcs en plein-cintre ; née dans un pays hérissé de rochers, sur des plateaux presque dénués d'arbres, elle n'imitait pas, comme l'architecture des Grecs et des Romains, l'assemblage d'une charpente en bois. Simplicité, symétrie, solidité, voilà les trois principaux caractères qui distinguaient avantageusement les édifices péruviens. » Quel contraste font avec ces monuments ceux auxquels la conquête espagnole a donné le jour ! les églises dans le style jésuitique, surchargées, accablées de détails empêchant toute silhouette un peu imposante, vrais fouillis sans caractère où tous les caprices du mauvais goût sont empilés avec fureur, couvrant tout, envahissant tout, portant partout la confusion. Mais revenons aux Incas avec Batissier : « Plusieurs monuments, dans les principales cités, étaient bâtis avec des pierres énormes, remarquables par la beauté de leur coupe. Nous savons aussi que les appartements royaux étaient lambrissés de lames d'or et embellis de figures du même métal, représentant des hommes, des femmes et des animaux, lesquelles étaient placées dans des niches. On ajoute que les ouvriers imitaient parfaitement avec l'or les herbes et les plantes surtout celles qui croissaient sur les murailles, et qu'ils les plaçaient avec tant d'art qu'elles semblaient y avoir pris naissance. La forteresse de Cusco se composait d'une triple enceinte de murailles construites avec des blocs de pierres gigantesques,

appareillés comme dans les murs cyclopéens. Le temple du Soleil de la même ville offrait des murs en terre cuite, revêtus de plaques d'or. Près du temple s'élevait un cloître renfermant cinq pavillons. L'un était consacré à la lune, l'autre aux étoiles, le troisième au tonnerre et à l'éclair, le quatrième à l'arc-en-ciel; le dernier, enfin, était réservé pour le service des prêtres. Tous ces corps de logis étaient rehaussés de lames d'argent et renfermaient des statues d or. Enfin, nous devons signaler aussi les ruines du palais de Manco Capac à Cuzco, à appareil polygonal : il est de forme circulaire, s'élève sur une terrasse, et présente de petites chambres dont les portes ont des jambages qui se rapprochent supérieurement l'un de l'autre. »

L'art péruvien a passé par deux périodes distinctes, dont la plus ancienne paraît être antérieure à la domination des Incas. On rapporte

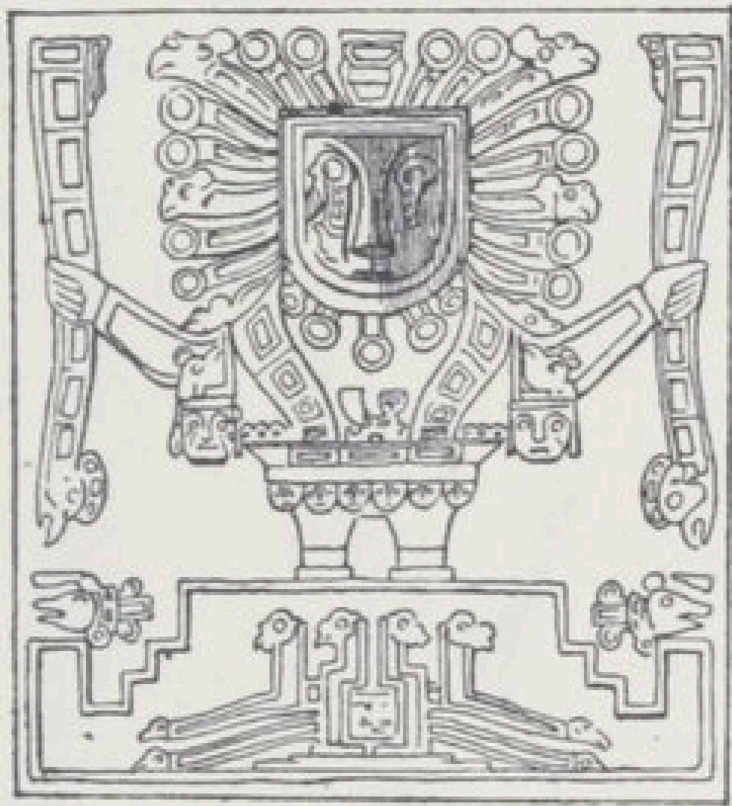


Fig. 180. — Bas-relief sculpté sur la porte monolithe de Talbianaco, sur le lac Chuquito.

à cette époque les ruines de Huanaco le vieux, dont une intéressante reproduction figurait à l'exposition universelle de 1878. Ce sont des espèces de pylones, bâtis en grands blocs de grès à face quadrangulaire. Un puma, espèce de lion sans crinière, qu'on trouve dans les Andes, est sculpté en bas-relief sur l'assise supérieure. Les ruines de Talbianaco, sur le lac Chuquito, qu'on rattache à la même période, ne sont pas moins intéressantes. On y remarque entre autres une porte monolithe couverte de bas-reliefs de style hiératique, dont celui qui est représenté sur la figure 180 peut donner une idée. Cette figure, qui est placée au-dessus de la porte, paraît être une représentation du soleil. Enfin il faut citer les restes du temple de Pachacamac, un des sanctuaires les plus anciens et les plus vénérés du Pérou.

Toutes ces antiquités se rapportent aux Aymaras, peuple qui, antérieurement aux Incas, mais à une époque à laquelle on ne saurait

assigner une date précise, occupait les deux versants des Cordillères dans la région équatoriale. Des mythes bizarres et des symboles non encore expliqués semblent avoir emprisonné cette sculpture primitive dans un mode de représentations extrêmement barbare, mais nettement

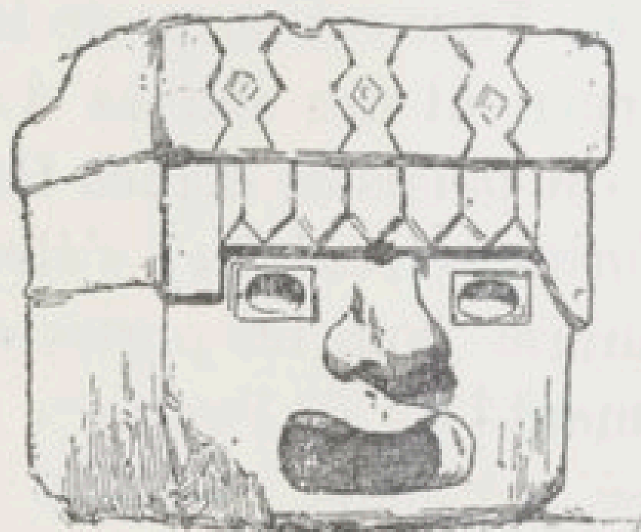


Fig. 181. — Tête en grès.

déterminé dans ses types. On remarquera par exemple que la figure humaine est presque toujours inscrite dans un carré (fig. 181).

Ce qui nous frappe dans la sculpture de la seconde période, c'est sa tendance à imiter la nature. Le vase en forme de tête que reproduit



Fig. 182. — Vase en forme de tête.

la figure 182 n'accuse aucune préoccupation symbolique, et la construction de la tête étonne par ses proportions, dont l'exactitude aussi bien que la vraisemblance des formes, montre un sculpteur habitué à travailler d'après le modèle humain et non d'après des formules déterminées d'une façon hiératique. Au reste, cette poterie est très célèbre : « Voici certes, dit Albert Jacquemart dans son *Histoire de la céramique*, le chef-d'œuvre de la céramique américaine ; ce vase composé d'une belle tête largement coiffée, offre un type réel et grandiose à la fois, et

l'on sent que celui qui a modelé ce nez d'une fine courbure, ces yeux



Fig. 183. — Vase péruvien.

calmes, cette bouche vigoureusement encadrée dans les plans d'un ovale



Fig. 184. — Casque péruvien en or.

carrément écrasé, avait devant lui l'une de ces organisations primitives

et puissantes qui devaient constituer la souche des vieilles familles humaines. »

L'industrie péruvienne s'exerçait principalement sur deux branches auxquelles dans aucun pays l'art ne saurait rester étranger : la poterie (fig. 183) et le travail des métaux.

Une des pièces les plus curieuses de l'ancienne orfèvrerie péruvienne est un casque en or provenant du trésor de Cuenca, dont les principaux morceaux ont été apportés à Paris, il y a quelques années. Ce casque, représenté sur notre figure 184, est surmonté d'un cône creux de vingt centimètres de hauteur, qui lui donne un peu l'apparence de nos bonnets de magiciens. On connaît une figure en terre cuite, dont la tête est pourvue d'un casque analogue à celui-ci. Notre casque est aussi curieux

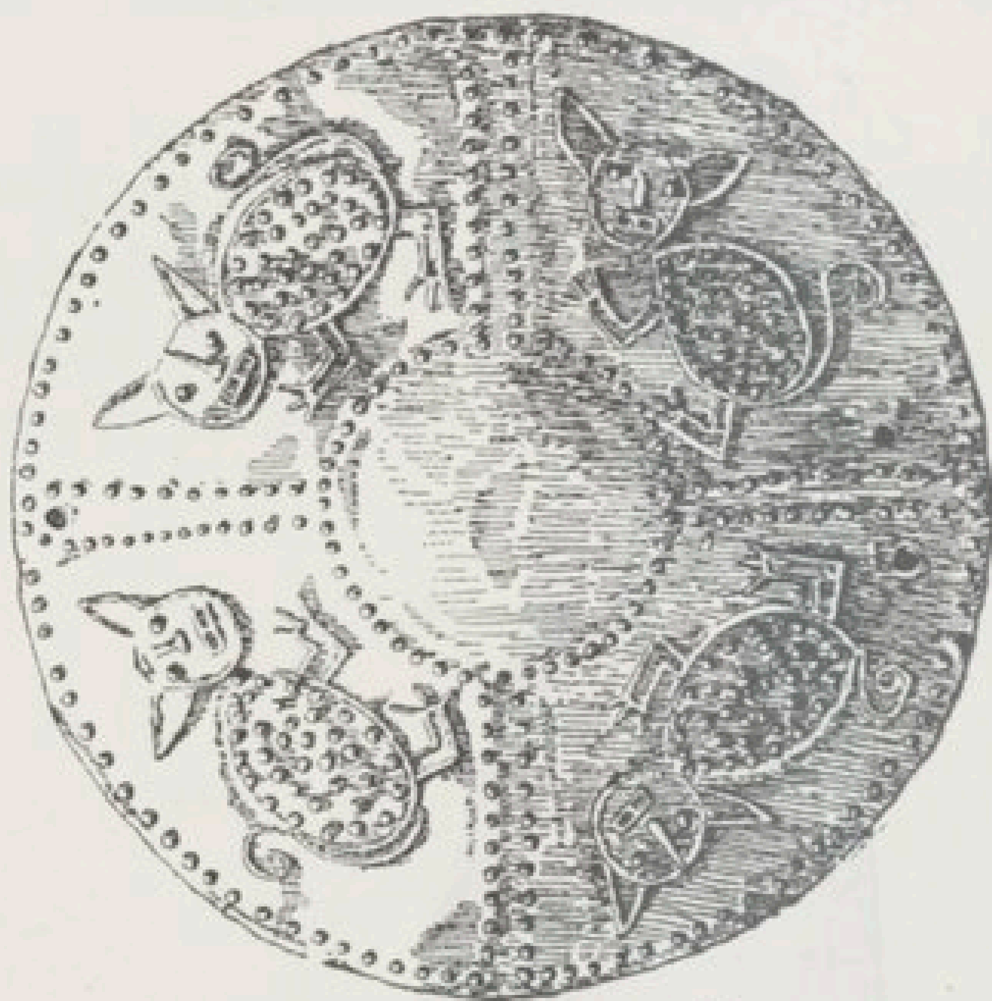


Fig. 185. — Plat péruvien.

par sa décoration que par sa forme générale : sur ses quatre faces il porte un disque saillant sur lequel une figure humaine grimaçante est dessinée en relief d'une façon très grossière. Faut-il voir ici un emblème solaire, comme le prétendent ceux qui ont été frappés par des figures à peu près semblables qui décoraient quelquefois les ruines péruviennes? Comme il s'agit ici d'un casque de guerrier, je serais plutôt porté à y voir simplement une sorte d'épouvantail assez analogue aux figures de gorgones que les Grecs primitifs mettaient sur l'égide de Minerve. Il y a d'ailleurs une certaine analogie entre ce masque et celui de la Gorgone, analogie toute fortuite évidemment et qui n'implique en aucune façon un rapprochement quelconque entre les races. L'idée de montrer une bouche énorme, hérissée de dents pointues, a dû venir spontanément à tous les peuples arrivés au même degré de civilisation ou plutôt de barbarie.

Outre ce casque, on a découvert dans le même trésor des armes, entre autres des haches en or massif et des plats également en or massif (fig. 185).

États-Unis de Colombie. — La République de la Nouvelle-Grenade, située au sud de l'isthme de Panama, qui en fait partie, a pris, en 1862, le nom d'États-Unis de Colombie. Trois chaînes de montagnes le traversent dans le sens du nord au sud. A l'est des plateaux, s'étend une région basse et humide. La contrée est riche en forêts pleines de bois précieux et où errent des tribus d'indigènes

Santa-fé-de-Bogota (40,000 hab.), capitale de la Colombie, est située sur un plateau très élevé et entouré de montagnes. Son climat est extrêmement humide, mais passe pour assez salubre : la fréquence des tremblements de terre a influé sur le système de construction des maisons, qui sont en général très peu élevées. *Panama* (18,000 hab.) est située sur l'isthme qui porte son nom. C'est une ville assez mal bâtie, mais une station importante pour le commerce maritime. Elle est la tête de ligne du chemin de fer qui relie la mer des Antilles au Pacifique, et le projet du canal de l'isthme, entrepris sous la direction de M. de Lesseps, est destiné, s'il se réalise, à assurer à cette ville une grande prospérité.

Vénézuela. — Le Vénézuela, accidenté au nord et à l'est par des monts peu élevés, ne présente au centre que des forêts et d'immenses plaines parcourues par l'Orénoque, qui leur apporte son humidité, et échauffées en permanence par les rayons presque perpendiculaires d'un soleil brûlant. La capitale du Vénézuela est *Caracas*, ville située sur un plateau élevé et à peu de distance de la mer.

L'Équateur. — La république de l'Équateur, ainsi nommée parce qu'elle est placée sous la ligne équinoxiale, est située entre les États-Unis de Colombie et le Pérou, avec lequel elle présente de grandes analogies sous le rapport du sol et du climat. Sa capitale est *Quito* (70,000 hab.), ville mal bâtie et sur un terrain très inégal, dont l'Université a quelque réputation. Le voisinage d'un volcan et la fréquence des tremblements de terre ont nui au développement de cette ville, qui est pourtant assez commerçante et possède quelques monuments construits dans le type que les jésuites ont importé d'Espagne en Amérique. *Guayaquil* (20,000 hab.) est un des ports les plus vastes et les mieux abrités de la côte du Pacifique.

Le Pérou. — Le Pérou peut être divisé en trois régions distinctes, dans le sens de l'ouest à l'est. D'abord, le long de la côte du Pacifique s'étendent des déserts sablonneux ; puis vient la région très accidentée

des Andes, renfermant des massifs considérables ; puis enfin, à l'est, des plaines marécageuses, des forêts et des hautes herbes, entretenues par des pluies tropicales.



Fig. 186. — Pérou.

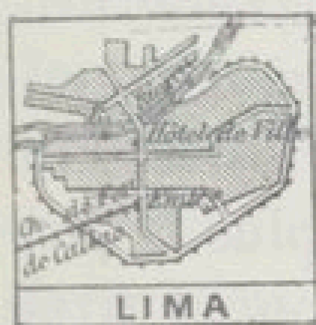
En 1855, le Pérou était représenté à l'Exposition universelle par deux artistes qui se sont fait remarquer. Edmond About a donné de leurs tableaux la description suivante :

« La *Halte d'Indiens péruviens*, par M. Merino, est une peinture curieuse, dont le sujet est franchement exotique. Ces longs sauvages maigres et nerveux, coiffés d'un large chapeau et drapés dans une descente de lit, cette vaisselle biscornue, ces gargoulettes fantastiques, ce repas de maïs et de poivre long, ce paysage aussi sauvage que les habitants, ce ciel gris, marbré de longues bandes sombres et bien différent du ciel péruvien que nous avons rêvé, tant de détails étudiés avec soin et rendus avec une certaine fermeté, donnent au tableau l'intérêt d'un bon chapitre de voyage.

« M. Laso a peint un habitant des Cordillères, potier de son état. Qu'il est beau, ce potier péruvien! Il a l'air d'un jésuite espagnol, avec sa robe noire liserée de rouge et son large sombrero aux brides historiées. Il porte devant lui un magot de terre cuite, son chef-d'œuvre apparemment, peut-être même un portrait de famille.

« Les tableaux de MM. Merino et Laso sont un excellent début d'une nation encore novice. Peut-être un jour, grâce au talent des peintres péruviens, nous connaîtrons par nos yeux les beautés de leur pays et les mœurs des habitants. »

Quelques artistes péruviens ont envoyé leurs ouvrages à l'Exposition de 1878, mais ils ont été peu remarqués.



Lima (121,000 hab.), capitale du Pérou, est une ville de luxe et de plaisir plutôt que d'industrie. « Du côté de la mer, dit Maltebrun, elle présente un aspect enchanteur : on y arrive par une avenue bordée d'une double rangée d'arbres magnifiques, près de laquelle sont les promenades publiques. De ce point on aperçoit les tours de la cathédrale, qui, ainsi que le palais de l'archevêque, orne la grande place; les autres édifices publics se groupent avec majesté. L'intérieur de la capitale présente l'aspect le plus régulier; ses rues, comme celles de son faubourg, sont parallèles, coupées à angle droit, pavées en petites pierres rondes, ornées de trottoirs et arrosées par des ruisseaux qui y entretiendraient la propreté, si elles n'étaient obstruées par des immondices. Les maisons, proprement construites en briques ou en bois, et peintes à l'extérieur, n'ont en général qu'un seul étage; il n'y a que celles des riches propriétaires qui en aient deux. Les grands édifices, éclatants et majestueux de loin, perdent beaucoup à être examinés de près; ils pèchent généralement sous le rapport du goût et du style. »

Callao est le port de Lima : un chemin de fer relie les deux villes.

Aréquipa (76,000 hab.), ville fondée par Pizarre, et plusieurs fois renversée par des tremblements de terre, et *Cusco*, (40,000 hab.), autrefois capitale des Incas, dont l'antique palais subsiste encore, sont après Lima les villes les plus importantes du Pérou.

La Bolivie. — La Bolivie s'étend sur un plateau d'une certaine élévation placé entre le bassin de la Plata et celui de l'Amazone. Le sol est couvert de forêts vierges, de pampas et de marécages. Au sud-ouest de la Bolivie se trouve le désert d'Atacama. Le climat, froid sur les hauteurs, chaud et humide dans les terres basses, est généralement malsain. Le pays est fréquemment désolé par de violents ouragans. L'État doit son nom au général Bolivar, un des héros de son indépendance. La capitale de la Bolivie est *Chuquisaca* (25,000 hab.), mais les villes les plus importantes sont la *Paz de Ayacucho* (76,000 hab.), ancienne capitale, et *Potosi*, célèbre par le voisinage des mines d'argent.

La Guyane. — La Guyane qui se divise en Guyane française, chef-lieu *Cayenne*, Guyane hollandaise, capitale *Paramaribo*, Guyane anglaise, capitale *Georgetown*, est un pays couvert de forêts impénétrables et de savanes. Ses côtes sont basses et humides. Il est borné au sud par les plateaux et la chaîne qui séparent le bassin de l'Orénoque de celui des Amazones.

Le Brésil. — Le Brésil est l'état le plus vaste de l'Amérique méridionale ; il est divisé en divers bassins par des fleuves importants dont le principal, appelé la rivière des Amazones, est le plus grand du monde. Ces fleuves entretiennent une humidité qui enfante une végétation prodigieuse, une végétation contre laquelle les hommes ne peuvent quelquefois pas lutter, qui se dresse devant eux en murs infranchissables et toujours renaissants. Le Brésil était autrefois la colonie la plus importante du Portugal ; depuis 1822, il forme un État constitutionnel divisé en dix-huit provinces. La population du Brésil se compose de créoles, de nègres et d'Indiens.



Rio-de-Janeiro (275,000 hab.), capitale du Brésil, est la ville la plus importante de l'Amérique du Sud. Bâtie sur une baie circulaire, entourée de montagnes boisées et de collines couvertes de maisons, d'églises et de couvents, cette ville offre en arrivant un aspect grandiose et magnifique. Elle se divise en deux parties séparées par une grande place. Ses nombreuses églises, ses couvents, ses édifices, parmi lesquels on remarque surtout le palais impérial, lui donnent un aspect monumental. Les eaux sont conduites à la ville par un très bel aqueduc imité de celui de Lisbonne. *Bahia* (152,000 hab.), et *Pernambuco* (100,000 h.) sont, après la capitale, les villes les plus importantes de l'empire.

Le Paraguay. — Le Paraguay, borné au nord par le Brésil et au sud par la République argentine, commence seulement à se relever de

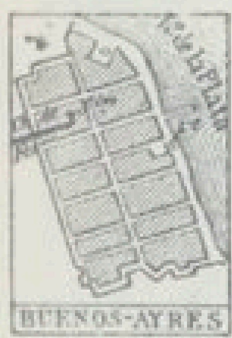
l'état d'anéantissement dans leouel une suite ininterrompue de luttes intérieures ou extérieures, de gouvernements tyranniques suivis de bouleversements, l'avaient plongé pendant un temps infini. La capitale du Paraguay est *Assomption*, sur la rive gauche du fleuve (20,000 hab.).

L'Uruguay. — Autrefois compris dans la vice-royauté de Buenos-Ayres, l'Uruguay, situé entre le Brésil et la République argentine, forme un État indépendant depuis 1828. Son sol fertile, mais couvert de vastes solitudes, est à peine cultivé par une population trop peu nombreuse, et dont la richesse consiste surtout en immenses troupeaux.



MONTEVIDEO (92,000 hab.), capitale de l'Uruguay, est une ville bâtie en amphithéâtre sur l'océan Atlantique, à l'embouchure de la Plata. Elle occupe un espace assez étendu, parce que ses maisons n'ont généralement qu'un seul étage. On y trouve de grandes places, des rues coupées régulièrement, mais pas de monuments à signaler.

République argentine. — La Confédération argentine est composée de quatorze provinces. Au centre et à l'est du pays s'étendent d'immenses pampas où des troupeaux vivent en liberté. Du côté de l'ouest on rencontre des forêts et des plateaux stériles. Les naturels vivent perpétuellement à cheval, chassant les animaux sauvages avec les lasso, arme dont il se servent avec une adresse incroyable. Leurs vêtements rappellent ceux des Mexicains. C'est toujours le puncho, le vaste pantalon, les bottes aux énormes éperons et le chapeau de paille à larges bords.



BUENOS-AYRES (177,000 hab.), capitale de la Confédération argentine, est bâtie d'après un plan très régulier, sur un terrain plat et peu élevé au-dessus du niveau du fleuve. Le nom de la ville vient de la salubrité exceptionnelle de l'air qu'on y respire. La moitié au moins des habitants sont étrangers, particulièrement italiens ou français.

Le Chili. — Le Chili est une contrée longue et mince située sur les contreforts des Andes. Le sol est montagneux et volcanique. De fréquents tremblements de terre, dont quelques-uns ont causé des désastres considérables, sont le résultat de cet état de choses. De grandes richesses minières en sont aussi la conséquence, mais ne sauraient compenser ce que cette situation a de terrible. Le Chili est un pays d'agriculteurs grands propriétaires ; son état social s'en ressent : il est aristocratique. C'est la contrée des *grandes familles* et des *pions*, des gens de rien, la contrée des majorats. Le pays est divisé en seize provinces.



SANTIAGO (115,000 habitants), capitale du Chili, est située sur un plateau élevé de 600 mètres au-dessus du niveau de la mer. Cette ville, qui jouit d'un climat exceptionnellement doux et salubre, a des rues larges qui se coupent à angles droits et quelques édifices publics dont l'architecture n'offre rien de saillant. Ses maisons, généralement peu élevées à cause des tremblements de terre, sont d'une construction assez élégante, et les habitants sont renommés pour leur urbanité avec les étrangers. Cette capitale est reliée par un chemin de fer à *Valparaiso* (70,000 hab.), un des ports les plus commerçants du Pacifique.

La Patagonie. — La Patagonie occupe la pointe méridionale du continent; par la Terre de Feu, elle se termine au Cap Horn. La contrée, froide et stérile, est habitée par des peuplades adonnées à la chasse, toujours à cheval, et sans aucune sorte d'industrie.



L'AFRIQUE

CHAPITRE PREMIER

AFRIQUE NOIRE

Forme et situation. — Afrique australe. — Afrique orientale. — Afrique occidentale.



orme et situation. — L'Afrique, rattachée à l'ancien continent par un isthme étroit et sablonneux, est une immense presqu'île de forme presque triangulaire dont les côtes ne présentent pas les découpures profondes et multipliées qu'on rencontre sur celles de l'Europe et de l'Asie. Les principales chaînes de montagnes sont au nord le mont Atlas, à l'ouest les monts Kong, aux pieds desquels s'étendent les plaines marécageuses du Sénégal et de la Guinée, à l'est les montagnes d'Abyssinie, et les monts Kenia, qui, malgré la proximité de l'équateur, sont couverts de neiges éternelles. Le continent africain est arrosé par des fleuves immenses, parmi lesquels on distingue le Nil qui se jette dans la Méditerranée, le Sénégal, la Gambie, le Niger, le Congo et le fleuve Orange, qui apportent leurs eaux à l'océan Atlantique, enfin sur la côte orientale, le Zambèze qui se déverse dans l'océan Indien, en face de Madagascar. L'intérieur de l'Afrique renferme plusieurs lacs immenses, découverts depuis peu d'années, et dont la configuration n'est pas encore déterminée d'une manière positive (fig. 187).

La population de l'Afrique est répandue sur deux contrées bien dis-

tinctes séparées par l'immense désert du Sahara. La partie septentrionale, que baignent la Méditerranée et la mer Rouge, comprend la région du Nil et celle du mont Atlas. On pourrait la nommer Afrique historique, puisque les peuples qui s'y sont succédés appartiennent par leur passé à l'histoire générale du monde et ont fourni leur contingent au développement artistique de l'humanité.

L'Afrique centrale et méridionale, celle qui s'étend au sud du grand



Fig. 187. — Afrique.

désert et qui est baignée à la fois par l'océan Atlantique et par l'océan Pacifique, est une contrée beaucoup plus vaste que la précédente : on la désigne sous le nom d'Afrique noire à cause des peuples qui l'habitent et qui presque tous appartiennent à la race nègre. Jusqu'à ce jour, on n'a rien trouvé chez ces populations qui puisse témoigner d'une aptitude artistique quelconque. — Ceux qui habitent dans le voisinage d'endroits plus civilisés ou qui sont en contact par le commerce avec les

peuples de race blanche, sont généralement un peu moins sauvages que les autres, mais les objets qu'on trouve chez eux ont presque toujours été importés par les caravanes.

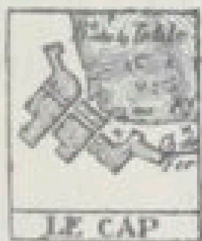
Les nègres peuvent, malgré leur laideur physique, être interprétés par l'art d'une façon pittoresque, mais il est rare que les peintres les montrent isolément. Dans la plupart des tableaux, leur présence naît seulement du besoin d'introduire de la variété dans la coloration des



Fig. 188. — Une négresse. (Buste de Cordier.)

chairs. La sculpture polychrome en a aussi donné quelquefois des représentations assez heureuses (fig. 188).

Afrique australe. — La colonie anglaise du Cap occupe l'extrémité méridionale de l'Afrique. Toute cette région est formée par une succession de terrasses qui s'inclinent dans la direction de la mer.



La ville du Cap (40,000 hab.), chef-lieu de la colonie, est un point de relâche très important pour les navires qui passent de l'océan Atlantique dans la mer des Indes. Cette ville, d'un aspect tout hollandais, qui fait songer à ses premiers habitants, est propre, régulièrement bâtie, et possède un certain nombre d'édifices, de promenades et de jardins publics. Le climat y est très

salubre. En dehors de la ville, les habitations des colons sont le plus souvent dispersées dans la campagne; leurs propriétaires étant encore plus pasteurs qu'agriculteurs ont besoin d'espaces immenses pour leurs troupeaux. Partout les pâturages priment dans des proportions énormes les terres cultivées.

Immédiatement au nord du fleuve Orange, qui limite la colonie du Cap, on trouve une population de métis issus d'Européens et d'Africains, et un État indépendant, formé par les Bœrs, paysans hollandais qui ont voulu se soustraire à la domination anglaise. Le pays des Hottentots s'étend du côté de l'Atlantique. Ces nègres sont remarquables par leurs lèvres épaisses, leur nez écrasé; la saillie de leurs pommettes est très prononcée. Quant à leurs compagnes, le spécimen que l'on peut voir au Muséum d'histoire naturelle du Jardin des plantes nous permet de faire suffisamment connaissance avec elles. Les Hottentots passent pour doux et humains; mais leur inintelligence jointe à leur apathie naturelle les rend incapables de la moindre éducation. Leurs habitations sont faites de pieux plantés en terre, joints ensemble et couverts de peaux de bêtes ou de nattes.

Le territoire des Cafres s'étend le long de la mer des Indes, au nord-est de la colonie du Cap. Les Anglais possèdent dans cette contrée la colonie de Natal, qui appartenait autrefois aux Hollandais. C'est à la race guerrière des Cafres qu'appartiennent les Zoulous, dont le nom a eu naguère un certain retentissement. Les villages des Cafres sont défendus à l'aide d'une enceinte faite de pierres accumulées que surmontent des palissades; les portes de cette enceinte sont formées par d'étroits couloirs pénétrant obliquement dans l'épaisseur des murs. On peut voir là un semblant d'architecture militaire.

A l'intérieur du village, les huttes, en forme de ruches, sont disposées dans un ordre régulier. Celle du chef se distingue par sa taille et par sa position au centre du village. La nuit, les bestiaux sont parqués autour des huttes dans l'intérieur de l'enceinte, car les Cafres sont pasteurs. Leurs armes, les seuls objets qu'ils fassent, sont la lance, l'azagaie, le casse-tête, l'arc et les flèches : ils ont aussi des boucliers faits de peau de bœuf, et derrière lesquels on trouve une gaîne, par où les guerriers font passer un long bâton surmonté d'une touffe de plumes noires (fig. 189). C'est ainsi que les Cafres sont représentés dans la galerie ethnographique du musée d'artillerie : mais ils commencent à se servir de fusils, et il est probable qu'avant peu le modèle que présente le musée n'aura plus que la valeur d'un document historique.

La partie centrale de l'Afrique du Sud qu'a habitée Livingstone est peuplée par des tribus qui semblent être un intermédiaire entre les Hottentots et les Cafres, mais qui sont inférieures à ces derniers sous le rapport du développement intellectuel. Ces sauvages ont un peu plus

d'industrie que les Hottentots et font certaines poteries dans lesquelles ils conservent du laitage. Leurs habitations sont des huttes de forme ronde comme celles des Cafres, et il paraît que cette forme traditionnelle est aussi instinctive chez eux que celle des nids pour les oiseaux. Il paraît même difficile aux Européens de les employer comme ouvriers dans des constructions d'un autre genre. « Non pas, dit Livingstone qu'ils soient



Fig. 189. — Nègre du Gabon. — Caffre. — Sakalave de Madagascar.
(D'après les modèles de la galerie ethnographique, au musée d'artillerie.)

paresseux, ils travailleraient au contraire pour qui voudrait les payer, mais ils sont incapables de rien faire carrément. De trois grandes maisons que j'ai bâties à différentes époques, il m'a fallu poser moi-même les briques et toutes les pièces de bois, pour qu'elles fussent placées d'équerre. »

Les tribus appartenant à cette race occupent toute la côte orientale de l'Afrique, depuis la colonie du Cap jusqu'à l'équateur, mais en beaucoup

d'endroits elles sont mêlées soit à des colons européens, comme sur la côte de Mozambique, soit à des Arabes, comme sur la côte de Zanguebar.

En face la côte de Mozambique, habitée par les Cafres, se trouve l'île de Madagascar, la plus grande île de l'Afrique. Cette île, très montueuse, est habitée par diverses races où l'on croit reconnaître un mélange de sang nègre et malais. Sur la figure 189 on voit un Sakalave, indigène de la côte ouest de Madagascar. Le fusil qu'il tient en main est une importation d'Europe ; le petit ornement en coquille qu'on voit sur son front indique un chef de tribu, et il porte au cou une amulette faite d'une dent de cachalot dans laquelle est une relique de quelque ancêtre fameux.

Près de Madagascar, mais du côté de l'océan Indien, on trouve l'île de la Réunion, colonie française assez importante, et l'île Maurice,

Fig. 190. — Ile de la Réunion et île Maurice.

autrefois île de France, colonie anglaise qui nous a appartenu et que le roman de *Paul et Virginie* a rendue célèbre. Aucun artiste n'a encore été tenté de traduire d'après nature les beaux paysages dont Bernardin de Saint-Pierre a donné de si jolies descriptions (fig. 190).

Afrique orientale. — Au-dessus de la côte de Mozambique s'étend le Zanguebar, où les Arabes commencent à se mêler aux Nègres. L'île de Zanzibar, qui depuis quelques années a pris une assez grande importance commerciale, est la résidence de l'iman de Mascate, dont la domination s'étend sur une partie de la côte. La figure 192 montre un Arabe de Zanzibar. Il porte une longue chemise blanche enveloppée dans un caftan de drap, un turban et une ceinture où sont ses armes. Le petit bouclier qui lui sert d'arme défensive est fait de peau de rhinocéros.

En remontant au delà de l'équateur on trouve les Gallas, nègres belliqueux qui se tatouent le visage et savent travailler le fer. Celui que

représente la figure 191 est un chef, dont l'insigne est une peau de panthère qu'il porte en bandeau sur la tête. Parmi ses armes on remarquera son épée, dont le manche en corne rappelle certaines formes égyptiennes. Il n'est pas rare de rencontrer parmi les peuplades sauvages qui bordent le Haut-Nil, certains objets, par exemple des instruments de musique, dont la forme générale n'est pas éloignée de celle



Fig. 191. — Nubien. — Galla. — Nègre du Bertat.
(D'après les modèles de la galerie ethnographique, au musée d'artillerie.)

qu'on voit aux mêmes objets dans les peintures des tombeaux de l'ancienne Égypte.

L'Abyssinie est presque une contrée historique, puisqu'elle formait les confins de l'Éthiopie. On a même retrouvé près d'Axonon des ruines dont le style se rattache à l'époque pharaonique, ainsi que des inscriptions en caractères grecs et latins. Ce pays, qui paraît être arrivé à un certain degré de prospérité dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, est depuis longtemps livré à une anarchie complète, qui le rend très

difficile à visiter pour les voyageurs européens. Quoique noirs, les Abyssins n'appartiennent pas à la race nègre, et ils ont même un type assez régulier.

La figure 191 montre un Nubien du Haut-Nil, dont le vêtement consiste en un caleçon, avec une ample pièce d'étoffe qu'il porte sur le bras, quand il ne veut pas s'en envelopper la poitrine. Le nègre du Bertat représenté sur la même figure porte un bonnet fait avec une peau de singe, et son vêtement consiste en une peau de mouton noir ceinte autour des reins. Il appartient à une des tribus complètement sauvages qui sont disséminées dans les parties les plus ignorées de l'Afrique centrale.

Afrique occidentale. — Au sud du Sahara s'étend l'immense plaine du Soudan qui couvre toute la partie centrale de l'Afrique, et dont la ville la plus importante paraît être Tombouctou. Dans un rapport adressé au président de la République, à propos d'un projet de chemin de fer tendant à relier l'Algérie au Sénégal, le ministre disait, en parlant du Soudan, que c'était une contrée extrêmement peuplée et dont les habitants étaient dans un état de demi-civilisation. Ces habitants appartiennent à la race nègre, mais il y a parmi eux un certain nombre d'Arabes. *Tombouctou*, qui n'est qu'une agglomération de villages, présente un peu la physionomie d'une ville arabe, bien que la population soit noire. Le Niger arrose Tombouctou, et, après avoir traversé une partie du Soudan, va se jeter dans le golfe de Guinée.

Les Français ont à l'embouchure du Sénégal un établissement dont *Saint-Louis* est le chef-lieu et qui paraît appelé à une grande importance commerciale, mais l'insalubrité du climat empêchera toujours les colons de s'y établir en grand nombre. Un indigène du Sénégal est représenté sur la figure 192. Il est coiffé d'un chapeau de jonc tressé, surmonté d'une sorte de gerbe, et a pour vêtement une large dalmatique et une culotte dans le genre de celles dont nos zouaves ont emprunté la forme aux Arabes. La population de ces contrées comprend quelques Maures, des Arabes nomades et surtout des nègres. Le cap Vert, un peu au nord du Sénégal, forme la pointe la plus occidentale de l'Afrique. Près de là sont les îles du cap Vert, point de relâche pour les navires qui vont au Cap.

La Guinée, contrée humide et brûlante, borde sur une très grande étendue la côte occidentale de l'Afrique. On y trouve quelques comptoirs européens, mais peu ou point de colons, parce que l'insalubrité du climat s'y oppose. Les nègres qui habitent ce pays vivent dans un état voisin de l'animalité. Un indigène du Gabon, sur la côte de Guinée, est représenté sur la figure 189 d'après le modèle exposé dans la galerie ethnographique. Il tient une arbalète trouvée dans le pays, mais qui

paraît avoir été importée par les anciens Portugais, et son corps est ceint d'un pagne en peau de singe noir. Après la Guinée vient le Congo, qui nous ramène au pays des Hottentots. Cette côte, qui renferme quelques établissements portugais, borde l'océan Atlantique, qui la sépare du Brésil.

L'archipel des Canaries, situé dans l'océan. Atlantique, non loin de



Fig. 192. — Arabe du Sud. — Arabe de Zanzibar. — Sénégalais.
(D'après les modèles de la galerie ethnographique, au musée d'artillerie.)

la côte du Sahara et de l'extrémité méridionale du Maroc, est célèbre par la douceur exceptionnelle de son climat. Ce groupe d'îles était connu dans l'antiquité, et on croit que c'est à lui que les auteurs anciens font allusion lorsqu'ils parlent des îles des Bienheureux. Ces îles appartiennent à l'Espagne : la plus importante d'entre elles est Ténériffe, au centre de laquelle s'élève un pic volcanique d'une hauteur de 3,700 mètres. L'île portugaise de Madère, si fameuse par ses vignobles, est située

un peu plus au nord. On vante beaucoup la beauté de ses paysages, mais aucun artiste ne nous en a encore montré une interprétation (fig. 193).



Fig. 193. — Iles Canaries et Madère.

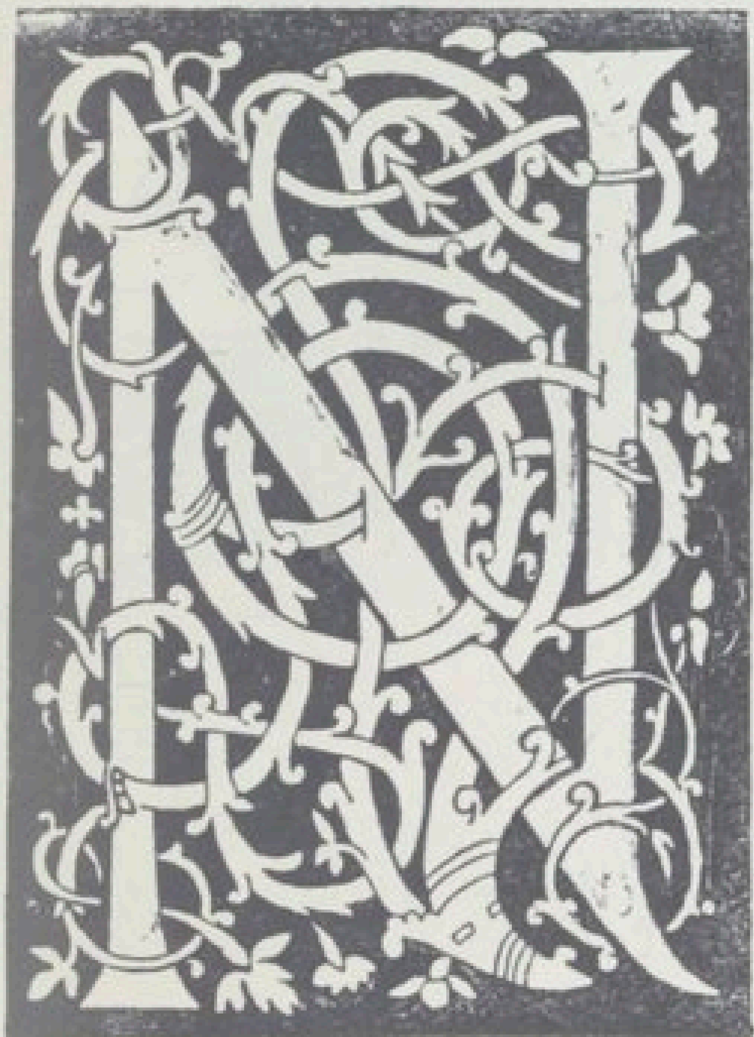
Au milieu de l'océan Atlantique, il faut signaler, dans l'hémisphère boréal, les îles Açores, colonie portugaise, et dans l'hémisphère austral le rocher de Saint-Hélène, possession anglaise, célèbre pour avoir été le lieu de détention de Napoléon.



CHAPITRE II

LE SAHARA

Nature du sol. — Les oasis. — Les habitants. — Les caravanes.



ature du sol. — L'immense plaine qui s'étend entre le Soudan et le mont Atlas forme le Sahara, qui est le plus grand désert connu. C'est une région assez basse, composée quelquefois de roches calcaires et plus souvent de sables fins et légers que le vent amoncelle en rangées de dunes mobiles. L'air de ce pays est remarquablement sec : il n'y pleut presque jamais, et les rivières qui descendent du mont Atlas, ou les ruisseaux dont la source est dans les oasis, se perdent promptement dans les sables, et ne suffisent pas pour entretenir l'humidité nécessaire à la végétation. Aussi les cactus, les buissons épineux, et quelques herbes desséchées sont les seules plantes qu'on trouve dans cette immense plaine, où la présence d'un bouquet de palmiers fait à de rares intervalles reconnaître une oasis. La faune du désert est en rapport avec sa flore. Les oasis contiennent quelques troupeaux, mais les animaux domestiques ne sauraient vivre dans le désert où ils ne trouveraient pas de nourriture. Au pied des montagnes, les mares croupissantes sont infectées de reptiles venimeux; les bêtes féroces se montrent en assez grand nombre sur les versants du mont Atlas, et c'est dans ce lieu que les Romains allaient prendre les lions qui combattaient dans les amphithéâtres. Ils sont plus rares aujourd'hui, mais on en trouve encore, et l'un d'eux à servi de modèle à Barye pour la belle aquarelle que reproduit la figure 194.

L'impression qu'on éprouve en parcourant le désert résulte de sa mo-

notonie même et de la succession fatigante du même site qui se reproduit sans cesse devant le spectateur. Aussi la peinture en peut difficilement donner une idée ; mais un peintre écrivain, Eugène Fromentin, en a fait une description qui vaut bien un tableau. « Le soleil, dit-il, suspendu à son centre, l'inscrit dans un cercle de lumière dont les rayons égaux le frappent en plein, dans tous les sens et partout à la fois. Ce n'est plus ni de la clarté, ni de l'ombre; la perspective indiquée par les couleurs fuyantes cesse peu à près de mesurer les distances ; tout se couvre d'un ton brun, prolongé sans rayures, sans

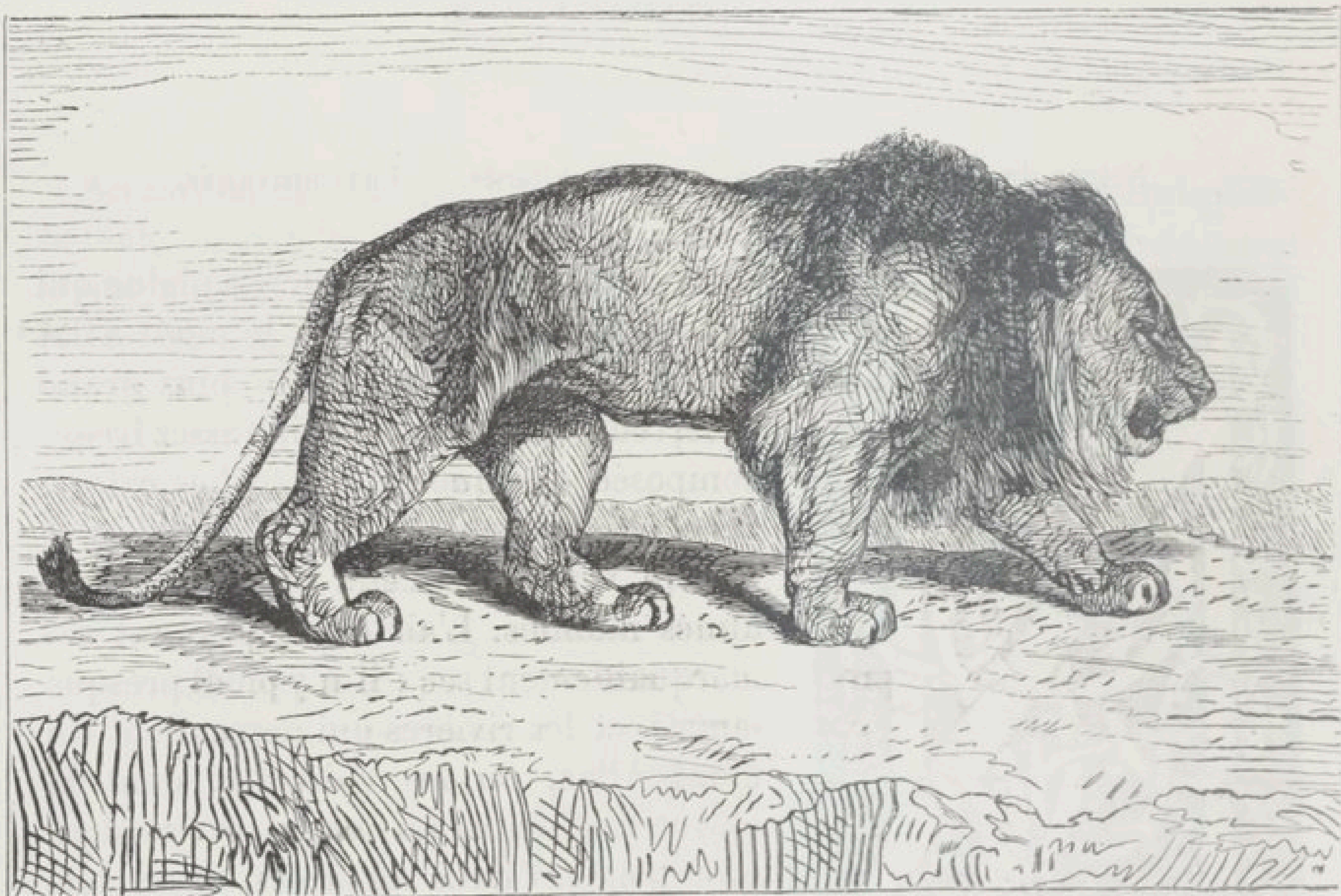


Fig. 194. — Un lion. (Aquarelle de Barye.)

mélange ; ce sont quinze ou vingt lieues d'un pays uniforme et plat comme un plancher. Il semble que le plus petit objet saillant y devrait apparaître, pourtant on n'y découvre rien ; même, on ne saurait plus dire où il y a du sable, de la terre, ou des parties pierreuses, et l'immobilité de cette mer solide devient alors plus frappante que jamais. On se demande, en le voyant commencer à ses pieds, puis s'étendre, s'enfoncer vers le Sud, vers l'Est, vers l'Ouest, sans route tracée, sans inflexion, quel peut être ce pays silencieux, revêtu d'un ton douteux qui semble la couleur du vide ; d'où personne ne vient, où personne ne s'en va, et qui se termine par une raie si droite et si nette sur le ciel. L'ignora-t-on, on sait qu'il ne finit pas là et que ce n'est, pour ainsi dire, que l'entrée de la haute mer. »

Les Oasis. — Une oasis (fig. 195) est une portion du désert où on trouve de l'eau et de la végétation. Les oasis forment dans le Sahara comme des îles disséminées au milieu des sables ou des parties rocheuses, et sont généralement habitées et même cultivées. « On s'accorde à dire, écrit Strabon, que l'aspect de la Libye est proprement celui d'une peau de panthère. Ce qui la fait paraître ainsi tachetée, c'est le grand nombre d'oasis qui s'y trouvent. » Le Sahara algérien répond complètement à l'image que nous fournit le géographe antique : des plaines immenses, sablonneuses ou recouvertes par une mince végétation qui sert de nourriture aux troupeaux ; ou bien, des oasis où des tribus sédentaires se livrent à la



Fig. 195. — Une oasis. (Dessin de Fromentin.)

culture, à l'industrie et au commerce. E. Fromentin décrit l'aspect d'une de ces plaines situées entre les oasis. « Cette étendue parfaitement plate, dit-il, conserve toujours, malgré les changements du sol, une couleur générale assez douteuse ; les plans les plus rapprochés de l'œil sont jaunâtres, les parties fuyantes se fondent dans des gris violets ; une dernière ligne cendrée, mais si mince qu'il faudrait l'exprimer d'un seul trait, détermine la profondeur réelle du paysage et quelquefois mesure d'énormes distances. Le terrain, très variable au contraire, est alternativement coupé de marécages, sablonneux, ou bien couvert de graminées touffues, d'absinthes, de pourpiers de mer, de romarins odorants, etc..... tantôt enfin, mais plus rarement, clairsemé d'arbustes épineux et de quelques pistachiers sauvages. »

« Le pistachier, dit encore Fromentin, térébinthe ou lentisque de la

grande espèce, est un arbre providentiel dans ces pays sans ombre. Il est branchu, touffu, ses rameaux s'étendent au lieu de s'élever et forment un véritable parasol, quelquefois de cinquante à soixante pieds de diamètre.



Fig. 196. — Caravane au repos, près d'une oasis. (Tableau de Marilhat.)

Il produit de petites baies réunies en grappes rouges, légèrement acides, fraîches à manger, et qui, faute de mieux, trompent la soif. Chaque fois que notre convoi passe auprès d'un de ces beaux arbres au feuillage sombre et lustré, il se rassemble autour du tronc ; ceux des chameliers

qui sont montés se dressent à genoux pour atteindre à hauteur des branches, arrachent des poignées de fruits et les jettent à leurs compagnons qui vont à pied: pendant ce temps les chameaux, le cou tendu, font de leur côté provision de fruits et de feuilles. L'arbre reçoit sur sa tête ronde les rayons blancs de midi ; par dessous, tout paraît noir ; des éclairs de bleu traversent en tous sens le réseau des branches; la plaine ardente flamboie autour du groupe obscur, et l'on voit le désert grisâtre se dégrader sous le ventre roux des dromadaires. On souffle un moment, puis un coup de sifflet plus aigu du *bach'amar* (conducteur de convoi) disperse les bêtes, et le convoi reprend sa marche au grand soleil (fig. 196). »

Les habitants. — Deux genres de populations, de mœurs très différentes occupent les immenses étendues du Sahara. Ceux qui habitent les



Fig. 197. — Arabe sur son chameau. (Dessin de Fromentin.)

oasis mènent une vie sédentaire et s'adonnent à la culture des terres. Les espaces nus qui séparent ces petits centres verdoyants sont parcourus par des tribus nomades, qui gardent des troupeaux et font un peu de commerce. Ceux-ci sont les conquérants et ont le plus profond dédain pour les sédentaires qui le leur rendent bien. Néanmoins comme les nomades vivraient difficilement si les oasis ne leur fournissaient pas des vivres, et que les sédentaires ne trouveraient pas l'écoulement de leurs denrées sans les nomades, ils sont obligés de conserver entre eux des relations suivies, bien qu'elles soient plus intéressées qu'amicales.

Les habitants du désert appartiennent à différentes races. La plupart des tribus nomades sont composées d'Arabes (fig. 197) ; ce sont eux qui conduisent les caravanes et qui en fournissent les principaux éléments. La marche d'une caravane offre souvent de très grandes difficultés. On n'a pour se guider que les traces des pas de chameaux des caravanes

précédentes, esquissant dans le sable un sentier en ligne droite qui va se perdre à l'horizon. Quand le vent a fait disparaître ces légers vestiges de passage humain, on n'a plus pour se diriger que les astres, la boussole, des ossements blanchis à demi noyés dans le sable et l'observation habile des moindres reliefs de terrain. Il faut l'œil exercé des conducteurs de caravanes, l'intuition du désert qui caractérise ces éternels voyageurs pour deviner ou plutôt flairer le chemin, la direction à suivre. Aussi comme l'imagination des Orientaux se donne carrière lorsqu'ils parlent de ces contrées infernales! Ils ont toujours cent histoires plus terribles les unes que les autres à raconter. Tantôt c'est une caravane perdue dans les sables et y périssant au milieu des tourments les plus atroces, en proie aux hallucinations les plus fantastiques ; tantôt c'est le vent qui soulève ces sables en épais tourbillons et ensevelit toute la caravane, voyageurs et animaux. Mais il faut avouer aussi que le désert offre un joli thème avec ses phénomènes de mirage et les effets de fièvre cérébrale que l'extrême lumière et l'extrême chaleur y enfantent. Le *râgle*, c'est le nom de la fièvre, fait voir au voyageur dominé par le délire des choses effrayantes, peuple ses rêves de fantômes. Les effets aveuglants de la lumière et ceux non moins insupportables de la chaleur ne sont pas les seuls dont les pauvres voyageurs aient à souffrir. Il faut encore qu'ils comptent avec le manque d'eau, la fine poussière qui pénètre à travers leurs vêtements et leur cause mille piqûres, enfin avec le froid des nuits rendu encore plus sensible par les sensations complètement opposées de la journée. Le jour, les rayons solaires font éclater les pierres ; la nuit, les gelées les fendillent.

Parmi les populations sédentaires qui habitent le désert entre le mont Atlas et le Soudan, les plus importantes sont les Touaregs.

Les Touaregs occupent les régions montagneuses du Sahara. Une large chemise en toile de laine, au-dessus de laquelle flotte une blouse de cotonnade bleue du Soudan, et une culotte bleue de la même étoffe forment leur vêtement habituel. Mais leur coiffure offre une particularité importante à signaler : la tête est couverte d'une haute *chechia* rouge avec un gland de soie bleue, et entourée d'un turban plat de couleur blanche. A ce turban est attaché un voile noir qui enveloppe la tête et descend sur le visage de manière à ne laisser paraître que les yeux (fig. 198) Une longue écharpe blanche, qui part du cou, se croise ensuite sur la poitrine et s'arrête à la taille après en avoir fait deux fois le tour, Les bottes rouges et le bournous caractérisent le vêtement des chefs, qui portent quelquefois aux bras des anneaux en pierre. Une épée droite, une lance en fer avec dard barbelé, et un poignard attaché au bras par un anneau de cuir, forment avec les flèches, et un bouclier de peau d'antilope, leurs armes habituelles.

Les Marocains qui habitent les montagnes du sud méritent aussi d'être

remarqués pour leur costume. Ils portent le bournous par-dessus une chemise en étoffe de laine épaisse. Sur la ceinture, qui s'enroule autour de la taille, s'applique une cartouchière, suspendue par une bretelle qui fait le tour du cou. Leurs bottes, recouvertes par des sandales, sont



Fig. 198. — Kabyle. — Marocain. — Touareg.
(D'après les modèles exposés dans la galerie ethnographique du Musée d'artillerie.)

munies d'éperons terminés par une tige pointue. Ils ont quelquefois des armes superbes (fig. 198). On trouve encore dans le Sahara des Kabyles (fig. 198), dont nous parlerons plus loin, à propos de l'Algérie, et des nègres du Soudan ou du Sénégal, dont nous avons déjà parlé à propos de l'Afrique noire.

CHAPITRE III

LE MAROC

Aspect du pays. — Les habitants. — Art et industrie. — Les villes principales.



spect du pays. — L'empire du Maroc est situé dans le nord de l'Afrique, à l'ouest de l'Algérie. Il est coupé dans toute son étendue par la chaîne de l'Atlas : les côtes sont baignées par la mer Méditerranée et l'océan Atlantique.

C'est la chaîne de l'Atlas qui donne au Maroc sa physionomie : elle le divise en deux régions distinctes : celle du Tell et celle du Sahara, la première excessivement fertile, la seconde aride et sablonneuse ; elle enfante des rivières qui portent la fraîcheur et la fertilité dans la contrée ; elle abrite les grandes villes du vent chaud du désert ; enfin, elle porte les grands plateaux sur lesquels on récolte l'*alfa*, si employé aujourd'hui pour la fabrication des cordages et du papier.

Presque partout la terre ne demande qu'à produire ; malheureusement les habitants du Maroc ne paraissent pas très pressés de lui faire tenir ses promesses. La faute en revient surtout à la manière déplorable dont le pays est administré, si toutefois on peut appeler cela une administration. « On ne peut se faire une idée à quel état de misère sont réduits les habitants du Maroc, même ceux qui passent pour les plus riches, » disait M. Snider Pellegrini en 1837, et les choses n'ont guère changé depuis. « Tous, grands et petits, ajoutait-il, sont obligés de se montrer pauvres, afin de ne pas donner le moindre soupçon de fortune ; car, aussitôt qu'il vient à l'oreille de la cour qu'un individu a augmenté son bien-être, il devient suspect et il ne passe pas longtemps sans

être saisi ; aussi chacun vit-il très misérablement. Un burnous, qui est



Fig. 199. — Chasse aux mouflons dans le Maroc. (Tableau d'Horace Vernet.)

le seul vêtement que porte un Marocain, passe de père en fils; dans les maisons point de meubles, on ne mange point de viande, on marche

sans chaussure, sauf de rares exceptions. Et cependant, tous ont de l'argent, et beaucoup d'argent, car ils sont industrieux; les produits de leurs manufactures de Fez, Méquinez et Rabât sont très recherchés pour le Soudan et pour Tombouctou, où ils se vendent très cher. Tout l'argent produit par ce commerce, chacun a soin de le cacher sous terre, à des places très éloignées les unes des autres et connues seulement du propriétaire; il y a certains Marocains, dont la fortune est enfouie en dix et quinze endroits différents, ce qu'ils ont fait dans la pensée que, si une partie venait à être découverte, ils pussent au moins compter sur les autres. »

Les habitants. — Le Maroc, comme toutes les contrées de l'Afrique septentrionale, est habité par des peuples de races différentes. Les Berbères, qu'on croit descendre des anciens habitants, occupent la région montagneuse qui s'étend le long de la Méditerranée. « Ils vivent généralement sous la tente, dit Malte-Brun, ou dans les cavernes situées dans des montagnes escarpées et presque inaccessibles. Ils n'ont pas une grande considération pour l'autorité de l'empereur et ils obéissent entièrement à des princes héréditaires ou aux magistrats qu'ils se sont choisis. Leur principale occupation est la chasse et l'élève des troupeaux. » On peut avoir une idée de leurs allures dans un tableau d'Horace Vernet (fig. 199) qui représente une chasse aux mouflons, dans les montagnes du Maroc.

Les Maures (fig. 200), qui habitent généralement les villes, se distinguent absolument des Arabes nomades ou des Berbères de la montagne. Voici ce qu'en dit Fromentin :

« A l'inverse des Arabes, chez qui la fainéantise est le droit du mâle, ci c'est le mari qui travaille, je veux dire qui manie l'aiguille. Il prépare les laines, fabrique les étoffes, il coud, il fait non seulement ses propres habits, mais ceux des femmes et des enfants, leurs chaussures avec les siennes, leurs toilettes aussi bien que leurs bijoux. Lui seul a l'art des passementeries et des broderies; il sait comment assortir les couleurs, comment la soie se croise avec les fils d'or ; il a ses métiers, ses dévidoirs, ses écheveaux, ses pelotons, ses bobines, ses ciseaux, tout un petit arsenal d'instruments qui paraît bizarre entre ses mains, et qui le rend méprisable aux yeux de ses voisins manieurs de sabre. Si la force lui manque, il hérite au moins des contraires de la force; il a l'adresse, l'habileté des doigts, la délicatesse et la grâce. Il est intelligent, souple et docile; il calcule, et si le commerce ne lui convient qu'à demi, loin de le déclarer indigne, il l'estime. Son activité d'ailleurs n'est jamais bien grande. Aussi indolent à son établi qu'il est insouciant dans sa boutique, aussi peu diligent à coudre qu'il est peu pressé de vendre, il considère le commerce aussi bien que l'industrie comme

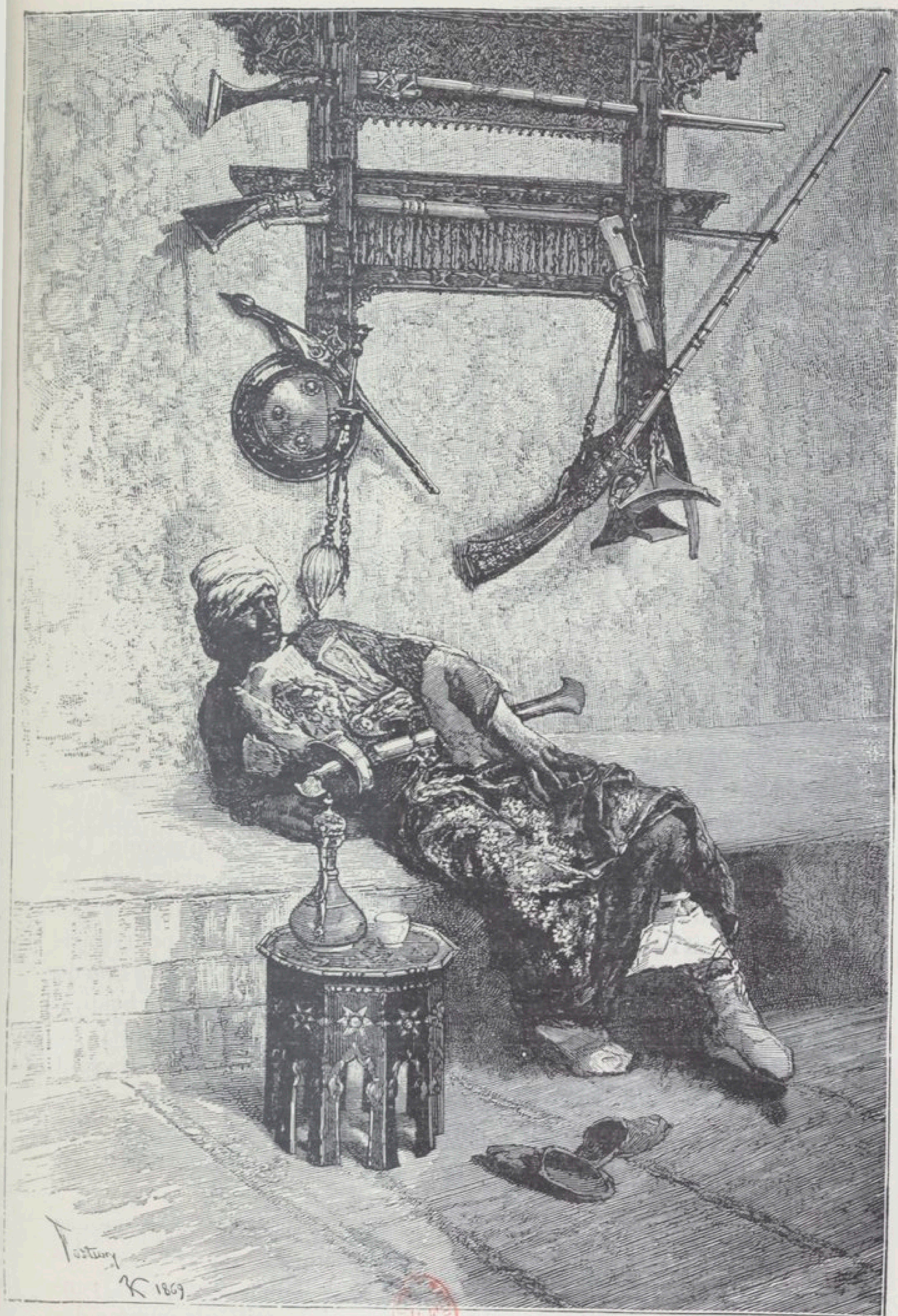


Fig. 200. — Maure de Tanger. (Aquarelle de Fortuny.)

des passe-temps, et le travail est plutôt fait pour remplir ses loisirs que pour occuper sa vie. »

« Les Maures n'ont aucun style; cela tient beaucoup à leurs personnes, beaucoup aussi au milieu dans lequel on les voit. Tout autour d'eux est petit et contribue à les diminuer; leurs rues étroites, leurs boutiques à peine habitables, leur vie sédentaire, et leurs habitudes d'être assis à la turque plutôt qu'étendus à l'arabe. Leur costume les habille avec grâce et ne les drape pas; il est étroit, il manque d'abondance et de plis, n'ajoute rien à l'importance de l'homme, et amoindrit au contraire celle qu'on lui suppose. Un vêtement plus ample fait, je ne sais pourquoi, présumer des passions plus fortes, une âme plus grande. C'est un préjugé d'ordre *artistique*, si tu veux; mais ici, bien entendu, je parle en artiste. Avec leur veste collant à la taille, leur culotte en forme de jupe, et leur ceinture, que beaucoup portent lâche, il est aussi difficile aux vieillards de paraître majestueux, qu'aux jeunes gens de ne pas avoir l'air efféminé. »

Fromentin parle ici des Maures de l'Algérie, qui du reste ne diffèrent en rien de ceux qu'on voit au Maroc. Eugène Delacroix avait reçu une impression tout autre en arrivant à Tanger. Il avait été attaché à une légation française, et ce voyage a exercé sur son talent une influence décisive. Ce qui est curieux, c'est que l'impression qu'il éprouve en arrivant n'est pas du tout celle qu'on pouvait attendre du fougueux coloriste : en lisant ses lettres, on croirait entendre un disciple du Poussin. « Imagine-toi, écrit-il en arrivant, ce que c'est que de voir couchés au soleil, se promenant dans les rues, ou raccommodant leurs savates, des personnages consulaires, des bustes de Caton, auxquels il ne manque pas même l'air dédaigneux que devaient avoir les maîtres du monde. Ces gens-ci ne possèdent qu'une couverture dans laquelle ils marchent, ils dorment, et où ils seront un jour enterrés. Ils ont l'air aussi satisfaits que Cicéron pouvait l'être sur sa chaise curule. Je te le dis, vous ne pourrez jamais croire à ce que je vous rapporterai, et cependant ce sera bien loin de la vérité, de la noblesse de ces natures. L'antique n'a rien de plus beau. »

Aucun des tableaux que le Maroc a inspirés à Eugène Delacroix ne traduit même de loin les émotions dont témoignent ses lettres. Ils sont superbes par l'intensité de la vie, du mouvement et de la couleur, mais on y chercherait vainement l'apparence de Romains sur leurs chaises curules. Un des plus curieux assurément est celui que l'artiste intitulait les *Convulsionnistes de Tanger*.

« Si nous n'avions nous-même vu, dit Théophile Gautier, les Aïssaouas se livrer à leurs étranges exercices, se rouler sur la braise, manger des serpents, broyer du verre, mâcher du feu, se taillader le corps, et, renversés par terre, tressaillir dans leurs spasmes intermittents comme des grenouilles galvanisées, nous pourrions peut-être taxer d'exagération les

Convulsionnistes de Tanger. Rien n'est plus vrai que cette rue bordée de maisons à terrasses, découpant leurs angles lumineux sur un ciel d'un azur vif, fourmillante d'une foule dont les groupes s'écartent pour laisser passer le torrent furieux des Aïssaouas, tordus par les convulsions de l'épilepsie sacrée; les fanatiques, hurlant, écumant, trépignant, balançant leur corps, enfonçant leurs dents dans leurs chairs sanglantes, montrant leurs crânes bleus que le turban a quittés, ou flagellant leurs joues des mèches d'une chevelure inculte, se démenant hideusement, suivis de quelques chiaoux imperturbables qui protègent leur frénésie. Des enfants regardent ces bêtes fauves avec la placidité orientale ; des femmes, que leurs haïcks blancs font ressembler à des spectres revenant en plein midi, sont debout sur la crête des murailles et encouragent les convulsionnistes par ce long cri grêle et strident qu'on ne croirait pas pouvoir jaillir d'une poitrine humaine, et qui nous fit tressaillir malgré nous, quand nous l'entendîmes à Blidah, dans une occasion pareille, — un glapissement de chacal blessé ou de hibou plumé vif. »

Un charmant tableau, qui pas plus que le précédent ne fait songer à Caton ou à Cicéron, mais qui peint un côté assez piquant des mœurs marocaines, c'est la *Noce juive à Tanger* (fig. 201). Delacroix a laissé des notes écrites qui sont comme un commentaire de son tableau. « Comme cette danse consiste, dit-il, en postures et en contorsions que l'on prend presque sans que les pieds changent de place, on concevra qu'il soit possible de s'y livrer dans un lieu aussi encombré qu'était cette cour ainsi remplie de curieux. Il ne faut donc qu'un très petit espace pour les danseuses, qui ne paraissent qu'une à une. Quand chacune a fini cette courte représentation qu'elle varie selon son goût et son art particulier, les personnes de l'assistance qui veulent lui marquer de l'intérêt cherchent dans leur poche quelque argent destiné a récompenser les musiciens. Mais il est d'usage, avant de déposer son offrande dans un plat qui est disposé à cet effet, d'aller toucher de la pièce de monnaie l'épaule de la danseuse qu'on préfère. J'ai vu de ces assistants importants donner jusqu'à des pièces d'or avec certaine ostentation, et sans doute pour être remarqués de nous autres chrétiens. »..... « On se ferait difficilement une idée du vacarme que faisaient les musiciens avec leurs voix et leurs instruments. Ils raclaient impitoyablement d'une espèce de violon à deux cordes, qui est particulier à ce pays, et qui ne rend que du bruit plutôt que du son. Ils avaient aussi la guitare mauresque, qui est un instrument très gracieux par sa forme, et dont les sons ressemblent à ceux de la mandoline. Ajoutez à cela le tambour de basque qui accompagne tous les chants. Mais ces chants, dont le mérite semble consister à être criés, sont la partie vraiment assourdissante du concert ; leur monotonie contribue aussi à les rendre fatigants.... »

Nous venons de voir une noce juive. Les juifs sont extrêmement nom-

breux au Maroc, comme en Algérie. La description qu'en donne Fromentin peut également s'appliquer à ces deux pays.

« Beaucoup plus tolérants que les Arabes, dit-il, les juifs et les nègres permettent à leurs femmes de sortir sans voiles. Les juives sont belles ; à l'inverse des Mauresques, on les voit partout, aux fontaines, sur le seuil des portes, devant les boutiques, ou réunies autour des boulangeries banales à l'heure où les galettes sont tirées du four. Elles s'en vont alors, soit avec leur cruche remplie, soit avec leur planche au pain, traînant leurs pieds nus dans des sandales, leur long corps serré dans des fourreaux de soie de couleur sombre, et portant toutes, comme des veuves, un bandeau noir sur leurs cheveux nattés. Elles marchent le visage au vent, et ces femmes en robe collante, aux joues découvertes, aux yeux fixes, accoutumées aux hardiesses du regard, semblent toutes singulières dans ce monde universellement voilé. Grandes et bien faites, elles ont le port languissant, les traits réguliers, peut-être un peu fades, les bras gras et rouges ; assez propres d'ailleurs, mais avec des talons sales, il faut bien que leurs admirateurs, qui sont nombreux, pardonnent quelque chose à cette infirmité des juifs du bas peuple, heureux encore quand leur malpropreté n'apparaît qu'au talon, comme l'humanité d'Achille. De petites filles mal tenues, dans des accoutrements plus somptueux que choisis, accompagnent ces matrones aux corps minces, qu'on prendrait pour leurs sœurs aînées. »

Nous avons vu l'impression que le Maroc a produite sur Delacroix et sur Fromentin. Voici maintenant ce qu'écrit Henri Regnault le 19 janvier 1870, au moment où il vient de s'installer à Tanger.

« Je suis établi dans un quartier assez central et pourtant assez retiré, ce qui est de la plus haute importance, car les Marocains sont très fanatiques et pour rien au monde ne voudraient être vus entrant chez un chrétien. A plus forte raison les femmes ! Une femme rencontrée parlant à un chrétien, ou sortant de sa maison, serait empoignée, conduite à la Casba, et régalée de deux ou trois cents coups de bâton. Grâce à la position heureuse de notre entrée, dissimulée dans un cul-de-sac donnant d'une manière indirecte, avec coudes, dans une rue exclusivement fréquentée par les Juifs (c'est la rue des Synagogues), nous avons, de temps en temps, des Mauresques chez nous, blanches et noires, et nous en aurons tant que nous voudrons. Je prévois qu'il sera plus facile de travailler d'après les femmes que d'après les hommes. Leur costume dans leur intérieur (car dehors toutes, riches ou pauvres, sont revêtues du même haïck de laine) offre des ajustements ravissants dont je compte tirer un grand parti ; puis, elles sont plus coulantes en matière de religion, et ne demandent qu'à être soustraites le plus souvent possible à l'existence pénible et renfermée qu'on leur impose. »

Il ajoute un peu plus loin :

« Je n'ai pas fait encore d'étude de bonshommes d'après nature, vu la

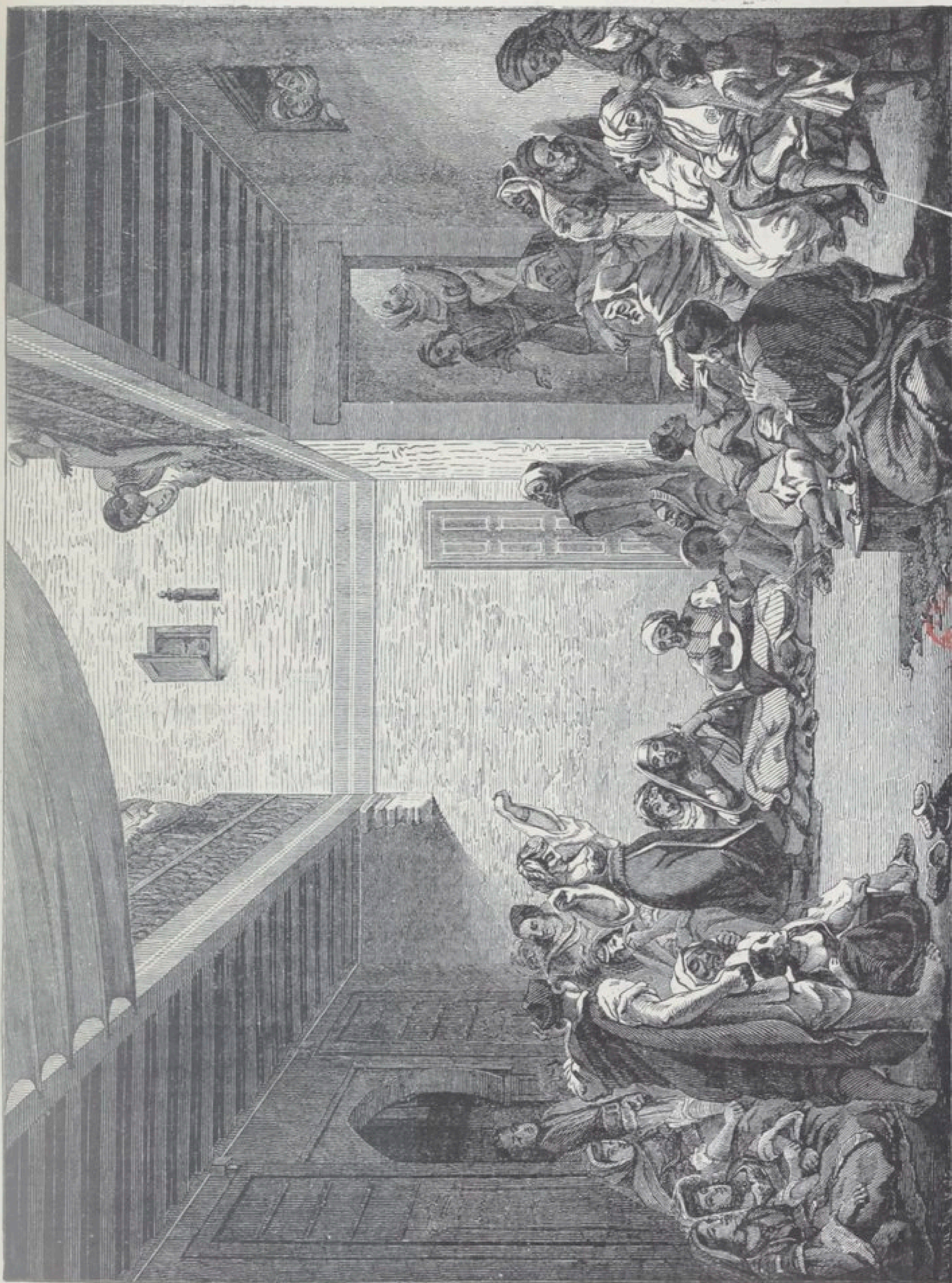


Fig. 201. — La noce juive (Tableau de Delacroix.)

grande difficulté d'avoir des modèles. Les Maures du Maroc sont les plus fanatiques de tous les Musulmans ; ils observent leur religion avec beau-

coup plus de sévérité qu'en aucun autre lieu. Nul œil chrétien ou juif ne peut pénétrer dans leurs mosquées ou dans leurs maisons ; quand on prend un croquis dans la rue, les gens qui se croient regardés se sauvent comme s'ils avaient la peste à leurs trousses. Peu à peu (à condition de rester longtemps dans le pays et d'être installés dans un lieu écarté où nul ne puisse les voir entrer dans la maison chrétienne) nous pourrons en apprivoiser quelques-uns. »

Arts et industrie. — L'Afrique septentrionale renferme quelques monuments intéressants se rattachant par le style à l'architecture dite arabe. Batissier, dans son histoire monumentale, dit à propos des édifices du Maroc : « Edris-ben-Edris fonda en 806 la ville de Fez ; Zéia-det-Allah, en 837, la grande mosquée de Kairouan, dont la coupole fut refaite au milieu du dixième siècle. Un siècle plus tard, Yousouf-ben-Taschfyn construisit la ville de Maroc. Sous le gouvernement des Almohades, le Mâhgreb fut très florissant ; Abd-el-Moumen dote Fez de palais et de mosquées magnifiques ; El-Mansour fonde la ville de Rabat, décore Maroc d'un alcazar et d'édifices sacrés ; Mohammed enrichit Fez d'un djami et de la Kassabah ou forteresse carrée de la ville. Sous ces princes l'architecture mauresque prend un grand développement en Afrique ; leurs monuments étaient dans un style analogue à ceux des Arabes d'Espagne, et paraissaient avoir été l'ouvrage, comme nous l'avons dit, d'artistes venus d'Andalousie. Ce style s'y est perpétué jusque dans les temps modernes. On y trouve employées des arcades cintrées et en ogive, soit outre-passée, soit en forme d'accolade. Les archivoltes de ces arcades sont souvent faites avec des claveaux de différentes couleurs. Si d'un côté les plus anciens édifices ressemblent à ceux du Caire, d'un autre côté les palais et les mosquées qui remontent au treizième et au quatorzième siècle ont le même système de décoration que le palais de l'Alhambra. Les maisons dans le Mâhgreb présentent la même disposition qu'en Espagne. Elles offrent toujours une ou plusieurs cours carrées, entourées d'un ou de deux étages de galeries à arcades. Les chambres, longues et étroites, s'ouvrent sous ces galeries. Les plus riches habitations sont pavées en briques émaillées ou en marbres de diverses couleurs, et sont rehaussées de peintures. Elles sont toutes couvertes en terrasses. La principale mosquée de Tanger, et celle d'*El-Karoubin*, à Fez, rappellent, par leur plan, les anciennes djamis du Caire ; elles sont précédées d'un parvis ou sahn à arcades, et leur plafond s'appuie sur de nombreuses colonnes. La mosquée de *Muley-Edris*, à Fez, et celle de *Sidi-Belabbès*, à Maroc, offrent, au contraire, une vaste salle carrée sans colonnade, surmontée d'une coupole octogone. Les plus belles mosquées du Maroc sont celles de *Benious*, *El-Koutoubia* et *El-Mouezzin*. »

Les villes principales. — Le Maroc est un pays que les Européens visitent difficilement : mais si l'on ne peut guère parcourir avec sécurité l'intérieur du pays, une protection sérieuse due à la vigilance de nos consuls a permis à une petite colonie d'artistes de s'établir à *Tanger*, ville marocaine située sur le détroit de Gibraltar, en face de la côte d'Espagne. C'est là qu'Henri Regnault a exécuté sa dernière toile, qui représente une exécution sommaire. Fortuny a également habité cette ville, et Benjamin Constant, qui y a une installation, nous a déjà plusieurs fois montré de petites scènes de mœurs marocaines, entre autres, son tableau du Salon de 1879, intitulé *le Soir sur les terrasses*. Tanger, par son heureuse position, par sa proximité relative et par sa physionomie tout orientale, offre un grand attrait aux artistes qui veulent étudier le pays.

Les villes les plus importantes de l'empire sont Fez et Maroc. *Fez* (90,000 hab.) est une ville industrieuse et qui jouissait autrefois d'une certaine réputation littéraire. On y trouve encore une assez importante bibliothèque et des écoles estimées en Afrique. Fez est divisée en vieille et en nouvelle ville. La ville basse, qui est aussi la vieille ville, est la plus peuplée ; mais elle est mal construite : ses rues sont étroites, tristes, mal bâties. La ville haute, la ville nouvelle, renferme les édifices, le palais de l'empereur. Là aussi se trouve le quartier des Juifs et un assez vaste bazar. En dehors du bazar les diverses industries se groupent instinctivement chacune dans une rue spéciale. Fez a eu jadis son temps de splendeur, on s'y rendait en pèlerinage.

Maroc (50,000 hab.) est une ville déchue, bâtie au sein d'une plaine fertile et bien arrosée. La ville apparaît entourée de bouquets d'orangers qui lui donnent un air frais et riant. Ses vieilles murailles de dix mètres de hauteur, flanquées de tours de distance en distance, projettent une masse pâle au-dessus du feuillage sombre des arbres. Le palais impérial est situé hors des murs. Maroc possède un grand nombre de mosquées dont une est célèbre par sa tour haute de 67 mètres, construite à la même époque et sur le même plan que la Giralda de Séville. L'eau est apportée dans les divers quartiers de la ville par un aqueduc souterrain qui vient de Tensift. Les rues sont étroites et mal entretenues.

Mequinez (40,000 hab.) est la résidence habituelle de l'empereur ; enfin il faut encore citer *Mogador*, ville située sur l'océan Atlantique et regardée comme la première place maritime de l'empire.

CHAPITRE IV

ALGÉRIE

Conformation du pays. — La population. — Les villes principales.



Conformation du pays. — L'Algérie (fig. 202) comprend trois zones différentes. La côte est presque partout assez bien cultivée, et toutes les villes habitées par les colons se trouvent à une distance peu éloignée de la mer. Ce pays, qu'on nomme le Tell, est très accidenté ; les montagnes et les vallées s'y succèdent en permanence, produisant des paysages d'un aspect très fertile à côté de sommets pierreux. Le terrain, qui va sans cesse en montant, appartient à la chaîne du petit Atlas. Derrière s'étendent une suite de hauts plateaux, sorte de bassin sans issue, limité au sud par le grand Atlas, et où les eaux qui ne trouvent pas de passage entre les montagnes du nord sont forcées de séjourner : elles vont se perdre dans les dépressions des chotts. On nomme ainsi les lacs ou les marais. Les chotts explorées par le capitaine Roudaire sont situées au pied du versant méridional de l'Atlas, sur un sol dont le niveau est plus bas que celui de la mer. En effet la mer Méditerranée recouvrait autrefois cette partie du désert et y formait une vaste étendue d'eau qu'on appelait le lac Triton. Comme le lac communiquait avec la mer par un défilé très étroit, il a été bouché par le sable des dunes, et, l'eau du lac n'étant plus renouvelée par un contact permanent avec la mer, celui-ci s'est desséché peu à peu. Un projet, actuellement à l'étude, a pour but de rétablir les choses dans leur ancien état, ce qui permettrait aux vaisseaux de naviguer dans des endroits aujourd'hui recouverts d'un sable brûlant, et pourrait modifier dans une certaine mesure la température du pays.

La côte cultivée, les plateaux du centre, et les vastes déserts qui s'étendent au sud de l'Atlas présentent donc des aspects complètement différents. Les défilés qui mènent au Sahara à travers le mont Atlas sont riches en paysages grandioses. En quittant Constantine, Fromentin raconte qu'il venait de dépasser le pont romain d'El-Kantara, hardiment jeté sur la fissure des monts, lorsqu'il vit se dérouler devant lui l'immense panorama du désert ; il avait à ses pieds un village arabe perdu sous ses palmiers. « Ces palmiers, les premiers que je voyais, dit-il ; ce petit village couleur d'or, enfoui dans les feuillages verts déjà chargés des fleurs blanches du printemps ; une jeune fille qui venait à nous, en compagnie

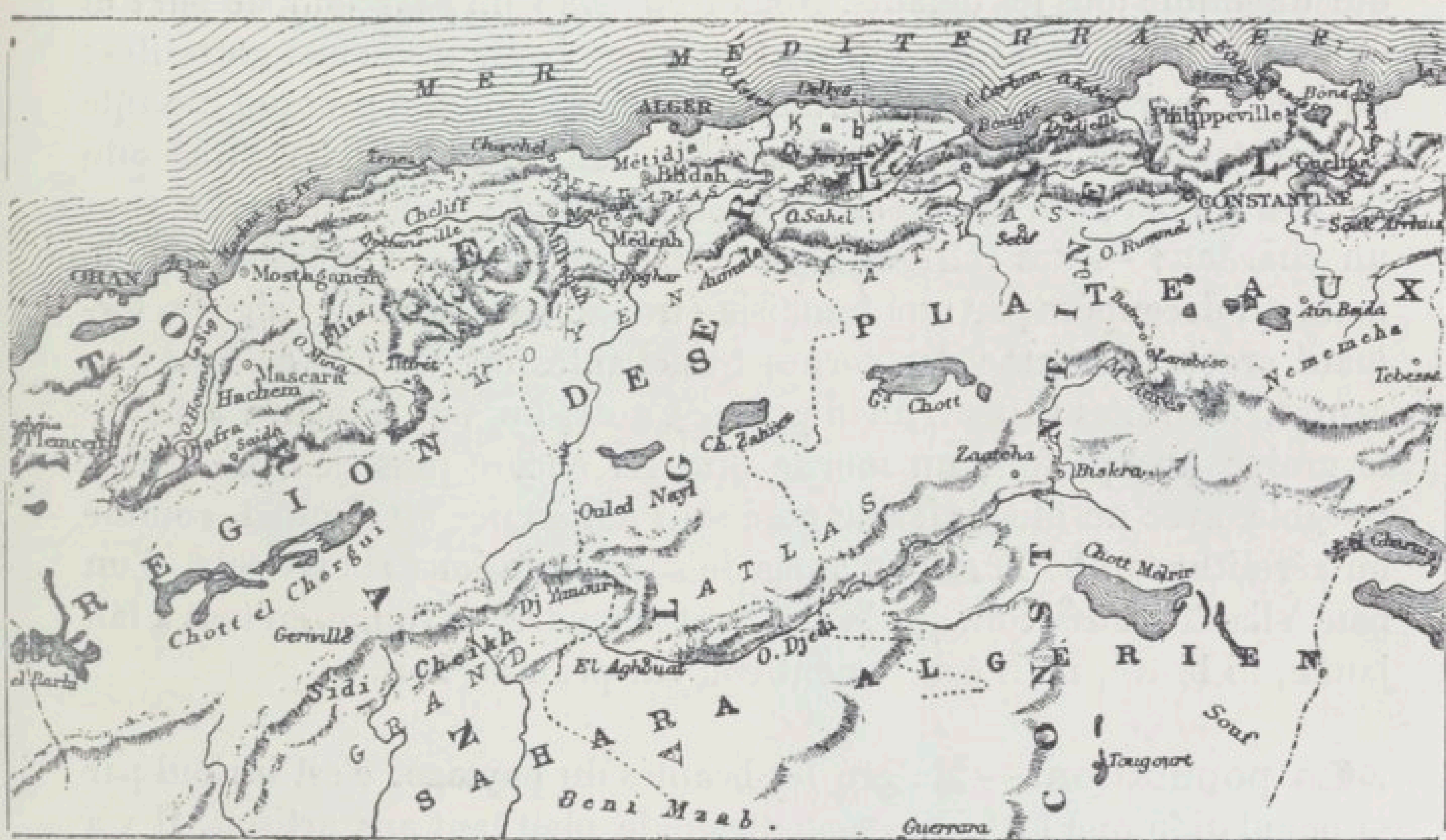


Fig. 202. — Carte de l'Algérie.

d'un vieillard, avec le splendide costume rouge et les riches colliers du désert, portant une amphore de grès sur sa hanche nue ; cette première fille à la peau blonde, belle et forte d'une jeunesse précoce, encore enfant et déjà femme ; ce vieillard abattu, mais non défiguré par une vieillesse hâtive : tout le désert m'apparaissant ainsi sous toutes ses formes, dans toutes ses beautés et dans tous ses emblèmes ; c'était, pour la première, une étonnante vision (fig. 203). Ce qu'il y avait pourtant d'incomparable, c'était le ciel : le soleil allait se coucher, et dorait, empourprait, émaillait de feu une multitude de petits nuages détachés du grand rideau noir étendu sur nos têtes, et rangés comme une frange d'écume au bord d'une mer troublée. Au delà commençait l'azur, et alors, à des profondeurs qui n'avaient pas de limites, à travers des limpidités in-

connues, on apercevait le pays céleste du bleu. Des brises chaudes montaient, avec je ne sais quelles odeurs confuses et quelle musique aérienne, du fond de ce village en fleur ; les dattiers, agités doucement, ondoyaient avec des rayons d'or dans leurs palmes, et l'on entendait courir, sous la forêt paisible, des bruits d'eau mêlés aux froissements légers du feuillage, à des chants d'oiseaux, à des sons de flûte. En même temps un *muezzin*, qu'on ne voyait pas, se mit à chanter la prière du soir, la répétant quatre fois aux quatre points de l'horizon, et sur un mode si passionné, avec de tels accents, que tout semblait se taire pour l'écouter. » Le peintre descend dans la plaine ; il va l'examiner de près. Les détails ne seront plus noyés dans un ensemble grandiose et poétique qui dissimule tous les défauts. Nous trouvons « un pays tout de terre et de pierres vives, battu par des vents arides et brûlé jusqu'aux entrailles ; une terre marneuse, polie comme de la terre à poterie, presque luisante à l'œil, tant elle est nue, et qui semble, tant elle est sèche, avoir subi l'action du feu ; sans la moindre trace de culture, sans une herbe, sans un chardon ; — des collines horizontales qu'on dirait aplaties avec la main ou découpées par une fantaisie étrange en dentelures aiguës, formant crochet, comme des cornes tranchantes ou des fers de faux ; au centre, d'étroites vallées, aussi propres, aussi nues qu'une aire à battre le grain ; quelquefois, un morne bizarre, encore plus désolé, si c'est possible, avec un bloc informe posé sans adhérence au sommet, comme un aérolithe tombé là sur un amas de silex en fusion ; et tout cela, d'un bout à l'autre, aussi loin que la vue peut s'étendre, ni rouge, ni tout à fait jaune, ni bistré, mais exactement couleur peau de lion. »

La population. — Malgré les beautés du paysage, c'est surtout par sa population que l'Afrique septentrionale plaît tant aux artistes. Il y a cinquante ans seulement, aucun peintre n'avait mis les pieds dans ce pays. Au point de vue de l'art, la colonisation présente presque toujours un effet désastreux : elle altère les caractères particuliers du peuple chez lequel les colons s'établissent et elle en modifie profondément les allures. Seulement elle facilite une foule d'études qu'on ne pourrait faire sans elle, et, en même temps qu'elle transforme un pays, elle le révèle aux artistes.

La population de l'Algérie, en mettant de côté les colons, comprend des Arabes, des Maures, des Kabyles et des juifs, qui ont tous une physionomie particulière. Les Arabes sont les plus nombreux, et ce sont eux auxquels les peintres donnent la préférence sous le rapport du type et du costume. Les sociétés dont les mœurs ont gardé quelque chose de primitif, et dont les allures peuvent éveiller en nous le souvenir des temps antiques, exercent toujours sur les artistes une fascination irrésistible.



Fig. 203. — Vue prise à El Kantara. (Dessin de Fromentin.)

Dans une lettre adressée au général Athalin, Horace Vernet fait part de l'impression que lui a fait éprouver l'Algérie, la première fois qu'il la visita, en 1833. Il avait débarqué à Bone. « Il était cinq heures du soir lorsque je mis pied à terre. Mes yeux cherchaient avec avidité ces Arabes, ces chevaux, ces minarets après lesquels je soupirais depuis longtemps. Rien de tout cela. Au milieu de baraques en décombres, je ne voyais de tous côtés qu'enseignes de marchands de vin à droite, chandelles à sept sous la livre à gauche ; — « *Au Rendez-vous des Bourguignons*, *Grand* « *Café de la marine ;* » partout des cabarets remplis de femmes, de soldats, de gamins; enfin, tout ce que nous voyons aux environs de Paris. J'avoue que j'ai été fort désappointé.

« Il ne me fut pas difficile de savoir la demeure d'un de mes amis, le colonel X***. Il était sorti. Je l'attendis jusqu'à la nuit, n'osant me risquer dans les rues au milieu des soldats de la légion étrangère, qui regardaient ma face blême et mon petit habit bourgeois d'un œil à me faire croire qu'ils désiraient savoir ce que j'avais dans ma poche. Bref, X*** rentra. Après la première effusion d'une reconnaissance, il me dit : « Vous arrivez à temps pour venir avec nous faire cette nuit une petite « excursion ; je vous donnerai un bon cheval et un sabre, et je vous « ferai voir quelque chose qui vous amusera. » Sans considérer que j'étais en guêtres, en petit habit de f..., j'accepte, et, à trois heures du matin, nous voilà sortis par la nuit la plus noire. Le lever du soleil devait être pour moi le lever de la toile au théâtre. A mesure que le crépuscule me permettait de distinguer les objets qui m'entouraient, j'apercevais de grands fantômes blancs passant comme des ombres ; on n'entendait même pas les chevaux qui marchaient sur l'herbe. Enfin, le jour vint me montrer que j'étais au milieu de trois cents Arabes, armés de longs fusils, de pistolets, etc., et suivis de deux escadrons du 3e chasseurs. Non, jamais je n'ai rien éprouvé de semblable. Les montagnes de l'Atlas d'un côté ; une belle rivière de l'autre ; la plaine couverte d'éclaireurs, et quels éclaireurs ! et, au centre, une tribu marchant en groupe, portant tous ses bagages. A la vue de tant de choses si nouvelles et si pittoresques, j'ai cru que ma tête éclaterait. Je n'étais point au bout.

« Après huit heures de marche, le pays étant devenu plus plat et les herbes moins hautes, tout à coup l'horizon se couvre d'une nuée d'Arabes, faisant feu de toutes leurs armes. Chacun se prépare à les recevoir ; jusqu'à mon cœur de garde national qui bouillait d'une ardeur guerrière !... O disgrâce ! toutes ces démonstrations n'étaient qu'une manière de se dire bonjour, et, loin de verser du sang, c'était de lait et de miel que nous devions nous abreuver. La scène change, et nous voilà dans le pastoral jusqu'au cou. Derrière ces guerriers qui nous avaient si bien fait dresser les oreilles, voici une troupe de femmes, d'enfants et de vieillards qui viennent nous remercier d'avoir escorté leurs camarades.

C'était tout à fait touchant, et mon humeur belliqueuse fit bientôt place à des sentiments tout bibliques. Ce sabre, qui brillait un instant auparavant dans ma terrible main, se transforma en un bâton de pasteur, sous



Fig. 204. — Arabes dans le camp. (Tableau d'Horace Vernet.)

la forme d'une cravache. C'était à qui s'en mêlerait : la barbe du farouche sapeur, imbibée de lait, luttait par sa blancheur avec celle des patriarches qui nous congratulaient. Chateaubriand ! où étais-tu pour faire du pathos? Néanmoins, rien n'était plus beau et plus imposant que

la simplicité froide et bienveillante qui présidait à cette cérémonie. Rien ne peut mieux donner une idée de nos pères dans les plaines de Chanaan. C'était Jacob et toute la Genèse. Si un peintre d'histoire, comme j'en connais, pouvait voir cela! ou si j'avais le talent d'en tirer parti, quel beau tableau on pourrait faire! »

Horace Vernet, qui songe à la Bible lorsqu'il voit les Arabes, a peint en effet quelques toiles historiques, dans lesquelles il essaye d'appliquer ses idées, en donnant à son tableau le caractère et même les costumes qu'il a observés sur la nature. Mais lorsqu'il peint ce qu'il a vu, il est beaucoup plus saisissant, parce que son talent exclusivement pittoresque se prête difficilement aux conceptions grandioses. Son tableau des *Arabes dans le camp* (fig. 204) était ravissant de tous points. Tout le monde a présent à la mémoire la *Prise de la Smala*, où les épisodes de la vie arabe se succèdent avec tant d'entrain et d'esprit. Ce qui est remarquable, c'est que, malgré sa couleur vitreuse et peu agréable, il ait réussi dans plusieurs de ses toiles à rendre avec tant de vérité les gorges sauvages des environs de Constantine.

Les mœurs des Arabes ont inspiré plusieurs œuvres de l'école moderne. On se rappelle l'impression que produisit au Salon de 1863 le joli tableau de Guillaumet représentant la *Prière du soir dans le Sahara*. La manière de vivre des tribus nomades prête à une foule de scènes charmantes que les peintres ont représentées de mille façons.

Quelquefois le voyageur voit le désert s'animer et perdre pour un moment sa tranquillité morne. Il aperçoit à l'horizon un léger nuage de poussière qui avance en grossissant ; des sons d'instruments arrivent par bouffées. Le nuage devient plus épais et plus étendu ; il se brise, des formes s'estompent, se dessinent, s'accusent. On voit des cavaliers, des chameaux, des troupeaux, des femmes, des enfants défilant dans un tourbillon grisâtre soulevé sous leurs pas. C'est un déplacement, une tribu qui voyage. En tête sont les cavaliers massés autour de l'étendard aux trois couleurs surmonté du croissant. Leurs longs et minces fusils, passés en bandoulière, s'agitent obliquement derrière leur dos ; leurs larges pantalons turcs aux vives couleurs flottent sur leurs selles ; ils sont coiffés de larges chapeaux de paille ou de burnous. Leurs chevaux pleins de feu frissonnent, le corps secoué par des mouvements nerveux. Au milieu des cavaliers s'avance le chef avec ses écuyers, portant ses armes de luxe, et son cheval de bataille richement caparaçonné.

Puis viennent les musiciens, jouant avec leurs longues musettes des airs de marche d'un chant aigre et triste, scandé par des coups frappés en mesure sur des espèces de tambourins. Ensuite arrivent les chameaux porteurs d'atatiches, sortes de litières en forme de dais tapissées de riches étoffes aux couleurs étincelantes et cachant des voyageuses de distinction : le harem. Ces atatiches produisent un ensemble, une gamme d'une

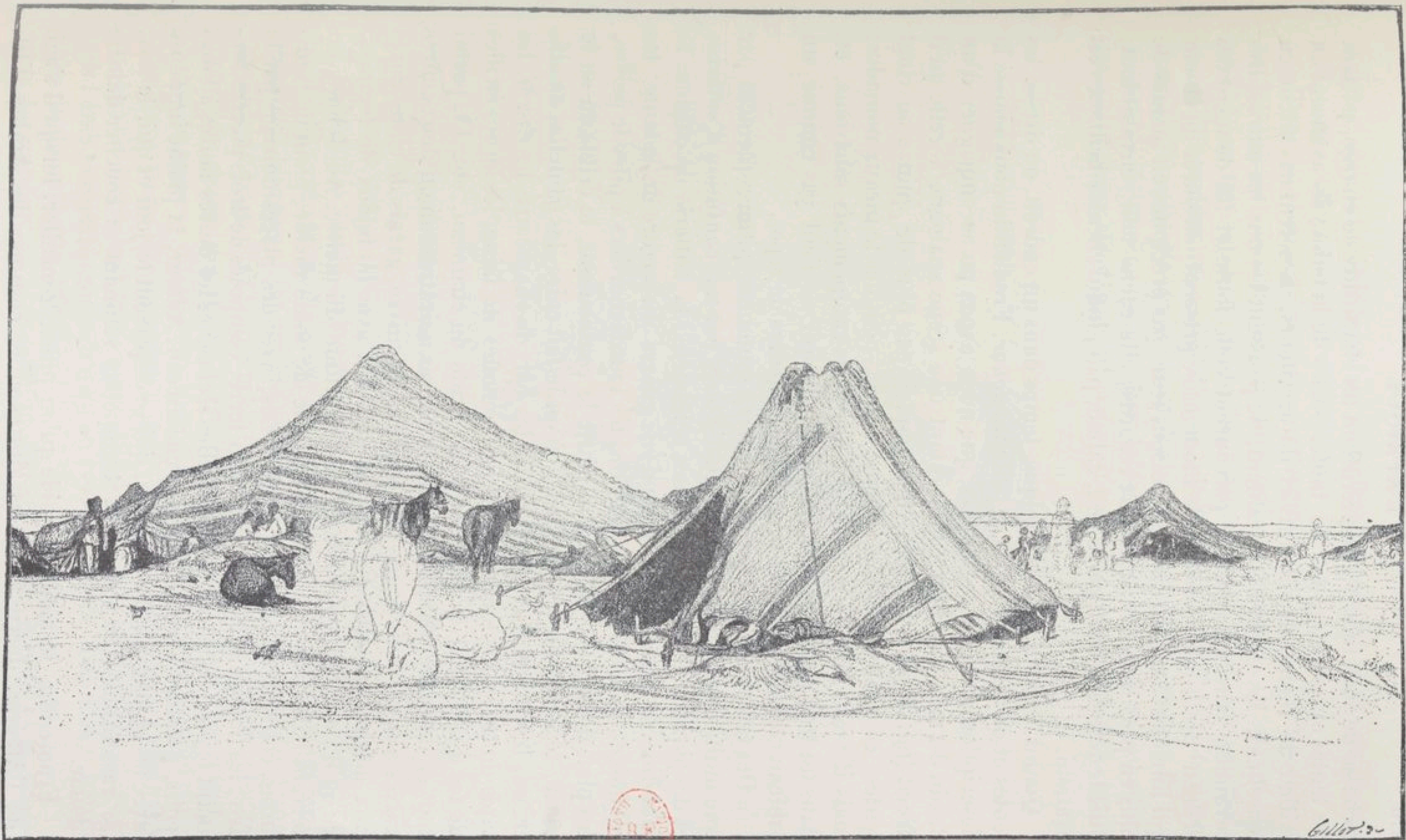


Fig. 205. — Smala de Ahmed-el-Hadj, tentes arabes. (Dessin de Fromentin.)

richesse de tons inouïe. Derrière sont les chameaux de charge, portant les tentes et les ustensiles de toutes sortes de la tribu ; ils avancent au milieu de femmes, d'enfants et de serviteurs. Les femmes filent en marchant, les enfants se traînent, se poussent les uns les autres. Des cavaliers, lancés au galop, parcourent cette foule et lui donnent des ordres. Enfin les troupeaux de moutons se pressent, entourés de chiens qui hurlent. La poussière se lève sous leurs pas précipités en nuages de plus en plus impénétrables aux regards; elle cache tout, envahit tout; puis le désert reparaît peu à peu, calme, pâle, infini; le rêve brillant s'est évanoui.

Quand on veut rester quelque temps dans un endroit, on dresse les tentes et on forme ce qu'on appelle un *douar*. Fromentin nous a laissé la description d'un de ces douars, que nous avons pu accompagner d'un dessin du même artiste, représentant une scène analogue à celle qu'il décrit (fig. 205) : « Ce douar ne comptait pas plus de quinze ou vingt tentes, ce qui représente à peine le plus petit des hameaux nomades; mais il avait bien le rude aspect des vrais campements sahariens, et, dans un très petit exemple, c'était, pour qui ne l'eût pas connue, un tableau complet de la vie nomade à ses heures de repos.

« Des tentes rouges, rayées de noir, soutenues pittoresquement par une multitude de bâtons, et retenues à terre par une confusion d'amarres et de piquets. Dedans, et entassés pêle-mêle, la batterie de cuisine, le mobilier du ménage, les harnais de guerre du maître de la tente ; les meules de pierre à moudre le grain, les lourds mortiers à piler le poivre, les plats de bois (*sahfa*) où l'on pétrit le couscoussou, le crible où on le passe, les vases percés (*keskasse*) où on le fait cuire, les gamelles en alfa tressé, les sacs de voyage ou *tellis*, les bâts de chameaux, les *djerbi*, les tapis de tente, les métiers à tisser les étoffes de laine, les larges étrilles de fer qui servent à carder la laine brute du chameau, etc. Et, parmi tout ce désordre d'objets salis et de choses noirâtres, un ou deux coffres carrés aux vives couleurs, aux serrures de cuivre, garnis de clous dorés aux angles, cassettes qui doivent contenir, avec les bijoux de femmes, ce qu'il y a de plus précieux dans la fortune du maître. Au dehors, un terrain battu, brouté, dépouillé même de toute racine, plein de souillures, couvert de débris et de carcasses, avec des places noircies par le feu; les fourneaux creusés dans la terre, composés de trois pierres formant foyer ; des amas de broussailles sèches, et les outres noires à longs poils, pendues à trois bâtons mis en faisceau. Autour, la plaine immense avec les chameaux sans gardien, qui se dispersent le jour et qui, le soir, se rassemblent au son de la trompe, et viennent se coucher dans le douar. »

Fromentin, le meilleur guide qu'on puisse consulter, lorsqu'il s'agit de l'Algérie, décrit ainsi les allures et le costume des Arabes d'El-

Agouat, qui ont gardé tout leur caractère, justement parce qu'ils sont très éloignés des centres de civilisation.

« Tous ces visages somnolents ont de grands traits : même hébétés, ils conservent la beauté d'une sculpture ; même incorrects, ils offrent l'intérêt d'une forte ébauche. La barbe, amincie vers l'oreille, dessine les os maxillaires ; il est impossible de voir une barbe mieux plantée : la nôtre, quand elle est noire sur un teint blanc, a l'air d'être postiche ; la leur adhère au visage et s'insinue dans la peau par d'insensibles transitions brunes. Le nez, droit quand le sang est pur, s'élargit vers la base quand



Fig. 206. — Tête d'Arabe. (D'après un dessin de Fromentin.)

il n'y a qu'un faible mélange de sang nègre ; la bouche est charnue et saillante ; enfin les pommettes, le cadre de l'œil, tout en eux est robuste, construit largement, et semble sortir d'un moule au-dessus de nature. Quant aux yeux, c'est là que la vie se retrouve : ils sont grands, obscurs ; on y voit passer des lueurs fauves ; à mesure que les cils s'écartent, la prunelle noire se dilate et les remplit ; à peine reste-t-il un point clair à l'angle externe des paupières, un point couleur de sang à l'angle intérieur ; on dirait deux trous noirs ouverts dans un masque discret, et par où l'âme, à certains moments qu'on prévoit, peut se manifester par des jets de flammes (fig. 206).

« Le costume, on le connaît, et il serait presque inutile de le décrire.

Peu importe les noms de *gandoura, haïk, burnouss, ghaët*, etc.; rien n'est plus simple, il se réduit à trois pièces d'étoffes superposées: une chemise de dessous qu'on ne voit pas; un voile qui encadre le visage et fait deux ou trois fois le tour du corps en écharpe; un manteau qui recouvre le tout, dont le capuchon peut en outre abriter la tête. Tout cela est blanc, d'une étoffe lourde, épaisse et forme de gros plis. Le voile est retenu autour de la tête par une corde en laine grise; la coiffure est basse, collante, et ne fait qu'élargir le crâne sans l'élever. Le tout ensemble représente une seule draperie. C'est le pendant du costume des femmes, et, comme celui-ci, c'est le plus simple et le plus grandiose que j'aie vu nulle part (fig. 207). »

Voici maintenant comment Fromentin décrit le costume des femmes :



Fig. 207. — Croquis de Fromentin (Algérie).

« Il se compose d'un haïk, d'un voile, d'un turban, quelquefois, en outre, d'une mante ou *mehlafa*. Le haïk est d'une étoffe de coton cassante et légère, de couleur incertaine entre le blanc, le jaune et le gris. Il se porte à peu près comme le vêtement des statues grecques, agrafé sur les pectoraux ou sur les épaules, et retenu à la taille par une ceinture. Le voile, de même étoffe et de couleur plus douteuse encore, surtout aux environs de la tête, est pris sous le turban, fait guimpe autour du visage, s'attache au moyen d'une épingle au-dessus du sein, puis découvre la poitrine, descend le long des bras, et, par derrière, enveloppe le corps de la tête aux pieds. Quelquefois il est plus long que le haïk, et fait alors l'effet d'un manteau de cour. La ligne oblique et soutenue qui descend de la nuque à l'extrémité de l'étoffe est superbe, et le mouvement de la marche y produit des frissonnements et des ondulations de plis de la plus grande élégance. Quant au turban, il est en cotonnade un peu plus blanche et seulement rayé sur le bord, quelquefois à franges;

on le roule à la mode du turban turc, avec un bout sur l'oreille, très bas par devant, touchant au sourcil; il devient d'autant plus beau qu'il est plus vaste et plus négligé. La mante, ou voile de sortie, n'est pas de rigueur. Elle est adoptée par les moins pauvres, et j'imagine aussi par les plus jolies. Enfin, quand elles ne vont pas pieds nus, elles ont pour chaussure un brodequin ou bas de cuir lacé, piqué de soie de couleur, de maroquin rouge et tout à fait semblable au brodequin, moitié asiatique et moitié grec, que certains maîtres de la Renaissance donnent à leurs figures de femmes. » Il faut se figurer ce costume animé par des mouvements à la fois souples, pleins de molles ondulations, et remplis de dignité; dessinant à chaque instant des formes accusées, puissantes,

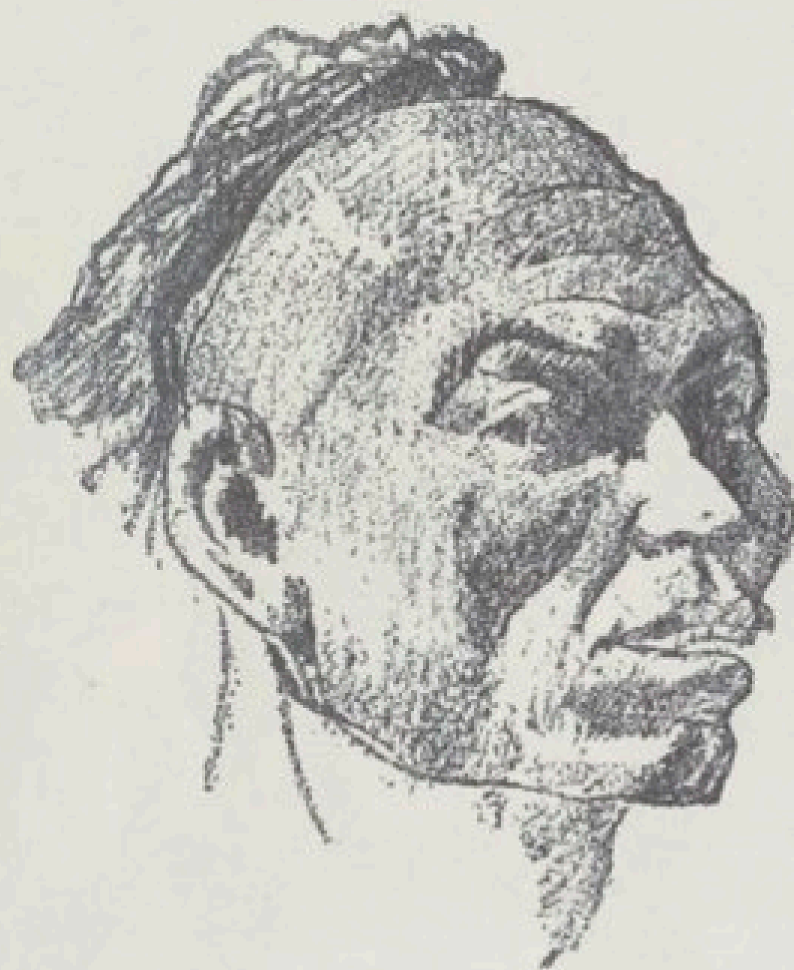


Fig. 208. — Tête de Biskri. (D'après Fromentin.)

même un peu viriles; laissant entrevoir de grands yeux noirs allongés et cerclés de bistre.

Nous avons examiné le type des Arabes d'Algérie dans ce qu'il a de plus pur, mais il y a eu en maint endroit des croisements de races qui ont altéré le caractère primitif, en même temps que le voisinage des colons français modifiait les mœurs. Un grand nombre d'Arabes ont renoncé à la vie nomade pour se faire cultivateurs dans les campagnes ou bien ouvriers dans les villes. Beaucoup d'indigènes de l'oasis de Biskra, par exemple, viennent à Alger servir de portefaix, à peu près comme les gens du centre de la France viennent à Paris : on les désigne, à cause de leur pays, sous le nom de Biskris (fig. 208).

Les Maures sont habitants des villes de l'Algérie, comme dans le Maroc. Nous n'avons donc pas à revenir sur ce que nous en avons dit plus haut.

Delacroix est, parmi nos peintres, le premier qui se soit avisé de peindre

un intérieur moresque. Peinte à une époque où la colonisation n'avait pas encore transformé les habitudes locales, sa toile, qui est maintenant au Louvre, a pour titre : *Femmes d'Alger dans leur appartement*. Ce tableau, qui a figuré au Salon de 1834, montre une face particulière du

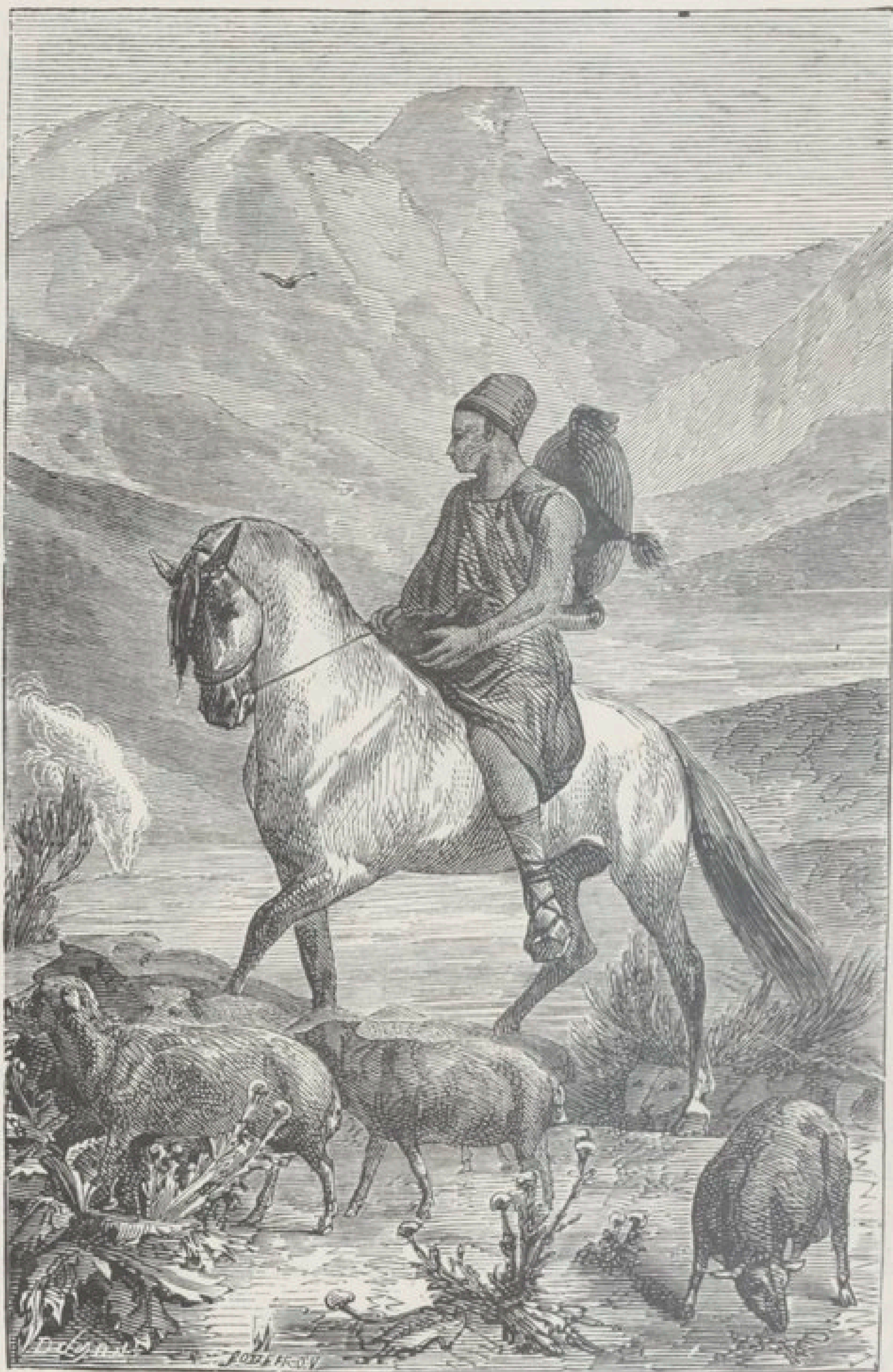


Fig. 209. — Berger kabyle. (Tableau de Fromentin.)

talent de l'artiste. Ici, il n'y a aucun sujet dramatique, aucune recherche de l'émotion. C'est un bouquet de couleurs, rien de plus. On a souvent comparé Delacroix à Victor Hugo ; on peut, dans une certaine mesure, admettre ce rapprochement pour les *Femmes d'Alger*, qui produisent une impression assez analogue à celle des *Orientales*.

« Outre leur mérite intrinsèque, dit Th. Gautier, les *Femmes d'Alger* marquent un événement d'importance dans la vie de M. Delacroix, son voyage en Afrique, qui nous a valu tant de toiles charmantes et d'une fidélité si locale. — Oui, ce sont bien là les intérieurs garnis à hauteur d'homme de carreaux de faïence formant des mosaïques comme dans les salles de l'Alhambra, les fines nattes de jonc, les tapis de Kabylie, les piles de coussins et les belles femmes aux sourcils rejoints par le surmeh, aux paupières bleuies de kh'ol, aux joues blanches avivées d'une couche de fard, qui, nonchalamment accoudées, fument le narghilé ou prennent le café que leur offre, dans une petite tasse à soucoupe de filigrane, une négresse au large rire blanc. »

Les Maures ont le visage plus plein, les traits moins accentués que les Arabes. Leurs vêtements, qui sont souvent chargés de brillants oripeaux, ont de vraies séductions pour ceux qui cherchent avant tout l'éclat et le charme de la couleur; néanmoins, ils ont été beaucoup plus rarement représentés que les Arabes. En revanche, les Kabyles se voient sur un assez grand nombre de tableaux. Dans une très curieuse toile qui figurait au Salon de 1863, M. Gustave Boulanger avait représenté des Kabyles se sauvant devant nos tirailleurs. En les voyant dégringoler avec une vitesse vertigineuse sur des pentes abruptes, hérissées de roches pointues, on comprend que ces robustes sauvages, qui attraperaient un wagon à la course, n'aient pas besoin de chemins de fer et dédaignent la civilisation.

Le costume des Kabyles consiste en une simple chemise longue, d'étoffe de laine grossière, maintenue autour du corps à l'aide d'une ceinture. Les jambes sont garanties par des espèces de chaussettes en laine autour desquelles s'attachent les cordons de sortes d'espadrilles en peau. Une petite calotte blanche en coton et une autre en feutre forment la *chechia*, leur coiffure ordinaire (fig. 209).

Les villes principales. — L'Algérie forme trois départements, dont le nom est emprunté aux trois villes les plus importantes du pays : Alger, Oran et Constantine. La ville d'*Alger* (58,000 hab.) s'étale en amphithéâtre sur le penchant d'une colline qui va expirer à deux pas de la mer. La situation est ravissante, mais il n'y faut plus chercher la physionomie orientale qui avait tant séduit les premiers arrivants. « Il y a deux villes dans Alger : la ville française, ou, pour mieux dire, européenne, qui occupe les bas quartiers et se prolonge aujourd'hui sans interruption jusqu'au faubourg de l'Agha; la ville arabe, qui n'a pas dépassé la limite des murailles turques, et se presse comme autrefois autour de la Kasbah, où les zouaves ont remplacé les janissaires.

« La France a pris de la vieille enceinte tout ce qui lui convenait, tout ce qui touchait à la marine ou commandait les portes, tout ce qui était à

peu près horizontal, facile à dégager, d'un accès commode; elle a pris la Djenina, qu'elle a rasée, et l'ancien palais des pachas, dont elle a fait la maison de ses gouverneurs; elle a détruit les bagnes, réparé les forts, transformé le môle, agrandi le port; elle a créé une petite rue de Rivoli avec les rues Bab-Azoun et Bab-el-Oued, et l'a peuplée comme elle a pu de contrefaçons parisiennes; elle a fait un choix dans les mosquées, laissant les unes au Koran, donnant les autres à l'Évangile. Elle a coupé en deux, mais par nécessité seulement, les escaliers qui font communiquer la ville basse avec la haute; elle a conservé les bazars au milieu des nouvelles rues marchandes, afin de mêler les industries par le contact. Des places ont été créées comme autant de centres de fusion pour les deux races; la porte Bab-Azoun, où l'on suspendait à côté de leurs têtes les corps décapités, a été détruite; les remparts sont tombés; le marché au savon, où se donnaient rendez-vous tous les mendiants de la ville, est devenu la place du Théâtre... Enfin la porte Neuve (Bab-el-Djeddid), celle-là même par laquelle l'armée de 1830 est entrée, reportée quelques cents mètres plus loin, se nomme aujourd'hui *porte d'Isly*, et la statue du maréchal agronome est placée là comme un emblème définitif de victoire et de possession. » (FROMENTIN.)

Au centre de la plaine de la Mitidja s'élève la petite ville tout européenne de *Boufarik* (6,400 hab.). Elle apparaît au sein d'une campagne que l'on a pu comparer avec raison à un véritable verger normand. Rien n'y manque, ni les trembles, ni les saules, ni les peupliers, ni les arbres fruitiers, ni les fortes senteurs d'étables, ni les solides paysans à la fois actifs et calmes au milieu de leurs champs.

Blidah (16,000 hab.), elle est bâtie au fond de la plaine, au pied du petit Atlas. Elle fait une tache blanche dans les plantations d'oliviers et d'orangers. « Blidah, dit E. Fromentin, était la ville par excellence des roses, des jasmins et des femmes. Du bord de la plaine, où l'on apercevait ses tours et ses maisons blanches, cachées à demi dans des forêts d'arbres aux fruits d'or, elle apparaissait précisément en face de *Koleah, la Sainte*, comme une image anticipée des joies permises et promises du Paradis. Il y avait là des jardins constamment verts, des rues tapissées de feuillage et plus ombreuses que des allées de bois, de grands cafés pleins de musique, de petites maisons habitées par des plaisirs délicats, des eaux partout et des eaux exquises; puis, pour achever par les odeurs le bien-être de ce peuple sensuel, la continuelle exhalaison des orangeries en fleurs y faisait de l'atmosphère tout entière un parfum. » Aujourd'hui, Blidah a revêtu des habits européens; elle s'est francisée.

Médéa (10,500 hab.) est bâtie sur un plateau, au delà de la première chaîne de l'Atlas. Elle doit son importance à sa position sur le chemin des caravanes qui vont vers le désert. Plus au sud, *Boghâr* est un poste avancé sur la route d'El-Aghouat.

Dans le sud-ouest de la province d'Alger, la vallée du Cheliff possède des villes assez riches, parmi lesquelles il faut citer *Orléansville* et *Milianah*.

Les montagnes de la Kabylie se dressent à l'est d'Alger et de la plaine de la Mitidja. A l'entrée du système montagneux se trouve *Aumale*, sur l'emplacement de la cité romaine d'Anza : cette ville est traversée par la route d'Alger à Constantine.

La ville de *Constantine* (33,000 hab.) l'ancienne Cirta, est bâtie sur un plateau élevé et escarpé. Le torrent du Rummel tourne autour de ce plateau, qu'il entoure presque entièrement : ses chutes au travers des ravins sauvages, et le caractère grandiose des montagnes qui entourent la ville, font des environs de Constantine un des endroits les plus pittoresques de l'Algérie. La ville s'est complètement transformée sous l'influence française : elle a conservé quelques ruines antiques, les restes d'un théâtre, d'un arc de triomphe, d'un cirque, et un assez grand nombre de fragments de mosaïques et d'inscriptions qui attestent sa grandeur passée.



Fig. 210. — Médaille de Juba Ier, roi de Numidie.

Cirta était en effet une ville importante et la capitale de la Numidie. Les médailles de Juba Ier, qui en fut roi, contiennent d'un côté la tête de Jupiter Ammon, avec sa corne, et de l'autre un éléphant (fig. 210).

Horace Vernet a décrit ses impressions lorsqu'il est arrivé à Constantine, au moment où la ville venait d'être prise d'assaut par nos troupes.

« De ce point, on aperçoit Constantine à trois lieues de distance. Je t'avoue que le cœur m'a battu en voyant le terme et le but de mon voyage. Les plus hautes montagnes du grand Atlas se développent devant le spectateur. Il était deux heures de l'après-midi, le soleil brillait, rien ne manquait pour la splendeur du tableau. Je t'assure que dès ce moment je n'ai plus pensé qu'au bonheur de joindre à tous les souvenirs que j'ai déjà dans la tête une nouvelle collection de matériaux d'un caractère tout particulier. Je ne te ferai pas ici la description de Constantine, de ses ravins, etc...., toutes choses dont tu as déjà entendu parler. Il me suffira de dire que je n'ai jamais rien vu dans aucun de mes voyages qui m'ait autant frappé. Cette ville toute couleur de terre ressemble plutôt à

celles des Abruzzes qu'à tout ce que nous connaissons du littoral de l'Afrique. On va crier après moi quand je la peindrai telle qu'elle est, comme on l'a fait après ma verdure ; cependant je serai vrai. L'intérieur des rues est très sombre et d'une puanteur abominable. Les cadavres qui sont encore sous les décombres ne contribuent pas peu à augmenter les miasmes pestilentiels ; Montfaucon est la boutique de Lubin en comparaison. Aussi nos pauvres soldats mouraient-ils comme des mouches. Dès le premier pas qu'on fait dans la ville, on ne peut croire qu'il soit possible d'y rester ; puis, tout à coup, nous entrons dans le palais du bey ; tout change. Figure-toi une délicieuse décoration d'Opéra tout de marbre blanc, et des peintures des couleurs les plus vives, d'un goût charmant, des eaux coulant de fontaines ombragées d'orangers, de myrtes, etc., enfin un rêve des *Mille et une Nuits.* »

Philippeville, qui sert en quelque sorte de port à Constantine, est bâtie sur l'emplacement d'une ancienne colonie romaine ; c'est une ville tout européenne, bien alignée, aux rues larges et droites. Toute cette contrée est pleine de souvenirs antiques. Ainsi *Bône* s'élève à côté des ruines de l'ancienne Hippone, dont saint Augustin fut évêque.

La province d'Oran forme la partie occidentale de l'Algérie et confine à l'empire du Maroc. La ville d'*Oran* (40,000 hab.) s'élève en amphithéâtre, d'un côté sur le versant d'un plateau, de l'autre sur les derniers gradins d'une montagne. Le centre de la ville s'enfonce dans un ravin que traverse un grand pont jeté de la montagne au plateau. Comme toutes les villes françaises de l'Algérie, Oran a complètement perdu son ancienne physionomie. « La ville d'Oran a encore plus perdu qu'Alger sous le rapport du pittoresque, écrivait Horace Vernet dès 1845 : tout y est moderne. »

Mascara (9,700 hab.), l'ancienne capitale d'Abd-el-Kader, et *Tlemcen* (22,000 h.), sur la frontière du Maroc, sont, après Oran, les villes les plus importantes de la province. Tlemcen avait autrefois une immense réputation chez les Arabes : c'était Tlemcen la Sultane, la ville aux sept enceintes. On parlait de la beauté de ses mosquées, de ses écoles et de ses palais. Des restes imposants attestent encore sa grandeur passée. Ce que le temps n'a pu lui ravir, c'est la beauté de ses environs : la cascade d'El-Oureit est toujours célèbre.

Toutes les villes arabes se ressemblent au point qu'on les croirait bâties sur le même modèle. « Des rues en forme de défilés, dit Fromentin, obscures et fréquemment voûtées ; des maisons sans fenêtres, des portes basses ; des échoppes de la plus pauvre apparence ; des marchandises empilées pêle-mêle, comme si le marchand avait peur de les montrer ; des industries presque sans outils, certains petits commerces risibles ; quelquefois des richesses au fond d'un chausson ; pas de jardins, pas de verdure, à peine un pied mourant de vigne ou de figuier qui croupit

dans les décombres des carrefours, des mosquées qu'on ne voit pas, des

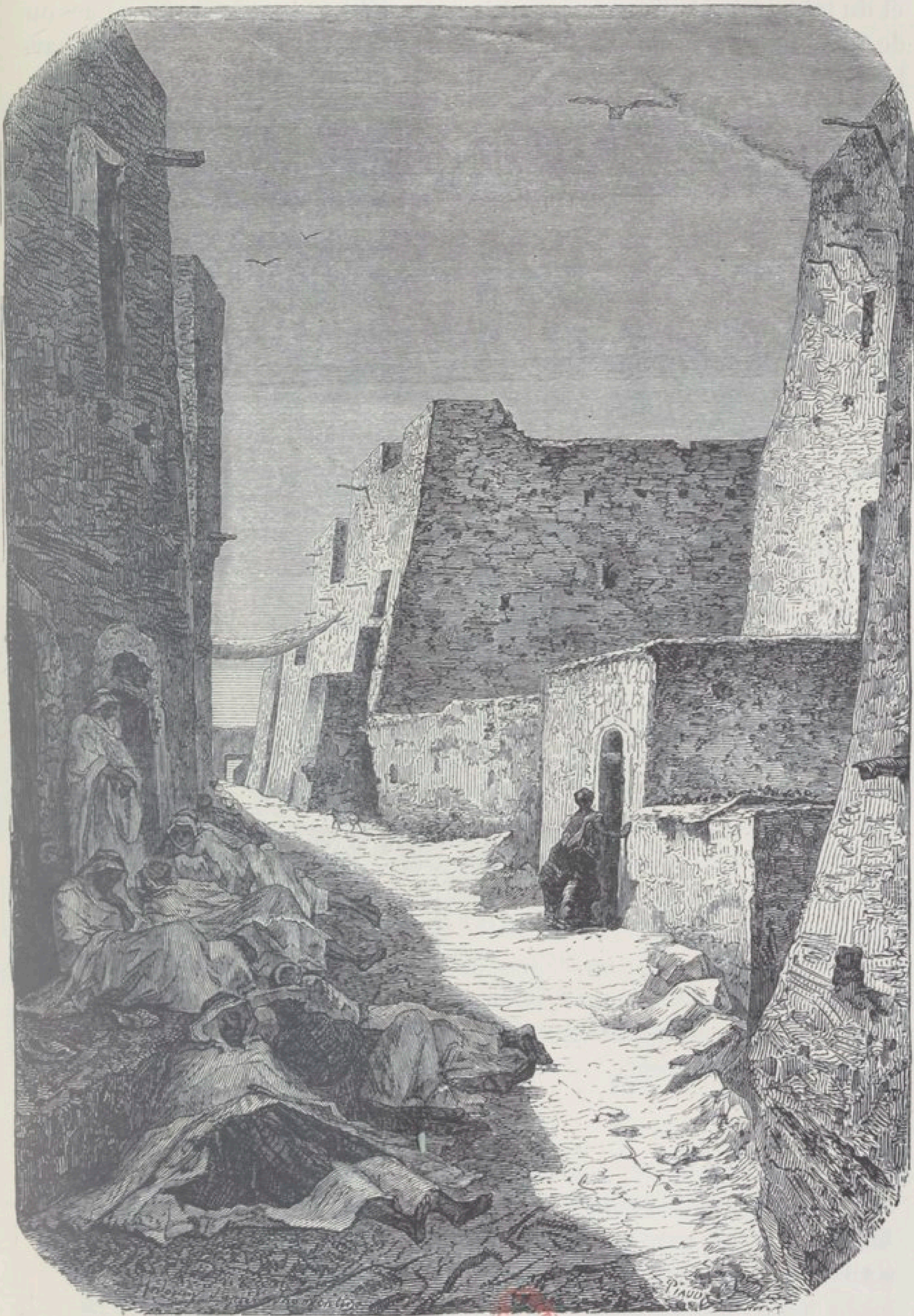


Fig. 211. — Une rue à El-Aghouat. (Tableau de Fromentin.)

bains où l'on va mystérieusement... » et, comme habitants de ces lieux :

« des brodeurs sur étoffes, des cordonniers, des marchands de chaux, des bijoutiers du dernier ordre, des grainetiers vendant à la fois des épices et du tabac ; des fruitiers approvisionnés, suivant la saison, d'oranges ou de pastèques, de bananes ou d'artichauts ; quelques laiteries, des barbiers surtout, des boulangeries banales et des cafés. »

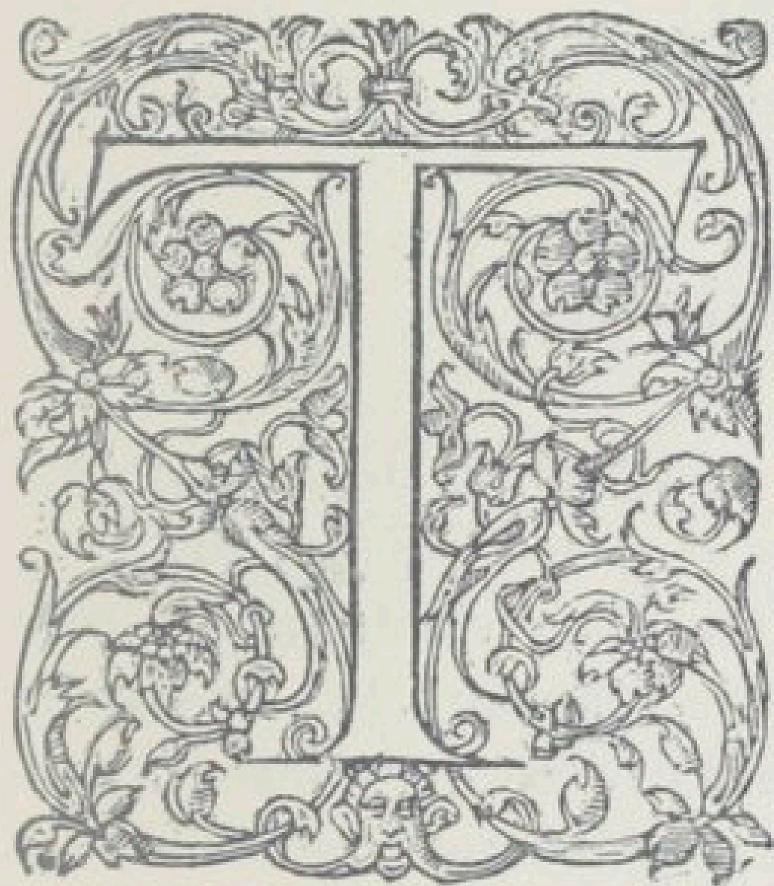
Les tableaux de Fromentin justifient sa description écrite. Le silence d'une ville arabe à l'heure de la sieste est admirablement exprimé dans un tableau qui a figuré au salon de 1859 sous le titre de : *Une rue à El-Aghouat.* Le peintre a très bien rendu l'aspect de ces rues, ou plutôt de ces ruelles étroites, s'enfonçant entre des murs aveuglants de clarté et dardés par un soleil de plomb ; montant, descendant, présentant une chaussée poussiéreuse, ou un pavé inégal, raboteux, composé de quartiers de roches mal joints les uns avec les autres (fig. 211).



CHAPITRE V

TUNIS ET TRIPOLI

Tunisie. — Carthage et l'Afrique ancienne. — Régence de Tripoli.



Tunisie. — La Tunisie s'étend du nord au sud, dans la contrée située à l'est de l'Algérie, et au sud de la Sicile. Bordée d'un côté par la Méditerranée, et de l'autre confinant aux déserts, elle voit s'éteindre dans sa partie méridionale les dernières ramifications de l'Atlas. Sa population, de même que son territoire, diffère peu de celle de l'Algérie ; mais, à l'exception de la ville même de Tunis, où un certain nombre d'Européens ont pu s'établir, grâce à la protection de leurs consuls, et qui jouit par cela même d'une demi-civilisation, l'intérieur du pays est peu fréquenté et même peu connu. On peut ajouter qu'il ne l'est nullement par les artistes, qui jusqu'à présent n'ont pas encore songé à en montrer l'aspect et les mœurs dans leurs tableaux. Nous ne pourrons donc rappeler ici le souvenir d'aucune représentation qui ait fait une sensation quelconque à nos expositions.



Tunis (150,000 hab.) est une ville considérable, avec des rues étroites et sales, et quelques belles mosquées que les Européens ne peuvent visiter qu'avec de grandes difficultés. Le petit palais qui fut élevé pour le bey de Tunis à l'Exposition universelle de 1867, et qui a été placé depuis dans le parc de Montsouris, donne une idée du style élégant dans lequel sont bâties les riches habitations tunisiennes.

Afrique ancienne. — La partie septentrionale de l'Afrique, bornée au nord par la Méditerranée, au sud par les déserts, à l'est par la mer Rouge, et à l'ouest par l'Atlantique, est la seule partie du continent africain que les anciens aient connue. L'Égypte, qui seule dans ces contrées a eu une civilisation propre, n'était pas comprise dans l'Afrique ancienne, à laquelle les Grecs donnaient le nom de Libye. Les Romains appelaient Afrique les pays compris entre la Grande-Syrte et l'Atlantique, et qui forment aujourd'hui les États Barbaresques. Une médaille d'Adrien montre l'Afrique personnifiée sous les traits d'une femme couchée, qui tient dans sa main droite un scorpion et dans la gauche une corne d'abondance remplie de fleurs et de fruits. La dépouille d'un éléphant forme sa coiffure et elle a devant elle une corbeille avec des épis (fig. 212).



Fig. 212. — L'Afrique (médaille d'Adrien).

Presque toute cette côte avait reçu, dès une époque très reculée, des colonies phéniciennes, dont Carthage était de beaucoup la plus importante. Sous la domination romaine, elle fut divisée en plusieurs provinces qui, presque toutes, avaient formé à une époque précédente des royaumes séparés (fig. 213).

La Mauritanie (aujourd'hui le Maroc) était le point extrême du monde romain dans l'Afrique occidentale. Le pays passait pour extrêmement fertile et on y trouvait des arbres d'une grosseur prodigieuse. C'est dans les forêts de la Mauritanie que les Romains prenaient la plupart des bêtes féroces que l'on faisait combattre dans les cirques. Il y avait peu de villes importantes dans le pays.

La Numidie (Algérie) qui venait ensuite, était une contrée beaucoup plus importante par la richesse du sol. Les anciens Numides avaient un genre de vie qui n'était pas très éloigné de celui que mènent aujourd'hui les Bédouins nomades et les Kabyles de l'Algérie. Excellents cavaliers, ils vivaient habituellement sous la tente, et leurs richesses consistaient surtout en troupeaux.

L'Afrique propre (actuellement la Tunisie), était de beaucoup la contrée la plus intéressante de l'Afrique septentrionale. Le seul nom de

Carthage éveille en nous le souvenir d'une des plus puissantes civilisa-



Fig. 213. — Afrique ancienne et colonies carthaginoises.

tions de l'antiquité. Malheureusement les rares débris qui en subsistent appartiennent à l'époque romaine. C'est donc en consultant les passa-

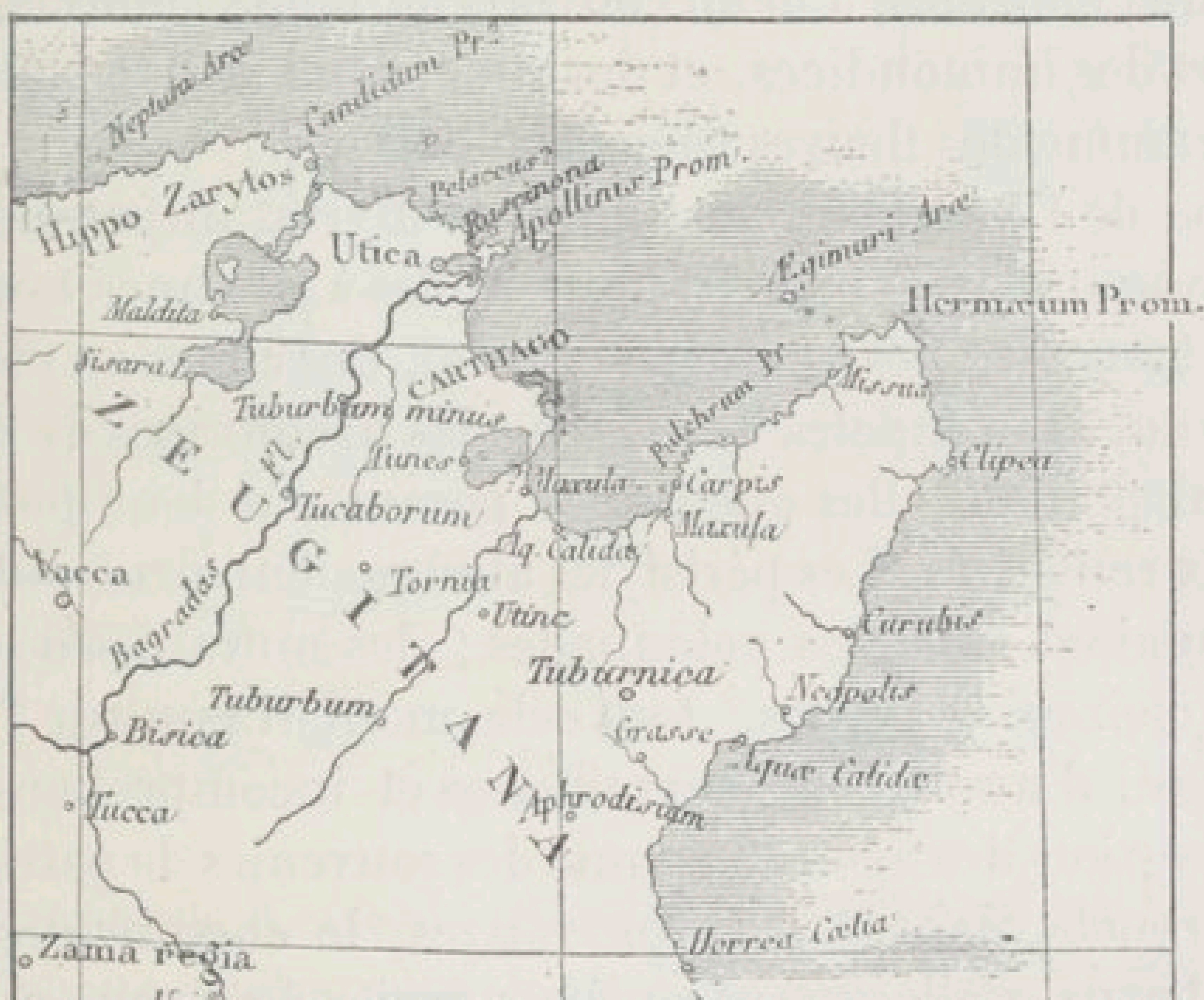


Fig. 214. — Environs de Carthage.

ges épars dans les auteurs anciens qu'on peut se rendre compte de ce qu'était la ville au temps des guerres puniques. Gustave Flaubert a pu,

en les réunissant, donner dans son roman de *Salammbô* une reconstitution très intéressante de la ville de Carthage au temps d'Hamilcar.

« Carthage, dit le regretté G. Flaubert, était défendue dans dans toute la largeur de l'isthme : d'abord par un fossé, ensuite par un rempart de gazon, et enfin par un mur, haut de trente coudées, en pierres de taille, et à double étage. Il contenait des écuries pour trois cents éléphants, avec des magasins pour leurs caparaçons, leurs entraves et leur nourriture, puis d'autres écuries pour quatre mille chevaux avec les provisions d'orge et les harnachements, et des casernes pour vingt mille soldats avec les armures et tout le matériel de guerre. Des tours s'élevaient sur le second étage, toutes garnies de créneaux, et qui portaient en dehors des boucliers de bronze suspendus à des crampons. Cette première ligne de murailles abritait immédiatement Malqua, le quartier des gens de la marine et des teinturiers. On apercevait des mâts où séchaient des voiles de pourpre, et, sur les dernières terrasses, des fourneaux d'argile pour cuire la saumure.

« Par derrière, la ville étageait en amphithéâtre ses hautes maisons de forme cubique. Elles étaient en pierre, en planches, en galets, en roseaux, en coquillages, en terre battue. Les bois des temples faisaient comme des lacs de verdure dans cette montagne de blocs, diversement coloriés. Les places publiques la nivelaient à des distances inégales; d'innombrables ruelles s'entre-croisant la coupaient du haut en bas. On distinguait les enceintes des trois vieux quartiers, maintenant confondues; elles se levaient çà et là comme de grands écueils, ou allongeaient des pans énormes, à demi couverts de fleurs, noircis, largement rayés par le jet des immondices, et des rues passaient dans leurs ouvertures béantes, comme des fleuves sous des ponts.

« La colline de l'Acropole, au centre de Byrsa, disparaissait sous un désordre de monuments. C'étaient des temples à colonnes torses avec des chapitaux de bronze et des chaînes de métal, des cônes en pierres riches à bandes d'azur, des coupoles de cuivre, des architraves de marbre, des contreforts babyloniens, des obélisques posant sur leur pointe comme des flambeaux renversés. Les péristyles atteignaient aux frontons; les volutes se déroulaient entre les colonnades; des murailles de granit supportaient des cloisons de tuiles; tout cela montait l'un sur l'autre en se cachant à demi, d'une façon merveilleuse et incompréhensible. On y sentait la succession des âges et comme des souvenirs de patries oubliées. Derrière l'Acropole, dans les terrains rouges, le chemin des Mappales, bordé de tombeaux, s'allongeant en ligne droite du rivage aux catacombes; de larges habitations s'espaçaient ensuite dans des jardins, et ce troisième quartier, Mégara, la ville neuve, allait jusqu'au bord de la falaise, où se dressait un phare géant qui flambait toutes les nuits. »

Les très rares débris trouvés sur l'emplacement de l'ancienne Car-

thage ne peuvent malheureusement nous donner aucune idée du style ornemental des Carthaginois, qui se rattachait probablement aux arts de l'ancien Orient. Un cippe du musée de Copenhague nous montre un globe inscrit sur un triangle, dont le symbolisme se rattache aux deux

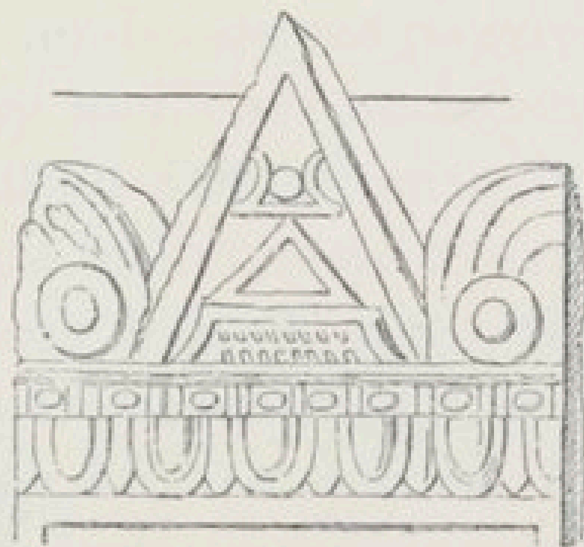


Fig. 215. — Cippe carthaginois.

divinités mâles et femelles invoquées dans les inscriptions puniques ; mais la rangée d'oves qui décore ce monument trahit une influence grecque incontestable (fig. 215).

Il semble d'ailleurs avéré que les Carthaginois, comme les Phéniciens et tous les peuples appartenant à la même race, n'avaient aucune aptitude pour la statuaire et en général pour tous les arts qui ont pour base

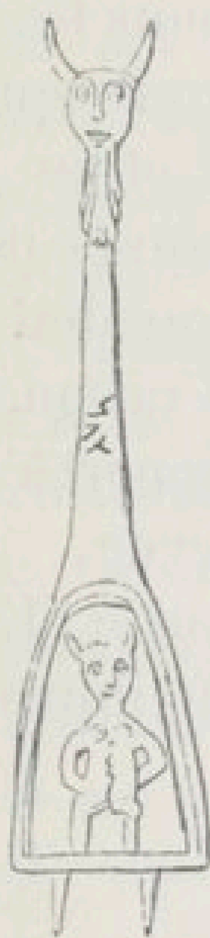




Fig. 216. Fig. 217.
Statuettes carthaginoises.

la forme humaine. Le seul fait qu'on n'a retrouvé sur l'emplacement de Carthage aucune statue appartenant en propre aux Carthaginois, suffirait pour le démontrer. Ce qui n'est pas moins grave, c'est que dans les colonies carthaginoises, et notamment en Sardaigne, on a découvert un assez grand nombre de statuettes en bronze qui sont toutes de la dernière barbarie (fig. 216, 217, 218 et 219).

Si, parmi ces statuettes, il y en avait quelques-unes de passables, on pourrait ne pas tenir compte de ces ouvrages de pacotilles, mais toutes les statuettes de fabrication phénicienne ou carthaginoise qui ont été



Fig. 218.



Fig. 219.

Statuettes carthaginoises.

retrouvées sont dans le goût de celles dont nous avons donné des spécimens. On peut donc conclure, avec Winkelmann, que la civilisation carthaginoise était complètement étrangère aux beaux-arts.

Si les Carthaginois n'avaient pas d'aptitude pour les beaux-arts, il ne faudrait pas en conclure qu'ils n'aient eu pour eux que du mépris. Ils enlevaient les statues des temples de la Sicile, et les apportaient chez eux comme de précieux trophées. Ils ont employé, pour graver leurs monnaies, d'excellents artistes grecs auxquels on doit quelques chefs-d'œuvre, que les Carthaginois n'avaient aucune raison pour payer, s'ils n'avaient pas su les apprécier. Ils étaient, par rapport à la Grèce, comme sont les Américains par rapport à l'Europe moderne.

La Cyrénaïque, contrée sablonneuse placée entre l'Égypte et les possessions carthaginoises, n'avait qu'une seule ville importante, la colonie



Fig. 220.



Fig. 221.

Monnaies de Cyrène.

grecque de Cyrène, qui a acquis une certaine célébrité par son école de philosophie. Les monnaies de Cyrène représentent d'un côté Jupiter Ammon, et de l'autre une plante, nommée *sylphium* qui est représentée d'une manière toute conventionnelle (fig. 220 et 221).

Tripoli. — La régence de Tripoli est bornée à l'ouest par la Tunisie et le désert, au sud par le Sahara, à l'est par le désert et l'Égypte, au nord par la Méditerranée. Les montagnes que l'on trouve dans certaines parties de la contrée sont formées par les dernières ramifications de l'Atlas. Derrière ces monts s'étendent de vastes plaines inhabitées et couvertes de sable. Le costume des classes pauvres de la régence de Tripoli est des plus simples, ausssi bien chez les femmes que chez les hommes : il se compose uniquement du *haouly*, sorte de vêtement qui rappelle de loin la toge romaine. C'est un vêtement à tout faire, servant aujourd'hui de tapis, devant servir ce soir de lit, de couverture, etc. On n'a pas le temps de le laver. Les hommes se contentent de le blanchir avec du plâtre en poussière, les femmes avec la vapeur de soufre enflammé, et le haouly, convaincu de l'inefficacité de ces procédés, employés d'ailleurs rarement, s'obstine à conserver son ton sale. Les gens comme il faut portent le costume arabe sous le haouly, veste et large culotte ; les femmes d'une certaine classe, un haouly de soie sous le haouly de laine et un haouly de gaze sous le haouly de soie. Les grandes dames joignent à cela de petites chemises pailletées et le *chirwal*.

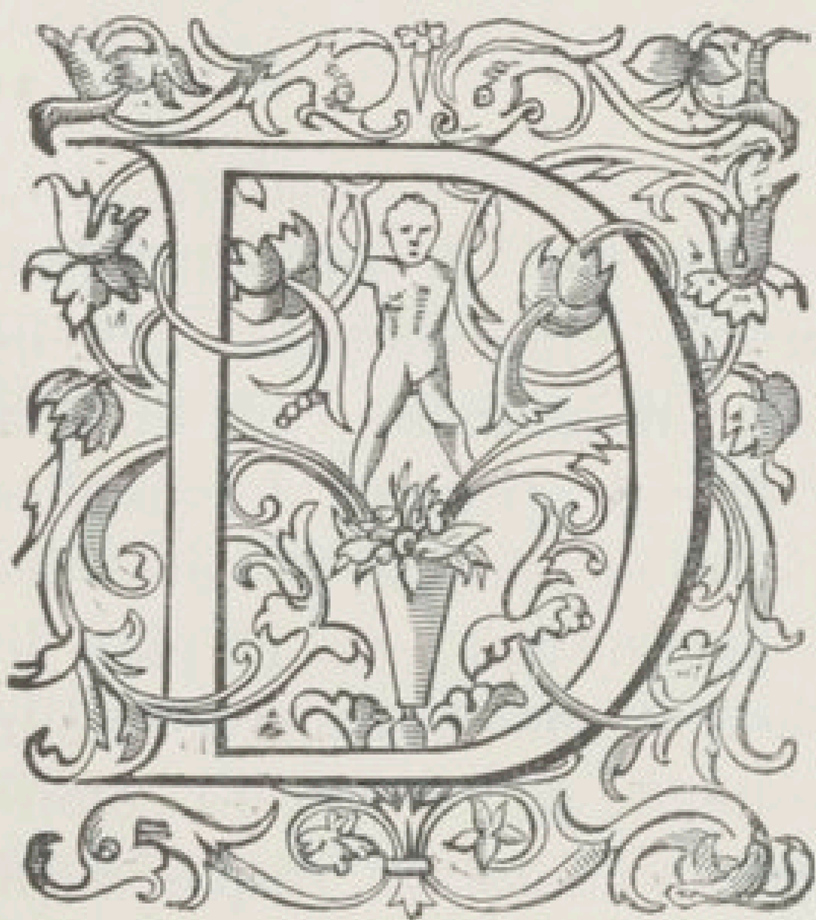
Tripoli (30,000 habitants) est une ville d'une extrême malpropreté, mais d'une physionomie bien orientale : ce ne sont de tous côtés que rues étroites, irrégulières, à la chaussée couverte d'immondices, bordées par des maisons délabrées, prêtes à s'écrouler au moindre choc ou à la moindre agression des éléments. De distance en distance des arcades passent par-dessus la rue, faisant arc-boutant, et empêchent les constructions qui se regardent de pencher et de se saluer de trop près. Le plan de ces maisons est uniforme : partout elles présentent une cour carrée autour de laquelle court une galerie couverte, soutenue par de petites colonnettes. C'est sous cette galerie que donnent les chambres, disposées en forme de T : un corridor aboutissant perpendiculairement à un cabinet un peu plus large. Ce singulier intérieur peut être divisé par des rideaux et donner ainsi plusieurs pièces selon les besoins ou la fantaisie des propriétaires de l'immeuble.

Tripoli possède un arc de triomphe dédié à Marc-Aurèle Antonin, surnommé le philosophe, et à son collègue Lucius Verus. Cet arc devait être remarquable : malheureusement les décombres qui l'entourent empêchent de pouvoir bien l'apprécier. On trouve aussi à Tripoli de belles mosquées et des bazars intéressants pour le visiteur. Il ne faut pas oublier non plus que nous avons affaire à une ville fortifiée dont les bastions, quoique n'étant plus bien terrifiants, n'en sont pas moins infiniment pittoresques. A l'est de Tripoli s'élève le château du pacha, monument d'un fort bel effet.

CHAPITRE VI

L'ÉGYPTE

Description de l'Égypte. — L'art de l'ancienne Égypte. — Le style arabe. — La population. — Divisions et villes principales. — Nubie.



escription de l'Égypte. — Une phrase d'une lettre écrite par Amrou au khalife Omar, qui lui demandait quelle était la physionomie de l'Égypte, nous donne en quelques mots la description de ce pays. « O prince des fidèles, dit Amrou, peins-toi un désert aride et une campagne magnifique au milieu de deux montagnes : voilà l'Égypte. » La voilà en effet. A l'est la chaîne Arabique, et derrière le désert ; à l'ouest la chaîne libyque, séparant, elle aussi, la vallée du Nil du désert (fig. 222).

Hérodote a dit de l'Égypte qu'elle était un présent du Nil : rien n'est plus exact. Le Nil était, aux yeux des anciens, le roi et le premier des fleuves. Une médaille de Trajan le montre tenant une corne d'abondance, d'où sort un petit génie montrant du doigt, dans le champ de la médaille, le signe numérique du nombre de coudées atteint par l'inondation. Au bas de la médaille on voit un crocodile (fig. 223). Le Nil est aussi représenté sur une médaille d'Adrien (fig. 224), mais cette fois c'est un hippopotame et non un crocodile qui le caractérise.

Pendant les eaux basses, des rubans d'une boue noire s'allongent sur tout le parcours du Nil, dont la masse épaisse, vaseuse, à peine liquide, semble avancer avec difficulté. Dès qu'on s'en éloigne un peu, le sable, poussé par le vent durant quarante jours, est maître du terrain et revêt la campagne d'un manteau stérile. On pourrait se croire en plein désert :

l'air est embrasé, la température accablante ; un voile de poussière obscurcit le ciel et couvre les feuilles des arbres.

Heureusement le moment de la crue vient. Le vent du nord souffle

Fig. 222. — Égypte.

avec violence, chassant devant lui la poussière, rendant sa couleur à la campagne et tempérant la chaleur enfantée par les rayons ardents du soleil. Le Nil monte lentement, ses eaux deviennent de plus en plus

Fig. 223. Fig. 224.

Le Nil (médailles.)

aqueuses, gluantes même, elles prennent une teinte verdâtre de la couleur des nappes liquides stagnantes et croupies. C'est le moment du phénomène connu sous le nom de *Nil vert*. On attribue cette coloration à la présence de masses d'eau marécageuse venues des plaines situées au

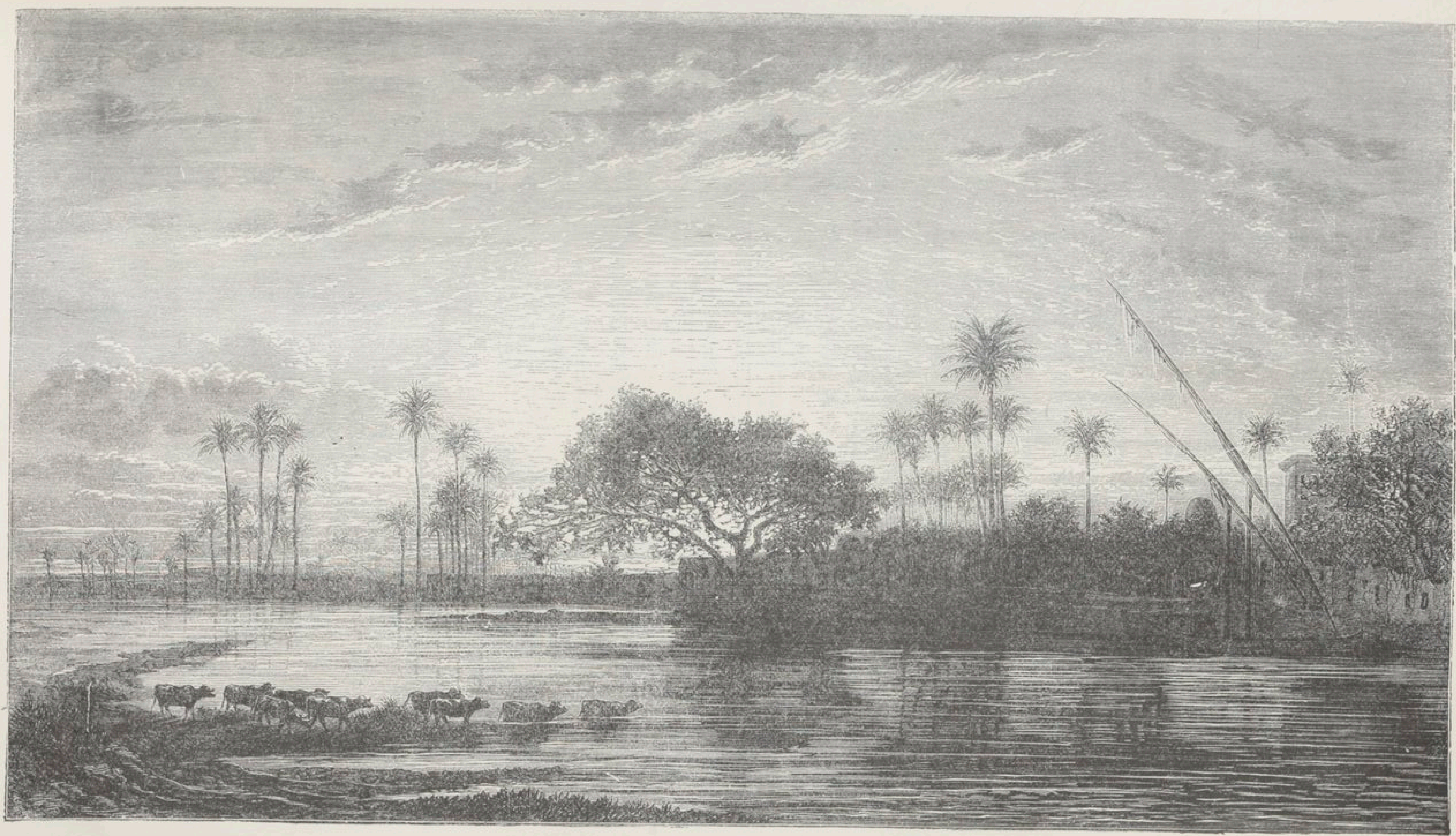


Fig. 225. — Les bords du Nil. (Tableau de Ziem.)

sud de la Nubie. En même temps que le fleuve augmente de volume, la campagne perd sa teinte grisâtre, et la végétation prend un aspect verdoyant que la peinture a souvent interprété. Le tableau de Ziem, reproduit sur la figure 225, montre le fleuve pendant sa période croissante.

Chaque invasion du Nil dans la campagne altérée est saluée par des acclamations, des manifestations de contentement de toutes sortes. Les hommes, les femmes, les enfants courent, sautent, dansent dans l'eau en poussant des cris de joie et en battant des mains. Les animaux se précipitent de toutes parts pour se rafraîchir. La vie se répand partout. Les oiseaux volent au-dessus de l'eau en épaisses nuées, des bandes de poissons font étinceler leurs écailles, enfin de la vase produite par l'humidité s'échappent des millions d'insectes. L'heure des semailles et de la culture va bientôt sonner, le Nil répand ses bienfaits. « En Égypte, a écrit Napoléon Ier, la terre produit sans engrais, sans pluie, sans charrue. L'inondation du Nil, son limon productif les remplacent. Les terres où l'inondation ne peut arriver, on les couvre de limon, comme en Europe de fumier, et on les arrose par des moyens artificiels. » On le voit, à la source de toute richesse, le fleuve, toujours le fleuve. L'Égypte n'est et ne peut exister que par lui. Cet état de choses avait vivement frappé l'imagination du général Bonaparte. Ce génie autoritaire devait voir avec enthousiasme une contrée où l'administration est tout, et, lorsqu'elle est intelligente, peut tout. « Dans aucun pays, dit-il, l'administration n'a autant d'influence sur la prospérité publique. Si l'administration est bonne, les canaux sont bien creusés, bien entretenus, les règlements pour l'irrigation sont exécutés avec justice, l'inondation est plus étendue. Si l'administration est mauvaise, vicieuse ou faible, les canaux sont obstrués de vase, les digues mal entretenues, les règlements de l'irrigation transgressés, les principes du système d'inondation contrariés par la sédition et les intérêts particuliers des individus ou des localités. »



Fig. 226. — Égypte.

Les anciens personnifiaient l'Égypte sous les traits d'une femme qui tient en main le sistre, et aux pieds de laquelle est un ibis (fig. 226). Elle

est accoudée sur un panier plein d'épis et de fruits, emblème d'un pays dont la fertilité était devenue proverbiale dans l'antiquité.

« Il n'y a personne dans le reste de l'Égypte, ni même dans le monde, dit Hérodote, qui recueille les grains avec moins de sueur et de travail que ceux qui habitent le pays situé au-dessous de Memphis. Ils ne sont point obligés de tracer, avec la charrue, de pénibles sillons, de briser les mottes, de donner à leurs terres les autres façons que leur donne le reste des hommes; mais lorsque le fleuve a arrosé, de lui-même, les campagnes, et que les eaux se sont retirées, alors chacun y lâche des pourceaux, et ensemence ensuite son champ. Lorsqu'il est ensemencé, on y conduit des bœufs; et, après que ces animaux ont enfoncé le grain en le foulant aux pieds, on attend tranquillement la fin de la moisson. On se sert aussi de bœufs pour faire sortir le grain de l'épi, et on le serre ensuite. »

Les procédés d'agriculture signalés par Hérodote n'ont pas autant changé qu'on pourrait le supposer. Il semble même que les Égyptiens, inconscients de la marche des siècles et des changements apportés par l'industrie moderne, se conforment aux traditions transmises depuis les Pharaons. Le *hachepaille* de Gérôme présente l'aspect grandiose et hiératique des anciennes peintures thébaines, et ce n'est pourtant qu'une représentation fidèle de ce que le peintre a vu. Le cultivateur égyptien est gravement assis sur une lourde machine, que traînent des buffles en tournant sur un cercle de moissons dorées (fig. 227).

L'art de l'ancienne Égypte. — On désigne sous le nom d'ancien empire la période de temps qui s'étend depuis Ménès jusqu'à la douzième dynastie. C'est la première période de l'art égyptien, celle à laquelle on doit les pyramides. Le moyen et le nouvel empire nous mènent ensuite jusqu'aux Ptolémées, après lesquels vient la domination romaine. Dans chacune de ces époques, l'art revêt un caractère différent.

Voici d'abord, d'après M. Paul Pierret, quel a été le style de l'architecture sous les premières dynasties.

« C'est par les pyramides que s'ouvre la série des monuments égyptiens; la pyramide à degrés de Sakkarah est attribuée à la deuxième dynastie. Ces gigantesques ouvrages, qui, depuis plus de six mille ans, font l'admiration des hommes, témoignent d'un art très avancé par la taille des pierres dures et l'appareillage des blocs. Le style des premières dynasties est simple et sévère ; ce n'est malheureusement que par les tombeaux que nous pouvons l'apprécier. Les plafonds rectilignes sont soutenus par des piliers carrés sans base ni abaque. A la sixième dynastie, le péristyle apparaît ; les murailles s'inclinent en talus pour solidifier leur masse ; la forme pyramidale est adoptée pour les tombes royales. La feuille de lotus entre dans l'ornementation ; les stèles funéraires sont taillées en forme de porte ; les statues et les bas-reliefs sont peints. »



Fig. 227. — Le hachepaille égyptien. (D'après un tableau de Gérôme.)

Un grand changement s'opéra dans la production artistique pendant la deuxième période, que représente l'art sacerdotal ou hiératique. L'invasion des Pasteurs avait singulièrement bouleversé les habitudes des anciens Égyptiens, surtout sous le rapport religieux, et dans la basse Égypte, tous les temples, à bien peu d'exceptions près, avaient été détruits. Quand les dynasties nationales revinrent au pouvoir, le sacerdoce dut agir avec d'autant plus de vigueur que son autorité avait été mise en question.

Les édifices religieux de cette période sont extrêmement nombreux, mais leur plan a peu varié, quelle qu'ait été la grandeur de l'édifice. La première entrée est un large portail flanqué de deux tours quadrangulaires à pans inclinés : c'est ce que l'on appelle un pylone. Dans les grands temples, le pylone donne accès à une avenue bordée d'une double ligne de sphinx ou de béliers en granit. Au bout de l'avenue, qui comprend quelquefois un second pylone, se trouve un portique couvert, par lequel on entre dans le temple proprement dit, dont la partie la plus reculée est le sanctuaire.

La figure 228 montre l'entrée restaurée d'un temple égyptien : on voit la porte entre les deux pylones chargés des bas-reliefs qui les décorent, et de chaque côté de la porte les statues colossales qui se mettaient ordinairement à l'entrée des temples.

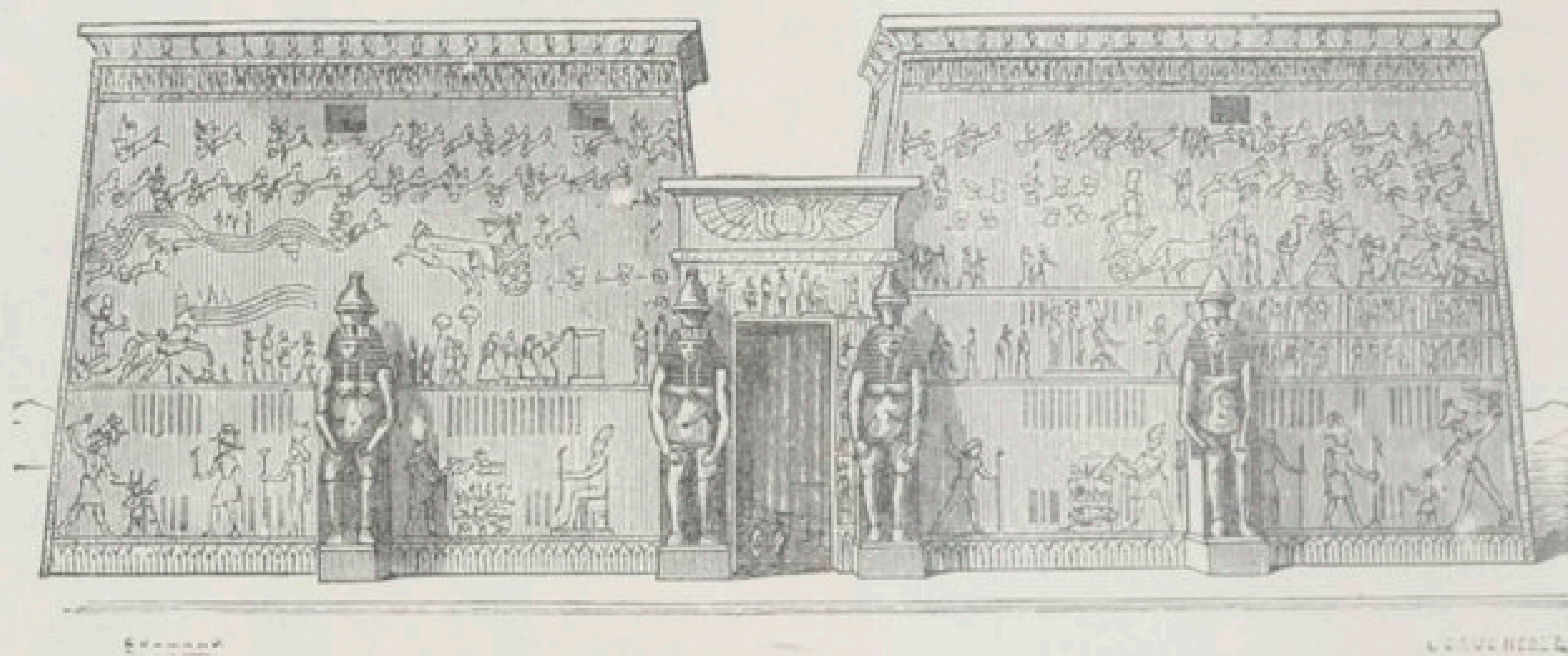


Fig. 228. — Temple égyptien.

La partie principale de l'intérieur d'un temple était la grande salle hypostyle, vaste pièce dont le plafond était soutenu par des colonnes, et au fond de laquelle était la salle conduisant au sanctuaire. C'est là qu'était l'autel ou *naos*, sorte de chapelle creuse dans laquelle était placée l'image de la divinité.

La colonne primitive est un simple pilier ou plutôt encore un tronc d'arbre, qu'on imite ensuite avec de la pierre. Nulle part, au surplus,

l'imitation de l'arbre ou de la plante n'apparaît aussi clairement que dans les constructions égyptiennes.

Dans certains temples, par exemple, les colonnes sont de véritables dattiers : le fût est formé du tronc et le feuillage constitue le chapiteau. Mais l'artiste a su tirer habilement parti de son modèle : la partie supérieure du chapiteau décrit cette gracieuse courbure que le poids de la branche imprime au feuillage. Les feuilles du dattier sculptées sur le chapiteau se joignent par le bas en formant une espèce de corbeille. Le nombre des rameaux, les régimes de dattes et jusqu'aux écailles de la tige ont été imités dans l'ornementation.

Ce chapiteau, formé de feuillages évasés par le haut et que surmonte un dé carré, est celui qu'on rencontre le plus communément en Égypte. Mais il y a encore une autre espèce de chapiteau qui affecte la forme d'un bouton de fleur tronqué dans sa partie supérieure, renflé par le bas et surmonté d'un dé carré qui, au lieu d'être comme dans l'espèce précédente, plus petit que le haut du chapiteau, est, au contraire, un peu plus grand et le dépasse par les angles.

La surface des chapiteaux et même du fût de la colonne est presque toujours décorée d'ornements, dont la plupart sont empruntés à la flore du pays : le lotus et le papyrus sont les plantes qui se voient le plus souvent. Mais ces fleurs, bien que reconnaissables, sont traitées décorativement, c'est-à-dire que, sur les monuments, elles ne sont pas représentées exactement comme on pourrait les voir sur le Nil ; mais l'artiste en a exprimé la forme d'une façon en quelque sorte géométrique, qui en traduit le type, plutôt que le caractère particulier.

Les hypogées, constructions souterraines creusées dans le flanc des montagnes, et servant de tombeaux, se rattachent à la même période. Ces excavations ont été longtemps regardées comme le type primitif des plus anciens monuments de l'Égypte.

Aujourd'hui, la civilisation de Thèbes est regardée comme postérieure à celle de Memphis, et les temples souterrains de la haute Égypte ne sont pas considérés comme plus anciens que ceux qui s'élèvent sur le sol. En général, les hypogées s'annoncent par une façade taillée verticalement dans le rocher et par une porte ouvrant sur un couloir qui s'enfonce dans la montagne. Ces couloirs sont entrecoupés par des pièces carrées ou rectangulaires dans lesquelles étaient placés les sarcophages. Les parois de ces chambres funéraires sont presque toujours recouvertes de peintures, dans lesquelles sont retracées des scènes qui nous présentent les renseignements les plus curieux sur les mœurs de l'ancienne Égypte. Les hypogées, qui n'existent nulle part dans le Delta, augmentent en nombre à mesure qu'on s'approche de la Nubie.

De même que l'architecture, la sculpture égyptienne a subi plusieurs transformations. Parmi les statues qui se rattachent à l'ancien empire,

quelques-unes sont d'une vérité saisissante, et les détails anatomiques sont rendus avec une exactitude qui dénote une profonde observation

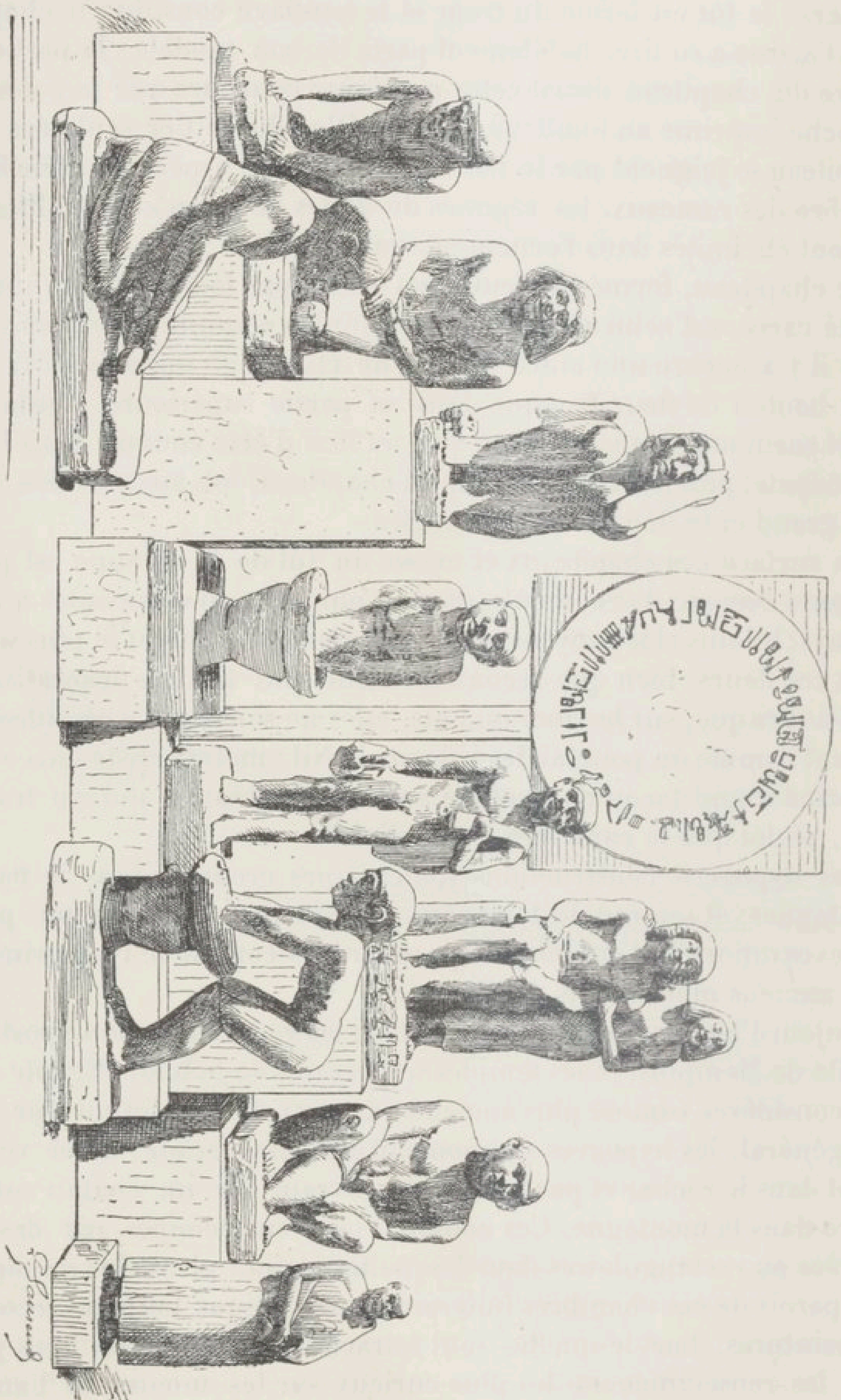


Fig. 229. — Statuettes funéraires de l'ancien empire égyptien (environ 4,000 ans avant J.-C.). Musée de Boulaq.

du corps humain. La statue de Chephrem, dont nous avons un moulage au Louvre, montre ce qu'était la sculpture monumentale au temps des pyramides. Les statuettes ne sont pas moins remarquables : l'art, à ce

moment, s'occupe uniquement de rendre exactement les apparences de la nature, et ne songe nullement à idéaliser.

La figure 229 montre plusieurs de ces statuettes. On y remarque une certaine liberté dans l'allure et une préoccupation des traits individuels qu'on ne retrouvera plus du tout dans l'époque suivante. Un fait important à constater dans les plus anciens monuments égyptiens, c'est que l'artiste semble préoccupé de rendre la nature, et ne songe nullement à traduire des aspirations vers un monde supérieur. Ainsi dans les plus anciens tombeaux, on ne trouve jamais de représentations symboliques, et Anubis, le gardien des morts, est le seul personnage divin qu'on voit apparaître. En revanche, les parois des hypogées sont couvertes de peintures dont le sujet est toujours emprunté à l'agriculture ou aux travaux journaliers des habitants. Car un fait qui n'est pas moins extraordinaire que la rareté des scènes religieuses dans cette période, c'est l'absence absolue de toute représentation militaire. On ne voit aucun guerrier dans les ouvrages qui se rattachent au premier empire.

Après l'invasion des pasteurs, l'art prit une direction tout autre sous l'influence du sacerdoce devenu tout puissant. Thèbes succéda à Memphis comme capitale de l'Égypte, et la vallée du Nil, sous les dynasties thébaines, se couvrit de monuments religieux auxquels il fallait une décoration en rapport avec le sentiment qui les avait fait élever. Les dieux, dont la forme visible n'est le plus souvent qu'une formule symbolique, doivent, pour être reconnus, revêtir un caractère conventionnel que les sculpteurs traduisent généralement en leur donnant la tête de l'animal qui leur est consacré.

La plupart des sujets représentés sur les bas-reliefs et les peintures de la période sacerdotale se rattachent aux légendes religieuses, et les formes de chaque personnage, et on pourrait presque dire de chaque ornement, sont empruntées à un symbolisme déterminé par le sacerdoce, sans exprimer jamais la pensée directe d'un artiste. Ainsi, sur un bas-relief (fig. 230) du sanctuaire d'Hermonthis, aujourd'hui détruit, on voit Isis présentant le sein à Horus, tandis que deux divinités, tenant en main le sceptre à tête de lotus, assistent à la scène de l'allaitement. La pose des personnages, leur place respective, le geste de chacun d'eux, les emblèmes qui forment la coiffure, ont une signification déterminée d'avance par le prêtre, et l'artiste s'en tient au rôle d'exécutant.

La croyance à l'immortalité de l'âme, qui fait le fond des doctrines égyptiennes, a donné lieu à un certain nombre de monuments d'un caractère analogue, dont la figure 231, tirée d'un bas-relief de Thèbes, donne une idée très complète. La scène représentée a trait à la comparution du défunt devant Osiris, le dieu des morts : elle se divise en trois parties. A gauche, nous voyons d'abord le défunt, mettant la main gauche sur son cœur, et élevant la droite pour invoquer le dieu qui va le

juger. Les deux divinités qui l'accompagnent ont sur la tête une plume d'autruche, emblème de justice. On voit ensuite le pèsement de l'âme, sujet que les artistes du moyen âge ont bien souvent reproduit dans nos églises chrétiennes, mais qui est présenté ici d'une manière spéciale. Horus, le dieu à tête d'épervier, et Anubis, le dieu à tête de chacal, tiennent les deux côtés de la balance, dont un plateau contient une plume



Fig. 230. — Isis allaitant Horus. (Bas-relief d'Hermonthis.)

d'autruche, emblème de justice, et l'autre un vase contenant les actions, ou plutôt la conscience du défunt. Le cynocéphale, assis sur le fléau de la balance, maintient l'équilibre et empêche toute tricherie.

Devant la balance est Thot, le dieu à tête d'ibis, chargé d'enregistrer toutes choses et tenant en main le sceptre dentelé sur lequel il fait une marque avec son stylet. Devant lui est Harpocrate, assis sur une crosse dans une position fort incommode, mais qui est habituelle à cette divinité. Il est précédé par un monstre, au corps de lion et à tête de sanglier, assis sur un piédestal, et dont la signification est assez difficile à déterminer : peut-être remplit-il ici un rôle analogue à celui du diable dans nos représentations chrétiennes. Osiris, assis sur son trône et tenant en main la crosse et le fouet, contemple la scène et va prononcer le jugement : une fleur de lotus, emblème d'immortalité, se dresse sur une tige en face de lui et soutient sur son calice ouvert les quatre génies de l'amenti (fig. 232).

Les pérégrinations de l'âme humaine à travers l'amenti, ou l'enfer, forment aussi le sujet de représentations assez nombreuses, et souvent

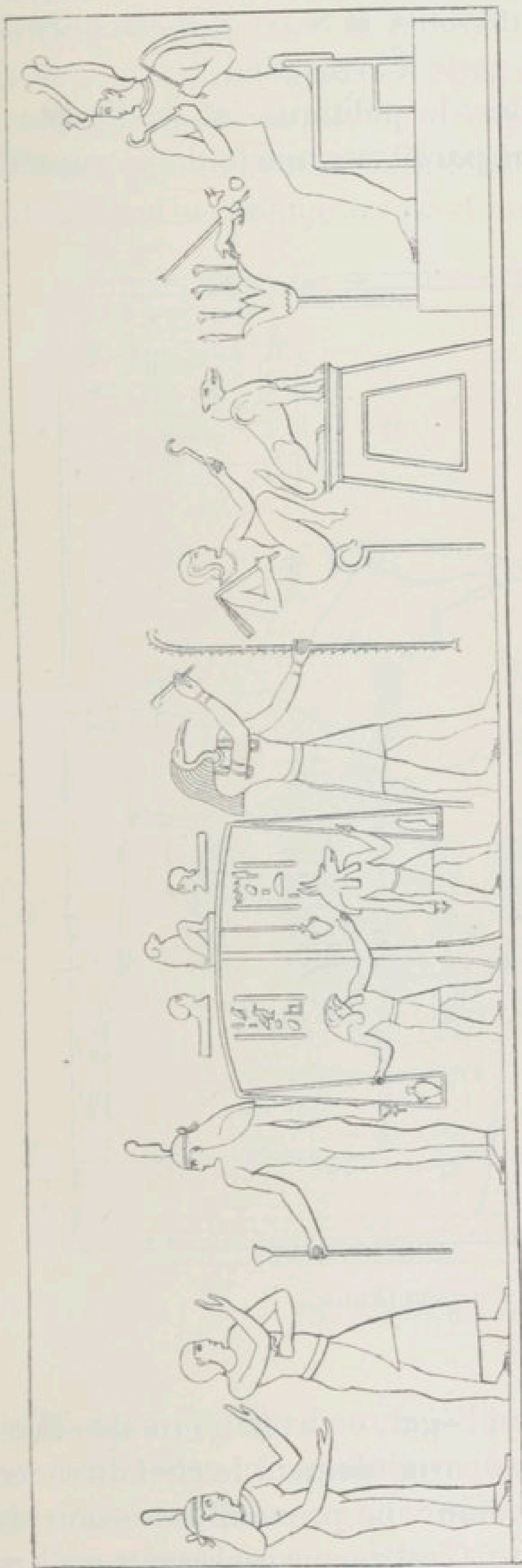


Fig. 231. — Le jugement de l'âme. — Thèbes.

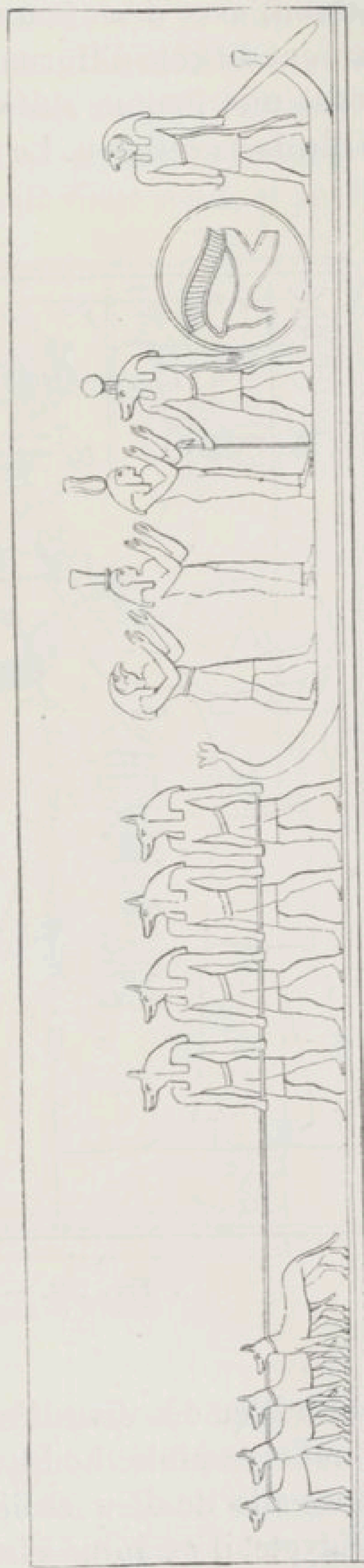


Fig. 232. — Barque égyptienne. — Denderah.

exprimées d'une manière tellement énigmatique, qu'il faudrait, pour en comprendre nettement le sens, être initié aux mystères, si peu connus encore, du vieux culte égyptien. Sur un bas-relief du temple de Denderah (fig. 232), on voit quatre personnages à tête de chacal, précédés

eux-mêmes par quatre chacals véritables, tirant au moyen d'une corde une barque dont Horus, le dieu à tête d'épervier, tient le gouvernail : devant lui est l'œil mystique inscrit dans un disque. Sur la barque on voit Anubis, avec deux femmes aux attributs de Satys et de Nephtys qui se tournent du côté d'Horus avec un geste d'invocation.

Durant une longue suite de siècles, la politique fut en Egypte inséparable de la religion. Le souverain paraît sur une foule de représen-

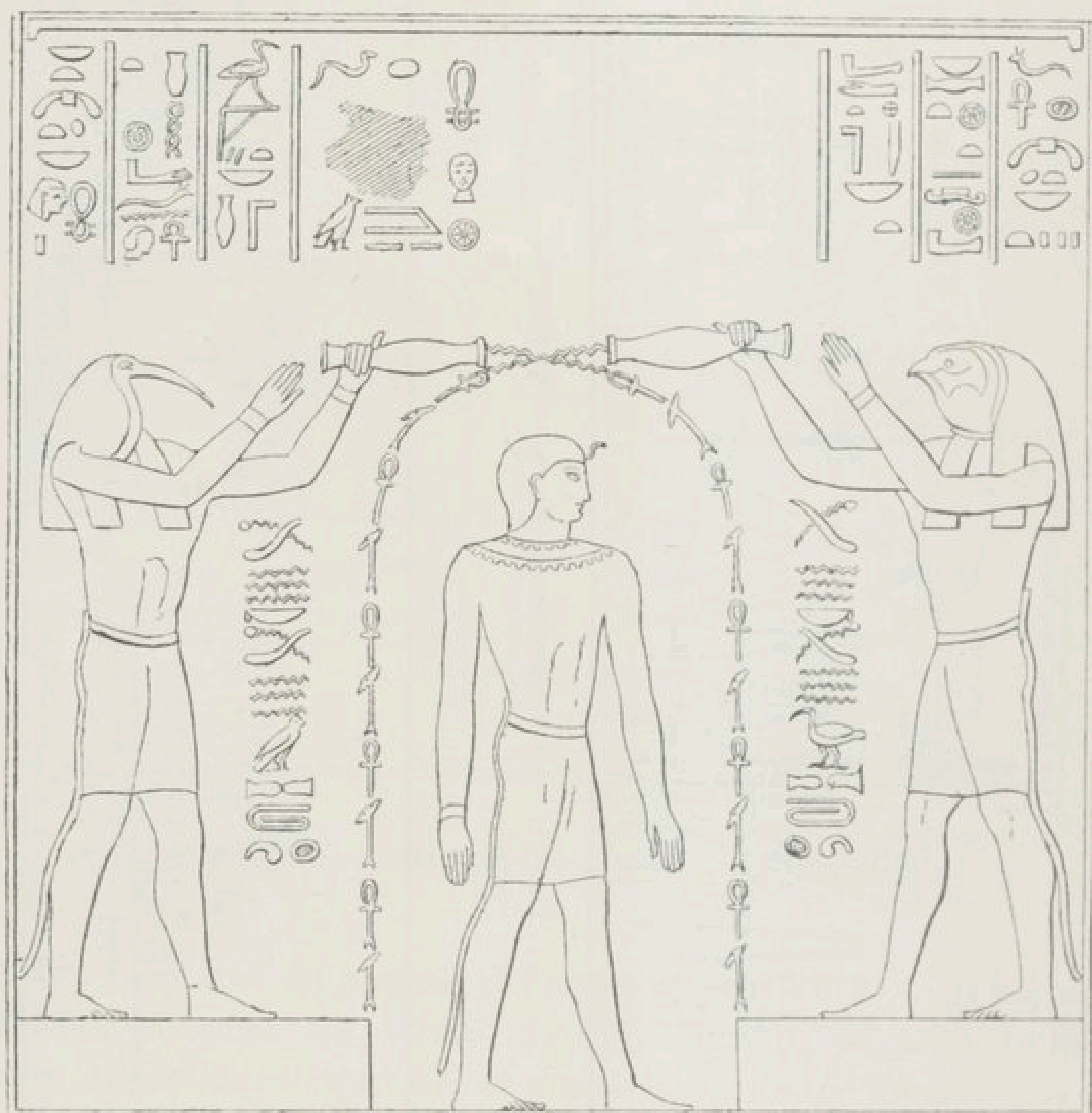


Fig. 233. — Sacre d'un Pharaon (Philæ).

tations au milieu des divinités dont il est l'égal, ou avec lesquelles il est tout au moins assimilé. Le Pharaon n'est pas seulement le chef du sacerdoce, il est fils de dieu et dieu lui-même : en prenant possession du trône d'Egypte, il est initié à la vie divine. C'est ce que représente un bas-relief du temple de Philæ (fig. 233). Le jeune Pharaon, reconnaissable au serpent Urœus, symbole de royauté, qui pare son front, est debout entre Osiris, le seigneur suprême, et Thoth, le dieu à tête d'ibis, le seigneur des divines écritures, ou l'intelligence suprême. Ces deux divinités lui donnent l'initiation royale en lui versant sur la tête l'eau

sainte, qui tombe en formant les emblèmes alternés du sceptre royal et de la croix ansée, marque de la vie divine.

Parmi les sculptures du temple de Philæ, il y a un bas-relief très étrange, représentant un Pharaon, reconnaissable à sa taille gigantesque et à sa coiffure toute chargée d'emblêmes, tenant d'une main une hache d'armes levée sur un groupe de victimes enchaînées qu'il saisit de l'autre par un lien qui les réunit toutes. Ces victimes, à genoux et tendant des mains suppliantes, sont au nombre de vingt-neuf, et au-dessous



Fig. 234. — Bas-relief du temple de Philæ.

d'elles on voit deux hommes couchés dans la poussière (fig. 234). Cette scène évidemment symbolique représente peut-être des villes ou des nations vaincues et livrées à la merci du vainqueur : il est d'ailleurs difficile de déterminer le sens précis d'une scène aussi énigmatique et dépourvue de toute inscription qui puisse faciliter les recherches. Mais ce qui nous semble particulièrement remarquable ici, c'est la persistance des vieilles traditions de l'art, à travers l'envahissement d'une société nouvelle. En effet le temple de Philæ a été construit sous la domination grecque, et la scène bizarre que nous venons de voir, si elle n'est pas la reproduc-

tion d'un monument plus ancien, devrait par conséquent s'appliquer à un Ptolémée.

Malgré les formules dans lesquelles l'art semble avoir été enchaîné dans les représentations religieuses, la période sacerdotale a produit quelques bons ouvrages de sculpture. Dès que l'art échappe aux influences religieuses, et peut se tourner du côté de la nature, il montre un esprit d'observation, moins franc peut-être que sous les premières dynasties, mais aussi plus délicat. Le buste de la reine Taï, exposé au Trocadéro en 1878, nous donne un échantillon très complet de la sculpture à cette époque (fig. 235). Cette reine Taï fut femme d'Aménophis III, le Pharaon qui fit élever près de Thèbes les colosses qu'on désigne sous le nom de statues de Memnon.



Fig. 235. — La reine Taï, buste colossal.

Les musées et les grandes collections renferment quelques morceaux précieux qui peuvent nous donner une idée approximative des industries artistiques de l'ancienne Egypte. Champollion-Figeac trace le tableau suivant du mobilier égyptien :

«Les meubles en bois communs, en bois rares et exotiques, en métaux ornés de dorures et ciselés; les étoffes unies, brochées, brodées, teintes et peintes, en lin, en coton ou en soie, produits des manufactures nationales ou étrangères, contribuaient à l'agrément des maisons égyptiennes et aux commodités de la vie intérieure. Les lits, garnis de matelas, avaient extérieurement la forme d'un lion, d'un chacal, d'un taureau ou d'un sphinx debout sur leurs quatre pieds; la tête du quadrupède,

plus élevée, servait de dossier pour le chevet, et l'imitation minutieuse de ses divers membres donnait l'occasion d'ajouter au bois, outre les couleurs, l'or et l'émail. On fabriquait avec le même soin les marchepieds, les lits de repos à dossier et à chevet, les divans, les canapés, les armoires à deux portes, les buffets, tablettes, cassettes et coffrets, et tous les objets de cette nature nécessaires au service de la famille. Les fauteuils à bras, garnis et recouverts de riches étoffes, étaient aussi ornés de sculptures très variées, religieuses ou historiques : des figures des pasteurs vaincus soutenaient le siège, en symbole de leur servitude. Un tabouret était semblable, pour l'étoffe et les ornements, au fauteuil, dont il était l'accessoire. A des sièges pliants en bois, les pieds avaient la forme

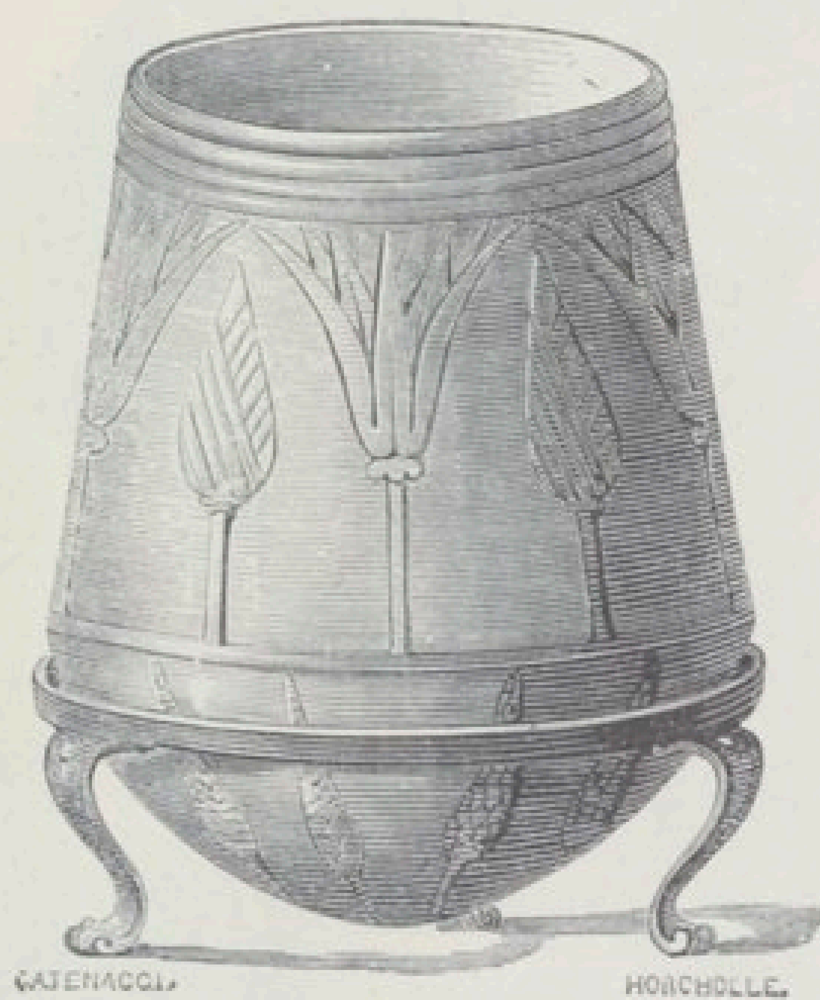


Fig. 236. — Vase égyptien.

du cou et de la tête du cygne. D'autres fauteuils étaient en bois de cèdre, incrustés d'ivoire et d'ébène, et les sièges en jonc solidement tressé. Des guéridons, des tables rondes, des tables de jeu, des boîtes de toute grandeur répondaient par leur matière et leur belle exécution à l'éclat du reste du mobilier. Des nattes et des tapis en couleurs vives et variées, et quelquefois historiées, ou bien des peaux d'animaux sauvages préparées, couvraient l'aire des appartements ou des portions les plus habitées ; et des vases en or, en matières précieuses, en métaux dorés, ornés d'émaux ou de pierres fines, d'une élégance et d'une variété de formes que les peintures qui nous les ont conservées peuvent seules révéler à notre esprit, après tous les chefs-d'œuvre de l'art des Grecs, complétaient le mobilier d'une maison égyptienne ; et d'après elle on peut juger de la magnificence des palais. »

« Rien n'est indifférent, dit Albert Jacquemart, dans son *Histoire de la céramique*, parmi les choses que le céramiste égyptien anime du

souffle de l'art. Quand il modèle le vase le plus simple, on y retrouve la forme et les détails de la fleur sacrée du Nil, le lotus; bursaire, hémis-

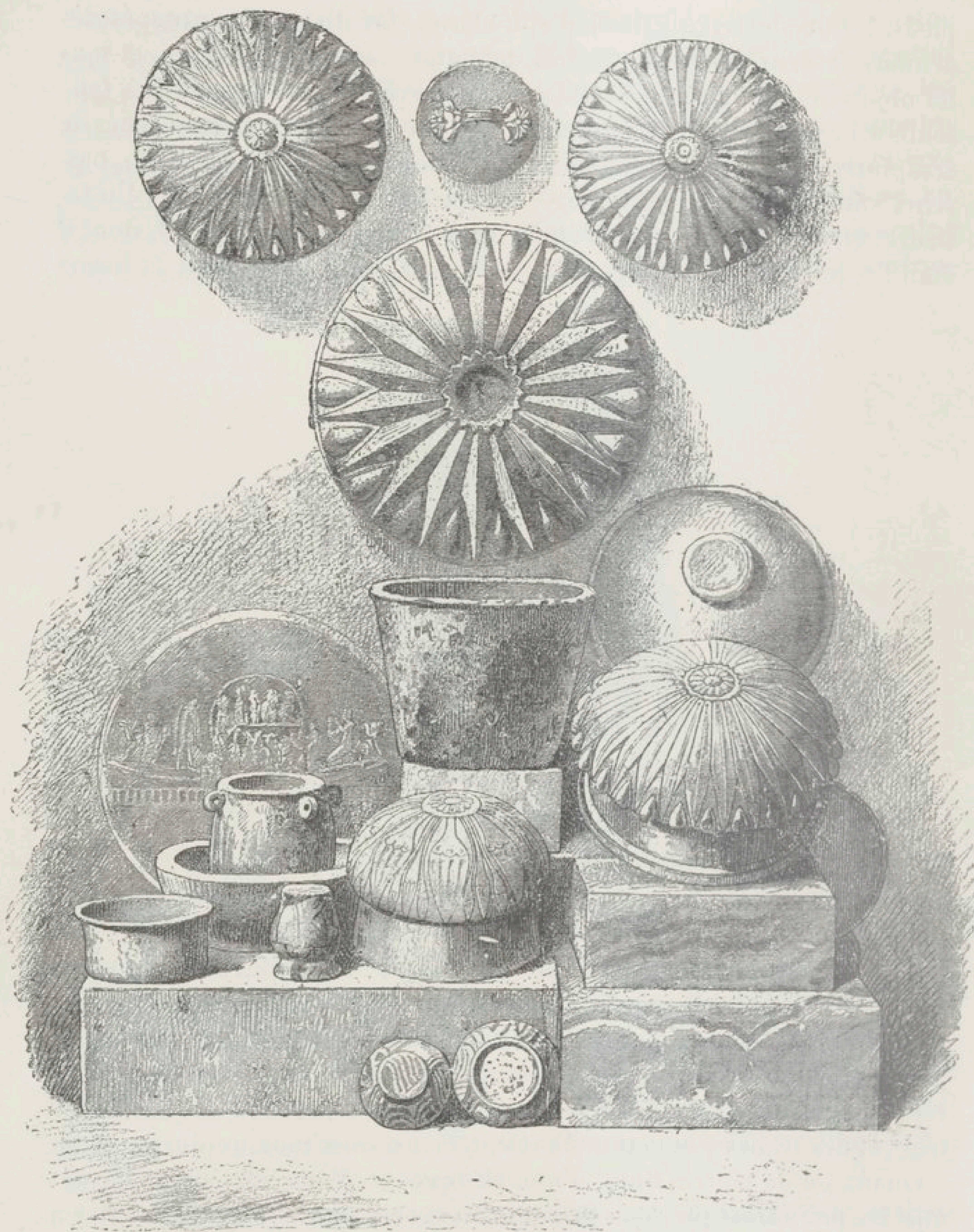


Fig. 237. — Vases égyptiens (Musée de Boulacq).

phérique ou campanulé, ce vase exprime presque toujours l'épanouissement plus ou moins complet de la fleur divine; sous sa base arrondie,

car presque tous les vases égyptiens sont sans pieds (fig. 236), on retrouve, indiquées en relief ou en gravures, les divisions du calice, avec leurs pilosités éparses, et plus haut, les pétales charnues, pourvues de leurs nervures longitudinales; si la surface est trop développée pour se prêter à cette seule figuration, l'artiste trace au-dessus du calice une zone qu'il remplira par la figuration réduite de fleurs répétées symétriquement, tantôt épanouies, tantôt en boutons. »

L'industrie égyptienne était fort avancée. On voit au musée de Boulaq une série de vases et de coupes très remarquables par leur décoration, qui est le plus souvent empruntée à la fleur du lotus. Ceux qui sont



Fig. 238. — Ptolémée Soter et Bérénice. (D'après une médaille antique.)

représentés sur la figure 237 appartiennent tous à l'époque pharaonique et ont figuré à l'exposition rétrospective du Trocadéro en 1878.

Après l'invasion d'Alexandre, l'Égypte, gouvernée par les Ptolémées,

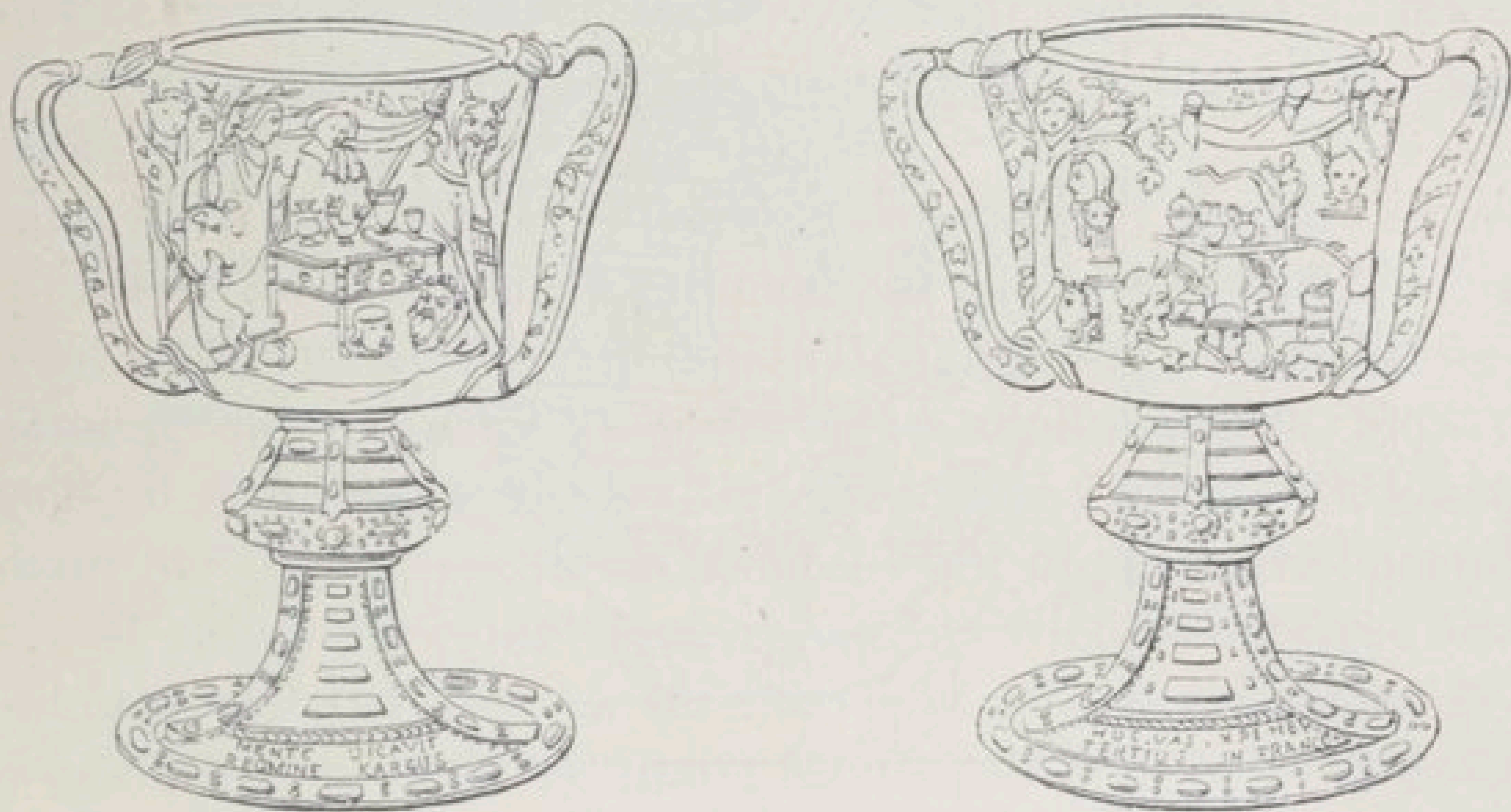


Fig. 239. — La coupe dite de Ptolémée. (Au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale.)

semblait devoir subir en toutes choses l'influence de l'esprit grec (fig. 238). Il n'en fut rien pourtant, et cette influence fut confinée exclusivement à Alexandrie, ville complètement grecque, et qui demeura toujours étrangère aux mœurs de la vieille Égypte. Les traditions étaient encore trop vivaces dans le pays pour qu'on pût aisément se mettre en travers, et

les Ptolémées étaient trop habiles politiques pour contrecarrer en rien les mœurs et le culte national. Rois grecs tant qu'ils sont dans leur ville d'Alexandrie, les Ptolémées s'assimilent volontiers aux Pharaons dès qu'il s'agit de l'intérieur du pays. Ils réparent les anciens édifices, et en élèvent de nouveaux, en se conformant rigoureusement au style national, comme dans les temples de Philæ et de Denderah.

Alexandrie était une ville savante, en même temps qu'un centre de commerce et d'industrie ; les artistes grecs y étaient en assez grand nombre ; on leur doit surtout des médailles et des pierres gravées. La belle coupe d'agate, connue sous le nom de coupe de Ptolémée, paraît remonter à cette époque. Cette coupe, décorée d'attributs bachiques, est un des ornements les plus précieux de notre cabinet des médailles, et on la considère comme un des chefs-d'œuvre de la glyptique antique : il est bon de rappeler que le piédestal n'appartient pas à la même époque (fig. 239).

Sous l'empire romain, le goût des objets égyptiens devint une mode, et de tous côtés on se mit à fabriquer du pseudo-égyptien absolument



Fig. 240. — Canope en basalte de l'époque romaine.

comme au dernier siècle on fabriquait en France du pseudo-chinois. Nous devons à cette période un assez grand nombre de statues et d'objets d'art, comme le canope représenté sur la figure 240, dont le style est emprunté à l'Égypte, mais qui ne sont pas de travail égyptien. Quant à la véritable Égypte, elle a gardé jusqu'à la fin son immobilité traditionnelle. Elle tenait à rester, malgré la conquête, identique à ce

qu'elle avait été pendant tant de siècles et elle ne se transforma que sous l'influence du christianisme. Mais au point de vue de l'art, cette transformation était une véritable destruction, et, tandis que sous le coup des édits de Théodose les vieux temples s'écroulaient sous la hache, l'idée nouvelle était bien lente à porter ses fruits dans une contrée vouée désormais à l'ignorance.

Le style arabe. — Quand on mesure la distance énorme qui sépare l'Égypte moderne de l'Égypte ancienne, sous le rapport des mœurs comme sous le rapport des arts, on se demande qu'est-ce qui a pu modifier aussi profondément les goûts et les idées d'une race qui vit sur le même sol et sous le même climat. La première idée qui vient à l'esprit est que l'ancienne population a été détruite entièrement par des envahisseurs étrangers, qui ont formé le noyau d'une nation absolument différente : mais c'est là une théorie dont l'histoire n'offre guère d'exemple, et qui d'ailleurs serait inapplicable à l'Égypte. On se demanderait comment les Arabes qui, dans leur pays natal, n'ont jamais eu la moindre conception artistique et n'ont jamais su s'élever au delà de la vie nomade, sont devenus en Égypte les artistes fins et délicats auxquels nous devons les merveilles de l'art oriental. D'un autre côté, on ne voit pas sans étonnement que les anciens Égyptiens, qui n'avaient pas su se modifier au contact de la civilisation grecque et romaine, et chez qui les traditions du passé étaient tellement vivaces, aient pu si facilement se transformer sous l'influence des Arabes. Pour comprendre comment la transformation s'est opérée, il faut rappeler la manière dont s'est effectuée la conquête.

Quand les Grecs, sous les Ptolémées, vinrent en Égypte, ils s'établirent en masse à Alexandrie et sur quelques points du littoral, mais ne se mêlèrent aucunement à la population de l'intérieur. Il en fut de même des Romains qui occupèrent tous les postes administratifs, mais ne modifièrent en rien les croyances et les usages du pays. L'introduction du christianisme amena des luttes violentes qui appauvrirent beaucoup la contrée et ruinèrent complètement son activité. Tandis que les vieux Égyptiens, sectateurs d'Isis, se maintenaient encore dans l'île de Philæ et sur quelques points de la Haute Égypte, les chrétiens d'Alexandrie, déchirés par des schismes et des hérésies sans nombre, prenant parti dans toutes les querelles théologiques de l'empire de Byzance, et perdant leurs anciennes relations commerciales avec l'Occident, tombé entre les mains des Barbares, s'appauvrissaient de plus en plus. Les édits des empereurs d'Orient vinrent à bout des restes du paganisme ; en détruisant partout les collèges sacerdotaux et en renversant tous les monuments de l'ancien culte, on parvint à effacer toute trace des traditions antiques. Mais comme parmi les sectes chrétiennes qui pullulaient en

Égypte, celle que les empereurs soutenaient comme orthodoxe ne représentait qu'une minorité, et que les autres se regardaient comme persécutées, le mécontentement fut bientôt général, et les Arabes conquérants furent regardés par la masse de la population avec indifférence, et par quelques-uns comme des libérateurs.

Au lieu de s'en tenir à l'occupation de quelques points, comme avaient fait les Grecs, ou de se contenter de remplir les postes administratifs, comme les Romains, les Arabes, se considérant comme propriétaires exclusifs du sol, s'installèrent sur tous les points de la vallée du Nil, et se mêlèrent avec l'ancienne population, qui embrassa en masse l'islamisme pour n'être pas dépouillée. C'est de ce mélange qu'est sorti le peuple auquel nous devons l'art arabe. Au contact de la civilisation



Fig. 241. — Carte des pays ou s'est développé l'art arabe.

des villes, les envahisseurs prirent des goûts de luxe, appelèrent au début des artistes byzantins et occupèrent les artisans et les artistes. Ceux-ci se plièrent assez volontiers aux transformations successives du goût qu'un élément nouveau avait apporté dans la race. Ce ne sont donc à proprement parler ni les descendants des anciens Égyptiens, ni les conquérants arabes auxquels nous devons les gracieuses productions de l'Égypte pendant le moyen âge et sous la Renaissance : elles sont l'œuvre d'une race mixte, issue du mélange des nouveaux venus avec les anciens habitants.

Il ne semble pas que les Arabes aient eu une architecture particulière avant Mahomet. Le style qui porte leur nom est une transformation du style byzantin, transformation qui s'est opérée lentement, comme cela arrive toujours dans les arts, et il n'implique nullement le génie propre à cette race ; seulement c'est sous la domination arabe qu'il a atteint son plus grand développement. Il serait peut-être plus juste de dire simplement l'art musulman, car partout où l'islamisme a pénétré,

l'art a pris une direction qu'on ne peut pas appeler uniforme, mais qui dérive bien certainement des mêmes principes. Ces pays occupent une très grande étendue, puisqu'ils vont depuis l'Océan Atlantique jusqu'à la mer des Indes. Il y a eu plusieurs centres d'activité artistique pour le style dont nous nous occupons, et si on en veut prendre le type au Caire, on aura du côté de l'Occident, Grenade, Cordoue et Séville, du côté de l'Orient, Damas, Ispahan et Delhy (fig. 241).

« La conquête de l'Égypte par les Arabes musulmans, dit le *Guide en Orient*, introduisit dans le pays un nouveau style d'architecture, non pour les constructions privées, qui n'ont jamais changé, mais pour les édifices consacrés au culte. C'est au vieux Caire que se trouve la première mosquée qui ait jamais été bâtie en Égypte par les Arabes. Elle fut construite par les ordres d'Amrou en l'année 21 de l'hégire (643 de J.-C.), et on peut la considérer comme le type de la mosquée primitive, bâtie sur le plan de celle de la Mecque. C'est une vaste cour quadrangulaire, entourée d'une muraille, et dans l'intérieur de laquelle des rangées de colonnes surmontées d'un plafond forment des galeries couvertes où les assistants trouvaient un abri contre le soleil, et d'où ils pouvaient entendre la voix de leur chef ou celle des docteurs. Au centre de la cour se voit la fontaine aux ablutions, surmontée d'un dôme. La mosquée proprement dite est une grande salle divisée en plusieurs nefs parallèles par plusieurs rangées de colonnes... On trouve une seconde espèce de mosquée, comme celle de Hassan au Caire, qui se rapproche davantage des mosquées modernes. C'est un vaste édifice à murailles élevées, présentant aussi à son centre une cour hypèthre, et dont le sanctuaire est placé sous un grand portique ogival, ouvert sur cette même cour. »

Dans toutes les mosquées, on trouve au fond, et orienté du côté de la Mecque, le Mihrab, qui est à la mosquée ce que l'autel est à l'église : c'est la partie essentielle, généralement très ornée de colonnettes et de marbres précieux, mais ne contenant aucune image figurée. Au surplus, le Mihrab est très différent de l'autel par la forme ; c'est une niche établie dans le mur qui marque la direction de la cité sainte, la Mecque, vers laquelle les croyants doivent se tourner lorsqu'ils prient. A côté du Mihrab est le Menber, sorte de chaire à prêcher surmontée d'un clocheton pyramidal qui sert d'abat-voix. Il y a aussi une petite plate-forme élevée, sur laquelle les crieurs répètent l'appel à la prière.

Cette disposition est très visible dans un dessin de Bida qui représente des musulmans en prière (fig. 242). Ils sont tous tournés du côté du Mihrab, creusé en niche du côté de la Mecque, et près duquel on voit la chaire à prêcher, ou Menber. Tous les croyants sont nu-pieds, car, d'après les rites religieux, il est nécessaire de déposer sa chaussure à la porte de la mosquée, et ce serait souiller le lieu saint que d'y entrer avec des souliers qui ont essuyé la poussière du dehors. Cette masse de chaus-



Fig. 242. — La prière. (Dessin de Bida.)

sures déposées à la porte de la mosquée a fourni à Gérôme le sujet d'un petit tableau assez piquant qui a figuré à une de nos dernières expositions.

« Si maintenant nous jetons un coup d'œil sur les mosquées arabes, dit M. Batissier, nous voyons que les plus anciennes sont bâties avec des matériaux enlevés à des édifices antiques. Presque toutes les colonnes qui en soutiennent les plafonds ou les dômes appartenaient à des monuments grecs et romains. Les chapiteaux nous offrent aussi une imitation plus ou moins dégénérée de la corbeille corinthienne. Les arcades sont construites en pierres appareillées, ou en pierres blanches et en briques rouges de deux couleurs. Les plafonds sont presque partout en bois peint

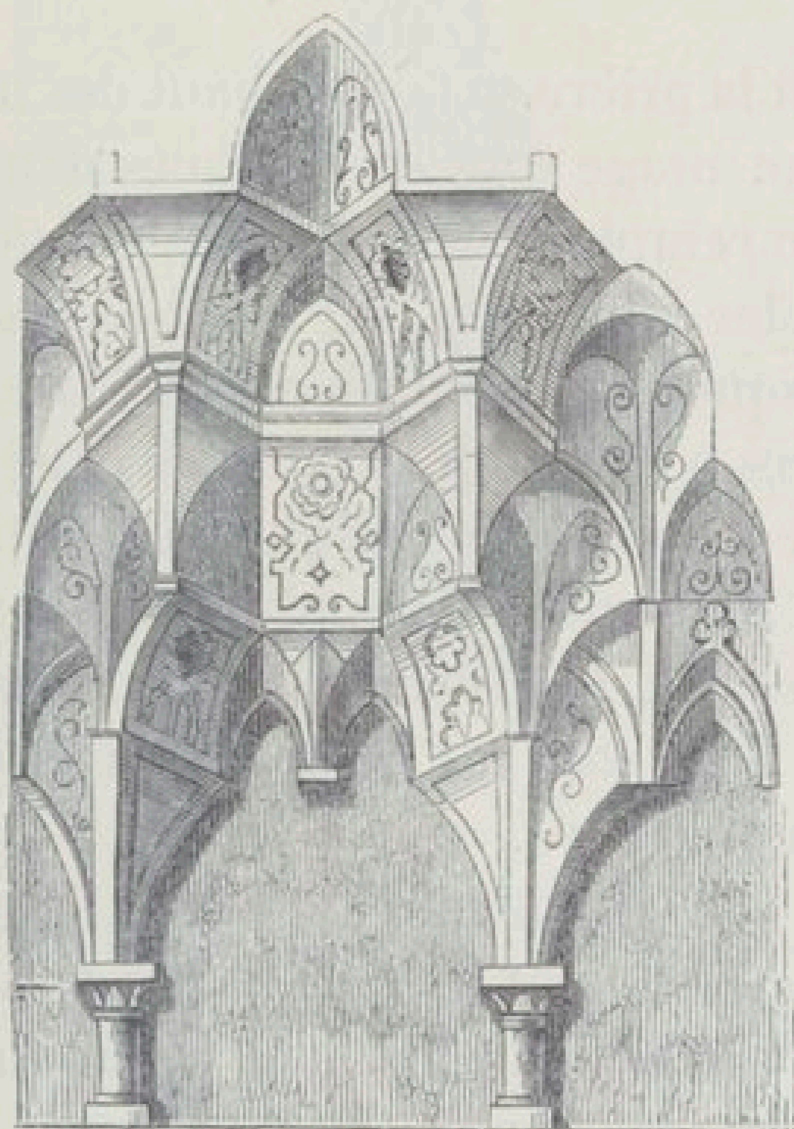


Fig. 243. — Coupoles.

et doré, ou quelquefois, au lieu de plafonds, ce sont des séries de petites coupoles. Quant aux ornements, ils se couvrent d'inscriptions en caractères arabes d'une forme plus ou moins ancienne. Aucune nation ne multiplia d'une manière plus variée et plus ingénieuse les combinaisons de figures géométriques associées à des fleurs et à des fleurons, pour engendrer des formes applicables à la décoration des édifices. Les Arabes suppléèrent par ces divers enlacements de lignes et de feuillages qui sont si bien en harmonie avec le caractère de leur écriture, à la représentation des êtres animés, qui leur était souverainement interdite par la loi mahométane. Tous ces ornements, qui semblent avoir été imités de ceux qu'offraient les tapis de l'Inde et de la Perse, sont rehaussés de couleurs éclatantes. Les marqueteries en pierres de diverses sortes ont

occupé aussi une place importante dans le système décoratif de l'ancienne architecture arabe. Plus tard les revêtements de briques émaillées, dont il existait des fabriques considérables en Perse, ont été très recherchés. On taillait ces pièces en polygones variés, de manière à en former toutes sortes de dessins. Un autre élément architectonique, que l'on retrouve dans presque tous les monuments arabes, consiste en une série de petites coupoles en pendentifs, de petites niches superposées les unes au-dessus des autres, et remplissant non seulement le vide des angles rentrants que présentent les constructions, mais encore formant quelquefois l'entablement supérieur des édifices. Les combinaisons de ces petites niches, comparées avec raison à des stalactites, furent, à partir de la fin du XIIe siècle, employées avec une profusion inimaginable (fig. 243).

Au dehors l'appel à la prière se fait du haut des minarets, qui ont près des mosquées le même usage que les clochers dans nos églises : seulement la voix humaine remplace la cloche, et le muezzin y monte autant de fois qu'il faut appeler les fidèles. Le nombre des minarets est limité, et il n'y a que les mosquées de fondation impériale qui aient droit à en avoir quatre ; les autres n'en ont qu'un ou deux (fig. 244).

A côté des mosquées, on trouve quelquefois des turbés, sortes de chapelles sépulcrales qui renferment le tombeau d'un grand personnage ou fondateur d'une mosquée. Ces chapelles, qui sont généralement surmontées d'un dôme, sont souvent fermées du côté de la rue par une grille qui laisse voir le tombeau.

Dans tous les pays où l'islamisme a dominé, l'architecture et les arts qui dérivent de l'ornement sont arrivés à une très grande perfection, tandis que la peinture, la statuaire, et les arts qui ont pour base la forme humaine n'ont pu prendre aucun développement. C'est surtout à des causes religieuses qu'on peut attribuer cette marche particulière de l'art : toutefois la défense de représenter des êtres ayant vie n'a jamais été observée aussi rigoureusement qu'on le dit, puisque les animaux, traités il est vrai d'une manière purement conventionnelle, apparaissent fréquemment dans les objets de fabrication arabe ou persane.

« Les ouvrages musulmans, dit M. A. Jacquemart, portent assez souvent des figures, malgré les défenses du Coran ; dans les dixième et onzième siècles, les califes fatimites d'Égypte avaient, pour leur usage, des tapis représentant, les uns la suite des différentes dynasties musulmanes avec les portraits des rois et des personnages célèbres ; les autres les divers pays de la terre, avec leurs montagnes, leurs fleuves et leurs villes. Ce qu'on rencontre le plus souvent, ce sont de riches ornementations arabesques parmi lesquelles figurent des quadrupèdes, des oiseaux et des fleurs, et parfois des inscriptions qui ne sont habituellement que des phrases votives à la louange du propriétaire, ou des passages em-

pruntés aux poètes les plus célèbres, mais dont l'intérêt devient immense, lorsqu'on y trouve une date et le nom d'un souverain. »

L'écriture est en effet un des traits distinctifs de l'ornementation

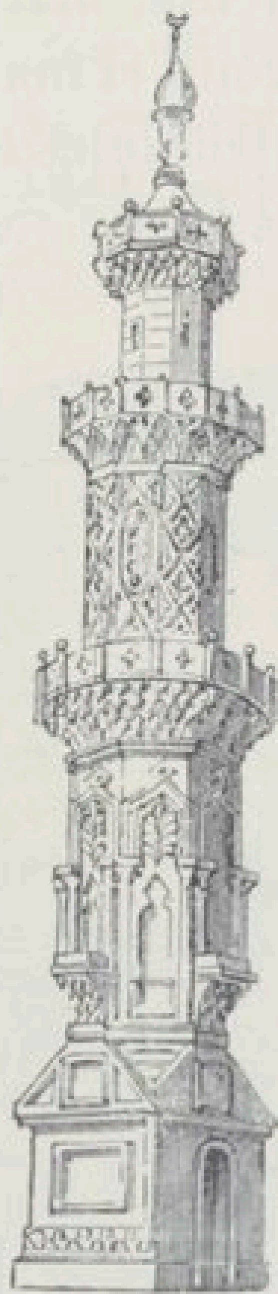


Fig. 244. — Minaret.

arabe, et les lettres employées dans les inscriptions ajoutent singulièrement au caractère décoratif des monuments (fig. 245).

« L'écriture arabe des premiers siècles, celle qu'on nomme *coufique*, se compose de caractères mâles, aux bases anguleuses, aux brusques



Fig. 245. — Ecriture arabe des premiers siècles, dite coufique.

évolutions, et dont la ferme élégance a quelque chose de monumental. Du sein de ses molles rêveries, le Khalife, entouré de ses esclaves et de ses femmes, voit passer sur la muraille des sentences qui tournent son esprit vers Dieu et le plongent dans une rêverie plus profonde et plus

haute. Quelquefois, pour rehausser l'importance et l'éclat des lettres coufiques, l'artiste arabe les écrit en faïence émeraude sur un fond blanc et les coupe de légers fleurons en noir et en azur. Mise en œuvre par le génie oriental, la faïence émaillée forme dans l'art moresque des mosaïques d'une coloration violente, mais harmonieuse; elle oppose le poli de ses surfaces à l'aspect grenu et mat des parois de plâtre, dépolies par des myriades de lotus, de triangles et de gaufrures; et tandis que la lumière se réfléchit sur l'émail, elle va s'amortir et s'absorber sur les



Fig. 246. — Vase arabe.

dentelles des arcades et sur les draperies de stuc qui semblent revêtir toutes les surfaces et tous les murs. » (Charles Blanc, *Grammaire des arts du dessin.*)

Le travail des métaux forme une partie très importante des industries artistiques de l'Orient. Damas était célèbre pour ses armes; c'est là aussi qu'on fabriquait ces belles lampes de mosquées, si recherchées aujourd'hui par nos collectionneurs. Des inscriptions circulaires en grands caractères émaillés de bleu ou réservés sur fond d'émail portent les titres des sultans qui ont consacré la mosquée, et s'encadrent dans de gracieuses arabesques rehaussées d'or.

C'est dans le travail des objets en cuivre, en terre ou en verre, que l'art arabe d'Égypte a été particulièrement remarquable (fig. 246). Les lampes de mosquées sont souvent d'une beauté surprenante.

M. H. Lavoix, qui connaît à fond l'art arabe, décrit ainsi les lanternes qui décorent les mosquées : « Les lampes, dit-il, se balancent par centaines, suspendues à la voûte par de longs cordons de soie, dans les mosquées du Caire ou de Damas; passés dans des anses légères faisant saillie sur la panse du vase, ces cordons d'attache se dessinent comme les arêtes d'un polyèdre à un sommet commun. A cet angle est suspendu



Fig. 247. — Lampe de mosquée.

un œuf d'autruche où tombe une petite lampe qui descend dans l'intérieur du vase. La lumière passe à travers le verre clair et brille en dessinant alternativement ou les lettres de la légende, ou le fond sur lequel elles s'enlèvent en émail de couleur (fig. 247). »

Les lampes de mosquées contiennent des inscriptions, qui sont généralement la reproduction d'un verset du Koran. En voici un qu'on trouve fréquemment : « Dieu est la lumière des cieux et de la terre. Cette lumière est comme un foyer où se trouve un flambeau, un flambeau placé dans un cristal, cristal semblable à une étoile brillante. » Cette inscription était inscrite en lettres bleues sur le col blanc d'une lampe de verre exposée au Trocadéro, et on a trouvé la même sur plusieurs autres lampes de mosquées. Quelquefois aussi on y trouve le nom d'un

sultan : ce fait n'indique pas que l'objet lui ait appartenu, mais il est

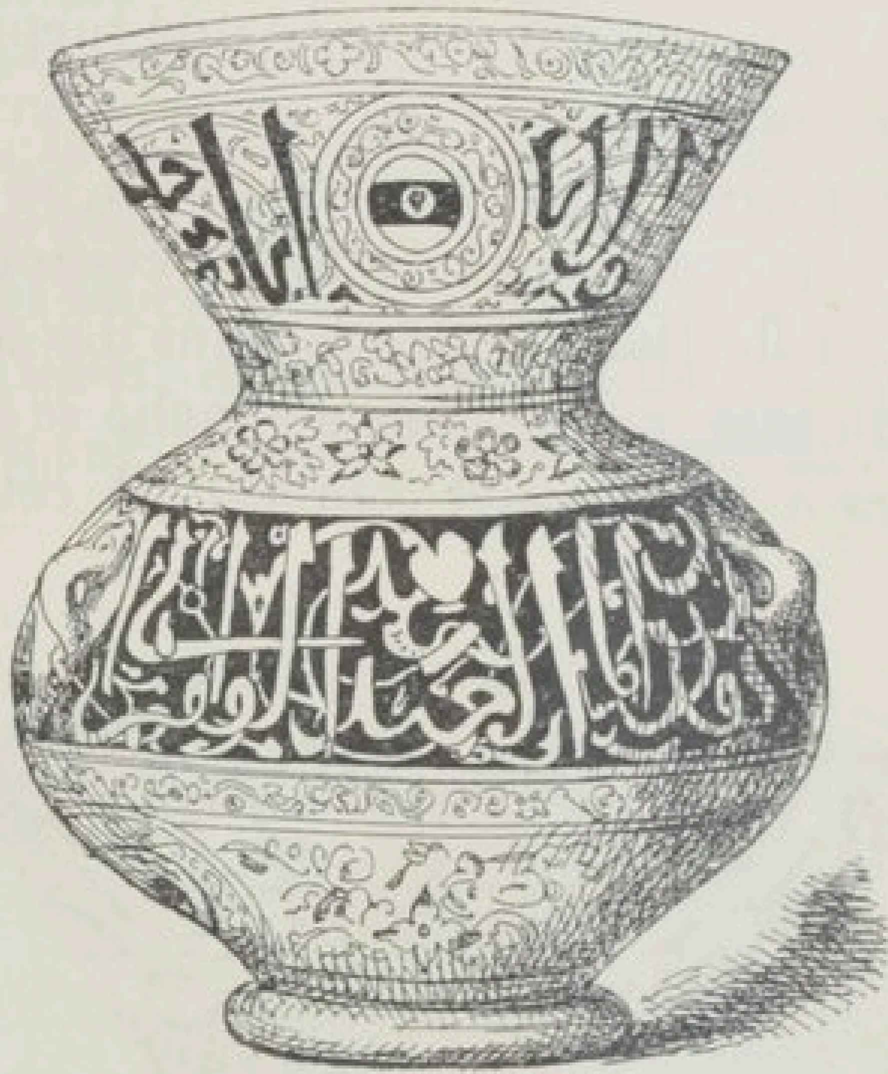


Fig. 248. — Lampe de mosquée.

là comme une glorification du souverain sous le règne duquel il a été exécuté (fig. 248).



Fig. 249 et 250. — Verreries arabes.

Ce sont les verreries arabes (fig. 249 et 250) qui ont servi de modèles aux plus anciennes verreries de Venise et de Murano. Ce fut le contraire qui

arriva plus tard et l'Orient devint à son tour tributaire de Venise. Charles Yriarte publie à ce sujet un document assez curieux dans son livre sur Venise. « En compulsant aux archives des *Frari*, dit-il, les dépêches d'un ambassadeur de la République auprès du Sultan, j'ai été fort étonné de reconnaître, plié en quatre, parmi les feuilles, et annexé à l'une d'elles, un large parchemin sur lequel le grand vizir du Sultan avait fait dessiner une lampe de verre de la forme de celles dites lampes de mosquée, avec des versets du Koran en émail de diverses couleurs. Ayant pris connaissance de la dépêche de l'ambassadeur, qui était adressée au doge, comme c'était la loi, mais qui en réalité s'adressait au Sénat tout entier, je vis que l'envoyé avait reçu du grand vizir la commission de faire commander aux fabriques de Murano quatre cents lampes semblables, pour l'ornementation de quelques mosquées. » La décadence des arts arabes, qui commence avec le seizième siècle, était consommée avant la fin du dix-septième.

La population. — Parmi les éléments divers qui constituent la population actuelle de l'Égypte, les fellahs sont les plus importants par le nombre ; fellah est le nom qu'on donne aux cultivateurs, aux artisans des villes et en général aux gens du peuple. Leur tournure pittoresque séduit singulièrement les artistes et les voyageurs.

« Les femmes fellahs, dit Théophile Gautier, passaient dans cette longue robe bleue, leur unique vêtement, qui joue autour de leurs formes sveltes comme une draperie antique. Cette robe est fendue sur la poitrine et laisse entrevoir, lorsque la fellah est jeune ou n'a pas eu d'enfants, des contours d'une pureté sculpturale qui rappellent la gorge aiguë des sphinx. La pudeur musulmane ne s'inquiète pas autant du corps que la pudeur européenne, et ne s'alarme pas beaucoup de ces légères trahisons de la draperie, que corrige de temps à autre une main négligente. Le reste du costume consiste en un voile de même couleur, enveloppant la tête et retombant sur les épaules.

« Pour cacher leurs traits, surtout lorsque passe un infidèle aux regards curieux, les fellahs ramènent un pan de ce voile sur le bas de leur figure et le retiennent avec leurs dents ; mais à cette heure matinale, lorsqu'il y a encore peu d'Européens dans les rues, elles ne prennent pas beaucoup de précautions. Les fellahs cophtes, qui sont chrétiennes, ne se voilent même pas du tout, et nous pouvions contempler à notre aise, du haut de notre observatoire, ces têtes aux longs yeux, aux pommettes légèrement saillantes, aux joues rondes, à la bouche épanouie par un sourire indéfinissable, au menton rayé de quelques légers tatouages bleuâtres, où persiste le type égyptien primitif, et qui ressemble, à s'y méprendre, aux têtes de femmes sculptées qui ferment les vases canopes. Rien de plus élégant que les attaches de leur col et le

Fig. 251. — La Prière. (D'après un tableau de Gérôme.)

galbe de leur poitrine, projetée en avant par l'habitude qu'elles ont de tenir des fardeaux en équilibre sur leurs têtes.

« Toutes ces fellahs, jeunes ou vieilles, vierges ou matrones, grasses ou maigres, portaient quelque chose : celle-ci tenait avec une grâce antique, sur la paume de sa main renversée, un vase allongé en façon de buire, et cette pose découvrait jusqu'au coude, où s'amassaient les plis de l'étoffe bleue, un bras fin et rond, couleur de bronze clair, cerclé au poignet de quelques bracelets d'argent ou de cuivre ; celle-là portait, semblable à une canéphore du Parthénon, une jarre de terre ou de cuivre jaune placée sur la tête, en travers lorsqu'elle était vide, et debout si elle était remplie d'eau. Parfois elle l'étayait de la main, et son bras, mis à nu jusqu'à l'épaule par ce mouvement, s'agrafait à l'urne comme une anse du dessin le plus pur.

« D'autres avaient un enfant à califourchon sur l'épaule, en traînaient un second par la main, et souvent en portaient un troisième dans le ventre, ce qui ne les empêchait pas d'être aussi chargées d'un paquet sur le crâne. »

Les Musulmans sont extrêmement religieux et surtout grands observateurs des rites. A des heures déterminées ils récitent certaines prières en ayant soin, quel que soit le lieu où ils se trouvent, de se tourner du côté de la Mecque. La figure 251 montre plusieurs personnes faisant ensemble la prière sur la terrasse d'une maison, d'où l'on aperçoit les toits de la ville avec les minarets dont la silhouette se profile sur le ciel.

Les sociétés musulmanes ne connaissent pas d'aristocratie. Chez elles, il n'y a d'autre hiérarchie que celle des fonctions, et la différence des positions vient uniquement de la fortune personnelle. La monarchie absolue a toujours été la seule forme de gouvernement admise, et les révolutions qui amènent quelquefois la mort ou la déposition du souverain n'ont jamais modifié le système d'autorité sans contrôle qui a lieu dans le pays. La manière toujours despotique et souvent barbare dont le monarque en use avec ses sujets a donné lieu dans nos pays à un certain nombre de représentations artistiques qui ne sont en réalité que la traduction fidèle des mœurs. Parmi nos peintres, Gérôme est celui qui reflète le plus exactement les habitudes orientales, et l'Égypte est le pays auquel il s'est attaché de préférence. On se rappelle le tableau intitulé *Un Prisonnier sur le Nil*. Un malheureux est complètement garrotté et maintenu couché au milieu d'une barque ; tandis que les rameurs exécutent leur manœuvre en cadence, un personnage, qui sans doute a ordonné l'arrestation, regarde ironiquement sa victime en lui chantant à l'oreille quelques vers de circonstance (fig. 252). Dans un autre tableau le même peintre avait montré plusieurs têtes coupées, déposées au pied d'une porte gardée par un factionnaire dont la placidité contrastait avec sa terrible mission.



Fig. 252. — Un prisonnier sur le Nil. — (D'après un tableau de Gérôme.)

La polygamie, consacrée par le Koran, a été de tout temps dans les mœurs de l'Orient. Toutefois en Égypte on en use en somme assez rarement. L'appartement des hommes est séparé de celui des femmes, dans lequel aucun homme ne peut être admis sous aucun prétexte. On rapporte à ce sujet une aventure assez curieuse qui est arrivée à Félicien David pendant son voyage au Caire. Le Pacha, qui avait entendu parler de son talent, voulut l'entendre et le voir : puis, sachant qu'en Europe les dames de la société étaient toujours un peu musiciennes, il exprima le désir de faire donner quelques leçons aux femmes de son harem. Félicien David, alors fort jeune et d'ailleurs piqué par la curiosité, accepta avec empressement. Mais quand, bien fier de l'ordre écrit qu'il portait à la main, il se présenta à l'appartement des femmes, on lui en interdit absolument l'entrée, mais on lui dit avec les marques de la plus grande déférence, que, s'il voulait bien donner ses ordres sur la manière dont on devait s'y prendre, ils seraient aussitôt transmis et religieusement exécutés.

Une des curiosités du Caire est le théâtre de Karagheuz. Ce théâtre, d'une simplicité tout ce qu'il y a de plus primitive, jouit d'une très grande considération auprès des habitants du pays. Que l'on se figure, dans l'angle d'un mur, une tapisserie dressée verticalement et formant la base du triangle qu'elle fait avec les deux côtés du mur ; que l'on suppose cette tapisserie percée d'une fenêtre carrée fermée par une toile blanche éclairée par derrière, et l'on aura une idée parfaite de Karagheuz. Un lampion suffit à l'éclairage du théâtre, un tambour de basque tient lieu d'orchestre (fig. 253).

Divisions et villes principales. — La seule division possible de la contrée est celle de haute, moyenne et basse Égypte, d'après la position sur le fleuve. La basse Égypte, que nous visiterons en premier, comme les voyageurs qui arrivent d'Europe, comprend le Delta du Nil et toute la contrée que baigne la Méditerranée. C'est un pays absolument plat et coupé par de nombreux canaux.

Th. Gautier décrit en ces termes l'aspect que présente le Delta entre Alexandrie et le Caire : « Le chemin passe d'abord sur une étroite langue de terre sablonneuse qui sépare le Baheirema' Adieh ou lac d'Aboukir, du lac Mariout, l'ancien lac Maræotis, envahi maintenant par l'eau salée. Quand on monte vers le Caire, on a le lac Mariout à sa droite et le lac d'Aboukir à sa gauche. Le premier s'étale comme une mer entre des rives si basses qu'elles disparaissent, ôtant aux yeux le moyen de mesurer la grandeur du lac, qui se fond avec la ligne du ciel.

« La lumière tombait d'aplomb sur ces eaux plates et y semait des scintillements de paillettes d'un éclat fatigant. Dans d'autres endroits,

l'eau grise stagnait sur le sable gris ou prenait le blanc mat d'un paillon d'étain. On aurait pu se croire en Hollande dans les polders, longeant

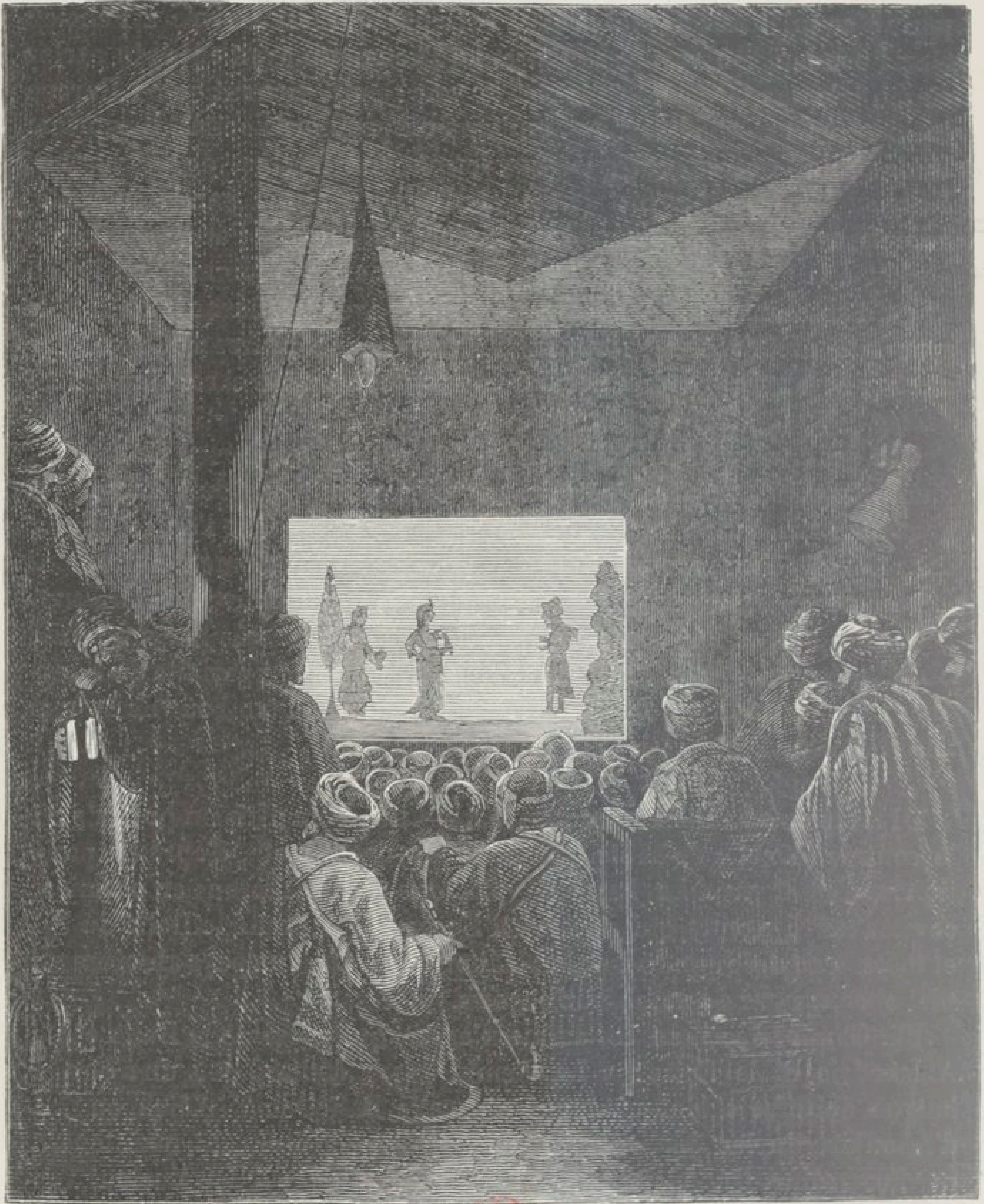


Fig. 253. — Théâtre. (D'après un tableau de Th. Frère.)

quelqu'une de ces mers intérieures dormantes. Le ciel était pâle comme un ciel de Van de Velde, et les voyageurs qui, sur la foi des peintres, avaient rêvé des incendies de couleurs, regardaient avec étonnement

cette immense étendue absolument horizontale, d'un ton grisâtre, et où rien ne rappelait l'Égypte, telle du moins qu'on se la figure.

« Du côté opposé au lac Mariout s'élevaient, au milieu de jardins d'une végétation luxuriante, les maisons de plaisance des riches négociants de la ville, des fonctionnaires et des consuls, peintes de couleurs gaies, bleu de ciel, rose ou jaune, avec des rechampis blancs ; et, de loin en loin, les grandes voiles des canges allant à Fouah ou à Rosette par le canal Mahmoudieh, dessinaient leurs angles au-dessus de la ligne des cultures et paraissaient cheminer en pleine terre. Cet effet bizarre, qui surprend

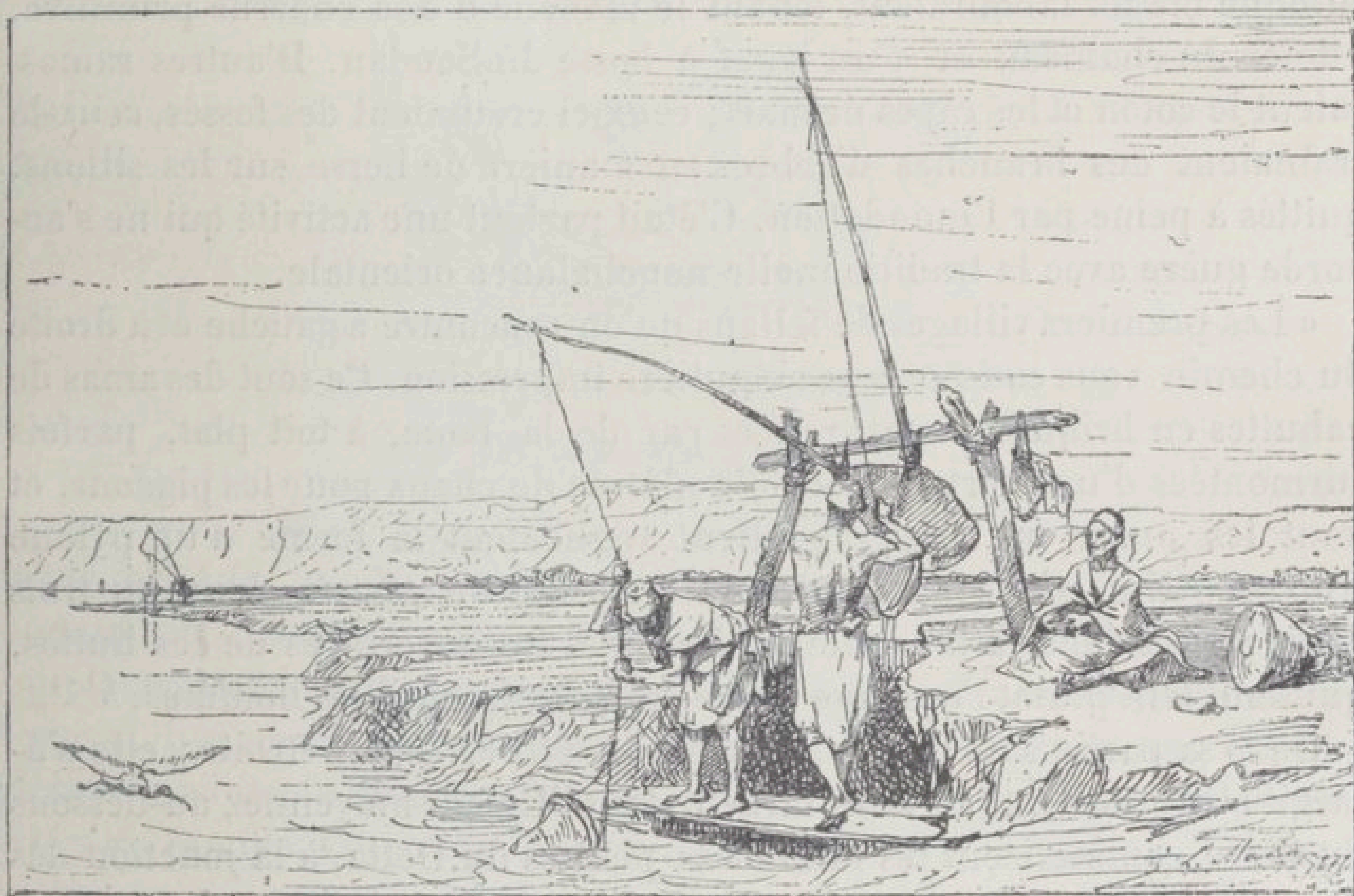


Fig. 254. — Fellah puisant l'eau du Nil. (D'après un tableau de Mouchot.)

toujours l'œil, se rencontre souvent aux environs de Leyde, de Dordrecht ou de Harlem, et dans ces contrées marécageuses où l'eau est de niveau avec le sol, et parfois contenue par des digues, le dépasse de plusieurs mètres. Quand s'arrête l'eau amère, l'aspect du pays change, non par transitions graduées, mais subitement : ici l'aridité absolue, là une fertilité exubérante. Partout où l'irrigation peut amener une goutte d'eau, naît une plante. La poussière inféconde devient un terreau productif. Ce contraste est des plus frappants. Nous avions dépassé le lac Mariout, et de chaque côté du chemin de fer s'étendaient les champs de dourah, de maïs et de cotonniers à divers états de croissance, les uns ouvrant leurs jolies fleurs jaunes, les autres répandant la soie blanche de leurs coques. Des rigoles pleines d'une eau limoneuse traçaient sur la terre noire des lignes que la lumière faisait briller çà et là, alimentées par des canaux

plus larges dérivés du Nil. De petites digues de terre battue facilement, ouvertes d'un coup de pioche, retenaient des eaux jusqu'à l'heure de l'arrosement, et, pour l'élever à des niveaux supérieurs, les roues grossières des saqquiehs tournaient, mises en mouvement par des buffles, des bœufs, des chameaux ou des ânes. Quelquefois même deux robustes gaillards tout nus, fauves et luisants comme des bronzes florentins, debout sur le bord d'un canal, balançant comme une escarpolette une corbeille de sparterie imperméable suspendue à deux cordes dont ils tenaient les extrémités, effleuraient la surface de l'eau et l'envoyaient dans le champ voisin avec une dextérité étonnante (fig. 254). Des fellahs, en courte tunique bleue, labouraient, tenant le manche d'une charrue primitive, attelée du chameau et d'un bœuf à bosse du Soudan. D'autres ramassaient le coton et les râpes de maïs ; ceux-ci creusaient des fossés, ceux-là traînaient des branches d'arbres en manière de herse sur les sillons, quittés à peine par l'inondation. C'était partout une activité qui ne s'accorde guère avec la traditionnelle nonchalance orientale.

« Les premiers villages de fellahs qu'on rencontre à gauche et à droite du chemin vous causent une singulière impression. Ce sont des amas de cahuttes en briques crues, reliées par de la boue, à toit plat, parfois surmontées d'une sorte de tourelle plâtrée de chaux pour les pigeons, et dont les murs en talus rappellent vaguement la forme d'un pylône tronqué. Une porte basse comme celle d'un tombeau, deux ou trois trous percés dans la muraille, voilà toutes les ouvertures de ces huttes, qui semblent plutôt l'ouvrage des termites que celui des hommes. »

Dans sa partie supérieure la vallée du Nil est assez étroite ; elle s'élargit et acquiert une certaine largeur dans l'Égypte moyenne ; au-dessous du Caire commencent les immenses plaines du Delta, à la jonction des deux branches de Rosette et de Damiette. Autrefois le Delta était arrosé par d'autres branches du Nil, et les anciens en comptaient jusqu'à sept principales ; mais la négligence a permis aux canaux de se combler et de se dessécher, et les eaux du fleuve n'alimentent plus que les deux branches dont nous venons de parler.

ALEXANDRIE

Alexandrie (212,000 hab.) est la première place maritime de l'Égypte et la ville la plus importante du Delta. Située sur la limite du désert, elle est à environ 80 kilomètres du bras le plus occidental du Nil, avec lequel la ville communique par un canal. Sur les médailles antiques, la ville d'Alexandrie est personnifiée sous la figure d'une femme appuyant son bras gauche sur un vase d'où sortent des pampres et des grappes de raisin ; elle tient des épis dans sa main droite et d'autres épis semblent croître sur ses pieds (fig. 255).

Des navires de toutes les nations se pressent dans la rade d'Alexandrie. Une forêt de mâts et de cordages se détache en silhouettes d'un ton goudronneux sur un ciel profond et sur une mer d'un bleu intense. De temps en temps un pavillon jette une note chaude dans le paysage, une voile déployée produit une tache aveuglante. La ville s'avance hardiment dans la mer sur une langue de terre dont la forme rappelle assez en petit le dessin de l'Italie du Sud, de la partie appelée vulgairement la botte. Seulement ici la botte a un éperon : un peu au-dessus du talon, où l'on



Fig. 255. — Médaille d'Alexandrie.

voit le fort Ada, une bande de terrain se détache vers l'est, contournant pendant un certain temps le Port-Neuf ; à son extrémité s'élève, sur l'emplacement de l'ancien phare des Ptolémées, un phare moderne lourd et massif qui ne rappelle en rien la tour de marbre blanc qui rendit célèbre l'architecte Sostrate de Cnide, et qui passait pour une des merveilles du monde. Cette tour à plusieurs étages avait 400 pieds de haut et son fanal s'apercevait de 12 lieues en mer.

Sur la partie de la botte qui affecte la forme du pied, se trouvent : l'arsenal, l'hôpital et le palais du vice-roi, palais bâti par Mohammed-Ali ; sur la tige de la botte, c'est-à-dire sur la langue de terre qui unit l'antique île de Pharos au continent, langue de terre formée par la digue des Ptolémées (l'*Heptastadion*) et des ensablements qui ont successivement augmenté son volume, s'élève, entre le vieux port et le port neuf, la ville turque avec ses rues étroites, sales, embrouillées, brisées, encombrées, bordées d'échoppes de marchands indigènes, de masures crevassées et déhanchées. Pas d'édifices : ni mosquées ni bazars. C'est l'Orient étalant au soleil, qui trouve moyen de les dorer et de leur prêter un certain éclat non exempt de charme, ses haillons, ses ruines et ses ordures. Cependant du côté des quais les constructions européennes gagnent chaque jour du terrain et font perdre à la ville un peu de son caractère oriental.

Alexandrie possède peu de monuments intéressants. Parmi ses mos-

quées nous citerons celle d'Abou Dinian (fig. 256), qui s'élève au centre de l'enceinte des Arabes. Elle est surmontée d'une coupole bulbeuse, et accompagnée d'un joli minaret.

Sur l'emplacement de la ville arabe, étaient l'ancien *Bruchion* et le *Rhacotis;* il y a là des quartiers complètement modernisés. La grande place des Consuls est le centre européen d'Alexandrie, aussi n'a-t-elle aucun caractère et procure-t-elle aux visiteurs une désillusion contre laquelle Théophile Gautier a voulu réagir lorsqu'il a écrit : « Alexandrie n'est pas une ville purement orientale, mais elle a plus de cachet que ne le disent les voyageurs. Malgré les formes maladroitement européennes



Fig. 256. — Mosquée d'Abou Dinian (Alexandrie).

qu'affectent les belles maisons, on sent bien qu'on est en Afrique. Ici, une porte est encadrée d'ornements sculptés dans le goût turc ; là un moucharabieh laisse entrevoir, à travers ses fines découpures, une silhouette de femme qui regarde ; plus loin un étage surplombe, une maison se termine en terrasse, un dattier darde au-dessus d'une muraille sa colonne surmontée d'un chapiteau de feuilles. A un coin de rue apparait une femme masquée comme un domino ; des âniers demi-nus poussent devant eux leurs baudets, et un chameau s'avance à pas comptés, balançant son long col. » Ce tableau ne manque pas de pittoresque, et l'on peut dire que l'écrivain plaide brillamment les circonstances atténuantes. Heureusement pour les amateurs de couleur locale, la civilisation européenne n'a pas pu envahir tout. Derrière le rideau de bâtisses modernes qui s'allonge le long du vieux port, de l'*Héptastadion*

et du port neuf, l'Égypte se présente tout à coup avec une forte senteur de cru. Là, la ville va mourir au sein de terrains vagues « couverts, dit le *Guide en Orient*, d'amas de décombres, de grands bois de palmiers et de *villages arabes*, composés de huttes de roseaux et de boue séchée qui s'appuient aux troncs des grands arbres, et où vit une population de fellahs demi-nus. » Ces villages nous offrent un spécimen exact de tous ceux que l'on rencontre dans la vallée du Nil.

Le *Bruchion* était dans l'antiquité grecque et romaine le quartier riche, le quartier des palais d'Alexandrie. C'était là que s'élevaient le *Palais des Ptolémées*, le *Muséum*, la célèbre *Bibliothèque* avec ses 700,000 volumes, le *Tombeau d'Alexandre*, etc. A côté de l'endroit où l'enceinte arabe vient toucher au golfe se trouvaient les obélisques connus sous le nom d'*Aiguilles de Cléopâtre*. Le *Rhacotis* possédait le *Serapeum* où, après l'incendie du *Bruchion*, on transporta les restes de la bibliothèque des Ptolémées ; là aussi est la colonne dite de Pompée. Dans les faubourgs se trouvaient la fameuse nécropole d'Alexandrie et l'Hippodrome. La mosquée d'Ibrahim-Pacha offre un assez bel exemple d'architecture arabe.

« Alexandre, a dit Napoléon Ier, s'est plus illustré en fondant Alexandrie et en méditant d'y transporter le siège de son empire, que par ses plus éclatantes victoires. Cette ville devait être la capitale du monde. » Après une période des plus glorieuses, Alexandrie a subi une longue éclipse ; à l'heure qu'il est, elle tente de se relever. Les changements de la civilisation, la direction de sa marche dans les temps modernes, ne permettent pas à cette ville de porter trop haut ses espérances ; l'axe du monde s'est déplacé depuis l'antiquité ; mais l'heureuse situation de la cité d'Alexandre l'autorise à aspirer à un rôle honorable. Elle gagne chaque jour et ne peut que gagner sans cesse si elle le veut.

Alexandrie est la ville d'Égypte où il y a le plus d'Européens : ses allures cosmopolites sont très bien décrites par Th. Gautier, dans une promenade qu'il fait aux environs.

« Aux maisons de ce style italien-oriental que nous devions retrouver si souvent, se mêlaient des cahutes bâties de matériaux disparates, des boutiques et des cafés, et des cabarets, historiés d'enseignes en italien, en anglais, en français, en arabe, en grec, que nos souvenirs de collège nous permettaient de déchiffrer, quand la voiture, retardée par quelque encombrement, n'allait pas trop vite. Nous suivions une nouvelle voie, récemment ouverte à travers une forêt de dattiers, dont les racines, parfois mises à nu, s'accrochaient bizarrement aux talus de la tranchée. Quelques-uns de ces beaux arbres, ébranlés par la pioche, penchaient d'une façon hasardeuse, d'autres restaient debout comme les dernières colonnes d'un temple ruiné. Sur la chaussée, parmi des flots de poussière, passaient des files de chameaux chargés de pierres ou de cannes à

sucre, trottinaient de leur pas rapide et menu, des baudets talonnés par leurs âniers; piaffaient et galopaient des chevaux hardiment montés; grinçaient des chars primitifs attelés de buffles; se hâtaient des piétons ayant la plupart quelque fardeau en équilibre sur la tête, et s'agitaient

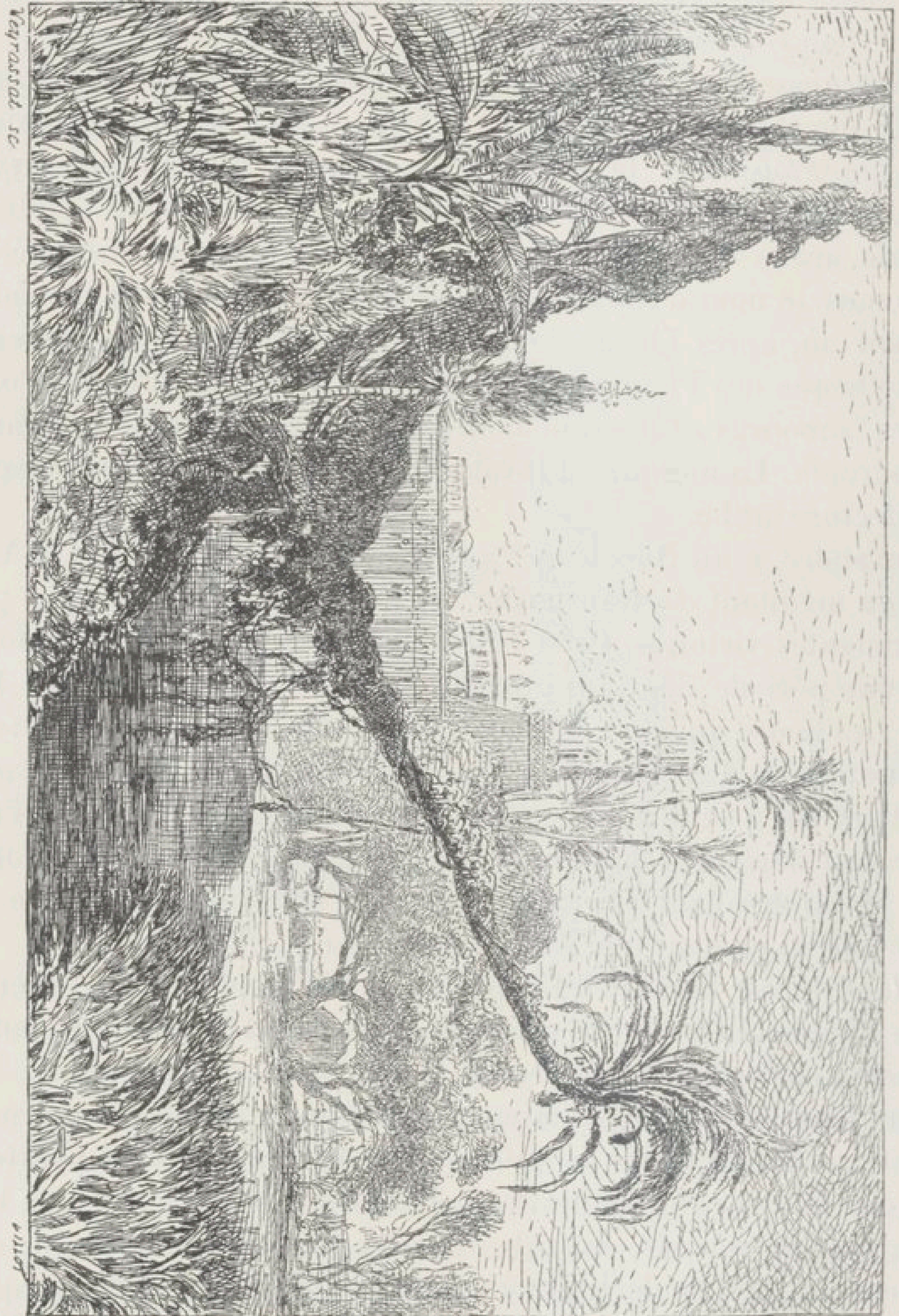


Fig. 257. — Une mosquée dans la basse Egypte. (Tableau de Marilhat.)

des arroseurs publics aspergeant la route au moyen d'une outre, remplie d'eau, suspendue sur leurs reins par des courroies, dont ils faisaient jaillir le contenu en la pressant. Un ciel d'une lumière éclatante, mais beaucoup moins chargé de cobalt et d'outremer que les peintres ne le représentent habituellement, s'étendait au-dessus de ce panorama, d'une

nouveauté saisissante pour des yeux européens. La gare du chemin de fer égyptien n'a rien de caractéristique et ressemble à toutes les gares de chemins de fer possible ; mais la foule qui en encombre les abords vous rappelle tout de suite que vous avez quitté l'Europe. »

Aboukir, à quelques kilomètres d'Alexandrie, est une petite ville située sur l'emplacement de l'ancienne *Canope*, qui n'a pas laissé de ruines. Les autres villes du Delta qui méritent d'être citées sont : *Rosette*, bâtie à l'est de la baie d'Aboukir, renommée pour la douceur de son climat, le charme de ses jardins, la fraîcheur des forêts de sycomores et de dattiers qui l'entourent. Le tableau de Marilhat, que représente notre figure 257, montre un site pris aux environs de Rosette, mais la mosquée est une addition de l'artiste. C'est une pierre portant une inscription en trois langues, découverte dans cette ville pendant l'expédition d'Égypte, qui a fourni à Champollion la clef des hiéroglyphes. *Damiette* (57,000 hab.), centre important où l'on trouve d'assez belles mosquées, ville tuée par Alexandrie ; *Tantah*, qui possède aussi des édifices dignes d'être signalés, entre autres une mosquée flanquée d'un minaret octogone et surmontée d'un dôme ogival, mais qui doit surtout son importance aux pèlerinages qu'amène le tombeau de Saïd-Ahmed le Bédouin, pèlerinages doublés de foires importantes ; enfin *Mansourah*, qui fait songer involontairement au roi Louis IX et aux récits du sire de Joinville.

L'isthme de Suez, situé à l'orient du Delta, est coupé depuis, 1869, par un canal maritime, qui isole l'Afrique de l'Asie. Ce canal, construit sous



Fig. 258. — Isthme de Suez.

la direction de M. de Lesseps, a son point de départ à *Port-Saïd*, sur la Méditerranée, passe près d'Ismailia, et va aboutir à *Suez* sur la mer Rouge. La ville de Suez est bâtie à peu près sur l'emplacement de l'ancienne *Arsinoe*, et *Péluse*, patrie du géographe Ptolémée, s'élevait non loin de l'endroit où est aujourd'hui Port-Saïd (fig. 258).

Parmi les villes anciennes de la basse Égypte, il faut citer *Héliopolis* qui a laissé quelques ruines, et *Bubastis* dont on a seulement pu déterminer l'emplacement (fig. 259).

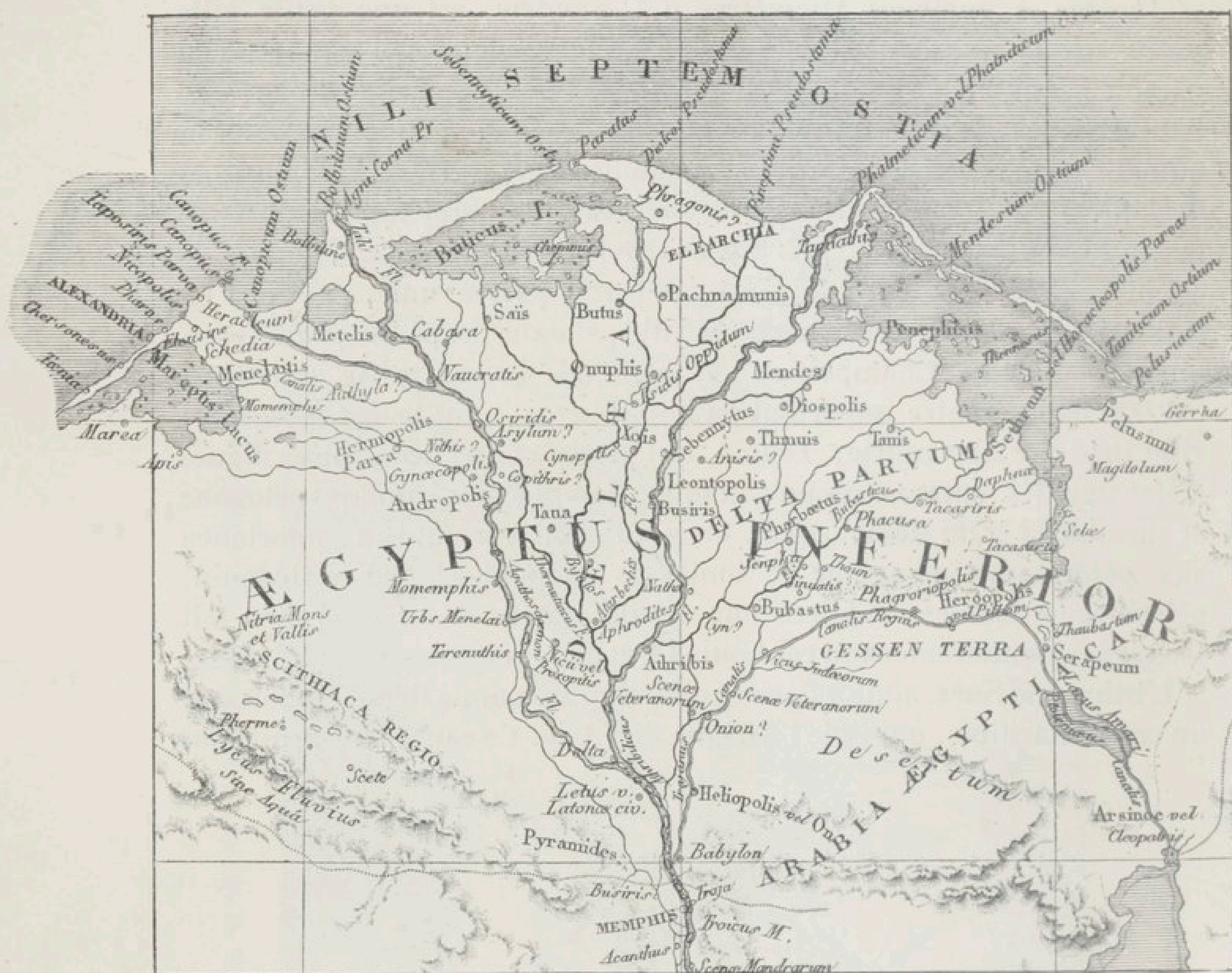
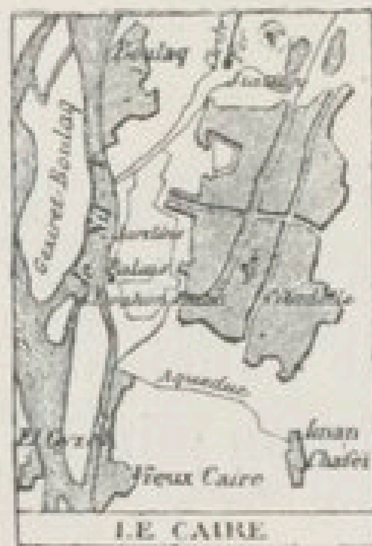


Fig. 259. — Les villes anciennes de la basse Égypte.

Lorsqu'on a abandonné le Delta en remontant le Nil, on voit apparaître à droite la chaîne Libyque avec les pyramides de Gizèh, à gauche la chaîne Arabique au pied de laquelle s'étend la ville du Caire.



Le Caire (350,000 hab.), capitale de l'Égypte, est située sur la rive droite du fleuve, à quelques kilomètres du point exact où commence le Delta. Gérard de Nerval décrit ainsi l'impression qu'éprouve un voyageur en arrivant au Caire.

« On ne peut rendre que faiblement l'effet de cette perspective, l'une des plus belles du monde ; ce qui surtout saisit l'œil sur le premier plan, c'est l'immense dé-

veloppement de la mosquée du sultan Hassan, rayée et bariolée de rouge, et qui conserve encore les traces de la mitraille française depuis la fameuse révolte du Caire. La ville occupe devant vous tout l'horizon, qui se termine aux verts ombrages de Choubrah; à droite, c'est toujours la longue cité des tombeaux musulmans, la campagne d'Héliopolis et la vaste plaine du désert arabique interrompue par la chaîne du Mokatam; à gauche, le Nil aux eaux rougeâtres, avec sa maigre bordure de dattiers et de sycomores. Boulaq au bord du fleuve, servant de port au Caire qui en est éloigné d'une demi-lieue; l'île de Roddah, verte et fleurie, cultivée en jardin anglais et terminée par le bâtiment du Nilomètre, en face des riantes maisons de campagne de Gisèh; au delà, enfin, les pyramides, posées sur les derniers versants de la chaîne Libyque, et vers le sud encore, à Saccarah, d'autres pyramides entremêlées d'hypogées : plus loin, la forêt de palmiers qui couvre les ruines de Memphis, et sur la rive opposée du fleuve, en revenant vers la ville, le vieux Caire, bâti par Amrou à la place de l'ancienne Babylone d'Égypte, à moitié caché par les arches d'un immense aqueduc, au pied duquel s'ouvre le Calish, qui côtoie la plaine des tombeaux de Karafeh. »

Pénétrons dans la ville à la suite de notre cicérone. Vous voici dans un « inextricable réseau de rues étroites et poudreuses, à travers la foule en haillons, l'encombrement des chiens, des chameaux et des ânes, aux approches du soir dont l'ombre descend vite, grâce à la poussière qui ternit le ciel et à la hauteur des maisons.

« Qu'espérer de ce labyrinthe confus, grand peut-être comme Paris ou Rome, de ces palais et de ces mosquées que l'on compte par milliers? Tout cela a été splendide et merveilleux sans doute, mais trente générations y ont passé; partout la pierre croule, et le bois pourrit. Il semble que l'on voyage en rêve dans une cité du passé, habitée seulement par des fantômes, qui la peuplent sans l'animer. Chaque quartier entouré de murs à créneaux, fermé de lourdes portes comme au moyen âge, conserve encore la physionomie qu'il avait sans doute à l'époque de Saladin; de longs passages voûtés conduisent çà et là d'une rue à l'autre, plus souvent on s'engage dans une voie sans issue; il faut revenir. Peu à peu tout se ferme; les cafés seuls sont éclairés encore, et les fumeurs assis sur des cages de palmier, aux vagues lueurs de veilleuses nageant dans l'huile, écoutent quelque longue histoire débitée d'un ton nasillard. Cependant les *moucharabiehs* s'éclairent : ce sont des grilles de bois, curieusement travaillées et découpées, qui s'avancent sur la rue et font office de fenêtres; la lumière qui les traverse ne suffit pas à guider la marche du passant; d'autant plus que bientôt arrive l'heure du couvre-feu; chacun se munit d'une lanterne, et l'on ne rencontre guère dehors que des Européens ou des soldats faisant la ronde. »

Avec le jour, la vie reparaît, signalée par son grouillement vertigineux. Dans le dédale des ruelles, sous les planches ou les loques tendues de maisons à maisons pour donner de l'ombre, circule une population innombrable : des fellahs en longs voiles indigo, nu-pieds, portant une cruche sur la tête et un enfant sur l'épaule, des Bédouins en burnous, des Arabes dans leurs longues pelisses, des Nubiens en cabans, des Turcs, des Francs, des miryades d'enfants accroupis le long des boutiques et des



Fig. 260. — Quartier de la mosquée de Touloun, au Caire. (Aquarelle de Crapelet.)

maisons, courant et glissant entre les passants, entre les jambes des chameaux et des ânes qui vont et viennent en tous sens. Tout ce monde emplit de son bourdonnement les huit rues principales de la ville, s'engouffre dans les passages ou les mille ruelles qui tombent à chaque pas dans ces grandes artères, faisant de la cité qu'ils parcourent en tous sens un véritable labyrinthe déconcertant pour les étrangers.

Le Caire est une des plus belles villes de l'Orient musulman ; on ne peut guère lui opposer que Constantinople. Si, à l'est, la ville est limitée par des terrains arides et sablonneux, au sud, par une plaine couverte

de décombres qui la sépare du vieux Caire, à l'ouest, des plantations de



Fig. 261. — Carrefour au Caire. (D'après un tableau de L. Mouchot.)

palmiers, d'acacias et de sycomores descendent jusqu'au Nil et produisent des promenades très agréables. Le seul reproche que l'on puisse

adresser au Caire, c'est de suivre Alexandrie dans son goût dépravé pour les constructions européennes. C'est ainsi que des jardiniers ont été demandés dans le temps à M. Haussmann, pour tailler les arbres et planter un parterre à la mode de Paris sur la place de l'Esbekyeh. Des maisons à l'italienne ont été bâties autour de cette même place.

Heureusement, le caractère original de l'Orient ne se laisse pas facilement absorber et se défend en fils légitime du pays qui a conscience de la bonté de sa cause. En somme, le Caire est une ville bien orientale, ou mieux encore, purement sarrasine. L'influence byzantine et syrienne a eu moins de prise sur elle que sur Damas, Alep, etc.

Le Caire est divisé en quartiers faits de nombreuses petites rues courant dans tous les sens et n'ayant qu'une entrée générale fermée tous les soirs. Les différents quartiers empruntent leurs noms soit aux monuments qui les ornent, soit aux corps d'états qu'ils possèdent, soit à la classe de la société qu'ils contiennent. Ainsi il y a le quartier franc derrière la place de l'Esbekyeh, le quartier juif, le quartier grec, le Haret et Touloun (fig. 260), etc.

Descendons dans la rue et tâchons de visiter la ville sans nous égarer, si ce projet n'est pas trop ambitieux. Nous avançons dans la poussière; inondés de lumière, aveuglés par le soleil dans les endroits à découvert où l'on n'a pas suspendu de loques en guise de stores; heurtés partout par la foule, les ânes et les chameaux. Une ruelle coupe à angle droit la ruelle où nous nous trouvons. Nous allons la traverser. Une tête de chameau, suivie d'un long cou, en sort gravement et lentement. La tête a enfin passé; à notre tour. Une seconde tête apparaît, puis une troisième, puis une quatrième, etc.; enfin, tout une caravane. Dans une heure le chemin sera libre... si toutefois des ânes ne viennent pas l'envahir, ce qui n'aurait rien d'étonnant (fig. 261). Mais ce défilé des Thermopyles d'un nouveau genre est libre et nous pouvons avancer. A droite et à gauche s'allonge une double rangée de boutiques où sont entassés pêle-mêle, dans un désordre plein d'imprévu et qui n'est pas sans charme, tous les produits de l'Orient.

Les murs de la plupart des maisons particulières sont recouverts extérieurement et même souvent intérieurement, jusqu'à la hauteur du premier étage, de pierres calcaires molles tirées de la montagne voisine. Ces pierres, d'un coloris légèrement jaune quand on les met en place, brunissent vite à l'air. Les constructions supérieures font saillie sur la rue et reposent sur des piles ou des consoles. Les matériaux employés pour elles sont invariablement la brique et le plâtre. Les fenêtres des femmes, qui dominent le tout, ne laissent qu'un faible espace entre elles et celles qui leur sont opposées dans la rue.

Les portes des maisons sont arrondies par le haut et ornées d'arabesques. Au milieu de la porte on lit fréquemment, dans un compartiment

peint en rouge, cette inscription : « Il (Dieu) est le créateur excellent,

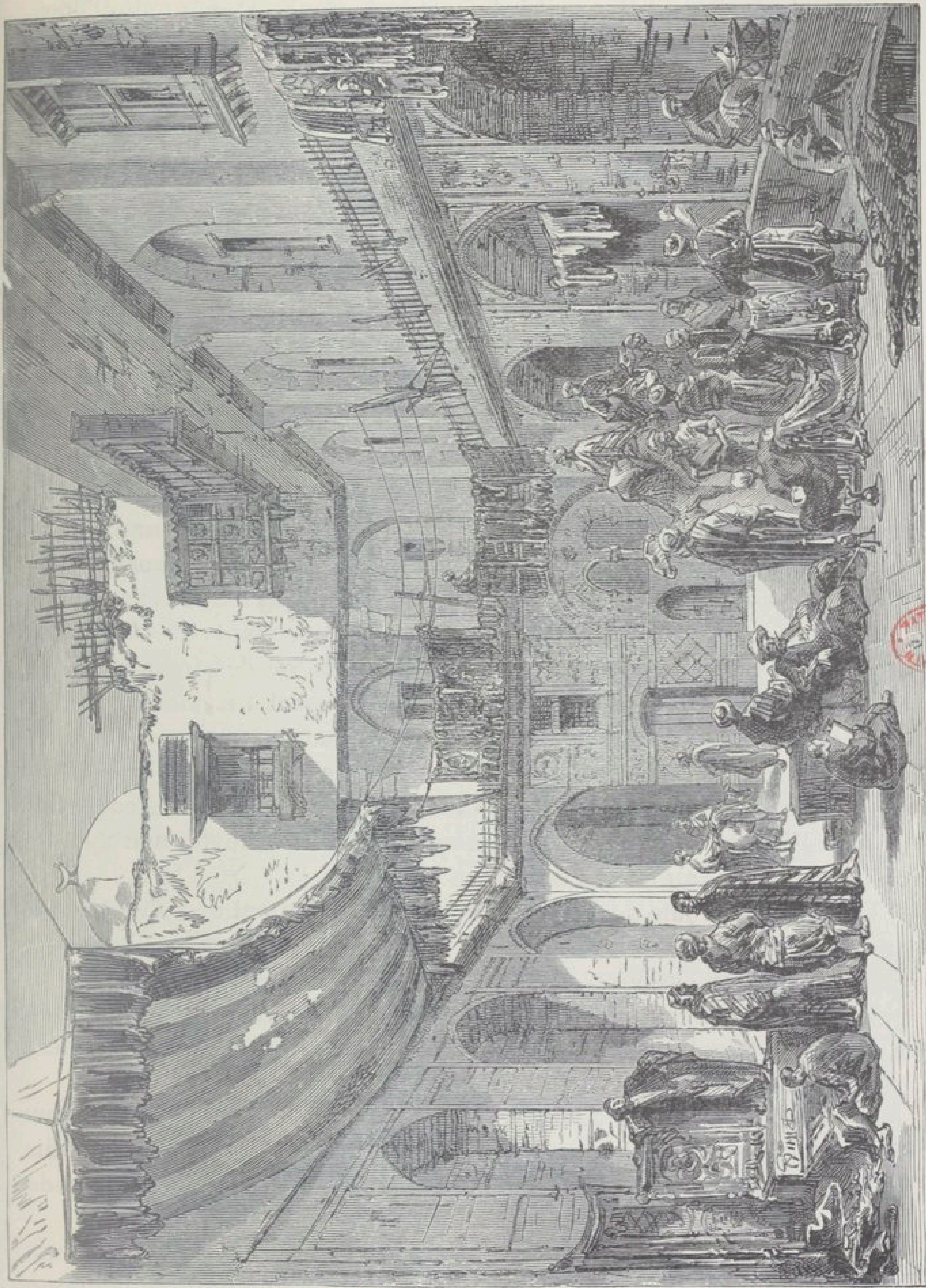


Fig. 262. — Une rue au Caire. (Aquarelle de Crapelet.)

l'éternel. » Le reste de la porte est vert. On trouve aussi devant toutes les maisons une borne pour que l'on puisse monter à cheval ou à âne en

sortant. La vie orientale sépare presque complètement l'existence des hommes de celle des femmes, cependant les maisons du Caire offrent cette particularité qu'elles sont à deux et trois étages. Ce n'est plus l'éternelle petite cour turque autour de laquelle sont disposés les différents corps de logis. Les appartements des femmes sont à l'étage supérieur et, quand ils donnent sur la rue, ils sont munis de fenêtres grillées et garnies de vitraux coloriés, avec des balcons en saillie et en bois taillé à jour. L'aquarelle de Crapelet permet de se faire une idée de l'élévation et de la disposition des maisons du Caire (fig. 262). Les moucharabyehs qui se trouvent dans le haut de la composition indiquent la position de l'appartement des femmes.

Mais obliquons un peu vers la gauche et suivons le groupe bariolé qui s'enfonce sous une voûte, et s'engage dans des ruelles encore plus étroites, plus tortueuses que celles que nous venons de parcourir. De chaque côté de la chaussée, si toutefois l'on peut donner le nom de chaussée au tapis poussiéreux dans lequel nous enfonçons et qui s'élève en nuages grisâtres chaque fois que nous faisons un pas, de chaque côté de la voie les cages de moucharabiehs des maisons surplomblent et procurent l'illusion d'un peu d'ombre. Les groupes se rapprochent de plus en plus et finissent par former une cohue. Nous sommes arrivés en face du Kan-Kalil, un des bazars les plus intéressants du Caire. Les visites aux bazars jouent un grand rôle dans la vie des femmes orientales et leur procure un plaisir qu'elles se refusent rarement. C'est là qu'il faut aller les étudier, tandis que l'animation que leur donne la curiosité, les désirs excités par des étalages, les discussions interminables qui naissent des plus petits achats, enfantent mille poses coquettes et imprévues qui viennent trancher avec l'impassibilité des marchands, calmes et dignes au milieu de tout ce brouhaha.

Le Kan-Kalil date de 1292 et occupe l'emplacement où se trouvaient autrefois les tombeaux des khalifes. Des ventes à la criée y ont lieu à jours fixes. Des employés spéciaux se promènent dans les différentes parties de l'établissement suivis de la foule des acheteurs, et énoncent à haute voix la valeur des marchandises mises en vente ou demandées (fig. 263).

Les cordonniers ont leur bazar, le Kassobet-Ridouân. Un autre appartient à la passementerie : un autre aux armes de tous genres. Les fruits secs et les conserves ont aussi leur domicile. Les étoffes de soie et de coton, les fez s'étalent dans le bazar El-Ghourièh.

Aux femmes les bazars et les bains ; aux hommes le café. Figurons-nous, comme nous la montre Gérard de Nerval, « une humble boutique carrée, blanchie à la chaux, où pour toute arabesque se répète plusieurs fois l'image peinte d'une pendule posée au milieu d'une prairie entre deux cyprès. Le reste de l'ornementation se compose de miroirs égale-

ment peints, et qui sont censés se renvoyer l'éclat d'un bâton de palmier chargé de flacons d'huile où nagent des veilleuses, ce qui est le soir d'un assez bon effet.

« Des divans d'un bois assez dur, qui règnent autour de la pièce, sont



Fig. 263. — Le bazar des tapis dans le Kan-Kalil, au Caire. (Tableau de L. Mouchot.)

bordés de cages en palmier, servant de tabourets pour les pieds des fumeurs, auxquels on distribue de temps en temps d'élégantes petites tasses (*fines-janes*). C'est là que le fellah en blouse bleue, le Cophte au turban noir, ou le Bédouin au manteau rayé, prennent place le long du

mur, et voient sans surprise et sans ombrage le Franc s'asseoir à leurs côtés. Pour ce dernier, le *kahwedji* sait bien qu'il faut sucrer la tasse, et la compagnie sourit de cette bizarre préparation. Le fourneau occupe un des coins de la boutique et en est d'ordinaire l'ornement le plus précieux. L'encoignure qui le surmonte, garnie de faïence peinte, se découpe en festons et en rocailles, et a quelque chose de l'aspect des poêles allemands. Le foyer est toujours garni d'une multitude de petites cafetières de cuivre rouge, car il faut faire bouillir une cafetière pour chacune de ces *fines-janes* grandes comme des coquetiers. »

Les mosquées ont une importance capitale dans la vie des musulmans, aussi le Caire en est-il couvert. La plus ancienne mosquée du Caire est celle d'Amrou, qui fut élevée l'an vingt et un de l'hégire (643 de J.-C.). Mais elle a été tellement agrandie, restaurée après un incendie, et réparée à différentes époques, qu'elle n'est plus ce qu'elle était à l'origine.

La mosquée de Touloun, élevée l'an 877, est considérée comme l'œuvre d'un architecte chrétien, qui la bâtit par ordre d'Ahmed-Bey-Touloun. Elle se compose d'une grande cour environnée de portiques sur trois côtés; le quatrième, qui constitue la mosquée proprement dite, est composé de plusieurs nefs. Les arcades sont en ogives et supportées par des piliers ornés à leurs quatre angles de demi-colonnes engagées avec des chapiteaux arabes. Entre chaque arcade est une petite fenêtre. Les plafonds des portiques sont en charpente et d'une date postérieure à l'édifice. Des entrelacs et des combinaisons de feuilles et de fleurs d'une grande élégance sont tracés sur l'enduit de stuc dont la muraille est revêtue. Le minaret placé à l'angle nord-ouest du parvis est pourvu d'escaliers extérieurs, dont la rampe forme une spirale jusqu'à la dernière galerie, et surmonté d'une coupole.

Mais parmi les 400 mosquées du Caire, celle qu'on s'accorde à regarder comme la plus belle est la mosquée d'Hassan, qui fut élevée au quatorzième siècle. Elle offre à l'intérieur une cour carrée, sur laquelle s'ouvre à chacune des faces une gigantesque arcade ogivale. La fontaine des ablutions, au milieu de la cour, est surmontée d'une large coupole sphérique. On dit que les pierres qui ont servi à élever cette mosquée viennent des pyramides. Mais à l'intérieur le marbre a été prodigué, et la décoration, composée d'inscriptions arabes dessinées en bleu d'outremer, en or, en vert et en rouge, et de sculptures imitant des fleurs et des enroulements de toute sorte empruntés au règne végétal, produit un effet magnifique.

Le Caire possède plusieurs cimetières, dont le plus célèbre est la nécropole de Kaït-Bey, plus connue sous le nom de Tombeaux des Kalifes. Un tableau de Marilhat représente cette nécropole composée d'édifices de la plus pure architecture sarrasine, tombant en ruines pour la plu-

part, mais formant un ensemble vraiment saisissant quand on les contemple au milieu de la plaine déserte où ils s'élèvent (fig. 264).

Les grandes pyramides sont situées aux environs du Caire, à 6 kilomètres du village de Ghisèh. Celle de Chéops est la plus célèbre. Celles de Chéphren, de Mycérinus sont tout à côté, ainsi qu'une multitude de petits monuments de forme pyramidale qui entourent la grande pyramide. La grande pyramide de Chéops forme un carré de 248 mètres

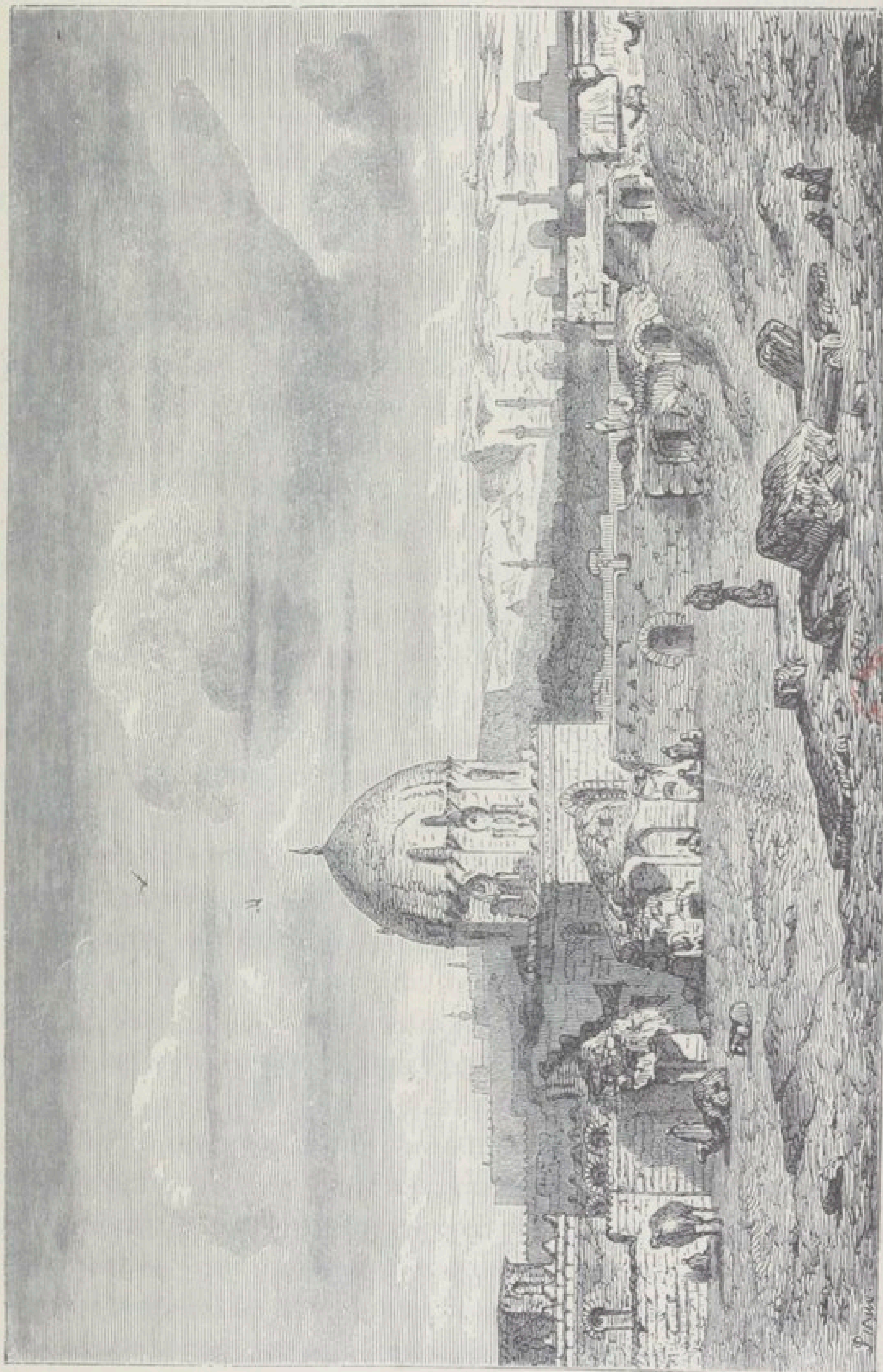


Fig. 264. — Les tombeaux des Kalifes. (D'après un tableau de Marilhat.)

environ : sa hauteur perpendiculaire est de 133 mètres, c'est-à-dire 8 mètres de plus que la coupole de Saint-Pierre de Rome. Il y a 206 rangées de marches en pierre dont la hauteur moyenne est de deux à trois pieds. Les angles correspondent aux quatre points cardinaux. L'entrée est du côté du nord. Des passages étroits conduisent aux chambres intérieures, dont les principales sont celles du roi et de la reine. Ces édifices sont des tombeaux.

Les pyramides sont les monuments les plus gigantesques qui aient été bâtis par les peuples de l'antiquité. Elles avaient leurs faces revêtues extérieurement de dalles polies et parfaitement appareillées. Le nombre des pyramides de Ghiseh est de neuf, deux très grandes et les autres de moindre dimension.

« La main du temps, et plus encore celle des hommes qui ont ravagé tous les monuments de l'antiquité, écrit Volney, n'ont rien pu jusqu'ici contre les pyramides. La solidité de leur construction, et l'énormité de leur masse, les ont garanties de toutes atteintes, et semblent leur assurer une durée éternelle. Les voyageurs en parlent tous avec enthousiasme, et cet enthousiasme n'est point exagéré ; l'on commence à voir ces montagnes factices, dix-huit lieues avant d'y arriver. Elles semblent s'éloigner à mesure qu'on s'en approche ; on est encore à une lieue, et déjà elles dominent tellement sur la tête, qu'on croit être à leurs pieds ; enfin l'on y touche, et rien ne peut exprimer la variété des sensations qu'on y éprouve ; la hauteur de leur sommet, la rapidité de leur pente, l'ampleur de leur surface, le poids de leur assiette, la mémoire des temps qu'elles rappellent, le calcul du travail qu'elles ont coûté, l'idée que ces immenses rochers sont l'ouvrage de l'homme, si petit et si faible, qui rampe à leurs pieds, tout saisit à la fois le cœur et l'esprit d'étonnement, de terreur, d'humiliation, d'admiration, de respect. »

Les pyramides seront toujours un objet d'admiration pour les antiquaires et d'étonnement pour les architectes. Mais leur forme angulaire, qui se découpe sur le ciel d'une façon peu agréable n'est pas faite pour séduire beaucoup les peintres. « Nous arrivons des Pyramides !... écrit Horace Vernet dans une lettre, nous y sommes restés trois jours. Jamais le temps n'a passé si vite, quoiqu'au commencement ces monuments ne m'aient point étonné. Il y a derrière eux ce grand coquin de désert qui est autrement imposant que ces masses de pierres qui ne frappent véritablement que par l'idée des difficultés qu'il y a eu à vaincre et les quarante siècles dont Bonaparte a si ingénieusement parlé. »

Tout à côté des pyramides de Ghisèh, on voit un monument qui n'est pas moins extraordinaire. C'est le grand Sphinx, statue gigantesque taillée dans le roc solide vis-à-vis la pyramide de Chéfren, avec laquelle un passage souterrain établit une communication.

Les pyramides de Sakkarah, moins grandes que celles de Ghisèh, ne

sont pas moins intéressantes au point de vue de l'archéologie. Elles sont précédées par un chemin incliné, taillé dans le roc. La plus grande présentait six étages superposés en retrait, et ayant chacun la forme d'une pyramide tronquée. On voit aussi dans les environs de Sakkarah des puits contenant des momies humaines, et d'autres dans lesquels

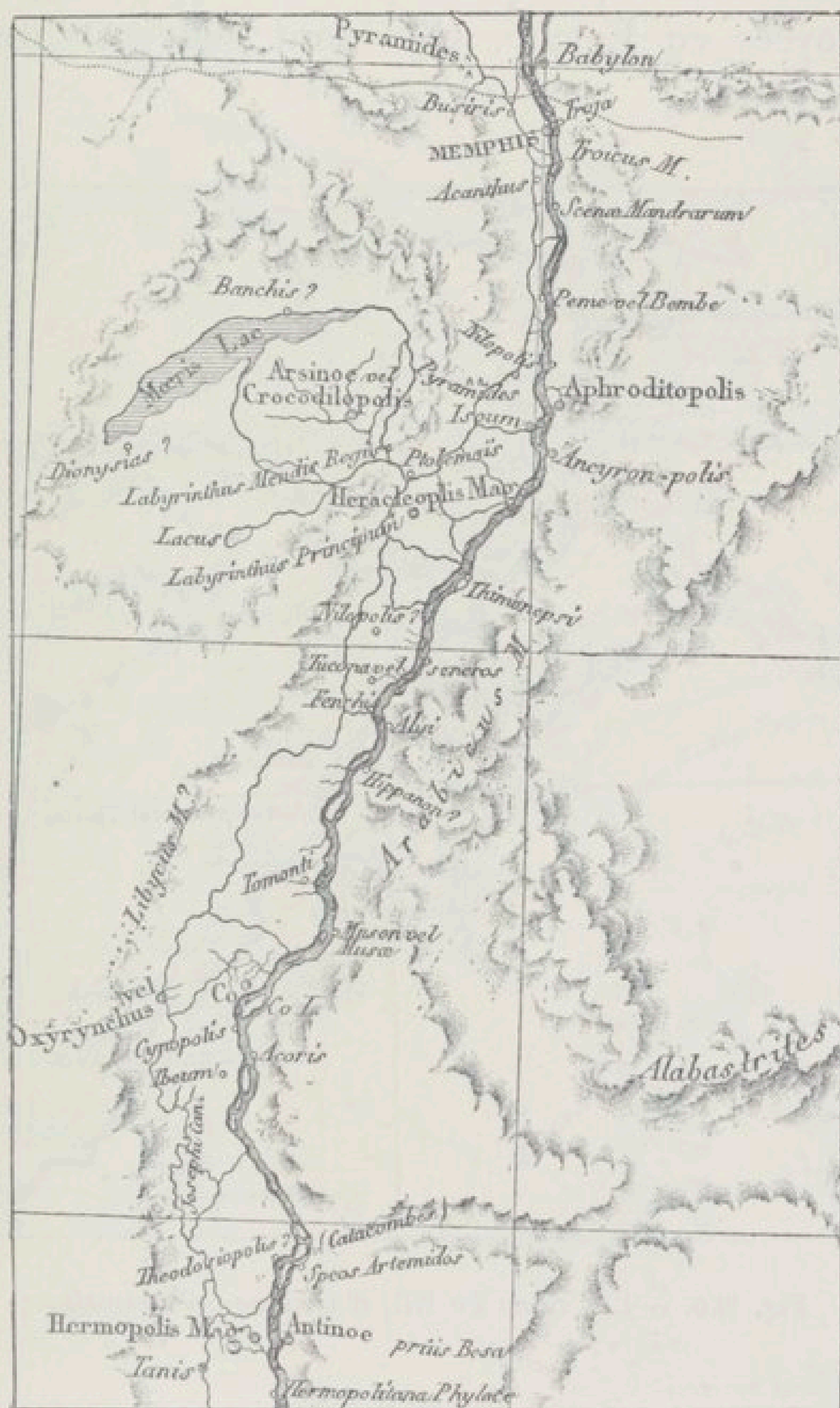


Fig. 265. — Les villes antiques du Nil, de Memphis à Antinoe.

on trouve des momies de divers animaux et principalement d'ibis. Le corps de l'oiseau est soigneusement enveloppé de bandelettes, et dans quelques momies une partie des plumes est restée intacte.

Il faut maintenant s'éloigner un peu du Nil pour visiter les restes, ou plutôt l'emplacement du lac Mœris et du Labyrinthe décrits par Hérodote. Ils étaient situés dans l'Égypte occidentale près de la ville

de *Crocodilopolis*, dont le nom vient du culte qu'on y rendait aux crocodiles (fig. 265).

Un peu avant d'arriver aux ruines d'Antinoe, on trouve, en remontant le Nil, les fameuses grottes tumulaires de Beni-Hassan, dont la construction remonte à la XIIe dynastie, entre 2,500 et 3,000 ans avant l'ère chrétienne. Outre l'intérêt que ces grottes présentent sous le rapport de l'architecture, puisqu'on y voit le type des plus anciennes colonnes employées en Égypte, elles sont couvertes de décorations

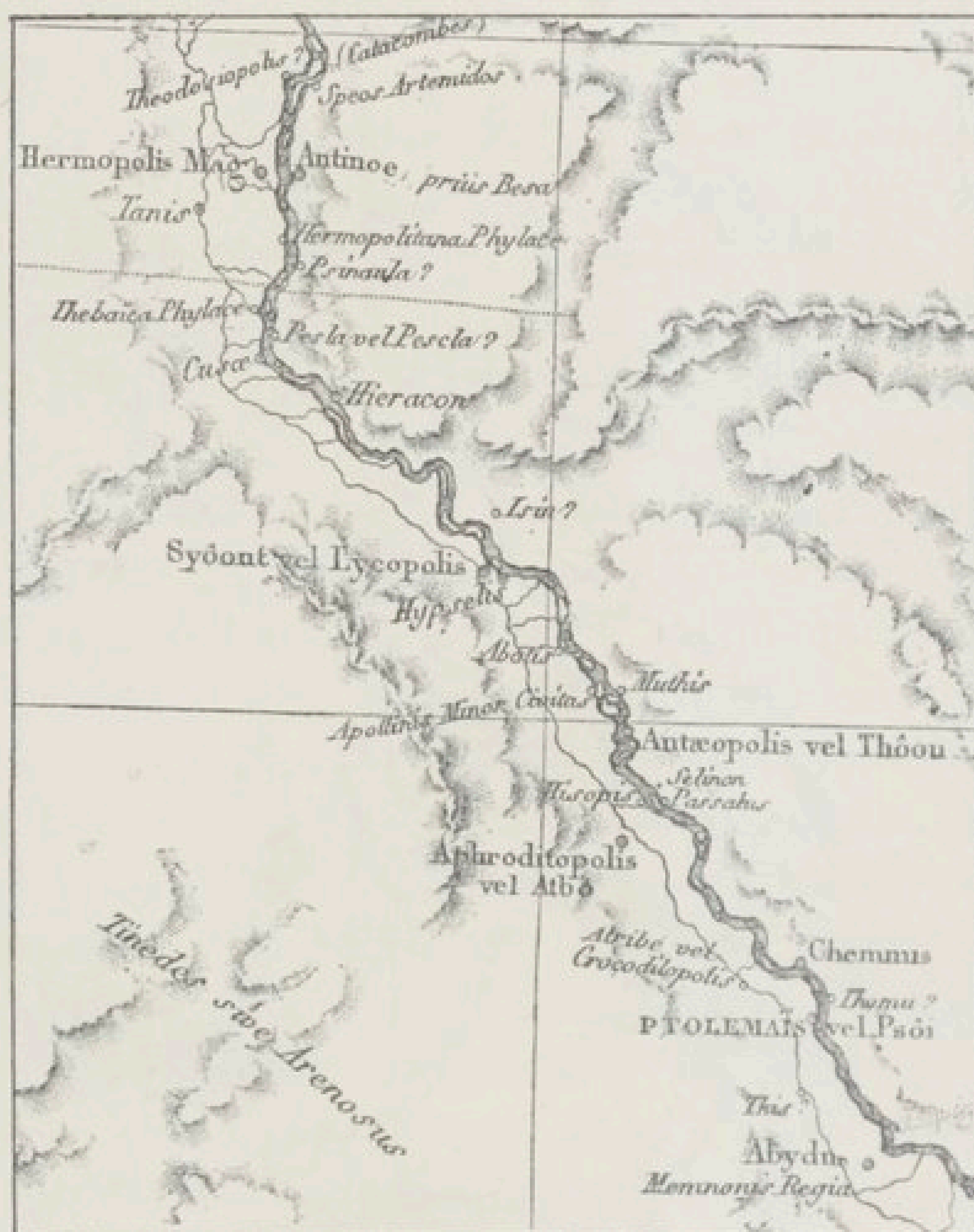


Fig. 266. — Les villes du Nil, d'Antinoe à Ptolémaïs.

peintes sur lesquelles sont retracées les occupations et les amusements des Égyptiens. On y trouve les indications les plus précieuses et les plus imprévues sur la vie intime de ces temps reculés. *Antinoe*, ville romaine bâtie par Adrien en l'honneur de son favori Antinoüs, et *Hermopolis magna*, où, suivant d'anciennes traditions, la lune a fait sa première apparition, lorsqu'elle a commencé à éclairer la terre, avaient conservé des restes importants qui furent signalés par les savants de l'expédition d'Égypte, mais qui se bornent aujourd'hui à des débris à peine reconnaissables.

Antæopolis et *Lycopolis* (Syout) ont gardé peu de vestiges du passé,

mais au-dessus de cette dernière, on trouve des hypogées, connues sous le nom de El-Armanà, et dont la décoration est extrêmement précieuse pour l'histoire religieuse de l'Égypte. On trouve également de ce côté un puits conduisant à des cavernes immenses qui étaient une nécropole de crocodiles (fig. 266).

Après avoir passé à *Panopolis* et à *Ptolemaïs*, villes qui eurent de l'im-

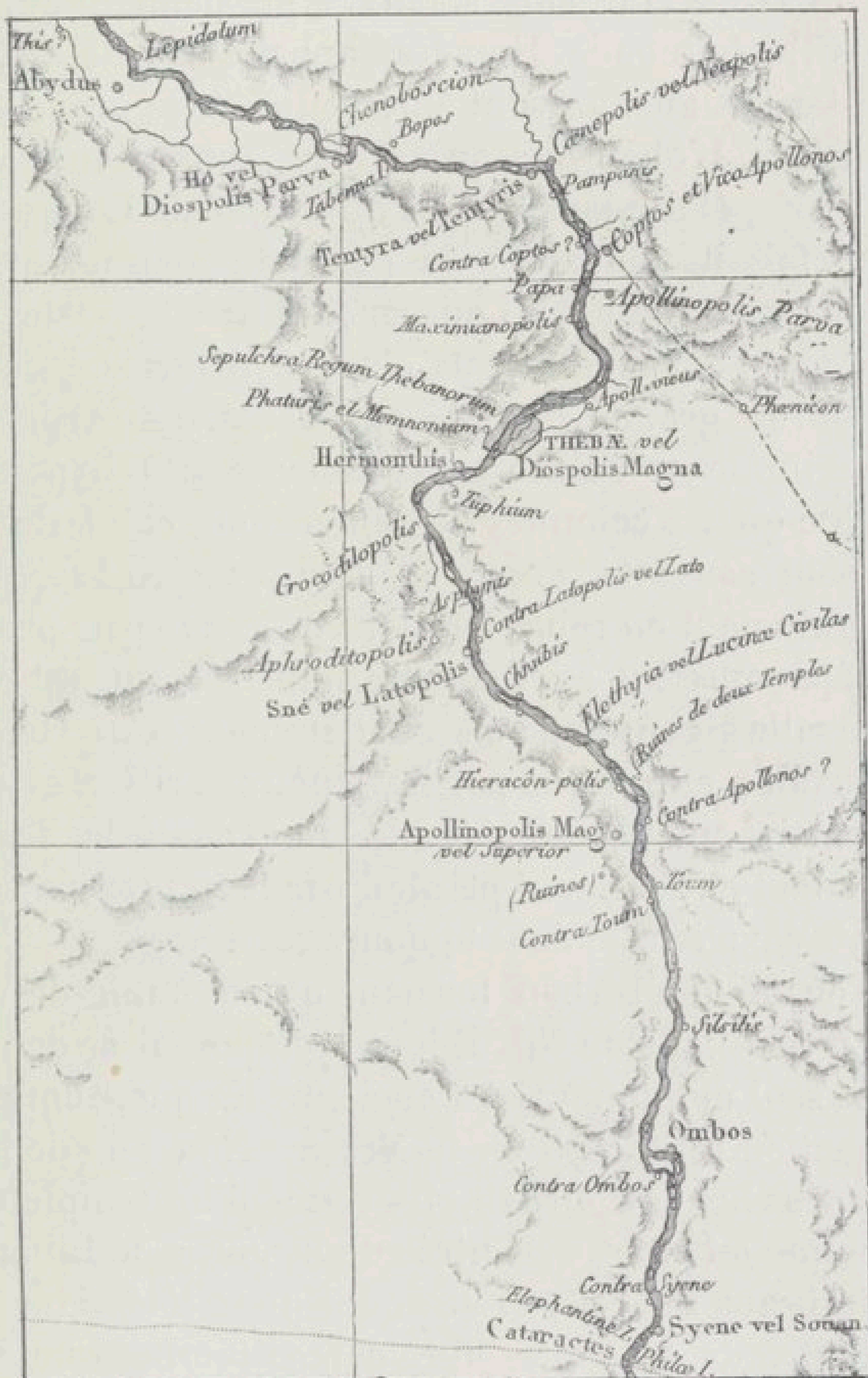


Fig. 267. — Les villes du Nil, de Ptolémaïs à Philæ.

portance sous la domination romaine, mais où il n'est pas resté de monuments, on arrive à *Abydos*. Cette antique ville égyptienne, autrefois très populeuse et célèbre par son sanctuaire d'Osiris, a conservé quelques ruines importantes par leur antiquité, mais extrêmement dégradées.

Tentyris (Denderah), a un temple d'une admirable conservation, qui

remonte à l'époque pharaonique, bien qu'il ait été réparé postérieurement. Ce temple a été complètement déblayé par M. Mariette, qui le considère comme un des monuments les plus précieux de l'ancienne Égypte.

Les restes grandioses de Thèbes, éparses sur les deux rives du Nil, se mêlent dans la vallée du Nil aux cabanes qui forment les quatre villages arabes de Louqsor, Karnak, Médinet-Abou et Gournah (fig. 267). Thèbes, appelée par les Grecs Diospolis Magna, a été pendant quinze siècles la plus grande ville du monde. Homère l'appelle la ville aux cent portes, et tous les historiens anciens sont émerveillés de la grandeur imposante de ses monuments. L'obélisque qui décore aujourd'hui la place de la Concorde, à Paris, était placé en face du temple de Louqsor, à côté d'un autre qui lui faisait pendant à la porte du monument. Une grande avenue de sphinx conduit de Louqsor à Karnak, vaste ensemble de ruines comprenant des monuments élevés à diverses époques en l'honneur d'Ammon, la grande divinité de Thèbes. La partie la plus intéressante de cet immense édifice est la fameuse salle hypostyle qui contient cent trente-quatre colonnes de dimensions colossales. Les fûts de ces colonnes sont couverts, depuis le haut jusqu'en bas, de sculptures qui sont généralement en relief bas dans un creux peu profond et leurs chapiteaux s'épanouissent en fleurs de lotus. Ce qui est remarquable, c'est que cette salle gigantesque était entièrement couverte, en sorte que le jour ne pouvait y entrer que par les fenêtres grillagées dont on voit encore des parties sur un des côtés de la nef centrale. Toutes les salles de l'édifice étaient entièrement peintes, car les sculptures qui décorent les monuments égyptiens étaient toujours colorées.

Les ruines de Médinet-Abou forment un ensemble de constructions situées sur la rive gauche du Nil. Elles se composent de deux temples, et d'un palais, le seul monument de l'ancienne Égypte, auquel on ne prête pas une destination religieuse ou funéraire. Non loin de là on trouve, près du village arabe de Gournah, les restes d'un temple extrêmement ancien. Ce temple est situé à l'entrée de la gorge de Biban-el-Molouk, où sont les tombeaux des rois, creusés des deux côtés dans le versant de la montagne Libyque. Quelques-unes de ces tombes sont extrêmement remarquables par leur décoration. Outre les tombeaux des rois, on trouve dans les environs une multitude d'hypogées qui étaient les cimetières de la population thébaine. Enfin c'est encore sur cette rive du Nil qu'on trouve, mais plus près de Médinet-Abou, les colosses connus sous le nom de statues de Memnon et qui sont des images du roi Aménophis, ce sont les uniques débris d'un temple immense qui fut détruit de fond en comble par des causes inconnues. Le goût du colossal est caractéristique dans l'art égyptien. Les colosses de Memnon ont eu dans l'antiquité une réputation immense. De nombreuses inscriptions

grecques et latines attestent que l'un de ces colosses rendait des sons harmonieux dès qu'il était frappé par les premiers rayons du soleil. Un tremblement de terre l'avait fendu par le milieu : on attribuait à cette

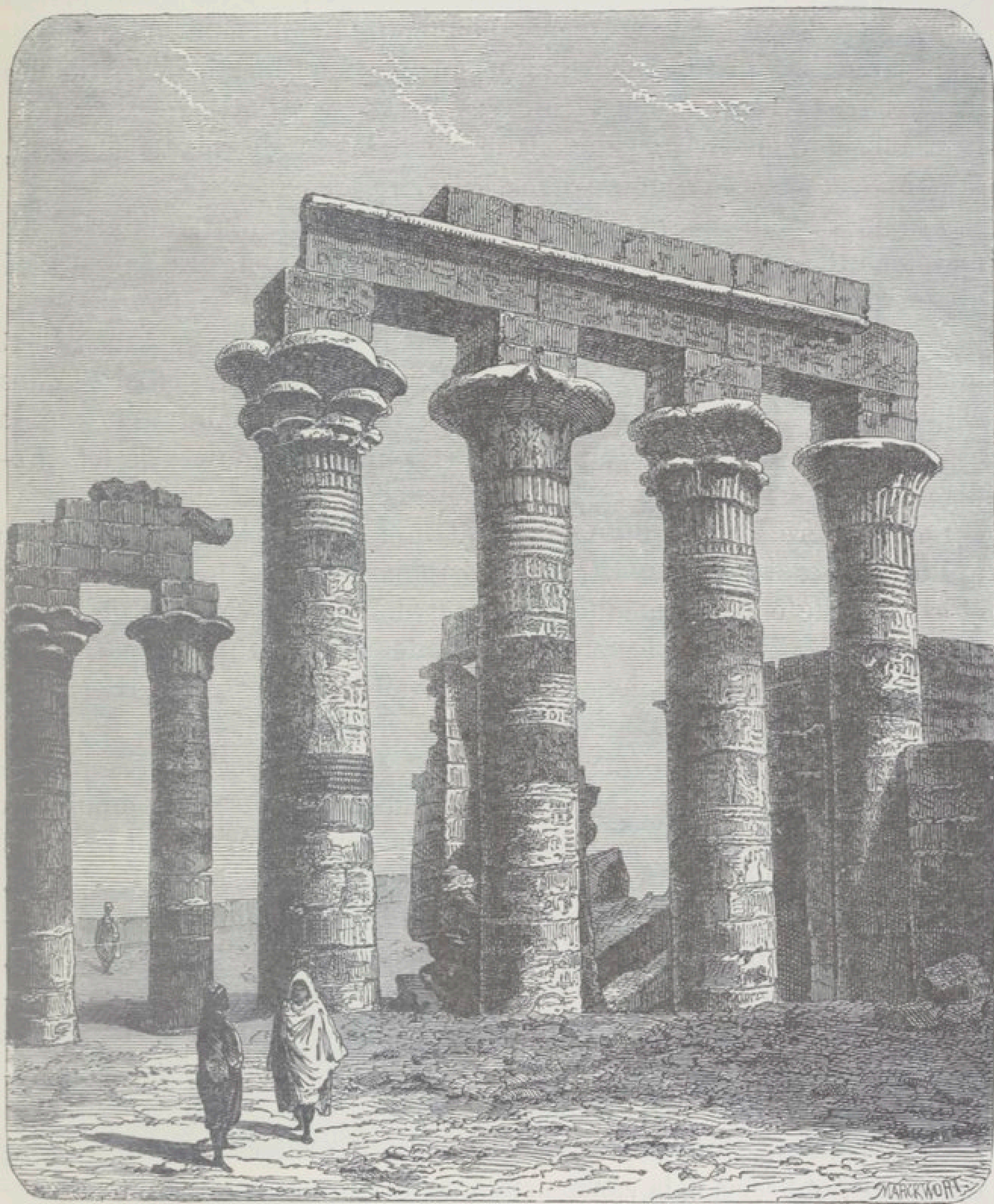


Fig. 268. — Colonnes à Hermonthis.

fente le bruit que rendait la statue quand la chaleur venait sécher subitement l'humidité dont elle s'était imprégnée pendant la nuit. Mais dès que Septime-Sévère eut fait restaurer, au moyen de cinq assises de pierres sculptées, cette statue merveilleuse, elle devint muette, et depuis

ce temps, elle n'a plus fait entendre les sons qui la rendaient si célèbre.

Voici le texte de quelques inscriptions antiques qu'on a pu lire de nos jours sur le colosse de Memnon :

« Cambyse m'a brisée, moi cette pierre que voici, représentant l'image d'un roi de l'Orient. Jadis je possédais une voix plaintive qui déplorait les malheurs de Memnon. Depuis longtemps Cambyse me l'a enlevée. Maintenant mes plaintes ne sont plus que des sons inarticulés et dénués de sens, triste reste de ma fortune passée. »

« Moi, Marcius Hermogène, j'ai entendu la grande voix de Memnon, saluant avec respect sa mère à son lever. »

« Moi, Panion de Sydé, j'avais appris auparavant, mais je sais maintenant pour en avoir été le témoin, ô Memnon, que tu es doué d'une voix. »

« Grands dieux ! quel prodige étonnant frappent mes regards ! C'est quelque dieu, l'un de ceux qui habitent le vaste ciel, qui, enfermé dans cette statue, vient de faire entendre sa voix, et retient tout le peuple assemblé. En effet, jamais mortel ne pourrait produire de tels prodiges. »

Le première localité digne d'intérêt que l'on rencontre après avoir quitté Thèbes est *Erment* (Hermonthis) dont le sol est jonché de débris et où il reste encore quelques colonnes debout (fig. 268). *Esneh*, une des villes relativement les plus importantes de la haute Égypte, paraît répondre à l'ancienne Latopolis. On y voyait les restes de deux temples anciens dont les ruines ont été détruites récemment.

El-Kab, sur l'emplacement d'Elethya, est une localité très importante par ses hypogées de l'époque phaaronique. Les très nombreux bas-reliefs peints qui en décorent les parois, sont extrêmement précieux par les renseignements qu'ils fournissent sur la vie privée des Égyptiens. On y voit notamment des scènes de la vie agricole, qui sont probablement les plus anciennes représentations connues sur la vie des champs.

Edfou, gros village arabe, dont les maisons sont bâties sur l'emplacement d'Apollinopolis Magna, montre des ruines très importantes par leur conservation. Le temple principal, bien que de style phaaronique, a été élevé sous les Ptolémées.

Gébel-Silsileh, dont les vastes carrières, exploitées par les anciens Égyptiens, ont servi à la construction de nombreux monuments, a conservé quelques excavations avec des bas-reliefs et des inscriptions.

Ombos, dont les débris occupent une assez vaste étendue, possède un temple dont l'origine doit être fort ancienne, mais qui a été en partie rebâti par les Ptolémées.

Assouan ou Syène, où les géographes anciens prenaient le point de départ des méridiens avec lesquels ils mesuraient la terre, n'a pas laissé de monuments du passé.

Éléphantine avait encore au temps de l'expédition d'Égypte plusieurs temples qui n'existent plus. On y trouve pourtant encore un quai de

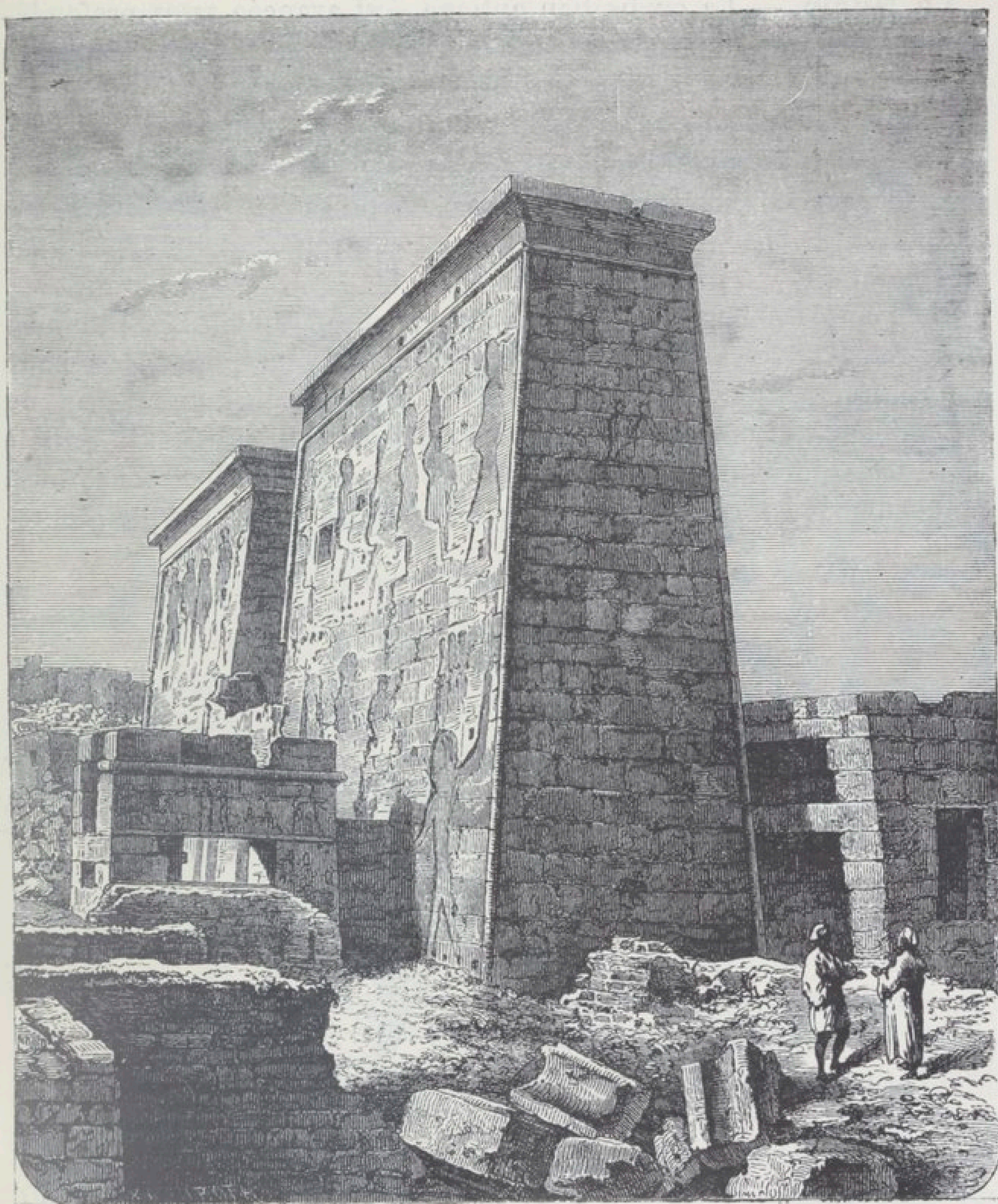


Fig. 269. — Pylones dans les ruines de Philæ.

l'époque romaine, ainsi qu'un escalier qui servait à mesurer la croissance du Nil.

Philæ, île très vénérée des sectateurs d'Isis, qui y trouvèrent un refuge contre le christianisme envahissant, possède deux beaux temples d'une excellente conservation ; quoique bâtis dans le style pharaonique,

ils ne remontent pas plus haut que les Ptolémées (fig. 269). On y voit également un arc de triomphe élevé sous Dioclétien.

La Nubie. — La civilisation antique s'est avancée assez profondément dans l'intérieur de l'Afrique, puisqu'on en trouve des traces jusqu'en Abyssinie. Les temples d'Ibsamboul sont les monuments les plus importants qu'on ait trouvés en Éthiopie. Les deux temples élevés par Ramsès II sont creusés dans le rocher et décorés de colosses adossés à sa surface. L'intérieur se compose de plusieurs salles ornées de sculptures : les bas-reliefs de la grande salle retracent les expéditions du Pharaon.

Sur l'emplacement de l'ancienne *Méroé*, qui fut capitale de l'Éthiopie, on a retrouvé les traces d'environ quatre-vingts pyramides, beaucoup moins grandes que celles de Memphis. Elles se distinguent par un appendice en forme de pylone qui est placé devant l'entrée. On signale aussi des ruines importantes à Saga, à Soleb et à Wadi-Seboua, mais c'est seulement à partir de Philæ que l'on entre dans l'Égypte proprement dite.



L'ASIE

CHAPITRE PREMIER

LE SOL ET LES PAYS DU NORD.

Relief du sol. — L'Asie ancienne. —La Sibérie. — Le Turkestan. — Transcaucasie.



elief du sol. — L'Asie est séparée de l'Afrique par l'isthme de Suez et touche à l'Europe par la chaîne du Caucase et celle des monts Ourals. Au nord elle confine à l'océan Glacial, dont la navigation était regardée comme impraticable avant le dernier voyage du professeur Nordenskiold. Ce savant voyageur, parti du cap Nord, en Norvège, a longé par mer les côtes septentrionales de la Sibérie pendant les années 1878-1879 et est revenu en Europe par les mers qui baignent le Japon et les Indes. La côte de l'océan Glacial, généralement basse et marécageuse, n'offre qu'à de rares intervalles des rochers ou des écueils. A son extrémité orientale, cette côte tourne légèrement au sud et s'ouvre pour laisser le passage au détroit de Behring, qui sépare l'Asie de l'Amérique. Ce détroit est gelé pendant une grande partie de l'année, ce qui a permis aux peuplades boréales de traverser sans trop de difficultés d'un continent à un autre.

Sur l'océan Pacifique se projette la presqu'île du Kamtchatka, puis celle de Corée, à l'est de laquelle sont les îles du Japon. La mer longe ensuite les côtes de la Chine et de l'Indo-Chine, traverse le détroit de Ma-

lacca, qui sépare l'Asie de Sumatra, prend le nom de mer des Indes, en contournant l'Indoustan, baigne l'Arabie en formant le golfe Persique et la mer Rouge, et communique avec la Méditerranée par le canal de Suez. Les côtes occidentales de l'Asie s'étendent le long de la Méditerranée, de la mer Noire et de la mer Caspienne, qui est entourée de terres de tous côtés et touche à la fois l'Asie et l'Europe.

Le centre de l'Asie forme un vaste plateau, ou plutôt une succession de plateaux, coupés d'arêtes montagneuses et s'abaissant graduellement vers le nord. Ces plateaux généralement stériles, parcourus par des hor-

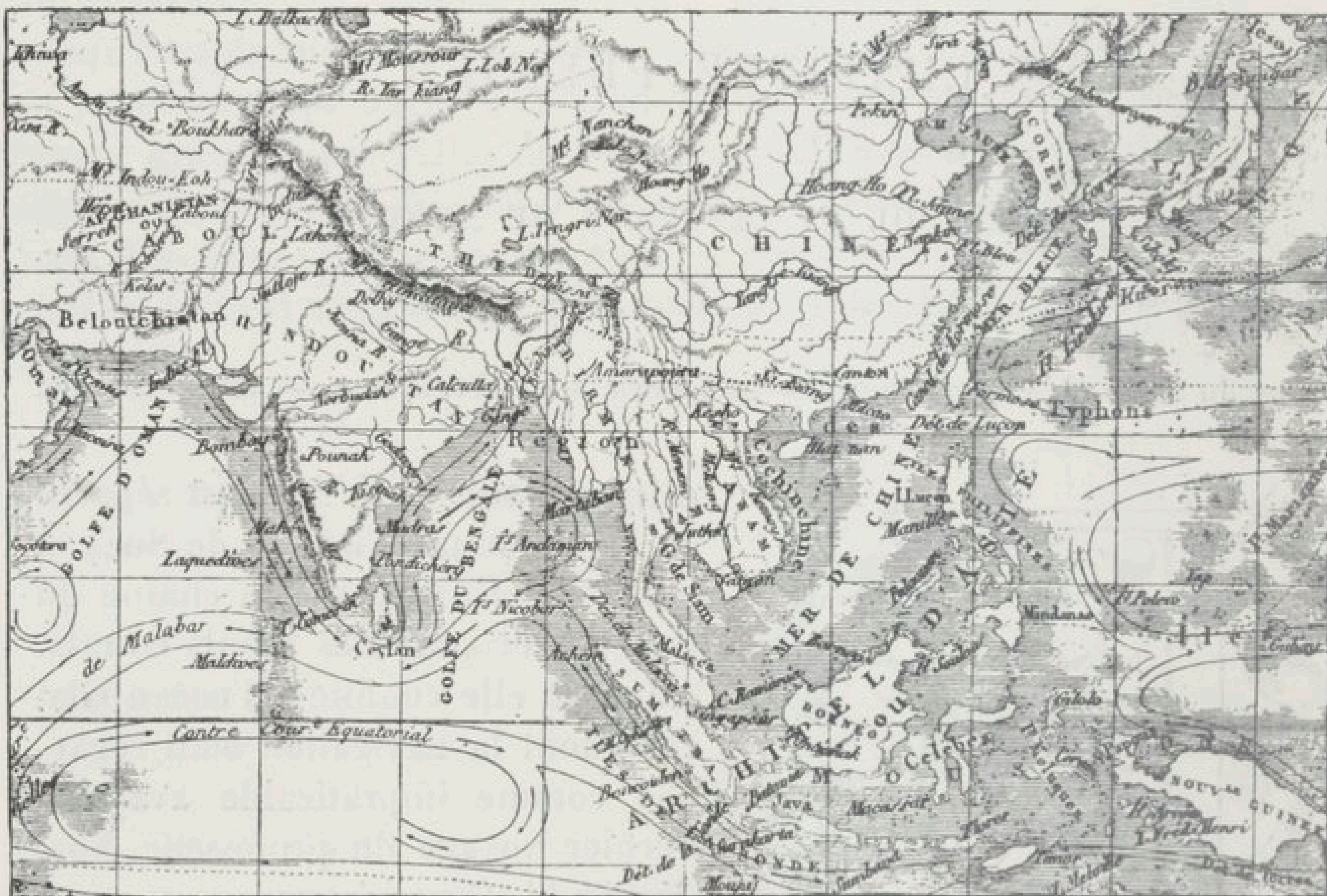


Fig. 270. — L'Asie orientale.

des nomades, se terminent au nord par des plaines glacées et presque inhabitées. Au sud, des chaînes inaccessibles se dressent comme des murailles, et ont toujours rendu les communications, entre les peuples qui habitent l'Asie méridionale et ceux qui occupent les parties centrales, extrêmement difficiles, et même impossibles dans beaucoup d'endroits. Cette conformation du sol explique la marche de la civilisation qui a pris un très grand développement dans certaines contrées du midi, sans jamais pouvoir se déverser sur d'autres contrées souvent très rapprochées, mais tenues dans l'isolement par un obstacle infranchissable. Ainsi l'art antique, qui s'est élevé si haut dans les vallées du Tigre et de l'Euphrate, et dans l'Asie Mineure, n'a jamais dépassé la chaîne du Caucase. De même les populations qui ont couvert l'Inde de monu-

ments, ont toujours été arrêtées par les montagnes de l'Hymalaya, au-delà desquelles on ne trouve aucune trace de leur influence, et aucun indice d'une fréquentation quelconque entre elle et les habitants du nord. Enfin, dans la partie orientale de l'Asie, le sol s'abaisse pour former les grandes plaines de la Chine où s'est développé un art tout à fait spécial (fig. 270).

La civilisation s'est principalement développée sur les côtes et le long des grands fleuves qui coulent généralement vers le sud, comme l'Euphrate, le Tigre, l'Indus, le Gange et le Cambodge. La Chine doit à deux de ses principaux cours d'eau, le fleuve Jaune et le fleuve Bleu, d'avoir pu reculer son activité productrice jusqu'à des endroits fort éloignés de la côte. Mais les autres grands fleuves de l'Asie, ceux qui arrosent les contrées septentrionales, comme l'Amour, la Léna ou l'Iénisséï, n'ont, malgré l'immensité de leur cours, exercé aucune influence sur la marche des beaux-arts, auxquels les contrées qu'ils traversent sont toujours demeurées à peu près étrangères.

L'Asie ancienne. — Une ligne qui partirait de la mer Caspienne pour aboutir au détroit de Malacca tracerait assez exactement la limite des contrées de l'Asie dont les anciens ont eu connaissance. Mais la civi-

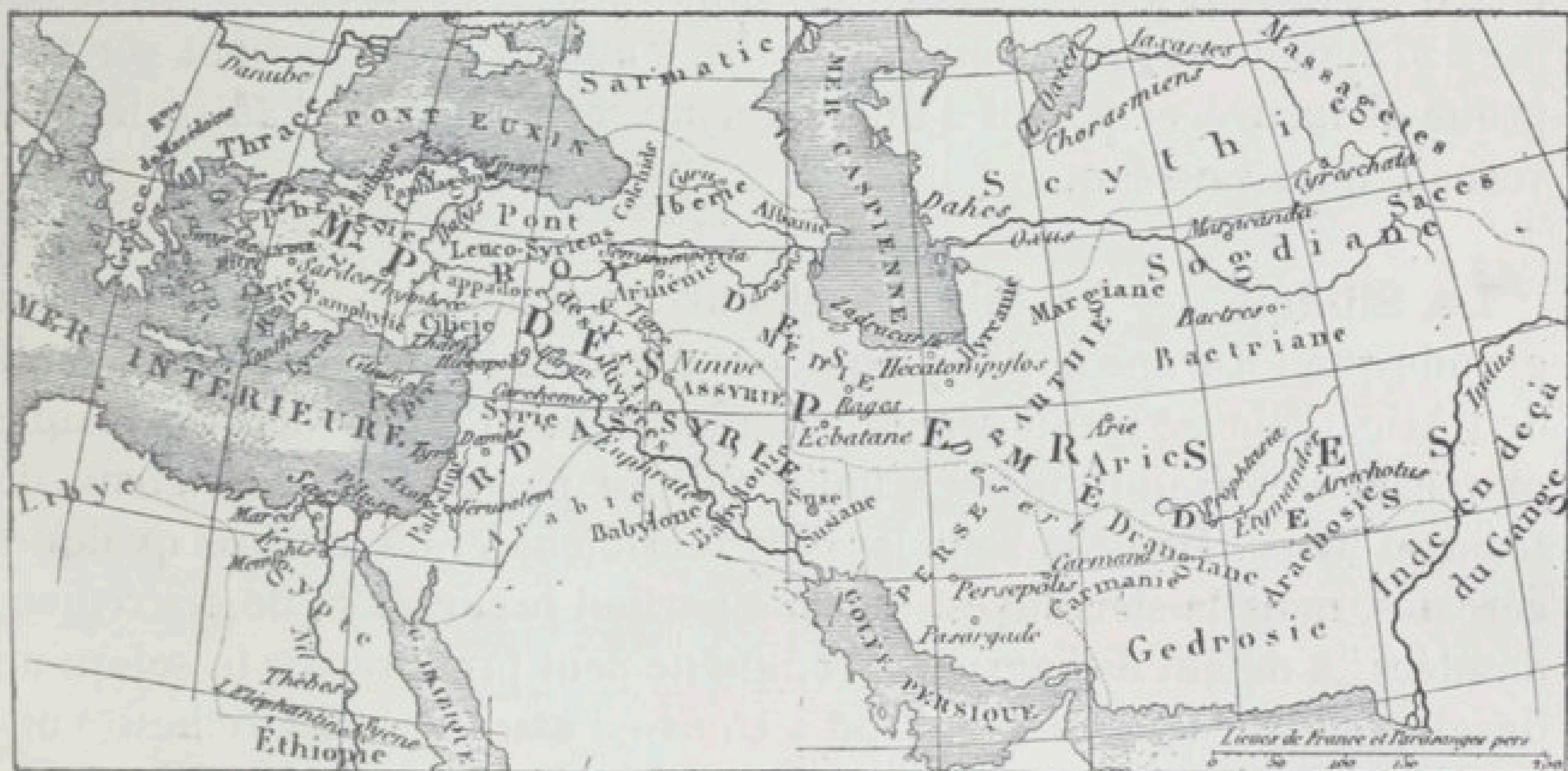


Fig. 271. — Ancienne Asie.

lisation antique, dans le sens classique que nous attachons à ce mot, n'a embrassé qu'un territoire beaucoup plus restreint : elle ne s'est pas étendue au delà des pays qui forment aujourd'hui la Turquie d'Asie et la Perse. C'est dans ces pays que la Bible place le berceau du genre humain (fig. 271).

La plus grande incertitude règne sur les débuts des monarchies asia-

tiques. Sémiramis et Ninus, que les historiens grecs présentent comme les fondateurs de l'ancien empire d'Assyrie, sont regardés aujourd'hui comme des personnages mythologiques. On a des données plus positives sur la formation du royaume de Médie et sur celle du second empire d'Assyrie, mais l'histoire ne présente un caractère de certitude nettement déterminé qu'à partir de la domination des Perses sur l'Asie occi-



Fig. 272. — Médaille d'Adrien.

dentale. C'est le moment décisif de la lutte entre l'Asie et l'Europe, entre l'Orient et l'Occident. Elle se termine militairement par la conquête d'Alexandre, et ensuite par celle des Romains, dont la puissance toutefois ne parvient pas à franchir l'Euphrate. Une médaille d'Adrien (fig. 272) montre l'Asie sous les traits d'une matrone debout sur une proue de navire, et tenant d'une main un serpent et de l'autre le gouvernail d'un vaisseau.

La Sibérie. — La Sibérie est une vaste contrée, beaucoup plus grande que l'Europe entière et qui occupe toute la partie septentrionale de l'Asie. Elle est composée en grande partie d'interminables plaines marécageuses et impropres à toute culture par suite de la rigueur du froid en hiver. Dans la zone la plus méridionale, on cultive quelques céréales, mais la stérilité est presque partout le caractère de ces régions désolées; à défaut de l'agriculture, qui ne peut prendre sur le sol qu'un développement assez restreint, on y trouve d'assez grandes richesses minières. L'exploitation de ces mines forme, avec le commerce des fourrures, la principale et presque la seule industrie du pays.

La Sibérie, coupée par de très grands fleuves, possède peu de hautes montagnes : ce qui lui donne sa physionomie particulière, ce sont les steppes, dont Elysée Reclus donne la description suivante :

« On sait combien est sinistre l'aspect des steppes au milieu de l'hiver, alors que tout est caché sous la neige et que le vent glacial soulève cette blanche mer en flots et en tourbillons; mais dans la la saison la plus joyeuse de l'année, l'immense étendue de sable blanc

et d'argile rougeâtre, où croissent çà et là des armoises et des euphorbes



Fig. 273. — Escorte de Cosaques. (Dessin de Raffet.)

aux feuilles de teintes sombres, est aussi d'un aspect effrayant. Le terrain

que l'on traverse en char au grand galop des chevaux apparaît comme une nappe couleur de feu rayée de longues lignes grises. De distance en distance, on traverse péniblement un ravin creusé dans le sol par les eaux torrentielles des orages, puis on contourne quelque marécage aux eaux blanchâtres et floconneuses entrevues à travers une forêt de roseaux. Dans le lointain, une lisière de salicornes rouges de sang révèle une mare saline, et tout à l'extrême horizon, des nuages pesants, étagés en longues assises, indiquent le rivage de la mer. Le sol répercute une intolérable chaleur. En même temps la brise, attirée comme par un foyer d'appel à la surface brûlante des steppes, soulève devant elle des tourbillons de poussière ; à côté du char, on voit des débris de plantes desséchées bondir étrangement par milliers et par millions ; roulés en boules par le vent, ces *coureurs de steppes* luttent de vitesse en rasant la terre, et se pourchassent furieusement en faisant des sauts de plusieurs mètres : on dirait des êtres vivants entraînés dans quelque course démoniaque. A la fin de chaque étape, on s'arrête un instant devant une misérable cabane à demi enterrée dans le sable. On entrevoit une figure humaine aux yeux hagards, aux cheveux en désordre, puis on repart comme un trait pour s'enfoncer de nouveau dans le désert. »

La Sibérie est le lieu de déportation du gouvernement russe : c'est là que pendant bien longtemps il a exilé les Polonais qui avaient tenté de s'insurger contre son autorité, et c'est encore là qu'il déporte aujourd'hui les nihilistes qui veulent le combattre. Le dessin de Raffet représenté sur la figure 273 montre une troupe de cosaques, escortant un charriot qu'on aperçoit devant eux et qui renferme peut-être quelques exilés, condamnés à passer le reste de leur existence dans ces tristes contrées.

La population sédentaire de la Sibérie est très clairsemée ; on y trouve pourtant quelques villes situées à d'énormes distances les unes des autres. *Tobolsk* (20,000 hab.) est la capitale de la Sibérie occidentale : c'est la seule ville de la contrée qui ne soit pas construite exclusivement en bois, quoique ce mode de construction y soit dominant. On y voit quelques édifices, des églises, la bourse, le théâtre : il y a aussi un jardin botanique dans lequel on a essayé plusieurs fois de faire pousser les arbres fruitiers de l'Europe. Il a fallu renoncer à ce luxe parce qu'ils mouraient toujours ; on s'est décidé à en faire peindre sur les murailles pour donner une idée de leur configuration lorsqu'ils sont à l'état d'arbres, car les serres renferment une collection de plantes assez complète.

Yrkoutsk (30,000 hab.), située près des frontières de l'empire chinois, est le centre d'un commerce assez considérable. *Tomsk* et *Pétropowlosky* sont après les villes dont nous venons de parler les principaux centres de population de la Sibérie.

Le Turkestan. — On donne le nom de Turkestan à une vaste contrée bornée au nord par la Sibérie, au sud par la Perse et le Caboul, à l'ouest par la mer Caspienne, à l'est par l'empire chinois. Ce pays comprend la Sogdiane et la Bactriane des anciens ; c'est de là que sont partis les Huns pour dévaster l'occident, et les Turcs pour subjuguer l'orient. On lui donnait autrefois le nom de Tartarie indépendante, mais aujourd'hui la plus grande partie appartient aux Russes, au moins nominalement. Située entre des populations très différentes par la langue, le costume, le culte et les mœurs, cette contrée est comme un vaste carrefour où se rencontrent avec les Tartares, qui forment le fond de la population, des Chinois, des Mongols, des Hindous, des Afghans,



Fig. 274. — Chariot. (Dessin de Raffet.)

des Persans et des Russes. Pendant le moyen âge ce pays fut le rendez-vous de toutes les caravanes qui se rendaient d'Europe en Asie ; il avait alors des villes florissantes. Mais, depuis que le commerce maritime a remplacé les anciennes routes de terre, les villes qui s'enrichissaient par le commerce de transit, bien plus que par leur industrie propre, sont tombées dans une complète décadence, et, comme le sol est presque partout d'une stérilité absolue, l'agriculture n'a jamais pu y devenir florissante. Les caravanes de la Chine et du Thibet viennent encore débiter leurs produits sur les marchés russes, mais le commerce n'a pas la dixième partie de l'importance qu'il avait autrefois.

Il y a deux sortes de populations dans le Turkestan : les nomades et les sédentaires. Les nomades, qui appartiennent pour la plupart à la race des Tartares Kirghis, sont essentiellement pasteurs et leurs mœurs rappellent un peu celles des Bédouins de l'Afrique. Leurs tentes, dont

la forme est celle d'une demi-sphère, sont faites avec un treillis de bois couvert de feutre, et sont pourvues, dans la partie supérieure, d'une ouverture ronde qui peut se fermer à volonté et qui sert à donner de l'air quand il fait chaud, et à laisser passer la fumée quand on fait du feu dans la tente. Lorsque la horde nomade veut se transporter à une autre place, on enlève les tentes et on les place sur le dos des chameaux. Ces chameaux, qui ont deux bosses sur le dos, s'emploient aussi pour traîner



Fig. 275. — Kirghis.
(D'après les types exposés par la Société des amis des arts de Moscou en 1878.)

des petits chariots, faits la plupart du temps en osier et dans lesquels on place les objets que les nomades vont vendre dans les marchés qui se tiennent dans les villes. La figure 274 reproduit un dessin de Raffet d'après un de ces charriots. Les Kirghis ont aussi quelquefois pour montures des ânes, comme le montre la figure 275 qui représente un marchand de volailles.

Les déplacements des hordes ont généralement lieu en été, car, pendant la saison froide, l'amoncellement des neiges rendrait la plaine

absolument impraticable. Les Kirghis sont excellents cavaliers ; leur costume est fort ample, comme celui de tous les orientaux. Comme ils habitent un pays froid, ils portent souvent plusieurs robes l'une sur l'autre. Ces robes sont ouvertes sur le devant, et celle qui recouvre les autres est recouverte d'une large ceinture, dans laquelle ils mettent un petit sac contenant un briquet, de l'amadou et du tabac. Ils se coiffent d'un bonnet



Fig. 276. — Derviche du Turkestan.
(D'après les types exposés par la Société des amis des arts de Moscou, en 1878.)

rond à pointe par-dessus lequel, quand le froid est rigoureux, ils ajoutent une grosse fourrure (fig. 276). Les femmes portent une grande robe tombant jusqu'aux pieds, sur laquelle elles posent un grand manteau à manches qui leur recouvre entièrement le corps. Elles ne sortent que voilées, comme on le voit sur la figure 277.

Le Turkestan, où l'on trouve d'immenses espaces inhabités, possède aussi quelques villes importantes.

Boukhara (150,000 hab. ?), place de commerce où les Russes échangent leurs draps contre les soies de la Perse, possède plusieurs grands bazars

dont l'un est occupé presque exclusivement par des banquiers et des changeurs hindous. Cette ville a remplacé comme importance l'ancienne ville de *Samarkand*, ville historique, qui fut très florissante au moyen âge, et qui mérite de nous arrêter un moment.

Samarkand (35,000 hab.) se compose, comme presque toutes les villes de l'Orient, d'une cité où se trouve la forteresse entourée par une agglo-



Fig. 277. — Femme du Turkestan.
(D'après les types exposés par la Société des amis des arts de Moscou, en 1878.)

mération confuse de masures en terre séchée au soleil. Peu de jardins, à peine quelques arbres. Les seules promenades sont les rues des bazars. Autour de la grande place de la ville, une des plus belles de l'Asie, s'élèvent trois médressés couverts de briques émaillées comme les minarets des mosquées. Un des monuments les plus célèbres de Samarkand est la mosquée de Gour-Emir, qui renferme le tombeau de Tamerlan. Elle date de la grande époque de Samarkand. Sa coupole est particulièrement remarquable. Dans la salle centrale est la tombe du grand conquérant mongol, qui y repose en compagnie de ses fils. Une autre



Fig. 278. — Soldat circassien. (D'après une aquarelle de Fortuny.)

contient les tombes de ses femmes et de ses filles. Samarkand tombe en ruines; ses monuments, qui appartiennent au style persan, disparaissent un à un sous les regards calmes et indifférents des musulmans.

Bactres, capitale de l'ancienne Bactriane, n'a pas laissé de ruines. — *Khiva* et *Taschkend* sont importantes, surtout comme stations militaires.

Transcaucasie. — On entend par Transcaucasie les contrées qui occupent les vallées intérieures du Caucase et celles qui sont situées sur le versant méridional de cette chaîne de montagnes. Ce pays, qui appartient à la Russie, a changé souvent de limites par suite des guerres avec la Turquie d'Asie.

« En parcourant le Transcaucase, écrit Artamof, on passe de surprise en surprise, de contraste en contraste. Rien de pareil ne se rencontre ailleurs ; c'est une suite continuelle d'accidents imprévus. Aux monts abrupts succèdent des vallées riantes ; de la zone tempérée on passe à la zone torride. Ici des bergers nomades abritent leurs innombrables troupeaux sous des forêts séculaires; là des steppes sans bornes, des déserts de sable où ne se montre pas une âme vivante ; à droite une montagne aride, chauve, manquant d'ombre et de fraîcheur; à gauche des oasis pleines de charme, qu'arrosent des ruisseaux limpides où abondent les plantes aromatiques, des champs fertiles où ondulent les moissons dorées, d'admirables vignobles, des plantations de mûriers sans fin, des cotonneries qui rivalisent avec celles de l'Amérique du Nord, des rizières éclatantes qui se découpent sur l'horizon. »

La Circassie et la Géorgie, qui occupent les parties montagneuses du Caucase, sont habitées par des peuples de races très diverses. Les Circassiens sont en général extrêmemeut belliqueux, et ce n'est qu'après des luttes acharnées que les Russes ont pu s'établir dans leur pays d'une manière définitive. Les princes musulmans ont souvent à leur service des Circassiens mercenaires, et ces soldats sont en général vêtus de la manière la plus riche et la plus pittoresque. C'est un de ces personnages que Fortuny a représenté dans la peinture que reproduit la figure 278. Quant au casque du moyen âge que l'on voit sur la figure 279, il porte des caractères arabes et provient probablement d'une fabrique de Damas. Mais il a appartenu à un chef circassien et fait partie de la riche collection réunie au Kremlin et qu'on désigne sous le nom de trésor impérial de Moscou.

Les femmes circassiennes ont dans tout l'Orient une grande réputation de beauté. Cette réputation paraît justifiée pour les traits du visage, qui sont en général d'une grande pureté, et surtout pour la ligne des sourcils, qui dessine une arcade très fine et d'une courbe ravissante. Mais l'obésité, qui est habituelle chez les Circassiennes, les empêcherait

probablement d'être aussi appréciées des Européens qu'elles le sont des Orientaux.

Les Géorgiens, qui professent assez généralement la religion chré-



Fig. 279. — Casque circassien. (Travail arabe.)

tienne, sont par ce seul fait ennemis acharnés des Circassiens, tandis qu'ils ont assez souvent prêté leur appui aux Russes. Leur capitale, *Tiflis* (70,000 hab.), a une physionomie bien asiatique avec ses maisons à

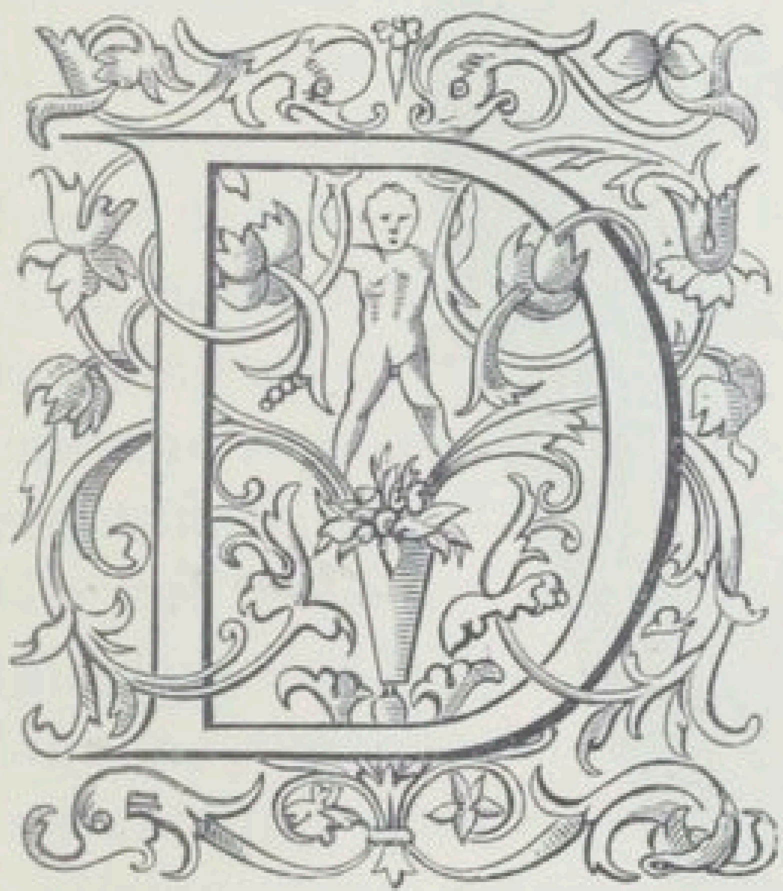
terrasses et les coupoles qui les dominent. Les rochers escarpés au milieu desquels la ville est bâtie lui donnent en certains endroits une singulière étrangeté d'allure. Les Européens commencent à s'y rendre en assez grand nombre. Tiflis est la résidence du gouverneur des provinces russes du Caucase. « A côté de ce tohu-bohu d'une ville asiatique, dit Artamof, on est tout surpris de trouver le confort d'une ville française ; des fiacres, des hôtels parfaitement tenus, de magnifiques maisons à trois et quatre étages, bien propres, bien meublées, des rues larges, un bon pavé, un éclairage au gaz, des milliers de boutiques, d'élégants magasins, un théâtre russe, un opéra italien, des bals chez le lieutenant du Transcaucase, où se réunit une société de choix, et dans les salons duquel on rencontre jusqu'à six cents invités ; enfin des soirées charmantes où les radieuses Géorgiennes rivalisent de grâce et d'amabilité avec les dames russes. »



CHAPITRE II

L'EMPIRE CHINOIS

Divisions de l'empire chinois. — La Chine proprement dite. — Les habitants. L'art et l'industrie. — Les villes principales.



Divisions de l'empire chinois. — L'immense étendue des pays qui sont réunis sous la domination réelle ou nominale de l'empereur de la Chine forme la plus grande partie de l'Asie orientale et renferme toute la contrée qui s'étend entre les Indes et la Sibérie. De vastes plateaux couverts de steppes interminables, des plaines sans fin et toutes imprégnées de sel, comme le désert de Kobi, occupent presque toute la partie occidentale et septentrionale de l'empire chinois. Mais sur le versant oriental, où est la Chine proprement dite, on trouve de riches plaines parsemées de monticules et arrosées par un nombre infini de rivières et de canaux. Une importante civilisation s'est développée depuis un grand nombre de siècles dans la Chine proprement dite, mais elle ne s'est répandue que d'une manière très incomplète dans les pays soumis ou tributaires, qui sont le Thibet, le Turkestan chinois, la Mongolie, la Mandchourie et la Corée. Il faut néammoins dire quelques mots de ces contrées avant de parler de la véritable Chine.

Le Thibet est une haute vallée, entourée de monts, occupant la partie sud du grand plateau de l'Asie centrale. La chaîne de l'Hymalaya le limite au sud. Le Yang-tsé-kiang, le Brahmapoutre et le Sind prennent leur source dans la contrée. Le plateau du Thibet contient beaucoup de pâturages, et la principale industrie des habitants est l'élève des troupeaux. La capitale est *Lhassa* (80,000 hab.)

Le Turkestan chinois se compose de steppes où errent des nomades, et, çà et là, de quelques vallées arrosées et fertiles où apparaît un peu d'agriculture. Les villes importantes sont *Yarkand* (50,000 hab.), ville industrieuse où l'on se livre à l'exploitation de la pierre de jade, et *Caschgar* qui a près de 40,000 habitants.

« La Mongolie, que les Chinois nomment Tsaoti, c'est-à-dire terre des



Fig. 280. — Vase coréen.

herbes, écrit M. Levasseur, est un immense plateau dont l'altitude varie de 1,200 à 800 mètres, et qui présente au centre et au sud le grand désert de Kobi. Habité seulement dans les régions montagneuses de l'ouest, du nord et de l'est; glacial en hiver surtout au nord, brûlant en été, il est très peu propre en général à la culture des céréales; il possède, dans le nord, de très vastes forêts de pins et de sapins à peu près

inexploitées et manque de bois partout ailleurs. » *Ourga* (à peu près 10,000 hab.) est la capitale de la Mongolie.

La Mandchourie chinoise est une contrée montagneuse, mais très fertile. « Nous rencontrâmes à chaque pas, a écrit La Pérouse, des roses, des lis, des muguets ; nous recueillîmes en grande abondance des oignons, du céleri, de l'oseille et d'autres plantes pareilles à celles de nos prairies ; les pins couronnaient le sommet des montagnes, les chênes commençaient à mi-côte ; les bords des ruisseaux étaient plantés de saules, de bouleaux, d'érables, et sur la lisière des grands bois on voyait des pommiers, des azeroliers en fleurs, avec des massifs de noisetiers. » Le fleuve Amour et ses affluents du côté sud arrosent la Mandchourie. Le chef-lieu est *Moukden*.

La Corée est une presqu'île située entre la mer Jaune et la mer du Japon. Sur le continent elle est limitée par la Mandchourie. Le climat de la Corée est excessivement chaud durant l'été. Le sol est très fertile dans les vallées et d'immenses forêts couvrent les montagnes. La capitale du pays est *Han-yang*.

La Corée, qui paraît aujourd'hui plongée dans un état qui n'est pas très éloigné de la barbarie complète, a pourtant été dotée à une autre époque d'une industrie assez florissante. Les Coréens sont même regardés comme les initiateurs des Chinois et des Japonais dans la céramique. La potiche coréenne reproduite sur la figure 280 donne l'idée d'une fabrication très avancée, mais le style du décor ne permet pas de lui assigner une date fort ancienne. Après avoir exporté pendant longtemps leurs produits dans tous les pays de l'extrême Orient, les Coréens sont tombés dans une complète décadence et leur industrie est aujourd'hui déchue à ce point, que, suivant l'expression d'Albert Jacquemart, « la fabrication céramique n'y existe plus, même à l'état de souvenir. »

La Chine proprement dite. — La Chine s'appuie sur le puissant système montagneux qui forme l'ossature de l'Asie centrale, et descend, — tantôt rapidement, tantôt par une pente douce, suivant l'importance des massifs détachés du système qui déterminent le relief du pays —, vers l'océan Pacifique, par la mer Jaune, la mer Bleue et la mer de Chine. Les deux principaux massifs qui s'avancent au cœur de l'empire chinois sous les noms de monts Nan-ling et Pe-ling divisent cet empire en deux grands bassins : celui du Hoang-ho ou fleuve Jaune et celui du Yang-tse-kiang ou fleuve Bleu (fig. 281).

La Chine est avant tout un pays d'agriculture, extrêmement peuplé et presque partout très bien cultivé. C'est surtout dans les cultures inondées, celle du riz, par exemple, que les Chinois excellent. Ils donnent aussi une très grande importance à la culture du thé, qu'ils exportent par les caravanes, et à celle du mûrier, qu'ils exploitent pour la nourriture des

vers à soie. L'agriculture est très honorée en Chine et placée sous la protection de divinités spéciales (fig. 282).

Les géographes divisent habituellement la Chine en trois zones distinctes par la température et les productions. La zone du nord com-

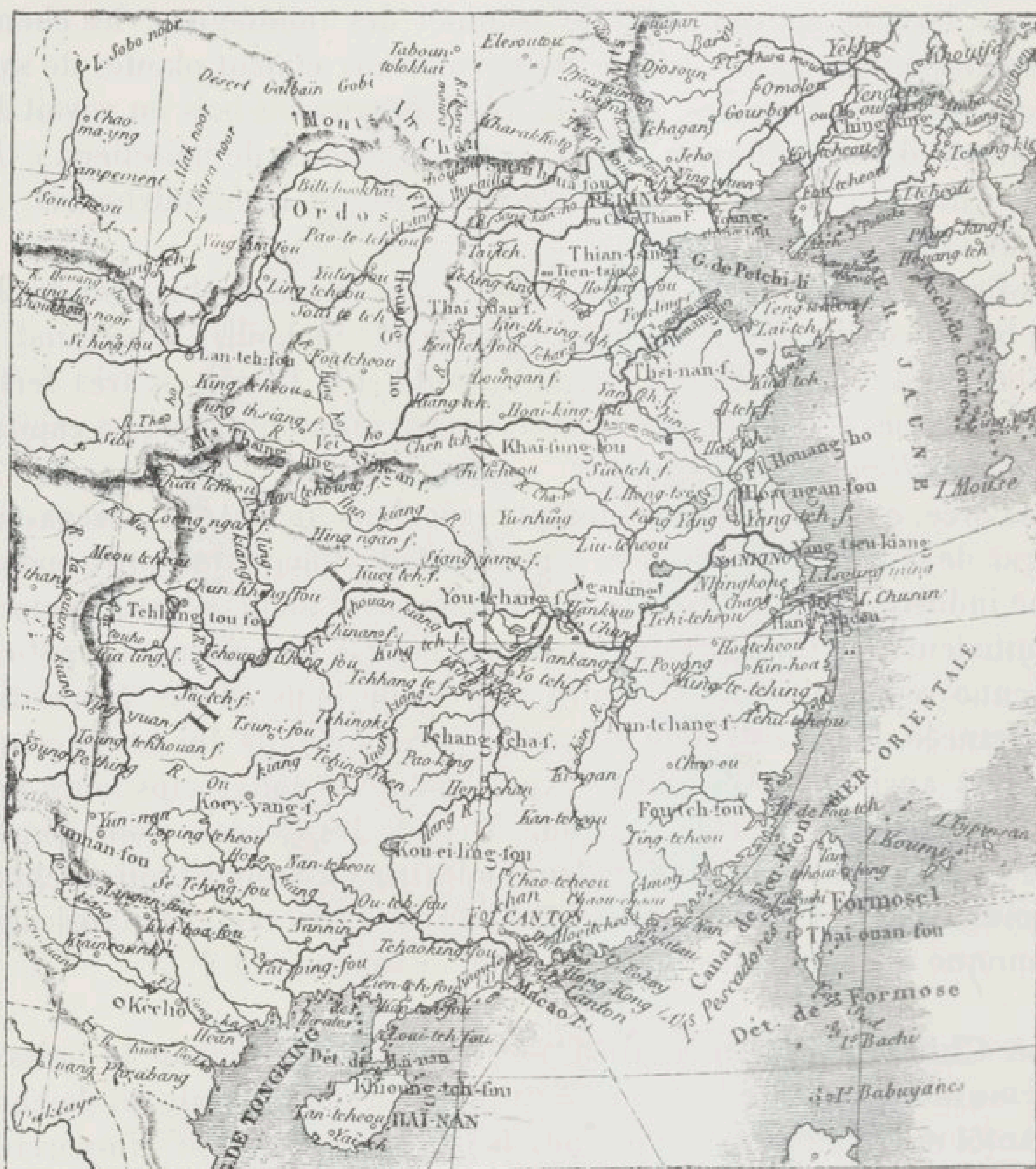


Fig. 281. — Chine.

prend les provinces limitrophes de la Mongolie dont la principale richesse réside dans la fabrication des tissus de laine, la culture du millet, de l'avoine, ainsi que dans l'extraction de la houille et du minerai de fer. La zone centrale, comprenant la grande vallée du fleuve Bleu, est la plus favorisée. Elle possède les meilleures espèces de thé, le mûrier, l'oranger, le bambou, le cotonnier, le riz, etc. Le milieu de cette zone passe pour le grenier de la Chine ; sa partie orientale est citée pour ses

fabriques de cotonnades, de soieries et semble être le foyer d'industrie le plus important de l'empire pour l'ébénisterie, la céramique, les tissus de

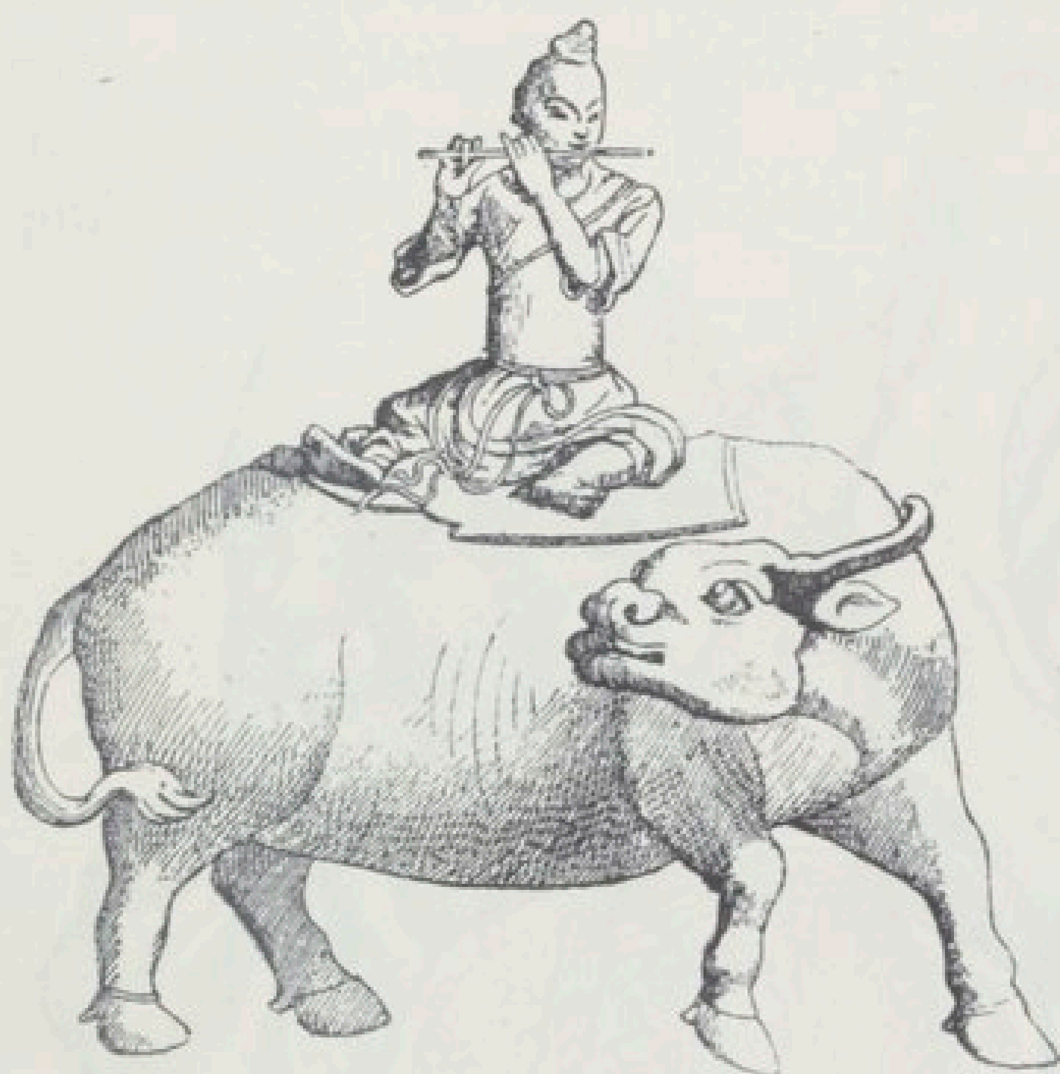


Fig. 282. — Divinité agricole. (Chine.)

toutes sortes, etc. La zone méridionale produit à peu près les mêmes choses que la zone centrale, mais d'une moins bonne qualité.

Les habitants. — « Depuis la prise de Pékin, dit Théophile Gautier, l'empire du Milieu n'est plus un pays aussi chimérique qu'autrefois; il passe du rêve à la réalité. On commence à ne plus croire que le ciel y soit en laque rouge ou noire sur lequel se découpent des arbres d'or et volent des grues aux ailes argentées, au-dessus d'un sol composé uniquement de kaolin. On admet que la Chine n'est pas peuplée exclusivement de poussahs aux yeux obliques, au sourire béat, hochant la tête quand le vent agite les sonnettes aux angles des toits retroussés en sabot, de femmes en porcelaine chancelant sur leurs petits pieds, et de mandarins ventrus célébrant la fleur du pêcher ou les reines-marguerites en buvant des tasses de sou-chon, comme on en voit dans les peintures des écrans. Les potiches, les paravents, les cabinets et les émaux cloisonnés ne sont plus nos seuls renseignements. »

Le type de la race chinoise est très caractérisé, une tête presque quadrangulaire, le nez court, mais nullement épaté comme celui des nègres, la bouche généralement petite, les pommettes extrêmement saillantes, les yeux très relevés vers les extrémités, le teint jaune et d'un aspect souvent huileux, la barbe peu fournie. L'obliquité des yeux et leur peu d'enfon-

cement sous l'arcade sourcilière est d'ailleurs un trait commun aux Chinois, aux Japonais et aux Coréens, mais qui ne se trouve plus chez les Indous. La notion que les Chinois se font de la beauté est très dif-



Fig. 283. — Pou-tai, le dieu du contentement.

férente de celle que nous préconisons au nom de la tradition grecque. Une femme ne peut se croire jolie qu'à condition d'avoir les yeux bridés, les lèvres gonflées, les cheveux lisses et d'un noir d'ébène, et surtout un pied d'une extrême exiguité. Chez les hommes, l'apparence

d'une oisiveté complète est ce qui donne le plus de considération : aussi l'embonpoint est-il regardé comme une beauté, et les ongles très longs, qui rendent les doigts incapables de travailler, sont une marque de distinction à laquelle on reconnaît toujours une personne comme il faut.

Nous retrouvons ce caractère jusque dans la représentation des divinités, comme le montre la figure 283.

« Un Dieu, purement chinois, dit Albert Jacquemart, car il est la per-



Fig. 284. — Jeune fille. (Bronze incrusté d'argent.)

sonnification du sensualisme, est *Pou-tai;* obèse, débraillé, monté ou appuyé sur l'outre qui renferme les biens terrestres, sa figure, aux yeux demi-clos, rayonne sous un rictus éternel; cette masse alourdie par la bonne chère et l'insouciance, les anciens voyageurs nous l'avaient apportée sous le nom de *Pou-sa*, le Dieu : c'est celui du *contentement*, et il faut se pénétrer des idées chinoises pour l'admettre sous cette dénomination. Au Céleste Empire, en effet, un fonctionnaire annonce d'autant plus de mérite que sa robuste corpulence remplit mieux le fauteuil où il doit

siéger. Pou-tai a été considéré par quelques voyageurs comme le dieu de la porcelaine. »

Si les Chinois estiment les hommes gras, ils aiment les femmes fluettes, quoique ce caractère soit moins prononcé dans les représentations chinoises que sur les dessins qui recouvrent les albums japonais. La jeune fille que montre la figure 284, quoiqu'elle soit l'image d'une divinité, répond assez bien au type de l'idéal féminin pour les artistes chinois. La poésie amoureuse des Chinois emploie quelquefois des images d'une grande délicatesse. Le poète Tse-Tié s'exprime ainsi dans le *Livre de jade :*

« J'ai cueilli une fleur de pêcher et je l'ai apportée à la jeune femme qui a les lèvres plus roses que les petites fleurs.

« J'ai pris une hirondelle noire et je l'ai donnée à la jeune femme dont les sourcils ressemblent à deux ailes d'hirondelle noire.

« Le lendemain, la fleur était fanée et l'oiseau s'était échappé par la fenêtre du côté de la montagne Bleue, où habite le génie des fleurs de pêcher.

« Mais les lèvres de la jeune femme étaient toujours aussi roses et les ailes noires de ses yeux ne s'étaient pas envolées. »

Théophile Gautier, dans des strophes bien connues, a décrit la femme chinoise :

Celle que j'aime est à présent en Chine
Au fleuve Jaune où sont les cormorans.
Dans une tour de porcelaine fine,
Elle demeure avec ses vieux parents.

Elle a les yeux retroussés vers les tempes,
Le pied petit à tenir dans la main,
Le teint plus clair que le cuivre des lampes,
Les ongles longs et rougis de carmin.

Par le treillis, elle passe sa tête,
Que l'hirondelle en passant vient raser,
Et chaque soir, aussi bien qu'un poète,
Chante le saule et la fleur du pêcher.

Le costume habituel des Chinois est une longue robe à manches larges, par-dessus laquelle ils mettent une ceinture de soie flottante ; une chemise et un caleçon, dont le tissu varie selon la saison, forment leur vêtement de dessous. La forme du costume n'est pas extraordinairement variée, mais dans ce pays où tout est hiérarchisé à l'excès, les grands fonctionnaires et les personnages haut placés portent une robe dont la décoration est d'une extrême richesse, tandis que chez les gens du peuple, le même vêtement affecte la plus grande simplicité.

« Les robes d'apparat sont nombreuses en Chine, dit M. Albert Jacquemart, et presque toutes sont couvertes d'insignes qui pourraient les faire considérer comme impériales. Il n'en est rien : l'empereur de la Chine, les princes de premier et de second rang ont seuls le droit de porter habituellement le dragon à cinq griffes sur leurs vêtements ; les princes de troisième et de quatrième rang ont un dragon à quatre griffes, et les officiers inférieurs un mang ou serpent qu'accompagnent d'autres

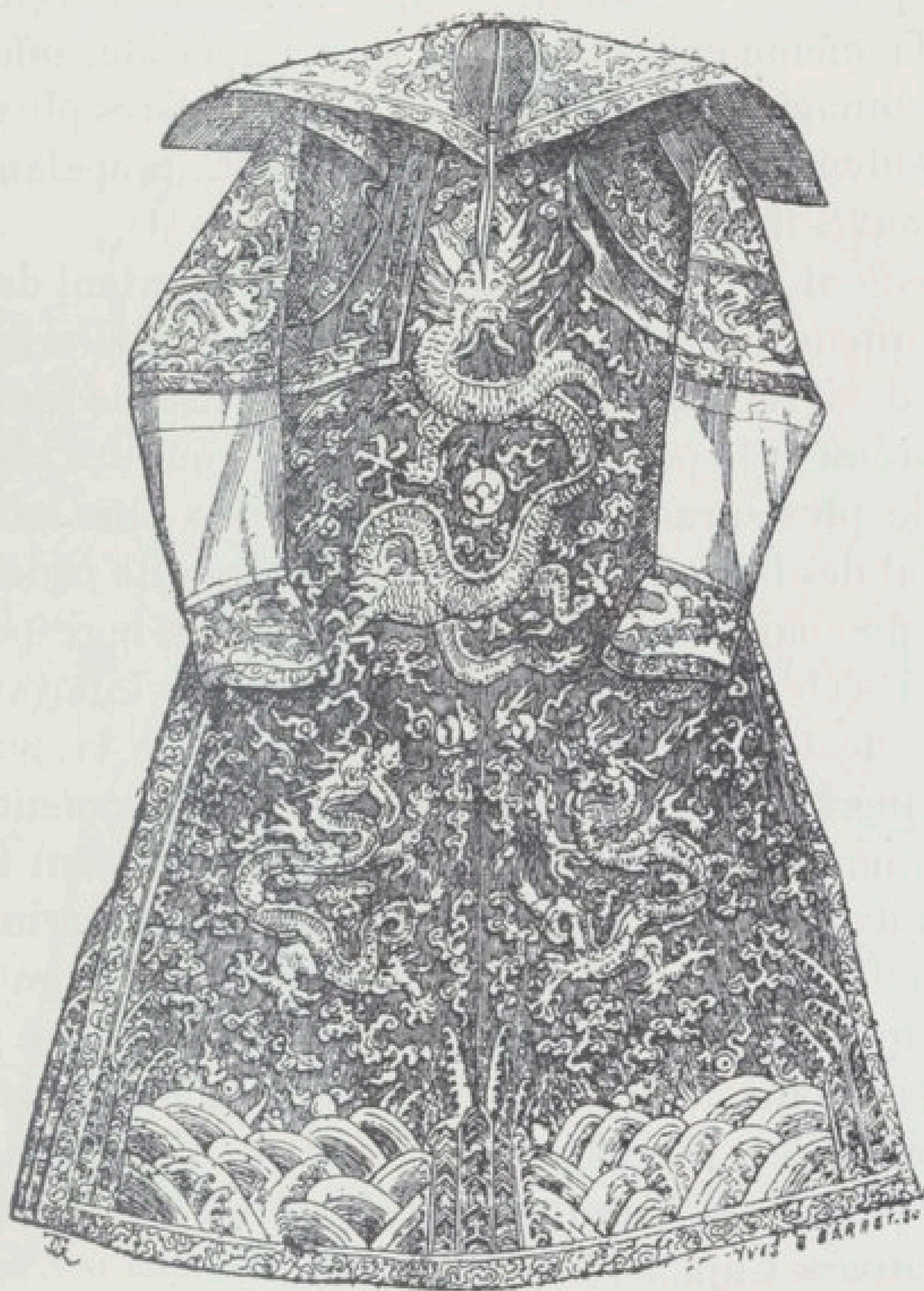


Fig. 285. — Robe impériale.

emblèmes. Mais le souverain, suivant un usage répandu dans tout l'Orient, peut honorer un personnage national ou étranger par le don d'une robe impériale ; sous *Khang-hi* nos missionnaires ont reçu cette faveur, et ont dû se parer, dans les cérémonies, de la robe jaune au dragon. Mais il est un moyen de distinguer ces *jou-y*, dons de bon augure, des vrais vêtements impériaux. Outre le dragon, ceux-ci sont richement ornés, en or et en soie, de figures particulières ; les *cinq couleurs* consacrées, correspondant aux éléments, s'y combinent en nuages, en bandes, en images diverses, qui toutes ont leur signification déterminée et indi-

quent non seulement celui qui pouvait les porter, mais les circonstances dans lesquelles il devait les revêtir. « Le jour du sacrifice, dit le *Li-ki*, « l'empereur met l'habit sur lequel sont brodées les images du soleil, « de la lune et des étoiles, afin de reproduire dans sa personne une imi- « tation du ciel (fig. 285). »

Ceux qui ont souvenir de la belle exposition organisée en 1875 par l'Union centrale se rappelleront peut-être y avoir vu un costume impérial qui devait être destiné aux cérémonies religieuses, car il portait tous les emblèmes prescrits : le soleil, la lune, la foudre dans les nuages, etc. Il y avait à la même exposition une robe impériale, offerte en don à quelques personnages, et portant en or des caractères plusieurs fois répétés et qui veulent dire *bonheur*, *longévité*, etc., rappelant les souhaits gracieux du souverain.

Ceux qui veulent savoir pourquoi les Chinois portent derrière la tête cette longue queue chevelue qui intrigue tant les Parisiens, doivent jeter un coup d'œil rétrospectif sur le passé du Céleste Empire. Les Chinois sont assurément le peuple chez lequel le goût des réglementations officielles est le plus enraciné. Dès les temps les plus lointains de son histoire, on voit des lois somptuaires inscrites dans un code réputé sacré. Mais ceux qui prêchaient avec le plus de conviction le respect des usages anciens, et qui s'élevaient avec colère contre les innovations futures, avaient oublié de tenir compte des vicissitudes de la guerre. Or les Mongols, conquérants de la Chine, voulurent précisément détruire les anciennes coutumes, et ce système leur aliéna tellement la population que, quand la dynastie des Ming, de race chinoise, parvint à s'emparer du pouvoir, elle se rendit promptement populaire, en rendant des ordonnances qui rétablissaient le costume national tel qu'il existait autrefois. Mais, moins de trois siècles après, les Ming disparaissaient à leur tour, devant les Tartares mantchoux, fondateurs de la dynastie actuelle, et ceux-ci imposèrent leur volonté au peuple qu'ils avaient soumis. Les pauvres Chinois, le *peuple aux cheveux noirs*, furent contraints de renoncer à la chevelure épaisse et retroussée sur les côtés, qui était le costume national, ainsi qu'au bonnet à ailes, qui l'accompagnait.

Les Tartares se rasaient, conservant seulement une longue queue nattée, tombant sous une calotte à bords relevés : les Chinois durent se résigner à porter la même coiffure que leurs conquérants, et à subir toutes les autres modifications qui furent imposées aux vaincus dans les diverses parties de leur costume. Ce ne fut pas sans résistance, et plusieurs milliers de Chinois préférèrent la mort à la nécessité de porter un costume qui n'était pas celui de leurs pères. Mais le temps affaiblit les sentiments les plus enracinés, et aujourd'hui la nation chinoise paraît porter sans regret la longue queue nattée des conquérants tartares.

Les cheveux des femmes sont entretenus avec grand soin et relevés

par des aiguilles ou bijoux de tête en or émaillé. Cette coiffure est celle des dames riches, car les servantes et les femmes du peuple divisent souvent leur chevelure en deux touffes séparées.

Le vêtement des dames chinoises se compose extérieurement de deux tuniques qui sont généralement d'une couleur différente, mais qui toutes les deux sont ornées de dessins et d'arabesques d'un goût souvent



Fig. 286. — Robe de femme chinoise.

exquis (fig. 286). On se rappelle encore à l'exposition de l'Union centrale une jolie tunique en soie lilas brochée de bleu, avec bordures brodées en couleurs très douces, qui se détachait sur une jupe plissée vert pâle, garnie sur les bords de guirlandes de fleurs brodées. Il y avait aussi une tunique en soie rose dont les broderies étaient accompagnées de bandes grises chargées d'or qui faisaient le plus heureux effet.

Tout le monde a vu des Chinois à Paris, mais les Chinoises sont beaucoup plus rares; cependant une nombreuse collection de robes et de

costumes féminins du Céleste Empire ont été exposés en 1875 aux Champs-Élysées, et nous ne pouvons mieux faire, pour en rappeler le souvenir, que de citer un extrait de l'excellent travail que A. Jacquemart a publié sur ce sujet : « On sait, dit-il, quelle est la condition faite par la loi, en Chine, aussi bien à la jeune fille qu'à l'épouse : c'est la réclusion. Dans les hautes classes cette claustration est aggravée par une mutilation barbare : dès l'enfance le pied est soumis à des entraves qui empêchent son développement, l'atrophient et le réduisent à une sorte de moignon qui rend la démarche difficile et embarrassée, en sorte que, le plus souvent, c'est appuyée sur le bras d'une de ses servantes qu'une

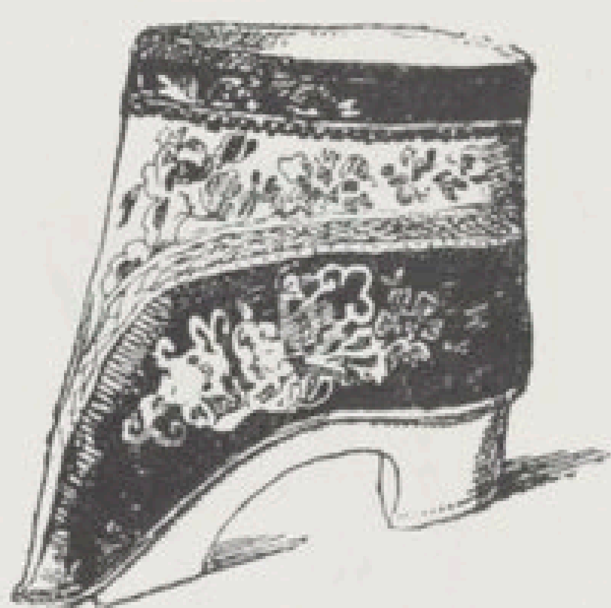


Fig. 287. — Soulier de femme au petit pied.

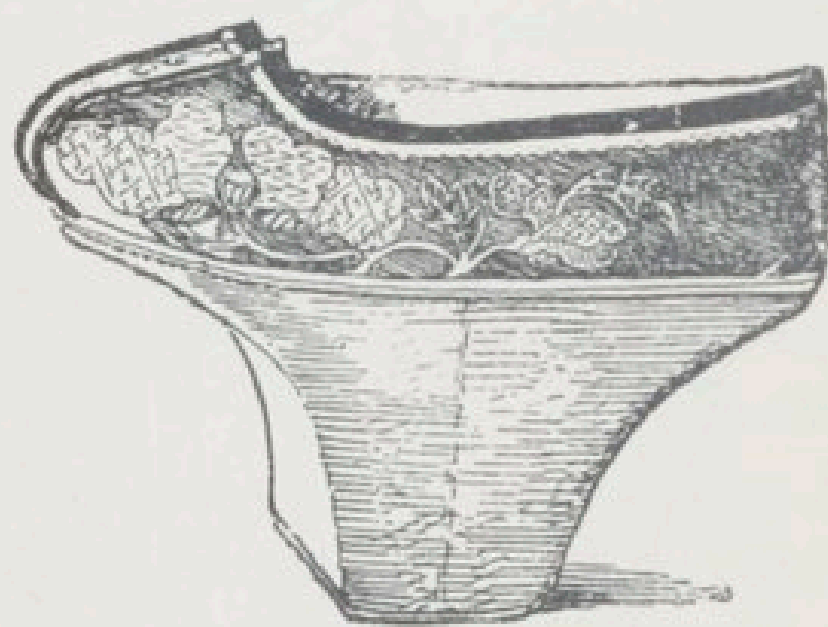


Fig. 288. — Soulier de femme au pied non déformé.

femme parcourt le jardin dans lequel il lui est permis de respirer l'air pur et de prendre un aperçu de la vie extérieure (fig. 287 et 288). »

Les chaussures des hommes de la classe aisée sont des bottes de satin noir à semelles blanches, auxquelles on substitue en été des souliers tressés en fibres de bambous ou en cordonnet de fil, et brodés parfois de papillons et fleurs, avec semelle de liège. Les dames ont des chaussures en satin brodé de fleurs d'une variété énorme de couleurs et de décors : les semelles sont extrêmement hautes. Mais il est bon de remarquer que, depuis la conquête des Mantchoux, l'usage de la mutilation tend à disparaître de plus en plus.

En Chine les fonctions administratives s'obtiennent au moyen de diplômes, et dans ce pays, qui offre plus d'un rapport curieux avec l'ancienne Égypte, les vrais nobles, ce sont les lettrés. Ce système, qui à une autre époque a pu donner d'excellents résultats, a été fort admiré au dernier siècle par les philosophes de notre pays, qui n'avaient qu'une notion très imparfaite du pays dont ils parlaient. Mais la lettre tue et l'esprit vivifie : à force de vouloir en tout chiffrer le mérite par des diplômes, sans laisser aucune place à la spontanéité et à l'esprit d'innovation, la Chine est arrivée à une immobilité complète, et ses mandarins, si bien hiérarchisés, sont devenus les plus routiniers des hommes. Ces

fameux lettrés, dont on a tant parlé, sont en somme assez ignorants et incapables de rien comprendre en dehors de ce qu'ils ont appris à la lettre. Il est probable qu'il n'en a pas toujours été ainsi, mais les lettrés chinois avec lesquels les Européens se sont trouvés en rapport étaient rarement des hommes d'une grande valeur.

Théophile Gautier raconte ainsi sa visite à un lettré chinois qu'on avait amené à l'Exposition universelle de Londres.

« En notre qualité de poète, nous nous rendîmes d'abord chez le lettré. C'était un homme d'un certain âge, au teint basané, plissé de mille petites rides, ayant quelque chose de la vieille femme et du prêtre, enfantin et sénile à la fois, grave et grotesque, poli, obséquieux et réservé



Fig. 289. — Cérémonie taoïste. (Peinture de Regamey.)

en même temps, avec un sourire de danseur à la fin de sa pirouette, et un regard morne et fin comme pourrait le souhaiter un diplomate. Il tenait entre ses doigts, maigres, décharnés et jaunes comme la main d'une momie, dans une pose impossible pour nous, un pinceau dont il traçait des caractères sur un carré de papier avec une rapidité qui nous rappelait ces vers chinois d'Iu-Kiao-Li : « Le dragon noir voltige et « marque en encre ses pas sur le papier treillissé de fleurs. »

« Ce que cet honnête lettré écrivait ainsi, c'était tout bonnement la transcription en chinois de notre nom gréco-gaulois, qu'on lui avait donné, et si nous ne signons pas aujourd'hui cet article par un fantastique gribouillage, lisible seulement pour M. Julien, de Paris, c'est pure bienveillance de notre part. Il nous remit ensuite sa carte, avec la transcription de son nom en caractères européens, politesse que nous reconnûmes par une petite pièce de monnaie. Ce digne magot vivant s'appelle Keyng. En prenant le papier de couleur semé de quelques paillettes de mica qu'il nous tendait, nous rencontrâmes sa main ridée,

qui nous fit l'effet d'une patte d'oiseau ; les griffes y étaient figurées par des ongles de trois pouces de long, transparents comme des feuilles de talc, et qu'il nous fit admirer avec une certaine satisfaction de coquetterie. Ces grands ongles sont là-bas très bien portés et passent pour une recherche aristocratique et fashionable. Elle prouve au moins qu'on ne se livre pas aux travaux manuels. »

La religion qui domine en Chine est le bouddhisme, qu'on appelle aussi religion de Fô, du nom de celui qui a traduit les préceptes du Bouddha. Cette religion est basée sur le panthéisme.

L'un des noms de l'Être suprême chez les Chinois est Tao. Lao-Tseu, le grand philosophe chinois, fonda, au sixième siècle avant notre ère, une secte d'adorateurs de Tao, qui fut bientôt rivale de la secte de Confucius. La figure 289 représente une cérémonie taoïste. Les doctrines de cette secte sont exposées dans un grand ouvrage dont M. Stanislas Julien a donné une édition française.

La figure 290 montre un prêtre chinois d'après une peinture de Regamey. Outre les prêtres attachés directement au service du culte, il y



Fig. 290. — Prêtre chinois. (Peinture de Regamey.)

a dans le Céleste Empire une quantité énorme de monastères bouddhistes, où on observe des pratiques qui ne sont pas sans avoir quelques rapports avec ceux des monastères chrétiens du moyen âge. En dehors de ceux qui se consacrent exclusivement à la religion, les Chinois, malgré les superstitions très nombreuses qui ont cours dans leur pays, ont un esprit positif plutôt que rêveur, et leur morale s'étend rarement au delà du cercle restreint de la vie de famille.

Les maisons chinoises sont bâties en briques durcies, et plus généralement en bois. Peu ont plus d'un étage. La décoration consiste toujours en galeries; les colonnes y jouent un grand rôle (fig. 291). Les Chinois adorent les fleurs et en mettent partout, ce qui leur fournit un autre

puissant moyen de décoration. Les maisons des gens aisés sont toujours isolées par des cours et des jardins.

Tse-Ma-Kouang nous donne, dans quelques pages ravissantes, la

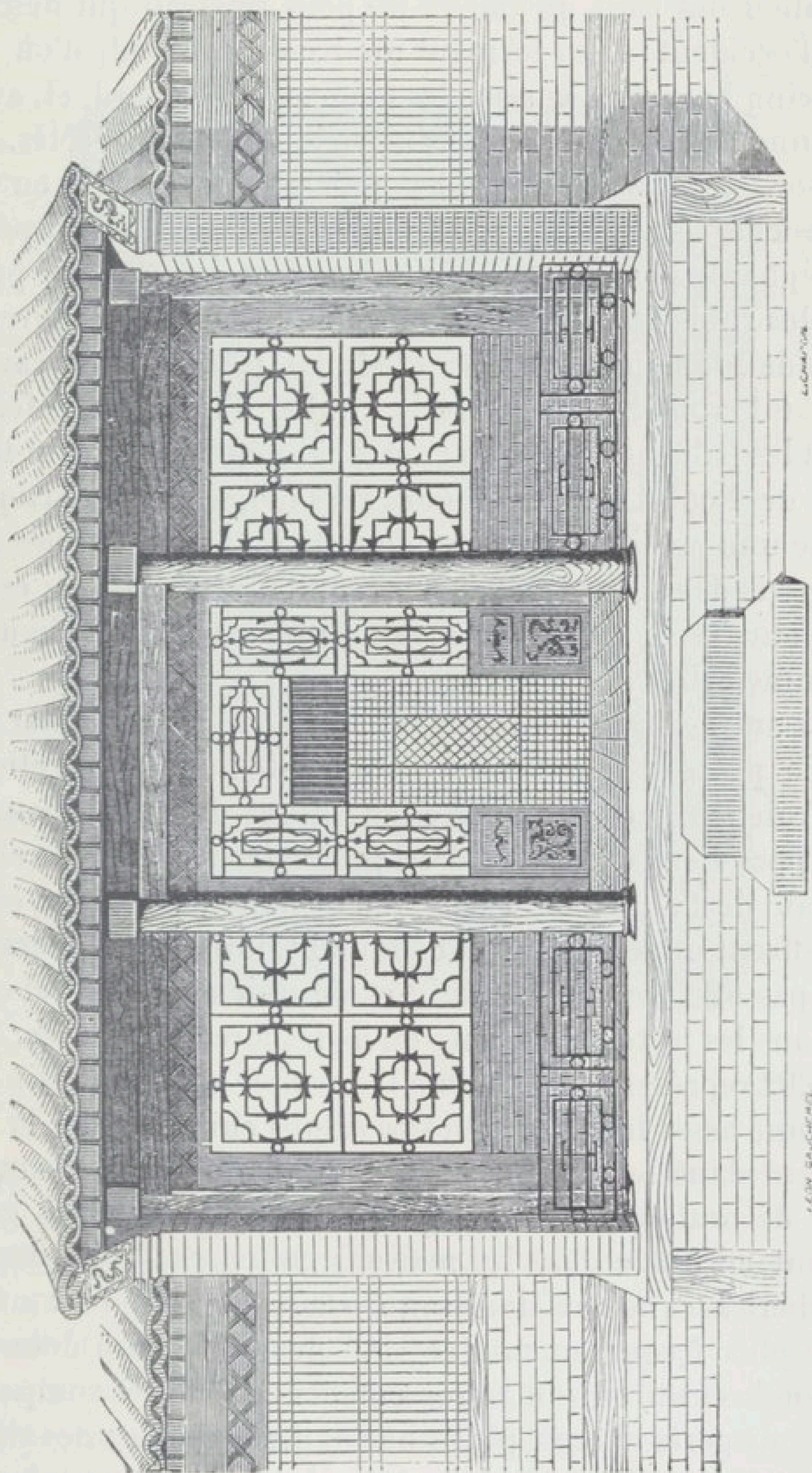


Fig. 291. — Construction chinoise.

description d'un intérieur de lettré et de philosophe. Il chante l'existence heureuse qu'il mène chez lui dans des termes que ne renieraient ni Horace ni Pline le Jeune. « Que d'autres, dit-il, bâtissent des palais pour enfermer leurs chagrins et étaler leur vanité ! je me

suis fait une solitude pour amuser mes loisirs et causer avec mes amis. Vingt arpents de terre ont suffi à mon dessein. Au milieu est une grande salle où j'ai rassemblé cinq mille volumes pour interroger la sagesse et converser avec l'antiquité. Du côté du midi on trouve un salon au milieu des eaux qu'amène un petit ruisseau qui descend des collines de l'occident; elles forment un bassin profond, d'où elles s'épandent en cinq branches, comme les griffes d'un léopard, et, avec elles, des cygnes innombrables qui nagent et se jouent de tous côtés.

« Sur le bord de la première, qui se précipite de cascade en cascade, s'élève un rocher escarpé, dont la cime, recourbée et suspendue en trompe d'éléphant, soutient en l'air un cabinet ouvert pour prendre le frais et voir les rubis dont l'aurore couronne le soleil à son lever.

« La seconde branche se divise, à quelques pas, en deux canaux, qui vont serpentant autour d'une galerie bordée d'une double terrasse en festons, dont les palissades de rosiers et de grenadiers forment le balcon. La branche de l'ouest se replie en arc vers le nord d'un portique isolé, où elle forme une petite île; les rives de cette île sont couvertes de sable, de coquillages et de cailloux de diverses couleurs; une partie est plantée d'arbres toujours verts, l'autre est ornée d'une cabane de chaume et de roseaux, comme celles des pêcheurs.

« Les deux autres branches semblent tour à tour se chercher et se fuir en suivant la pente d'une prairie émaillée de fleurs dont elles entretiennent la fraîcheur ; quelquefois elles sortent de leur lit pour former de petites nappes d'eau encadrées dans un tendre gazon; puis elles quittent le niveau de la prairie et descendent dans des canaux étroits, où elles s'engouffrent et se brisent dans un labyrinthe de rochers qui leur disputent le passage, les font mugir et s'enfuir en écume et en ondes argentines dans les tortueux détours où ils les forcent d'entrer. »

La figure 292 représente un meuble laqué noir avec un dessin en relief doré, qui donne assez bien l'idée des pavillons chinois et de la position qu'ils occupent dans les jardins comme celui qui vient d'être décrit. Ce genre de décoration est très employé dans ces meubles grands et petits qui sont en usage dans les maisons chinoises. Voici du reste ce qu'en dit Albert Jacquemart dans son *Histoire du mobilier :* « Ce qu'on rencontre le plus fréquemment, ce sont des cabinets à deux vantaux cachant de nombreux tiroirs : d'autres à étagères, dont les compartiments inégaux sont disposés avec la plus charmante fantaisie ; des sièges, des tabourets de support, des tables, des guéridons, des paravents et écrans de dimensions variées. Ordinairement ces meubles sont en laque noir décoré de reliefs d'or; pourtant on en rencontre assez fréquemment d'une couleur rouge plus ou moins vive où les ornements sont ciselés et forment relief sur un fond guilloché. La Chine fournit ceux de couleur rouge-vermillon, à détails très fins, provenant du nord et qu'on appelle

dans le commerce laques de Pékin, bien qu'en Chine on les désigne sous le nom de laques de Ti-tcheou. Ceux dont la teinte pâle se rapproche de la cire à cachets sont les plus récents ; plus cette teinte s'assombrit, plus le meuble est ancien. Dans beaucoup d'étagères, le bâti et les panneaux



Fig. 292. — Laque noir.

sont rouges et ciselés et les tablettes de dessus sont en laque noir et or. »

Les jonques chinoises ont une forme extrêmement gracieuse. Théophile Gautier donne la description suivante de celle qu'il a visitée à Londres, où elle avait été amenée pour l'Exposition universelle.

« Nous voici sur le pont. Les mâts sont au nombre de trois, et garnis de voiles composées de lames de bois agrafées à peu près comme celles des jalousies et qu'on relève lorsqu'on veut prendre un ris ; les cordes et les agrès, extrêmement solides, sont en bambou. L'ancre et le gouvernail, qu'un mécanisme spécial fait plonger très profondément, sont en bois de fer. Sur le pont, une charmante pagode de trois ou quatre pieds de hauteur et très mignonnement travaillée forme l'habitacle de la boussole, que les Chinois ont connue bien des siècles avant nous. La

cabine du cook est significativement peinte de tableaux représentant des scènes culinaires et une foule de marmitons drôlatiques occupés à la confection des mets.

« L'intérieur de la jonque n'est pas divisé en ponts comme nos vaisseaux, mais en compartiments qui ne communiquent pas entre eux et sont séparés par des cloisons solides. On y descend par des écoutilles, et ils appartiennent à des maîtres différents qui y serrent leurs marchandises et leurs vivres.

« A la poupe, qui porte sur son couronnement un gigantesque oiseau chimérique de la forme et de la couleur la plus extravagante, se trouve, dans un cabinet de laque, la chapelle de Bouddha ou de Fo, où trois magots dorés représentent la trinité chinoise. Des papiers de couleur et des allumettes aromatiques brûlaient devant les petites idoles au sourire narquois, et témoignaient de la part de l'équipage une piété non attiédie par le contact incrédule des barbares. Quant aux dieux, leur sourcil circonflexe, leur sourire équivoque et leur gros ventre leur donnaient un air sarcastique et peu révérencieux pour leurs adorateurs. La foi ne manquait pas au dévot, mais la conviction semblait manquer au fétiche. Peut-être les religions finiront-elles par l'incrédulité des dieux. »

L'art et l'industrie. — Les annales du Céleste Empire disent que Yu, 2,200 ans avant notre ère, fit graver la carte des neuf provinces de la Chine sur neuf grands vases d'airain. Mais si la civilisation chinoise remonte à une très haute antiquité, l'architecture de ce pays offre peu de monuments anciens, par la raison qu'ils étaient le plus généralement construits en bois. La *grande muraille*, qui s'étend sur une longueur de cinq à six cents pieds, est un gigantesque mur crénelé et flanqué de tours, dont l'élévation est de six à sept mètres et dont la largeur est telle que six cavaliers peuvent marcher de front sur le terrassement. Elle a été bâtie par Tsin-Hoang-Té, pour préserver la Chine des invasions des Mongols, deux siècles et demi avant notre ère.

Les édifices religieux sont extrêmement nombreux en Chine, comme on peut le voir dans le passage suivant, que nous extrayons d'un récit du père Huc :

« Les pagodes ou temples d'idoles sont, pour ainsi dire, semées dans l'empire chinois avec une profusion incroyable ; il n'est pas de village qui n'en possède plusieurs ; il y en a sur les chemins, au milieu des champs, partout. On dit communément que, dans la ville de Pékin et dans la banlieue, leur nombre s'élève jusqu'à dix mille. Il faut ajouter que la plupart de ces pagodes ne diffèrent pas beaucoup des autres édifices. Souvent ce ne sont que des espèces de chapelles, ou des niches renfermant quelque idole ou des vases à brûler des parfums. Cependant il y en a plusieurs qui sont d'une grandeur, d'une richesse et d'une

beauté dignes d'attention. On remarque surtout, à Pékin, les temples du Ciel et de la Terre, et, dans les provinces, plusieurs pagodes célèbres, où les Chinois font des pèlerinages à certaines époques de l'année. »

La construction chinoise élevée en 1878 dans le jardin du Trocadéro avait la disposition des pagodes bouddhistes, c'est-à-dire qu'elle présentait un quadrilatère ouvert sur l'une de ses faces et enveloppé de constructions sur les trois autres côtés. Seulement on avait placé un salon au fond, dans l'endroit même où doit se trouver l'image de Bouddha, tandis que le logement des bonzes, habituellement placé sur les côtés, était remplacé par des comptoirs de vente. Enfin, la porte d'entrée devait se trouver à l'intérieur et être extérieurement masquée par un mur, car l'entrée de l'enceinte sacrée d'un temple chinois n'est jamais directe.

« Nous avons été fort séduits, dit un architecte écrivain, M. Paul Sédille, par certains côtés de cette architecture sûre d'elle-même dans ses apparentes bizarreries. Bien coiffée de toitures mouvementées, elle semble, par un sentiment de coquetterie savante, retrousser les saillies angulaires de ces toits pour laisser voir la richesse prodiguée dans ses corniches. La multiplicité de leurs détails sculptés disparaît dans une chaude coloration d'or et de vermillon, rayée par les dessous bleus ou verts du chevronnage recourbé. D'ailleurs ces tons incidents disparaissent dans la masse dominante du rouge et de l'or et n'en troublent pas la calme et riche harmonie. »

La plupart des pagodes chinoises sont consacrées à Bouddha, divinité dont le culte a pris naissance en Inde, mais s'est développé dans l'extrême Orient. La figure 293 représente un Bouddha portant au milieu



Fig. 293.



Fig. 294.

Bouddha.

de sa poitrine nue la mystérieuse fleur et, sur la figure 294, on voit la même divinité portant un grand collier et sur la tête la tresse des pénitents.

Le mobilier des pagodes se compose en général de vases et de flam-

beaux d'autel. A. Jacquemart décrit ainsi les différentes formes de vases destinés au culte. « Le vase *yeou*, dit-il, doit se suspendre par une anse sur l'autel afin que le sacrificateur puisse épancher sa liqueur brûlante dans la coupe servant aux libations. Les *tings* (fig. 295), destinés les uns à contenir du vin chaud, les autres à brûler des parfums, offrent une variété d'autant plus grande que la règle les divise en deux classes : ceux de la première, circulaires ou ovales et portés sur trois pieds, consacrés aux sacrifices de premier ordre, s'adressent aux plus hauts dignitaires

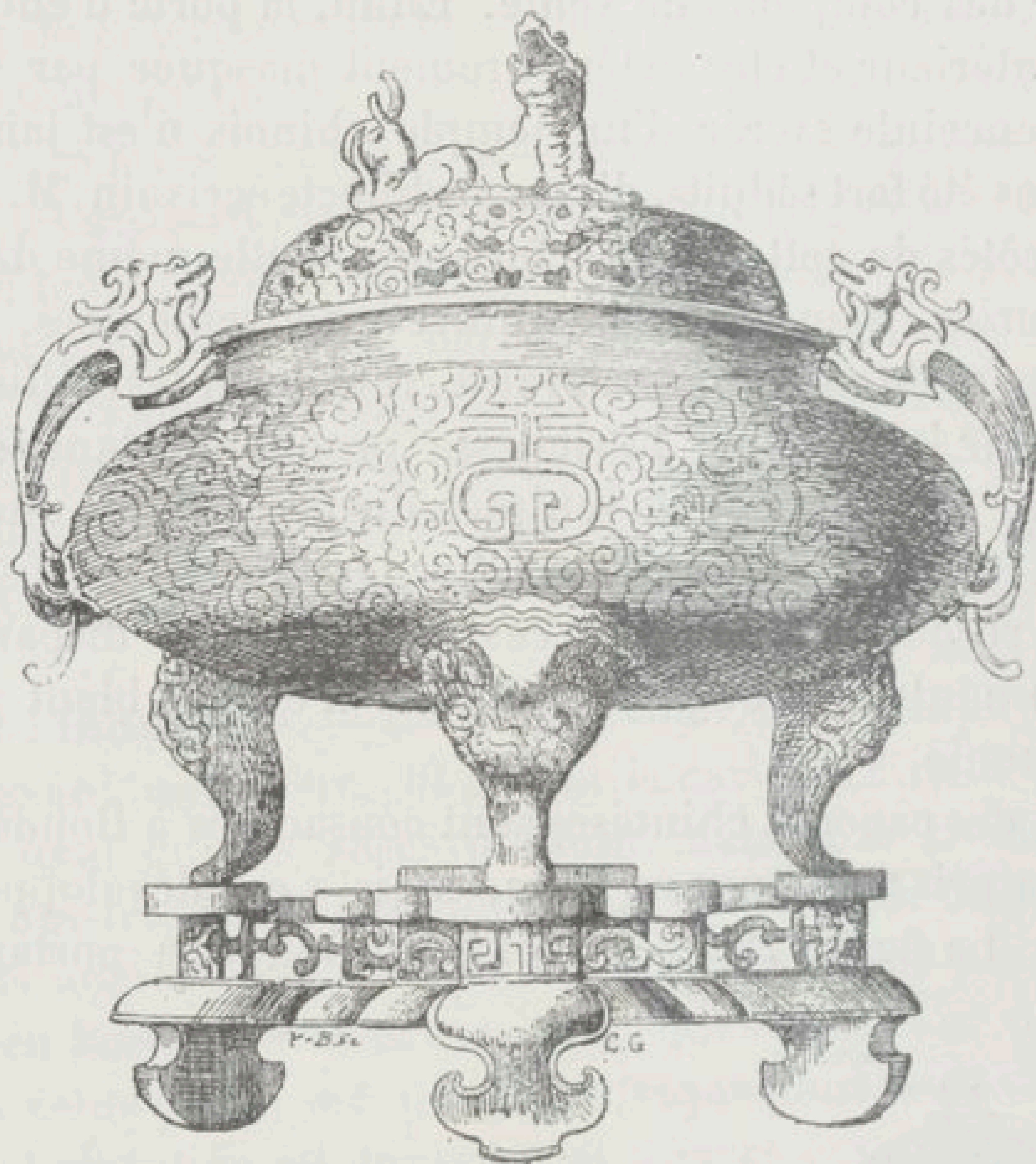


Fig. 295. — Ting de la période des Ming.

de l'État ; ceux de la seconde, toujours rectangulaires et à quatre pieds, restent bornés au culte des choses inférieures et s'adressent aux fonctionnaires de rang moyen. »

Le flambeau d'autel en bois laqué que nous montre la figure 296 est un exemple frappant de l'ingéniosité des artistes chinois. Des cordons bouclés et des éventails ouverts font à peu près tous les frais de sa composition. Et cependant il est charmant comme silhouette et comme décoration. Il est difficile de produire, avec des moyens plus simples, des combinaisons plus riches et plus élégantes.

La Chine n'a pas à proprement parler de statuaire, au moins dans le sens que nous attribuons à ce mot. Le sentiment de la beauté dans la forme n'existe pas dans cet art où la figure humaine n'apparaît que

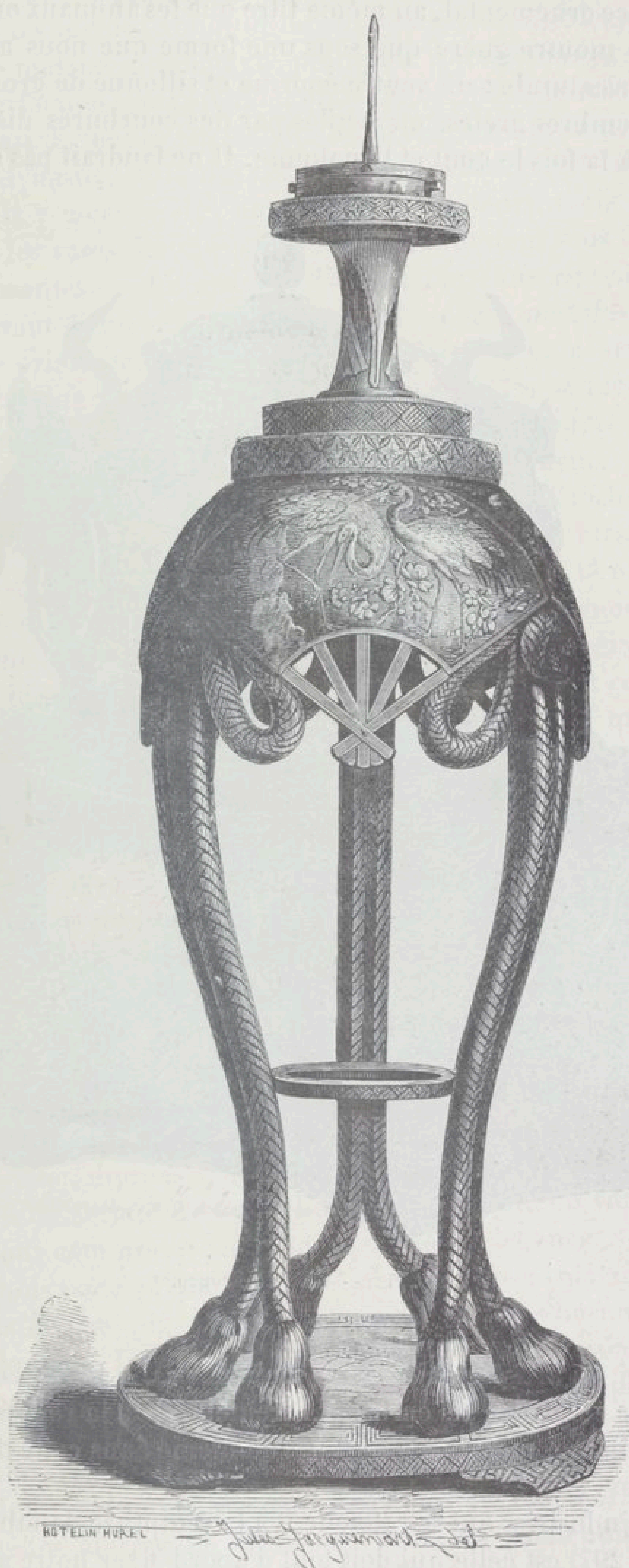


Fig. 296. — Flambeau d'autel en bois laqué. (Chine.)

comme caprice ornemental, au même titre que les animaux ou les fleurs. Le nu ne se montre guère que sous une forme que nous appellerions volontiers caricaturale : un ventre énorme et sillonné de gros plis sur la peau, des membres grêles, ou renflés par des courbures disgracieuses, qui blessent à la fois le goût et l'anatomie. Il ne faudrait pas en conclure



Fig. 297. — Vase de bronze.

toutefois que les artistes chinois ne sachent pas, à leur heure, trouver une véritable élégance. Ils en usent rarement dans la représentation de la figure humaine, mais il n'en est pas de même dans celle des animaux et des fleurs.

Parmi les industries qui se rattachent à la sculpture, la fabrication des bronzes (fig. 297) est celle qui doit tout d'abord fixer notre attention. Si

nous en croyons A. Jacquemart, un peu suspect de complaisance, il est vrai, lorsqu'il s'agit de l'antiquité de l'industrie chinoise, les procédés pour la fonte des métaux auraient été pratiqués très anciennement en Chine avec une perfection remarquable. « En Chine, dit-il dans son *Histoire du mobilier*, l'art de fondre les métaux est arrivé à toute sa perfection sous la seconde dynastie, celle des Chang, c'est-à-dire, vers l'an 1766 avant notre ère. Il y a certes des monuments antérieurs, mais c'est sous les Chang que les vases destinés au culte se manifestent sous les formes les plus intéressantes et accompagnés souvent d'une inscription dont la formule équivaut à une date... Dès les premières manifestations de la civilisation orientale, la recherche des formes, leur ornementation, suivent en Chine une progression rationnelle ; les coupes élégantes se montrent complétées par des appendices bien pondérés, où la convenance s'unit à la richesse. Le symbolisme s'affirme par des têtes singulières tenant le milieu entre la tête réelle de la tortue et des conceptions chimériques; on voit aussi l'insecte, figure bizarre, ébauche animale inspirée par le têtard et servant à montrer la nature opérant l'enfantement des êtres. Puis, comme pour mieux démontrer cette loi qui veut que tous les peuples au même point de civilisation passent par les mêmes idées, le fond général de l'ornementation est composé de ces figures géométriques dites grecques ou méandres, et qu'on retrouve également sur les vases antiques de l'Amérique et dans les premiers essais des sauvages océaniens. D'autres vases couverts, en campanule prolongée qui deviendra ce qu'on est habitué à nommer potiches, se montrent avec des proportions charmantes dès les premières années des Chang ; il en est où l'on a indiqué par des dépressions dorées la place où le sacrificateur doit placer ses mains pour élever le vase en consacrant le vin parfumé. D'autres, de forme voisine, surmontés d'une anse mobile, se suspendent dans un kia-tse en bois délicatement sculpté ; il en est à lobes avec anses latérales aplaties qui sembleraient avoir servi de modèles aux vases grecs de Nicosthènes ou mieux encore à certaines terres cuites noires étrusques. Quant aux lagènes ou bouteilles avec ou sans piédouche, munies d'anses grandes ou petites se formulant en têtes d'éléphants ou sortant de têtes chimériques, il faut en voir la série rapprochée pour comprendre leur variété et leur élégance. »

Les Chinois associent souvent le bronze avec divers métaux ou bien avec des pierres de jade (fig. 298) dont la teinte douce s'harmonise très bien avec les dorures. Les émaux cloisonnés de la Chine sont particulièrement recherchés des amateurs : rien de plus riche et de plus réjouissant pour l'œil que ces plantes, ces fleurs, ces oiseaux, ces papillons dont la riche coloration se mêle aux filets d'or qui se croisent sur la surface.

La sculpture chinoise s'exerce rarement sur le marbre, mais elle affectionne les pierres du genre de l'agate, et particulièrement la sar-

doine dont les nuances variées se prêtent à d'ingénieuses combinaisons décoratives (fig. 299).

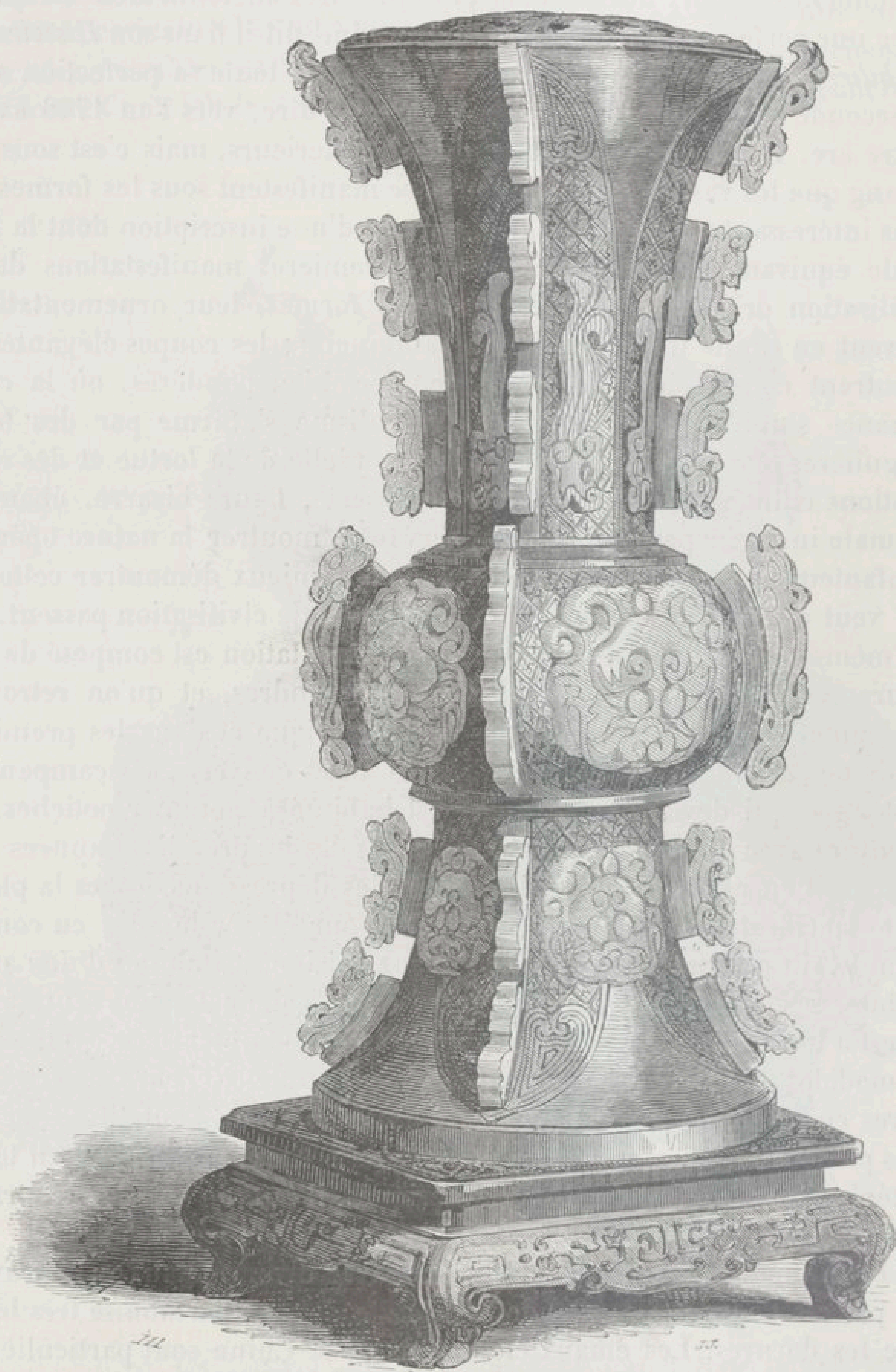


Fig. 298. — Vase antique chinois en bronze doré avec pierres de jade.

La sculpture sur bois et sur ivoire reçoit aussi de nombreuses applications. Les meubles incrustés des Chinois diffèrent essentiellement de nos

marqueteries ou de nos mosaïques de Florence : ce sont à proprement parler des sculptures appliquées sur le bois, car les gemmes y font toujours un relief. Comme ces petits bas-reliefs sont souvent colorés, ils forment de véritables tableaux, qui décorent les écrans ou les paravents à plusieurs feuilles. Néanmoins un grand nombre de produits de l'industrie chinoise sont pour nous de simples objets de curiosité, et ne nous causent pas d'autre sentiment qu'un étonnement profond causé par la patience inouïe de l'ouvrier. Ainsi tout le monde a vu ces boules ajourées

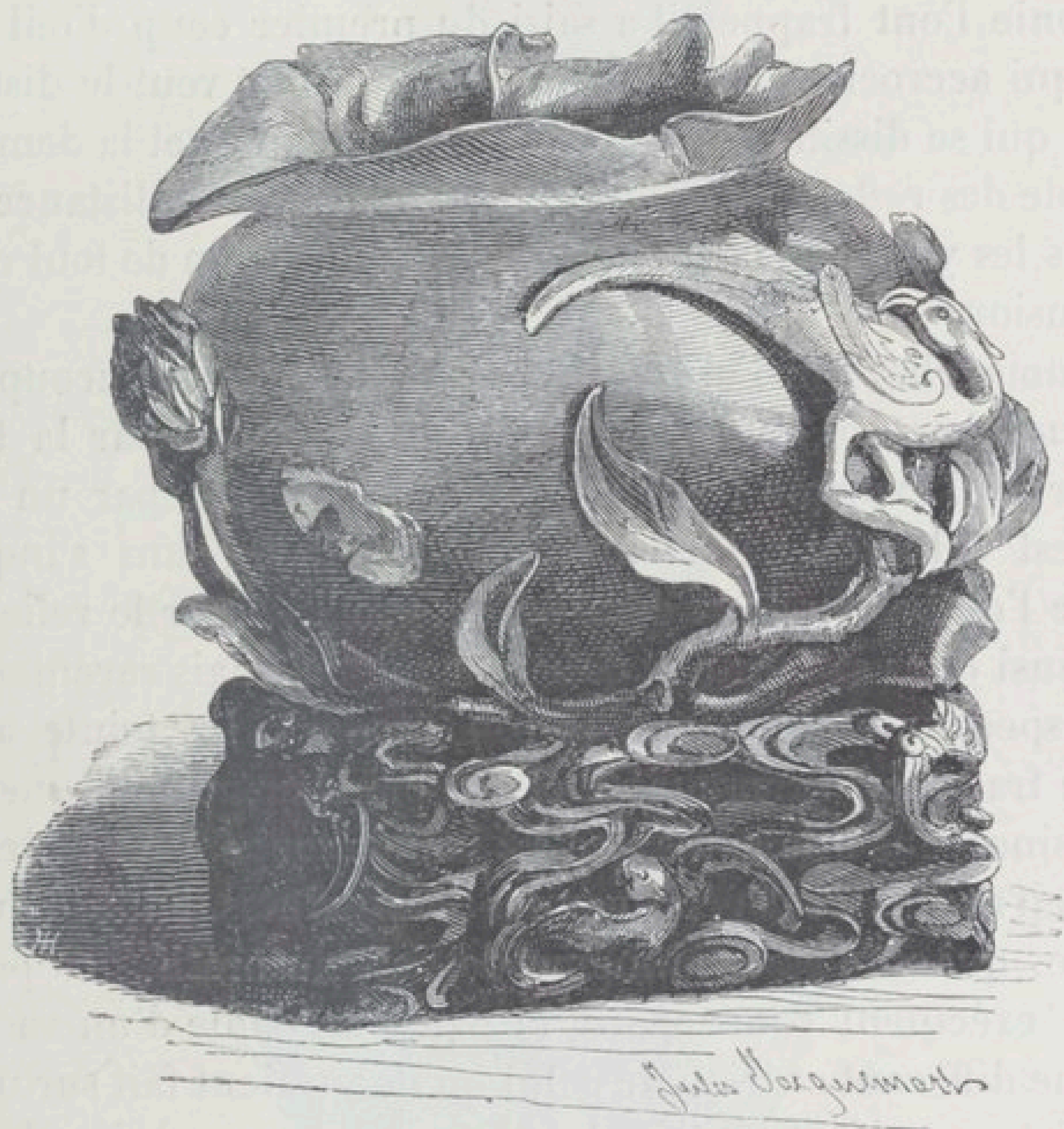


Fig. 299. — Coupe en sardoine à reliefs de diverses couleurs.

roulant les unes dans les autres, ces jonques pavoisées si finement taillées, ces chaînes dont les anneaux sont taillés dans un seul morceau d'ivoire, et tous ces ouvrages d'un mérite artistique bien secondaire, mais qui ont le don d'émerveiller la foule.

Les peuples orientaux sont essentiellement décorateurs ; ils sont même exclusivement décorateurs, car l'art du tableau n'existe pas plus chez eux que l'art statuaire. Les Hollandais ont poussé plus loin que personne ce que nous appelons l'art du tableau, art qui consiste surtout à produire l'illusion de la nature par le jeu de la lumière et de l'ombre. Les Chinois et les Japonais ont fait des figures qui surprennent par la vérité de la tournure, mais qui s'isolent toujours sans jamais être reliées par des masses d'ombre ou de lumière.

Il y a, dans la manière de concevoir la nature, une différence radicale entre les artistes de l'Orient et ceux de nos pays. On pourrait sur la carte tracer la délimitation des peuples qui tiennent compte de la décoloration des teintes sous l'action de la lumière, et de ceux qui, dans un objet teinté, voient uniquement la couleur propre qui lui est inhérente. Si un peintre français voit un arbuste en fleur dans la campagne, il est saisi tout d'abord par la relation qui existe entre l'arbuste, le sol sur lequel il repose et le ciel qui l'éclaire. La première impression qui se grave dans son esprit est un tableau exprimant les relations de tons dont l'ensemble et l'harmonie l'ont frappé ; il a saisi du premier coup d'œil le groupe de fleurs qui accroche directement la lumière, et veut le distinguer de son voisin qui se dissimule ou s'efface dans l'ombre et la demi-teinte. Il tient compte des reflets, de l'obliquité des plans, de la distance des objets qu'il a sous les yeux, de la perspective surtout, enfin de tout ce qui constitue l'illusion.

Les Chinois, chez qui l'esprit de comparaison est beaucoup moins développé que chez nos races, est uniquement frappé par la teinte rose d'une fleur ; il l'exprime franchement, directement, par un ton posé à plat, qui est celui du pétale lui-même (fig. 300), sans s'inquiéter autrement de l'ombre ou de la demi-teinte produite par le relief. La fleur apparaît ainsi dans sa forme et dans sa couleur, mais rarement dans son allure perspective et jamais dans son modelé. La teinte ainsi posée prend une fraîcheur surprenante et s'associe harmonieusement avec les teintes voisines sans que le peintre ait jamais songé à en altérer la franchise ou à en neutraliser l'éclat par des demi-teintes. Faute d'avoir connu ce principe, qui est l'essence même de l'art décoratif, nos peintres sur porcelaine exécutent souvent sur la panse arrondie d'un vase des bouquets qui ne diffèrent en rien de celui qu'ils auraient fait sur un tableau, et dépensent un soin et un talent énormes pour produire des ouvrages qui, à la distance voulue, semblent d'une couleur terne et ne peuvent rivaliser avec ceux des artisans chinois et japonais, qui ont compris l'art de moins haut, mais d'une manière plus juste.

Ce qui frappe le plus les Européens dans les représentations chinoises, c'est l'absence de perspective.

« Un jour, dit M. J. Marryat dans son *Histoire des poteries, faïences et porcelaines*, ayant terminé un grand tableau d'architecture où les colonnes semblaient s'étendre dans le lointain, selon les règles de la perspective, Gherardini (Italien remplissant les fonctions de peintre de l'empereur de la Chine) le montra aux Chinois, qui, à la première vue, furent saisis d'étonnement et crurent qu'il avait employé les arts de la magie pour produire cet effet. Même après s'être approchés du canevas et l'avoir touché du doigt, ils avaient peine à se persuader que ce travail n'était qu'un effet d'optique, peint sur une surface plate. Ils s'écrièrent que

rien n'était plus contraire à la nature que de représenter les distances là où il n'y en avait pas, où il ne pouvait y en avoir. Le tableau fut donc condamné sans appel. » Ce point de vue est extrêmement curieux. L'esprit des Chinois n'est pas capable d'un degré d'abstraction suffisant pour

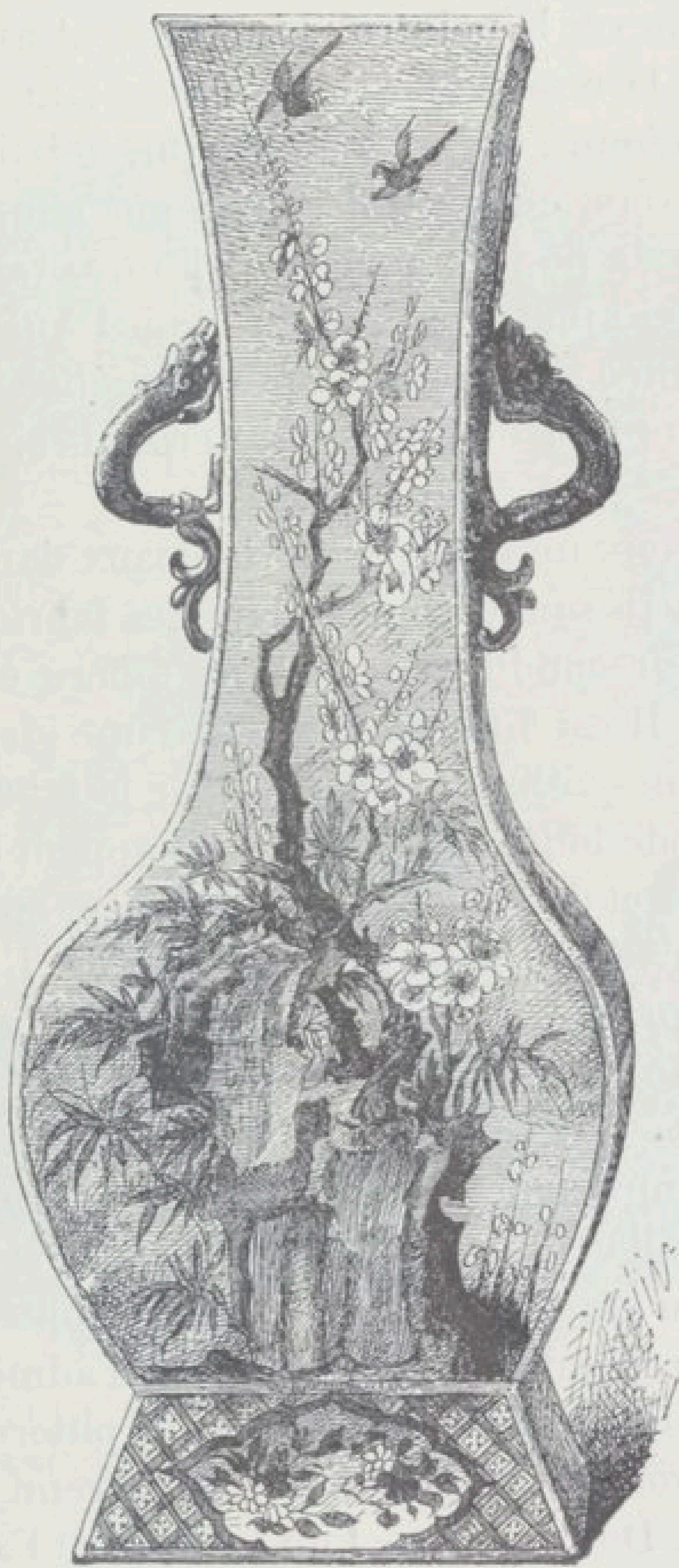


Fig. 300. — Vase en porcelaine de Chine, fond jaune, émaillée sur biscuit.

comprendre le phénomène optique qui, à l'aide de la perspective, fait voir des plans et des distances en profondeur sur une surface plane.

Théophile Gautier raconte ainsi la visite qu'il a faite à Londres à un peintre chinois, en compagnie d'un artiste français bien connu, M. Landelle :

« Pour le moment, dit-il, il ne peignait pas, il posait ; l'artiste était devenu modèle : Charles Landelle, un de nos compagnons de voyage, était en train de le croquer.

« L'artiste de l'empire du Milieu se laissait faire avec une placidité un peu ironique. On voyait qu'il se disait lui-même : « Ce jeune sauvage « en habit noir, sous prétexte de perspective, va me faire quelque mem- « bre plus court que l'autre, et, sous prétexte de lumière, me pocher la « moitié de la figure. »

« Le croquis achevé, le peintre chinois parut assez satisfait du trait pur et léger, et de la ressemblance du dessin ; un signe d'assentiment montra qu'il était étonné qu'un homme qui, relativement à lui, tenait son crayon à l'envers, eût pu faire quelque chose de correct. Seulement, comme par la position du corps on ne voyait qu'un pied, il prit la mine de plomb et ajouta de sa main le pied qui manquait, souriant avec une bienveillance paternelle de la négligence bizarre de cet Européen, qui faisait une figure boiteuse. Le croquis ainsi corrigé le satisfit pleinement. »

Les peintres chinois ne font pas de tableaux dans le sens que nous attachons à ce mot. Ils sont employés dans les fabriques de meubles ou de porcelaine, et leur condition sociale ne diffère en rien de celle des artisans ordinaires. Il est difficile de se faire une idée de l'activité occasionnée dans certaines villes du Kiang-si par la fabrication de la porcelaine. Des milliers de fourneaux, d'où s'échappent en permanence des colonnes de flammes et des tourbillons de fumée, cuisent les innombrables vases qui se répandent dans le monde entier. Une chose curieuse à noter au point de vue des procédés de fabrication de la porcelaine, c'est l'extrême division du travail. « La peinture, écrit M. J. Marryat, n'a jamais été considérée en Chine comme un emploi honorable, même dans le palais de l'empereur, mais plutôt comme une occupation mécanique dont le seul but était de copier servilement, et sans y apporter aucune modification ou amélioration, les dessins adoptés depuis des siècles. Les vieux préjugés répandus chez les Chinois n'admettent, en peinture, ni dessin ni perspective. » Une anecdote assez pittoresque nous montre la manière dont le souverain de la Chine comprend l'art de la peinture et le rôle du peintre. Deux artistes, l'un français et l'autre italien, furent chargés par l'empereur Kanghi d'exécuter différents travaux. Chaque fois qu'ils abandonnaient un moment le pinceau soit pour se concerter, soit pour ruminer une idée, le monarque leur faisait donner l'ordre de se remettre au travail. Il les considérait comme deux mercenaires et voulait les empêcher de perdre leur temps. On ne s'étonne plus de cette façon d'agir quand on connaît la manière de procéder toute mécanique des artistes chinois. Ils ont apporté dans la peinture les moyens purement industriels de la division infinie du travail. Un peintre fait des têtes, un autre des costumes, etc., tous se conformant scrupuleusement à une tradition qui va se perdre dans la nuit des temps. On est en présence d'une espèce de hiératisme très différent dans ses manifestations

graphiques du hiératisme byzantin, mais ayant avec celui-ci une certaine analogie de principes.

C'est la province de Kiang-si qui semble avoir depuis des siècles le monopole de la belle porcelaine.

« Le Kiang-si, peu riche en produits agricoles, dit le père Huc, est cependant, depuis des siècles, en possession de l'industrie peut-être la plus importante de tout l'empire chinois. C'est dans cette province que



Fig. 301. — Grand plat en porcelaine de Chine, à fond rouge veiné.

se trouvent toutes les grandes fabriques de porcelaines, dont Nan-tchang-fou est naturellement l'entrepôt général. Il y a dans cette ville plusieurs magasins immenses où l'on trouve des porcelaines de toute forme, de toute grandeur et de toute qualité, depuis ces urnes grandioses où sont représentées en relief des scènes richement coloriées de la vie chinoise, jusqu'à ces petites coupes si frêles, si délicates et si transparentes, qu'on leur a donné le nom de *coques d'œufs* (fig. 301). »

Les vieilles porcelaines sont très prisées en Chine et les amateurs se les disputent ainsi que les vieux bronzes (fig. 302 et 303). Les porce-

laines antiques dont le procédé de fabrication a été perdu sont tout naturellement les plus recherchées.

Il faut ajouter que les Chinois, grands industriels et commerçants peu

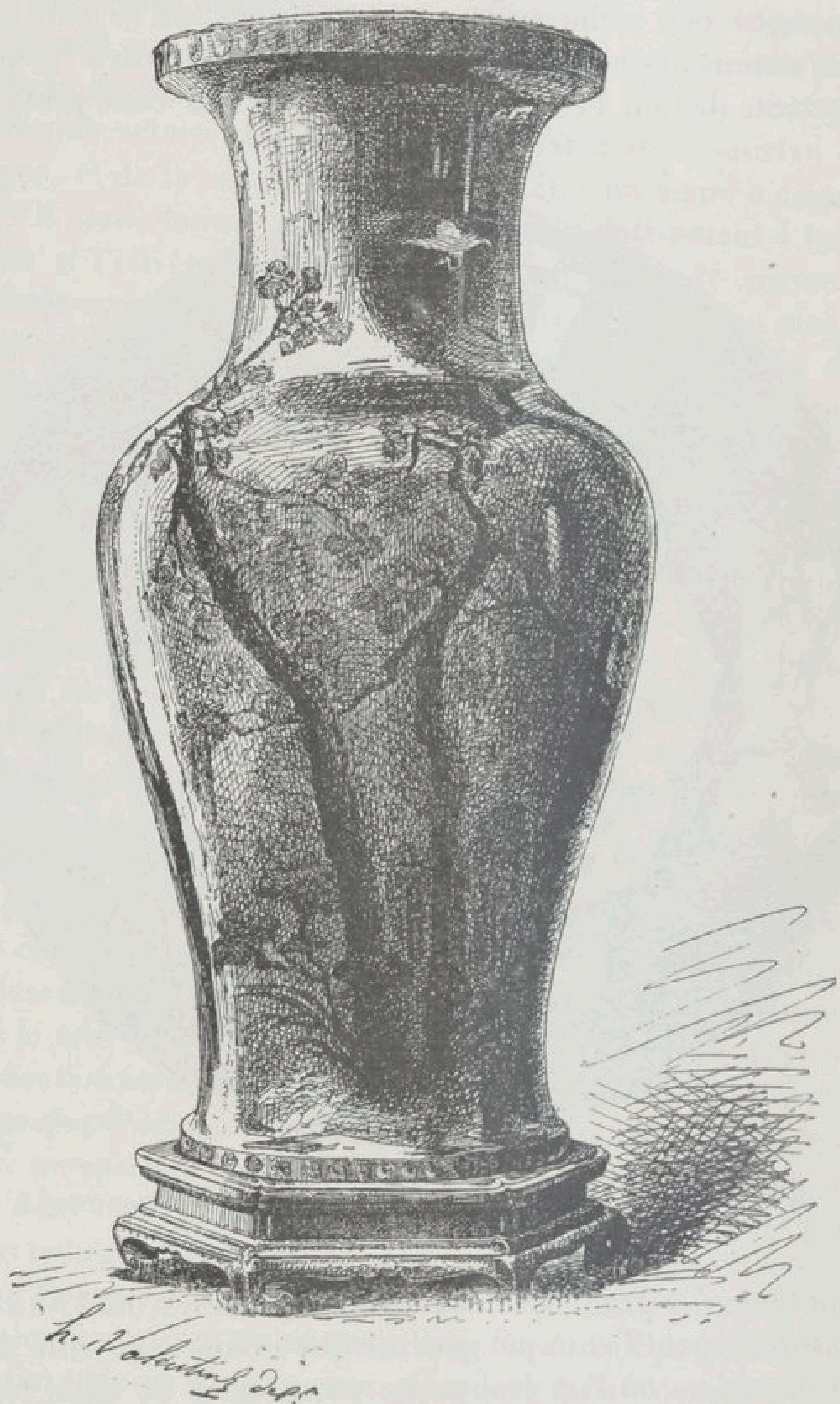


Fig. 302. — Grand vase en porcelaine de Chine à fond jaune.

scrupuleux, n'ont pas oublié d'exploiter le goût des ouvrages antiques. Ils tiennent à mériter le titre de parfaits imitateurs qu'on leur a si souvent décerné avec raison. Des fabriques de porcelaines antiques se chargent de répondre aux besoins des amateurs d'objets anciens.

Voici comment le père d'Entrecolles raconte, dans les *Lettres édifiantes et curieuses,* la légende du patron des fabricants de porcelaine : « Ce dieu doit son origine à ces sortes de dessins qu'il est impossible aux ouvriers d'exécuter. On dit qu'autrefois un empereur voulut absolument qu'on lui fît des porcelaines sur un modèle qu'il donna. On lui représenta diverses fois que la chose était impossible; mais toutes ces remontrances ne servirent qu'à exciter de plus en plus son envie. Les empereurs sont, durant leur vie, les divinités les plus redoutées à la Chine, et ils croient souvent que rien ne doit s'opposer à leurs désirs. Les officiers redoublèrent donc leurs soins, et ils usèrent de toute sorte de rigueurs à

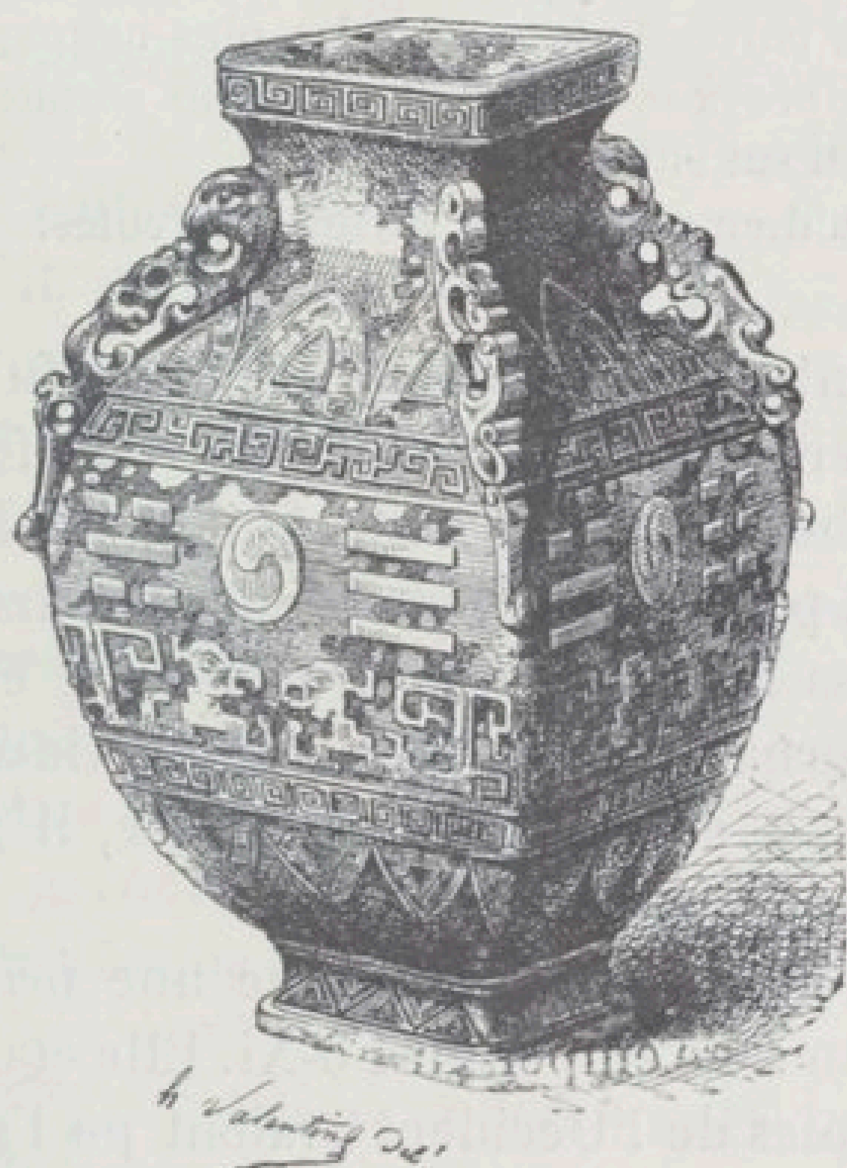


Fig. 303. — Vase de porcelaine de Chine, imitant l'émail cloisonné, période de Kien Long

l'égard des ouvriers. Ces malheureux dépensaient leur argent, se donnaient bien de la peine, et ne recevaient que des coups. L'un d'eux, dans un mouvement de désespoir, se lança dans le fourneau allumé, et il y fut consumé à l'instant. La porcelaine qui s'y cuisait en sortit, dit-on, parfaitement belle et au gré de l'empereur, lequel n'en demanda pas davantage. Depuis ce temps-là, cet infortuné passa pour un héros, et il devint, dans la suite, l'idole qui préside aux travaux de la porcelaine. Je ne sache pas que son élévation ait porté d'autres Chinois à prendre la même route, en vue d'un semblable honneur. »

Il est curieux de comparer la légende chinoise de l'inventeur de la porcelaine avec celle que le baron de Walef, diplomate, poète et collectionneur distingué du dix-huitième siècle, a écrite en petits vers galants. Un jour Mars et Vénus s'étaient donné rendez-vous dans un

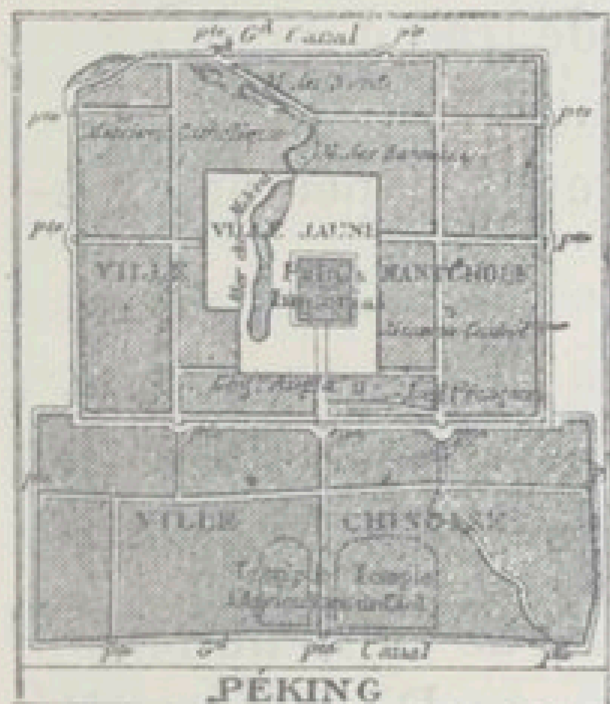
bosquet, sachant que Vulcain ne les troublerait point, puisqu'il était en ce moment-là même occupé à fabriquer les armes d'Achille. Néanmoins, pour plus de sûreté, Vénus pria son fils Cupidon de faire sentinelle à la porte du bois, pour la prévenir si Vulcain s'avisait d'arriver. Mais Cupidon, que cela ennuyait de faire le pied de grue, s'envola, et, pour se distraire, il alla fureter dans le cabinet de toilette de sa mère. Il trouva, parmi diverses pommades, le fard dont la déesse se servait, et s'amusa à le pétrir pour en faire une pâte, mais :

La matière était trop liquide,
Et, pour la rendre plus solide,
De Vénus il prit le collier.
Il en pulvérisa les perles les plus nettes ;
Il en broya le fard et de ses mains adroites
Il sut si bien les allier,
Qu'il en pétrit trois tasses différentes.

Cupidon ne s'en tint pas là, et, quand les tasses furent faites, il voulut les orner. La première fut décorée de fleurs et de feuillages, mais resta complètement blanche ; pour la seconde qui devait être bleue, Cupidon pensa qu'il n'y avait pas de plus beau bleu que l'azur du ciel, et il s'en servit pour colorer sa tasse. Pour la troisième il emprunta toutes les couleurs d'Iris, et l'orna des fleurs les plus ravissantes. Cupidon était charmé de son ouvrage, et, voulant le terminer, il recueillit les larmes de l'Aurore et en composa l'émail.

Pendant ce temps-là il y avait en Chine une princesse appelée Porcelle : c'était la fille du sage empereur Fo-Xi. Elle était si admirablement belle, que si les peuples de l'Occident avaient pu l'apercevoir, Grecs et Troyens eussent abandonné Hélène pour aller se battre en Chine. Mais du haut de l'Olympe les immortels voient tout et Jupiter devint épris de la princesse Porcelle. Seulement comme la princesse était aussi vertueuse que belle, Mercure échoua complètement dans sa négociation, et revint assez confus dire à Jupiter qu'il n'y fallait point songer. Jupiter alors se souvint des trois petites tasses de Cupidon, que tout l'Olympe avait admirées, et alla lui-même les offrir à la princesse qui fut éblouie. La pauvre enfant sentit son cœur troublé, mais elle n'oublia pas son pays et voulut connaître le secret de la fabrication. C'est de la princesse *Porcelle* que la *porcelaine* a tiré son nom. Si cette princesse n'a pas, comme Judith, l'honneur d'avoir sauvé son pays de l'invasion, elle a du moins le mérite de lui avoir enseigné une industrie qui fait encore aujourd'hui sa richesse, et ceux qui trouvent sa faiblesse condamnable feront bien de ne jamais regarder de porcelaines chinoises, car le feu qui cuit la porcelaine de Chine est celui de l'Amour, et c'est pour cela qu'on ne peut la regarder sans l'aimer.

Les villes principales. — Les villes chinoises, selon le père Huc, « sont presque toutes construites sur le même plan ; elles ont ordinairement la forme d'un quadrilatère et sont entourées de hautes murailles flanquées de tours d'espace en espace ; elles ont quelquefois de larges fossés secs ou remplis d'eau. Dans les livres qui parlent de la Chine, il est dit que les rues sont larges et alignées au cordeau ; il n'en est pas moins vrai qu'elles sont étroites et tortueuses, surtout dans les provinces du Midi. Nous avons bien rencontré çà et là quelques exceptions, mais elles sont très rares. Les maisons des villes, comme celles des campagnes, sont basses et n'ont ordinairement qu'un rez-de-chaussée. Les premières sont construites en briques ou en bois peint et verni à l'extérieur ; elles sont recouvertes de tuiles grises. Les secondes sont en bois ou en terre et ont des toits de chaume. Les constructions du Nord sont toujours inférieures à celles du Midi, surtout dans les villages. Dans les maisons des riches, il y a ordinairement plusieurs cours, l'une derrière l'autre ; l'appartement des femmes et les jardins sont à l'extrémité. L'exposition du midi passe pour la plus favorable. Les fenêtres occupent tout un côté de l'appartement ; elles présentent des dessins très variés et sont garnies de talc, d'une espèce de coquille transparente, ou de papier blanc et colorié. Les bords des toits sont relevés en forme de gouttières, et les angles, terminés en arc, représentent des dragons ailés ou des animaux fabuleux. Les boutiques sont soutenues par des pilastres ornés d'inscriptions sur de grandes planches peintes et vernies ; le mélange de toutes ces couleurs produit de loin un effet assez agréable. »

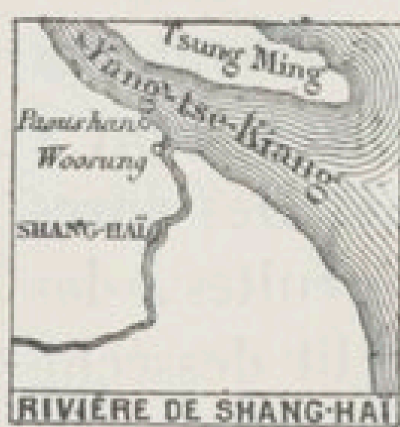


PÉKING

Péking (2,000,000 d'hab. ?), capitale de l'empire chinois, ne répond plus à l'idée qu'on est habitué à s'en faire. Cette ancienne merveille de la Chine, aujourd'hui en pleine décadence, n'est plus qu'un amas de taudis et d'immondices. Des masures infectes s'accrochent aux somptueux édifices d'autrefois et semblent y pousser comme des champignons. Des parcs transformés en vastes espaces incultes, des canaux montrant tristement leur lit desséché et traversés de distance en distance par des ponts en ruine, des maisons prêtes à disparaître dans un sol fait de poussière et de fange, qui monte toujours, voilà la physionomie actuelle de la grande capitale de l'Empire du Milieu. Le palais impérial, qui avait tant de célébrité, se ressent de l'état de décadence dans lequel la ville est tombée, et ses magnifiques jardins ne sont plus entretenus comme autrefois. A l'époque de l'expédition de Chine, les splendeurs du palais d'été ont émerveillé nos soldats qui, malheureusement, ne les ont pas respectées.

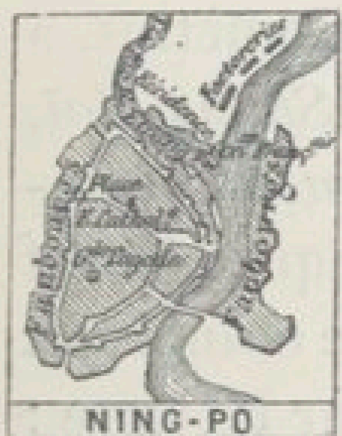
Ce qui rend surtout Péking intéressant pour les voyageurs, c'est l'animation de ses rues commerçantes, la foule qui s'y presse, allant, venant avec un air affairé, ou se groupant devant les boutiques et autour des marchands ambulants; les véhicules les plus différents, depuis la voiture jusqu'à la chaise à porteur et la brouette à bras, qui les sillonnent dans tous les sens. Les revendeurs portent leurs marchandises, soit pendues au cou, soit dans des paniers attachés à un long bâton qu'ils placent sur l'épaule. On rencontre des barbiers en plein vent qui agitent leur sonnette pour appeler la pratique, des cuisines portatives, des charlatans, etc. Un mandarin, un grand officier passe, on se range à l'envi pour lui faire place, puis la foule se reforme et le tumulte reprend de plus belle. Péking est avant tout une ville de marchands, et ce sont leurs enseignes qui donnent à la cité sa décoration la plus pittoresque. On voit devant toutes les boutiques de hautes planches dressées en mâts, surmontées de banderolles, de drapeaux aux vives couleurs; sur ces mâts sont écrits les noms des marchandises que l'on peut trouver dans la maison, les qualités du marchand, les raisons qui doivent engager les acheteurs à avoir confiance en lui, l'histoire de ses prédécesseurs, et enfin quelquefois des affirmations hasardées dans le genre de celle-ci : Ici on ne trompe pas. Par exemple ce qu'on ne trouvera jamais, c'est la célèbre annonce parisienne : On rend l'argent; les Chinois n'admettent pas ce genre d'affaires. Tous ces mâts donnent aux rues de Péking une physionomie bizarre et vivante qui dissimule aux étrangers l'état de vieillesse et de décrépitude dans lequel se trouve la ville.

Autrefois le canal impérial dont la longueur dépassait 1,200 lieues, et dont la largeur variait de 60 à 300 mètres, servait de trait d'union entre le sud et le nord de l'empire chinois et venait aboutir à Péking. Un déplacement du fleuve Jaune, survenu en 1857, a rendu à peu près impraticable la navigation de ce canal.



RIVIÈRE DE SHANG-HAÏ

Shang-haï (4 à 500,000 habitants) est bâtie dans la plus heureuse situation au point de vue commercial. Placée à l'entrée de la vallée du Yang-tse-Kiang, elle préside aux échanges des produits de ce riche bassin contre les marchandises européennes. D'un autre côté la province de Kiang-sou lui apporte ses soies. Shang-haï est en rapports constants avec le monde entier. La ville s'étend le long de la rivière du Wampoo qui se jette dans le Yang-tse-Kiang, au-dessous du village de Woosung. Shang-haï et Hong-Kong sont les deux centres d'importation et d'exportation les plus importants de la Chine. La plaine au sein de laquelle se trouve Shang-haï est basse et couverte de canaux, ce qui rend cette ville assez peu salubre.

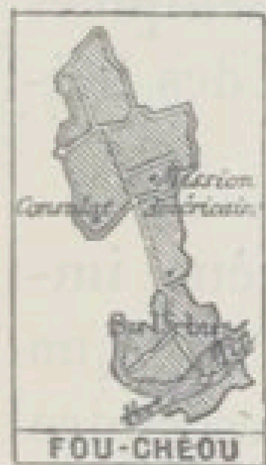

NING-PO

« Ning-po (250,000 habitants), dit E. Levasseur, situé sur la rivière Yung, qui de son embouchure jusqu'à la ville est couverte de jonques, a été quelque temps le plus fréquenté des ports ouverts dans la Chine centrale par le traité de 1842; mais la fortune de Shang-haï, située à treize heures de navigation à vapeur, l'a éclipsé.... Le thé et l'opium sont, à l'exportation et à l'importation, les deux principaux articles du trafic. » Cette ville est très renommée pour la sculpture et le découpage du bois. Toutes les pièces importantes et ornementales du pavillon chinois exposé au Trocadéro en 1878, ont été préparées et sculptées à Ning-Po.

Nanking (ville qui a eu jusqu'à 1,000,000 d'habitants), la vieille capitale de la Chine, que des raisons politiques ont fait quitter par les empereurs pour Péking, est une ville en décadence. Elle ne peut se relever de l'état d'affaissement dans lequel l'a plongée la guerre civile. Sa fameuse tour de porcelaine (non de porcelaine mais de briques vernies) a été détruite pendant cette guerre. Nanking est située dans la province de Kiang-Sou qui a la réputation d'être la plus civilisée, la plus industrieuse et la plus fertile de la Chine.


HANKEOU

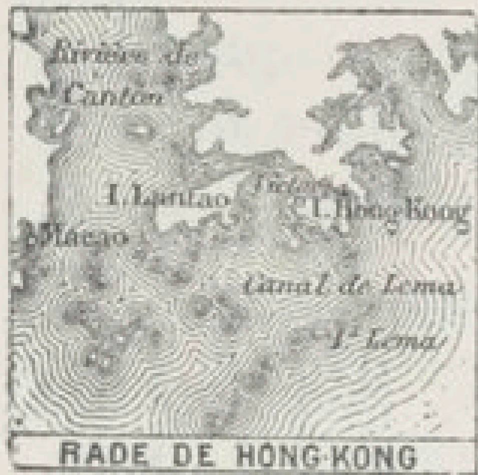
Hankeou (près de 600,000 habitants). Son nom lui vient de sa position à l'embouchure du Han. « Hankeou, dit M. Levasseur, est considérée par les Chinois comme une sorte de faubourg de Han-Yang, chef-lieu de district situé à l'ouest, de l'autre côté du Han, mais beaucoup moins grande que Hankeou; en face, sur la rive droite du Yang-tse-Kiang, est Tchang-fou, capitale de la province de Houpé : ces trois villes réunies forment une agglomération d'environ un million d'individus, groupés dans des maisons pressées les unes contre les autres et sur un espace qui serait très étroit, si deux grands cours d'eau ne circulaient au travers; dans cette réunion de villes, comme dans la plupart des cités chinoises, une partie de la population n'a d'autre domicile que les jonques. »


FOU-CHÉOU

Fou-chéou (600,000 habitants), dont le principal commerce est celui du thé que produit en grande quantité la province au sein de laquelle cette ville est bâtie, s'étend sur les bords du Min. La résidence européenne est placée sur la rive droite de cette rivière. Fou-chéou est à douze lieues de l'embouchure du Min, voie naturelle du commerce auquel se livre cette ville. On y vend des objets de laque, de la céramique et des fleurs artificielles.

« Sou-Tcheou-fou (3,000,000 d'habitants), la ville la plus peuplée de l'Asie, dit M. Levasseur, et la plus peuplée du monde après Londres,

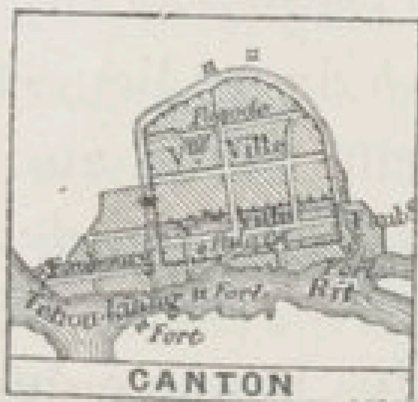
a la forme d'un carré, dont chaque côté mesure environ 8 kilomètres. » Depuis que toute l'activité commerciale s'est concentrée à *Shang-Haï*, placée près de l'embouchure du fleuve Bleu, *Sou-Tcheou-Fou*, qui communique avec Shang-haï par divers canaux couverts de jonques, et est une ville de luxe et de plaisir, a beaucoup gagné. Le proverbe chinois dit qu'au ciel il n'y a qu'un paradis; mais qu'il y en a deux sur la terre : Sou-Tcheou-Fou et *Han-Tcheou-Fou* (1,000,000 d'habitants). Un Européen à la recherche de ces deux lieux de délice, pourrait être gêné par la difficulté de prononcer leur nom. Dans tous les cas, Sou-Tcheou-Fou est un paradis où l'on travaille beaucoup et où l'on trouve des ébénistes, des bronziers, des brodeurs, etc., renommés pour leur habileté. L'autre paradis n'est pas moins industrieux que le premier. Ce sont des paradis où l'on ne se borne à la contemplation que lorsque l'on a les moyens de le faire.



RADE DE HONG-KONG

L'île de HONG-KONG présente une masse volcanique de quatre-vingt-trois kilomètres carrés placée à l'orient de l'embouchure du Tchou-Kiang. La ville anglaise de *Victoria* s'élève sur la côte de l'île qui fait face au continent. Son port est formé par le bras de mer qui la sépare de celui-ci. Les accidents de terrain ont imposé aux maisons, qui semblent grimper à l'assaut les unes des autres, les formes et les positions les plus pittoresques. On met six heures en bateau à vapeur pour aller de Hong-kong à Canton.

« La rivière de Canton, pendant la nuit, dit le père Huc, est en vérité, ce que j'ai vu de plus fantastique. On peut dire qu'elle est presque aussi peuplée que la ville. L'eau est couverte d'une quantité prodigieuse de barques de toutes les dimensions et d'une variété impossible à décrire. La plupart affectent la forme de divers poissons, et il va sans dire que les Chinois ont choisi pour modèles les plus bizarres et les plus singuliers. Il en est qui sont construites comme des maisons, et celles-là ont une réputation assez équivoque; toutes sont richement ornées : quelques-unes resplendissent de dorures, d'autres sont sculptées avec élégance, dentelées et comme percées à jour, à la façon des boiseries de nos vieilles cathédrales. »


CANTON

CANTON (1,500,000 habitants) n'a plus la même importance qu'à l'époque où cette ville était l'unique port de la Chine où les Européens pussent descendre et trafiquer. Ses marchands vont faire leurs échanges à Hong-kong. Ils apportent aux Anglais du thé et de la soie qu'ils troquent contre des articles de cotonnade et surtout contre de l'opium. Le Tchou-Kiang, qui forme un port

spacieux devant Canton, a une physionomie des plus curieuses, qu'il doit aux milliers de cabanes placées sur des radeaux qui le couvrent en produisant une sorte de ville maritime. A terre, la cité est divisée



Fig. 304. — Tombeau près de Canton. (D'après une peinture de Regamey.)

en ville chinoise au sud, et en ville mandchoue au nord. La figure 304 représente un tombeau peint par M. Regamey aux environs de Canton.

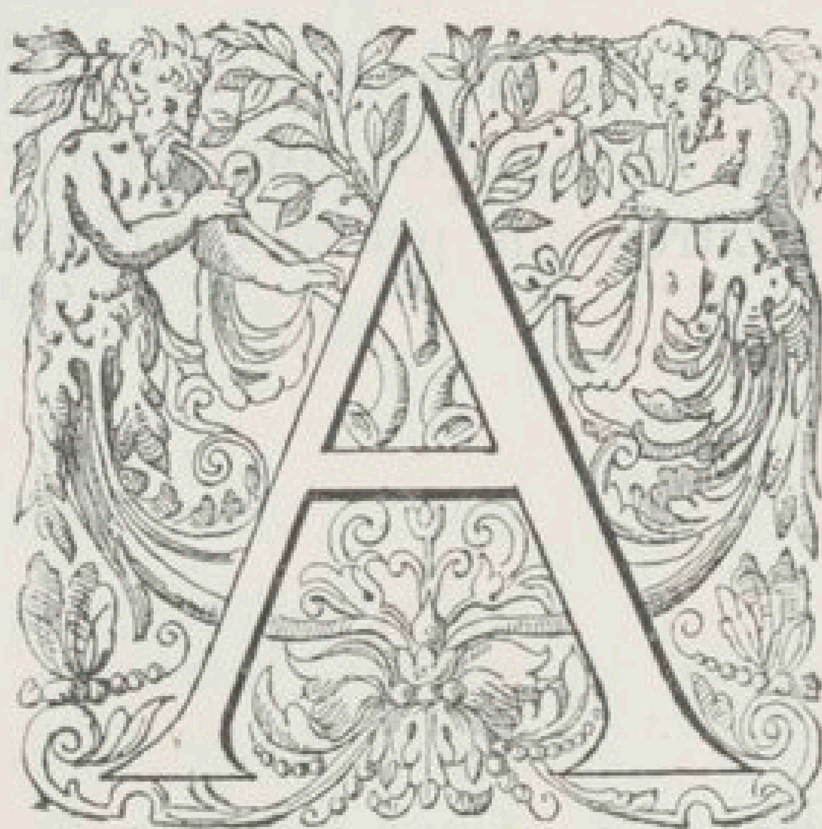
Macao, établissement portugais sur une petite langue de terre qui tient à une île, a eu autrefois une grande importance commerciale, qui a beaucoup diminué, depuis que les Européens peuvent trafiquer librement sur d'autres points de la Chine.



CHAPITRE III

JAPON

Aspect du pays. — Les habitants. — L'art et l'industrie. — Les villes principales.



spect du pays. — Le Japon se compose d'un groupe d'îles situées à l'orient de l'Asie dans le sens du nord-est au sud-ouest. Les îles principales sont Yeso, peu peuplée et couverte de forêts, Nipon, la plus importante de toutes et le centre de la vie politique et sociale des Japonais, Sikok, Kiou-siou, et le groupe des Liou-kiou, dont la possession forme un sujet de contestation entre le Japon et la Chine (fig. 305). Le sol, déchiqueté sur toutes les côtes, est volcanique et exposé à de fréquents tremblements de terre. Le climat, très variable, passe pour être généralement salubre, mais si nous en croyons les artistes japonais, la pluie accompagnée de vent est assez fréquente dans leur pays, car les effets de parapluies, dans le genre de celui qu'on voit sur la figure 306, sont assez souvent reproduits sur leurs albums de croquis.

Comme les îles qui composent le Japon sont généralement étroites et hérissées de montagnes, elles ne contiennent aucun grand fleuve, mais une multitude de petites rivières souvent très poissonneuses : aussi la pêche à la ligne (fig. 307) est à la fois une ressource pour les pauvres et une distraction pour les riches. Ces rivières qui descendent des montagnes, ont presque toujours un cours torrentueux, qui en rend souvent la navigation difficile excepté pour de très petits bateaux comme celui qui est représenté (fig. 308).

Si ces rivières ne sont pas en général d'une bien grande utilité pour

le commerce intérieur, elles donnent au pays un caractère particulièrement pittoresque, à cause des innombrables petits ponts que les Japonais établissent partout sur les moindres cours d'eau. Ces ponts d'une



Fig. 305. — Japon.

construction souvent très originale et en tout cas extrêmement variée, sont quelquefois construits en blocs d'inégale grandeur et de forme irrégulière, qui rappellent, mais avec des matériaux d'une étendue beaucoup moindre, l'aspect des anciens monuments pélasgiques (fig. 309).



Fig. 306. — La pluie au Japon. (D'après un album japonais.)

Toutefois, la plupart du temps, ces ponts sont simplement en bois, et leur forme est tantôt arrondie en décrivant une courbure très prononcée (fig. 310), tantôt au contraire absolument droite et formée de

tiges de bambous emboîtées l'une dans l'autre comme le montre la figure 311.

L'intérieur du Japon est encore peu connu, mais les environs de



Fig. 307. — Pêche à la ligne. (D'après un album japonais.)

Yedo, la seule partie de la contrée qui soit fréquentée par les Européens, présentent, au dire des voyageurs, un aspect ravissant. La végétation y



Fig. 308. — Un bateau. (D'après un album japonais.)

revêt mille couleurs étincelantes dont l'éblouissement nous est en partie rendu par l'écho des peintures japonaises. A l'horizon, le Fusi-Yama,

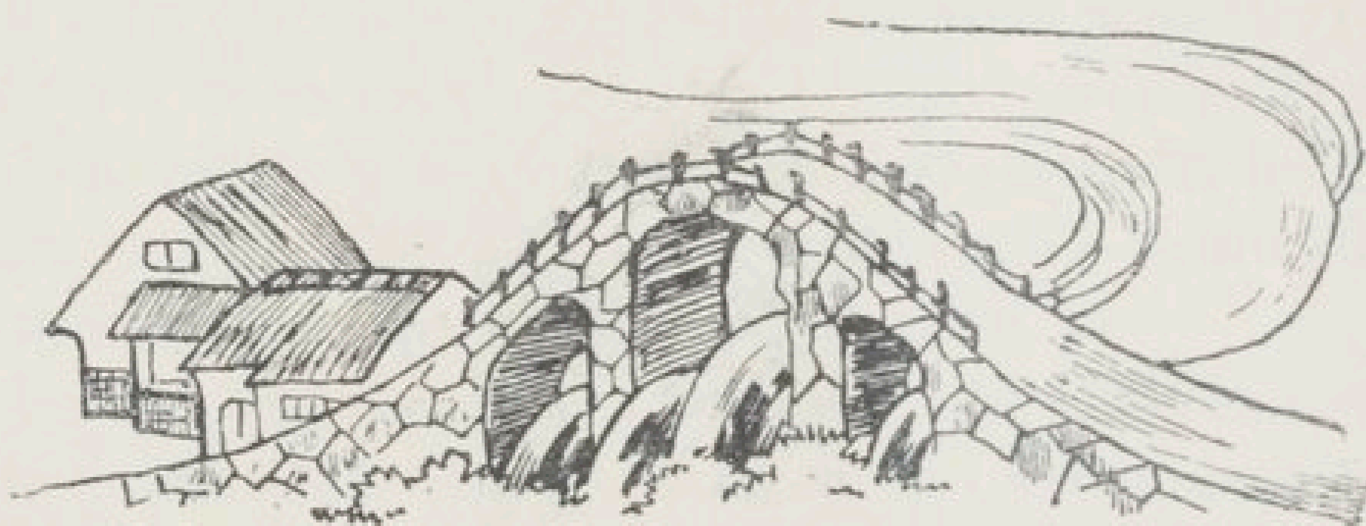


Fig. 309. — Pont de pierres. (D'après un album japonais.)

au cône immense et solitaire couvert de neiges éternelles, dominant tout de sa silhouette à la fois pittoresque et imposante. A ses pieds, des hauteurs boisées aux tons sévères, coupées de riantes vallées que viennent rafraîchir de nombreuses rivières, des canaux et des golfes

profondément enfoncés dans les terres; une campagne semée de fermes

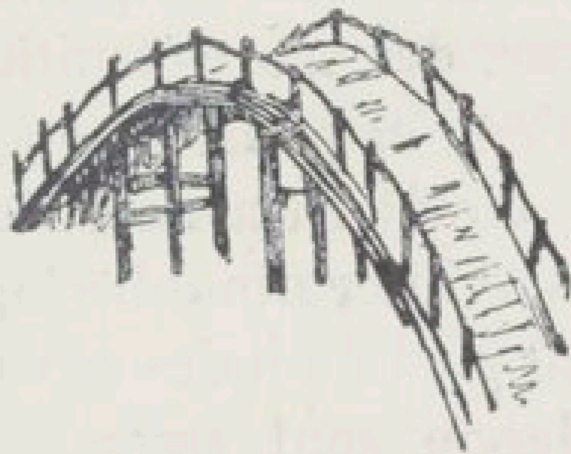


Fig. 310. — Pont de bois. (D'après un album japonais.)

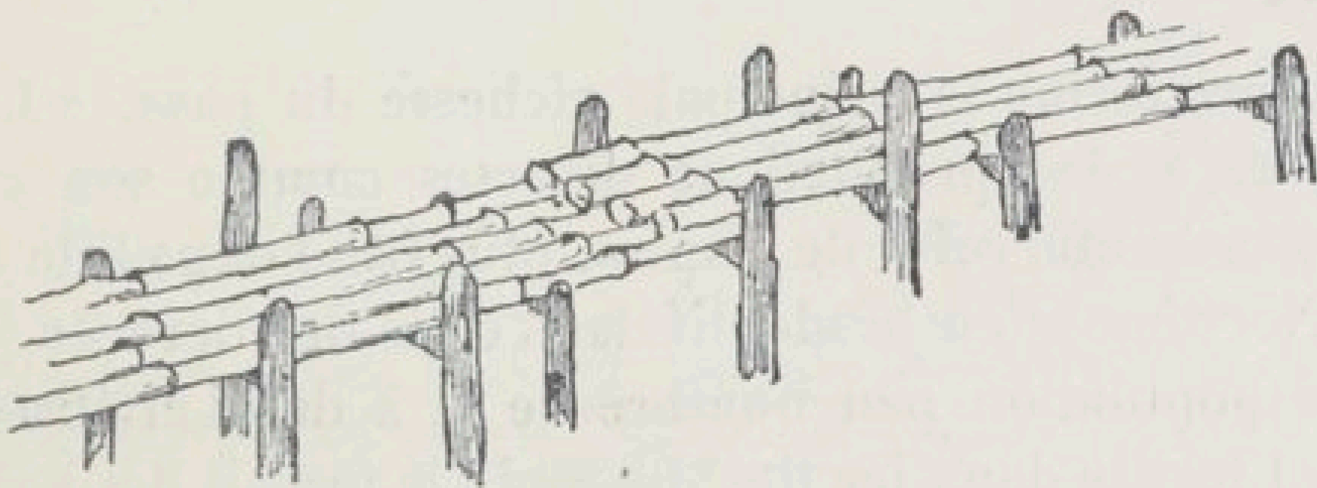


Fig. 311. — Pont de bambou. (D'après un album japonais.)

et de villages abrités sous des arbres épais, et entourés de ceintures

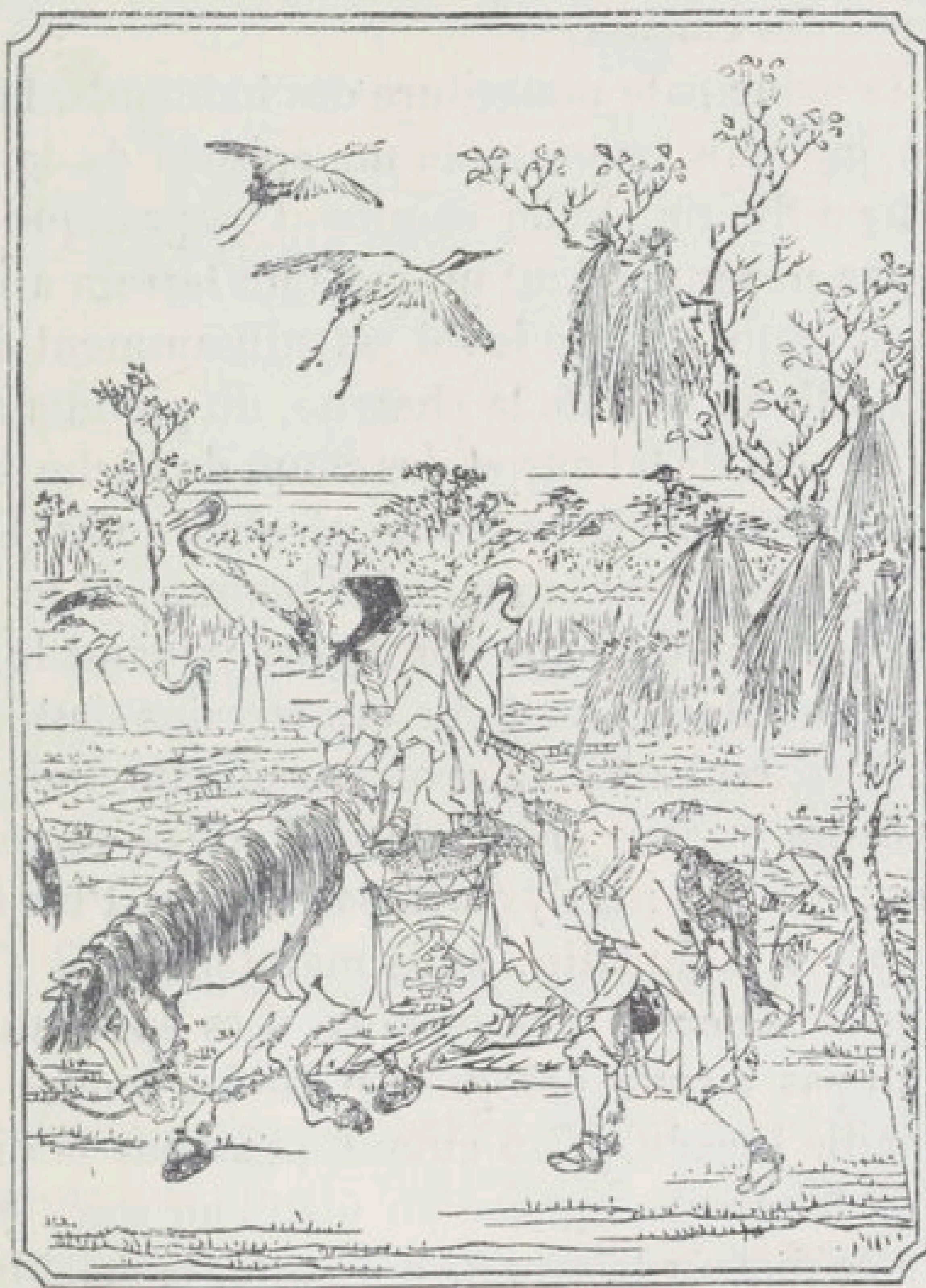


Fig. 312. — Chasse au faucon. (Composition japonaise.)

multicolores de jardins; émaillée de plantes et de fleurs énormes aux

tons les plus vifs ; dans toutes les directions, des bambous apportant leur note et leur forme particulières que les peintres japonais rendent avec tant de verve et de bonheur, des arbres fruitiers aux fleurs doubles, des camélias aussi grands qu'eux et poussant en pleine terre, jettent leurs notes blanches ou rouges, tantôt en masses légères et vaporeuses, tantôt en tons francs et découpés, d'interminables tapis de violettes bordent les chemins et vont mourir au pied de haies aux couleurs vives.

Certaines parties du Japon sont assez giboyeuses, et on y fait la chasse avec des oiseaux de proie, comme dans l'Europe du moyen âge (fig. 312).

L'agriculture forme la principale richesse du pays. « Le Japon, dit M. Levasseur, a des productions diverses comme son climat, aussi chaud à Nagasaki que celui de Naples, plus froid dans l'île de Yeso, que celui de la Norwège. Peu productif dans cette dernière île, qui est habitée par une population peu nombreuse et à demi civilisée, le sol est extrêmement fertile dans les îles du Sud ; le travail des habitants y tire parti des moindres parcelles de terrain ; le flanc des montagnes y est façonné en terrasses, jusqu'aux limites naturelles de la végétation ; au besoin la terre végétale y est transportée à dos d'homme, et l'eau d'arrosage amenée par des canaux. »

Le riz forme la principale nourriture des habitants. La figure 313, tirée d'un album japonais, représente un épisode de la vie rurale emprunté à la culture du riz. Voici comment se pratique cette culture : On commence par noyer pendant un mois un terrain au moyen d'écluses. Au bout de ce temps, quand le sol est suffisamment détrempé, on le remue et on l'amollit à l'aide de la charrue, du piétinement des buffles attelés à cet instrument de labour et des coups de bêche des cultivateurs, chargés de détruire les dernières mottes récalcitrantes. On obtient ainsi une sorte de pâte liquide dans laquelle les hommes et les femmes jettent le grain à pleines mains du haut des digues. Quand le riz a levé et a acquis un certain développement sur ces terrains desséchés qui jouent le rôle de pépinières, on l'arrache et on le replante, non au hasard cette fois, mais suivant un certain ordre, dans d'autres carrés de terre préparés comme les premiers : il s'y élève par touffes. Plus tard, on n'aura plus qu'à le couper à la faucille ; mais maintenant, il s'agit de le préserver des attaques réitérées des oiseaux. Les épouvantails de toutes sortes ne suffiront pas à cette besogne ; il faudra tendre sur les rizières des réseaux de paille tressée qu'un enfant, placé sur la digue ou sur un siège élevé fait de bambous, agitera du matin au soir. Quand il fait du vent, on confie à ce moteur le soin de faire aller la machine et d'effrayer les bataillons nombreux d'ennemis ailés.

Au point de vue politique et administratif, le Japon est en train de subir une rénovation complète. Depuis longtemps, le pouvoir militaire

devenu héréditaire dans la même famille, était exercé par un général, faisant fonctions de maire du palais et ayant absorbé l'autorité civile de telle façon que le Mikado, souverain du pays, n'était plus en quelque sorte qu'un chef religieux. Après une lutte terrible qui ne s'est terminée

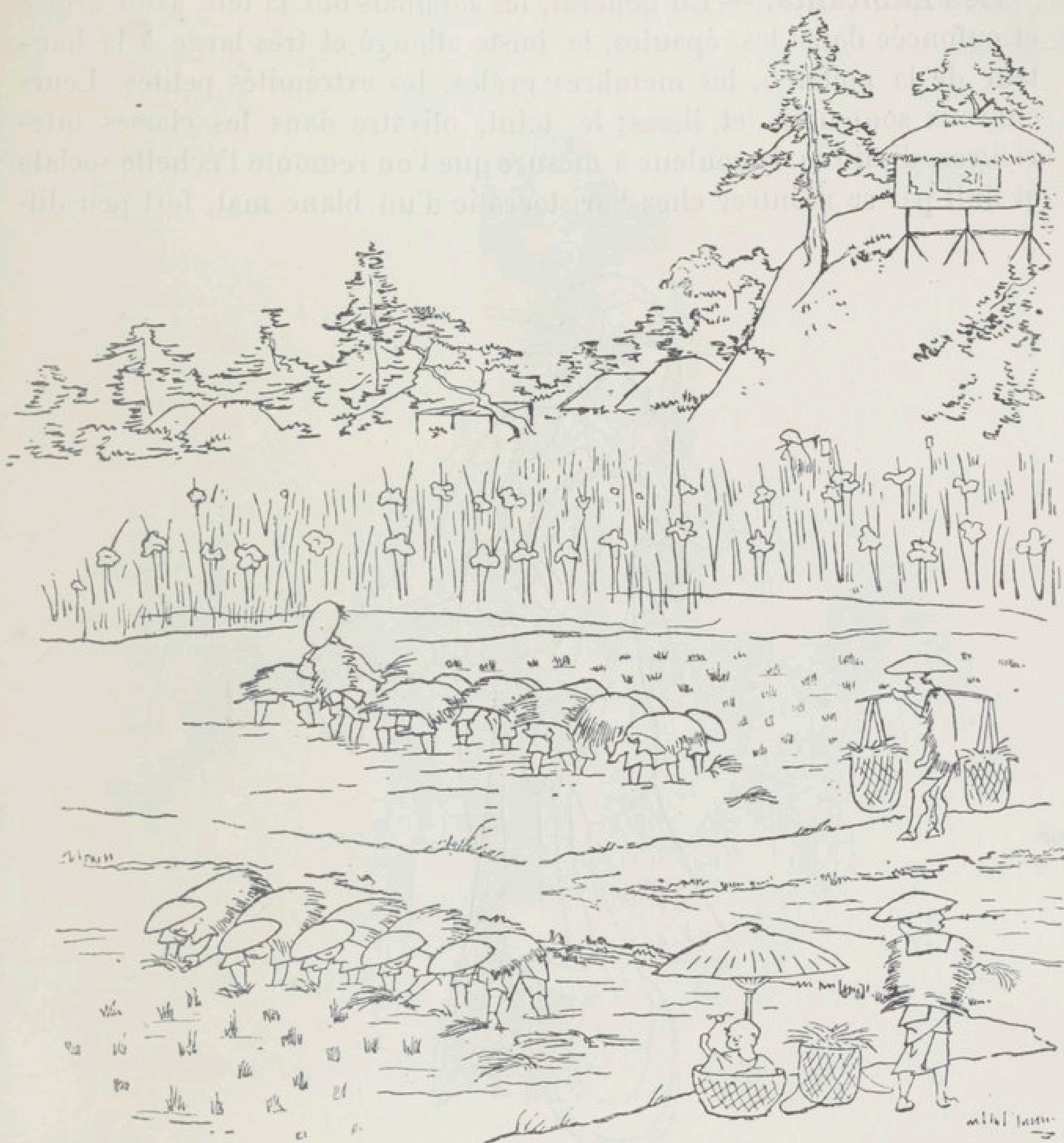


Fig. 313. — Culture du riz. (D'après un album japonais.)

qu'en 1868, le Mikado, appuyé par la noblesse du pays, est parvenu à ressaisir le pouvoir qui lui avait été enlevé, et la transformation à laquelle nous assistons date de cette époque : l'influence des idées européennes, devenue prépondérante, gagne tous les jours du terrain. La commission nommée pour l'exposition universelle de 1878, nous a appris que l'empire japonais embrassait une superficie de 23,740 lieues carrées

et contenait 34,000,000 d'habitants, qu'il comptait 35 départements, 6 divisions militaires ou grands commandements, 7 divisions académiques, 116 collèges, 103 écoles de langues étrangères, 24,225 écoles primaires, 16 ports de mer principaux et 36 phares.

Les habitants. — En général, les Japonais ont la tête assez grosse et enfoncée dans les épaules, le buste allongé et très large à la hauteur de la poitrine, les membres grêles, les extrémités petites. Leurs cheveux sont noirs et lisses; le teint, olivâtre dans les classes inférieures, diminue de couleur à mesure que l'on remonte l'échelle sociale et finit par se montrer chez l'aristocratie d'un blanc mat, fort peu dif-



Fig. 314. — Toilette japonaise.

férent du nôtre, surtout parmi les femmes et les enfants. Ce qui distingue les Japonais, c'est la forme de leur nez, la disposition de leurs yeux, toujours noirs, et la saillie de leurs pommettes. Ils ont une très grande mobilité de physionomie. C'est cette mobilité qui semble avoir surtout frappé les artistes du pays et qu'ils savent si bien nous représenter dans les croquis de leurs albums.

Le *kirimon,* espèce de robe de chambre très ample, est le costume national des Japonais, mais il faut soigneusement distinguer dans le costume japonais, le vêtement usuel et l'habit de cérémonie. Quand on voit dans les rues d'une ville la foule qui circule, avec des robes grises ou noires, on n'a aucune idée des splendides étoffes, des riches broderies que portent les Japonais dans les grandes circonstances. Comme forme le caractère des vêtements d'apparât consiste dans la longueur démesurée d'une robe traînante et dans la largeur des manches, percées dans leur partie moyenne d'une ouverture par laquelle passent les mains. La doublure est généralement rouge et ouatée vers le bord. On n'imagine pas la richesse décorative de ces robes. Nous avons vu à l'union centrale, en 1875, une robe jaune et or à damier, semée d'éventails de forme variée, une autre où figuraient des étendards, des grues et des nuages, une autre en crêpe violet relevé de nuages blancs et de fleurs de chrysanthème, une autre enfin dont l'étoffe blanche brochée était relevée d'impressions rouges et bleues, imitant des fougères arborescentes et des



Fig. 315. — Voyageur sur sa monture. (Bronze japonais)

bambous aux tiges d'or, dont les feuilles étaient tantôt peintes à la main, tantôt brodées en soie.

Il y a d'ailleurs peu de différence entre les vêtements des hommes et ceux des femmes et c'est surtout la ceinture qui les distingue. Chez les



Fig. 316. — Un commissionnaire. (D'après un album japonais.)

hommes, la ceinture, en même temps qu'elle retient la robe, aide à serrer différents objets comme la bourse et la pipe : ces objets sont soutenus par des cordons au bout desquels pendent de fines breloques en



Fig. 317. — Homme à cheval. (D'après un album japonais.)

métal ou en ivoire qu'on désigne communément sous le nom de *boutons japonais*.

La ceinture des femmes est beaucoup plus large que celle des hommes, et elle est souvent faite en étoffe d'un très grand prix. Les femmes mariées nouent la ceinture par devant et les jeunes filles par derrière.

Nous voyons (fig. 314), une toilette très riche et couverte de broderies; mais comme forme, c'est toujours le *kirimon*, la robe de chambre, attaché à la taille par une ample écharpe nouée derrière.

Pour la broderie les Japonais sont sans rivaux, mais un fait important à signaler dans la toilette des dames japonaises, c'est qu'elles ne portent en général ni bijoux ni pierres précieuses. Leur luxe est tout entier dans les riches tissus dont elles se parent, et le seul joyau qui leur soit habituel consiste en épingles d'écaille ou de métal, qu'elles emploient pour maintenir l'édifice assez compliqué de leur chevelure.



Fig. 318. — Dessin tiré d'un album japonais.

En dehors du costume de cérémonie le vêtement des Japonais est des plus simples : on en peut juger d'ailleurs par le voyageur sur sa monture que reproduit la figure 315, d'après un bronze japonais. Pendant l'hiver, on porte sous le kirimon, un petit vêtement et un pantalon collant. Les Japonais se baignent tous les jours et font peu usage du linge.

Les pauvres gens et les paysans vivent dans un état de nudité à peu près complet pendant la bonne saison. Ils se préservent de la pluie à l'aide de manteaux de paille et de chapeaux faits d'écorce de bambou. Cet accoutrement, des plus primitifs, est en même temps des plus singuliers.

La figure 316 nous permet de nous faire une idée de l'effet qu'il produit. Elle nous montre un commissionnaire portant deux paniers suspendus aux extrémités d'un bâton placé sur l'épaule (à la mode japonaise), les choses qu'il doit transporter. Il a la coiffure traditionnelle : le chapeau en forme de champignon (aussi fig. 317) ou de bouclier, que l'on trouve aussi à Java. Quant au manteau de paille, il n'affecte aucun contour bien précis; son dessin paraît un peu fixé par les intempéries de saison contre lesquelles il est chargé de protéger son maître. Sa coupe doit se modifier en permanence. Dans certaines représentations (fig. 318), ce manteau dont l'aspect fait songer un peu trop à celui d'un paillasson, n'empêche aucunement ceux qui le portent d'être également pourvus d'amples parapluies.

Les chaussures consistent en chaussettes de toile, en sandales de paille tressée, ou en socques de bois. Quand il y a de la boue, on met des socques placés sur deux petits montants.

Les enfants japonais sont un peu élevés à la dure, dans le peuple surtout. Ils ont le corps complètement nu et la tête rasée. On les porte,



Fig. 319. — Mère japonaise. (D'après un album japonais.)

comme de petits paquets, derrière le dos (fig. 319), enfermés dans la partie du *kirimon* qui fait corsage, la tête sortant par le col, derrière celle de la mère. Les femmes vaquent ainsi à leurs occupations sans être trop incommodées par leur précieux fardeau, qui doit s'arranger comme il peut et tâcher de tirer le meilleur parti possible de sa position. Quand la mère est trop lasse, elle dépose son enfant dans un panier où il mène un peu l'existence des petits oiseaux dans leur nid.

Le nombre des Français qui ont visité le Japon est assez restreint. Mais tout le monde se rappelle l'impression que produisait à l'exposition universelle la façade élevée par les Japonais dans la rue des Nations.

On voyait d'abord une porte massive à entrecroisements de poutres en bois naturel, protégées à leurs extrémités par des capsules de bronze vert de chaque côté; près de là une fontaine en terre émaillée, entourée d'un clôture en bambou, répand une fraîcheur charmante. Cette fontaine est la souche d'un arbre; de jolies fleurs blanches laissent tomber l'eau de leurs pétales dans la vasque d'une feuille et de minces filets d'eau jaillissent à ras du sol sur un bassin entouré de galets.

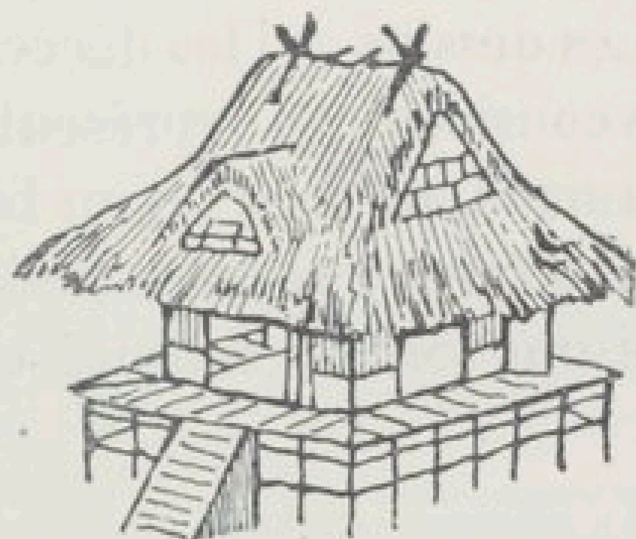


Fig. 320. — Chaumière. (D'après un album japonais.)

On n'a pas oublié non plus la petite ferme japonaise qui faisait un si bon effet dans le jardin du Trocadéro. Ces clôtures légères en bambous, cette ravissante porte en bois sculpté qui fermait l'enclos, ces abris si

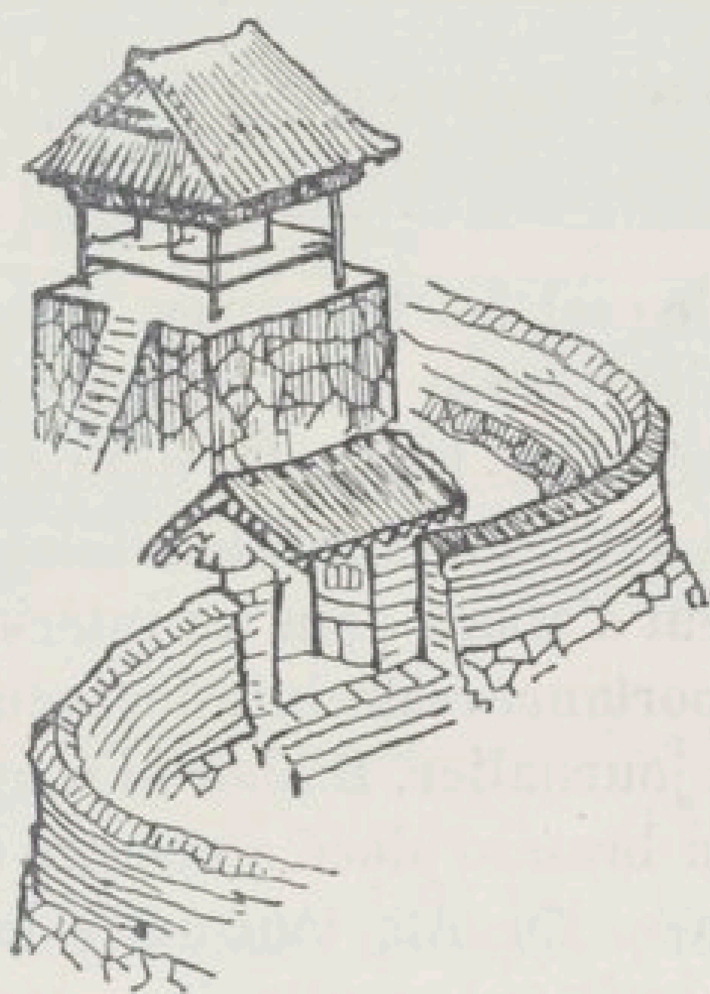


Fig. 321. — Construction japonaise. (D'après un album japonais.)

ingénieusement combinés, ces constructions rustiques et légères ont ravi les Parisiens. La campagne japonaise présente partout des habitations de ce genre; en outre elle est en quelque sorte semée de petits kiosques, dans le genre de ceux que représentent les figures 320 et 321. On voit aussi par cette dernière figure que les jardins sont entourés de murailles ou de palissades.

La plus extrême légèreté est le caractère des constructions urbaines au Japon, aussi bien que de celles qui servent aux exploitations rurales. Une peinture de Regamey, reproduite sur la figure 322, peut nous donner une idée de ce genre de constructions qui est d'ailleurs parfaitement convenable dans un pays exposé à de continuels tremblements de terre. Des poteaux supportant les toits, et de minces cloisons font à peu près tous les frais d'une habitation japonaise.

Les paravents et les cloisons mobiles ont une grande importance au Japon comme en Chine. Les dessins qui les décorent se font en fabrique, mais toujours à la main. Ils consistent en représentations d'oiseaux réputés pour la beauté de leur plumage, de fleurs d'un brillant coloris, de groupes d'arbres, ou de petites scènes jetées confusément, mais non au hasard. Quelquefois ces cloisons sont de simples cadres qui entourent un

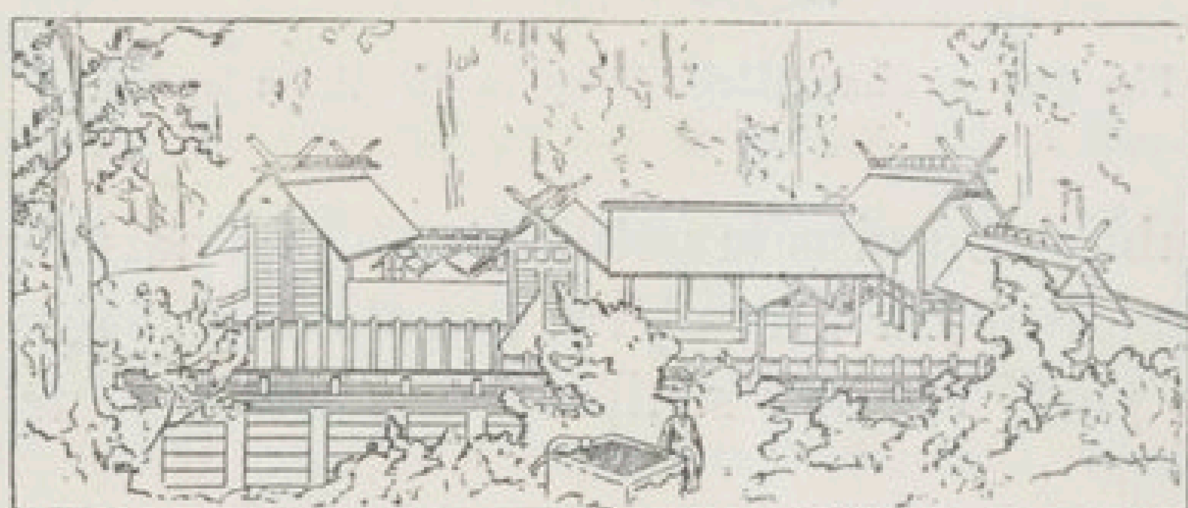


Fig. 322. — Constructions japonaises. (D'après Regamey.)

store ou un écran sur lequel les tresseuses de soie font de merveilleux ouvrages, où elles imitent avec une inconcevable habileté le duvet velouté des oiseaux, les écailles brillantes des poissons, le poil fauve des quadrupèdes, et le tissu délicat des feuilles et des fleurs.

Ce qui nous frappe tout d'abord dans un intérieur japonais, c'est l'absence, ou du moins l'importance restreinte des meubles qui sont pour nous d'un emploi essentiel et journalier. D'abord l'usage des cheminées étant inconnu, on se sert d'un braséro placé au centre de la pièce, ou d'autres récipients du même genre. Ensuite tout notre luxe de divans, de fauteuils et de chaises ne serait guère utile dans un pays où on s'assied sur des nattes, et nos grandes armoires feraient une assez triste mine, si on les adossait à une cloison légère et mobile qu'elles sembleraient vouloir défoncer. Des cabinets en bois laqué, contenant mille colifichets charmants, des coffrets d'un dessin élégant et toujours imprévu, des chevalets pour supporter le miroir des dames, des étagères pour ranger les fines porcelaines, des nécessaires de toilette, de petits pupitres pour écrire ou peindre, des candélabres finement travaillés, des éventails et des ombrelles aux riches couleurs, mille petits colifichets dont l'utilité

pratique n'est pas absolument démontrée, mais qui sont une fête pour l'œil, voilà ce qu'il faut chercher dans un appartement japonais et ce qu'on y trouve en effet (fig. 323).

Les objets en bronze sont toujours assez nombreux dans un mobilier japonais. Ce sont des aiguières, des braséros, des aquariums souvent décorés d'exquises ciselures, et surtout des vases de toutes dimensions, présentant les formes les plus variées et toutes les couleurs que le bronze est susceptible de recevoir. Les uns ont une belle patine verte ou

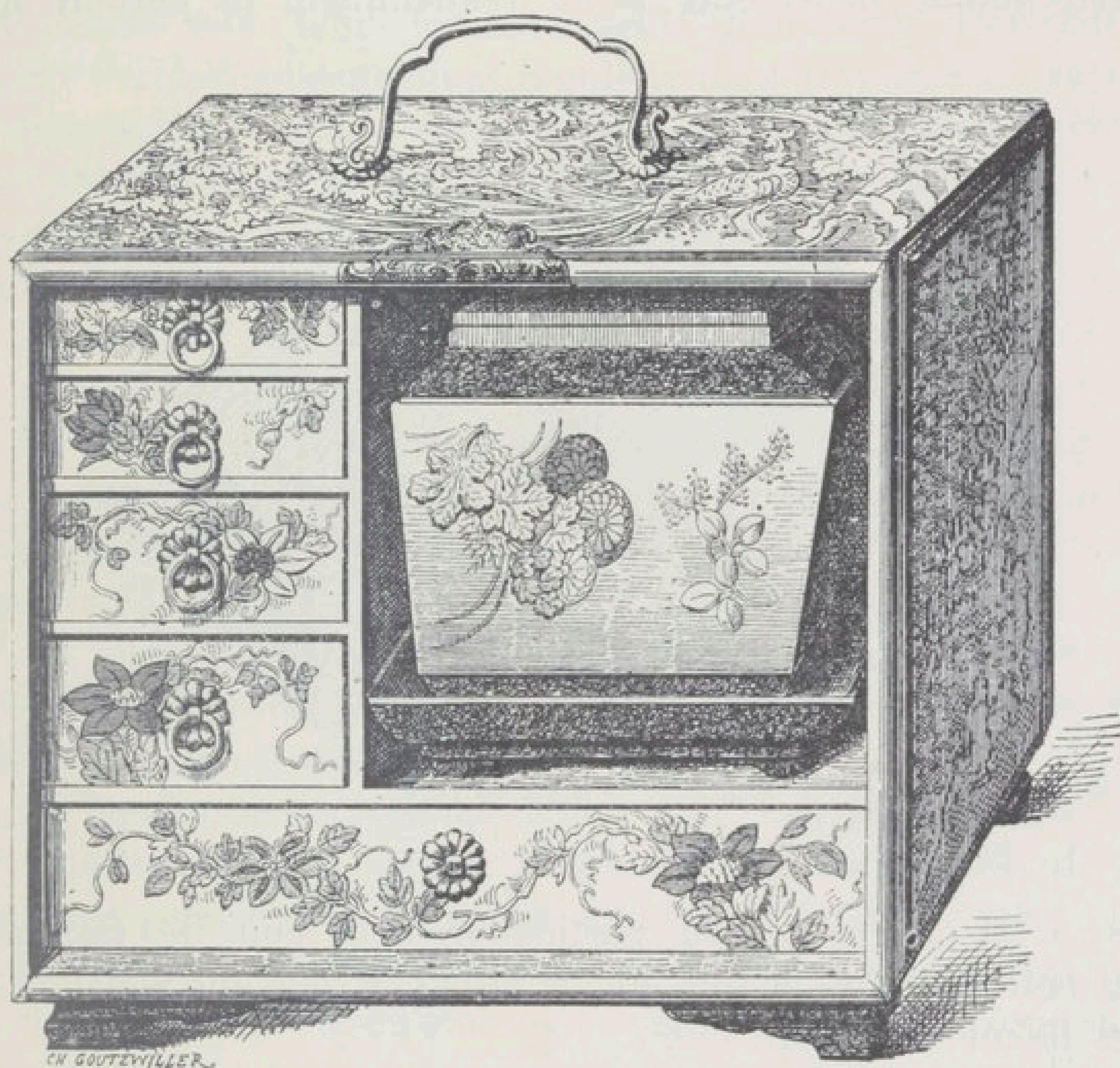


Fig. 323. — Intérieur d'un cabinet en laque d'or.

rouge, d'autres ont une teinte jaune qui approche de l'éclat de l'or : il y en a aussi de noirs, tantôt unis, tantôt enrichis d'arabesques en fil d'argent incrustés au marteau dans le bronze. Un fait important à noter, c'est l'absence presque complète d'orfèvrerie de table. Il faut en chercher la cause dans les mœurs et nullement dans le manque d'habileté des ouvriers. Car les armes, les presse-papiers, les agrafes, les serrures, les portefeuilles, sont souvent des chefs-d'œuvre de ciselure.

Ce que le mobilier japonais offre peut-être de plus original ce sont les boîtes en laque (fig. 324). « Le Japon, dit A. Jacquemart, est le pays d'invention de ces laques et l'on en rencontre d'une date fort reculée;

leur caractère général est une sculpture plus large, plus accusée; le rouge est foncé et toutes les surfaces saillantes sont brillantes et lustrées; dans les étagères, les tablettes sont habituellement à fond noir avec décor de couleur *sans relief*, c'est-à-dire en laque usé. Ce sont le plus souvent des bouquets et des oiseaux qui forment cette décoration. Quelques meubles ciselés du Japon sont noirs, ou brun foncé. Du reste, c'est encore au Japon que vont se perfectionner les ouvriers chinois spécialisés au laque de Titcheou. Les laques noir et or du Japon se reconnaissent à la beauté du fond, toujours vif, profond et brillant, et à la perfection des ornements; assez fréquemment ils portent des ar-

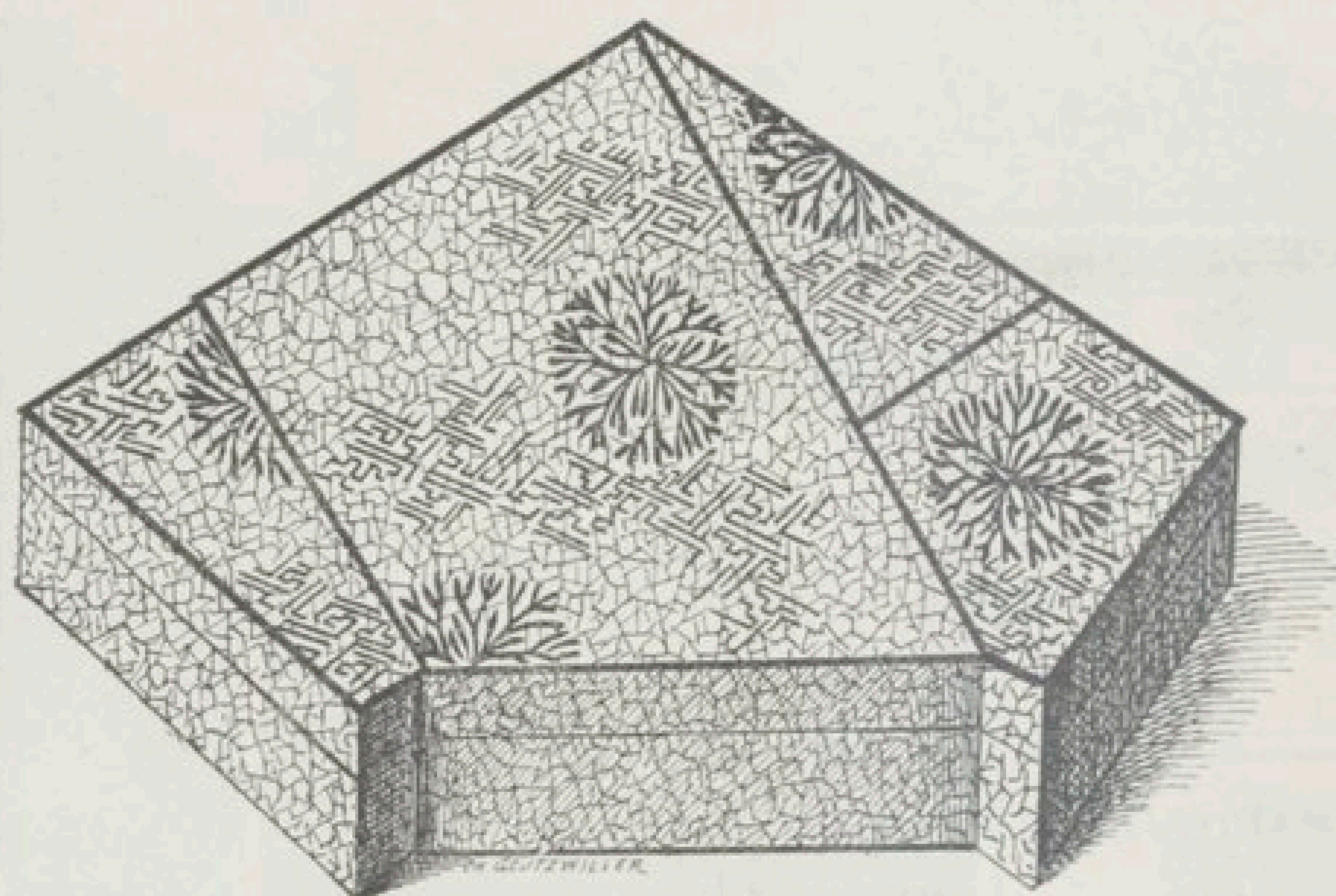


Fig. 324. — Boîte en laque.

moiries; c'est ce qui a lieu particulièrement pour les fassembaks, grandes boîtes de voyage, qui jouent là-bas le rôle que jouaient chez nous les bahuts du moyen âge. »

Comment décrire tous ces petits meubles qui n'ont pas de nom dans notre langue et dont la vue nous cause toujours de la surprise? Pourrons-nous seulement indiquer les principales pièces d'un repas? Du moins nous allons le tenter. D'abord les lettres d'invitation ne vous ont pas été envoyées et remises brutalement par un domestique qui a tenté de lire au travers le papier pour connaître le contenu. Dans la bonne compagnie, les lettres sont soigneusement empaquetées dans une petite boîte oblongue, qui ressemble assez à nos boîtes à gants, mais qui au Japon sont des boîtes de correspondance.

Pour le repas lui-même, on devine qu'il en est un peu comme pour le mobilier : ce que nous appelons les pièces de fond, ne sont ici que tout à fait accessoires et l'importance du banquet se mesure à son dessert. Il ne faut pas négliger pourtant les grandes gamelles et les pla-

teaux en laque sur lesquels on sert les aliments, ni les bols et les coupes, couvertes de nacre ou décorées de paysages, dans lesquelles on sert les boissons. Mais tout cela n'est qu'une préface au véritable banquet qui est le dessert. Pour traiter ce point délicat, nous céderons la plume à M. Humbert, qui en parle en connaissance de cause, ayant fait un long séjour au Japon comme membre du corps diplomatique. « Avant de distribuer le dessert, dit-il, on l'expose sur une table basse et ronde, placée au milieu du groupe des invités : chaque sorte de pâtisserie, de confiture et de sucrerie ayant son plateau spécial, tous les plateaux réunis et assortis selon leurs formes et leurs dimensions décrivent sur la table six cercles concentriques régulièrement traversés de rayons qui vont du centre à la circonférence; et dans chaque segment de cercle, on dispose les friandises selon l'analogie des couleurs, de manière à reproduire de zone en zone toutes les teintes de l'arc-en-ciel.

« Une autre surprise, non moins ingénieuse, consiste à mettre les sucreries dans une quantité de charmantes petites boîtes, et à les cacher dans une cassette de laque figurant un énorme poisson rouge. Quand le moment est venu de le dépecer, chaque convive, à tour de rôle, plonge la main dans les entrailles du monstre artificiel, et en retire au hasard, une boîte, dont le contenu est souvent de nature à provoquer une hilarité générale; car les bonbons japonais représentent non seulement une foule de jolis sujets tirés du règne végétal et du règne animal, mais toutes sortes de conceptions indescriptibles, dues à l'imagination éminemment facétieuse des confiseurs.

« Les bonbonnières japonaises sont d'ailleurs aussi variées dans leur genre que les boîtes de dragées de nos étrennes enfantines : il y en a en laque, en carton, en papier mâché, en nacre, en pâte de sucre : les unes sont unies et sans ornements, les autres enrichies de moulures, de sujets coloriés, de découpures de feuilles d'or ou de bandes de papier argenté; l'on en remarque aussi qui sont faites pour certaines spécialités, telles que le Narné, petite pâtisserie pour les enfants, et les fruits de mer, sucreries aussi charmantes de formes que de couleurs, représentant une infinie variété de moules et de coquillages. »

Au Japon, il n'est pas une maison bourgeoise qui n'ait son jardin petit ou grand, et le jardinage est pour toutes les classes de la population, une distraction et un plaisir. La manière dont ces jardins sont disposés, montre une face intéressante du sentiment décoratif des Japonais (fig. 325). Quand le sol sur lequel est planté le jardin, présente quelqu'accident de terrain, des roches ou de l'eau, on les utilise toujours, et quand il n'y en a pas, on en crée artificiellement, en ayant soin d'éviter ce qui ressemblerait à une ligne droite, ou à une perspective régulière. Des haies vives ou des cloisons de bambous couvertes de plantes grimpantes, des bosquets touffus qui masquent une

construction, des grottes où on va sentir la fraîcheur, des petits ruisseaux qui coulent sur des cailloux, des ponts rustiques, ou des quartiers de rocs disposés en escaliers, et une incroyable profusion de fleurs qui

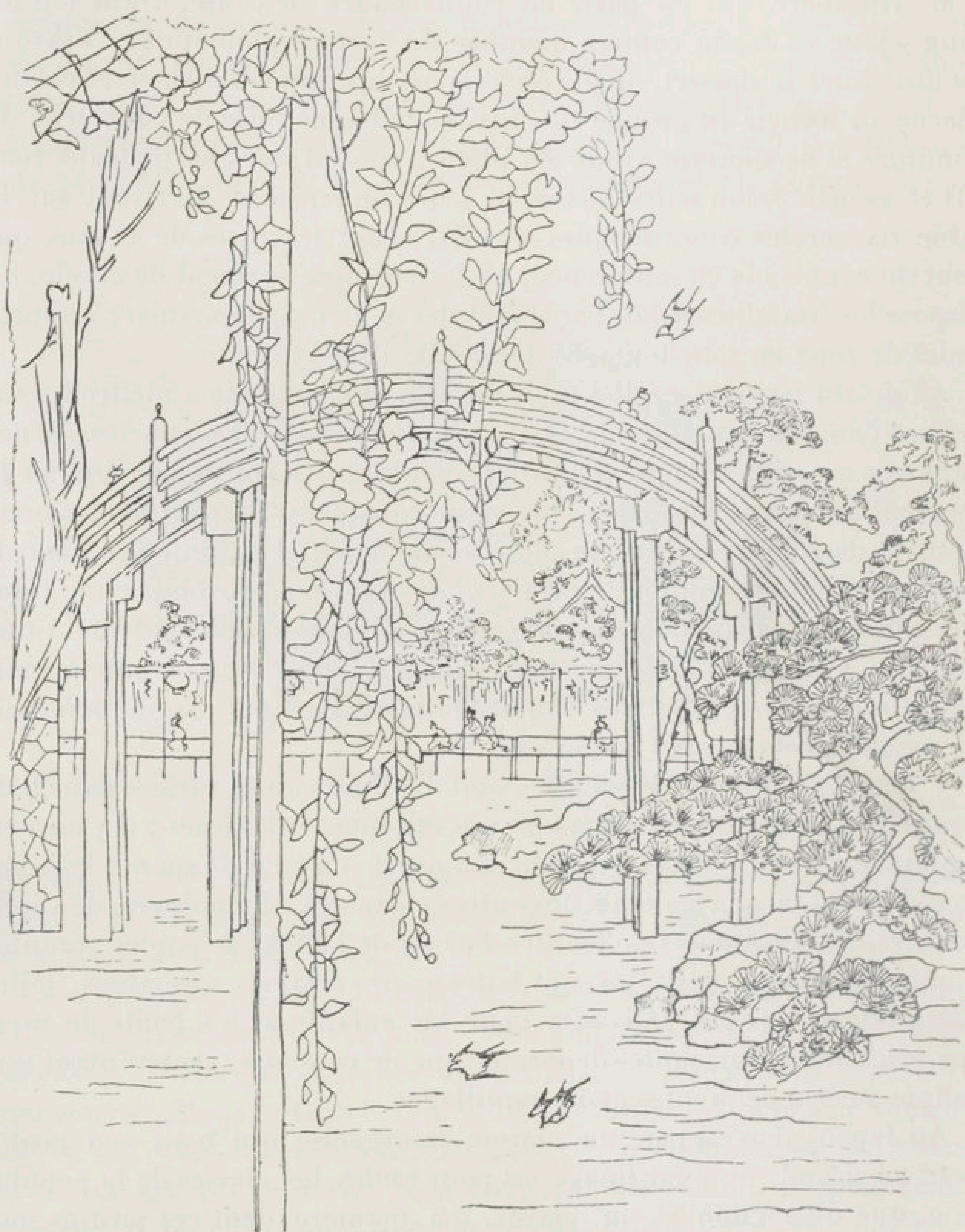


Fig. 325. — Jardin japonais. (D'après un album japonais.)

viennent partout égayer les pelouses, sans jamais s'aligner, voilà ce qui constitue au Japon un jardin bien disposé. Il faut signaler aussi pour compléter le tableau, le goût qu'on y professe pour les fleurs énormes, pour les arbres nains, pour les plantes à feuilles bizarres, pour les

rochers bien raboteux où croissent les plantes parasites, et pour les oiseaux et les petits poissons sans lesquels un jardin ne serait pas complet.

Les plantes et les fleurs font en quelque sorte partie du mobilier japonais. On en voit partout, même dans les boutiques ; un groupement végétal, entremêlé de coquillages, de vases de porcelaine, et souvent accompagné d'un petit bassin où nagent les petits poissons rouges, est l'accessoire obligé de tout magasin de luxe. Dans les salons, les cages à papillons et les volières jouent aussi un grand rôle ; le plus souvent elles sont surmontées d'un vase à fleurs d'où pendent des plantes sarmenteuses, de telle façon, que les oiseaux en remuant leurs ailes semblent se mouvoir sous un dôme de verdure.

Pour ajouter encore à cette légèreté apparente qui plaît tant aux Japonais, des lanternes de papiers sont suspendues aux plafonds. Dans les verandahs où l'air circule librement, ces lanternes ont pour appendices des petites clochettes en verre de couleur, dont le battant est formé par une sorte d'aiguille en métal suspendue par un fil de soie. Au moindre souffle de la brise tout cela se meut, et le bruit de ces clochettes produit une vibration indéterminée à laquelle les Japonais trouvent un grand charme.

L'art et l'industrie. — Pas plus que la Chine, le Japon ne possède ce qu'on peut appeler une architecture monumentale. Les uns attribuent ce fait à la fréquence des tremblements de terre, les autres à l'absence des matériaux capables d'être employés dans des édifices solides et durables. Toujours est-il que des murailles quelquefois très épaisses, et des pavillons toujours extrêmement légers constituent l'élément principal et presque unique de l'architecture japonaise. La figure 326 nous montre un des pavillons de la résidence de Kioto, qui est pour les souverains du Japon, à peu près ce que Versailles ou Saint-Cloud étaient pour les nôtres.

Nous emprunterons à M. Humbert la description qu'il donne de la demeure des souverains. « Le palais, dit-il, considéré à distance, n'a de remarquable que ses dimensions, sa vaste enceinte de terrasses soutenues par d'énormes murailles de granit, ses parcs aux magnifiques ombrages, ses fossés semblables à des lacs paisibles, constamment animés de milliers d'oiseaux aquatiques. A l'intérieur, on admire les grandes proportions de toutes choses : murailles, allées d'arbres, canaux, portails, maisons de gardes du corps et de gens de service. L'exquise propreté des places et des avenues, le silence profond qui règne autour des bâtiments, la noble simplicité de ces constructions de cèdre aux soubassements de marbre, tout est combiné pour produire un effet solennel et provoquer ces impressions de majesté, de mystère et de crainte dont le despotisme a besoin pour soutenir son prestige. Ici, comme dans

les temples japonais, l'on ne peut qu'admirer la sobriété des moyens employés par les artistes indigènes pour réaliser les plus hardies conceptions. C'est toujours à la nature qu'ils empruntent dans ce but les

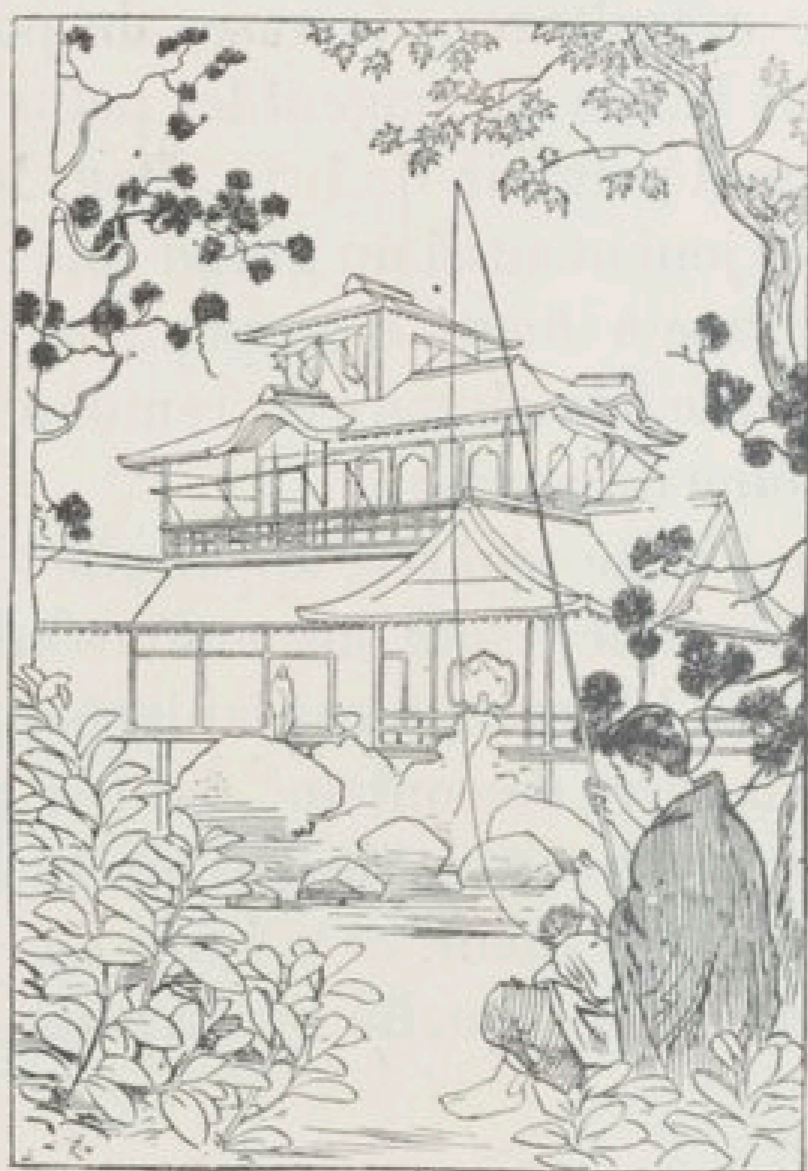


Fig. 326. — Pavillon de Taiko à Kioto. (D'après une peinture de M. Régamey.)

ressources les plus puissantes. La salle des audiences du Taicoun ne possède ni colonnes, ni statues, ni ameublement quelconque. Elle se compose d'une enfilade de vastes pièces très élevées et séparées les unes



Fig. 327. — Rocher du soleil levant. (D'après une peinture de M. Régamey.)

des autres par des châssis mobiles, qui atteignent la hauteur du plafond. On les dispose en perspective, comme les coulisses de théâtre, et le fond de la scène ouvre sur les vastes pelouses et les allées d'arbres des parcs environnants. »

Les temples japonais consistent quelquefois en un simple toit en chaume soutenu par quatre piliers de bois. mais, dans d'autres cas, on y voit une succession de palais avec des tours à étages multiples représentant les sphères superposées des cieux. Ces temples, qui sont très souvent en bois, et toujours d'une apparence extrêmement légère, ne forment pas un ensemble architectural d'un caractère unique et grandiose, mais une série de pavillons disséminés dans un jardin. Une peinture de M. Regamey (fig. 327) représentant le *Rocher du soleil levant*, à Ishé, nous montre un de ces arcs de triomphe en bois dont les Japonais font un si grand usage et qui décorent les avenues précédant leurs tem-

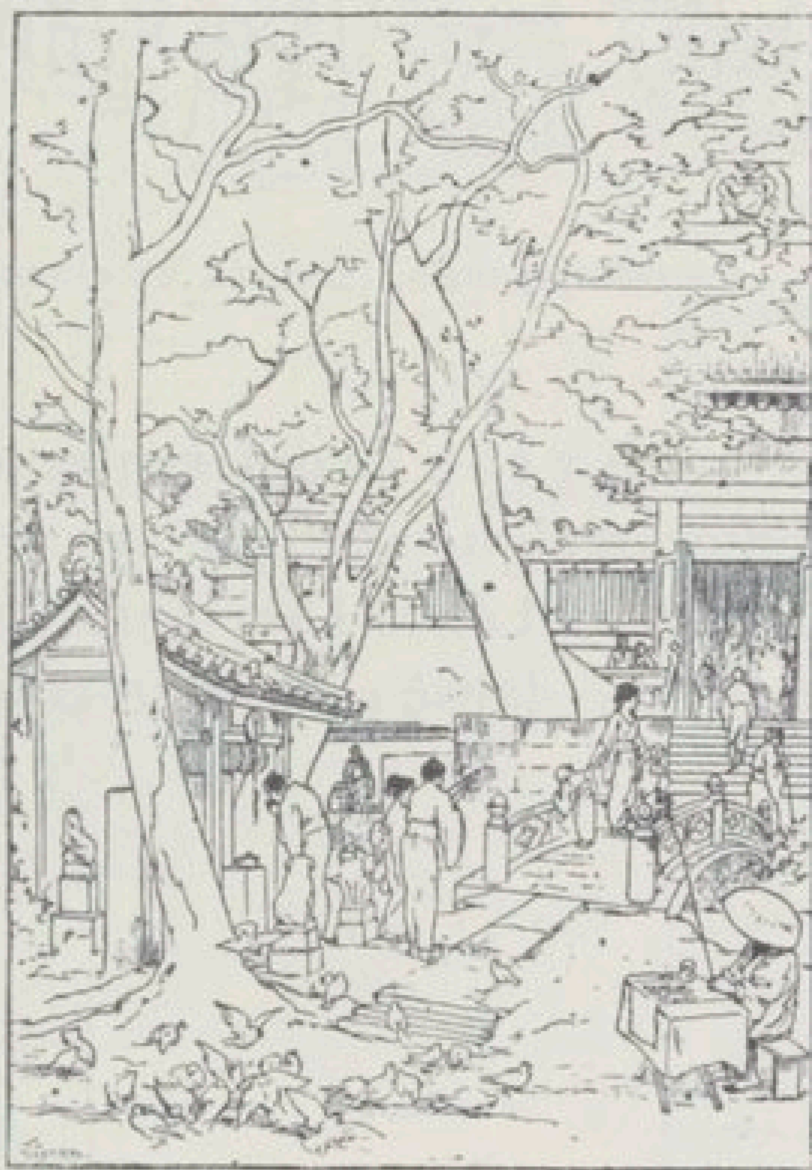


Fig. 328. — Jardins sacrés d'Assaksa à Yeddo. (Peinture de Regamey.)

ples. Ces portes bizarres ont été représentées à l'Exposition universelle de 1878 par des modèles qui nous ont permis de nous rendre compte de leur effet pittoresque. Le rocher que l'on voit dans la composition de M. Regamey est voué au soleil et est l'objet d'un culte que sont en train de pratiquer les Japonais du second plan, en adoration sur le rivage.

Yeddo renferme un grand nombre de bonzeries. La plupart présentent des avenues d'arbres, coupées ou non par des escaliers, et précédées de ces sortes d'arcs de triomphe composés de trois poutres de bois. Les chapelles apparaissent de tous côtés sous les arbres. La figure 328 nous montre les jardins sacrés d'Assaksa à Yeddo. Elle nous donne assez bien la physionomie d'une bonzerie. C'est qu'en effet, ils entourent le temple d'une divinité alternativement des deux sexes qui est chargée de présider à la mort et à la résurrection.

Les albums japonais nous montrent assez fréquemment des représentations de prêtres qui nous permettent de comprendre l'allure et le costume des personnages affectés au service des temples (fig. 329). Mais ce que les cérémonies religieuses nous offrent de plus caractéristique



Fig. 329. — Prêtres japonais. (D'après un album japonais.)

ce sont les danses sacrées. Il y en a de différentes sortes et quelques-unes ne sont pas sans présenter quelque analogie avec celles qui avaient cours dans l'antiquité et notamment dans l'ancienne Égypte.

La danse du sistre est une danse religieuse comme la danse du miroir ; elle fait partie des cérémonies du *Sintoïsme*, la religion primitive du Japon. Cette religion se partage avec le Bouddhisme l'empire du Mikado. C'est la religion officielle, celle de l'empereur et des grands de la cour. Elle compte près de 60,000 prêtres. Les sintoïstes sont hostiles à toutes les représentations de la divinité dans leurs temples, qui sont tous d'une très grande simplicité de décoration ; ils ne se permettent



Fig. 330. — Danse du sistre.



Fig. 331. — Danse du miroir.

(D'après des peintures de Regamey.)

que des objets symboliques, parmi lesquels figurent le sabre, l'étendard, le miroir, le sistre, etc. Les figures 330 et 331 empruntées à des peintures de Régamey nous présentent des prêtres sintoïstes dans l'exercice de leurs fonctions. L'un tient un sistre et l'autre un miroir, deux objets qui figurent dans les danses de leur culte.

La peinture de Régamey que reproduit la figure 332 nous montre une scène assez curieuse qui nous initie aux mœurs politiques des Japonais. Nous sommes au 3 novembre, jour de la naissance du Mikado et la foule vient se prosterner devant son image. Par un effet bizarre, dû aux contradictions de la civilisation japonaise née d'hier et où les produits de l'industrie moderne se trouvent en contact avec les plus vieilles coutumes, c'est une photographie qui est offerte à l'adoration des fidèles sujets du souverain du Japon. Ce qu'il y a de pittoresque dans ce rapprochement ne semble nullement les déconcerter, si nous en croyons la peinture de Régamey.

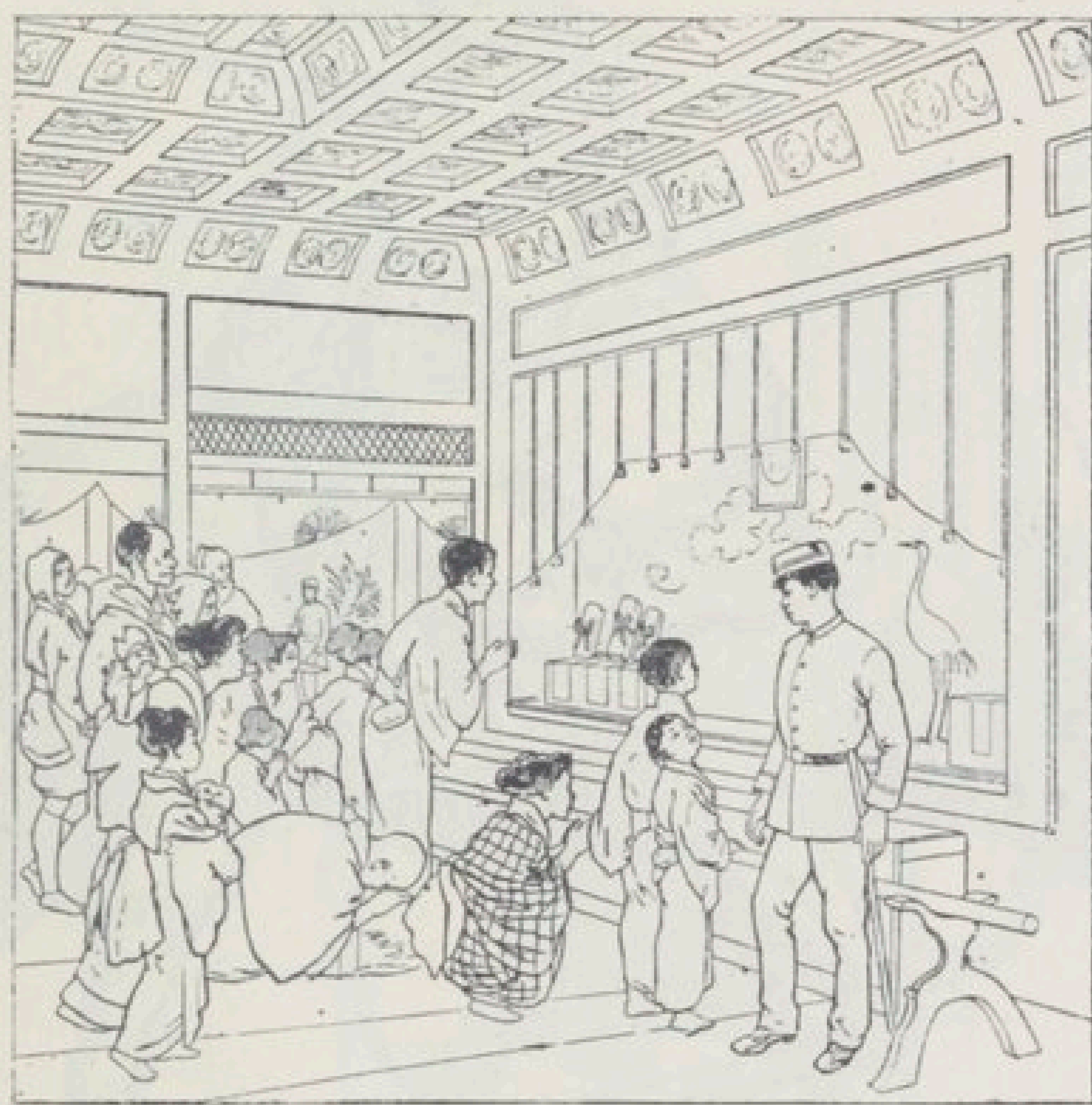


Fig. 332. — Cérémonie du 3 novembre. (Peinture de Regamey.)

Le mobilier religieux des temples japonais consiste surtout en statues et objets en bronze dont quelques-uns atteignent des dimensions monumentales. On se rappelle, quand la collection Cernuschi fut exposée aux Champs-Élysées, une grande salle dont le centre était occupé par un colossal Bouddha en bronze ; cette figure qui n'avait pas moins de quatre mètres de hauteur, provenait de Megouro, sorte de faubourg faisant suite à la grande ville de Yeddo. Le temple qui la recouvrait avait été détruit par un incendie, mais l'image en bronze n'a

heureusement pas souffert. Cette figure, qui ne manquait pas d'un certain caractère était évidemment conforme à un canon, car on voit dans une foule de collections, des Bouddhas de proportions différentes, mais qui reproduisent exactement les mêmes traits traditionnels, et la même attitude.

Après les représentations des grandes divinités, il y a celles des saints auxquels leur vertu a assigné un rang dans la hiérarchie céleste. C'est



Fig. 333. — Cheou-Lao monté sur un cerf. (Bronze japonais.)

ainsi que le philosophe Lao-Tseu, est devenu sous le nom de Cheou-Lao, le dieu et l'emblème de la longévité. Ce personnage qu'on représente habituellement monté sur un cerf blanc, est, en outre, caractérisé par la hauteur quelquefois démesurée de son crâne (fig. 333).

Quand les arts de la Chine s'introduisirent au Japon avec le bouddhisme, on ne vit pendant longtemps que des imitations plus ou moins serviles des bronzes hiératiques et des peintures primitives de la Chine

et de la Corée. Ce n'est que postérieurement que les sculpteurs ont commencé à faire de petits dieux familiers et sont arrivés ainsi aux jolis petits ivoires, aux masques si habilement modelés, qui caractérisent l'art du dix-septième siècle. La sculpture en bois ne paraît pas s'être développée avant le dix-huitième siècle ; quant aux figurines de porcelaine et de faïence qu'on voit si fréquemment dans nos collections, la plus grande partie n'est pas antérieure au dix-neuvième siècle. Mais les sculpteurs japonais se sont de tout temps attachés à bien rendre les animaux, et ils mettent dans ce genre de travail beaucoup plus de

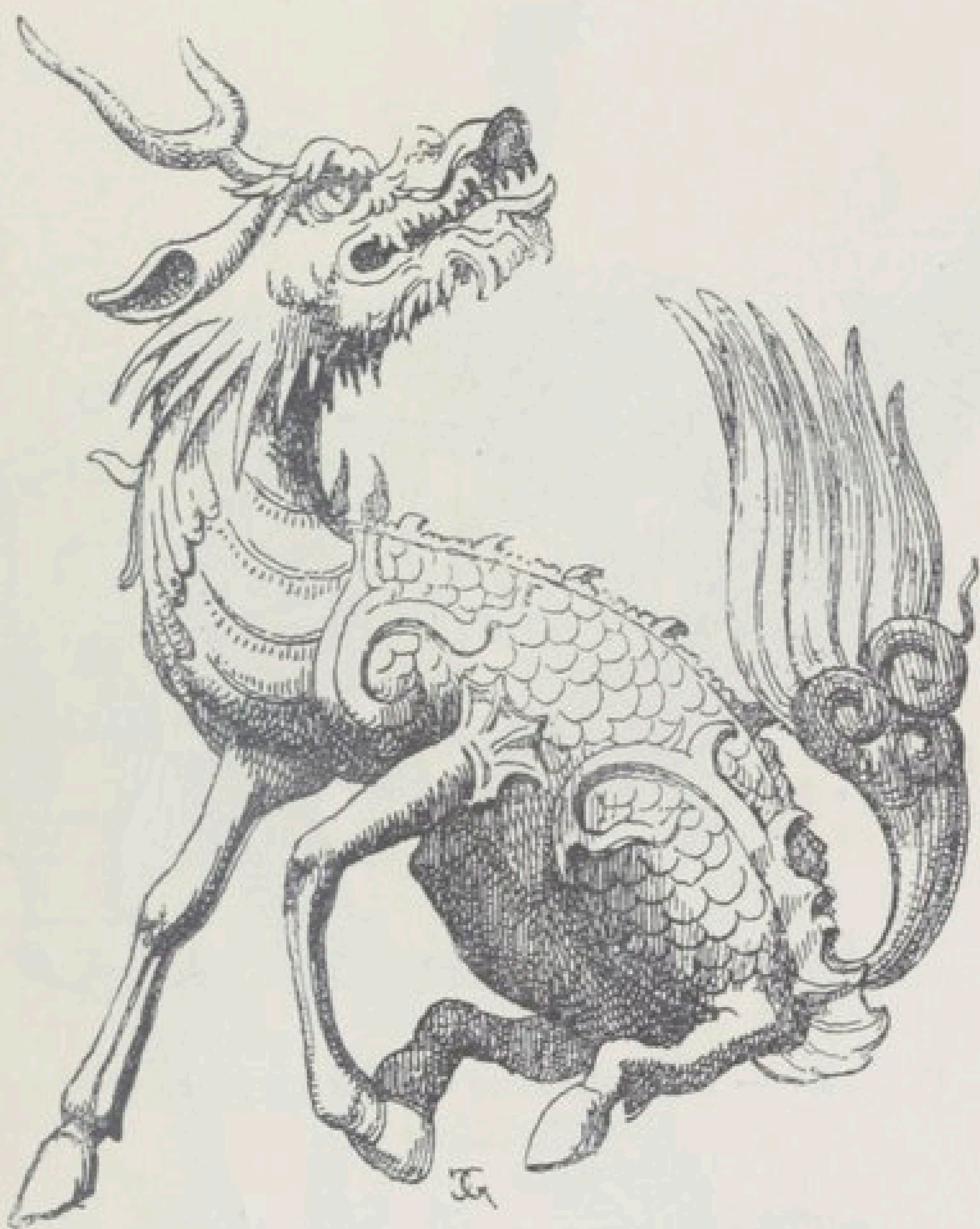


Fig. 334. — Animal fantastique. (Bronze japonais.)

délicatesse et de fantaisie que lorsqu'il s'agit de reproduire la figure humaine (fig. 334).

Les animaux, fantastiques ou réels, sont presque toujours regardés comme des emblèmes religieux, et c'est à ce titre qu'on les voit si souvent représentés en bronze ou en bois, soit dans les pagodes, soit dans les maisons des particuliers. Mais les animaux fantastiques sont encore beaucoup plus communs que ceux qui sont simplement imités de la réalité.

« Là-bas, disent les frères de Goncourt à propos des Japonais et des Chinois, le monstre est partout. C'est le décor et presque le mobilier de la maison. Il est la jardinière et le brûle-parfum. Le potier, le bronzier,

le dessinateur, le brodeur, le sèment autour de la vie de chacun. Il grimace, les ongles en colère, jusque sur la robe de chaque saison. Pour ce monde de femmes pâles aux paupières fardées, le monstre est l'image habituelle, familière, aimée, presque caressante, comme est pour nous la statuette d'art sur notre cheminée. »

L'animal fantastique que nous avons vu (fig. 334) est une pure conception de l'imagination, mais il se pourrait bien que l'éléphant représenté sur la figure 335 ait été également fait par le sculpteur japonais à titre d'animal imaginaire. En effet l'éléphant n'existe pas au Japon, et on en voit cependant de nombreuses représentations parmi les

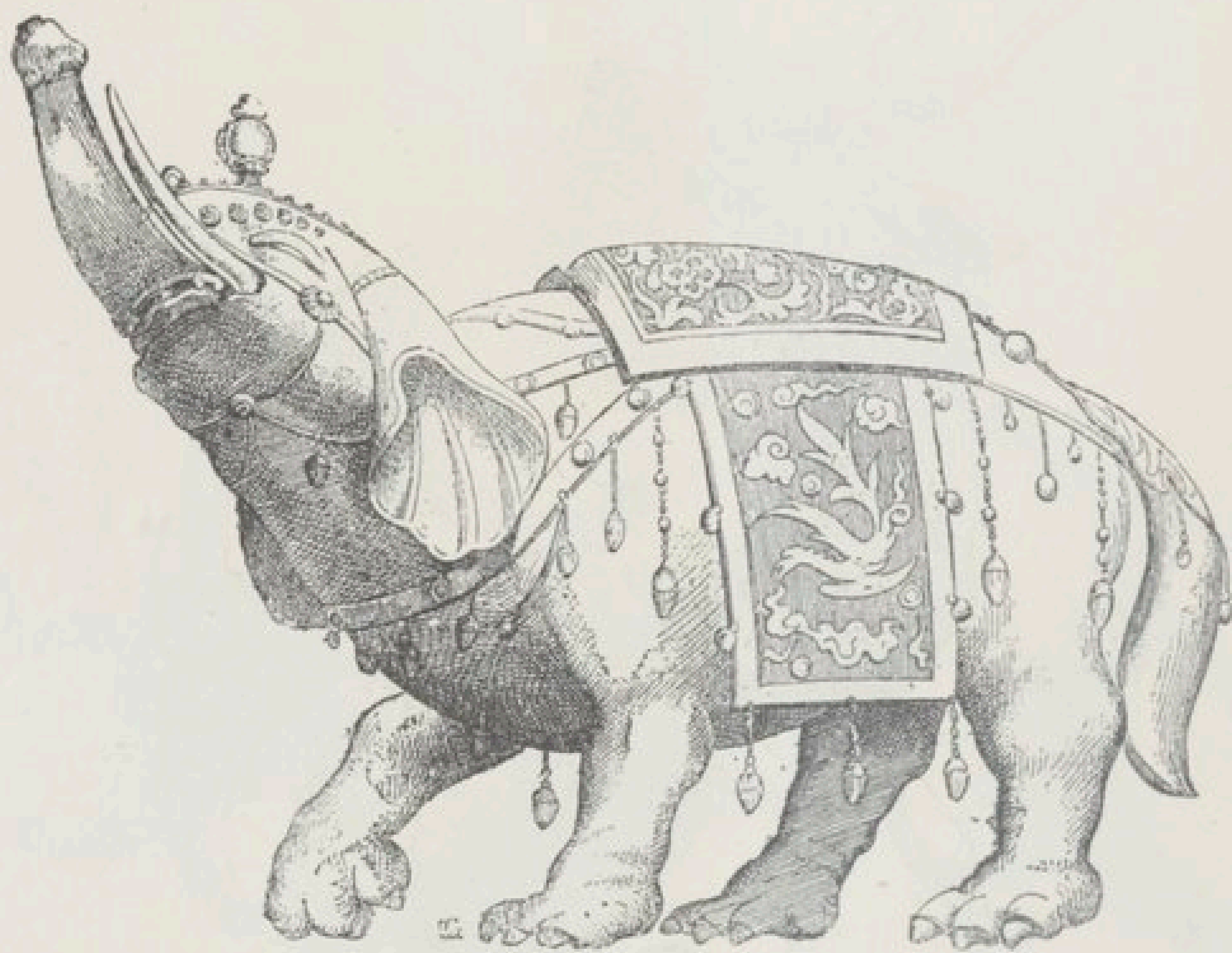


Fig. 335. — Éléphant orné de pierres précieuses.

statuettes japonaises. Comme, sans être rigoureusement exacts comme forme, ces éléphants le sont pourtant assez pour qu'on reconnaisse toujours très bien l'intention de l'artiste, on peut supposer que la plupart de ces représentations ne sont que des reproductions plus ou moins libres de sculptures anciennement faites dans l'Indoustan, et apportées ensuite au Japon.

Parmi les animaux qui existent dans leur pays, la grue est peut-être celui que les artistes japonais représentent le plus souvent et quelquefois dans de très grandes proportions (fig. 336).

Bien que la fantaisie semble régner en souveraine sur la plupart des productions de l'art japonais, il y a certaines traditions ornementales dont les ouvriers s'écartent bien rarement. Ainsi les roches basaltiques tailladées par les flots et les vagues couvertes d'écumes, dont les représentations sont si fréquentes semblent toujours exécutées d'après un

type primordial et uniforme. Les iris, les lotus et les nénuphars semblent aussi dérivés d'un modèle commun, et on en peut dire autant des grues et des chauves-souris que les artistes montrent si souvent.

Les Japonais excellent dans la représentation des animaux et leurs bronzes sont souvent superbes de tournure et d'exécution. Les oiseaux

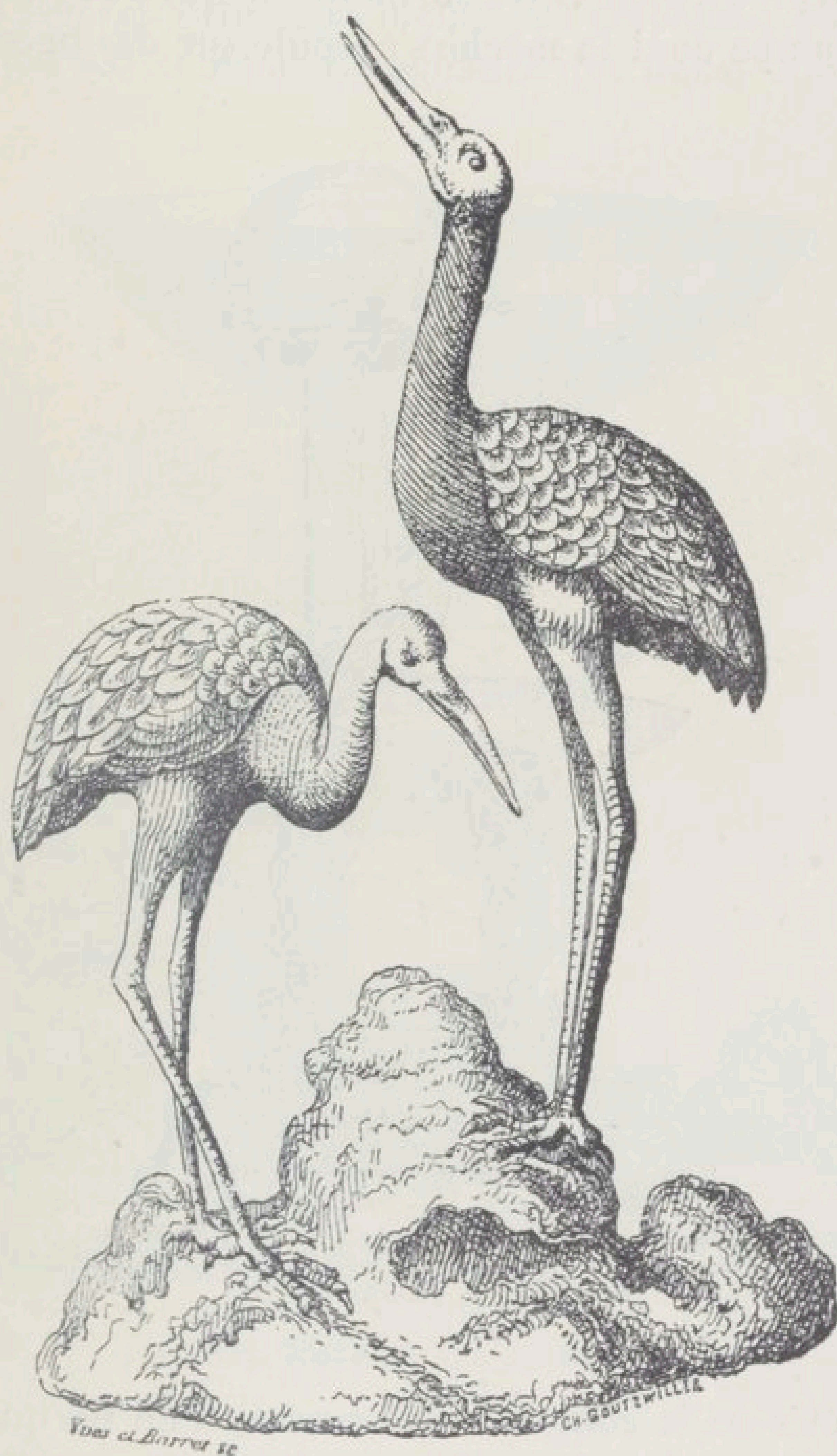


Fig. 336. — Groupe du grues. (Bronze rehaussé d'argent.)

fabuleux dont la conception ornementale est parfois si heureuse, les grues colossales et les oies faisant l'office de brûle-parfum, les canards mandarins, les écrevisses et les crabes, les coquilles, les oursins, et en général les bêtes qui ont dans la forme quelque chose d'étrange ou même de bizarre, sont celles que reproduisent le plus souvent les sculpteurs japonais. Ils ne manquent pas l'occasion d'introduire dans leurs

vases, leurs brûle-parfums, ou leurs candélabres, quelques pieuvres aux yeux saillants et aux tentacules multiples.

Tous ces caprices, qui bien souvent ne sont pour nous que de simples bizarreries, ont presque toujours pour les Japonais une signification emblématique. Voici par exemple la description que donne A. Jacquemart, d'une curieuse lampe de la collection Cernuschi, que reproduit notre figure 337 : « Un socle carré surmonté de quatre groupes de nuages supporte une lampe dont la mèche s'enroule sur des tiges de ling-tchi.

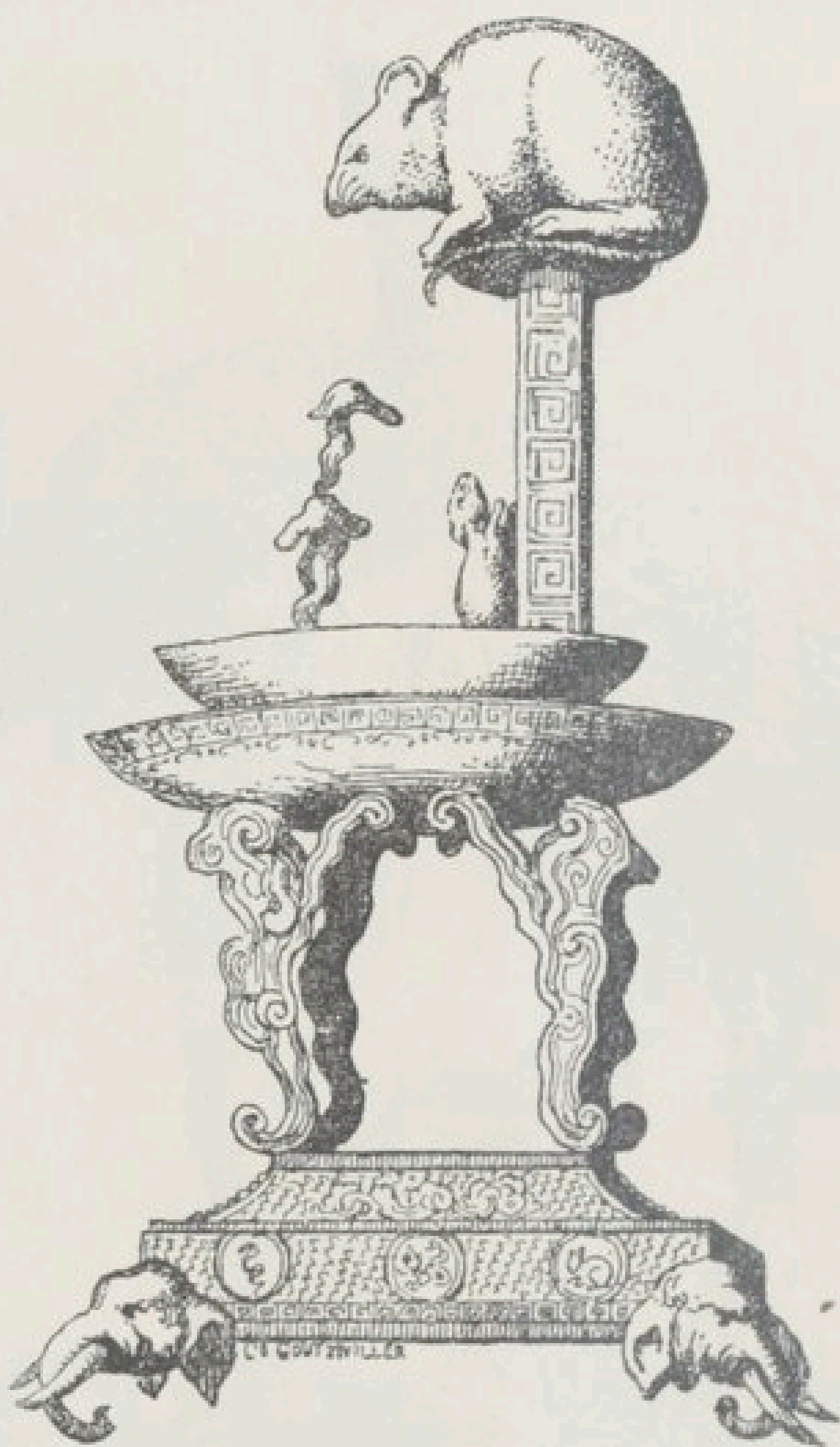


Fig. 337. — Lampe d'autel.

Sur l'un des côtés de la coupe, et au sommet d'un fût quadrangulaire en bronze, est accroupi un rat d'une vérité frappante d'exécution ; il semble attendre, pour s'abreuver dans le bassin, que le feu soit éteint ; en bas du fût, émergeant du liquide, se dresse un petit rat qui cherche à rejoindre le premier. Tout cela est réel, naïf, charmant ; mais ces rats ne sont point là par une simple fantaisie : sur le socle, en métal blanc, ressortent les douze signes du Zodiaque ou les douze animaux du cycle, ce qui donne à la pièce un caractère sacré ; ces rats qui la dominent font évidemment allusion au mois que le rat symbolise dans le Zodiaque et pendant lequel la lampe doit brûler sur l'autel. »

Les vases japonais sont décorés avec moins de profusion, mais souvent avec plus d'élégance que ceux de la Chine. On y voit souvent de grandes surfaces qu'on a laissées unies, pour reposer l'œil, en même temps que d'autres où les appendices du vase attirent l'attention par une conception toujours ingénieuse. Les dragons qui tordent leur corps hérissé de pointes, les éléphants qui dressent leur trompe flexible, les papillons qui battent des ailes, les tortues, et même les crapauds, pour lesquels les Orientaux n'ont pas la même répugnance que nous, se mêlent aux ceps

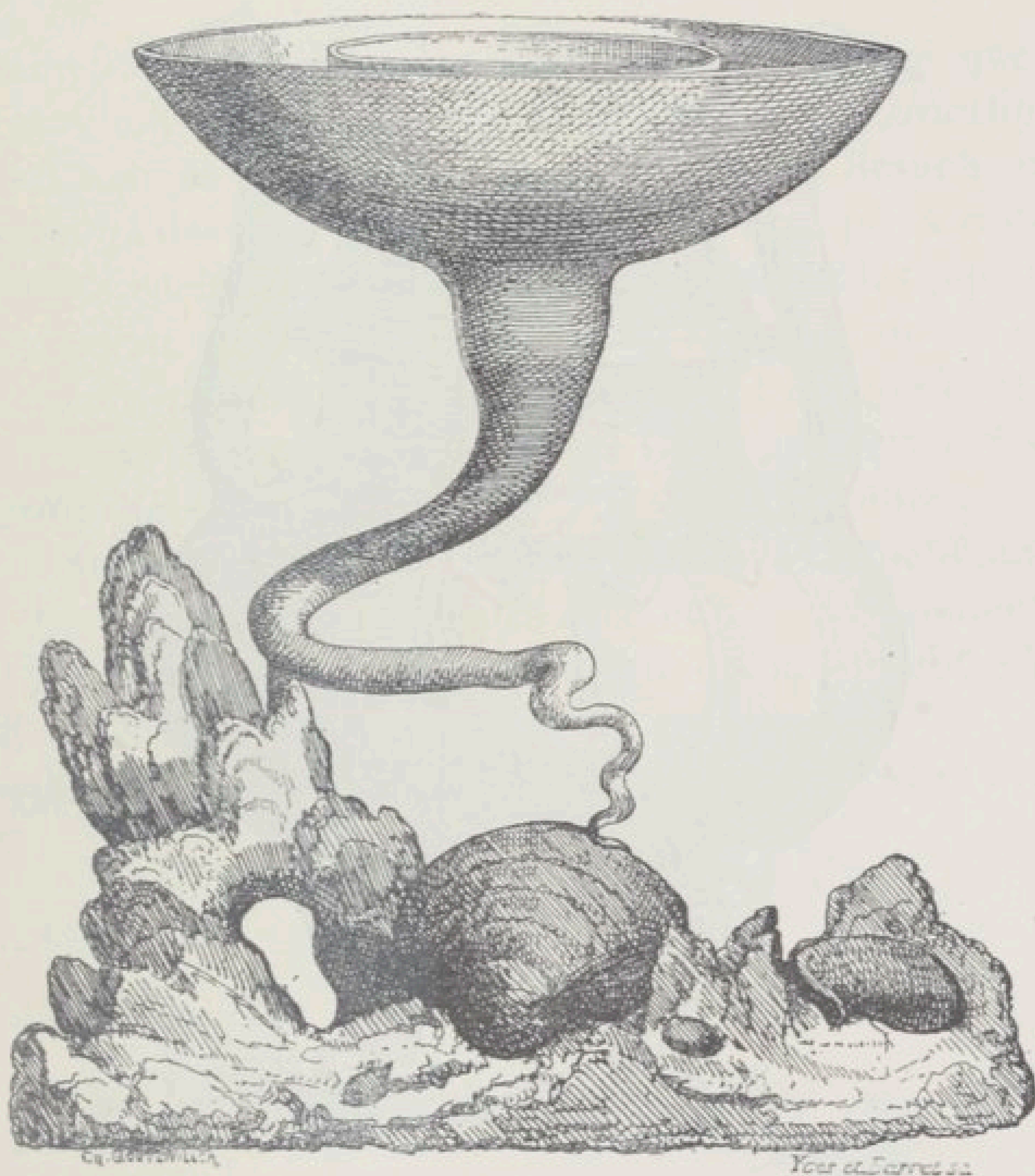


Fig. 338. — Coupe japonaise.

chargés de feuilles fripées, aux grappes de fleurs qui pendent mollement, aux larges feuilles épanouies, aux branches d'arbres et aux fruits, et constituent un système ornemental extrêmement original et d'une grande saveur (fig. 338).

Ici, comme en Chine, les vases ont parfois un langage nobiliaire et portent des armoiries : les trois feuilles de mauve appointées vers le centre d'un cercle indiquaient le taïcoun, tandis que le dragon à trois griffes tenant la perle était un emblème impérial.

Quant à la forme même des vases, elle est prodigieusement variée

28

(fig. 339) et l'artiste s'ingénie quelquefois à leur donner des sujets : c'est ainsi qu'un vase apparaît enserré dans les mailles d'un filet, un autre prend l'apparence d'une pelote de fil capricieusement enroulée.

Les trépieds à parfums et les candélabres qui sont parfois d'une dimension considérable, sont extrêmement variés dans leur forme dont la bizarrerie étonne quelquefois, mais dont l'incontestable élégance séduit toujours. Les uns, très hauts sur leur tige ont la forme de pavillons dont les toitures multiples sont ornées de clochettes; d'autres ont plu-

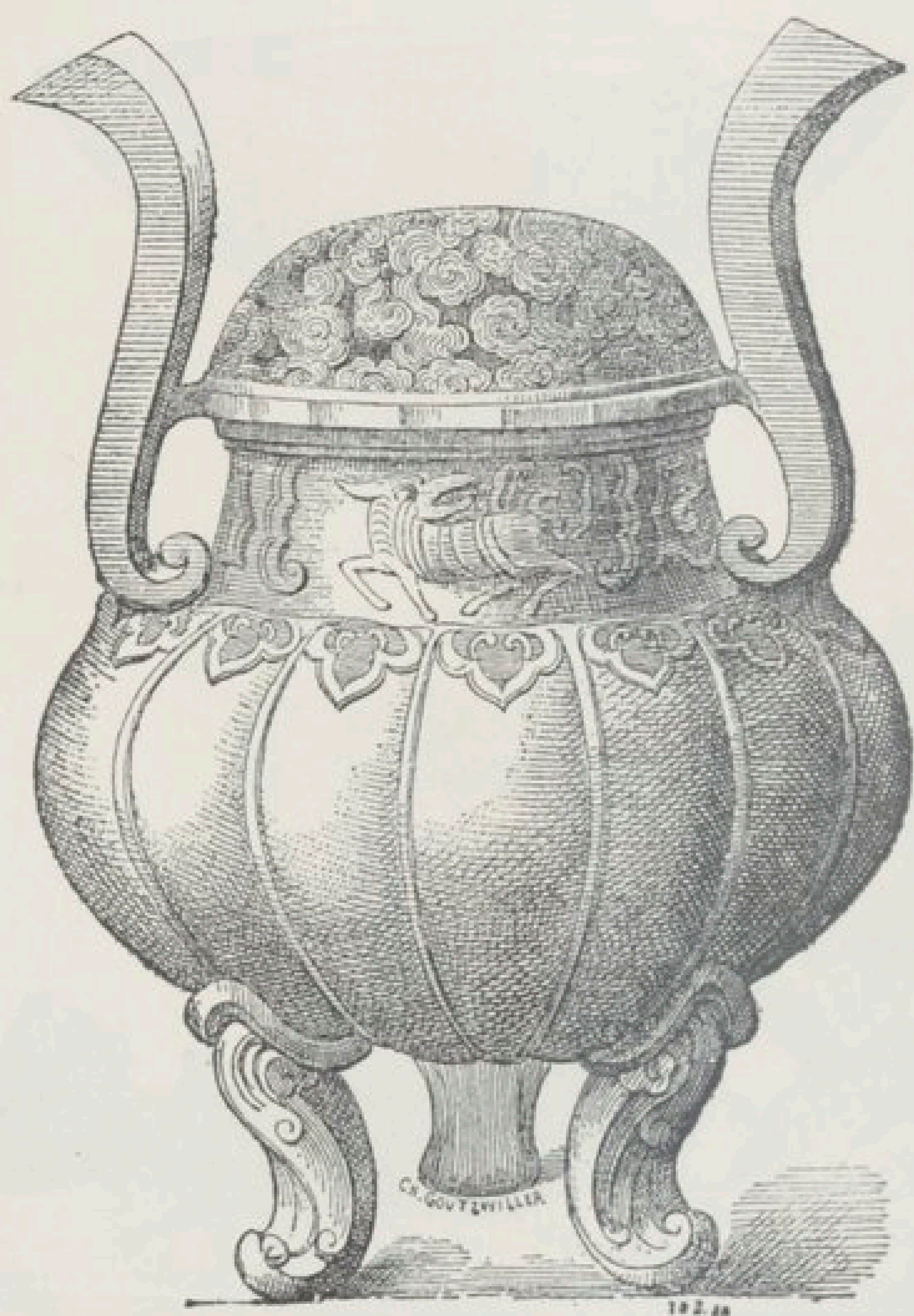


Fig. 339. — Vase japonais.

sieurs branches, dont le dessin simule l'épanouissement d'une plante. Quelquefois le support est un grand oiseau des marais, un monstre grimaçant ou un enfant jouant avec des fleurs. Il y a aussi des lampes suspendues dont on a soin d'entretenir constamment la flamme. Ordinairement on se sert pour cela de hautes bougies de cire végétale qu'on a plantées sur des pointes en métal.

Quand on parle de la sculpture japonaise, il ne faut pas omettre ces charmantes petites figurines en ivoire qu'on voit dans toutes les collections. Les petites statuettes qu'on désigne à tort sous le nom de *boutons*

japonais, sont quelquefois des chefs-d'œuvre de tournure et d'expression. Toutes les scènes de la vie privée, les querelles, les déménagements, la ménagère qui fait sa toilette, etc.; toutes les fantaisies burlesques apparaissent tour à tour dans une dimension microscopique : voici un œuf dont la coquille brisée laisse entrevoir un temple bouddhique avec sa divinité, voici des grenouilles qui dansent sur une vieille sandale de paille, voici une souri qui s'est logée dans un fruit et qui montre son museau à travers le trou qu'elle a percé, voici un ver qui rampe sur un marron, et en le mangeant creuse un sillon qui dessine des arabesques, etc., etc.

La céramique des Japonais n'est pas moins estimée que celle des Chinois, et si elle en diffère par certains détails de fabrication, elle se rattache aux mêmes principes décoratifs. Mais une branche d'art qui a pris au Japon un développement tout particulier, et qui, à cause de cela, mérite d'être signalée, ce sont les petits croquis que les japonais répandent à profusion sur leurs albums. Les Japonais ne se servent pas comme nous de plumes de métal qui grattent et écorchent le papier. Avec un pinceau et un bâton d'encre de Chine, ils écrivent et font des croquis d'une habileté surprenante. Au reste, le pinceau, l'encre de Chine et le rouleau de papier de mûrier, forment un petit mobilier portatif que les Japonais ont toujours avec eux, à la promenade ou en voyage. Tout cela est enfermé dans un étui, qu'on suspend à la ceinture avec la pipe et le sac à tabac.

Les croquis japonais nous montrent un mélange surprenant de fan-

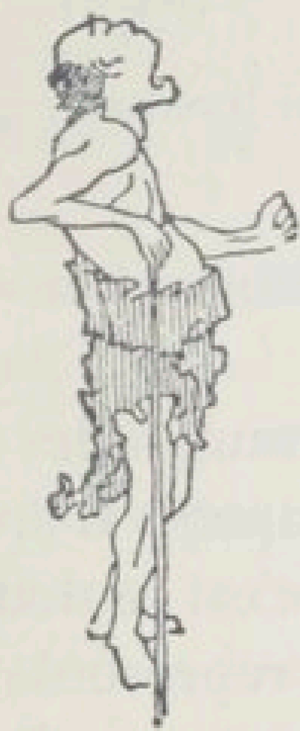


Fig. 340. — Chanteur des rues.



Fig. 341. — Jongleur.

(D'après des croquis tirés d'un album japonais.)

taisie et de réalité. Tantôt ce sont des fantômes qui voltigent, des guerriers fabuleux, des paysages qui nous déroutent, tantôt nous trouvons

des figures et des animaux dessinés avec une précision et une vérité qui nous enchantent. Ces cavaliers égarés dans les marais, ces laboureurs, ces enfants, ces jeunes filles, tout ce peuple qui nous raconte sa vie intime, ces cigognes au bord de l'eau, tous ces animaux sont rendus sur leurs croquis avec une vérité absolue.

Le chanteur des rues et le jongleur représentés sur les figures 340 et 341 sont d'une réalité saisissante comme tournure et comme expression. Les artistes japonais rendent avec le même bonheur la physionomie

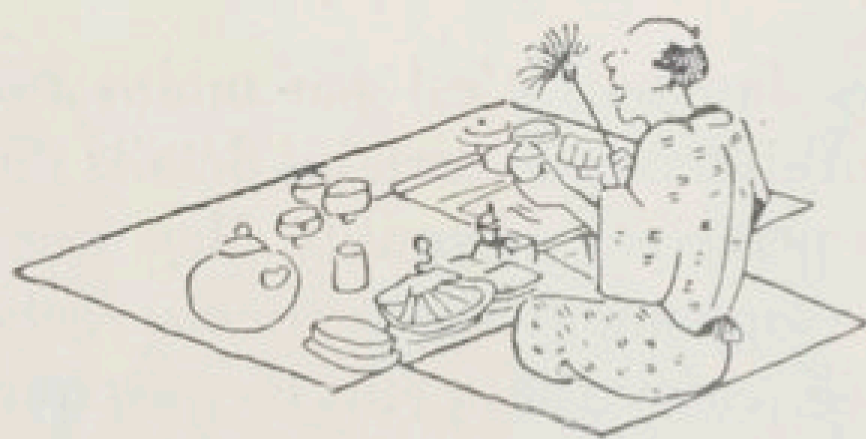


Fig. 342. — Un petit marchand. (D'après un album japonais.)

de toutes les classes de la société et leurs albums sont assurément le document le plus curieux que nous puissions consulter sur les mœurs de leur pays. Voici figure 342, un petit marchand étalagiste et plus loin

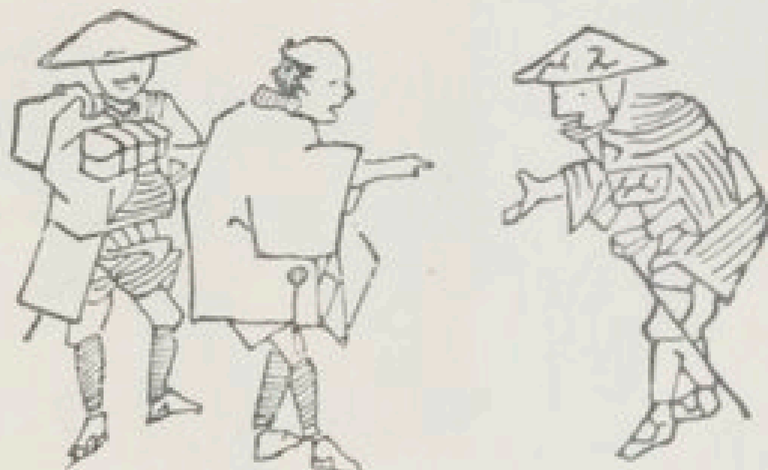


Fig. 343. — Une transaction. (D'après un album japonais.)

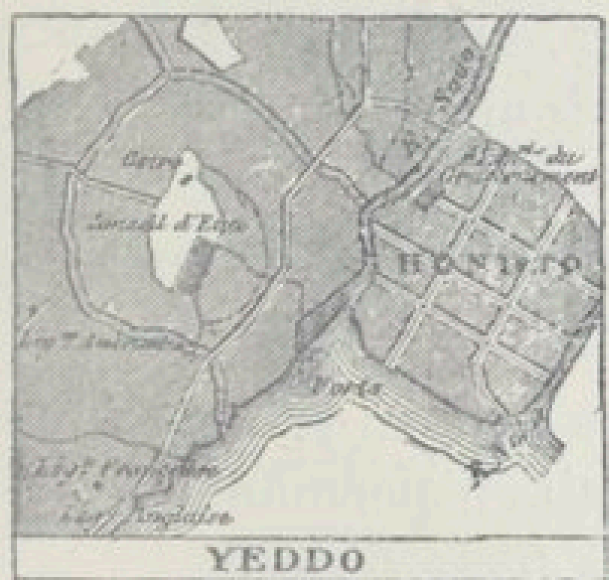
(fig. 343), deux personnages qui s'abordent au moment de traiter une affaire.

Cet art purement réaliste, qui se mêle sur les albums à des conceptions purement fantastiques n'est pas très ancien au Japon. D'après les renseignements fournis par les documents japonais, c'est seulement vers le quinzième siècle que les artistes commencèrent à représenter les scènes des légendes et des poèmes populaires et les aventures des seigneurs féodaux. Mais c'est dans la période comprenant la deuxième partie du seizième siècle et la première du dix-septième siècle, qu'on peut placer la grande période créatrice de l'art japonais. A ce moment, l'art élargissant son cercle, ne se contenta plus de faire de simples illustrations tirées

d'ouvrages écrits, il voulut puiser directement dans la nature et s'ouvrit aux scènes de mœurs les plus variées. L'imitation sincère de la nature et de la vie extérieure éleva alors la peinture japonaise à la plus grande hauteur où elle soit parvenue, car au dix-huitième siècle, le développement des impressions en couleur paraît avoir amené une certaine altération dans les harmonies colorantes, en même temps que l'influence des acteurs, si visible dans les albums du temps, donnait au style du dessin, des allures emphatiques, fiévreuses, convulsives même, qui accusent des observations faites au théâtre plutôt que dans la nature.

Il est impossible de prévoir aujourd'hui l'avenir qui est réservé à l'art japonais. L'influence toujours croissante des idées européennes a déjà modifié, dans une certaine mesure, les usages du pays ; le costume national tend à disparaître, et le système d'instruction se transforme tous les jours. Il est difficile que l'enseignement du dessin ne suive pas le courant qui est donné maintenant au Japon. Les artistes apprendront sans doute de nous à distinguer l'ombre et la lumière, à dessiner correctement une forme, mais il est à craindre aussi qu'ils ne perdent en même temps la verve et l'originalité qui les distinguent aujourd'hui.

Les villes principales. — Le Japon, dont la partie méridionale est extrêmement peuplée, eu égard à l'étendue du sol, possède plusieurs villes importantes.

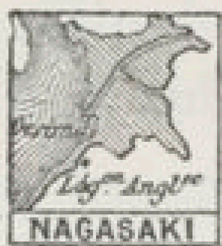


YEDDO

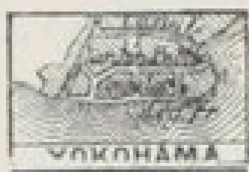
Yeddo (750,000 hab.), dont le nom officiel est maintenant *Tokio*, capitale du Japon, s'élève, dans une très heureuse situation, au fond de l'admirable baie qui porte son mon. L'O-kava (grande rivière) sépare la ville politique, ou Siro, et la cité industrielle et commerçante qui s'étend autour du Siro, massant ses constructions surtout du côté de la baie, du faubourg principal, le Hondjo, situé sur la rive gauche de la rivière, où les négociants ont leurs habitations de plaisance, ne conservant dans la cité que leurs maisons de commerce. Le bon marché des terrains dans ce faubourg a engagé quelques fabricants à y établir des usines ; mais son aspect est en somme plus bourgeois qu'industriel. Les jardins y alternent partout avec les maisonnettes et les rues propres et bien alignées, où la foule ne se presse pas, active et préoccupée, ont un faux air de promenades. Yeddo est sillonnée de canaux bordés de rubans d'arbres qui donnent à tout un certain aspect de fraîcheur. Les maisons, dans les rues qui n'ont pas été européannisées, sont construites en bois et ne dépassent pas un étage. Les incendies qui ont mis fréquemment la ville en cendres, montrent le côté faible de ce mode de

construction qui a pourtant sa raison d'être dans une contrée exposée aux tremblements de terre. En 1872, un incendie consuma cinq mille maisons. Les jardins publics, les parcs que l'on trouve en grand nombre à Yeddo et qui enfantent de grands espaces vides de constructions ne purent arrêter la marche des flammes. Les décorations diverses, comme forme et comme couleur, des fragiles bâtisses japonaises, l'abondance des jardins, des canaux et des promenades ombragées, donnent à la capitale du Japon une physionomie aussi gaie que pittoresque. La vie intense qui s'y montre, se développant de plus en plus chaque jour, ajoute encore, par sa physionomie locale, à l'impression très vive que fait la ville sur le visiteur étranger.

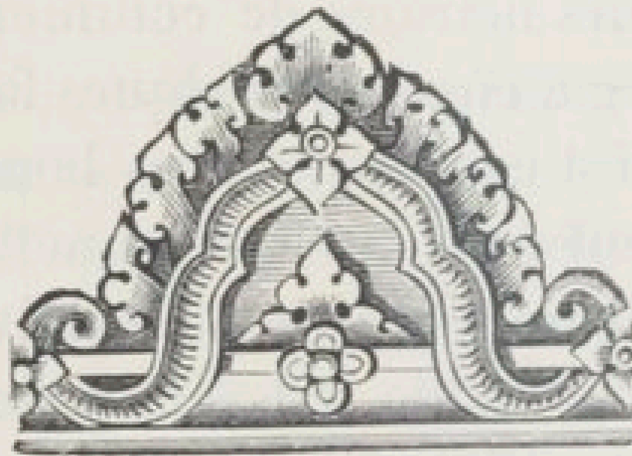
Kioto (200,000 hab.), ancienne résidence du Mikado, est aujourd'hui une ville un peu abandonnée pour Yeddo où se concentre maintenant toute l'activité de la nation. *Osaka* (400,000 hab.), au sud de Nipon, est le centre industriel le plus important du Japon.



« Nagasaki, bâti à quelque distance de la mer, écrit M. Levasseur, sur la rive gauche d'un long estuaire et situé par vapeur à trois jours de distance du port de Shang-haï, avec lequel il est en communication régulière, est une ville de fondation portugaise ; renfermés dans un îlot de son port (Desima), après l'expulsion des Portugais, les Hollandais ont entretenu, pendant deux siècles, les seuls rapports de commerce que le Japon consentit à avoir avec l'étranger ; aujourd'hui la ville est ouverte et, au sud de la cité, les Anglais et les Français ont sur la terre ferme leur concession. »



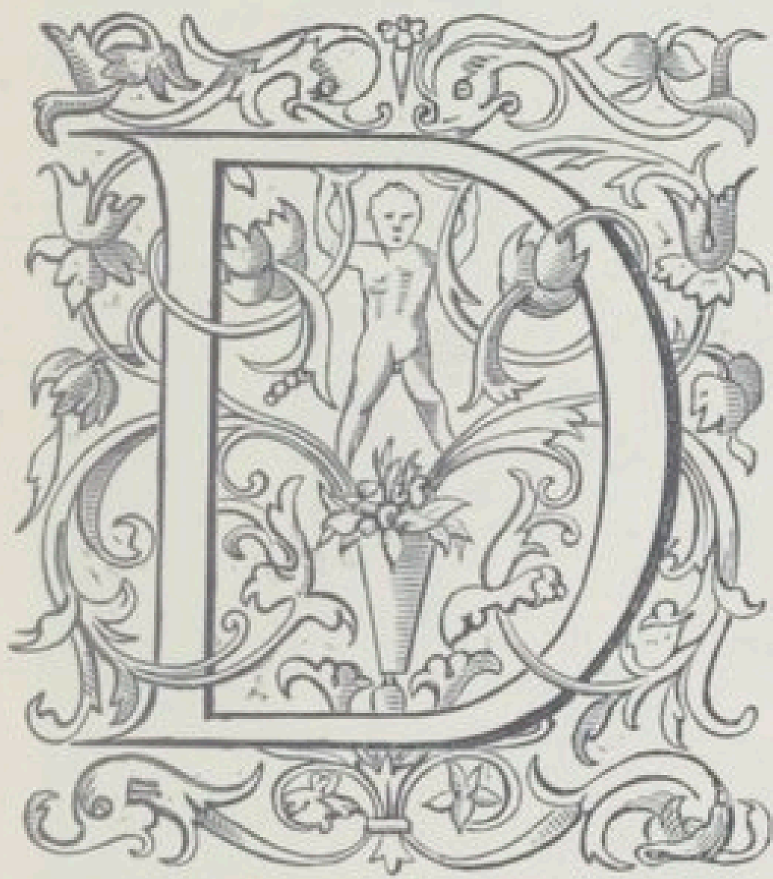
Yokohama est le port de commerce européen le plus important du Japon. Cette ville qui n'était, il n'y a que peu d'années qu'un simple village, compte à l'heure qu'il est plus de 100,000 habitants. La campagne où elle se bâtit en permanence est basse et marécageuse. Un canal sépare la cité de la terre ferme.



CHAPITRE IV

L'INDO-CHINE

Divisions du pays. — Les habitants. — Monuments khmers. — Les villes principales.



ivisions du pays. — L'Indo-Chine a un nom qui exprime admirablement sa position géographique ; elle sert de trait d'union entre l'Inde et la Chine. Le système montagneux qui lui donne son relief et qui détermine, à son extrémité sud, la pointe énorme qu'elle pousse dans la mer par la presqu'île de Malacca, la divise en trois régions distinctes. La côte occidentale, que les chaînes de montagnes du centre de l'Indo-Chine forcent à regarder le golfe du Bengale, se ressent de sa situation qui la rattache au pays du Gange ; aussi les Anglais se sont-ils emparés de presque toute cette côte. La presqu'île de Malacca s'élance à la rencontre de l'archipel Malais et participe de la manière d'être de cet archipel. La côte orientale voit les pays qui la couvrent, le royaume de Siam, l'Annam et le Cambodge, descendre par leurs fleuves vers la mer de Chine. Ils tournent le dos aux pays occidentaux (fig. 344).

Entre les montagnes de l'Indo-Chine s'étendent de belles vallées formées par les bassins de fleuves énormes dont les plus importants sont : l'Irouaddy, le Salouen, le Ménam et le Mékong. Les embouchures de presque tous ces fleuves sont situées au sein de terres basses, humides et malsaines. L'intérieur du pays est encore peu connu et l'on est réduit, pour l'étudier, aux données les plus générales.

En dehors des possessions anglaises qui embrassent presque toute la côte occidentale, et des possessions françaises qui s'étendent sur la côte

orientale, l'Indo-Chine comprend plusieurs États, dont la limite n'est pas bien rigoureusement fixée, et dont les principaux sont l'empire Birman et le royaume de Siam, du côté qui regarde la mer des Indes, l'empire d'Annam et la Cochinchine, du côté qui regarde les mers de la Chine.

Les habitants. — La population présente un mélange de races qui répond bien à la situation géographique de la contrée. Dans la partie

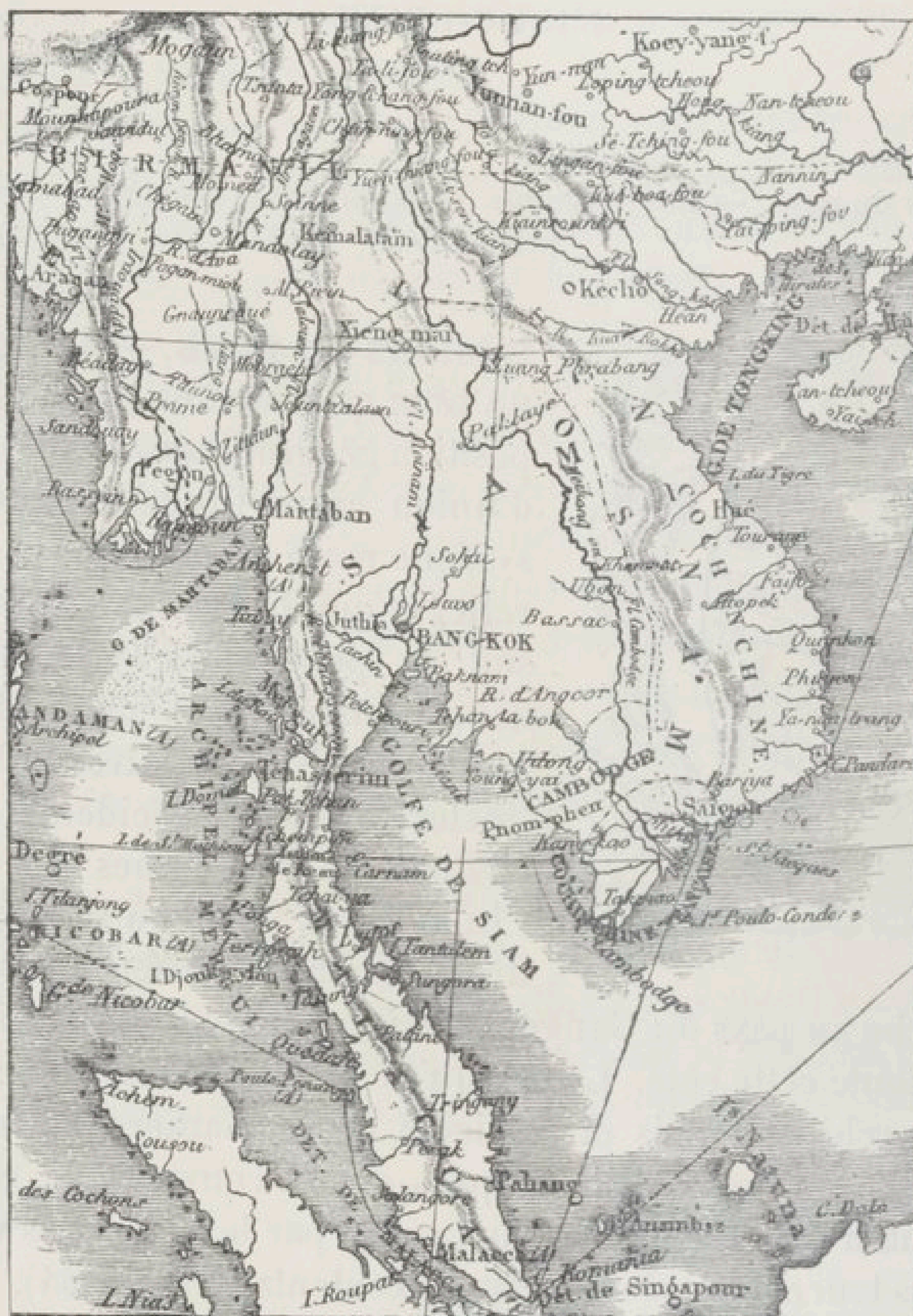


Fig. 344. — Indo-Chine.

orientale, les habitants ont de grands rapports avec les Chinois, et dans la partie occidentale avec les Indous : les provinces du sud et surtout la presqu'île de Malacca sont fortement mêlées d'éléments malais. La physionomie des Indo-Chinois se rattache en général au type Mongol : le visage carré, le teint jaunâtre, les yeux bridés et un peu relevés vers les

tempes, les cheveux raides et très noirs. L'art et l'industrie du pays ont un caractère mixte qui rappelle tantôt la Chine, tantôt l'Indostan, et où il est difficile de trouver une originalité bien accusée. Il s'agit ici bien entendu des productions contemporaines, car les monuments Khmers sont au contraire empreints d'une véritable puissance créatrice, qui dissimule ses emprunts en donnant à ses conceptions une tournure toute particulière. Seulement comme l'histoire de ce pays est encore peu connue, il est difficile de savoir s'ils ont été élevés par les aïeux directs de la population actuelle, ou si celle-ci appartient à une race conquérante qui se serait substituée à l'ancienne.

Monuments Khmers. — C'est au nord de la grande nappe lacustre du Tonlé Sap que se trouvent presque tous les monuments Khmers.

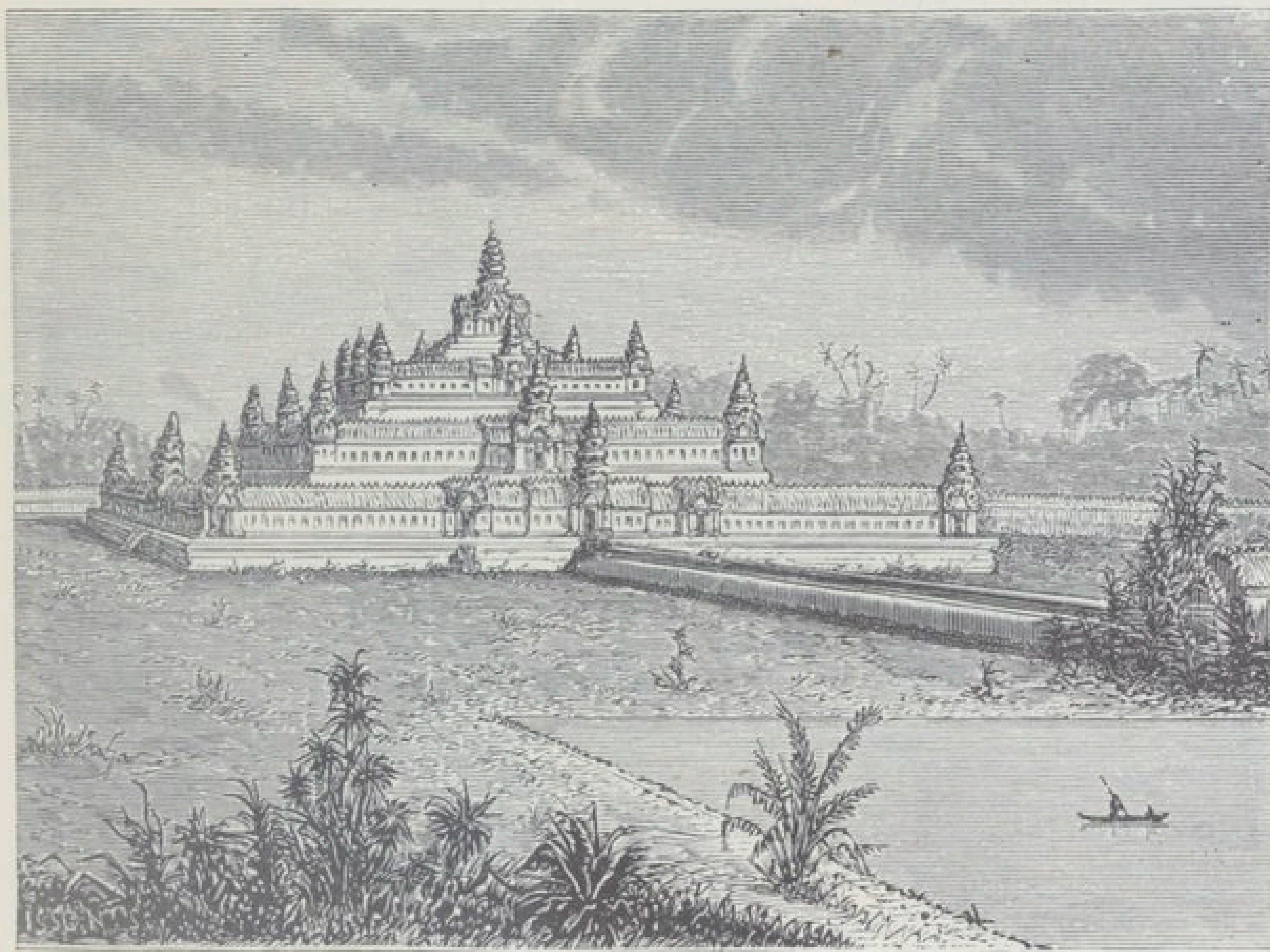


Fig. 345. — Pyramide de Ba-Phoum (reconstitution de M. Delaporte).

C'est là aussi qu'est Angkor, l'ancienne capitale du pays. Ce sont à profusion : des palais, des temples prodigieux, des ponts d'une solidité à l'épreuve des siècles, des chaussées interminables pour parer aux inondations fréquentes au Cambodge, des réservoirs en vue de sécheresses aussi habituelles, enfin des fortifications et des pyramides. Tous ces monuments s'éloignent complètement par le style des grandes œuvres classiques du bassin de la Méditerranée. « Ce sont, dit le lieutenant de

vaisseau Delaporte, des formes laborieuses, complexes, tourmentées ; superpositions, retraits multiples, labyrinthes, galeries basses à jour, tours dentelées, pyramides à étages et à flèches innombrables ; une profusion extrême d'ornements et de sculptures, des effets constants de clair et de sombre qui enrichissent les ensembles sans en altérer la majesté, et s'harmonisent merveilleusement avec la lumière intense et la végétation luxuriante des zones tropicales. »

« La pyramide à base carrée (fig. 345) et à étages, le sanctuaire hindou primitif, dit encore M. Delaporte, telles ont été les formes simples d'où est issue l'architecture au Cambodge. Mais les Khmers, avec leur génie d'appropriation, en ont si bien modifié l'harmonie et les procédés d'ornementation, qu'ils en ont tiré les effets merveilleux que nous connaissons. L'art indou n'a été pour eux qu'un point de départ. S'emparant en maîtres du canevas que leur avaient livré leurs voisins, ils l'ont ouvragé d'après leur goût propre. »

Dans cette architecture les murs sont composés de blocs rectangulaires ou cubiques à joints régulièrement alternés ; les voûtes sont construites en encorbellement, et les colonnes qui les supportent sont généralement carrées. La base des colonnes est habituellement décorée par un système

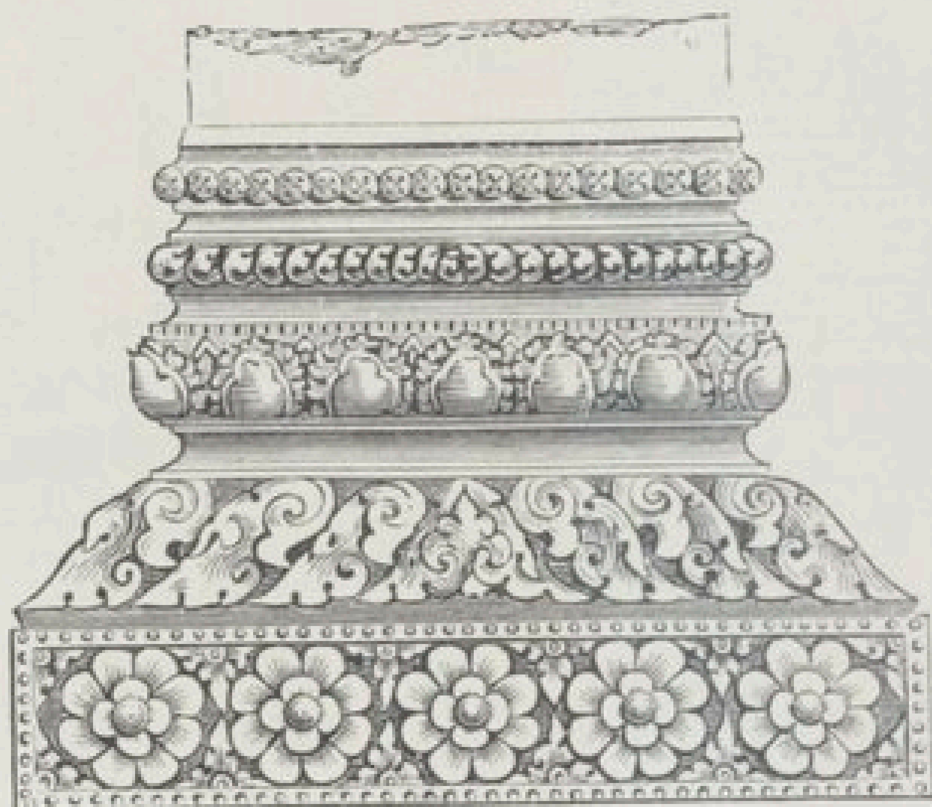


Fig. 346. — Base de pilier (dans le temple de Préa-khan).

ornemental (fig. 346) qui se reproduit exactement sur le chapiteau. Les colonnes rondes ne jouent qu'un rôle secondaire dans la construction et servent comme motifs d'ornementation plutôt que comme support.

Les frises décoratives (fig. 347) participent à la fois du style indou et du style chinois, sans se rattacher directement à l'un plutôt qu'à l'autre. On y trouve même quelquefois des formes ornementales qui ne sont pas très éloignées du style arabe.

Les grands motifs de décorations de l'architecture khmer révèlent une logique permanente dans leur mode d'emploi. Aux bases d'édifices, aux

étages inférieurs sont réservés les énormes poitrails d'éléphants, de la bête monstrueuse qui symbolise si bien la force. Le corps interminable du serpent se déroule tout naturellement en parapets et en rampes de toutes sortes. Les griffons fantastiques s'élancent le bec en avant aux



Fig. 347. — Frise supérieure d'un piédestal à Phnom-Boc.

coins des monuments, déployant leurs ailes sur les murs qui font angle. Enfin, les lions et les géants défendent les entrées, tandis que la quadruple face de Brahma domine tout l'édifice et porte ses regards sur

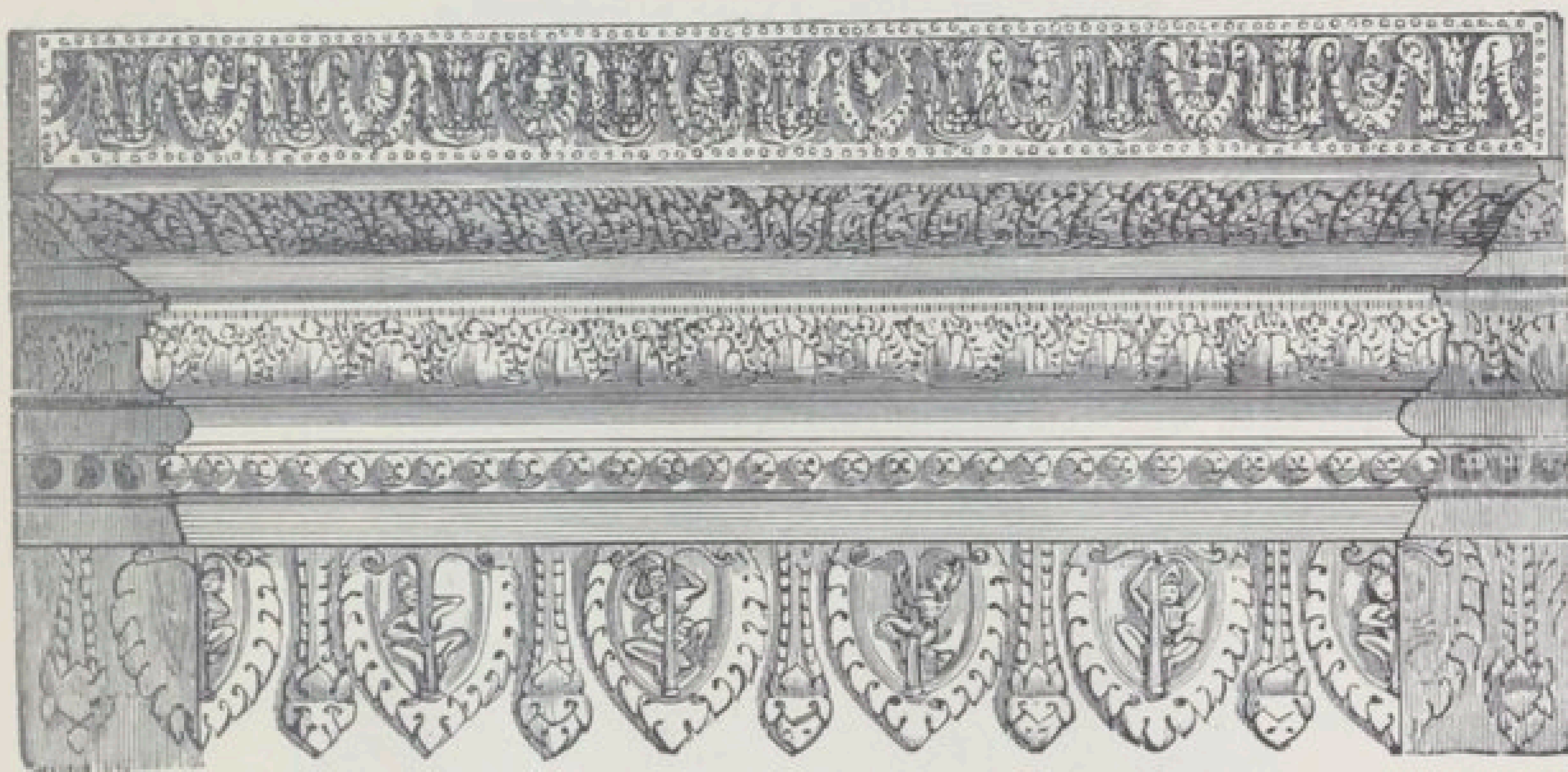


Fig. 348. — Moulure d'entablement du temple de Préa-Khan.

les points les plus opposés de l'horizon. Le dieu de la pensée plane sur les forces physiques.

Les monuments khmers sont répandus sur la plus grande partie de l'Indo-Chine, mais les plus importants sont dans le Cambodge ou le royaume de Siam. Plus de quatre-vingts ruines ont été explorées par des savants et des voyageurs français, et plusieurs d'entre elles sont grandes comme des villes. Nous nous contenterons de citer celles qui sont considérées comme les plus importantes.

Les ruines de Préa-Khan (fig. 348) couvrent un espace de près d'une

demi-lieue. Elles présentent de très beaux morceaux d'architecture et de sculpture khmer. Quoique cet édifice soit excessivement délabré, on y rencontre des chambres admirablement décorées, des murs couverts de profondes sculptures, des parapets formés par d'interminables serpents à sept têtes et des géants couverts de bijoux.

On a retrouvé dans ces ruines, une gande tête de Bouddha (fig. 349),



Fig. 349. — Tête de Bouddha, provenant des ruines de Pontéay-Préa-khan (Musée khmer).

qui est peut-être le morceau le plus remarquable de la sculpture des Khmers. Les têtes de Bouddha ont dans l'art Khmer un type spécial en rapport avec les qualités particulières de l'être divin qu'elles représentent. Tandis qu'en général les statues cambodgiennes affectent des caractères de force physique bien plus que morale, ces dernières se signalent par leur expression de douceur, leur attitude pleine de noblesse et leur calme inaltérable. « J'ai, dit une inscription bouddhique, les quatre beautés du roi des Nagas ; les épaules larges, la taille mince, la fi-



Fig. 350. — L'un des gardiens du temple de Préa-Tcol.

gure semblable à la pleine lune, le corps sans aucune des imperfections dont le nain difforme est affligé. » C'est de ces quelques lignes que les



Fig. 351. — Une balustrade de Préasat Préa-Tcol. (Musée Khmer.)

artistes du pays semblent s'être inspirés. Avec les figures de Bouddha nous nageons en plein mysticisme. Les facultés actives se sont fondues dans une extase suprême qui enveloppe tout du charme du rêve et qui affine avant d'anéantir.

Préa-Tcol a laissé des ruines qui se trouvent aux environs de Préa-Khan. Comme architecture, l'édifice ne présente que bien peu de morceaux intacts, mais les sculptures qui décorent ce monument sont

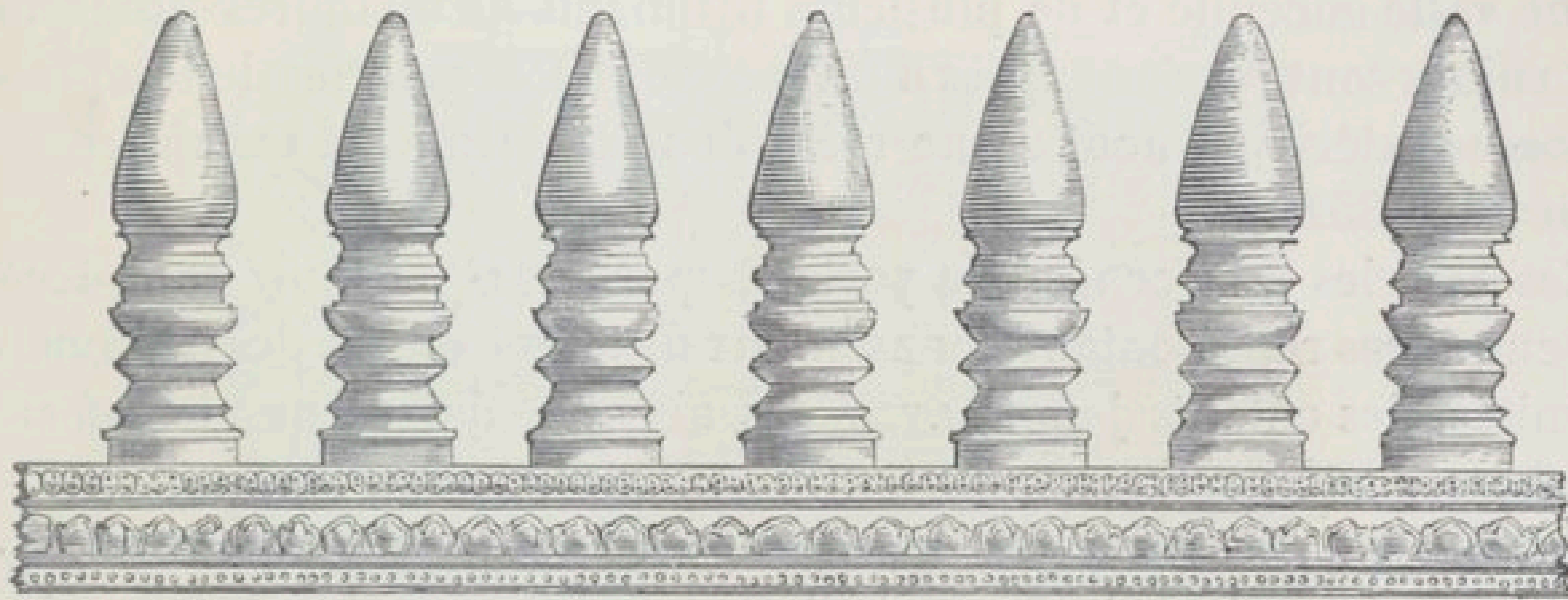


Fig. 352. — Crête des galeries du temple de Méléa.

extrêmement intéressantes. Deux géants, sortes d'Hercules trapus, gardaient l'entrée de l'édifice : l'un d'eux a été apporté en France (fig. 350).

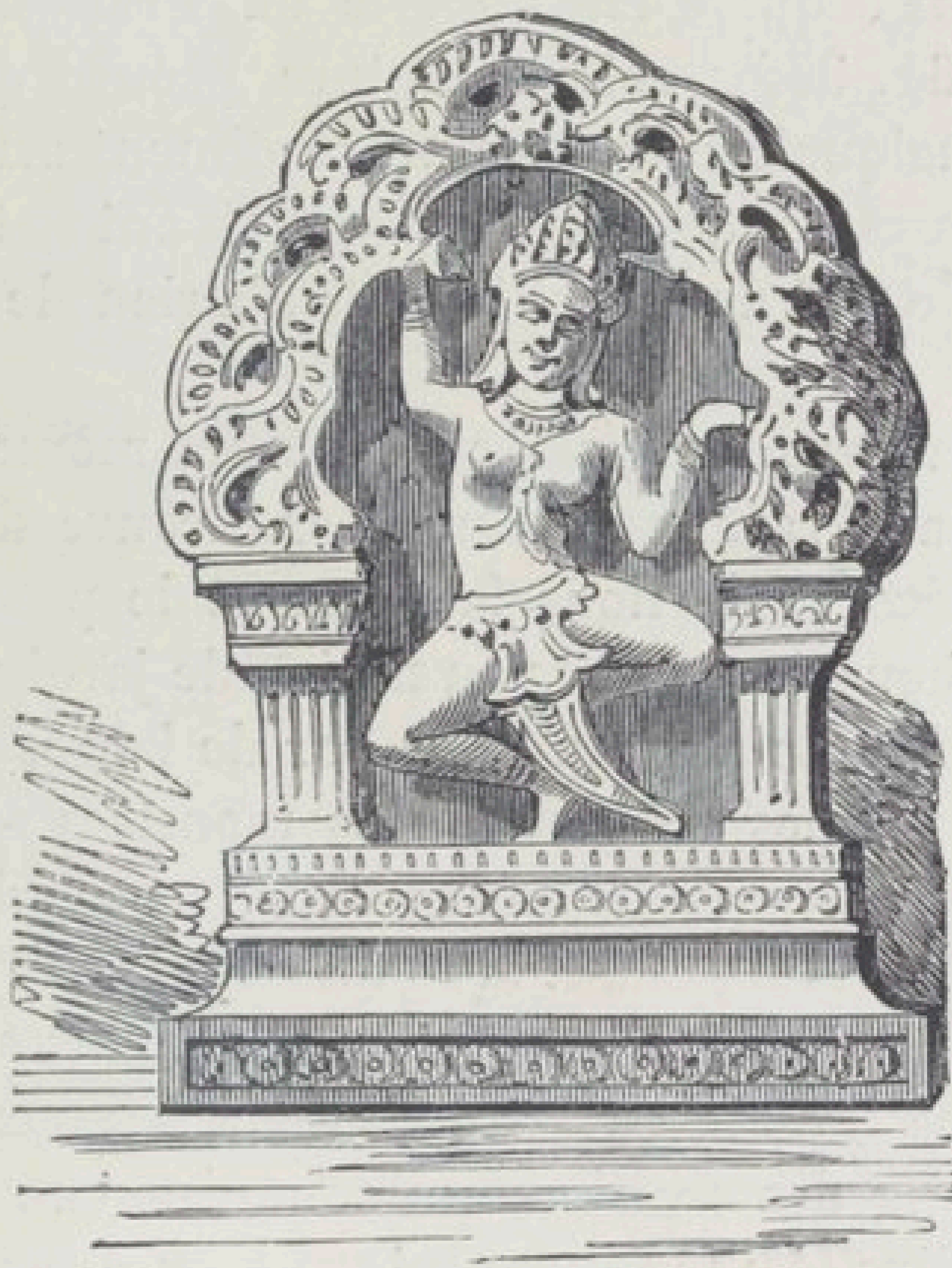


Fig. 353. — Bayadère sacrée, dans le temple de Méléa.

On voit aussi, dans la tour de Préa-Tcol, des groupes d'adorateurs, des énormes masques d'éléphants, des oiseaux sacrés et des griffons aux formes les plus fantastiques, des faces de divinités, des anges sous la forme de femmes nues et des reptiles à plusieurs têtes, comme la

figure 351, représentant une balustrade du *préasat*, nous en montre un exemple. On voit combien les Cambodgiens avaient su donner à ces bêtes fabuleuses des formes décoratives.

Les ruines de *Méléa* se composent d'un édifice important, entouré d'une vaste enceinte et de plusieurs bâtiments de moindres dimensions. Ces ruines sont situées auprès d'un lac sacré. Les galeries du temple sont décorées extérieurement d'une crête dont la forme est assez caractéristique (fig. 352).

Ces galeries sont ornées de portes superbes, et les murs sont décorés de sculptures représentant des animaux de toutes sortes, des démons, des divinités, des enfants jouant avec des oiseaux, des scènes de guerre et des danses de bayadères.

Sur les pilastres du temple, les figures se mêlent aux arabesques, comme on le voit sur la figure 353, où une ornementation très compliquée, composée d'enroulements de feuillages peu saillants, s'ouvre pour pour faire place à une niche supportée par deux colonnettes, entre lesquelles est placée une bayadère (fig. 354).

Aux environs de Méléa sont les restes du temple de *Phnom-Boc*, situés sur le sommet d'une colline, et où l'on a trouvé un monument extrêmement curieux, qui a été apporté en France. C'est une tête à quadruple face (fig. 355); cette sculpture prouve que les sculpteurs khmers étaient quelquefois doués d'un sentiment artistique, qui a fait souvent défaut à leurs initiateurs les Indous. Ils ont su tirer d'une donnée antiplastique une œuvre dont la silhouette n'a rien de désagréable pour l'œil.

Angkor-Vath, la *Pagode royale*, est celui des monuments khmers qui a le mieux résisté aux ravages du temps. On trouve d'abord une gigantesque chaussée décorée de lions fabuleux et de prodigieux dragons à neuf têtes ; cette chaussée s'avance au milieu de jardins situés en contrebas, et avec lesquels elle communique par de larges escaliers. Aux extrémités de leurs rampes de pierres, les monstres se dressent impassibles et étranges comme une hallucination, accablant tout de leur puissante immobilité. Maintenant la chaussée franchit une vaste étendue d'eau entourée par des quais. Ses animaux de pierre se mirent gravement dans la nappe liquide ou y descendent, s'étageant en procession interminable le long des escaliers qui conduisent au bassin comme ils menaient aux jardins. Au fond, devant vous, se dressent les immenses tours coniques du temple. Toutes ces richesses architecturales s'élèvent du sein d'une végétation luxuriante qui semble livrer un assaut acharné à l'œuvre prodigieuse des hommes. L'ensemble du temple découpe sur l'horizon une silhouette pyramidale. Il est divisé en trois étages ; le premier est décoré par une immense galerie à colonnes, le second et le troisième ont des fenêtres à balustres. Des galeries étagées (fig. 356)

conduisent du premier au second étage. Ces galeries sont décorées avec une richesse inouïe, et leurs toits grimpant les uns sur les autres, s'élan-

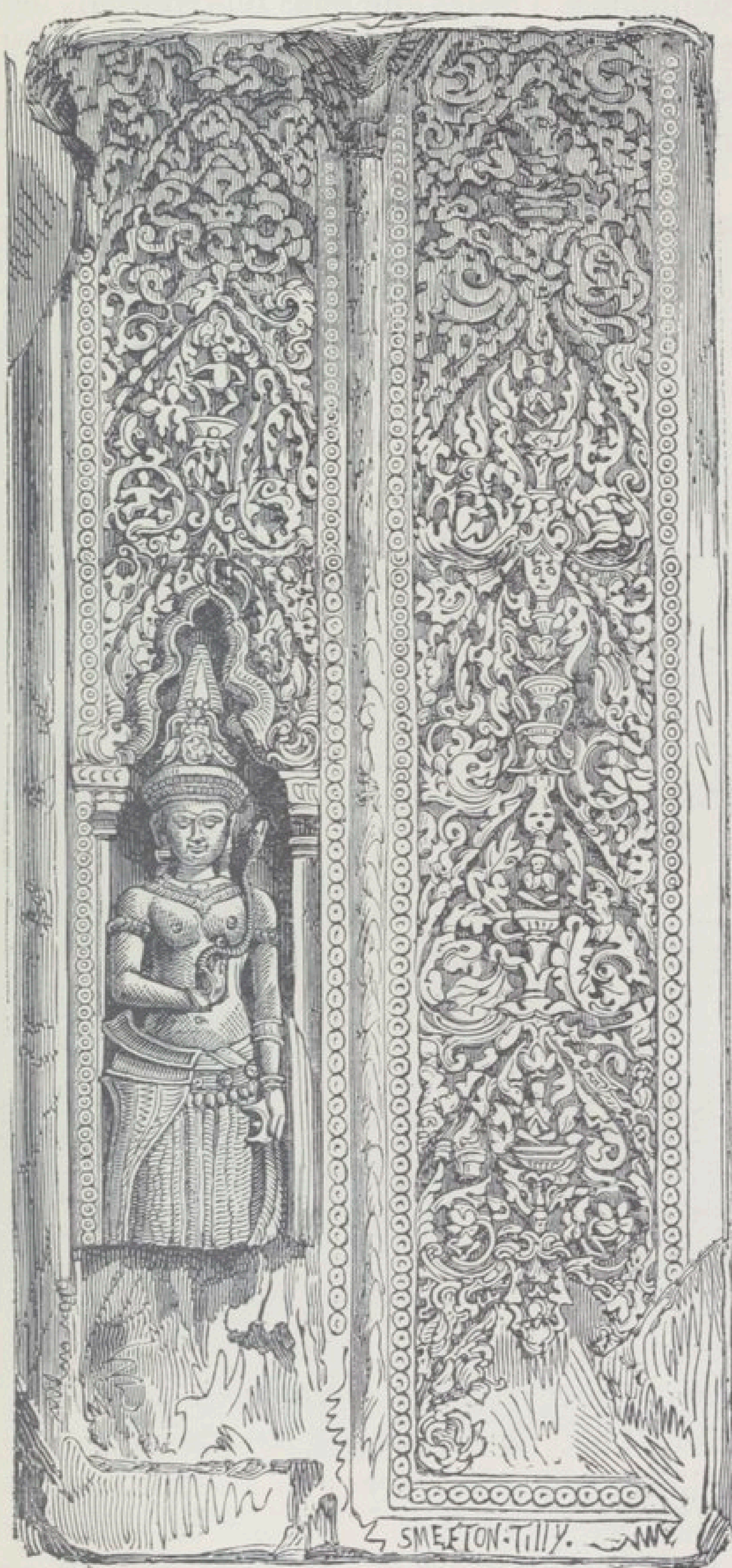


Fig. 354. — Pilastre du temple de Méléa.

çant de tous les côtés en torsades, en flammes et en végétations de pierre des plus bizarres, se hérissant de monstres invraisemblables, produisent

une confusion extraordinaire, mais bien en rapport avec les paysages prodigieux qui les entourent ; ils s'y fondent naturellement, enfantant un ensemble harmonieux et logique qui a frappé tous les voyageurs.

Des tours semblables à celles que nous reproduisons figure 357, s'élèvent aux angles du second étage. La troisième galerie est dominée par les tours du sanctuaire.

L'entablement de la porte d'Angkor-Vath, que nous montre la



Fig. 355. — Tête de Brahma trouvée dans les fouilles du temple de Phnom-Boc (Musée Khmer).

figure 358, nous permet de nous faire un peu une idée du génie décoratif des artistes khmers. On voit qu'ils mariaient, dans leurs ornements, les produits de tous les règnes de l'histoire naturelle. La figure humaine s'y joue dans toutes les positions au milieu de lianes, de feuilles et de fleurs de toutes sortes, avec lesquelles elle ne semble faire qu'un, tellement qu'il en résulte parfois une certaine confusion. Quelquefois, la bayadère, que nous voyons se livrer à ses danses au sein des enroulements d'une végétation luxuriante, semble être la fleur naturelle de la plante qui la porte. Ailleurs, les feuillages se développent

en berceau autour d'un être divin, lui forment un lit ou un trône. Le serpent à plusieurs têtes fait son apparition parmi les branches et vient se

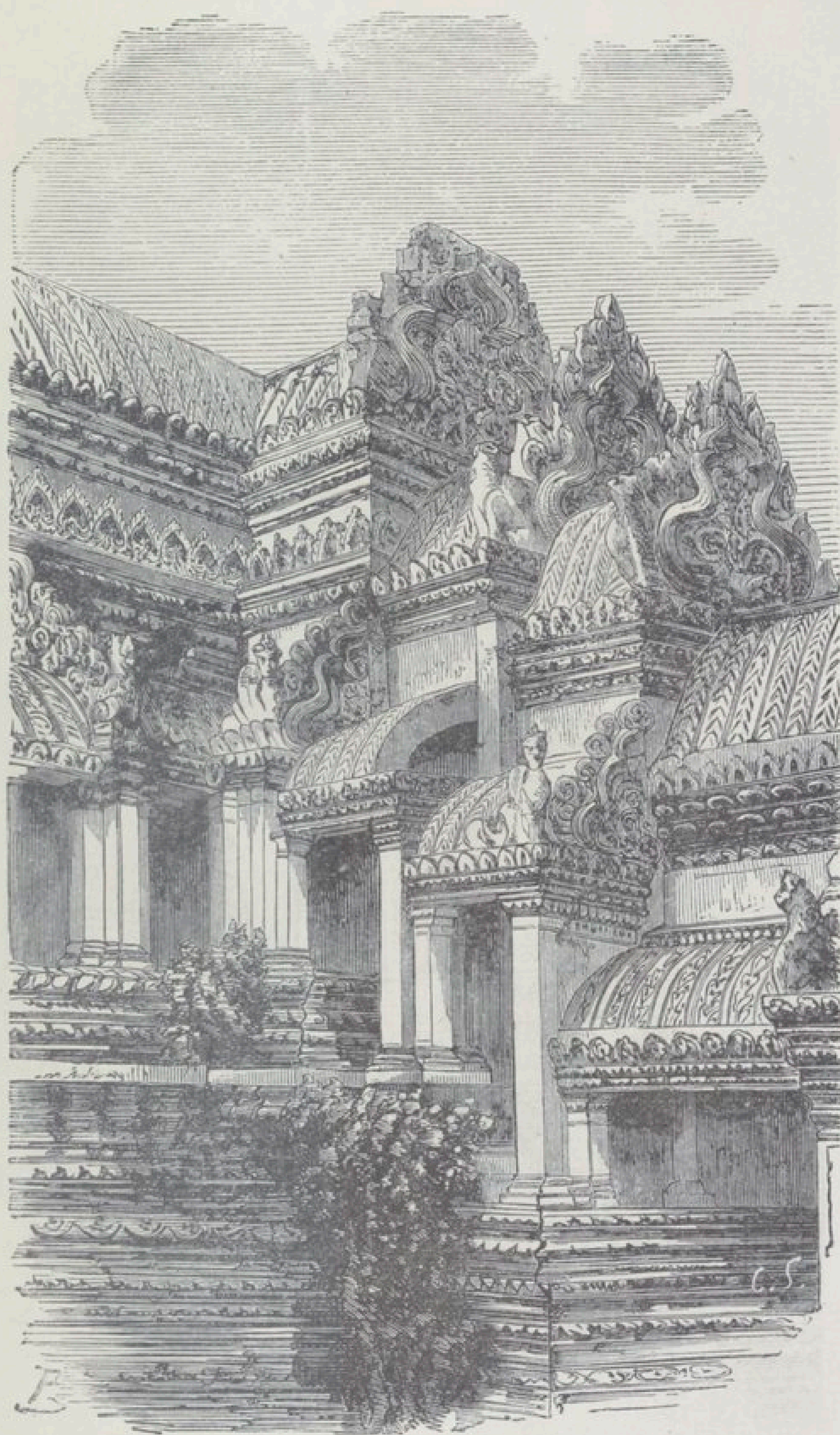


Fig. 356. — Angle d'une des galeries conduisant du premier au second étage d'Angkor-Vath.

poser en diadème sur le front de la figure couchée. Le règne minéral n'a pas été oublié. Il se présente sous la forme de cascades de bijoux, de mer de pierreries courant sur des moulures, formant colliers autour des

colonnes, se mariant aux feuilles brillamment découpées, en enfantant elles-mêmes par leurs bizarres combinaisons. Les sculpteurs ont de-

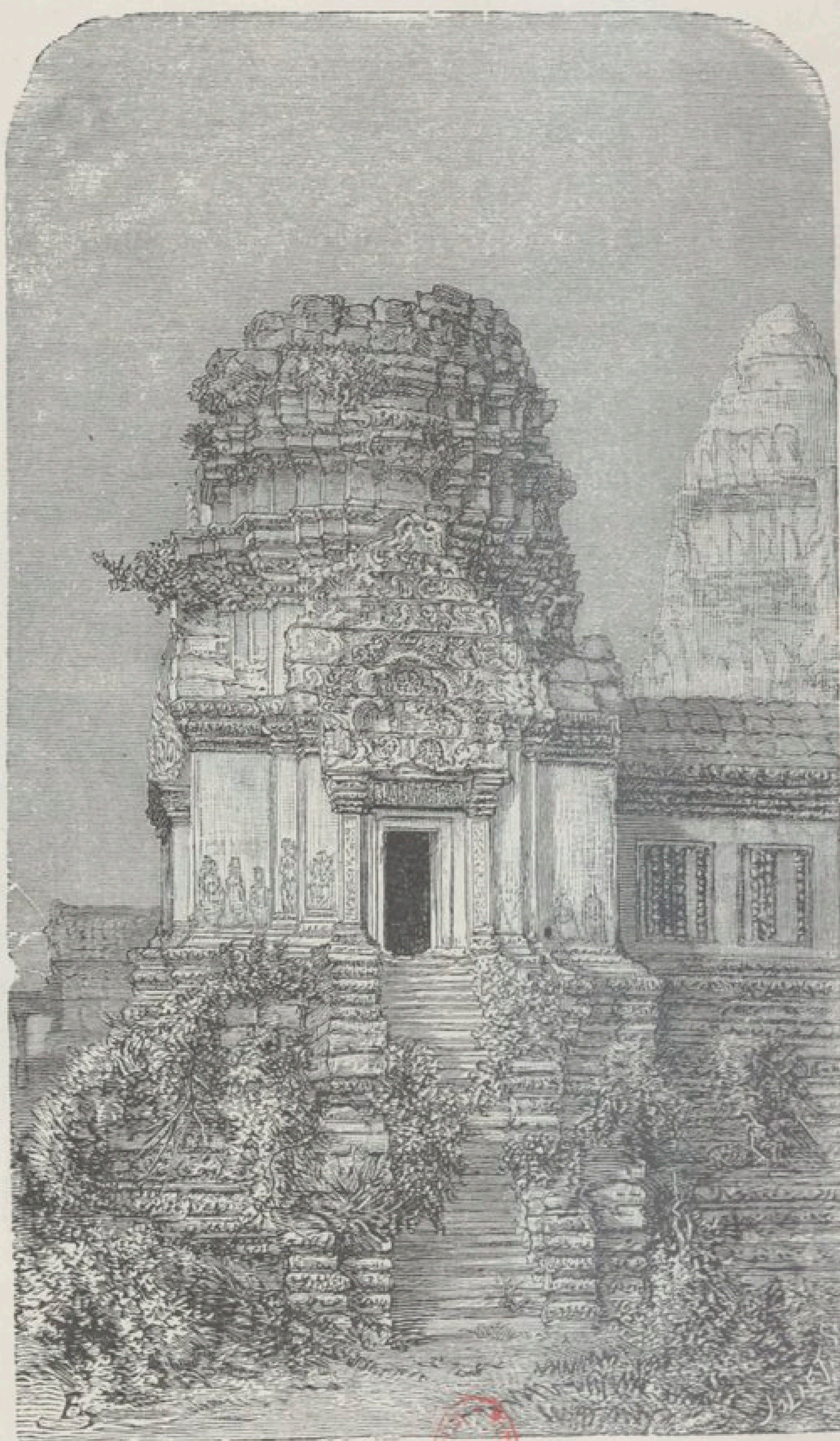


Fig. 357. — Tour d'angle de la seconde galerie d'Angkor-Vath.

mandé à la pierre de tout reproduire, d'incarner toutes les fantaisies d'une imagination étrange (fig. 359).

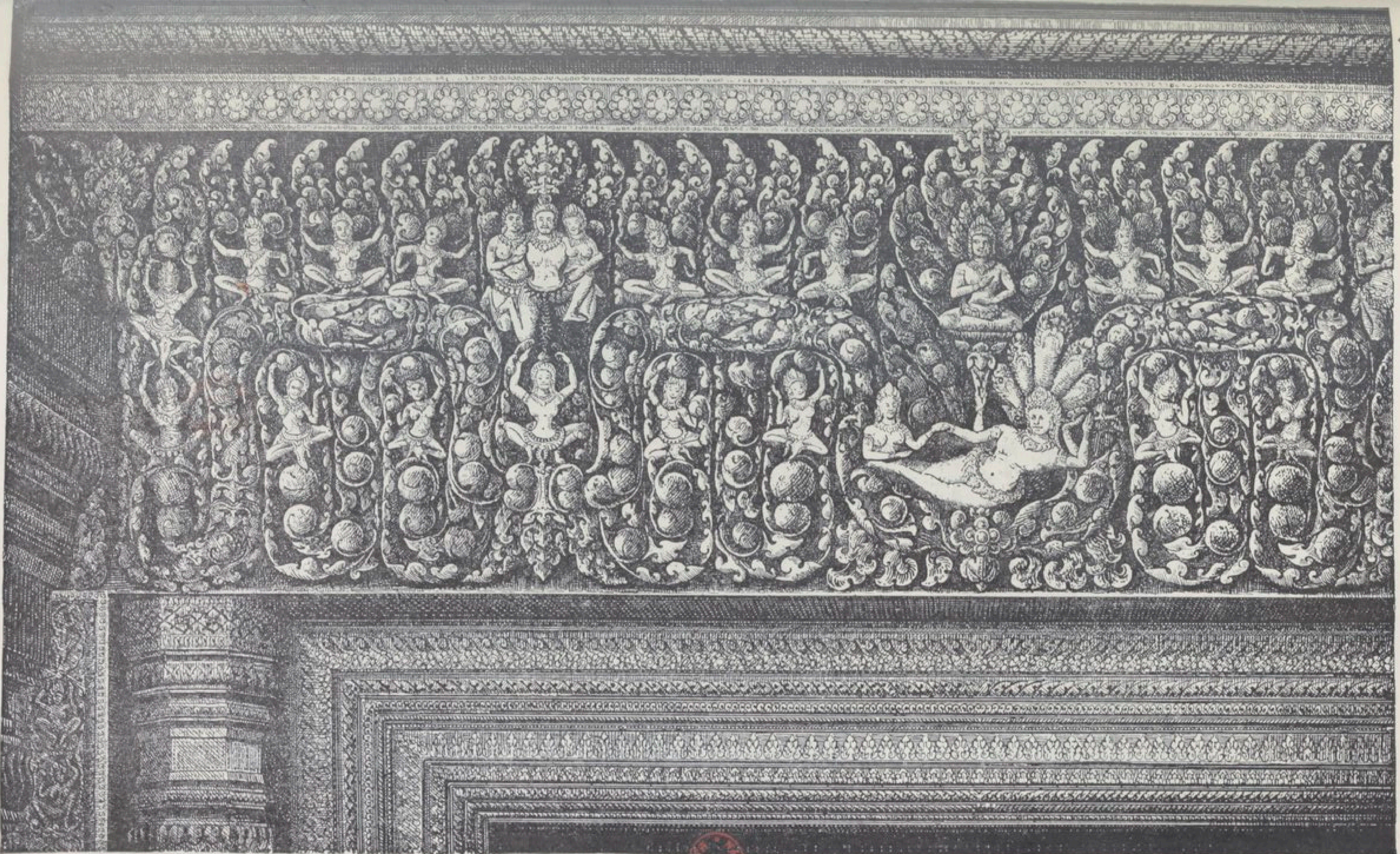


Fig. 358. — Entablement de porte (Angkor-Vath).

Les murs du sanctuaire d'Angkor sont célèbres par leurs sculptures.



Fig. 359. — Frise à Angkor-Vath.

On y voit représentés, dans des bas-reliefs contenant des milliers de personnages, les épisodes importants du Ramayana.

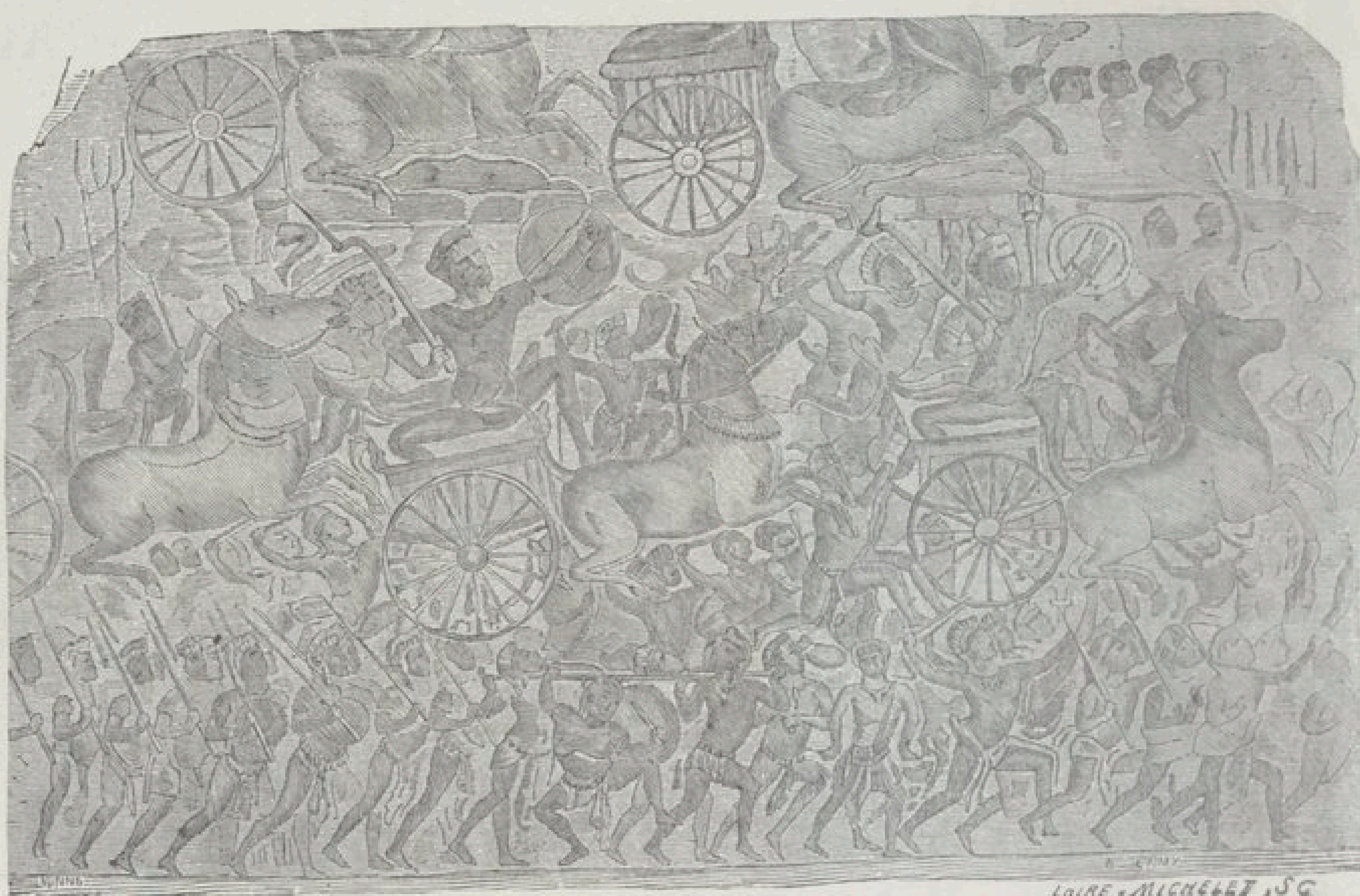


Fig. 360. — Armée en marche (bas-relief de la galerie d'Angkor-Vath).

Ici, ce sont des luttes homériques où pullulent les guerriers et les chars, des mêlées immenses, un carnage effroyable, une tuerie universelle. Tout cela est doué d'une vie intense, pleine de confusion et de colère. Les héros combattent contre des monstres ou des divinités malfaisantes aux traits horribles et à la taille gigantesque. D'autres divinités prennent part à la lutte, montées sur des éléphants ou traînées par des dragons.

« L'un frappe l'autre, qui frappe celui-ci, renverse celui-là au même instant qu'il est renversé ; celui-là prend celui-ci qui veut prendre, et tel mord tel autre qui veut mordre. »

La figure 360 nous montre une armée en marche. Il y a dans cette composition un élan extraordinaire. On y sent l'écoulement de tout un



Fig. 361. — Mort du roi des singes. — Scène du Ramayana. — Bas-relief d'Angkor-Vath (Musée Khmer).

peuple conquérant vers des contrées qu'il rêve d'asservir. C'est une de ces puissantes migrations armées comme l'Asie nous en offre seule l'exemple et qui peuvent seules aussi nous expliquer les bouleversements prodigieux dont cette partie du monde a été si souvent le théâtre.

Ailleurs, comme nous le montre la figure 361, nous voyons la mort du roi des singes, qu'une flèche a frappé à la poitrine. La guenon, son épouse, lui soutient la tête, tandis que le plus jeune de ses enfants s'approche pour embrasser ses genoux. Les singes courtisans entourent de toutes parts leur roi qui semble exprimer ses dernières volontés.

Les villes principales. — L'Indo-Chine, extrêmement peuplée sur certains points, à peine habitée dans d'autres, contient quelques villes importantes, mais dont un très petit nombre sont fréquentées par les Européens.


SAÏGON.

Saïgon (82,000 hab.), chef-lieu de la Cochinchine française, se divise en ville française, remontant à une époque assez peu éloignée, et en ville cochinchinoise. Le quartier cochinchinois est formé par une réunion de bâtisses légères semées au hasard, que les naturels ont construites autour du centre européen. Saïgon, grâce à sa position sur un fleuve profond et à son peu de distance de la mer, a une grande importance maritime.

Hué (100,000 hab.), capitale du royaume d'Annam, passe pour une des places les plus fortes de l'Asie orientale. Les arsenaux, les casernes et les magasins s'élèvent sur un canal qui traverse la ville. Le palais Royal, d'une construction massive, occupe un espace très vaste et comprend plusieurs corps de bâtiment. Six temples environnés d'une enceinte sont consacrés aux guerriers qui se sont distingués sous les derniers rois de la Cochinchine.

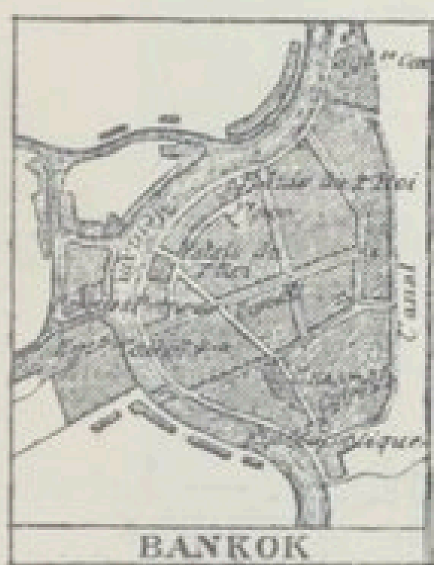
Kecho (60,000 hab.), dans le Tonkin, est une ville beaucoup plus considérable que sa population ne semblerait l'indiquer. D'immenses jardins, quelques édifices, bâtis généralement en briques, des cabanes quelquefois agglomérées et dans d'autres endroits disséminées parmi des cultures, donne une physionomie toute particulière à cette ville qui est peu fréquentée par les Européens.

Phenom-Peuh (15,000 hab.), sur le Mékong, a succédé comme capitale du Cambodge à *Oudong*, ancienne résidence royale, ville aujourd'hui déchue et située à peu de distance des ruines d'Angkor.

Singapore, ville anglaise située au débouché du détroit de Malacca, à l'entrée des mers de l'extrême Orient, est le centre d'un commerce immense et est habitée par des gens de toutes les nations.

« Les rues, où s'agite la population la plus hétéroclite, présentent un spectacle extraordinaire. Outre les Chinois qui dominent, vous y voyez des Indous au buste de bronze, aux longs cheveux flottants ; des femmes malabares au nez orné de pendeloques, aux doigts des pieds garnis d'anneaux d'argent ; des Cingalais marchands de bijoux, à la figure efféminée, le grand peigne d'écaille dans les cheveux ; des Arabes lents et

majestueux dans leurs robes flottantes, et la Chinoise, naine bouffonne, trottinant effarée dans sa robe de lustrine noire. Quelles couleurs et quels contrastes! Boutiques malaises, magasins chinois, comptoirs européens; pagodes, temples indous, églises chrétiennes; Brahma, Bouddha, Confucius et le Christ se côtoient, se mêlent et se confondent. Le soir, vers quatre heures, c'est la promenade sur la place de l'Europe, où défilent en équipages divers les riches négociants de la colonie, pendant que, sur la place même, de jeunes Anglais se livrent, inconscients d'une chaleur de quarante degrés, au jeu national du cricket. » (Désiré Charnay, *Voyage à Java.*)

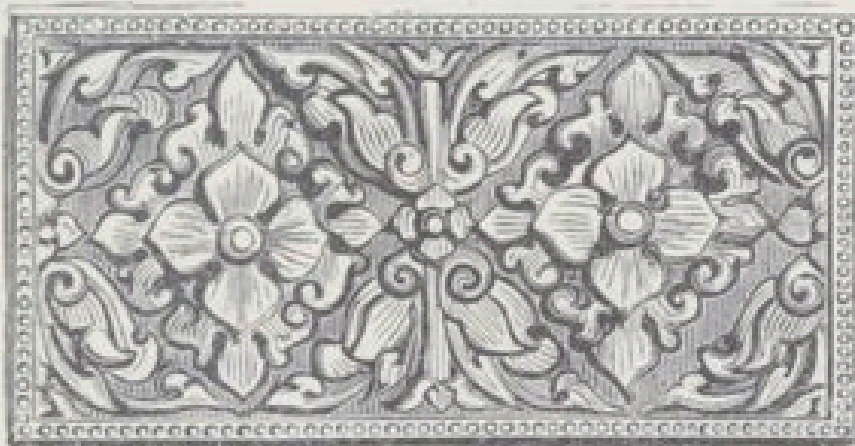


BANKOK

Bankok (environ 400,000 hab.) est, depuis 1766, la capitale du royaume de Siam. La ville est admirablement située au point de vue des transactions commerciales, aussi est-elle le débouché d'un grand nombre de produits de l'Asie orientale. Le Mé-Nam, sur les bords duquel la cité est bâtie quand elle n'empiète pas sur le cours même du fleuve qu'elle couvre de ses radeaux et de ses maisons élevées sur pilotis, présente un port de plus d'un kilomètre de largeur. Bankok a un aspect étrange et bien particulier avec ses pagodes, ses palais semés au milieu de pauvres cabanes construites en bambous, surtout avec ses quartiers baignés ou flottants. Dans les campagnes autour de Bankok, les canaux enfantés par le Mé-Nam sont les seules voies de communication employées.

Siam, l'ancienne capitale du royaume, est située dans une île du Mé-Nam au-dessus de Bankok. Sa réputation de belle ville était autrefois générale. Elle passait pour une des plus admirables cités de l'Orient.

Mandalé (90,000 hab.) est aujourd'hui la capitale de l'empire birman. *Amerapoura* et *Ava* sont des villes saintes, toutes remplies de pagodes vénérées, mais sans relations avec l'Europe.



CHAPITRE V

L'INDE

Conformation du pays. — Les habitants. — Le culte. — L'architecture et les arts — Les villes principales.



onformation du pays. — Le relief du sol de l'Inde divise la contrée en trois régions bien distinctes : la première comprenant le bassin de l'Indus ; la seconde, formée par la vallée du Gange ; la dernière se composant du Dekhan, auquel vient se joindre comme annexe l'île de Ceylan. Les frontières de l'Inde sont très nettement indiquées. Les monts Soliman, l'Himalaya et le Brahmapoutre, les circonscrivent au nord-ouest, au nord et au nord-est. Au sud, la contrée s'avance, en une pointe triangulaire, dans la mer qui lui sert partout de ceinture. Ses côtes sont longées par deux chaînes montagneuses, qui se réunissent à la pointe du triangle, située vers le cap Comorin. Elles laissent entre elles un immense plateau qui leur emprunte sa forme et qui va s'appuyer aux monts Vindhya, monts formant la base du triangle (fig. 362).

« L'Inde, dit Maltebrun, doit en grande partie la fertilité de son sol à la quantité de fleuves, de rivières et de torrents qui l'arrosent. Les anciens et les modernes ont été frappés de leur aspect imposant. Tous les phénomènes que peut offrir le cours d'un fleuve, se présentent ici sur une très grande échelle. D'abord, se précipitant d'une hauteur immense, nourries de toutes les neiges de l'Asie centrale, les rivières de l'Inde

ressemblent déjà, par leur volume d'eau, à nos plus grands fleuves, aux lieux mêmes où elles conservent encore la marche impétueuse de nos torrents de montagnes. »

Les plus grands fleuves de l'Inde sont l'Indus, le Brahmapoutre et le

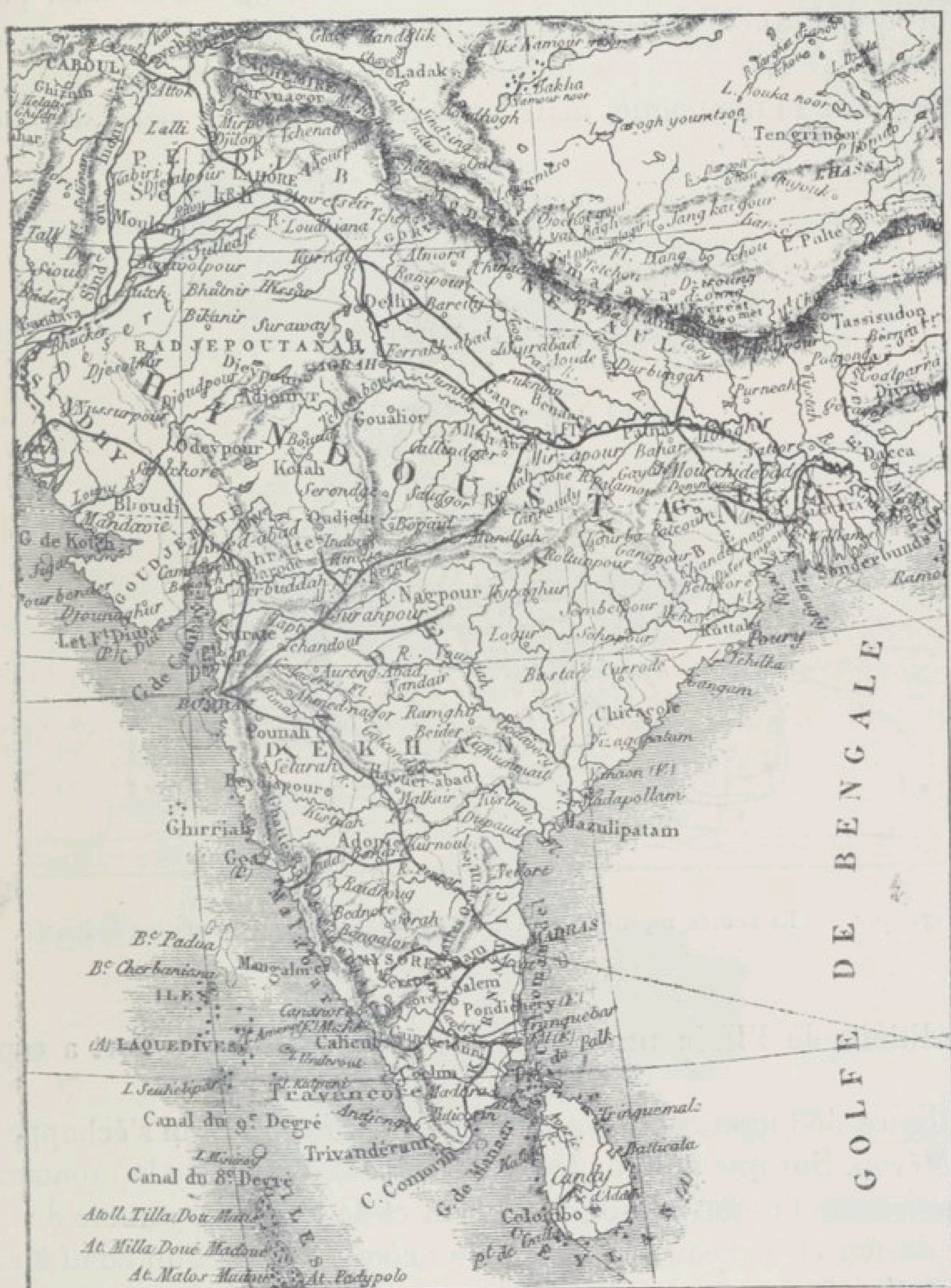


Fig. 362. — Carte de l'Inde.

Gange. L'Indus prend sa source sur le versant septentrional du gigantesque Himalaya, arrose le Pendjab et se jette dans la mer des Indes, à l'ouest de l'Indoustan. Le Brahmapoutre, qui est situé à l'est, reçoit plus de soixante rivières, presque toutes navigables, et se joint au Gange en arrivant dans le golfe du Bengale.

Le Gange est le fleuve sacré des Indous : ses eaux sont considérées comme saintes. Cet immense fleuve, qui à Bénarès n'a pas moins de sept kilomètres de largeur, à l'époque des eaux moyennes, déborde vers le mois de septembre et transforme le Bengale en une espèce de lac. Il forme à son embouchure un vaste delta marécageux, sillonné par de nombreuses branches dont la principale et la plus occidentale est l'Ougly. Le Gange se forme par une multitude de torrents qui descendent des gorges de la montagne, mais la source du fleuve sacré prend dans



Fig. 363. — La source mystique du Gange (d'après une représentation indoue).

les traditions de l'Inde un caractère mythologique que l'art a représenté.

La figure 363 montre la source mystique du Gange qui s'échappe du mont Mérou. Sur une fleur de lotus, placée au sommet de la montagne, est représentée l'union mystique de Siva et de Parvati, symbole de l'alliance du feu et de l'eau : un tigre est à côté de Siva et un bœuf à côté de Parvati.

L'Inde ne connaît que deux saisons, la saison sèche et la saison pluvieuse. Le climat est très chaud partout et humide dans beaucoup d'endroits, et notamment dans le Bengale, ce qui rend la contrée malsaine. La population, très agglomérée, est généralement assez misérable, malgré l'opulence exceptionnelle de quelques personnages. La majeure partie de l'Inde est sous la domination réelle ou nominale des Anglais. Les Français et les Portugais y ont conservé quelques établissements.

Les habitants. — Le costume des habitants de l'Indoustan varie naturellement selon la condition de celui qui le porte. Pour les hommes du peuple, il se compose de deux longues pièces de cotonnade blanche : l'une se pose sur les épaules, ou se roule autour de la tête, qui n'est jamais autrement couverte ; l'autre entoure les reins, passe entre les jambes et retombe au-dessous du genou. Les gens riches ont une tu-

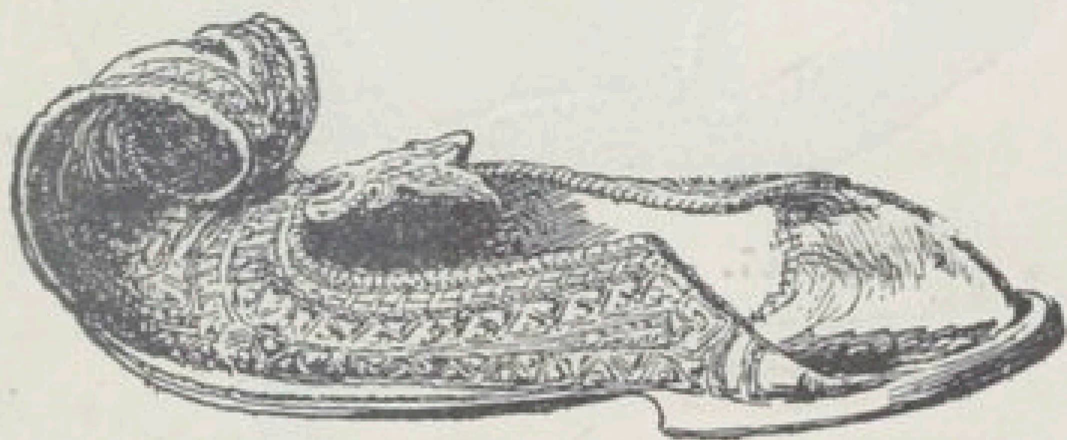


Fig. 364. — Inde, soulier brodé en argent.

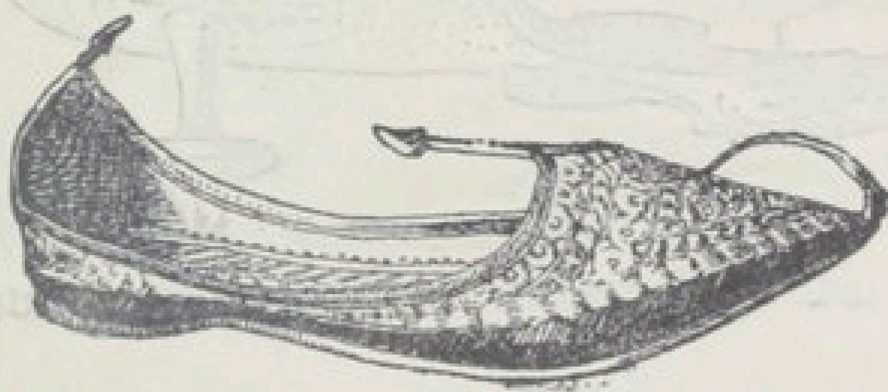


Fig. 365. — Inde, soulier de femme.

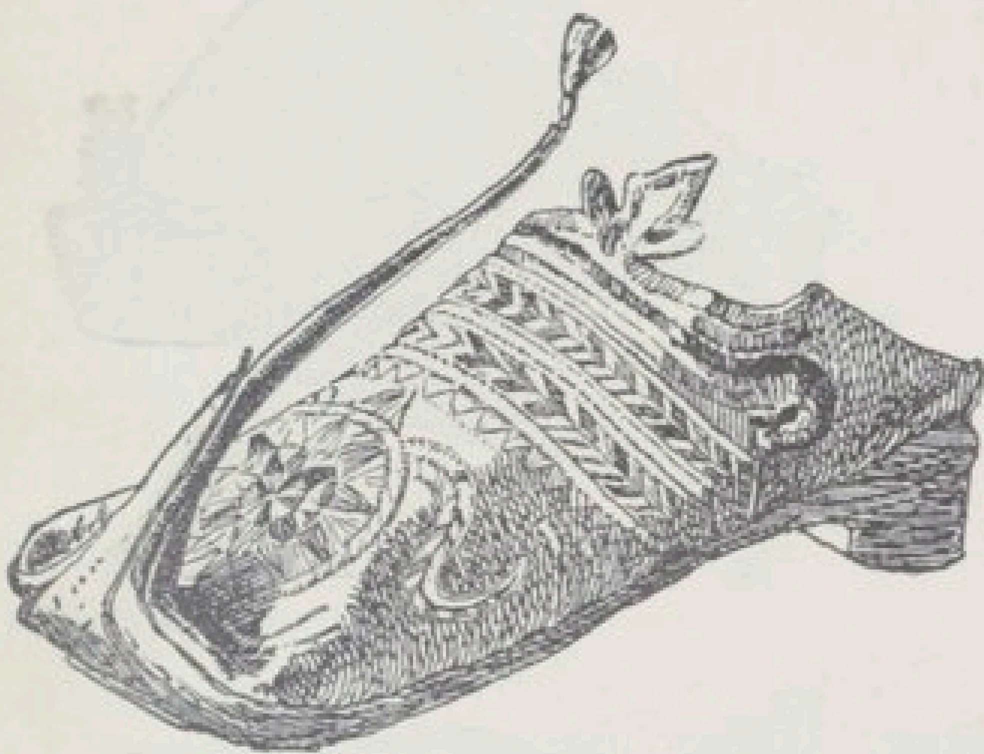


Fig. 366. — Inde, soulier à pointe relevée.

nique de soie que retient une ceinture de mousseline de couleur. Une écharpe passée sur l'épaule et un turban complètent leur vêtement. Le costume des femmes est à peu près le même que celui des hommes. En habits de fête, on porte quelquefois une longue robe de mousseline presque transparente. Les hommes ont toujours les cheveux rasés et laissent seulement une mèche sur le sommet de la tête.

On se rappelle la magnifique collection de chaussures indiennes qui figurait à l'exposition du costume, organisée par l'Union centrale des

beaux-arts appliqués à l'industrie. Nos figures pourront donner une idée de la richesse, et de la variété de ces chaussures ; les Indous en effet, attachent à cette partie du costume une importance toute particulière.

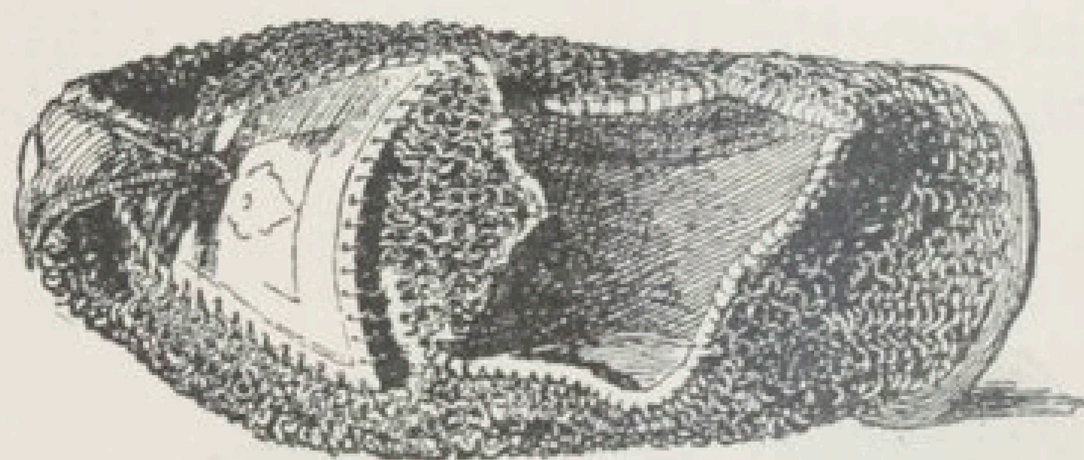


Fig. 367. — Inde, soulier d'armure.

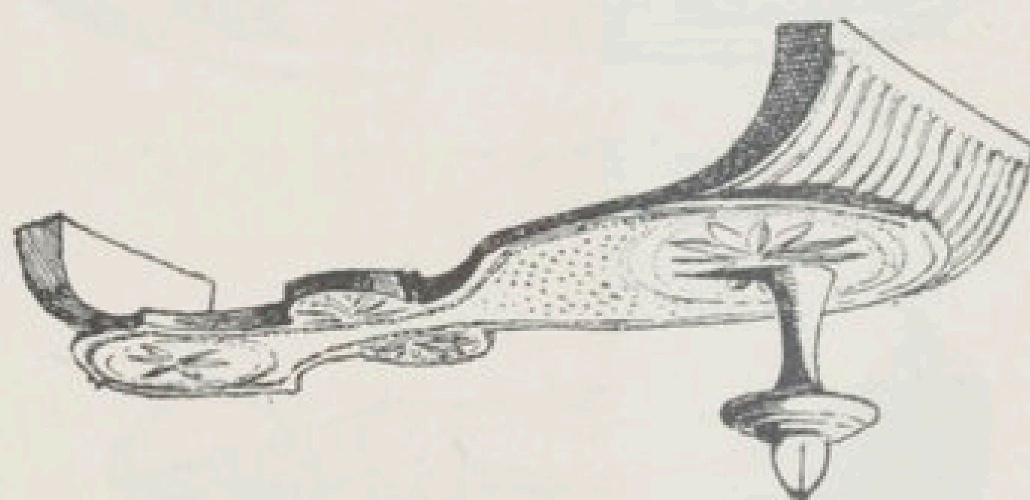


Fig. 368. — Sandale en bois avec fleur au bouton.

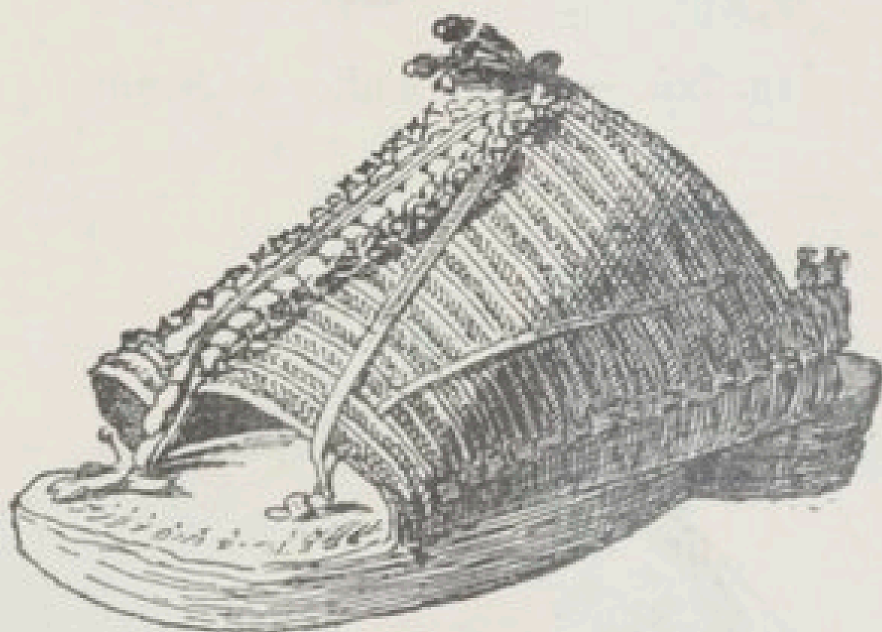


Fig. 369. — Sandale en cuir.

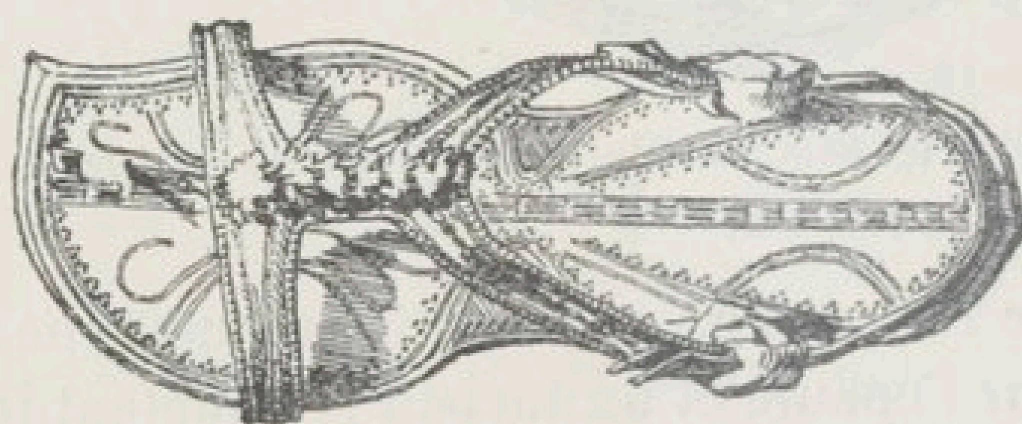


Fig. 370. — Sandale de Pondichéry.

Les pantoufles brodées à pointes recourbées (fig. 364, 365, 366 et 367) se portent pour sortir dans les palanquins et pour les visites de cérémonie. Dans l'intérieur des appartements, on se sert également de sandales en bois ou en cuir, qui ne sont pas moins ornées (fig. 368, 369 et 370).

En Inde les bijoux sont portés également par les deux sexes, et se rencontrent à peu près dans toutes les classes de la société, car c'est pour l'Indou un moyen de ne pas se séparer de sa fortune que, par ce moyen, il transporte partout avec lui. Aucun peuple n'est aussi passionné pour la parure, et ne porte une pareille accumulation d'ornements de tous genres. Les gens du peuple eux-mêmes ont toujours des bracelets, des colliers, des pendants d'oreilles. Les petites graines durcies remplacent, chez les pauvres gens, les perles ou les pierres précieuses qui parent ceux de la classe opulente, mais on est toujours paré.

Le *Manuel de la section des Indes britanniques* à l'Exposition universelle de 1878, décrit ainsi la vie des artisans de l'Inde : « Dans tous les villages indiens on trouve encore à l'œuvre toutes les industries traditionnelles. A la porte de sa maison l'on voit encore, sur une élévation du sol, le potier héréditaire assis près de sa roue, modelant l'argile qui tourne rapidement en prenant les courbes naturelles que lui imprime sa main ; derrière les maisons qui forment des rues basses et irrégulières, deux ou trois métiers sont à l'œuvre, des tisserands tissent en bleu, en écarlate et en or : les métiers fonctionnent sous l'ombrage de quelques acacias, dont les fleurs jaunes tombent à chaque minute sur la trame à mesure qu'elle se tisse. Dans la rue, les chaudronniers façonnent le fer et le cuivre, frappant de leurs marteaux les chaudrons et les casseroles ; plus loin encore, sous la verandah de la maison du riche, se tient le bijoutier qui transforme les roupies ou les monnaies d'or en merveilleux bijoux, en pendants d'oreilles d'or et d'argent, en parures aux formes rondes comme la lune, en bracelets, en tablettes, en anneaux pour le nez, en ornements pour les pieds tintant comme des clochettes, prenant modèle sur les fruits et les fleurs qui l'entourent ou sur les formes traditionnelles représentées sur les peintures ou les sculptures du grand temple, dont la cime s'élève, par delà les bosquets de mangues et de palmiers, à l'extrémité de la rue, au-dessus du réservoir du village couvert du lotus au feuillage foncé. »

Cette existence traditionnelle semble être arrivée à son terme, et le pauvre artisan indou, dont les besoins sont pourtant si modiques, trouve de plus en plus difficilement à vivre avec son travail. Il ne peut plus supporter la concurrence des grandes manufactures de Birmingham et de Manchester. Pour soutenir cette concurrence, dès capitalistes ont établi à Bombay de formidables établissements industriels, où les ouvriers indous, libres autrefois, maintenant entassés, et menant une existence toute réglementaire, perdent forcément toute inspiration personnelle.

Parmi les charmantes inutilités qui nous viennent de l'Inde, il faut citer les laques, dont le caractère est très différent de ceux que font les Chinois et les Japonais. La figure 371 nous montre un fort joli exemple

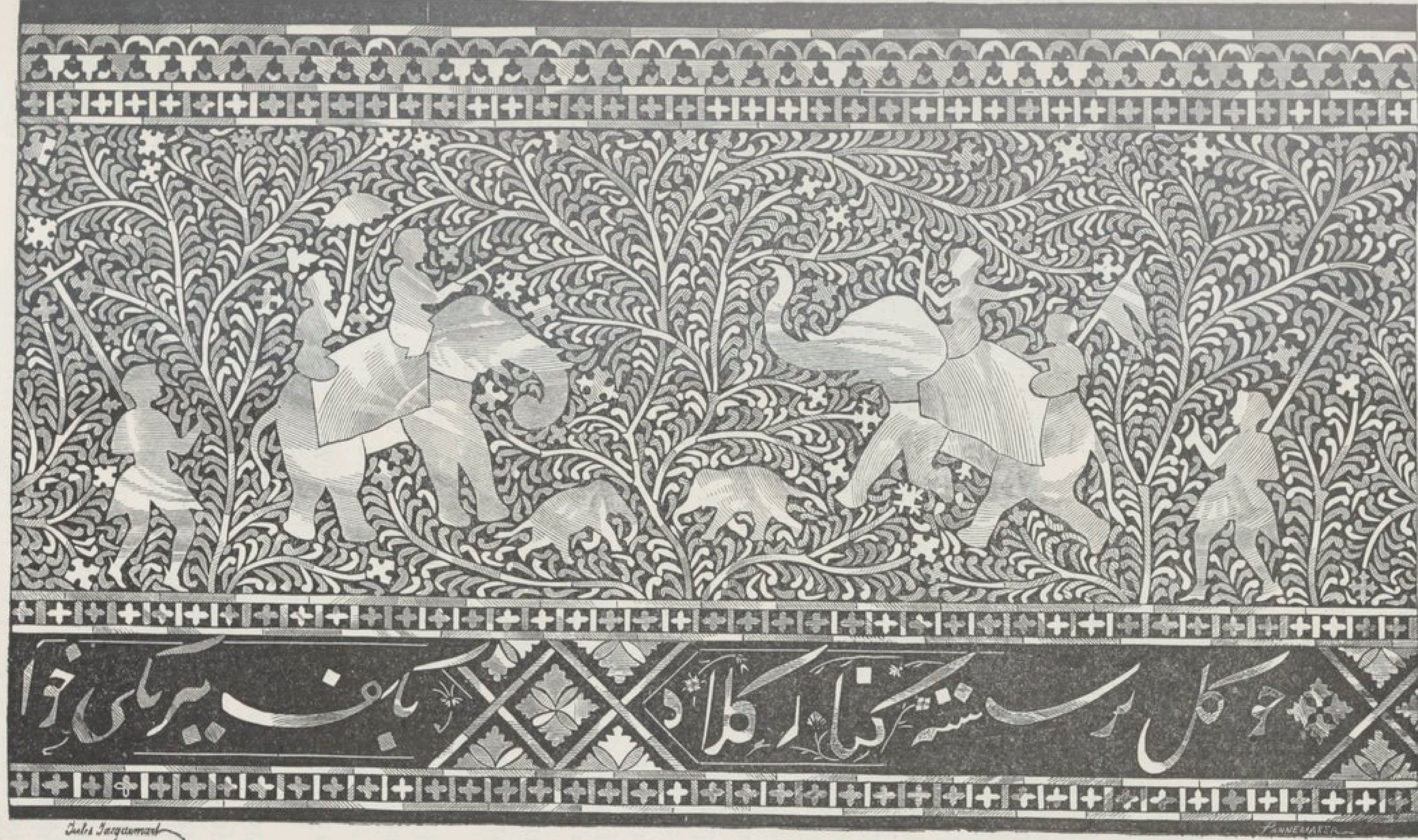


Fig. 371. — Laque burgauté de l'Inde.

des incrustations de nacre qu'ils emploient pour décorer les boîtes : celle-ci est accompagnée d'une inscription persane.

Sous le rapport de l'orfèvrerie et de la bijouterie, la collection du prince de Galles, exposée en 1878, nous a révélé des trésors inconnus, mais malheureusement aussi nous a prouvé que l'art indien appartient désormais au passé, et que l'industrie personnelle de l'Inde est dans un état de transformation et même d'agonie qui ne laisse guère d'espoir dans l'avenir.

Plusieurs causes ont pu concourir à ce résultat : en première ligne, il faut mettre la mode. Plusieurs princes indigènes, désireux de faire leur cour au prince de Galles, ont fait exécuter, en argent massif, de grandes pièces d'orfèvrerie dont les modèles, s'ils ne venaient pas d'Angleterre, étaient certainement inspirés du goût anglais ; c'était évidemment une galanterie à laquelle le prince ne pouvait répondre que par des félicitations. Comment l'Inde ne croirait-elle pas que c'est là le dernier terme du goût et du progrès : comment les rajahs qui feront désormais des commandes à l'industrie indienne pourront-ils ne pas tenir compte de cela?

Évidemment tous n'ont pas agi de la même façon avec le prince de Galles, et quelques rajahs lui ont offert des présents où le caractère indien est franchement accusé et qui sont de véritables chefs-d'œuvre d'art oriental, mais vous pouvez être certains qu'*ils ne l'ont pas fait exprès*, et que s'ils avaient pu donner, à la place, des objets à demi européens et prouvant leur *bon goût*, ils n'auraient pas hésité.

A cette cause passagère de déclin il s'en ajoute une autre d'un caractère permanent, profond et irrémédiable : c'est la division du travail et l'emploi des machines, dont l'usage devient tous les jours plus général dans l'Indoustan. Autrefois chaque village, chaque famille, conservait en quelque sorte son industrie traditionnelle : mais ces pauvres artisans héréditaires ne peuvent aujourd'hui lutter contre nos casernes industrielles, et leur fantaisie décorative fait place à de grands courants, où le chef d'usine, faisant l'office de commandant responsable devant sa clientèle, l'individualisme tend nécessairement à s'effacer.

Outre les aiguières d'or et d'argent, les plats, les vases, les bijoux de tout genre, l'Inde fabrique des armes magnifiques. Ces armes, du reste, n'ont aucun rapport avec celles de l'Occident; elles appartiennent à une autre race, à des hommes aussi éloignés de nous par le sens moral que par le sentiment artistique. Ce ne sont pas des armes de combat, mais des armes de vengeance ; elles ne rappellent pas l'idée de la lutte, mais l'idée du meurtre.

Le culte. — Pour comprendre l'organisation sociale des Indous et même leurs conceptions artistiques, il faut avoir quelques notions de

leurs idées religieuses. Le culte le plus répandu est le brahmanisme. Brahm, l'Être suprême, tout ce qui a été, tout ce qui est, tout ce qui sera, forme une sorte de trinité composée de Brahma, le principe créateur, Siva, le principe destructeur, et Vichnou, le principe conservateur. L'univers est donc l'œuvre de Brahma : la création du monde visible est représentée symboliquement sur la figure 372. Brahma et Parasacti, son épouse, sont entourés du voile des idées premières, qui ne laisse voir que leurs visages apparaissant au-dessus de l'œuf du monde, fruit de leur union mystique. L'œuf est entouré par le serpent, symbole de l'éternité.



Fig. 372. — La création du monde (d'après une miniature indoue).

Pour peupler la terre, qui n'avait pas encore d'habitants, Brahma fit sortir de sa bouche Brahman, le prêtre, et lui confia les Védas, ou préceptes de la Sagesse divine. Brahman aussitôt se retira dans la solitude pour y méditer les saints préceptes. Cependant les bêtes féroces troublaient sa contemplation, et, pour le protéger, Brahma fit sortir de son bras droit Kchatrya, le guerrier. Mais Kchatrya, toujours occupé à combattre, ne savait comment satisfaire l'appétit qui le tourmentait. Alors Brahma fit sortir de sa cuisse Vaysia, l'agriculteur. Comme celui-ci avait besoin de domestiques pour cultiver, Brahma fit sortir de son pied Soudra, pour faire les fonctions serviles. Comme ces quatre personnages sont les aïeux de la famille humaine, les Indous sont divisés en quatre castes d'un rang inégal : telle est la base fondamentale de la société dans ce pays.

Les brahmanes (fig. 373 et 374), issus de la tête du dieu, forment la caste sacerdotale, qui est la plus vénérée. Dépositaires des livres sacrés,

ils ont seuls le droit d'exercer les fonctions de ministres du culte. Ils assistent les princes, rendent la justice, se livrent aux pratiques de la médecine et occupent les principaux emplois. En échange des honneurs qu'ils reçoivent, ils doivent montrer l'exemple d'une vie austère, se li-



Fig. 373. — Prêtre de Ceylan.



Fig. 374. — Prêtre de Brahma.

(D'après des peintures de Régamey.)

vrer en tout temps à la méditation et s'abstenir de tout ce qui a eu vie. Aussi ils ne mangent que des légumes, du riz ou du lait, et quelques-uns se condamnent à rester de longues années dans l'immobilité ou les positions les plus gênantes. Outre les prêtres attachés au service des tem-



Fig. 375. — Naréda.

ples, il y a de nombreux solitaires qui mènent une vie ascétique et sont partout extrêmement respectés. Naréda, fils de Brahma, grand prophète et ministre des dieux, est représenté sous les traits d'un solitaire (fig. 375).

Nous avons dit que, dans la Trimourti des Indous, Brahma représentait le principe créateur. Siva est au contraire une personnification de la

mort et fait rentrer dans le sein du dieu éternel tous les êtres créés par Brahma. Nous extrayons des dessins du Brahmane Sami, déposés au cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale, deux curieuses représentations de Siva. Dans la première (fig. 376), le dieu est pourvu de cinq têtes qui personnifient les cinq éléments : sur l'original, ces têtes sont de diverses couleurs ; celle du milieu est blanche. La seconde (fig. 377) montre Siva assis sur le serpent Ananta, symbole du temps ; les trois têtes du serpent se dressent au-dessus du dieu auquel elles font comme une



Fig. 376. — Siva.



Fig. 377. — Siva.

(D'après les dessins du Brahmane Sami.)

couronne. Un adorateur du dieu, de proportion microscopique, est placé au bas de la composition.

Si Brahma et Siva existaient seuls, les êtres créés par le premier seraient aussitôt détruits par le second. Mais leur pouvoir est pondéré par celui de la troisième personne de la Trimourti, Vichnou, qui représente le principe conservateur. La figure 378 montre ce dieu, ou plutôt cette personnification de l'être divin. Il a près de lui son épouse Lakchmi ; tous deux sont montés sur l'oiseau Garouda qui les transporte au-dessus de la mer de lait.

« L'immobilité d'esprit propre aux peuples asiatiques, dit Malte-Brun, a conservé dans l'Inde les premiers emblèmes ou hiéroglyphes par lesquels une nation encore illettrée peignait ses idées. De là ces bizarres figures aux quatre têtes et huit bras, ces visages épouvantables, ces monstres qui déchirent les corps humains, toutes ces affreuses et dégoû-

tantes singularités qui caractérisent la représentation des divinités indiennes. Ces symboles font horreur si on les compare aux gracieuses



Fig. 378. — Vichnou et Lakchmi.

conceptions de l'imagination grecque ; mais ils prouvent l'antiquité du système religieux duquel ils dépendent ; souvent aussi ils admettent des explications très satisfaisantes. Ainsi Vichnou, ou le principe conserva-



Fig. 379. — Bhavani combattant le chef des Asouras.

teur, tient dans une main la feuille de lotus, plante aquatique, pour rappeler que tout est né de l'Océan ; le cor qu'il lève dans une autre main dénote sa voix créatrice qui peut animer le néant ; la massue dans la troi-

sième main indique son pouvoir de punir et d'écraser les méchants ; la roue dans la quatrième est le symbole du cercle éternel de la vie et de la création ; une triple couronne sur sa tête nous apprend qu'il règne sur la mer, la terre et le ciel atmosphérique. »



Fig. 380. — Indra.

Outre les trois personnages de la Trimourti, le panthéon de l'Inde renferme une multitude de divinités qui personnifient les diverses formes ou plutôt les diverses qualités du dieu suprême. La figure 379 repré-

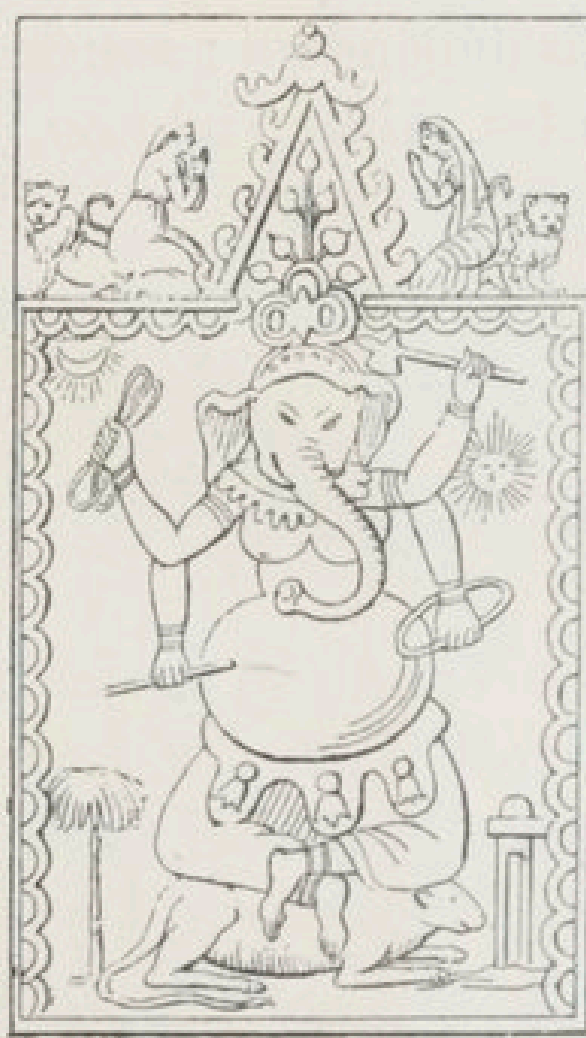


Fig. 381. — Ganesa.

sente Bhavani, l'énergie divine, la déesse redoutable aux méchants, montée sur un lion, et combattant, avec les armes que portent ses six bras, le chef des Asouras, ou démons, qui a pris la forme d'un taureau. Sur la figure 380 on voit Indra, personnification de l'éther ou des cieux

visibles : il porte dans ses mains des armes terribles, et son corps est parsemé d'yeux, parce que le ciel voit tout.

Les divinités de l'Inde sont presque toujours caractérisées par leurs bras multiples, mais il est rare qu'elles aient des têtes d'animaux comme celles de l'ancienne Égypte. Il faut pourtant faire une exception pour Ganesa, le dieu à tête d'éléphant, que la figure 381 montre assis sur le rat géant qui lui sert de monture ordinaire. Le ventre du dieu a une forme sphérique : dans ses quatre mains il porte une hache, des liens, un sceptre et un anneau.

Les fêtes religieuses des Indous attirent toujours un nombre immense de fidèles et se distinguent par des cérémonies somptueuses.

Les bayadères sacrées donnent aux fêtes religieuses des Indous un caractère tout particulier.



Fig. 382. — Bayadère (d'après une peinture de Regamey).

Les bayadères sont des danseuses qui se livrent en même temps au chant et à la pantomime. Il y en a de deux espèces : celles qu'on appelle pour rehausser l'éclat des fêtes ou pour amuser les étrangers dans les hôtelleries, sont assez méprisées. Mais il n'en est pas de même pour les bayadères sacrées. Celles-ci, choisies parmi des jeunes filles non encore nubiles, se consacrent au service des temples (fig. 382).

Après les sectateurs de Brahma, ceux de Bouddha sont les plus nombreux. Le Bouddhisme a pris naissance en Inde, et c'est le culte qui domine aujourd'hui dans toutes les contrées de l'extrême Orient. C'est surtout dans l'île de Ceylan et dans la pointe méridionale du Dekhan, que le Bouddhisme s'est conservé parmi les Indous, car presque partout ce culte a été remplacé par un retour du Brahmanisme. Au centre de l'île de Ceylan se trouve le *pic d'Adam*, montagne sainte et couverte de pagodes, où l'on voit l'empreinte d'un pied, que quelques-uns disent être le pied d'Adam, notre premier père, mais que le plus grand nombre con-

sidère comme l'empreinte sacrée du pied de Bouddha, qui après ses métamorphoses s'est élancé de là dans les sphères célestes.

On montre aussi à Ceylan l'arbre vénéré à l'ombre duquel le saint se livrait à ses pieuses méditations (fig. 383). L'intérieur de l'île est couvert

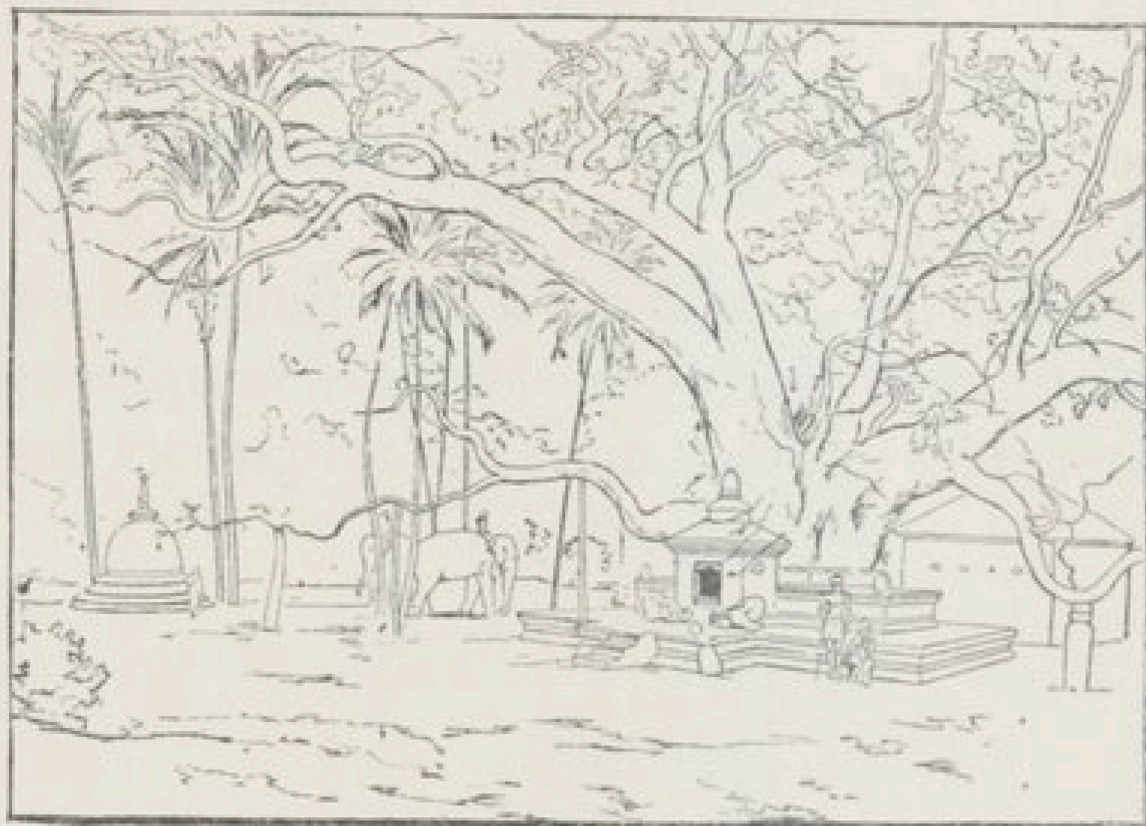


Fig. 383. — L'arbre de Sakya Mouni, à Ceylan (d'après une peinture de Regamey).

de monuments énormes dont les indigènes attribuent la construction aux géants et qui paraissent appartenir à l'époque où le Bouddhisme était encore dominant dans l'Inde. Un grand nombre de ces ruines paraissent

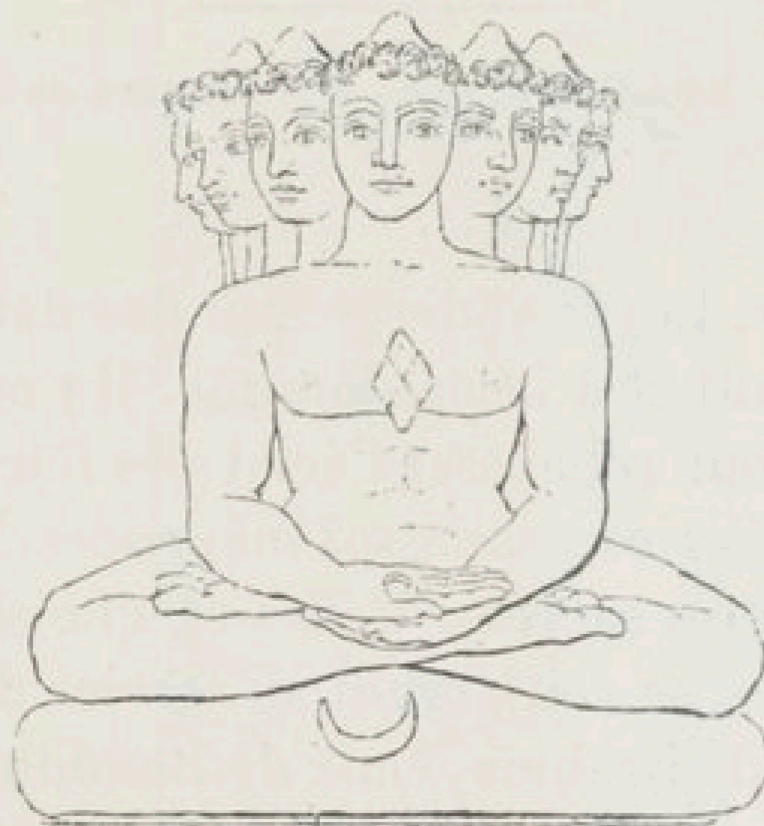


Fig. 384. — Bouddha à sept têtes.

avoir été des tombeaux. Près du village de Topar, on voit une construction très vaste et de forme pyramidale, près de laquelle sont seize autres petits édifices du même genre, l'un ouvert et l'autre fermé alternativement. Trois gigantesques statues assises, représentant Bouddha, se dressent au milieu des décombres, à côté de ces ruines : pour donner une

idée de leurs dimensions, il suffira de dire que le petit doigt de la main n'a pas moins de 66 centimètres de longueur.

Nous avons reproduit plus haut diverses figures de Bouddha : en voici une qui est pourvue de sept têtes (fig. 384). Chacune d'elles porte une chevelure courte et frisée qui règne seulement autour du front, et encadre une sorte de pyramide qui forme le dessus de la tête. Le mystérieux carré apparaît au milieu de la poitrine, et le croissant de la lune est figuré sur le coussin qui porte le dieu.

On donne le nom de bonzes aux moines du Bouddhisme (fig. 385) ;

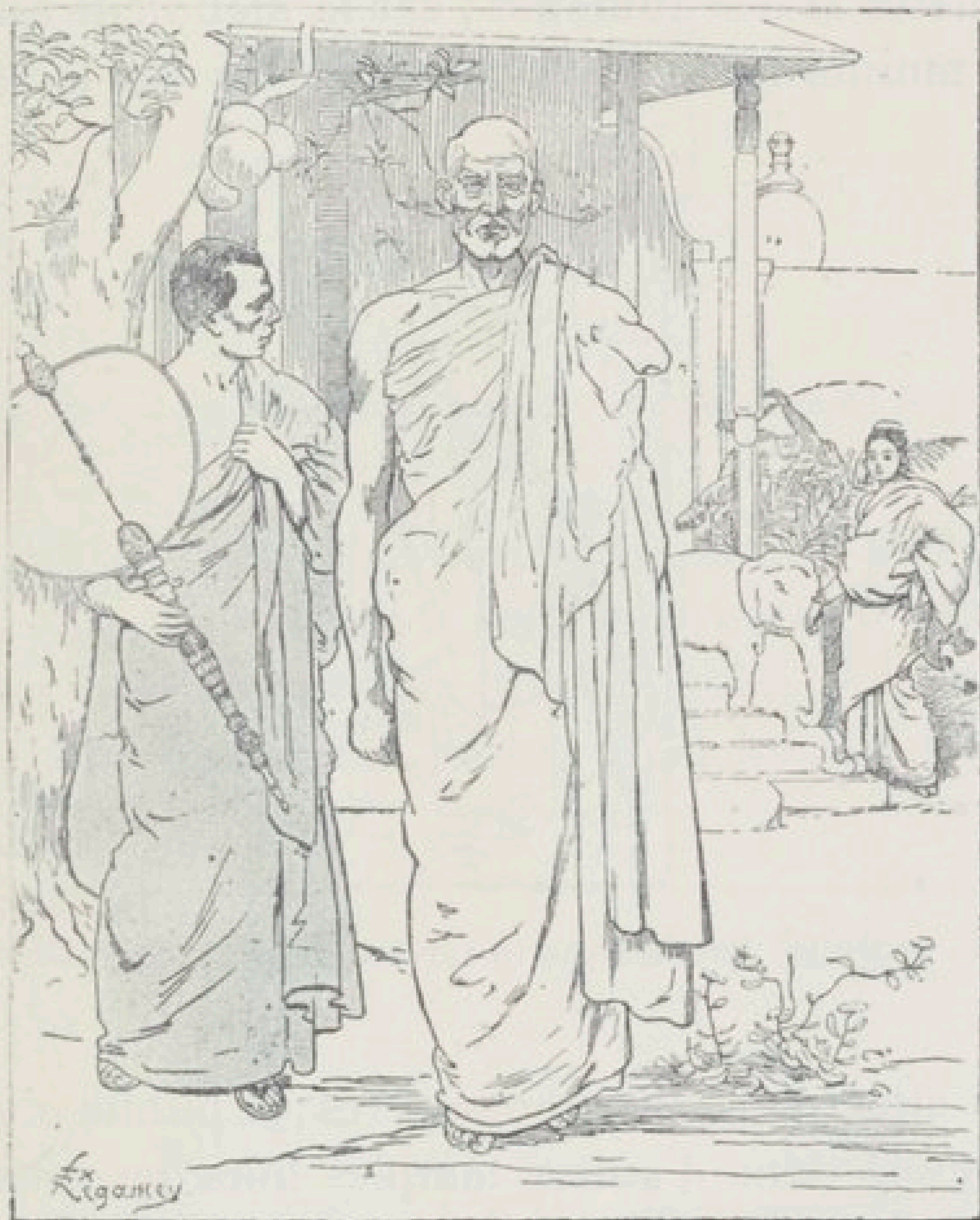


Fig. 385. — Bonze (d'après une peinture de Regamey).

ces religieux ainsi que les prêtres qui desservent les pagodes sont extrêmement nombreux à Ceylan (fig. 386). Un voyageur qui a longtemps habité ces contrées, Xavier Raymond, signale les différences qui existent entre les religieux qui suivent le culte de Bouddha et ceux qui suivent celui de Brahma :

« Les Bouddhistes diffèrent des Brahmanes sous un grand nombre de rapports. Ils nient l'autorité des Védas et des Pouranas ; ils ont renversé le système des castes : leurs prêtres sont pris dans toutes les classes de la société, et ont plus de points de rapport avec les moines de l'Europe qu'aucuns des ministres de la religion indoue. Ils vivent dans des monastères, sont uniformément habillés de jaune, vont les pieds nus, se ra-

sent la barbe et les cheveux, ont dans leurs chapelles des services réguliers auxquels ils assistent en commun ; et enfin dans leurs processions, leurs chants, leurs cérémonies, leur façon d'illuminer leurs temples, ils ont avec le rituel de l'Église catholique des points de ressemblance qui ont vivement frappé tous les savants. Ils ne jouissent d'aucune des libertés dont les ordres monastiques de l'Inde ne se font pas faute ; ils se vouent au célibat, et renoncent à presque tous les plaisirs des sens ; ils mangent ensemble dans un réfectoire commun ; ils dorment assis dans une attitude prescrite, et ne sortent de leur monastère qu'une fois par semaine, pour aller tous ensemble aux bains ; quelques-uns vont chaque jour faire des quêtes et des aumônes ; car la mendicité est défendue par leur règle. Les moines n'ont d'autre occupation que le service religieux



Fig. 386. — Prêtre Bouddhique (d'après une peinture de Regamey).

dans les temples attachés à leurs monastères ; le public n'y est pas admis et fait ses dévotions dans d'autres temples hors des couvents. Il existe aussi des couvents pour les femmes. »

Les Guèbres ou Parsis (fig. 387), adorateurs du feu, sont très nombreux dans la présidence de Bombay. Le culte du feu est extrêmement ancien : dans l'ancienne Perse et dans toute l'Asie centrale, on regardait le feu comme l'émanation la plus pure de la divinité. Cette croyance s'est conservée non seulement en Perse, mais dans une partie de l'Indostan et notamment à Bombay, où les Parsis composent la majorité de la population. Chaque matin, ils saluent le soleil levant, symbole du feu. Ils ont à Bombay un temple très vénéré où les dévots arrivent de toutes les parties de l'Inde et même de la Perse. Là, au milieu d'une petite chapelle carrée, une pierre supporte un vase d'airain, où le feu sacré, alimenté par des bois d'une essence particulière, brûle perpétuellement. Pour en approcher, il faut avoir les mains enveloppées de linge, et la bouche couverte d'un bandeau. En effet, le souffle humain est considéré comme

impur, et même dans la vie ordinaire d'un Parsis, une lumière doit être éteinte non avec la bouche, mais avec un éventail. L'eau souillerait le feu sur lequel on la jetterait, et, pour éteindre les incendies, on se sert de terre ou de sable.



Fig. 387. — Prêtre Parsis (d'après une peinture de Regamey)

Les Parsis ont à Bombay un cimetière spécial, placé sur une colline qui domine la côte. Le haut de la colline est percé d'un trou large et profond, divisé en trois compartiments : un pour les hommes, un pour les femmes et un pour les enfants. Le corps du défunt, porté par des hom-

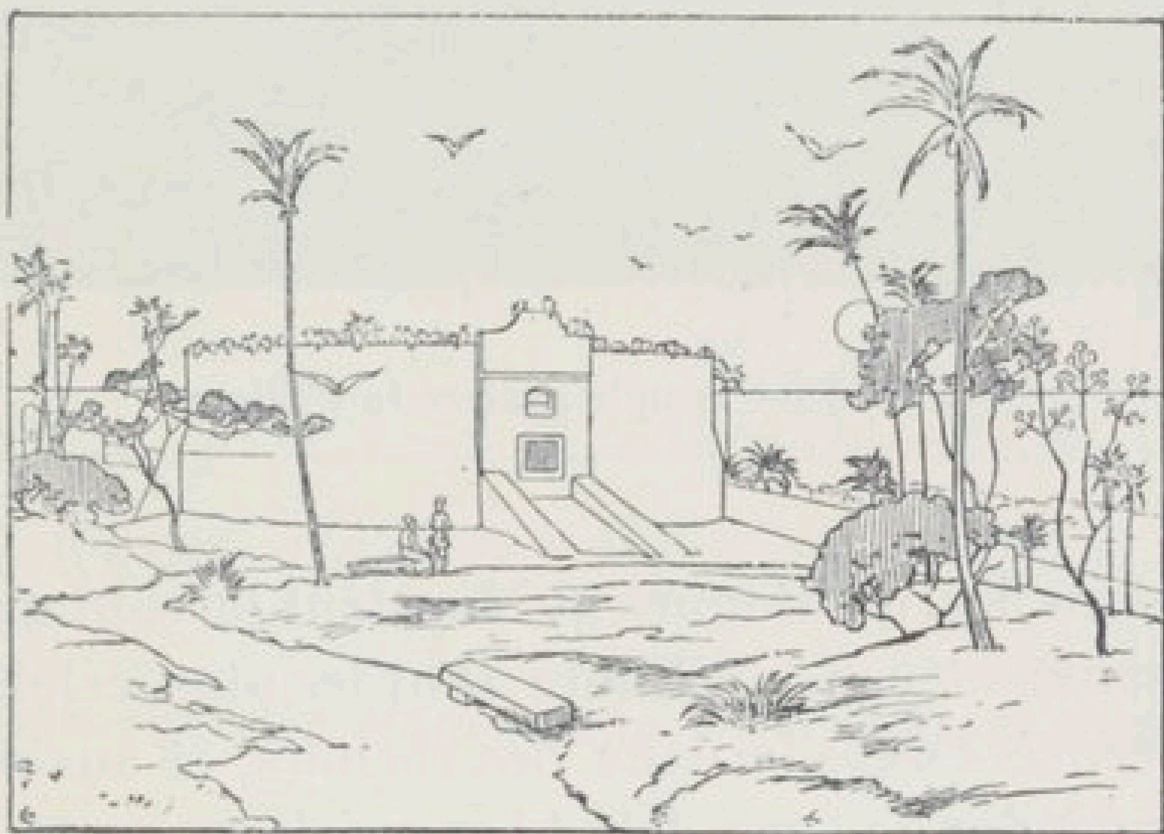


Fig. 388. — La tour du Silence, à Bombay (cimetière des Parsis). (D'après une peinture de Regamey).

mes vêtus de robes blanches et voilés d'un capuchon assez analogue à celui de nos pénitents, et suivi d'une longue procession, où l'on marche deux à deux, chaque couple étant attaché par un mouchoir blanc, est déposé sur un petit mur d'appui, où les vautours, nombreux en cet endroit, viennent aussitôt les dévorer. Les parents se tiennent à distance en épiant

soigneusement quel œil sera arraché le premier, car on augure de là une destinée bonne ou mauvaise pour l'âme. Ensuite on précipite les ossements dans le puits, sorte de fosse commune où les corps se décomposent sans que la terre les recouvre jamais. Le cimetière des Parsis à Bombay a reçu le nom de *tour du Silence* (fig. 388).

L'architecture et les arts. — Les monuments de l'Inde peuvent se rattacher à trois types principaux : les temples souterrains, les pagodes à formes pyramidales et les édifices à dômes multiples dérivant plus ou moins de l'art musulman. Les temples souterrains se trouvent à peu près

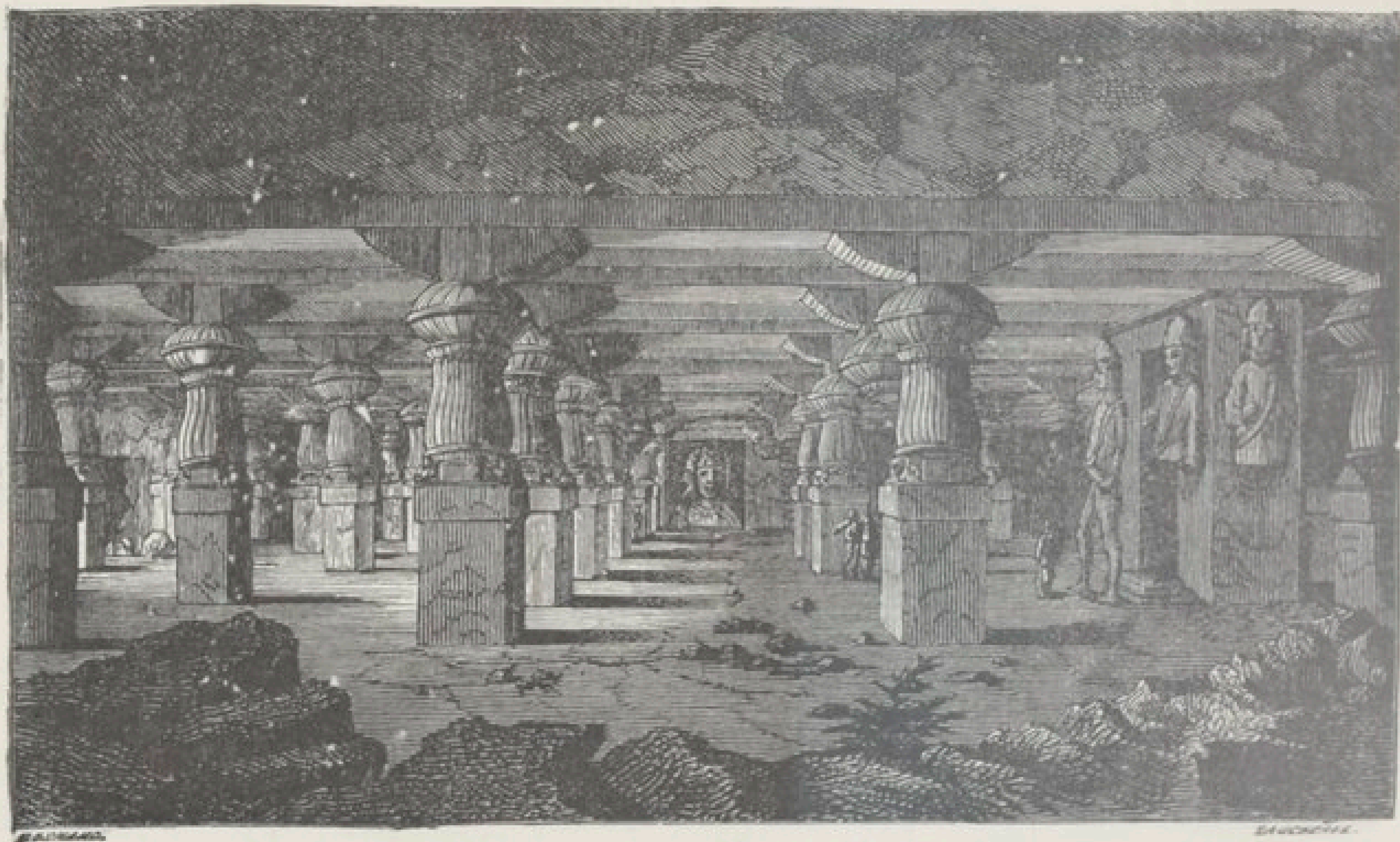


Fig. 389. — Temple souterrain d'Ellora.

exclusivement dans les montagnes qui bordent la côte de Malabar. Les grottes d'Éléphanta et celles d'Ellora sont les plus célèbres parmi ces constructions creusées dans le flanc des rochers, et auxquelles on n'est pas encore arrivé à donner une date bien précise.

Éléphanta, îlot rocheux situé en face de Bombay, doit son nom à un éléphant de pierre sculpté, dont la grandeur dépasse trois fois celle de l'animal vivant. Sur son dos est un autre animal qu'on croit avoir été un tigre, mais l'état de délabrement où est aujourd'hui le monument ne permet guère d'en juger. Un sentier qui serpente sous d'épais ombrages mène à la célèbre caverne à laquelle l'île d'Éléphanta doit sa célébrité. L'énorme voûte qui s'enfonce dans le roc est flanquée de chaque côté de chapelles latérales dont l'entrée est décorée d'images colossales. La

grotte d'Éléphanta était consacrée à Siva, l'une des trois divinités de la Trimourti indoue.

Le système de construction employé dans les temples souterrains de l'Indostan présente, malgré les grandes différences de style, une certaine analogie avec celui qu'on trouve dans les hypogées de l'ancienne Égypte. Il n'existe pas dans ces monuments de pierres rapportées, mais la montagne elle-même a été évidée pour former les grottes dont les colonnes sont taillées à même le rocher. Quelquefois de vastes constructions monolithes, appartenant également à la montagne, s'élèvent au-dessus de

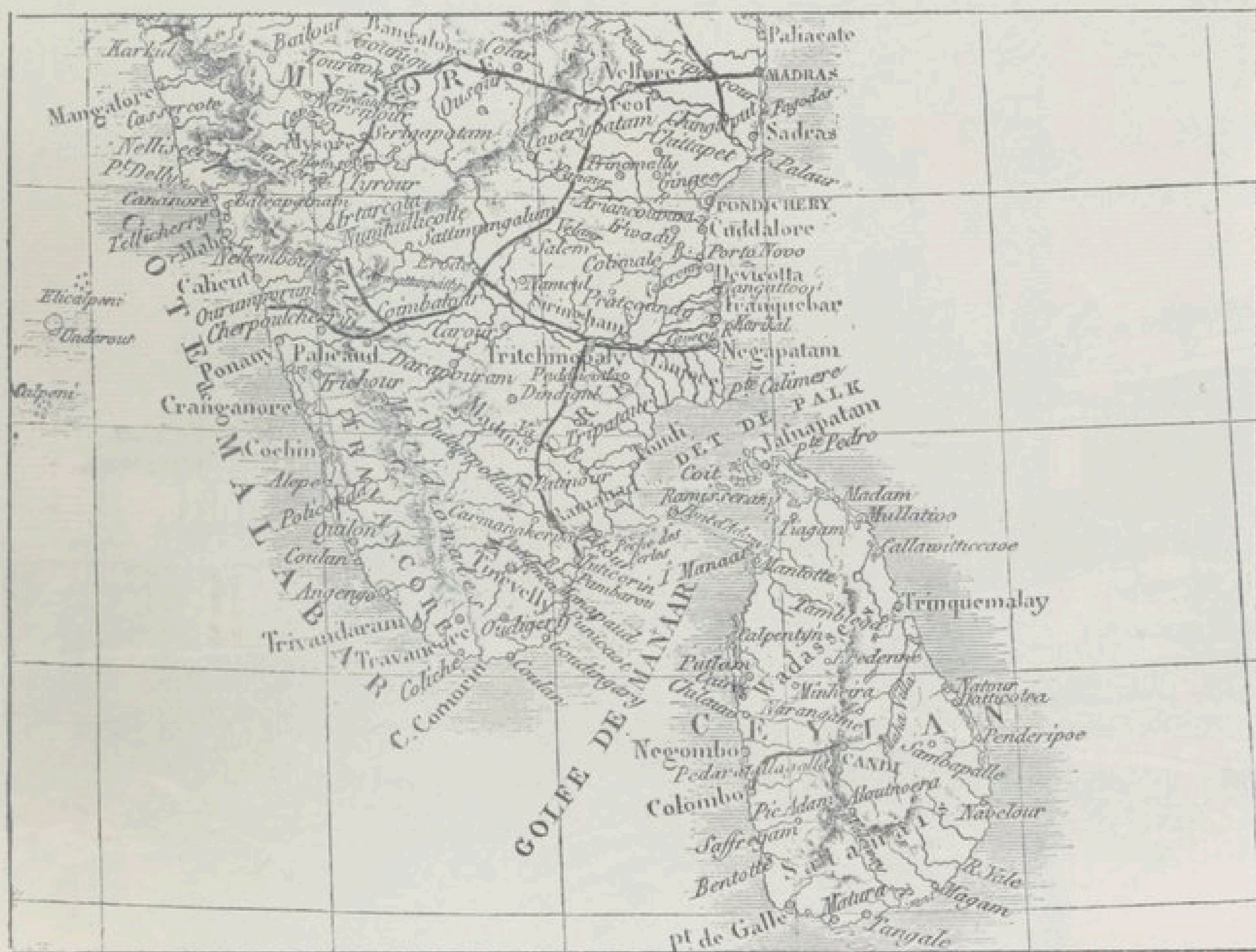


Fig. 390. — La pointe du Dekhan et l'île de Ceylan.

terre, extérieurement aux souterrains. Tels sont par exemple les temples d'Ellora.

Toutes les parties du monument, travaillées de main d'homme, ne forment qu'un seul et même bloc, bien qu'elles semblent avoir été construites pierre par pierre : c'est un rocher taillé en forme de temple. L'ornementation fine et délicate des détails ressemble à un travail d'orfèvrerie plutôt qu'à de la sculpture monumentale. Les parois des murailles sont couvertes de milliers de statues et de sujets relatifs à la mythologie indoue. Tous les souterrains d'Ellora (fig. 389) sont creusés dans la montagne et présentent une grande quantité de salles et de galeries taillées

dans le roc vif ; on y trouve des colonnes massives et de dimensions gigantesques qui sont d'un seul morceau avec leur entablement. Des éléphants de grandeur colossale servent de base à des quartiers de roches énormes, et tout dans l'aspect produit une impression étrange, qui frappe l'esprit de stupeur sans éveiller jamais l'idée de beauté telle que les Grecs l'ont conçue.

Nous n'entreprendrons pas de décrire en détail ces immenses cons-

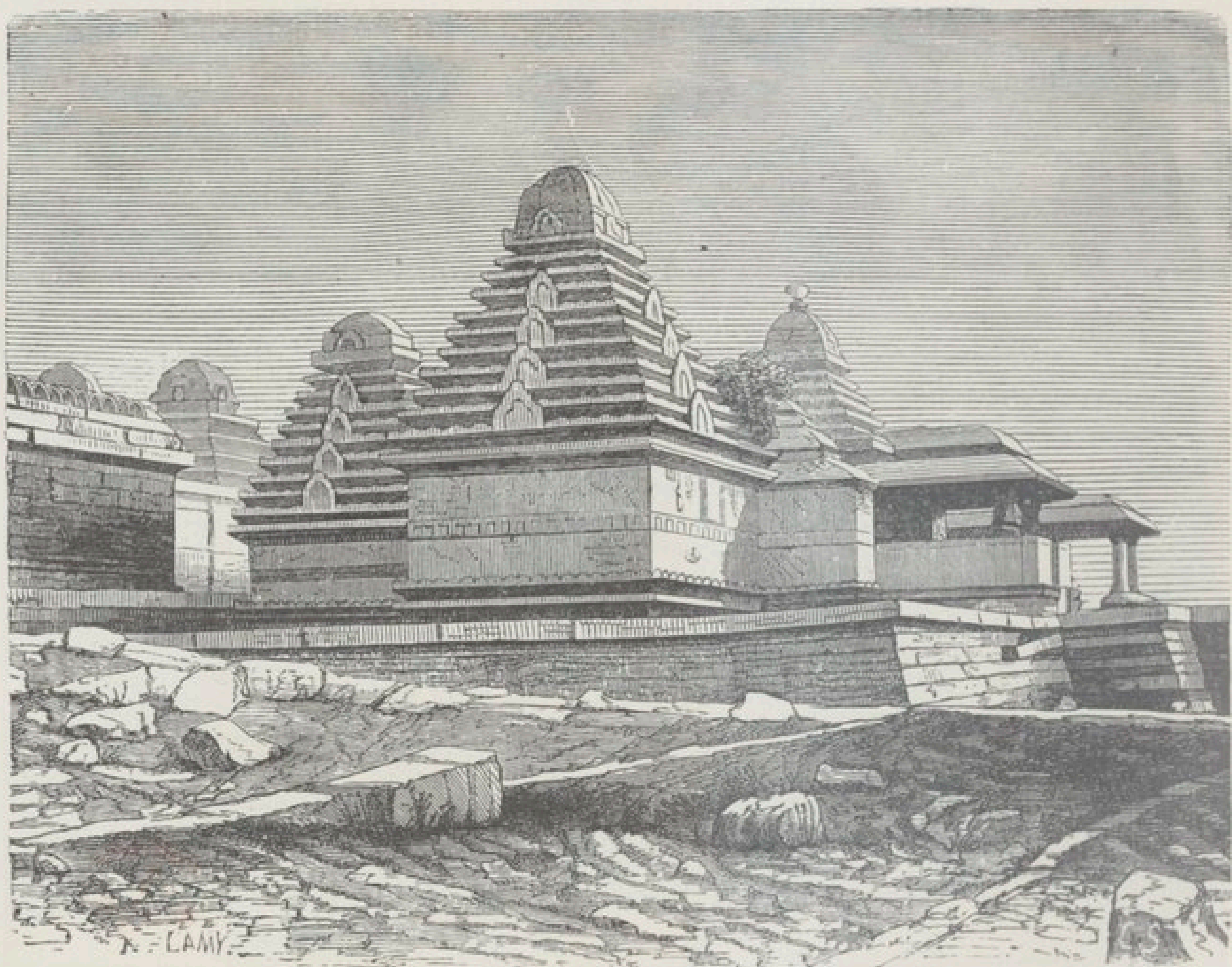


Fig. 391. — Pagode du mont Kumpy.

tructions d'Ellora ; toute une montagne est métamorphosée en demeures mystérieures pendant un espace de près de deux lieues. C'est un dédale de temples, de corridors, de chapelles, dont toutes les surfaces sont couvertes de bas-reliefs et de rondes-bosses.

C'est dans la pointe du Dekhan et dans l'île de Ceylan (fig. 390), que le style des pagodes à forme pyramidale a pris son plus grand développement. Les monuments qui s'y rattachent ne se rencontrent qu'exceptionnellement dans l'Indostan septentrional et dans la vallée du Gange. Ces édifices, qui ne sont pas, comme les précédents, creusés dans la montagne, mais qui sont composés de matériaux rapportés, sont

souvent des forteresses en même temps que des pagodes. Les pagodes complètes se composent de plusieurs corps de bâtiments. Le temple

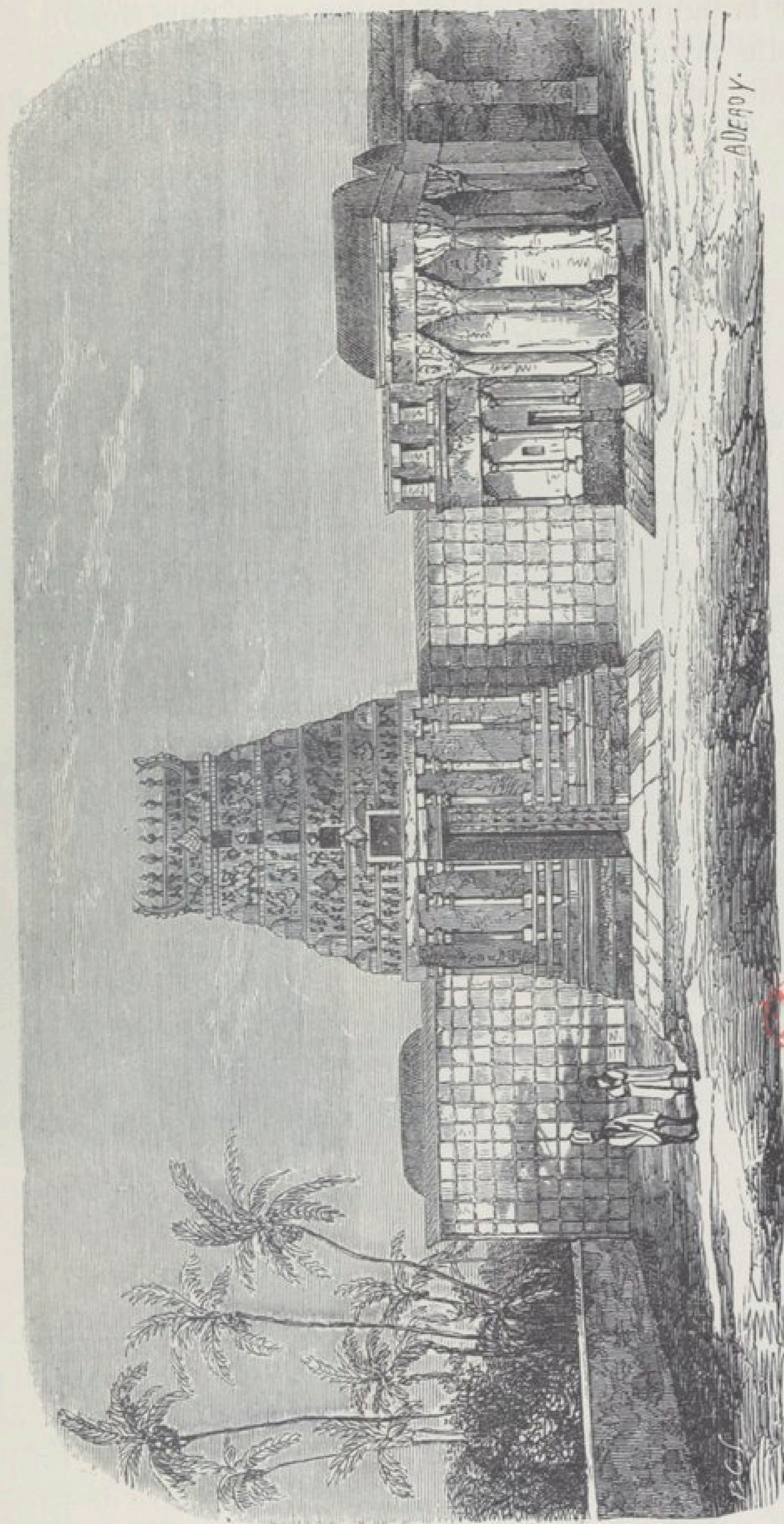


Fig. 392. — Pagode de Tiroulinar.

proprement dit est un édifice rectangulaire surmonté par une pyramide à un ou plusieurs étages, et contenant le sanctuaire où est placée

l'image du dieu. La base présente la forme d'un cube et la partie supérieure de la pyramide se termine en général par une petite coupole. Cette disposition est très visible sur la pagode du mont Kumpy représentée sur la figure 391. C'est ici la forme la plus simple et probablement la plus primitive des pagodes, mais cette décoration rectiligne de la pyramide est extrêmement rare, et elle est beaucoup plus souvent

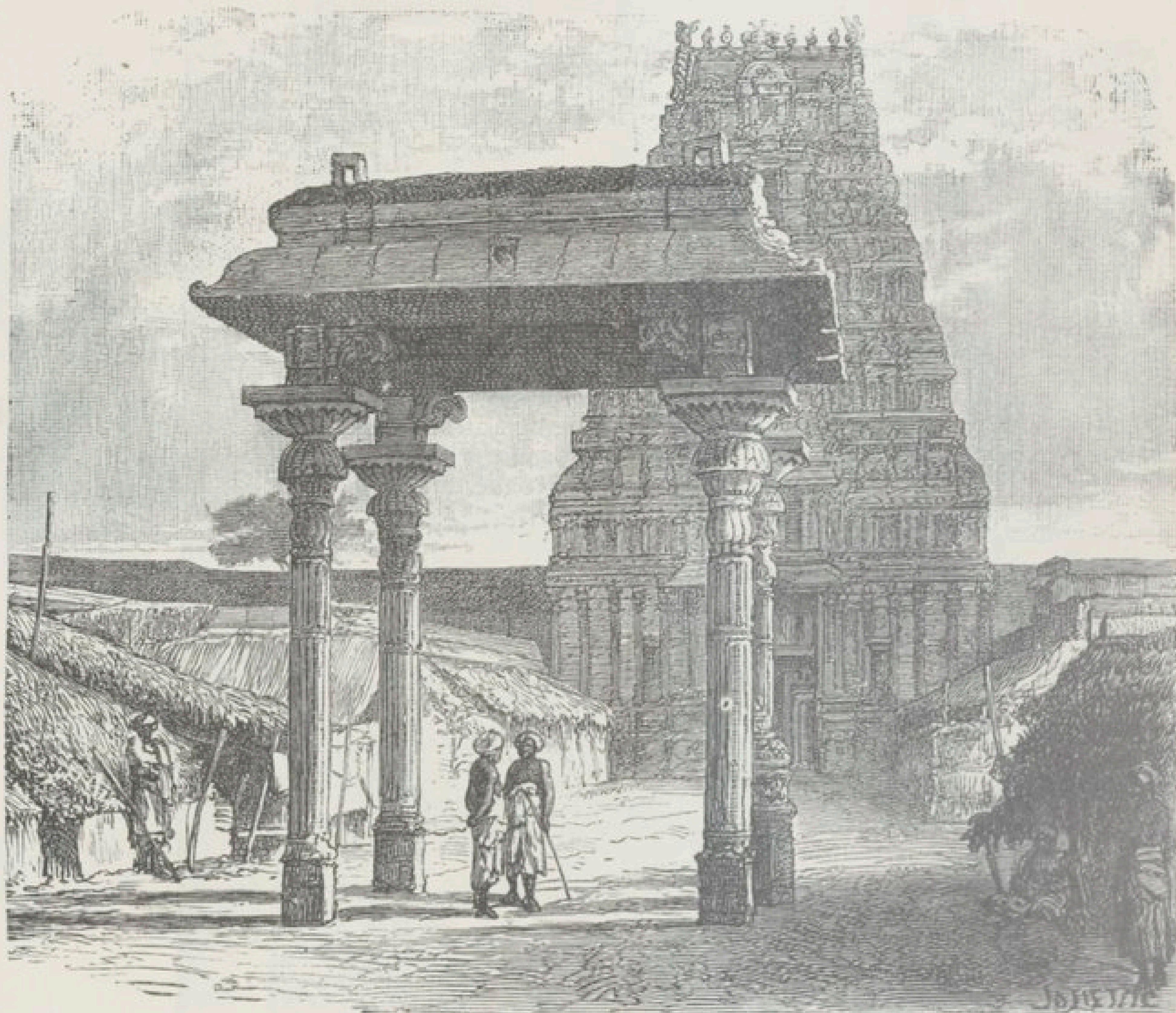


Fig. 393. — Portail à Seringham.

surchargée de statues et de bas-reliefs dont l'ensemble produit presque toujours une assez grande confusion. Quelquefois aussi c'est une galerie, au lieu d'une coupole, qui forme le couronnement de la pyramide, dont la base est percée d'une porte assez élevée. La pagode de Tiroulinar (fig. 392) peut donner une idée de ce genre de pagodes, dans lequel la grande porte de la pyramide fait face à une grande cour qui rappelle celles de nos cloîtres.

Ces tours pyramidales, qui sont souvent très élevées, puisque quelques-unes ont douze et quatorze étages, forment le trait distinctif de l'archi-

tecture indoue. Il y en a quelquefois plusieurs dans la même enceinte, surgissant au milieu des bâtiments divers, des galeries, des salles, des cours, des étangs, des jardins, et de tous les accessoires qui constituent en Inde un édifice religieux. Un autre trait qu'il ne faut pas oublier, c'est le portail, qui précède la pagode, à l'entrée des avenues, et semble une sorte d'arc de triomphe (fig. 393). Nous avons vu en Chine et au Japon des portes du même genre, bien qu'elles soient d'un style décoratif différent. Les colonnes que nous voyons ici sont assez élancées, tandis que celles que nous avons vues dans les souterrains d'Ellora avaient au contraire une forme trapue très caractérisée.

« En examinant les monuments de l'Indoustan, dit Batissier, dans son *Histoire de l'Art monumental*, on remarque que, malgré la variété de leur décoration, ils ont entre eux la plus grande affinité, et qu'ils ont un caractère d'originalité tout à fait national. Dans les proportions que comportent les ordres de l'architecture indoue, il y en a qui sont à peu près les mêmes que celles qu'on retrouve dans les ordres grecs ou romains ; cette analogie est même si frappante, qu'on pourrait la regarder comme n'étant pas seulement l'effet du hasard, s'il n'y avait pas chez les Indous d'espèces de colonnes, les unes plus trapues que le toscan, les autres plus élancées que le composite. La forme des colonnes est toujours ronde chez les Grecs ; elle est souvent carrée et à pans coupés chez les Indous. Les premières ne peuvent être décorées que de cannelures, les secondes sont quelquefois surchargées d'ornements, à ce point même que la colonne offre des sculptures gigantesques en ronde-bosse, représentant des personnages ou des figures symboliques. Il ne faut pas perdre de vue, non plus, que, si la loi des entre-colonnements est à peu près identique chez les deux peuples, les rapports qui existent entre les diamètres inférieur et supérieur des fûts ne sont pas du tout établis d'après la même loi. On connaît la forme des chapiteaux grecs et romains. Dans les temples de l'Inde, les chapiteaux sont en général si surchargés de figures, de bas-reliefs, qu'ils semblent des œuvres de pure fantaisie. Enfin l'entablement, dans les monuments de l'antiquité occidentale, varie suivant les ordres et est beaucoup moins riche que celui des Indous, qui est à peu près le même dans tous les édifices. »

La pagode de Soubramanyer, à Tanjour, offre un joli spécimen de colonnes : cet édifice est considéré comme une des merveilles de l'architecture indoue. Tanjour, aujourd'hui déchue, a été une des places les plus importantes de l'Inde : le temple dont la figure 394 reproduit un fragment est dédié à Vichnou, dont l'image vénérée apparaît dans une niche à côté de l'oiseau Garouda. Une énorme gargouille se détache de l'édifice au-dessous de la statue : elle sert à conduire dans un réservoir l'huile ou l'eau employée pour oindre l'idole.

Le fragment de la pagode de Sarputhra représenté sur la figure 395

montre un de ces autels extérieurs que les Indous répandent à profusion dans leurs édifices religieux. C'est une architecture toute de pla-

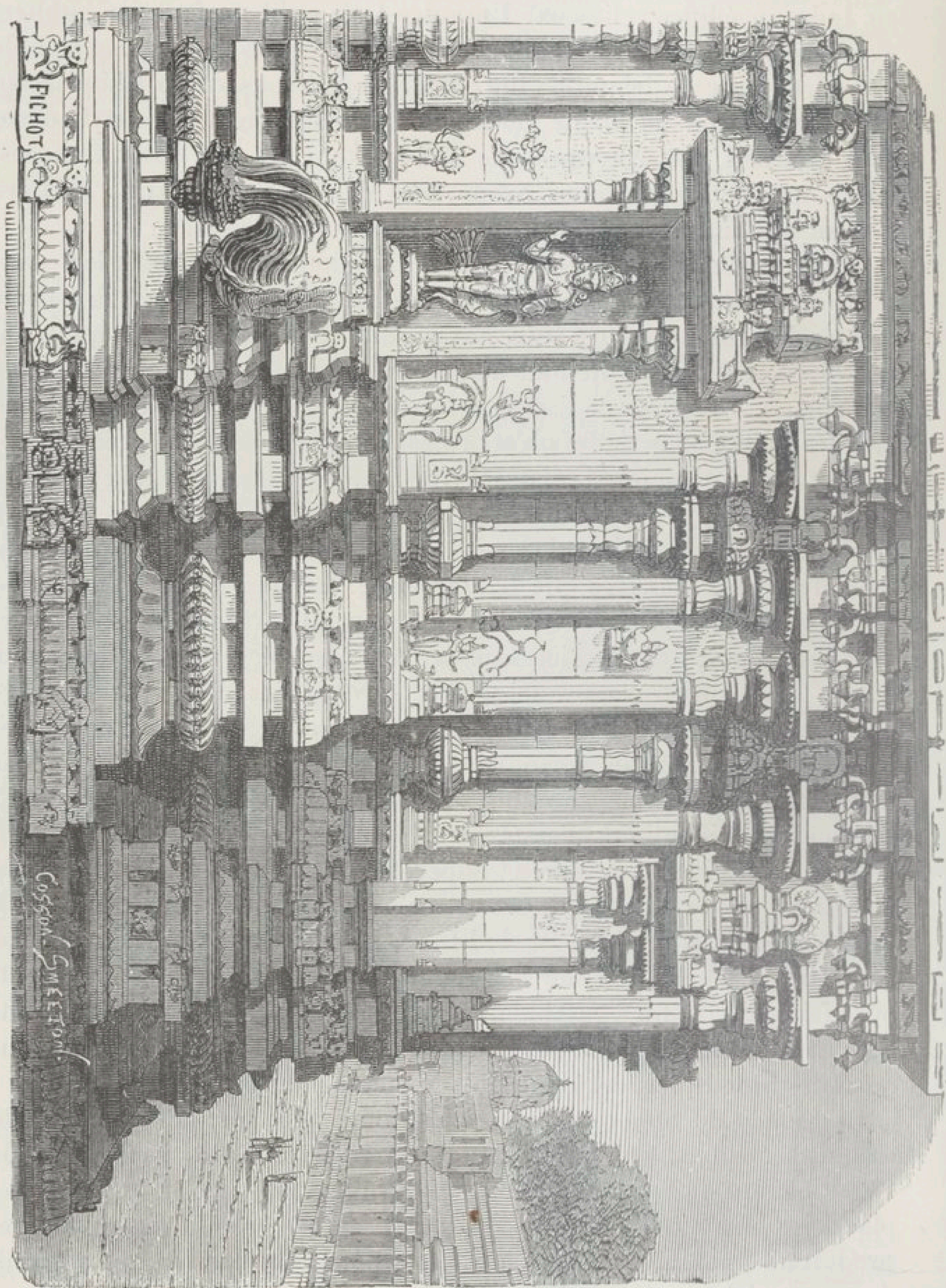


Fig. 394. — Façade orientale de la pagode de Soubramanyer à Tanjour.

cage, dont la décoration étrange est quelquefois gracieuse, mais jamais logique. Des statuettes d'applique, ou des idoles portées sur des colon-

nettes, qui ornent la construction sans la faire comprendre, font tous les frais de cette ornementation, qui ne semble pas former une partie indispensable du monument, mais qui le pare d'une façon assez riche.

Nous avons un curieux spécimen de l'architecture militaire des Indous, dans l'antique ville de Gwalior, dont la fondation, selon les traditions de l'Inde, serait antérieure de plusieurs siècles à Jésus-Christ.

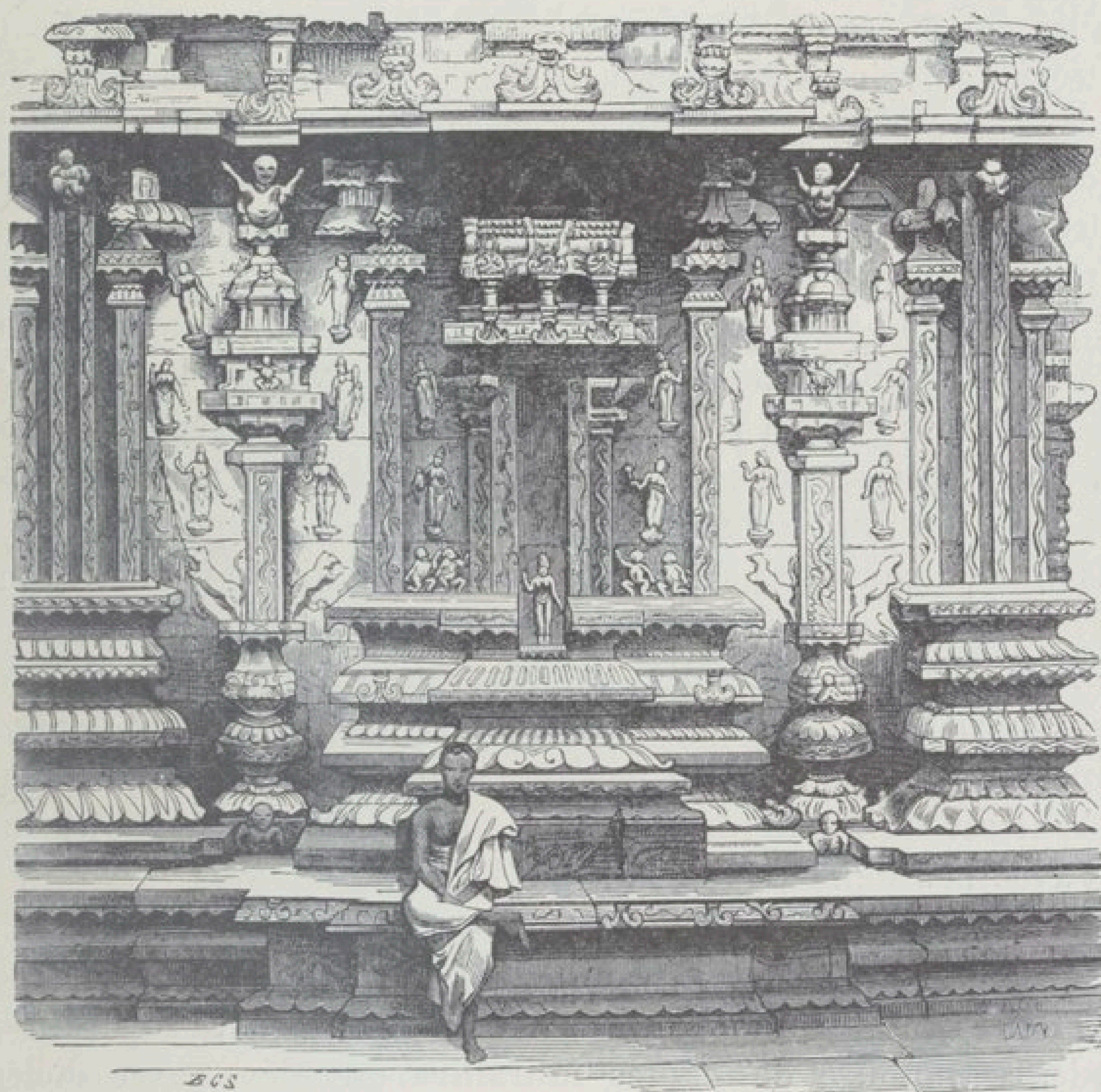


Fig. 395. — Pagode de Sarputhra.

C'est une forteresse importante en même temps qu'un des points les plus intéressants pour l'étude des anciens monuments. Élevée sur un roc escarpé, qui de tous les côtés forme des falaises à pic, elle était destinée, par sa situation, à devenir une des grandes stations militaires des Anglais, qui s'en sont emparés en 1857. Autrefois les trésors et les prisons d'État des empereurs mongols étaient sur ce plateau, qui n'offre plus aujourd'hui qu'un amas de décombres, où se dressent pourtant encore de superbes édifices qu'on détruit tous les jours pour élever des casernes. Les habitants l'ont d'ailleurs abandonnée et ont

été fonder dans la plaine, au pied de l'ancienne Gwalior, une ville nouvelle qui porte le même nom.

Sous le rapport de l'architecture civile, Oudeipour passe pour une des merveilles de l'Inde. Une longue suite de forts, de palais, de pagodes, de jardins au bord d'un lac, un amas fantastique de tours, de clochetons, de maisons étagées en terrasses et un immense palais de marbre blanc qui domine le tout, donnent à cette ville, située au bord d'un lac, un aspect féerique.

Le besoin de fraîcheur, sous le climat brûlant de l'Inde, a introduit dans les palais des opulents personnages, l'usage des étangs d'eau dormante, où se mirent les bouquets d'arbres et la silhouette des dômes. Comme tout en Inde prend un caractère religieux, l'étang est établi en vue des ablutions pieuses, et une pagode s'élève au milieu, comme le montre la figure 396 qui représente un étang d'ablutions à Negapatam.

Une grande partie des palais de l'Indostan sont menacés d'une ruine assez prochaine parce qu'ils ne sont pas entretenus. Quelques-uns ont été tout à fait abandonnés par les rajahs qui y avaient autrefois leur résidence, et le respect religieux qu'ont les pauvres gens pour tout ce qui a appartenu à leurs souverains, les empêche de s'y établir, en sorte qu'on voit une multitude de huttes misérables groupées autour d'un palais que personne n'habite. Les animaux, qui n'ont pas les mêmes idées que nous sur les convenances, sont quelquefois moins gênés. C'est ce qui est arrivé au palais d'Amber, tout décoré de fresques et de mosaïques superbes. Ce palais, qui servait autrefois de logement aux femmes des anciens rois, aujourd'hui ne contient plus que des singes, très inoffensifs, il est vrai, mais dont la malpropreté forme un contraste choquant avec la splendeur de l'édifice.

Nous empruntons à M. Rousselet la description du Tadj à Agra :

« Le Tadj se dresse sur les bords de la Jumna, élevant son croissant doré à deux cent soixante-dix pieds au-dessus du fleuve ; le jardin qui le précède est entouré de hautes murailles crénelées, avec d'élégants pavillons aux angles. L'entrée principale est une porte monumentale en ogive, contenant plusieurs salles et couronnée d'un cordon de kiosques ; la façade en grès rose est rehaussée par des bandes de marbre blanc ; les tympans de l'arche centrale sont ornementés de mosaïques en agates et onyx. Un beau cloître entoure la cour d'entrée et forme un caravansérail pour les voyageurs. »

« Franchissant le portail, on se trouve soudainement en face du Tadj, qui apparaît dans une éclatante blancheur à l'extrémité d'une large allée pavée et bordée de hauts cyprès. Cette première vue est saisissante ; cette resplendissante montagne de marbre blanc se dresse, surnaturelle, au-dessus de la sombre et puissante végétation qui remplit le jardin.

« Le mausolée du Tadj s'élève du centre d'une plate-forme en grès

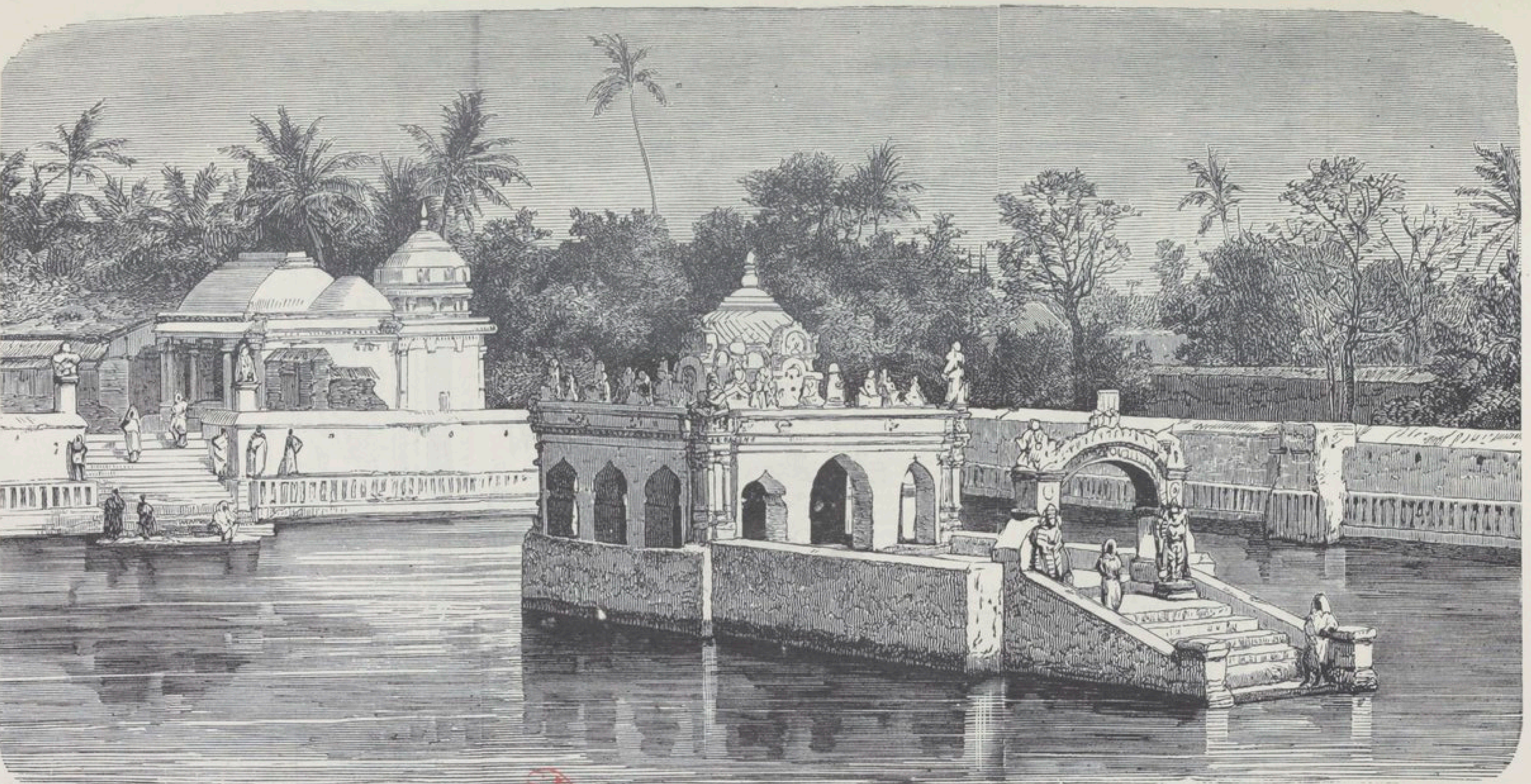


Fig. 396. — Étang d'ablution à Negapatam.

rouge, dont un des côtés baigne dans la Jumna, l'autre n'ayant que quelques pieds au-dessus du niveau du jardin. Une superbe terrasse de

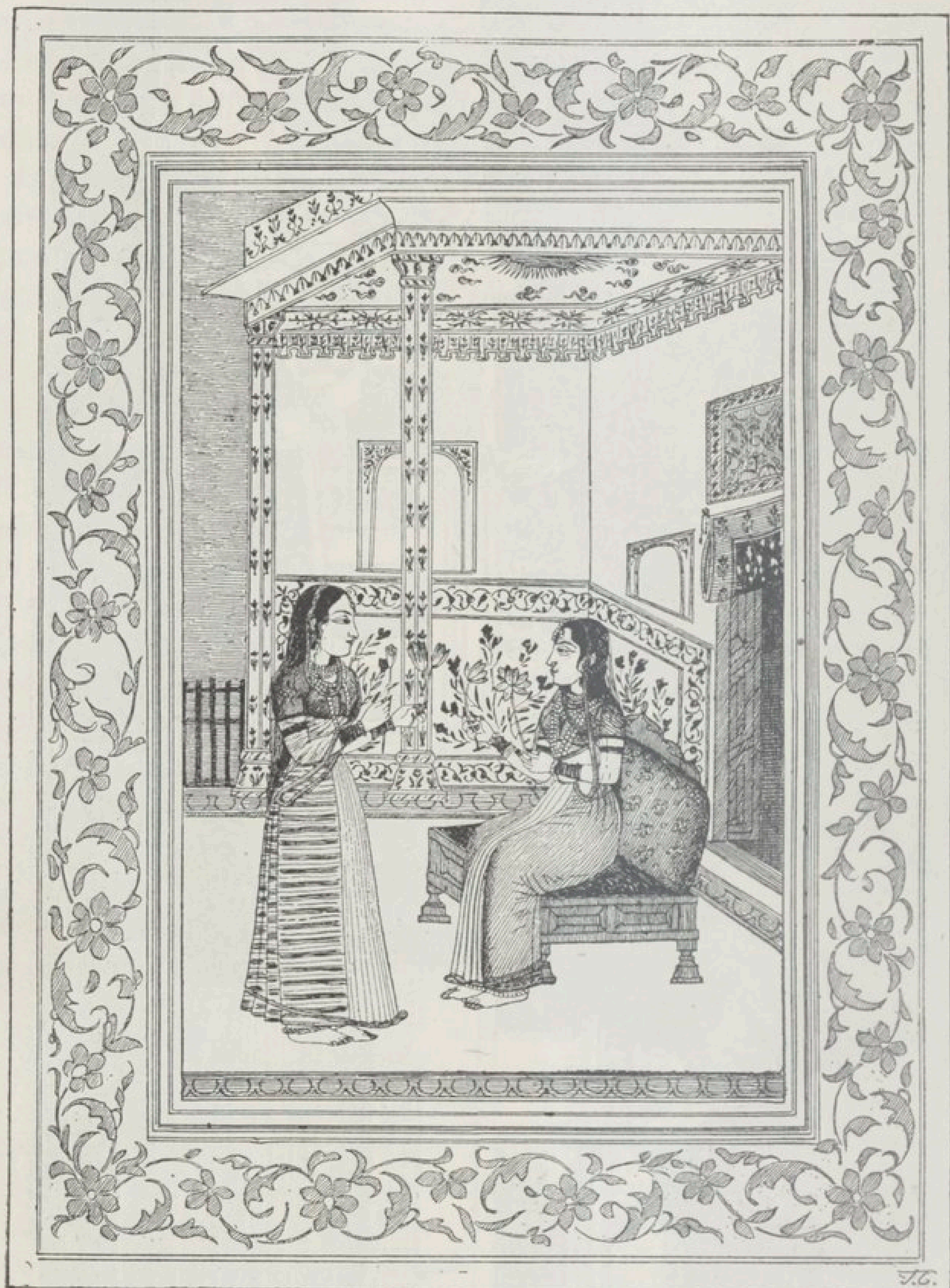


Fig. 397. — Miniature Indoue.

marbre blanc, haute de cinq mètres et mesurant 95 mètres sur les côtés, lui sert de piédestal. De chaque angle de la terrasse s'élance un minaret de marbre supportant une légère coupole, à 150 pieds au-dessus des

dalles. Le mausolée lui-même est sur le plan d'un octogone irrégulier, dont les plus grands côtés mesurent 40 mètres; le sommet en terrasse porte quatre pavillons placés aux angles et un dôme majestueux s'élevant du centre ; les façades sont percées chacune d'une haute porte sarrasine, flanquée de deux étages de niches.

« ... L'édifice entier, de la base au sommet, est en marbre blanc, incrusté de mosaïques, formant des bandes d'inscriptions, des arabesques, des ornements, et disposées avec tant de goût, que, malgré leur nombre, elles ornent leur monument sans l'écraser. Il n'est pas une partie de l'extérieur, à l'exception de la calotte même du dôme, qui ne soit ornée de ces merveilleuses incrustations. ... L'intérieur surpasse encore en magnificence l'extérieur : la voûte, les parois, les pierres tumulaires ne sont que mosaïques, bouquets, fruits, oiseaux, exécutés en pierres précieuses. Les tombes de l'impératrice et de Shah Jehan sont au centre de la salle, entourées d'une grille de marbre. Une douce lumière pénètre à travers les fenêtres fermées par des grillages de pierre. ... Selon la règle musulmane, chaque mausolée doit avoir près de lui un lieu de prière; Isa Mahomed construisit donc à l'extrémité occidentale de la plate-forme une superbe mosquée de grès rouge, surmontée de trois dômes, dont la couleur et les proportions font encore mieux ressortir la blancheur du Tadj. Sa mosquée finie, Isâ trouva sa plate-forme boiteuse: le cadre n'était pas complet; pour y remédier, il éleva à l'est un édifice semblable à la mosquée, mais qui, à cause de sa position, ne pouvait être utilisé comme mosquée ; il l'appela Jawâb, ou *Réponse*, c'est-à-dire la réponse à la mosquée de l'autre extrémité. Que dire d'un architecte construisant, comme cadre accessoire, un édifice qui ferait l'orgueil de Constantinople ou du Caire? »

La peinture compte à peine dans l'art des Indous. Dans la représentation des sujets religieux, elle est purement symbolique et n'aborde ni l'expression ni la beauté. Il faut pourtant citer les miniatures dont quelques-unes sont d'une grande délicatesse d'exécution. On y remarque en général une influence persane très prononcée (fig. 397).

De même que la peinture, la statuaire est presque exclusivement symbolique, et les très nombreuses représentations de divinités que nous connaissons se distinguent entre elles par la différence de leurs emblèmes, mais pèchent en général par l'anatomie des formes et par le sentiment des grandes lignes.

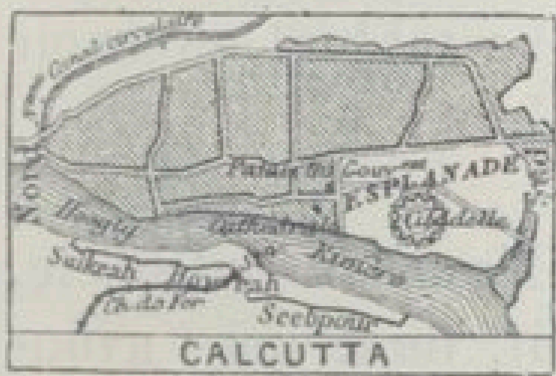
La divinité patronale de Parenthalagendy (fig. 398) est un groupe gigantesque qui caractérise très bien le style employé pour la sculpture colossale. Le personnage à moustaches retroussées qui occupe le centre de la composition est un héros sectateur de Siva, et les chevaux caparaçonnés qui l'accompagnent paraissent faire allusion à quelque incarnation divine. Suivant les traditions locales, ce monument ne serait



Fig. 398. — La divinité patronale à Parenthalagendy.

que la reproduction d'un édifice monolithe, détruit par les bouddhistes vers le huitième ou le neuvième siècle de notre ère.

Les villes principales. — L'Inde, qui compte environ 180 millions d'habitants, possède un assez grand nombre de villes importantes. « La plupart de ces villes, dit M. Levasseur, dont le chiffre de population, imparfaitement connu, est d'ailleurs très variable, ne se composent guère, à part quelques beaux monuments, que d'un amas confus de cabanes en bambou ou en pisé, tantôt agglomérées le long de rues étroites et infectes, tantôt s'espaçant sur une étendue immense, au milieu des ruines et des tombeaux. Aussi sont-elles moins, à proprement parler, des villes que de grands villages. »



Calcutta (1,000,000 d'hab.), capitale de l'Inde Anglaise, est située sur la rive gauche de l'Hougly, le bras le plus occidental du Gange. Cette ville, malgré l'immensité de son commerce et l'opulence de ses habitants, n'offre qu'un médiocre intérêt pour l'artiste. Elle se compose de deux parties: le quartier des indigènes, d'une extrême malpropreté, renferme quelques chétives pagodes, et une énorme quantité de huttes en paille ou en roseaux, entassées les unes sur les autres. Un quai en briques, aux bords duquel sont amarrés des vaisseaux de tous les pays, et que défend un fort, annonce le quartier européen, remarquable par ses constructions italiennes aux toits à terrasses, ses galeries soutenues par de légères colonnes, ses grandes pelouses de gazons, et les riches villas qui les bordent. Calcutta possède un musée très riche en antiquités de l'Indoustan, et quelques édifices modernes bâtis avec un grand luxe, mais dont l'architecture n'offre rien de bien saillant. A 35 kilomètres de Calcutta, on trouve *Chandernagor*, possession française, dont la population, presque toute indienne, est d'environ 22,000 âmes.



Bénarès (186,000 hab.), la ville sacrée des brahmanes, ne contient pas d'Européens. Nous empruntons à la géographie de Malte-Brun la description de cette cité sainte. « La ville est située à la partie convexe de la courbe que le Gange y forme. Son aspect général diffère de celui de la plupart des villes de l'Inde. Le plus grand nombre des maisons sont bâties en pierre, à trois, quatre, cinq et même six étages; aucune n'en a moins de deux. Les toits, fortement inclinés, sont soutenus par des tasseaux gracieusement sculptés, et les façades ornées de balcons et de galeries. La plupart sont enrichies de camaïeux peints des couleurs vives de la tuile, et représentant des hommes, des femmes et des animaux de toute

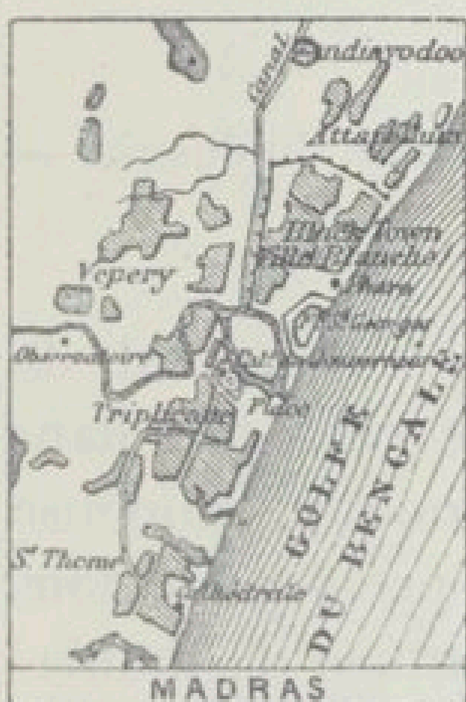
espèce, et les dieux du pays avec leurs formes et leurs attributs divers. L'aspect des maisons est extrêmement varié par la profusion d'ornements ciselés sur le bois ou la pierre de leurs façades. On rencontre presque à chaque pas des temples, en général petits et disposés comme des niches aux angles des rues et à l'abri des toits. La plupart sont couverts de sculptures de fleurs et d'animaux exécutées avec une perfection qu'on ne saurait assez admirer. Des taureaux apprivoisés et consacrés à Siva circulent librement dans les rues, et des myriades de singes parcourent les habitations, courent sur les toits et font une guerre de tous les instants aux marchands de fruits et de confitures, qui, malgré toutes les précautions, ne peuvent toujours soustraire leurs friandises à ces hôtes incommodes. La haute réputation de sainteté dont Bénarès jouit dans l'Inde de temps immémorial attire dans son enceinte une population flottante de pèlerins et de mendiants qui semblent en avoir fait leur rendez-vous général. »

Agra (125,000 hab.), principale ville de l'empire Mogol au XVI[e] siècle, est célèbre par la beauté de ses monuments : le Tadj, dont nous avons déjà parlé, le mausolée d'Akbar, etc. *Delhi* (160,000 hab.), ancienne résidence des Grands Mogols, possède aussi de splendides restes de son passé : mais le palais impérial, transformé en caserne par les Anglais, a perdu son caractère primitif. *Luknow* (300,000 hab.), capitale de l'ancien royaume d'Oude, n'offre pas le même intérêt pour l'artiste, mais est beaucoup plus importante par son commerce et son industrie. *Patna*, sur le Gange, *Cachemire*, dans une haute vallée de l'Hymalaya, *Hayderabad*, ancienne capitale du Nysam, *Lahore*, capitale du Pendjab, sont les principaux centres de population de l'Inde septentrionale.

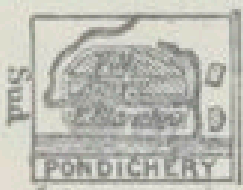
Bombay (650,000 hab.) est la ville la plus importante de la côte de Malabar. Elle est située dans une île séparée du continent par un petit bras de mer qui forme en cet endroit une belle rade. Sa population se compose d'Indous, de Mahométans, de Parsis ou Guèbres, de Juifs, d'Arméniens et d'Européens. Ce mélange de races et de mœurs différentes donne à la ville un aspect tout particulier ; la bigarrure des costumes, la variété des types, l'allure très différente des passants qui se croisent comme dans une fourmilière, saisissent tout d'abord l'étranger qui arrive en Inde.

Le quartier européen avec ses grands hôtels, ses manufactures et ses magasins, n'a rien qui puisse attirer l'attention. Mais, dès qu'on entre dans les rues des quartiers indigènes, on est frappé par les habitations

qui sont légères comme des cages, par les vastes étangs bordés d'escaliers de pierre où les Indous descendent pour se purifier, par la profusion de petits temples qui abritent une sainte image et près desquels les fakirs montrent leurs ongles longs et crochus et leurs visages décharnés. Les rues, étroites et sales sont encombrées d'hommes à demi vêtus de blanc et à la peau couleur de bronze, de femmes étrangement accoutrées de gaze rouge, blanche ou violette, avec des guirlandes de fleurs aromatiques dans leurs cheveux noirs, et une profusion d'anneaux et d'ornements de métal qui couvrent les mains, les bras, les pieds, le cou, les oreilles et même le nez.



Madras (427,000 hab.), centre industriel et commercial très important, est divisé en deux parties distinctes, la ville Blanche et la ville Noire. On dirait l'Europe et l'Asie séparées par une esplanade. D'un côté d'élégantes habitations avec des toits en terrasse, des avenues ombragées, des jardins verdoyants; de l'autre un amoncellement de cabanes, avec une population bronzée qui se presse autour des pagodes. Madras est de beaucoup la ville la plus importante de l'Inde méridionale et de la côte de Coromandel.



Pondichéry (133,000 hab.), chef-lieu des établissements français de l'Inde, et *Karikal*, sont les seuls points qui nous soient restés sur la côte de Coromandel. *Colombo* et *Pointe-de-Galles*, où relâchent les navires qui vont dans l'Asie orientale, sont les deux points principaux à signaler dans l'île de Ceylan.

CHAPITRE VI

LA PERSE

Aspect du pays. — L'ancienne Perse. — La Perse moderne. — L'art et l'industrie. — Les villes principales.



spect du pays. — Le sol de la Perse peut être considéré dans son ensemble comme un immense plateau enfermé, presque de tous côtés, par une ceinture de montagnes. « La plus grande partie du plateau de l'Iran, dit Élisée Reclus, occupant un espace quadrilatéral entouré de montagnes qui arrêtent les pluies au passage, consiste en solitudes arides, les unes revêtues de couches salines, restes d'anciens lacs desséchés, les autres couvertes de sables mobiles que le vent soulève en tourbillons, ou bien parsemées de monts rougeâtres que le mirage éloigne ou rapproche et transforme incessamment suivant les ondulations de l'atmosphère (fig. 399). »

Laurens et Pasini, qui ont fait un assez long séjour en Perse, ont très bien reproduit la physionomie de ce pays, si rarement visité aujourd'hui par les Européens. Le tableau de Pasini, que montre la figure 400 offre l'image d'une contrée sauvage et désolée. C'est un défilé dans les montagnes du Khoraçan. Cette aridité se trouve également dans le Caboul et dans le Beloutchistan, vastes provinces qui faisaient autrefois partie de la Perse et qui en sont aujourd'hui séparées. Il manque un grand fleuve à cette contrée qui, partout où il y a un cours d'eau, est d'une prodigieuse fertilité. La Perse possède, çà et là, de riches plaines et de magnifiques forêts, mais les rares artistes qui ont entrepris ce difficile voyage ont été surtout frappés par le caractère sauvage de ses déserts et de ses rochers.

L'ancienne Perse. — La vaste monarchie fondée par Cyrus comprenait tout le pays qui s'étend entre l'Indus et la Méditerranée, mais nous ne nous occuperons ici que de la contrée qui forme la Perse actuelle. Les villes principales étaient Persepolis, Suze et Ecbatane. Persepolis a laissé des ruines importantes.

Les ruines de Persépolis se trouvent à une douzaine de lieues de Schiras, à l'entrée d'une grande plaine. Quelques familles de Turcomans et de Kurdes errant parmi ses débris avec leurs troupeaux, sont aujourd'hui les seuls habitants qu'on rencontre dans le palais de Xerxès.

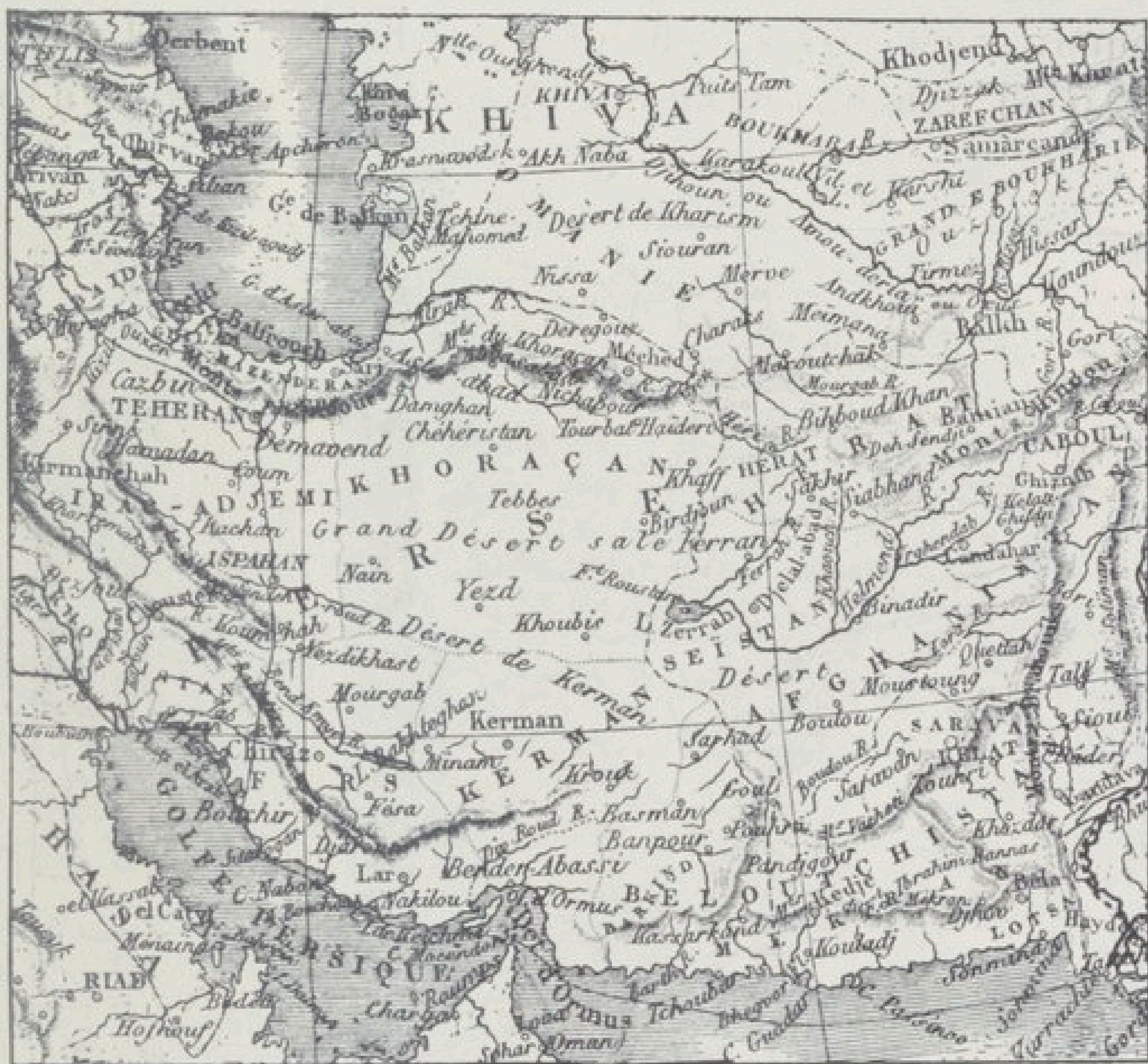


Fig. 399. — Perse.

Nous empruntons à M. Lenormand la description qu'il donne des ruines.

« Une chaîne de rochers en marbre gris, aux lignes de la plus grande beauté, présente une ouverture de forme semi-circulaire, dont les deux bras enveloppent le fond de l'édifice, tandis que le devant avance beaucoup dans la plaine. Le sol est une plate-forme taillée dans le roc et dont les quatre côtés répondent aux quatre points cardinaux ; la position et la nature du terrain, utilisées par l'architecte, donnent à l'édifice l'aspect d'un amphithéâtre qui représente trois terrasses élevées les unes au-dessus des autres. Le tout est construit en marbre tiré des montagnes, et dont les blocs énormes sont réunis, sans chaux ni mortier, d'une



Fig. 400. — Caravane dans un défilé du Khoraçan. (Tableau de Pasini.)

manière si admirable qu'on a de la peine, avec l'attention la plus forte, à en découvrir les joints.

« Des escaliers de marbre conduisent des terrasses inférieures aux terrasses supérieures; ils sont si larges et si commodes, que dix cavaliers, placés sur un même rang, pourraient les monter. L'escalier de la première terrasse conduisait à un portique dont il ne reste que quatre pilastres, qui formaient, deux à deux, l'entrée au nord et au sud. Des



Fig. 401. — Taureau ailé, à Persépolis.

taureaux ailés, pareils à ceux des palais assyriens, sont sculptés dans ces pilastres et y accompagnaient de même la porte de chaque côté (fig. 402). Entre les pilastres se trouvent quatre colonnes; tout le reste est en ruines. De cette première terrasse on monte par des escaliers semblables, quoique moins larges, à la seconde terrasse, qui contenait quatre colonnades différentes dont il subsiste encore un certain nombre de colonnes. Elles sont cannelées, hautes de 17mètres, et si grosses que trois hommes



Fig. 402. — Chapiteau persan.

peuvent à peine les embrasser. De doubles têtes d'animaux, réunies par la nuque, surmontent les chapiteaux (fig. 402). Elles laissent entre elles un vide où il y avait probablement des solives qui supportaient un toit plat; de sorte que le tout formait un grand péristyle. Par ce péristyle on arrive enfin à plusieurs édifices isolés les uns des autres, l'un, qui est le plus grand, est sur le même plan; les autres, plus reculés, s'élèvent sur une troisième terrasse. Ils contiennent tous quantité de cham-

bres de diverses grandeurs, qui paraissent avoir été habitées. L'intérieur de ce monument offre une foule de représentations figurées qui ont pour l'antiquaire un intérêt d'autant plus vif qu'elles ont un caractère historique et qu'il s'y développe comme un poème en l'honneur du roi pour qui a été construit l'édifice (fig. 403 et 404). Les parois des esca-



Fig. 403. — Bas-relief persan.

liers sont couvertes de figures disposées en procession, qui représentent les officiers de la cour, les gardes et les députés des diverses satrapies venant apporter au monarque, comme tribut, les plus remarquables productions de leurs pays respectifs. Les parois et les entrées



Fig. 404. — Bas-relief persan.

des édifices du fond ne sont pas moins riches en bas-reliefs. On y voit le roi en costume de cérémonie, entouré de sa suite, des combats d'animaux sauvages ou d'animaux fabuleux, entre eux ou contre les hommes. Commencé par Darius, le palais de Persépolis a été achevé par Xerxès.

« Dans le mur de rocher d'où sort la plate-forme qui sert de fondement à l'édifice, on aperçoit deux grands tombeaux. Une façade richement ornementée, considérablement élevée au-dessus du sol, et derrière laquelle se trouve une chambre carrée, est taillée dans le roc. Il a fallu, pour y parvenir, pratiquer une ouverture, et toutes les recherches pour

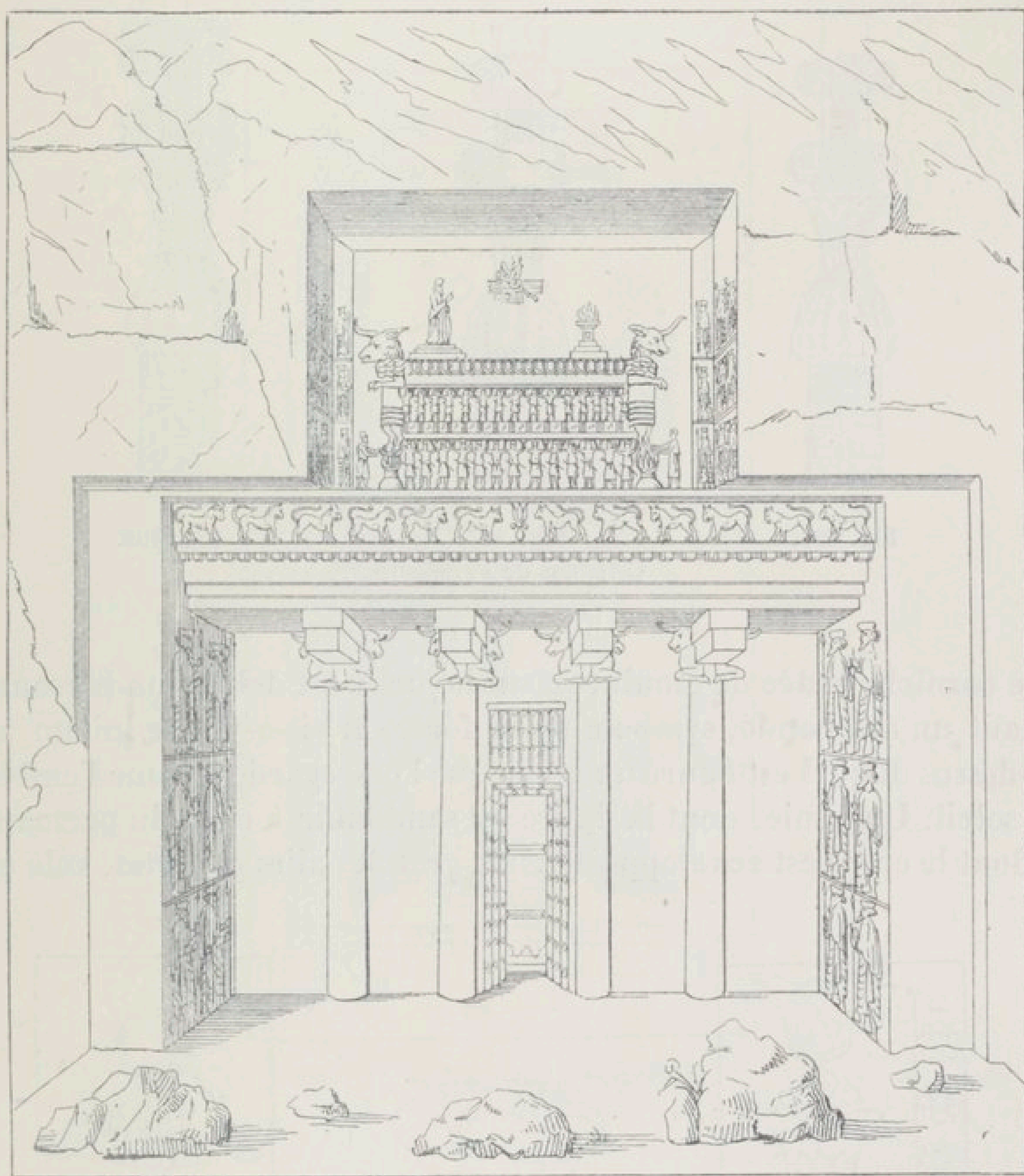


Fig. 405. — Tombeau de Darius.

retrouver l'ancienne entrée sont restées sans succès ; le roc a été taillé à pic pour rendre les monuments tout à fait inaccessibles. L'un de ces tombeaux, décoré d'une longue inscription, est celui de Darius ; l'autre, sans inscription, doit être celui de Xerxès. »

La figure 405 représente le tombeau de Darius. La façade de ce monument, qui a près de 30 mètres de hauteur, présente une excavation

profonde en forme de croix grecque, et est divisée en trois étages. Le premier est lisse et semble avoir été destiné à recevoir une inscription. La porte du tombeau s'ouvre sur le second, qui est orné de quatre colonnes dont le chapiteau est un double taureau unicorne. Dans l'étage supérieur, un double rang de figures en forme de cariatides supporte

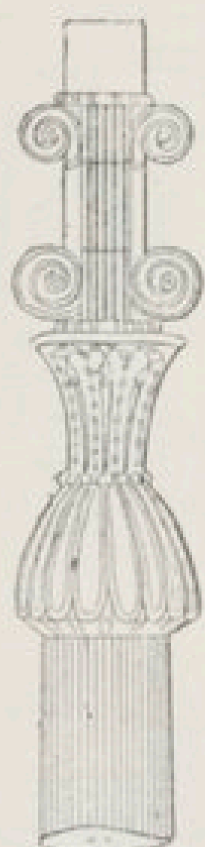


Fig. 406.

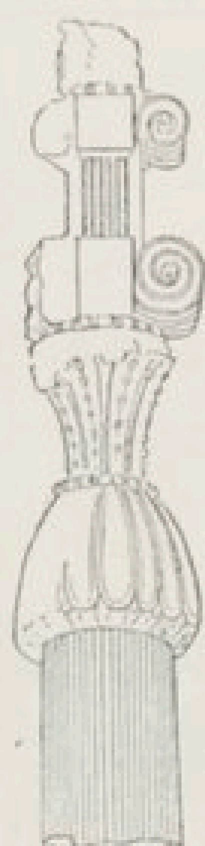


Fig. 407.



Fig. 408.

Colonnes de Persépolis.

une corniche ornée de moulures, sur laquelle est debout un personnage tenant un arc bandé, symbole de la force, et vis-à-vis de lui un autel au-dessus duquel est figuré un globe que l'on regarde comme l'emblème du soleil. Un génie, dont la figure est semblable à celle du personnage et dont le corps est enveloppé dans de grandes ailes ouvertes, vole entre

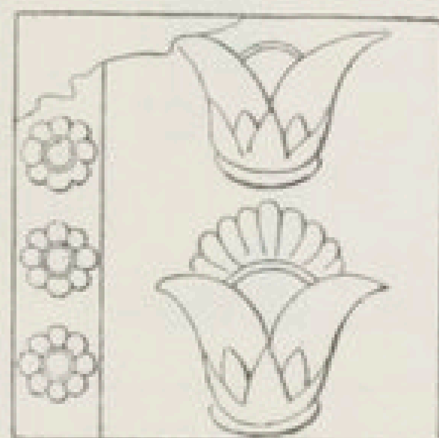


Fig. 409.



Fig. 410.

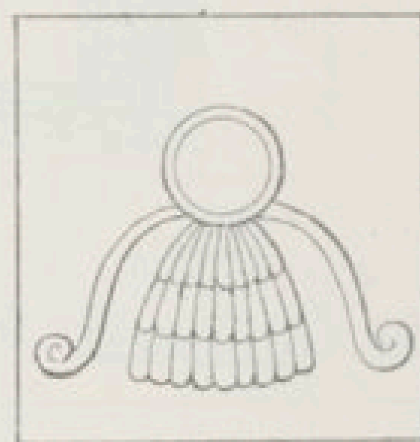


Fig. 411.

Ornements persépolitains.

l'homme et l'autel. On croit que cette figure est le symbole de l'âme qui est chargée de combattre les mauvais esprits envoyés par Ahriman. A droite et à gauche du bas-relief est un pilier dont la base est la patte d'un lion, et qui est surmonté d'une tête de taureau unicorne.

Nous avons vu que les chapiteaux des colonnes persépolitaines sont

quelquefois formés par un double poitrail d'animal. Ceux qui sont représentés sur les figures 406 à 408 montrent d'autres types, provenant également de Persépolis. La fleur de lotus qui paraît assez fréquemment dans l'ornement de ces palais paraît être une importation égyptienne. Persépolis est jusqu'à présent le seul endroit ou l'on puisse étudier le style architectonique de l'ancienne Perse (fig. 409 à 411). Le



Fig. 412. — Bas-relief à Pasargades.

palais de *Suze* récemment fouillé n'est plus qu'un amas de décombres et il en est de même d'*Ecbatane*, l'ancienne capitale de la Médie. Néanmoins, ces débris, si informes qu'ils soient, sont suffisants pour montrer que le style employé dans ces villes pour la construction des édifices offre de grands rapports avec celui de Persépolis.

Pasargades était la capitale religieuse des Perses comme Persépolis en était la capitale politique. Cette ville renfermait le tombeau de Cyrus, fondateur de la monarchie. C'est parmi ses débris qu'on a découvert le curieux bas-relief représenté sur la figure 412. Une triple inscription cunéiforme, en trois caractères différents, est placée au-dessus de ce per-

sonnage qui est pourvu de quatre grandes ailes, et porte sur la tête une coiffure symbolique égyptienne. Les savants n'ont pas encore trouvé l'explication de ce bas-relief énigmatique, que nous avons fait reproduire d'après l'atlas de Kreuzer.

Les Perses paraissent s'être servis de monnaies principalement avec les mercenaires, ou les populations maritimes dont ils louaient les navires, car dans les échanges de métaux précieux qu'ils faisaient entre eux, ils les comptaient au poids et sans effigies ou marques figuratives. Ces monnaies qu'on employait pour payer les étrangers sont appelées *dariques*. Elles représentent soit l'archer royal, comme on le voit sur la figure 413, soit le roi monté sur son char, comme le représente la figure 414, soit la galère royale (fig. 415).

Les monnaies deviennent très nombreuses après la conquête d'Alexandre et portent des emblèmes grecs. Les rois Parthes et les princes



Fig. 413.



Fig. 414.



Fig. 415.

Monnaies perses.

Sassanides en ont également fait frapper, et leurs monnaies attestent la décadence des arts. On doit aussi aux Sassanides quelques bas-reliefs taillés dans le rocher, pour l'exécution desquels ils paraissent avoir employé des artistes romains, et qui fournissent des renseignements assez curieux sur le costume de l'époque.

La Perse moderne. — Les Persans sont généralement grands élancés et bien proportionnés. Ils ont le teint olivâtre, plus ou moins foncé selon les provinces. Leur figure, encadrée par des cheveux noirs et à laquelle des yeux très vifs aux sourcils arqués et un nez aquilin donnent un caractère bien particulier, est mobile et expressive, chose assez rare chez les Orientaux. Malheureusement, l'air brûlant et sec, qui est une des plaies de la Perse, s'attaque aux yeux des habitants et leur cause des maux fréquents. Un quatrain du poète persan Kéyam nous donne une idée de la façon dont les habitants de l'Iran conçoivent la beauté. « Bien que ma personne soit belle, dit ce quatrain, que le

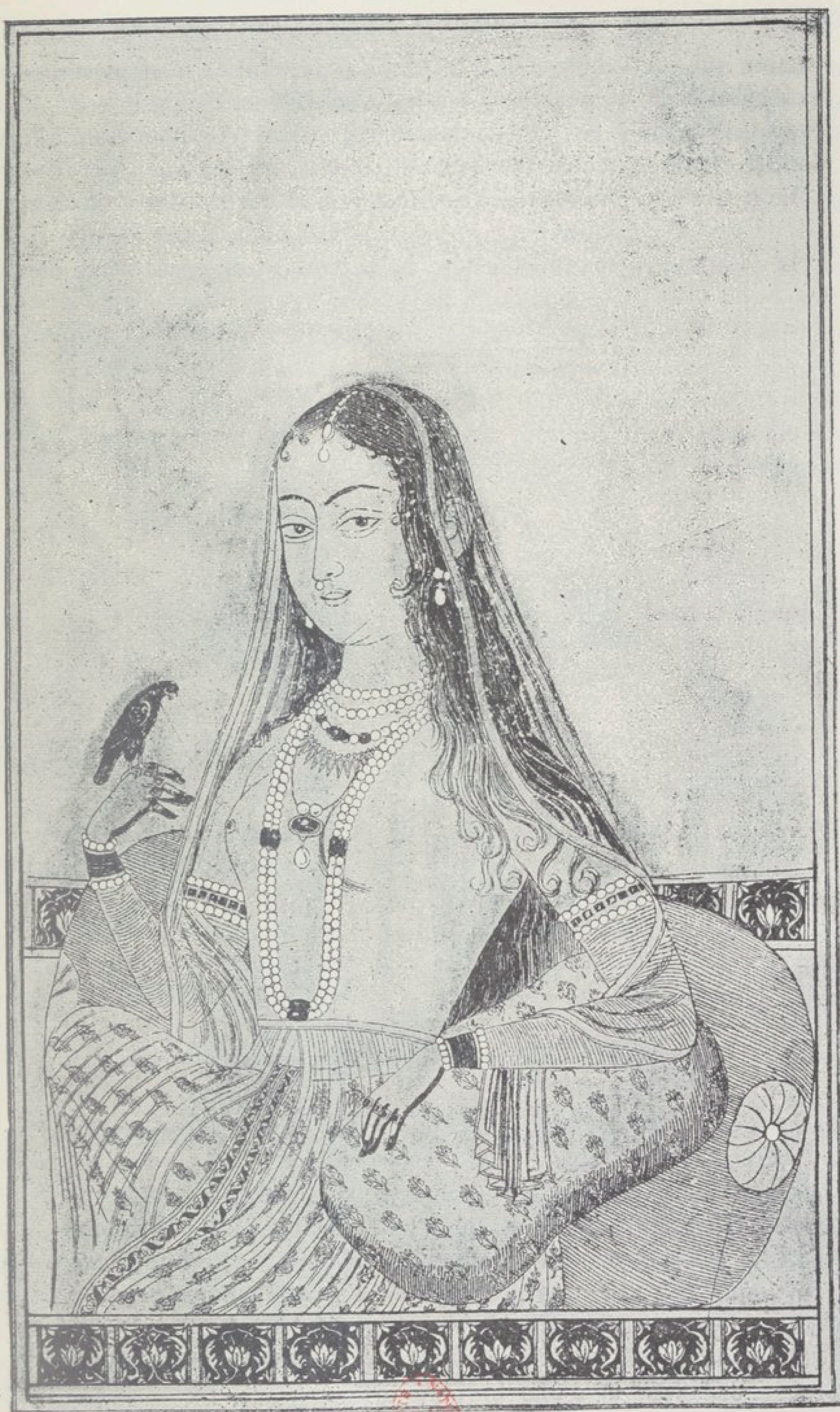


Fig. 416. — Miniature persane.

parfum qui s'en exhale soit agréable, que le teint de ma figure rivalise avec celui de la tulipe, et que ma taille soit élancée comme celle d'un cyprès, il ne m'a pas été démontré cependant pourquoi mon céleste peintre a daigné m'ébaucher sur cette terre. »

La figure 416 nous montre quel est l'idéal des artistes de l'Iran en fait de beauté féminine.

Les Persans demandent à une belle femme : une peau très douce,



Fig. 417. — Persan des provinces de l'Est.
(D'après les types exposés en 1878, par la Société des arts de Moscou.)

des extrémités mignonnes, une taille souple, un cou allongé, une bouche petite et ornée de dents blanches, un teint coloré, un nez proportionné, des yeux très grands abrités par de longues paupières, une taille moyenne et de longs cheveux.

Le costume des Persans se compose d'un pantalon de soie ou de coton rouge ou bleu, et d'une tunique fixée par une ceinture, par-dessus laquelle ils portent habituellement un grand manteau, comme le montre la figure 417. Le personnage ici représenté appartient au Khora-

çan, ou même à l'Afghanistan ; cela se voit à la forme de son chapeau qui est entouré d'un turban et plat du haut, au lieu d'être pointu comme ceux qu'on porte à Téhéran, et dont on va voir plus loin la représentation d'après un tableau de Pasini.

« Dans leur intérieur, dit Malte-Brun, les femmes ne sont vêtues que d'une simple chemise fendue jusqu'au-dessous du nombril, et d'un pantalon de toile ou de soie. Lorsqu'elles sortent, elles se couvrent de quatre voiles épais, et s'enveloppent d'une pièce de toile immense, souvent quadrillée, qui les cache de manière qu'on ne voit que leurs yeux. Pour ajouter à leurs attraits naturels, elles se teignent les ongles, la plante des pieds et la paume des mains en une couleur rougeâtre (le *henné*), et rendent leurs sourcils plus noirs et plus arqués, au moyen d'une teinture de surmé de cette couleur. Une de leurs coquetteries

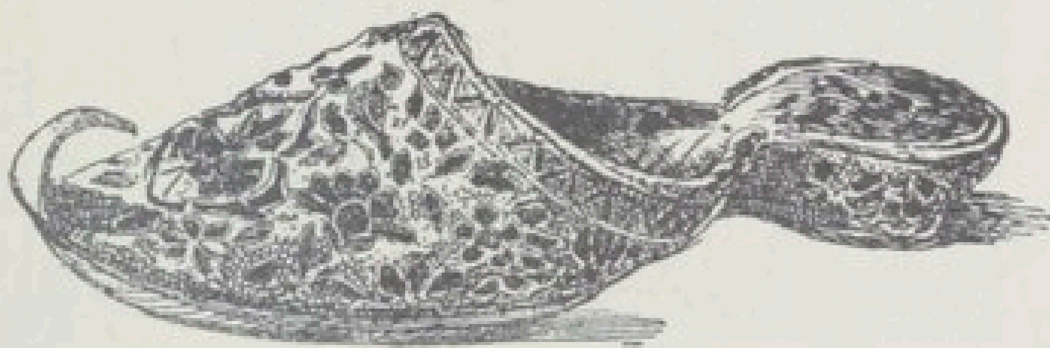


Fig. 418. — Chaussure persane en perles fines.

secrètes est de se peindre autour du nombril des fleurs et d'autres ornements qui ressemblent au tatouage. »

On met généralement des bottines pour sortir, et dans les appartements on se sert de chaussures dont le bout est très relevé. Ces chaussures sont quelquefois extrêmement riches, comme on a pu en juger à l'exposition du costume organisée il y a quelques années par l'Union centrale des Beaux-Arts appliqués à l'industrie, où se trouvait entre autres le modèle représenté sur la figure 418.

L'Art et l'Industrie. — L'architecture persane est un rameau de celle des Arabes, dont nous avons développé les principes en parlant de l'Égypte. Nous aurons occasion d'y revenir en décrivant les monuments qui décorent les principales villes de la Perse. L'art de la sculpture n'a pris aucune extension dans ce pays : c'est à titre de rareté que nous reproduisons (fig. 419) un bas-relief qui représente le souverain, entouré de ses principaux officiers. Ce bas-relief est taillé dans le rocher, suivant un usage que nous avons déjà observé dans l'ancienne Perse.

Les miniatures persanes, avec leurs tonalités sobres et légères, ont parfois du charme. L'amour y tient une assez grande place, et il y a

dans le geste, comme dans la forme, quelque chose d'enfantin, de naïf, des gaucheries aimables, qui étonnent un œil habitué à la galanterie occidentale, qui n'est assurément pas moins expressive, mais qui l'est tout autrement. Ici, les princes et les amants ont un peu la tournure de frêles jeunes filles, les docteurs ont invariablement la barbe blanche

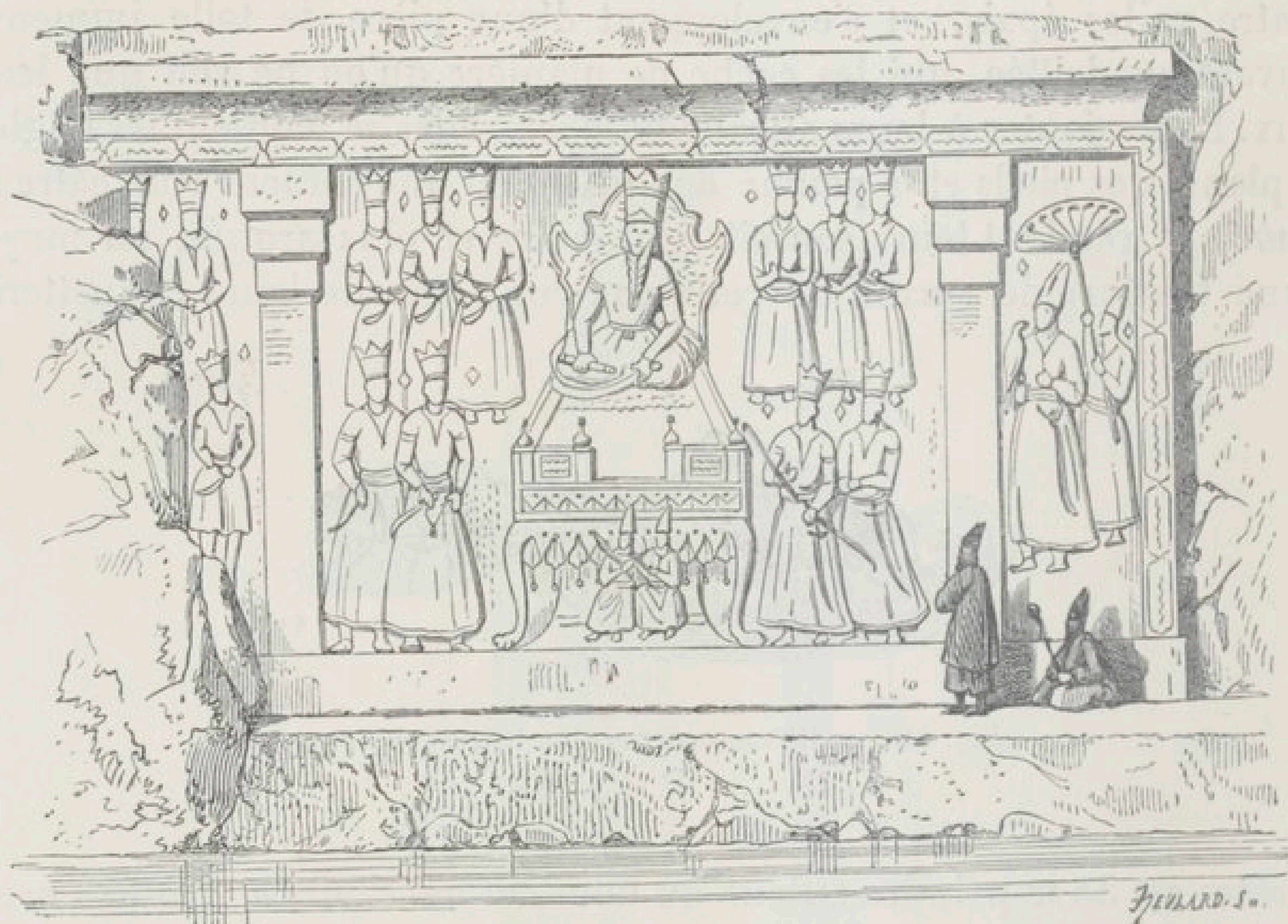


Fig. 419. — Bas-relief à Rei. (Gravure tirée de la *Perse moderne* de Coste. — Paris, Morel.)

et les saints ont une raideur hiératique, mais qui n'a rien de brutal (fig. 420).

Les Persans ont brodé d'admirables tentures dont quelques-unes étaient employées dans leur pays, tandis que d'autres étaient livrées à l'exportation. Ce qui domine dans les broderies persanes, ce sont les grandes fleurs souvent mêlées à des oiseaux. Du reste le type de ces broderies se retrouve dans les manuscrits du même pays. Au dix-septième siècle, la Perse a fabriqué pour l'Europe de grandes pièces brodées destinées à servir de courte pointes aux vastes lits d'apparat.

Th. Gautier dit à propos des tapis persans : « Il est impossible de rien imaginer de plus beau comme goût et comme harmonie de couleurs. Dans ce genre, il faut l'avouer, les Orientaux sont nos maîtres ; chez eux, jamais de crudité, de discordance, d'effet criard. Ils savent rapprocher les tons en apparence les plus insociables et produire la fraîcheur d'aspect avec des nuances éteintes et comme passées : ils risquent des voisinages de rouges différents, font courir le vert sur le bleu,



Fig. 420. — Miniature persane.

mêlent le jaune pâle à l'orange, sans qu'il en résulte une fausse note, et préparent si habilement les rencontres que le choc des teintes est insensible. »

Dans la fabrication persane, les objets de la vie courante, narguilhés, gourdes à vin, seaux à glace, tasses à sorbets, soucoupes à confitures, plats à viande, à fruits ou à légumes, sont généralement décorés, soit avec des scènes de chasse, soit avec des fleurs. La tulipe, fleur mystique, la rose pourpre, la jacinthe, le chèvrefeuille, l'œillet

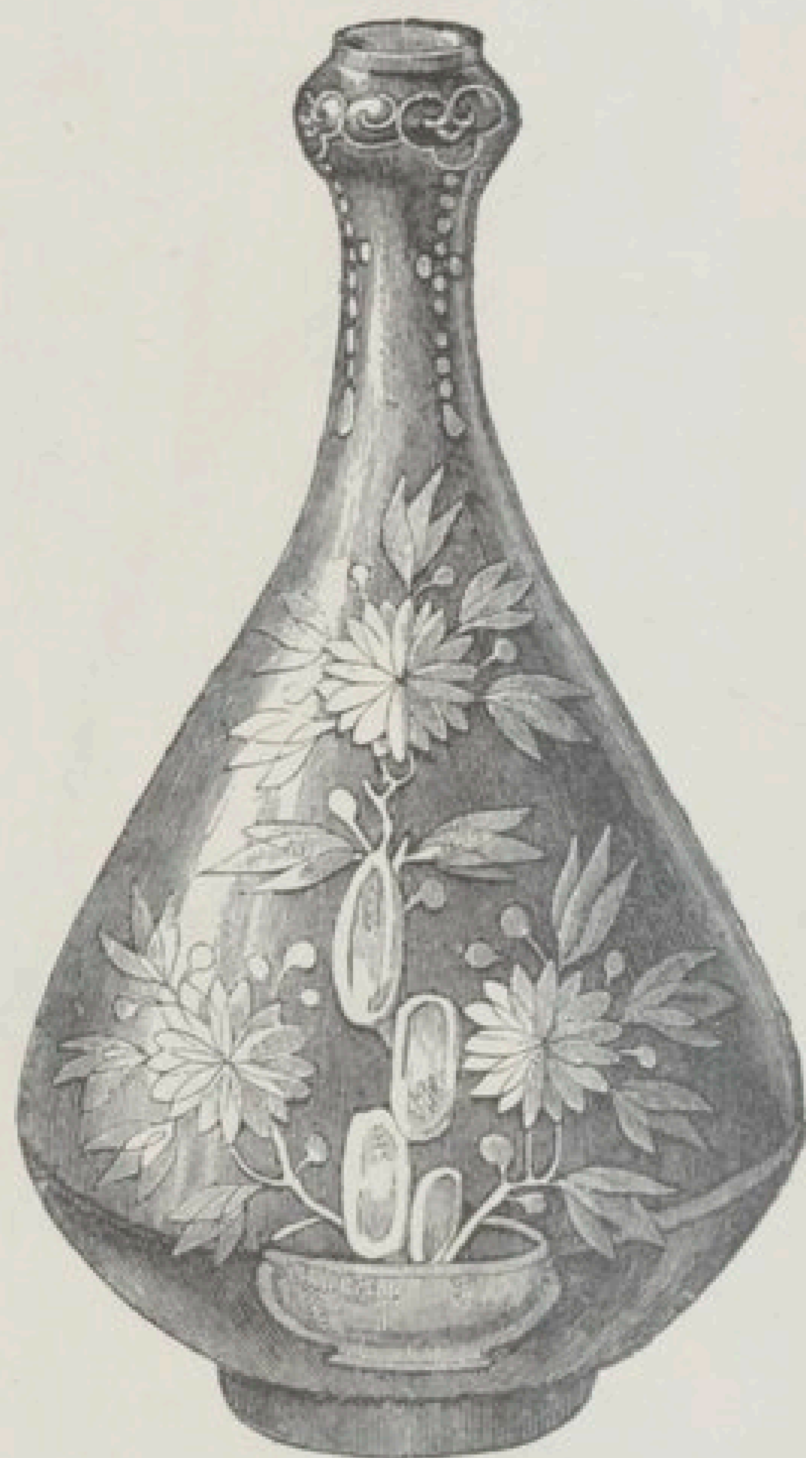


Fig. 421. — Bouteille, porcelaine de Perse.

d'Inde, l'œillet à longue tige, sont représentés quelquefois au naturel, mais plus souvent encore sous une forme ornementale.

Les faïences persanes sont souvent ornées de dessins à reflets irisés comme les faïences hispano-moresques, ce qui semblerait indiquer une communauté d'origine (fig. 421). Tout est remarquable dans cette industrie qui sait mettre un art charmant dans les objets d'un usage journalier, les plats à viandes, les soucoupes à confiture, les tasses à sorbet, les gourdes à vin, les seaux à glace. Des gazelles, des animaux fantastiques, des fleurs parmi lesquelles on distingue surtout la tulipe et l'œillet, décorent toutes ces belles poteries et mêlent leurs tons brillants à la teinte laiteuse des fonds sur lesquels ils se détachent. Une salle récem-

ment ouverte au musée de Cluny est remplie de plats et de vases provenant de l'île de Rhodes. Cette faïence, connue maintenant sous le nom de faïence de Lindos, provient d'une fabrication dont l'origine est persane. D'après la tradition, les ouvriers persans qui ont acclimaté dans l'île cette industrie avaient été faits prisonniers par les chevaliers de Rhodes, qui ont exploité de cette façon leur talent et leur savoir. Un grand nombre de ces plats sont décorés avec des figures ; or, quand on voit des figures dans un décor oriental, on est à peu près sûr que l'objet a été fabriqué par des ouvriers persans et non par des ouvriers arabes.

Les villes principales. — Les villes de la Perse offrent partout l'image d'une contrée autrefois florissante et aujourd'hui en pleine décadence. Le spectacle qui se montre à nous est toujours le même : de splendides édifices qui tombent en ruine faute d'entretien, quelques somptueuses habitations, et de misérables réduits où vit la plus grande partie de la nation. On ne voit pas ici comme en Inde de quartier européen : les rapports avec l'Occident sont très rares et présentent encore de sérieuses difficultés, qui tiennent surtout au sentiment religieux, très vivace dans la population.

Téhéran (140,000 hab.), capitale de la Perse et résidence du souverain, n'était au moyen âge qu'un modeste village. Cette ville est bâtie dans une plaine bien arrosée et garantie des vents du nord par une chaîne de monts. Elle est entourée de murailles flanquées de tours et percées de quatre portes décorées de figures d'animaux. Il s'en faut de beaucoup que l'enceinte soit couverte par les constructions. De grands espaces vides se montrent à chaque pas. Souvent ils sont ombragés par d'énormes platanes qui les transforment en agréables promenades. Ces arbres pullulent à Téhéran, qui a été surnommée la ville des platanes. Les maisons sont en terre et en briques. Quelques-unes paraissent très riches. Au centre des murs carrés qui constituent la cité se trouve le palais du schah, carré lui aussi. Derrière ses murs garnis de fossés s'étendent des jardins superbes semés de constructions dont le monarque augmente chaque jour le nombre et qu'il se plaît à embellir sans cesse. Un tableau de Pasini (fig. 422) nous donne une idée des rues étroites et grises, longées de chaque côté par les interminables murs des jardins des riches, que l'on rencontre à Téhéran comme dans toutes les cités de l'Orient musulman. C'est toujours la même chose : la richesse se réfugiant à l'intérieur des maisons et ne montrant à l'extérieur que des dehors misérables.

Ispahan (80,000 hab.) n'est plus aujourd'hui que l'ombre de ce qu'elle était au temps de sa splendeur. A l'époque où Chardin la visita, Ispahan avait encore 600,000 habitants et 48 kilomètres de tour ; et cependant elle était déjà en pleine décadence, et ce n'était que par un reste tradi-

tionnel de leur antique fierté, que les Persans répétaient encore leur vieil adage : *Ispahan est la moitié de l'univers.*

La ville moderne s'étend sur une vaste étendue de terrain dont les



Fig. 422. — Seigneur persan à Téhéran. (Tableau de Pasini.)

deux tiers ne sont plus habités. Pour arriver au centre de la ville, il faut marcher pendant deux heures dans des chemins raboteux qui furent autrefois des rues, et des champs labourés couvrent l'emplacement des jardins qui décoraient les avenues et dont les fontaines rafraîchissaient la ville. Il faut dire cependant que depuis quelque temps le commerce

et l'industrie d'Ispahan tendent à se relever un peu ; mais il faudra encore bien du temps pour que la ville redevienne ce qu'elle a été.

Les traces de sa splendeur passée se retrouvent partout. Le superbe marché que Schah-Abbas fit couvrir de dômes éclairés par des voûtes attestent cette magnificence, mais ce vaste bazar, qui n'a pas moins de deux kilomètres de longueur et qui était autrefois couvert de boutiques dans toute son étendue, est aujourd'hui bien trop grand pour les marchandises qu'il contient et ne présente pas l'animation qu'on devrait attendre d'un établissement de ce genre.

Au centre de la ville est la grande place, qui servait aux revues de troupes, aux courses de chevaux et aux combats de taureaux : elle a la forme d'un rectangle, de 400 mètres de long sur 200 de large, et qui est circonscrit de tous côtés par un canal. Cette place, bordée de maisons régulièrement bâties, est dominée par le palais royal, vaste enceinte qui renferme plusieurs palais et divers bâtiments plus ou moins remarquables : tel est le *palais des* 40 *Colonnes*, le *palais de Glace*, le *pavillon de l'Écurie*, le *séjour du Bonheur*, etc. Le plus important de ces bâtiments, celui qui a reçu le nom de palais des 40 Colonnes, s'élève au milieu d'une cour entrecoupée de canaux et plantée d'arbres ; les canaux sont aujourd'hui desséchés et la plupart des arbres ont disparu.

La mosquée royale ou mosquée du Schah est la plus importante des mosquées d'Ispahan. Elle est précédée d'une place de forme régulière sur laquelle s'élève la grande porte, entre deux minarets élancés dont l'émail bleu se confond presque avec le ciel. Cette porte est une haute arcade ogivale, dont le contour est enrichi d'un faisceau de torsades revêtues d'émail qui s'élancent d'un bloc d'albâtre formant un grand vase. De longues tablettes bleues, où sont écrits en caractères blancs les versets du Coran, des fleurs et des arabesques en émail de toutes couleurs, enrichissaient cette entrée monumentale, dont le haut est formé par une demi-coupole qui redescend du sommet sur les trois côtés en formant des stalactites, des cannelures et des dentelures de toute espèce, où l'or et l'albâtre se marient avec les émaux colorés.

Les portes des mosquées persanes présentent généralement une forme ogivale d'un type particulier dont on peut voir un exemple sur la figure 423. On remarquera aussi le dôme renflé au milieu qui est un des caractères de l'architecture persane. Cette architecture est essentiellement polychrome et présente une ornementation aussi riche que variée. Les inscriptions mêlées à des fleurs entrelacées, les plaques de jaspe et d'albâtre, forment une splendide décoration, dont les rêves somptueux du paradis oriental semblent avoir déterminé le type.

Les rues étroites et tortueuses de la ville ne sont pavées nulle part, ce qui cause une poussière insupportable dans les temps secs et une boue encore plus gênante quand il a plu. Les maisons n'ont qu'un étage ;

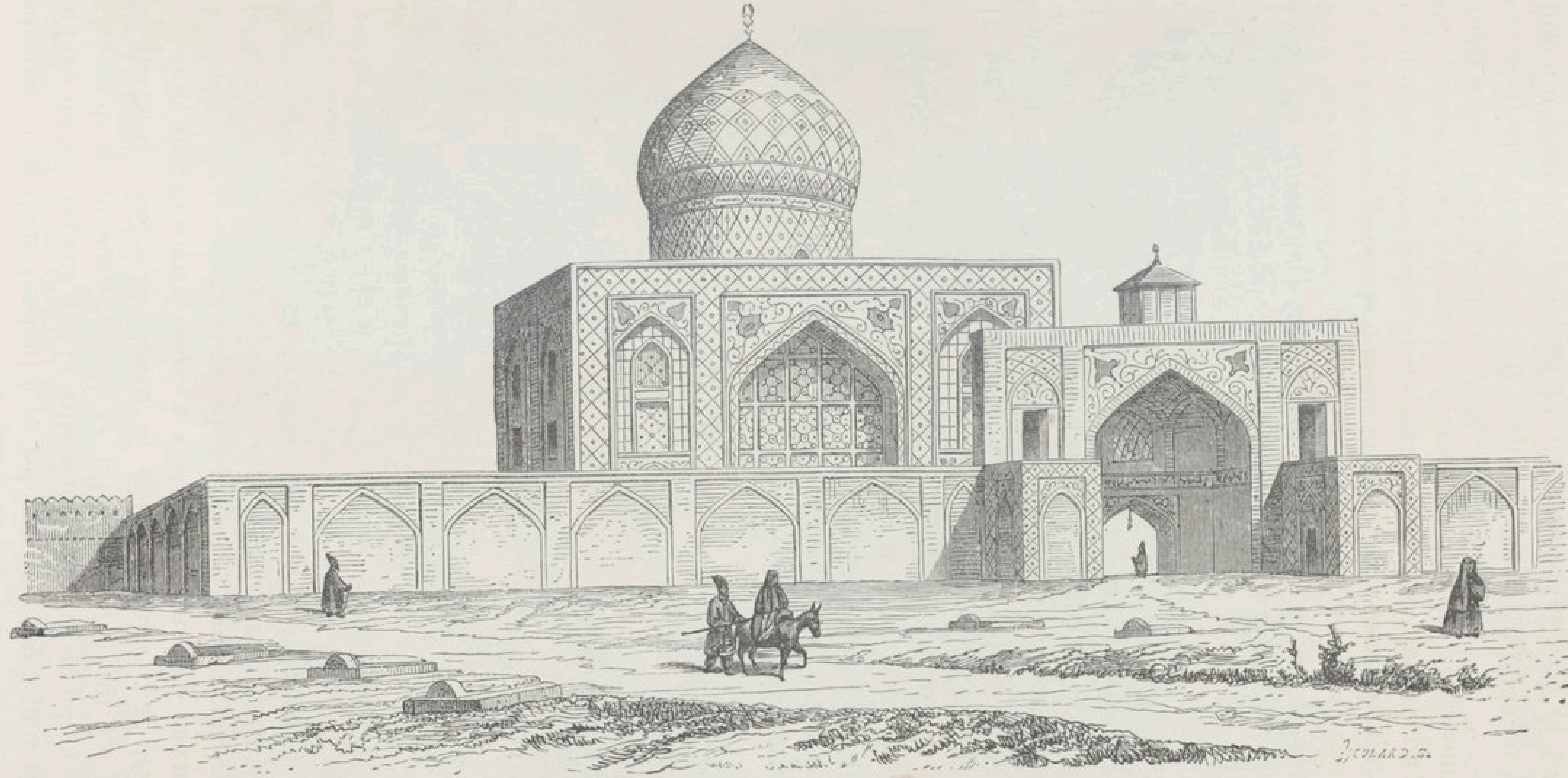


Fig. 423. — Couvent des Derviches à Ispahan. (Gravure tirée de la *Perse moderne* de Coste. — Paris, Morel.)

elles sont bâties en briques cuites et souvent peintes en jaune : ce qui les distingue surtout, ce sont les portes, qui, chez les pauvres gens,

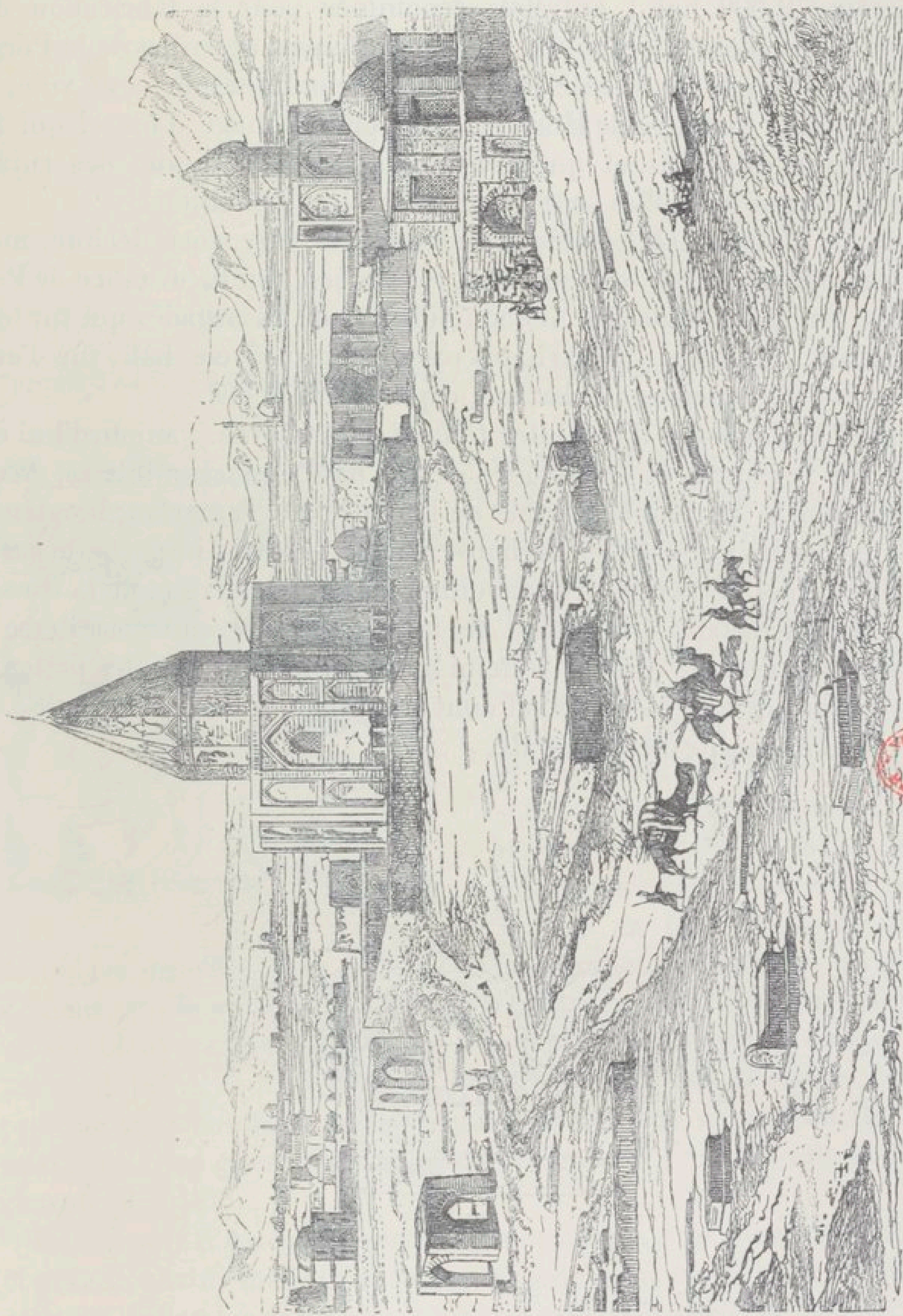


Fig. 424. — Mosquée et tombeau de Hussein à Kaschan. (Gravure tirée de la *Perse moderne* de Coste. — Paris, Morel.)

sont extrêmement basses, mais qui s'élèvent en raison de l'opulence ou de la vanité des propriétaires.

La ville aurait en somme un aspect assez monotone sans les mosquées qui lui donnent de l'animation avec leurs dômes couverts en tuiles vernies, vertes ou bleues, et ornées de dessins jaunes, bleus et rouges qui reluisent au soleil.

Kazbin (70,000 hab.), autrefois renommée pour la fabrication des armes, est en pleine décadence, comme la plupart des villes de la Perse. La figure 424 qui représente le principal monument de cette ville, la mosquée et le tombeau de Hussein, nous offre l'image d'un sol qui fut jadis couvert d'édifices, et qui n'offre plus aujourd'hui que des ruines éparses, parmi lesquelles sont disséminées les habitations.

Schiraz (30,000 hab.), berceau de l'empire perse, bien déchue, mais encore importante par son industrie, est située à peu de distance de Persépolis, qui fut capitale des Achéménides, et de Pasargades qui fut leur ville sainte. *Hamadan* (70,000 hab.) passe pour avoir été bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Ecbatane, capitale des Mèdes.

Dans l'Afghanistan il faut citer *Caboul* (60,000 hab.), aujourd'hui capitale du royaume, et *Candahar* (50,000 hab.), place militaire. *Hérat* (50,000 hab.), ancienne capitale de l'empire de Tamerlan, longtemps disputée par les Perses et les Afghans, est une ville très importante par sa position, objet perpétuel des convoitises de l'Angleterre et de la Russie.

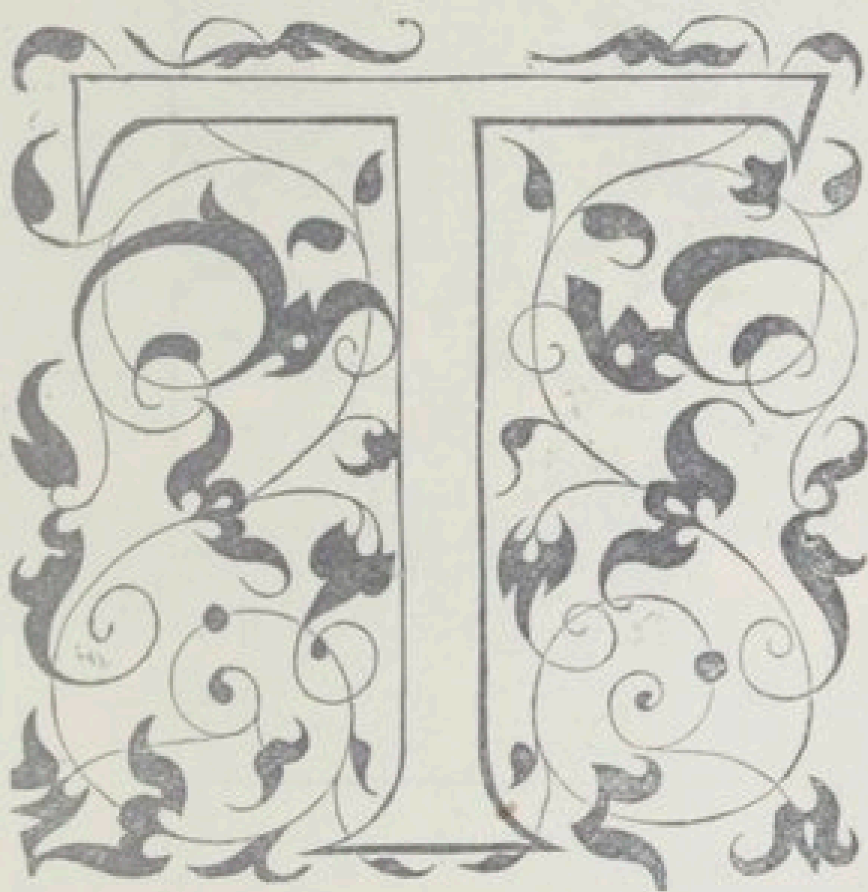
Le Beloutchistan, qui s'étend le long de la mer, entre la Perse et l'Indoustan, est une contrée à demi barbare, habitée par des pasteurs, dont beaucoup sont nomades, et dont la capitale, *Kélat*, est la seule ville dont le nom mérite d'être signalé.



CHAPITRE VII

LA TURQUIE ET L'ARABIE

Turquie d'Asie. — Le Tigre et l'Euphrate. — L'Asie Mineure. — La Syrie. — L'Arabie.



urquie d'Asie. — Les contrées qui composent la Turquie d'Asie nous reportent aux plus anciens souvenirs de l'histoire et de la mythologie : mais ces souvenirs n'existent pas pour les habitants actuels, abrutis par de longs siècles d'ignorance. Le sol où s'élevèrent Ninive et Babylone, Jérusalem et Troie, le sol où se sont développées les premières civilisations, ne renferme plus guère aujourd'hui que des plaines en friche, des montagnes dénudées, des villes sans activité, et au sommet de l'échelle, un gouvernement sans force et sans crédit. Les limites mêmes de la Turquie d'Asie ne semblent jamais définitives, puisque chaque guerre, chaque traité les modifie. A l'intérieur, des fonctionnaires mal rétribués exercent presque sans contrôle une autorité sans bornes, et la sécurité individuelle n'existe guère que pour les Européens groupés autour de leurs consuls (fig. 425).

La Turquie d'Asie est hérissée de montagnes dans plusieurs endroits : la grande chaine du Taurus traverse l'Asie Mineure de l'est à l'ouest, et celle du Liban longe la côte de Syrie pour aboutir à la presqu'île du Sinaï. C'est dans les montagnes de l'Arménie que le Tigre et l'Euphrate prennent leur source ; ils traversent ensuite d'immenses plaines, et se joignent avant leur embouchure dans le golfe Persique.

La population est composée d'éléments très divers ; l'immense majo-

rité professe la religion musulmane. Les Arméniens et les Grecs, qui sont chrétiens, forment pourtant un élément assez important dans le chiffre des habitants. Quoique l'instruction soit très peu répandue dans la Turquie d'Asie, les écoles musulmanes sont assez nombreuses : Decamps nous a donné la sortie d'un de ces établissements (fig. 426), presque tous dirigés dans un sens exclusivement religieux, et qui forment plutôt des fanatiques que des hommes instruits et pouvant contribuer à la prospérité du pays.

Les habitations musulmanes se composent généralement de deux parties distinctes : l'appartement des hommes et celui des femmes, sé-



Fig. 425. — La Turquie d'Asie.

parés l'un de l'autre par un long corridor. Théophile Gautier a donné la description suivante d'un mobilier turc : « L'appartement était aussi élégant que riche ; une rangée de fenêtres en occupait les trois pans extérieurs de manière à admettre le plus de jour et de lumière... Un magnifique tapis de Smyrne couvrait moelleusement le plancher, des arabesques et des entrelacs peints et dorés décoraient le plafond ; un long divan de satin jaune et bleu régnait sur les deux faces de la muraille, un autre petit divan très bas s'étalait dans une entre-deux de croisée ; des carreaux de damas bleu jonchaient çà et là le tapis. Dans un angle scintillait, placée sur un plateau de même matière, une grande aiguière de verre de Bohême ramagée de dessins d'or ; dans l'autre était placé un coffre de cuir gaufré, historié, piqué et doré, d'un goût charmant. Malheureusement ce luxe oriental était entremêlé d'une commode en acajou sur le marbre de laquelle pyramidait une pendule recouverte

de son globe, entre deux vases de fleurs artificielles sous verre, ni plus



Fig. 426. — La sortie de l'école turque. (Tableau de Decamps.)

ni moins que sur la cheminée d'un honnête rentier du Marais. » Il

est bon de remarquer en effet que la civilisation occidentale, à mesure qu'elle pénètre en Orient, lui ôte son relief pittoresque.

Le costume des Turcs de la classe aisée ne diffère de celui des peuples européens que par le fez rouge qu'ils portent en place du chapeau. Dans le peuple on porte encore assez fréquemment l'ancien costume, composé d'une large culotte flottante, d'une veste non boutonnée, sur laquelle on met quelquefois un cafetan, ou pardessus ; ces vêtements sont généralement d'une couleur assez voyante. Les femmes portent de longues chemises, qui remontent jusqu'au cou, de larges caleçons, avec un pantalon dont le bas est serré autour des jambes et dont la partie supérieure s'attache à une petite veste. Pour sortir, elles recouvrent ce costume d'un large manteau sans manches, qui dissimule complètement leurs formes. En outre elles se couvrent la tête et le cou d'un voile blanc qui ne laisse apercevoir que les yeux.

La Turquie d'Asie, qui contient environ 16,000,000 d'habitants, est divisée administrativement en un certain nombre d'eyalets ou provinces, mais au point de vue des arts et de leur histoire, elle comprend trois parties nettement déterminées, le bassin du Tigre et de l'Euphrate, l'Asie Mineure, et la Syrie.

Le Tigre et l'Euphrate. — Les contrées qu'arrosent le Tigre et l'Euphrate formaient autrefois l'Arménie, l'Assyrie et la Babylonie (fig. 427). L'Arménie, qui est la partie la plus septentrionale des pays dont nous parlons, est une contrée extrêmement montagneuse et d'un climat assez froid.

Erzeroum (60,000 hab.), la ville la plus importante de l'Arménie, a été très florissante au temps des empereurs d'Orient, mais elle est bien déchue aujourd'hui. Les rues sont sales, encombrées d'immondices et d'une odeur suffocante en été. La plupart des maisons sont de véritables huttes, au milieu desquelles on fait du feu, les cheminées étant remplacées par une ouverture au plafond. Le pays qui entoure Erzeroum est absolument dénudé et on ne trouve pas d'arbres dans les environs. *Van* (45,000 hab.), au bord du lac qui porte son nom, est d'un aspect plus riant à cause des jardins qui l'entourent.

L'ancienne Assyrie forme aujourd'hui le Kurdistan. *Diarbekir* (40,000 hab.), ville forte sur le Tigre, en est la capitale ; mais la ville la plus importante du pays, par le commerce et l'industrie, est *Mossoul* (45,000 hab.), également sur le Tigre. Cette ville possède des fabriques de tissus, qui ont pris de là le nom de Mousseline. Ce qui rend surtout Mossoul intéressant pour l'artiste et l'archéologue, ce sont les ruines de Ninive, d écouvertes en 1842 par M. Botta, consul de France, dans un monticule de sable situé au bord du fleuve.

On découvrit d'abord un palais entier recouvert de sculptures colos-

sales et de bas-reliefs représentant des scènes de la vie publique et privée des anciens Assyriens. Les fouilles entreprises par M. Botta ont été continuées depuis par M. Place, qui découvrit la première statue assyrienne

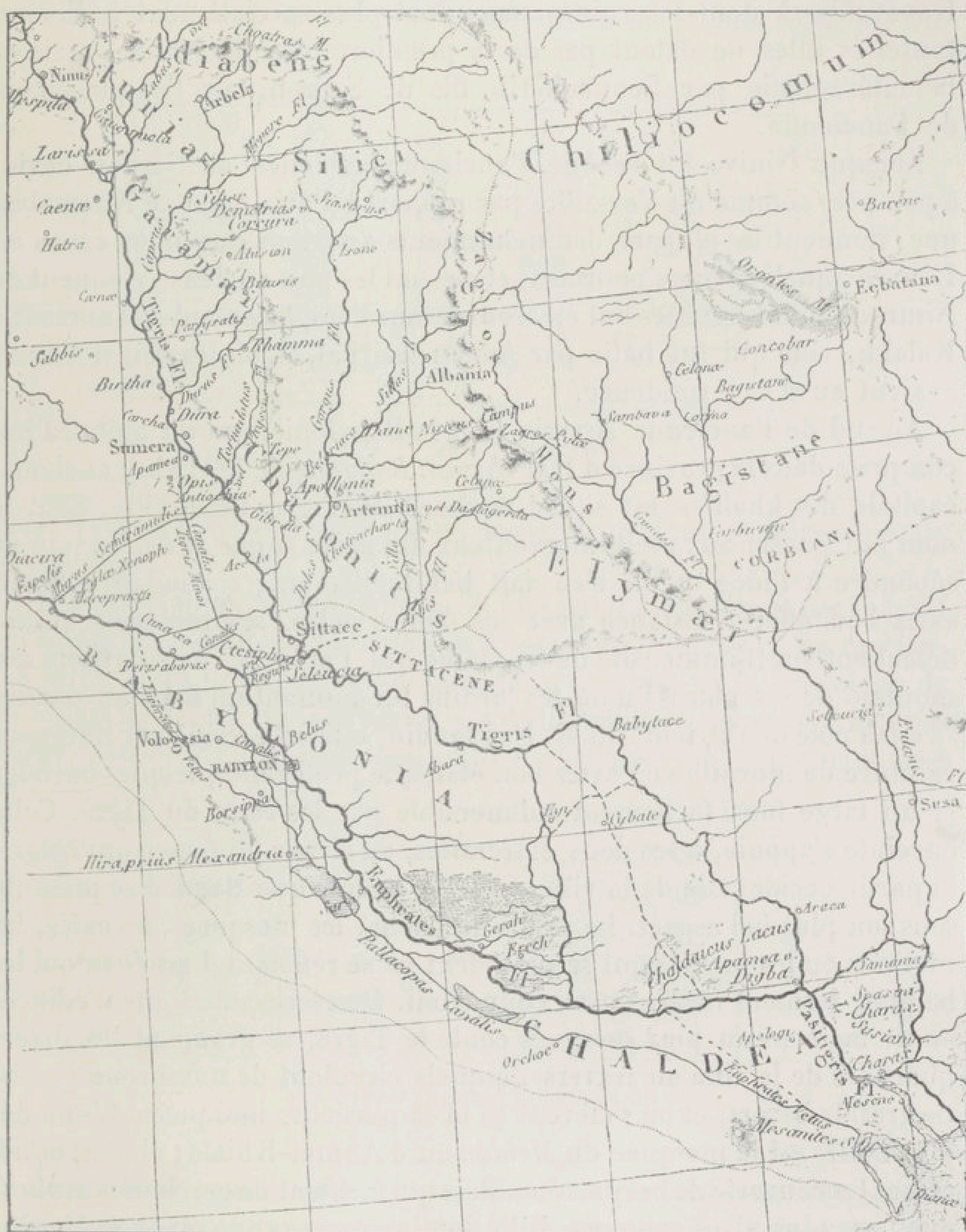


Fig. 427. — Bassin du Tigre et de l'Euphrate (antiquité).

qui ait été exhumée ; car jusque-là on n'avait encore trouvé que des bas-reliefs. Un Anglais, M. Layard, entreprit bientôt des fouilles près du village de Nimrod, et ensuite dans le village de Koyoundjeck. Les sculp-

tures qu'il y a découvertes ont enrichi le musée de Londres, comme celles de Khorsabad avaient enrichi celui de Paris.

Toutes ces ruines se rapportent au second empire d'Assyrie dont Ninive, la capitale, fut détruite l'an 606 avant Jésus-Christ. C'est Koyoundjeck dont les ruines répondent plus spécialement à Ninive, toutefois elles ne datent pas de la première ville de Ninive, mais de la cité rebâtie par Sennacherib, fils de Sargon, sur l'emplacement de l'ancienne.

Lorsque Ninive fut rebâtie, l'ancienne résidence de Sargon devint à peu près comme est Versailles par rapport à Paris. C'est de Khorsabad que viennent la plupart des monuments assyriens que nous avons au Louvre : quelques-uns pourtant, et ce sont les plus anciens, viennent de Nimrod, dont les ruines ont été trouvées sur l'emplacement de l'ancienne Kalakh, ville qui fut bâtie par Assournazirpal, et où les rois d'Assyrie avaient aussi une résidence.

Au sud de l'ancienne Assyrie était la Babylonie, qui est aujourd'hui comprise dans la province d'Irak-Arabi. *Bagdad* (60,000 hab.), ancienne capitale des khalifes, est située au bord du Tigre. Cette ville, dont le nom fait penser aux récits merveilleux des *Mille et une nuits*, est loin de répondre à l'idée qu'on s'en fait habituellement; cependant elle fait assez bon effet a distance avec ses dômes pâles, ses minarets qui se détachent sur l'immensité de la plaine qui l'entoure. Les dattiers qui montent de ses places ou de ses jardins lui donnent un faux air d'oasis.

« Du côté de l'Orient, dit M. E. Flandin, elle est fermée par une vaste ceinture de murailles en assez bon état, que protègent quelques bastions et un large fossé facilement submersible par les eaux du Tigre. Cette enceinte s'appuie, à ses deux extrémités, au rivage du fleuve qui baigne la partie occidentale de la ville. C'est de ce côté que Bagdad se présente sous son plus bel aspect. Le palais du pacha, les mosquées, les cafés, les maisons ou les jardins qui se succèdent en se reflétant dans l'eau qui les baigne, forment un très beau coup d'œil. Derrière cette ligne d'édifices ou de maisons au pied desquels coule le Tigre, se groupent les divers quartiers de la ville au travers desquels circulent de nombreuses rues, de grands bazars, et où s'élèvent çà et là plusieurs mosquées. L'une des plus belles est la mosquée du *Meidân* ou d'Ahmet-Khiaïa; elle est entièrement recouverte de briques émaillées qui forment de gracieuses arabesques aux plus vives couleurs. Elle domine une grande place ou Meïdân sur laquelle s'ouvrent des cafés, des boutiques, des caravansérails, et qui, le matin, est encombrée d'Arabes qui viennent y vendre leurs melons, pastèques, poules et autres denrées. C'est aussi le lieu d'arrivée ou de départ des caravanes du Nord; leurs nombreux chameaux et mulets y sont déchargés de leurs lourds fardeaux, en attendant ceux qu'ils doivent transporter vers l'Asie Mineure. Près de là est la porte

Bad-et-Khadem, à côté de laquelle est une autre petite mosquée dont l'entrée remarquable présente une porte en ogive ornée de dessins en relief, composés avec de petites briques dont les arrangements forment comme des espèces de broderies gracieuses. Au-dessus une sorte d'auvent en bois découpé abrite cette porte contre les rayons verticaux du



Fig. 428. — Cylindre babylonien.

soleil. » Aux environs de Bagdad on trouve les ruines de Séleucie et de Ctésiphon.

En Mésopotamie, *Hillah*, ville de 30,000 habitants, s'élève sur le bord de l'Euphrate au milieu des restes de l'ancienne Babylone. La description d'Hérodote nous permet de nous faire une idée de la splendeur de l'antique cité ; mais comme toutes ses constructions étaient en briques reliées entre elles par du bitume, elles n'ont laissé, en s'écroulant, que





Fig. 429. — Cylindre babylonien.

des traces bien peu distinctes et ne s'accusent le plus souvent que par la présence de monticules semés çà et là de murs épais. M. Jules Oppert et le colonel Rawlinson, qui ont visité les ruines de Babylone, nous en ont donné d'intéressantes descriptions. M. Oppert croit avoir retrouvé les vestiges du temple de Bélus. On y a découvert un très grand nombre de cylindres, d'amulettes et de pierres taillées.

Les cylindres (fig. 428 et 429) paraissent avoir servi de talismans que l'on portait pour se préserver des événements funestes. Ils sont généra-

lement en pierres dures, telles que jaspe, calcédoine, sardoine, agate, cristal de roche, lapis-lazuli, basalte, quartz, etc. : presque toujours ils sont percés dans leur longueur d'un trou dans lequel on passait un cordon, ce qui fait supposer que ces amulettes se portaient autour du cou, probablement comme des colliers.

Non loin du golfe Persique, au milieu d'une contrée malsaine, se trouve *Bassora* (60,000 hab.), ville commerçante, arabe et persane tout à la fois, dont le port met la Turquie en rapport avec les Indes.

L'Asie Mineure. — L'Asie Mineure est formée par un plateau hérissé de montagnes et s'avançant vers l'ouest entre la Méditerranée, l'Archipel, la mer de Marmara et la mer Noire. La chaîne du Taurus traverse



Fig. 430. — Fraction de l'Asie Mineure (antiquité).

cette vaste presqu'île, qui n'a pas de fleuve important, mais qu'arrose une multitude de rivières et de petits cours d'eau. Sur cette terre classique, il est bien peu de points qui ne rappellent quelque souvenir historique et mythologique : nombre de villes autrefois florissantes ont disparu sans laisser d'autre trace que les débris qui couvrent le sol (fig. 430).

L'ancienne Cappadoce formait avec le royaume de Pont la partie la plus orientale de l'Asie Mineure. C'est dans ce pays que les anciens plaçaient le séjour fabuleux des Amazones. *Trébizonde* (60,000 hab.), capitale d'un empire grec au moyen âge, est la place de commerce la plus importante de l'Asie ottomane. *Césarée*, qui comptait 400,000 habitants au temps de sa destruction par Sapor, n'est plus qu'une petite ville sans importance. *Tyane*, où naquit le fameux thaumaturge Apollonius, a conservé un aqueduc dont cinquante arcades sont encore debout. On a retrouvé quelques ruines à *Amasée*, la patrie de Mithridate, mais

Comana, la ville sainte, où le temple de la déesse était desservi par six mille hiérodules, n'a pas laissé de traces. L'acropole de *Ptérium* est le monument le plus important que l'antiquité ait laissé dans cette contrée. Près de là on trouve une enceinte taillée dans le roc avec des bas-reliefs archaïques extrêmement curieux.

La Phrygie a conservé quelques-uns de ses vieux tombeaux, mais le fameux temple de Cybèle à *Pessinonte* a disparu. *Angora* (50,000 hab.), ville renommée pour son industrie, est bâtie sur l'emplacement de l'ancienne *Ancyre*, qui a conservé des ruines gréco-romaines d'un grand intérêt, parmi lesquelles on signale un temple d'Auguste.

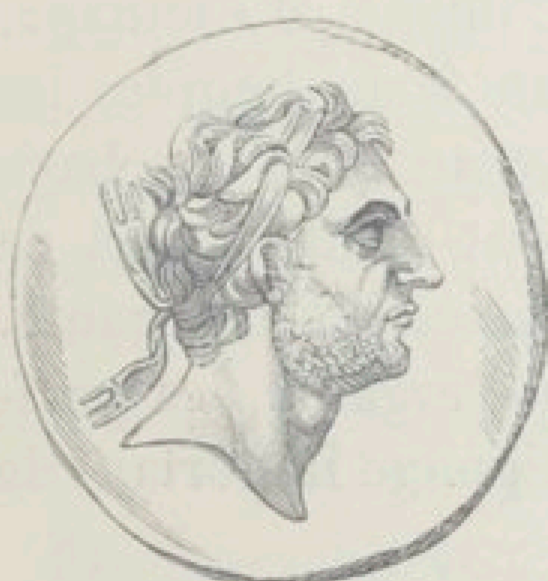


Fig. 431.
Prusias, roi de Bithynie.

La Bithynie, située entre l'Hellespont et le Pont-Euxin, est une contrée riche en souvenirs historiques. Prusias, roi de Bithynie, dont nous donnons une médaille (fig. 431), est célèbre pour avoir donné l'hospitalité à Annibal, qu'il sacrifia ensuite aux rancunes des Romains. La ville la plus importante de la Bithynie était *Nicée*, où s'est tenu le fameux concile œcuménique, auquel on doit le Symbole des apôtres ; cette ville, qui a conservé de précieux restes, entre autres son ancienne enceinte, n'est plus aujourd'hui qu'un pauvre village turc. Il n'est rien resté de *Nicomédie*, qui fut le séjour favori de plusieurs empereurs, entre autres de Dioclétien et de Constantin. *Brousse* (60,000 hab.), l'ancienne *Pruse*, qui n'eut dans l'antiquité qu'une importance secondaire, est devenue la première capitale de l'empire ottoman, et est encore aujourd'hui une ville florissante. *Scutari*, sur le Bosphore, juste en face de Constantinople, est surtout connue par son magnifique cimetière, planté de vieux cyprès.

L'ancienne Troie n'a pas laissé de ruines apparentes. Les fouilles du docteur Schlieman ont amené des résultats extrêmement curieux pour l'archéologie, et les objets qu'il a découverts remontent à la plus haute antiquité, mais il n'est pas démontré qu'ils appartiennent réellement à la ville de Priam, dont l'emplacement même sert de sujet à de nombreuses contestations. Déjà dans l'antiquité on était à la recherche de l'emplacement de Troie ; les Romains, qui se prétendaient descendants d'Énée, attachaient même à cela une telle importance qu'ils ont exempté d'impôt les habitants d'une ville qu'ils croyaient élevée sur l'ancienne Troie.

Les plus belles ruines de la Troade sont celles d'Assos : ses murailles grecques sont les mieux conservées de toute l'Asie Mineure, et son temple dorique est un des plus anciens qu'on connaisse. Les bas-reliefs qui le décoraient, d'un style très archaïque, sont maintenant au musée du Louvre.



Fig. 432. — Médaille de Pergame.

Pergame, qui fut quelque temps la capitale d'un royaume puissant, était renommée par sa bibliothèque, rivale de celle d'Alexandrie, et par son école de médecine, qui avait une célébrité immense dans l'antiquité. Un médaillon qui date de Commode (fig. 432) montre l'union qui existait alors entre les habitants d'Ephèse et ceux de Pergame. Ephèse est représentée par sa fameuse Diane, dont le corps est enveloppé dans une gaine, et Pergame par une image d'Esculape, qu'on y vénérait particulièrement. Les restes d'un beau temple, les ruines d'un édifice qu'on croit être le palais de Lysimaque, une basilique convertie en mosquée, et des débris provenant du théâtre et de l'amphithéâtre, attestent encore la grandeur passée de Pergame. *Cysique, Lampsaque* et *Abydos*, qui étaient, après Pergame, les principales villes de la contrée, n'ont laissé aucun témoignage important de leur ancienne opulence.

Sardes, ancienne capitale de la Lydie, fut autrefois une ville riche et populeuse. Quelques colonnes éparses restent seules pour témoigner de son emplacement. Le fameux temple de Diane à Magnésie, qui avait été bâti par Hermogène, et qui fut glorifié par Vitruve, n'existe plus, mais le sol qu'il occupait est jonché de débris. Quelques bas-reliefs provenant de ses ruines se voient maintenant au musée du Louvre.

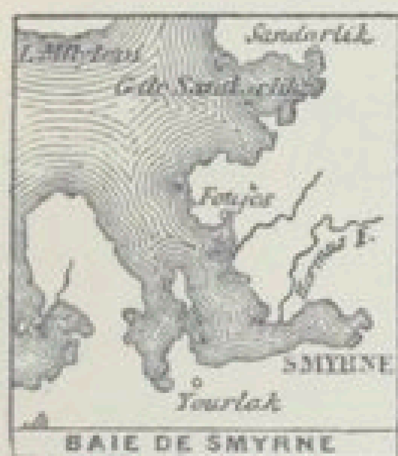


Fig. 433.
Médaille d'Ephèse.

Ephèse, la métropole religieuse de l'Ionie, dont la fondation était attribuée aux Amazones, était célèbre par le culte qu'elle rendait à Diane, dont l'image est représentée sur les monnaies de la ville (fig. 433). Son temple, qui passait pour une des merveilles du monde, a été brûlé par Erostrate, la nuit même de la naissance d'Alexandre le Grand. Rebâti aussitôt avec le plus grand luxe, il fut détruit de nouveau sous la décadence, et ses plus belles colonnes, emportées à Constantinople, ont été employées à la décoration de la grande église de Sainte-Sophie.

Le musée du Louvre s'est enrichi, dans ces dernières années, de plusieurs fragments de colonnes provenant du temple d'Apollon Dydiméen, à *Milet*. Cette ville, qui passait pour une des plus opulentes de l'Asie, n'existe plus aujourd'hui. *Phocée*, dont les habitants ont fondé Marseille, *Colophon*, *Erythrée*, *Priène*, et bien d'autres villes qui sont célèbres dans

l'histoire, n'ont laissé que des débris épars sur le sol. De tant de cités fameuses, une seule, Smyrne, a conservé une importance relative.



Smyrne (150,000 hab.), un des plus grands entrepôts du commerce du Levant, est extrêmement ancienne, puisque sa fondation mythologique remonte à Tantale. Cette ville est une de celles qui se glorifiaient d'avoir donné le jour à Homère. Sa physionomie bien orientale séduit beaucoup les voyageurs ; Decamps nous a donné une jolie représentation d'un café aux environs de Smyrne (fig. 434).

La campagne qui entoure Smyrne offre un champ immense pour les études archéologiques. Outre une foule de tombeaux très curieux, entre autres celui qui a reçu le nom de monument de Tantale, on y voit un grand bas-relief taillé dans le rocher, dans lequel on a longtemps cru reconnaître une représentation de Sésostris, dont parle Hérodote, mais auquel on trouve aujourd'hui un caractère purement asiatique.

Plusieurs des îles de la côte faisaient partie de la confédération Ionienne. *Samos*, qui au temps d'Hérodote était regardé comme un des points les plus policés du monde connu, possédait un temple fameux consacré à Junon : quelques monceaux de pierres en indiquent seuls l'emplacement. Cette île, patrie du peintre Timanthe, a eu une très grande importance dans l'histoire de l'art, et son école de statuaire passe pour la plus ancienne de la Grèce. L'île de Chio, renommée pour ses marbres autant que pour ses vins, a aussi donné le jour à plusieurs artistes célèbres.

Située au sud-ouest de l'Asie Mineure, la Carie avait aussi plusieurs villes fameuses par leurs monuments. C'est à *Halicarnasse*, patrie d'Hérodote, qu'on voyait le tombeau de Mausole, une des sept merveilles du monde. Il se composait d'un soubassement rectangulaire avec une pyramide tronquée. La pyramide était accompagnée d'une colonnade et décorée de bas-reliefs dus aux plus fameux sculpteurs du temps. La Vénus de Praxitèle était placée dans le temple de *Cnide*, ville consacrée à Vénus, et Pline dit qu'elle faisait la richesse du pays parce que les voyageurs arrivaient de tous les pays du monde pour pouvoir l'admirer. La statue n'existe plus, mais on croit en avoir quelques imitations libres, notamment la statue connue sous le nom de Vénus du Capitole : quant au temple, il n'en reste rien.

En face les côtes de Carie est l'île de Rhodes, dont la richesse était proverbiale. La ville même de *Rhodes* passait pour une des plus belles et des plus régulières de l'antiquité. Le fameux colosse placé à l'entrée de son port était une statue du Soleil : une tradition erronée veut qu'elle

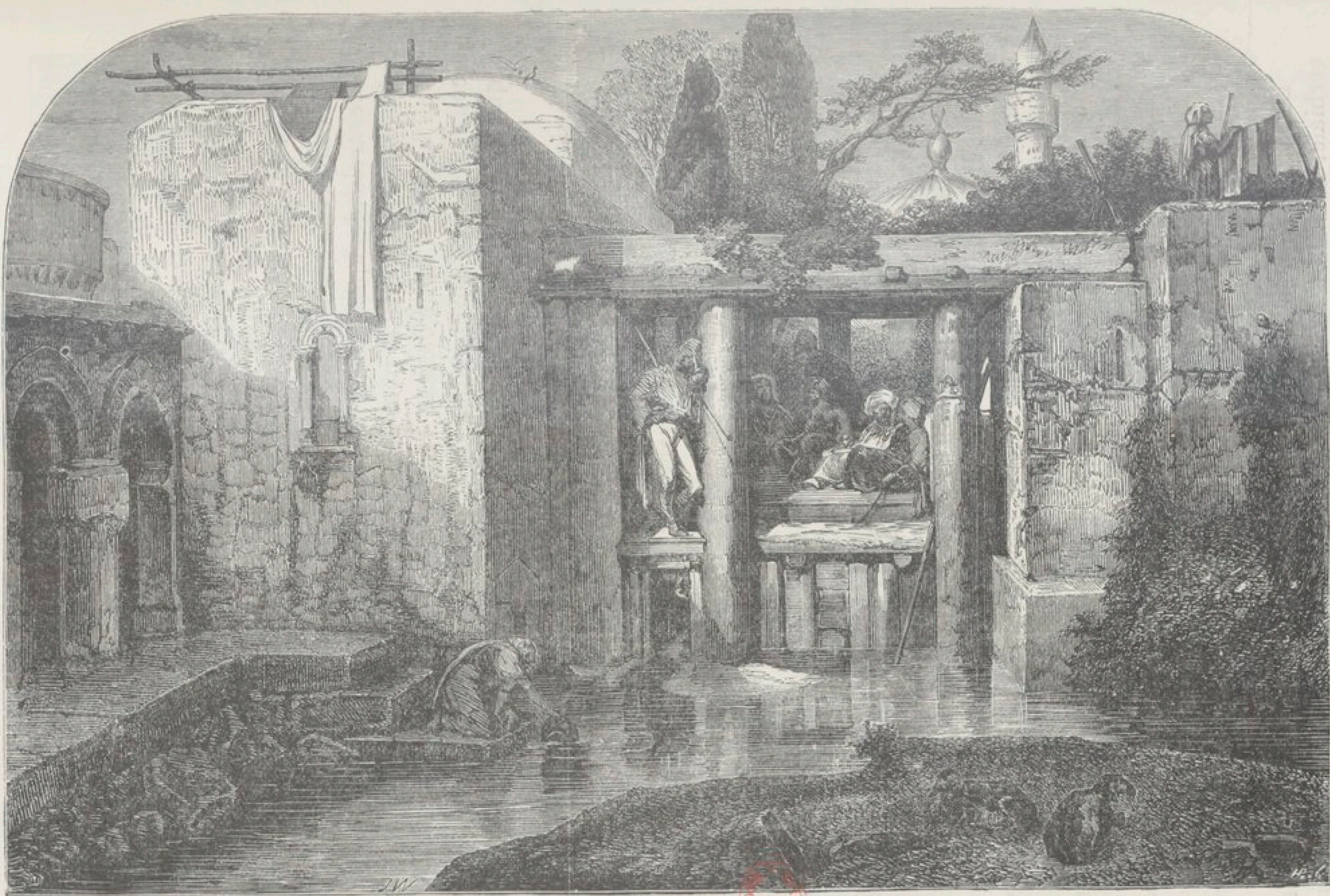


Fig. 434. — Un café en Asie Mineure. (Tableau de Decamps.)

ait eu les jambes écartées de manière que les vaisseaux pussent passer entre elles.

La Lycie est remarquable par ses tombeaux creusés dans le roc : ils

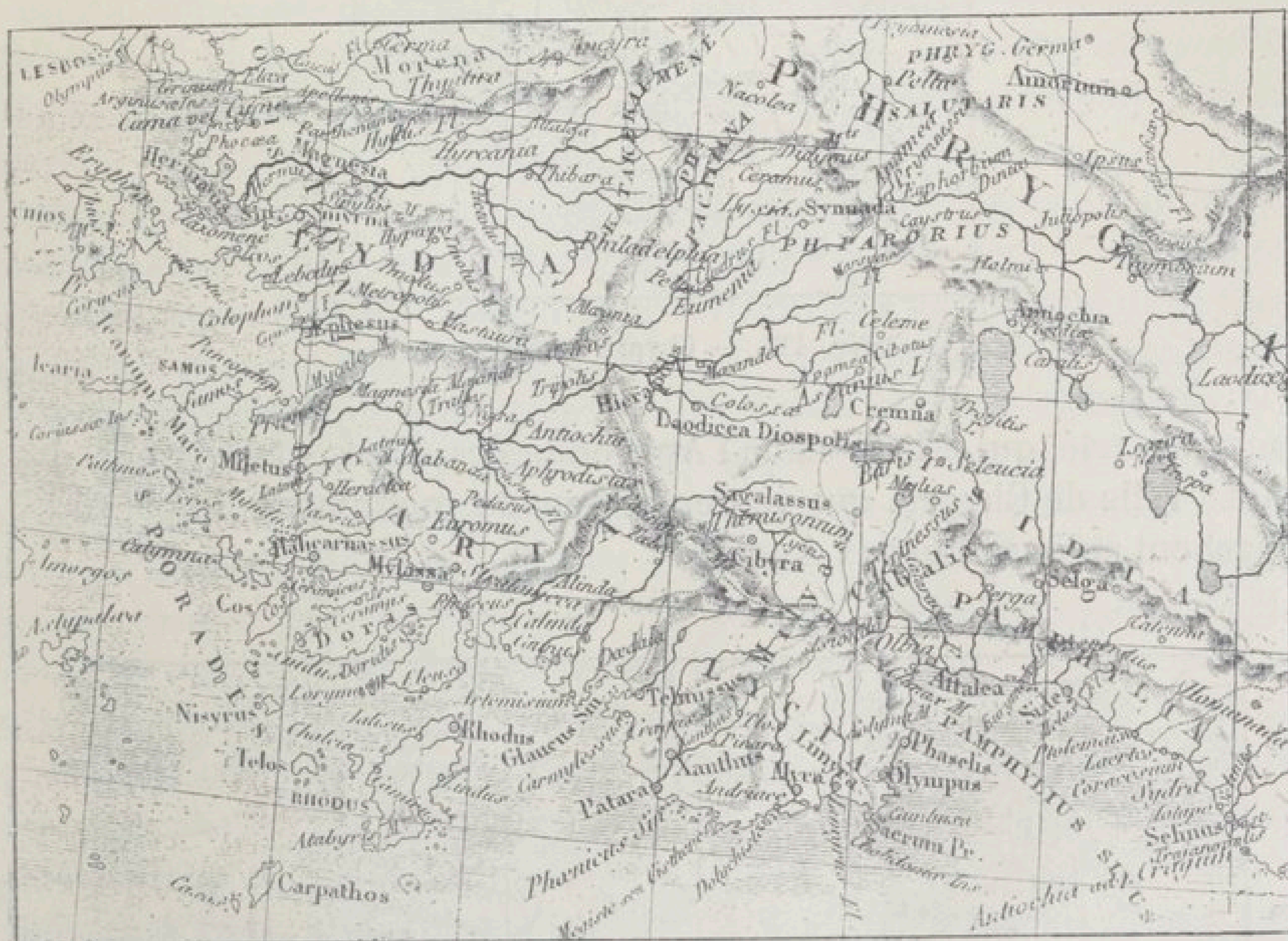


Fig. 435. — Fragment de l'Asie Mineure (antiquité).

présentent cette particularité qu'on y voit clairement l'intention d'imiter avec de la pierre les constructions en bois qui servaient de demeure aux habitants.



Fig. 436.
Médaille phénicienne de Cilicie.

La Pamphylie et la Cilicie, qui viennent ensuite, sont beaucoup moins riches en monuments que les contrées précédentes. Cependant on a trouvé à *Tarse* quelques jolies terres cuites et de superbes médailles de l'époque romaine. Ce pays avait été primitivement habité par des Phéniciens : la figure 436 représente une de leurs monnaies trouvée en Cilicie. Les trois guerriers sur un bateau sont probablement un symbole national, car les Ciliciens passaient pour se livrer tous à la piraterie.

Dans la partie la plus orientale de la Méditerranée, au sud de la Cilicie et à l'ouest de la Syrie, se trouve l'île de Chypre (fig. 437) dont la fertilité était proverbiale dans l'antiquité. Cette île, peuplée

d'abord par des Phéniciens, et ensuite par des colons grecs, avait deux sanctuaires fameux, *Paphos et Amathonte*, consacrés à la déesse phéni-



Fig. 437. — Chypre ancienne.

cienne Astarté, qui est devenue l'Aphrodite des Grecs, et la Vénus des Latins. L'île de Chypre, qui renferme peu de monuments importants, appartient aujourd'hui aux Anglais.



Fig. 438. — Syrie ancienne.

La Syrie. — La Syrie s'étend, dans le sens du nord au sud, depuis l'Asie Mineure jusqu'à l'Arabie, et dans le sens de l'ouest à l'est, depuis

la Méditerranée jusqu'à l'Euphrate. Elle est coupée en deux par deux chaînes de montagnes parallèles à la Méditerranée, le Liban et l'Anti-Liban ; la contrée renfermée entre ces deux chaînes s'appelait autrefois la Syrie creuse. Un seul fleuve, l'Oronte, traverse la Syrie, mais un assez grand nombre de rivières descendent des montagnes et arrosent le pays. Du côté de l'orient et du sud, d'immenses plaines de sable, qui sont la continuation des déserts de l'Arabie, rendent la contrée absolument stérile.

Située au milieu d'une vaste plaine, à une distance égale du Liban et de l'Euphrate, *Palmyre*, dont les ruines immenses font l'admiration des voyageurs, était une station commerciale très importante dans l'antiquité, et le point d'arrêt des caravanes qui d'Égypte se rendaient en Orient. Détruite d'un seul coup par les Romains, cette riche cité, qui ne s'est jamais relevée, et qui n'a depuis plusieurs siècles aucun habitant, n'a subi, depuis son dernier jour, aucune modification. La ville avait la forme d'un ovale irrégulier et était traversée dans sa plus grande longueur par une large voie qui s'ouvrait par un arc de triomphe. « Elle s'étendait, dit le *Guide en Orient*, sur une longueur de 1200 mètres et avait quatre rangées de colonnes. Ces colonnes, au nombre d'environ 1,500, étaient d'ordre corinthien : elles avaient dix-huit mètres de hauteur en comptant la base et le chapiteau. Aujourd'hui, il n'y en a guère plus de cent cinquante debout. Vers le milieu de cette splendide promenade et jusqu'au centre de la ville, la colonnade fait un coude ; on remarque en cet endroit quatre piliers qui semblent indiquer que la colonnade était coupée par une rue transversale. Au sud, on remarque des colonnes disposées en forme de cirque. » Parmi les monuments restés debout au milieu des débris de la ville, on trouve plusieurs temples, entre autres celui du Soleil et un assez grand nombre de tombeaux, qui la plupart du temps affectent la forme d'une tour.


Fig. 439.
Antiochus le Grand.

Antioche, ancienne capitale des Séleucides (fig. 439), forme aujourd'hui la ville d'*Antakieh* (20,000 hab.). Détruite de fond en comble par un tremblement de terre qui eut lieu sous Trajan et fit périr, dit-on, deux cent soixante mille personnes, la ville ancienne n'a conservé aucun monument. Mais ses murailles, flanquées de cent trente tours, dont cinquante sont encore debout, sont un curieux spécimen de l'architecture militaire des Bysantins : Antioche, où dix conciles ont été tenus de 252 à 380, est une des villes qui ont le plus marqué dans l'histoire des origines du christianisme.

Alep (80,000 hab.) est une ville riche et commerçante, mais qui

rappelle peu de souvenirs historiques et n'a pas de monuments importants. *Homs* (20,000 hab.) est bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Émèse, célèbre par son temple du Soleil. Ce temple était desservi par des grands prêtres, qui furent la souche des empereurs romains de la famille Syrienne, entre autres Héliogabale et Alexandre Sévère : il a laissé quelques débris disséminés sur le sol.



Damas (200,000 hab.), ville citée dans la Bible comme existant déjà au temps d'Abraham, a conservé peu d'antiquités. C'est néanmoins une des villes les plus curieuses de l'Orient. « Damas, dit le *Guide en Orient*, l'emporte sur toutes les autres villes par la beauté de l'architecture arabe. Dans la ville, bouges et palais ont la même apparence extérieure. Mais derrière ces murs misérables se cachent des habitations élégantes, où l'imagination arabe a déployé ses plus gracieuses fantaisies. La partie la plus originale de ces maisons est une cour intérieure qui communique avec la rue par un corridor étroit et voûté. Au milieu s'élève un bassin dont les parois extérieures sont revêtues de plaques de marbre disposées en mosaïques capricieuses. L'eau y afflue par quatre siphons de formes diverses. Sur la corniche sont placés des vases de fleurs ; le tout est gracieusement ombragé par un saule pleureur, par des orangers ou des citronniers entremêlés de roses et de myrtes touffus. Les murs sont peints de larges raies jaunes et blanches disposées parallèlement. Sur une des faces de la cour s'ouvre une grande baie ogivale, qui forme une espèce de portique entouré d'un divan. Les appartements intérieurs ne sont pas indignes de cette gracieuse entrée. Le pavé des salons est formé ordinairement de deux plans d'inégale hauteur ; la première partie renferme un bassin octogone avec un jet d'eau. Le second plan, auquel on arrive par trois marches, est couvert de nattes d'Égypte ou de tapis de Perse et entouré d'un large divan. Les parois des murs sont revêtues, selon la richesse du propriétaire, de boiseries ou de plaques de marbre découpées en arabesques légères, peintes de couleurs brillantes et rehaussées de moulures d'or. Le plafond de bois peint est orné d'une rosace qui renferme dans ses replis de petits miroirs. »

Balbek, l'ancienne Héliopolis, ou ville du Soleil, n'est aujourd'hui qu'un misérable village, mais on y trouve des ruines magnifiques. (fig. 440). Elles se rapportent à plusieurs époques : les murailles, formées de blocs énormes, construites selon l'appareil dit cyclopéen, sont d'une extrême antiquité. Le grand temple du Soleil, le temple de Jupiter, le petit temple circulaire et les tombeaux appartiennent à l'époque romaine.

La Phénicie était une petite langue de terre étroite qui s'étendait entre la mer et la chaîne du Liban. Les Phéniciens, qui ont enseigné

aux Grecs à se servir de l'alphabet, ont montré dès la plus haute antiquité une aptitude singulière pour le commerce et l'industrie, mais ils

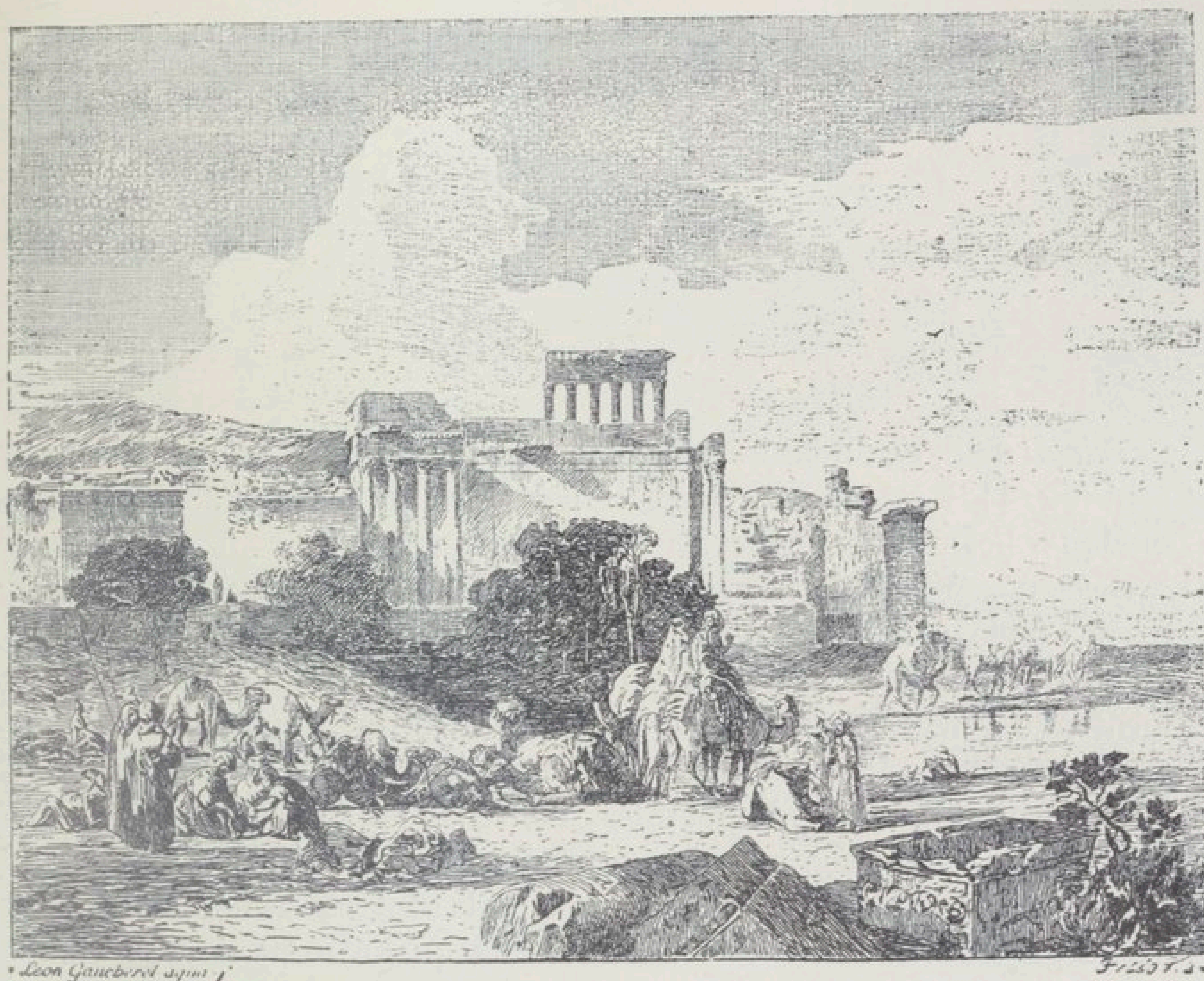


Fig. 440. — Caravane dans les ruines de Balbek. (Tableau de Marillat.)

n'étaient nullement artistes et les échantillons qui nous sont restés de leur sculpture, consistant en petites idoles de bronze, sont épouvantables.



Fig. 441.
Monnaie de Sidon.

Sidon, ancienne capitale de la Phénicie. Les Sidoniens se rendirent célèbres dans une haute antiquité par leur habileté à travailler les métaux. Sidon n'a laissé aucune ruine, et l'emplacement même de la ville n'est pas bien nettement déterminé. Une monnaie de Sidon représente un autel roulant, dans lequel sont deux petits cônes, forme que les Phéniciens ont souvent donnée à leurs divinités (fig. 441).

Tyr est devenue, après Sidon, le centre d'activité des Phéniciens. Son importance commerciale a commencé à décliner après la fondation d'Alexandrie. Il n'est resté aucun monument à Tyr, mais des sépultures

taillées dans les rochers du voisinage paraissent avoir appartenu aux Tyriens. Une monnaie de Tyr représente Melkarth, l'Hercule tyrien, avec un aigle au revers (fig. 442).



Fig. 442. — Monnaie de Tyr.

Tripoli de Syrie, dont un joli tableau de Pasini nous montre les environs (fig. 443), est une des villes importantes de la côte ; on a retrouvé quelques beaux sarcophages dans les environs.

Beyrouth (60,000 hab.), une des villes les plus commerçantes de la Syrie, est placée dans une situation magnifique. Une puissante végétation s'épanouit autour des remparts qui l'enserrent et les montagnes du Liban forment derrière elle un superbe amphithéâtre qui descend en s'abaissant vers la mer. Il n'y a pas de monuments à visiter et la ville, dont toutes les rues sont laides et sales, n'offre aucun intérêt pour les touristes. Néanmoins, comme c'est par là que ceux qui visitent la Syrie commencent habituellement leur voyage, ils sont généralement frappés par la physionomie orientale de la ville à laquelle ils ne sont pas habitués, et, à défaut de monuments, nos artistes sont presque toujours frappés par les allures pittoresques de la population, qu'ils ont souvent traduites par de spirituels croquis (fig. 444).

La Palestine, située entre la Syrie et l'Arabie, est traversée dans toute son étendue par la chaîne du Liban. Le Jourdain, la seule rivière qui l'arrose, va se jeter dans la mer Morte, ou lac Asphaltite. Dans ce pays, où les traditions historiques abondent, chaque pas éveille un souvenir. La Palestine comprend plusieurs provinces, dont la plus septentrionale est la Galilée. « La Galilée, dit M. Renan, était un pays très vert, très ombragé, très souriant, le vrai pays du Cantique des cantiques et des chansons du bien-aimé. Pendant les deux mois de mars et d'avril la campagne est un épais massif de fleurs, d'une franchise de couleurs incomparable. Les animaux y sont petits, mais d'une douceur extrême. Des tourterelles sveltes et vives, des merles bleus si légers qu'ils posent sur une herbe sans la faire plier, des alouettes huppées, qui viennent presque se mettre sous les pieds du voyageur, des petites tortues de ruisseaux, dont l'œil est vif et doux, des cigognes à l'air pudique et grave, dépouillant toute timidité, se laissent approcher de très près par l'homme et semblent



Fig. 443. — Souvenir de Tripoli de Syrie (d'après un tableau de Pasini).

l'appeler. En aucun pays du monde, les montagnes ne se déploient avec plus d'harmonie et n'inspirent de plus hautes pensées... Ce joli pays devenu aujourd'hui, par suite de l'énorme appauvrissement que l'islamisme a opéré dans la vie humaine, si morne, si navrant, mais où tout ce que l'homme n'a pu détruire respire encore l'abandon, la douceur, la tendresse, surabondait autrefois de bien-être et de gaieté. Les Galiléens passaient pour énergiques, braves et laborieux. Si l'on excepte Tibériade, bâtie par Antipas en l'honneur de Tibère (vers l'an 15) dans le style romain, la Galilée n'avait pas de grandes villes. Le pays était néanmoins fort peuplé, couvert de petites villes et de gros villages, cultivé avec art dans toutes ses parties. Aux ruines qui restent de son ancienne splen-



Fig. 444. — Anier turc, par Decamps.

deur, on sent un peuple agricole, nullement doué pour l'art, peu soucieux de luxe, indifférent aux beautés de la fortune, exclusivement idéaliste. La campagne devait être délicieuse : elle abondait en eaux fraîches et en fruits ; les grosses fermes étaient ombragées de vignes et de figuiers ; les jardins étaient des massifs de citronniers, de grenadiers, d'orangers. »

La seule ville importante de la Galilée était *Tibériade*, qui a conservé quelques ruines romaines. *Nazareth*, où Jésus passa son enfance, *Cana*, *Capharnaüm* n'ont laissé aucune trace historique et n'intéressent que par leurs souvenirs évangéliques.

L'ancienne province de Samarie s'étend entre la Galilée et la Judée. La ville elle-même n'a pas laissé de ruines, mais on en trouve d'assez importantes aux environs de *Césarée*, ancienne ville romaine, aujourd'hui *Kaisarieh*.

La Judée, qui forme la partie la plus méridionale de la Palestine, en

est aussi la plus intéressante. Chateaubriand décrit ainsi les premières impressions que l'on éprouve en arrivant à Jérusalem : « Entre la vallée du Jourdain et les plaines de l'Idumée s'étend une chaîne de montagnes qui commence aux champs fertiles de la Galilée et va se perdre dans les sables de l'Yémen. Au centre de ces montagnes se trouve un bassin aride, fermé de toutes parts par des sommets jaunes et rocailleux ; ces sommets ne s'entr'ouvrent qu'au levant, pour laisser voir les gouffres de la mer Morte et les montagnes lointaines de l'Arabie. Au milieu de ce paysage de pierres, sur un terrain inégal et penchant, dans l'enceinte



Fig. 445. — Palestine ancienne.

d'un mur ébranlé sous les coups de bélier et fortifié par des tours qui tombent, on aperçoit de vastes débris ; des cyprès épars, des buissons d'aloès et de nopals, quelques masures arabes, pareilles à des sépulcres blanchis, recouvrent cet amas de ruines : c'est la triste Jérusalem. »

Jérusalem (20,000 hab.), sanctuaire du judaïsme et berceau du christianisme, est bâtie sur un terrain pierreux et stérile, près de la source du Cédron, qui l'entoure de ses deux bras. Elle s'étend sur plusieurs collines qui ont toutes un nom célèbre dans l'histoire (fig. 446.) La plus importante était la colline de Sion, où était l'ancienne citadelle, et la cité de David : c'était le quartier qu'on appelait la ville haute. Le mont

Acra, au pied duquel s'étendait la ville basse et où se trouve aujourd'hui le Saint-Sépulcre, se prolongeait jusqu'au Calvaire. Le temple de Salomon était sur le mont Moria, au nord duquel s'élevait, sur le mont Bezeta, la ville nouvelle, qui fut enclavée dans la ville par Hérode Agrippa. La vallée de Josaphat s'étend à l'est de Jérusalem, qu'elle sépare du mont des Oliviers. Cette vallée renferme plusieurs tombeaux fameux auxquels on a donné des noms historiques : le tombeau d'Absalon, le tombeau des prophètes, le tombeau de Zacharie, le tombeau des rois de Juda.

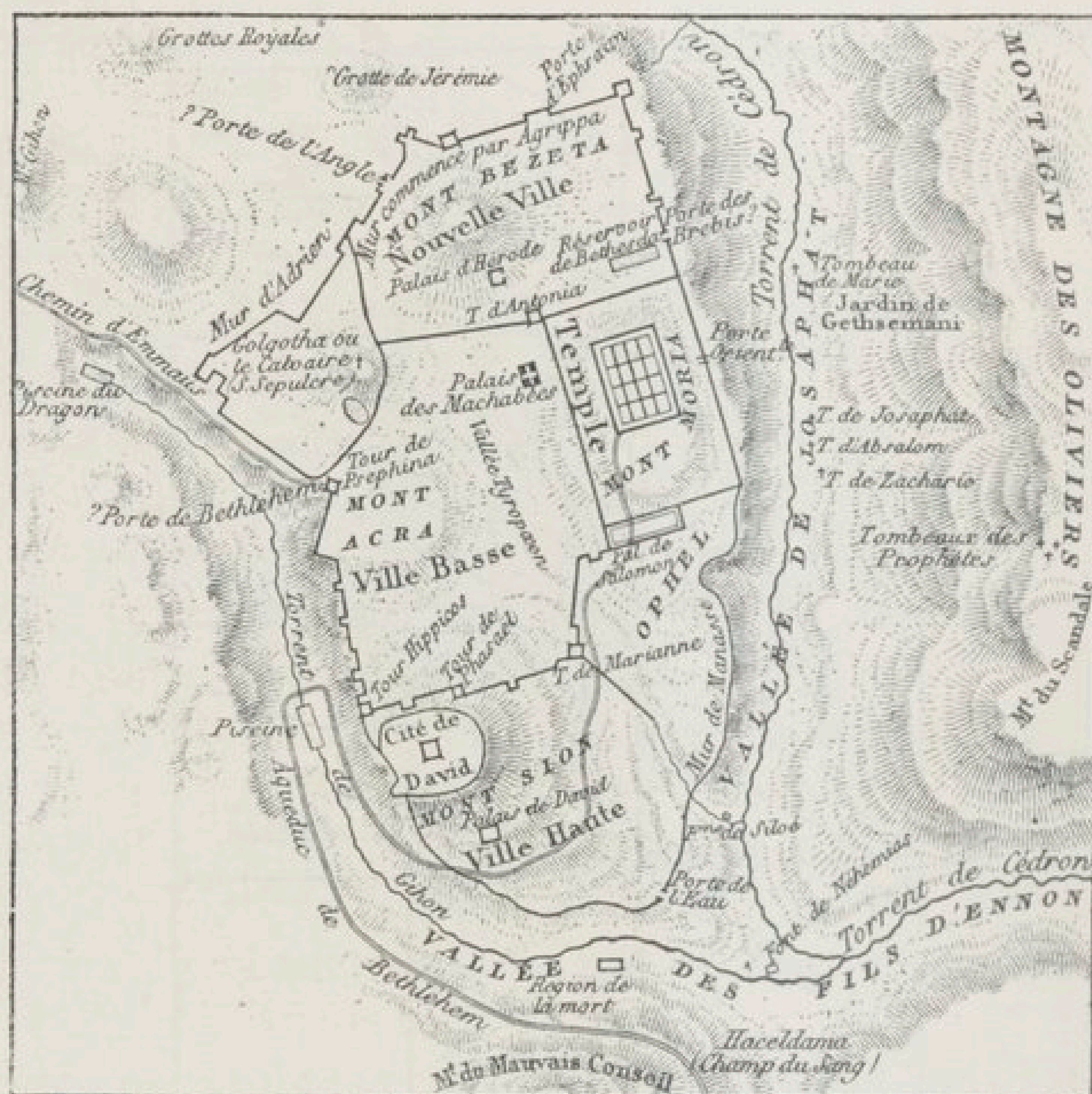


Fig. 446. — Plan de l'ancienne Jérusalem.

L'authenticité de ces dénominations a été souvent contestée ; elles ne reposent pas en effet sur des données bien positives. Plusieurs tombeaux renfermaient des sarcophages intéressants : le monument connu sous le nom de tombeau de David, et qui a été apporté au Louvre par M. de Saulcy, est extrêmement remarquable.

Jérusalem possède quelques monuments intéressants. La mosquée d'Omar est bâtie sur le mont Moria, à l'endroit où s'élevait le temple de Salomon, dont il reste encore quelques assises. Lamartine en donne la description suivante :

« La mosquée d'Omar, ou El-Sakhra, édifice admirable d'architecture arabe, est un bloc de pierre et de marbre d'immenses dimensions,



Fig. 447. — Les murs de Jérusalem. (Tableau de Berchère.)

à huit pans, chaque pan orné de sept arcades terminées en ogive; au-dessus de ce premier ordre d'architecture, un toit en terrasse d'où part tout un autre ordre d'arcades plus rétrécies, terminées par un dôme gracieux couvert en cuivre autrefois doré. Les murs de la mosquée sont revêtus d'émail bleu; à droite et à gauche s'étendent de larges parois terminées par de légères colonnades moresques correspondant aux huit portes de la mosquée. Au delà de ces arches, détachées de tout autre édifice, les plates-formes (sur lesquelles s'élevait le Temple de Salomon) continuent et se terminent, l'une à la partie nord de la ville, l'autre aux murs du côté du midi. »

Si la mosquée d'Omar est pour les artistes le monument le plus intéressant de Jérusalem, c'est naturellement le Saint-Sépulcre qui attire tout d'abord l'attention des chrétiens qui visitent la terre sainte. L'édifice dans lequel il est renfermé est lui-même un assez curieux spécimen de l'architecture religieuse : les constructions ne sont pas toutes du même style, et on voit qu'elles ont été élevées à différentes époques.

La façade du Saint-Sépulcre offre une disposition irrégulière et porte les caractères de l'architecture du douzième siècle. Elle devait présenter trois portes encadrées dans deux clochers, mais cette idée n'a pas été réalisée ; on voit, au rez-de-chaussée, deux baies ogivales surmontées de deux fenêtres également ogivales, qui forment le premier étage. A gauche est un clocher inachevé dont la base est rectangulaire. En entrant, on voit tout d'abord un rectangle de marbre rouge de deux mètres sur cinquante centimètres ; cette tablette recouvre la *pierre de l'Onction* où le corps de Jésus-Christ a été parfumé par les saintes femmes. Une pierre circulaire placée près de là indique l'endroit où se tenait la Vierge pendant l'embaumement du corps.

On entre ensuite dans la rotonde, qui est entourée de piliers massifs formant une galerie de dix-huit arcades, et surmontée d'un dôme très délabré. C'est là qu'est le tombeau du Christ, qui forme un petit édifice isolé du reste de l'église : il est de forme pentagonale et revêtu de marbre blanc et jaune. Une petite porte mène à un vestibule appelé la *chapelle de l'Ange*, parce qu'il est à l'endroit où l'ange annonça la résurrection aux saintes femmes ; on voit là une pierre carrée qui passe pour avoir recouvert le tombeau primitif. Une autre porte très basse montre une petite chapelle, de deux mètres carrés, également revêtue de marbre. Quarante-deux lampes d'or et d'argent ornent ce sanctuaire.

Les murailles de Jérusalem, bâties en pierres de taille et flanquées de tours, ont été élevées en 1543 par Soliman le Magnifique. Elles sont fort dégradées et peu redoutables au point de vue militaire; leur aspect pittoresque fait le sujet d'un tableau de Berchère (fig. 447).

Bethléem est une petite ville qui n'est pas seulement intéressante par ses souvenirs : elle a un monument des premiers siècles du christianisme,

l'église de la Nativité qui fut commencée par Hélène et Constantin, mais dont beaucoup de parties sont postérieures. Outre ses belles mosaïques bysantines à fond d'or, ce monument offre un grand intérêt pour les pèlerins, qui s'agenouillent devant la Grotte de la Nativité, bâtie sur l'emplacement de l'étable et de la crèche. La grotte est entièrement revêtue de marbre et une étoile d'argent indique le lieu où Jésus est venu au monde.



Fig. 448. — L'Arabie.

L'Arabie. — Au sud de la Turquie d'Asie, l'Arabie forme une vaste contrée sablonneuse, bordée à l'ouest par la mer Rouge, à l'est par le golfe Persique et la mer des Indes; c'est le pays le plus aride de l'univers. « Qu'on se figure, dit Buffon, un pays sans verdure et sans eau, un soleil brûlant, un ciel toujours sec, des plaines sablonneuses, des montagnes plus arides, sur lesquelles l'œil s'étend et le regard se perd, sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet vivant; une terre morte, et, pour ainsi dire, écorchée par les vents, laquelle ne présente que des ossements, des cailloux jonchés, des rochers debout ou renversés, un désert entièrement découvert, où le voyageur n'a jamais respiré sous l'ombrage, où rien ne l'accompagne, rien ne lui rappelle la nature vivante. »

L'Arabie apparaît sur une médaille antique sous les traits d'une femme qui tient dans sa main droite une branche de l'arbre à encens, et dans sa gauche une corne d'antilope ; un chameau marche à ses côtés (fig. 448).

Les siècles n'ont pas eu d'action sur les populations qui l'habitent: telles elles étaient à l'aurore de l'histoire, telles elles se montrent à nous lorsque nous nous risquons chez elles.

Abd-el-Kader nous fait des Arabes le tableau suivant :

« Les Arabes viennent de Sem, fils de Noé; c'est la nation nomade; ce sont les hommes qui se servent de tentes pour leur habitation, de chevaux pour leur monture, et de troupeaux pour le commerce. Les bestiaux constituent leurs richesses; ils se nourrissent de leur lait, font des vêtements et des meubles de leurs peaux et de leur poil, et leur font porter les fardeaux. »

L'Arabie renferme peu de villes importantes.

La Mecque (45,000 hab.), la cité sainte, où le prophète a vu le jour, s'élève au milieu d'une vallée rocheuse sur un sol aride et privé d'eau. La grande mosquée de La Mecque est le premier temple de l'islamisme; elle renferme la Kâaba, édifice sacré, dont le type existait dans le ciel avant la création de l'homme, mais dont la conformation ne sera que

bien imparfaitement connue, tant que les photographes et les dessinateurs n'auront pas la faculté de s'installer ou tout au moins de circuler dans le pays. La Mecque attire chaque année 100 ou 200,000 pèlerins qui arrivent par les caravanes.

Médine (20,000 hab.), autre ville sainte, possède le tombeau du prophète et plusieurs mosquées. *Aden* (50,000 hab.), point de relâche des vaisseaux qui se rendent aux Indes, appartient aux Anglais, *Moka*, ville en décadence, *Mascate*, port fréquenté et capitale d'un État indépendant, *Derreyeh*, au centre de l'Arabie, sont les villes les plus importantes à signaler dans cette immense presqu'île.

La presqu'île du Sinaï, qui touche à l'isthme de Suez, est la seule partie de l'Arabie qui ait été quelquefois visitée par les artistes. Un tableau de Pasini, reproduit fig. 449, peut nous donner une idée de l'âpreté sauvage de ces contrées. Ce pays, dès les premiers temps du christianisme, fut peuplé d'anachorètes et devint un centre très fréquenté de pèlerinages. Une quantité innombrable d'inscriptions atteste l'importance de la foule qui venait visiter les lieux où Moïse avait reçu la loi. Des couvents, une ville même, dont on trouve encore des traces, purent s'établir. Comme les Bédouins étaient de redoutables voisins pour les religieux, l'empereur Justinien fit construire, au sixième siècle, le couvent Sainte-Catherine, couvent-forteresse capable de résister à tout projet d'intimidation. L'asile protecteur absorba bientôt les autres monastères et finit par rester seul. C'est une vaste construction, entourée d'une haute muraille flanquée de tours. Théophile Gautier décrit ainsi la contrée qui l'entoure : « On eut bientôt atteint en marchant sur le sable du désert, qui devient rose le matin et le soir, sous le premier et le dernier rayon du soleil, *Aïn Moussa*, les cinq fontaines de Moïse, la seule eau potable de la péninsule Sinaïtique, et l'on s'enfonça dans l'immensité aride, traversant des espaces de poussière plus fine que le grès pilé, longeant le bord de la mer ou s'engageant dans ces longues vallées étroites que les Arabes appellent *wadis*, et qui ressemblent à des corridors creusés dans le roc par la violence des torrents d'hiver. Les montagnes de ce système, par une disposition géologique assez rare, forment des chaînes parallèles qui se rapprochent et se renouent à l'une de leurs extrémités. La proximité les dépouille des voiles d'azur dont l'éloignement les revêtait. Elles prennent, quand on est tout près, des teintes extravagantes et hors de toute vraisemblance, des grandes veines de rouge, de jaune vif, de vert Véronèse, de violet d'évêque, de blanc d'argent qui n'est pas de la neige comme on pourrait le croire, zébrant bizarrement leurs flancs décharnés. Ces montagnes ont vraiment l'air d'être tombées comme des aérolithes d'une ancienne planète brisée en éclats. »

Cette contrée désolée a pourtant vu surgir dans une de ses vallées les

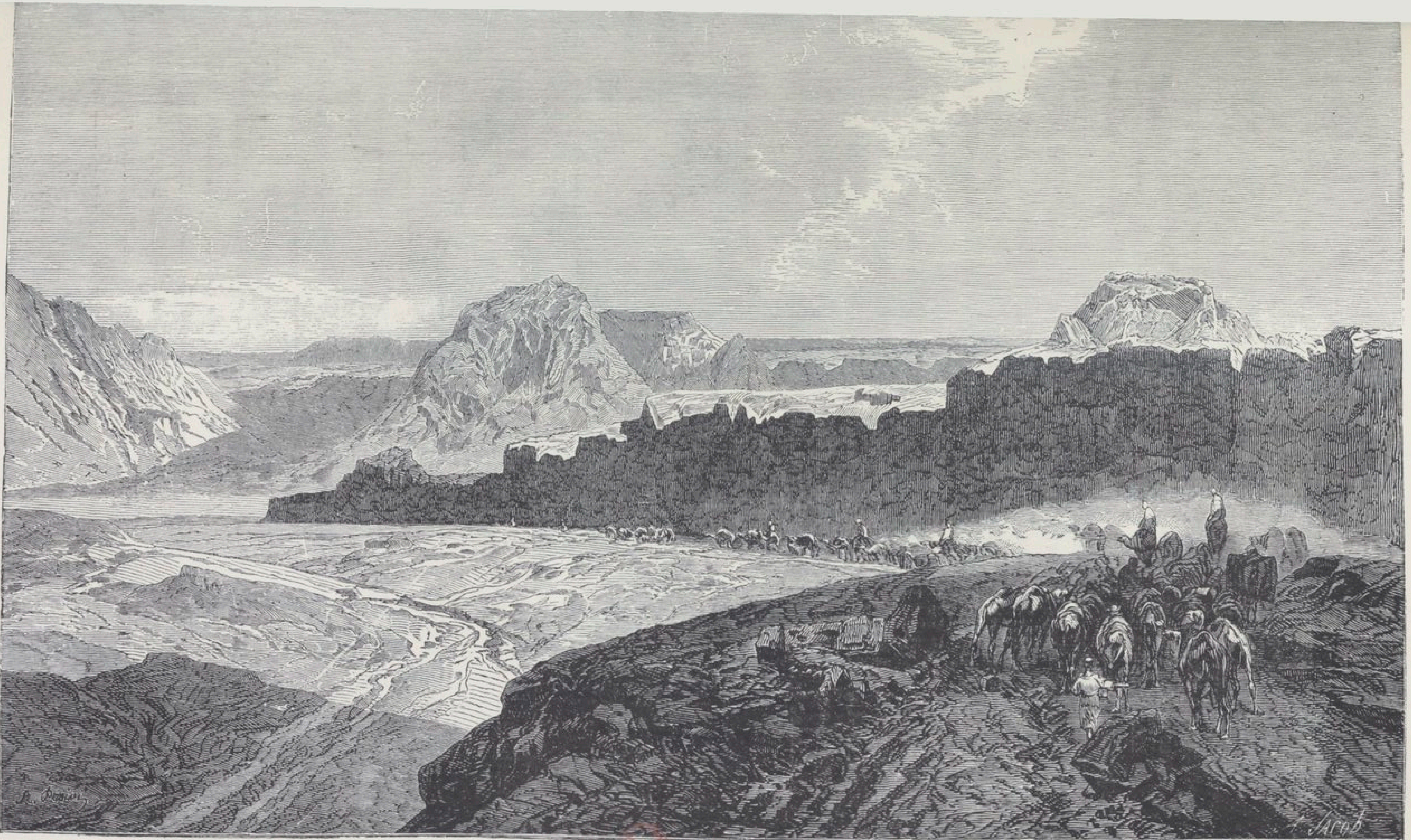
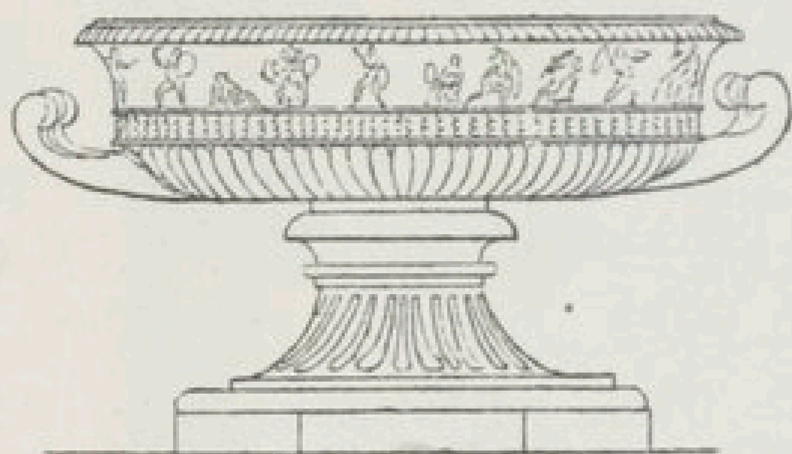


Fig. 449. — Vue du mont Sinaï, d'après un tableau de Pasini.

plus arides, une ville autrefois florissante. *Pétra* était dans l'antiquité une station importante, dont les débris abandonnés étonnent le voyageur. Que l'on s'imagine une gorge étroite, tortueuse, parcourue par un ruisseau et bordée de hauteurs rocheuses presque toujours à pic. Dans la roche s'enfoncent des grottes sépulcrales répandues à profusion ; sur les rares plates-formes qui se montrent quelquefois on aperçoit des ruines de monuments romains. A l'endroit le plus rétréci de la gorge un pont passe par-dessus le torrent à une hauteur de trente mètres. Ce pont est orné de pilastres et possède des niches où il devait y avoir primitivement des statues. Dans le ravin on retrouve les traces d'un chemin dallé. Au fond de la gorge se dresse un beau temple taillé dans le roc. A cet endroit la vallée tourne brusquement vers le nord en s'élargissant un peu. Les restes d'un théâtre, d'un arc de triomphe, et des débris épars sur une plate-forme qu'on croit avoir été le forum, indiquent l'endroit qui fut le centre de la ville. Toutes les montagnes voisines sont couvertes d'excavations, dont quelques-unes ornées de colonnes. Beaucoup de ces grottes doivent avoir été habitées, car la gorge étroite de Petra ne laissait que peu de place pour élever des habitations de plain-pied, et on sait que dans les temps primitifs une population troglodyte habitait ces lieux.

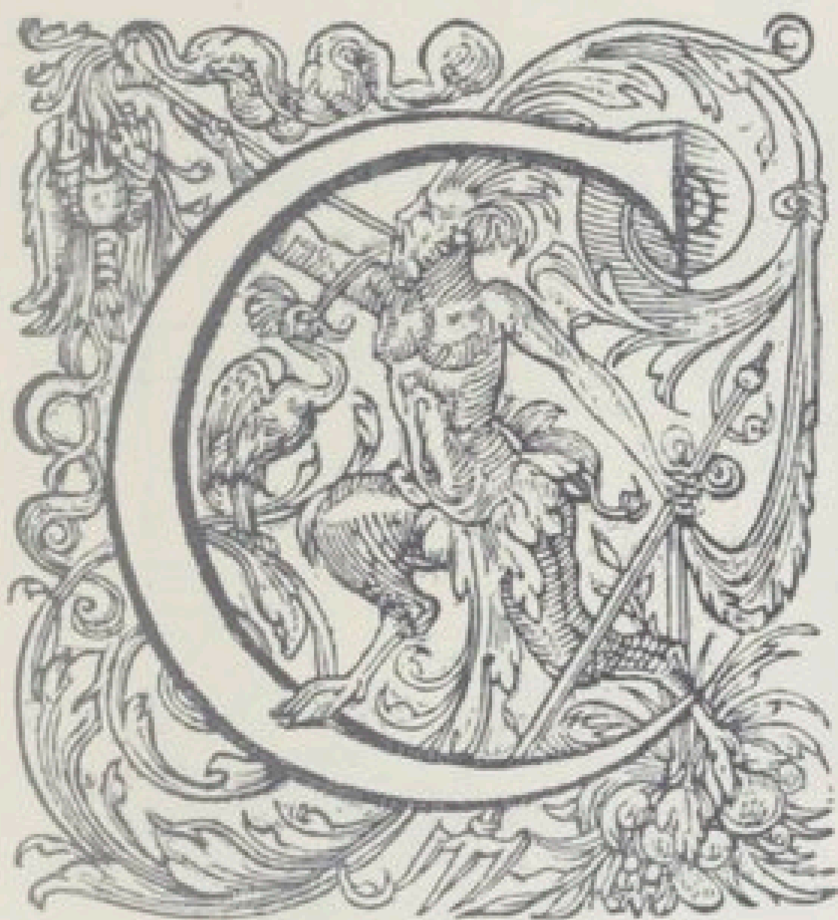


EUROPE

CHAPITRE PREMIER

NOTIONS GÉNÉRALES.

Configuration de l'Europe. — Marche des arts.



onfiguration de l'Europe. — L'Europe, la plus petite des cinq parties du monde, est fort irrégulière dans sa forme et présente un grand nombre d'îles et de presqu'îles. On peut la diviser en deux grands versants, l'un incliné vers l'océan Glacial et l'océan Atlantique, l'autre incliné vers la mer Méditerranée et la mer Caspienne. Le puissant massif des Alpes occupe à peu près le centre de l'Europe : la ligne de montagnes dont il est comme le noyau se prolonge du côté de l'ouest par le Jura, les Cévennes et les Pyrénées, du côté de l'est par les Carpathes et les Balkans. Deux chaînes secondaires s'avancent vers le nord en enfermant le Rhin dans une large vallée : ce sont les Vosges et les montagnes de la forêt Noire. L'Écosse et la Norwège sont aussi pourvues de montagnes, mais celles-ci ne se rattachent pas au massif central, dont elles sont séparées par la mer et par de vastes plaines. Le midi de l'Europe est beaucoup plus chargé de montagnes que la partie septentrionale. Les chaînes qui sillonnent l'Espagne se relient par plusieurs points aux Pyrénées. L'Apennin, qui traverse l'Italie dans toute sa longueur, n'est qu'un rameau des Alpes, auxquelles

se rattachent également, mais dans leur partie orientale, les montagnes qui hérissent la Turquie d'Europe et la Grèce. Les monts Ourals, qui sont d'une élévation très médiocre, séparent l'Europe et l'Asie dans sa partie orientale et septentrionale; le Caucase, qui s'étend de la mer Noire à la mer Caspienne, se rattache au système montagneux de l'Asie plus qu'à celui de l'Europe.

L'Europe est arrosée par une multitude de fleuves et de rivières. Les principaux sont la Vistule, qui porte ses eaux dans la Baltique, l'Elbe et le Rhin dans la mer du Nord, la Seine dans la Manche, la Loire, la Gironde, le Tage et le Guadalquivir dans l'océan Atlantique, l'Èbre, le Rhône, le Tibre et le Pô dans la Méditerranée, le Danube, le Dniéper et le Don dans la mer Noire, l'Oural et le Volga dans la mer Caspienne.

Sous le rapport politique, l'Europe est divisée en plusieurs États, de dimensions fort inégales et dont les limites ont souvent varié par suite des événements. Comme population, la France, l'Espagne et l'Italie forment ce qu'on appelle les races latines, bien que l'élément celte soit prédominant en France ; les races germaniques occupent la partie centrale, et toute l'Europe orientale est peuplée par des Slaves. Au point de vue religieux, le catholicisme romain domine dans la partie occidentale, le protestantisme dans le nord, et l'Orient presque tout entier observe le rite grec.

Marche des arts. — Deux grands courants, qui répondent aux



Fig. 450. — Le monde romain.

versants opposés du midi et du nord, établissent dans les arts un mouvement en sens différent, dont la limite géographique est assez nettement

tracée. L'art classique de l'antiquité a pris naissance et s'est développé dans les pays qu'arrose la Méditerranée. Bien que la Grèce et l'Italie aient emprunté à l'Orient toute leur industrie, elles ont apporté dans la pratique des arts des méthodes particulières et en ont tellement modifié le principe, qu'il y a là une véritable création. La conquête a répandu chez tous les peuples qui bordent la Méditerranée le style grec et romain, et, bien qu'il y ait entre eux des différences notables, sous le rapport artistique, ces deux peuples ont en architecture un point commun, qui est leur goût également prononcé pour le balancement des lignes et les formes rythmées.

Pour se faire une idée de ce qui constitue le rythme en architecture,

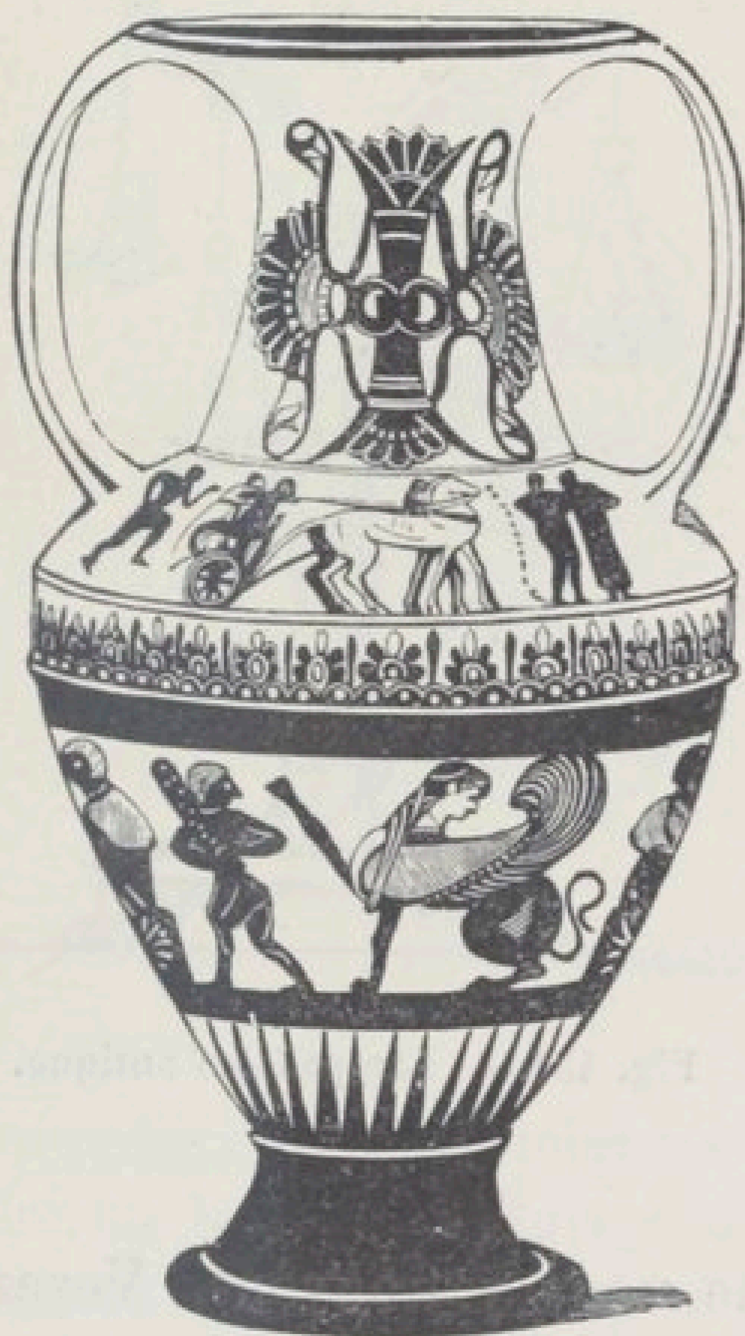


Fig. 451. — Vase de Nicosthène.

il suffit de comparer un monument grec à un monument indou. La décoration du premier, qui est substantielle et significative, laisse aisément deviner la pensée de l'artiste : tout est scandé, mesuré, et on ne peut changer un détail sans altérer aussitôt le caractère de l'ensemble. Dans le second, au contraire, les ornements accumulés forment une énigme indéchiffrable, dans laquelle l'œil du spectateur s'égare aussi bien que sa pensée. Dans les édifices de l'Orient, arabes ou indous, des panneaux entiers sont couverts d'ornements si multipliés qu'ils semblent le texte monumental lui-même. On oublie l'ordonnance pour ne voir que la parure. En Grèce, l'ornement est essentiellement discret,

et sa mission est d'accentuer davantage les parties principales en masquant la limite des grandes divisions.

Le génie grec est avant tout clair et simple : il cherche les divisions nettement établies, les grands partis pris. Il a horreur du fractionnement, de la superposition, du fouillis. Un temple est une formule ou une démonstration, où l'idée générale s'affirme par chacun de ses détails. C'est cette netteté dans l'esprit et ce besoin des formes bien définies, qui ont amené les anciens à donner à l'architecture des lois rationnelles d'après lesquelles ils ont établi les ordres.

La même loi se trouve observée dans les objets usuels, et de là vient le

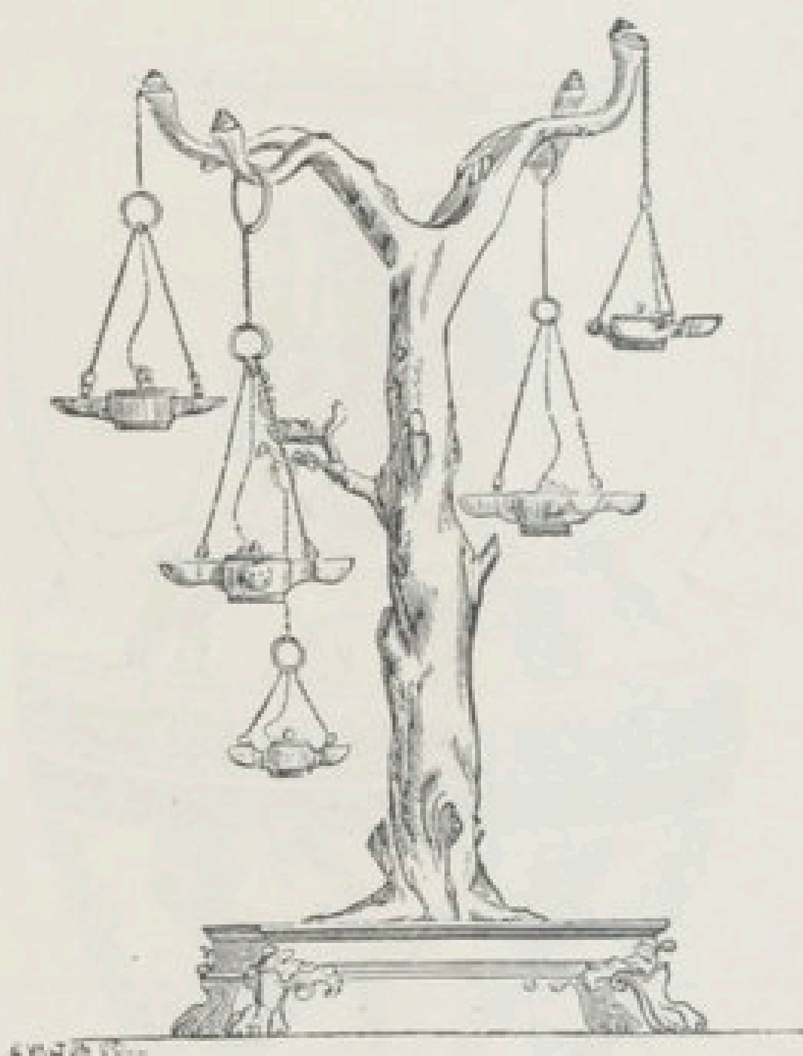


Fig. 452. — Lampadaire antique.

charme singulier que nous y trouvons. Voyez par exemple sur la figure 451 comme toutes les parties de ce vase sont bien pondérées, comme le col a bien une forme qui s'harmonise avec la panse, comme les parties ornées de figures et les parties simplement ornementées constituent un ensemble bien équilibré. Le lampadaire représenté sur la figure 452 affecte la forme d'un tronc d'arbre dégrossi posé sur une plinthe, et cette combinaison rustique produit un objet de l'apparence la plus élégante.

C'est dans la manière d'exprimer la forme humaine que la pensée antique a trouvé sa formule la plus complète. Aussi la sculpture a toujours été l'art de prédilection des anciens. C'est elle qui a exprimé le plus excellemment l'idée du divin. Il ne suffit pas que l'image divine ait les formes d'un bel homme ou d'une belle femme, il faut qu'elle soit l'expression d'une beauté typique.

Phidias disait : « Si nous donnons aux dieux la forme humaine, c'est parce que nous n'en connaissons pas de plus parfaite. » La Grèce, par le génie de ses artistes, a exprimé sur la forme divine une conception qui lui est particulière. Voyez tout d'abord combien cette manière de rendre la divinité est différente de celle des peuples panthéistes de l'Asie. Ici, pour exprimer l'idée de force, on fait une idole à dix bras ; pour rendre la fécondité, on lui mettra plusieurs mamelles, et partout une association monstrueuse de l'homme et de l'animal vous ôte l'idée d'un être intelligent et le remplace par celle d'une force instinctive.

Mais il ne suffisait pas à l'art grec d'avoir conçu le divin sous la forme humaine. Platon enseignait que les idées seules ont une existence réelle et absolue, tandis que les choses perceptibles à nos sens n'en sont que



Fig. 453. — Tête de Cérès, d'après une médaille grecque.

de pâles copies, toujours plus ou moins éloignées du type originel. Pour traduire par le marbre ou le bronze l'image d'un Dieu, le sculpteur grec devait donc dégager le type humain de tout ce qui le rapproche de l'animalité. Ainsi les nègres ont la bouche gonflée comme les singes de leur pays, les Chinois et les Japonais ont les yeux inclinés obliquement comme les chats et une foule d'autres animaux. Le statuaire a dû chercher son type en associant la beauté particulière qu'il trouvait chez différents modèles, pour les relier dans un ensemble qui pût se rapprocher le plus possible de la perfection.

Il y a plus qu'un choix dans l'idée du divin telle que l'a conçu l'art grec : il y a une conception de l'absolu que la science moderne a été obligée de ratifier. Camper établit la perfection de l'espèce humaine d'après l'ouverture de l'angle facial. Cet angle provenant de la rencontre de deux lignes, dont l'une, horizontale, part de la base du crâne pour se rendre aux dents incisives, et l'autre, verticale, va depuis le front jusqu'aux dents, lui a fait conjecturer pourquoi les anciens avaient donné

autant de proéminence aux fronts de leurs dieux. Il a trouvé que la tête de Jupiter, ainsi mesurée, présentait un angle facial de 100°, celle d'Apollon de 90°, tandis que la tête d'un Européen ne présente en moyenne qu'un angle facial de 80°, un nègre un angle facial de 70°, un singe un angle facial de 30°. La conformation de la tête d'un Jupiter ou d'un Apollon ne vient donc pas seulement d'un choix, puisque l'homme n'arrive jamais au même angle facial, mais elle est le résultat d'une théorie tendant à établir la supériorité cérébrale des dieux sur les hommes.

La conception que les Grecs avaient du divin les a empêchés de représenter leurs dieux dans une attitude violente, ou d'exprimer sur leur visage la marque des passions.

Le besoin de régulariser les choses et de leur donner l'apparence de fixité explique pourquoi l'expression du visage a si peu d'importance dans la sculpture. Il explique également pourquoi les acteurs, au lieu



Fig. 454. — Masque tragique.

de montrer au public le jeu de leur physionomie, portaient des masques traduisant tantôt la douleur, tantôt la joie, mais restant invariablement les mêmes, tant que durait la pièce (fig. 453).

Cet art, si éloigné des figures grimaçantes et des allures contournées que les Chinois et les Japonais recherchent tant, est pourtant bien différent de la conception hiératique des peuples de l'Orient primitif. Un roi d'Assyrie ressemble à un autre roi d'Assyrie et si l'on voit quelquefois sur les monuments des types qui accusent une race particulière, ces types ne sont jamais individuels, et deux hommes de la même race sont toujours identiques l'un à l'autre. Les Grecs sont les inventeurs du portrait ; leurs conceptions religieuses répondent à un rêve idéal de leur esprit, mais ils savent, devant la nature vivante, traduire le caractère particulier des formes. C'est là le point capital qui sépare la sculpture grecque des arts orientaux dont elle dérive.

Dans la peinture, la distance qui sépare les Grecs des peuples orientaux est encore plus accusée. Chez les Égyptiens, la peinture n'est jamais

autre chose qu'une teinte uniforme posée à plat sur un personnage dessiné au trait. Les peintures de Pompéi, les plus anciennes que nous connaissions dans l'antiquité classique, ont toujours une ombre et une lumière : elles expriment par conséquent le relief, ce qui est un trait particulier aux races européennes. Toutefois ce relief s'applique uniquement à la figure humaine prise isolément, et jamais à l'ensemble du tableau : ce que nous appelons la perspective aérienne est une concep-



Fig. 455. — Thalie, muse de la Comédie.



Fig. 466. — Érato, muse de la Poésie érotique.

Peintures de Pompéi.

tion de l'art moderne et ne se trouve jamais dans les productions antiques. Quelques peintures pompéiennes représentent, il est vrai, des paysages, mais la dégradation de la lumière et les variations atmosphériques n'y sont nullement observées ; on y voit un caprice de l'imagination, mais non une étude réfléchie de la nature extérieure. Les peintures de Pompéi sont de charmantes décorations, mais rien de plus ; on sent que ceux qui les ont exécutées n'avaient aucune notion de ce que nous entendons aujourd'hui par l'art du tableau.

Un des traits caractéristiques de l'art antique est un goût très accentué pour l'allégorie. La pensée des anciens, qu'elle soit intime ou qu'elle

soit générale, trouve toujours moyen de se traduire sous une forme allégorique. Voici, par exemple, un camée représentant le mariage (fig. 457). L'Amour, tenant son flambeau allumé, conduit vers le lit nuptial les époux qui sont enchaînés et suivis d'un autre Amour chargé de poser sur leur tête une corbeille pleine de fruits, symbole de la fécondité de leur union.

Le christianisme, en donnant à l'esprit humain une direction d'esprit purement mystique, a tué le culte de la forme et l'art emblématique des catacombes s'est développé sous des influences tout à fait contraires aux vieilles habitudes de l'esprit grec. Mais, lorsque sous la Renaissance on revint à l'étude des monuments anciens, la forme humaine redevint le but habituel des efforts des artistes, que leur éducation chrétienne



Fig. 457. — Le mariage (camée antique.)

portait néanmoins vers l'expression des passions de l'âme. De là naquit cette superbe école florentine, si exquise par la pureté des contours et en même temps si expressive dans la tournure des personnages. Alors, comme dans l'antiquité, l'art essentiellement monumental et rarement pittoresque vit plus par les conceptions intérieures de l'esprit que par l'observation raisonnée des phénomènes extérieurs de la nature et traduit plus volontiers l'homme lui-même que le milieu dans lequel il se meut. La Renaissance italienne n'a pas un seul grand paysagiste, et les émotions intimes de la campagne touchent à peine ces esprits peu enclins à la rêverie et toujours en face de leur pensée personnelle.

C'est en suivant un courant tout opposé que l'art s'est manifesté dans l'Europe septentrionale. Son développement, qui n'est pas antérieur au douzième siècle de notre ère, s'est concentré dès le début dans la contrée comprise entre la Seine et le Rhin, et c'est encore là que de nos jours il

a son principal centre d'activité. Il a rayonné ensuite dans plusieurs directions, mais il y a deux points essentiels à observer; d'abord la Russie, qui n'est guère ouverte que depuis un siècle à la civilisation, a été étrangère à ce mouvement et on peut en dire autant de la Pologne,

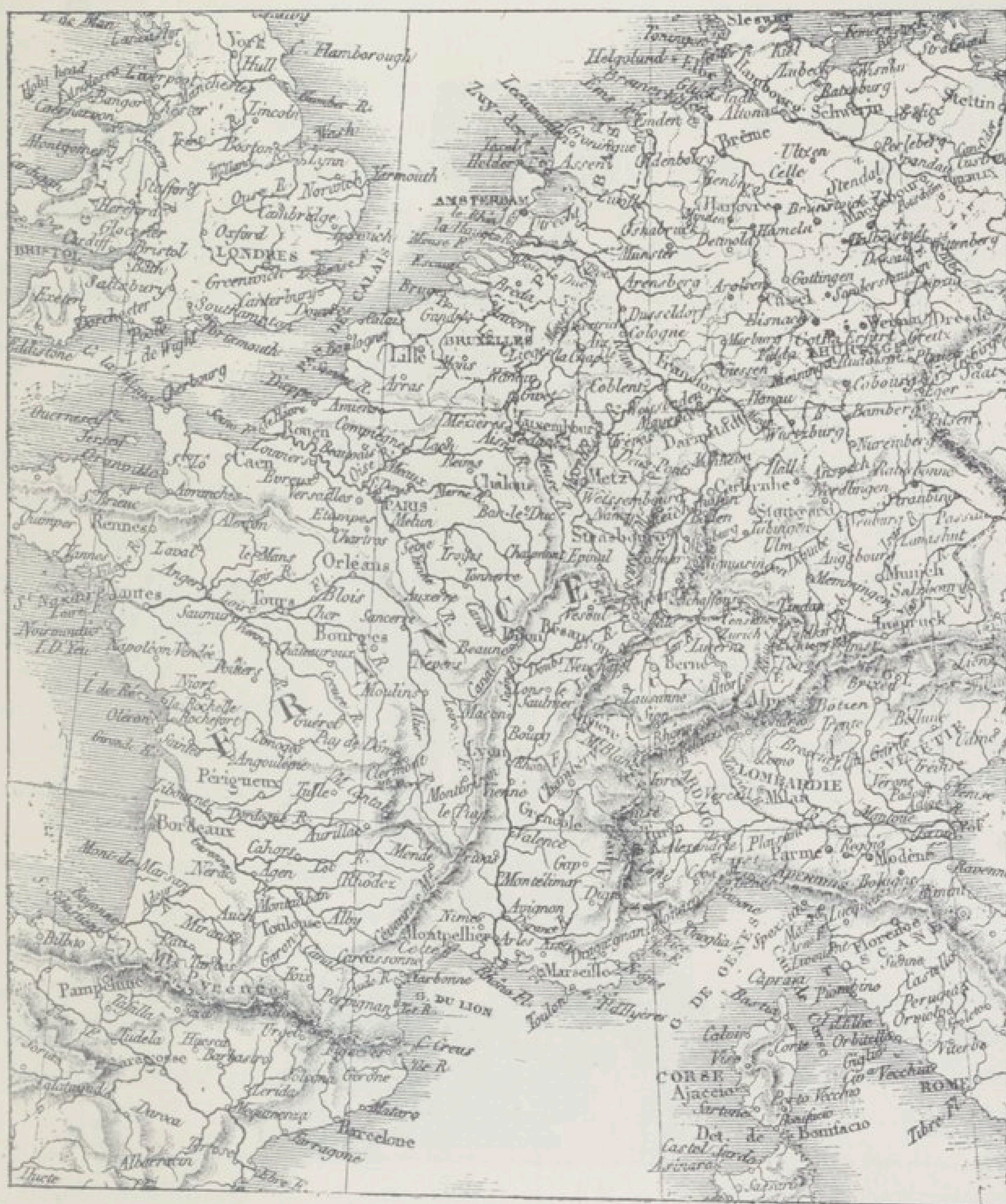


Fig. 458. — Carte pour le développement des arts dans l'Europe septentrionale.

de la Hongrie et de l'Allemagne orientale. Ensuite l'Italie, l'Espagne et la France méridionale, où les traditions romaines étaient très enracinées, n'ont participé que d'une manière indirecte, et presque à contre-cœur, à la direction artistique dont nous allons nous occuper et dont la première manifestation a été l'architecture ogivale.

Cette architecture, dont le nom vient de ce que l'arc en ogive y a remplacé l'arc plein cintre, s'est développée en dehors et en quelque sorte dans un esprit contraire aux vieilles traditions. Les toits à pente inclinée, les clochers qui s'élèvent à des hauteurs démesurées, la préférence donnée partout aux lignes verticales, indiquent une contrée froide



Fig. 459. — Diacre en vermeil repoussé et filigrane.

et pluvieuse, où la neige ne doit pas s'accumuler, où les eaux doivent trouver un écoulement facile : les constructeurs sont uniquement préoccupés des rapports de l'édifice avec le climat, et délaissent résolument les frontons et les grandes lignes symétriques des monuments du Midi.

Le côté ornemental de cette architecture est particulièrement remarquable. La palmette grecque, aussi bien que l'ove, le fer de lance, la

feuille d'acanthe, sont des représentations typiques, représentant non une forme particulière, mais une espèce, et qui se répètent identiques à eux-mêmes sur toute la surface du monument. Dans les contrées qu'arrosent la Seine et le Rhin, le sculpteur ornemaniste procède tout autrement. Il cherche ses modèles dans la flore et la faune des pays qu'il habite et les copie sans se préoccuper du type et en cherchant, au contraire, à rendre l'objet tel qu'il est. Ainsi les animaux courent dans les rinceaux et à travers les frises couvertes de plantes. Mais un lézard ne ressemble pas à un autre lézard, un artichaut à un autre artichaut, un chou à un autre chou ; tout objet copié est reproduit littéralement. Ce réalisme dans la sculpture dura pendant tout le moyen âge, et la laideur, qu'on ne trouve jamais sur les monuments classiques des contrées méditerranéennes, ne rebute aucunement les artistes du Nord, plus soucieux d'exprimer la vie que la beauté.

Le diacre en argent représenté sur la figure 459 est un type de l'orfèvrerie allemande du treizième siècle, et donne bien l'idée des préoccupations des artistes à cette époque. La lourdeur de cette figure est un caractère germanique ; nos cathédrales françaises de Chartres, d'Amiens ou de Reims, sont décorées de figures souvent très élégantes, mais où l'on trouve toujours l'exactitude et la fidélité au modèle qui sont le trait distinctif des races septentrionales. Le choix d'un modèle plus ou moins élégant résulte du caractère particulier de l'artiste, mais il y a un point commun entre tous les peuples dont nous parlons, c'est qu'ils sont moins que les peuples du Midi portés à chercher une beauté idéale et absolue, et qu'ils sont plus portés à exprimer la vie et les réalités pittoresques.

La France, par sa situation géographique, appartient à la fois au nord et au midi, et il en résulte dans l'art un antagonisme de principes qui est particulier à notre pays et dont l'analogie ne se trouve pas ailleurs. Nos gouvernements, depuis Louis XII et François Ier, ont toujours eu les regards tournés vers l'Italie, et les tendances méridionales sont celles qu'ils ont surtout encouragées. De là, la fondation des académies, qui se sont toujours attachées aux principes de l'école italienne, et dont l'enseignement tend à peu près exclusivement à former des artistes capables de décorer les monuments. Cependant les sympathies du public sont plus ordinairement portées dans une autre direction, et tandis que nos rois envoyaient à Rome leurs protégés, notre public, dans lequel domine l'élément septentrional, se passionnait pour des artistes indépendants, ou se rattachant aux doctrines naturalistes qui dominent dans les écoles des Pays-Bas.

Le mélange des deux tendances, qui est le caractère propre à l'école française, est très nettement déterminé dans les ouvrages de quelques-uns de nos artistes, dans les paysages de Claude Lorrain, par exemple.

Par la conscience avec laquelle il observe la nature dans ses effets atmosphériques, il se rattache aux écoles du Nord, tandis qu'il est complétement méridional par le goût et l'arrangement du site. Là où Ruysdael aurait mis une chaumière, il a dressé les colonnes d'un

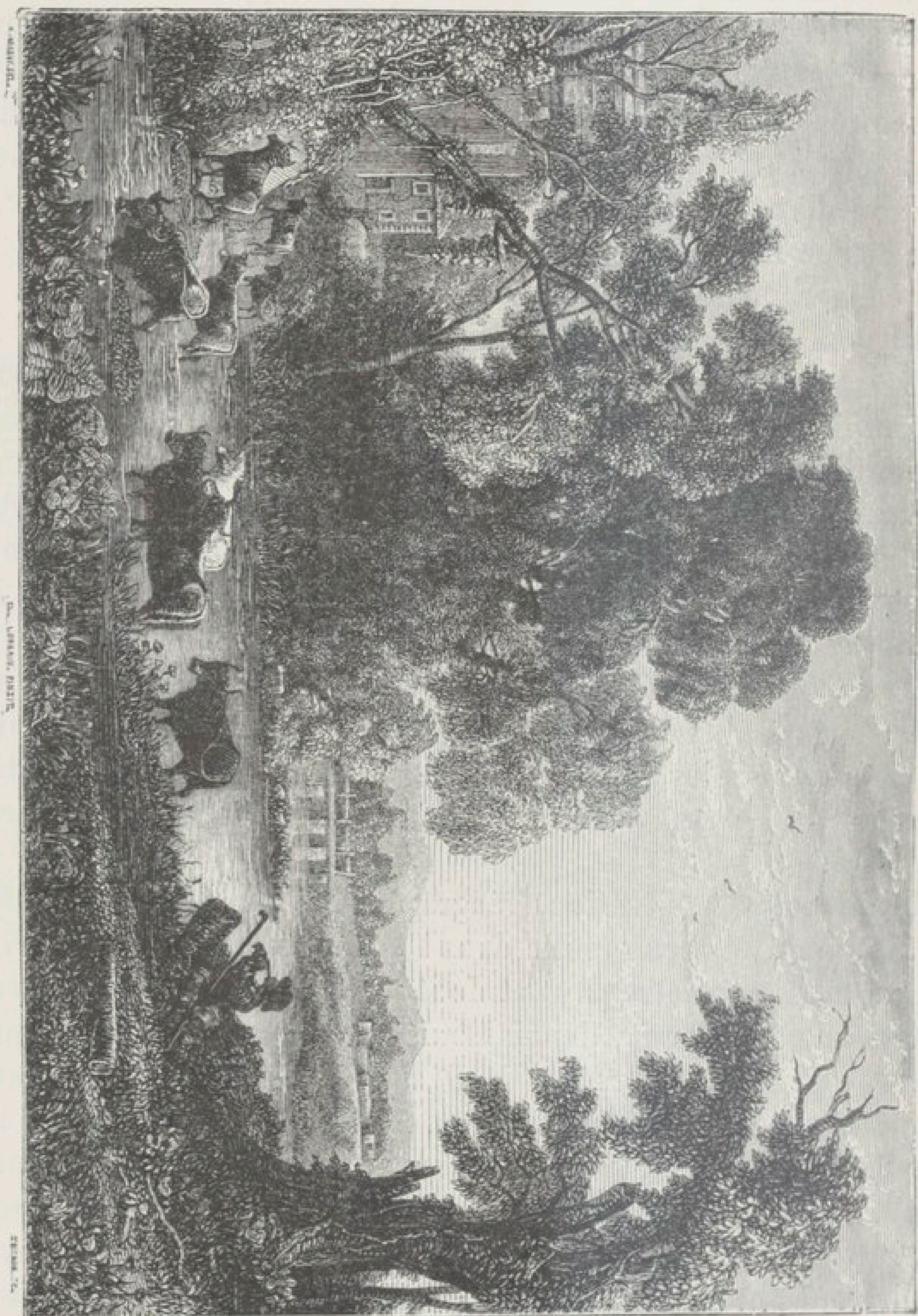


Fig. 460. — Le Gué. (Paysage de Claude Lorrain.)

temple, là où Van Goyen aurait placé des cabanes délabrées, disséminées au bord d'une rivière, il a élevé des palais et des colonnades s'alignant sur des quais imaginaires, mais il est, comme Albert Cuyp et Van der Meer, un amant passionné des vapeurs lumineuses et des profondeurs insondables de l'horizon.

La statuaire, qui est un art essentiellement monumental, n'a jamais eu dans le nord autant d'importance que dans le midi, et c'est peut-être parce que la France appartient au midi autant qu'au nord, qu'elle a pris dans ce pays un aussi grand développement. Seulement ce déve-



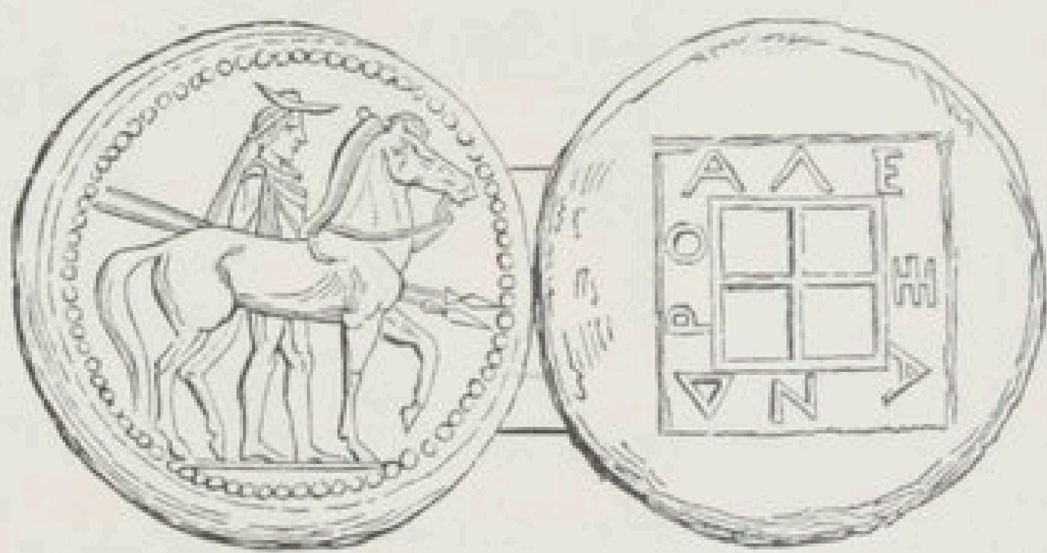
Fig. 461. — Buste d'enfant par Houdon.

loppement s'est manifesté à la fois dans deux tendances opposées, dont on trouve la trace dans toutes les périodes de notre histoire artistique. Pour n'en citer qu'un exemple, tandis que Chaudet et les autres statuaires contemporains de David, suivaient le mouvement imprimé par ce peintre dans le sens de la Grèce et de Rome, Houdon, avec non moins

de talent et plus de spontanéité, faisait de la sculpture réaliste et pittoresque (fig. 461).

Un antagonisme analogue, mais beaucoup plus accentué, s'est toujours produit chez nous dans la peinture. Aux débuts de notre école, les Clouets et tous les maîtres auxquels nous devons les portraits si fins qu'on voit dans nos galeries, rendent avec une sincérité exquise les formes que leur présente la nature, mais sans se préoccuper aucunement de l'élément décoratif. Au contraire l'école de Fontainebleau se fonde sous l'influence de nos rois, et fait prédominer chez nous le goût du style italien. Le même phénomène se produit au dix-septième et au dix-huitième siècle. Tandis que la cour ne connaît que Lebrun, Mignard et Boucher, le réalisme se formule avec Lenain, Greuze, Chardin, Vernet, etc.

Toutefois l'art naturaliste a eu son principal foyer dans les Pays-Bas pendant tout le dix-septième siècle, et les Hollandais sont les premiers qui se soient avisés de montrer la vie intime du village et l'intimité de la campagne. L'Angleterre a eu au commencement de ce siècle une influence décisive avec Turner et surtout Constable qu'on peut regarder comme le père du paysage contemporain. Aujourd'hui l'antagonisme dont nous avons parlé subsiste plus que jamais en France, et c'est à nos expositions que la lutte est la plus vive. Chaque année, les traditions académiques de l'idéalisme méridional se trouvent à nos salons annuels aux prises avec les efforts du réalisme envahissant.



Monnaie macédonienne (Alexandre Ier).

CHAPITRE II

LA TURQUIE

Limites. — La population. — L'art byzantin. — La Thrace. — La Macédoine. — L'Albanie. — La Bosnie et l'Herzégovine. — Le Monténégro. — La Servie. — La Bulgarie. — La Roumanie.



imites. — Les limites de la Turquie d'Europe ont subi tant de variations par sa politique ; elles sont si peu déterminées quant à présent, si exposées à des contestations à venir, qu'il est impossible de les fixer d'une manière positive. Nous examinerons donc la contrée qu'on est habitué à appeler Turquie, et les races diverses qui s'y croisent de toutes parts, sans nous occuper des revendications de nationalités, ou des occupations étrangères qui tendent tous les jours à modifier la carte, et nous étudierons le pays comme s'il était dans une situation régulière.

La géographie physique de la Turquie est encore peu connue. « De vastes régions de la presqu'île thraco-hellénique sont encore aussi peu connues que l'Afrique centrale, écrit E. Reclus. Il y a quelques années à peine, le voyageur Kanitz constatait la non-existence de rivières, de collines et de montagnes fantastiques, dessinées au hasard par les cartographes près de Viddin, dans le voisinage immédiat du Danube. Par contre, il signalait dans les divers districts de la Bulgarie centrale de trois à quatre fois plus de villages que n'en indiquaient jusqu'alors les cartes les plus détaillées. Un autre savant, le Français Lejean, reconnaissait qu'un prétendu défilé, passant à travers l'épaisseur des Balkans, est un simple mythe. Depuis, des géodosiens russes, chargés de continuer la mesure d'un arc de méridien à travers toute la péninsule, trou-

vaient que la ville fréquemment visitée de Sophia est située à près d'une journée de marche de l'endroit qui lui était assigné par les meilleures cartes. De même, leurs mesures établissaient pour tout l'ensemble des Balkans une situation plus septentrionale qu'on ne l'admettait jusqu'ici.



Fig. 462. — La Turquie d'Europe.

Combien d'erreurs aussi graves ne faudra-t-il pas rectifier dans les montagnes du Pinde et sur les plateaux de l'Albanie, où jusqu'à maintenant un si petit nombre d'hommes de science se sont hasardés. »

La population. — Ce qui donne à la Turquie d'Europe une physionomie toute particulière, c'est la composition hétérogène de ses habi-

tants. Chaque relief particulier de terrain a favorisé l'établissement d'une population spéciale, complètement différente de ses voisins. De là, une variété de costumes, de caractères aussi multipliés, aussi confusément distribués que les sites où ils sont répartis et qui leur font une sorte de cadre naturel. Ce ne sont pas seulement des tribus qui se heurtent, se juxtaposent ou se repoussent avec toute l'énergie qu'enfantent des traditions diverses, ce sont des peuples, ce sont des races ayant des aspirations ou des tendances ethnologiques entièrement différentes. Toutes ces oppositions, accentuées encore par l'état primitif de la civilisation où elles se produisent, donnent à la population un aspect bizarre et très varié qui frappe vivement les touristes.

« Le Turc, dit le *Guide en Orient*, est généralement de taille moyenne ;



Fig. 463. — Habitant des Balkans.

le nez aquilin, la proéminence des os maxillaires et des pommettes sont d'ordinaire les traits caractéristiques de la race. L'habitude que les Turcs contractent de bonne heure de s'asseoir les jambes repliées sous eux leur arque les jambes, sorte d'infirmité qui, ajoutée à la coutume qu'ils ont de porter toujours un système de doubles chaussures, donne à leur démarche une lourdeur facile à remarquer. A côté du type dont nous venons de tracer les principaux traits, on trouve fréquemment dans le peuple, surtout parmi les hommes de peine, des individus dont la taille présente les plus belles proportions, et auxquels l'exercice continuel a donné un développement de force musculaire vraiment prodigieux. On trouve enfin et souvent dans la partie la plus riche de la population des individus qui, encore adolescents, sont déjà parvenus à

un embonpoint extraordinaire. On a tout lieu de croire que cette disposition particulière provient des mélanges successifs du sang ottoman et du sang géorgien, et des modifications que fait subir à ce dernier l'existence spéciale à laquelle sont assujetties les femmes en Turquie. »

Les Turcs ne forment que la minime partie de la population : ils ne sont pas plus nombreux que les Grecs, et le sont beaucoup moins que les Slaves. Les races diverses qui peuplent la Turquie ne sont pas réparties entre les divers États qui vivaient sous l'autorité du sultan et qui aujourd'hui sont indépendantes pour la plupart. Elles sont mêlées un peu partout et on ne trouve guère de province qui soit spécialement affectée à une d'elles. Comme il n'y a jamais eu de recensement sérieux, les



Fig. 464. — Tatars de la Turquie d'Europe. (D'après un dessin de Vierge.)

chiffres qu'on a pu donner jusqu'ici sur le nombre des habitants n'ont aucun caractère positif.

Sous le rapport religieux, on estime généralement que les musulmans comptent à peu près pour un tiers ou même pour un quart de la population totale. Les juifs sont assez nombreux dans les villes, mais il n'y en a pas dans les campagnes. Les chrétiens, qui l'emportent de beaucoup par leur nombre, suivent pour la plupart le rite grec. Il y a peu de catholiques romains et moins encore de protestants. Les grands dignitaires des églises chrétiennes d'Orient remplissent à peu près le même rôle que nos évêques, mais ils portent un costume tout à fait différent (fig. 465).

On sait que la polygamie est admise par le Coran ; néanmoins cet usage est assez rare dans la Turquie d'Europe. Les femmes musulmanes vivent enfermées et leur existence est d'une extrême monotonie ; les friandises, les miroirs, la guitare et les visites qu'elles se rendent les



Fig. 465. — Dignitaires des églises chrétiennes d'Orient. (D'après un dessin de Vierge.)

unes aux autres sont les seuls amusements qui leur sont permis. Elles ne sortent que voilées, et comme elles ne vont jamais dans les réunions où se trouvent les hommes, ce que nous appelons le monde et la société n'existe pas en Turquie.

Trois choses frappent particulièrement l'étranger qui arrive en Turquie, les bazars, les cafés et les bains. Un bazar est une réunion de boutiques.

« La boutique orientale, dit Théophile Gautier, diffère beaucoup de la boutique européenne : c'est une espèce d'alcôve pratiquée dans la muraille et qui se ferme le soir avec des volets qu'on rabat comme des mantelets de sabord ; le marchand, accroupi en tailleur sur un bout de natte ou de tapis de Smyrne, fume nonchalamment son chibouck ou fait défiler dans ses doigts distraits les grains de son comboloio d'un air impassible et détaché, gardant la même pose des heures entières et ayant l'air de se soucier fort peu de la pratique ; les acheteurs se tiennent habituellement en dehors, dans la rue, examinant les marchandises entassées sur la devanture sans la moindre coquetterie mercantile ; l'art de l'étalage, poussé à un si haut degré en France, est entièrement inconnu ou dédaigné en Turquie ; rien ne rappelle, même dans les plus belles rues de Constantinople, les splendides magasins de la rue Vivienne ou du Strand. »

Nous emprunterons encore à l'auteur du *Voyage en Orient* la description d'un café et d'un bain.

« Figurez-vous, dit-il, en parlant d'un café, une salle d'une douzaine de pieds carrés, voûtée et peinte à la chaux, entourée d'une boiserie à hauteur d'homme et d'un divan-banquette recouvert d'une natte de paille. Au milieu, et c'est là le détail le plus élégamment oriental, une fontaine en marbre blanc à trois vasques superposées lance un filet d'eau qui retombe et grésille. Dans un angle flamboie un fourneau à hotte, où le café se fait, tasse par tasse, dans de petites cafetières de cuivre jaune, à mesure que les consommateurs le demandent.

« Aux murailles sont appliquées des étagères chargées de rasoirs, où pendent de jolis petits miroirs de nacre, pareils à des écrans, dans lesquels les pratiques se regardent pour voir si elles sont accommodées à leur gré ; car, en Turquie, tout café est en même temps une boutique de barbier ; et, pendant que je fumais mon chibouck accroupi sur la natte, entre un gros Turc à nez de perroquet et un maigre Persan à nez d'aigle, en face de moi, un jeune Grec, un dandy du Phanar, se faisait cirer la moustache et peindre les sourcils, préalablement régularisés au moyen d'une petite pince.

« Puis vient le bain avec ses linges bleus, blancs, rayés de rose, qui sèchent sur des cordes, ou pendent au plafond comme des drapeaux ; avec ses lits, où fument, boivent du café, prennent des sherbets, où dor-

ment les baigneurs en attendant la fin de la transpiration. Là règne une tranquillité enfantée par le bien-être qui s'accorde on ne peut mieux avec le flegme oriental.

« En Orient, où la propreté du corps est d'obligation religieuse, les bains ont gardé toutes les recherches grecques et romaines : ce sont de grands édifices d'apparence architecturale, avec coupole, dômes, colonnes, qui emploient le marbre, l'albâtre, les brèches de couleur dans leur construction, et sont desservis par une armée de baigneurs, de tellacks, d'étuvistes, rappelant les strigillaires, les malaxeurs et les aliptes de Rome et de Byzance.

« Une grande salle ouvrant sur la rue et fermée par un pan de tapisserie reçoit d'abord le client. — Près de la porte, le maître du bain se tient accroupi entre une caisse renfermant la recette et un bahut où il serre l'argent, les bijoux et autres objets précieux qu'on dépose en entrant et dont il répond. Autour de cette salle, d'une température à peu près égale à celle du dehors, règnent deux espèces de galeries superposées garnies de lits de camp ; une fontaine darde son filet d'eau grésillant sur une double vasque au milieu du pavé de marbre miroitant d'eau. Autour de la fontaine sont rangés quelques pots de basilic, de menthe et autres plantes odoriférantes, dont les Turcs aiment beaucoup le parfum. »


Fig. 466. Saint Jean l'Évangéliste.

L'art byzantin. — L'architecture chrétienne, dont le type en Occident a été la basilique, s'est développée en Orient dans une direction toute différente. Les plus anciennes églises avaient une forme carrée, ronde ou polygonale. Mais le style byzantin qui, dès le sixième siècle de notre ère, domine partout en Orient, est surtout caractérisé par ses coupoles, qui prennent ici la même importance que les clochers dans nos églises.

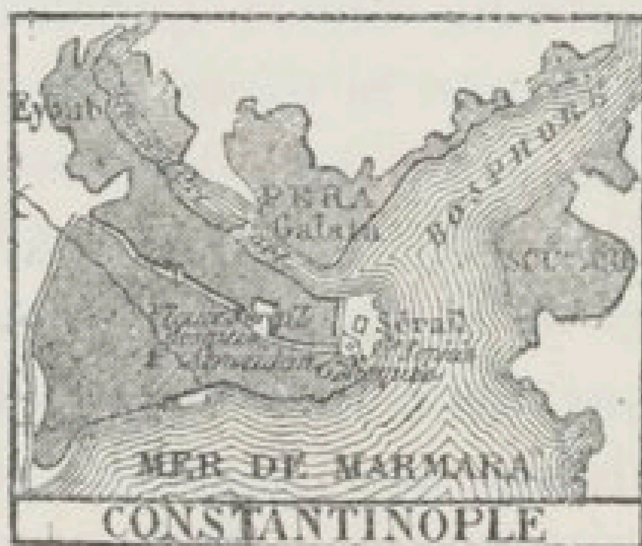
Les nefs byzantines sont ordinairement surmontées de plusieurs coupoles : la principale est au centre de la croix, et elle est plus vaste et plus élevée que les autres, qui se trouvent placées sur les deux transepts, sur la partie antérieure de la nef principale et sur le sanctuaire. Ces coupoles, décorées de peintures ou de mosaïques souvent à fond d'or, sont éclairées par un grand nombre de petites fenêtres qui formen à la base des voûtes comme un cordon lumineux. Elles reposent sur des piliers appelés pendentifs, d'après un système particulier aux architectes byzantins et que les anciens n'ont pas connu.

La sculpture ornementale s'écarte complétement des traditions classiques. Le beau chapiteau corinthien est ébranché, et son élégante cor-

beille prend une forme cubique, mince par le bas, élargie du haut, légèrement renflée, et ornée de feuillages aigus par le contour, mais presque sans saillie. Ces formes nouvelles furent introduites en Occident, et nous les retrouverons dans l'architecture romane. Il en fut de même des moulures, qui devinrent presque lisses, mais chargées de peintures ou de mosaïques. Partout la sculpture s'est effacée au point de ressembler à de la gravure, et la couleur est devenue l'élément prépondérant de l'art décoratif.

Une certaine grandeur d'allure et une absence complète de vie sont les traits distinctifs de la peinture byzantine. Le christianisme des premiers âges s'opposait formellement à l'étude des statues anciennes, considérées comme des idoles, et à l'étude de la nature vivante qui aurait placé sous les yeux de l'artiste et du public cette chair qui était par-dessus tout condamnée et maudite. D'ailleurs, on n'avait pas besoin d'une grande vérité pour le but qu'on se proposait en décorant les églises de peintures : c'était la chose signifiée et non le signe qui préoccupait, et la peinture était un enseignement religieux mis à la portée des fidèles, non un art offert à leur admiration. Aussi la peinture byzantine est souvent emblématique : dans l'église de Saint-Étienne, à Bologne, une peinture grecque montre les quatre Évangelistes avec les têtes de leurs animaux symboliques. Saint Jean l'Évangéliste (fig. 466), drapé en docteur, porte une tête d'aigle entourée du nimbe et des ailes d'or.

La Thrace. — La Thrace, située à l'extrémité de l'Europe, et en regard de l'Asie, est une région poussiéreuse, semée çà et là de terres marécageuses, tenant le milieu entre le désert et le steppe. Peu de souvenirs de l'antiquité classique, un nombre immense de buttes artificielles, monuments funèbres d'une époque inconnue, quelques superbes monuments de la période byzantine, et des villes d'une physionomie bien orientale, voilà ce que l'artiste peut y chercher. Les côtes sont découpées et montueuses : leur aspect est beaucoup plus pittoresque que celui de l'intérieur du pays et il est ravissant sur les rives du Bosphore.



CONSTANTINOPLE

Constantinople (800,000 hab.), capitale de l'empire Ottoman, est peut-être la ville la mieux située de l'univers. C'est par mer que les voyageurs venus de l'Occident y arrivent habituellement. On aperçoit en arrivant le château des Sept-Tours, les vieilles murailles de la ville et l'on découvre les silhouettes des coupoles et des minarets. Sainte-Sophie est pourtant cachée par le monument moderne de l'Université. Le sérail, autrement dit le palais, est situé à la pointe la plus orientale de Stam-

boul. C'est là que se trouvaient l'antique Byzance, l'Acropole et, plus tard, le palais de l'impératrice Placidie. Une superbe résidence fut bâtie par Justinien sur cette pointe; mais le sérail actuel ne date guère que de Mahomet II.

Le sérail est entouré de murailles crénelées flanquées de tours carrées. Voici la description que M. de Lamartine fait des lieux qu'enserrent ces murs : « Le caractère général de cette magnifique demeure n'est ni la grandeur, ni la commodité, ni la magnificence ; ce sont des tentes de bois doré et percées à jour. Cet instinct des beaux sites, des mers éclatantes, des ombrages, des sources, des horizons immenses en-



Fig. 467. — Entrée du Bosphore. (Tableau de Brest.)

cadrés par les cimes de neige des montagnes, est l'instinct prédominant de ce peuple..... Il a placé le palais de ses maîtres, la capitale de sa ville impériale, sur le penchant de la plus belle colline qu'il y ait dans son empire, et peut-être dans le monde entier. Ce palais n'a ni le luxe intérieur, ni les mystérieuses voluptés d'un palais d'Europe ; il n'a que de vastes jardins, où les arbres croissent libres et éternels comme dans une forêt vierge, où les eaux murmurent, où les colombes roucoulent ; des chambres percées de fenêtres nombreuses toujours ouvertes ; des terrasses, planant sur les jardins et sur le mur, et des kiosques grillés où les sultans, assis derrière leurs persiennes, pouvaient jouir à la fois de la solitude et de l'aspect enchanté du Bosphore. »

Une fois la pointe du sérail doublée, on pénètre dans la Corne-d'Or, et Constantinople apparaît dans toute sa splendeur. On a les faubourgs

de la ville à sa droite, à gauche la merveilleuse capitale s'étend au loin. Il est difficile de se faire une idée de la beauté du spectacle que présente la ville.

Le voyageur qui, après avoir admiré le panorama de Constantinople,



Fig. 468. — Une rue à Constantinople. (Tableau de Brest. — Salon de 1876.)

commence à circuler dans la ville, éprouve presque toujours une désillusion en circulant dans ses rues étroites, tortueuses et généralement malpropres. Cependant les maisons turques, souvent pourvues de kiosques élégants, produisent quelquefois un ensemble assez pittoresque dont l'art a su tirer parti (fig. 468).

L'ancienne Byzance a laissé peu d'antiquités ; elles sont réunies sur l'emplacement de l'hippodrome, qui sert aujourd'hui de marché aux chevaux. C'est une vaste place qui longe d'un côté la muraille exté-

rieure de la mosquée du sultan Achmed. Les autres côtés sont bordés de ruines et de bâtiments divers. La pyramide murée, l'obélisque de Théodose et la colonne serpentine se dressent sur cette place.

L'église de Sainte-Sophie, bâtie par l'empereur Justinien, est considérée comme le type le plus complet de l'architecture byzantine. Les anciens temples païens, abandonnés par les chrétiens, furent mis à contribution, et on arracha leurs colonnes de marbre pour décorer le nouvel édifice.

« L'église, dit M. Texier, est bâtie sur un plan carré de 81 mètres de

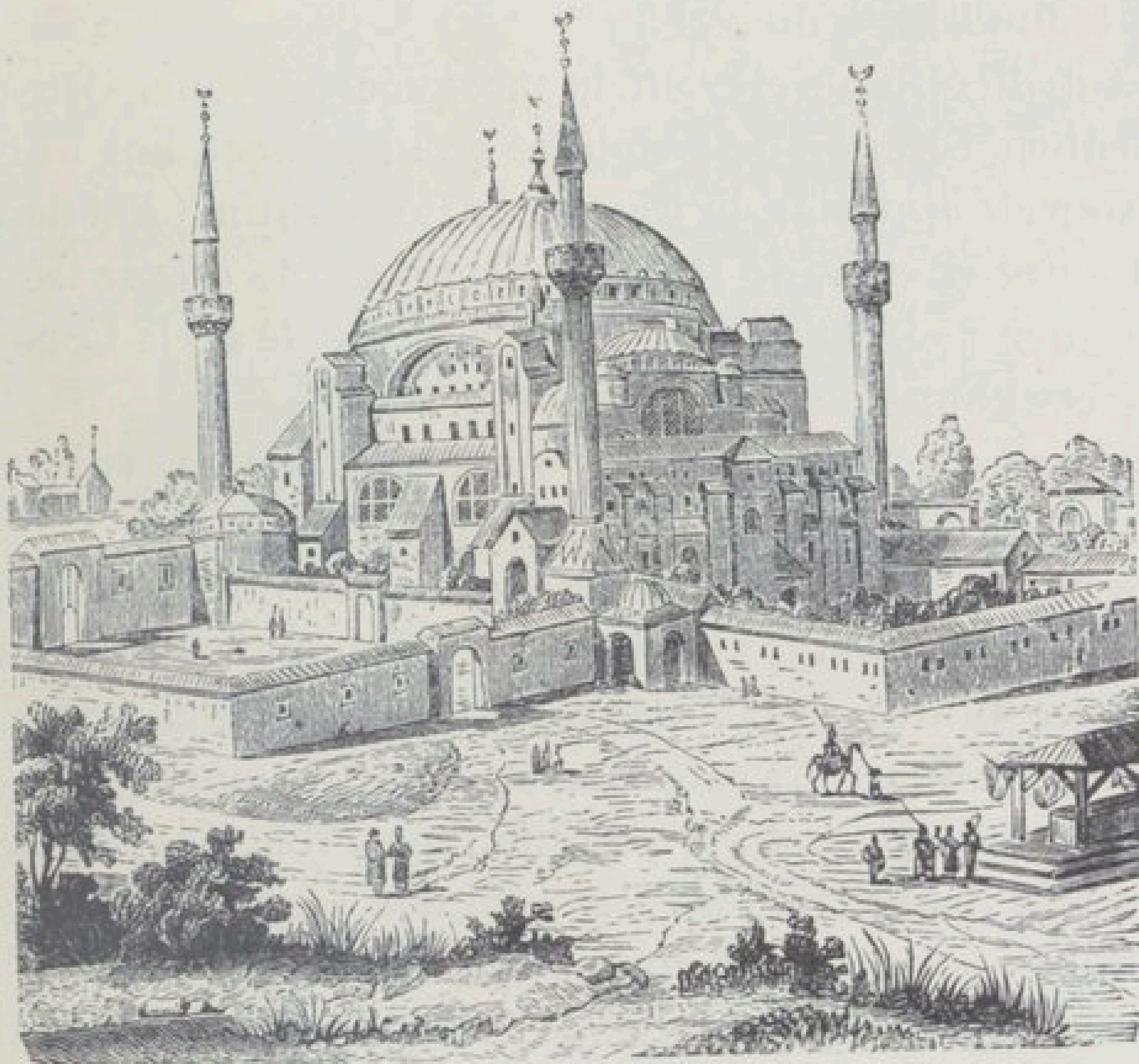


Fig. 469. — L'église de Sainte-Sophie à Constantinople.

long sur 60 mètres de large ; au centre de ce carré s'élève la coupole, dont le diamètre, de 35 mètres, détermine la largeur de la nef; la coupole est supportée par quatre grands arcs qui forment quatre pendentifs; sur les deux axes perpendiculaires à l'axe de la nef s'appuyent deux voûtes hémisphériques qui donnent au plan de la nef une forme ovoïde; chacun de ces deux hémisphères est lui-même pénétré par deux hémisphères plus petits, qui sont soutenus par des colonnes. Cette superposition de coupoles, dont les points d'appui ne sont pas apparents, donne à toute la fabrique un aspect de légèreté inimaginable. »

L'église Sainte-Sophie est aujourd'hui une mosquée; cependant, d'après une tradition turque, elle est appelée à revenir aux chrétiens qui l'ont élevée. Lorsque Mahomet II, après la prise de Constantinople, entra à cheval dans l'église où les fidèles s'étaient réfugiés autour du

prêtre qui disait la messe, le prêtre s'enfuit par une porte percée dans une galerie. La porte se trouva soudainement murée derrière le ministre de Dieu. Le mur tombera de lui-même quand les chrétiens reprendront Constantinople, et le prêtre continuera la messe interrompue.

Le plan primitif de Sainte-Sophie disparaît aujourd'hui sous une agglomération de constructions de toutes sortes qui empêchent de se rendre compte de l'aspect général extérieur du monument. Des boutiques, des écoles, se sont incrustées entre les contre-forts élevés par Amurat III. Au-dessus de cet amas de bâtisses, la grande coupole de Sainte-Sophie, flanquée de ses quatre minarets, se dessine majestueusement sur le fond bleu du ciel.

Sur une autre colline s'élèvent la mosquée de Nouri-Osmanièh et la colonne Brûlée, colonne de porphyre que les incendies ont noircie et qu'on dit avoir été apportée de Rome par Constantin. C'est dans la vallée qui s'étend entre la seconde et la troisième colline que se trouvent, derrière la mosquée de la sultane Validé, bâtie à côté de la Corne-d'Or, les bazars et divers khans de Constantinople.

Le bazar est une des grandes curiosités de la ville. Théophile Gautier en donne la description suivante :

« Chaque rue du Bazar est affectée à une spécialité. Voici les vendeurs de babouches, de pantoufles et de bottines ; rien n'est plus curieux que ces étalages encombrés de chaussures extravagantes à bouts retroussés en toits chinois, à quartiers rabattus, en cuir, en maroquin, en velours, en brocart, piquées, pailletées, passementées, relevées de houppes de cygnes et de soie floche, impossibles pour des pieds européens. Il y en a qui sont cambrées et relevées du bec comme des gondoles vénitiennes ; d'autres désespéreraient Rhodope et Cendrillon par leur mignonne petitesse, et ont plutôt l'air d'étuis à bijoux que de pantoufles vraisemblables ; le jaune, le rouge, le vert, disparaissent sous les cannetilles d'or et d'argent.

« Puis viennent, dans une ruelle spéciale, les trayeurs d'or, ceux qui font ces fils argentés et dorés dont on brode les blagues, les pantoufles, les mouchoirs, les gilets, les dolmans, les vestes; derrière les vitres des montres étincellent sur leurs bobines ces fils brillants qui, plus tard, seront des fleurs, des feuillages, des arabesques. Là se font aussi ces cordonnets, ces nœuds si gracieux, si coquettement enchevêtrés et que notre passementerie ne saurait imiter. Les Turcs les fabriquent à la main en se servant de l'orteil de leur pied nu comme point d'attache.

« Il y a là des joailliers dont les pierreries sont enfermées dans des coffres qu'ils ne quittent pas de l'œil, ou sous des vitrines placées hors de la portée des filous ; dans ces obscures boutiques, assez semblables à des échoppes de savetier, abondent des richesses incroyables. . . . . .



Fig. 470. — Un bazar à Constantinople. (Peinture de Louis Ernest.)

« A midi, le bazar se ferme dédaigneusement, et ces marchands millionnaires se retirent sous leurs kiosques sur la rive du Bosphore, et regardent d'un air courroucé passer les bateaux à vapeur, ces diaboliques inventions franques.

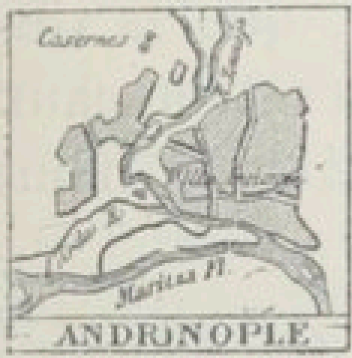
« Les richesses entassées dans ce bazar sont incalculables : là se gardent ces lames de Damas, historiées de lettres arabes, avec lesquelles le sultan Saladin coupait des oreillers de plume au vol, en présence de Richard Cœur de Lion, tranchant une enclume de sa grande épée à deux mains, et qui portent sur le dos autant de crans qu'elles ont abattu de têtes; ces kandjars, dont l'acier terne et bleuâtre perce les cuirasses comme des feuilles de papier, et qui ont pour manche un écrin de pierreries; ces vieux fusils à rouet et à mèche, merveilles de ciselure et d'incrustation ; ces haches d'armes qui ont peut-être servi à Timour, à Gengiskan, à Scanderberg, pour marteler les casques et les crânes, tout l'arsenal féroce et pittoresque de l'antique Islam. Là rayonnent, scintil-



Fig. 471. — Une caïque, croqué par Decamps.

lent et papillonnent, sous un rayon de soleil tombé de la haute voûte, les selles et les housses brodées d'argent et d'or, constellées de soleils de pierreries, de lunes de diamants, d'étoiles de saphirs ; les chanfreins, les mors et les étriers de vermeil, féeriques caparaçons, dont le luxe oriental revêt les nobles coursiers du Nedj, les dignes descendants des Dahis, des Rabrâ, des Haffar et des Naâmah, et autres illustrations équestres de l'ancien turf islamite. »

La Corne-d'Or coupe en deux parties la ville de Constantinople. Il est difficile de se faire une idée de l'animation qui règne sur ce golfe, le port le plus merveilleux et le plus sûr du monde. Plusieurs ponts, dont le plus ancien est le Vieux-pont ou pont de Malmoud, rattache les deux rives. Les vaisseaux de toutes les nations se pressent à l'entrée du port que des barques turques sillonnent en permanence avec rapidité (fig. 471). Au nord-est de la Corne-d'Or, en face la ville proprement dite, ou Stamboul, s'étendent les faubourgs de Galata et de Péra, Top-Hané, les établissements d'artillerie, la fonderie, le quartier turc de Foundouklu, etc.



Andrinople (110,000 hab.), la seconde ville de l'empire Ottoman, est située au confluent de trois rivières dans la partie septentrionale de l'ancienne Thrace. Cette ville, l'ancienne Orestias, devenue la cité d'Adrien, possède plusieurs monuments intéressants. Les mosquées de Selim II, de Bajazet II et d'Amurat Ier, sont les plus remarquables ; on y remarque aussi le palais, dont la construction est due à des architectes persans, et les bazars qui passent pour les plus beaux de la Turquie. *Gallipoli*, que sa situation près des Dardanelles, rend très importante pour le commerce maritime, et *Philippopoli* qui



Fig. 472. — Femmes de Philippopoli. (Dessin de Vierge.)

se rapproche de la Bulgarie et où domine l'élément slave (fig. 472), sont, après les deux villes dont nous avons parlé, les plus commerçantes de la contrée.

La Macédoine. — Entre la Thrace et la Thessalie, on trouve la Macédoine, dont la partie méridionale s'avance dans la Méditerranée et forme la Chalcidique. C'est une contrée généralement stérile qui, pendant longtemps, fut complétement en dehors de la civilisation grecque. Ce fait s'explique par la conformation géographique du pays, que des montagnes réputées inaccessibles séparaient de la Thessalie et de la Grèce propre. La Macédoine n'a pas conservé de monuments importants et les médailles de ses rois sont à peu près le seul témoignage qui nous reste aujourd'hui de sa participation au mouvement artistique de la Grèce.

Pella, lieu de naissance d'Alexandre le Grand, *Edesse* qui possédait

les tombeaux des rois, n'ont pas laissé de ruines. *Pydna*, que la victoire de Paul Émile a rendue célèbre, a gardé quelques tombeaux curieux, découverts par M. Heusey. *Olynthe*, *Potidée*, *Amphipolis*, n'ont



Fig. 473. — L'ancienne Macédoine.

conservé que des débris de leurs antiques murailles. Mais *Therma*, qui n'était sous Alexandre qu'un petit bourg sans importance, est devenue la première ville de la Macédoine : Thessalonique.


Fig. 474.
Philippe V de Macédoine.


Fig. 475.
Persée, roi de Macédoine.

Salonique (70,000 hab.), bâtie dans une situation des plus heureuses qui lui a permis de se relever plusieurs fois d'une ruine presque complète, est actuellement la troisième ville de la Turquie d'Europe, par

son importance. Elle s'élève en amphithéâtre au fond d'un golfe aussi beau que sûr. Sa rade est admirablement abritée. Les conditions de prospérité de cette ville n'avaient échappé ni aux peuples de l'antiquité, ni aux populations commerçantes du moyen âge ; aussi fut-elle prise et reprise plusieurs fois, vendue aux Vénitiens et reprise une dernière fois par les Turcs. Des ruines ou des monuments helléniques, romains, byzantins et vénitiens, rappellent ces différentes dominations. Les murs de la ville reposent sur des constructions cyclopéennes. Près de la porte de Callamarie on voit les restes d'un arc de triomphe élevé en l'honneur de Constantin. Cet arc est situé à l'extrémité Est de la grande rue ; à l'autre bout on aperçoit les ruines d'un autre arc. C'est à côté de cette grande rue que se trouvaient les colonnes corynthiennes connues sous

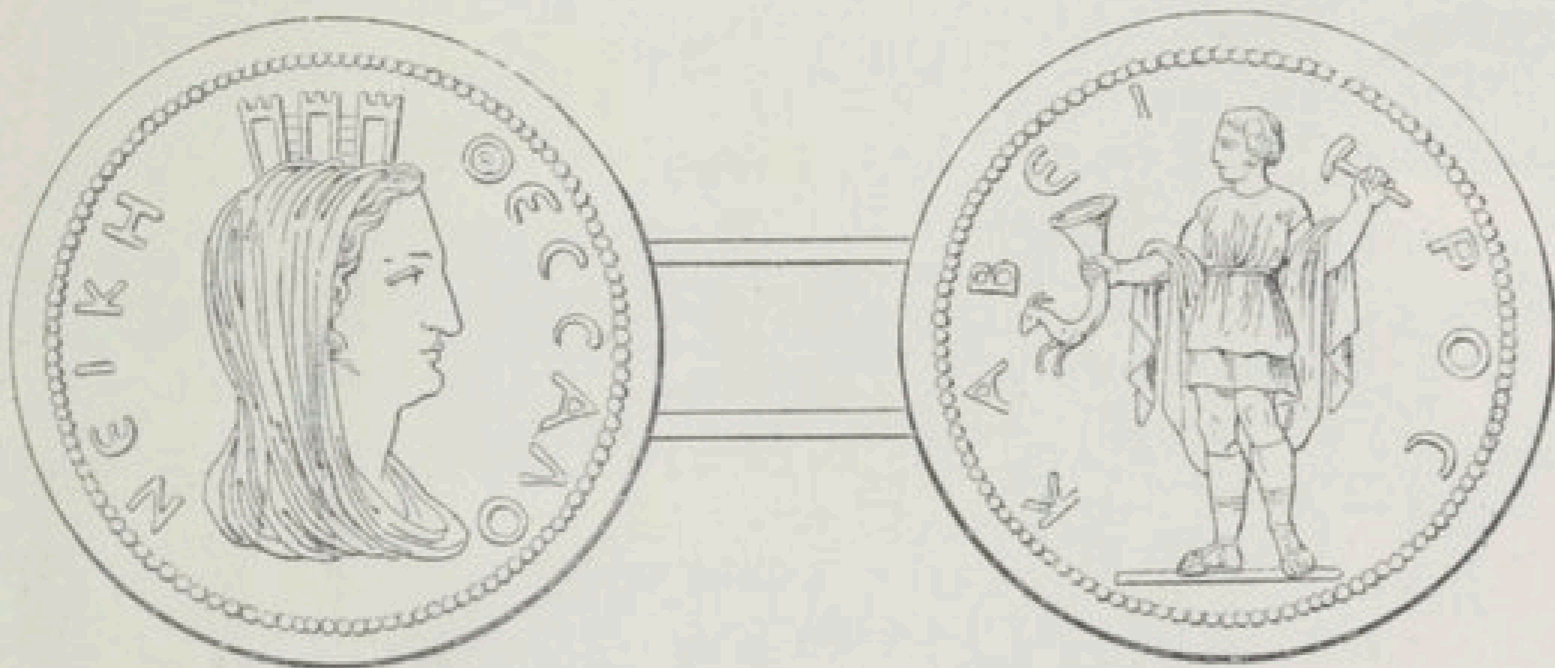


Fig. 476. — Médaille de Thessalonique.

le nom de Propylées de l'Hippodrome, actuellement transportées dans notre musée du Louvre. L'ancienne cathédrale de Thessalonique, convertie maintenant en mosquée n'est qu'une reproduction en plus petit de la Sainte-Sophie de Constantinople et porte le même nom. Les autres monuments religieux offrent tous des détails intéressants.

Pour les souvenirs du moyen âge et des traditions byzantines, le point le plus curieux de la Macédoine est le mont Athos, dans la Chalcidique. Cette montagne compte près de vingt couvents ainsi que de nombreux ermitages contenant une population de 6,000 moines de l'ordre de Saint-Basile. Le costume de ces religieux se compose d'une longue robe brune tombant à plis droits, sur laquelle ils passent un autre vêtement foncé, attaché à la taille par une ceinture à boucle ; de brodequins et d'un haut bonnet couleur marron. Les moines ne se coupent ni la barbe, ni les cheveux.

Ces moines forment une petite république indépendante, où sont restées les croyances ardentes du moyen âge et les pratiques minutieuses du Bas-Empire. C'est une société pétrifiée, qui ne s'inquiète en rien de ce qui se passe en dehors de la montagne sainte, et où chacun



Fig. 477. — Réfectoire de moines grecs. (D'après un dessin de Bida.)

règle sa vie et son travail d'après celui qui l'a précédé. Il y a deux espèces de moines : ceux qui vivent en commun d'après les règles de la communauté, et ceux qui vivent isolément en ermites et reçoivent seulement du couvent le pain et le vin, sans être assujettis à ses habitudes. Des milliers de pèlerins grecs viennent chaque année visiter le mont Athos, et il s'y mêle quelquefois des voyageurs européens. « On y compte, dit M. Didron, vingt grands monastères, qui sont comme autant de petites villes, dix villages, deux cent cinquante cellules isolées, et cent cinquante ermitages. Le plus petit des monastères renferme six églises ou chapelles, et le plus grand trente-trois, en tout deux cent quatre-vingt-huit. Les villages ou skites possèdent deux cent vingt-cinq chapelles et dix églises. Chaque cellule a sa chapelle et chaque ermitage son oratoire. A Karès, la capitale de l'Athos, on voit ce qu'on peut appeler la cathédrale de toute la montagne et ce que les caloyers nomment *prôtaton* (la métropole). Au sommet du pic oriental qui termine la presqu'île, s'élève l'église isolée dédiée à la Métamorphose ou Transfiguration. En somme, on compte sur l'Athos neuf cent trente-cinq églises, chapelles et oratoires. Presque tout cela est peint à fresque et rempli de tableaux. »

D'intéressants souvenirs se rattachent à plusieurs îles voisines de la



Fig. 478. — Monnaie de Lemnos.

Macédoine. Lemnos était le séjour de Vulcain, qui, lorsque son père le précipita du ciel, tomba dans cette île volcanique, où il établit sa forge. C'est là aussi que Philoclète fut abandonné par les Grecs. L'île de Samothrace, où tous les dieux furent conviés aux noces de Cadmus et d'Harmonie, se rattache par ses plus anciennes traditions, à la Phénicie, d'où paraît venir le culte énigmatique des Cabires, qu'on y honorait particulièrement. Thasos, l'île la plus rapprochée de la côte, était surtout célèbre par ses mines d'or, exploitées par les Phéniciens dès la plus haute antiquité.

La Thessalie. — Entre la Macédoine et la Grèce propre, s'étend la Thessalie, dont les Grecs revendiquent aujourd'hui la possession. A ce pays se rattachent les plus anciennes légendes mythologiques. La vallée de Tempé, si vantée par les poètes, est située entre le mont Olympe où les dieux avaient établi leur résidence, et le mont Ossa, où les géants avaient pris position pour les attaquer. La Thessalie nourrissait une race de chevaux renommés, et ses habitants passaient pour d'excellents cavaliers ; c'est dans ce pays qu'ont pris naissance les fables sur les Centaures. C'est aujourd'hui une contrée assez pauvre malgré l'excellence du sol. *Larisse* (28,000 hab.), ancienne capitale des États d'Achille, en est la ville la plus importante. *Pharsale*, où César vainquit Pompée, n'est plus qu'un bourg assez misérable et dépourvu d'antiquités. Les montagnes de la Thessalie sont couvertes de monastères, perchés au sommet des rochers, dans des situations inaccessibles et dans lesquels on ne peut monter généralement qu'à l'aide d'échelles, que les moines retirent à la première alerte. Ce mode de construction, affecté aux couvents chrétiens se retrouve dans plusieurs contrées montagneuses ; il était nécessaire pour résister à l'oppression des musulmans.

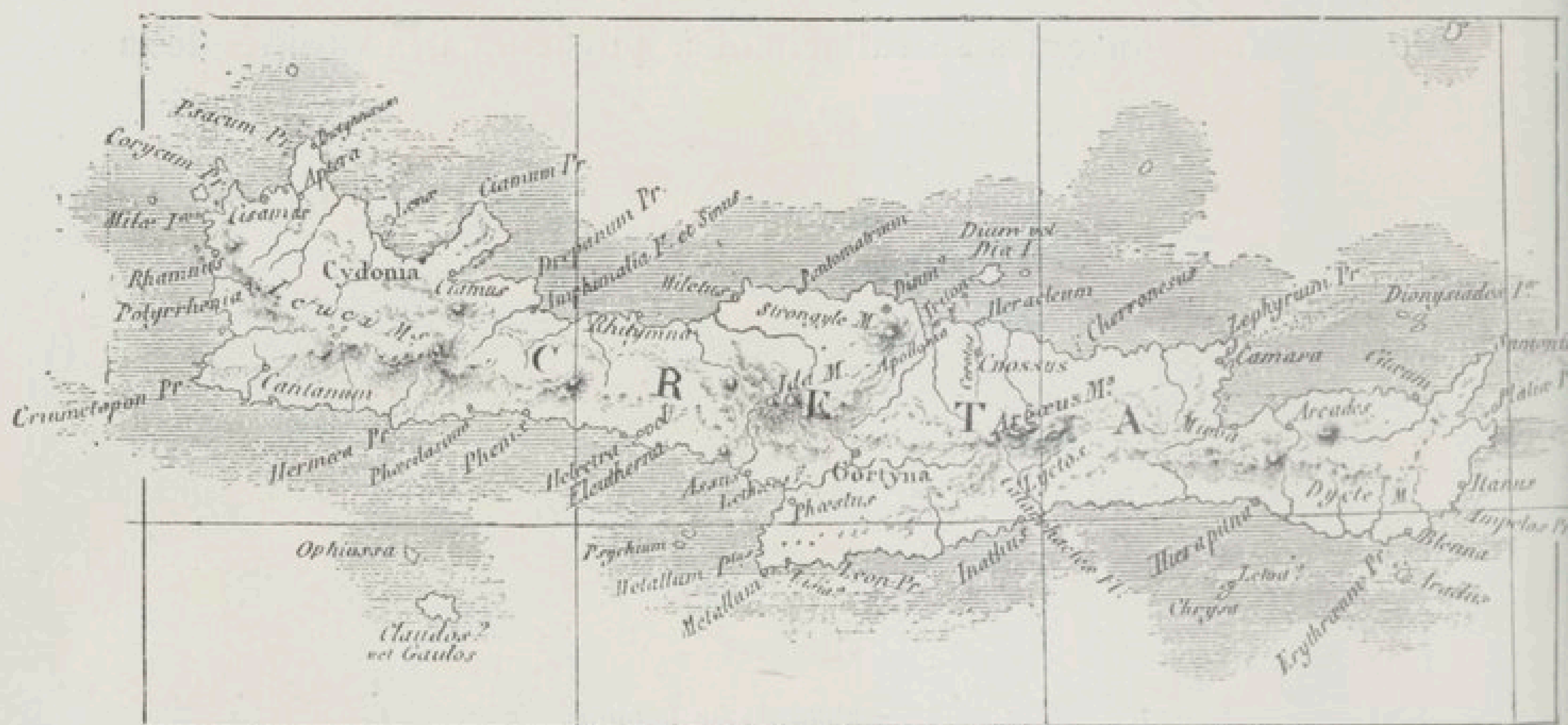


Fig. 479. — L'ancienne Crète.

La Crète. — L'île de Crète, aujourd'hui Candie, appartient à la Turquie, bien qu'elle soit grecque par sa population et par toutes ses traditions. Traversée dans toute sa longueur, par une chaîne de montagnes, dont les principaux groupes forment le mont Ida et le mont Dicté, cette île qui fut autrefois riche, populeuse et bien cultivée, est aujourd'hui dans un état de misère à peu près général et ne possède aucune ville importante. C'est donc uniquement par les souvenirs qui s'y rattachent, qu'elle peut intéresser. Placée à égale distance de l'Europe, de l'Asie et de l'Égypte, la Crète a été le berceau d'une multitude

de fables, qui attestent le génie différent des populations qui l'ont habitée. Ainsi celles qui concernent l'enfance de Jupiter paraissent avoir une origine phrygienne, tandis que l'enlèvement d'Europe se rattache à la Phénicie. On peut voir un souvenir de l'Égypte dans le fameux labyrinthe où fut enfermé le minotaure, et l'histoire d'Ariane et de Thésée est bien conforme à l'esprit grec.



Fig. 480. — Carte de l'ancienne Épire.

L'Albanie. — L'Albanie, dans laquelle nous comprenons l'ancienne Épire, est un pays rocheux et généralement stérile. Selon Strabon, cette contrée a été autrefois très florissante, mais elle était déjà déchue au temps d'Auguste et l'est encore plus aujourd'hui. Des fouilles intéressantes ont été faites récemment sur l'emplacement de l'ancien sanctuaire de Dodone (fig. 481), près duquel était la forêt prophétique. Il était situé près de Janina (25,000 hab.), la seule ville importante que nous ayons à signaler dans l'Albanie.

Les riches Albanais déploient souvent une grande richesse dans leurs

vêtements. Ce costume comprend de grandes guêtres, un gilet et une veste soutachés or et bleu, sur drap blanc, un vêtement de dessus en velours violet et vert, couvert d'un labyrinthe de passementeries dispo-



Fig. 481. — Jupiter de Dodone.

sées avec un goût parfait, et au-dessous, la fustanelle, sorte de jupon bleu qui a une prodigieuse longueur d'étoffe. Mais c'est surtout dans leurs armes qu'on trouve parfois un luxe inouï. Le caractère de ces



Fig. 482. — Albanais.

armes est d'avoir des garnitures en argent repoussé, qu'on trouve dans la ceinture, la cartouchière qui entoure le corps, les pistolets dans leur gaîne, l'étui, l'amorçoir, etc.

La Bulgarie. — Les Bulgares occupent un espace bien autrement considérable que celui que semblent leur accorder les cartes de géogra-

phie ; pour être ethnologiquement dans le vrai, il faudrait au moins tripler cet espace.

« La haute vallée de l'Isker et le bassin de Sofia, dit É. Reclus, peuvent être considérés comme le véritable centre géographique de la Turquie d'Europe. Sofia est précisément le point où convergent, par les passages les plus faciles, le chemin du bas Danube par la vallée de l'Isker, celui de la Serbie par la Morava, ceux de la Thrace et de la Macédoine par la Maritza et le Strymon. Aussi le premier Constantin,



Fig. 483. — Jeunes filles bulgares de Samakoff. (Dessin de Vierge.)

frappé des grands avantages que présentait Sardica, la Sofia de nos jours, se demanda-t-il s'il n'y transférerait pas le siège de son empire. »

Le haut Balkan, avec les forêts qui couronnent ses cimes, ses gais cours d'eau, ses fraîches et riches vallées, présente les plus beaux sites de la Turquie d'Europe. Ce n'est que sur les pentes qui descendent vers le Danube que la campagne devient morne et désolée. A l'est, les collines du Dobroudja arrivent au dernier degré de la stérilité. Ces collines sont du reste peu ou point habitées.

« Les Bulgares, dit le *Guide en Orient*, sont plutôt de taille moyenne que grande, à l'exception des montagnards et surtout dans la Macédoine. Leur tête est moins carrée et souvent moins volumineuse que celle des Serbes, leur figure un peu plus allongée et leur nez souvent aquilin, mais leur type tartare a cédé en général la place au slave. Les Bulgares, maintenant si tranquilles, étaient représentés au moyen âge comme des hordes guerrières et très féroces. Les femmes bulgares sont

en général d'un caractère jovial et gracieux, mais presque toujours elles sont petites et dépourvues de beauté. M. Boué affirme que dans



Fig. 484. — Bulgares des environs de Sophia. (Dessin de Vierge.)

certains cantons de la Macédoine et des Balkans, on peut à peine trou-



Fig. 485. — Paysannes bulgares des environs de Sophia. (Dessin de Vierge.)

ver une figure passable, et que d'ailleurs elles ont des jambes massives, de gros pieds, des gorges volumineuses, des figures basanées sans effet ;

elles ressemblent sous leurs cheveux noirs aux femmes de maint village de la Bohême ou des Carpathes (fig. 483, 484, 485, 486 et 487).



Fig. 486. — Boutiquiers de Sophia en Bulgarie. (Dessin de Vierge.

Sophia (25,000 hab.), située sur la route de Belgrade à Constantino-



Fig. 487. — Habitants des Balkans. (Dessin de Vierge.)

ple, est la principale ville de la Bulgarie. Cette ville fait un commerce

assez considérable. La rivière Isker, dont un des bras l'arrose, traverse les nombreux jardins et vergers au milieu desquels les maisons cachent leurs toits de bardeaux. *Tirnova* (12,000 hab.), où réside le patriarche de Bulgarie, est située dans le voisinage d'une montagne sainte fréquentée par de nombreux pèlerins. *Choumla*, *Roustchouk* et *Silistrie*, sont des places fortes, que les derniers événements militaires ont rendues célèbres.

Le Montenegro. — Le Montenegro, situé au nord de l'Albanie, est une petite contrée extrêmement montagneuse, couverte de rochers granitiques et presque partout stérile. Des vallées étroites, pierreuses et sillonnées de torrents en rendent l'accès difficile en tout temps et à peu près impraticable pour une armée régulière. Favorisés par cette situation, les Montenegrins ont pu résister aux invasions des Turcs, et la Porte n'a jamais exercé sur eux qu'une autorité purement nominale. Ce petit peuple, qui n'a presque aucun contact avec les nations policées de l'Europe occidentale, est resté dans un état assez voisin de la barbarie ; il ne possède aucune ville et aucun monument qui soit digne d'être signalé.

Bosnie et Herzégovine. — La Bosnie, dont l'Herzégovine n'est pour ainsi dire qu'une annexe, est située au nord du Montenegro et séparée



Fig. 488. — Costumes bosniaques. (Dessin de Vierge.)

par la Dalmatie de la mer Adriatique. « Là où finissent les pierres et où commencent les arbres, là commence la Bosnie, » ont longtemps répété les Dalmates, moins favorisés que leurs voisins au point de vue

du sol. Mais les Bosniaques ont mis bon ordre à ce caprice de la nature ; ils sont parvenus à rétablir l'équilibre et à rendre complètement faux le dicton populaire. A l'heure qu'il est les régions de la Bosnie qui confinent à la Dalmatie n'ont plus rien à envier à celle-ci sous le rapport de la stérilité : elles aussi sont entièrement déboisées et voient fuir toute espèce de végétation. Les anciennes forêts qui couvraient les plateaux de l'Herzégovine ont complètement disparu. Du côté de la Croatie, l'élève des porcs se fait sur une grande échelle ;



Fig. 489. — Jeunes filles bosniaques. (Dessin de Vierge.)

de là l'épithète à prétention injurieuse lancée par les Turcs à la basse Bosnie : « Pays de Cochons. »

La Bosnie est un pays fermé, non seulement par la nature de son sol dont les bizarreries de relief peuvent à bon droit effrayer les voyageurs, mais encore par la nature un peu trop entreprenante de ses habitants. Les routes, ou, pour parler plus justement, la campagne, n'est pas très sûre dans ce pays (fig. 488, 489 et 490).

La Servie. — La Servie, située entre la Bosnie et la Bulgarie, a cessé depuis les derniers événements d'appartenir aux Turcs. C'est une contrée assez fertile, mais mal cultivée : les habitants appartiennent à la race slave et professent le rite grec. « Les Serbes, dit M. Boué (1), ont, en général, le front très bombé et carré, signe de bienveillance et de bonté réunies au courage, à la fermeté, à la prévoyance, à la générosité. S'ils tiennent à économiser et à s'amasser un petit pécule, ils ont moins d'ambition personnelle que les Grecs, et s'ils

(1) *Turquie d'Europe*.

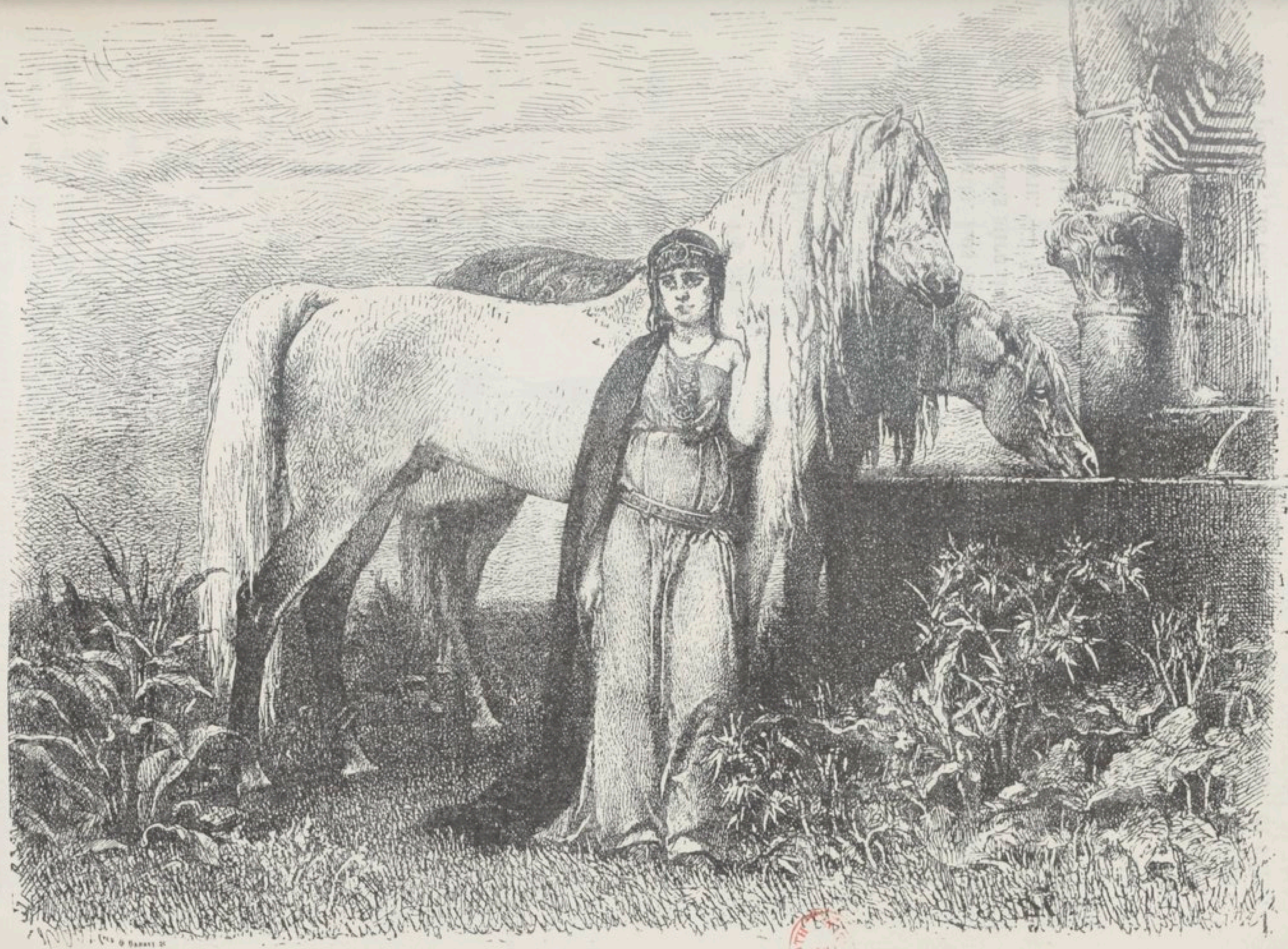


Fig. 490. — Jeune fille de l'Herzégovine. (Tableau de Czermak.)

tiennent à leur pays et à leur nationalité, ils n'en fatiguent pas les oreilles de l'étranger, évitent en général le mensonge et l'exagération, et sont assez modestes pour ne pas se vanter de leurs hauts faits; ils ne demandent que la paix et le repos et désirent qu'aucun étranger ne se mêle de leurs affaires. »



Fig. 491. — Costumes serbes. (Dessin de Vierge.)

Belgrade (26,000 hab.), capitale de la Servie, est une ville commerçante avec un bon port sur le Danube.

Roumanie. — La Roumanie, située au nord du Danube, se compose des deux principautés de Valachie et de Moldavie, et forme aujourd'hui un État indépendant, limitrophe de l'Autriche et de la Russie.

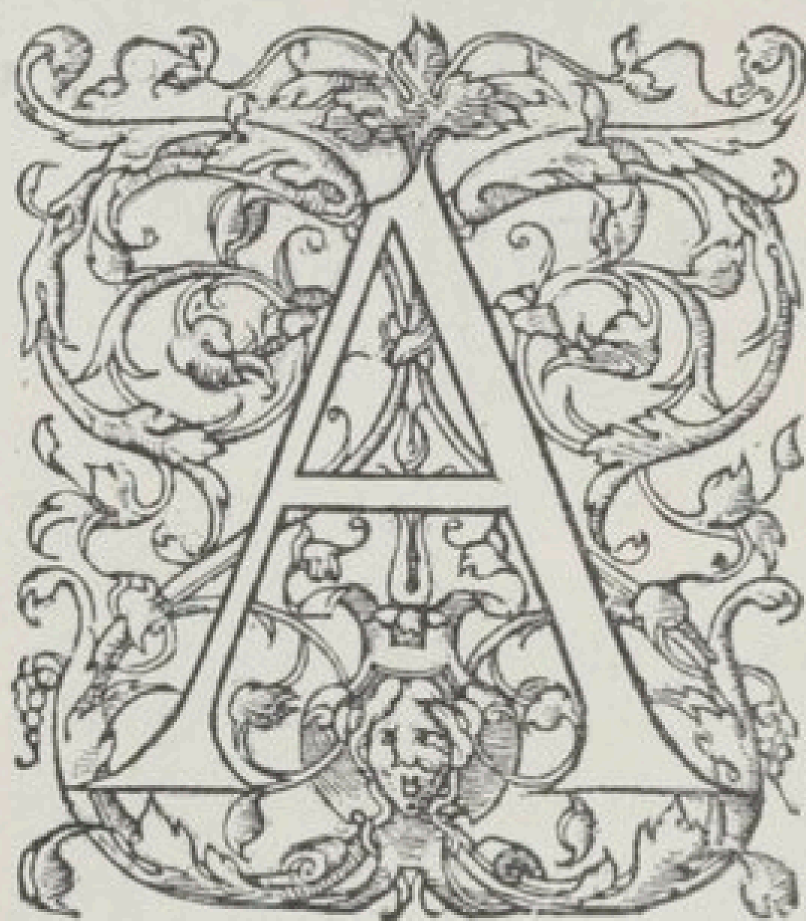


Bukharest (140,000 hab.), capitale de cet État, est une grande ville sale et mal bâtie, qui s'élève dans une plaine insalubre. L'irrégularité de ses rues, et les cabanes qui l'entourent à une assez grande distance, donnent à cette ville une physionomie pittoresque, à laquelle contribue beaucoup le costume varié des habitants. Bukharest est une ville commerçante, où la fortune est presque tout entière dans les mains des juifs. *Yassy* (90,000 hab.), ancienne capitale de la Moldavie, est une ville du même genre, entièrement construite en bois et pavée avec des planches; les maisons n'ont qu'un étage.

CHAPITRE III

LA GRÈCE.

Aspect du sol. — L'art grec. — La population. — La Grèce continentale.
Le Péloponèse. — Les îles.



Aspect du sol. — « La Grèce, dit M. Taine, est une péninsule en forme de triangle, qui, appuyée par sa base sur la Turquie d'Europe, s'en détache, s'allonge vers le midi, s'enfonce dans la mer, s'effile à l'isthme de Corinthe pour former au delà une seconde presqu'île plus méridionale encore, le Péloponèse, sorte de feuille de mûrier qu'un mince pédoncule relie au continent..... D'abord la Grèce est un réseau de montagnes. Le Pinde, son arête centrale, prolongé vers le midi par l'Otrys, l'Œta, le Parnasse, l'Hélicon, le Cithéron et leurs contreforts, fait une chaîne dont les anneaux multipliés vont au delà de l'isthme se relever et s'enchevêtrer dans le Péloponèse ; au delà, les îles sont encore des échines et des têtes de montagnes émergentes. Ce terrain ainsi bosselé, n'a presque pas de plaines, partout le roc affleure comme dans notre Provence; les trois cinquièmes du sol sont impropres à la culture. Regardez les *Vues et Paysages* de M. de Stackelberg ; partout la pierre nue ; de petites rivières, des torrents laissent entre leur lit demi-desséché et le roc stérile une bande étroite de sol productif..... D'autre part, si la Grèce est un pays de montagnes, elle est aussi un pays de côtes. Quoique moindre que le Portugal, elle en a plus que toute l'Espagne. La mer y entre par une infinité de golfes, d'anfractuosités, de creux, de dentelures ; si vous regardez les vues que rapportent les voyageurs, une fois sur deux, même dans l'intérieur des terres,

vous apercevez sa bande bleue, son triangle ou son demi-cercle lumineux à l'horizon. Le plus souvent, elle est encadrée de rocs qui avancent ou d'îles qui se rapprochent et font un port naturel. »

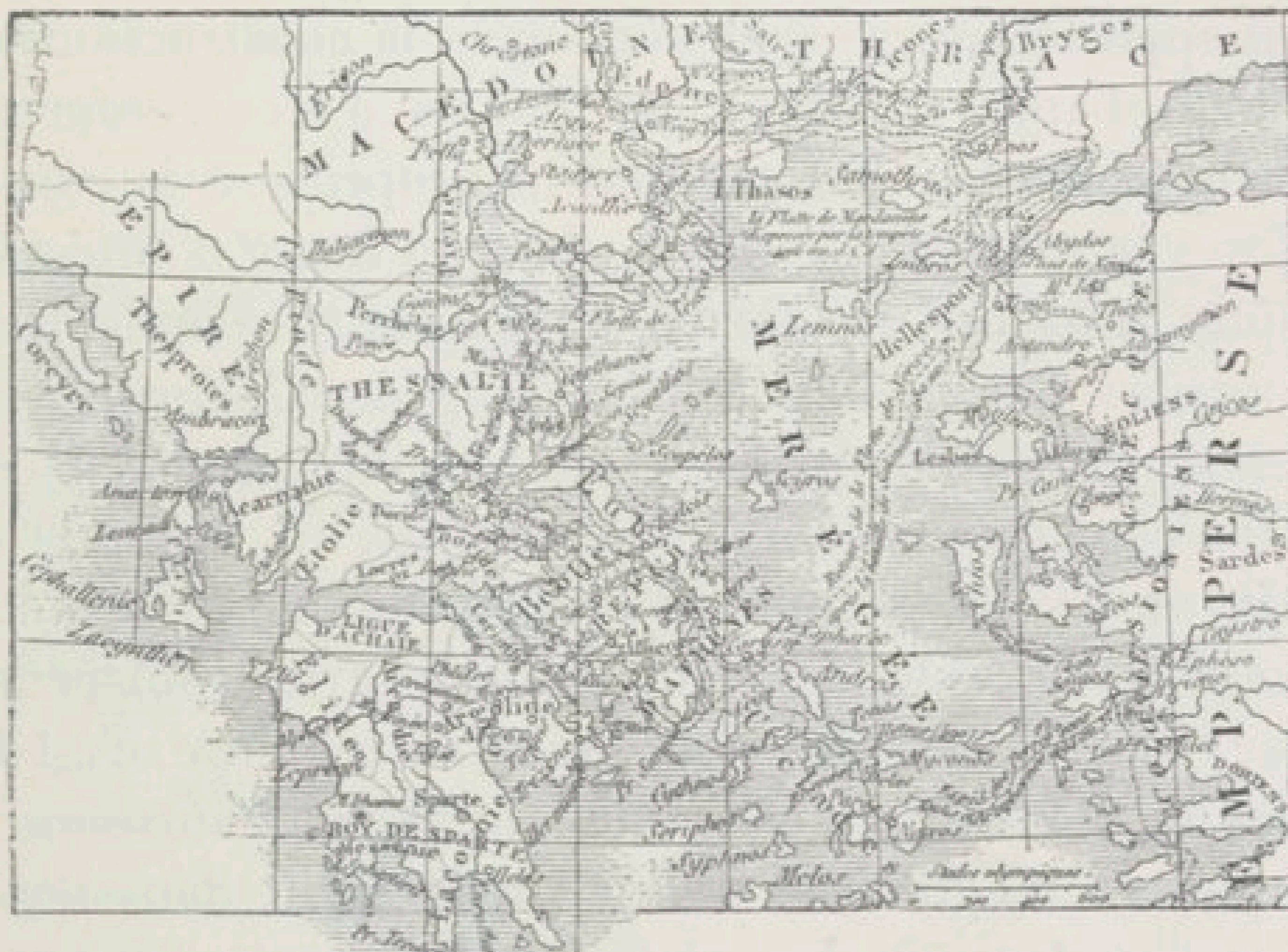


Fig. 492. — La Grèce ancienne.

L'art grec. — Les plus anciennes constructions de la Grèce ont été nommées cyclopéennes, parce que les Grecs des temps civilisés les attribuaient aux Cyclopes. On pense qu'elles sont l'ouvrage des peuplades pélasgiques qui ont précédé les Hellènes sur le sol de la Grèce. Ces constructions se composent d'énormes blocs de pierre, de forme polygonale irrégulière, posés les uns sur les autres. On en trouve en Grèce, en Italie et dans quelques parties de l'Asie Mineure.

Les anciens Pélasges, réunis en société, cherchèrent à bâtir des villes, et, dans le choix d'un emplacement, ils furent surtout guidés par le besoin de se défendre contre les attaques des peuplades non civilisées qui vivaient de rapines et de brigandages. Ils s'établirent généralement sur le sommet des montagnes ou sur des rochers d'un accès difficile. Ils se défendaient par une enceinte construite dans le système cyclopéen, et qui suivait presque toujours la configuration du terrain. Les plus anciens murs, comme ceux de Tirynthe, de Mycènes et d'Argos, ne présentent pas de tours, mais on en retrouve des traces dans ceux d'une époque postérieure. Sur le point culminant de la forteresse il devait y avoir un temple à la divinité protectrice de la cité. Dans l'intérieur, il y avait des puits et des citernes. Une place pour les assemblées de citoyens était toujours réservée au milieu de la ville, et les habitations privées étaient groupées alentour sans ordre.

Les plus anciens temples consistaient souvent en une pierre brute servant d'autel. D'autres fois c'étaient des arbres creux dans lesquels on plaçait des simulacres. On fit ensuite des niches en bois ou en pierre destinées à abriter le dieu. Le temple de Delphes n'était dans le principe qu'une cabane faite avec des branches de lauriers. Des améliorations furent apportées successivement dans la construction des édifices religieux, mais l'apparence ne cessa jamais d'être conforme à la destination, et la décoration fut toujours appropriée à la construction et ne servit pas à la masquer, comme cela a eu lieu à d'autres époques.

Les temples grecs ont une forme rectangulaire comme les anciennes cabanes dont ils sont une imitation. L'usage des colonnes au frontispice des temples ne fut pas, dans les premiers temps, d'une nécessité absolue. Dans les constructions en bois, il y avait un vestibule couvert en avant de la porte ; mais lorsque l'*architrave* composée de plusieurs pierres remplaça la plate-bande en bois, il devint indispensable de la soutenir par l'emploi des colonnes d'une *ante* à l'autre, c'est-à-dire de la tête d'un des murs latéraux du temple à la tête de l'autre mur.

Les temples rectangulaires ont ordinairement dans leur longueur le double de leur largeur. Les plafonds des temples étaient en bois, et le toit était formé avec des tuiles et quelquefois des dalles de marbre ou des plaques de métal. On appelle *hypèthres* les temples qui n'ont pas de toiture ; l'intérieur alors ressemble à une cour. Il y a des temples où on voit à l'intérieur deux étages de colonnes superposées. Le Parthénon en offre un exemple.

Les Grecs ont soumis l'architecture à des règles fixes et rationnelles. On entend par ordre ou ordonnance l'arrangement régulier des parties saillantes, parmi lesquelles la colonne joue le rôle principal. Tout ordre grec comprend trois parties distinctes : un stylobate ou soubasse-

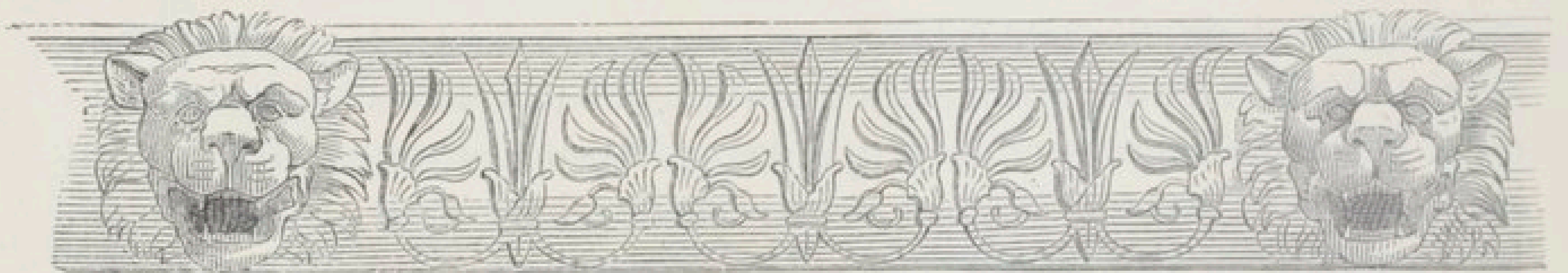


Fig. 493. — Frise du tombeau de Mausole.

ment, qui forme une sorte de piédestal continu, une colonne et enfin un entablement, qui est la partie placée au-dessus de la colonne. La gravité est le caractère distinctif de l'ordre dorique, la grâce de l'ordre ionique et la richesse de l'ordre corinthien. Les Grecs n'ont jamais employé que ces trois ordres, et l'emploi de l'ordre corinthien est posté-

rieur à celui des deux autres. La frise du tombeau de Mausole (fig. 493) est un bel exemple de l'ornementation dans l'architecture grecque.

En Grèce la statuaire est intimement liée à l'architecture. Il est difficile de s'en rendre compte d'après les statues, que nous sommes obligés de juger isolément dans nos musées, puisqu'elles ont été enlevées de l'édifice qu'elles devaient décorer. Le reproche de froideur, qu'on leur fait quel-

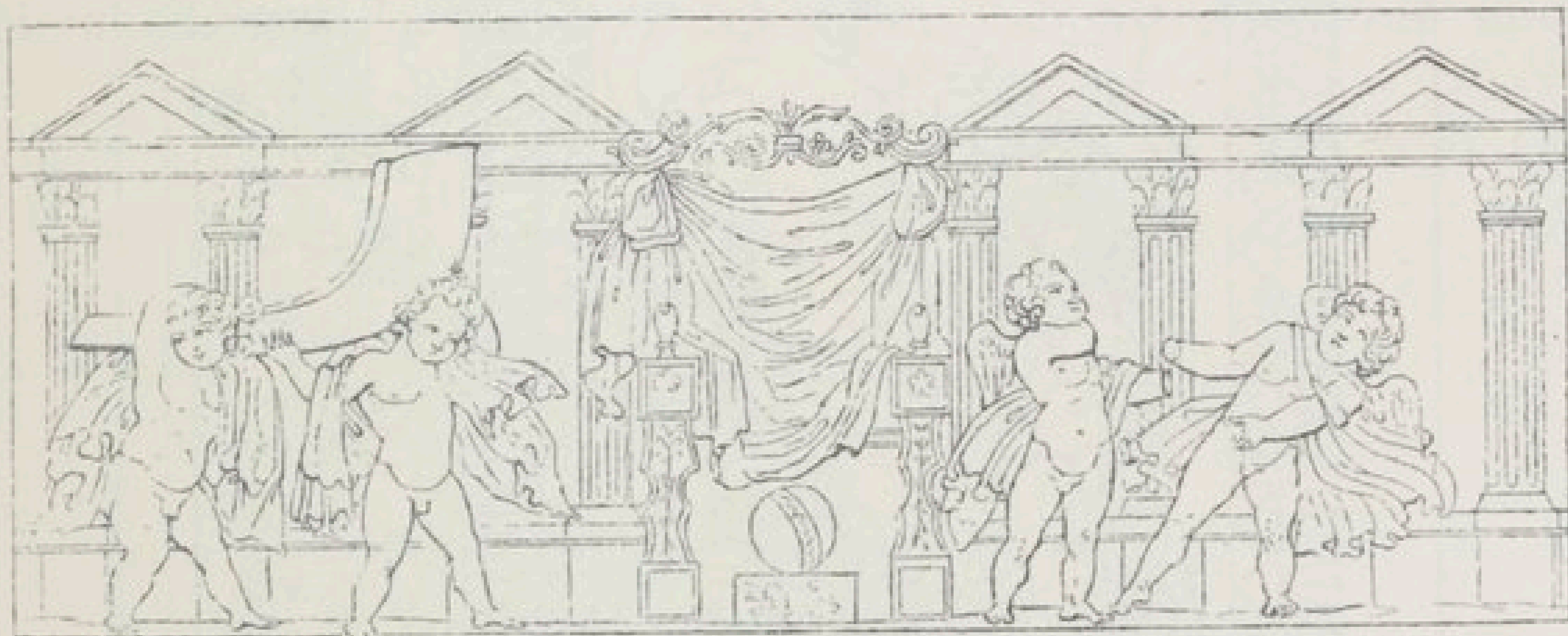


Fig. 494. — Trône de Saturne.

quefois, vient uniquement de ce qu'elles ne sont plus dans leur milieu, et que nous voulons chercher la vie et l'expression dans une image qui a été conçue, non pour elle-même, mais en vue d'une place déterminée dans un monument. Le rapport intime qui lie l'architecture et la statuaire est beaucoup plus visible dans les bas-reliefs, où des person-

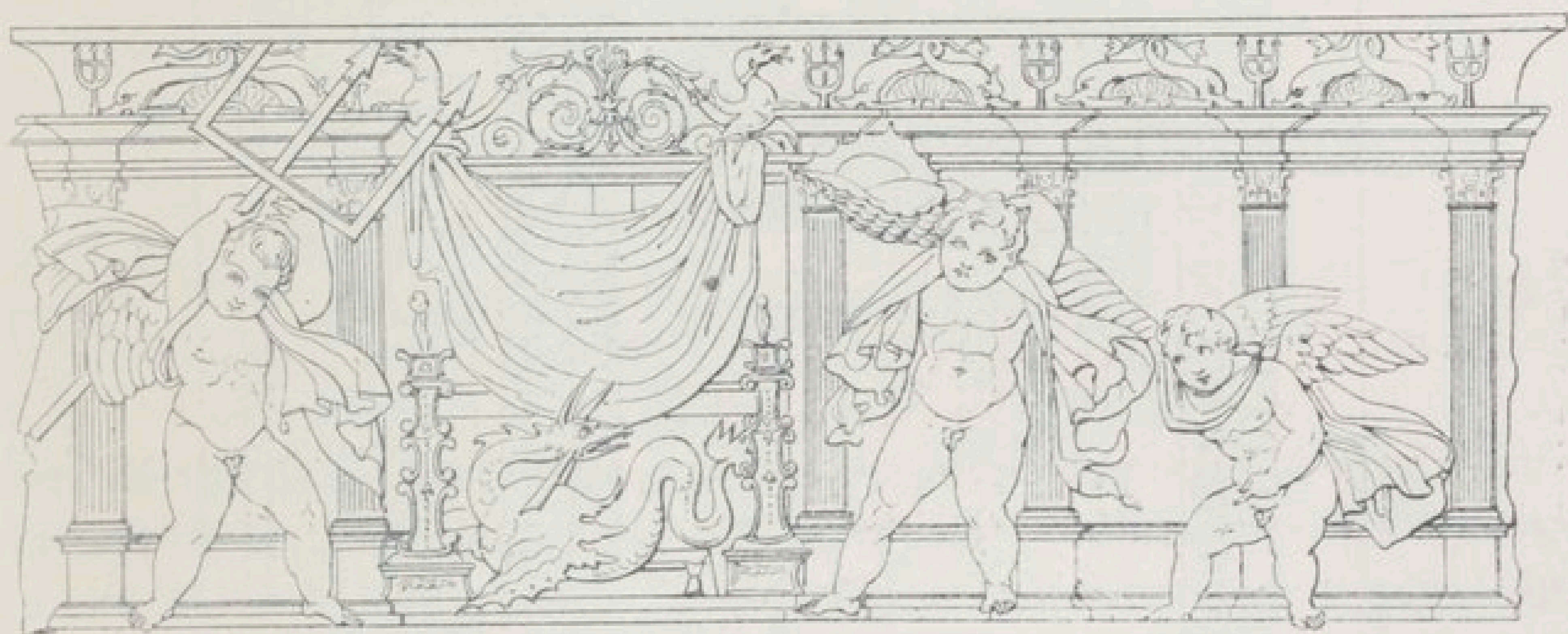


Fig. 495. — Trône de Neptune.

nages sont représentés dans une scène architectonique. Si, par exemple, dans les figures 494 et 495 le sculpteur a établi une disproportion aussi grande entre les enfants qui forment le sujet et les pilastres qui décorent la salle où se passe la scène, ce n'est pas qu'il ignorât qu'un pilas-

tre est beaucoup plus grand que des enfants, mais l'harmonie des lignes

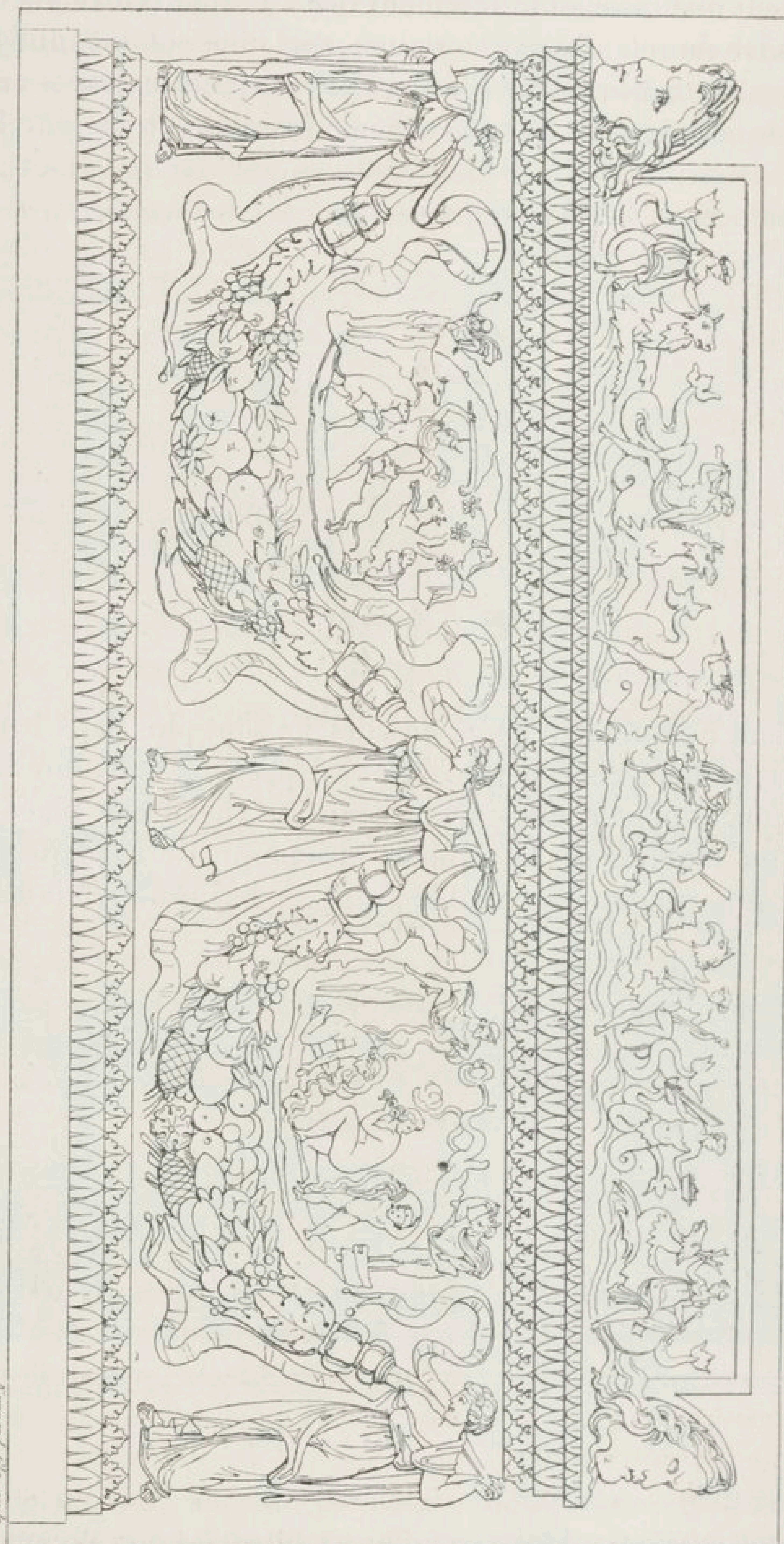


Fig. 496. — Sarcophage d'Actéon.

verticales du monument et des lignes sinueuses des enfants, exigeait que la proportion des unes fût diminuée et la proportion des autres

augmentée. On peut remarquer un fait analogue sur la figure 496, qui représente le sarcophage d'Actéon, où les femmes qui servent de support tiennent une guirlande beaucoup trop grande pour elles. Si pourtant on essaye de rétablir par la pensée des guirlandes d'une grandeur normale, on verra que le monument perdrait aussitôt tout ce qui fait son caractère et deviendrait grêle d'ornementation.

Les statues devaient jouer dans les monuments qu'elles décoraient un rôle analogue à celui des figures dans les bas-reliefs que nous ve-



Fig. 497. — Figurine en terre cuite.

nons de voir; c'est pour cela qu'elles présentent presque toujours une attitude de repos et une simplicité de contour, qui devaient s'associer à merveille avec les lignes de l'architecture. Cette observation peut s'appliquer à presque toutes les statues des dieux, pendant la grande époque.

Les statues primitives étaient peintes avec des couleurs crues dont la teinte avait une signification particulière. Ainsi Bacchus et sa suite étaient peints en rouge ainsi que Pan et Mercure, tandis que Minerve était blanche, et qu'Apollon avait souvent le visage doré. Ces statues étaient toujours habillées : il y avait à Athènes une fête pour le blanchissage des vêtements de Minerve. Les sculpteurs en bois exerçaient

leur art en famille, et se transmettaient de père en fils les pratiques du métier. Les sculpteurs crétois ou athéniens de l'époque primitive sont très souvent appelés dédalides, et ils prétendaient tous appartenir à la même famille. Cette prétention dura même fort longtemps, et Socrate, qui avait été sculpteur avant d'être philosophe, passait pour un dédalide.

Quand l'art, dégagé de ses premiers langes, put enfin être en pleine



Fig. 498. — Statuette de Tanagra.

possession des procédés techniques, il se forma, dans la sculpture, deux branches bien distinctes, la statuaire monumentale, qui comprend presque toutes les grandes statues de marbre ou de bronze, et la sculpture intime dont les productions, répandues à profusion dans toutes les habitations, sont presque toujours de simples terres cuites. Après la mort du propriétaire, ces statuettes, qui faisaient partie de son mobilier, étaient placées dans son tombeau, et les fouilles exécutées depuis quelques années dans les cimetières grecs en ont mis au jour un très grand nombre qui figurent aujourd'hui dans nos collections.

Ces petites figures constituent peut-être la découverte la plus importante de notre époque sur l'antiquité, dont elles révèlent un côté intime à peu près ignoré jusqu'à ce jour. Elles ne se rattachent en effet à aucune ville en particulier, à aucune époque nettement déterminée; mais elles représentent la population féminine, qui suivait les convois, les pleureuses des nécropoles. Si on dépose près du mort des vivres pour



Fig. 499. — Vénus et l'Amour.

sa nourriture, des meubles et des ustensiles pour son usage, ne faut-il pas aussi des figures dont l'image lui rappelle la vie passée?

La plupart de ces petites figures, exquises dans leur tournure, ont une expression de tristesse bien en rapport avec leur rôle. Un des types les plus communs est celui de la jeune femme voilée et enveloppée dans un grand manteau (fig. 497). Les mains sont presque toujours cachées, la tête l'est souvent en partie. Le voile était, dans toute l'antiquité, l'emblème des femmes mariées, et à Thèbes en particulier, les femmes se masquaient presque entièrement le visage avec leur voile, comme font encore aujourd'hui les femmes dans l'Orient. La femme

mariée au reste ne paraît pas seule dans nos petites figures, on y voit aussi la jeune fille reconnaissable à sa tête découverte, mais dont les mains se cachent également sous le manteau. Ce geste est caractéristique dans les figures funéraires.

Les petites figurines dont nous parlons ont été découvertes dans plusieurs endroits différents, mais c'est l'ancienne ville de Tanagra, en Béotie, qui a fourni la moisson la plus abondante (fig. 498). Ces petites figurines funéraires, dont l'antiquité faisait une consommation énorme, formaient naturellement l'objet d'un commerce extrêmement important. Les gens qui fabriquaient ces charmantes statuettes n'ont aucun nom dans la sculpture : ils s'intitulaient simplement *faiseurs de poupées*,



Fig. 500. — Statuette en terre cuite.

et les petits chefs-d'œuvre qu'ils nous ont laissés ne semblent pas leur avoir demandé de bien grands efforts.

Les figurines en terre cuite représentent quelquefois des divinités, mais elles n'ont pas en général l'allure grandiose qu'on remarque dans les statues destinées à la décoration des temples. Ainsi le groupe de Vénus et l'Amour, que représente la figure 499, est charmant comme conception fantaisiste, mais il appartient à un ordre d'inspiration tout différent de celui qui guidait les auteurs des grands ouvrages qu'on admire dans nos musées. La liberté d'allures remplace le style souvent un peu solennel des ouvrages décoratifs ; on voit que ce sont des divinités domestiques et non des dieux de la cité que l'artiste a voulu représenter.

Outre les statuettes où l'intention funéraire est évidente comme celles que nous avons vues plus haut, et les images de divinités comme

celle dont nous venons de parler, il y a une quantité de petits groupes qui n'ont pas d'autre intention que de représenter une scène plus ou moins aimable. Beaucoup de figurines d'enfants (fig. 500) montrent simplement des jeux ou bien divers exercices auxquels se livrait la jeunesse, mais celles qui représentent des petites filles sont en général plus communes que celles qui montrent des garçons.

Parmi les figurines antiques qui figurent dans nos collections, on en



Fig. 501. — Esclave (terre cuite antique).

voit quelques-unes dans lesquelles l'intention comique est évidente. Ces espèces de caricatures en terre cuite étaient fort communes dans l'antiquité, mais celles que nous voyons ici paraissent se rapporter, du moins en grande partie, à une catégorie spéciale de mimes et de bouffons, dont l'origine est probablement grecque, mais qui obtint une grande vogue en Italie à l'époque de Cicéron. Ces acteurs de bas étage étaient, dans l'antiquité, ce que furent, en Italie, les Franca-Trippa et Fritellino, si bien représentés par Callot, ou bien encore les Arlequins

et les Colombines, dont Watteau nous a transmis l'image. Ils ne jouaient pas des pièces écrites; ils improvisaient, en reproduisant toujours certains caractères que le public connaissait à l'avance, mais qui l'amusaient toujours, comme chez nous les Mayeux et les Polichinelles.

Voici par exemple (fig. 501) une statuette qui pourrait bien représenter un personnage des comédies de Plaute, ou de toute autre du même genre. Ce vieil esclave au dos courbé, à la marche traînante, accom-



Fig. 502. — Marchand forain. (D'après une terre cuite antique.)

pagne sans doute son maître au gymnase, car il tient en main les strigiles, les fioles contenant l'huile et les parfums, et tous les ustensiles du baigneur. Il en est de même du marchand forain représenté sur la figure 502. Celui-ci crie à tue-tête pour vendre sa marchandise ou annoncer les tours qu'il va faire.

Nos petites figurines en terre cuite ne montrent la plupart du temps pas autre chose que ces mimes dont la tournure plaisante ou la difformité égayaient tant la populace romaine, et dont l'industrie faisait ensuite

des jouets que l'on donnait aux enfants et que nous recueillons aujourd'hui dans nos collections. Il y a aussi des petits animaux, des amours

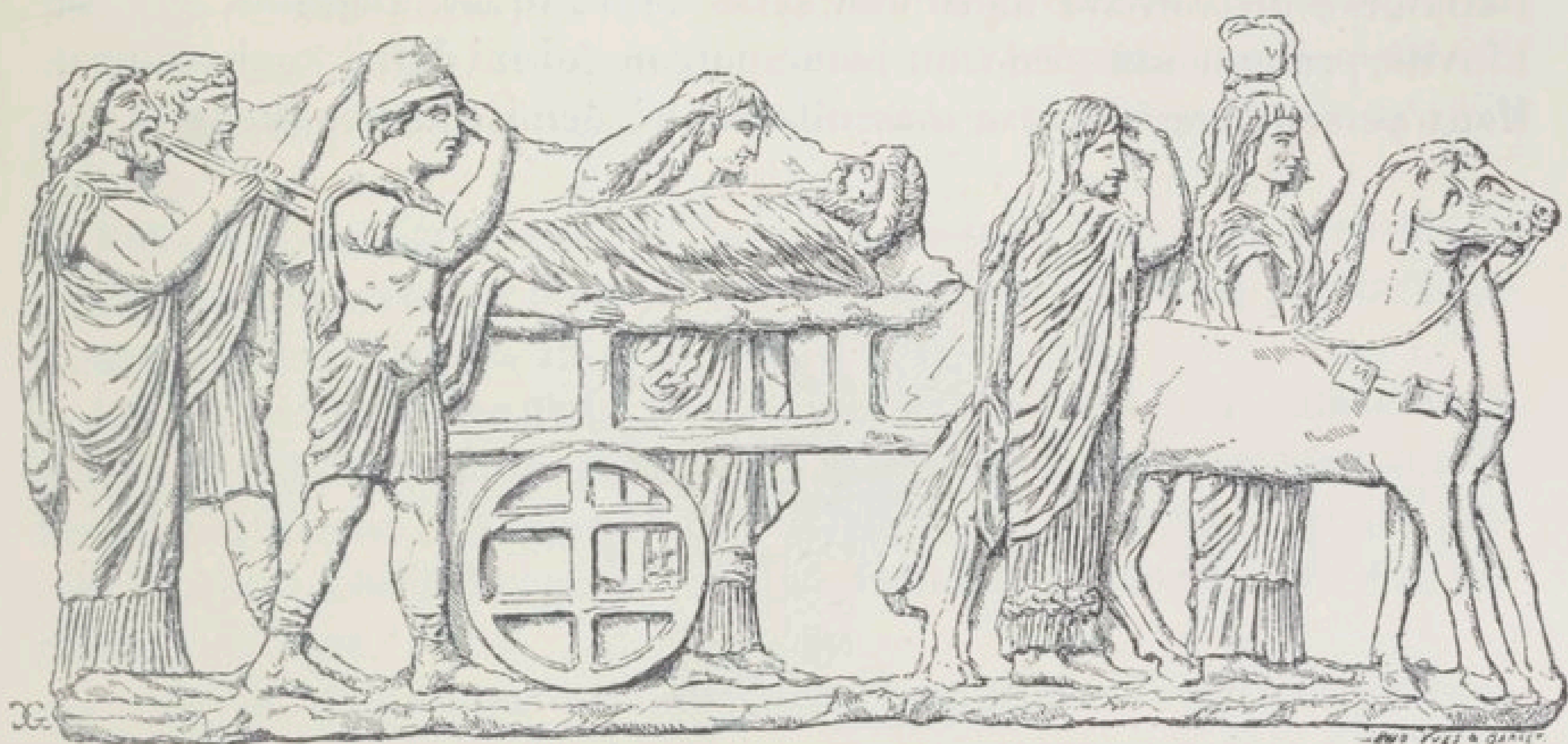


Fig. 503. — Un convoi grec. (D'après un bas-relief antique.)

grotesques, des danseuses, dont quelques-uns sont d'un travail exquis et d'une étonnante conservation.

Les bas-reliefs qui se rattachent au même ordre d'idées, c'est-à-dire aux représentations de la vie intime, sont beaucoup moins communs

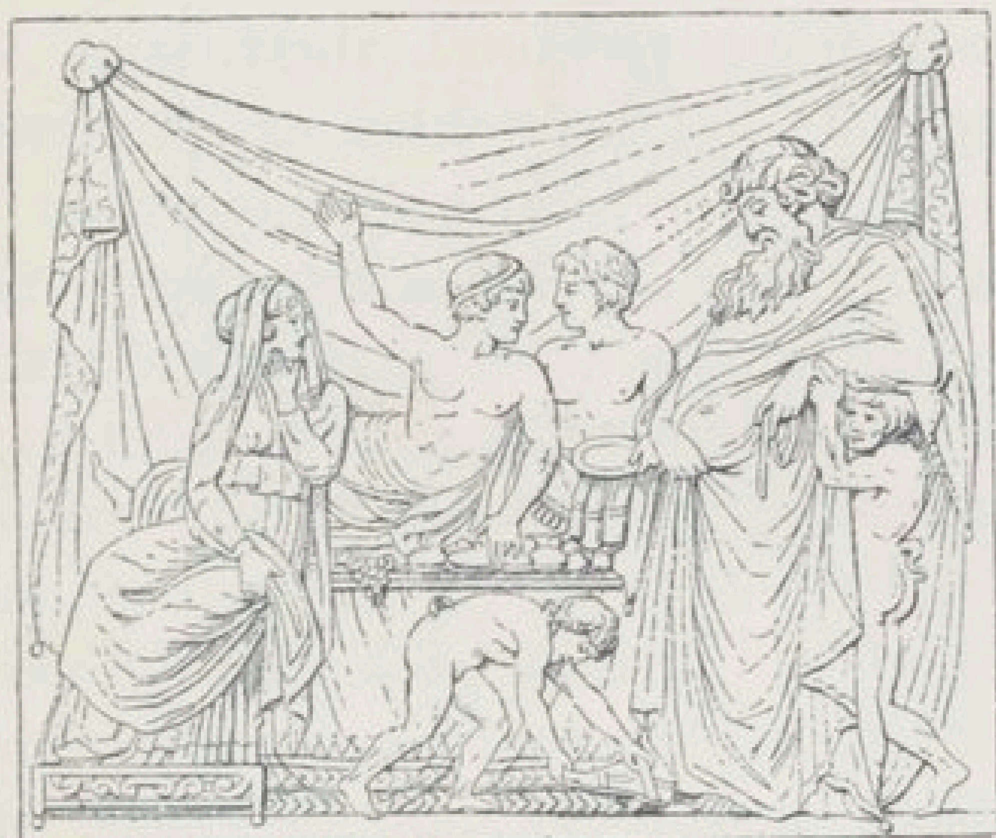


Fig. 504. — Bacchus chez Icarius (terre cuite).

que les statuettes. Il y en a pourtant quelques-uns qui nous fournissent sur les mœurs antiques des documents extrêmement précieux, en ce qu'ils corroborent les renseignements fournis par les auteurs. Ainsi la figure 503 nous montre un convoi dans l'antiquité : on voit le mort cou-

ché sur le char funèbre et accompagné de la famille en pleurs : l'inévitable joueur de flûte marche, comme toujours, derrière la procession funèbre. Dans la scène de Bacchus chez Icarius (fig. 504) nous voyons l'arrivée d'un convive dans une salle de banquet. Bacchus, qui est l'invité, présente son pied à un jeune garçon qui lui défait sa chaussure. Deux personnages du sexe masculin sont à demi couchés sur le lit de



Fig. 505. — Léda (terre cuite).

festin, tandis que la femme, suivant l'usage grec, est simplement assise. Il existe un grand nombre de variantes de ce joli bas-relief.

Les bas-reliefs en terre cuite ne servaient pas uniquement dans les



Fig. 506. — Persée (terre cuite).

habitations, on les employait également dans les petites chapelles rustiques, qui, dans la Grèce et dans l'Italie ancienne, étaient répandues à profusion dans les campagnes. Aussi les sujets mythologiques y sont très fréquemment représentés. Beaucoup de ces plaques de terre sont munies de trous pratiqués pour laisser pénétrer les attaches : ce sont

des montants, des métopes, qu'on faisait glisser dans les coulisses des triglyphes, des chéneaux, qui conduisaient l'eau des toits à l'extérieur et à l'intérieur des cours; des tuiles avec leur couvre-joints, des acrotères et des antéfixes. Les figures qui les décorent sont presque toutes de style grec, mais l'usage même de ces terres cuites paraît avoir été moins fréquent en Grèce qu'en Étrurie et dans l'Italie centrale (fig. 505 et 506).

Nous n'avons parlé que des bas-reliefs à sujets, mais nos artistes de l'industrie connaissent bien les charmants motifs d'ornement que fournissent les terres cuites antiques.

Les chimères, les griffons, les dieux marins terminés en enlacements d'acanthes et de dauphins, les enroulements de feuillage les plus variés, les plus gracieux, les plus imprévus, forment de cette série de bas-reliefs le plus admirable ensemble qu'on connaisse pour l'étude de l'ornement antique.

L'idée de faire une médaille pour consacrer l'expression d'une

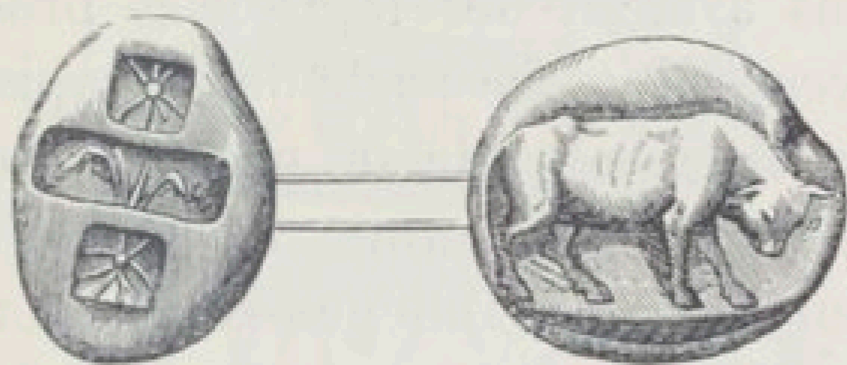


Fig. 507. — Monnaie primitive.

croyance religieuse, le souvenir d'un événement glorieux ou l'image d'un personnage éminent, se confondait autrefois avec le besoin des populations d'avoir une monnaie ayant un type, un poids et un titre qui en faisaient une valeur destinée à circuler. Ce n'est que par suite d'un usage établi depuis fort longtemps qu'on donne indistinctement le nom de médailles à toutes les monnaies antiques.

La première manière dont on se servit du métal, comme moyen d'échange, fut de le donner au poids. C'étaient d'abord des pièces informes et grossièrement travaillées, sur lesquelles on imprima ensuite une marque pour en indiquer le poids et la valeur. Le poids est la base et le fondement de toute espèce de monnaie; mais l'histoire de l'art ne commence pour les monnaies qu'à partir du moment où on figura, comme signe, un emblème ou une effigie.

La monnaie, étant une mesure qui sert à établir la valeur de toutes choses, a dû être connue très anciennement; mais il est impossible de fixer une date à son origine. Rien dans les poèmes d'Homère ne donne à penser que la monnaie existât de son temps. De très anciennes traditions rapportent que Lycurgue a substitué, à Sparte, la monnaie

de fer à celle d'or et d'argent; mais ce qu'on appelait monnaie à cette époque pouvait bien être du métal pesé, et rien ne prouve que ce fût du métal monnayé. Quelques historiens ont attribué à Phidon, roi d'Argos, l'invention de la monnaie. Mais ce sont là des questions qui intéressent beaucoup plus l'archéologie que l'art.

Une fois que l'usage fut venu de placer sur les monnaies l'image des dieux et des rois, ou la représentation figurée d'une action héroïque destinée à rappeler un souvenir glorieux, l'art grec n'eut besoin, pour produire des chefs-d'œuvre, que d'appliquer à la gravure en médailles les merveilleux principes d'élégance et de simplicité dont témoignent tous les ouvrages qui nous sont parvenus de l'antiquité. Les médailles des villes grecques sont comparables aux plus belles productions de l'art antique.

Longtemps la peinture ne fut qu'un coloriage de statues et de bas-reliefs en argile et en bois. Il est probable également que les premiers tableaux qui méritent tant soit peu ce nom, n'étaient pas des ouvrages du pinceau, mais de l'aiguille. On sait que dans les temps les plus reculés les Babyloniens avaient des tapisseries brodées; il en était de même parmi les Grecs. Homère parle de la tapisserie de Pénélope et de celle où Hélène avait représenté ses propres aventures. La tapisserie doit avoir une origine fort ancienne; mais ce n'est qu'assez tard que la peinture est devenue un art indépendant, et rien ne prouve que, dans les âges héroïques, elle fût autre chose qu'un accompagnement obligé de la sculpture ou de la fabrication des tissus.

Antérieurement à Périclès de grands travaux de peinture avaient été exécutés dans les monuments publics, et, jusqu'à la fin de l'Empire romain, la peinture décorative ne cessa d'être employée pour orner les nouveaux monuments qui s'élevaient. Aucune n'est restée, et les descriptions de Pausanias, si intéressantes qu'elles soient pour l'archéologue, sont insuffisantes pour nous faire apprécier la valeur d'ouvrages qui ont fait l'admiration de l'antiquité, mais sur lesquelles nous ne pouvons émettre que des hypothèses. A défaut de la peinture monumentale, que nous sommes obligés, faute de documents, de passer sous silence, nous pouvons du moins nous occuper de la peinture des vases, la seule qui soit parvenue jusqu'à nous, et donner en même temps, quelques détails sur leur forme et leur fabrication.

La fabrication des vases en Grèce existait déjà au temps d'Homère, puisqu'il compare la vélocité des jeunes filles formant une ronde, à la rapidité des mouvements que le potier imprime à la roue de son tour. La peinture sur vase paraît avoir été pratiquée très anciennement à Corinthe, la ville des potiers, et c'est de là que cette industrie, si importante dans l'antiquité, s'est répandue en Italie. Il est reconnu aujourd'hui que la plupart des vases réputés étrusques sont de fabri-

cation grecque. Les plus anciens vases qu'on connaisse paraissent remonter à dix ou douze siècles avant l'ère chrétienne. Ils sont d'une terre blanchâtre ou jaunâtre et portent en brun des zones, des damiers et quelquefois des serpents ou des oiseaux tracés au trait. Dans ceux qu'on nomme de *style asiatique*, on voit des animaux naturels ou fantastiques (fig. 508), des oiseaux à tête humaine, des déesses ailées portant des animaux et des plantes ou des fleurs semées sur le fond. Quelquefois des scènes mythologiques sont figurées dans les zones. La plupart des



Fig. 508. — Vase de style oriental.

vases primitifs donnent par la grossièreté de leurs figures l'idée des degrés que l'art dut franchir avant d'arriver à la grande période.

Des noms écrits en caractères de l'ancien alphabet employé à Corinthe ont fait donner le nom de *vases* corinthiens à toute une catégorie de vases grecs dont la fabrication paraît remonter au septième ou au sixième siècle avant notre ère. Quelques-uns de ces vases ont été trouvés à Corinthe même, mais la plus grande partie provient des fouilles de l'Italie centrale. On sait que parmi les colons qui, vers l'an 655, furent chassés de Corinthe et vinrent s'établir en Étrurie sous la conduite de Démarate, il y avait plusieurs artistes, et c'est à eux ou à leurs élèves qu'on attribue généralement l'extension de l'industrie céramique en Italie.

La forme des vases peints est extrêmement variée : il y en a dont le goulot est mince et allongé, d'autres où il est évasé. Quelques-uns sont très longs, tandis que d'autres ont une panse de forme ovoïde, ou même tout à fait ronde (fig. 509, 510 et 511). La place des anses est aussi différente, et certains vases n'en ont pas du tout. Une catégorie fort nom-

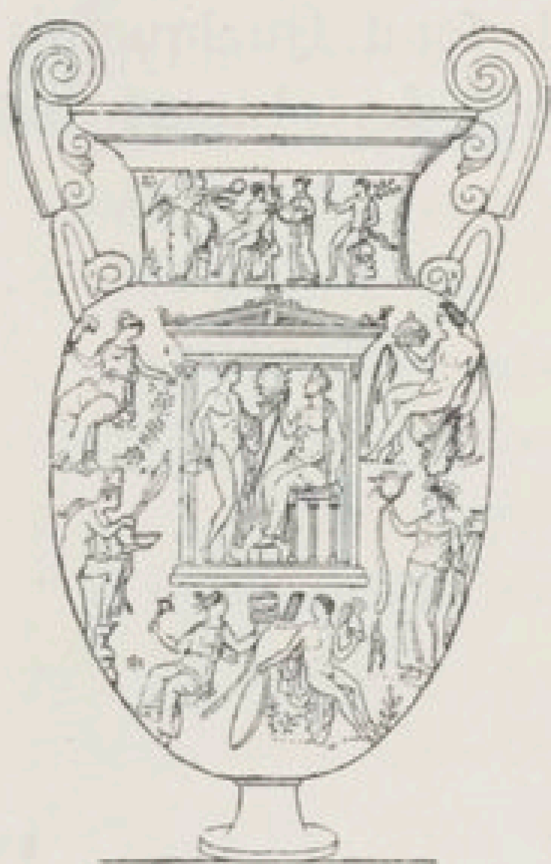


Fig. 509.



Fig. 510.

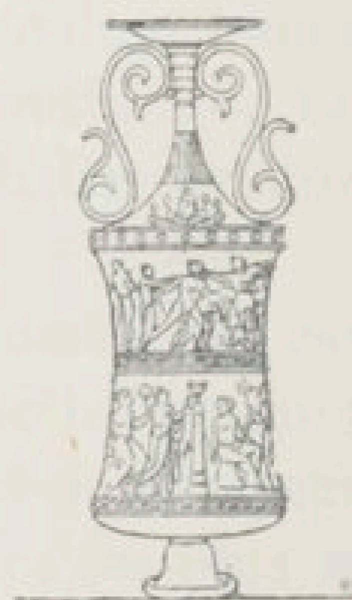


Fig. 511.

Vases grecs.

breuse comprend ceux qu'on désigne sous le nom de vases de forme singulière : dans ce nombre il faut comprendre les rhytons.



Fig. 512. — Prométhée.

La couleur des vases grecs est assez monotone et ne présente pas du tout la richesse qui donne tant de charme à la céramique orientale. Les uns montrent des figures noires sur un fond rouge ou jaune, les autres, qui passent pour être de date moins ancienne, ont au contraire des figures rouges sur un fond noir. Les vases à figures noires de la

fabrique de Nicosthènes sont particulièrement célèbres. Le musée du Louvre en possède plusieurs.

Dans les vases d'ancien style, les principaux muscles et les plis des draperies sont généralement gravés avec la pointe.

Une catégorie assez intéressante de vases a reçu le nom d'*amphores*



Fig. 513. — Bacchus et Sémelé.

panathénaïques. Les prix décernés aux vainqueurs des jeux donnés en l'honneur de Minerve dans la grande fête des Panathénées consistaient ordinairement en amphores pleines d'huile. On rappelait ainsi que la

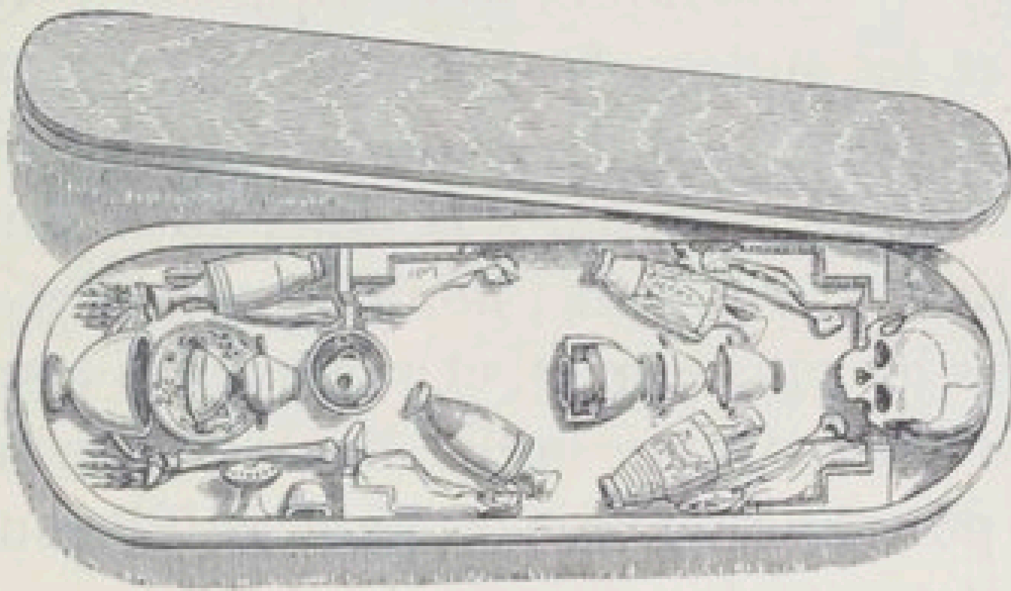


Fig. 514. — Cercueil.

déesse avait planté l'olivier dont l'Attique tirait sa plus grande richesse. Le musée du Louvre possède plusieurs de ces vases qui sont appelés panathénaïques. Leur décoration est assez curieuse : on y voit Minerve debout, brandissant sa lance et portant son bouclier. La figure est conçue dans le style traditionnel des anciens monuments archaïques.

Elle est placée entre deux colonnes supportant chacune un coq. Le coq, en effet, était consacré à Minerve ouvrière.

Les sujets peints sur les vases se rapportent la plupart du temps à la mythologie. Comme exemple du style archaïque des figures, nous donnons (fig. 512) un Prométhée, placé au fond d'une coupe, et comme exemple du style de la grande époque, une scène de la vie de Bacchus, peinte sur la panse d'un vase (fig. 513).

Les vases peints servaient aux différents usages de la vie. Quelques-uns étaient employés simplement comme meubles décoratifs, et un très grand nombre ont eu une destination purement funéraire. Tous d'ailleurs ont été trouvés dans les tombeaux. Quoiqu'ils soient généralement considérés comme de fabrication grecque, on en a trouvé jusqu'à ce jour un nombre beaucoup plus considérable en Italie que dans la Grèce propre. Dans les caveaux funéraires des Étrusques, les vases étaient habituellement disposés autour de la salle, mais, en Grèce, ils sont quelquefois placés dans la boîte même où repose le mort, comme ils sont présentés sur la figure 514.

Population. — « La Grèce, c'est Athènes, » ainsi que l'a dit Thucydide ; nous trouverons donc dans un portrait du peuple d'Athènes le type des Grecs anciens.

« L'histoire, écrit Barthélemi, nous le présente, tantôt comme un vieillard qu'on peut tromper sans crainte ; tantôt comme un enfant qu'il faut amuser sans cesse ; quelquefois déployant les lumières et les sentiments des grandes âmes ; aimant à l'excès les plaisirs et la liberté, le repos et la gloire, s'enivrant des éloges qu'il reçoit, applaudissant aux reproches qu'il mérite ; assez pénétrant pour saisir aux premiers mots les projets qu'on lui communique, trop impatient pour en écouter les détails et en prévoir les suites ; faisant trembler ses magistrats dans le moment même qu'il pardonne à ses plus cruels ennemis ; passant, avec la rapidité d'un éclair, de la fureur à la pitié, du découragement à l'insolence, de l'injustice au repentir ; mobile surtout et frivole, au point que, dans les affaires les plus graves, et quelquefois les plus désespérées, une parole dite au hasard, une saillie heureuse, le moindre objet, le moindre accident, pourvu qu'il soit inopiné, suffit pour le distraire de ses craintes ou le détourner de son intérêt. »

La Grèce moderne contient trois genres de population bien distincts : les Phanariotes, les Pallicares et les insulaires proprement dits. Les Phanariotes sont des familles grecques venues de Constantinople, après la guerre de l'indépendance. Ils s'habillent à la française, leurs femmes font venir leurs costumes de Paris. En somme, ils sont en Grèce les représentants des mœurs européennes. « C'est aussi après la guerre de l'indépendance, dit Edmond About, qu'un grand nombre de Grecs

du nord, l'élite de ces montagnards qui avaient commencé la révolte, s'arrachèrent à leur pays natal, que la diplomatie avait laissé aux mains des Turcs, et s'établirent dans ce royaume qu'ils avaient fondé au prix de leur sang. Ces montagnards, ces anciens chefs de révoltés ou de brigands (car le brigandage était une des formes de la guerre), ont apporté jusque dans Athènes les mœurs étranges de leur pays. Avec les autres chefs qui habitaient autrefois la Morée, ils forment la

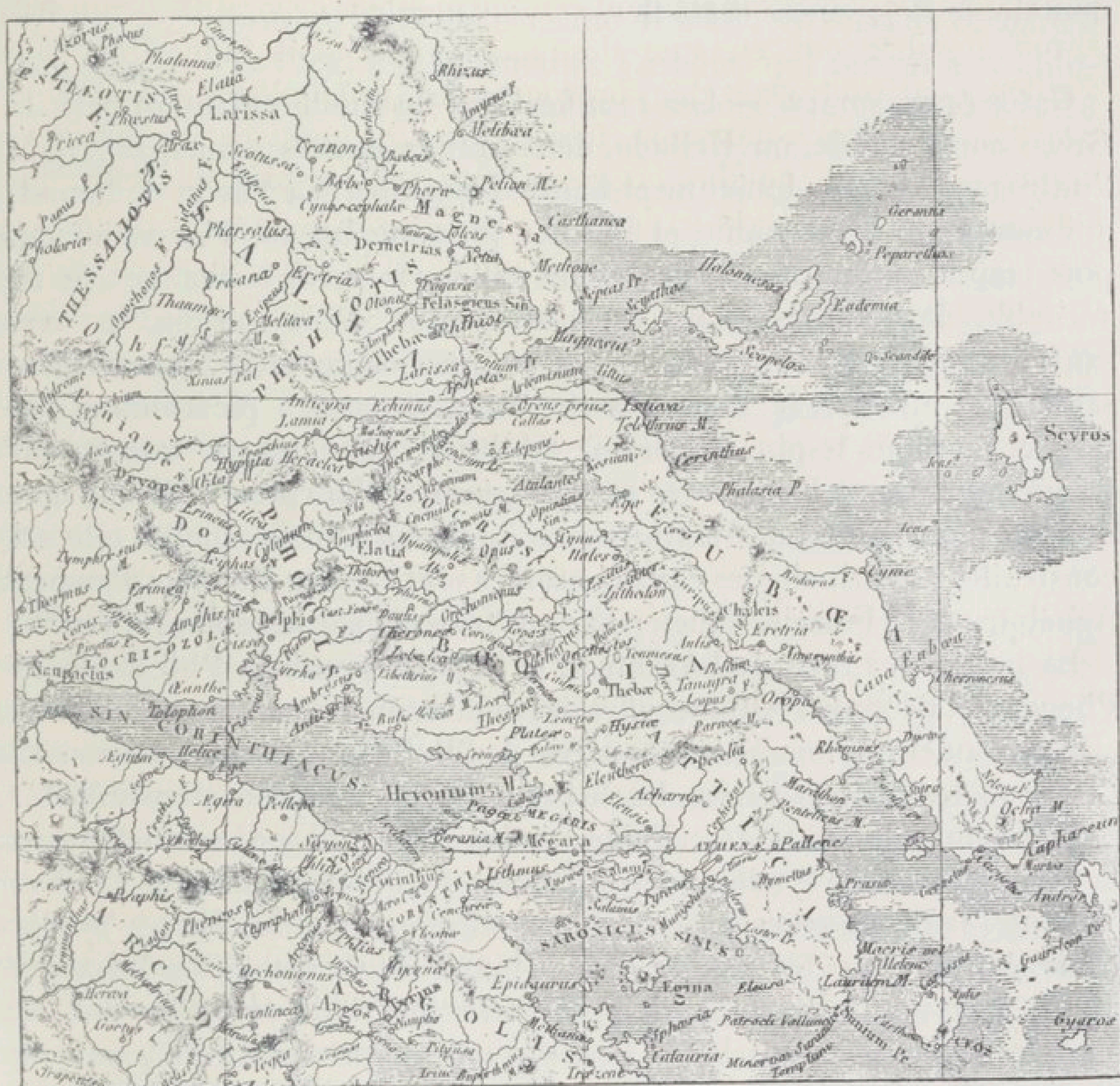


Fig. 515. — Grèce continentale (antiquité).

partie la plus originale et la plus colorée du peuple grec. Ils se donnent à eux-mêmes le titre de Pallicares, c'est-à-dire de braves. Ils sont restés fidèles au costume national, et portent fièrement le bonnet rouge, la veste d'or et la jupe blanche ; ils sortent armés, suivis d'un cortège d'hommes armés. Leurs maisons ressemblent un peu à des forteresses, et leurs domestiques, choisis parmi leurs anciens soldats ou leurs fermiers, forment une petite armée..... Il est de bon goût chez les Palli-

cares de se serrer la taille outre mesure. Ce sont les hommes qui portent le corset; et, comme la race grecque est maigre et nerveuse autant que la race turque est lourde et puissante, en voyant le peuple assemblé sur une place, on croit être au milieu des guêpes d'Aristophane. » Les insulaires eux ont le bonnet rouge avec un pli particulier, le pantalon turc et la veste. Tous se livrent au commerce ou à la navigation. La culture du sol appartient aux Albanais, et la garde des troupeaux aux Valaques.

On peut diviser la Grèce en trois régions distinctes : la Grèce continentale, le Péloponèse et les îles.

Grèce continentale. — Les ramifications du Pinde enfantent dans la Grèce continentale, ou Hellade, deux grands bassins principaux, dont l'un regarde la mer Ionienne et l'autre l'Archipel. Le bassin de l'ouest, qui comprend l'Acarnanie et l'Étolie, présente un sol d'un relief des plus confus où les montagnes et les vallées forment à chaque pas de véritables labyrinthes. Dans certaines parties de la contrée, les versants des monts sont couverts de forêts inextricables et de landes broussailleuses ; ailleurs, le roc se montre à nu, souvent à pic comme une falaise. Le mont le plus important est l'Œta. Les fonds de vallées sont fréquemment envahis par des nappes lacustres. La ville de Missolonghi doit son nom (Milieu des marais) aux dunes au sein desquelles elle est construite. Les principales eaux courantes sont l'Aspro-Potamo, l'ancien Acheloüs, et le Fidaris, l'ancien Evenus traversé par le centaure Nessus.

Le bassin qui regarde l'Archipel, et qui comprend la Phthiotide, la Phocide, la Béotie et l'Attique, offre des monts dont les noms sont célèbres, comme tout ce qui touche à cette partie de l'Hellade ; ce sont le Parnasse, l'Hélicon, le Cithéron, l'Hymette, le Pentélique, le Laurion, etc. (fig. 515).

Taine nous donne la description suivante de ce sol : « Le squelette de la terre, l'ossature géologique, le marbre gris violacé affleure en rocs saillants, s'allonge en escarpements nus, découpe sur le ciel ses profils tranchés, enferme les vallées de ses pitons et de ses crêtes, en sorte que le paysage, labouré de vives cassures, tout tailladé de brèches et d'angles inattendus, semble le dessin d'une main vigoureuse à qui ses caprices et sa fantaisie n'ôtent rien de sa sûreté et de sa précision. La qualité de l'air accroît encore la saillie des choses. »

La Thessalie et l'Épire étaient autrefois comprises dans la Grèce propre ; nous avons parlé de ces provinces à propos de la Turquie d'Europe. Au sud de l'Épire, on trouvait l'Acarnanie et l'Étolie, contrées sauvages, qui nous intéressent par leurs légendes, mais qui n'ont eu qu'une part très indirecte à la civilisation des Grecs. *Missolonghi* (7,500 hab.), célèbre par son rôle dans la guerre de l'Indépendance, est la ville la plus importante de cette contrée. *Lépante*, l'ancienne Naupacte, dans la Locride, n'a laissé aucune ruine importante.



Fig. 516.
Delphes.

Delphes, ancienne capitale de la Phocide, était la ville sainte des Grecs. Le temple d'Apollon, situé sur le penchant du Parnasse, marquait le centre de l'univers. On n'en pouvait douter puisque Jupiter, ayant lâché au même moment deux colombes aux deux extrémités de l'univers, elles se rencontrèrent juste à l'endroit où la Pythie rend ses oracles. L'oracle de Delphes était le plus fameux de l'antiquité, et il ne se faisait rien d'important sans qu'il eût été consulté. Il n'est rien resté de ce temple si fameux : la fontaine Castalie, qui servait aux ablutions, fournit aujourd'hui ses eaux à un monastère élevé sur l'emplacement de l'ancien gymnase.

La Béotie n'a conservé que ses souvenirs, car elle ne possède aucune ruine importante. De Thèbes, de Platée, de Thespies, il n'est resté que des fragments de murailles qui indiquent l'emplacement où furent ces villes. A défaut de monuments, les statuettes découvertes dans les fouilles de Tanagra ont du moins servi à nous révéler un côté intime de l'art antique, demeuré inconnu jusqu'alors.

L'Attique, contrée aride et pierreuse, est peut-être sous le rapport agricole le pays le plus mal pourvu de la Grèce, mais l'Attique a Athènes, et cela suffit pour lui assurer la suprématie sur les autres provinces.

Théophile Gautier décrit ainsi l'aspect du Pirée, le port d'Athènes. « Au fond de ce golfe, Munychie et Phalère composaient avec le Pirée la trilogie des ports d'Athènes. Le Pirée, dans lequel nous ne tardâmes pas à entrer, est un bassin arrondi en coupe, suffisant pour les birèmes et les trirèmes antiques, mais où une flotte moderne serait singulièrement à l'étroit, quoique cependant il soit assez profond pour admettre des frégates et des vaisseaux de haut bord. Ce port se fermait autrefois par une chaîne reliée aux piédestaux des deux lions de grandeur colossale emportés comme trophée par le doge Morosini, et placés maintenant en vedette près de la porte de l'arsenal de Venise. Sur la droite, près d'un phare, on nous fit remarquer une espèce de tombeau ruiné où entrent les vagues de la mer; c'est le tombeau de Thémistocle.....

« Le port était presque désert, à part quelques légers bâtiments à la flamme verte et blanche, couleurs du pavillon de Grèce, car Syra détourne à elle tout le mouvement et tout le commerce. La pure lumière du matin éclairait le quai de pierre, les maisons blanches et les toits de tuiles quadrillés de bandes symétriques du Pirée, bourgade complètement moderne, malgré son nom antique. Ces bâtisses d'un aspect plus suisse qu'athénien contrârient l'œil et l'imagination ; mais si l'on néglige le premier plan un peu vulgaire, on est amplement dédommagé, et la magie du passé renaît tout entière.

« La route du Pirée à Athènes est rectiligne : elle raye de sa chaussée poussiéreuse une plaine aride couverte d'herbes desséchées assez semblables à des joncs marins. Au loin, à droite et à gauche, s'étagent des collines montagneuses, brûlées par le soleil et revêtues de ces teintes splendides que prend la terre, sous la lumière des pays chauds, lorsqu'elle est dépouillée de végétation..... Enfin, on se trouve dans une espèce de plaine bosselée, cerclée de montagnes, au milieu de laquelle se dresse, solitaire, le grand rocher de l'Acropole : tous ces terrains sont fauves, arides, pulvérulents, dévorés de lumière et de soleil ; les ombres que projettent leurs rugosités sont bleuâtres et tranchent fortement avec le ton jaune général. La ville moderne ne se montre pas encore : on n'aperçoit que les escarpements décharnés de l'Acropole couronnée d'une muraille turque à fondations grecques et cyclopéennes. »



Fig. 517.
Monnaie d'Athènes.

Athènes (35,000 hab.), capitale de la Grèce, est située à environ six kilomètres de la mer : un chemin de fer la relie au Pirée, son port. Pour se faire une idée un peu complète de cette ville célèbre, il faut étudier successivement l'Acropole (fig. 517), la ville elle-même et le port. La ville primitive s'élevait sur le plateau même de l'Acropole, et ce n'est qu'à une époque postérieure que les habitations se sont élevées dans la plaine. A partir des guerres médiques, aucun citoyen ne fut autorisé à bâtir sa maison sur l'Acropole, qui fut considérée uniquement comme une citadelle, en même temps qu'un lieu vénéré où on honorait les dieux protecteurs de la cité (fig. 518).

Lorsqu'on monte à l'Acropole par le côté occidental, on se trouve en face du grand escalier des Propylées. On appelait ainsi une construction avancée en forme de portique qui décorait l'entrée d'une enceinte sacrée. Les Propylées d'Athènes s'annonçaient par six colonnes d'ordre dorique élevées sur une plate-forme découverte : les entre-colonnements répondaient à cinq portes pratiquées dans un mur transversal. L'escalier qui monte à cette plate-forme comprenait toute la largeur de l'édifice. Un double rang de colonnes ioniques soutenait le plafond du vestibule antérieur regardant vers la ville. A droite et à gauche il y avait deux ailes dont les portiques encadraient la face principale. Les propylées, bâties en marbre pentélique l'an 437 avant Jésus-Christ par l'architecte Mnésiclès, ont excité l'admiration universelle dans l'antiquité.

En avant des Propylées, sur une terrassé haute de huit mètres, se trouve le *temple de la Victoire sans ailes*. « Les Athéniens, dit Pausanias, pensent que la Victoire restera toujours parmi eux, puis-

qu'elle n'a plus d'ailes. » Ce petit temple, qui est d'ordre ionique et d'une rare élégance, a été en partie détruit par les Turcs, qui y avaient établi une batterie. Tout autour régnait une frise ornée de sculptures, mais le fronton et le toit n'existent plus.

Au centre même du plateau de l'Acropole, s'élève le Parthénon, dont le nom veut dire temple de la Vierge : il était en effet dédié à la déesse protectrice d'Athènes. Le Parthénon, élevé par Périclès, pour remplacer l'ancien temple brûlé par les Perses, est considéré comme le chef-d'œuvre de l'architecture grecque. Il est d'ordre dorique ; « le corps principal, dit Beulé, est un grand rectangle divisé en deux salles inégales. La plus grande, ouverte à l'orient, est proprement le temple : elle contenait la statue de Minerve. La plus petite est l'opisthodome. Tout autour de la cella ainsi disposée, règne un péristyle qui compte huit colonnes sur les façades et dix-sept sur les côtés, les colonnes d'angle deux fois comptées. L'édifice entier est élevé sur un soubassement de trois hauts degrés; deux degrés un peu plus petits haussent encore le sol de la cella au-dessus du niveau du portique. »

Les deux frontons du Parthénon, les métopes de l'extérieur, et les frises de la cella étaient décorés d'ouvrages de Phidias et de son école, qui ont été enlevés de l'édifice et transportés au Musée britannique à Londres. La fameuse Minerve en or et en ivoire, exécutée par Phidias, était placée dans l'intérieur du temple.

Si le Parthénon était le monument le plus important de l'Acropole, l'Érechthéion en était le plus vénéré. C'est là que se trouvait la plus ancienne statue de Minerve, celle qui était tombée du ciel. C'est là que Neptune et Minerve s'étaient disputés pour la possession d'Athènes ; on y montrait la source sacrée produite par le trident de Neptune, dont la marque se voyait sur le rocher, et le fameux olivier, source féconde de la richesse publique, puisqu'il était la souche de tous les oliviers de l'Attique, l'olivier saint, que Minerve avait fait surgir en frappant la terre de sa lance et que les flammes de Xerxès n'avaient pas pu détruire. Là aussi était l'autel de l'Oubli que les Athéniens élevèrent pour réconcilier les deux divinités, et le tombeau d'Érechthée. Enfin ce temple racontait l'origine même d'Athènes, puisqu'il était bâti sur l'emplacement de la maison de Cécrops. Aussi l'Érechthéion était le centre de la grande fête des Panathénées, qui est représentée sur la frise du Parthénon.

Les reliques précieuses dont la conservation était indispensable expliquent, autant que l'inégalité du terrain, les irrégularités du plan de cet édifice, qui en réalité en forme plusieurs. L'Érechthéion est un rectangle précédé par un portique ionique de six colonnes, et accompagné sur les longs côtés de deux autres portiques, dont l'un, qui est le *Pandrosion*, présente un entablement supporté par des jeunes filles en place de colonnes.



Fig. 518. — Le rocher de l'Acropole à Athènes.

Outre ces édifices, l'Acropole renfermait plusieurs autels dédiés à différentes divinités, et une multitude de statues, entre autres la Minerve colossale coulée en bronze par Phidias, que les navigateurs apercevaient en approchant du rivage d'Athènes.

La ville était, comme nous l'avons dit plus haut, disposée dans la plaine qui entoure l'Acropole ; cette disposition est visible sur le plan que nous en donnons (fig. 519).

On a pu déterminer l'emplacement de l'ancien Aréopage, et celui du

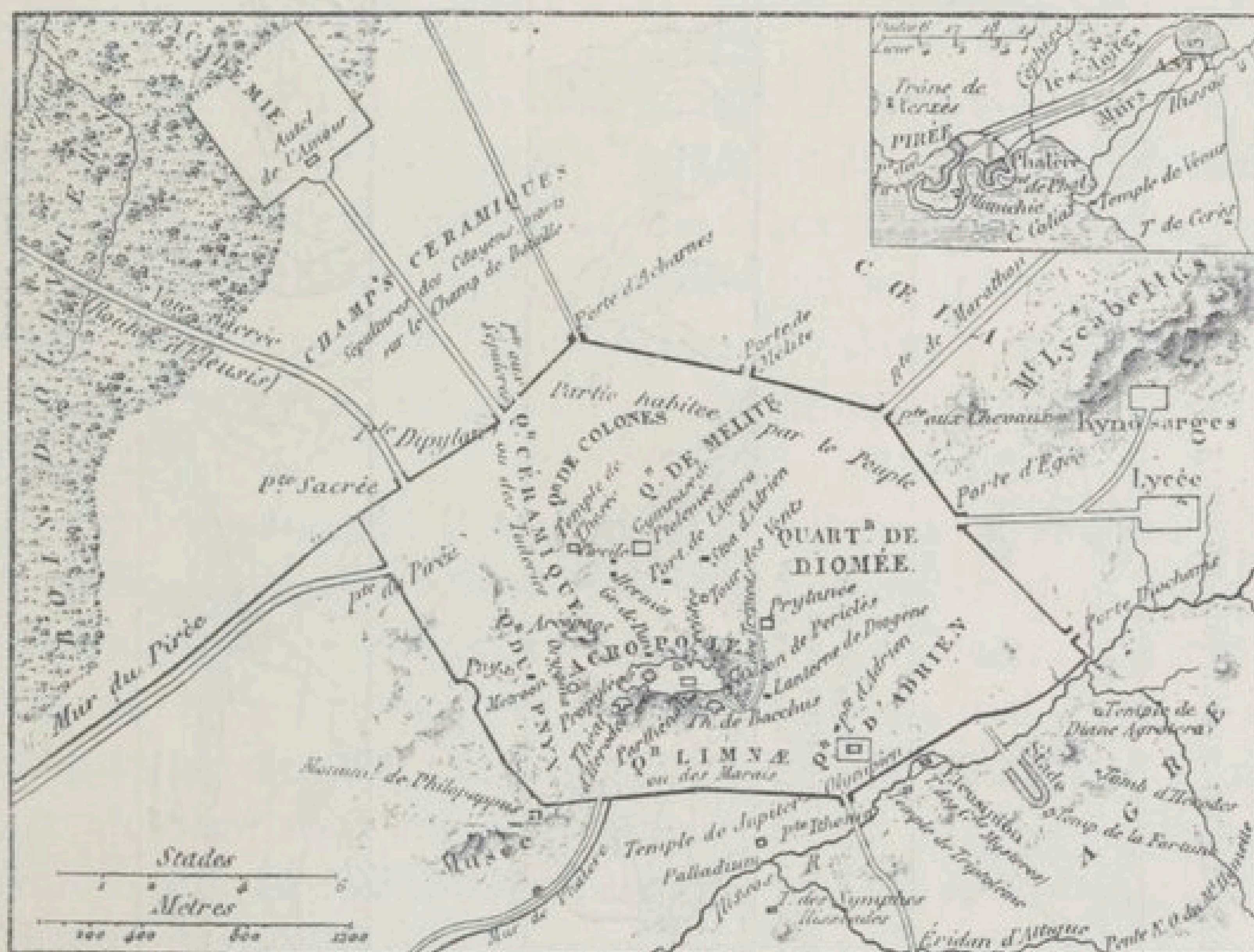


Fig. 519. — Plan de l'Athènes antique.

Pnyx où se tenaient les assemblées populaires : il en reste quelques traces. L'édifice le mieux conservé parmi ceux qui sont encore debout en dehors de l'Acropole, c'est le temple de Thésée, monument funéraire construit pour recevoir les restes de ce héros, que Cimon, fils de Miltiade, avait, sur la foi d'un oracle, retrouvé dans l'île de Scyros. Ce temple, qui est d'ordre dorique, a été élevé par l'architecte Micon, trente ans avant le Parthénon.

La rue des Trépieds, à Athènes, était une voie sur les côtés de laquelle les vainqueurs dans les jeux scéniques avaient élevé de petits monuments destinés à porter le trépied qu'ils avaient gagné par leur victoire dans ces luttes, et où on inscrivait le nom du triomphateur. De tous ces monuments, autrefois nombreux et variés, il n'en reste plus qu'un, le monument choragique de Lysicrate. Il se compose de trois parties : un soubassement quadrangulaire, une colonnade circulaire, et une coupole avec un ornement en forme de grand fleuron qui est placé des-

sus. Ses entre-colonnements étaient entièrement fermés avec des pan-

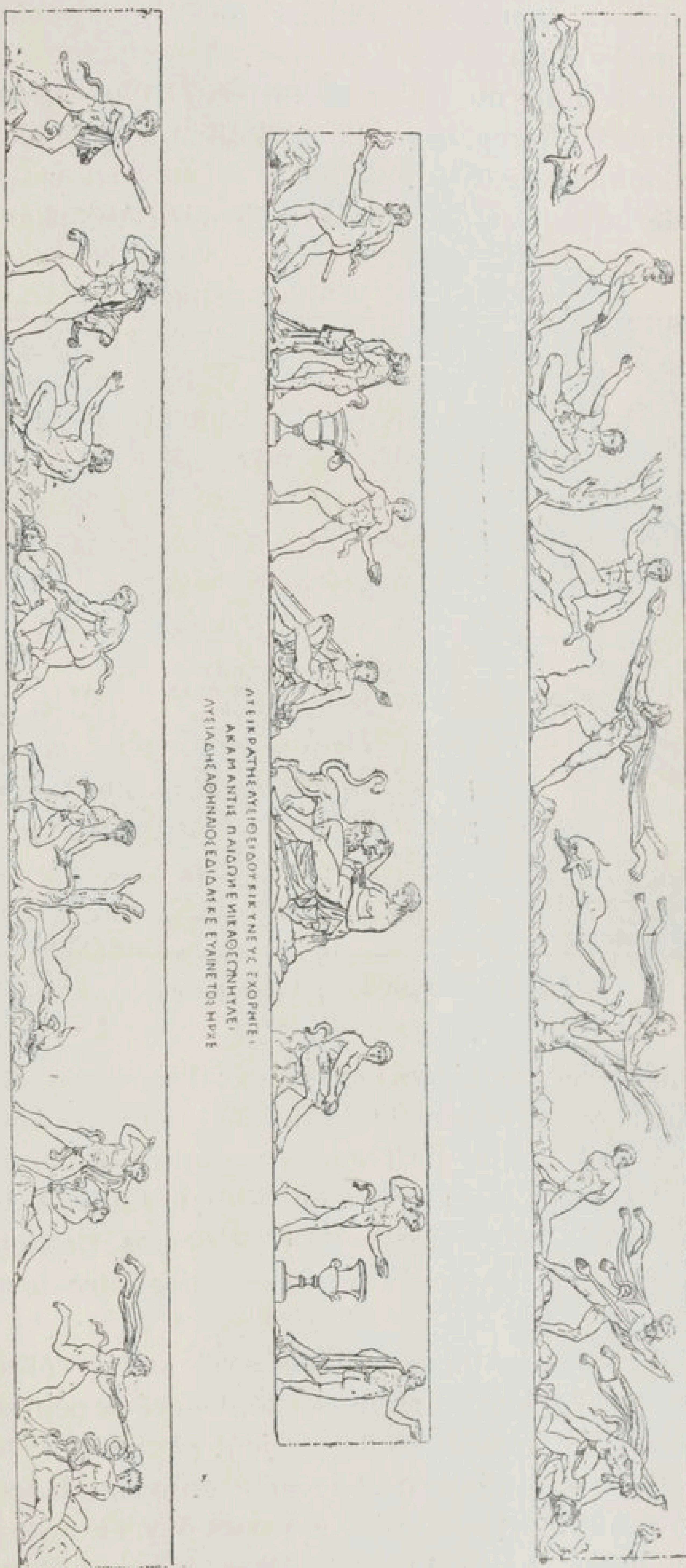


Fig. 520. — Frise du monument de Lysicrate, à Athènes.

neaux en marbre blanc, dont trois sont maintenant brisés. Le grand

fleuron qui surmonte la coupole offre une gracieuse composition de feuillages. Il était destiné à porter le trépied, et on distingue encore les traces du scellement.

Le joli bas-relief qui décore la frise du monument de Lysicrate représente l'aventure de Bacchus avec les pirates tyrrhéniens. Au centre de cette composition, qui dans l'original forme une bande circulaire, on voit Bacchus assis sur un rocher et tenant en main une coupe, dans laquelle un lion, symbole de victoire, vient se désaltérer. Les satyres sont à ses côtés, et on les retrouve, sur les autres bandes, qui luttent avec les pirates tyrrhéniens; ceux-ci, qui sont transformés en dauphins, se précipitent dans la mer (fig. 520).

La tour d'Andronicus, plus connue sous le nom de tour des Vents, a huit faces, dont chacune regarde les points de la terre d'où partent les huit vents principaux. Chacune de ces faces porte la figure d'un de ces vents personnifié sous les traits d'hommes ailés et planant dans les airs, tous vêtus et chaussés de brodequins. Au-dessus de la coupole, un triton mobile montrait avec son sceptre quelle était la direction du vent (fig. 521).

Outre ces monuments, il faut citer à Athènes le théâtre d'Hérode Atticus, qui a laissé des ruines très vastes, mais dont la construction accuse une époque de décadence; le théâtre de Bacchus où ont été représentés les chefs-d'œuvre des grands tragiques, mais dont il ne reste que quelques gradins, et l'arc d'Adrien, qui donnait accès à un quartier nouveau élevé sous cet empereur. Enfin, à quelque distance de la ville, était le temple de Jupiter Olympien, qui fut commencé sous Pisistrate, détruit par Sylla, et reconstruit par Adrien. Il en reste quelques colonnes corinthiennes; elles sont indiquées sur la figure 522 qui représente l'Acropole vue de la campagne.

Nous avons vu ce qui restait de l'ancienne ville : voici comment Théophile Gautier décrit la cité moderne :

« L'ancienne Athènes se développait entre l'Acropole et le Pirée; l'Athènes actuelle semble se cacher derrière la citadelle, comme par une espèce de pudeur de cité déchue. L'œil ne la découvre que lorsqu'on a contourné l'Acropole et longé le temple de Thésée, situé non loin de la route et remarquable par l'intégrité de sa conservation. Une grande rue se présente, bordée de maisons blanches à toits de tuiles, à contrevents verts, de l'aspect le plus bourgeoisement moderne, et qui ressemble, à faire peur, à une rue des Batignolles. Les constructions démontrent, de la part des maçons qui les ont bâties, une envie naïve de faire une Athènes *à l'instar de Paris*. Comme tous les peuples récemment sortis de la barbarie, les Grecs actuels copient la civilisation par son côté prosaïque et rêvent la rue de Rivoli à deux pas du Parthénon... Une foule bigarrée se promenait dans cette rue, coupée à angles droits

de plusieurs autres moins importantes; les femmes étaient en très petit nombre. Les mœurs des Turcs, longtemps possesseurs du pays, ont influé sur celles des Grecs, qui n'avaient besoin, du reste, que de continuer les traditions du gynécée pour trouver le harem naturel. Ce n'est pas qu'aucune loi astreigne les femmes à la réclusion; mais elles sortent peu, et toutes les affaires extérieures, même les emplettes du ménage,

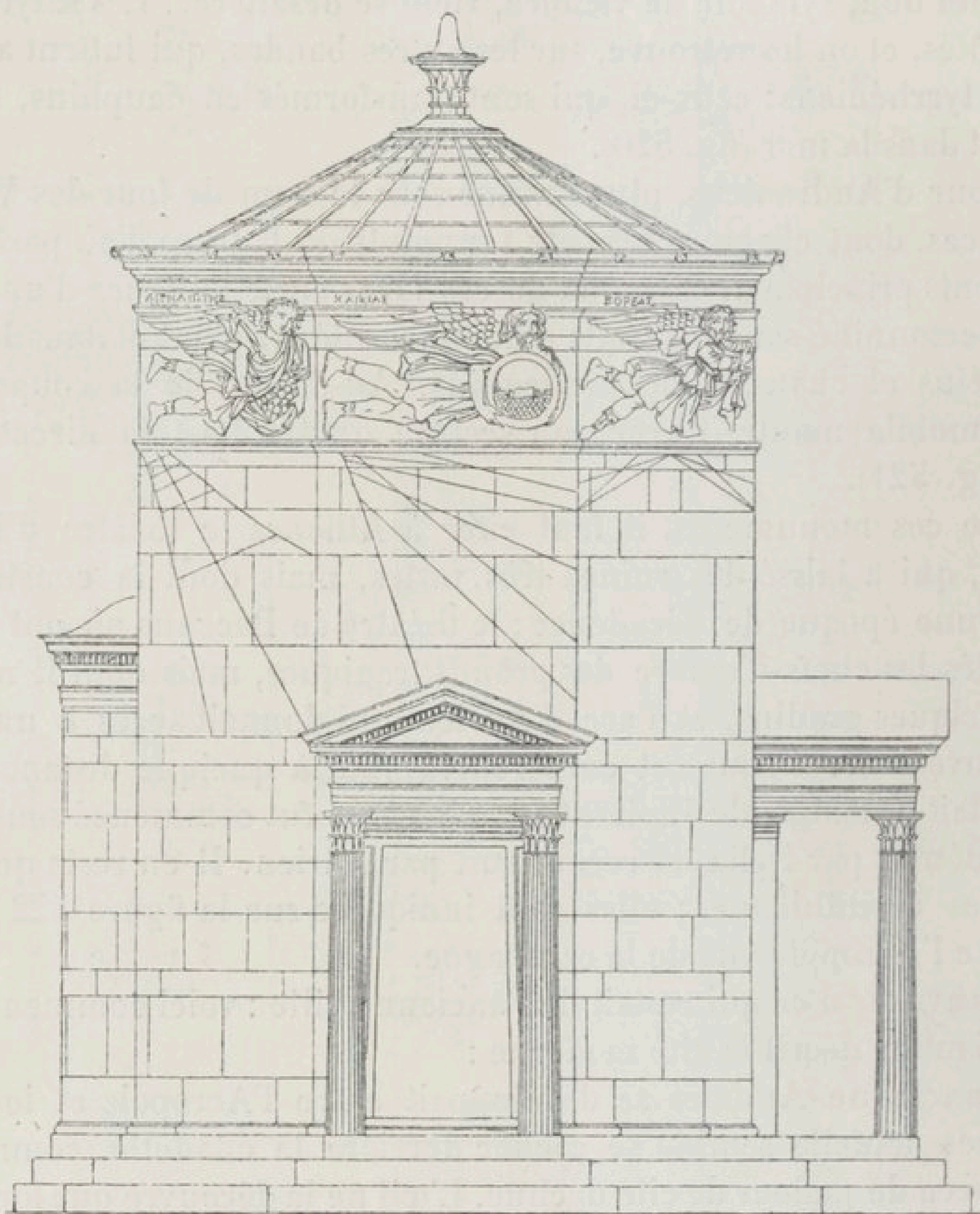


Fig. 521. — Tour des Vents.

sont faites par les hommes. Parmi les fracs européens, modelés sur ceux de Londres ou de Paris, étincelait, de loin en loin, un beau costume d'Albanais, de Maïnote ou de Palikare, d'une élégance théâtrale, et tranchant bizarrement sur le fond prosaïque d'une devanture de magasin remplie d'*articles* de Paris. »

Les environs d'Athènes sont plus riches en paysages qu'en monuments. Il n'est rien resté du fameux temple de Cérès à Éleusis. Le temple de



Fig. 522. — Acropole d'Athènes vue de la campagne.

Minerve, qui s'élevait au cap Sunium, a conservé neuf colonnes du côté du nord et deux du côté du sud. En se rapprochant du Péloponèse, on trouve l'emplacement de l'ancienne Mégare, qui n'a pas laissé de ruines.

Le Péloponèse. — Le Péloponèse forme une presqu'île rattachée à la Grèce propre par l'isthme de Corinthe ; c'est une contrée hérissée de

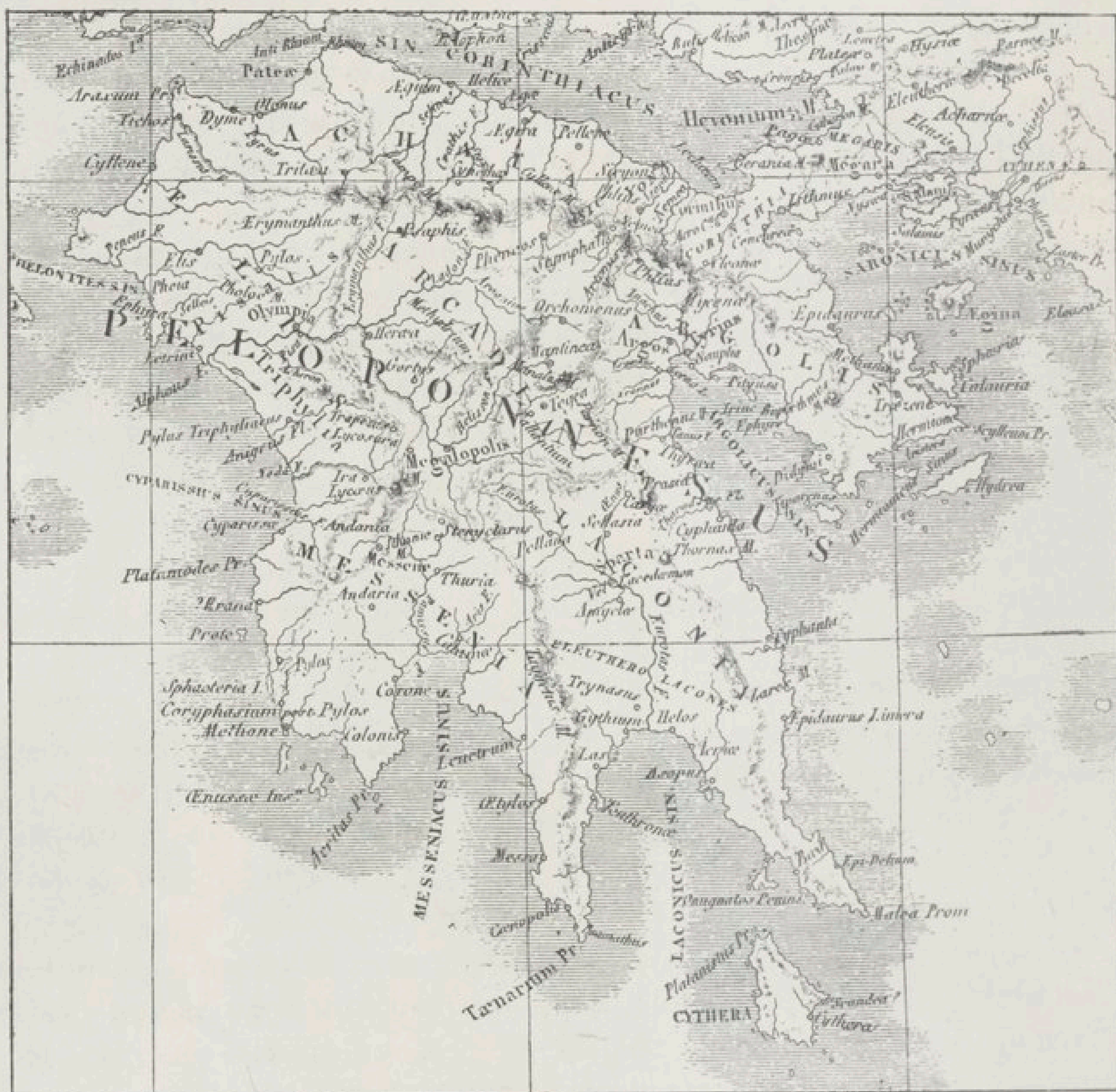


Fig. 523. — Carte du Péloponèse.

montagnes, parmi lesquelles on remarque surtout la chaîne du Taygète où Diane chassait avec ses nymphes. Elle est arrosée de nombreux cours d'eau : l'Alphée et l'Eurotas sont les plus importants (fig. 523).

Quand on parle du Péloponèse, on pense tout d'abord à Sparte et on voudrait établir un point de comparaison avec Athènes. Malheureusement cette ville célèbre n'a pas laissé de ruines.

« La plaine de Sparte, dit Edmond About, fertile et entièrement couverte de beaux arbres, s'étend entre un rang de jolies collines et la

chaîne énorme du Taygète, hérissée de sapins et coiffée de neige. C'est l'horizon le plus majestueux que j'ai vu, après la plaine de Rome, qui sera toujours au-dessus de toutes les comparaisons. Au premier aspect du pays, lorsque du haut d'une montagne on voit se dérouler la Laconie, on est saisi. Il fallait que Pâris fût bien beau pour qu'Hélène ait consenti à quitter un pareil domaine.

« L'ancienne Sparte a péri tout entière. Tandis que les débris d'Athènes brillent encore de jeunesse et de beauté, et attirent de loin les regards du voyageur, il faut chercher sous les champs d'orge un théâtre enseveli, un tombeau, et quelques pans de muraille qui marquent la place où fut sa rivale. Après un duel de plus de vingt siècles, Athènes a vaincu Sparte, et le champ de bataille lui est resté. La Sparte du moyen âge, Mistra, est une montagne escarpée, couverte du haut en bas de mosquées, de châteaux et de maisons écroulées : ruines étrangement pittoresques, au milieu desquelles on est tenté de regretter, pour l'harmonie, les Turcs, cette ruine rigoureuse d'une grande nation. La Sparte nouvelle est une création du roi Othon, qui a formé le vain projet de ressusciter tous les grands noms de la Grèce. C'est une ville d'administration et de commerce, toute en boutiques, en casernes et en bureaux. »

La Messénie n'est guère plus riche en ruines que la Laconie, mais nous allons être plus heureux dans l'ancienne Argolide. Non loin de *Nauplie* (8,000 hab.), assez jolie ville moderne qui est aujourd'hui le chef-lieu de la province, on trouve Argos, Tyrinthe et Mycènes. Argos, la ville de Junon, a conservé son théâtre taillé dans le flanc de la montagne et qui pouvait contenir vingt mille personnes. Tyrinthe, qui a compté parmi ses rois Amphitrion et Hercule, était déjà dans l'état où nous la voyons aujourd'hui, lorsque Pausanias l'a visitée. « Il ne reste de Tyrinthe, dit-il, que les murs, qui sont l'ouvrage des cyclopes. Ils sont construits de pierres brutes, toutes d'une telle dimension que deux mulets attelés n'ébranleraient pas la plus petite. Les interstices sont remplis de petites pierres qui servent de liaison aux grosses. » Les antiques constructions connues sous le nom de galeries de Tyrinthe offrent cela de particulier que leur voûte présente la forme d'une ogive.

« Mycènes, écrit Edmond About, a eu le bonheur d'être abandonnée à une époque très ancienne : c'est ce qui l'a conservée. On n'a pas démoli ses vieux murs cyclopéens pour construire des bicoques turques ou vénitiennes. Tous les remparts sont encore debout, le milieu est comblé par quelques maigres champs d'orge qui poussent sur le palais d'Agamemnon. La ville du roi des rois a bien pu contenir jusqu'à cinq cents maisons. On voit encore ses deux portes, en pierres monstrueuses, taillées par quelque rude ciseau. La plus grande, la porte d'honneur, est surmontée de deux lions sculptés peut-être par Dédale (fig. 524)..... Mycènes a tout l'air de ce qu'elle a été, un nid d'horribles sacripants. Au

nord et à l'est, elle est dominée par deux rochers raides, nus, âpres à l'œil, et hauts d'une demi-lieue. A ses pieds se creuse un ravin immense où courent les torrents pendant l'hiver. Ses murs, ouvrages d'une industrie robuste et guerrière, ont une physionomie particulièrement scélérate. »

Non loin de l'Acropole, on trouve dans la plaine le trésor des Atrides. Une avenue en ruines, ouverte sur le flanc de la colline, conduit à une

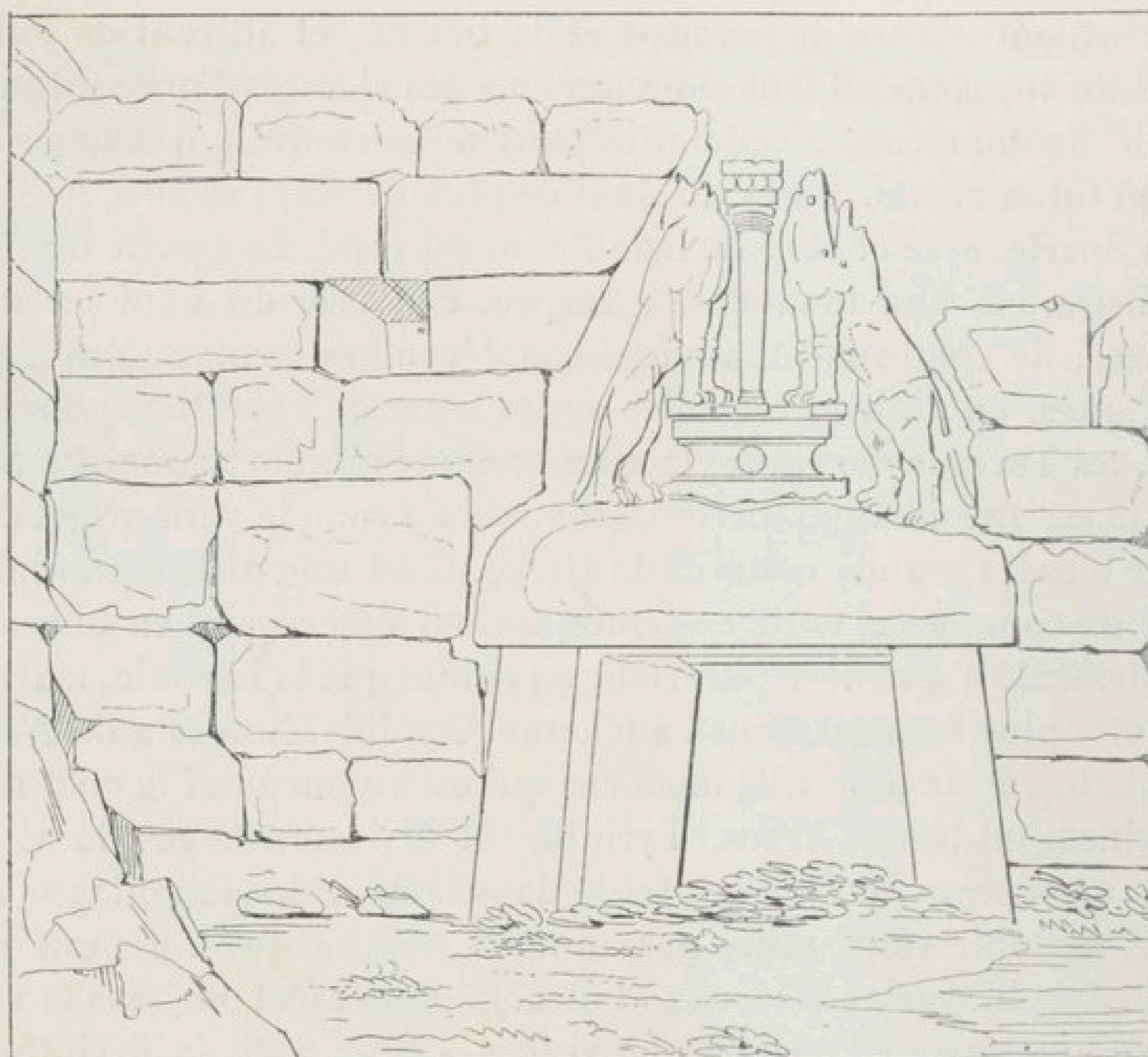


Fig. 524. — Porte des Lions, à Mycènes.

grande salle circulaire dont la voûte présente une forme parabolique. On pense que c'est en ce lieu que les rois de l'âge héroïque renfermaient leurs objets précieux. Toutefois, ce n'est pas là, mais dans l'Acropole même, que le docteur Schlieman a trouvé les fameux tombeaux dont la découverte a ému le monde savant.



Fig. 525.
Monnaie de Corinthe.

Corinthe, qui fut une des plus opulentes cités de la Grèce, est aujourd'hui une petite ville qui compte à peine 1 800 habitants. On y voit encore les ruines d'un temple qui remonte à la ville grecque primitive. Les sept colonnes qui restent debout ont des fûts monolithes, et elles ont à peine en hauteur quatre fois leur diamètre, ce qui indique une époque extrêmement ancienne.

Il n'est rien resté du fameux temple d'Esculape à Épidaure. Sicyone a gardé les restes d'un théâtre. L'Achaïe n'a pas de ruines importantes; mais, en Arcadie, on a retrouvé, outre les murailles de Mantinée, un temple situé près de Phigalie et dont trente-six colonnes avec leur architrave sont encore debout. Ce temple avait été élevé par les Phigaliens en l'honneur d'Apollon qui les avait préservés d'une épidémie. Dans l'ancienne Élide, on exécute en ce moment des fouilles sur l'emplacement du temple d'Olympie, où se voyait la fameuse statue du Jupiter Olympien, qui était en or et en ivoire et passait pour le chef-d'œuvre de Phidias. Sa hauteur était telle, que, bien qu'assise, cette statue atteignait presque la voûte du temple.

Les Iles. — Nous avons déjà parlé de l'île de Crète, à propos de la Turquie. L'île d'Eubée appartient par sa situation géographique à

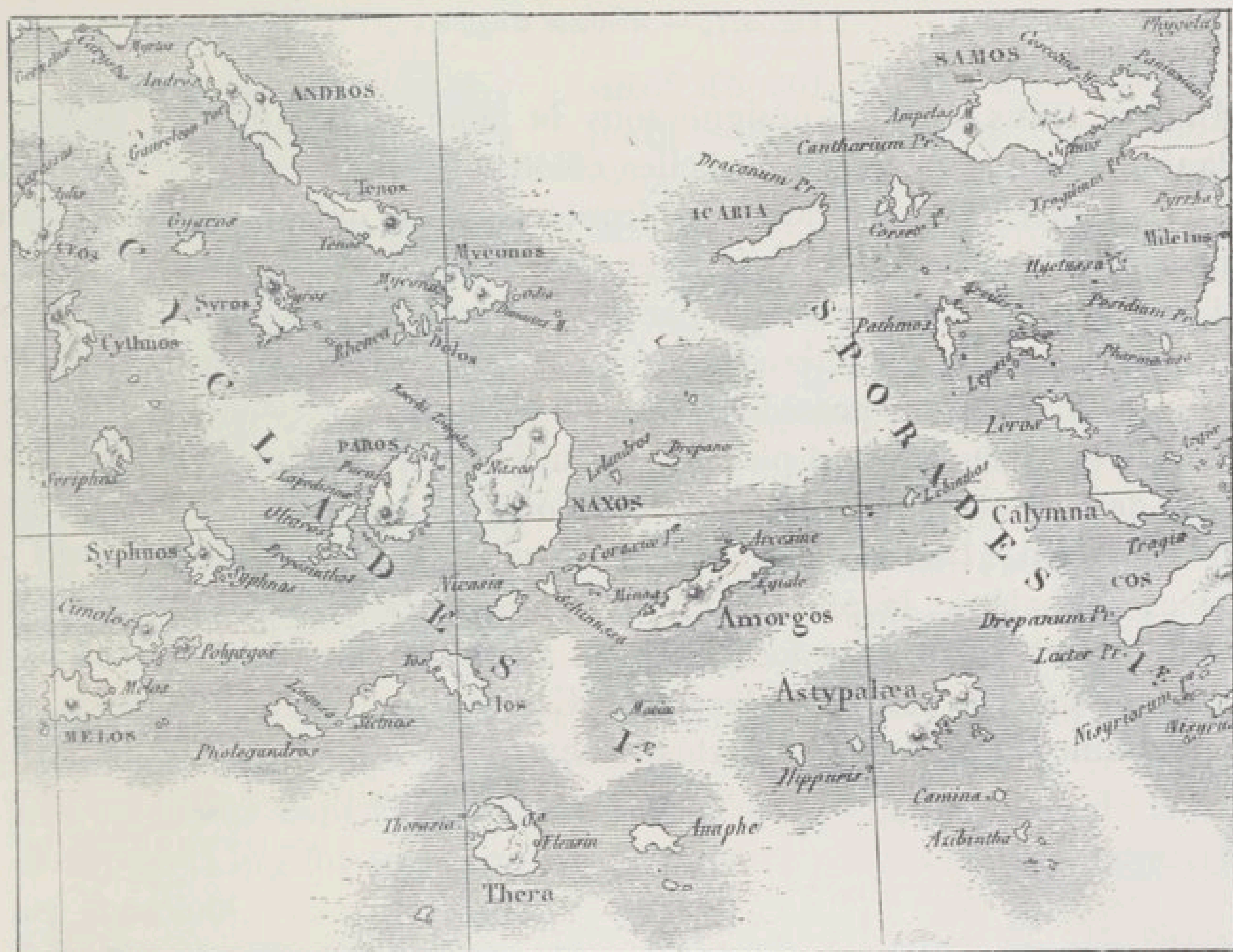


Fig. 526. — Les Cyclades.

l'Hellade; en face de Chalcis un pont la réunit à la Béotie. Une chaîne montagneuse, dont le point culminant est le Delphi, la traverse dans toute sa longueur, produisant comme une sorte d'épine dorsale. L'ancien Eubée a nom maintenant île de Négrepont et ne présente pas de ruines intéressantes.

Les Cyclades sont des îles situées entre la Grèce et l'Asie Mineure.

Quoiqu'elles n'aient jamais eu une grande importance politique, elles ont pris une part à la civilisation antique, parce qu'elles servaient en quelque sorte de trait d'union entre l'Orient et l'Occident. Les plus importantes par leurs souvenirs sont Délos, célèbre par son temple d'Apollon qui n'a pas laissé de ruines; Naxos, île consacrée à Bacchus et célèbre par ses vins; Mélos, où on a retrouvé la fameuse statue du Louvre; Andros, Paros, dont les marbres étaient renommés, etc. (fig. 526).

L'île d'Égine (fig. 527), placée près du Péloponèse, à peu près en face d'Épidaure, renferme quelques ruines intéressantes. Le temple de

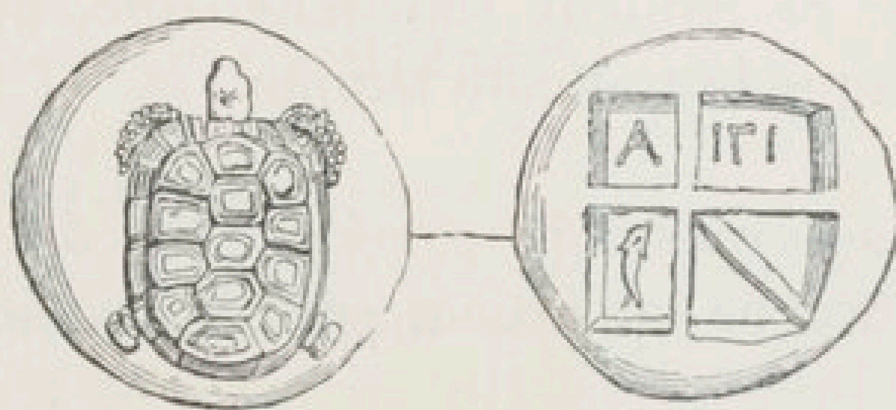


Fig. 527. — Monnaie d'Égine.

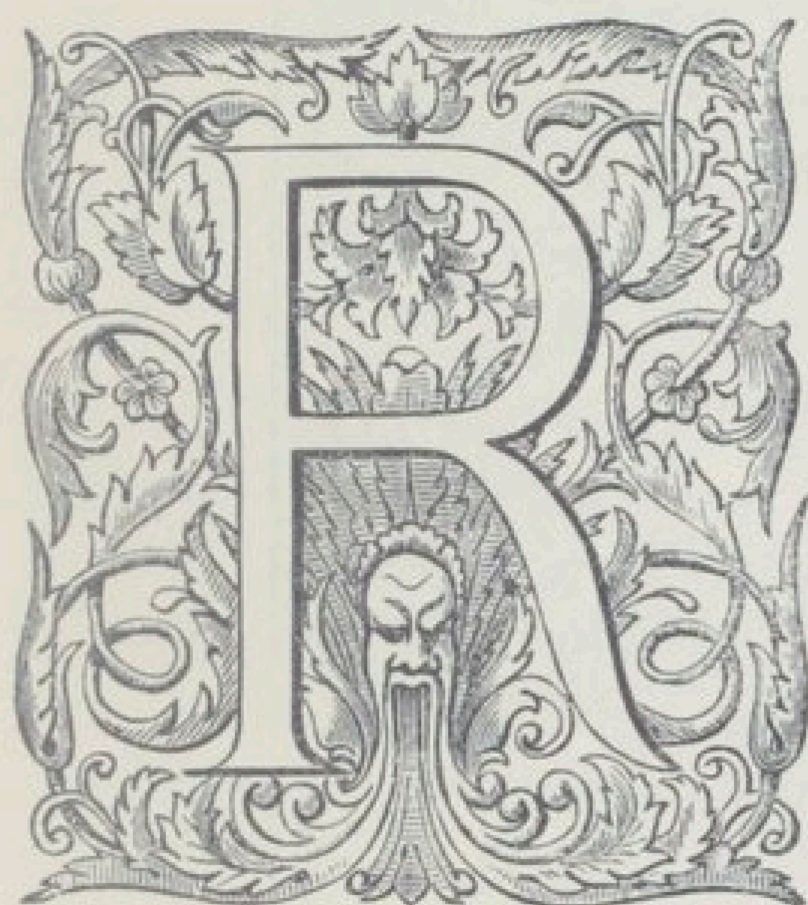
Minerve, plus souvent désigné sous le nom de temple de Jupiter Panhellénien, a conservé ses belles colonnes doriques, mais il a perdu les sculptures qui décoraient ses frontons et qui ont été emportées au musée de Munich. L'île d'Égine a eu une école de sculpture très célèbre, et c'est là que la numismatique paraît avoir pris naissance. Les monnaies de cette île ont un caractère très archaïque. L'île de Salamine, si grande par ses souvenirs, ne possède pas de monuments.

Les îles Ioniennes sont placées irrégulièrement sur les côtes occidentales de la Grèce. Les principales sont Corcyre, aujourd'hui Corfou, l'île des Pheaciens; Ithaque, aujourd'hui Theaki, célèbre par l'histoire d'Ulysse; Céphalénie, la plus grande du groupe; Zacynthe où Énée éleva un temple à Vénus. Les fouilles qu'on a tentées dans ces îles n'ont pas encore donné de résultat intéressant. Cerigo, l'ancienne Cythère, n'est actuellement qu'un rocher hanté des chauves-souris.

CHAPITRE IV

L'ITALIE

Relief du sol. — L'art ancien. — L'art moderne. — La vallée du Pô. — L'Italie centrale. — Rome et ses environs. — L'Italie méridionale.



elief du sol. — Il est peu de pays dont les frontières soient aussi admirablement tracées par des limites naturelles, montagnes ou rivages, que le royaume d'Italie. Les Alpes, la mer Adriatique, la mer Ionienne et la mer Tyrrhénienne l'entourent de tous côtés. L'Italie forme un ensemble géographique complet et indiscutable. Mais l'unité n'exclut pas la diversité, et par son relief, par l'orientation du système montagneux qui forme les Apennins, l'Italie présente une variété d'aspects dont il est impossible de ne pas tenir le plus grand compte lorsqu'on s'occupe de son histoire aussi bien antique que moderne. Il y a là un moule dont l'empreinte se retrouve à chaque page de la vie d'un peuple qui fut assez grand à son heure pour absorber et gouverner le monde.

La Lombardie compte peu dans l'histoire du développement de la civilisation romaine. Cette province est entraînée dans le mouvement général, mais elle ne le produit pas. C'est de l'autre côté des Apennins, au centre de la Péninsule, que le rayonnement civilisateur prend sa source.

L'Italie péninsulaire regarde l'occident. C'est de ce côté que sont les plaines fertiles, les riches campagnes, les ports commerçants. Du côté de l'Adriatique, mer fermée à peu près, l'Italie a rejeté ses montagnes. Cependant, au sud, la péninsule Italienne a eu le bonheur de pouvoir

offrir un port, le golfe de Tarente, et les rivages orientaux de la Grande-Grèce et de la Sicile, à la civilisation hellénique alors qu'elle était en marche vers l'ouest. « Plus au nord, dit É. Reclus, la Péninsule fait « pour ainsi dire volte-face vers l'ouest; et, par suite, le mouvement « d'expansion des idées vers l'Europe occidentale s'est trouvé grande-« ment facilité. »

A l'heure qu'il est, on peut diviser moralement l'Italie en deux ré-



Fig. 528. — L'Italie moderne.

gions bien distinctes : celle de la vallée du Pô, vivante, pleine de sève, de vigueur, commerçante, industrielle, et surtout mise en valeur par l'agriculture, une agriculture intelligente, digne d'être offerte comme modèle aux cultivateurs des autres nations; puis la région purement péninsulaire, intéressante surtout par son passé, vivant de souvenirs.

Outre la plaine du Pô, qui est bordée par les Alpes, et la péninsule qui s'avance dans la Méditerranée, l'Italie possède deux grandes îles, la Sardaigne et la Sicile (fig. 528).

L'art ancien. — On désigne généralement sous le nom de Pélasges, les premiers habitants de l'Italie, qui semblent avoir appartenu à la même race que ceux de la Grèce. Mais, dès une très haute antiquité, les côtes de la Sicile et de l'Italie méridionale reçurent des colonies phéniciennes, qui furent plus tard remplacées par des colonies grecques. La civilisation hellénique se développa dans ces contrées parallèlement à celle



Fig. 529. — L'Italie ancienne.

de la Grèce propre, avec laquelle elle n'offre pas d'ailleurs de différence bien sensible. Le nom de Grande-Grèce, qui fut donnée à l'Italie méridionale, s'explique donc parfaitement.

La plaine du Pô fut aussi de bonne heure occupée par des Gaulois, qui ne paraissent pas avoir exercé une influence quelconque sur les beaux-arts. Mais les Étrusques, qui vinrent ensuite s'établir dans l'Italie centrale, appartenaient à une race particulièrement bien douée sous ce rapport, et c'est eux qui marquent le premier développement de l'art en Italie (fig. 529).

L'ancienne Étrurie (fig. 530), située au nord de Rome, est une contrée fiévreuse et malsaine, rarement visitée par les touristes, ignorée des industriels, abandonnée par les cultivateurs. C'est pourtant aux yeux de ceux qui aiment à interroger le passé, un des points du monde les plus intéres-

sants à étudier. Ce pays, situé entre la campagne de Rome et la Toscane, n'a pas toujours eu l'aspect qu'on lui voit aujourd'hui : une population active et intelligente couvrait autrefois ce sol qui n'était pas alors malsain, car de nombreux conduits donnaient un écoulement à l'eau de ses marais ; des bois sacrés ombrageaient ses collines maintenant dénudées, et des milliers d'artisans exerçaient dans ses riches vallées des



Fig. 530. — Étrurie.

industries dont les produits répandus dans nos musées excitent encore aujourd'hui notre admiration. Les anciennes villes étrusques, toujours dominées par une citadelle formidable, et entourées d'épaisses murailles qu'on regardait comme sacrées, ont presque toutes gardé leurs nécropoles, où l'antiquaire et l'artiste trouvent encore de bien précieux restes.

La petite ville de *Corneto* est située près de l'ancienne *Tarquinii*, l'une des douze villes de la confédération étrusque. C'est aujourd'hui

un plateau escarpé dont quelques fragments de murailles indiquent seuls l'existence. Les tumuli qui marquaient la place des tombeaux ont été détruits par le temps. Mais le sol recèle de nombreuses chambres sépulcrales bien remarquables par leur décoration. Les peintures des cellules montrent des festins avec des danses et de la musique, quelquefois aussi des jeux funèbres, des courses, des combats. On a ouvert en ce lieu plus de deux mille tombeaux.

Le pauvre village de *Cervetri* occupe aujourd'hui l'emplacement de l'antique *Cœré*, où se réfugièrent les vestales quand les Gaulois entrèrent dans Rome. Quelques blocs tétraèdres irréguliers, débris des murailles pélasgiques, sont tout ce qui reste de la cité, mais il y a là toute une ville de morts où les tombes par milliers présentent des voies régulières. Parmi ces chambres sépulcrales, il y en a une où les antiquaires ont cru voir le tombeau des Tarquins, parce que le nom de *Tarcna*, ou *Tarchnas*, est inscrit trente-cinq fois sur les murailles en caractères latins ou étrusques. Notre musée du Louvre possède un grand nombre de monuments qui proviennent de Cœré, entre autres le beau sarcophage étrusque qui décore le milieu d'une salle, dans le musée Campana.

On ignore même le nom de la ville ancienne qui occupait l'emplacement de Vulçi, mais cette ville dut être florissante et elle a produit de nombreux artistes. En 1828, un bœuf, en labourant, enfonça la voûte d'une chambre sépulcrale, dont les vases attirèrent l'attention des antiquaires. On fouilla aux alentours, et plus de 6,000 vases peints, quelques-uns très beaux, sont disséminés dans les collections où on les désigne sous le nom de vases de Vulci.

Véies a été la plus puissante ville de l'Étrurie. Pendant cent ans, cette ville a tenu tête aux Romains, et ce n'est qu'après un siège de dix ans, que Camille a pu la prendre en creusant un conduit souterrain à l'insu des assiégés. Véies était si belle, que les Romains eurent un moment l'idée d'abandonner leur ville pour venir y habiter. Elle fut pourtant si bien détruite, que, quatre siècles après, on avait perdu jusqu'au souvenir de son emplacement, et l'historien Florus, qui écrivait au temps d'Adrien, dit qu'il faut toute l'autorité de l'histoire pour qu'on puisse croire qu'elle ait existé. On a retrouvé, dans un lieu désert, les débris de ses murailles, et le premier endroit qu'on a fouillé a montré une chambre sépulcrale, contenant le squelette d'un guerrier avec son casque. Plusieurs peintures curieuses, provenant de Véies, sont au musée du Louvre.

On n'a pas trouvé de tombeaux à *Faléries*, mais la ville des Falisques a conservé une partie de ses murailles avec 45 tours : cette enceinte déserte ne contient que les restes d'un vieux couvent en ruines et depuis longtemps abandonné. A *Castel d'Asso*, on trouve une vallée

pleine de tombeaux creusés dans l'escarpement des roches : leur façade extérieure semble une entrée de maison, dont la forme serait celle d'une pyramide tronquée. Des monuments analogues, souvent étagés en terrasses, se trouvent dans des ravins abruptes, près de *Norchia* et de *Bieda*. La petite ville de *Toscanella* a été dépouillée de ses urnes et de ses sarcophages, dont une partie est au musée Grégorien, à Rome, et une autre à Londres.

Chiusi, l'ancienne *Clusium* où régna Porsenna, est une petite ville entourée de marais pestilentiels. Elle contient plusieurs collections d'antiquités, et la montagne voisine est pleine de tombeaux : dans l'un d'eux, on voyait une peinture représentant un singe, des nains et des musiciens réunis autour d'une dame noble, abritée d'un parasol.

Cortone, dont l'origine serait, selon Denis d'Halicarnasse, antérieure même aux Pélasges, a conservé ses murailles dont le caractère atteste une haute antiquité. On a formé un petit musée avec les antiquités fort intéressantes trouvées dans ses environs. On a fait de même à *Volterra*, l'une des douze cités de la confédération étrusque, et cette collection renferme plus de 400 monuments funéraires. Volterra possède une muraille antique dont quelques blocs n'ont pas moins de six mètres de hauteur sur trois de largeur. Elle a en outre une cathédrale intéressante, dont la façade fut élevée, en 1254, par Nicolas de Pise. C'est à Volterra et dans son territoire qu'on sculpte les vases et les petits objets en albâtre, qui sont une des industries artistiques de l'Italie.

On considère généralement l'origine des Étrusques comme lydienne, et leurs plus anciennes productions sont empreintes d'un caractère

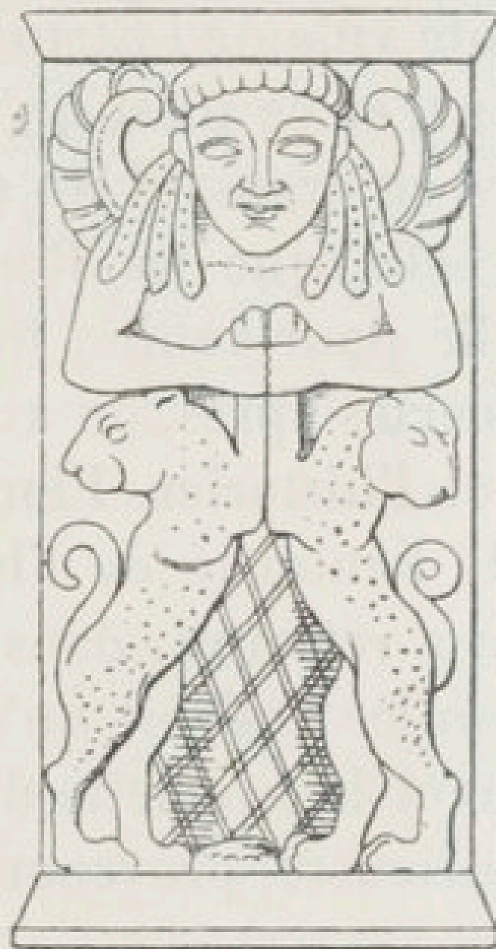


Fig. 531. — Déesse ailée de style oriental.

oriental très prononcé. La déesse, sculptée sur le piédestal d'un vase, que représente la figure 531, a une allure complètement asiatique.

Les ailes recourbées à la pointe et les deux panthères placées à ses côtés, rappellent les ouvrages de la Perse et de la Babylonie. Une plaque de char, découverte près de Pérouse et maintenant au musée

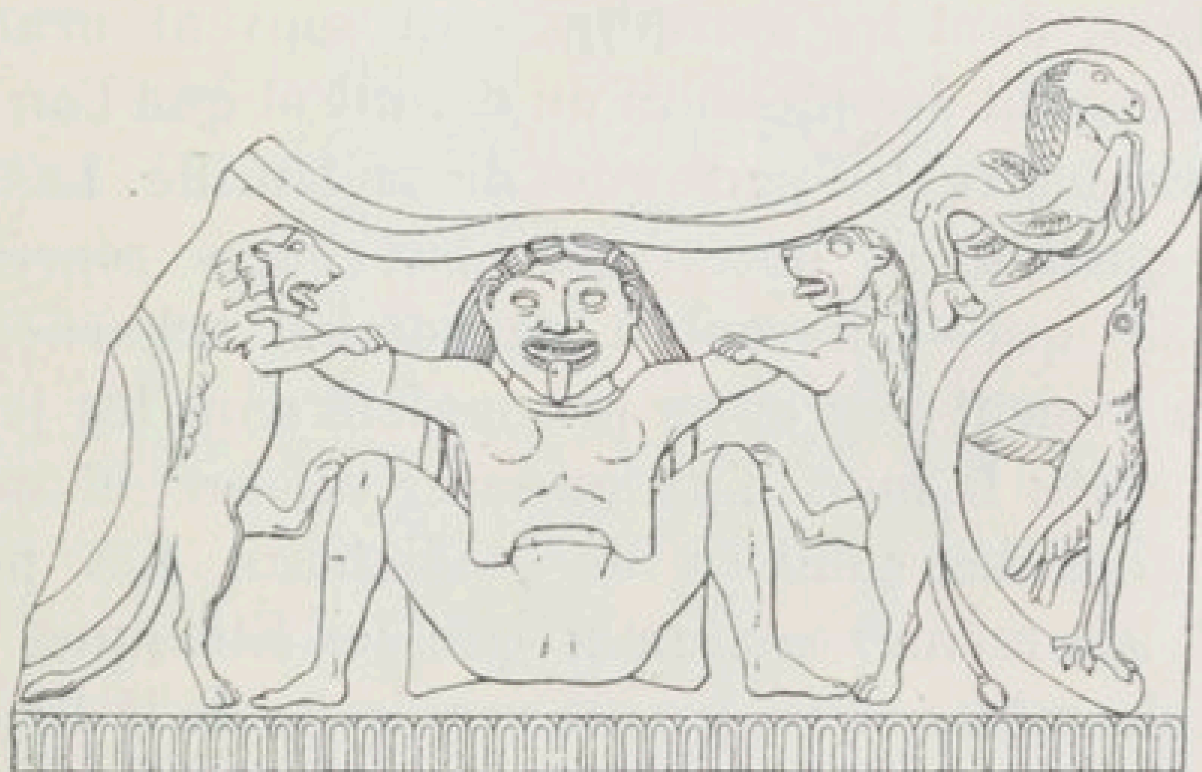


Fig. 532. — Fragment d'un char étrusque trouvé près de Pérouse.

de Munich (fig. 532), montre une espèce de Gorgone tenant par le cou les deux animaux symboliques de l'Orient ; ces allures orientales se retrouvent sur de très nombreux monuments.

Les constructions de style cyclopéen qu'on rencontre en Italie aussi fréquemment qu'en Grèce sont attribuées aux populations primi-

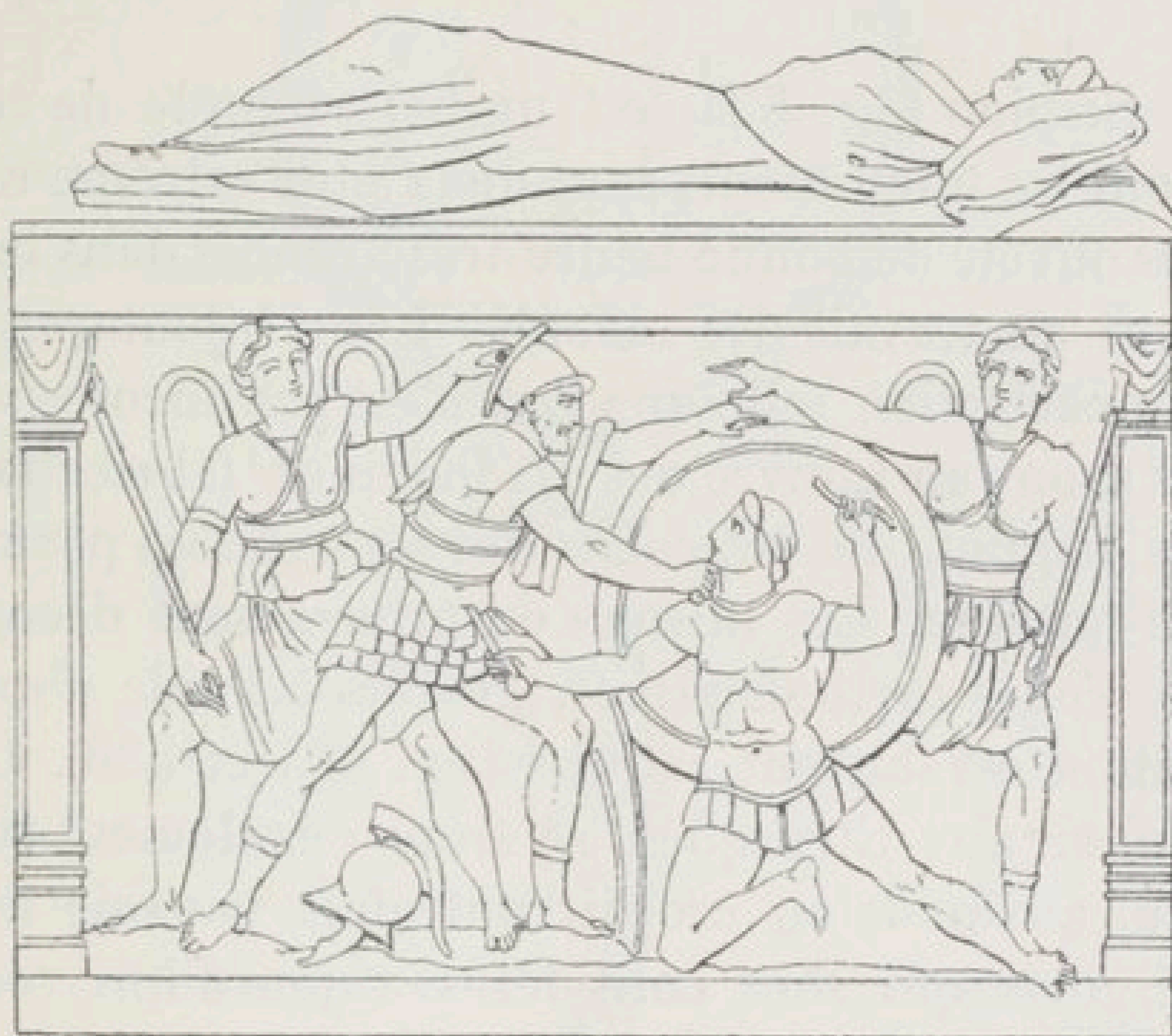


Fig. 533. — Sarcophages étrusques.

tives. Les Étrusques ne paraissent pas en avoir sensiblement modifié le caractère, et, comme ils n'ont pas laissé de monuments religieux, c'est seulement d'après les tombeaux que nous pouvons étudier leur

architecture. Ces tombeaux appartiennent à deux catégories bien distinctes : les uns sont de forme conique, faisant saillie sur le sol, et les autres sont adossés aux rochers : les uns et les autres sont pourvus d'une chambre funéraire qui est toujours souterraine. C'est dans ces chambres, dont les murailles sont souvent ornées de peintures, que l'on déposait les meubles du défunt et que l'on rangeait les urnes et les sarcophages des personnes de sa famille. Les sarcophages étrusques sont quelquefois décorés de bas-reliefs représentant des hommes (fig. 533) qui se livrent à un combat acharné. Ce combat retrace ceux qui avaient lieu entre prisonniers dans les jeux funèbres qu'on célébrait après la mort d'un guerrier célèbre, et qui sont probablement l'origine des combats de gladiateurs. Les premiers Romains suivirent les mêmes coutumes que les Étrusques et élevèrent des monuments du même style, jusque vers la fin de la République, où les influences du goût grec commencèrent à devenir prédominantes.



Fig. 534. — Tombeau de Scipion.

Le tombeau de Scipion (fig. 534) est un bel exemple de cette période de transition dont les monuments sont de la plus extrême rareté.

Les Étrusques ont été de bonne heure très avancés dans les industries qui se rattachent au travail des métaux. Leur bijouterie notamment est arrivée à une perfection telle que l'on n'est pas encore parvenu à les surpasser. Nous avons au Louvre des diadèmes de fabrication étrusque, des colliers, des bagues, des bracelets qui sont classés parmi les chefs-d'œuvre de l'art antique. Les miroirs en bronze sont décorés par derrière de petites scènes mythologiques, gravées à l'aide d'une pointe et dont la composition est souvent exquise (fig. 535 et 536). Ce genre de gravure, particulier aux Étrusques, se trouve également sur les cistes, vases de bronze, auxquels on croyait autrefois pouvoir attribuer un caractère sacré, mais qui sont considérés aujourd'hui comme ayant rempli l'office de nos corbeilles de noce.

On a longtemps donné le nom de vases étrusques à un genre de poteries peintes, qu'on a reconnu depuis appartenir à la Grèce. Les véritables poteries étrusques sont des vases à couverte noire remontant à une très haute antiquité, mais qui présentent en somme plus d'intérêt pour l'antiquaire que pour l'artiste.

Ces poteries, qui forment dans la céramique une classe absolument spéciale, se trouvent en Italie. On en a recueilli dans les tombeaux de

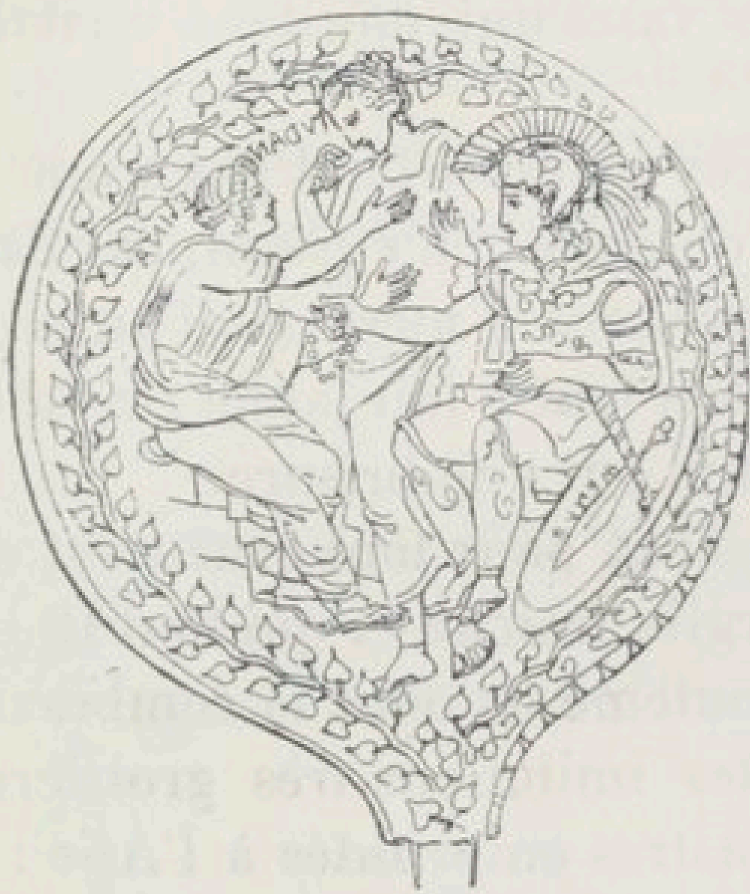


Fig. 535. — Miroir étrusque.

l'ancienne Cœré (Cervetri), à Clusium, à Véies, qui sont entièrement

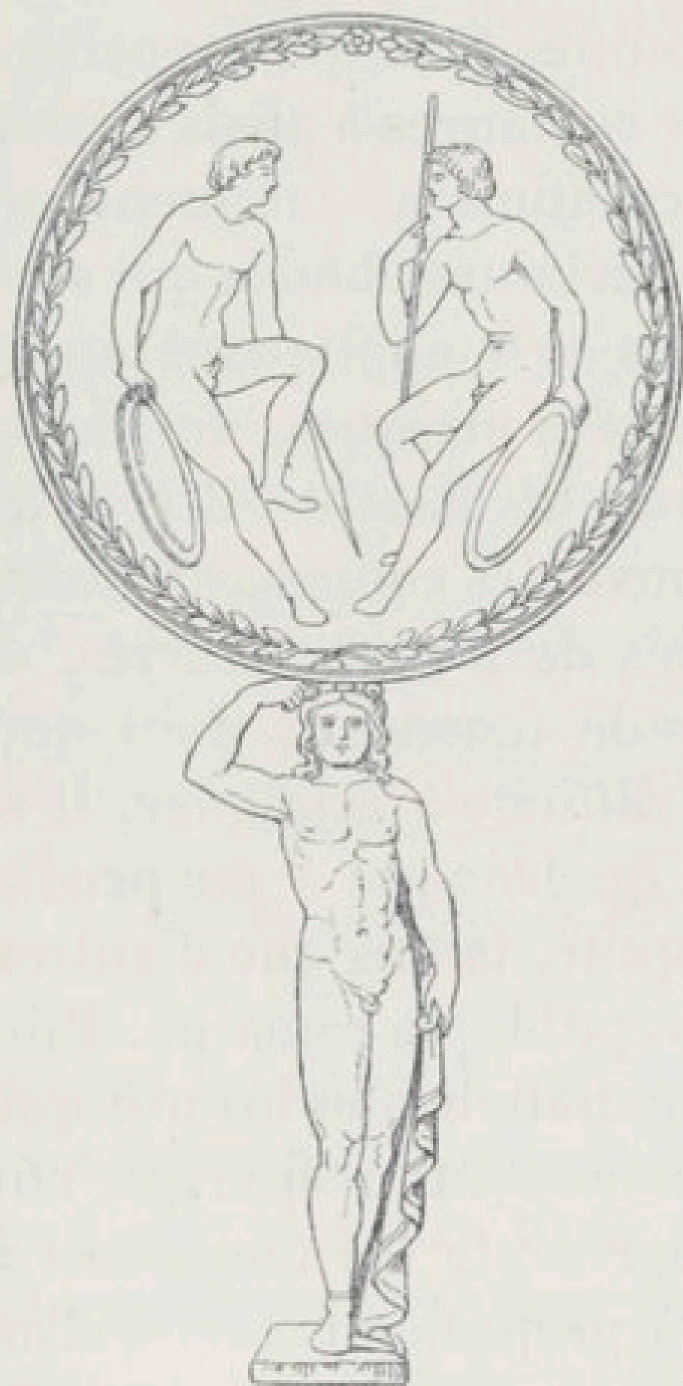


Fig. 536. — Miroir étrusque.

noirs et sans glaçure. Ces vases ne portent généralement aucune peinture, mais ils sont quelquefois décorés de figures gravées ou modelées

en relief avant que la pâte ait été durcie. Les vases peints sont presque tous de fabrication grecque, les Étrusques et les Italiens n'ayant commencé à en faire que fort tard et en imitation du goût grec. C'est donc ici qu'il faut étudier les vases qui méritent véritablement la dénomination d'étrusques.

La couleur noire de ces vases ne tient pas à une terre particulière, et semble plutôt avoir été obtenue à la cuisson, car l'argile, qui est noire à la surface, va en s'éclaircissant à mesure qu'on se rapproche du centre où il est même quelquefois tout à fait jaune : c'est ce qui a été plusieurs fois constaté dans ceux qui ont une brisure.

Les plus anciens vases ont pour tout ornement de simples raies gravées à la pointe sur l'argile fraîche et qui font le tour du vase ou bien dessinent de petits enroulements dont la combinaison est assez primitive. On y voit aussi des imitations très grossières de la nature humaine, ou bien des monstres empruntés à l'Asie : ces dessins bizarres sont représentés soit en creux, soit en relief, et on peut supposer que chaque centre de fabrication avait ses préférences. Ainsi à Chiusi, à Volterra et à Vulci, on trouve surtout des vases avec dessins en relief, tandis qu'à Véies on en découvre plutôt avec des ornements en creux.

Les influences orientales sont très apparentes sur ces vases, où l'on trouve tantôt des sphinx ou des têtes qui rappellent Isis, tantôt des taureaux à face humaine, des centaures à pieds d'hommes, des lions ou des panthères, motifs de décoration évidemment originaires d'Asie. On pourrait même croire que certaines chasses qui se déroulent sur la panse de ces vases ont été gravées en y appliquant un cylindre assyrien. Ailleurs ce sont des poissons, des masques, des fleurs, des guerriers, etc. La forme des vases est souvent bizarre : il y en a dont le couvercle est une tête humaine. On trouve des coupes, des amphores, des canthares, des brasiers carrés décorés de figures bizarres, des réchauds à quatre pieds, différentes espèces de fourneaux dont quelques-uns sont assez compliqués et d'un usage difficile à expliquer. Il serait d'ailleurs téméraire d'assigner une date quelconque à ces produits, car quelques-uns sont d'une très haute antiquité, tandis que d'autres paraissent remonter tout au plus à la fin de la république romaine. Pline nous apprend qu'il y avait sous Numa une population nombreuse qui fabriquait des poteries : c'est le seul renseignement historique que nous possédions.

La nation étrusque représente les tendances artistiques de l'Italie primitive. Il n'y a pas eu à proprement parler d'art romain avant l'établissement de l'Empire. La conquête de la Sicile et ensuite celle de la Grèce a profondément modifié le goût public en Italie, et les artistes grecs ayant afflué à Rome, à partir de la prise de Corinthe, on a pu dire avec raison, que la plupart des ouvrages exécutés en Italie ont été exécutés par des mains grecques. En voyant l'autel de Mars, représenté

figure 537, et en le comparant aux monuments de la période étrusque, on pourra aisément apprécier la différence profonde qui sépare les deux époques.

On aurait tort cependant de croire que l'art des Grecs se soit continué chez les Romains, sans que l'influence de ces derniers se soit manifestée : ils y ont au contraire apporté, et notamment dans l'architecture, de profondes modifications. D'abord la voûte, que les Étrusques connais-

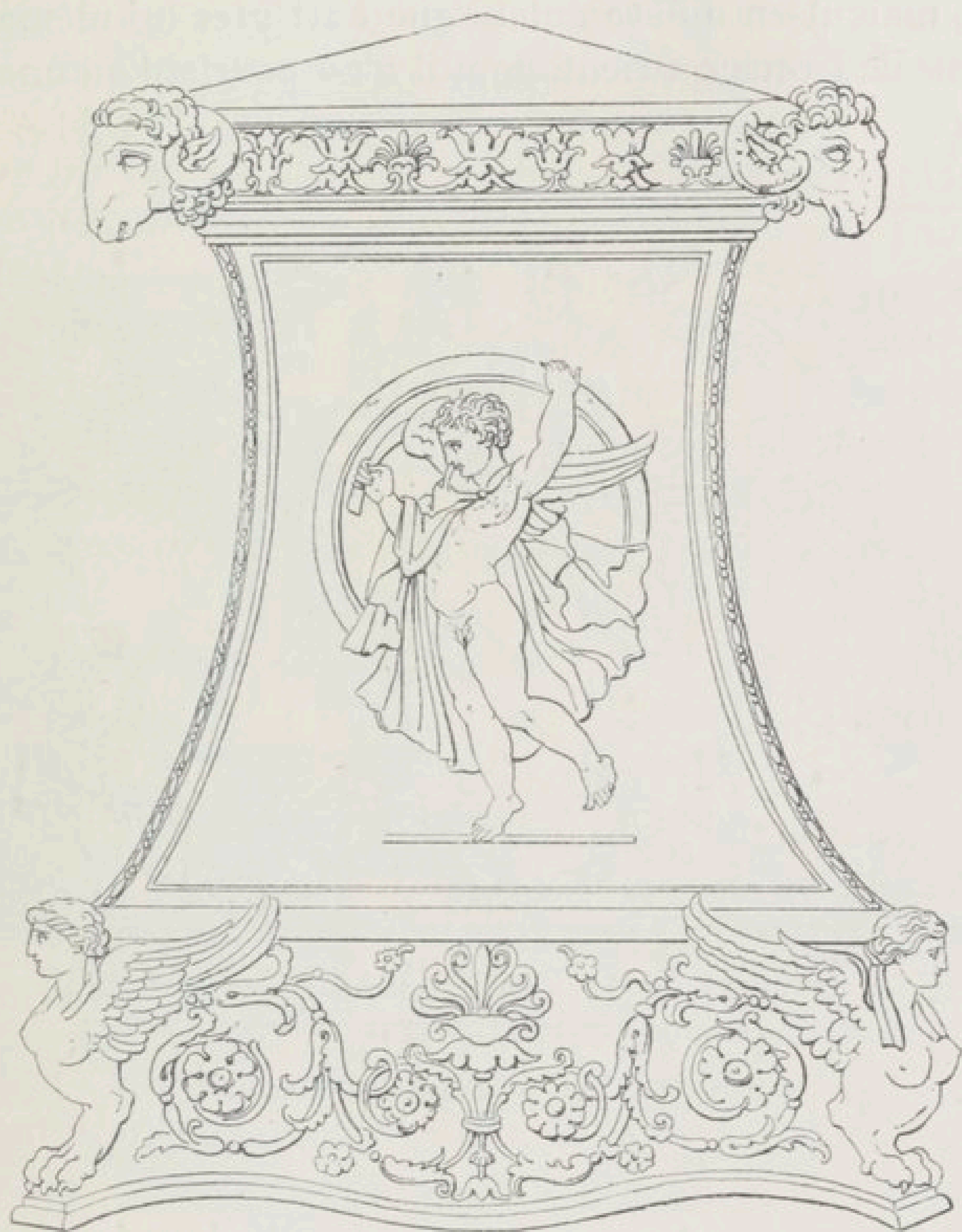


Fig. 537. — Autel de Mars.

saient très bien, mais que les Grecs n'ont jamais mise en pratique, est devenue le caractère fondamental du style romain, et s'est traduite décorativement par l'arcade. Les ordres subsistent encore dans les proportions générales, mais la colonne s'adosse volontiers au pilier de l'arcade, jusqu'à l'époque de Dioclétien, où elle commence à le remplacer et devient le support direct du plein cintre. L'ornementation se complique et perd souvent en élégance ce qu'elle gagne en richesse. De nombreux monuments, dont il reste encore d'imposants débris, attestent la grandeur et la magnificence de l'architecture romaine.

Quoique les Romains aient élevé un très grand nombre de temples, ce n'est pas le style religieux qui caractérise leur architecture. En même temps que leurs superbes aqueducs et les routes merveilleuses dont ils ont sillonné toutes les provinces de leur vaste empire, ils élevaient pour leur plaisir des édifices prodigieux, des thermes, des arènes, des théâtres et pour leur vanité des arcs de triomphe d'une forme souvent exquise. Et tout ceci est bien réellement romain par le style, car la Grèce n'a absolument rien fait de pareil. Sans doute l'art romain dérive de l'art grec, mais il en diffère autant que l'art grec lui-même diffère des productions de l'ancien Orient, dont il n'est pourtant qu'une bouture.



Fig. 538. — Bas-relief romain.

La transformation est encore plus frappante dans la sculpture. Nous avons parlé plus haut du goût des Grecs pour l'allégorie et nous avons vu que dans leurs compositions les dieux descendent sans cesse de leur Olympe pour se mêler aux hommes sur la terre. C'est le contraire qui a lieu dans les allégories romaines : partout les hommes montent au ciel pour se mêler aux dieux, et le trait distinctif de la mythologie romaine sur les monuments figurés, c'est l'apothéose. On ferait un volume entier de gravures avec les monuments romains qui retracent les différentes formes de l'apothéose. Sur la figure 538, c'est Antonin et Faustine que le Génie de l'éternité transporte dans les cieux. En bas de la composition, Rome personnifiée est en face du Génie du Champ de Mars, qui tient en main l'obélisque d'Héliopolis.

Un monument bien autrement célèbre, quoique beaucoup plus petit, c'est celui qui est connu sous le nom de Grand Camée (fig. 539) ou Camée de la Sainte-Chapelle. Ce dernier nom lui a été donné parce qu'il faisait partie du trésor de cette église : on l'avait longtemps considéré comme une précieuse relique et on lui donnait le nom de Triomphe de Joseph en Égypte. Il représente en réalité l'apothéose d'Auguste. Ce

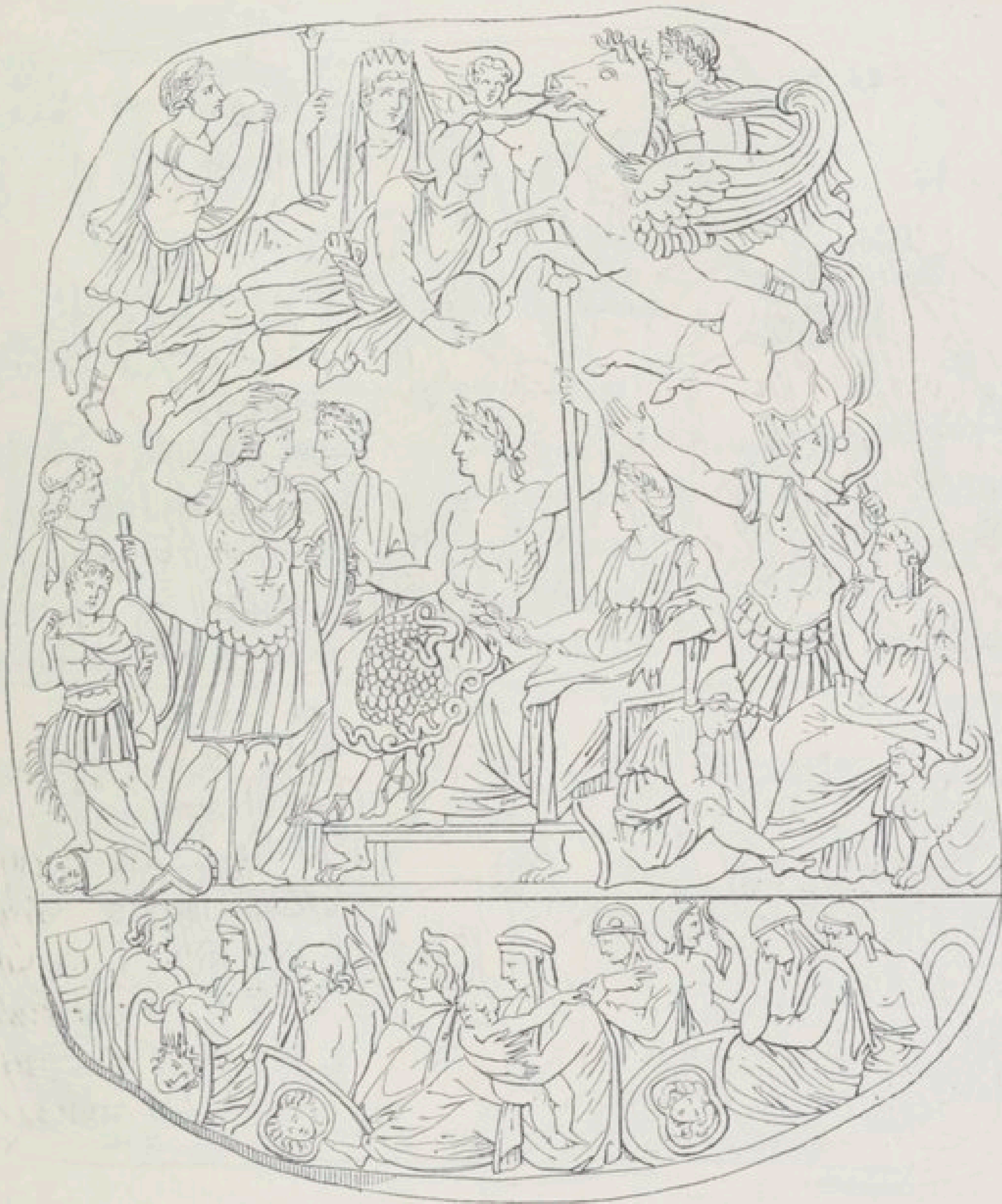


Fig. 539. — Le Grand Camée.

superbe monument fait partie du cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. Dans la partie supérieure, Auguste, monté sur Pégase que dirige l'Amour, s'élance dans les cieux où il est reçu par Énée reconnaissable à son bonnet phrygien. César, voilé comme un souverain pontife et le sceptre à la main, semble attendre Auguste : Drusus est à ses côtés.

Dans la partie du milieu, Tibère en Jupiter, avec l'Égide sur ses genoux, est assis à côté de Livie en Cérès. Germanicus est debout

devant eux, suivi d'Agrippine l'ancienne et du jeune Caligula : derrière le trône de Livie, Drusus le jeune montre à sa femme la scène qui se passe dans le ciel. Au bas du camée des captifs germains et orientaux rappellent les victoires de Germanicus et de Drusus le jeune.

Un autre monument qui n'est guère moins célèbre, le Grand Camée de Vienne, représente une composition du même genre que la précédente.



Fig. 540. — Grand Camée de Vienne.

Dans la zone supérieure, Rome personnifiée sous les traits de Livie regarde Auguste en Jupiter. La Terre pose une couronne sur la tête de l'empereur élevé au rang des dieux. L'Abondance et l'Océan, placés derrière Auguste, Germanicus et Tibère sur son char, placés en face de lui, terminent la partie supérieure de la composition. Au-dessous de cette scène, des soldats romains élèvent un trophée auquel ils vont attacher des prisonniers en costume barbare (fig. 540).

Les médailles romaines de l'époque impériale témoignent du même

esprit. Une médaille d'Antonin le Pieux (fig. 541) montre l'empereur qui vient de quitter la terre ; sur une autre médaille, on voit l'impératrice



Fig. 541. — L'empereur Antonin quittant la terre.



Fig. 542. — L'impératrice Julia Domna en Junon.

Julia Domna s'élevant au ciel sur le paon de Junon (fig. 542). Nombre de compositions du même genre se trouvent au revers des médailles.

Les Grecs n'avaient personnifié que les dieux, mais les Romains personnifient non seulement les idées, mais encore les institutions. C'est ainsi que sur une médaille d'Antonin le Pieux nous voyons le Génie du Sénat



Fig. 543. — Génie du Sénat.



Fig. 544. — Les Sabines.

romain (fig. 543). On voit aussi très fréquemment sur le revers des médailles des sujets tirés de l'histoire de Rome. Le combat de Tatius contre Romulus, avec l'intervention des femmes sabines, est gravé sur le revers d'une médaille de Faustine l'ancienne (fig. 544), et l'aventure d'Énée rencontrant une truie blanche se voit également sur le revers du médaillon d'Antonin (fig. 545 et 546).

Les allocutions de l'empereur à ses soldats figurent aussi assez communément sur le revers des médailles. L'empereur est toujours monté sur une estrade, et l'armée l'écoute en levant les étendards (fig. 547 et

548). Sur le fameux médaillon en bronze de Vitellius, on voit le port d'Ostie caractérisé par de nombreux vaisseaux (fig. 549 et 550).

Nous avons insisté sur les compositions gravées au revers des médailles



Fig. 545. — Médaillon d'Antonin.



Fig. 546. — Revers du médaillon d'Antonin



Fig. 547. — Grand bronze de Galba.



Fig. 548. — Revers du grand bronze de Galba.



Fig. 549. — Grand bronze de Vitellius.



Fig. 550. — Revers du grand bronze de Vitellius.

parce qu'elles caractérisent très bien la tournure d'esprit des artistes grecs employés sous l'empire romain. Nous ne pourrons en faire autant pour la peinture vu l'absence de documents. A part quelques mosaïques ornementales, on ne connaît guère de peinture romaine ; en effet, les ou-

vrages de Pompéi nous semblent appartenir à la Grèce bien plus qu'à Rome.

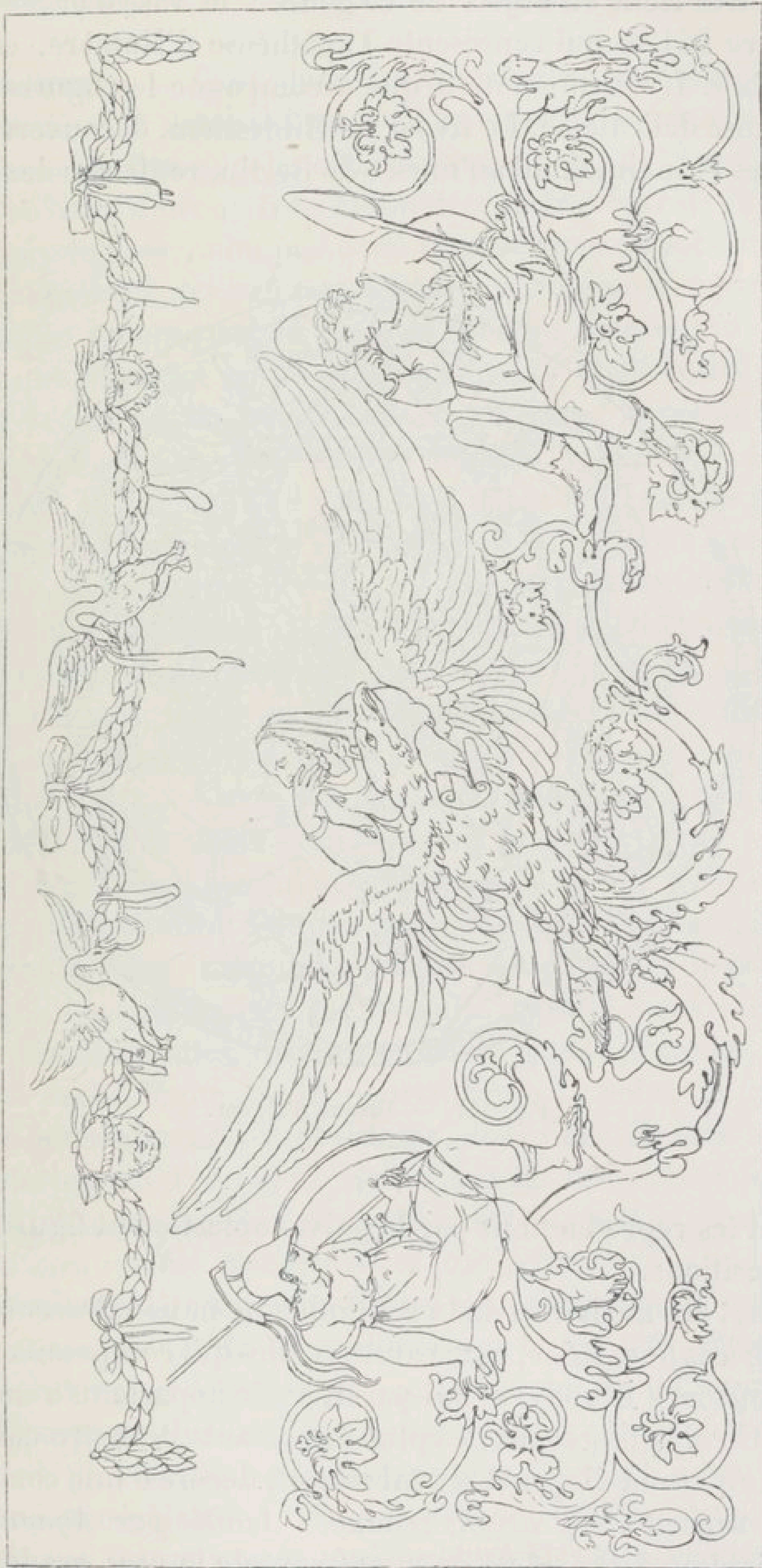


Fig. 551. — Apothéose d'Homère, sur un vase d'argent du Musée de Naples.

Les objets d'or et d'argent, que nous a laissés l'antiquité romaine, ne sont pas extrêmement nombreux. Mais quelques-uns d'entre eux sont

d'une grande beauté et montrent que les industries se rattachant à l'orfèvrerie ou à la bijouterie étaient poussées très loin. Le musée de Naples est très riche en objets de ce genre : le vase d'argent que montre la figure 551 et qui représente l'apothéose d'Homère, est extrêmement célèbre. L'ornementation qui accompagne les figures est surtout d'une exquise délicatesse. Le trésor de Hildeshem, découvert il y a quelques années et maintenant au musée de Berlin, renferme des pièces hors



Fig. 552. — Disque d'argent.

ligne, dont les reproductions par la galvanoplastie ont figuré à nos dernières expositions.

Le cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale renferme aussi quelques pièces hors ligne, entre autres celles qui composaient le fameux trésor découvert à Bernay, et qui paraît avoir appartenu à un temple de Mercure. Un des morceaux les plus importants de notre collection nationale est un grand disque d'argent massif, décoré d'une composition en bas-relief, représentant *Briséis rendue à Achille par Agamemnon*. Les disques ou plats d'argent de ce genre sont de la plus grande rareté, et celui-ci est le plus grand que l'on connaisse. Le sujet qui le décore était autrefois désigné sous le titre erroné de *Continence de Scipion*. Ce disque a été trouvé dans le Rhône (fig. 552).

Les objets en bronze se voient en assez grand nombre dans presque toutes les collections d'antiquités. Ils consistent en armes ou en ustensiles de ménage tels que chaudières, vases, candélabres, etc.

L'art moderne. — C'est dans les catacombes de Rome qu'il faut chercher l'origine de l'art moderne. « Les cimetières des anciens chrétiens de Rome, que l'on appelle catacombes, dit M. de Rossi, occupent une zone d'environ deux ou trois kilomètres tout autour de Rome. Leur étendue est prodigieuse, non pas dans la superficie du sol entamé, mais bien dans la quantité des galeries creusées à différents niveaux, quelquefois à quatre ou cinq étages les unes sous les autres. Il a été calculé exactement que, dans un espace carré ayant 125 pieds romains de côté, il n'y a pas moins de 7 à 800 mètres de galeries; la somme totale de toutes les lignes d'excavation semble monter au chiffre énorme de 580 kilomètres, la longueur de l'Italie. D'après les légendes populaires, et même d'après l'opinion des savants, on a longtemps considéré ces catacombes comme toutes liées entre elles et formant un réseau non interrompu autour de Rome. Mais les conditions géologiques et hydrauliques du sol donnent un démenti formel à cette hypothèse, et ont imposé des limites infranchissables aux nécropoles souterraines qui sont restées séparées les unes des autres.

« L'histoire, d'accord avec l'expérience, nous enseigne que l'Église romaine au troisième siècle avait vingt-six grands cimetières distincts, nombre qui correspond à celui des paroisses de la ville à cette époque. Il faut ajouter une vingtaine d'autres groupes peu étendus de galeries et de tombeaux souterrains, monuments isolés de quelques martyrs, ou de quelques familles chrétiennes. Il en résulte un total d'environ quarante-six catacombes différentes, disséminées à de petites distances. »

Le savant archéologue admet pourtant que le point de départ a été quelquefois des souterrains préexistants, dont l'histoire des martyrs fait mention sous le nom d'*arenaria*. Mais « cela est aisé à reconnaître et l'on distingue aujourd'hui, sans la moindre hésitation possible, ce qui a été un arénaire de ce qui a été creusé par les fossoyeurs. »

« Chaque cimetière est composé d'un grand nombre de galeries, dont la largeur moyenne est de 80 centimètres ; la hauteur varie à l'infini, selon la consistance et la puissance de la couche de tuf granulaire. Ces galeries, superposées les unes aux autres jusqu'à cinq étages, ne descendent jamais à plus de 20 ou 25 mètres sous le sol. A cette profondeur commencent généralement des couches non volcaniques, lesquelles, n'absorbant pas les eaux, sont toujours humides et n'auraient pu servir à l'ensevelissement des morts. Les niches sépulcrales, creusées dans les parois des galeries, ont la longueur du corps humain étendu ; leurs séries horizontales ressemblent aux rayons d'une bibliothèque. »

Outre ces galeries, on trouve d'espace en espace des chambres sépulcrales, dans lesquelles on reconnaît tantôt des tombeaux de famille, tantôt de vraies chapelles où on célébrait les saints mystères. Le sacrifice eucharistique était offert sur le tombeau de ceux qui avaient versé leur sang pour la foi.

On a beaucoup discuté sur la question de savoir à quelle époque les chrétiens ont commencé à faire des images religieuses. Beaucoup d'écrivains pensent que ces antiques images ne sont pas l'œuvre des chrétiens orthodoxes et se rattachent plutôt aux premières hérésies.

Parmi les peintures des catacombes de Rome, un grand nombre est considéré comme antérieur à Constantin, et c'est dans le temps des martyrs qu'il faut chercher les premiers essais de l'art religieux des chrétiens.

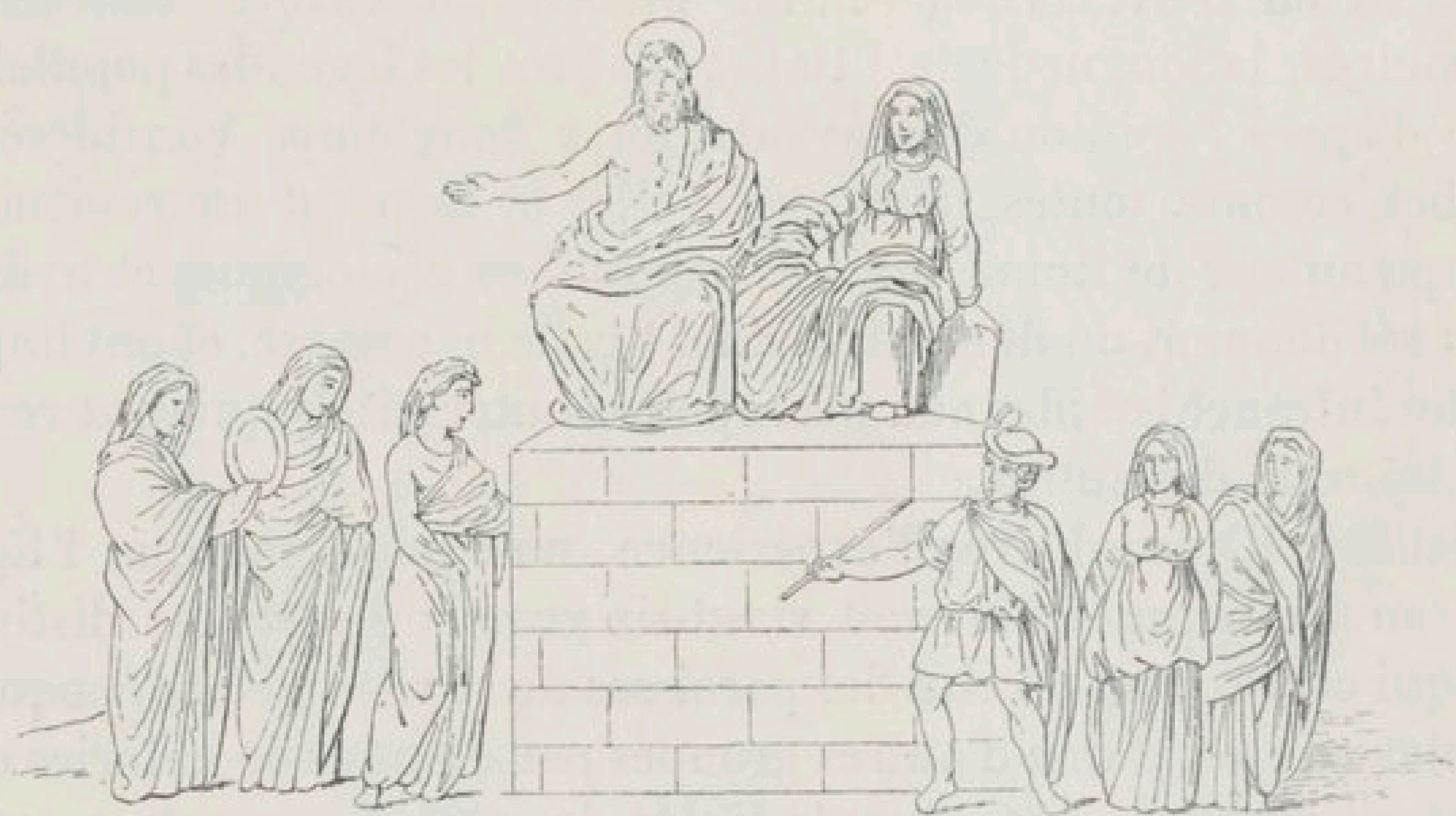


Fig. 553. — Mercure amenant les âmes devant le Christ.

Mais ces essais sont isolés de l'Église, ils représentent un art indépendant qui tâtonne et n'a pas d'unité de direction ; un grand nombre d'entre eux peuvent appartenir à des sectes hérétiques. Il est donc impossible de trouver un lien qui rattache ces tentatives à un corps de doctrine comme art. Les traditions de l'art païen étaient dégénérées, mais non remplacées, et les artistes chrétiens ne faisaient qu'appliquer au culte nouveau un mode de représentation le plus souvent emprunté à l'ancien culte. Au surplus, on ignore absolument quels étaient les artistes qui faisaient ces sortes de représentations, et on peut se livrer à cet égard aux conjectures les plus diverses. Quand on voit, par exemple, Mercure amenant devant le Christ les âmes qui vont être jugées (fig. 553), on peut supposer que l'artiste était peu instruit dans les choses de la religion, et qu'il mêlait d'une façon inconsciente des idées qui s'excluent ; mais on peut croire aussi que, voulant peindre un messager entre les hommes

et la Divinité, il ait trouvé tout naturel de lui donner les attributs de Mercure, qui remplissait cet office dans l'ancien culte.

Le bon Pasteur (fig. 554) portant la brebis égarée sur ses épaules est une personnification de Jésus d'après une de ses paraboles; mais la forme que l'art lui a donnée est empruntée à une figure antique. Quelquefois le pasteur tient dans une de ses mains un instrument de musique, la flûte de Pan par exemple. Cette figure du berger rappelle la figure antique



Fig. 554. — Le bon Pasteur.

du Faune à la chèvre, et se rapporte au type anciennement fixé par Calamis, dont la statue se voyait au temps de Pausanias, qui dit que, le jour de la fête de Mercure Kriophore, le plus beau des jeunes gens parcourait la ville une brebis sur les épaules. *Le bon Pasteur* apparaît souvent entouré des saints et des fidèles. On trouve aussi fréquemment une figure



Fig. 555. — L'Orante.

que les archéologues désignent sous le nom d'*Orante*. C'est l'image d'une personne debout, qui étend les bras et lève les mains pour la prière. Parmi ces figures il y en a une qui est l'Orante par excellence et qui accompagne le bon Pasteur sur les plus anciens monuments : on la considère comme une image de la Vierge (fig. 555).

Souvent le berger est entouré de son troupeau, et le nombre de ses brebis a toujours une signification : s'il y en a douze, ce sont les douze apôtres. Jésus-Christ lui-même fut représenté sous la forme d'un agneau symbolique. Mais bientôt la figure de l'agneau fut appliquée non seule-

ment à Jésus-Christ, mais encore aux personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament: l'agneau divin se distingue des apôtres parce qu'il porte une croix sur la tête (fig. 556), car l'usage du nimbe est postérieur.



Fig. 556. — L'agneau avec la croix.



Fig. 557. — L'agneau avec la crosse.

Les sarcophages du quatrième siècle nous montrent les personnages de la Bible transformés en agneaux, et formant une décoration qu'on croirait empruntée aux fables de La Fontaine.

« La multiplication des pains et des poissons, dit M. de Rossi, est un des sujets favoris des anciens peintres et sculpteurs. Mais, au lieu de représenter le prodige avec la simplicité du récit évangélique, ils ont souvent mêlé à cette scène des souvenirs d'autres repas, et même des accessoires qui n'ont de rapport avec aucune histoire. Les sept disciples auxquels le Sauveur, après sa résurrection, a donné à manger le pain et le poisson, sont groupés avec les corbeilles des pains multipliés. Ces mêmes corbeilles entourent un trépied isolé, que domine un grand poisson posé sur des pains. Une fois enfin, le Sauveur multiplie les pains et les poissons devant un autel. Il est donc impossible de méconnaître que le groupe hiéroglyphique du pain et du poisson désigne l'Eucharistie; c'est ce qui fait qu'en représentant les faits évangéliques où figurent les pains et les poissons, on les a mêlés ensemble; on y a ajouté des accessoires qui répugnent à l'histoire, mais qui s'accordent à merveille avec le sens symbolique. Les fresques récemment découvertes dans une catacombe d'Alexandrie, en Égypte, mettent le dernier sceau à cette interprétation, par le témoignage positif des lettres grecques inscrites sur une peinture représentant la multiplication miraculeuse. Ces lettres disent que les pains multipliés sont les *Eulogies du Christ;* c'est le nom que l'Église d'Alexandrie donnait à l'Eucharistie. »

Orphée attirant les animaux sauvages par les accents de sa lyre veut dire Jésus-Christ attirant les hommes par sa parole de charité (fig. 558).

L'ancre était un symbole de l'espérance (fig. 559), la colombe une

image de l'âme, la branche d'olivier un message de paix (fig. 560), la croix avec des paons (fig. 561), un gage d'immortalité.

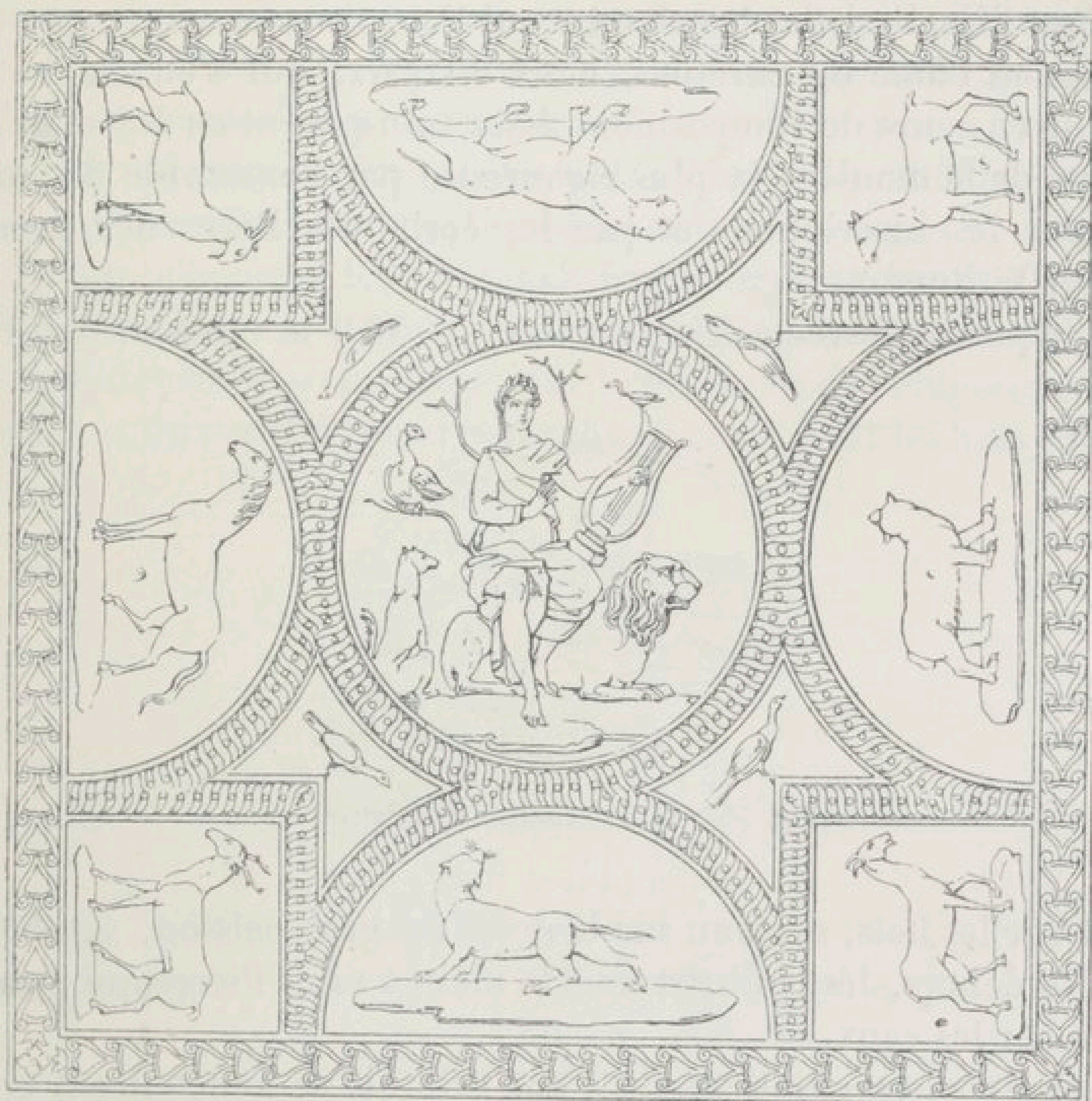


Fig. 558. — Orphée. (D'après une mosaïque antique.)

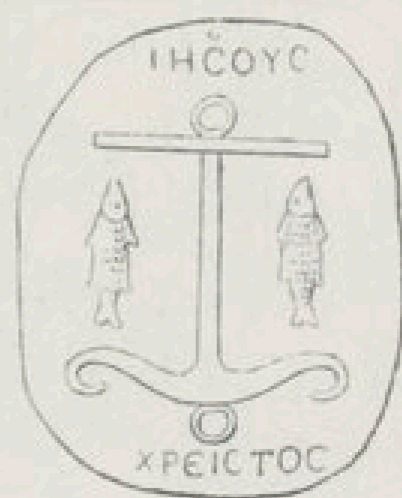


Fig. 559. — L'ancre de salut.



Fig. 560.
Les colombes.



Fig. 561. — La croix avec les paons.



Fig. 562.
Monogramme du Christ.

« En groupant ces signes, l'on arrivait à une véritable écriture mysté-

rieuse, connue seulement des initiés. Ainsi, l'ancre, jointe au poisson, signifiait l'espérance dans le Fils de Dieu, sauveur des hommes ; le poisson portant le pain cachait le grand secret du Christ se donnant lui-même dans l'Eucharistie ; la colombe qui s'envole avec un rameau d'olivier désignait l'âme du chrétien, mort en paix, qui s'envole au ciel. Le sens de ce genre de composition, assez transparent en lui-même, est déterminé de la manière la plus rigoureuse par l'ensemble des monuments, par les inscriptions et par les écrits des Pères des premiers siècles. » (De Rossi.)

Sur une pierre gravée célèbre on voit (fig. 563) le vaisseau de l'Église



Fig. 563. — Le vaisseau de l'Église.

voguant sur les flots, soutenu sur le dos d'un gros poisson, symbole du Christ. En dehors, Jésus-Christ tend la main à saint Pierre qui essaie de marcher sur les eaux.

Les sarcophages chrétiens de l'âge primitif se rencontrent en très



Fig. 564. — Sarcophage chrétien.

grand nombre dans l'Italie et dans le midi de la France, et la parfaite similitude qu'on trouve entre ceux des deux pays semblerait indiquer qu'il y avait des fabriques et des dépôts de cercueils, d'où on les envoyait d'un endroit dans un autre, et qu'ils n'étaient pas toujours faits dans la

localité du défunt. Les bas-reliefs qui les décorent sont d'un travail habituellement grossier, et représentent des scènes de l'Ancien ou du Nouveau Testament, telles que *le Passage de la mer Rouge*, *Moïse faisant jaillir l'eau du rocher*, *Jonas englouti par la baleine*, *Daniel dans la fosse aux lions*, *le char d'Élie* (fig. 564), ou *le bon Pasteur* (fig. 565), la *Résurrection de Lazare*, *Jésus-Christ devant Pilate*, etc. Plus souvent encore on y trouve les animaux ou les plantes usités dans la symbolique chrétienne du cinquième siècle, tels que le *phénix* et le *paon*, signes de résurrection, le palmier, l'agneau, les colombes, le monogramme du Christ, etc. Du côté de Bordeaux on a trouvé beaucoup de ces tombeaux qui sont très intéressants pour l'archéologie. Sur le tombeau de l'empereur Honorius à Ravenne, on voit l'Agneau portant une croix dont les bras soutiennent

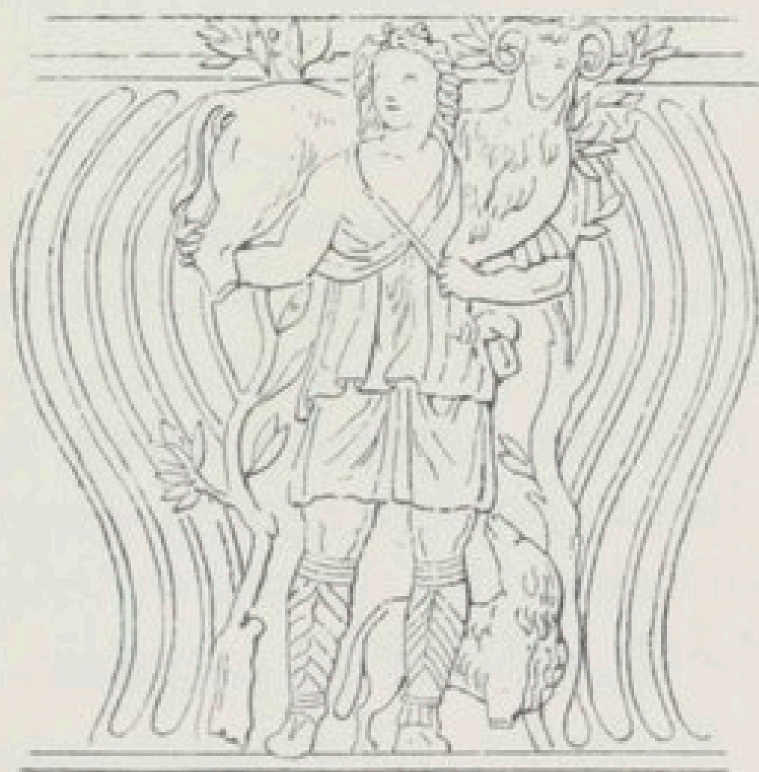


Fig. 565. — Sarcophage chrétien.

deux colombes. Beaucoup de tombeaux présentent simplement des feuillages ou des cannelures en spirale, avec le monogramme du Christ.

Les sujets historiques sont extrêmement rares dans les premiers temps du christianisme, et, quand on en voit, ils se rattachent toujours à quelque symbole chrétien. Sur un médaillon de bronze, on voit l'empereur Constance, tenant d'une main le labarum avec le monogramme du Christ et de l'autre le phénix posé sur un globe, symbole du rajeunissement du monde (fig. 566).

L'architecture chrétienne s'est transformée plus lentement que les arts figuratifs.

Les basiliques romaines ont été les modèles des premières églises chrétiennes. La basilique antique servait de bourse et de tribunal : à l'intérieur, l'édifice était séparé dans sa longueur par deux et quelquefois quatre rangées de colonnes formant ainsi trois ou cinq nefs. Celle du milieu était beaucoup plus grande et se terminait à son extrémité par un hémicycle où se tenait le président ayant à ses côtés les juges

assesseurs. Cette disposition pouvait, beaucoup mieux que celle des temples païens, s'adapter aux besoins du nouveau culte. L'évêque prit dans l'hémicycle la place du président; il avait un siège, ordinairement



Fig. 566. — Médaille chrétienne.

en marbre, *cathedra*, plus élevé que les bancs de pierre destinés aux prêtres, qui tenaient ainsi la place des juges assesseurs.

Dans les basiliques romaines, les avocats se tenaient entre l'hémicycle où siégeait le tribunal, et la nef où était le public. Cet emplacement prit

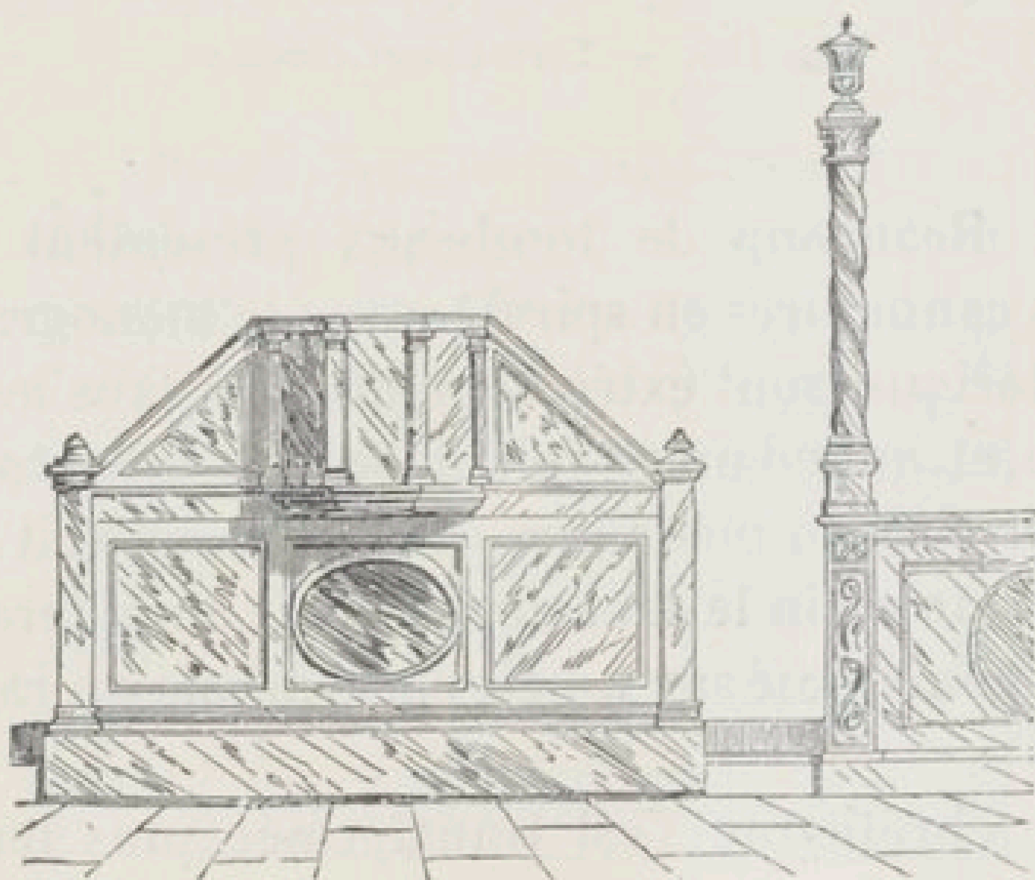


Fig. 567. — Ambon de Saint-Pierre à Rome.

le nom de *chœur* et devint une place privilégiée pour les chantres et les ecclésiastiques. L'*autel* fut placé entre le *chœur* et l'*hémicycle*, qui reçut le nom de *tribune* et devint plus tard l'abside. L'*ambon* fut établi en avant de l'autel: c'est là qu'on lisait l'épître ou l'évangile, et on y mon-

tait par un escalier de chaque côté (fig. 567). Les nefs furent occupées par les fidèles ; les hommes se mettaient à droite, et les femmes à gauche. Mais les nefs latérales portaient une galerie soutenue par les colonnes : ce fut la place qu'on assigna aux vierges, aux veuves et aux personnes consacrées au Seigneur. Enfin, dans les nefs latérales, on établissait des salles séparées par des cloisons et servant de sacristies, ou de lieux de purification.

Les basiliques chrétiennes étaient précédées d'un portique appelé *narthex*, ou porche, dont les arcades étaient fermées par des rideaux suspendus à des tringles. Quelquefois le narthex se développait autour d'une cour quadrilatère, au milieu de laquelle les chrétiens mettaient une fontaine jaillissante destinée à se laver les mains et la bouche avant d'entrer ; de là l'usage de l'eau bénite. Autour du bassin se tenaient les pénitents, à qui l'entrée de l'église était interdite ; vêtus de deuil, la tête couverte de cendre, exposés à la pluie et au froid, ils imploraient les prières des fidèles admis à la communion. Tout était absolument réglé dans le cérémonial du culte comme dans l'édification de l'église, et nous voyons, à la fondation de la basilique de Saint-Pierre, le pape saint Silvestre se dépouiller de sa chemise, prendre une pioche et ouvrir le sol, puis porter sur ses épaules douze paniers de terre en l'honneur des douze apôtres, et les jeter à l'endroit où devait être posée la première pierre.

Cette architecture n'était que la continuation très peu modifiée des traditions latines ; mais lorsque le foyer de la civilisation passa de Rome à Constantinople, l'influence byzantine devint prédominante en Italie. L'église Saint-Vital de Ravenne, qui remonte à Justinien, et l'église de Saint-Marc à Venise, qui fut commencée au dixième siècle, sont les édifices les mieux caractérisés de ce style. Nous décrirons ces édifices quand nous parlerons des villes où ils se trouvent, ainsi que ceux qui furent élevés dans les périodes suivantes, car nous ne devons ici qu'effleurer la marche générale de l'architecture.

Le style ogival, né dans l'Europe septentrionale, n'a pris aucun développement en Italie, où les traditions latines étaient trop vivaces pour être facilement remplacées par un goût aussi différent. Le mouvement qu'on a appelé la Renaissance n'a été en architecture qu'un retour plus complet à ces traditions et une protestation contre les tentatives d'innovation importées d'Allemagne ou de France pendant le moyen âge, mais qui ne purent jamais s'enraciner en Italie. Dès le temps de Buschetto et de Brunelleschi, les monuments anciens furent étudiés avec passion. Palladio, Vignole, San-Gallo, Michel-Ange, et tous les architectes du seizième siècle, obéissaient à une constante préoccupation, celle de se conformer religieusement aux préceptes contenus dans Vitruve. Les palais et les églises, que ces artistes élevèrent à profusion en Italie, sont

devenus le type classique, que toute l'Europe moderne s'est efforcée de prendre pour modèle.

La sculpture et la peinture se développèrent dans une direction analogue. — Quand on construisait la cathédrale de Pise, on adopta parmi les ornements qui devaient la décorer un grand nombre de marbres antiques amenés par la flotte des Pisans, et quelques-uns provenaient de sarcophages. — L'un d'eux représentait une *Chasse de Méléagre;* les nus et les draperies étaient d'un dessin parfait et d'une exécution merveilleuse (Vasari). Les Pisans, frappés de la beauté de ce chef-d'œuvre, en décorèrent la façade de leur cathédrale près de la porte principale. Il servit de tombeau à Béatrix, mère de la comtesse Mathilde. Nicolas de Pise étudia avec tant d'ardeur ce bas-relief et plusieurs autres bons morceaux antiques, qu'il fut bientôt regardé comme le plus habile sculpteur de son temps. On lui doit la chaire en marbre du baptistère de Pise, monument de forme hexagonale porté par sept colonnes qui reposent sur des lions et autres figures symboliques.

Après cette sculpture, qui porte encore une forte empreinte du Moyen âge, l'école florentine entra dans sa grande période, et les chefs-d'œuvre de Donatello et de Ghiberti n'ont jamais été dépassés. Avec plus de puissance et moins de naïveté, Michel-Ange et Sansovino donnèrent à la sculpture un caractère grandiose et passionné, qui s'éloigne sensiblement de la simplicité antique. Le maniérisme l'envahit et, après Benvenuto Cellini et Jean de Bologne, l'Italie ne produisit plus de grands sculpteurs. Cependant, au commencement de ce siècle, Canova donna un nouveau lustre à l'art statuaire; mais on lui reproche avec raison une mièvrerie qui ne trouva que trop d'imitateurs.

A partir de la Renaissance, le retour aux études antiques a naturellement changé le caractère de la gravure comme celui de la sculpture.

A cette époque, le goût pour l'antiquité était répandu dans toute l'Italie ; les grands seigneurs étaient tous lettrés, et tenaient à honneur de se connaître en médailles antiques et d'en posséder une collection. La spéculation s'en mêlait et d'habiles artistes s'efforçaient d'imiter ces médailles que des marchands vendaient ensuite pour des originaux.

Les premiers artistes qui tentèrent de ressusciter un art oublié depuis l'antiquité, procédèrent d'abord par le même moyen que les graveurs de sceaux. Leurs médailles sont des épreuves coulées dans des moules et reciselées ensuite par l'artiste ou par ses élèves sous sa direction. C'est de cette façon qu'ont été exécutées les médailles du quinzième siècle.

C'est le nord de l'Italie qui a produit les artistes auxquels on doit les plus grands chefs-d'œuvre. Vérone, Mantoue, Padoue, Venise, Parme, Florence, voilà les villes où ils se sont formés. Les villes de l'Italie méridionale et de la Sicile qui, dans le temps des colonies grecques, avaient

donné à l'art tant de chefs-d'œuvre, n'ont contribué que d'une façon tout à fait subalterne au mouvement de la Renaissance.

Nous appellerons plus spécialement l'attention sur les ouvrages de Pisano, qui est considéré comme le premier maître dans ce genre de gravure. Victor Pisano était peintre, et signait ses médailles : « Ouvrage

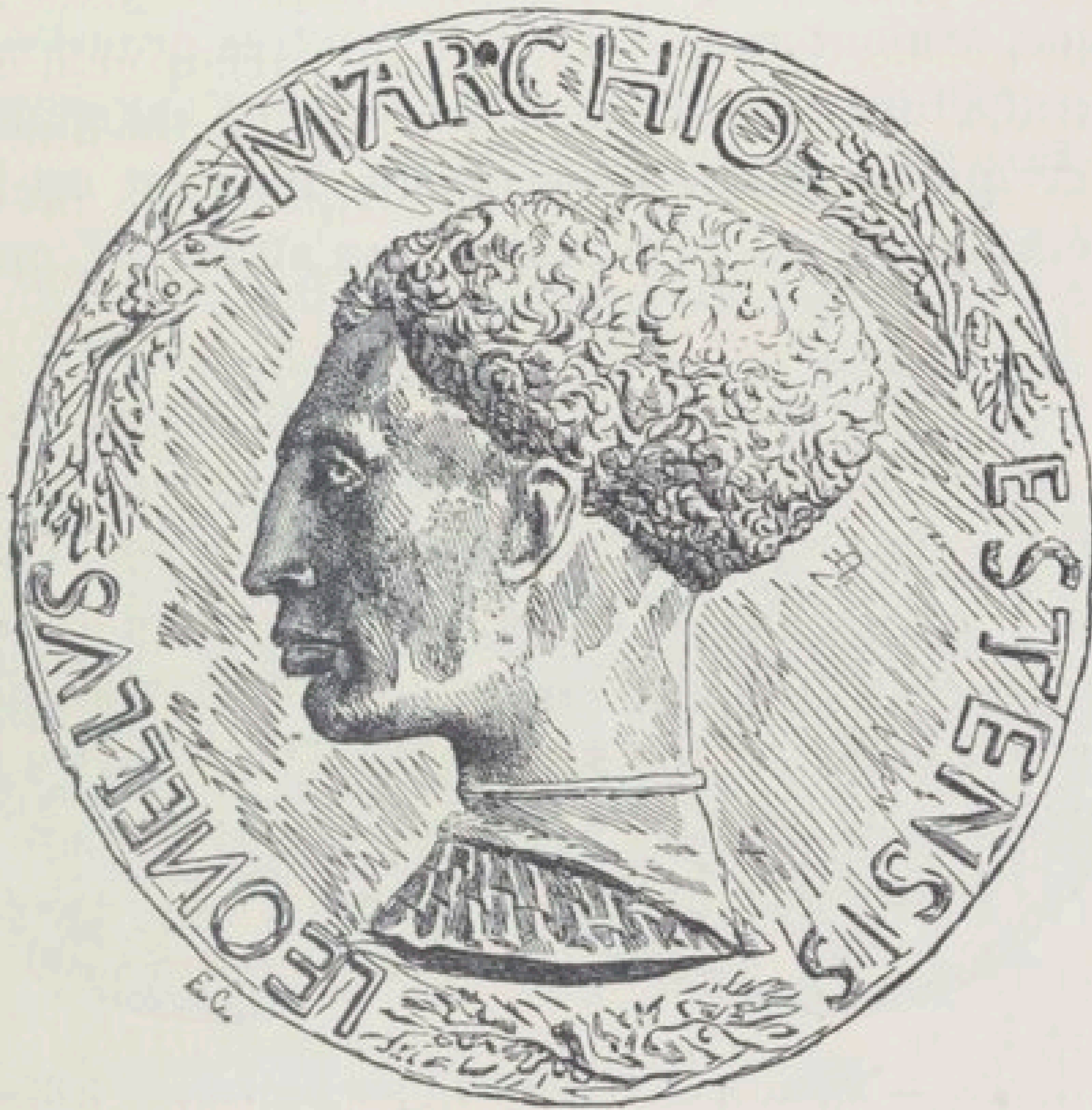


Fig. 568. — Médaille de Pisano.

de Pisano, peintre. » Il reste aujourd'hui peu de traces de ses peintures, quoi qu'elles fussent fort estimées, et qu'il en ait fait un grand nombre à Rome, à Venise et à Vérone, sa patrie.

La grande célébrité de Pisano vient de ses médailles. Il a exécuté celles d'un grand nombre d'hommes illustres, et a été fort recherché des princes de son temps. Martin V l'a emmené à Rome, et Mahomet II a voulu l'avoir aussi. Les poètes, ses contemporains, ont célébré à l'envi son talent, et l'ont comparé à Phidias et à Polyclète (fig. 568).

Les médailles de Pisano sont traitées d'une manière simple et large, qui leur donne un caractère grandiose. La vérité est son but et son point de départ. Il rend la nature naïvement, brutalement même, et sait résumer en quelques traits toute une personnalité humaine. Rien de vague dans son idéal ; c'est la vie qu'il veut traduire avant tout. C'est là, au surplus, le caractère de cette grande école italienne du quinzième siècle, où les artistes n'ont pas encore de système préconçu et marchent droit au but sans connaître les théories maniérées qui prévaudront plus tard.

A côté de Pisano se groupe une série de graveurs admirables, car,

dans l'histoire des beaux-arts, les maîtres se trouvent toujours par groupe, et il n'y a pas d'exemples d'une individualité complètement isolée ; ce sont : Mattheo Pasti de Vérone, Sperandio de Mantoue, Boldu de Venise, Jules della Torre, et Benvenuto Cellini (fig. 569).

La peinture n'a jamais cessé d'être cultivée, mais pendant la barbarie du moyen âge elle était tombée dans un état complet de dégradation. Les rapports commerciaux qui avaient de tout temps existé avec l'empire de Byzance, avaient amené en Italie un très grand nombre de produits des manufactures byzantines, qui étaient en général fort supérieurs à tout ce qui se faisait en Occident. Mais cet art byzantin, avec ses formes hiératiques, ses plis raides, ses attitudes conventionnelles,



Fig. 569. — Médaille de François Ier par Benvenuto Cellini.

était lui-même dégénéré, et reposait bien moins sur une série de principes tirés de l'imitation de la nature que sur des recettes et des procédés conservés par la tradition.

Beaucoup de peintres byzantins étaient venus se fixer en Italie où ils exerçaient leur profession. Un de leurs élèves, Cimabué, est indiqué par Vasari comme le premier qui s'écarta des routines admises et recourut à l'étude de la nature. Il est démontré aujourd'hui que des tentatives de progrès et d'innovation ont eu lieu sur plusieurs points à la fois dans le même temps, et la gloire de Cimabué consiste moins à avoir fait des recherches que d'autres faisaient comme lui qu'à s'être élevé au-dessus d'eux. Toutefois, Cimabué est encore un peintre byzantin, et c'est Giotto son élève, auquel revient l'honneur d'avoir posé les fondements de la peinture moderne, en abordant directement l'étude de la nature. Giotto renonça à l'emploi exclusif de l'or pour les fonds de ses tableaux, et, le premier, tenta de le remplacer par des ciels et des paysages ; enfin, dans la figure, il rechercha les traits particuliers de chaque personnage et put ainsi donner de la ressemblance à ses portraits : c'est par lui que les traits de Dante nous ont été conservés.

Il est très difficile, quand on est habitué à la peinture contemporaine, de comprendre le mérite de tous ces vieux peintres dont les ouvrages sont encore empreints de barbarie : c'est une période d'efforts et de tâtonnements, et, pour en apprécier la portée, il faut être déjà initié à l'histoire de l'art.

Il n'est pas un de nos peintres qui ne se sente une immense supériorité sur le pauvre Giotto. Mais ne pourrait-il pas leur dire :

Sans moi, qui suis si peu, vous seriez moins encore.

Boursault.

« Il est sûr, dit Stendhal, que, quand un bourgeois de Paris prend un fiacre pour aller au spectacle, il est plus magnifique que les plus grands seigneurs de la cour de François Ier. Ceux-ci, par les pluies battantes de l'hiver, allaient à la cour à cheval, avec leurs femmes en croupe, au travers des rues non pavées, qui avaient un pied de boue et pas de réverbères. Faut-il conclure que le connétable de Montmorency ou l'amiral Bonnivet étaient des gens moins considérables dans l'État que le petit marchand de la rue Saint-Denis ?

« Je conçois bien qu'on n'ait pas de plaisir à voir les œuvres de Giotto. Si l'on dit : « Que cela est laid ! » on peut avoir raison ; mais si l'on ajoute : « Quel peintre pitoyable ! » on manque de lumières. »

Les successeurs de Giotto, Buffamalco, Simone Memmi, Orcagna, et après eux Gozzoli, etc., ont couvert les murailles du Campo Santo de fresques dans lesquelles se résume la pensée austère et lugubre du moyen âge : les terreurs de la mort, le jugement dernier, les supplices de l'enfer, les joies du paradis. Les peintures d'Orcagna surtout sont d'un caractère étrange et saisissant. Pendant que les riches et les heureux de la terre se livrent au plaisir, la Mort arrive à grands pas, moissonnant les rois, les reines, les princes de l'Église, et dédaignant les pauvres et les malheureux qui l'invoquent ; des anges et des diables se disputent les corps de ceux qui tombent. Plus loin, trois rois chassent dans une forêt, et devant eux s'ouvrent trois tombes renfermant trois cadavres à différents degrés de décomposition. Ensuite c'est le jugement dernier, puis l'enfer et le paradis. L'exécution de ces peintures, toutes très dégradées aujourd'hui, est empreinte de la naïveté du temps et fourmille d'incorrections ; mais l'inspiration déborde et se montre partout sérieuse et originale. C'est ce qu'on a appelé le premier âge de la Renaissance.

Dans cette période de l'histoire, où l'esprit humain s'est élevé si haut, on trouve encore quelquefois des inexpériences qui font sourire, mais il y a une force de sentiment qui commande l'admiration. Presque tous les ouvrages de ce temps sont religieux, et parmi les peintres un grand

nombre sont des moines. C'est le moment décisif de la Renaissance, le moment des suprêmes efforts, des grandes découvertes : Paolo Uccello fixe les lois de la perspective; Signorelli fait des études anatomiques qui rendront Michel-Ange possible; la gravure est découverte par Finiguerra, et la peinture à l'huile est apportée en Italie par Antonello de Messine. En même temps, l'imprimerie, venue d'Allemagne, commence à se répandre et donne au choc des idées qui se croisent en tous sens dans les lettres, dans les sciences, dans la philosophie, dans la politique, une impulsion extraordinaire.

Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, Titien, Corrège surgissent tous à la fois. Nous ne pouvons nous arrêter à analyser leurs œuvres. Cependant il est bon de caractériser la tournure que l'art a prise dans ses deux centres principaux, Florence et Venise, car ce sont là les deux souches auxquelles se rattachent toutes les écoles italiennes. A Florence, la pensée a toujours eu le pas sur la sensation : Venise a le patrimoine de la couleur. A Florence, l'exécution se fait la très humble servante de l'idée : à Venise, l'artiste emploie tout son génie dans la contexture de son tableau et ne voit rien au dehors de sa toile.

Quand Raphaël s'entretient avec Fra Bartolommeo sur les types divins, celui-ci lui montre le ciel, source de l'inspiration; Angelico de Fiesole jeûne et se prosterne avant d'oser peindre le Christ; Michel-Ange, sans cesse obsédé par l'idée de Florence qui tombe et entraîne l'Italie dans sa chute, sculpte et peint avec des rages concentrées; son émotion qui déborde prépare la voie au maniérisme, qui voudra imiter les résultats sans avoir puisé aux mêmes sources. Suivons maintenant Giorgione et Titien, Paul Véronèse et Tintoret, ces merveilleux artistes dont toute la vie n'a obéi qu'à une seule et unique conviction, le désir de bien peindre. Tout ce que nous savons de leurs entretiens, tout ce que révèlent leurs lettres intimes, atteste la préoccupation qui les a absorbés. C'est toujours l'opposition des couleurs, la dégradation des teintes, l'harmonie ou l'éclat de la lumière, l'observation constante de la nature, étudiée non en vue d'en rendre l'expression intime, ni pour exprimer une pensée par le langage des formes, mais comme base de ces grandes constructions décoratives qui ont pour principe la fantaisie, pour moyen l'exécution savante, pour but l'éblouissement.

A Florence, le dessin consiste moins dans la grâce des formes que dans la grande tournure des personnages. Depuis Giotto jusqu'à Michel-Ange, la partie pratique de l'art a sans cesse progressé, mais l'inspiration, toujours puissante, dédaigne les charmes du sourire. Après Michel-Ange, quand vient la décadence, la peinture ne tourne pas à l'afféterie, comme cela s'est fait ailleurs; toute l'école, au contraire, exagère le principe violent du maître et tombe dans les convulsions et la manière. Tout autre se montre à Venise la décadence de l'art : après

les magnificences de Titien et de Paul Véronèse, les artistes, de plus en plus attachés à l'exécution matérielle et à la partie technique de la peinture, deviennent des praticiens d'une inconcevable habileté; mais l'inspiration leur fait défaut. Et quand les deux grands foyers de la Renaissance ont ainsi disparu, l'école éclectique se forme de leurs débris et règne en souveraine sur toute l'Italie.

Les arts appliqués à l'industrie, qui accompagnent toujours les beaux-arts, ont eu leur plus grand éclat vers la même époque. Vers la fin du quinzième siècle, un élève de Ghiberti, Luca della Robbia, sculpteur florentin, imagina un procédé pour donner de la solidité à ses figures et à ses bas-reliefs d'argile en les cuisant. Vasari nous donne de naïfs détails sur l'ardeur que cet artiste apporta dans ses premières études. Il passait le jour à manier le ciseau, et, pour ne pas être obligé de quitter son travail à cause du froid, il se réchauffait les pieds dans un panier rempli de copeaux. Luca della Robbia, bien que connu presque exclusivement par ses terres émaillées, a laissé des bas-reliefs en marbre et en bronze qui ont de l'importance comme art. Son dessin est correct, quoique un peu froid; son expression est toujours vraie et gracieuse, jamais maniérée. Après avoir trouvé le secret de vernir la sculpture en terre et de la mettre ainsi, comme le marbre et le bronze, à l'abri des injures atmosphériques, il voulut en outre en varier l'aspect en la coloriant comme une peinture. Cette invention paraissait pouvoir être employée très utilement comme élément décoratif dans le système architectural, mais, considérée seulement au point de vue de la statuaire, elle eut pour résultat d'alourdir les touches nerveuses de l'ébauchoir par l'épaisse couche de vernis qu'il fallait appliquer à la surface. En outre, la coloration, en donnant aux figures en relief l'aspect d'un trompe-l'œil, causait plus de surprise que d'émotion véritable, et faisait d'un ouvrage de sculpture plutôt un meuble qu'un objet d'art destiné à nous élever l'esprit par la grandeur et la majesté du style. Luca della Robbia forma, sans sortir de sa propre famille, une école dépositaire de son secret et héritière de son talent. C'est aux della Robbia, fougueux partisans du moine Savonarole, qu'on doit le portrait du célèbre prédicateur. Deux d'entre eux entrèrent dans les ordres, et le dernier, Girolamo, vint passer presque toute sa vie en France, où il travailla au château de Madrid, que François I[er] faisait bâtir au bois de Boulogne. Les poteries des della Robbia, très recherchées aujourd'hui, sont recouvertes de colorations brillantes et qui comprennent surtout le blanc, le jaune, le vert et le bleu.

Les della Robbia peuvent donc être considérés comme les pères de la céramique italienne, qui devint si célèbre.

« Cet art, dit M. Giuseppe Campiori dans la *Gazette des Beaux-Arts*, ne se serait peut-être pas élevé si haut sans la puissante impulsion qui

lui fut donnée par un homme que l'Italie vénère comme un de ses plus grands artistes, comme le chef d'école et le créateur d'un genre qui fut aussi charmant qu'éphémère. Luca della Robbia, après avoir découvert le moyen d'émailler les œuvres plastiques, d'abord en blanc, puis en d'autres couleurs, trouva encore celui de peindre des figures et des sujets sur des surfaces planes, appliquant ainsi les procédés de l'émailleur à la vaisselle, et à toute sorte d'ornements des objets domestiques.

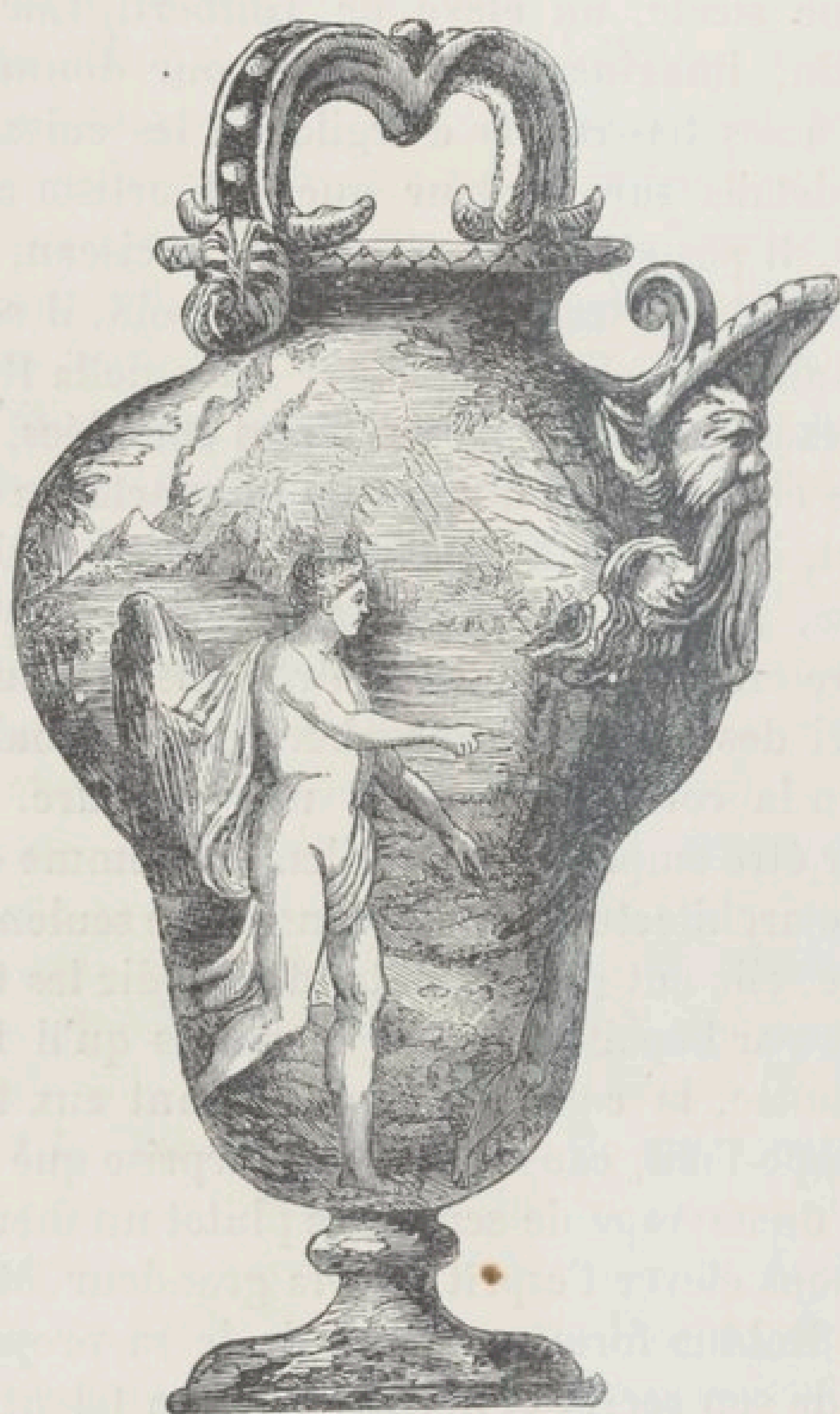


Fig. 570. — Vase d'Urbino.

Par là, l'art du potier, se trouvant associé à la peinture et à la sculpture, se répandit dans plusieurs villes, perfectionnant sans cesse ses procédés de fabrication et la qualité de ses vernis, renouvelant les combinaisons de ses couleurs. Ce art, ainsi ranimé, compta une période de splendeur d'un peu plus d'un demi-siècle, et trouva son siège principal et favorisé dans le centre de l'Italie, grâce à des circonstances spéciales, parmi lesquelles figurent la présence des éléments matériels qui le constituent, ainsi que la protection et les privilèges accordés par les ducs d'Urbino,

désireux d'encourager une industrie aussi avantageuse pour leurs États. Les noms de Georges Andreoli, de Francesco Xanto, de Guido et Orazio Fontana, oubliés pendant trois siècles et aujourd'hui entourés justement des louanges et de la réputation qu'ils méritent, marquent le moment glorieux de cet art qui trouva son assise préférée dans les fabriques renommées de Faenza, Urbino, Gubbio, Castel Durante et Pesaro (fig. 570 et 571).

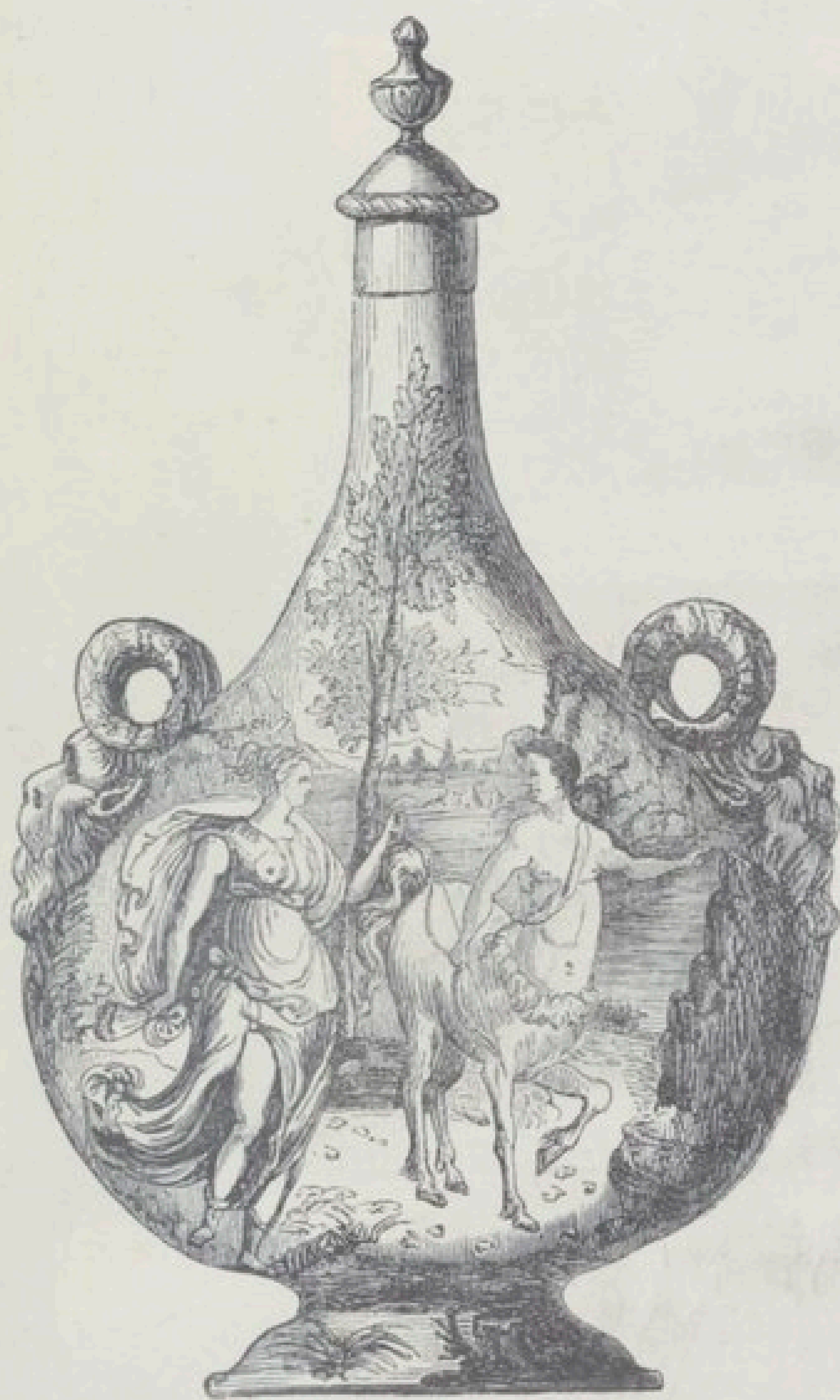


Fig. 571. — Poterie italienne.

« Faenza, d'où vient le mot *faïence*, est la plus ancienne et la seule connue pendant bien des années des nations étrangères, auxquelles elle fournissait en abondance ses produits estimés pour leur blancheur, leur netteté, la correction du dessin dans la forme des vases et dans les figures. Urbino, grâce à Xanto, à Franco et aux deux Fontana, arriva au comble de l'élégance et de la perfection, par le brillant de son émail, par l'harmonie et l'habile dégradation des tons, par l'excellence des peintures. La majolique de Gubbio, création de Georges Andréolo, grand artiste originaire de Pavie, et de ses fils, emprunte un caractère



Fig. 572 — Italiennes à la fontaine. (Tableau d'Hébert.)

spécial et presque exclusif aux reflets métalliques surajoutés à la couleur. Les œuvres de Castel Durante sont analogues à celles d'Urbino, et les artistes de ce pays portèrent leur art dans des contrées lointaines. A Pesaro, rivale d'Urbino pour la beauté et la bonté de ses produits, fut découverte, à la veille de la décadence de l'art, la manière de dorer la majolique et de la rehausser d'ornements en relief. »

La Population. — La population italienne a été comme le sol même du pays mainte fois reproduite par les artistes. Toutefois ce goût pour les costumes italiens et pour les sites grandioses des Apennins et surtout de la campagne de Rome, n'est pas de date fort



Fig. 573. — Capucin endormi. (Tableau de Van Muyden.)

ancienne. Les peintres de la Renaissance n'ont jamais représenté l'Italie, et si, au dix-septième siècle, quelques peintres flamands comme Berchem, ont peint des sites italiens, c'est en les arrangeant à leur guise, en faisant surgir, suivant les besoins du tableau, des ruines ou des rochers, mais ils n'ont jamais cherché à en traduire le caractère exact et intime. Au siècle suivant Pannini et Hubert Robert ont arrangé d'après les ruines de Rome quelques tableaux conçus décorativement, mais qui n'ont jamais eu la prétention d'être des portraits d'un site déterminé. Il est juste d'ajouter qu'à la même époque Canaletti et Guardi ont apporté la plus grande fidélité à reproduire les différents aspects de Venise, seulement ils ont circonscrit leurs recherches à cette ville pittoresque entre toutes, et ils n'ont donné à la figure qu'un intérêt tout à fait secondaire.

Sous la Restauration Taunay commença à montrer des danses italiennes, et, presque en même temps, Schnetz et Léopold Robert appliquèrent à la représentation des paysans italiens les procédés de la peinture



Fig. 574. — Moine en provisions. (Tableau de Van Muyden.)

d'histoire. Le style grandiose qu'ils ont su donner à leurs figures, a tellement ému le public, que, malgré la crudité de leur coloris, les représentations qu'ils nous ont données du peuple italien ont été longtemps considérées comme typiques, et on n'aurait pas osé s'en écarter sans risquer de paraître faux. Cependant on en a tellement abusé, surtout quand le théâtre s'est mis de la partie, qu'on a fini par traiter d'Italiens

de l'opéra comique, les paysans que Léopold Robert avait rendu avec



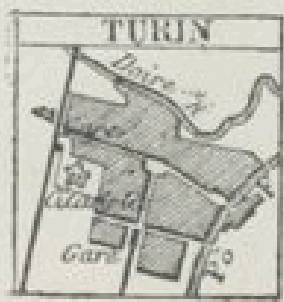
Fig. 575. — Le Retour de la dîme (Tableau de Vibert).

tant de sincérité. On en était las et le public fatigué ne pouvait

plus supporter sur des vrais tableaux des scènes que reproduisaient tous les paravents de cheminée. On était dans cette situation d'esprit quand Hébert montra sa Mal'aria, qui eut un immense succès. Ce qui a surtout frappé ce peintre en Italie, c'est la fièvre. L'Italie est admirable partout, mais malsaine et même mortelle en quelques endroits. Les figures languissantes d'Hébert nous ont fait connaître cette face inexplorée jusqu'ici de la nature italienne. Les costumes que portent les femmes dans les tableaux d'Hébert sont d'une exactitude absolue, mais ce sont les costumes des Abruzzes et non ceux de l'Italie septentrionale. On en chercherait vainement l'analogue dans la campagne de Milan et même dans celle de Florence (fig. 572). Toute cette partie de l'Italie n'a pas de caractère bien nettement tranché, et c'est dans les provinces du midi qu'il faut chercher la couleur locale.

Un autre élément de pittoresque, qui tend singulièrement à s'effacer, et qui même n'existe plus guère qu'à l'état de souvenir, c'est le moine (fig. 573). Il y a à peine vingt ans, l'Italie en était couverte, et aujourd'hui on les remarque quand il en passe dans la rue. Que de tableaux nous montrent des moines italiens priant, mangeant, dormant, tendant la main pour recevoir une aumône, secourant un pauvre, causant avec une femme dans la rue, achetant des provisions, etc. (fig. 574 et 575). Le moine n'est guère moins démodé aujourd'hui que le paysan au regard poétique; l'Italie est certainement une des contrées dont on voyait le moins de représentations à nos derniers salons.

L'Italie septentrionale. — Le bassin du Pô est une des plus belles contrées que l'on puisse visiter. Les systèmes montagneux qui le forment en l'entourant de toutes parts presque jusqu'aux côtes de l'Adriatique, produisent tout un monde de panoramas admirables. A l'ouest et au nord ce sont les Alpes avec les glaciers et les lacs, au sud ce sont les Apennins avec leurs bois, leurs pâturages et leurs rochers. Les vallées hautes ou basses sont cultivées jusqu'aux dernières limites du possible. Pas un coin de la terre n'est perdu, pas un ruisseau ne reste inutile. Une population intelligente, travailleuse, amoureuse de l'agriculture, a fait de ce bassin un véritable jardin.



Turin (180,000 hab.), ancienne capitale du Piémont, est située dans une riche plaine au pied des montagnes. Cette ville avec ses larges rues tirées au cordeau et bordées de larges trottoirs, ses boulevards plantés de grands arbres, ses places, ses ponts, la propreté de son aspect, la régularité de ses allures, avec la délicieuse campagne que limitent à l'horizon les dernières assises des Alpes, passe avec raison pour une des plus belles et des plus agréables villes qu'il y ait en Europe. Cependant

Turin ne présente pas aux artistes autant d'attrait que les autres grandes villes de l'Italie. Ses églises, ses palais sont tous de style moderne, et dénués de caractère : cette ville qui date de l'époque romaine semble née d'hier. Mais ses collections sont dignes d'une grande ville et méritent toute l'attention du voyageur.

Menton, *Vintimille*, *Port-Maurice*, *Savone*, *Voltri*, sont des stations d'hiver très fréquentées à cause de la douceur du climat et de la beauté des environs.

Gênes s'élève en amphithéâtre au bord de la mer. Vue d'un bateau, le panorama est superbe : au premier plan c'est le port avec l'animation qu'y apportent les navires qui s'y pressent, la ville formant un vaste demi-cercle, et au-dessus les collines verdoyantes qui s'étagent en terrasses juqu'aux crêtes de la montagne. L'intérieur de la ville est loin d'avoir la régularité de Turin, mais il présente une physionomie bien plus franchement italienne, qui tend d'ailleurs à s'effacer tous les jours. Dans les rues étroites, montantes et tortueuses, on trouve encore un certain nombre de maisons décorées de fresques à l'extérieur. Quelquefois même, mais bien rarement, on retrouve dans la population les vestiges de l'ancien costume national. Des femmes du peuple, ignorant sans doute qu'il existe des journaux de modes, portent encore l'ample voile blanc, dont elles s'enveloppent la tête et les épaules, et qui leur donne une tournure magnifique.

Gênes a de belles promenades : de vastes portiques, qui s'étendent depuis la douane jusqu'au chantier des constructions maritimes, supportent de larges terrasses dallées de marbre, et de là l'œil embrasse tout le port et le chemin de fer dont les convois de marchandises fument sans cesse, et attestent l'activité commerciale toujours croissante de cette riche cité. Mais ce que les artistes veulent surtout voir à Gênes, ce sont les palais. C'est en les visitant que madame de Staël disait : « on se croirait ici dans une ville de rois ». On a peut-être exagéré pourtant la valeur de ces palais, qui perdent quelquefois à être examinés en détail, bien que leur profusion donne à la ville un aspect grandiose.

On donne le nom de *Corniche* au versant méridional des Alpes maritimes, que baigne la Méditerranée. La contrée qui s'étend de Nice à Gênes était autrefois coupée par une route romaine : aujourd'hui on voyage en chemin de fer. Peu de pays sont aussi fréquentés par les touristes, et il en est peu aussi qui offrent autant de motifs d'excursion. « Tantôt la route côtoie la plage, dit le *Guide en Italie*, tantôt elle s'élève sur des rochers à pic ; elle traverse une quantité de villages, dont les rues sont parfois si étroites, que les voitures n'ont que juste l'espace nécessaire pour passer. La vue de la mer, la variété des aspects, la succession de caps, de golfes, de ports, de villages, la richesse de la végé-

tation tropicale sur quelques points, tout concourt à faire de ce quai de la Méditerranée qu'on appelle la Corniche, une des routes les plus intéressantes de l'Italie. »



Milan (200,000 hab.), ancienne capitale de la Lombardie, est située dans une plaine. La cité, dans laquelle on entre par des portes monumentales, est grande et luxueuse : ses larges rues, pleines de voitures, bordées de maisons élégantes, égayées par des boutiques dont l'étalage est toujours disposé avec goût, remplie de cafés et de spectacles où la foule se presse à toute heure, lui donnent une physionomie bien vivante.

Milan ne présente pas à beaucoup près la régularité de Turin. Il y a pourtant des rues qui sont fort larges et la ville est pourvue de belles places. Ce qui excite surtout l'admiration des étrangers et la fierté des Milanais, c'est la *Galerie Victor-Emmanuel.* « C'est un passage vitré, dit le *Guide*, large comme une rue, haut comme une cathédrale, formant une croix grecque, avec une coupole au milieu, haute de 50 mètres et surmontant un octogone ayant 29 mètres de diamètre. La hauteur depuis le sol jusqu'à l'arête des verreries est de 32 mètres. Entrées monumentales sur les places de la Scala et du Dôme. Le soir, ce passage illuminé par 2,000 flammes est splendide. Aucun passage de Paris n'y est comparable. Les galeries latérales qui forment la croix débouchent sur d'autres rues. »

Milan n'a pas, comme Venise, une interminable série de palais à montrer aux étrangers, mais quelques édifices comme le grand hôpital et le théâtre de la Scala, le plus grand de l'Italie, sont d'un aspect grandiose. Ce que l'artiste doit voir surtout à Milan, ce sont les églises, les musées. La cathédrale, une des plus vastes églises du monde, est bâtie en marbre blanc.

La façade principale est percée de treize portes dont dix appartiennent au style de la Renaissance. A l'intérieur les voûtes à ogives des cinq nefs sont soutenues par cinquante-deux colonnes octogones dont le chapiteau a la forme d'un tambour allongé et décoré de niches, de dais et de statues. On se croirait dans une forêt séculaire, dont les troncs sont d'énormes piliers de marbre, à huit pans, surmontés de chapiteaux étranges d'où partent de grosses branches qui se rejoignent à la voûte. Ces piliers, fort rapprochés les uns des autres, sont disposés en quatre rangées dans l'intérieur de l'église, et si, dans les allées qu'elles forment, on veut relever la tête, l'œil rencontre un inextricable fouillis de rameaux qui s'enlacent entre les arceaux de feuillages touffus et profondément fouillés, de niches abritant tout un peuple de saints. Le jour qui éclaire cette fantasmagorie arrive par des vitraux colo-

rés, empourpre ou dore les saillies, et promène partout ses effets d'arc-en-ciel.

Il faut dire que lorsqu'on veut, après la première impression de rêverie, passer à l'examen des détails, on rencontre parfois des désillusions. Il a fallu cinq cents ans pour élever cet édifice qui n'est pas encore achevé, en sorte qu'on y trouve tous les styles et des détails d'un goût souvent disparate. L'acanthe grecque y coudoie l'ogive du moyen âge, le pilastre de la Renaissance s'y montre à côté des nervures gothiques et un dais du quinzième siècle y encadre quelquefois une statue du dix-huitième.

Les deux chaires en bronze doré, qui sont adossées aux piliers de la coupole, produisent un aspect étrange et qui n'est pas dépourvu de grandeur; elles reposent sur des cariatides colossales et sont décorées de bas-reliefs représentant les évangélistes et les docteurs de la foi.

Parmi les curiosités de tout genre qu'on trouve dans cette église, on remarque un superbe candélabre à sept branches, formé de charmant. rinceaux gothiques entremêlés de statuettes, et connu sous le nom d'*arbre de la vierge*. Il y a aussi une très belle statue de saint Barthélemy écorché, un retable très remarquable et plusieurs tombeaux intéressants. Le corps de saint Charles Borromée repose dans une chapelle souterraine d'une richesse inouïe; on y admire la châsse du saint qui est en argent avec des panneaux en cristal de roche et des moulures en vermeil.

Si le dôme de Milan est le plus splendide monument de la ville, l'*église Saint-Ambroise* en est certainement la plus grande curiosité. La porte centrale est en bois de cyprès, travail du neuvième siècle : c'est à cette place que saint Ambroise a repoussé Théodose après le massacre de Thessalonique. La chaire qui est du douzième siècle et qui est composée de fragments plus anciens, présente une disposition particulière : elle est portée par huit arceaux et assez longue pour que l'orateur puisse marcher en prêchant. Le devant du maître-autel est un merveilleux travail d'orfèvrerie qui date du neuvième siècle. Une colonne de granit, placée dans la nef du milieu supporte un serpent de bronze que la croyance populaire désigne comme étant celui qu'éleva Moïse et qui doit siffler à la fin du monde. On remarque aussi dans cette église le siège en marbre des premiers évêques de Milan, plusieurs mosaïques extrêmement anciennes, et, dans les chapelles latérales, quelques peintures intéressantes de Luini et de G. Ferrari.

L'*église Sainte-Marie des Grâces*, dont la coupole est de Bramante, est surtout visitée à cause de la *Cène de Léonard de Vinci*, peinte dans le réfectoire du couvent qui y est annexé et qui sert maintenant de caserne. Il ne reste aujourd'hui presque plus rien de cette peinture célèbre qui était déjà dans un déplorable état de dégradation au bout de cinquante ans.

Les lacs italiens dont la partie supérieure est encaissée dans les derniers contreforts des Alpes, et qui du côté du midi baignent les riches plaines de la Lombardie, forment une région spéciale, que les artistes fréquentent particulièrement pour la beauté de ses sites. Aucun point de l'Italie n'a été plus vanté que le lac Majeur. Nous ne nous arrêterons pas à décrire les délicieuses villas et les riches villages qui bordent ses

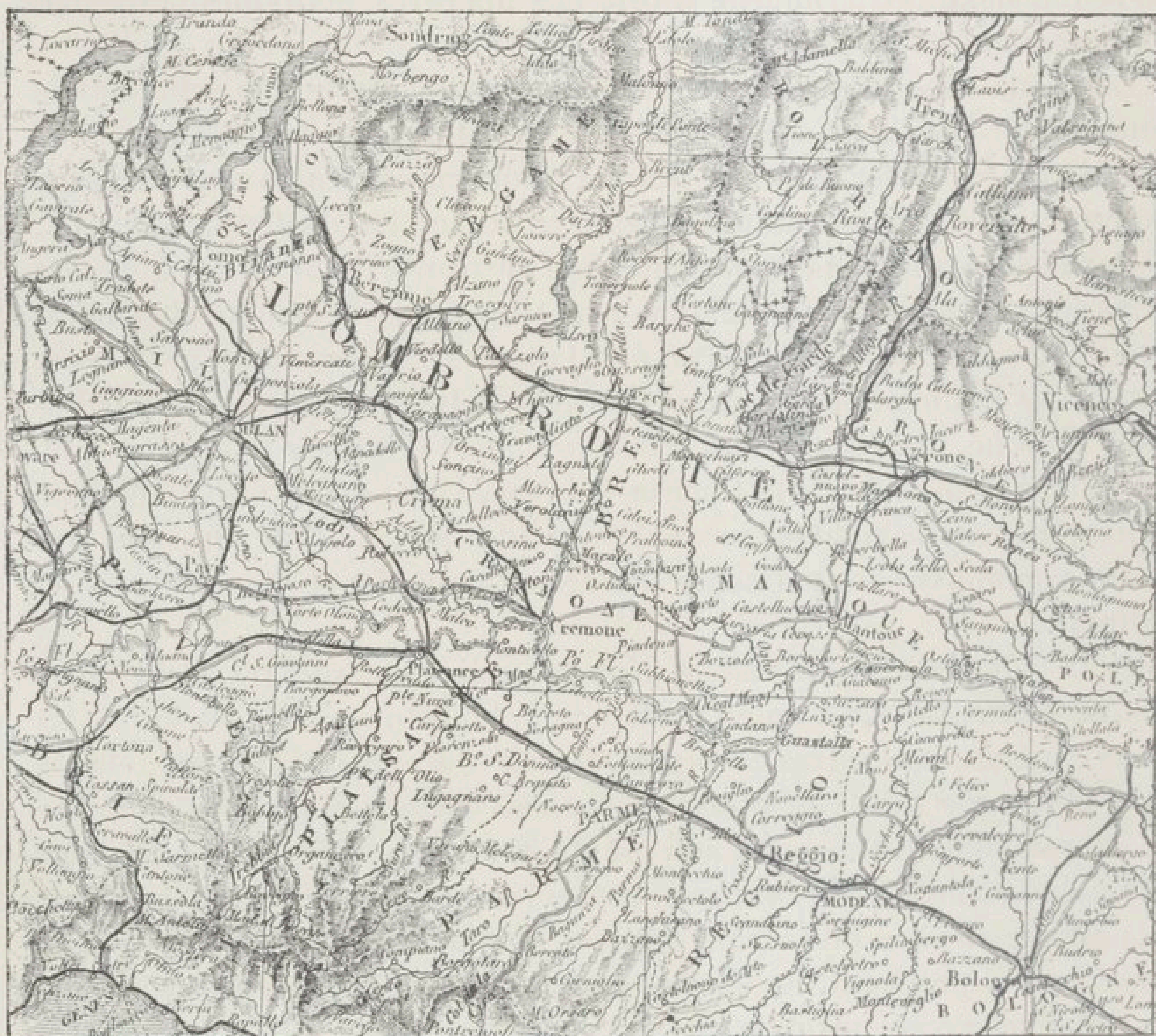


Fig. 576. — Lombardie.

deux rives, mais il faut dire un mot des îles Borromées. Quand on y va de Milan, on s'arrête à la station d'*Arona*, petite ville qui est surtout connue par la statue colossale de saint Charles Borromée qu'on aperçoit à plusieurs lieues à la ronde. Cette statue, située sur une éminence, a plus de 20 mètres de haut et est placée sur un piédestal qui en a 15. Les badauds ne manquent pas de monter dans l'intérieur de la statue dont la tête peut contenir trois personnes.

C'est d'Arona qu'on s'embarque sur le bateau à vapeur qui vous conduit aux îles Borromées qui sont au nombre de quatre : les deux

principales sont l'Isola Bella et l'Isola Madre. L'Isola Bella est disposée en terrasses qui s'élèvent l'une au-dessus de l'autre de manière à présenter de loin l'aspect d'une pyramide. Ces terrasses sont plantées en jardins dans lesquels on voit se déployer toute la richesse de la végétation méridionale : les limoniers, les orangers, les lauriers, les cèdres, les magnolias y prospèrent. Des berceaux de feuillages, des grottes de coquillages, des jets d'eau, contribuent à affirmer le caractère artificiel de ces jardins dont la terre même a été rapportée, car primitivement l'île n'était qu'un rocher.

L'Isola Madre diffère de l'île précédente en ce que, du côté du nord, les terrasses sont disposées en jardin anglais. Mais ce qui fait la beauté véritable de ces îles, c'est le magnifique panorama du lac, avec ses bords couverts de coteaux boisés qui s'élèvent en amphithéâtre jusqu'aux cimes neigeuses des Alpes qui terminent l'horizon.

Le lac de Côme est situé également à quelques lieues de Milan dans la direction du nord. Il est plus étroit et plus encaissé que le lac Majeur, d'un aspect moins riant, mais peut-être plus sauvage et plus réellement pittoresque.

Entre Côme et Milan est la petite ville de *Monza*, dont la cathédrale est assez remarquable. On y conserve la fameuse couronne qui servait au couronnement des souverains. Elle est en or et enrichie de 22 pierres précieuses en forme de cercle : à l'intérieur est un cercle de fer qui est formé, dit-on, avec un des clous de la Passion. Elle a pris de là le nom de *couronne de fer*.

La ville de *Côme*, patrie des deux Pline, est bâtie à l'extrémité méridionale du lac. Cette ville possède une cathédrale, qu'enrichissent de nombreuses sculptures, parmi lesquelles on remarque la statue de Pline.

Brescia a conservé de nombreux souvenirs du moyen âge, entre autres ses remparts Les églises de la ville méritent aussi d'être visitées. Brescia a un musée d'antiquités disposé dans les ruines d'un temple de Vespasien d'ordre corinthien.

Pavie (27,000 hab.), qui fut une cité très importante au moyen âge où on la nommait la ville aux cent tours, n'a conservé de ses vieilles institutions que son université qui est une des plus anciennnes de l'Europe. L'ancien palais de Galeas II Visconti, aujourd'hui transformé en caserne, n'offre rien de remarquable à l'intérieur. La cathédrale est un monument inachevé qui manque de façade ; on y montre la prétendue lance du paladin Roland et le prétendu tombeau de saint Augustin, monument en marbre, précieux par les statuettes et les bas-reliefs qui le décorent. L'*église Saint-Michel*, qui date du sixième siècle, mais qui fut brûlée et en grande partie rebâtie au onzième, est décorée à l'intérieur de sculptures d'un style extrêmement barbare, mais curieuses pour l'archéologie.

La *chartreuse de Pavie*, située à quelque distance de la ville, passait pour le monastère le plus somptueux de l'Italie ; cet édifice fut élevé en 1396 par Jean Galeas Visconti, qui voulait par cette fondation expier le meurtre de son oncle. La façade, œuvre de Borgognone, est enrichie de sculptures d'une merveilleuse délicatesse : on y remarque particulièrement les bas-reliefs exquis de la porte d'entrée, et les colonnes des croisées en forme de candélabres. L'intérieur est richement orné de mosaïques et de bas-reliefs et on y voit des peintures de Perugin, Luini, Crespi, Solari, etc. Le transept, séparé de la nef par une belle grille, renferme le mausolée de Galeas Visconti, exécuté d'après un dessin de Pellegrini, et qui rappelle par le style le monument de François Ier à Saint-Denis. « La magnificence de ce monument, dit le *Guide*, atteste la reconnaissance des moines qui le firent construire. Malheureusement, quand il fut achevé, ils ne se rappelèrent plus où ils avaient provisoirement déposé le corps. » De l'autre côté on voit les statues funéraires de Ludovic le More et de sa femme Béatrice d'Este. Les stalles du chœur sont un travail de marqueterie très remarquable du quinzième siècle, et le maître-autel est enrichi d'une profusion de bronzes, de pierres précieuses et de sculptures. Au sud du chœur, est le lavoir des moines, avec une porte en marbre décorée des médaillons des duchesses de Milan, et une suave peinture de Luini, représentant la *Vierge avec l'enfant Jésus* qui cueille un œillet. Deux cloîtres sont près de l'église : le petit est entouré d'arcades supportées par des colonnettes en marbre blanc et orné de bas-reliefs en terre cuite : le grand est entouré de portiques à colonnes de marbre.

Plaisance (34,000 hab.), malgré son nom, présente un aspect assez triste. Ville déchue, elle n'a pas la moitié des habitants qu'elle semblerait devoir contenir. Sa cathédrale, d'un style roman-lombard, avec quelques additions postérieures, est précédée d'un porche à colonnes supportées par des lions. A l'intérieur les Carrache ont peint des fresques imitées de celles du Corrège à Parme. L'hôtel de ville, construction d'un style un peu lourd, est précédé d'une place que décorent les deux statues équestres, de grandeur colossale, d'Alexandre Farnèse et de son fils le tyran Ranuccio.

Crémone (28,000 hab.) fut autrefois célèbre par ses violons et autres instruments de musique, dont elle fait encore un assez grand commerce. La place du dôme est d'une physionomie étrange : des portiques joignent le dôme et le baptistère, avec le campanile qui passe pour la tour la plus élevée qu'il y ait en Italie.

Vérone (60,000 hab.), avec ses vieilles murailles flanquées de tours, ses ponts dont les parapets sont des créneaux, et ses nombreux restes du moyen âge, présente un aspect étrange qui séduit toujours le voyageur. La *porte Borsari*, les vestiges d'un *théâtre*, et surtout les restes

grandioses de l'*amphithéâtre* attestent que cette ville a été florissante dans l'antiquité. L'amphithéâtre, de forme ovale comme le Colysée de Rome, est fort dégradé à l'extérieur, mais l'intérieur est assez bien conservé ; cet édifice a 156 mètres de longueur sur 125 de largeur. Malgré l'importance de ces restes, ce qu'il faut surtout étudier à Vérone, c'est le moyen âge italien, dont le style n'est peut être nulle part aussi déterminé qu'ici.

La cathédrale, construite au douzième siècle avec les matériaux d'un

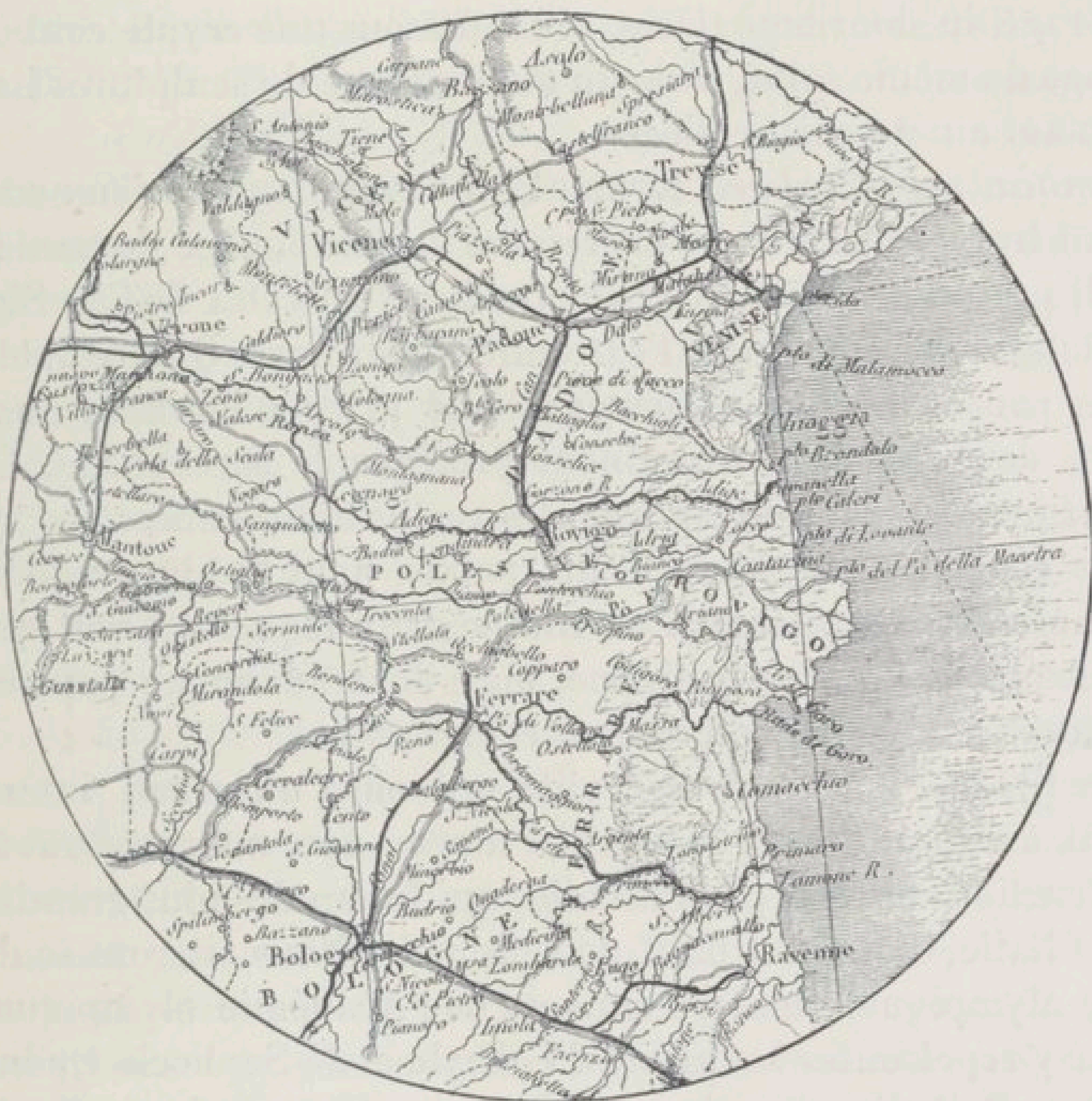


Fig. 577. — Italie, provinces du nord-ouest.

temple de Minerve, et terminée postérieurement, est précédée d'un porche dont les colonnes sont supportées par des griffons. Derrière ces colonnes, les statues des paladins Roland et Olivier, rappellent que suivant la tradition l'église a été fondée par Charlemagne. A l'intérieur, la rotonde à colonnes qui précède le chœur est une œuvre de San Micheli, fameux architecte natif de Vérone.

Au point de vue de l'architecture, l'*église Saint-Zénon* est de beaucoup la plus curieuse de Vérone. Fondée par Pépin, fils de Charlemagne, mais rebâtie au douzième siècle, elle conserve de nombreux vestiges de

l'époque la plus inconnue du moyen âge, et semble un véritable musée d'archéologie. La porte d'entrée est protégée par un porche dont les colonnes reposent sur des lions. Dans les sculptures de la façade, on remarque le roi Théodoric en train de chasser, et le diable qui lui souffle à l'oreille de mauvaises pensées parce qu'il est arien. Les portes revêtues de bronze datent du dixième siècle et sont enrichies de bas-reliefs dont le travail est extrêmement barbare. A l'intérieur, la grande nef, couverte en charpente décorée, est éclairée par de petites fenêtres à plein cintre. Les murailles sont couvertes de fresques extrêmement anciennes et fort dégradées. On voit dans le chœur la statue de saint Zenon, ouvrage du douzième siècle, et au-dessous une crypte contenant le sarcophage du même saint, avec un autel décoré de sculptures barbares et remontant au neuvième siècle.

Les *tombeaux des Scaliger* forment un assemblage curieux sur l'emplacement trop étroit qui leur est réservé devant l'église de Santa Maria Antica. Il y a cinq monuments : le plus beau est celui de Can Signorio, dont la statue équestre occupe l'extrémité supérieure. Quatre baldaquins supportés par des colonnes, forment une place d'honneur aux héros chrétiens, dont les statues semblent protéger le sarcophage. Celui-ci repose sur un socle où sont figurées les vertus chrétiennes.

Vérone renferme plusieurs beaux palais, dont la plupart sont dus à San Micheli. Il y a également un musée dans lequel on voit quelques bons tableaux de l'école vénitienne, mais dont aucun ne peut être signalé comme étant particulièrement remarquable.

Vicence (26,000 hab.) est une ville qui offre un grand intérêt non seulement à cause de ses églises du moyen âge, mais surtout à cause des constructions élevées par Palladio, qui fut un des plus grands architectes de l'Italie, et qui est natif de cette ville. Nous citerons seulement le théâtre olympique, que les membres de l'Académie olympique firent bâtir pour y représenter les pièces d'Eschyle et de Sophocle traduites en vers italiens. Palladio, s'inspirant de Vitruve, tenta de le construire d'après les données antiques. Un musée fondé récemment contient quelques tableaux des maîtres vénitiens.

Mantoue (26,000 hab.) est une ville de marécages, située sur le Mincio, entre le lac Supérieur et le lac Inférieur. L'aspect de la ville n'est pas agréable : au dehors, des marais ou des espaces sablonneux; au dedans, des rues vastes mais désertes, d'où la vie semble s'être retirée. L'intérieur du Dôme a été rebâti d'après les dessins de Jules Romain ; dans la basilique de Saint-Andrea, le tombeau de P. Strozzi a été fait également d'après ses dessins. Jules Romain était entré fort jeune à l'atelier de Raphaël, qui le prit en grande affection et l'employa dans ses immenses tableaux du Vatican et de la Farnésine. Après la mort de son maître, Jules Romain fut appelé à Mantoue par Frédérick Gon-

zague, et il déploya dans cette ville ses talents comme architecte, comme ingénieur et comme peintre. C'est lui qui bâtit près de Mantoue ce fameux château du T, qu'il a décoré de peintures étranges, où son talent fougueux et violent, n'étant plus contenu par Raphaël, semble se rapprocher davantage de Michel-Ange, dont pourtant il n'a pas l'ampleur.

Padoue (45,000 hab.), grande ville d'un aspect uniforme et dont plusieurs rues sont bordées d'arcades, est entourée d'une enceinte bastionnée et percée de sept portes. L'*église Saint-Antoine de Padoue*, beaucoup plus intéressante que la cathédrale, s'élève sur une place que décore la statue équestre du condottière Gattamelata par Donatello. C'est la première statue de bronze qui ait été fondue sous la Renaissance. L'église, dont la construction révèle des époques différentes, a été conçue, comme Saint-Marc de Venise, sous une influence byzantine; mais les sept coupoles qui lui donnent une physionomie orientale ne datent que du quinzième siècle. L'intérieur de l'église est riche en œuvres d'art ; dans la nef on voit le monument du cardinal Bembo, dû à Sansovino, et celui du général vénitien Contarini, dont le dessin est attribué à San Micheli. Le chœur contient des bas-reliefs en bronze dus à Donatello, le père de la sculpture florentine, et à Briosco, un admirable artiste natif de Padoue.

Venise (130,000 hab.) est une ville à part, qui ne ressemble à aucune autre, en Europe ou ailleurs. Sa physionomie spéciale vient un peu de ses monuments, mais surtout d'elle-même. Ses rues sont des canaux, ses voitures sont des gondoles, ses maisons baignent dans la mer, et les piétons qui circulent dans ses ruelles étroites ou sur les innombrables ponts qui relient l'une à l'autre les petites îles dont la ville est formée, ne savent pas ce que c'est que la poussière. Les habitants n'entrevoient la campagne que dans un lointain horizon au delà des eaux, et à l'exception d'une promenade publique de dimension restreinte, ils ne voient d'arbres nulle part. Mais indépendamment de ces caractères physiques, il y a dans Venise une sorte d'aspect moral qui ajoute à son étrangeté. Dans cette ville de plaisir tout semble avoir été fait en vue d'une fête perpétuelle, mais à cette fête il manque la population joyeuse et enrubannée qui l'animait autrefois. Les monuments sont lézardés, les palais sont vides ou habités par des gens qui n'ont rien des allures du grand seigneur, la moisissure est partout, et à part le grand canal où sont toutes les gondoles, la place Saint-Marc où sont tous les promeneurs, la ville semble partout vide et silencieuse. Rien de plus gai que les palais dont la ville est remplie, mais leurs balcons à colonnettes appellent les riches seigneurs des tableaux de Paul Véronèse, et on n'y voit jamais personne.

Si le grand seigneur est absent on ne voit pas davantage l'ouvrier.

Venise a pourtant une industrie, qui a même été autrefois très florissante. L'industrie vénitienne, sortie de Byzance et de l'Orient, façonna de bonne heure des verres qui se répandirent promptement dans toute l'Europe. Les vases vénitiens émaillés se voyaient dans toutes les maisons princières du quinzième siècle. Venise a fabriqué aussi de curieux vases enrichis de filigranes de verre blanc, opaque ou coloré. Ils se contournaient en mille dessins variés et les filigranes semblaient incrus-

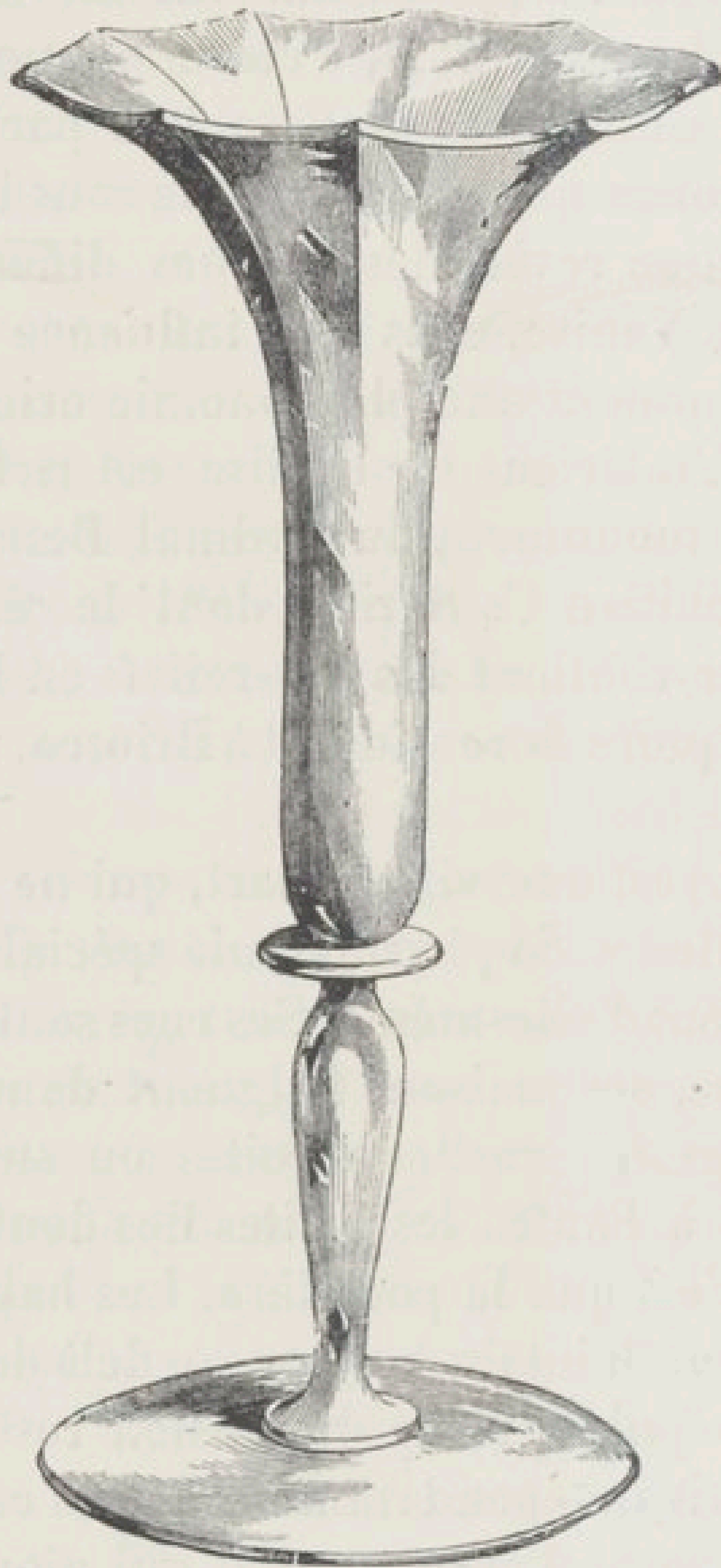


Fig. 578. — Verrerie de Venise.

tés au milieu de la pâte de cristal transparent et incolore. Les verreries de Venise affectaient quelquefois des formes bizarres mais toujours gracieuses. Cette fabrication a perdu beaucoup de son importance depuis le dix-huitième siècle : cependant elle est encore florissante et fournit encore des produits remarquables qui ont été justement admirés à l'Exposition de 1878.

L'industrie du verre occupe de nombreux ouvriers, mais leur présence ne donne aucune animation à la ville, où on ne les voit pas cir-

culer, car ce n'est pas là qu'ils habitent et ce n'est pas davantage là qu'ils travaillent (fig. 578 et 579).

Les verreries sont à Murano (fig. 580), dans une île spéciale, séparée de la ville par une vaste étendue d'eau ; les autres fabriques occupent également un îlot séparé, à une certaine distance du noyau de la cité. Il en est de même pour le commerce : il existe, mais on ne le voit nulle part. A l'exception des arcades de la place Saint-Marc, Venise n'a pas de boutiques, car un étalage est fait pour les passants, et implique une rue où l'on puisse s'arrêter, et il n'y a pas de rues véritables, mais seulement des canaux ou des ruelles. Quand on veut circuler à pied dans la cité,

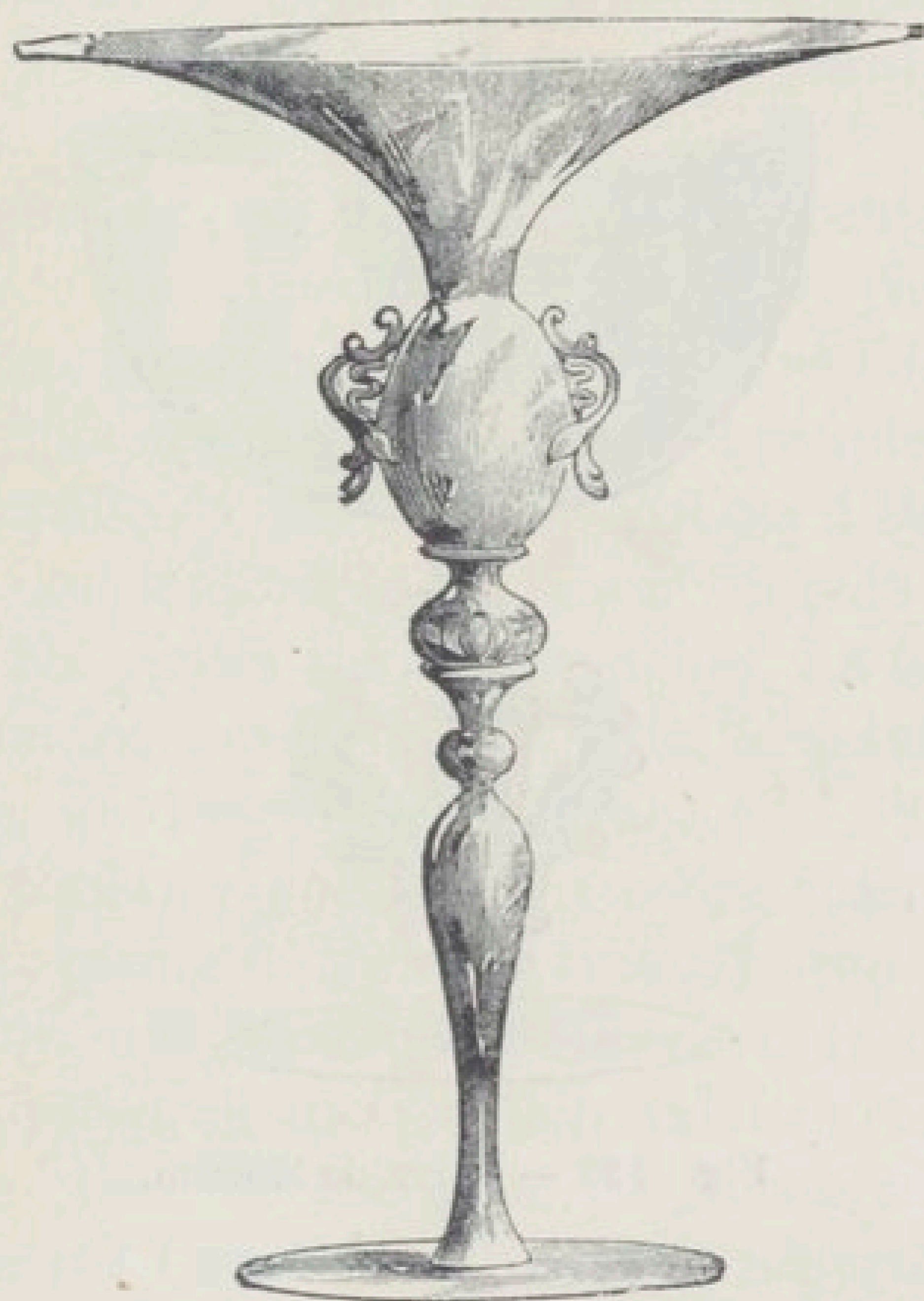


Fig. 579. — Verrerie de Venise.

on ne trouve que des chemins étroits, tortueux et sombres, dans lesquels il est souvent très difficile de s'orienter. Si on est en gondole, on glisse rapidement sur l'eau verte des canaux, qui sont généralement très minces et presque toujours encaissés entre des maisons noirâtres et uniformes. Il faut d'ailleurs l'habileté consommée des gondoliers pour éviter les abordages, surtout à l'angle des canaux. Les gondoles vénitiennes, longues et d'une forme très élégante, sont toutes bâties sur le même modèle et uniformément peintes en noir. Le soir, l'étrangeté de la ville augmente encore, et les lumières fixes de la cité qui se reflètent dans l'eau par un long reflet vertical, contrastent avec les lumières mouvantes des gondoles qui circulent d'un point à un autre.

La place Saint-Marc est la première et on pourrait dire l'unique promenade de la ville. Cet antique forum de la République vénitienne, est maintenant le rendez-vous de tous les étrangers qui visitent Venise. Les arcades du Campanile sont d'ailleurs le lieu de réunion des négociants qui y discutent leurs affaires. Les dames se réunissent sous les arcades pour voir les étalages des rares boutiques qu'on trouve dans la ville. Enfin les enfants viennent sur la place pour servir le repas des milliers de pigeons que la république nourrissait autrefois, et qui ne sont plus soutenus aujourd'hui que par l'initiative privée.

Cette fameuse *place Saint-Marc* est formée de deux places d'inégale grandeur qui communiquent ensemble en formant un angle droit. La

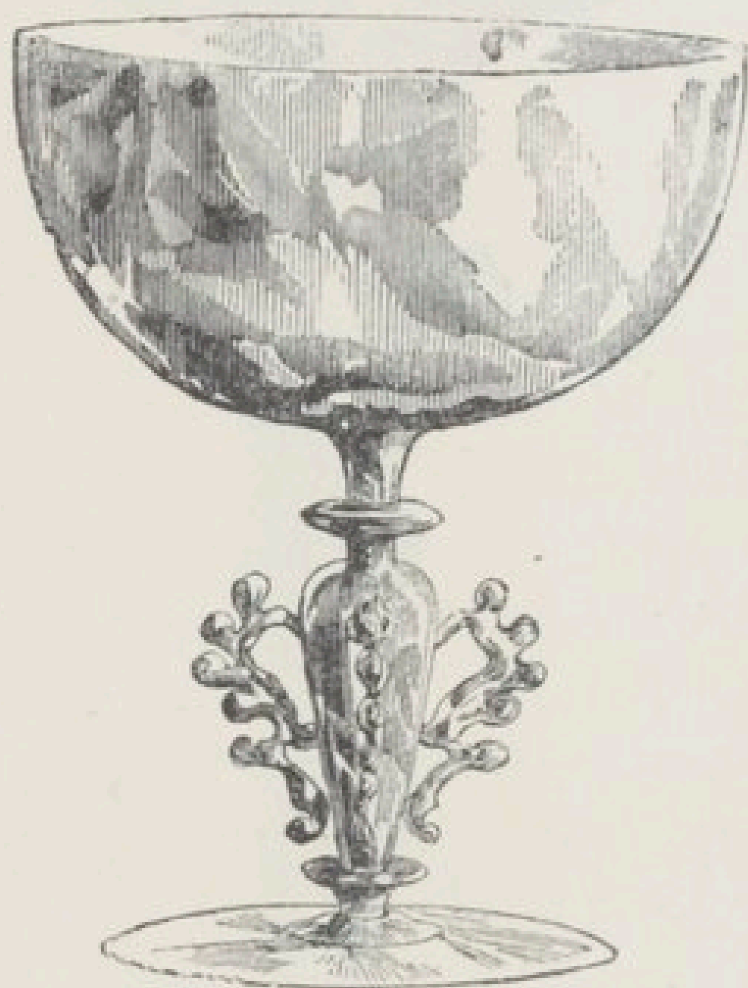


Fig. 580 — Verre de Murano.

plus grande des deux, la *Piazza* est entourée, de trois côtés, par de superbes constructions à arcades et, de l'autre, par l'église Saint-Marc. La plus petite, la *Piazzetta*, n'est qu'un prolongement de la première du côté du rivage : elle est bordée d'un côté par le palais ducal, de l'autre par un grand édifice, dont les arcades continuent celles de la grande place et font ainsi une promenade couverte, d'un grand développement. La Piazza est décorée de deux colonnes en granit, dont l'une porte le lion de saint Marc, et l'autre la statue de saint Théodore. Sur la Piazza on voit trois piédestaux en bronze supportant trois mâts, où l'on arborait les étendards de la république, symboles de sa domination sur les trois royaumes de Chypre, de Candie et de Morée.

Le *Campanile*, ou clocher de Saint-Marc, est complètement isolé de l'église et fait l'angle des deux places. Ce clocher, commencé au

dixième siècle, mais terminé beaucoup plus tard, domine par sa hauteur tous les monuments de Venise. Il est surmonté d'un ange d'or qui sert de girouette. A la base du Campanile est la *Loggetta*, charmant petit édifice, qui était primitivement un lieu de réunion pour les nobles. Il est revêtu de marbre, de bronze et de statues par Sansovino.

A l'extrémité de la Piazzetta, s'étend le long de la mer, un quai qui prend un peu plus loin le nom de *quai des Esclavons;* on a de là une vue superbe. C'est d'ailleurs le seul quai intéressant qu'il y ait à Venise. Quant au grand canal, qui est une autre merveille de Venise, il doit être parcouru en gondole, si l'on veut voir la longue suite de palais qui bordent ses rives et dont le canal baigne la base. Le pont du Rialto, qui est d'une seule arche, et dont la forme est très élégante, forme à peu près le centre de la ville, en traversant le grand canal qui la sépare en deux parties.

Le dôme, commencé en 977 sur l'emplacement d'une première église détruite par le feu, a été consacré en 1111. Nourris des principes de l'École byzantine, les architectes qui ont élevé l'*église de Saint-Marc*, ont donné à leur plan la forme d'une croix grecque en y ajoutant un portique, qui rappelle le narthex des églises d'Orient. Comme dans Sainte-Sophie de Constantinople, il y a une coupole au milieu et quatre autres coupoles plus petites sur les branches. La forme renflée et bulbeuse qui a été donnée à ces coupoles dans le quinzième siècle, paraît une réminiscence de l'architecture arabe.

La façade du péristyle présente un ordre inférieur percé de cinq portes à arcades et surmonté de cinq arceaux, que séparent des clochetons. C'est là qu'on voit les fameux chevaux de bronze, plus remarquables par leur antiquité que par leur valeur artistique, et qui, après avoir orné, dit-on, l'arc de triomphe de Néron à Rome, et avoir été amenés à Byzance par Constantin, furent transportés à Venise en 1205. Napoléon les prit pour décorer l'arc de triomphe du Carrousel, mais ils retournèrent à Venise, en 1815, reprendre la place qu'ils y occupaient depuis plusieurs siècles et où ils sont encore actuellement. La façade est décorée de mosaïques fort curieuses, et on y a en outre encastré çà et là quelques bas-reliefs antiques, représentant Hercule, Cérès, etc. Tout cet ensemble décoratif ne brille pas assurément par une logique bien rigoureuse, mais il produit un effet pittoresque vraiment saisissant. Aussi la façade de Saint-Marc est, en général, peu goûtée par les architectes, tandis qu'elle séduit toujours les peintres.

Rien n'est plus séduisant pour l'œil que l'intérieur de Saint-Marc, avec ses voûtes d'or, ses dallages de marbres variés, ses splendides mosaïques, ses cinq cents colonnes de bronze, de marbre vert antique, etc; et leurs chapitaux à feuillages peu saillants, mais de la plus exquise élégance. Nous n'entreprendrons pas de décrire les mosaïques

sans nombre qui couvrent les murs, les voûtes et les coupoles; et dont l'ensemble constitue en quelque sorte une histoire de l'art italien. Mais nous tenterons de noter les principales curiosités qu'on y rencontre.

En entrant, on voit d'abord un bénitier de porphyre, dont la base est un autel antique décoré de dauphins et de tritons, emblèmes de Neptune. La nef est séparée du chœur par un soubassement de marbre, surmonté de huit colonnes; quatorze statues représentant saint Marc et les apôtres sont placées sur l'architrave à droite et à gauche d'un grand crucifix. A l'entrée du chœur, il y a deux *ambons* ou chaires de marbre, dont l'un était destiné au doge qui à son avènement venait de là haranguer la multitude. Au-dessus des sièges qu'ornent de fins ouvrages de marqueterie sont deux tribunes, avec six bas-reliefs en bronze, représentant la vie de saint Marc par Sansovino; huit statues de bronze, représentant les quatre Évangélistes et quatre docteurs, ouvrages de Sansovino et de Jérôme Caliari, décorent les balustrades intérieures.

Le maître-hôtel, où est le corps de l'évangéliste saint Marc, est sous un *ciborium* (baldaquin) de vert antique, soutenu par quatre colonnes de marbre grec, couvertes de bas-reliefs sur la vie de Jésus-Christ. Derrière l'autel est la *Palà d'Oro*, rétable byzantin qui fut commandé à Constantinople en 976 par le doge Orseolo. Ce curieux monument du Bas Empire est décoré de peintures en émail sur lames d'argent, de ciselures, de camées, de perles et de pierres précieuses. Au revers est un tableau très archaïque mais qui a subi de nombreuses restaurations.

Derrière le maître-autel, on trouve un autre ciborium en bronze, porté par quatre colonnes torses d'albâtre oriental, qu'on prétend provenir du temple de Salomon.

Le *Baptistère* contient un grand bassin de marbre avec un couvercle en bronze orné de bas-reliefs. C'est là qu'est le tombeau du doge Henri Dandolo, mort en 1354; c'est le dernier doge qu'on ait enterré à Saint-Marc. La *Chapelle Zeno*, très remarquable par les statues qu'elle renferme, donne sur le baptistère. La *Sacristie* est décorée de belles mosaïques de Zuccato, et d'ouvrages en marqueterie très remarquables. Le *trésor* de Saint-Marc, autrefois très riche, mais dépouillé en 1797, contient encore quelques curiosités, entre autres une *cathedra*, ou siège d'évêque, qu'on dit appartenir au cinquième siècle.

Un palais des doges avait été commencé en 809 et incendié soixante-dix ans après. Le monument actuel, du quatorzième siècle et en style ogival, a été élevé par Calendario. Ce palais est remarquable par la singularité, la hardiesse et la magnificence de son ensemble architectural, autant que par l'excellence de ses détails. Une colonnade à fûts robustes soutient toute la construction et est surmontée d'un second rang de

colonnes plus légères, formant une galerie trilobée et à jour. Les chapiteaux sont ornés de chimères, d'enfants, d'animaux fantastiques, ou de sujets tirés de la Bible et de l'histoire. Les murailles sont plaquées de marbre blanc et rouge, dont la disposition figure des dessins dans le goût oriental. C'est dans les caves de ce palais que sont les fameuses prisons connues sous le nom de *Puits*, et, sous la toiture recouverte de plomb, celles qu'on nommait les *Plombs*. Un long corridor double, nommé *Pont des soupirs*, met le palais en communication avec la prison. La littérature romantique a souvent puisé des sujets dans les souvenirs historiques qui s'y rattachent. Le président Desbrosses, plus connu par la vivacité de son esprit que par la sûreté de son goût, a trouvé



Fig. 581. — Lagune à Venise par Gaucherel, salon de 1874.

le palais ducal très laid. « C'est, dit-il, un vilain monument s'il en fut jamais, massif, sombre et gothique. Les appartements, selon l'ordinaire des vieux palais, sont mal distribués, mal tenus et assez sombres. Le doge est logé dans ce palais ; c'est, de tous les prisonniers de l'État, le plus mal gîté à mon gré... »

De nombreux palais bordent les canaux de Venise : les plus beaux sont situés sur le grand canal qui traverse la ville. Parmi les places, on remarque celle où est situé le magnifique monument de Colleoni. La statue équestre du célèbre général a été coulée en bronze par A. Leopardi, d'après le modèle commencé par And. Verocchio.

Venise est une ville conquise sur la mer ; de là vient son caractère si éminemment particulier. Une fois que l'on a pénétré dans les lagunes (fig. 581), on peut se croire au sein d'un monde nouveau que l'imagination elle-même était incapable de deviner. Voici en quels termes Taine

rend l'impression produite sur lui par la vue de ces lagunes. Point d'herbes ni d'arbres, tout est mer et sable ; à perte de vue des bancs émergent, bas et plats, quelques-uns demi-lavés par le flot. Un vent léger ride les flaques luisantes, et les petites ondulations viennent mourir à chaque instant sur le sable uni. Le soleil couchant pose sur elles des teintes pourprées que le renflement de l'onde tantôt assombrit, tantôt fait chatoyer. Dans ce mouvement continu, tous les tons se transforment et se fondent. Les fonds noirâtres ou couleur de brique sont bleuis ou verdis par la mer qui les couvre ; selon les aspects du ciel, l'eau change elle-même, et tout cela se mêle parmi des ruissellements de lumière, sous des semis d'or qui paillettent les petits flots, sous des tortillons d'argent qui frangent les crêtes de l'eau tournoyante, sous de larges lueurs et des éclairs subits que la paroi d'un ondoiement renvoie. Le domaine et les habitudes de l'œil sont transformés et renouvelés. Le sens de la vision rencontre un autre monde. »

Que l'on se figure Venise, la reine de l'Adriatique, apparaissant tout à coup au sein de ces langues de sable et de cette mer, dans cette atmosphère spéciale, Venise avec sa physionomie étrange de ville bâtie sur les eaux, et l'on comprendra l'enthousiasme de tous les voyageurs.

Ferrare (28,000 hab.) est bâtie sur un bras du Pô, dans une plaine couverte de marécages. « Ferrare, triste, déserte, abandonnée, dit Valéry, respire encore une sorte de magnificence de cour. » On sent là un passé riche et prospère, mais mort depuis longtemps. Le palais ducal, monument massif flanqué de tours et isolé par des fossés, s'élève au centre de la ville avec un air tragique auquel il a tous les droits possibles. On voit à Ferrare la maison de l'Arioste et la prison du Tasse qui a inspiré de belles pages à Byron et à Lamartine. Les palais de Ferrare donnent beaucoup de caractère à la ville.

Parme (45,000 hab.) est une ville de forme circulaire, entourée de murs et de bastions qui servaient autrefois à sa défense. La grande fresque du Corrège a rendu célèbre le Dôme de Parme. Cette peinture représente l'Assomption de la Vierge. C'est aussi le Corrège qui donne au musée de cette ville son plus grand intérêt. La fameuse fresque représentant le triomphe de Diane, avec ses compartiments d'un clair-obscur si ravissant et si particulier, est dans l'ancien parloir de l'abbesse Jeanne, protectrice du Corrège, à l'église Saint-Paul (maintenant Saint-Louis).

Modène (30,000 hab.), ville bâtie au sein d'une plaine fertile, possède une cathédrale, style roman, avec un campanile légèrement incliné, et un Palais ducal.

Livourne (80,000 hab.) n'est pas une ville intéressante au point de vue de l'art ; ses monuments n'ont rien de bien particulier ; mais ce que l'on ne peut pas passer sous silence, ce sont les efforts qu'ont dû

faire les habitants pour asseoir leur cité, pour consolider le terrain marécageux sur lequel elle repose. La création du port a exigé un travail inverse : il a fallu creuser des canaux et des bassins, et mettre un brise-lames dans la mer.

Pise (25,000 hab.) est tout entière pour les artistes dans le petit coin de la ville où se trouve la cathédrale, le Campo Santo, la tour penchée et le baptistère.

La cathédrale de Pise, commencée par l'architecte Buschetto en 1064, est un monument unique pour son époque. Il fut longtemps sans trouver de rival. Une foule de fragments antiques furent employés pour sa construction. Il est bâti sur le plan des anciennes basiliques. Les combinaisons des marbres divers employés pour cette église, les alternances blanches et noires de son ornementation, font à l'extérieur l'effet d'une marqueterie bizarre qui est devenue typique et caractérise une époque de l'architecture italienne. Le baptistère a été bâti par Dioti Salvi dans le même genre que la cathédrale.

Parmi les monuments élevés par le moyen âge italien, aucun peut-être n'est aussi célèbre que le grand cimetière de Pise, connu sous le nom de *Campo Santo*. Jean de Pise en fut l'architecte. L'édifice présente un long parallélogramme irrégulier, formant à l'intérieur une cour environnée de portiques avec soixante-deux arcades à jour et décorée de peintures aujourd'hui très dégradées, mais fort intéressantes, parce qu'elles montrent les débuts de l'école florentine. Le Campo Santo, commencé en l'année 1278, fut, selon Vasari, terminé en 1283 ; mais les travaux d'ornementation continuèrent jusque dans le quatorzième siècle. Ainsi les ogives inscrites dans les arcades à plein cintre, et qu'on croit avoir été destinées à recevoir des verrières, sont une addition postérieure à la construction primitive. Le cimetière du Campo Santo tire son nom de la terre que les Pisans avaient rapportée de Jérusalem, et qui était, à cause de cela, considérée comme sainte. Aujourd'hui les étrangers le visitent à cause de ses peintures et de ses sculptures, qui en forment un vaste musée de l'art italien du moyen âge.

La tour penchée a été construite par Bonanno. Deux cent sept colonnes formant sept étages, s'enroulent autour de cette tour. L'inclinaison de ce monument, qui a été pendant si longtemps un sujet d'étonnement, provient sans doute d'un tassement inégal dans les fondations.

Florence (170,000 hab.) est partagée en deux par l'Arno. Autrefois la ville ne s'étendait que du côté nord de cette rivière. C'est encore de ce côté qu'elle s'est le plus développée. L'Arno, presqu'à sec pendant l'été, a souvent des crues qui ne laissent pas d'être inquiétantes.

Au point de vue de l'histoire de l'art, la ville même de Florence, indépendamment de ses galeries de tableaux, est un musée unique dans le monde. La place de la Seigneurie, qui est pour Florence ce que la

place Saint-Marc est pour Venise, donne tout de suite l'idée d'une ville artistique. Au fond est la Loggia de Lanzi, un portique qui ne sert qu'à abriter quelques beaux groupes de marbre et de bronze : le Persée de Benvenuto Cellini, l'enlèvement des Sabines de Jean de Bologne, la Judith de Donatello, le groupe antique d'Ajax et de Patrocle, etc. La Loggia de Lanzi était d'abord destinée aux communications que la sei-

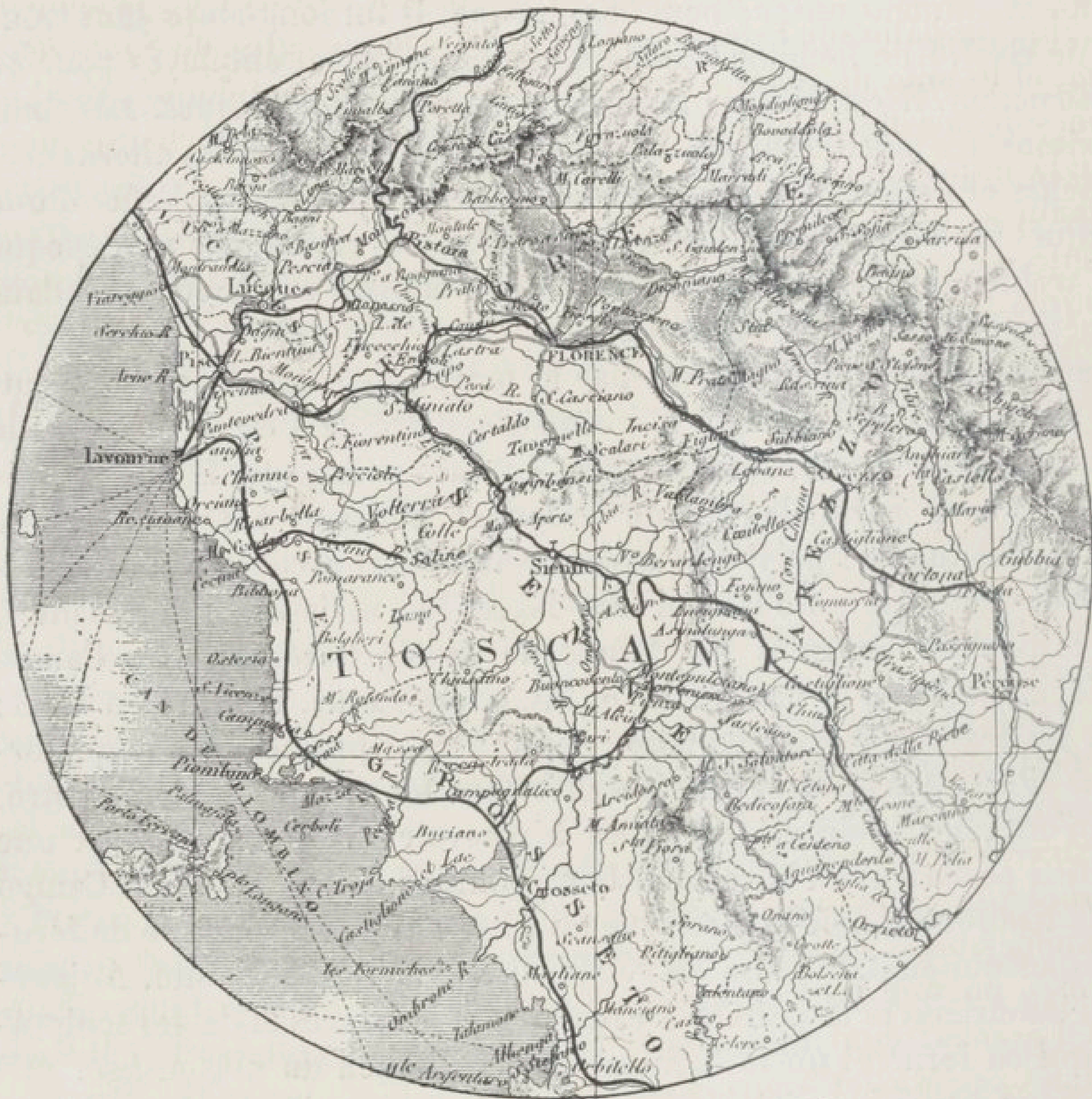


Fig. 582. — La Toscane.

gneurie faisait à l'assemblée du peuple. Plus tard, elle servit de corps de garde aux lansquenets des Médicis. Elle doit son nom à cette dernière destination.

A côté de la Loggia de Lanzi est le Palais vieux. C'est un grand édifice d'un aspect grave, en assises de grosses pierres brutes, avec une belle tour sévère, qui n'est pas au milieu de l'édifice, non plus que la porte principale. Devant le palais sont : la fontaine de l'Ammanati re-

présentant Neptune et des tritons, et la statue équestre de Cosme de Médicis, bronze de Jean de Bologne.

Commencée en 1296 par Arnolfo de Lapo, la cathédrale de Florence offre, dans les différentes parties qui la composent, une image exacte des influences contradictoires qui se disputaient la suprématie dans les arts. Les travaux ont duré sans interruption pendant cent soixante ans. Giotto, qui les dirigeait en 1334, eut pour successeur Taddeo Gaddi, Andrea Orcagna, et enfin Filippo Brunelleschi, l'auteur de la coupole. L'église fut bâtie sur l'emplacement de l'ancienne église de *Santa Reparata*, et le nom de *Sainte-Marie des fleurs*, qui lui fut donné, vient des armes de la ville de Florence, qui sont un lis rouge sur champ blanc. Par la disposition de sa nef, elle rappelle les anciennes constructions romaines; mais la forme ogivale qui subsiste encore dans les arcades montre la confusion d'idées qui régnait alors en Italie. Quand Arnolfo mourut, il avait déjà terminé une grande partie du revêtement extérieur en marbre, mais la coupole qu'il projetait était de beaucoup inférieure, comme dimension, à celle qui fut élevée plus tard par Brunelleschi.

C'est à Giotto qu'on doit le campanile qui est à côté de la cathédrale. Ce beau clocher, entièrement revêtu de marbres blancs, rouges et noirs, qui forment pour sa décoration une élégante marqueterie, devait être primitivement couronné d'une pyramide que Taddeo Gaddi crut devoir supprimer.

Le Baptistère, où sont les fameuses portes de bronze sculptées par Ghiberti, est un édifice octogone complètement séparé de la cathédrale, comme cela arrive souvent en Italie.

Parmi les autres édifices religieux que leur importance artistique ne permet pas de passer sous silence, nous citerons l'église et le cloître de l'Annonciation, décorés de peintures d'André del Sarte, l'église des Carmes, où sont les fresques de Masaccio et de Filippino Lippi, l'église San Lorenzo, dont la sacristie contient les mausolées des Médicis, sculptés par Michel-Ange et représentant le Jour, la Nuit, l'Aurore et le Crépuscule, l'église Santa-Maria-Novella avec des peintures de Cimabue, Orcagna, Masaccio, etc., l'église de Sainte-Croix, avec des peintures de Giotto et des sculptures de Verocchio et Donatello, San Michele, où est le saint George et le saint Marc de Donatello, le saint Étienne de Ghiberti, le saint Thomas de Verocchio, etc., etc.

Outre ses églises, Florence a plusieurs palais remarquables, moins encore par leur architecture que par les magnifiques collections qu'ils renferment. Le palais vieux a pourtant une allure étrangement pittoresque avec sa vieille tour bâtie par Arnolfo di Lapo. On y trouve en entrant une cour charmante dont l'élégance contraste avec la sévérité de l'extérieur. Une autre longue cour bordée de portiques conduit

à l'Arno. C'est dans les bâtiments qui l'entourent qu'est la fameuse Calerie des offices ou sont réunis les chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture. La salle appelée la *Tribune* contient les œuvres de choix comme notre salon carré du Louvre.

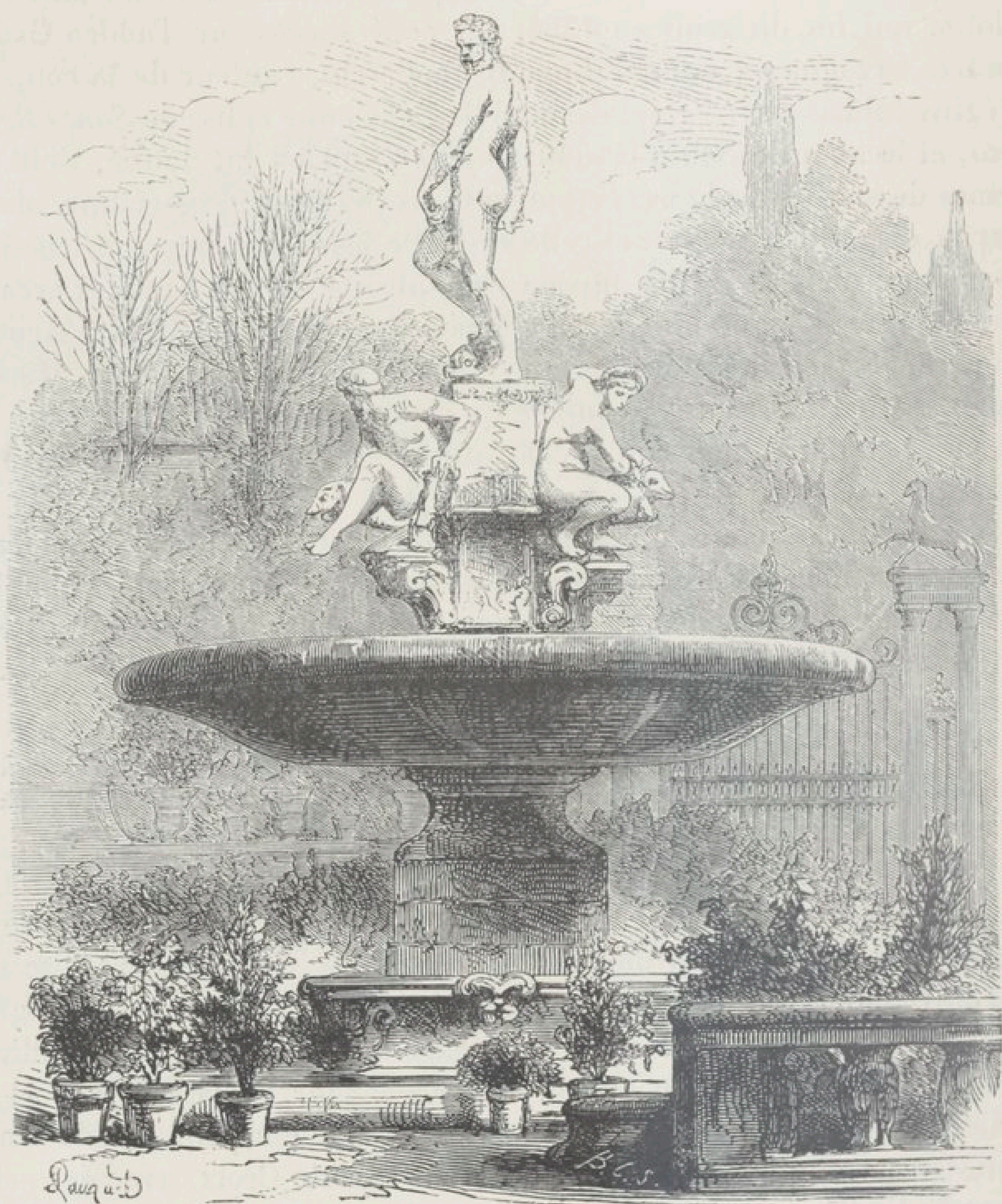


Fig. 583. — L'Océan et les trois fleuves (Groupe de Jean de Bologne).

De l'autre côté de l'Arno on trouve le palais Pitti, dont la façade d'un aspect abrupte est bâtie en blocs taillés en bossages. Ce palais contient aussi une admirable collection et le jardin Boboli, qui est placé derrière, est décoré de plusieurs statues célèbres. L'académie des Beaux-Arts renferme une riche galerie formée surtout par les maîtres des

écoles primitives. Enfin le palais du podestat, dans lequel on a réuni des sculptures du moyen âge et de la Renaissance, le couvent de Saint-Marc, enrichi de peintures d'Angelico de Fiesole, les palais Corsini, Riccardi et Strozzi contribuent à faire de Florence une ville tout à fait hors ligne pour les amateurs d'art.

Lucques est une ville bâtie au milieu d'une campagne fertile. Lorsqu'on la regarde du dehors, on n'aperçoit que le clocher carré de sa cathédrale. Quelques églises de Lucques remontent jusqu'à l'époque des Lombards.

Sienne est une des villes les plus curieuses de l'Italie. La vie municipale du moyen âge avec ses perpétuelles agitations se peint tout entière dans l'aspect de cette vieille cité, où la vie moderne n'a pas encore pénétré. Les maisons massives, qui ressemblent à des forteresses, ont conservé dans maints endroits les énormes anneaux de fer où l'on accrochait les chaînes pour intercepter le passage de la rue et des lampadaires ciselés, qui se plaçaient près de la porte, pour illuminer les jours de fête.

« Une ville ainsi conservée, dit Taine, est comme un Pompéi du moyen âge. On monte et l'on descend dans de hautes rues étroites, pavées de dalles, bordées de maisons monumentales. Quelques-unes ont encore leur tour. Aux environs de la *Piazza*, elles se suivent en files, alignant leurs énormes bossages, leurs porches bas, leurs étonnantes masses de briques percées de rares fenêtres. Plusieurs palais semblent des bastions. La *Piazza* en est bordée, et nul spectacle n'est plus propre à mettre devant l'imagination les mœurs municipales et violentes des anciens temps. Cette place est irrégulière de forme et de niveau, étrange et frappante comme toutes les choses naturelles que n'a point déformées ou réformées la discipline administrative. En face, s'étale le *Palazzo Publico*, massif hôtel de ville, bon pour résister aux coups de main et jeter les proclamations à la foule assemblée sur la place. On en a lancé bien des fois par ces fenêtres ogivales, et aussi des corps d'hommes tués dans les séditions. Une bordure de créneaux le hérisse ; la défense, en ce temps-là, se rencontre sous l'ornement. A sa gauche, une tour gigantesque élève à une hauteur prodigieuse sa forme svelte et son double renflement de créneaux ; c'est la tour de la cité qui plante à la cime son saint, son drapeau, et parle de loin aux cités voisines. Au pied, la fontaine Gaja, qui pour la première fois au quatorzième siècle, parmi les cris de joie universels, apporta de l'eau sur la place publique, s'encadre sous le plus élégant baldaquin de marbre. »

Le dôme de Sienne s'élève sur le point le plus haut de la ville. L'extérieur, comme l'intérieur, offre des assises horizontales blanches et noires alternées. Cette disposition est symbolique. Elle rappelle que les factions, que ce fût celle des *blancs* ou des *noirs*, se devaient à la république. La décoration extérieure est empreinte de ce caractère politique

qui, au temps de la vie communale, était inséparable du culte ; ainsi on y voit des animaux héraldiques pour symboliser la ville de Sienne et les cités qui furent ses alliées. Sienne est représentée par la *louve*, parce



Fig. 581. — Italiennes (Tableau de Van Muyden).

que ses habitants se disaient issus des anciens Romains ; la *cigogne* figure Pérouse ; l'*oie*, Orvieto ; l'*éléphant*, Rome ; le *dragon*, Pistoie ; le *lièvre*, Pise ; le *rhinocéros*, Viterbe ; le *cheval*, Arezzo ; le *vautour*, Volterra ; le *lynx*, Lucques ; le *bouc*, Grossetto. Les arcades inférieures de la nef sont à plein cintre ; mais celles du deuxième étage, ainsi que les fenêtres,

sont en arc aigu. La chaire octogonale en marbre blanc, décorée de colonnes qui reposent sur des lions, est regardée comme le chef-d'œuvre du fameux Nicolas de Pise.

Le pays le plus complètement moyen âge de toute l'Italie et peut-être de toute l'Europe est un petit village voisin de Sienne appelé *San Gimignano.* C'est un vrai nid d'aigle perché sur une montagne avec une quinzaine de tours carrées inégales et irrégulièrement placées.

Arezzo est bâtie sur une hauteur qui domine une jolie plaine. Cette ville se vante de respirer un air « si subtil qu'il rend subtils les esprits eux-mêmes ». Ce qu'il y a de sûr c'est qu'elle peut s'enorgueillir, avec quelques raisons, du nombre de ses artistes et de ses savants. Arezzo a joué un grand rôle dans l'antiquité étrusque. Elle possède les restes d'un amphithéâtre romain.

Bologne est une ville d'un aspect triste : la population ne semble pas d'accord avec les constructions. Ici une place est trop grande pour être animée seulement par un groupe de polissons qui jouent au milieu, là une rue large et tirée au cordeau, mais qui manque de passants. Presque toutes les rues sont bordées d'arcades ; c'est assez commode pour le soleil ou la pluie, mais la ville prend de là un aspect assez monotone. Cependant les colonnes et les piliers qui supportent les arcades ont des formes variées, et dans chaque rue on trouve des portes ou des fenêtres décorées d'ornements.

La grande curiosité de la ville consiste en deux tours penchées, bâties au douzième siècle : elles sont carrées, dépourvues de toute décoration et n'ont pour elles que la bizarrerie de leur inclinaison.

Bologne, ville pontificale, porte avec elle un caractère morne et un air de province, qui contraste avec l'allure étrange et saisissante de villes comme Florence ou Sienne. Il y a pourtant un point qui diffère du reste de la ville : c'est la place du marché, toute bordée d'édifices à murs de briques d'une nudité complète. Ces édifices sans fenêtres ne sont pas dépourvus de caractère : c'est triste assurément, mais c'est une tristesse sinistre, c'est le reste lugubre de la vieille cité républicaine du moyen âge, où toutes les maisons sont des citadelles, parce que la vie politique se traduit dans la rue par de perpétuelles agitations qui se terminent toujours par des luttes sanglantes. On comprend tout cela devant les grandes surfaces noires, dénudées et d'un aspect peu bienveillant, qui caractérisent les plus anciennes constructions de la ville, et quand on rentre ensuite dans les quartiers élevés sous le régime bénin des papes, on sent qu'on quitte une vie turbulente et active pour entrer dans une existence calme mais sans personnalité.

Toute ville italienne mérite qu'on s'y arrête pour voir les monuments. A Bologne, la cathédrale, placée au centre de la ville, est relativement peu intéressante. Elle a été rebâtie plusieurs fois et sa façade est du dix-

huitième siècle. L'église la plus intéressante est *San Petronio*, édifice inachevé, conçu dans le style qu'on a appelé si improprement le gothique italien : la façade est incomplète, et on a badigeonné l'intérieur dont les fenêtres sont d'ailleurs en partie bouchées.

Le tombeau de saint Dominique, dans l'église de San Dominico, est à coup sûr le monument le plus précieux qu'il y ait à Bologne ; il est

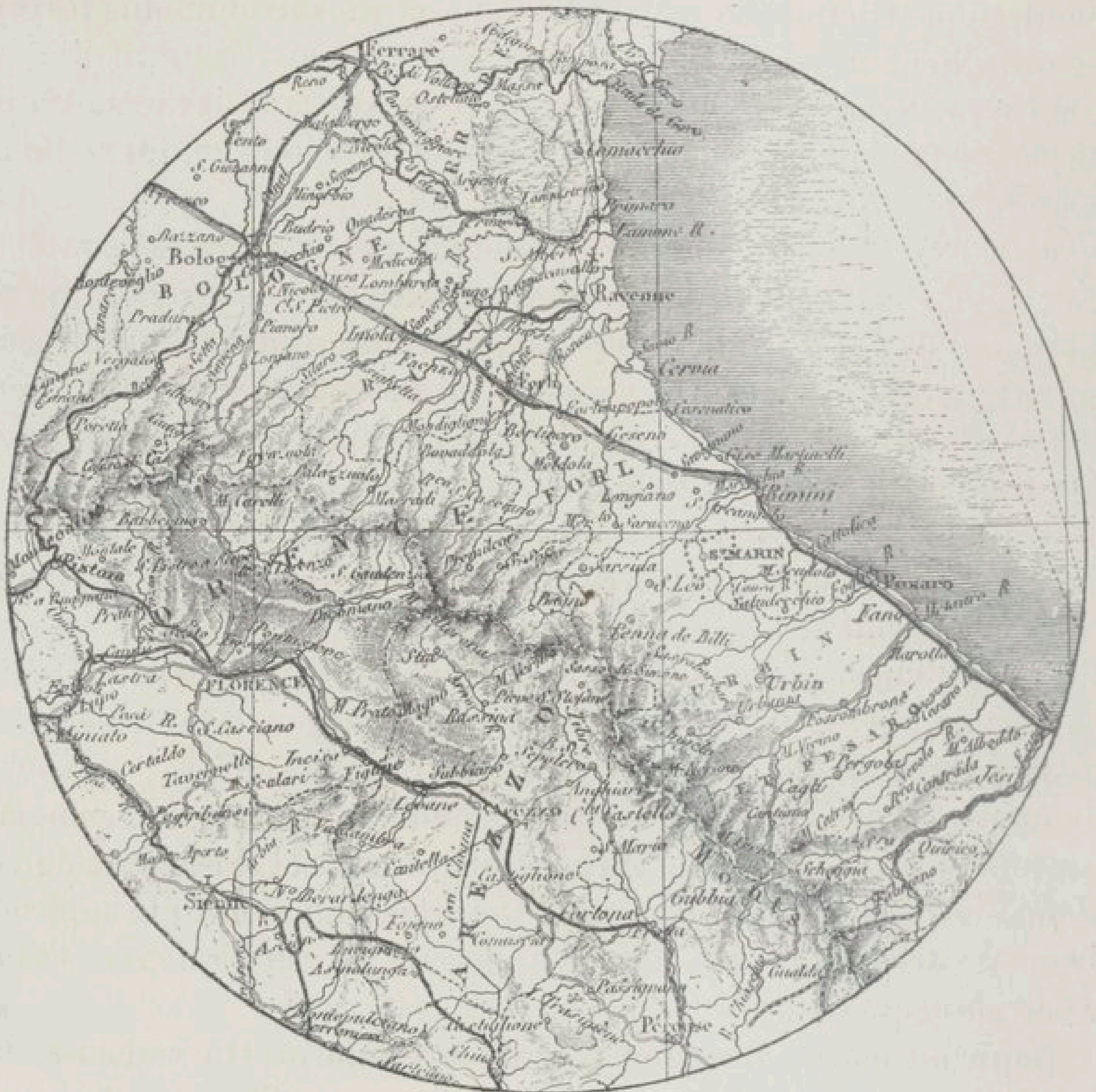


Fig. 585. — Italie (nord-est).

dû à Nicolas de Pise. Les sujets, tirés de la vie de saint Dominique, sont exécutés dans un mode qui tranche singulièrement avec le style qui dominait encore à cette époque. On n'y trouve jamais une figure ascétique ou maladive, jamais de saints décharnés, mais une recherche constante de la réalité et un air de santé qui montre le retour aux idées antiques.

Ravenne est une ville morte, sans animation dans les rues, sans boutiques, sans commerce, sans industrie, une ville malsaine pour les ha-

bitants, à cause des marais qui l'entourent, ennuyeuse pour les gens du monde qui n'y trouvent aucune distraction. Mais pour l'historien, pour l'archéologue, pour l'artiste, Ravenne est une station obligée, et une des plus intéressantes pour ses études. C'est à Ravenne qu'on peut étudier le monde byzantin, comme on étudie le monde antique à Pompéi, le monde du moyen âge à Sienne ou à San Geminiano. On a dit en effet de Ravenne, qu'elle était plus byzantine que Constantinople elle-même. Dans cette ville déchue et peu visitée, les monuments qu'on rencontre appartiennent au sixième siècle, et les souvenirs qu'on trouve ici se rattachent au règne de Justinien.

L'*église de Saint-Vital*, malgré les détériorations et les restaurations qu'on lui a fait subir, nous donne une idée exacte et complète de l'architecture byzantine. L'édifice consiste en un dôme surmonté d'une coupole par où descend la lumière. Une galerie circulaire à deux étages circule autour du dôme central, et est elle-même couronnée par sept demi-dômes de petites dimensions: elle se termine par une abside demi-circulaire, largement ouverte, en sorte que la forme globulaire se voit partout, comme la forme carrée dans les temples antiques, comme la forme aiguë dans les villes de moyen âge. La coupole centrale est soutenue par huit gros piliers de forme polygonale, joints entre eux par des arcades rondes, avec des couples de colonnettes reliant les intervalles. Un mur, construit avec plusieurs rangs de vases en terre cuite ayant la forme d'amphores et enchâssés les uns dans les autres, repose sur les piliers et supporte lui-même la voûte hémisphérique.

L'*eglise de Saint-Apollinaire*, qui date de la même époque, est surtout curieuse par ses mosaïques. La cathédrale de Ravenne offre, malgré sa dimension, beaucoup moins d'intérêt que les autres églises, parce qu'elle a été entièrement transformée au dix-huitième siècle ; mais le baptistère, qui en est complètement séparé, a conservé sa physionomie antique avec ses mosaïques.

Le Dante est mort à Ravenne et y a son tombeau. On voit aussi dans cette ville le tombeau de Théodoric, désigné aujourd'hui sous le nom de Rotonde. L'exhaussement du sol fait que la construction inférieure était à demi enfouie et qu'on a dû creuser, pour le dégager, un fossé qui n'existait pas à l'origine. Des escaliers extérieurs, bâtis au dix-huitième siècle, conduisent à la partie supérieure de l'édifice, composée d'une salle circulaire où était placé le sarcophage en porphyre qui contenait les cendres de Théodoric (fig. 586). Le roi des Goths avait fait bâtir à Ravenne un palais dont il ne reste plus qu'un mur avec huit petites colonnes de marbre, formant aujourd'hui une façade du couvent des Franciscains.

« *Perouse*, dit Taine, est une vieille ville du moyen âge, ville de défense et de refuge, posée sur un plateau escarpé, d'où toute la vallée se découvre. Des portions de mur sont antiques ; plusieurs fondations de

portes sont étrusques; l'âge féodal y a mis ses tours et ses bastions. La plupart des rues sont en pente, et des passages voûtés y font des défilés sombres. Souvent une maison enjambe la rue ; le premier étage va se continuer dans celui qui fait face ; des grandes murailles de briques roussies, sans fenêtres, semblent des restes de forteresses. »

Ce sont des artistes siennois qui ont élevé le *Dôme d'Orvieto*, un des édifices les plus caractéristiques du moyen âge italien. La première pierre en fut posée en 1290 par le pape Nicolas IV, et on a travaillé à cet édifice pendant trois cents ans, en sorte que ses sculptures, ses fres-

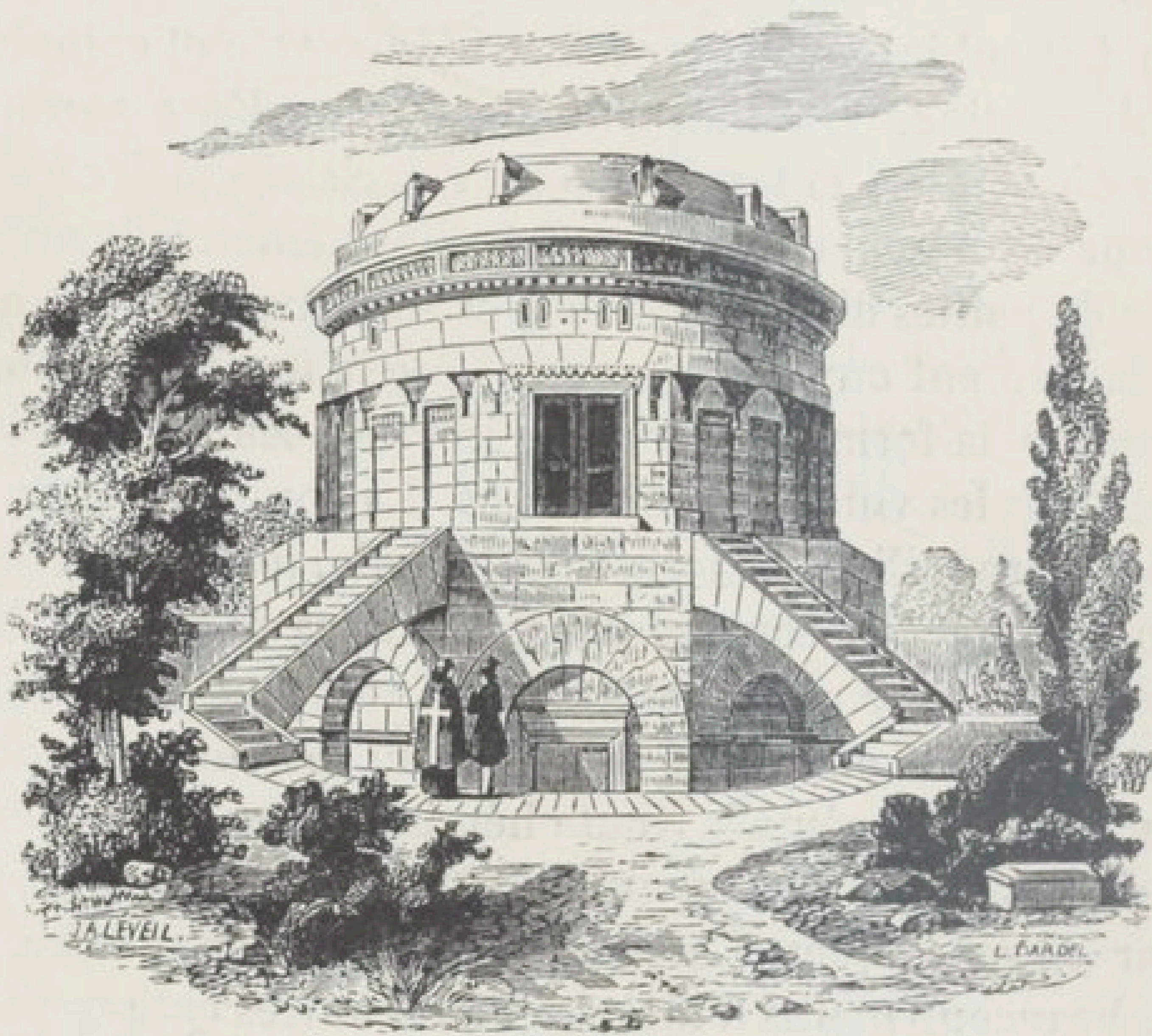


Fig. 586. — Rotonde de Ravenne.

ques, ses mosaïques, ses vitraux peints présentent comme un résumé de la renaissance artistique en Italie. Le premier architecte fut Lorenzo Mataïni, qui donna le plan de la cathédrale, mais trente-trois architectes, cent cinquante-deux sculpteurs, soixante-huit peintres et quatre-vingt-dix mosaïstes ont contribué à sa construction et à son embellissement. Le monument présente des assises alternatives de pierres noires et de pierres blanches.

Rome et ses environs. — Le Tibre, le fleuve le plus célèbre de l'ancien monde, sort des montagnes de l'Italie centrale, sépare les grandes plaines agricoles du Latium et de l'Étrurie, et va déverser ses eaux dans la Méditerranée. A quelques lieues de son embouchure, le fleuve traverse un endroit qui est entouré de neuf collines, dont deux, le Janicule

et le Vatican sont situées sur la rive droite, tandis que les sept autres qui forment l'emplacement de l'ancienne Rome, sont sur la rive gauche. C'est pour cela que sur une médaille antique, on voit la ville personni-



Fig. 587. — Rome sur les sept collines.

fiée, appuyée sur ses sept collines, avec le fleuve à ses pieds (fig. 587). A l'origine, la ville n'occupait que le Mont Palatin, mais elle s'est étendue

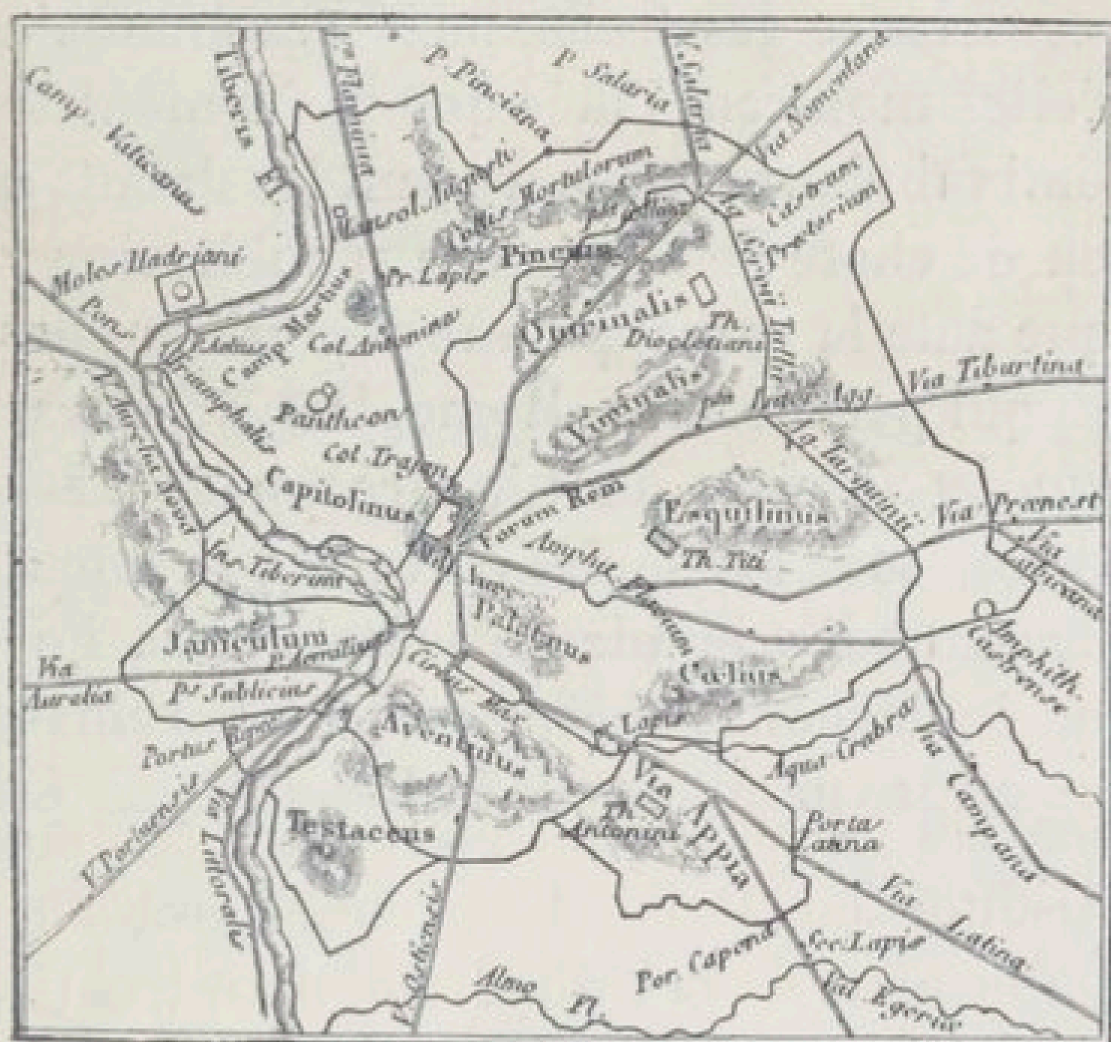


Fig. 588.

successivement, et au temps d'Auguste elle occupait l'espace qui est figuré sur le plan (fig. 588).

Les plus anciennes ruines de Rome se rattachent au temps des rois. La *prison Mamertine* où Cicéron fit étrangler les complices de Catilina, où mourut Vercingétorix, où saint Pierre fut emprisonné, est une construction dont l'origine remonte à Ancus Martius. L'escalier moderne

qui conduit à la prison et à la place du Capitole, a remplacé celui des *Gémonies*, où on exposait les cadavres des suppliciés. Un autre monument d'un grand intérêt pour l'architecture est le grand égout voûté (*Cloaca maxima*), qui fut élevé par Tarquin l'Ancien, et dont l'embouchure se voit encore sur les bords du Tibre. On sait que cet égout fut plus tard réparé par Agrippa qui le parcourut en bateau dans toute sa longueur.

L'image des rois de Rome est représentée sur quelques monnaies ; c'est ainsi qu'on voit Romulus sur une monnaie de la famille Memmia (fig. 589) et Numa sur une monnaie de la famille Calpumia (fig. 590).



Fig. 589. — Romulus.



Fig. 590. — Numa.

Toutefois ce ne sont pas des portraits que l'on puisse invoquer au point de vue de la ressemblance des traits, mais ces monnaies sont fort curieuses parce qu'elles montrent l'idée que se faisaient les Romains des personnages à demi fabuleux qui marquent les débuts de leur histoire.

Il reste bien peu de chose de la période républicaine ; c'est pourtant de cette époque que date la voie appienne et plusieurs des grandes voies de communication qui partaient de Rome. Des vestiges du *théâtre de Pompée*, le *tombeau des Scipions*, dont le sarcophage a été retiré et placé au musée du Vatican, sont les seules ruines qui soient antérieures à l'empire : peut-être faut-il y joindre le temple de la Fortune virile.

Les souvenirs ou les légendes chères au peuple romain apparaissent assez fréquemment sur les monnaies de la République. C'est ainsi qu'on



Fig. 591. — La louve.



Fig. 592. — Les dioscures.



Fig. 593. — Dépouilles opimes.

trouve la Louve allaitant Romulus et Rémus, sur un denier de la famille Pompeia (fig. 591) ; l'apparition des jumeaux divins, Castor et Pollux, à la bataille du lac Regille, sur un denier de la gent Posthu-

mia (fig. 592) ; l'offrande des dépouilles opimes à Jupiter Férétrien, sur une monnaie de la gent Claudia (fig. 593), etc. Les portraits des hommes illustres de la République offrent plus de garantie d'authenticité que


Fig. 594. — Scipion l'Africain.


Fig. 595. Marcellus.


Fig. 596. Pompée.


Fig. 597. César.

ceux des rois, quoique la plupart des monnaies qui les représentent soient d'une date postérieure à leur mort, car avant César, on n'aurait pas osé mettre sur une monnaie l'effigie d'un homme vivant. Mais, après

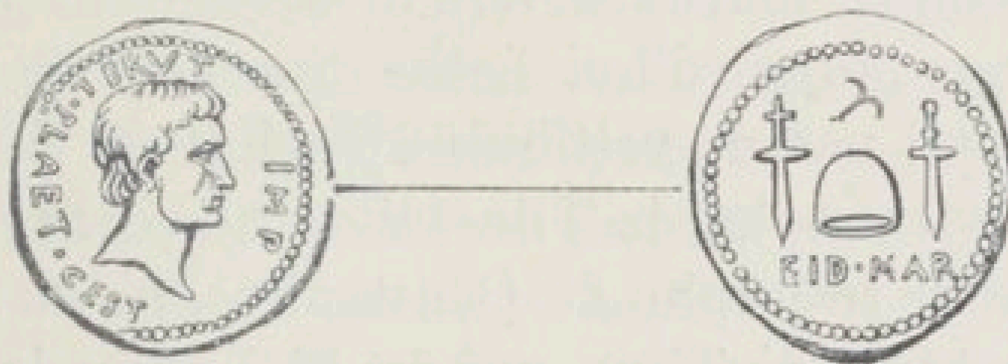


Fig. 598. — Brutus.

César et à son exemple, les généraux prirent l'habitude de faire faire des monnaies portant leur nom et leur effigie. C'est ainsi que Brutus (fig. 598) fit une monnaie qui rappelle les idées de Mars et le meurtre de César.


Fig. 599. — Antoine.


Fig. 600. — Octavie.

Une belle pièce d'Antoine, frappée en Asie, montre d'un côté le triumvir et de l'autre sa femme Octavie, au-dessus d'un cistophore (fig. 599, 600).

C'est à l'empire qu'on doit rapporter la plupart des monuments dont on a retrouvé les restes à Rome.

Le *Forum*, qui fut témoin de tant de luttes, et où se passa en quelque sorte la vie politique du peuple romain, fut ruiné sous Grégoire VII, par Robert Guiscard, et les précieux débris qui en restent sont tous de l'époque impériale. Le sol actuel est de huit mètres plus élevé que le sol antique, en sorte que, pour dégager la base d'un monument, il faut creuser une fosse tout autour. L'emplacement du Forum a servi pendant des siècles à déposer les immondices de la ville, et son nom illustre a été changé par les bergers du voisinage en celui de Campo Vaccino.

Dans l'ensemble de ruines accumulées à cet endroit, il faut signaler l'*Arc de Septime-Sévère*, gracieux édifice dont notre arc de triomphe du Carrousel est une imitation, — quelques colonnes, qui selon les anciens antiquaires faisaient partie du *Temple de Jupiter tonnant*, mais qu'on croit aujourd'hui avoir appartenu au *Temple de Vespasien*, — la colonne de Phocas, isolée au milieu du Forum, trois colonnes corinthiennes d'un beau caractère, qui furent d'abord attribuées au *Temple de Jupiter Stator*, mais dont l'origine est aujourd'hui controversée. On trouve ensuite, en se tournant vers le Colysée, les restes du *Temple d'Antonin et Faustine* (aujourd'hui église San Lorenzo), du *Temple de Romulus et Rémus* qui sert de vestibule à l'église de S.S. Cosme et Damien, enfin l'arc de triomphe de Titus, situé au point culminant de la voie sacrée, et l'arc de triomphe de Constantin qui marque l'extrémité de l'ancien forum. L'arc de Titus, qui fut bâti après la destruction de Jérusalem, renferme de curieux bas-reliefs dans l'un desquels on voit figurer, parmi les dépouilles enlevées aux vaincus, le fameux chandelier à sept branches, qui était renfermé dans le temple. L'arc de Constantin est décoré de bas-reliefs enlevés à celui de Trajan, car à cette époque la sculpture était tombée dans une barbarie complète : on se contenta donc de remplacer les têtes en laissant subsister la composition et les personnages.

Le *Colisée*, situé à quelques pas du Forum, est une merveille de la ville éternelle. Cet immense amphithéâtre fut commencé par Vespasien, à son retour de l'expédition contre la Judée, et continué par Titus qui y fit travailler des milliers de prisonniers juifs et inaugura l'édifice par des fêtes splendides qui durèrent cent jours ; 5,000 animaux sauvages et 10,000 prisonniers y perdirent la vie pour l'amusement du peuple romain. Plus tard les chrétiens l'arrosèrent de leur sang. Pendant les guerres civiles du moyen âge, le Colysée a servi de citadelle. Toutefois sa destruction dut être rapide, car jusqu'au dix-septième siècle, on y venait prendre des pierres comme dans une carrière. Benoît XIV y éleva des chapelles, en souvenir des saints martyrs qui, dans ce lieu même, avaient versé leur sang pour la foi. Sans cette sage mesure, il ne resterait plus rien de l'édifice le plus imposant que nous ait laissé l'ar-

chitecture romaine. Le Colisée, qui a 546 mètres de circonférence et 52 mètres de hauteur, présente à l'extérieur quatre ordres d'architecture. Il pouvait contenir 87,000 spectateurs.

Des vignes et des jardins maraîchers occupent aujourd'hui l'emplacement du grand cirque (Circus Maximus) dont pourtant il subsiste encore quelques rares fragments, et dont l'emplacement en tout cas est parfaitement déterminé. Ce cirque, dont la fondation remonte aux premiers temps de Rome, mais qui depuis subit de nombreuses transformations, occupait un espace allongé de 780 mètres de long sur 166 mètres de large, et contenait, dit-on, 250,000 spectateurs.

Le *Théâtre de Marcellus*, dont les ruines sont enclavées dans le palais Orsini, est un des monuments que les architectes étudient le plus à cause des belles proportions de ses arcades. Il pouvait contenir 20,000 spectateurs; ce fut le second théâtre de pierres édifié à Rome.

Le *Panthéon d'Agrippa* est encore debout, grâce à sa disposition qui a permis de le convertir en église. Il s'annonce par un portique de 16 colonnes corinthiennes qui soutiennent un entablement et un fronton. L'intérieur du temple est un cercle parfait, et c'est à cause de sa forme ronde qu'on l'appelle vulgairement la *Rotonde*. Les deux clochers sont une addition du Bernin ; Raphaël a son tombeau dans le Panthéon.

Une ruine extrêmement célèbre est celle du petit édifice rond qu'on désignait autrefois sous le nom de *Temple de Vesta*. Il lui manque une des vingt colonnes corinthiennes en marbre qui l'entouraient autrefois. Près de là sont les restes du temple de Cérès et Proserpine (maintenant Santa Maria in Cosmedin).

La *colonne Trajane* et la *colonne Antonine* sont deux monuments élevés à la gloire des armées romaines, et dont notre colonne Vendôme est une imitation. La plus belle est la colonne Trajane qui a près de 43 mètres de hauteur, et dont le fût, composé de 23 blocs en marbre de Carrare, présente à l'extérieur un bas-relief en spirale, dont les sujets sont tirés de la guerre de Trajan contre les Daces.

Il reste encore quelques vestiges imposants des anciens thermes romains. Une vaste salle des *thermes de Dioclétien* a été convertie en église (Sainte-Marie-des-Anges). Les thermes de Caracalla, où l'on comptait 1600 sièges de bain en marbre, et dans les débris duquel on a retrouvé plusieurs chefs-d'œuvre, l'*Hercule Farnèse*, le *Taureau Farnèse*, la *Vénus Callipyge*, etc., montrent encore des restes de construction massive, qui donnent une idée imposante de ce somptueux édifice. Il reste aujourd'hui bien peu de chose des *thermes de Titus*, dont les fines arabesques ont servi de type à Raphaël, pour la décoration ornementale des loges du Vatican : c'est dans ses ruines qu'on a retrouvé le Laocoon.

Rome a conservé plusieurs tombeaux intéressants : les uns sont des

hypogées, ou constructions souterraines, servant à un grand nombre de personnes, comme les *Colombaria* des affranchis d'Auguste. D'autres revêtent à l'extérieur un caractère monumental vraiment grandiose, comme le *Mausolée d'Adrien*, aujourd'hui *Château Saint-Ange*. Il était hors de l'enceinte de Rome, comme tous les monuments funèbres, mais à une très petite distance. Sur une base carrée d'une vaste surface, s'élevaient, en pyramide arrondie, trois ordres d'architecture, le tout en marbre de Paros. Chaque ordre se composait de colonnes de granit et de porphyre, qui formaient de superbes galeries décorées de statues et de bas-reliefs. L'édifice se terminait par une riche coupole au-dessus de laquelle on voyait une pomme de pin en bronze doré, qui, suivant la tradition, aurait contenu les cendres de l'empereur. L'entrée du monument était en face du pont du Tibre ; de là on passait dans une galerie haute et couverte, puis on arrivait par un escalier en limaçon, à la chambre du tombeau, qui se trouvait au milieu du bâtiment. Cette chambre est construite en pierres de taille, voûtée, et pourvue de grandes niches et de bancs pour recevoir les urnes cinéraires et les sarcophages. Constantin a porté le premier coup au mausolée d'Adrien en le dépouillant de ses trois rangées de colonnes pour en orner l'intérieur de l'église *Saint-Paul-hors-des-murs*. Plus tard, il fut employé comme forteresse contre les Goths, qui l'assiégeaient, et Bélisaire fit briser les statues dont l'édifice était décoré pour en jeter les morceaux sur les assaillants.

Parmi les restes de l'ancienne Rome, il faut encore citer le *Mausolée d'Auguste*, l'*Arc des orfèvres*, l'arc de *Jennus Quadrifons*, les vestiges du *palais des Césars* qui ont été récemment l'objet de fouilles intéressantes, et surtout les superbes aqueducs, dont les ruines grandioses donnent à la campagne de Rome un aspect imposant et grandiose, dont nul pays du monde ne présente l'équivalent.

Le tombeau de Cécilia Métella est le mieux conservé de la campagne de Rome. Les murailles sont composées d'énormes pierres : dans l'intérieur il y a une salle ronde, en forme de pain de sucre, dont le sommet est maintenant à découvert. Le tombeau de Cécilia Métella, antérieur d'un demi-siècle à l'ère chrétienne, fut, comme la plupart des édifices romains, converti en citadelle au moyen âge, et on le mutila pour l'approprier à sa destination nouvelle. Au-dessus de sa frise élégante on éleva une muraille crénelée et percée de meurtrières. Primitivement, l'édifice était terminé par une voûte surmontée d'une statue et entourée de plusieurs rangs de statues et de colonnes. Aujourd'hui, le vieux mausolée n'est plus qu'une ruine que les voyageurs ne manquent pas d'aller visiter.



La ville moderne n'occupe pas entièrement l'emplacement de la ville ancienne. On éprouve toujours une invincible émotion quand on approche de la ville éternelle. Taine résume ainsi ses impressions :

« On longe la mer, qui s'étend à l'infini, toute plate, d'un bleu terne, avec un faible roulement monotone; on ne cesse pas de la voir à droite, pendant des lieues, bordant le sable d'une grosse frange toute blanche. Sur la campagne plane toujours le grand voile de brume tiède.

« A gauche, les collines se suivent, montant, s'abaissant, avec d'aimables teintes d'un vert effacé et comme amorti. Elles n'ont point de vrais arbres, mais des genêts, des genévriers, des lentisques, des ajoncs, d'autres arbres encore à feuilles tenaces. Tout cela est désert; à peine si dans tout le trajet, de loin en loin, au bord d'un creux, on aperçoit une ferme. Des ruisseaux descendent, tordant leur lit, puis s'étalent en flaques; la mer les repousse ; cela fait un pays malsain, hostile à l'homme. Quelques chevaux libres, des bœufs noirs, aux longues cornes, paissent sur les pentes; on se dirait dans les landes de Gascogne. De temps en temps on voit le long du wagon un bois de grands arbres gris, dénudés, mélancoliques comme des malades.

« Voici enfin la campagne de Rome; rien que des collines nues, sans arbres ni arbustes, avec un mauvais tapis d'herbes vieilles et jaunâtres; point d'aqueducs encore, rien qui rompe la monotonie lugubre; puis des jardins, des haies d'épine noire liées par de grands joncs blanchâtres, des plantes potagères, des dômes à l'horizon, un vieux rempart de briques et de bastions noircis, un long aqueduc comme un mur immense, Sainte-Marie-Majeure avec un campanile et deux dômes. Au débarcadère, une cohue de fiacres, des criailleries de cochers, de conducteurs, de guides, qui à toute force s'approprient votre bagage et votre personne, un flot roulant de figures hétéroclites, Anglais, Allemands, Américains, Français, Russes, tous se heurtant, s'entassant, se renseignant avec tous les accents et dans toutes les langues ; sur tout le trajet jusqu'à l'auberge, l'aspect d'une ville de province, mal tenue, mal rangée, baroque et sale, avec des rues étroites et boueuses, avec des taudis, des galetas, des fritures en plein vent, du linge qui sèche aux cordes, et quantité de hautes maisons monumentales, dont les fenêtres treillissées, les grillages énormes, les barreaux croisés, boulonnés, multipliés, donnent l'idée d'une forteresse et d'une prison (fig. 601). »

Depuis que Rome a cessé d'être la ville pontificale pour devenir la capitale de l'Italie, son aspect s'est beaucoup transformé et tend tous les jours à se modifier davantage. Elle perd peu à peu ce qui lui donnait une physionomie absolument spéciale, et on peut prévoir que dans un temps peu éloigné, elle ne se distinguera que par ses monuments des

autres capitales de l'Europe. Voici comment M. Gaston Boissier apprécie cette transformation :

« La première impression, il faut l'avouer, n'est pas très favorable. Au sortir de la gare, on traverse un quartier neuf qui a le tort de res-



Fig. 601. — Portique d'Octavie, Marché aux poissons à Rome (Tableau de Lanoue).

sembler à tous les quartiers neufs du monde. — Rome serait-elle donc menacée de devenir une ville comme une autre ? — On y trouve de ces maisons d'une élégance banale, qu'on a vues partout ; on côtoie un immense édifice, sorte de caserne sans caractère, sans style, destiné à devenir un ministère, et qui fait un piteux effet auprès des grands palais

du seizième siècle ; on traverse des rues larges et droites qu'inonde un soleil brûlant, et l'on se souvient que déjà du temps de Néron, quand il rebâtit la vieille ville sur un plus vaste plan, les badauds admiraient beaucoup la magnificence des nouvelles constructions, mais les gens sages ne pouvaient s'empêcher de regretter ces anciennes rues étroites et tortueuses où l'on trouvait toujours tant d'ombre et de frais. Ce début n'est guère encourageant, et le reste semble d'abord y répondre. Quand on descend du Quirinal au *Corso*, on trouve encore bien des changements dont on est frappé. Le *Corso*, avec les rues qui le traversent, depuis la place de Venise jusqu'à celle du Peuple, a toujours été l'endroit le plus animé de la ville ; il me semble qu'il est devenu plus animé encore, et que la population n'en est plus tout à fait la même. Les prêtres, les moines surtout, y sont plus rares, et ceux qui restent ne paraissent pas avoir le regard aussi assuré et la contenance aussi fière : évidemment ils ne se sentent plus les maîtres. Parmi les gens qui les ont remplacés, on est fort surpris d'en voir beaucoup qui marchent vite et qui semblent avoir quelque chose à faire, ce qui ne se voyait guère autrefois. Aussi n'appartiennent-ils pas à l'ancienne population romaine : ce sont en général des employés de ministère, des commis d'administration, tous venus du dehors, et qui apportent ici des habitudes nouvelles. A l'heure même où, suivant l'ancien proverbe, on ne voyait que des chiens ou des Anglais dans les rues, on les rencontre actifs, affairés, heurtant du coude ceux qui sont sur leur route, au grand ébahissement des vieux Romains, qui ne peuvent pas comprendre qu'on sorte au moment de la sieste et qu'on se presse lorsqu'il fait chaud. Quand le soir est venu, le mouvement redouble. Il y a un moment, vers six heures, où la rue appartient aux marchands de journaux. Ils vous assourdissent de leurs cris, ils vous interpellent, ils vous poursuivent. Les journaux abondent à Rome, il y en a de tout format, de toute nuance, beaucoup plus de violents que de modérés, selon l'usage, qui sollicitent les clients par la modicité de leur prix et la vivacité de leur polémique. Que nous sommes loin du temps où l'on ne lisait que ce bon *Giornale di Roma*, si soigneusement expurgé par la police, si ami des gouvernements légitimes, et qui ne savait jamais les révolutions que plusieurs semaines après qu'elles s'étaient accomplies ! »

Au point de vue pratique et social, Rome est certainement en progrès, puisqu'elle a un peuple vivant et actif, qui lui faisait absolument défaut sous le régime pontifical ; mais, au point de vue pittoresque, c'est autre chose. Les moines et les mendiants qui pullulaient autrefois dans les rues, ne s'y rencontrent plus qu'à l'état d'échantillons. La cour pontificale dont les pompes extérieures avaient tant de charme pour les touristes, demeure enfermé dans son Vatican et ne se montre guère dans la ville. Les prêtres, qu'on voyait dans toutes les familles, parce qu'ils



Fig. 602. — Un cardinal montant en carrosse (Tableau de Heilbuth).

étaient les dispensateurs des emplois et des faveurs, demeurent attachés à leurs paroisses, et sont infiniment moins nombreux. Les écoliers, qui autrefois se destinaient tous aux ordres religieux, portent maintenant le costume laïque. Aussi les tableaux que nous reproduisons, le *cardinal*



Fig. 603. — La conversation (Tableau de Van Muyden).

montant en carrosse, la *conversation,* la *promenade sur le Monte Pincio,* reproduisent tous la Rome pontificale, et les sujets de ce genre qui plaisaient tant aux artistes n'existent plus aujourd'hui qu'à l'état de souvenir (fig. 602, 603 et 604).

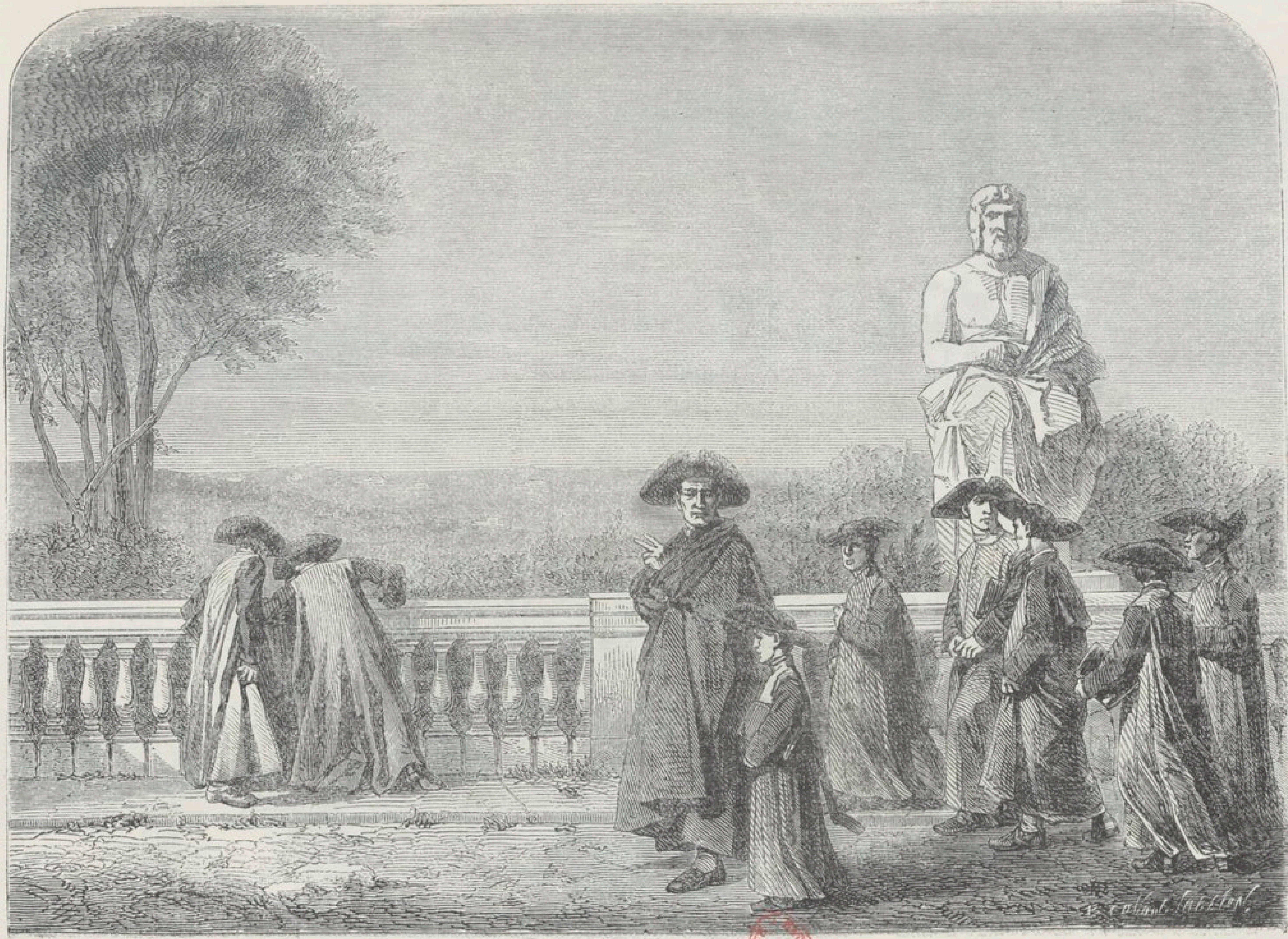


Fig. 604. — Promenade sur le Monte Pincio (Tableau de Heilbuth).

La ville de Rome est coupée en deux parties inégales par le Tibre. La ville proprement dite, la ville antique, est située sur le côté gauche du fleuve.

A l'endroit où la tradition veut que saint Pierre ait été enterré, le pape Anaclet bâtit un oratoire sur son tombeau, et Constantin y éleva, en 326, une basilique qui dura plus de onze siècles. Ce lieu avait plus d'une raison pour être vénéré par les chrétiens ; il avait reçu le sang des martyrs, car c'est là que s'étendaient les jardins et le cirque de Néron. L'ancienne église était un vaisseau à cinq nefs, dont la façade qui regar-

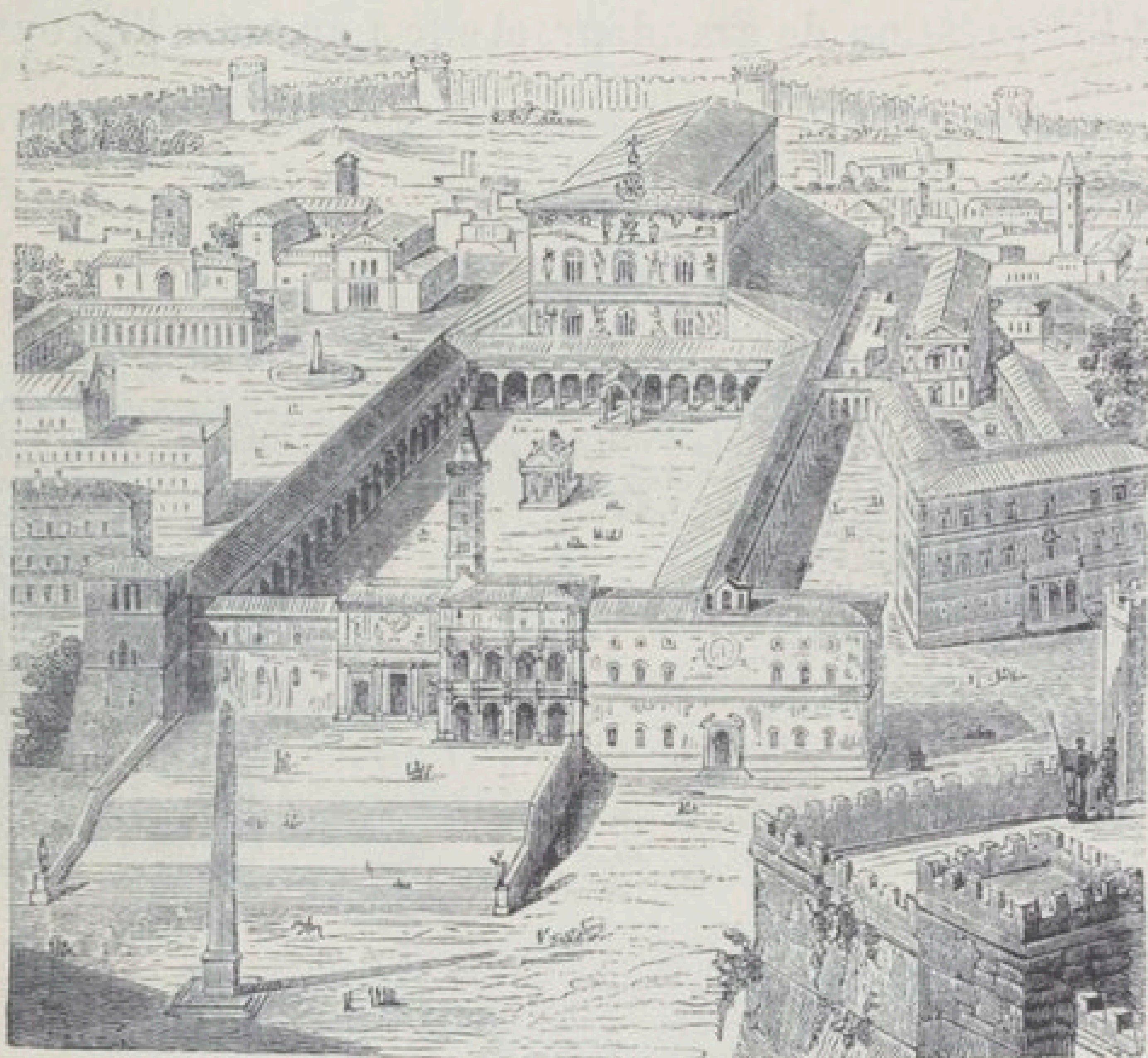


Fig. 605. — Ancienne église de Saint-Pierre de Rome.

dait l'orient est à peu près reproduite dans l'*Incendie du bourg* de Raphaël. Elle était précédée d'un cloître entouré de portiques, sous lesquels les pénitents et les relaps s'agenouillaient pour implorer la pitié des passants. Au milieu de la cour s'élevait un petit temple à jour, et à l'extérieur on arrivait aux bâtiments par un vaste perron (fig. 605). L'intérieur de l'église était resplendissant de marbres et d'objets précieux, que la piété des fidèles y avait entassés. Entretenue et restaurée pendant tout le moyen âge, la vieille basilique finit pourtant par menacer ruine vers la fin du quinzième siècle, et le pape Nicolas V résolut de la remplacer par un édifice nouveau, sur un plan beaucoup plus vaste. La construction du nouvel édifice fut confiée à l'architecte Rossel-

lini, mais au bout de cinq ans tout fut abandonné : les travaux ne s'élevaient qu'à quelques pieds au-dessus du sol.

L'édifice actuel date de Jules II : les plus grands architectes de la Renaissance y ont attaché leur nom. Bramante, Michel Ange, Raphaël, Balthasar Peruzzi, Antonio de San Gallo, Vignole, Carle Maderne, le Bernin, ont dépensé là tout leur savoir et tout leur génie. Le monument s'est ressenti de ces collaborations diverses et souvent contradictoires ; il manque d'unité et est en somme au-dessous de sa réputation. Son imposante magnificence le place néanmoins au premier rang parmi les édifices de la chrétienté (fig. 606).

La façade de l'église a été vivement critiquée : ses fenêtres multipliées diminuent l'impression de grandeur, et elle a en outre l'inconvénient de

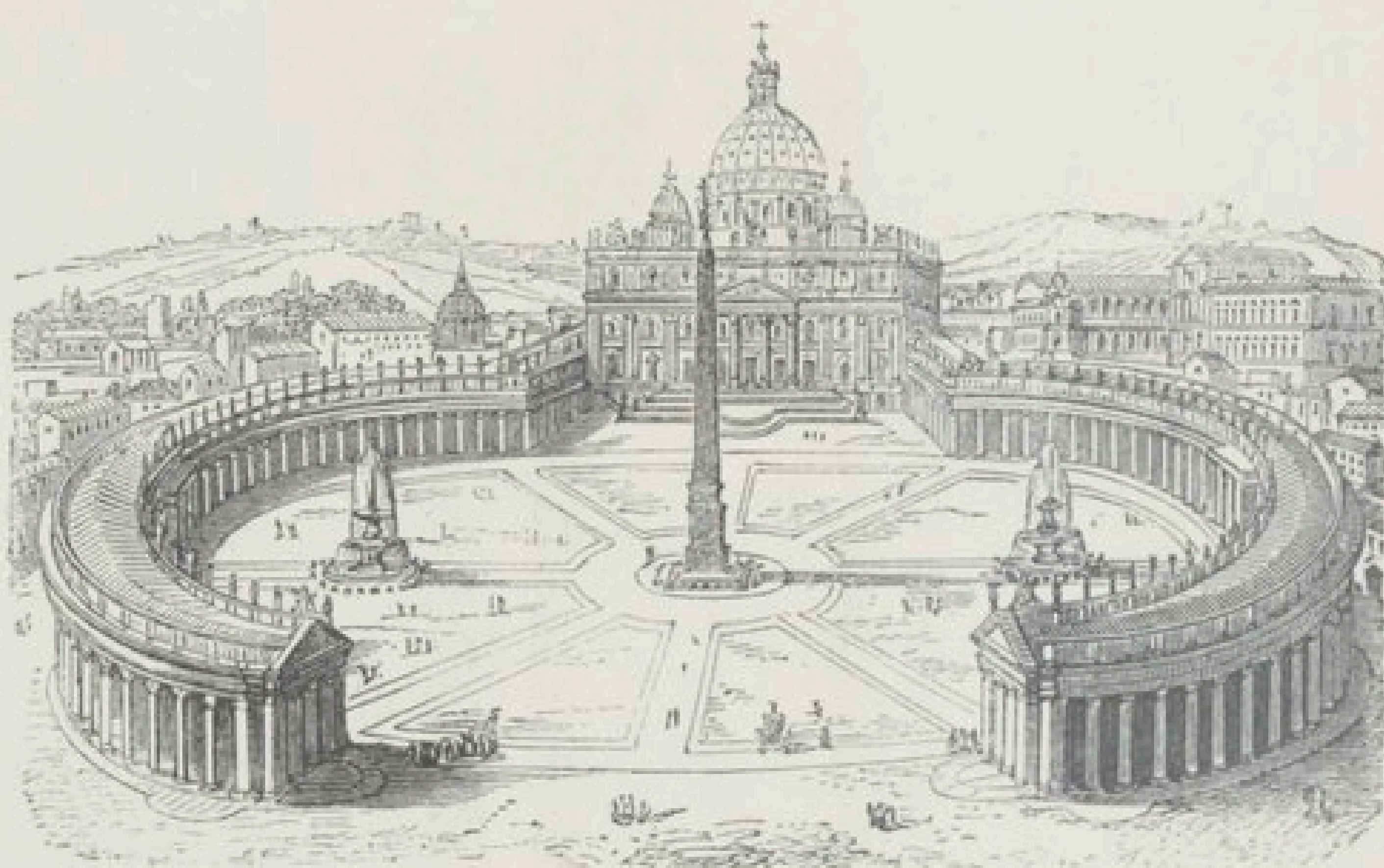


Fig. 606. — Église de Saint-Pierre de Rome.

masquer le dôme. Dans le plan de Michel-Ange, cette façade était un portique analogue à celui du Panthéon de Rome, et laissant complètement dominer la coupole, tandis que Maderne, en plaquant une façade démesurément grande et surchargée de détails, a rompu l'unité que l'édifice devait présenter.

Ce gigantesque édifice paraît à l'aspect moins grand qu'il n'est en réalité, et le président Desbrosse a raison quand il dit : « On ne s'aperçoit de l'énorme etendue de l'édifice que par relation ; lorsqu'on considère une chapelle, on la trouve grande comme une cathédrale. » Les monuments grecs sont petits et paraissent grands ; c'est le contraire qui a lieu à Saint-Pierre de Rome. L'édifice, qu'on sait être colossal, ne paraît pas avoir sa grandeur réelle. « Il suffit, dit Quatremère de Quincy, qu'une dimension dans un édifice soit exagérée aux dépens des autres, c'est-à-dire qu'il y ait disproportion, pour que le sens externe la prenne

pour de la grandeur. » Il est certain que les nefs de nos églises gothiques ne paraîtraient pas aussi élevées si elles étaient moins étroites, mais cette disproportion produit une impression étrange et saisissante, qui porte l'esprit aux idées religieuses et qu on ne trouve jamais dans les églises italiennes de la Renaissance. Une autre cause tend encore à diminuer l'impression de la grandeur réelle de l'édifice, c'est la proportion colossale des statues et des ornements qui ne sont pas assez dominés par le monument. Ainsi les bénitiers placés à l'entrée de l'édifice sont deux coquilles de marbre jaune antique, ajustées devant une draperie

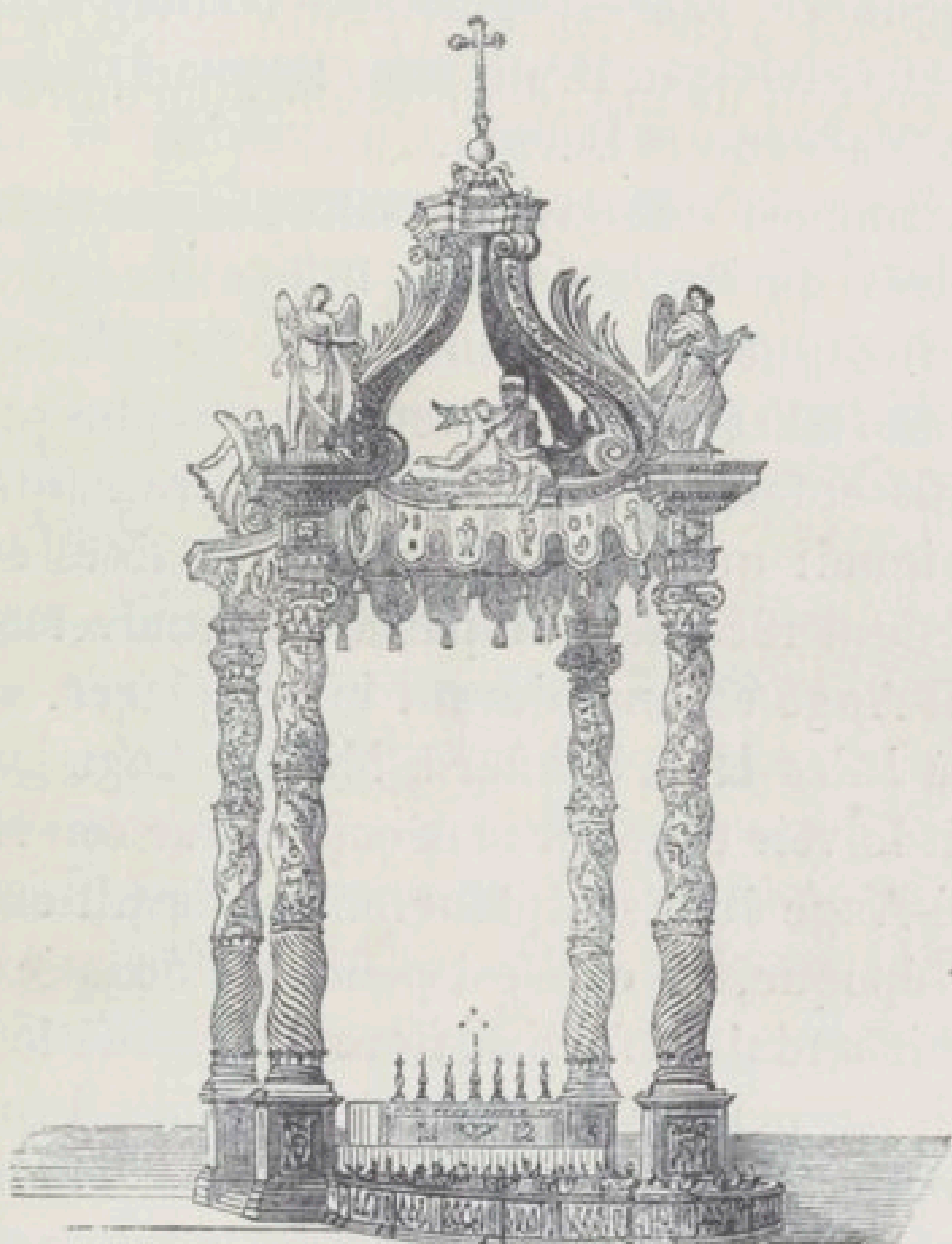


Fig. 607. — Baldaquin de Saint-Pierre de Rome.

de marbre bleu turquin, et supportées par des anges sous forme d'enfants ailés qui n'ont pas moins de deux mètres de hauteur. Il faut un peu de temps pour apprécier l'immensité du vaisseau, dont l'effet est d'ailleurs affaibli par une lumière trop vive pour être religieuse. Au-dessous de la coupole est le fameux baldaquin de saint Pierre, élevé par le Bernin, qui est en lui-même très remarquable, mais qui a le défaut d'altérer l'unité de la perspective en s'interposant entre la nef et le chœur (fig. 607).

Sur la place de Saint-Pierre, au milieu de la grande colonnade du Bernin, s'élève un grand obélisque, apporté à Rome sous l'empereur Caligula et placé à cet endroit par l'architecte Fontana sous Sixte-Quint. Cette entreprise, qui suscita de grandes difficultés, a amené divers incidents. On raconte que l'extensibilité des cordes n'ayant pas été juste-

ment calculée par Fontana, un matelot, voyant l'entreprise sur le point d'échouer, s'écria, malgré qu'on eût défendu à la foule, sous peine de mort, de prononcer une parole : « De l'eau sur les cordes ! » et que ce conseil mit l'architecte à même de conduire sa tâche à bonne fin. Des deux côtés de l'obélisque s'élève une belle fontaine bâtie sur le plan de Carle Maderne.

Le Vatican est un immense édifice qu'on peut appeler la réunion de plusieurs palais. On y compte huit grands escaliers et environ deux cents petits, et un nombre infini de chambres et de salles de toutes dimensions. Son architecture, qui date de différentes époques, n'est ni symétrique, ni régulière. Elle est également l'œuvre d'un grand nombre d'architectes fameux, tels que Bramante, Raphaël, Ligorio, Dominique Fontana, Charles Maderne et Bernin.

La chapelle Sixtine est une grande salle longue éclairée de chaque côté par six fenêtres, qui fut bâtie sous le pontificat de Sixte IV. Ce fut par suite d'une intrigue que Michel-Ange fut chargé de l'immense travail qui l'a immortalisé et qui est peut-être le plus prodigieux monument qu'ait jamais enfanté l'esprit humain. Bramante, l'architecte de Saint-Pierre, craignait qu'on ne découvrît certaines erreurs commises dans ses constructions récentes; on parlait de malversations et on désignait déjà Michel-Ange comme devant le remplacer.

En proposant à Jules II de confier à Michel-Ange la décoration de la voûte, il espérait le voir échouer et déconsidérer son rival aux yeux du pape ; car Michel-Ange était sculpteur, mais n'avait encore fait aucune peinture à cette époque, si ce n'est peut-être dans le temps qu'il était apprenti chez Ghirlandajo. L'artiste florentin sentit le coup et s'excusa, disant qu'il n'était pas peintre, et que c'était Raphaël qu'on devait charger de cette besogne. Mais le pape fut inflexible, et Michel-Ange, pour se mettre au courant d'un genre de travail qu'il connaissait très imparfaitement, fit venir, pour l'aider, d'anciens camarades plus expérimentés que lui dans la pratique de la fresque. Il fut toutefois si peu satisfait de leur ouvrage, qu'il les congédia bientôt, et résolut de faire tout par lui-même.

La basilique de Saint-Jean-de-Latran, fondée par Constantin, a subsisté près de mille ans. Le monument actuel a été bâti à diverses époques par plusieurs architectes. C'est un édifice d'un aspect un peu froid, et qui présente de grandes dimensions plutôt qu'un aspect grandiose. Devant la façade, on voit un obélisque transporté par Constance, d'Héliopolis à Rome.

La basilique de Sainte-Marie-Majeure possède un clocher, qui date de 1376 et qui est le plus élevé de la ville. L'intérieur, d'un aspect monumental, est formé de trois nefs divisées par 44 colonnes antiques d'ordre ionique.

La basilique de *Saint-Paul-hors-des-murs*, un des monuments des plus intéressants de l'art chrétien, avait été terminée sous le règne d'Honorius. Elle était précédée d'un atrium entouré de portiques à colonnes, qui existait encore au dix-septième siècle. « Dans la quantité de colonnes qui décorent l'église Saint-Paul, dit Seroux d'Agincourt, les vingt-quatre premières de la nef principale ont été prises, soit par Constantin, soit par ses successeurs, dans un monument antique. Rien ne peut être comparé à la beauté des marbres dont elles sont formées et à la manière dont ils sont travaillés. Mais, soit dans la première construction, soit dans l'agrandissement de l'édifice, treize de ces vingt-quatre colonnes, par une inadvertance singulière, ont été placées d'un côté et onze de l'autre. Toutes les autres colonnes varient entre elles par la forme, par la matière, par les ordres, par leur espacement. Les bases des chapiteaux sont d'ordres différents, et souvent même les parties qui les remplacent n'ont aucun des caractères de l'ordre auquel la colonne appartient. » Ce précieux édifice, qui avait conservé tout son caractère primitif, a été détruit par un incendie en 1823, et réédifié par les contributions du monde catholique ; l'inauguration de l'église nouvelle a eu lieu en 1847.

L'*église de Sainte-Constance* offre un exemple des anciens baptistères ; Constantin l'avait élevée pour y baptiser les deux Constance, sa sœur et sa fille, et plus tard l'édifice devint le tombeau de sa famille. On y a retrouvé le grand sarcophage en porphyre rouge de sainte Constance, qui depuis a été transporté au musée du Vatican. Ce fut au treizième siècle que ce lieu fut transformé en église. Elle est de forme circulaire, et l'intérieur est décoré d'un portique de vingt-quatre colonnes de granit accouplées.

La basilique de *Sainte-Agnès-hors-des-murs*, quoique très nue à l'extérieur, est une des plus intéressantes à cause de sa disposition antique. Ce fut à l'endroit où on avait retrouvé le corps de la jeune martyre, que Constantin éleva ce monument. Comme il est sur l'ancien sol, il faut, pour y arriver, descendre un large escalier de marbre. A l'intérieur, les doubles arcades reposent sur deux colonnes anciennes qui sont formées de marbres différents et très précieux. A l'entrée de l'église est un narthex : cet édifice a été restauré sous Pie IX, mais on lui a conservé autant que possible son caractère primitif.

Nous avons parlé plus haut des catacombes de Rome, nous n'avons donc pas à y revenir ici. Mais Rome, outre ses édifices religieux, possède un assez grand nombre de palais, qui bien que n'ayant pas un caractère original comme ceux de Venise ou de Florence, forment, au point de vue de l'art, un des grands attraits de la ville. Le palais *Farnèse* dont le plan est dû à San Gallo est regardé comme le type le plus complet du palais romain et contient l'œuvre capitale d'Annibal Carrache. Le

palais *Borghèse*, le palais *Barberini*, le palais *Colonna*, le palais *Corsini*, le palais *Doria Pamphili*, sont des édifices princiers, généralement pourvus de grandes cours décorées de portiques, et renfermant tous d'admirables collections de tableaux. Les architectes sont en général plus sensibles que les touristes aux beautés classiques de ces palais, dont le style passionne les délicats, mais laisse généralement froids, les hommes qui n'ont pas fait de l'architecture une étude spéciale.

La même observation peut s'appliquer aux villas, qui sont pourvues pour la plupart d'immenses et magnifiques jardins remplis de statues,

Fig. 608. — Environs de l'ancienne Rome.

de fontaines, de terrasses, d'escaliers, de portiques. Le jardin italien, conçu à un point de vue exclusivement architectonique, n'admet pas les rochers, les cascades, les allées tournantes qui sont à la mode aujourd'hui. Les villas romaines les plus célèbres sont la villa *Médicis*, où est l'Académie de France, la villa *Albani*, qui renferme de nombreuses antiquités, la villa *Borghèse*, la villa *Ludovisi*, où sont de superbes collections, les villas *Madama*, *Panfili*, *Massini*, *Negroni*, *Torlonia*, etc.

La campagne qui entoure la ville éternelle présente un des spectacles les plus grandioses qu'il soit donné à l'homme de contempler (fig. 608).

« Figurez-vous, dit Chateaubriand, quelque chose de la désolation de

Tyr et de Babylone dont parle l'Écriture ; un silence et une solitude aussi vastes que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol. Vous apercevez çà et là quelques bouts de voies romaines dans des lieux où il ne passe plus personne, quelques traces desséchées des torrents de l'hiver : ces traces, vues de loin, ont elles-mêmes l'air de grands chemins battus et fréquentés, et elles ne sont que le lit désert d'une onde orageuse qui s'est écoulée comme le peuple romain. A peine découvrez-vous quelques arbres, mais partout s'élèvent des ruines d'aqueducs et de tombeaux, ruines qui semblent être les forêts et les plantes indigènes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empires. Souvent, dans une grande plaine, j'ai cru voir de riches moissons ; je m'en approchais : des herbes flétries avaient



Fig. 609. — Marais Pontins.

trompé mon œil. Parfois, sous ces moissons stériles, vous distinguez les traces d'une ancienne sculpture. Point d'oiseaux, point de laboureurs, point de mouvements champêtres, points de mugissements de troupeaux, point de villages. Un petit nombre de fermes délabrées se montrent sur la nudité des champs : les fenêtres et les portes en sont fermées; il n'en sort ni fumée, ni bruits, ni habitants. Une espèce de sauvage presque nu, pâle et ruiné par la fièvre, garde ces tristes chaumières comme les spectres qui, dans nos histoires gothiques, défendent l'entrée des châteaux abandonnés. Enfin l'on dirait qu'aucune nation n'a osé succéder aux maîtres du monde dans leur terre natale, et que ces champs sont tels que les a laissés le soc de Cincinnatus ou la dernière charrue romaine.

« C'est du milieu de ce terrain inculte que domine et qu'attriste encore un monument appelé par la voix populaire le *tombeau de Néron*,

que s'élève la grande ombre de la ville éternelle. Déchue de sa puissance terrestre, elle semble, dans son orgueil, avoir voulu s'isoler : elle s'est

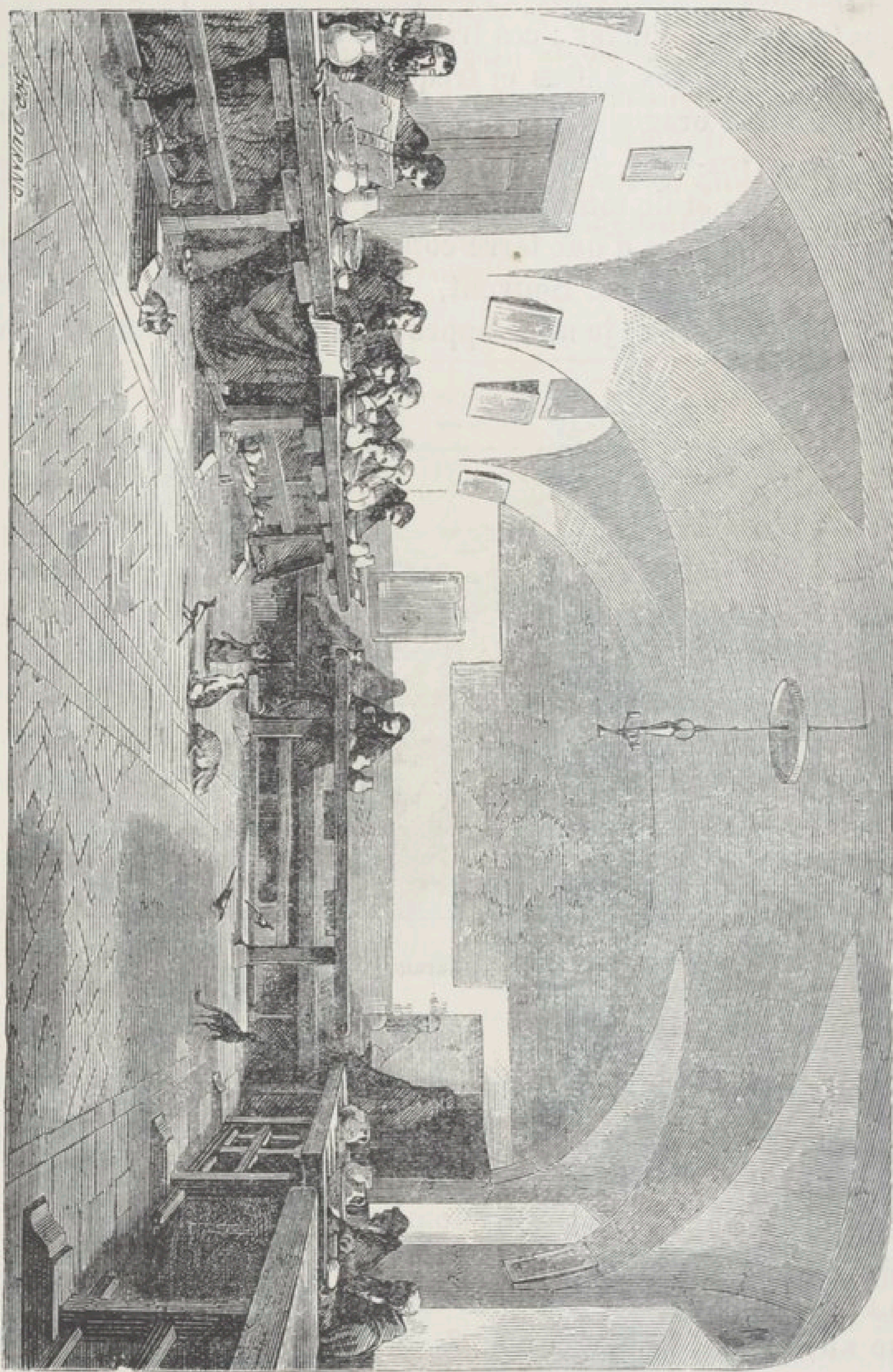


Fig. 610. — Réfectoire des Capucins d'Albano (Tableau de Van Muyden).

séparée des autres cités de la terre, et, comme une ruine tombée du trône, elle a noblement caché ses malheurs dans la solitude. »

Les environs de Rome présentent plusieurs points remarquables. En suivant la *voie Appienne*, toute garnie de tombeaux, on arrive à *Albano* (fig. 610), petite ville bâtie sur l'emplacement des villas de Pompée et de

Domitien. Près de là est le village d'Ariceia, que les paysagistes fréquentent à cause de la beauté des environs et notamment du lac de Némi dont Français a fait de superbes dessins.

Frascati, renommé pour la salubrité de l'air qu'on y respire, fut fondée au dix-huitième siècle près de l'ancienne, Tusculum où est né Caton. Albe la Longue était égaletrès ment près de cet endroit, mais il ne reste plus rien de cette ville célèbre, à laquelle se rattachent les plus anciennes traditions de Rome.

Dans une autre direction on trouve *Tivoli*, l'ancienne Tibur, dont les environs très pittoresques sont couverts d'antiquités. Le temple de la

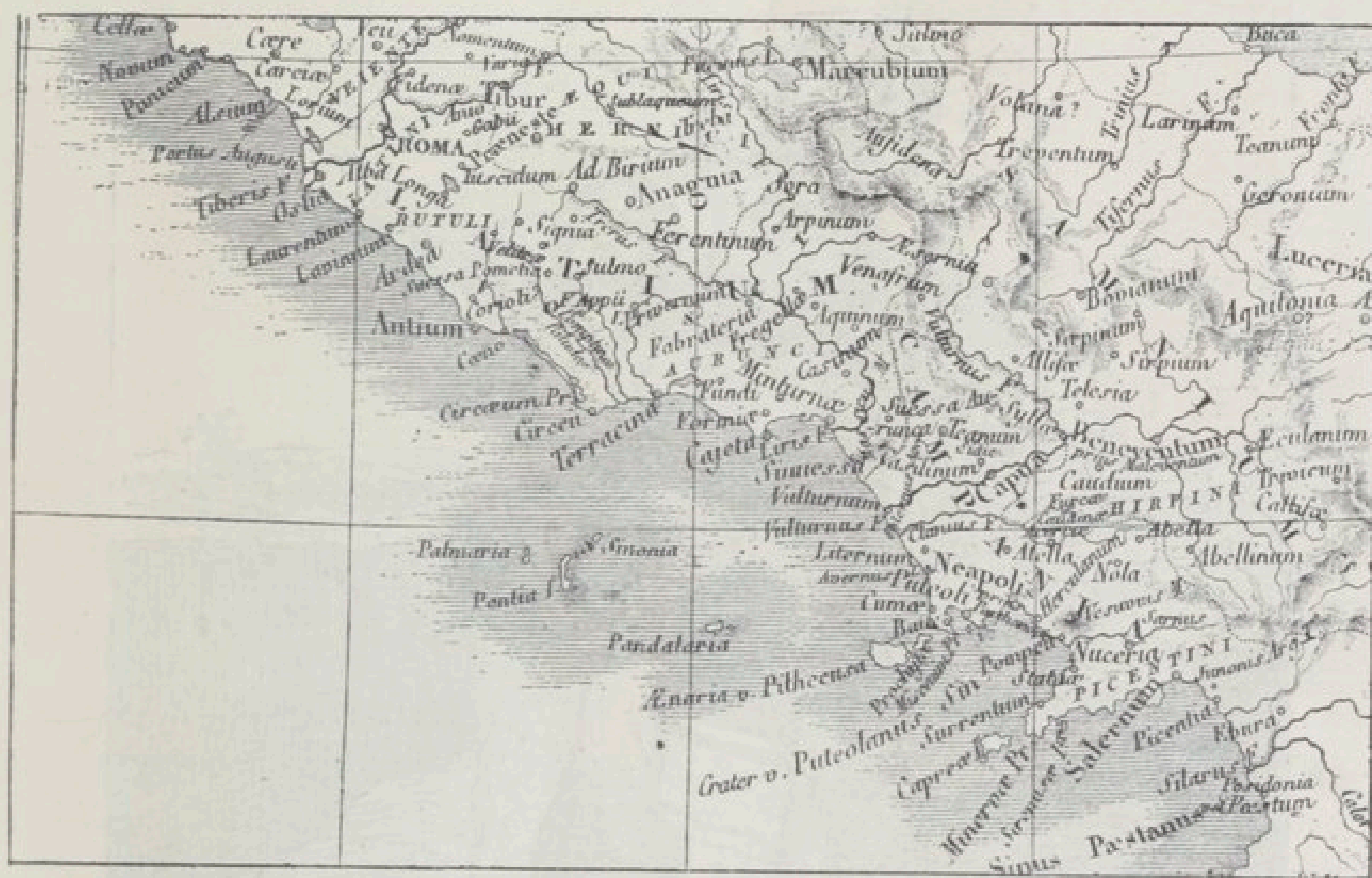


Fig. 611. — La côte du Latium.

Sibylle, les cascatelles du Tivoli, la villa Adriana, la villa de Mécène et maints autres endroits sont des points d'excursions très fréquentés des touristes.

La côte du Latium, autrefois si populeuse, présente partout l'image de la désolation. Ostie, dont le port est comblé, était dans l'antiquité une ville de 80,000 habitants dont l'emplacement n'est plus habitable à cause des fièvres. *Ardée*, ancienne capitale des Rutules, a conservé ses vieilles fortifications, mais ce n'est plus aujourd'hui qu'un misérable village. *Antium*, capitale de Volsques, forme aujourd'hui la petite ville d'*Anzio*, fréquentée pendant la saison des bains de mer. On y a trouvé de nombreuses antiquités, entre autres la belle statue du Gladiateur qui est au Louvre. *Velletri*, *Alatri*, *Arpino*, ont conservé d'antiques constructions pélasgiques (fig. 611).

L'Italie méridionale. — Le sud de l'Italie présente un caractère qui diffère beaucoup de celui des provinces septentrionales. Beaucoup moins riche, moins industrieux, moins instruit, ce pays séduit toujours par son allure exotique et africaine.

« … Nous sommes au fin fond de la botte, dans le plus beau pays du



Fig. 612. — Italiennes (Tableau Reynaud).

monde, écrit Paul-Louis Courier dans une lettre datée de Reggio… Les villes n'ont rien de remarquable, pour moi du moins; mais la campagne, je ne sais comment vous en donner une idée. Cela ne ressemble à rien de ce que vous avez pu voir. Ne parlons pas des bois d'orangers ni des haies de citronniers; mais tant d'autres arbres et de plantes étran-

gères que la vigueur du sol y fait naître en foule, ou bien les mêmes que chez nous, plus grandes, plus développées, donnent au paysage un tout autre aspect. En voyant ces rochers, partout couronnés de myrte et d'aloès, et ces palmiers dans les vallées, vous vous croyez au bord du Gange ou sur le Nil, hors qu'il n'y a ni pyramides, ni éléphants ; mais les buffles en tiennent lieu, et figurent fort bien parmi les végétaux africains, avec le teint des habitants, qui n'est pas non plus de notre monde. »

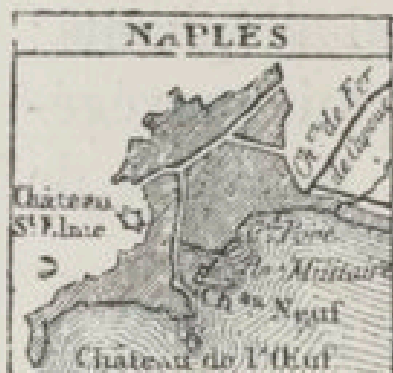
A l'exception de Salvator Rosa, les peintres dont le groupe forme ce qu'on appelle l'École napolitaine sont presque tous étrangers au pays, et l'Italie du Sud, qui compte pour une si grande part dans les arts de



Fig. 613. — Pâtre des Abruzzes.

l'antiquité, est demeurée à peu près étrangère au grand mouvement de la Renaissance. En revanche, l'Italie du Sud, justement parce qu'elle a vécu en dehors du mouvement de civilisation qui s'est développé dans le nord, a beaucoup mieux conservé ses anciennes coutumes, et c'est là qu'il faut aller pour trouver les vêtements bariolés et les tournures agrestes (fig. 612 et 613). Ce caractère au reste tend tous les jours à s'effacer, surtout dans le voisinage des grandes villes. Les lazzarones de Naples, qui plaisaient tant aux peintres et dont les romanciers aimaient tant à parler ont perdu presque complètement le caractère spécial qui leur donnait une physionomie si pittoresque. Ces hommes, qui dans une ville remplie de couvents, trouvaient la charité presque à chaque porte, et qui d'ailleurs n'avaient pas de besoins en dehors du macaroni qui les nourrissait, n'avaient aucun domicile connu et campaient en plein air. On leur interdit aujourd'hui de vivre dans la nudité presque absolue qui avait tant d'attrait pour eux, et sans leur paresse proverbiale, rien ne

les distinguerait des gens de la même classe dans une autre ville. Ils portent une chemise, un caleçon de toile, et quand il fait froid, un gilet à manches et à capuchon de grosse étoffe brune.



Naples (415,000 hab.), ancienne capitale du royaume de Naples, est située au fond d'une baie qui a près de vingt-cinq kilomètres de tour, depuis le cap Minerve jusqu'à la pointe du Pausilippe. Les montagnes qui entourent le golfe de Naples, les îles de Capri, d'Ischia, de Procida, qui profilent leur silhouette sur les eaux bleues de la mer Méditerranée, font de cette contrée un des plus magnifiques endroits du monde et justifient le proverbe italien : voir Naples, puis mourir ! Le mouvement et l'activité qui frappent tout d'abord dans Naples ne sont nullement les indices de l'industrie et du travail. Les Napolitains se remuent sans rien faire, comme ils se querellent avec fureur sans jamais en venir aux mains. Les rues de la ville, étroites et tortueuses, sont pavées de dalles noires, provenant des laves du Vésuve. Quoique Naples renferme un très grand nombre d'édifices, l'architecture de ses palais et de ses églises n'a rien qui soit bien caractéristique. La cathédrale, dédiée à saint Janvier, est bâtie sur les ruines et avec les restes d'un temple d'Apollon. Le Palais royal, œuvre de Dominique Fontana, est un beau monument de style classique moderne ; le Palais des études contient un superbe musée de peinture et la plus magnifique collection d'antiquités qui soit en Europe.

Les environs de Naples sont de la plus grande beauté et remplis de curiosités archéologiques (fig. 614 et 615). Du couvent des Camaldules, situé sur une colline, on découvre en quelque sorte toute la Campanie : la ville entre Pouzzoles et le Vésuve, le lac Averne, où était l'entrée des enfers, le lac d'Agnano, dont l'eau bouillonne à la surface, le Fusaro, l'Achéron des poètes, les côtes de Baies et les montagnes des Abruzzes forment, par leur ensemble, le plus beau panorama qu'on puisse rêver. Tout près des Camaldules, se trouve le mont Pausilippe qui sépare la ville de Naples des champs Phlégréens. Cette montagne forme un promontoire percé d'outre entre outre par une route souterraine, dont Strabon a donné une description qui est encore exacte aujourd'hui. Le tombeau de Virgile et la Grotte du Chien, signalée par Pline comme une grande curiosité, se trouvent de ce côté, ainsi que la villa de Lucullus et une foule de débris antiques sur lesquels s'exerce sans cesse la curiosité des archéologues.

Au delà du mont Pausilippe, est Pouzzoles où se trouvent les restes du temple de Sérapis, au sujet duquel se sont élevées de longues discussions, tant au point de vue de l'archéologie qu'au point de vue géologique. « Ce monument, dit le *Guide en Italie*, consistait en un

atrium carré de $43^{m},52$ sur $37^{m},35$ formant un portique de 48 colonnes, ayant chacune une statue en avant. A une certaine profondeur au-dessous du pavé antique de la cour, on en a trouvé un autre en mosaïque. Au milieu était un temple rond de 16 colonnes corinthiennes en marbre africain ; les colonnes, les vases et les statues ont été transportés à Caserte et au musée Bourbon. Autour de l'atrium étaient distribuées des chambres sans communication pouvant servir de salles de bains aux malades ; ils étaient alimentés par des eaux minérales chaudes et froides, dont les sources subsistent encore. Ces bains étaient pour les prêtres du temple, avec leurs oracles, une double source de revenu. Cependant, malgré la statue de Sérapis trouvée dans une chambre,

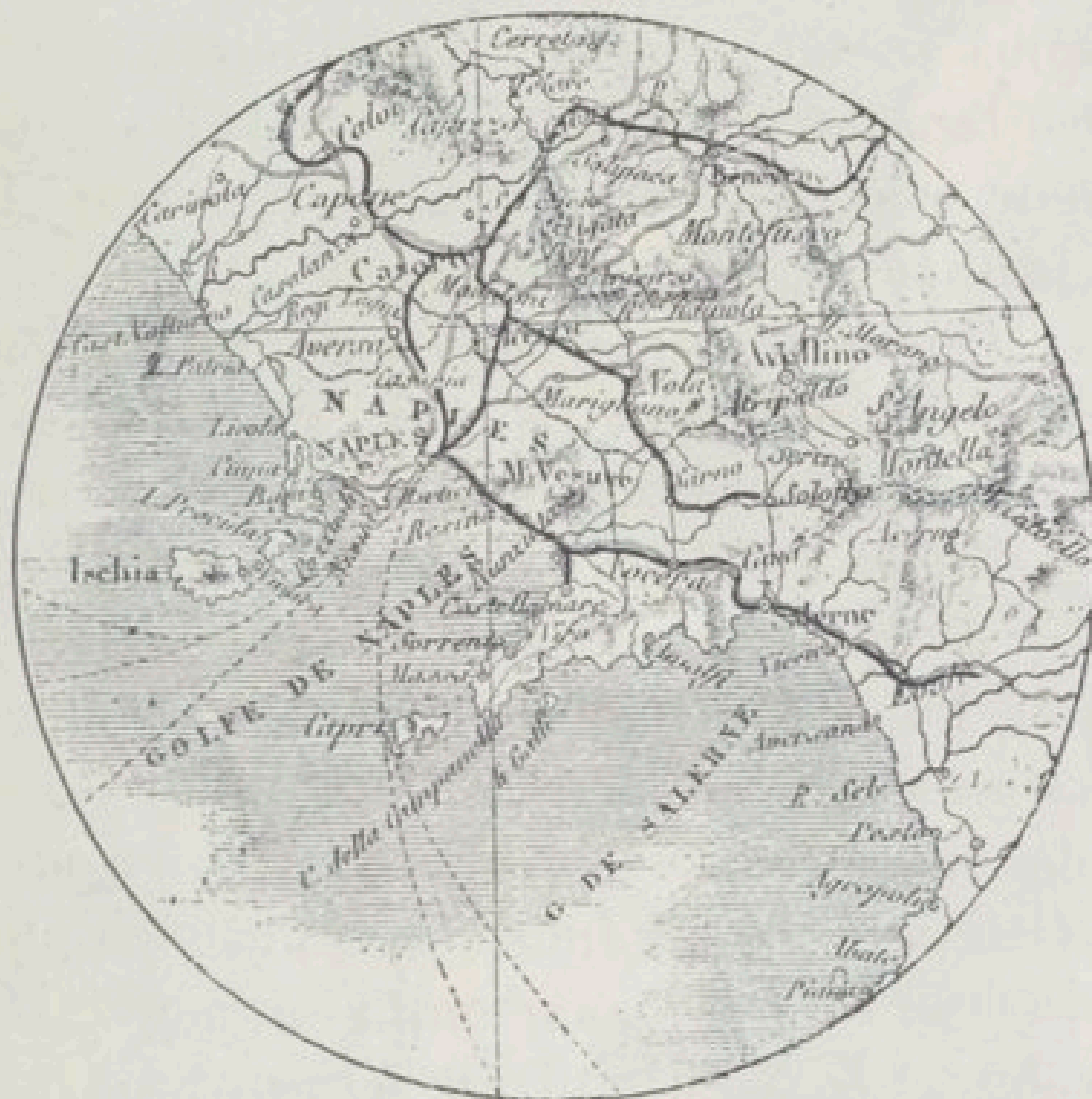


Fig. 614. — Environs de Naples.

malgré l'inscription qui mentionne l'œdès de Séraphis, quelques antiquaires modernes contestent encore cette attribution généralement admise. »

Toute la contrée qui avoisine Pouzzoles est pleine de souvenirs mythologiques. Le lac Lucrin est séparé de la mer par une chaussée qu'Hercule a bâtie pour faire traverser les marais aux bœufs de Geryon. Plus loin, c'est le lac Averne, près duquel était l'entrée des enfers. Autrefois les poissons ne pouvaient pas vivre dans ses eaux, ni les oiseaux voler sur ses bords ; mais aujourd'hui, c'est un petit lac poissonneux sur lequel barbottent les canards sauvages. Ce lac occupe l'emplacement d'un cratère de volcan dont les vapeurs sulfureuses qui s'en exhalaient sans cesse, étaient retenues par les forêts mystérieuses et impraticables qui couvraient les hauteurs environnantes. Si Virgile a placé en ce lieu la



Fig. 615. — Lavoir aux environs de Naples (Tableau d'Anastasi).

descente d'Enée aux enfers, c'est à cause des traditions effrayantes dont les populations primitives en avaient fait le théâtre. Mais quand Agrippa eut détruit les antiques forêts, couvert le pays de routes solides, et donné sur le lac même un simulacre de la bataille d'Actium, tout le merveilleux s'évanouit insensiblement. Le canal souterrain creusé par Agrippa pour le lac Averne au lac Lucrin dont il voulait faire un port, subsiste encore. Une salle souterraine, où l'on a retrouvé des traces de mosaïque, a reçu le nom pompeux d'antre de la Sibylle, et paraît avoir servi à des bains d'eaux thermales, dont la source coule encore sur le sol. Les ruines des environs paraissent se rattacher à des établissements thermaux qui devaient être assez nombreux dans ces parages.

Les ruines de Capoue, qui a conservé un vaste amphithéâtre, considéré comme le plus ancien de l'Italie, celles de Cumes, dont la nécropole a fourni une foule de poteries intéressantes, celles de Baies, où se trouvaient les villas des plus riches Romains, sont des buts continuels d'excursions intéressantes pour les touristes. Mais le point le plus visité des environs de Naples et le plus curieux assurément, c'est le mont Vésuve.

Le mont Vésuve, situé sur le golfe de Naples, s'élève à une hauteur d'environ 1,200 mètres. Les écrivains antérieurs à la destruction de Pompeï et Herculanum, en parlent comme d'une montagne extrêmement fertile et bien cultivée, qui présente le caractère d'un volcan éteint, et aucun d'eux ne paraît soupçonner qu'il puisse devenir dangereux. Voici ce que dit le plus fameux géographe de l'antiquité, Strabon, qui est mort l'an 25 de notre ère, cinquante-quatre ans avant la première éruption historisque, dont la date est l'an 79. — « Les villes (Herculanum et Pompeï), que nous venons de nommer, sont toutes situées au pied du Vésuve, montagne élevée, dont toute la superficie à l'exception du sommet, est couverte des plus riches cultures. Quant au sommet, qui offre en général une surface plate et unie, il est partout également stérile ; le sol y a l'aspect de la cendre et laisse voir par endroits la roche même, percée, criblée de mille trous, toute noircie et comme rongée par le feu, ce qui porte à croire naturellement que la montagne est un ancien volcan, dont les feux, après avoir fait éruption par ces ouvertures comme par autant de cratères, se seront éteints faute d'aliment. »

Le sommet du Vésuve était en effet si peu regardé comme dangereux, que Spartacus y avait fait camper une armée de dix mille gladiateurs. En l'an 63, un tremblement de terre, non accompagné d'éruption volcanique, détruisit en partie les villes d'Herculanum et Pompeï ; mais ce désastre était complètement réparé, et le pays était dans l'état le plus florissant lorsqu'est survenu, en 79, la terrible éruption qui a tout englouti. Pline le Naturaliste y a péri, et son neveu, Pline le Jeune, qui

était présent, a raconté tous les détails de la catastrophe, dans une lettre qui est demeurée célèbre.

« Pompeï, dit le Guide (1), est la plus grande curiosité de l'Italie, on pourrait dire du monde ! On s'y retrouve au milieu du monde antique, non de cette antiquité morte entrevue à travers les textes des

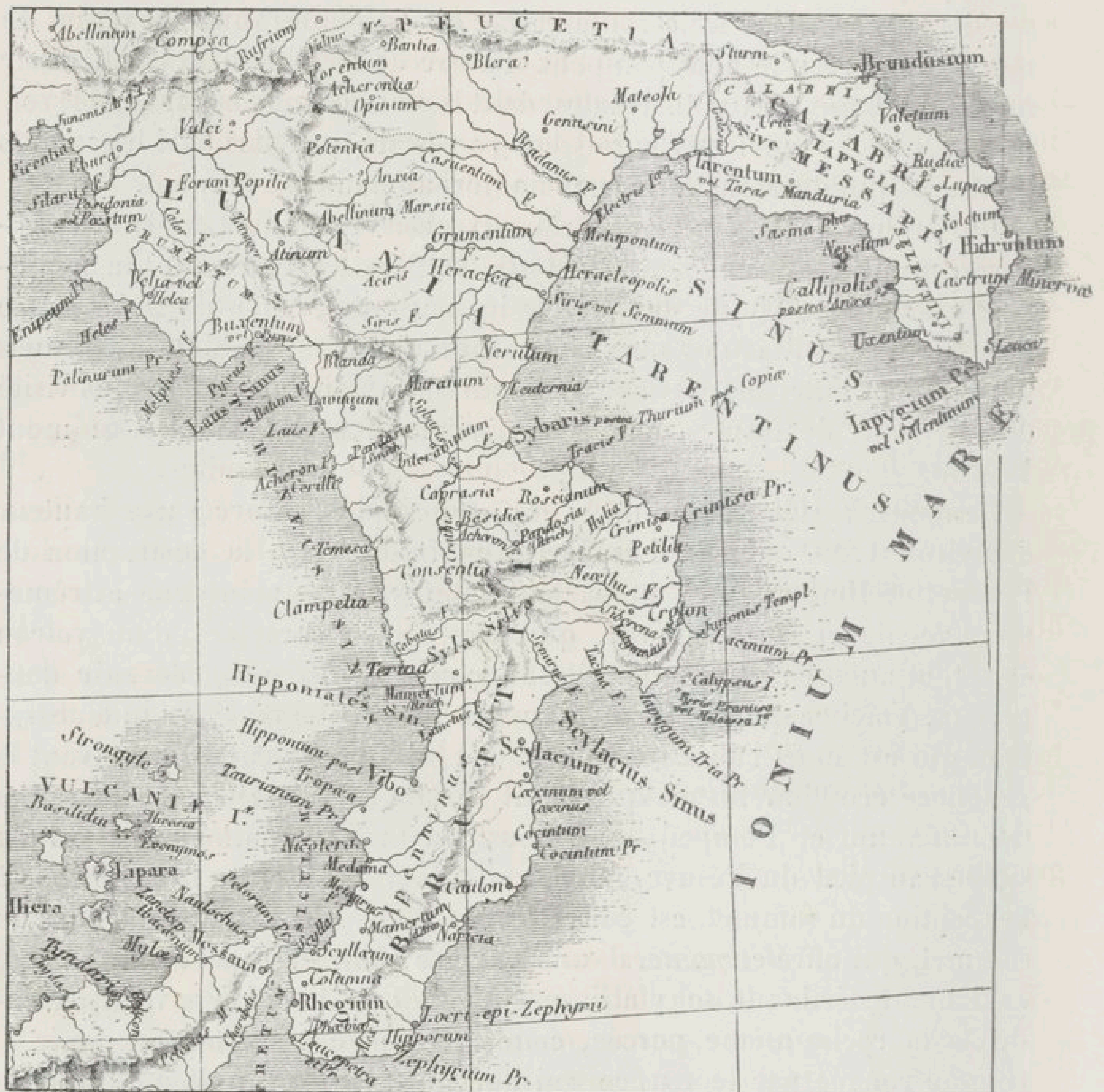


Fig. 616. — L'Italie ancienne (partie méridionale).

livres, les doutes et les conjectures des érudits, mais de l'antiquité dans sa réalité matérielle. Une ville tout entière est là sous nos regards, conservée telle que l'ont laissée ceux qui l'habitaient, il y a 1800 ans. L'on peut errer dans ses rues ; visiter ses temples, ses théâtres, ses édifices ; pénétrer dans les pièces les plus reculées des maisons particu-

(1) Du Pays, *Guide en Italie*.

lières ; retrouver dans les caves (maison de Diomède) les amphores de la dernière vendange ; voir sur les murailles, les inscriptions et les caricatures crayonnées par les passants ; et sur le pavé la trace du dernier char qui l'a traversée. L'illusion est si vive, si présente qu'on oublie involontairement les dix-huit siècles qui nous séparent de cette population disparue, et l'on s'imaginerait volontiers qu'il faut profiter de la solitude momentanée de la cité, et que les habitants vont y revenir. »

La trace antique des chars sur la chaussée, pavée en larges dalles de lave, conduit à la ville dont les murailles sont encore debout. Quelques inscriptions en langue osque ont fait penser qu'une partie de ces murailles devait remonter à une époque antérieure à la fondation de Rome ; néanmoins la plus grande partie est l'œuvre des Romains. Le forum avec les édifices qui l'entouraient, plusieurs temples, les casernes, un théâtre, un amphithéâtre et une foule de maisons particulières ont été fouillés ; on y a découvert une multitude d'objets mobiliers qui font comprendre la vie privée des anciens et qui ont enrichi les principaux musées de l'Europe, mais principalement celui de Naples, qui est incontestablement le plus riche du monde en fait d'antiquités.

Les fouilles d'Herculanum sont beaucoup moins avancées que celles de Pompeï : elles sont plus difficiles parce que la ville moderne de Portici est bâtie au-dessus de la ville ancienne, ensevelie sous la lave du Vésuve.

A quelques lieues de Naples en se dirigeant vers le sud, on trouve les ruines de Pœstum, dont les temples remontent au temps de la domination des Grecs. Il y en a trois, mais le plus important est celui qu'on désigne ordinairement sous le nom de temple de Neptune. Il est d'ordre dorique et offre un des types les mieux caractérisés de l'architecture grecque primitive.



Fig. 617. — Monnaie de Métaponte.

Métaponte, dont les ruines n'ont pas à beaucoup près autant de célébrité que celles de Pœstum, a pourtant conservé quinze colonnes de son ancien temple dorique. On a retrouvé en fouillant sur l'emplacement de la ville ancienne une assez grande quantité de monnaies dont l'emblème est un épi d'orge (fig. 617). Toute cette partie de l'Italie était couverte de colonies grecques établies sur la côte et dont quelques-unes étaient arrivées à un degré d'opulence incroyable Aussi le luxe de l'ancienne *Sybaris* était proverbial dans l'antiquité. « La ville de Sybaris, dit Strabon, jouissait anciennement d'une prospérité extraordinaire ; ainsi elle commandait à quatre peuples, ses voisins, et comptait dans sa dépendance immédiate jusqu'à vingt-cinq villes. Elle put armer 300,000

hommes contre Crotone et son enceinte mesurait une circonférence de 50 stades. Mais par la faute de ses habitants, par un effet de leur mollesse et de leur indolence, toute cette prospérité fut anéantie par les Crotoniates et cela dans l'espace de soixante-dix jours. Les Crotoniates, maîtres de la ville, détournèrent le cours du Cratis et la noyèrent sous les eaux du fleuve. »



Fig. 618. — Monnaie de Crotone.

Crotone, célèbre dans l'antiquité par l'enseignement philosophique de Pythagore, autant que par ses gymnases, n'a pas plus que sa voisine Sybaris laissé de ruines. On a seulement retrouvé sur son emplacement de nombreuses monnaies dont le trépied est l'emblème caractéristique (fig. 618).

Tarente, située sur le golfe auquel elle a donné son nom, est aujourd'hui une ville de 20,000 habitants, qui fait un commerce assez actif. C'était une des villes importantes de la Grande-Grèce, qui a gardé quelques ruines de l'époque romaine. *Brindes*, qui après avoir eu une certaine importance dans l'antiquité, était complètement déchue, se relève beaucoup depuis que les chemins de fer en ont fait l'entrepôt d'un grand commerce avec l'Orient.

Les îles. — La Sicile, située contre la pointe méridionale de l'Italie, a été de toute antiquité renommée pour sa fertilité proverbiale. Quoi-



Fig. 619. — La Sicile (partie septentrionale).

que bien déchue, elle conserve quelques villes florissantes surtout dans la partie septentrionale de l'île (fig. 619).

Palerme (180,000 hab.), qui fut une ville grecque, après avoir été

une ville phénicienne, est par la beauté de sa situation et de ses édifices une des villes les plus intéressantes de l'Italie. Son climat doux et sain attire, surtout pendant l'hiver, un grand nombre d'étrangers. Les rues sont étroites et tortueuses à l'exception de deux grandes voies qui, coupant la ville à angle droit, la divisent ainsi en quatre quartiers. La ville présente un aspect oriental, qu'augmente encore la végétation de ses jardins, où l'on trouve toutes les plantes de l'Afrique septentrionale.

La cathédrale, élevée au douzième siècle, a subi de telles transformations, que, à l'exception de la crypte, il ne reste presque plus rien de l'ancien édifice. La façade occidentale, qui date du quatorzième siècle, est un intéressant spécimen de l'architecture ogivale particulière à la Sicile, et qui est fortement imprégnée du goût arabe. Le beffroi se rattache à l'église par une grande arcade ogivale ; malheureusement l'intérieur de ce bel édifice ne répond pas à l'extérieur et il a été modernisé dans un goût déplorable. Mais la cathédrale renferme de très curieux tombeaux, entre autres celui du roi Roger († 1244), celui de l'empereur Frédéric II († 1258) avec baldaquin de porphyre porté par six colonnes, celui de sa femme Constance d'Aragon, dans lequel est encastré un bas-relief antique représentant une chasse, etc.

L'église de la Martorana a conservé de l'époque normande des restes beaucoup plus importants que la cathédrale. Parmi les curieuses mosaïques qui décorent cette église, quelques-unes appartiennent à la construction primitive ; l'une d'elles représente le Christ couronnant le roi René qui est vêtu du costume byzantin et porte la dalmatique.

Le palais royal présente une réunion d'édifices de différents styles : la partie centrale, où sont les appartements royaux, est la plus régulièrement bâtie ; on y remarque une grande cour carrée entourée de galeries et de colonnades. Plusieurs salles renferment des peintures intéressantes, mais ce qui dans le palais est le plus digne d'attention, c'est la chapelle élevée par le roi Roger, en 1129. Les piliers de marbre alternent avec les piliers de granit et les arceaux retombent sur les chapiteaux dorés des colonnes. De curieuses mosaïques représentent les principaux traits de l'histoire biblique.

Messine (100,000 hab.), la ville la plus rapprochée des côtes de la Calabre, doit son nom à une colonie de Messéniens qui vint s'y établir ; mais son origine est beaucoup plus ancienne et on ne peut pas fixer d'une manière positive la date de fondation de cette ville, qui existait déjà sous un autre nom antérieurement aux colonies grecques. Néanmoins Messine n'a pas conservé de monuments anciens. Sous les murs de la cité se pressent, en bouillonnant par place, les eaux du détroit qu'on traverse aujourd'hui sans aucune difficulté, mais qui pendant bien longtemps fut l'effroi des navigateurs : c'est en ce lieu en effet qu'il fallait passer entre les fameux écueils de Charybde et Scylla.

La ville, bâtie sur un terrain fort inégal, s'élève en amphithéâtre au pied des montagnes, que nous regardons comme la suite des Apennins et dont les rameaux s'étendent sur toute la Sicile : un promontoire de rochers qui s'avance dans la mer forme une rade très sûre. Les rues et les quais de la ville sont pavés de larges dalles de lave, et auraient un aspect grandiose, si les maisons n'étaient en général fort basses, à cause des tremblements de terre. Les places sont généralement ornées de fontaines de marbre et de statues de bronze, et les églises, fort nombreuses, sont décorées avec plus de profusion que de goût. La plus remarquable est la cathédrale, qui fut commencée par le comte Roger en 1098, mais qui a été fort abîmée par des transformations successives : le style en est d'ailleurs bizarre et ses vingt-six colonnes antiques forment avec les sculptures gothiques du douzième siècle le plus singulier assemblage.

La ville de *Taormina*, anciennement Tauromenium, est située sur la cime d'un mont, au bord de la mer Ionienne. Elle n'a guère qu'une rue, que domine un ancien fort sarrasin, perché comme un nid d'aigle sur une roche escarpée, et sa physionomie rappelle la domination arabe. Néanmoins c'est surtout pour ses antiquités que cette ville attire le voyageur. Les ruines du théâtre antique, placées sur une éminence qui domine la mer, sont une des grandes curiosités de la Sicile. Ce vaste édifice, construit par les Grecs, agrandi par les Romains, détruit par les Normands et les Arabes, fut en outre dépouillé, par les chrétiens, de ses ornements qui sont disséminés dans les églises et les monastères du voisinage. Ce théâtre, taillé dans le roc, a plus de 75 mètres de diamètre : il est dans une situation vraiment magnifique. Du haut des gradins, la vue s'étend sur les découpures pittoresques de la côte, sur la grandiose pyramide de l'Etna et sur les côtes lointaines de la Calabre.

Au pied de l'Etna, et au bord de la mer, s'élève la ville de *Catane*, qui fut fondée sept siècles avant notre ère, et qui, malgré les désastres que le volcan et les tremblements de terre lui ont fait subir, est encore de nos jours une ville florissante. Parmi ses cent cinq églises et ses nombreux couvents, l'édifice le plus important est la cathédrale. Fondée en 1091, par le comte Roger, mais détruite par un tremblement de terre et rebâtie dans un style tout différent, elle a une façade de mauvais goût, élevée au dix-huitième siècle, mais dans laquelle on a fait entrer six colonnes de granit arrachées au théâtre antique, qui a fourni aussi les sculptures d'une des portes latérales, où l'on voit des néréides et des centaures. On voit à l'intérieur les tombeaux de plusieurs souverains et la cassette à lames d'argent dans laquelle on conserve une mamelle de sainte Agathe, qui est la patronne de la ville. La place où est la cathédrale est décorée d'une fontaine de marbre, surmontée d'un élé-

phant de lave, portant sur son dos un obélisque en granit rouge d'Egypte, que l'on croit de travail grec.

Le couvent de Saint-Benoît, reconstruit après le tremblement de terre de 1693, est une des plus vastes constructions qu'il y ait en Europe : on y visite une riche bibliothèque et quelques antiquités. Le musée, fondé au dix-huitième siècle par le prince de Biscari, renferme aussi une riche collection d'objets anciens. Enfin les ruines du théâtre

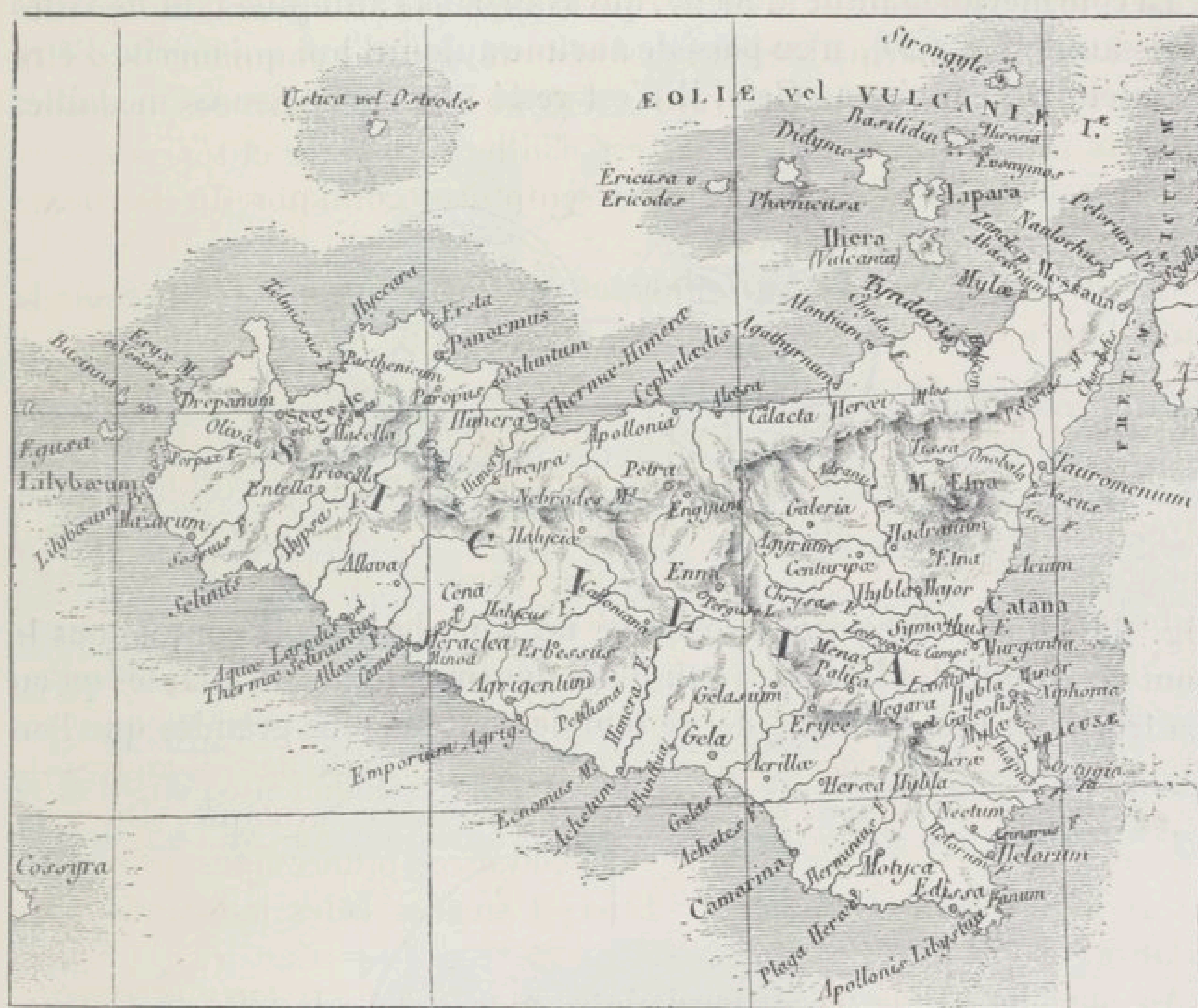


Fig. 620. — La Sicile ancienne.

antique, bien que dépouillé de ses colonnes et de ses bas-reliefs, méritent encore d'être visitées.

Syracuse est une colonie corinthienne, qui peu de temps après sa fondation était déjà devenue une des villes les plus importantes de l'antiquité. Parmi les édifices dont il subsiste des débris, on signale comme devant remonter à la fondation de la ville ou à peu près, deux colonnes enclavées dans une maison. Les proportions sont moins courtes qu'au temple de Corinthe, mais les colonnes qui n'ont que seize cannelures, sont couronnées d'un chapiteau de forme très primitive. On croit que ce temple était consacré à Diane. L'ancien temple de Minerve,

converti en église depuis le septième siècle, paraît avoir été construit postérieurement à celui de Diane. Les colonnes ont presque cinq diamètres et portent vingt cannelures. On en attribuait la construction à un citoyen appelé Agathocle, qui en aurait fait tous les frais. Mais comme, parmi les pierres, il avait choisi la plus belle pour se bâtir une maison, Minerve irritée la frappa de la foudre et le malheureux périt dans les flammes. On retrouve encore à Syracuse une foule de débris d'édifices qui attestent la prospérité que cette colonie avait atteinte.

La côte méridionale de la Sicile, qui avait dans l'antiquité tant de villes florissantes (fig. 620), n'en possède aucune aujourd'hui qui mérite d'être signalée. De l'ancienne *Gela*, il n'est resté que ses curieuses médailles



Fig. 621. — Monnaie de Gela.

(fig. 621), mais *Agrigente* a conservé un superbe temple connu sous le nom de temple des Géants, à cause des énormes figures d'atlantes qu'on y a trouvées. Les colonnes de ce temple sont les plus grandes que l'on

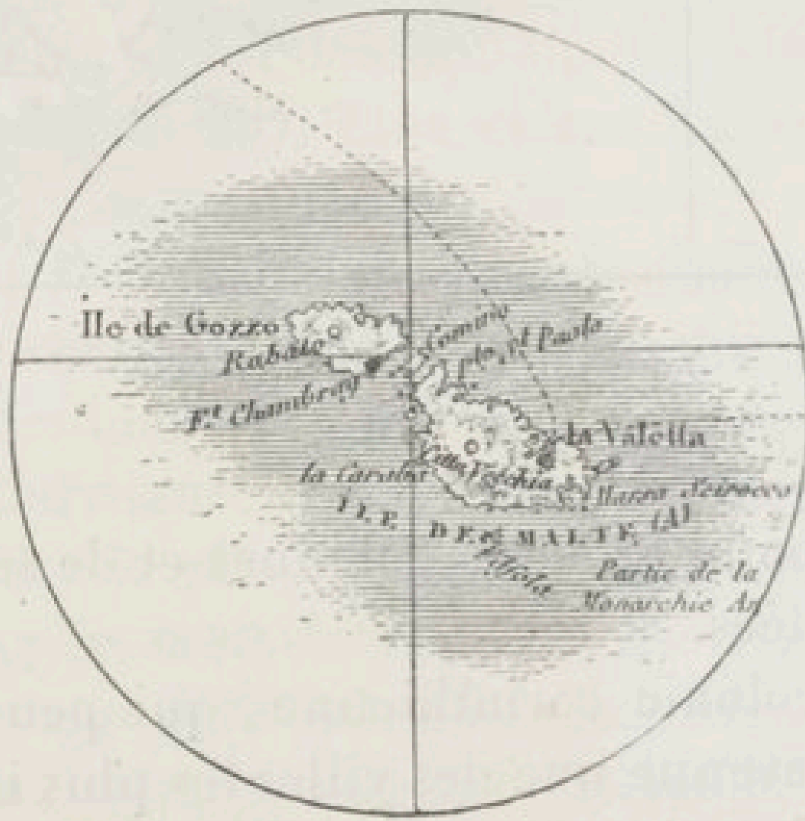


Fig. 622. — Ile de Malte.

connaisse de l'antiquité grecque, et chacune de leurs cannelures peut servir de guérite à un homme. *Ségeste* a conservé un temple dorique, composé de trente-six colonnes, et un théâtre, situé sur une éminence

à peu de distance de la ville. On a trouvé aussi de très belles ruines sur l'acropole de Sélinonte et notamment le fameux temple de Jupiter, dont les bas-reliefs archaïques sont le plus ancien monument connu de la sculpture grecque.

Au nord de la Sicile sont les îles Lipari, ancien séjour d'Eole, dieu des vents, et, du côté qui regarde l'Afrique, le groupe beaucoup plus important de Malte (fig. 622) et de Gozzo (fig. 623), qui appartient

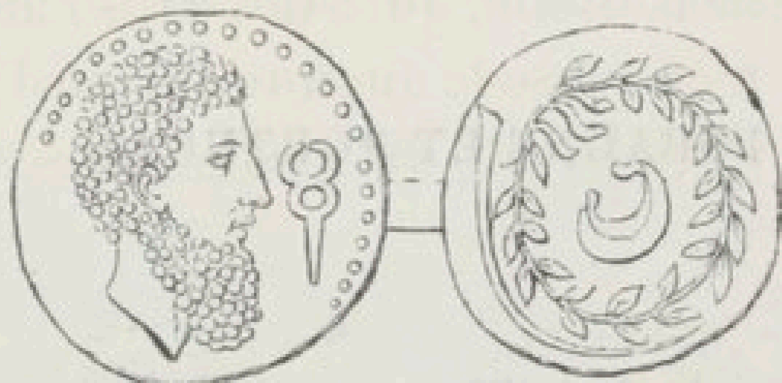


Fig. 623. — Médaille de Gozzo.

aux Anglais. Ces îles ont été peuplées primitivement de Phéniciens, et c'est à eux qu'on attribue les monuments de style cyclopéen qu'on rencontre à Gozzo. Malte, qui a conservé aussi d'intéressants souvenirs du moyen âge, est habitée par une population bigarrée et cosmopolite : des Tunisiens, des Arabes, des Turcs, des Grecs mêlés à des Maltais, des Italiens et des Anglais.

La Sardaigne (fig. 624), malgré ses dimensions, n'a jamais approché de la Sicile pour l'opulence et la civilisation. *Cagliari*, sur la côte méridionale de l'île, ne renferme guère d'édifices, mais son musée est très

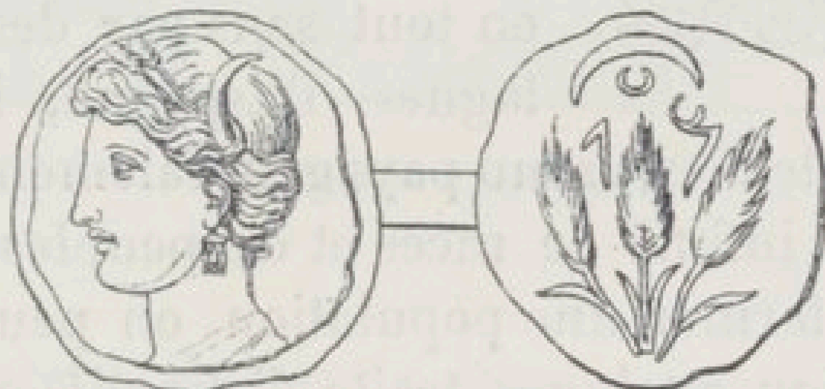


Fig. 624. — Médaille de Sardaigne.

riche en antiquités phéniciennes. On trouve en Sardaigne un assez grand nombre de monuments funèbres, d'une date inconnue, mais assurément fort anciens. Ils présentent ordinairement la forme d'une tour ou d'un cône.

CHAPITRE V

ESPAGNE ET PORTUGAL

Aspect et population. — Les Arabes d'Espagne. — L'École espagnole. — L'Espagne septentrionale. — L'Espagne centrale. — L'Espagne occidentale. — L'Espagne méridionale. — Le Portugal.



spect et population. — La Péninsule Espagnole forme l'extrémité de l'Europe, et confine à l'Afrique dont elle est séparée par le détroit de Gibraltar. C'est une contrée montueuse dont le centre est occupé par un grand plateau très élevé et dont les versants regardent la mer Méditerranée du côté de l'orient, l'océan Atlantique du côté de l'occident, le golfe de Gascogne et les Pyrénées du côté du nord. Coupée en tout sens par des chaînes de montagnes, l'Espagne, bien que sillonnée par plusieurs grands fleuves, est un pays généralement très sec (fig. 625).

Malgré la diversité infinie de races et de peuples qui sont venus se mêler en Espagne et former une population, on peut cependant reconnaître chez cette nation quelques traits distinctifs qui lui donnent un caractère très personnel. L'habitant de l'Espagne, fils ou frère des Celtes, des Ibères, des Phéniciens, des Latins, des Suèves, des Alains, des Vandales, des Visigoths, des Maures, etc., etc.; l'habitant de l'Espagne a aujourd'hui un type propre qui le distingue des autres peuples.

« En moyenne, dit Elisée Reclus, l'Espagnol est de petite taille, mais solide, musculeux, d'une agilité surprenante, infatigable à la course, dur à toutes les privations. La sobriété de l'Ibère est connue. « Les olives, la salade et les radis, ce sont là les mets d'un chevalier », dit un ancien proverbe national. Sa force d'endurance physique semble tenir

du merveilleux, et l'on comprend à peine comment les *conquis tadores* ont pu résister à tant de fatigues sous le redoutable climat du nouveau monde ! Avec toutes ses qualités matérielles, l'Espagnol bien dirigé est certainement, ainsi d'ailleurs que l'a constaté l'histoire, le premier soldat de l'Europe : il a le feu de l'homme du Midi, la force de l'homme du Nord, et n'a pas besoin, comme celui-ci, de se sustenter par une nourriture abondante. »

Les courses de taureaux sont le spectacle favori et caractéristique des Espagnols : elles ont été le sujet de nombreuses représentations par



Fig. 625. — Espagne.

le dessin et la peinture. L'Espagne a conservé dans quelques provinces, et notamment dans celles du Midi, quelques-uns de ses vieux usages et de ses costumes pittoresques. Aussi les artistes, depuis quelques années surtout, fréquentent beaucoup ce pays ; les tableaux qu'ils envoient chaque année à nos expositions et dont nous reproduisons quelques-uns, en feront connaître la physionomie spéciale, beaucoup mieux que toutes nos descriptions écrites.

Les Arabes d'Espagne. — L'architecture musulmane en Espagne peut se diviser en deux périodes distinctes. La première répond au kalifat

de Cordoue, la seconde au kalifat de Grenade (fig. 626.) Quand les Arabes arrivèrent en Espagne, ils y trouvèrent une quantité d'édifices romains encore debout, dont ils prirent les matériaux, comme on fit dans toutes les anciennes provinces de l'empire romain. D'un autre côté, les artistes venus de l'empire grec se trouvaient alors partout, et ils durent être employés par les nouveaux venus, car le style byzantin apparaît dans les ornements dont les portes, les fenêtres et les corniches furent rehaussées. Mais la forme de l'arc, qu'on a appelé arc outre-passé ou arc

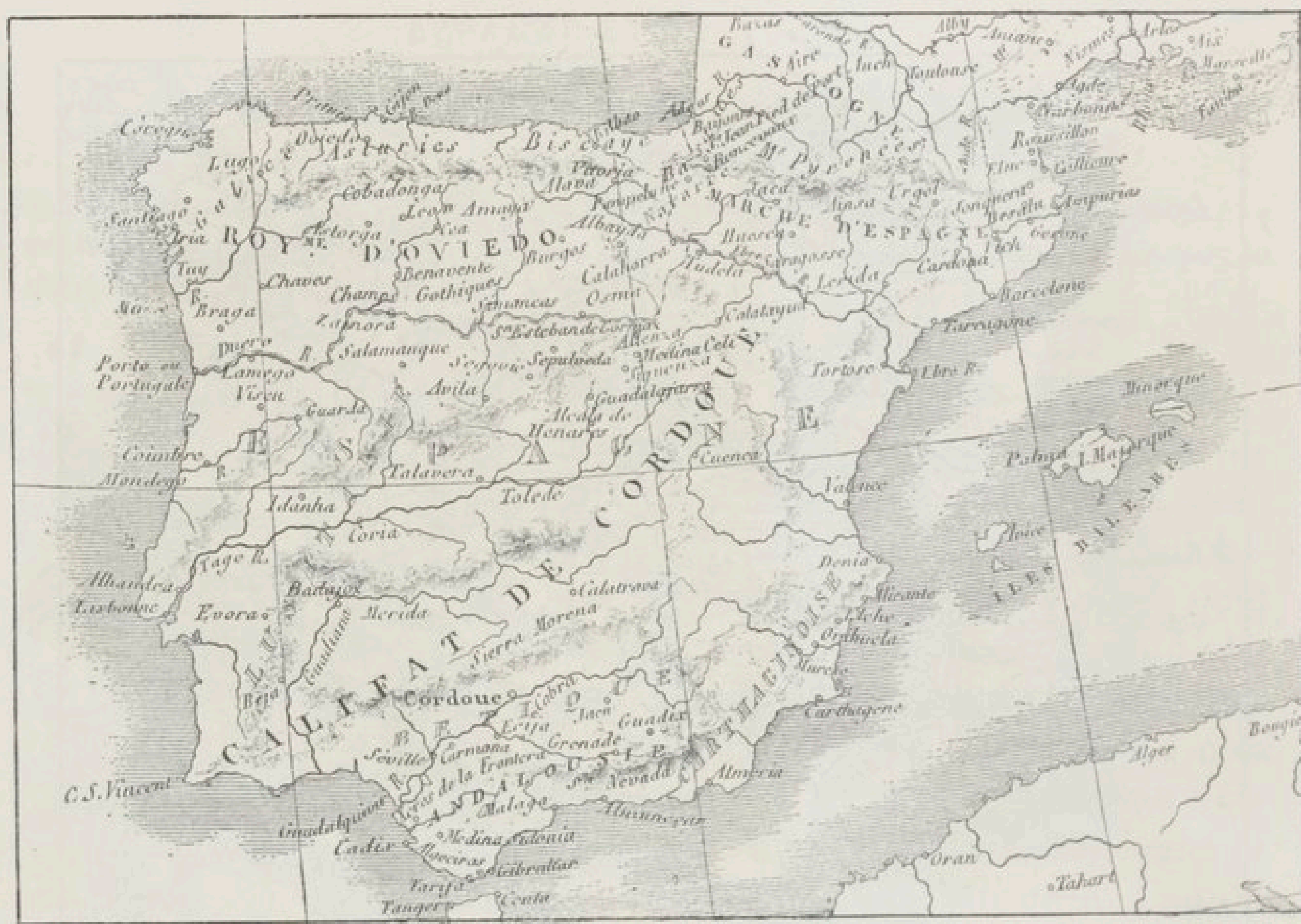


Fig. 626. — Espagne sous les Arabes.

en fer à cheval, est bien particulière aux mahométans, à qui elle rappelle le croissant, symbole de la fuite à Médine.

Les Arabes ont couvert l'Espagne méridionale de monuments superbes, que nous décrirons en parlant des villes où ils se trouvent. L'agriculture, l'industrie, le commerce, les sciences et les arts, se développèrent singulièrement sous leur domination, et les provinces qu'ils occupèrent montrèrent une civilisation très avancée à une époque où l'Europe entière était plongée dans une barbarie à peu près complète. Les productions de cette période occupent dans l'histoire des arts une place assez importante pour que nous nous y arrêtions un moment.

Les barbares qui avaient occupé l'Espagne après les Romains n'avaient pas été aussi destructeurs que ceux qui ont envahi la France,

et les belles couronnes de Guarrazar, maintenant au musée de Cluny, montrent que l'orfèvrerie était en honneur à l'époque où les Arabes arrivèrent. Les conquérants appliquèrent au travail des métaux, ce goût charmant que nous avons déjà constaté dans les productions musulmanes de l'Égypte et des pays orientaux. C'est principalement dans les armes qu'ils exercèrent leur industrie, et plusieurs pièces historiques, entre autres le casque que l'on désigne comme ayant appartenu à

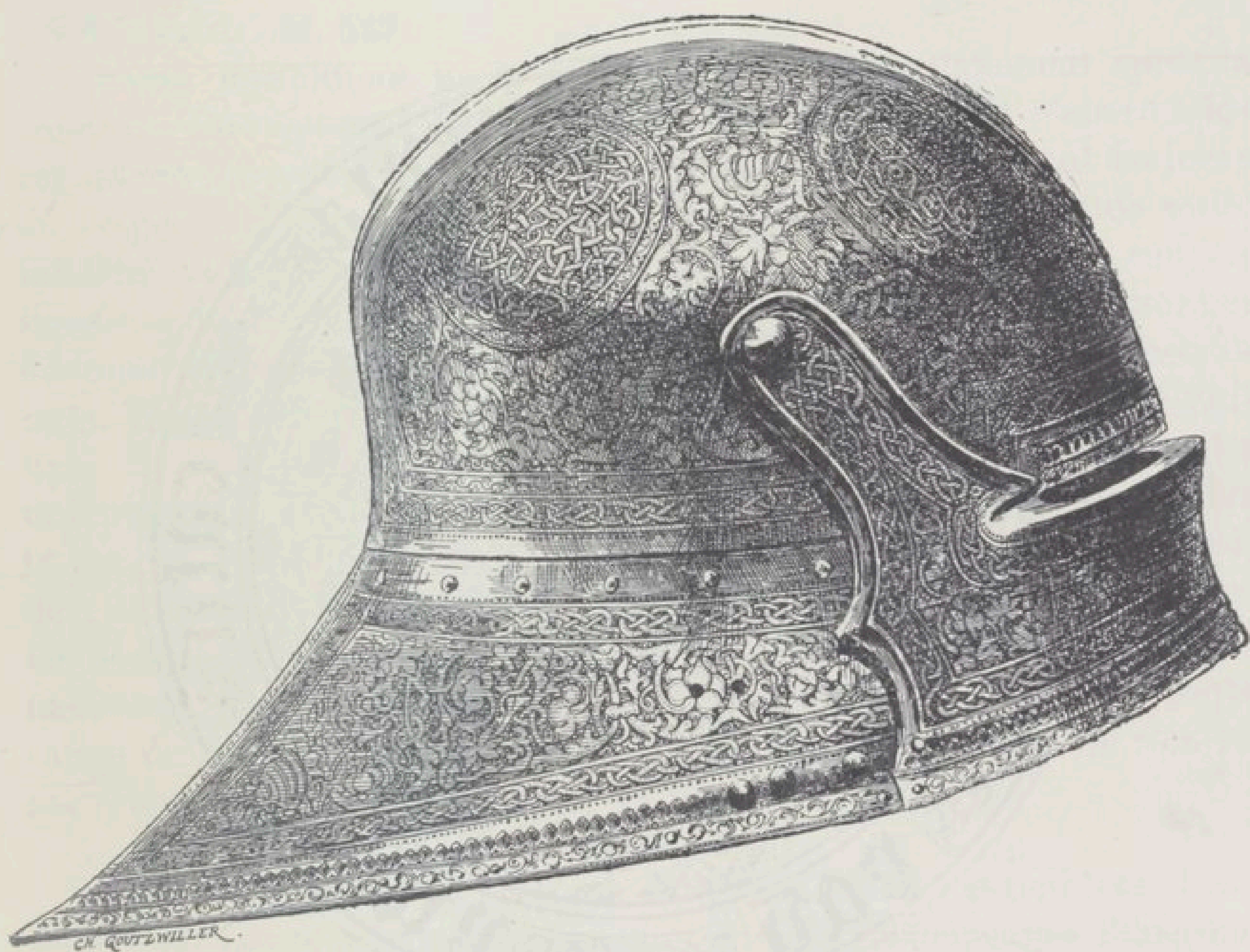


Fig. 627. — Casque de Boabdil.

Boabdil, et que reproduit notre figure 626, montrent combien était justifiée la réputation que les Arabes se sont acquise dans ce genre de travail.

Les monuments de Cordoue et de Grenade sont couverts de revêtements céramiques qui leur donnent la plus grande richesse de ton. Mais les Maures ne se bornèrent pas à la fabrication des plaques émaillées ; les poteries hispano-moresques, si célèbres par l'élégance de leurs formes et par l'éclat de leurs tons métalliques, ont été transportées dans toutes les contrées du monde et ont donné naissance à la *majolique* italienne, dont le nom vient, dit-on, de l'île de Majorque, où il y avait une fabrique fameuse. La ville de Malaga, voisine de Grenade, paraît

avoir été le plus ancien et le plus grand centre de la poterie dorée. C'est à la fabrique de Malaga qu'on attribue les deux célèbres vases de l'Alhambra, dont il ne reste malheureusement plus qu'un seul, l'autre ayant disparu en 1820. Celui qui reste, dont notre habile céramiste, M. Deck, a fait en faïence une imitation de la même grandeur, est une merveille de forme et de couleur. Son col évasé, ses anses plates, qui s'en détachent comme deux ailes ouvertes, sont des formes en quelque sorte traditionnelles dans les poteries moresques. « Quant aux motifs



Fig. 628. — Faïence hispano-moresque.

d'ornementation, dit M. Jacquemart (*Merveilles de la céramique*), ils sont puisés dans le génie inventif des peuples musulmans, si ingénieux à trouver des combinaisons géométriques, et à mêler des méandres de feuillages et d'arabesques aux caractères décoratifs de leur calligraphie capricieuse. Un médaillon principal du vase de l'Alhambra renferme pourtant deux animaux que les voyageurs signalent comme des antilopes. »

Un superbe vase du même style se voit au musée de Cluny, où il y a aussi plusieurs plats hispano-moresques de la plus grande beauté. Cette fabrication a subi du reste bien des vicissitudes, car l'expulsion des

Arabes ayant été l'œuvre de plusieurs siècles, les fabriques établies sous leur domination ont continué à travailler pour les chrétiens victorieux, en modifiant les emblèmes qui naturellement ne pouvaient plus convenir aux nouveaux possesseurs du sol. Les versets du Coran, formés de belles lettres arabes, dont le caractère ornemental est si nettement accusé, ont disparu tout à fait; en même temps qu'ils adoptaient l'aphabet en usage parmi les nations chrétiennes, les céramistes arabes durent appliquer sur leurs plats les armoiries des seigneurs pour lesquels ils travaillaient et il en résulta une transformation complète dans les usages décoratifs (fig. 628).

Les arts musulmans ne succombèrent pas immédiatement après la conquête chrétienne. L'immense profit qu'on en tirait fit d'abord tolérer les ouvriers, et d'ailleurs les princes chrétiens se flattaient toujours de l'espoir de les convertir. Le cardinal Ximénès baptisa trois mille infidèles en un jour, et l'Inquisition vint prêter son aide à ces conversions toujours douteuses. Mais si les persécutions contre les personnes déshonorent ceux qui les font, les persécutions contre le travail les ruinent. Tout l'odieux de l'Inquisition est resté sur la mémoire de Philippe II, mais la mort des industries orientales en Espagne vient des ordonnances postérieures qui défendent de lire, d'écrire ou de parler la langue des Arabes, d'en porter le vêtement, d'en chanter la musique, de conserver les livres arabes, et enfin de *travailler à la moresque*. Ce dernier édit, qui fut accompagné de l'expulsion de six cent mille habitants industrieux, a été une ruine pour l'Espagne comme la révocation de l'édit de Nantes pour la France, mais l'Espagne ne s'en est pas relevée.

École espagnole. — Quoique l'Espagne ait eu des peintres et des sculpteurs pendant tout le moyen âge, elle n'a participé que d'une manière secondaire au grand épanouissement de l'art sous la Renaissance, et l'école espagnole n'est arrivée à son apogée qu'au commencement du dix-septième siècle. De même que la peinture vénitienne est une brillante image de la vie aristocratique, la peinture hollandaise une représentation exacte de la vie populaire, on peut trouver dans la peinture espagnole toutes les pensées secrètes de la vie claustrale. Le caractère dominant de cette peinture est la recherche de la vérité. Mais cette vérité n'est pas choisie en vue de la beauté, comme dans l'art grec, ni de la magnificence, comme dans l'école vénitienne, ni de l'intimité, comme dans l'école hollandaise. Quand on parcourt une galerie de maîtres espagnols, on est frappé tout d'abord de la parenté sinistre que leurs œuvres présentent. Ici, ce sont des moines en prière ; là, un saint dont on déchire les chairs palpitantes ; plus loin, un ascète aux joues amaigries caresse silencieusement une tête de mort. Quand vous voyez



Fig. 629. — Contrebandiers espagnols. (Tableau d'Edmond Hédouin.)

un portrait d'infante ou de princesse, ce portrait exprime un ennui profond. Sur le visage d'un noble, vous lisez une sombre préoccupation ; si c'est un homme du peuple qui est représenté, il vous montre ses plaies ; si c'est un enfant, il cherche sa vermine.

Velasquez et Murillo sont les deux plus grands peintres de l'école espagnole, qui n'eut d'ailleurs qu'une durée éphémère, car après la mort de Murillo, l'Espagne semble épuisée d'artistes et ne produit plus de grands maîtres. Au commencement de notre siècle pourtant, il est apparu un peintre qui ne se rattache à aucun maître ancien et qui n'a pas formé de disciples : c'est Goya. Peintre étrange et incorrect, Goya a fait un grand nombre de tableaux, d'une inspiration presque toujours bizarre et fantastique, d'une exécution heurtée et inégale, mais qui sont pleins de vie et de mouvement.

Le rôle artistique de l'Espagne, qui avait été si effacé aux expositions de 1855 et de 1867, a singulièrement grandi en 1878. Un groupe de peintres, en tête desquels était Fortuny, s'attache aujourd'hui à rendre le soleil du midi, et leurs ouvrages, quelquefois violents de ton, mais toujours lumineux et brillants, occupent une place importante dans les travaux de l'école contemporaine. Ces peintres, qui n'ont rien de commun avec l'ancienne école espagnole, recherchent la gaieté du ton, et s'ils l'obtiennent quelquefois aux dépens de l'harmonie, ils rachètent ce défaut par des audaces singulières, et par une véritable originalité.

L'Espagne septentrionale. — Le nord de l'Espagne est une contrée extrêmement montagneuse, que baigne le golfe de Gascogne. Il comprend les pays basques, la Navarre, les Asturies et la Galice.

Les Basques, ainsi que les habitants de la Galice et des Asturies, sont de robustes montagnards qui chaque année se répandent dans les grandes villes, pour y exercer certains états qui semblent leur être réservés ; puis, quand ils ont amassé un petit pécule, ils retournent invariablement dans leur province. Les mines forment la principale richesse des pays basques, où l'agriculture est peu florissante et l'industrie presque nulle. Le voisinage des frontières a fait pulluler les contrebandiers dans cette province ainsi que dans la Navarre (fig. 629).

Irun, la première ville qu'on rencontre, quand on a franchi la frontière de France, séduit les étrangers par son aspect espagnol. Les toits des maisons couverts de tuiles rondes, débordent en évantail, les fenêtres s'abritent derrière les grilles, les murs sont blanchis à la chaux. Des étoffes à bandes de couleurs recouvrent les balcons de fer qui débordent sur la rue et forment comme des chambres en plein air, où les habitants viennent prendre le frais. Ces caractères sont encore plus accentués quand on arrive à *Fontarabie*, petite ville située à l'embouchure de la Bidassoa. *Saint-Sébastien*, ville fréquentée par les baigneurs,

à cause de sa superbe plage et des belles promenades qui l'entourent, a une physionomie plus française. Mais à *Tolosa* et surtout à *Bilbao* (30,000 hab.), la principale ville de la Biscaye, on retrouve les maisons de style espagnol qu'on ne quittera plus désormais. Bilbao est bâtie dans une magnifique vallée entourée par des montagnes d'une pente assez raide.

Pampelune (22,000 hab.), dans la Navarre, s'élève sur une éminence, d'où l'on aperçoit une immense étendue de pays. Sa cathédrale, plusieurs fois détruite, offre un beau spécimen de l'architecture ogivale en Espagne, et possède quelques curiosités artistiques, entre autres une admirable grille de la Renaissance. *Oviedo*, dans les Asturies, est une très ancienne ville, où l'on remarque surtout une magnifique tour attenante à l'église principale. « La tour d'Oviedo, dit don Pascual Madoz, n'est pas riche dans ses détails et dans ses ornements comme celle de la cathédrale de Burgos ; mais ces ornements sont si bien distribués, les quatre tourelles qui flanquent l'étage des cloches sont si sveltes et si élégantes que cette tour peut, sans conteste, être regardée comme l'une des plus belles en ce genre qui soient en Espagne. »

Santander et la *Corogne* sont des villes de commerce, qui ne peuvent intéresser que médiocrement le touriste, mais *Santiago de Compostelle*, ville célèbre comme lieu de pèlerinage, possède une église intéressante, dont les constructions remontent au onzième siècle. Les statues et les ornements ont été semés à profusion sur la façade de cette cathédrale. L'intérieur de l'église ne le cède pas en richesse à l'extérieur. Les marbres, le bronze, l'argent et l'or ont été mis à contribution pour sa décoration. L'autel sur lequel se trouve la statue de Saint-Jacques est superbe.

L'Espagne centrale. — Le centre de l'Espagne est formé par un plateau élevé qui comprend les deux Castilles, la province de Léon et l'Estramadure. Le centre de l'Espagne est formé par le plateau des Castilles. C'est une contrée sèche, aride et d'une extrême nudité. « Les paysans, dit E. Reclus, ont un préjugé contre les arbres : ils disent que le feuillage leur rend le mauvais service de protéger les petits oiseaux contre les rapaces et livre ainsi les moissons en proie aux volatiles granivores ; non contents d'exterminer les oisillons, à l'exception des hirondelles, s'acharnent-ils à la destruction des bois ; en maints endroits, il ne reste plus d'arbres que dans les solitudes éloignées de toute demeure de l'homme, on marcherait pendant des journées entières sans en apercevoir un seul. La campagne est réduite à un tel état de nudité, que, suivant le proverbe, « l'alouette traversant les Castilles doit emporter son grain. »

Le pays est bien en rapport avec la population qui l'habite. On voit

défiler dans des tourbillons de poussière, sur des chemins sans verdure, de longues troupes de mules, conduites par des hommes au main-

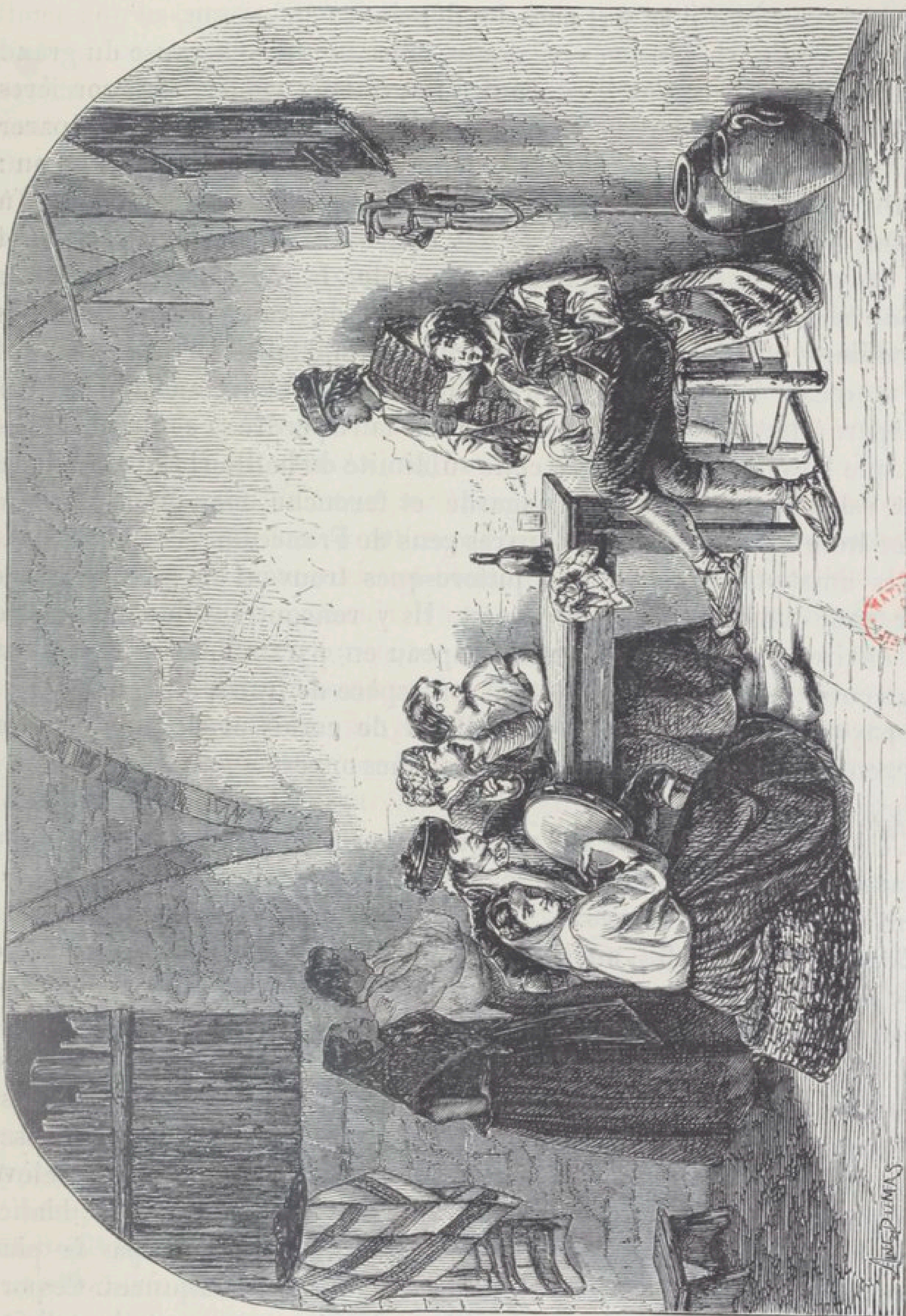


Fig. 630. — Les Seguidillas. (Tableau d'Antoine Dumas.)

tien grave et assuré, à la physionomie un peu dure et hautaine. Les Castillans sont braves, honnêtes, fiers et sûrs lorsqu'ils ont engagé leur

parole. Mais ils respirent l'ennui, la tristesse et la pauvreté. On leur reproche aussi d'être repliés sur eux-mêmes et peu communicatifs.

Les représentantes du sexe féminin dans la Vieille-Castille ont assez désagréablement impressionné Théophile Gautier. Voici les termes peu enthousiastes dont il se sert pour les dépeindre :

« La Castille vieille est, sans doute, ainsi nommée à cause du grand nombre de vieilles qu'on y rencontre : et quelles vieilles ! Les sorcières de Macbeth traversant la bruyère de Dunsinane pour aller préparer leur infernale cuisine, sont de charmantes jeunes filles en comparaison : les abominables mégères des caprices de Goya, que j'avais pris jusqu'à présent pour des cauchemars et des chimères monstrueuses, ne sont que des portraits d'une exactitude effrayante ; la plupart de ces vieilles ont de la barbe comme du fromage moisi, et des moutaches comme des grenadiers ; et puis, c'est leur accoutrement qu'il faut voir ! on prendrait un morceau d'étoffe, et l'on travaillerait pendant dix ans à le salir, à le râper. à le trouer, à le rapiécer, à lui faire perdre sa couleur primitive, que l'on n'arriverait pas à cette sublimité du haillon ! Ces agréments sont rehaussés par une mine hagarde et farouche, bien différente de la tenue humble et piteuse des pauvres gens de France. »

Les amateurs de costumes pittoresques trouvent de quoi satisfaire leur goût dans la province de Léon. Ils y rencontrent le montagnard des environs d'Astorga avec son chapeau en pyramide, ses guêtres, sa large culotte, sa courte jaquette et son espèce de fraise autour du cou ; les paysannes, avec leurs vastes colliers de corail ornés de médailles d'argent, leurs corsages bruns aux manches ouvertes par derrière, leurs chemisettes.

L'élève des troupeaux est presque la seule source de richesse du royaume de Léon et de l'Estrémadure. Ce dernier pays est exclusivement un pays de pâturages.

Burgos (15,000 hab.), ancienne capitale de la Vieille-Castille, est une ville déchue, qui n'a conservé de ses splendeurs passées, que son admirable cathédrale du treizième siècle,

« Malheureusement, dit Th. Gautier, comme toutes les cathédrales gothiques, elle est enchâssée dans une foule de constructions ignobles, qui ne permettent pas d'en apprécier l'ensemble et d'en saisir la masse. Le principal portail donne sur une place au milieu de laquelle s'élève une jolie fontaine surmontée d'un délicieux christ en marbre blanc, point de mire de tous les polissons de la ville, qui n'ont pas de plus doux passe-temps que de jeter des pierres contre les sculptures. Ce portail, qui est magnifique, brodé, fouillé et fleuri comme une dentelle, a été malheureusement gratté et raboté jusqu'à la première frise par je ne sais quels prélats italiens, grands amateurs d'architecture simple, de murailles sobres et d'ornements de bon goût, qui voulaient arranger

la cathédrale à la romaine, ayant grand'pitié de ces pauvres architectes barbares qui pratiquaient peu l'ordre corinthien, et n'avaient pas l'air de se douter des agréments de l'attique et du fronton triangulaire.

. . . .

Deux flèches aiguës tailladées en scie, découpées à jour comme à l'emporte-pièce, festonnées et brodées, ciselées jusque dans les moindres détails, comme un chaton de bague, s'élancent vers Dieu avec toute l'ardeur de la foi et tout l'emportement d'une conviction inébranlable. Ce ne sont pas nos campaniles incrédules qui oseraient se risquer dans le ciel, n'ayant, pour se soutenir, que des dentelles de pierre et des nervures minces comme des fils d'araignée. Une autre tour, sculptée aussi avec une richesse inouïe, mais moins haute, marque la place où se joignent les bras de la croix, et complète la magnificence de la silhouette. Une foule innombrable de statues de saints, d'archanges, de rois, de moines, animent toute cette architecture, et cette population de pierres est si nombreuse, si pressée, si fourmillante, qu'elle dépasse à coup sûr le chiffre de la population en chair et en os qui occupe la ville. »

Ségovie est une ville bâtie par Hercule, ce qui lui assure une assez haute antiquité. Elle s'élève sur un rocher presque à pic. Le monument le plus intéressant de Ségovie est l'aqueduc élevé par les Romains et qui accomplit encore son service. Cet aqueduc haut, dans les parties les plus basses de la vallée qu'il traverse, de vingt-huit mètres et demi, est bâti avec de larges pierres rousses posées les unes sur les autres sans aucune espèce de mortier. L'Alcazar de Ségovie se compose d'une tour carrée qui plane au-dessus d'un monde de tourelles et dont la plate-forme est elle-même flanquée de tourelles. Intérieurement, il y a de beaux appartements decorés de peintures et de mosaïques.

« *Avila*, dit E. Reclus, est encore aujourd'hui, sans changement aucun, la place forte du quinzième siècle. Les murailles de la vieille cité sont étonnamment conservées; sur quelques points, cette enceinte énorme avec ses rondes tours de granit et ses neuf portes, semble avoir été tout récemment bâtie. La cathédrale aussi est une véritable forteresse, mais c'est en outre une merveille d'architecture, toute pleine d'objets du travail le plus délicat. Ces œuvres d'art contrastent singulièrement avec des sculptures d'animaux taillés dans le granit par des artistes grossiers, appartenant probablement aux anciennes races aborigènes. »

Léon, dont la cathédrale est une des plus belles de l'Espagne, a gardé ses vieillles murailles garnies de tours massives.

Valladolid (60,000 hab.), qui fut autrefois capitale de l'Espagne entière, est une ville déchue, mais riche en monuments. Le couvent des dominicains de San-Pablo possède une façade couverte dans toute sa hauteur de belles sculptures du commencement de la Renaissance. Antonio Pons, dans son voyage en Espagne, dit qu'il « faut voir son

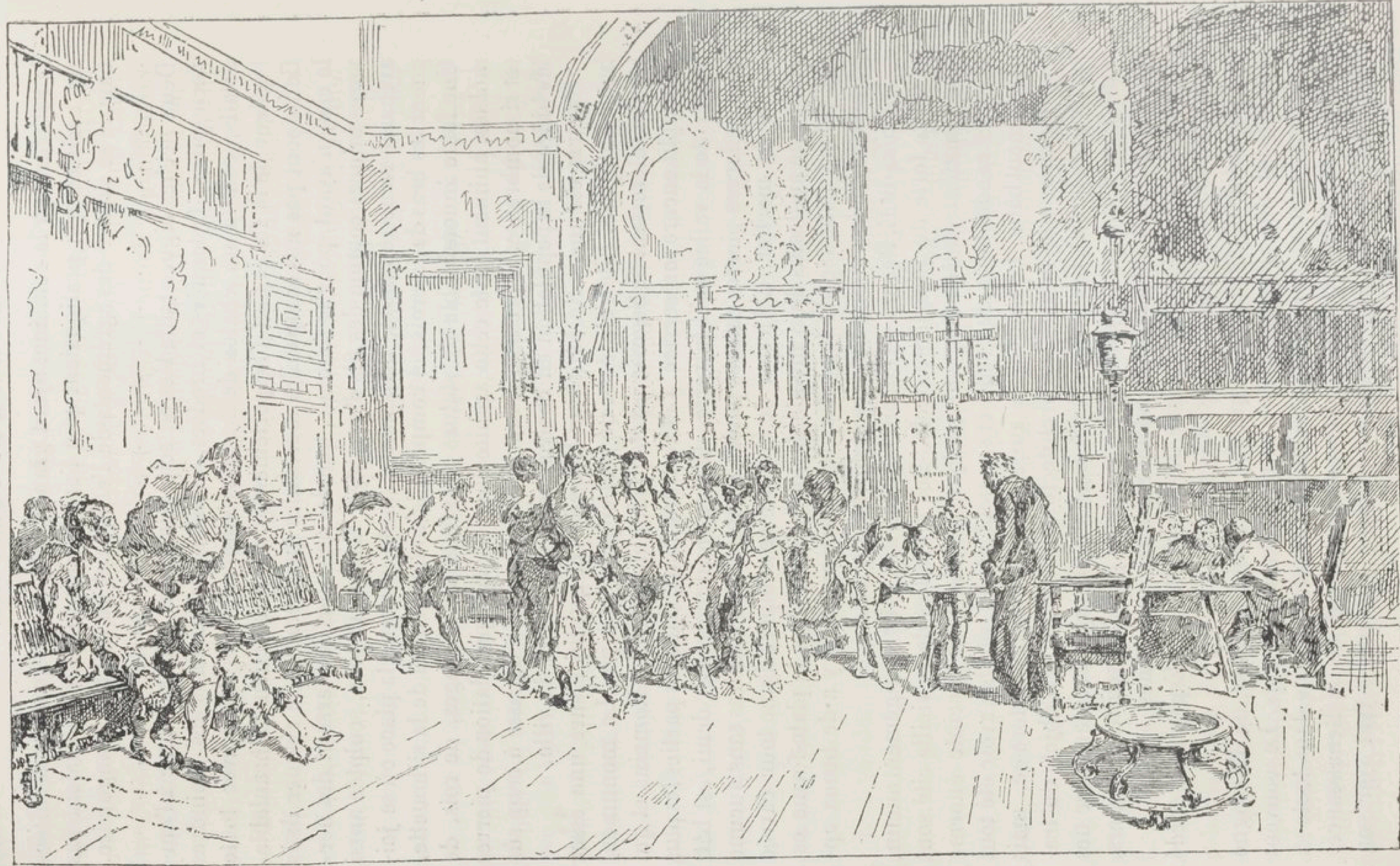
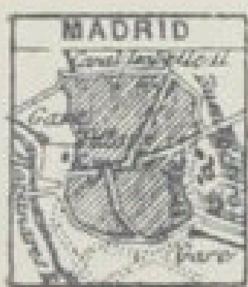


Fig. 631. — Un mariage espagnol. (Tableau de Fortuny.)

portail pour croire qu'il y ait eu des hommes assez patients pour terminer une telle entreprise. » Ce portail est en effet décoré avec une profusion qui donne le vertige. En face San-Pablo est un palais qui date de Charles-Quint et dont la cour à arcades a beaucoup d'élégance. Des médaillons sculptés ornent ce palais.

Salamanque était appelée sous la Renaissance « la ville des vertus, des sciences et des arts. » Malheureusement, la fameuse université qui avait été sa gloire devait, par l'esprit de routine dans lequel elle finit par tomber, la rendre aussi ridicule qu'elle l'avait faite fameuse et respectée. Salamanque est bâtie sur la rive droite d'une rivière que traverse un pont de 27 arches construit par les Romains.



Madrid (400,000 hab.), capitale de l'Espagne, est bâtie dans une campagne aride et désolée, sans arbres, sans arbustes, sans herbe ; voici en quels termes colorés Th. Gautier décrit l'aspect de Madrid :

« Les maisons de Madrid sont bâties en lattes et briques et en pisé, sauf les jambages, les chaînes et les étriers, qui sont quelquefois de granit gris ou bleu, le tout soigneusement recrépi et peint de couleurs assez fantasques, vert céladon, cendre bleue, ventre de biche, queue de serin, rose pompadour, et autres teintes plus ou moins anacréontiques; les fenêtres sont encadrées d'ornements et d'architectures simulés avec force volutes, enroulements, petits amours et pots à fleurs, et garnies de stores à la vénitienne rayés de larges bandes bleues et blanches, ou de tapis de sparterie qu'on arrose pour charger d'humidité et de fraîcheur le vent qui les traverse. Les maisons tout à fait modernes se contentent d'être crépies à la chaux ou badigeonnées avec la peinture au lait, comme celles de Paris. Les saillies des balcons et des *miradores* rompent un peu la monotonie des lignes droites qui projettent des ombres tranchées, et qui diversifient l'aspect naturellement plat de constructions dont tous les reliefs sont peints et traités en décorations de théâtre : éclairez tout cela avec un soleil étincelant, plantez de distance en distance, dans ces rues inondées de lumière, quelques señoras long-voilées qui tiennent contre leur joue leur éventail déployé en manière de parasol ; quelques mendiants hâlés, ridés, drapés de lambeaux de toile et de haillons à l'état d'amadou, quelques Valenciens demi-nus à tournure de Bédouin ; faites surgir entre les toits les petites coupoles bossues, les clochetons renflés et terminés par des pommes de plomb d'une église ou d'un couvent, vous obtiendrez une perspective assez étrange, et qui vous prouvera qu'enfin vous n'êtes plus rue Laffitte, et que vous avez décidément quitté l'asphalte, quand même vos pieds déchirés par les cailloux pointus du pavé de Madrid ne vous en auraient pas encore convaincu. »

Madrid ne possède aucun monument intéressant par ses souvenirs ou par son architecture, mais son musée de tableaux est sans rival en Europe.

L'Escurial est situé à quelques lieues de Madrid, au pied d'une chaîne de montagnes (fig. 632). La campagne qu'il faut traverser en quittant la capitale de l'Espagne pour se rendre à ce palais est morne et désolée. Ni jardins, ni maisons; pas même de végétation; partout des pierres qui vont grandissant à mesure que l'on avance vers l'Escurial. On finit par se croire au milieu de gigantesques décombres. De loin, le palais fait assez bon effet, l'imagination aidant; mais approche-t-on, tout s'évanouit. On n'a plus en face de soi qu'un édifice dont le seul mérite est



Fig. 632. — Escurial.

d'être colossal. Le palais de plaisance vraiment digne de ce nom, c'est Aranjuez.

« Aranjuez, dit Th. Gautier, est un château de briques à coins de pierre, d'un effet blanc et rouge, avec de grands toits d'ardoises, des pavillons et des girouettes, qui rappellent le genre de constructions en usage sous Henri IV et Louis XIII, le palais de Fontainebleau ou les maisons de la place Royale de Paris. Le Tage, que l'on traverse sur un pont suspendu, y entretient une fraîcheur de végétation qui fait l'admiration des Espagnols, et permet aux arbres du Nord de s'y développer vigoureusement. On voit à Aranjuez des ormes, des frênes, des bouleaux des trembles, curieux là-bas comme le seraient ici des figuiers de l'Inde, des aloès et des palmiers. »

Tolède (20,000 hab.), a été dix fois plus peuplée qu'elle ne l'est aujourd'hui. L'aspect de Tolède est des plus pittoresques.

Les rues sont montueuses, escarpées, étroites, sinueuses. D'une fenêtre placée d'un côté de la rue on peut serrer la main au propriétaire d'une fenêtre située de l'autre côté. Dans cette ville pleine de souvenirs, on circule partout au milieu de merveilles de toutes sortes, vestiges laissés par les Goths, les Juifs et les Maures. Ce sont des portes massives, des marteaux de fer, des ogives, des voûtes, des sculptures, etc.

La cathédrale de Tolède est d'une apparence un peu massive. L'intérieur paraît avoir été conçu de façon à faire antithèse avec l'extérieur. Tout est travaillé, fouillé, sculpté et a la légèreté de la dentelle. La nef principale s'élève dans les airs à perte de vue. Des vitraux aux couleurs étincelantes projettent des lueurs parcourant toute la gamme de l'arc-en-ciel sur les rosaces de pierres ouvragées.

Tolède possède une belle œuvre arabe : la Puerta del Sol, et un Alcazar construit par Charles-Quint.

Badajoz (25,000 hab.), s'étend sur le penchant d'une colline au sommet de laquelle sont les ruines d'un ancien château. La ville est entourée de fortifications.

Mérida est une ville qui n'est intéressante que par son passé. Les Romains y ont élevé des monuments dont les restes font l'admiration des voyageurs. On y voit les vestiges d'un temple de Diane, d'un temple de Mars, d'un amphithéâtre, d'une naumachie, d'un cirque, de deux aqueducs, dont le dernier est admirablement conservé ; on y voit aussi un arc-de triomphe de Trajan, construit en pierres énormes. Aujourd'hui Mérida a 6,000 habitants.

Alcantara domine le Tage. Elle est surtout célèbre par son fameux pont bâti par Trajan. Il est construit en entier avec des blocs de granit posés l'un sur l'autre sans ciment. Ses arches sont de tailles différentes. Au milieu du pont est une tour.

Saragosse (60,000 hab.) remonte à Auguste qui y éleva des bains, un cirque, des temples, et l'érigea en colonie militaire. Cette ville a sa tour penchée comme Bologne ou Pise. Cette tour, *la Torre nueva*, est du seizième siècle ; elle est entièrement bâtie en briques.

L'architecte qui l'a construite semble y avoir jeté à profusion tous les trésors de son imagination. Le style gothique s'y mêle sans cesse au style arabe. Chaque étage varie de forme et d'ornementation.



Barcelone (200,000 h.), la seconde ville de l'Espagne par sa population, et la première par son commerce et son industrie, a un beau port sur la Méditerranée.

« L'aspect de Barcelone, dit Théophile Gautier, ressemble à Marseille, et le type espagnol n'y est presque plus sensible ; les édifices sont grands, réguliers, et, sans les immenses pantalons de velours bleu et les grands bonnets rouges des Catalans, l'on

pourrait se croire dans une ville de France. Malgré sa Rambla plantée d'arbres, ses belles rues alignées, Barcelone a un air un peu guindé

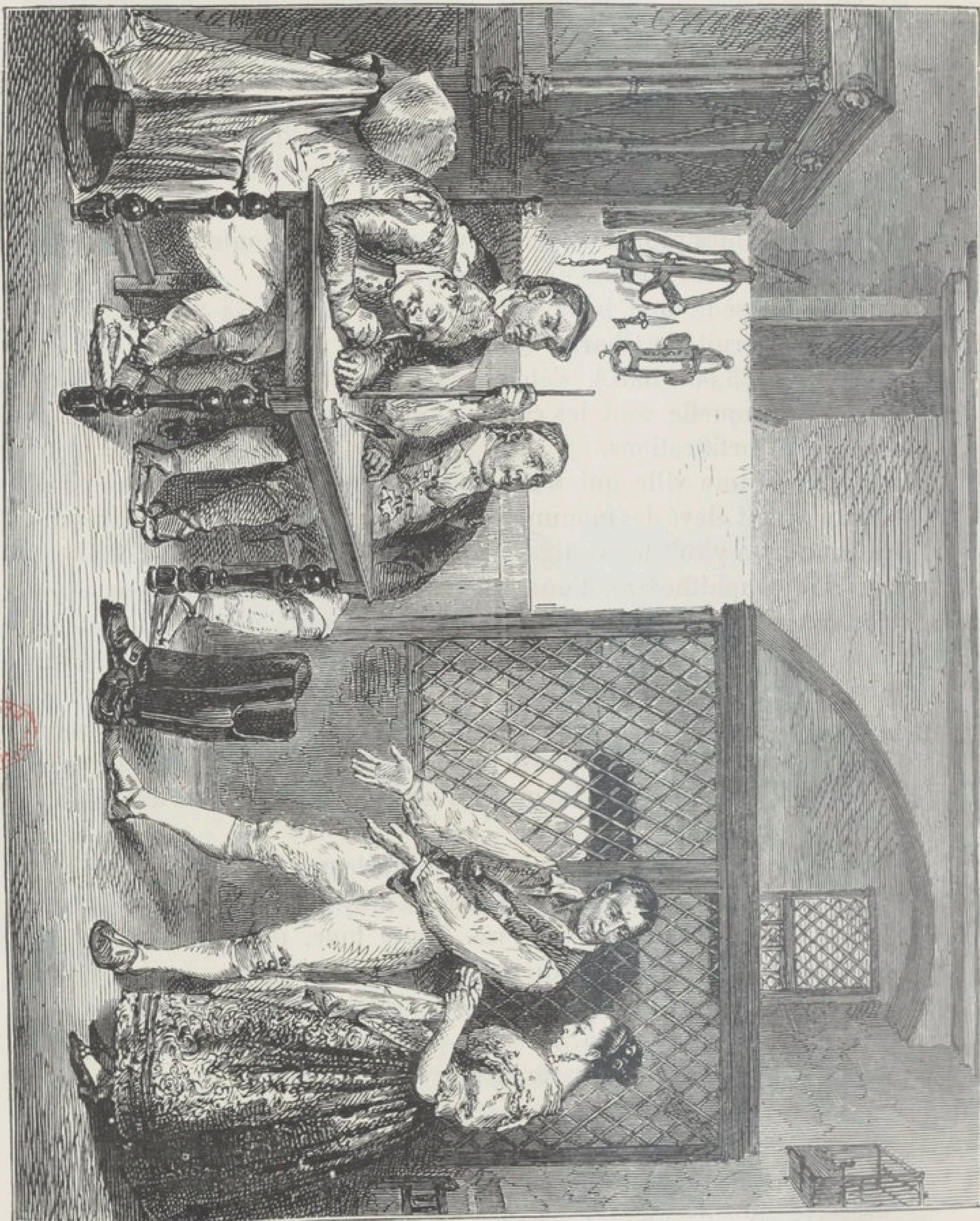


Fig. 633. — Conciliation. (Tableau de Ferrandis.)

et un peu roide, comme toutes les villes lacées trop dru dans un justaucorps de fortifications.

« La cathédrale est fort belle, surtout à l'intérieur, qui est sombre,

mystérieux, presque effrayant. Les orgues sont de facture gothique et se ferment avec de grands panneaux couverts de peintures : une tête de Sarasin grimace affreusement sous le pendentif qui les supporte. De charmants lustres du quinzième siècle, brochés à jour comme des reliquaires, tombent des nervures de la voûte. En sortant de l'église, on entre dans un beau cloître de la même époque, plein de rêverie et de silence, dont les arcades demi-ruinées prennent les tons grisâtres des vieilles architectures du Nord. La rue de *la Plateria* (de l'orfèvrerie) éblouit les yeux par ses devantures et ses vitrines éclatantes de bijoux, et surtout d'énormes boucles d'oreilles grosses comme des grappes, d'une richesse lourde et massive, un peu barbare, mais d'un effet assez majestueux, qui sont achetées principalement par les paysannes aisées. »

L'Espagne occidentale. — Cette contrée, dans laquelle nous comprenons l'Aragon, la Catalogne, ainsi que les provinces de Valence et de Murcie, s'étend à l'est de l'Espagne, le long de la mer Méditerranée.

« Considérés en masse, dit E. Reclus, les habitants de la vallée de l'Ebre sont d'un orgueil un peu agressif, d'une hauteur froide et dédaigneuse, d'une grande paresse d'esprit : ils sont routiniers et superstitieux ; mais ils ont une singulière force de volonté, et par leur vaillance font honneur à leurs ancêtres les Celtibères. Ces beaux hommes à la forte carrure, que l'on voit cheminer derrière leurs ânes, la tête entourée d'un mouchoir de soie et la taille serrée par une ceinture violette, sont toujours prêts à se battre. Encore à la fin du siècle dernier, il était de coutume entre villages ou confréries d'en venir aux mains pour le seul plaisir de lutter et de montrer sa bravoure : ce combat qui ne se terminait point sans mort d'hommes, était ce qu'on appelait la *rondalla*, mot qui s'applique aujourd'hui aux concerts de chanteurs en plein vent. Dans les petites choses, les Aragonais apportent le même entêtement que dans les grandes. Ainsi que le dit le proverbe : « Ils enfoncent des clous avec leur tête ! » Hommes et femmes doivent à cette énergie de résolution une fermeté de traits qui, pour un grand nombre, s'allie à une véritable beauté. »

Les habitants de la Catalogne n'ont plus de costumes locaux. Seuls les gens du peuple ont conservé le *gorro*, bonnet de laine rouge dont la pointe retombe sur un côté de la tête, la large ceinture aux couleurs voyantes, retenant la culotte sur les hanches, les guêtres de laine et la sandale.

Murcie (55,000 hab.) est peu intéressante au point de vue artistique. Lorsque l'on est sur une hauteur qui domine la cité, ce n'est pas sur celle-ci que les regards se portent instinctivement, mais sur les délicieuses campagnes qui l'enserrent et où poussent de tous côtés les mûriers, les citronniers et les orangers.

Carthagènes, l'ancienne Carthage-la-Neuve, ne donne guère l'idée de ce qu'elle pouvait être jadis. M. Madoz dit qu'elle « présente le tableau le plus vrai de la décadence et de l'abaissement » de l'Espagne.



Fig. 634. — El Caballero. (Tableau de Giraud.)

Entre Murcie et Alicante, tout près de cette dernière ville, se trouve la fameuse forêt de palmiers d'Elche. Cette forêt, unique en Europe, possède encore plus de 30,000 palmiers.

Valence (110,000 hab.) est une grande ville bâtie dans une plaine. Son climat est des plus doux. Dans les jardins qui l'entourent et où une irrigation savamment ménagée procure une fraîcheur constante, les orangers et les palmiers viennent en pleine terre à côté des productions du Nord.

« Les rues de Valence, dit Théophile Gautier, sont étroites, bordées de maisons élevées, d'un aspect assez maussade, et sur quelques-unes l'on déchiffre encore quelques blasons frustes, mutilés; l'on devine des fragments de sculptures émoussées, chimères sans ongles, femmes sans nez, chevaliers sans bras. Une croisée de la Renaissance, perdue, empâtée dans un affreux mur de maçonnerie récente, fait lever, de loin en loin, les yeux de l'artiste et lui arrache un soupir de regret; mais ces rares vestiges, il faut les chercher dans les angles obscurs, au fond des arrière-cours, et Valence n'en a pas moins la physionomie toute moderne. La cathédrale, d'une architecture hybride, malgré une abside à galerie avec pleins cintres romans, n'a rien qui puisse attirer l'attention du voyageur après les merveilles de Burgos, de Tolède et de Séville. Quelques retables finement sculptés, un tableau de Sébastien del Piombo, un autre de l'Espagnolet dans sa manière tendre, lorsqu'il tâchait d'imiter le Corrège, voilà tout ce qu'il y a de remarquable. Les autres églises, bien que nombreuses et riches, sont bâties et décorées dans ce goût étrange d'ornementation rocaille dont nous avons donné déjà plusieurs fois la description. On ne peut, en voyant toutes ces extravagances, que regretter tant de talent et d'esprit gaspillés en pure perte. *La Lonja de Seda* (bourse de la soie), sur la place du marché, est un délicieux monument gothique; la grande salle, dont la voûte retombe sur des rangées de colonnes aux nervures tordues en spirales d'une légèreté extrême, est d'une élégance et d'une gaieté d'aspect rares dans l'architecture gothique, plus propre en général à exprimer la mélancolie que le bonheur. »

En regard de la côte occidentale de l'Espagne, surgissent les îles Baléares, dont les principales sont Majorque et Minorque. *Palma* (40,000 hab.), est la ville principale de ces îles qui sont plus peuplées que leur étendue ne le ferait supposer.

L'Espagne méridionale. — L'Andalousie, qui forme la partie la plus méridionale de l'Espagne, est une contrée qui, par la nature de son sol, semble appartenir à l'Afrique, plus encore qu'à l'Europe. C'est la province qui possède le plus de souvenirs de la domination arabe, et c'est également celle qui a conservé dans les usages et dans les costumes le plus de couleur locale. Les femmes y sont célèbres par leur beauté et les artistes ont souvent représenté les mœurs andalouses sous un aspect galant (fig. 634).

Les Maures, qui pendant sept siècles furent maîtres de l'Andalousie, ont laissé des traces profondes dans cette contrée. Ils ne cessèrent jamais, durant tout ce temps, de se mélanger avec les anciens habitants du pays. L'élément arabe est encore, à l'heure qu'il est, très prononcé dans le type andalou. Les Andalous, que l'on a souvent comparés aux Gascons, sont pleins de brio, d'entrain et de grâce. Chez eux, la forme l'emporte sur le fond : ils sont plus brillants que sérieux, plus fanfarons encore que braves, plus bruyants qu'actifs. L'ostentation est leur principal défaut. Pour eux être n'est rien, paraître est tout. De la lumière et du bruit, voilà tout ce qu'il leur faut. Le bruit leur fait oublier la misère et les malheurs de toutes sortes. Ils ont besoin d'être gais quand même et de s'étourdir. Ce que Beaumarchais a dit des Français, dans une pièce de forme espagnole, est encore cent fois plus vrai des Andalous. C'est bien chez eux que « tout finit par des chansons » et, l'on pourrait ajouter, par des danses.

Cordoue (45,000 hab.), est une ville africaine crêpie à la chaux. Ses ruelles étroites, pavées de cailloux qui les font ressembler au lit d'un torrent desséché, sont bordées de longs murs d'un blanc cru, troués çà et là de fenêtres grillées. De temps en temps quelques palmiers viennent trancher par leur note verte sur cet ensemble monotone et aveuglant. Mais Cordoue a sa mosquée. Lorsque les Arabes s'établirent en Espagne, ils choisirent Cordoue pour leur capitale, et Abd-er-Rahman commença, en 770, cette riche mosquée, qui, dans son intention, devait être le plus bel édifice du monde, et qui fut terminée par son fils Hixem en 795. On choisit l'emplacement d'un ancien temple de Janus, converti par les chrétiens en une église dédiée à saint Georges, et on rasa l'ancien édifice pour construire le nouveau. Ce monument, un des plus étonnants qui soient sortis de la main des hommes, a des murailles soutenues par des contre-forts formant des tours carrées et couronnées de créneaux triangulaires et dentelés. Dix-neuf portes couvertes de lames de bronze sont placées dans les espaces que séparent les piliers. Les arcs qui les encadrent sont cintrés à la manière arabe et ornés de mosaïques formées de petites faïences blanches et rouges alternant avec des bandes de stuc. Ces arcs sont à l'intérieur garnis de bandes de marbre qui vont de la circonférence au centre et sont couvertes de dessins variés en forme de dentelles.

L'immense étendue de la mosquée est remplie à l'intérieur par dix-neuf grandes nefs qui vont du nord au sud, et trente-six beaucoup plus étroites qui les croisent. C'est une véritable forêt de colonnes, qui toutes sont des marbres les plus rares, de porphyre, de jaspe, de brèche verte et violette. Parmi ces huit cent cinquante-quatre colonnes, beaucoup sont prises à divers monuments antiques. Elles sont pourvues de chapiteaux corinthiens : cent quinze viennent de Nîmes et de Narbonne en

France, une centaine a été offerte par l'empereur de Constantinople, et d'autres proviennent de différents temples de l'Espagne et de l'Afrique.

Des arcs que leur forme aussi bien que leurs dessins et leurs inscriptions rattachent à l'art arabe reposent sur des chapiteaux corinthiens. La colonne qui porte ces arcs se prolonge ensuite en pilastre pour recevoir un arc nouveau qui soutient la voûte du temple. Ces fûts isolés, qui semblent entremêlés comme les arbres d'un bois, ces arcades à jours s'entrecoupant en tous sens, ces innombrables colonnes de couleurs différentes, font un effet prodigieux, et devaient produire une impression vraiment féerique, quand les musulmans allumaient les sept mille lampes qui répandaient leurs lumières sous un plafond ouvragé et formé de poutres de bois odorant.

Malgré les démolitions faites par les chrétiens pour établir le chœur de l'église qu'ils substituèrent à la mosquée, celle-ci a encore un aspect qui dépasse tout ce que peut rêver l'imagination humaine.

La mosaïque du mihrab ou « saint des saints » de la mosquée, est une des plus belles du monde. C'est un travail byzantin.

Séville (90,000 hab.), est la cité la plus populeuse de l'Andalousie. Elle est renommée par toute l'Espagne, pour les danses, les chants et la gaîté de ses habitants.

« Le badigeon, au grand désappointement des voyageurs et des antiquaires, dit Th. Gautier, règne en souverain à Séville ; les maisons mettent trois, quatre fois par an des chemises de chaux, ce qui leur donne un air de soin et de propreté, mais dérobe aux investigations les restes des sculptures arabes et gothiques qui les ornaient anciennement. Rien n'est moins varié que ces réseaux de rues, où l'œil n'aperçoit que deux teintes, l'indigo du ciel et le blanc de craie des murailles, sur lesquelles se découpent les ombres azurées des bâtiments voisins, car dans les pays chauds les ombres sont bleues au lieu d'être grises, de façon que les objets semblent éclairés d'un côté par le clair de lune et de l'autre par le soleil ; cependant l'absence de toute teinte sombre produit un ensemble plein de vie et de gaieté. Des portes fermées par des grilles laissent apercevoir à l'intérieur des *patios* ornés de colonnes, de pavés en mosaïques, de fontaines, de pots de fleurs, d'arbustes et de tableaux. Quant à l'architecture extérieure, elle n'a rien de remarquable ; la hauteur des constructions dépasse rarement deux ou trois étages, et à peine compterait-on une douzaine de façades intéressantes pour l'art. Le pavé est en petits cailloux comme celui de toutes les villes d'Espagne, mais il est rayé, en manière de trottoir, de bandes de pierres plates assez larges sur lesquelles la foule marche à la file ; le pas est toujours cédé aux femmes, en cas de rencontre, avec cette exquise politesse naturelle aux Espagnols même de la plus basse classe. Les femmes de Séville justifient leur réputation de beauté ; elles se ressemblent presque toutes, ainsi que

cela arrive dans les races pures et d'un type marqué : leur yeux fendus jusqu'aux tempes, frangés de longs cils bruns, ont un effet de blanc et de noir inconnu en France. »

Séville est entourée de murailles flanquées de grosses tours et crénelées avec des créneaux à dents de scie de l'effet le plus pittoresque. L'Alcazar de Séville est presque aussi beau que l'Alhambra de Grenade. Il possède des jardins de toute beauté embaumés par la senteur des orangers. Le palais appelé Casa de Pilatos est un délicieux mélange de style renaissance et de style arabe.

Séville a la Giralda,

a écrit Victor Hugo. Il est en effet difficile de trouver un plus charmant monument que ce campanile au sommet duquel tourne la statue de bronze à laquelle il doit son nom. Tous les genres d'architectures sont réunis dans la cathédrale de Séville.

Santiponce, situé à peu de distance de Séville, de l'autre côté du Guadalquivir n'est célèbre que par les ruines de l'amphithéâtre d'Italica, patrie de Silius Italicus, de Trajan, d'Hadrien et de Théodose.


Fig. 635. Monnaie de Gadès.

Cadix (65,000 hab.), l'ancienne Gadès, ville bâtie par les Phéniciens, n'a conservé, malgré son énorme antiquité, aucun souvenir intéressant du passé, et malgré sa richesse actuelle, elle n'a aucun monument qui mérite d'être signalé (fig. 635).

« Les maisons de Cadix, dit Th. Gautier, sont beaucoup plus hautes que celles des autres villes d'Espagne, ce qui s'explique par la conformation du terrain, étroit îlot rattaché au continent par un mince filet de terre, et le désir d'avoir une perspective sur la mer. Chaque maison se hausse curieusement sur la pointe du pied pour regarder par-dessus l'épaule de sa voisine, et passer la tête au-dessus de l'épaisse ceinture des remparts. Comme cela ne suffit pas toujours, presque toutes les terrasses portent à leur angle une tourelle, un belvéder, quelquefois coiffé d'une petite coupole : ces miradores aériens enrichissent d'innombrables dentelures la silhouette de la ville, et produisent l'effet le plus pittoresque. Tout cela est crépi à la chaux, et la blancheur des façades est encore avivée par de longues lignes de vermillon qui séparent les maisons et en marquent les étages : les balcons, très saillants, sont enveloppés d'une grande cage en verre, garnis de rideaux rouges et remplis de fleurs. Quelques-unes des rues transversales se terminent sur le vide et paraissent aboutir au ciel. Ces échappées d'azur sont d'un inattendu charmant. »

Gibraltar (20,000 hab.), possession anglaise, qui commande l'entrée



Fig. 636. — La danse du Vito, à Grenade. (Tableau de Worms.)

de la Méditerranée, est située sur un rocher inaccessible, c'est une ville

commerçante, mais qui n'offre aucun intérêt sous le rapport des arts.

Grenade (65,000 hab.), qu'on a surnommée la *reine des cités*, est une ville déchue, mais singulièrement intéressante par ses monuments.

« Grenade, écrit Chateaubriand, est bâtie au pied de la Sierra-Nevada, sur deux hautes collines que sépare une profonde vallée. Les maisons sur la pente des côteaux, dans l'enfoncement de la vallée, donnent à la ville l'air et la forme d'une grenade entr'ouverte, d'où lui est venu son nom. Deux rivières, le Xénil et le Douro, dont l'une roule des paillettes d'or, et l'autre, des sables d'argent, lavent le pied des collines, se réunissent et serpentent ensuite au milieu d'une plaine charmante, appelée la Véga. Cette plaine, que domine Grenade, est couverte de vignes, de grenadiers, de figuiers, de mûriers, d'orangers; elle est entourée par des montagnes d'une forme et d'une couleur admirable. Un ciel enchanté, un air pur et délicieux, portent dans l'âme une langueur secrète dont le voyageur qui ne fait que passer a même de la peine à se défendre (fig. 636 et 637). »

Du haut de la tour de la Véla on voit Grenade hérissée de tours, allongeant ses quartiers dans les vallées de ses deux fleuves, au sein de ses collines semées de maisons blanches et l'Alhambra qui fait écrire à Henri Régnault cette lettre enthousiaste.

A M. Butin,

« ... Ah ! mon ami, si tu avais vu l'*Alhambra !* Depuis que je l'ai vue, cette féerie, ce rêve, ce..., je ne peux plus que soupirer. Rien n'est beau, rien n'est délirant, rien n'est enivrant comme cela. Nous avions traversé de bien beaux pays pour venir ici. Mais toutes nos émotions précédentes, tous nos anciens enthousiasmes ont été effacés par cet Alhambra ! Au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. Ah ! Mahomet, toi seul es grand, toi seul es dieu, qui a inspiré une œuvre comme celle-là. Nous sommes à côté des artistes qui ont fait cela des barbares, des sauvages, des monstres... En pensant à toi et aux amis, nous nous sommes regardés, Clairin et moi, en disant : Que la terre ne tourne plus, que les étoiles tombent, que les villes s'écroulent, que les montagnes deviennent vallées, que nous importe, pourvu que l'Alhambra soit épargnée et que nos amis puissent la voir ! »

A l'extérieur l'Alhambra n'offre aux regards que d'immenses tours en briques brûlées par le soleil ; comme dans tous les monuments arabes, les merveilles sont réservées pour l'intérieur. Ici tout devient aussi riant et riche que l'entrée était sinistre et austère. On arrive à la salle des Ambassadeurs, aux fenêtres profondes formant comme autant de chambres éclairées par les côtés, au plafond de cèdre d'une ornementation faite de combinaisons mathématiques, si familière aux Arabes. Les murailles disparaissent sous leurs décorations. Entrons dans *la cour des Lions*.

« La *Taza de los Leones*, dit Th. Gautier, jouit, dans les poésies arabes,

d'une réputation merveilleuse, il n'est pas d'éloges dont on ne comble ces superbes animaux ; je dois avouer qu'il est difficile de trouver quelque chose qui ressemble moins à des lions que ces produits de la fantaisie africaine : les pattes sont de simples piquets pareils à ces morceaux de bois à peine dégrossis qu'on enfonce dans le ventre des chiens de carton pour les faire tenir en équilibre ; les mufles, rayés de barres transversales, sans doute pour figurer les moustaches, ressemblent parfaitement à des museaux d'hippopotame ; les yeux sont d'un dessin par trop primitif qui rappelle les informes essais des enfants. Cependant ces douze mons-



Fig. 637. — Un jardin à Grenade. (Tableau de Rico.)

tres, en les acceptant, non pas comme lions, mais comme chimères, comme caprice d'ornement, font, avec la vasque qu'ils supportent, un effet pittoresque et plein d'élégance, qui aide à comprendre leur réputation. »

La *salle des Abencerrages*, la *salle des deux-sœurs* qui lui fait pendant, sont couvertes de broderies en stuc d'une délicatesse incroyable. La *salle du tribunal* renferme des peintures sur lesquelles on a beaucoup discuté. Il y a à l'Alhambra bien d'autres salles célèbres : la *salle des Bains* creusée presque dans le roc, le *cabinet de toilette de la reine*, etc. On comprend à la vue de toutes ces merveilles le dernier regard de Boabdil. Il quittait pour toujours l'Alhambra.

Il ne reste plus du Généralife que des arcades et des pans de murs

couverts d'arabesques. Le charme du Généralife réside surtout dans ses beaux jardins.

Malaga (100,000 hab.), est une ville aux rues étroites, selon la tradition arabe, aux maisons bien construites. Elle jouit d'un heureux climat. Ses campagnes sont riches et la bonté de son port est universellement reconnue.

Portugal. — Physiquement, le Portugal n'offre aucun caractère particulier qui le distingue des autres contrées de la péninsule ibérique. C'est une province qui a gardé son autonomie, tandis que les autres se sont réunies pour former une monarchie espagnole, mais ce n'est pas un peuple spécial, auquel on puisse attribuer un rôle particulier dans l'art ou dans la civilisation moderne. Son passé historique est des plus brillants, et son activité s'est abaissée en même temps que celle de l'Espagne.



Lisbonne (230,000 hab.), capitale du Portugal, s'élève en amphithéâtre, dans une situation magnifique, à l'embouchure du Tage.

Dans une lettre datée du 22 mars 1880, le peintre Carolus Duran, décrit ainsi l'impression qu'il a reçue en arrivant :

« ... Lisbonne, où je suis arrivé par mer, est un peu comme Naples, moins la gaieté. La cité est bâtie sur des versants de collines se reliant entre elles : aussi passe-t-on sa vie entre des montées terribles et des descentes à donner le vertige, et souvent un escalier gigantesque vous oblige à lever le pied deux cents fois et plus.

« J'habite à l'hôtel Bragance un petit appartement blanc comme une robe de mariée, et donnant sur le Tage dont j'aperçois les rives opposées à une distance tellement grande que les maisons des *pueblos* assis sur les bords me font l'effet de mouettes sur un rocher. Plus loin des collines allongées et perdues dans la brume lumineuse ; plus loin encore de grandes montagnes d'une forme élégante et rappelant les monts de la campagne de Rome ferment l'horizon. L'atmosphère chargée de vapeurs les voile, n'en laissant apparaître que les contours gigantesques. Le fleuve s'étend comme une immense nappe de métal dont les inégalités me renvoient la lumière comme un miroir aux alouettes. Mets par là-dessus, mon cher Claretie, un ciel d'une limpidité infinie et un soleil resplendissant, et tu auras la vue dont je jouis au réveil.

« Je ne te décrirai pas la ville qui est sans caractère, ressemblant un peu à Rome, sans les monuments. Peu de monde dans les rues, peu de monde sur les quais, enfin peu de monde partout ; il faudrait 200,000 habitants de plus pour donner un peu de vie à cette grande cité monotone, dont les naturels sont très doux, fort aimables et ont l'air de promener une incurable mélancolie. »

Le monument le plus intéressant de Lisbonne est un grand aqueduc élevé au dix-huitième siècle. Toutefois les environs de la ville offrent quelques édifices dont le style architectonique est plus caractéristique. Tel est par exemple le monastère de *Belem*, dont le portail a été reproduit pour notre exposition de 1878 et qui formait une façade dans l'avenue des nations. A *Cintra*, on visite le reste d'un ancien château des Maures, et à *Mafra*, un palais bâti pour les princes de la maison de Bragance, et qui sert maintenant d'école militaire.

Les monastères de *Batalha*, et celui d'*Alcoboca*, où sont les tombeaux des rois de Portugal, sont certainement les édifices les plus caractéristiques du pays sous le rapport de l'architecture. Celui de Batalha a été malheureusement détruit en grande partie par un incendie. La façade extérieure de l'église d'Alcoboca n'a rien de bien extraordinaire mais le vaisseau, de style ogival, est d'une conservation remarquable, et on y trouve des boiseries qui sont une merveille d'exécution. Les tombeaux des rois de Portugal sont placés dans le transept de l'église, autour de laquelle s'élèvent les bâtiments du cloître. Il faut d'abord dire un mot de la sacristie à cause de la porte extrêmement remarquable qui y donne accès. Cette porte se compose de deux pilastres en chambranle, revêtus du haut en bas d'ornements d'un relief très prononcé. Ils figurent deux ceps de vigne qui se joignent au-dessus de la porte et lui forment un fronton de pampres. Ce style est assurément plus somptueux que délicat et ne plaît guère aux raffinés, mais il caractérise très bien le goût qui dominait en Portugal au seizième siècle. Enfin dans la chapelle royale se dressent deux mausolées de marbre blanc et de forme semblables : l'un des sarcophages est porté par six lions, l'autre par six anges; c'est le tombeau de Don Pédro et d'Inès de Castro.

Evora, la capitale d'une province, possède un temple de Diane transformé en maison de commerce et un aqueduc romain construit par Sertorius. La ville est mal construite ; ses rues sont étroites et tortueuses ; ses châteaux-forts et ses murs sont en ruines. A *Thomar* se trouve le fameux couvent des chevaliers du Christ. M. Olivier Merson nous donne la description de ce monument : « Au-dessous de la croix, emblème de l'ordre, qui, alternant avec la croix d'Aviz, forme la crête des galeries, des sphères armillaires disposées en balustrade indiquent la direction que suivait la pensée des habitants du cloître ; les cordages courant dans des anneaux, liant au corps de l'édifice les contre-forts qui le consolident, ou bien se réunissant autour des pilastres en nœuds un peu négligés, figurent les amarres et les manœuvres des nombreux navires armés par les chevaliers ; dans l'épaisseur de l'œil-de-bœuf d'autres cordages enroulés retiennent les plis épais d'une voile; les motifs de l'ornementation du contre-fort de l'un des angles sont retenus par un large ceinturon bouclé; ceux du contre-fort opposé par une chaîne

formée de mailles de cordes; la fenêtre blasonnée aux armes de Manoel, surmontée de la croix symbolique, flanquée de sphères, offre dans son encadrement un mélange d'algues, de coraux, de polypiers, de câbles, entassés, chargeant la décoration d'un fouillis de détails caractéristiques.

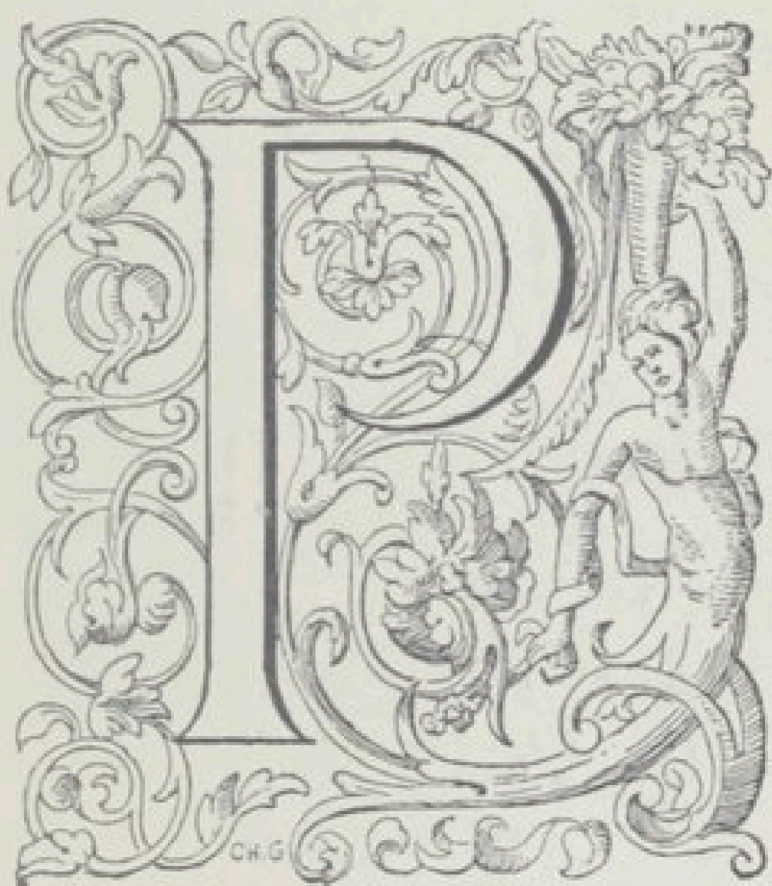
Porto (80,000 hab.), la seconde ville du Portugal, étonne plus par sa situation pittoresque, qu'elle ne séduit par la beauté de ses monuments. « Sur la rive gauche du fleuve, écrit E. Reclus, s'étend en un long faubourg la ville de fabriques et d'entrepôts, Gaya, dont les celliers contiennent, dit-on, une moyenne de quatre-vingt mille pipes, soit quatre cent mille hectolitres de vin. Sur les bords du fleuve, et sur les terrasses qui le dominent, se prolongent de fort belles promenades, d'où l'on voit se dérouler les admirables perspectives du fleuve et de ses longs méandres, avec les navires qui le sillonnent, et les maisons de plaisance qui reflètent vaguement dans les eaux les faïences bleuâtres de leurs façades. Au loin, sur les collines, se montrent d'anciens couvents, des tours de défense, des villages à demi-cachés dans la verdure. »

Coïmbre (18,000 hab.), est une ville fort intéressante parce qu'elle nous donne assez exactement l'idée d'une ville universitaire du Moyen-Age. On ne croise que des étudiants ou des professeurs en soutane dans le dédale de ses rues étroites, tristes, sales, escarpées. Ce sont les maîtres, les rois de la ville; elle est leur bien, leur chose. Il est vrai qu'ils en forment à peu près toute la population vivante. Pas de commerce, peu d'industrie; à peine quelques fabriques de poteries rouges, d'ouvrages de corne, le tout d'une importance infime. C'est l'université seule qui anime Coïmbre et lui donne la vie; ce qui explique que l'industrie vraiment active de cette ville vienne se résumer dans l'imprimerie. La cathédrale actuelle de Coïmbre laisse à désirer au point de vue du goût; mais l'ancienne offre un beau spécimen d'architecture arabe. Les couvents de la ville contiennent des curiosités qui méritent d'être visitées.

CHAPITRE VI

ILES BRITANNIQUES

Population des îles Britanniques. — Les arts. — L'Angleterre. — L'Écosse. — L'Irlande.



opulation des îles Britanniques. — Les îles Britanniques comprennent les deux grandes îles de la Grande-Bretagne (Angleterre et Écosse), de l'Irlande, ainsi que les petits groupes d'îles qui en dépendent, les Orcades, les Shetland, les Hébrides, les îles d'Anglesey, de Man, les Sorlingues, Wight, et les îles anglo-normandes de Jersey, Guernesey, Aurigny, etc. (fig. 637).

« Le simple aspect d'une grande ville anglaise, écrit E. Reclus, dit combien les mœurs et les habitudes y diffèrent de celles de la France. A l'entrée des faubourgs, les routes sont fermées de barrières où l'on acquitte un droit de péage, non à la ville ou à la nation, mais à des compagnies particulières propriétaires des chemins. Les maisons, entourées de grilles et de fossés comme des châteaux forts, accessibles par des espèces de ponts-levis, n'offrent aux regards du passant que des murailles enfumées, tandis qu'à l'intérieur elles sont décorées avec somptuosité et resplendissent de dorures et de glaces. Peu de monuments publics ; point de statues ni de fontaines jaillissantes, les plus beaux édifices sont des clubs où des milliers de gentlemen se réunissent pour jouir à meilleur compte de tous les comforts et de toutes les élégances du luxe, et, malgré leur vie en commun, ne se connaissent que de nom et ne se parlent jamais sans avoir été présentés l'un à l'autre. Les places publiques des villes continentales sont remplacées par les

squares soigneusement grillés, appartenant à quelques propriétaires qui s'y promènent rarement et n'y laissent promener personne. Dans les rues, pas un seul désœuvré, mais toujours une multitude d'hommes affairés qui se coudoient sans se voir, l'œil tendu, la tête penchée en avant. Rarement la circulation est interrompue comme dans nos villes d'Europe par des régiments de soldats qui défilent au son des instru-



Fig. 638. — Iles Britaniques.

ments de cuivre : on ne voit que des escouades d'hommes de police sans épée, se distinguant à peine des bourgeois par leur uniforme. Les pauvres ouvriers, les mendiants eux-mêmes sont en habit noir ; les pauvresses couvertes de haillons portent chapeau ; les lords seuls et les ladies osent s'affranchir du costume officiel. Ce sont là des choses que l'étranger peut saisir d'un coup d'œil et qui lui révèlent dès l'abord certains côtés du caractère anglais : l'orgueil, l'activité, l'énergie, l'amour de la liberté, l'âpreté du gain qui donne l'indépendance, la forte personnalité

dégénérant facilement en égoïsme et ne reconnaissant alors en religion et en morale d'autre règle qu'un formalisme extérieur. »

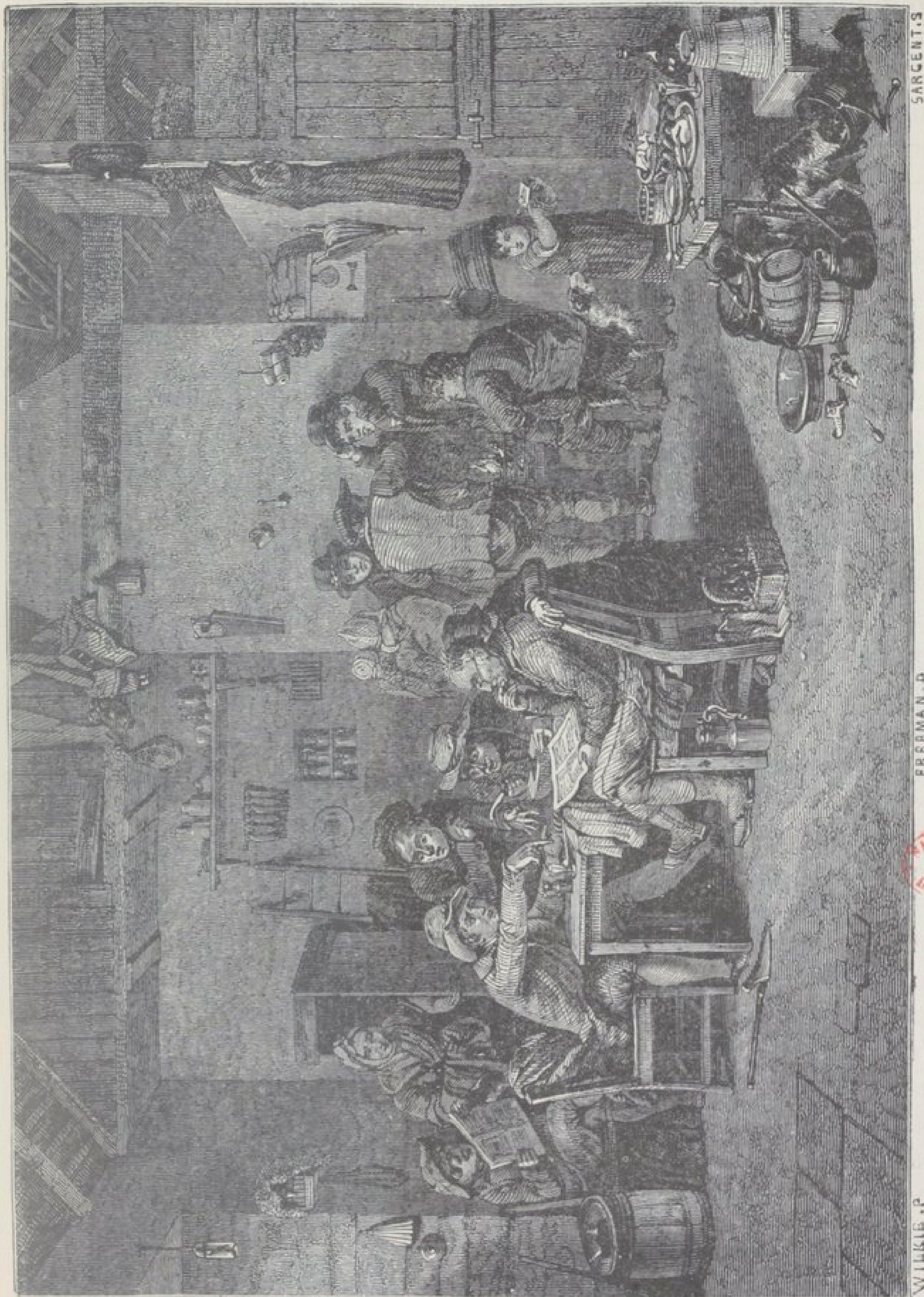


Fig. 639. — La politique au village. (Tableau de David Vilkie.)

En Angleterre où tout le monde veut paraître et où l'extérieur joue le plus grand rôle, il n'y a pas, pour ainsi dire, de différence entre la

façon de s'habiller des différentes classes, et cela aussi bien dans les campagnes que dans les villes. Un tableau de David Vilkie, qui nous montre un intérieur villageois, présente des paysans discutant sur la politique; leur costume ne diffère en rien de celui des bourgeois de telle ou telle cité (fig. 639). Nous sommes loin de nos blouses de France.

« ...Avec cet air inculte, cet aspect de forêt vierge, ces jambes démesurées encore allongées par les jaquettes de collégien, avec ces grands bras qui traversent toutes les foules, ces larges estomacs qui engloutissent tous les vivres, les Anglais lâchés sur Paris ont l'air de faire une descente de barrière dans un pays conquis, écrit John Lemoinne. Il est impossible d'avoir un plus parfait mépris pour les naturels du pays dans lequel ils se trouvent. On ne peut pas dire, quand ils se mettent à leur aise, qu'ils font comme chez eux; au contraire, jamais ils ne feraient tout cela chez eux. De même que parmi nous un homme grave peut accidentellement se costumer pour aller au bal, se mettre au besoin en pierrot, figurer dans un quadrille, et le lendemain reprendre ses fonctions de conseiller d'État ou de référendaire ; ainsi l'Anglais se précipite dans le monde étranger comme dans un grand bal masqué, y met un faux nez, y danse des pas extravagants qu'il appelle des danses françaises, fait la cabriole, soupe, se grise ; et quand il a fini son tour de France, il reprend tranquillement ses fonctions, je ne dirai pas de membre du parlement, mais simplement ses fonctions d'Anglais. Car c'est une fonction dans le monde que d'être Anglais, et qui n'a pas même besoin d'habit ; l'air anglais suffit.

« Les femmes aussi, quand Paris n'a pas encore fait sur elles l'effet du jardin d'acclimatation, les femmes ont l'air d'appartenir à une autre espèce. On les reconnaît à des travestissements incroyables ; des chapeaux de bergères ornés de jardins potagers, des casaques à couleurs éclatantes... Il n'y a qu'elles pour porter des chapeaux de paille au mois de janvier et des fourrures au mois de juillet. Regardez-les arpenter les boulevards et emboiter le pas comme des cent-gardes! Et quel pas! Mais ne vous trompez pas, dans ce bloc encore inculte il y a tous les éléments d'une superbe œuvre d'art. Quelle belle construction! quelles formes assises! quelle grande architecture. Attendez que l'art y ait mis la main ; attendez que l'Anglaise ait appris à marcher, à se tenir, à s'habiller, et qu'à sa beauté native elle ait ajouté la grâce acquise, vous aurez le plus beau type de la création et de la civilisation. La femme née anglaise et naturalisée parisienne est la perfection. »

Le côté un peu caricatural des allures et des costumes anglais nous est admirablement rendu dans un tableau de Frith représentant la plage de Ramsgate et dont la figure 640 nous montre un fragment.

Les arts. — L'Angleterre a conservé quelques monuments druidi-



Fig. 640. — Plage de Ramsgate, fragment d'un tableau de Frith.

ques, mais les Romains ont laissé peu de traces de leur passage dans ce pays, où ils ont été campés plutôt que sérieusement établis. L'architecture ogivale a pris dans le moyen âge un très grand développement, et a produit plusieurs magnifiques églises, à York, Lancastre, Cantorbery, Exeter, Winchester, etc. La flore et l'ornementation sont en général moins variées que dans les édifices élevés en France dans la période correspondante. Un trait caractéristique du style anglais du moyen âge est la répétition de l'ornement, qui montre toujours une tendance à chercher le parallélisme et la symétrie, et offre rarement ces combinaisons imprévues qu'on trouve si fréquemment dans nos églises. Les abbayes et les châteaux forts s'élèvent aussi en grand nombre sur toute la surface de l'Angleterre et de l'Écosse. L'abbaye de Saint-Alban près de Londres, celle de la Bataille près d'Hastings, et en Écosse l'abbaye de Melrose, dont Walter Scott a donné une si belle description dans un de ses romans, sont particulièrement célèbres. Les châteaux de la première période diffèrent peu par leur architecture de ceux qui furent élevés en Normandie et qui appartenaient souvent aux mêmes personnages. Mais le luxe s'introduisit bientôt dans les donjons, et les châteaux d'Holy-Rood, près d'Édimbourg, et de Windsor, près de Londres, sont de splendides palais, bien qu'ils aient conservé l'allure des forteresses.

En Angleterre, comme en France, la Renaissance a produit un style particulier au pays ; c'est ce qu'on nomme le style anglais. La jolie chapelle annexée à l'abbaye de Westminster, le château royal de Hampton-Court, et une foule d'édifices religieux ou civils, portent l'empreinte de ce style, où on ne retrouve pas, il est vrai, les élégances raffinées de nos manoirs de Touraine, mais qui montrent bien plus de sève et d'originalité que les monuments élevés en Allemagne dans l'époque correspondante.

Le goût italien est venu aussi se greffer en Angleterre, où Palladio a trouvé de grands admirateurs. Néanmoins le mouvement qui résume le mieux les tendances classiques, l'église Saint-Paul de Londres, appartient à une époque très postérieure, puisque Christophe Wreen, qui en est l'architecte, appartient au dix-huitième siècle. Ce fut après le fameux incendie qui détruisit presque en totalité la cité de Londres, que cet édifice a été élevé sur l'emplacement de l'ancienne église qui était de style ogival. L'église Saint-Paul est recouverte d'un revêtement de marbre blanc, qui malheureusement paraît tout noir à cause du charbon de terre et de l'humidité du climat. La façade de Saint-Paul présente un portique surmonté d'un fronton, derrière lequel se détache une vaste coupole. Les façades latérales ne sont pas nues comme celles de notre Panthéon, mais la décoration intérieure de l'église, quoique très chargée de statues et de tombeaux, paraît d'une froideur glaciale à cause de l'absence de peintures.

Aujourd'hui l'Angleterre est, comme l'Allemagne, travaillée par les études et les réminiscences archéologiques, et les édifices qui s'élèvent présentent des échantillons de tous les styles connus. Le monument le plus important qu'on ait construit de nos jours, le parlement de Westminster, est un vaste édifice où on a surtout cherché à prendre le style de la jolie chapelle de l'abbaye de Westminster placée tout à côté; quand on le voit en arrivant par le pont de la Tamise, il produit l'effet le plus majestueux.

La statuaire n'a jamais pris en Angleterre un bien grand déve-



Fig. 641. — Portrait par Lawrence.

loppement, et Flaxman est à peu près le seul sculpteur anglais que l'on puisse compter parmi les maîtres de l'art. Il est surtout connu en France par ses beaux dessins sur l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Si la sculpture a peu d'importance en Angleterre, la peinture monumentale n'y existe pour ainsi dire pas. Le culte protestant n'admettant pas la peinture dans les églises, les tendances vers le grand style religieux sont incapables d'y prendre un développement quelconque. Ajoutez à cela que le puritanisme anglican s'accommoderait assez mal de sujets empruntés à la mythologie et que les traditions classiques, en art comme en littérature,

n'ont jamais réussi à s'acclimater dans un pays aussi jaloux de sa per-

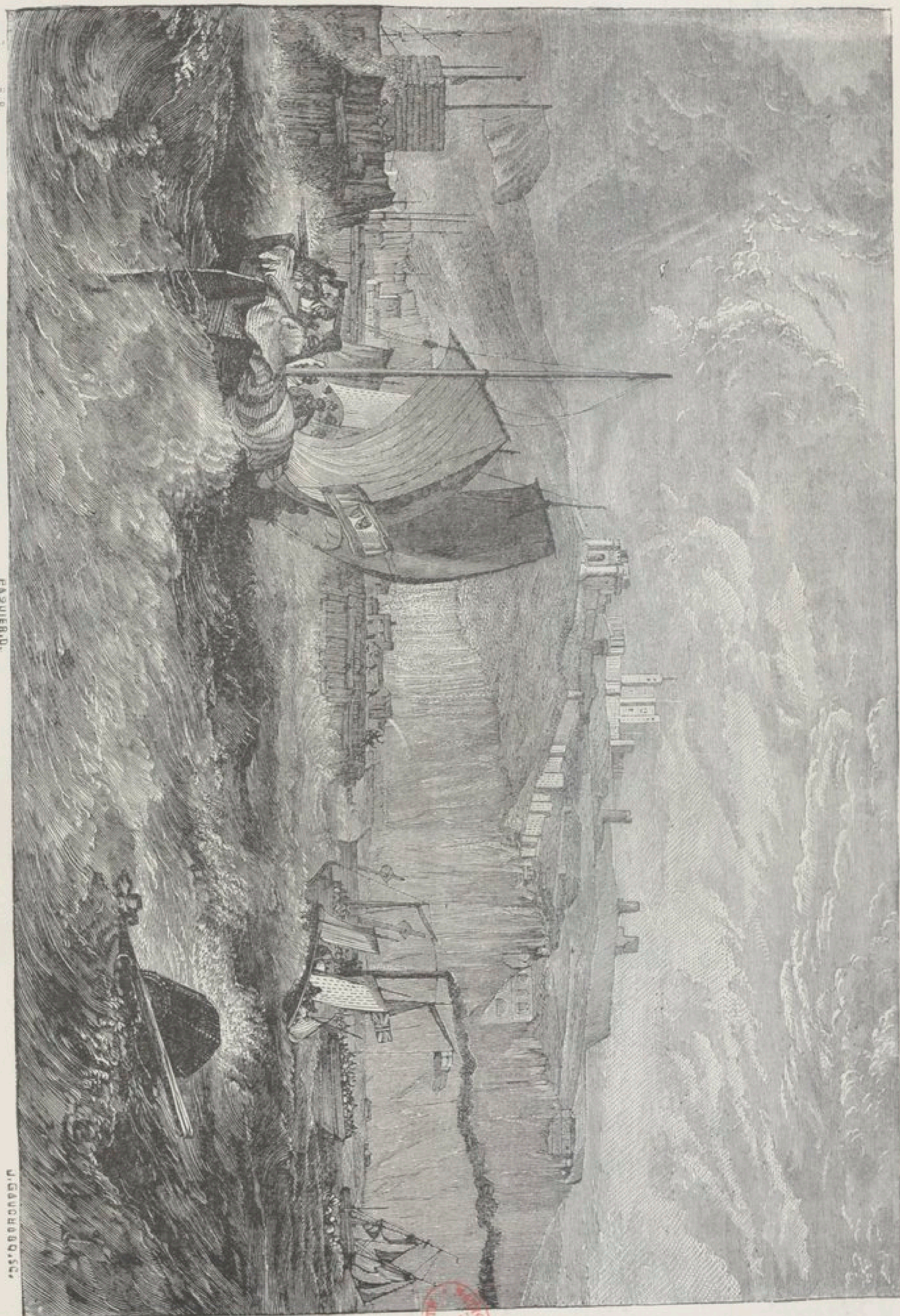


Fig. 642. — Douvres. (Tableau de Turner.)

sonnalité. La peinture de genre est le véritable domaine de l'art anglais:

au fond de tout tableau, vous trouverez une anecdote, une scène susceptible d'être racontée, et c'est la grande préoccupation du peintre anglais qui sacrifie volontiers les qualités purement pittoresques à l'esprit de la narration, au piquant de l'idée qu'il s'efforce de traduire par son pinceau.

Cette tendance, qui donne à l'art un but spécial et autre que lui-même, existe dans la peinture anglaise depuis Hogarth, le représentant le plus décidé des doctrines que nous signalons et qu'il a fait prévaloir dans son pays. Hogarth a écrit un livre intitulé *Analyse de la beauté* dans lequel il a émis des idées quelquefois paradoxales, mais souvent ingénieuses et toujours originales.

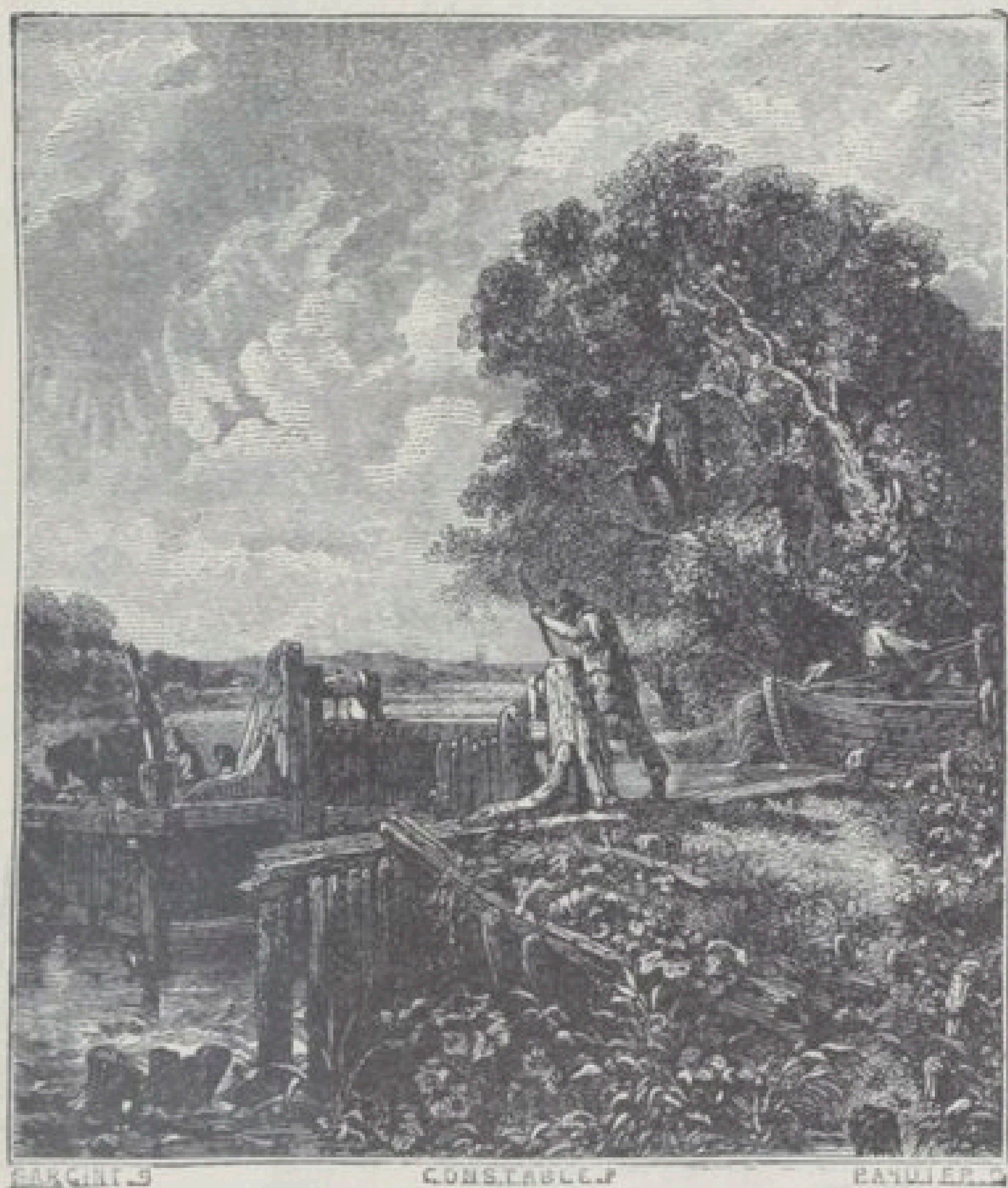


Fig. 643. — Paysage, par Constable.

L'école anglaise compte trois grands peintres de portraits, Reynolds, Gainsborough et Lawrence (fig. 641). Ce dernier est le peintre par excellence de l'aristocratie anglaise et ses portraits sont sous ce rapport de véritables documents historiques. Reynolds a peut-être plus de puissance dans l'exécution, mais il a aussi bien moins de distinction. Gainsborough est un admirable coloriste dont les ouvrages sont à peu près inconnus en France. Les tableaux anglais restent en général dans le pays et il est bien rare qu'on en rencontre sur le continent. Ainsi nous ne connaissons que par les gravures les compositions du genre intime, où David Wilkie, et après lui Mulready, ont si bien traduit les mœurs anglaises.



Fig. 644. — Cerfs, par Hills.

Ce dernier pourtant était représenté à l'exposition de 1855 par plusieurs toiles exquises, et on se rappelle encore l'impression produite sur nos artistes par *le Loup et l'Agneau, le Passage du gué, la Robe de la mariée,* etc.

De tous les peintres anglais, Bonington, qui a toujours vécu à Paris, est assurément le plus connu, mais c'est Constable qui a exercé le plus d'influence sur l'école française contemporaine. Constable était un paysagiste épris de la réalité ; il traduisait la nature avec une brutalité de touche qui tranchait singulièrement avec l'exécution mince qui était en usage à cette époque dans le paysage (fig. 643). Paul Huet, Jules Dupré, Théodore Rousseau, Troyon, sont venus après Constable et ont été en quelque sorte les continuateurs de sa manière. Les paysagistes anglais, au contraire, se sont attachés de préférence à Turner, coloriste fougueux, mais peintre étrange, qui, après avoir été un imitateur très habile de Claude Lorrain, s'est laissé entraîner à des excentricités pleines d'inspirations souvent heureuses, mais trop souvent dépourvues de naturel et de naïveté (fig. 642). La recherche de la décomposition de la couleur par la lumière a été la constante préoccupation de Turner, et à la fin de sa vie, il a trop souvent sacrifié l'harmonie à un éclat artificiel. Les paysagistes anglais, en suivant ses traces, sont presque tous tombés dans une crudité de ton, qui aujourd'hui encore est le caractère dominant de leurs tableaux.

A ce défaut il s'en est joint un autre, la maigreur, et ce vice de l'école anglaise est très apparent dans l'un des plus grands peintres qu'ait eu l'Angleterre, E. Landseer, le fameux peintre d'animaux. Landseer, dont les œuvres ont été popularisées en France par la gravure, occupe une place à part dans l'école anglaise. Tout le monde connaît ses chiens, dont la physionomie traduit des sentiments humains ; ses cerfs, qui brament au bord des marais ; ses chevreuils, qui courent dans les rochers ; ses chevaux, si fiers d'être montés par de nobles châtelaines. La facture maigre et épinglée de ses tableaux déroute quelquefois ceux qui ne les connaissent que par la gravure. Il y reste pourtant toujours un incontestable mérite d'invention et de tournure ; seulement l'élégance est son domaine à peu près exclusif.

Les peintres de genre sont aujourd'hui très nombreux en Angleterre, et leurs tableaux, qui ressemblent un peu à des vignettes, sont composés d'après un mode à peu près uniforme.

L'ANGLETERRE. — Les paysages de l'Angleterre ont un aspect bien particulier. Sous un ciel habituellement bas et gris, au sein d'une atmosphère saturée d'humidité, s'étendent à l'infini, alternant avec des collines de médiocre hauteur, des prairies et des champs où serpentent lentement des ruisseaux aux eaux jaunâtres. Çà et là appa-

raissent des parcs immenses, où de grands cerfs courent en liberté (fig. 643).

De distance en distance, dans la campagne, semés au hasard, des arbres solitaires semblent relier les parcs entre eux. Des haies séparent les propriétés et forment des dessins géométriques sur le sol. Dans certaines parties de la contrée des landes incultes, souvent couvertes de bruyères, s'encadrent dans la campagne à la grande joie des chasseurs. Le ciel des villes est encore plus sombre que celui des champs, les jets de vapeur, les panaches de fumée, les émanations industrielles de toutes sortes viennent encore le salir et l'alourdir. Le fleuve le plus important de l'Angleterre est la Tamise, gracieuse rivière, circulant gaîment dans de vertes campagnes et d'admirables parcs, au-dessus de Londres ; immense port de plus de 400 mètres de largeur, couvert de mats et de colonnes de fumée, au sein de cette ville, qui étale sur ses rives tous les produits de l'univers.

Le tableau de Constable représentant la rivière de la Stour (fig. 645) nous donne bien le caractère de la campagne anglaise, son aspect tout fait de verdure et d'humidité. Le ciel couvert de nuages, qui tamisent une lumière argentée, éclaire un paysage accidenté où coule lentement une rivière : de vieux arbres viennent s'y mirer, d'autres se montrent dans les champs ; des collines ondulent à l'horizon. Des mariniers nous disent assez que nous sommes dans un pays commerçant où toutes les voies de transport sont précieusement utilisées.



Londres (plus de 3,000,000 d'hab.). « Je m'attendais à voir de grands palais, et je ne vis rien que de petites maisons, dit Henri Heine en parlant de cette ville ; mais l'uniformité et l'incalculable foule de ces habitations impose par elle-même avec d'autant plus de puissance.

« Ces maisons de briques reçoivent de l'air humide et de la vapeur du charbon une couleur uniforme de teinte olive foncée. Elles sont toutes de la même architecture ; ordinairement deux ou trois fenêtres en large et trois en hauteur, et sur le faîte, de petites cheminées rouges qui ont l'air de dents fraîchement arrachées et saignantes. Les rues, larges

et tirées au cordeau, ont ainsi l'air d'être formées seulement par

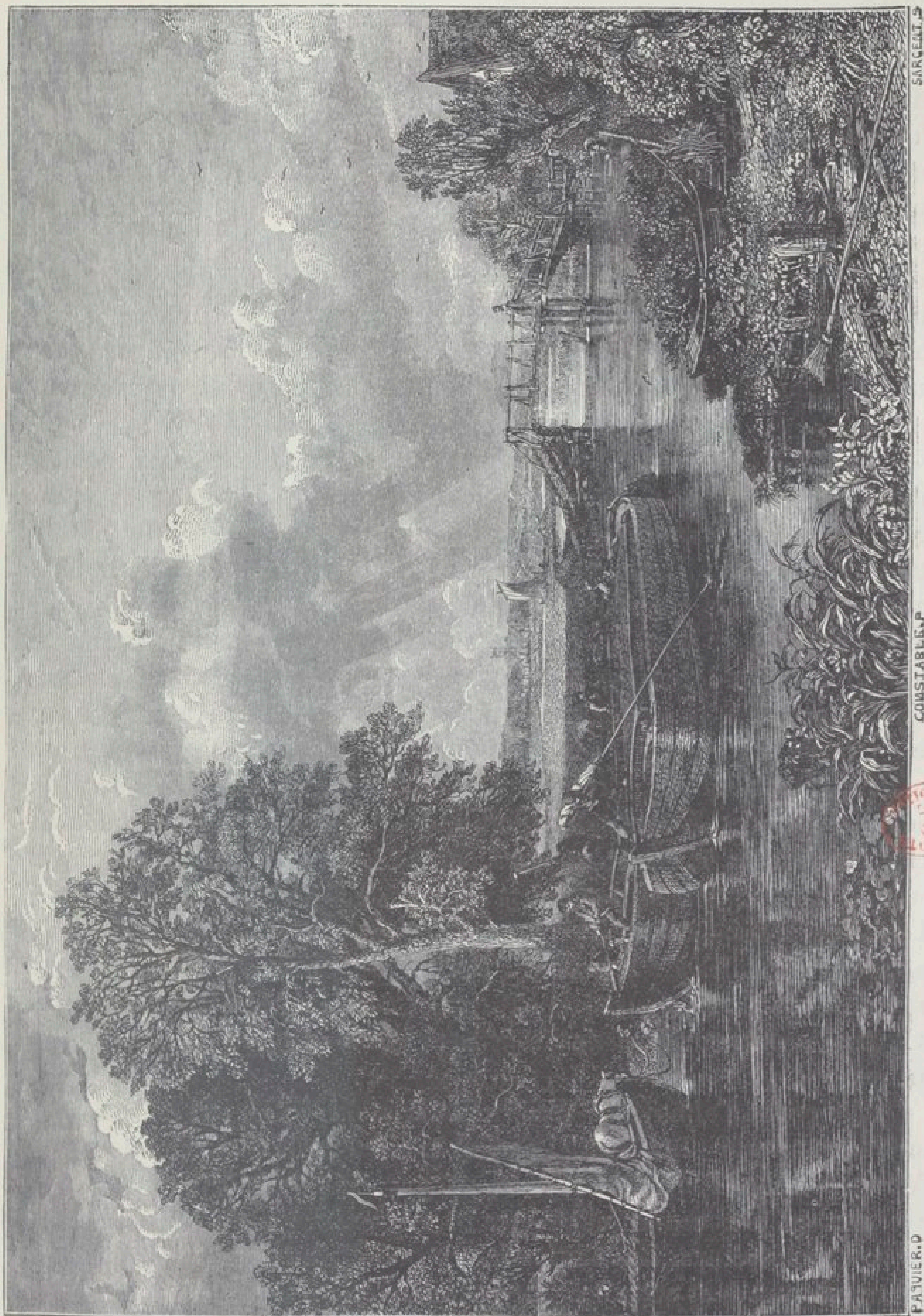


Fig. 645. Rivière de la Stour. (Tableau de Constable.)

deux longues maisons sans fin bâties en forme de caserne. La raison est que chaque famille anglaise, ne se composât-elle que de deux per-

sonnes, veut pourtant habiter une maison seule, son château fort à elle, et que de riches spéculateurs, pour satisfaire ce besoin, bâtissent des rues entières dont ils revendent les maisons en détail. Dans les rues principales de la Cité, partie de Londres où est le siège du commerce et de l'industrie, où des maisons encore anciennes séparent les nouvelles, où les devantures sont couvertes jusqu'au toit de noms longs d'une aune et de chiffres presque toujours dorés et en relief, cette uniformité caractéristique des maisons frappe moins, d'autant moins, que l'œil de l'étranger est sans cesse occupé par l'aspect merveilleux de tant d'objets beaux et nouveaux étalés aux fenêtres des boutiques. Ces objets en eux-mêmes produisent déjà un très grand effet, parce que l'Anglais achève complètement tout ce qu'il confectionne, et que chaque article de luxe, une lampe astrale, une botte, une boîte à thé, une robe de femme nous engagent par leur brillant et par leur air *finished*.....

« Du côté opposé de Londres qu'on nomme l'extrémité occidentale, *the west-end of the town*, où vit le monde distingué et moins occupé, cette uniformité domine encore davantage; en effet, il y a des rues entières, longues et larges, où toutes les maisons, grandes comme des palais, ne sont pourtant pas autrement distinguées extérieurement, si ce n'est qu'ici on voit, comme à presque toutes les habitations qui ne sont pas tout à fait ordinaires, les fenêtres du premier étage décorées de balcons en fer, et qu'on trouve aussi au rez-de-chaussée un noir grillage en fer qui protège un étage souterrain. On rencontre aussi dans cette partie de la ville de grands *squares*, qui sont des rangées de maisons semblables à celles précédemment décrites, lesquelles forment un carré où se trouve au milieu un jardin fermé par une grille en fer noir avec quelques statues. Sur ces places et dans ces rues, l'œil de l'étranger n'est jamais blessé par l'aspect des cabanes croulantes de la misère. Partout se raidissent la richesse et la distinction : c'est dans de petites rues écartées et dans de sombres et humides passages que s'entasse la pauvreté avec ses haillons et ses larmes. »

En dehors de l'abbaye de Westsminster et de l'église Saint-Paul, dont nous avons parlé plus haut, Londres n'a guère de monuments dignes d'être cités. La Tour de Londres, en grande partie détruite dans un incendie, est plus remarquable par les souvenirs qui s'y rattachent que par son architecture. Les édifices civils et religieux sont naturellement très nombreux dans cette immense ville, mais la plupart sont d'une insignifiance absolue. Ce que Londres a de plus attrayant pour les étrangers, ce sont ses magnifiques parcs.

Le tableau de Max Claude (fig. 646), représentant une allée de Hyde-Park, nous offre un spécimen de la vie élégante anglaise. Sous les grands

arbres, non taillés comme chez nous, qui décorent leurs promenades

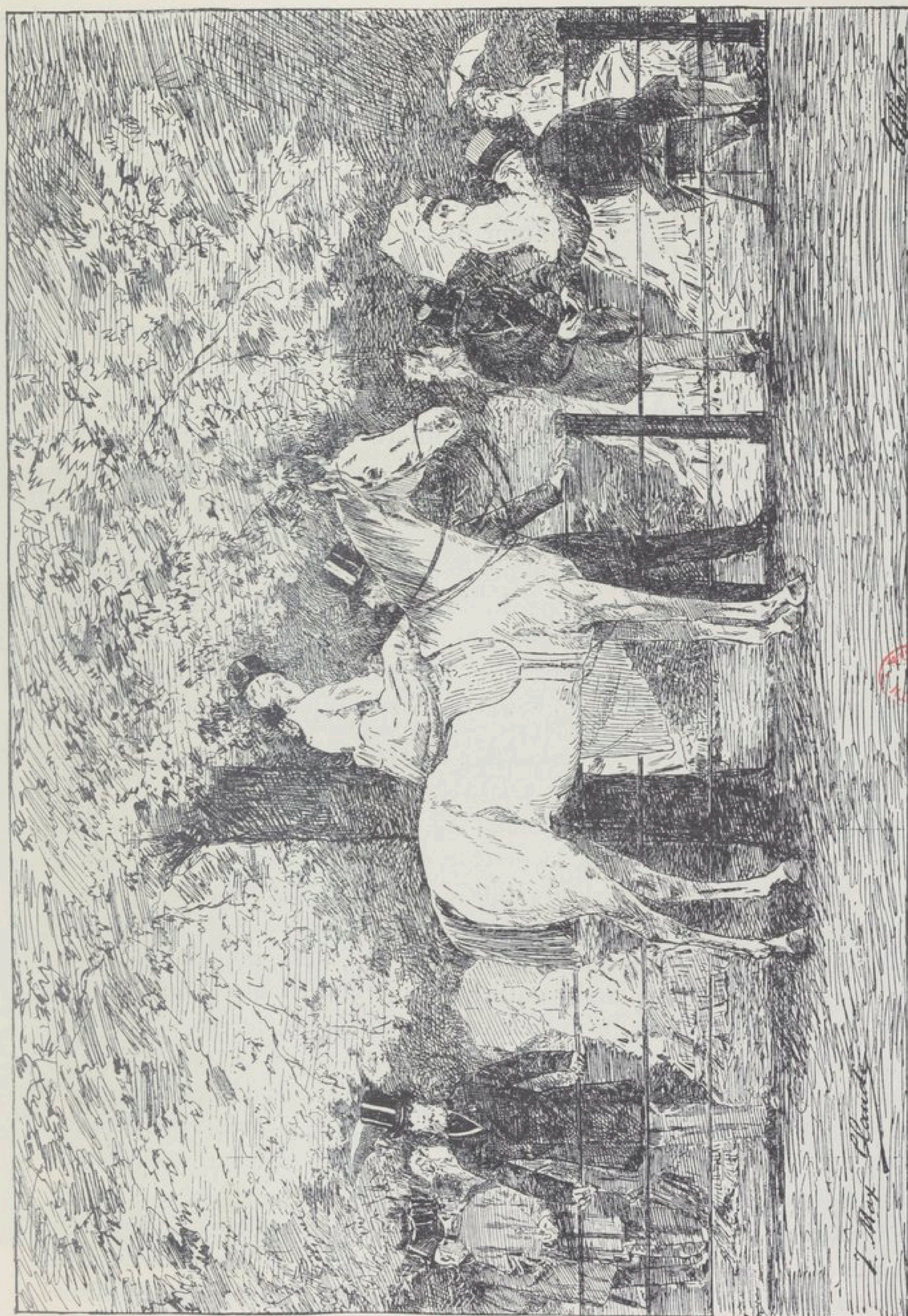
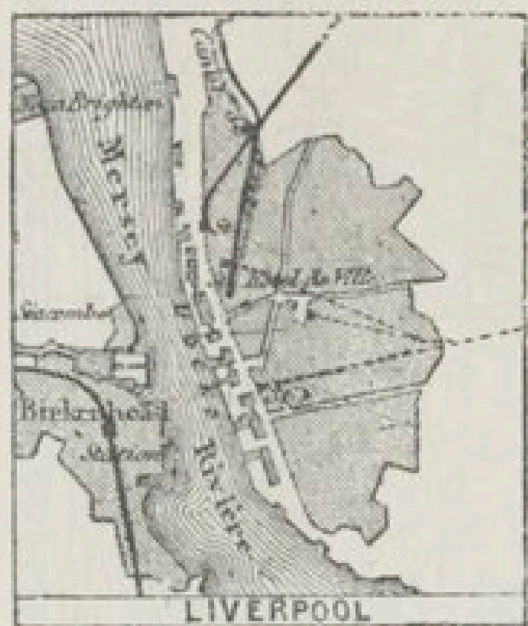


Fig. 646. — Hyde Park. (D'après un tableau de Max-Claude.)

nous voyons des *gentlemen* et des *ladies* au costume irréprochable et à la

physionomie un peu raide et guindée. Hyde-Park est une des plus belles promenades de Londres.



LIVERPOOL

Liverpool (493,000 hab.), est la seconde ville de l'Angleterre par son importance. On peut dire qu'elle doit tout au progrès du commerce et de l'industrie modernes. Elle comptait à peine avant le dix-huitième siècle et bien peu de ses monuments remontent plus haut que cette époque. Tous à peu près aussi ont une destination commerciale. Ce sont la Bourse, la Douane et les innombrables magasins, docks, embarcadères, débarcadères s'allongeant à perte de vue sur l'interminable quai de la Mersey. Grâce à sa situation maritime, qui la met en rapport avec le monde entier, et à l'industrie cotonnière du Lancashire, Liverpool présente un état de prospérité extraordinaire et un développement continu prodigieux dont il serait difficile de trouver un autre exemple en Europe.

Bristol (182,000 hab.), autrefois le port le plus commerçant de la côte occidentale, a beaucoup perdu de son importance. Sur la Manche, il faut citer *Southampton*, ville plus commerçante qu'industrielle, *Portsmouth*, le principal port militaire de l'Angleterre, *Brighton,* dont la belle plage est si fréquentée des baigneurs, *Douvres*, le point le plus rapproché du continent, etc.



MANCHESTER

Manchester (355,000 hab.) a été nommée avec raison la « cité du coton ». C'est en effet la première ville du monde pour cette industrie et celle des laines. Manchester s'est développée à peu près dans les mêmes proportions et les mêmes conditions que Liverpool. C'est une cité toute moderne et le caractère de ses édifices est purement industriel.

Birmingham (343,000 hab.) est pour le fer ce que Manchester est pour le coton. *Leeds* (259,000 hab.) travaille les laines. *Scheffield* (240,000 hab.) est renommée pour la coutellerie. *Newcastle* (128,000 hab.) doit toute son industrie à son riche bassin houiller.

Outre ces grandes cités manufacturières et commerçantes, l'Angleterre a quelques villes moins populeuses, mais beaucoup plus intéressantes pour l'artiste. Telles sont *Oxford* et *Cambridge*, universités célèbres, dont quelques collèges sont remarquables par leur architecture, *York*, *Lancastre*, *Cantorbery*, villes pleines de souvenirs historiques et qui pos-

sèdent les plus belles églises de l'Angleterre. *Yarmouth*, port situé sur

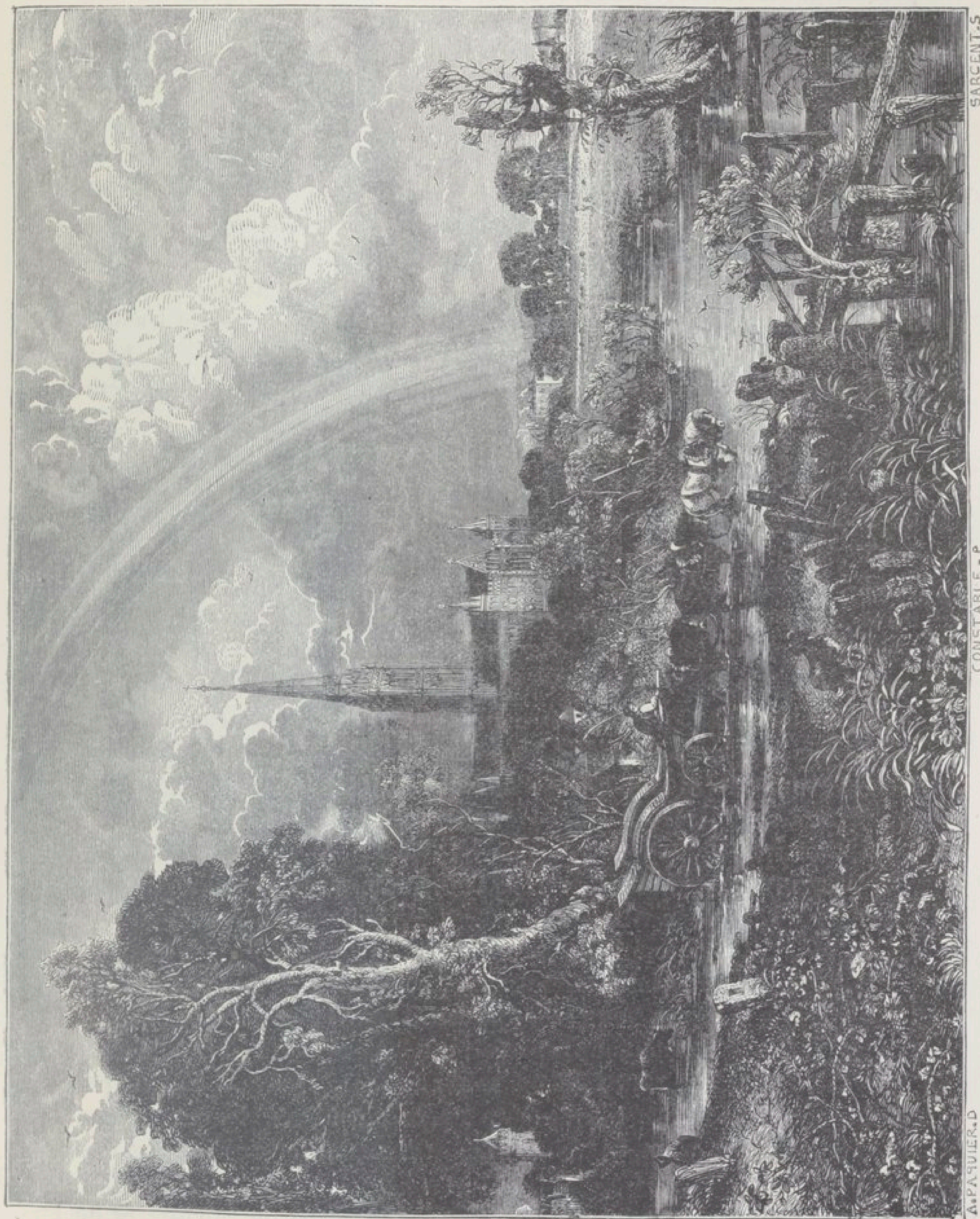


Fig. 647. — La Cathédrale de Salisbury. (Tableau de Constable.)

la Yare dans la mer du Nord, dont Constable nous a donné une vue (fig. 648).

Salisbury, chef-lieu du comté de With, est une ancienne ville où l'on trouve quelques beaux monuments. Sa cathédrale passe pour une des plus élégantes de l'Angleterre. Le clocher a plus de 400 pieds de hauteur. C'est cette cathédrale que nous montre un tableau de Constable (fig. 647). Cet artiste a fréquemment représenté dans ses toiles les environs de Salisbury.

L'ÉCOSSE. — L'Écosse, que les admirables descriptions de Walter Scott ont fait connaître au monde entier, est une contrée empreinte d'une beauté sauvage et grandiose vraiment saisissante. Ses côtes profondément découpées rappellent celles de la Norvège. L'intérieur du pays est accidenté par trois chaînes de montagnes, dont une peu élevée, appartient aux basses terres et les deux autres, faisant partie des hautes terres, limitent le pays des Highlanders. Les lacs de l'Écosse sont renommés pour la beauté de leurs sites.

Les habitants de l'Écosse se divisent en deux classes bien distinctes : les habitants de la plaine ou Lowlanders, et les habitants de la montagne ou Highlanders. Les premiers ont pris peu à peu les mœurs et les habitudes de leurs voisins les Anglais et il serait difficile à l'heure qu'il est d'établir une différence sérieuse entre eux. Les Highlanders, au contraire, en dépit des efforts renouvelés à plusieurs époques de l'histoire pour leur faire oublier leurs coutumes, présentent une civilisation bien particulière. Les habitudes du clan ont persisté ainsi que les distinctions de vêtement qui rappelaient ces clans. Les couleurs du tartan ont toujours pour eux un sens précis. Ils ont conservé aussi la cornemuse, le seul instrument qui soit chargé d'interpréter leurs airs nationaux ou plutôt locaux.



ÉDIMBOURG (196,000 hab.), capitale de l'Écosse, est une ville extrêmement pittoresque. Walter Scott en a donné d'intéressantes descriptions. Elle s'enfonce ici dans des vallées, grimpe un peu plus loin sur des collines pour redescendre et regrimper encore. Sur une hauteur on aperçoit un château, une autre présente un acropole en miniature. On trouve à chaque pas des bâtisses du moyen âge, avec leurs fenêtres grillées et leurs tourelles. La ville moderne vient se greffer sur ces restes et forme avec eux une antithèse permanente.

Le château d'Holy Rood, près d'Édimbourg, ceux de Stirling et de Dumbarton, aussi remarquables par leur belle situation que par leurs souvenirs historiques, les ruines de l'abbaye de Melrose, immortalisées par Walter Scott, sont autant de points que ne manquent pas de visiter

les touristes. La contrée qui s'étend entre Edimbourg et Glascow, en remontant vers le nord, est couverte de montagnes agrestes, coupée de

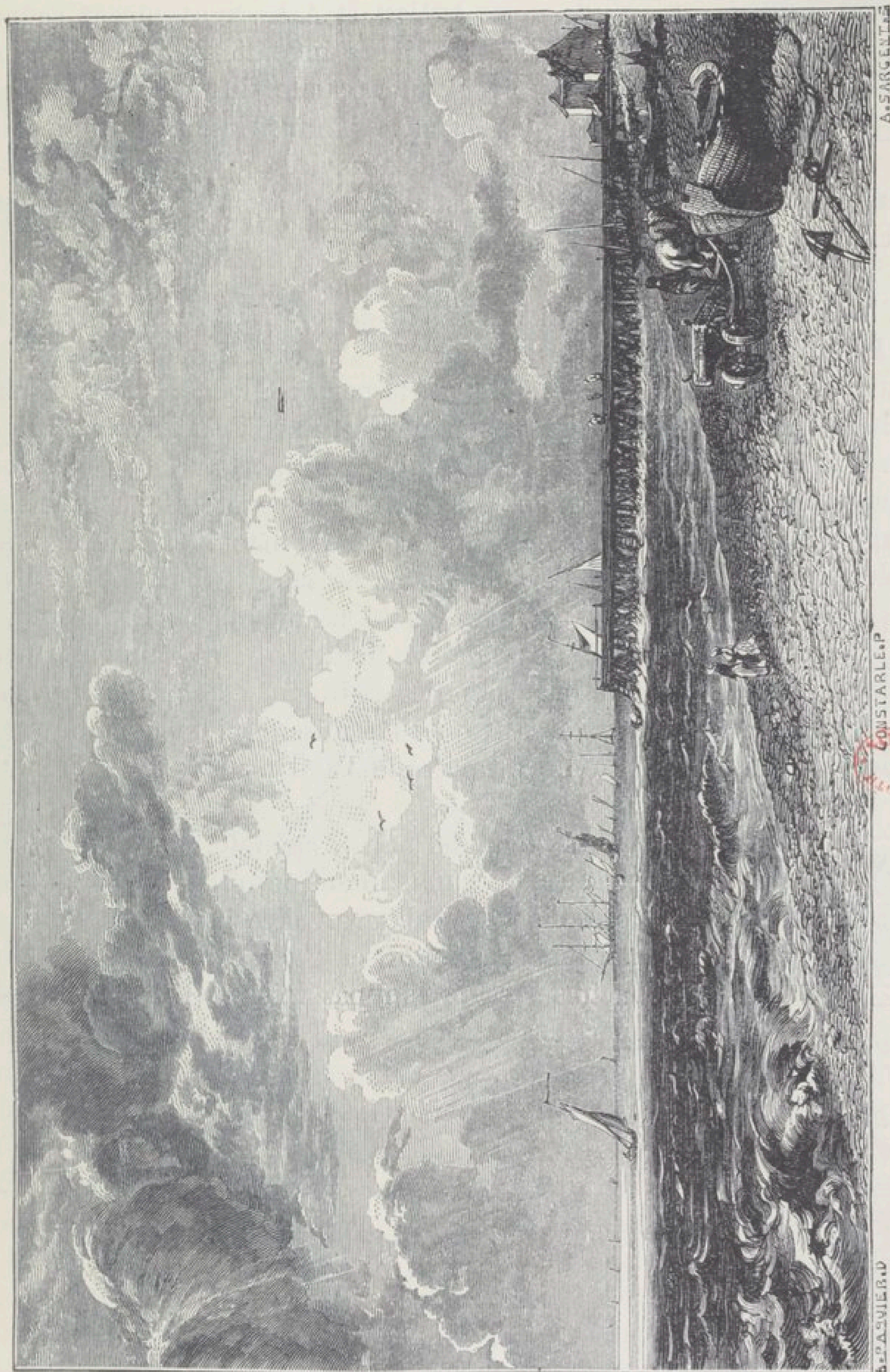
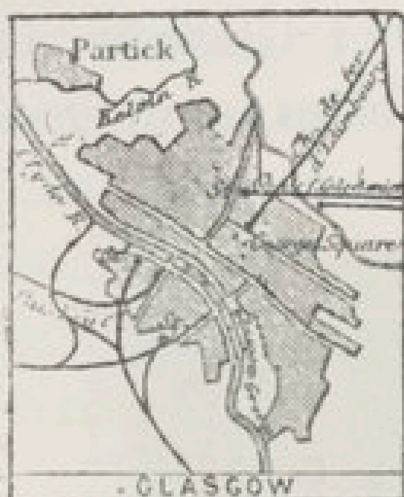


Fig. 618. — Vue de Yarmouth. (Tableau de Constable.)

lacs et arrosée de cours d'eau qui en font un des pays les plus pittoresques que l'on puisse visiter.



« Glascow (547,000 hab.), dit E. Levasseur, en Écosse, sur la Clyde, n'a été jusqu'au dix-huitième siècle qu'une petite ville. La fabrication de la toile d'abord, et ensuite, quand Watt et Arkwright eurent renouvelé l'industrie par leurs inventions, la fabrication du coton en firent une grande ville manufacturière. Presque toutes les autres industries, et surtout celle de la construction des navires, y comptent aujourd'hui de vastes établissements; c'est un grand port et sa population s'accroît rapidement. »

L'Irlande. — L'Irlande est la contrée des prairies toujours trempées par la pluie et toujours vertes, des lacs, des marais, des terres imbibées et surtout des tourbières. C'est l'île verte par excellence, la verte Erin. Malheureusement l'humidité qui y règne est nuisible à l'agriculture et la production de la terre n'est nullement en rapport avec son étendue.

Les Irlandais sont exaltés, extrêmes dans tout ce qu'ils font. Pleins de fougue dès qu'une chose les séduit, ils se lassent bientôt et l'indifférence la plus complète succède à l'enthousiasme de la première heure. Il est bon d'être leur ami et très dangereux de les avoir pour ennemis. Cet état de surexcitation qui les caractérise tient peut-être aux souffrances morales et physiques que leur situation politique et sociale leur fait endurer. Il y a peu de pays en Europe où la misère soit aussi commune: le dénuement le plus absolu est presque l'état normal des Irlandais.

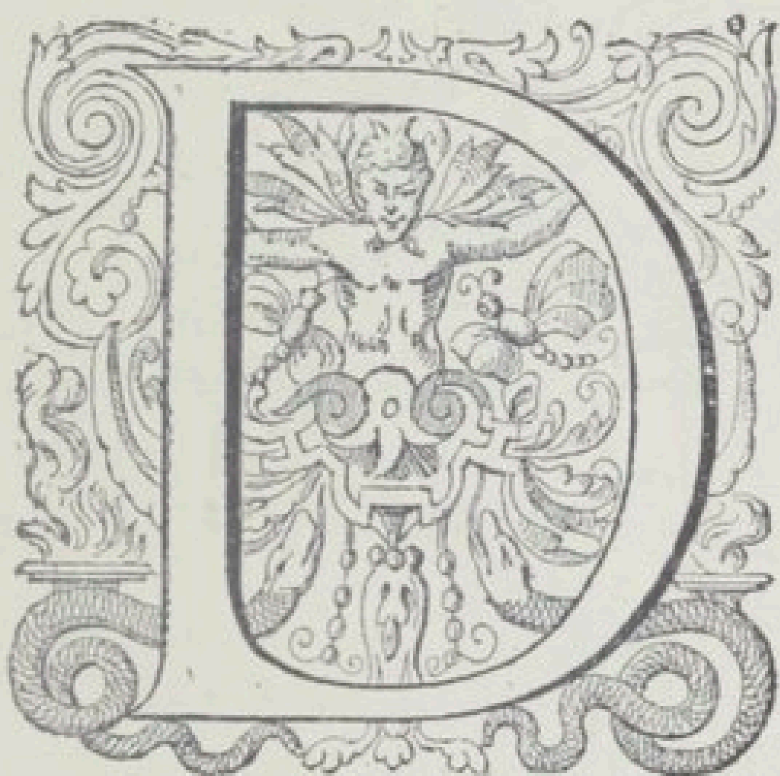


Dublin (246,000 hab.), capitale de l'Irlande, est une ville entièrement moderne, qui n'a pas le charme pittoresque d'Édimbourg, offre peu de monuments remarquables. *Belfast* et *Cork*, grandes villes manufacturières, ne sont pas mieux partagées sous le rapport des arts.

CHAPITRE VII

PAYS SCANDINAVES

Divisions du pays. — La Suède et la Norwège. — Le Danemark.



Divisions du pays. — La Suède et la Norwège sont situées sur une péninsule, la péninsule scandinave, qui prend naissance au nord-ouest de la Russie et descend vers l'Angleterre et le Danemark, à travers l'océan Glacial, l'Atlantique, la mer du Nord, le Skager-Rak, le Cattégat, le Sund, la Baltique et le golfe de Bothnie. Le sol, presque partout granitique, est très montagneux. Les Alpes Scandinaves forment l'épine dorsale de la contrée et la parcourent dans toute sa longueur. Les côtes sont découpées par un grand nombre de fiords et présentent toujours quelques groupes d'îles se profilant à l'horizon sur tout le littoral. Le pays renferme beaucoup de lacs et des fleuves peu importants. Des forêts interminables donnent à la Suède et à la Norwège leur véritable caractère, quoique certaines plaines et certaines vallées, surtout vers le sud, soient très bien cultivées. Tout à fait au nord, les forêts disparaissent pour faire place à des landes stériles où poussent seulement les mousses dont se nourrissent les rennes (fig. 649).

Le Danemark comprend la presqu'île du Jutland et diverses îles, placées entre ce bras de terre courant vers le nord et la presqu'île de la Suède et de la Norwège qui semble vouloir venir à sa rencontre. Le sol du Danemark, partout accidenté, mamelonné de collines à l'infini, ne présente aucune hauteur considérable ; les rivières qui le parcourent sont aussi fort nombreuses, mais sans aucune espèce d'importance. Le paysage est partout un peu toujours le même ; mais ce qui en rompt la

monotonie, c'est l'alternance des sites boisés et de la mer qui vient à



Fig. 649. — La Suède, la Norwège et le Danemark.

chaque instant se montrer à un détour du chemin ou à une échancrure

du terrain. Les côtes étant très découpées, l'horizen marin apparaît sans cesse et prête à tout un charme dont on ne se lasse pas.

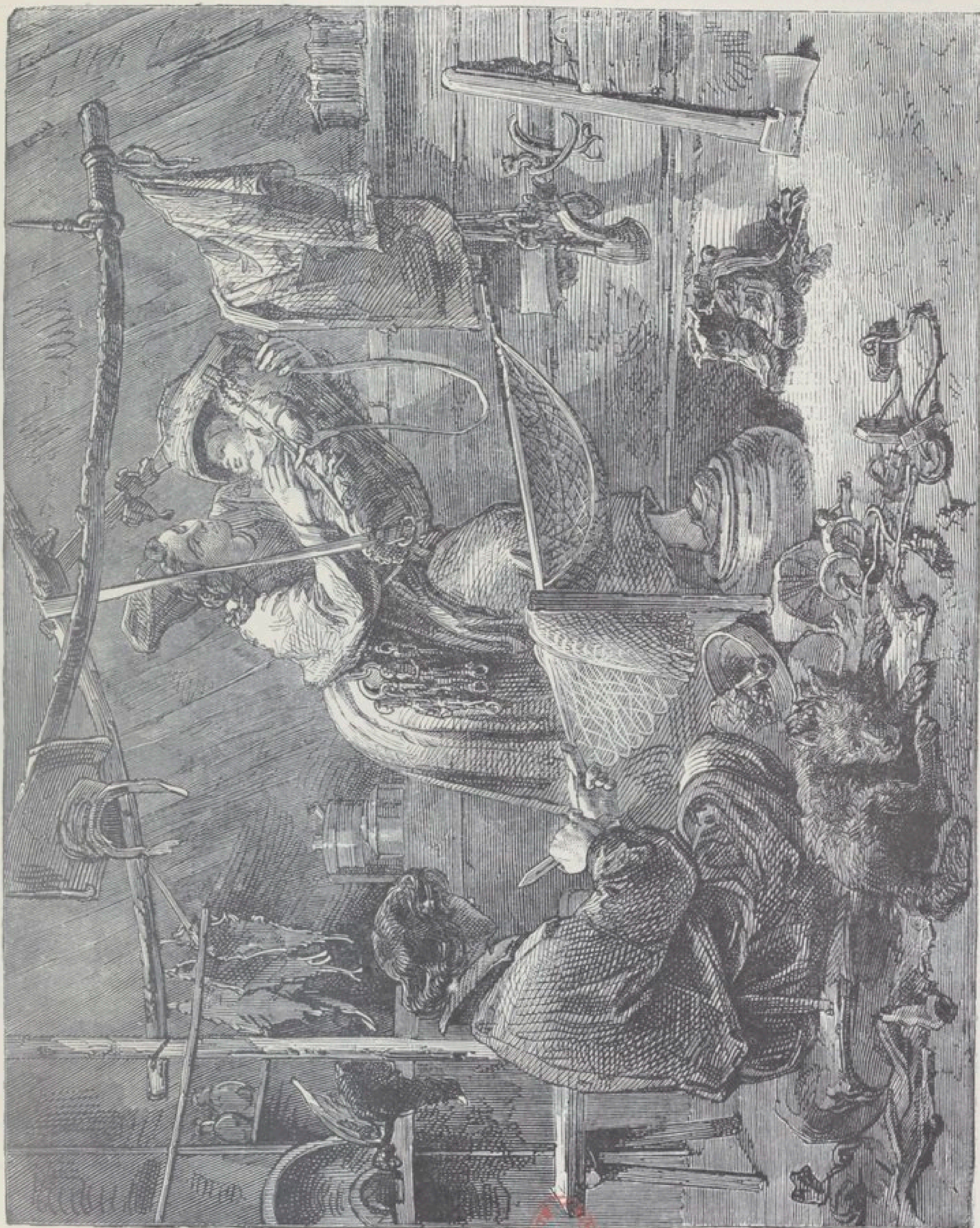


Fig. 650. — Famille de pêcheurs dans la Laponie suédoise. (D'après le tableau de Hockaert.)

La Suède et la Norwège. — Les habitants de la presqu'île Scandinave se divisent en Lapons, Finlandais et Suédois. Les Lapons sont tantôt

nomades, et vivent du produit de leurs troupeaux; tantôt sédentaires, et se livrent à la culture de la terre ou à la pêche. C'est un peuple à la fois très doux et très gai. Les voyageurs se plaisent à constater son égalité de caractère. Les Suédois ou Finlandais présentent aussi de grandes qualités. Ils sont travailleurs, très sociables, amis dévoués; ils aiment beaucoup leur intérieur que leurs femmes savent rendre agréable par des vertus privées et une certaine coquetterie légitime qui produit l'agrément dans le devoir. Un tableau de Hockaert, représentant une famille de pêcheurs dans la Laponie suédoise, nous montre un de ces intérieurs ou le travail, les affections de famille et l'ordre dans le ménage doivent fatalement enfanter le calme et le bonheur (fig. 650).

Les Suédois et les Norwégiens ont en général le teint très clair, les yeux gris ou bleus, les cheveux blonds. Leur taille est haute, leurs membres solides. L'ensemble est un peu massif et a un certain aspect de lourdeur. Ces deux peuples appartiennent à la race germanique.

Nous avons pu étudier à l'Exposition universelle de 1878, au musée d'ethnographie scandinave, les types et les costumes des habitants de la Suède et de la Norwège. Ce sont ces types que présentent les figures 651



Fig. 651. — Paysans d'Herrestad. (D'après les types du musée d'ethnographie scandinave.)

à 658. Nous voyons les paysans scandinaves dans les divers actes de la vie. Ici (fig. 651) ce sont les habitants d'Herrestad avec leur assez riche costume, l'homme botté, le fouet sous le bras, la femme engoncée dans son col, la poitrine cuirassée d'ornements.

La figure 652 nous fait voir le costume d'été. Plus de hautes bottes,



Fig. 652. — Costumes d'été de Leksand.
(D'après les types du musée d'ethnographie scandinave.)

mais des bas et des culottes courtes sur lesquels descend le vêtement long



Fig. 653. — Demande en mariage (Dalécarlie). (D'après les types du musée d'ethnographie.)

et ample. La femme elle aussi est vêtue légèrement. Les costumes va-

rient selon les parties du pays auxquelles ils appartiennent, mais ils ont partout des traits communs, et ces caractères vont en s'accentuant au fur et à mesure que les vêtements locaux disparaissent et tendent à s'absorber, comme dans presque toutes les contrées de l'Europe, dans une façon de s'habiller générale. Quelques-uns des vêtements que nous montre le musée ethnographique scandinave ont peut-être cessé d'exister à l'heure qu'il est, ou, dans tous les cas, n'existent plus qu'à l'état d'exception.

La figure 653, représentant une demande en mariage, nous montre de curieux bonnets de femmes, serrés sur la figure et pointus par le



Fig. 654. — Jeunes filles de Vingåker (Ludermanie).
(D'après les types du musée d'ethnographie.)

fond. Les bonnets des deux jeunes filles de Vingåker (fig. 654) ne sont pas moins pittoresques, et celui de la femme de Hardenger (fig. 655) fait involontairement songer aux bonnets d'ânes employés comme procédé de correction dans nos pensions. Il n'en forme pas moins une coiffure assez gracieuse, et ses deux oreilles pendant de chaque côté du visage l'encadrent fort joliment. Remarquons en passant que tous les costumes suédois ou norwégiens ont un aspect grave, sévère même, qui s'harmonise merveilleusement avec la physionomie solide et l'allure posée des gens qui les portent. Ces rapports indéniables sont bien plus sensibles chez les femmes que chez les hommes, ce qui est naturel, les femmes s'occupant généralement beaucoup plus des détails de leur toilette

et se rendant par conséquent bien mieux compte de ce qui les fait valoir,



Fig. 655. — Femme de Hardenger. (D'après les types du musée d'ethnographie.)

c'est-à-dire va bien avec leur caractère de beauté. Il faut voir dans cet



Fig. 656. — Faneuse. (D'après les types du musée ethnographique scandinave.)

accord un effet de l'influence des milieux qui se fait aussi bien sentir dans les détails du costume qu'ailleurs.

La figure 656 nous fournit un épisode du travail des champs ; elle



Fig. 657. — Femme de la paroisse de Leksand (Dalécarle).
(D'après les types du musée ethnographique.)



Fig. 658. – Paysan du Gudbsandalen. (D'après les types du musée ethnographique scandinave.)

nous montre une faneuse le rateau en main, en train de ramasser l'herbe

et de la retourner. La figure 657, représentant une femme de la paroisse de Leksand, nous donne une idée de la façon dont les femmes du peuple portent leur enfant, sans être gênées par leur précieux fardeau et sans cesser de travailler. L'enfant, qui est placé derrière le dos, un peu à la façon d'un paquet, ne paraît pas trop mécontent de sa position. Je ne sais si nos vifs et remuants bébés de France auraient le calme philosophique des fils et des filles de la péninsule Scandinave. Ce qui semblerait témoigner du contraire, c'est l'absence complète de mise en



Fig. 659. — Réception de la dîme, en Suède. (Tableau de Nordenberg.)

pratique de ce système, en apparence si commode, par nos femmes du peuple. En Suède et en Norwège les nouveau-nés sont calmes et graves comme les auteurs de leurs jours.

La figure 658 termine la série de nos types scandinaves. Elle nous présente des paysans du Gudbsandalen.

Les habitants de la péninsule Scandinave sont une des populations les plus supertitieuses de l'Europe. Avec eux nous nous trouvons au milieu des fées qui dansent à la lueur des aurores boréales, des lutins qui travaillent l'or dans les montagnes et sont possesseurs d'immenses richesses, des instruments aériens qui retentissent soudain dans le calme

de la nuit, etc. Ils sont d'ailleurs serviables, hospitaliers, on ne peut

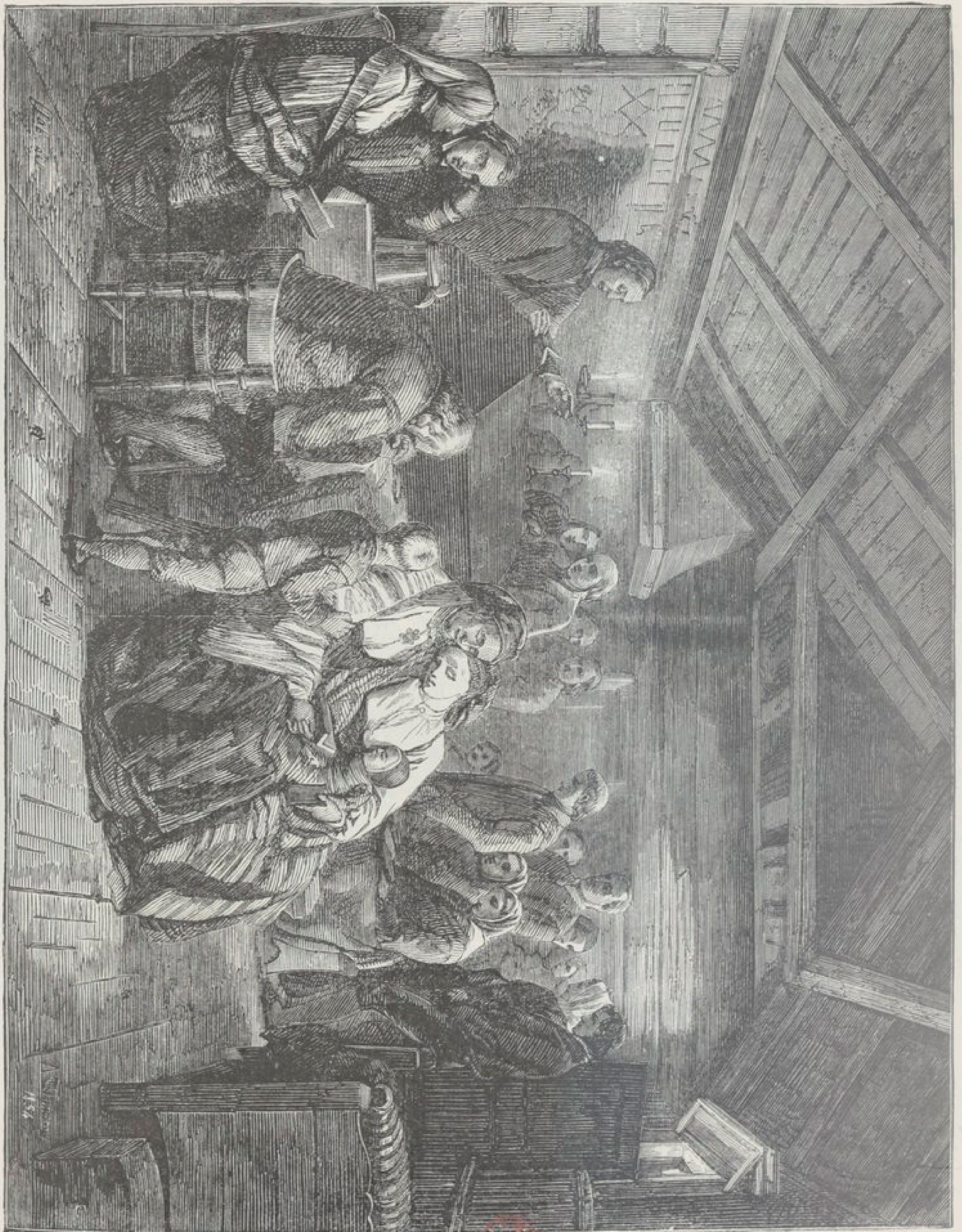


Fig. 660. — Funérailles en Norwège. (Tableau de Tidemand.)

plus affables avec les étrangers. Ils aiment leur intérieur et savent

le rendre agréable. Un tableau de Nordenberg (fig. 659), représentant la réception de la dîme, nous fait voir un de ces intérieurs et nous montre la cordialité régnant jusque dans un de ces actes administratifs qui ont rarement le privilège de l'avoir pour compagne.

L'intérieur qu'offre le tableau de Tidemand (fig. 660) est plus triste. La mort y est entrée et y habite encore. Les Norwégiens sont très religieux, et la scène est d'une tristesse grave et pleine de recueillement. Les parents, les amis, les voisins sont unis dans une pensée de prière commune où plane le souvenir du mort. Il y a de la grandeur dans ces funérailles.

En somme, toutes ces populations présentent de grandes qualités. Si elles aiment le repos par nature, elles ne reculent jamais devant le travail, et la nécessité est pour elles un aiguillon qui leur fait affronter sans velléité de résistance les travaux les plus fatigants. Une fois qu'elles ont pris leur élan, rien ne les arrête. Les femmes sont généralement honnêtes, et certaines traditions relatives aux fiançailles ne pourraient guère être mises en vigueur dans d'autres contrées. Les Suédois et les Norwégiens vivent heureux de peu dans leurs maisons de poutres, où l'on ne trouve le plus souvent que de la galette noire et du poisson séché.

La France ne se doutait pas, avant 1855, qu'il existait une école scandinave, et elle ne fut pas peu surprise en 1867 d'apprendre que le roi de Suède était lui-même un peintre de paysage. Cette école, née d'hier, subit naturellement un peu les influences étrangères, et on y trouve deux courants très marqués; l'un a pour point de départ Dusseldorf, où beaucoup d'artistes suédois ont fait leurs études et où quelques-uns sont même domiciliés, l'autre prend son mot d'ordre à Paris. En 1855, les peintres suédois semblaient former à peu d'exceptions près une simple annexe de l'école Allemande, mais en 1867 l'influence contraire commençait à prévaloir, et nous avons pu voir, à l'exposition de Vienne en 1873, que la facture épinglée de Dusseldorf était à peu près abandonnée en Suède, où les artistes ont adopté une touche plus grasse, plus nourrie, et en rapport avec leurs efforts du côté de la couleur et de l'effet.

On se rappelle le succès qu'obtinrent en France les tableaux de Hockaert et de Tidemand et plus récemment les paysages de M. Walberg (fig. 661).



Stockholm (135,000 hab.), capitale de la Suède, dit E. Levasseur, est bâtie au débouché du lac Mälar sur huit îles et coupée de canaux en tous sens, ce qui la fait surnommer la Venise du Nord. Son port est excellent; mais l'entrée en est dangereuse; l'aspect de la ville, ornée de beaux édifices, est pittoresque. *Upsal*, ville très ancienne, célèbre par son université, possède une superbe cathédrale de style ogival.

Christiania (63,504 hab.) est une belle ville où l'on trouve des monuments intéressants parmi lesquels il faut citer: l'église de la Trinité, le château, l'université, le palais de la diète, l'école militaire, etc.



Fig. 661. — Port de pêcheurs à Washolm (Suède). (Tableau de Walberg.)

Le Danemark. — Le royaume de Danemark se compose de la presqu'île de Jutland et de plusieurs îles dont les plus importantes sont celles de Fionie et de Seeland; c'est dans cette dernière qu'est la capitale.

Copenhague (200,000 hab.) est une ville toute moderne, n'ayant rien de bien particulier. Elle renferme quelques beaux palais. Sa bibliothèque contient cinq cent mille volumes. C'est une des plus importantes de l'Europe. Copenhague est un centre savant. Les environs de la ville sont renommés pour leur beauté.

Odensée (15,000 hab.) est une vieille ville où l'on voit les restes du roi saint Canut; *Aarhuus* (15,000 hab.) est une ville en pleine croissance; *Randers* (11,000 hab.) fabrique les gants connus chez nous sous le nom de gants de Suède.

CHAPITRE VIII

LA RUSSIE

Climat et aspect. — Les habitants. — Les arts. — Les villes.



limat et aspect. — La Russie s'étend, de l'ouest à l'est, depuis les frontières de la Suède et de la Norwège, la mer Baltique, les frontières prussiennes et autrichiennes jusqu'à la mer du Kamtchatka, le grand Océan et la mer du Japon, et, dans le sens du nord au sud, depuis l'océan Glacial jusqu'au fleuve Amour, aux monts Altaï, à la mer d'Aral, à la mer Caspienne et à la mer Noire. C'est un pays de plaines n'ayant que deux systèmes de montagnes dignes d'être signalés : le Caucase et les monts Ourals. Le nord de la Russie présente une région peu fertile. La chasse et la pêche en sont les principales industries. C'est dans cette région que vivent les Lapons et les Samoièdes et que se trouvent les *toundras* avec leur végétation spéciale de mousses et d'arbustes à baies. Ce n'est partout qu'une éternelle plaine légèrement inclinée, d'une pente insensible, vers la mer Blanche et l'océan Glacial. Le climat, extrêmement froid, est aussi monotone que la contrée qu'il désole. Cependant il arrive quelquefois que, dans les longues journées de l'été, on ressent momentanément une chaleur intolérable; mais le vent du nord, dès qu'il se met à souffler, a bientôt détruit cette anomalie et fait valoir tous ses droits. Le matin les habitants s'étaient découverts le plus possible, dans la journée ils sont forcés d'endosser la pelisse fourrée. La Dvina est l'artère qui porte la vie dans le nord de la Russie et le fait communiquer avec les régions plus favorisées. Elle est la route naturelle du commerce et le centre de l'industrie.

La partie septentrionale de la Russie ne possède guère que des terrains impropres à la culture. Le renne est le seul bétail que l'on connaisse dans la Laponie et sur les côtes de la mer Glaciale. Au sud de la Finlande commence la région des forêts. La Russie présente, à l'occident, une région entièrement couverte d'immenses marais se succédant les uns aux autres sans interruption, et de forêts, non moins immenses,

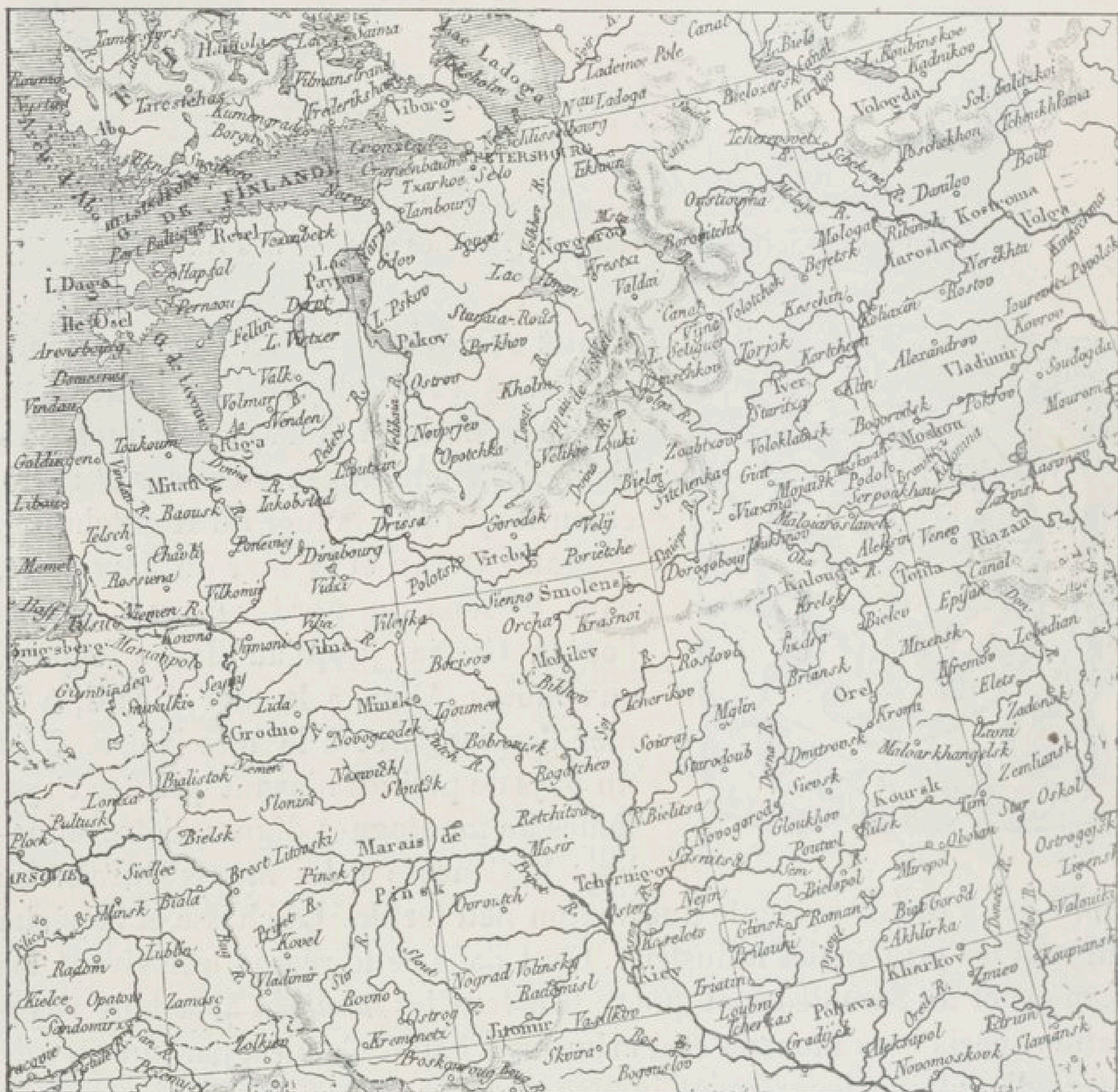


Fig. 662. — Carte de l'ouest de la Russie.

impénétrables à force d'humidité. Semons çà et là, dans cette contrée triste et froide, d'un aspect désolé et sauvage, enveloppée en permanence par un manteau de brume qui glace le paysage, semons çà et là quelques plaines bien cultivées et assez fertiles, et nous aurons une physionomie exacte du pays. Quelques chemins en partie défoncés, quelques ponts en ruines, quelques nuages de fumée aperçus à l'horizon, montant d'une pauvre cabane faite de poutres et de mousses, témoignent seuls de la présence d'êtres humains dans ces lieux.

La région agricole commence un peu au-dessous de Moscou et comprend la partie orientale et méridionale de la Russie d'Europe. Cette partie, arrosée par le Volga, le Dniéper et le Don, est d'une remarquable fertilité et est souvent désignée sous le nom de *terres noires*.

« Les terres noires, dit E. Reclus, étaient un continent de forme irrégulière entouré de tous les côtés par les eaux ; incessamment fertilisées par les détritus des gazons, elles se refusaient pourtant à nourrir les



Fig. 663. — Carte du sud de la Russie.

racines des arbres ; il n'y existait point de forêts et, grâce au drainage naturel, il ne s'y formait aucune flaque d'eau stagnante. » On ne peut pas imaginer une meilleure préparation à la culture, et l'on s'explique la fertilité de ces terres. Aussi la région qu'elles couvrent peut-elle être considérée comme le grenier de la Russie ; on peut y cultiver en permanence des céréales sans épuiser la terre.

La population. — Un territoire aussi immense que celui de la Russie contient nécessairement plusieurs races. Quoique l'élément slave soit de beaucoup prépondérant, surtout dans la Russie centrale et

dans la Pologne, il faut tenir compte des Finnois, qui habitent la Finlande et les provinces du nord, des Allemands assez nombreux dans les provinces occidentales, des Tatars qui habitent surtout la Russie orientale et méridionale. Des peuplades diverses, dispersées sur de vastes espaces, parlant des langues différentes, formeraient difficilement un ensemble sans l'énorme pouvoir de l'autorité administrative et militaire qui leur donne une sorte de cohésion apparente. La même variété se retrouve dans les mœurs, et aucun pays de l'Europe et peut-être du monde n'offre d'une manière aussi frappante le spectacle d'une civilisation aussi raffinée, coudoyant une barbarie aussi complète et obéissant aux mêmes lois.

L'existence des personnes *comme il faut* de Saint-Pétersbourg est une existence toute française. A part quelques concessions inévitables faites au climat, à part quelques vieilles habitudes invétérées (celle des lits bas et incommodes, par exemple), tout se passe exactement dans cette ville comme à Paris. Même mobilier, même cuisine, mêmes usages mondains. Une fois que l'on a franchi l'antichambre où les pelisses de fourrure rappellent la température polaire du dehors, on peut se croire boulevard des Italiens ou chaussée d'Antin. Partout des fleurs à partir du bas de l'escalier. De doubles fenêtres, d'épaisses tapisseries empêchent le froid de pénétrer. Des calorifères admirablement disposés entretiennent une chaleur constante de 15 à 16 degrés. L'illusion est complète, on oublie entièrement la Russie et ses froids noirs. Quant à la langue, il est inutile de dire que c'est le français qui a seul droit de cité. Parler russe serait on ne peut plus vulgaire. Les Russes ne se contentent même pas d'être Français, ils tiennent à se montrer Parisiens ; notre langue ne leur suffit plus, il leur faut notre argot boulevardier. Quant aux toilettes des dames, elles n'ont aucun mal à ressembler à celles de Paris, par la raison toute simple qu'elles en viennent, apportant avec elles les cancans des coulisses et les scandales du jour.

Joseph de Maistre a fait un tableau charmant du séjour de Saint-Pétersbourg pendant l'été :

« Rien n'est plus rare, mais rien n'est plus enchanteur qu'une belle nuit d'été à Saint-Pétersbourg, soit que la longueur de l'hiver et la rareté de ses nuits leur donnent, en les rendant plus désirables, un charme particulier, soit que réellement, comme je le crois, elles soient plus douces et plus calmes que dans les plus beaux climats.

« Le soleil qui, dans les zones tempérées, se précipite à l'occident, et ne laisse après lui qu'un crépuscule fugitif, rase ici lentement une terre dont il semble se détacher à regret. Son disque, environné de vapeurs rougeâtres, roule, comme un char enflammé, sur les sombres forêts qui couronnent l'horizon, et ses rayons, réfléchis par le vitrage des palais, donnent au spectateur l'idée d'un vaste incendie.

« Les grands fleuves ont ordinairement un lit profond et des bords escarpés qui leur donnent un aspect sauvage. La Néva coule à pleins bords au sein d'une cité magnifique : ses eaux limpides touchent le gazon des îles qu'elle embrasse, et, dans toute l'étendue de la ville, elle est contenue par deux quais de granit, alignés à perte de vue, espèce de magnificence répétée dans les trois grands canaux qui parcourent la capitale, et dont il n'est pas possible de trouver ailleurs le modèle ni l'imitation.

« Mille chaloupes se croisent et sillonnent l'eau en tous sens : on voit de loin les vaisseaux étrangers qui plient leurs voiles et jettent l'ancre. Ils apportent sous le pôle les fruits des zones brûlantes et toutes les productions de l'univers. Des brillants oiseaux d'Amérique voguent sur la Néva avec des bosquets d'orangers : ils retrouvent en arrivant la noix du cocotier, l'ananas, le citron et tous les fruits de leur terre natale. Bientôt le Russe opulent s'empare des richesses qu'on lui présente, et jette l'or, sans compter, à l'avide marchand.

« Nous rencontrions de temps en temps d'élégantes chaloupes dont on avait retiré les rames, et qui se laissaient aller doucement au paisible courant de ces belles eaux. Les rameurs chantaient un air national, tandis que leurs maîtres jouissaient de la nuit...

« La statue équestre de Pierre I[er] s'élève sur le bord de la Néva, à l'une des extrémités de l'immense place d'Isaac. Son visage sévère regarde le fleuve et semble encore animer cette navigation créée par le génie du fondateur...

« A mesure que notre chaloupe s'éloignait, le chant des bateliers et le bruit confus de la ville s'éteignaient insensiblement. Le soleil était descendu sur l'horizon ; des nuages brillants répandaient une clarté douce, un demi-jour doré qu'on ne saurait peindre, et que je n'ai jamais vu ailleurs. La lumière et les ténèbres semblent se mêler et comme s'entendre pour former le voile transparent qui couvre alors ces campagnes. »

Il paraît pourtant que le séjour de Saint-Pétersbourg n'est pas autant du goût des Parisiens qui s'y trouvent en hiver. C'est du moins l'avis d'Horace Vernet, si l'on en juge par une lettre qu'il écrivait à sa femme.

« Saint-Pétersbourg, 26 novembre 1842.

« Vingt heures de nuit, quatre heures de jour, voilà, chère amie, à quoi on en est réduit ici ! Comment peindre? comment vivre? comment ne pas mourir d'ennui ? Avec ça, dix degrés de froid, et l'espoir de voir bientôt doubler la dose. Il faut dire, à la vérité, que c'est le plus petit des inconvénients du pays ; il n'y a que le nez qui en souffre ; du reste, on a chaud partout, tant on a l'habitude de se préserver de la rigueur de

l'hiver. Je n'ai de vraie jouissance que celle du traîneau; mais, comme je ne sors que de nuit, mon bonheur ne dure que le temps d'aller d'une maison à l'autre. Je dîne presque tous les jours en ville ; puis, le soir, je vais dans le monde, et tous les jours la même chose ! C'est au pied de la lettre, car il n'y a pas la moindre variété : qui a vu un salon les connaît tous; qui a mangé un dîner connaît toutes les cuisines ; qui a entendu une conversation n'a plus rien à attendre de nouveau pour le lendemain. La manie des fauteuils est poussée à l'extrême dans toutes les maisons. Dès en entrant dans un salon, il faut commencer à évoluer pour arriver jusqu'aux maîtres, passant par-dessus toutes les jambes qui se croisent dans tous les sens, et, une fois bloqué dans un coin, c'est le diable pour en sortir. Peu de gens se tiennent debout. Il n'y a pas de cheminée, comme chez nous, qui puisse servir de point de direction. C'est un méli-mélo de dos et de visages qui rend impossible de parler à d'autres personnes qu'à celle qui vous regarde. Si c'est une jolie femme, pour lui plaire, il faut dire ou entendre dire du mal des autres. Si elle est laide, c'est le monde entier qui ne vaut rien. Il n'y a que la famille impériale dont on fasse constamment l'éloge. La conversation n'est autre chose qu'un cancan perpétuel, sans couleur, sans rien de piquant, par la raison que tous les Russes ont la même éducation, poussée au même degré, et que leur indolence naturelle ne va jamais au delà de la dose voulue pour ce qu'on appelle les gens du monde. Tu juges qu'on a bientôt assez d'une semblable nourriture ; c'est une telle uniformité, qu'il n'y a même pas matière à observation. La première est la dernière sans qu'il soit possible d'y ajouter une nuance. Quelquefois je me dis : « C'est que tu es vieux et que tu ne portes plus le même intérêt à ce qui « se passe autour de toi que lorsque tu prenais une part active dans les « petites intrigues de la société. » Mais non, je vois beaucoup de jeunes officiers, d'hommes de tous les âges, des diplomates de tous les pays; personne n'a d'animation; chacun a l'air d'être gelé jusqu'au menton, et on croit avoir des mœurs parce qu'on n'a aucun sens. »

La seule chose qui ait amusé notre peintre pendant l'hiver, c'est la course en traîneau. C'est encore lui qui nous le fait savoir dans une autre lettre :

« Nous voici en hiver, chère amie. La Néva est prise et nous jouissons du traînage, ce qui est bien la plus délicieuse chose du monde. La neige a commencé à tomber hier soir, et, ce matin, plus de voitures. Toute la population semble être tombée sur le dos. Sauf les chevaux, personne n'est sur ses jambes. Tout glisse sans faire le moindre bruit, et chacun va comme si le diable l'emportait. Pour mon compte, je suis comme un enfant ; je ne puis me rassasier de voler ainsi. Mon trotteur fait l'admi-



Fig. 664. — Relais de poste. (Dessin de Svertchkoff.)

ration d'un chacun ; il ne me manque que toi pour me voir passer : je dois être bien séduisant ! »

L'usage des traîneaux est d'ailleurs universel dans toute la Russie pendant l'hiver, et c'est ce procédé qu'emploient les voitures de poste pour traverser les neiges (fig. 664).

Le voyage d'Horace Vernet en Russie présente un des épisodes les plus curieux de sa vie. Dès qu'il arrive, il est reçu magnifiquement et les commandes arrivent de toutes parts. « Le prince Woronzof me demande le portrait de sa femme à cheval, écrit-il ; j'ai envie de le faire. Prix 25,000 francs. D'ailleurs elle est jolie. » Mais voici maintenant l'empereur qui invite l'artiste à l'accompagner dans une petite tournée de 1,500 lieues qu'il va faire dans ses États; le voyage doit durer sept semaines. C'est là où les lettres du peintre sont vraiment curieuses ; il écrit comme il peint, sans viser au style académique, mais avec une verve et un esprit charmant. On venait de visiter l'église de Novogorod et on se remet en voyage dans ce fameux traîneau qu'il a reproduit dans un de ses tableaux. « Nous courions comme le vent, dit-il ; tout à coup l'Empereur s'arrête, entre dans un bouchon et au bout de cinq minutes nous fait dire de venir dîner. Figure-toi une petite chambre de bois, une table, quatre chaises, deux chandelles, un autocrate, deux généraux et un peintre, mangeant la soupe aux choux et causant familièrement. On a parlé de Constantinople, de la Syrie, de l'entrée des Français à Moscou, dont nous touchons justement le trentième anniversaire. Je t'assure que la conversation était attachante. Si je n'y avais été moi-même, pour ma part, j'aurais cru rêver. »

En été on voyage plus à cheval qu'en traîneau, surtout dans les pays de forêts. C'est ainsi qu'un joli dessin de Raffet (fig. 665) nous montre une famille tatare en voyage. Le commerce se fait soit par la navigation, qui est assez active sur les grands fleuves de la Russie, soit à l'aide de grands chariots qui conduisent les marchandises dans les foires qui ont lieu à différents endroits à des époques déterminées. Ces foires ont un caractère tout particulier dont celles des pays occidentaux ne peuvent aucunement donner l'idée.

Théophile Gautier décrit ainsi la grande foire de Nijni-Novogorod, la plus importante de la Russie.

« La foire de Nijni-Novogorod est toute une ville. Ses longues rues se coupent à angles droits et aboutissent à des places dont une fontaine occupe le centre. Les maisons en bois qui les bordent se composent d'un rez-de-chaussée, boutique et magasin, et d'un étage en surplomb soutenu par des colonnettes, où couchent le marchand et ses commis. Cet étage et les pieux sur lesquels il s'appuie forment devant les étalages et

les vitrines une galerie couverte qui se continue. Les ballots qu'on dé-



Fig. 665. — Famille tatare en voyage. (Dessin de Raffet.)

charge peuvent, en cas de pluie, y trouver un abri momentané, et les

passants, garés des voitures, méditent leurs choix ou satisfont leur curiosité sans autre risque que d'être heurtés du coude.

« Ces rues s'ouvrent parfois sur la plaine, et rien n'est plus curieux que de voir, en dehors du champ de foire, les campements de chariots dételés avec leurs chevaux demi-sauvages attachés aux ridelles, et leurs conducteurs dormant sur quelque bout d'étoffe ou de fourrure grossière. Les costumes, par malheur, sont plus délabrés que pittoresques, quoique ne manquant pas d'un certain caractère : — pas de couleur vive, excepté çà et là quelque chemise rose. — Pour peindre cette friperie, l'ocre, la terre de Sienne, la terre de Cassel et le bitume suffiraient. . . . .

« Les types divers de la foule excitaient plus notre curiosité que la vue des boutiques. Les Tatares aux pommettes saillantes, aux yeux bridés, au nez concave comme celui qu'on prête au profil de la lune, aux grosses lèvres, aux teints jaunes prenant des nuances vertes à l'endroit des tempes rasées de près, abondaient avec leurs petites calottes d'indienne piquées, posées sur le sommet du crâne, leur caftan brun et leur ceinture plaquée de métal.

« Les Persans se distinguaient aisément à l'ovale allongé de leur figure, à leur grand nez busqué, à leurs yeux brillants, à leur barbe touffue et noire, à leur noble physionomie orientale. On les eût reconnus, même quand leurs bonnets coniques de peau d'agneau, leurs robes de soie à raies, leurs ceintures de cachemire ne les eussent pas désignés à l'attention. Quelques Arméniens, vêtus d'étroites tuniques à manches pendantes ; des Circassiens, fins de taille comme des guêpes, et coiffés d'une sorte d'ourson bas de forme, se détachaient sur le fond de la foule. . . . . »

Les Tatars (fig. 666) sont répandus dans les provinces qui bordent la mer Noire et principalement en Crimée. Ils obéissent à des usages particuliers et ont une demi-civilisation. Leurs habitations rappellent la simplicité des premiers âges. Des branches d'arbres, dans l'intervalle desquelles on place de la mousse et de la terre, avec un toit en chaume défendu contre le vent par de grosses pierres, forment la demeure habituelle des paysans. Celles des nobles sont un peu plus confortables ; encore n'y voit-on ni tables, ni chaise, ni aucun meuble en bois, mais seulement de larges coussins sur lesquels on peut s'asseoir ou se coucher et quelques ustensiles de ménage composent leur mobilier.

Les mœurs et les costumes du nord de la Russie ne diffèrent pas essentiellement de celles et de ceux que nous avons vus dans les contrées correspondantes des pays scandinaves. Mais les populations des provinces occidentales, où les Slaves sont fortement mêlés aux Allemands, méritent qu'on s'y arrête un moment.

Les superstitions et les usages locaux des paysans de la Courlande sont très curieux. Si l'on entend le chant d'un coucou dans un moment où

l'on est à jeun et où l'on n'a pas d'argent sur soi, c'est un présage de mi-

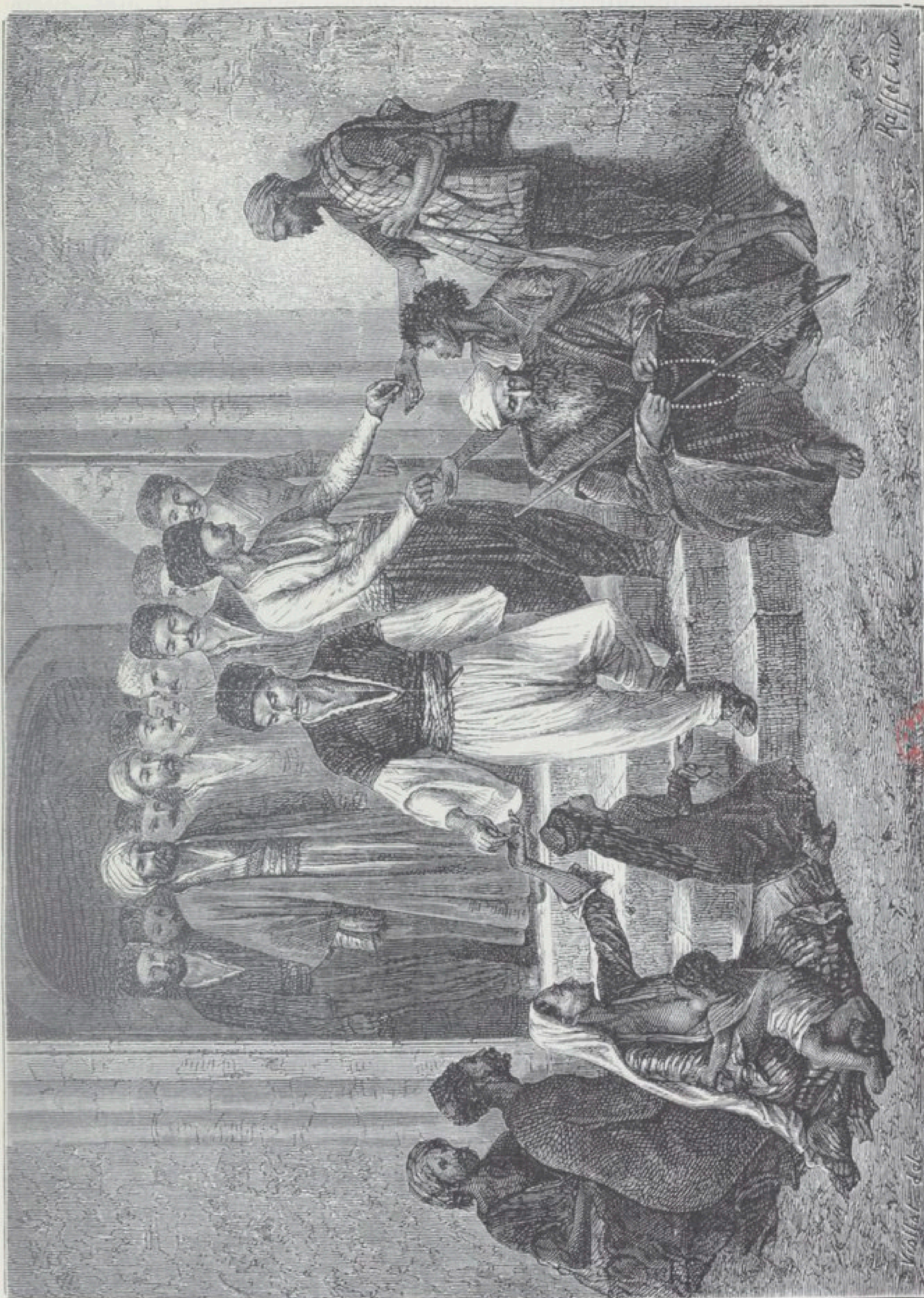


Fig. 666. — Tatars sortant de la mosquée. (Dessin de Raffet.)

sère pour tout le reste de l'année. On est ensorcelé par le maudit oiseau. Un lièvre ou un renard qui traverse la route, mauvais augure ; un loup,

bon augure. Être trop loué porte malheur. Rencontrer une femme lorsqu'on se rend à la chasse compromet beaucoup cette chasse. Il est heureusement ici comme ailleurs des accommodements avec le ciel : pour vaincre la malchance, il suffit de rentrer chez soi et d'attendre, pour sortir, le passage d'un jeune homme.

Comme exemple d'usages bien particuliers, nous allons faire, d'après M. Artamof, le récit d'un mariage entre paysans courlandais.

Le futur part pour faire sa première visite à sa prétendue. Il est dans une charrette attelée de deux petits chevaux. A côté de lui se trouve le vieil *issamees*, ou entrepreneur de mariages, ayant sur les genoux un cadeau destiné à la prétendue. Ce cadeau, la mère du jeune homme le lui avait remis au départ, enveloppé dans un linge blanc et en disant : « Soigne la poupée. Tu sais à qui je la destine. »

Et la charrette court à travers la campagne, durement secouée par les inégalités du sol. « Doucement, mon gars ! dit le marieur d'un air goguenard à chaque cahot, tu vas briser ta charrette. » Mais le jeune amoureux ne répond qu'en excitant encore plus ses chevaux qui filent comme le vent.

On pénètre dans la cour de la future au milieu d'un vacarme infernal. Le jeune homme fait claquer son fouet, le marieur agite des chaînes. Alors on vient à la rencontre des arrivants et le marieur prend la parole : « Vieux camarade, dit-il au père de la jeune fille, l'oiseau qui devait nous bâtir un nid s'est envolé. C'était une jolie tourterelle, blanche comme la neige, à l'œil vif et innocent. Ne voilà-t-il pas qu'on nous apprend qu'elle est chez vous ? Ma foi nous venons la chercher. »

« — Hum, dit la mère, je vais vous montrer tous mes oiseaux : vous verrez si, par hasard, le vôtre s'y trouve. » Et elle pénètre dans la maison d'où elle sort bientôt accompagnée d'une vieille bonne femme, demandant si ce n'est pas là l'oiseau en question. « Oh ! que nenni ! s'écrie le marieur, nous n'en voulons pas sur notre charrette ; va la fourrer dans le trou sombre d'où tu l'as tiré. » La mère disparaît une seconde fois et revient avec une femme moins âgée, mais mise en dépit du bon sens. « Au diable ! dit l'issamees, c'est l'épouvantail du champ de pois que tu nous montres là ! Notre oiseau, à nous, ma chère, a les yeux bleus et l'air modeste. Pourquoi veux-tu nous tromper ? Laisse-toi fléchir, sois bonne et convenable et rends-nous notre tourterelle. » Cette fois, c'est vraiment la future que l'on amène, et le marieur et le prétendu s'écrient : « Voici notre cher petit oiseau, le voici ! » Le marieur présente le cadeau à la jeune fille en disant : « Je t'apporte une poupée, ma belle, avec prière de m'en rendre une autre au bout de l'an. » Le paquet contient des bijoux que la jeune fille met. L'on boit à la santé des amoureux, sur l'invitation du marieur qui, dit en passant un anneau d'argent au doigt des deux futurs : « Je vais attacher notre tourterelle avec une

chaîne d'argent, pour qu'elle ne nous échappe plus. Et, maintenant, en



Fig. 667. — Marchands juifs d'Odessa. (Dessin de Raffet.)

route, on nous attend pour souper. » On revient chez la mère du jeune

homme. Ses amis viennent au-devant de lui. Le garçon d'honneur accourt à cheval avec une bouteille de bière. Un autre paysan tire un coup de feu, arrête le char et réclame pour lui la jeune femme. Celle-ci est forcée de payer son tribut et fait un cadeau. Alors tout le monde met pied à terre et se rend au logis du futur époux. Avant de pénétrer, le garçon d'honneur fait un signe de croix sur la porte avec un sabre, entre et recommence le même signe en regardant l'orient et le couchant, disant : « Disparaissez, mauvais esprits ! Et vous, anges du ciel, prenez notre jeune couple sous votre sainte garde. Apportez la joie dans cette maison. Que tout y réussisse et y prospère ! » Alors la noce commence et dure plusieurs jours. La mère du marié pose un enfant sur les genoux de sa bru en lui disant : « Je te confie cet enfant, chère fille. Le plus beau devoir de la femme est de soigner les enfants. Si tu as jamais le bonheur d'en avoir, tu les élèveras pour la gloire de Dieu et la joie du prochain. » Au moment de gagner la couche nuptiale, le garçon d'honneur met un bonnet et un tablier à la mariée et lui adresse ces paroles : « A présent quitte les mœurs de jeune fille, soigne ta maison, et porte ton mari dans ton cœur. »

Les juifs (fig. 667) sont très communs en Pologne, en Bessarabie, et dans toutes les villes de la Russie méridionale. Si vous demandez à un paysan comment ils y sont venus, il vous répondra par cette légende que cite M. Artamof : « Judas Iscariote, le traître infâme, l'avare monstrueux, qui avait vendu le Christ pour trente pièces d'argent, ayant voulu rendre aux prêtres cette monnaie d'opprobre, et voyant que ceux-ci la refusaient, la jeta dans le temple et alla se pendre. On acheta le champ d'un potier au prix de vingt-neuf de ces pièces. La trentième fut soustraite par le juif Anselme Krassnoï-Tschite, chargé de l'achat. Il la transmit à Nathan, qui la transmit à Salomon, qui la transmit à Michel Lévi, qui la transmit à d'autres, jusqu'à ce que Iyosské-Zèd, fuyant la terre sainte opprimée par les Romains, vint dans ce pays, et y acheta, moyennant cette pièce, aux magnats de Pologne, le droit de s'établir chez nous. Après avoir passé par bien des mains, la pièce est devenue la propriété du couvent de Souprassel, dans le gouvernement de Grodno, où on peut la voir encore en ce temps-ci. Elle a la circonférence et l'épaisseur d'une pièce de trente kopeks d'argent. Sur la face de la pièce, on voit un figuier avec cet exergue en hébreu : *Jérusalem la sainte*. Sur le revers il y a un autel flamboyant avec ces mots : Sckel d'Israël. Tant que la pièce restera dans des mains chrétiennes, les juifs attendront en vain leur Messie, qui n'est autre que l'Antechrist. Voilà pourquoi, ajoute le paysan, ces coquins s'acharnent à rester dans nos parages. Ils espèrent toujours reprendre la pièce de Judas Iscariote. On va jusqu'à prétendre que les plus riches banquiers juifs de Varsovie ont proposé aux moines des millions pour la reconquérir. »

En dehors des grandes villes, qui sont en général pourvues d'excel-

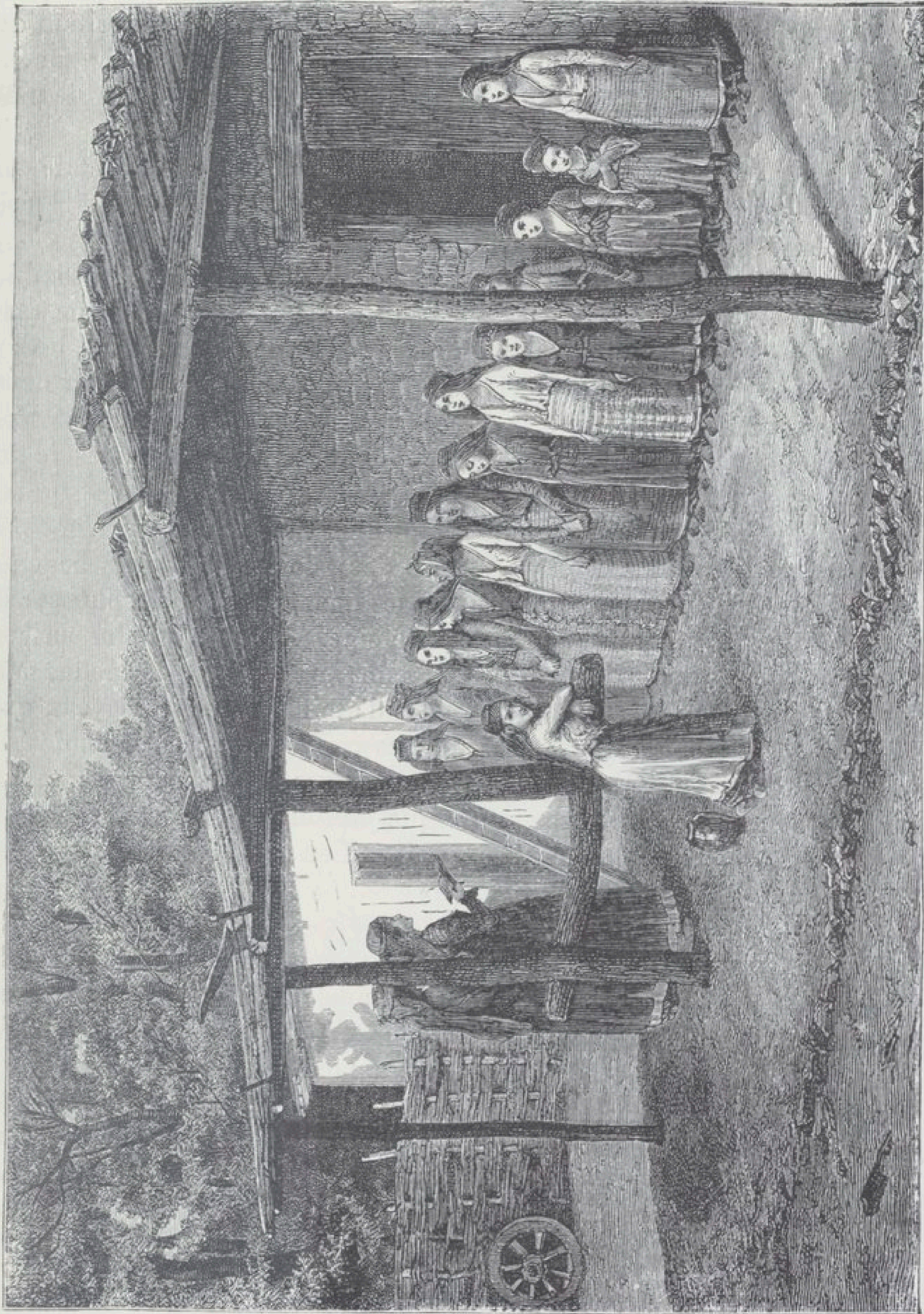


Fig. 668. — École de jeunes filles. (Dessin de Raffet.)

lents collèges, et dont quelques-unes ont même des universités renommées, l'instruction est peu répandue en Russie. L'énorme éloignement

où les habitations des paysans se trouvent souvent les unes des autres, empêche les enfants de suivre régulièrement les écoles primaires. Celles-ci, même dans les communes où les habitations sont un peu plus agglomérées, laissent beaucoup à désirer. En revanche la disposition de ces écoles est souvent très pittoresque, comme on peut le voir sur la figure 668 qui représente une école de jeunes filles dans la Russie méridionale d'après un dessin de Raffet.

L'armée russe a fourni à M. Gérome le sujet d'un fort joli tableau (fig. 669), qui a figuré à l'Exposition universelle de 1855 et dont Théophile Gautier a donné la description suivante :

« Des soldats russes, vêtus de cette capote de bure grise qui ressemble à un froc de moine ou à une houppelande d'hôpital, coiffés d'une casquette bleue à liséré rouge, sont rangés en cercle ; la consigne leur a été donnée de se divertir, et ils la remplissent en conscience ; l'un deux s'avance au milieu du cercle et exécute une espèce de cachucha moscovite très déhanchée, en s'accompagnant de deux triangles garnis de fils où frissonnent des plaquettes de cuivre qu'il fait bruire ; l'orchestre est composé d'un violon, d'un tambour et d'un fifre ; ceux qui n'ont pas d'instruments chantent, où, plongeant deux doigts dans leur bouche, obtiennent un sifflement aigu ; quelques-uns, entre les strophes de la ronde, tirent une bouffée de leur courte pipe. — Rien n'est plus curieux que ces types kalmouks ou tatares, aux nez épatés, aux pommettes saillantes, au crâne rasé, aux moustaches d'albinos, aux petits yeux que brident des paupières retroussées vers les tempes ; les physionomies de ces pauvres diables sont résignées, nostalgiques et très douces, malgré leur laideur : le jeune fifre est presque joli, et il soufflerait dans son petit turlututu avec le même flegme au milieu de la bataille, comme le fifre qu'admirait Frédéric le Grand. »

Les Beaux-Arts. — Le fondateur de l'empire russe est un chef de pirates des bords de la Baltique, Rurik. Appelé comme défenseur contre leurs voisins pillards par les habitants de la république de Novogorod, il délivra ceux-ci de leurs ennemis, mais fomenta, après la victoire, un mouvement populaire contre les riches et s'empara du pouvoir, l'an 861, pratiquant inconsciemment la politique éternelle, conseillée par Machaviel à tout usurpateur dans une république aristocratique. Le fils de Rurik, Igor, épousa la fameuse Olga qui reçut le baptême à Constantinople. C'est à partir de cette époque que le rite grec pénètre et se répand en Russie. Ce mouvement religieux est important à signaler à cause de la révolution artistique qu'il entraîna. On peut marquer sa marche en se servant des monuments religieux russes pour points de repère.

« De la péninsule Taurique à la Russie slave, dit M. Batissier (*Histoire de l'art monumental*), il n'y avait qu'un pas ; le style byzantin s'intro-



Fig. 669. — Musique et danse russes. (Tableau de Gérome.)

duisit donc naturellement dans ce dernier pays, avec le christianisme lui-même, et il s'y maintint avec ses formes natales, aussi longtemps qu'en une autre contrée. Dès le dixième siècle, Olga, devenue chrétienne sous le nom d'Hélène, fit bâtir ou du moins jeter les fondements d'une église à Kief. Wladimir le Grand ordonna l'érection d'un grand nombre d'édifices sacrés. La première église dont il prescrivit la construction fut celle de Kherson, achevée en 988. Ce temple fut une reproduction des monuments byzantins. L'abside demi-circulaire en marquait le sanctuaire, et des colonnes de beau marbre blanc cristallisé, nuancé de bandes bleues, exprimaient dans le vaisseau de l'édifice les transepts ; un dôme les surmontait. De grandes croix byzantines décoraient les fûts des colonnes et des chapiteaux, imités de l'ordre corinthien.... A Kief, l'église dite de la *Dixme* s'éleva bientôt par les soins de Wladimir (996-1007). A la mort de ce monarque, plus de quatre cents églises embellissaient déjà cette antique cité des Slaves. La basilique de la Dixme fut promptement effacée en magnificence par celle que Jaroslaw fit dédier dans cette même ville de Kief à sainte Sophie, à la Sagesse divine, en même temps que, sur les ordres de ce grand prince, une autre église était bâtie à Novogorod sous la même invocation. Ces deux édifices furent exécutés par des artistes grecs. »

Les invasions tatares du treizième siècle et la domination de ces asiatiques sur les populations slaves des bassins du Dnieper et du haut Volga, apportèrent un nouvel élément, l'élément oriental, à l'art russe en train de se former à l'école byzantine. « La domination des Tatares, une fois établie, disent MM. C. Lamarre et L. Léger, fut moins dure pour la Russie que ne l'avaient été leurs invasions. Les princes du Nord-Est reconnurent la suprématie des Khans et leur payèrent tribut ; les villes se reconstruisirent peu à peu, et la religion chrétienne fut respectée. » La religion chrétienne fut respectée ; par conséquent, les églises byzantines non détruites purent s'offrir comme modèle aux architectes de l'avenir et même s'imposer à eux au nom de la sainte tradition ; mais une porte n'en est pas moins ouverte du côté de l'Orient, une porte qui ne se fermera plus jamais. Les Tatares peuvent être vaincus et les Slaves reprendre le pouvoir, la fusion est faite dans le monde des idées et de l'art : la Russie est pénétrée par l'Orient comme elle le pénètre. Des relations de toutes sortes, même commerciales, se sont créées, et ces relations, toutes les révolutions, toutes les guerres du monde ne les anéantiront pas. Tout ceci nous explique pourquoi l'architecture russe, partie du style byzantin, s'est développée dans le même sens que les architectures orientales et pourquoi un des traits qui la caractérise est le dôme à bulbe, qui est purement oriental. Michelet a pu appeler avec raison la Russie « une Asie européenne ».

« Hope, écrit M. Batissier, établit que la construction byzantine des

Arabes et des Persans a des rapports intimes avec celle de la Russie,

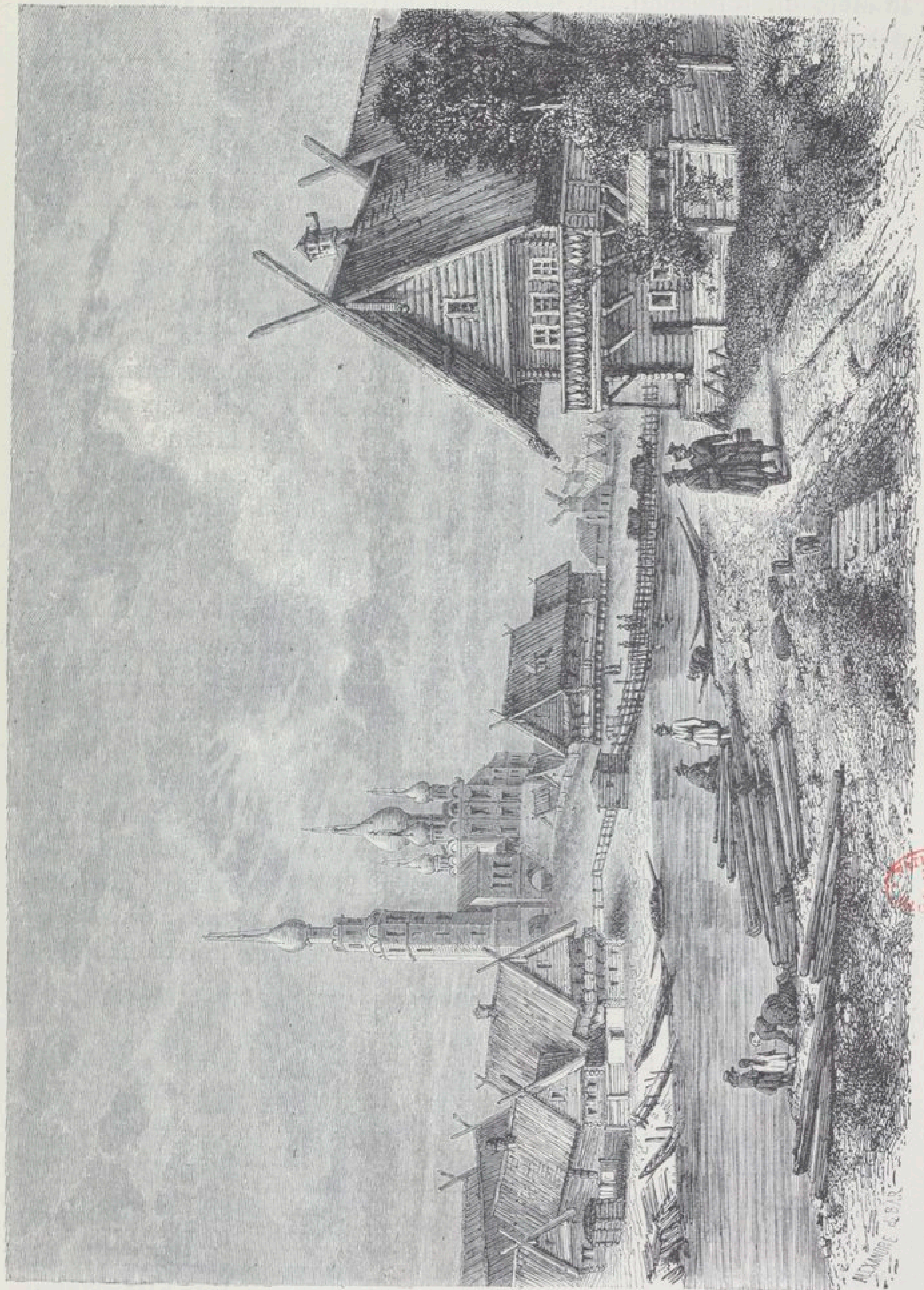


Fig. 610. — Village du gouvernement de Tver.

qu'elle a étendu des ramifications au nord de l'Europe comme au sud

de l'Asie, sur les rivages de la mer des Indes, comme sur les bords de l'océan Atlantique. Aussi reconnaît-on, dans le marché de Novogorod, le Meidoun d'Ispahan, et, dans le Kremlin de Moscou, les minarets d'Agrah et de Delhi. »

La Russie est le pays des forêts, et, par conséquent, la mise en œuvre de la matière première fournie avec profusion par la nature, le bois, y est fort commun ; mais c'est surtout dans la région qui nous occupe que cette mise en œuvre est poussée à ses dernières limites. On a pu dire avec raison que le paysan russe n'avait besoin que de sa hache pour construire et orner sa maison. Il connaît tous les partis qu'il peut tirer de telle ou telle sorte de bois, soit qu'il veuille faire une décoration d'architecture, soit qu'il veuille produire n'importe quel objet usuel. « La construction en bois s'applique en Russie, disent MM. Lamarre et Léger, non seulement aux villages, mais à la plupart des constructions rustiques ; ainsi, sur les grandes lignes de chemins de fer, les stations sont en bois ; aux environs des grandes villes, de ravissantes villas en bois s'élèvent au milieu des forêts ou des jardins. L'architecture du bois a acquis en Russie un véritable style national et se prête à une décoration fort élégante (fig. 670). » C'est surtout dans la région du centre que le travail du bois a été poussé le plus loin. C'est là que se fabrique la vaisselle de bois, les coffres, les meubles, les traîneaux. Pour l'architecture russe elle est restée la même chez les paysans depuis près de cinq siècles, elle est entièrement traditionnelle. « Les toits qui recouvrent les maisons, dit M. Artamof, sont excessivement élevés et raides. Ce genre de toiture provient des nécessités du climat. La neige y tient moins d'une part, et, de l'autre, la solidité de la charpente, décuplée par l'angle aigu du sommet, résiste mieux et plus longtemps au fardeau. Chaque demeure a invariablement ses deux ou trois croisées tournées vers la rue. Les corniches, les entablements, les sacomes, moulures exécutées avec le ciseau du charpentier, en sont les ornements obligés. Les plus riches se plaisent à les enduire des couleurs les plus voyantes, les plus éclatantes, de manière à ce qu'elles tranchent bien sur le ton grisâtre et brun du bois qui a servi à l'édification de la demeure. »

La peinture et la sculpture n'ont jamais eu d'importance en Russie, et c'est seulement depuis quelques années que les artistes russes envoient leurs ouvrages à nos expositions. Mais l'orfévrerie a toujours été pratiquée dans ce pays, et le trésor impérial du Kremlin renferme plusieurs pièces extrêmement curieuses, notamment les couronnes.

Notre attention est attirée tout d'abord par la *couronne du tzar Ivan Alexievitch*, frère de Pierre Ier. Ce bonnet est orné de plus de neuf cents diamants. Sur une couronne de fourrure, le tablier s'élève ruisselant de pierreries. Les motifs de décoration sont des aigles couronnés, représentant les armes de la Russie, alternés avec des fleurs et des ornements

couverts de diamants. Le tablier est dominé par une pomme en or tout aussi éblouissante de pierreries que lui et surmontée elle-même d'un énorme rubis brut, entouré d'un triple cercle d'or enchâssé de diamants. Le sommet du bonnet est terminé par une croix. La *couronne de Pierre le Grand* est comparable à celle-ci ; elle est couverte de plus de huit cents diamants, et surmontée d'une croix également enchâssée sur un fort beau rubis (fig. 671).

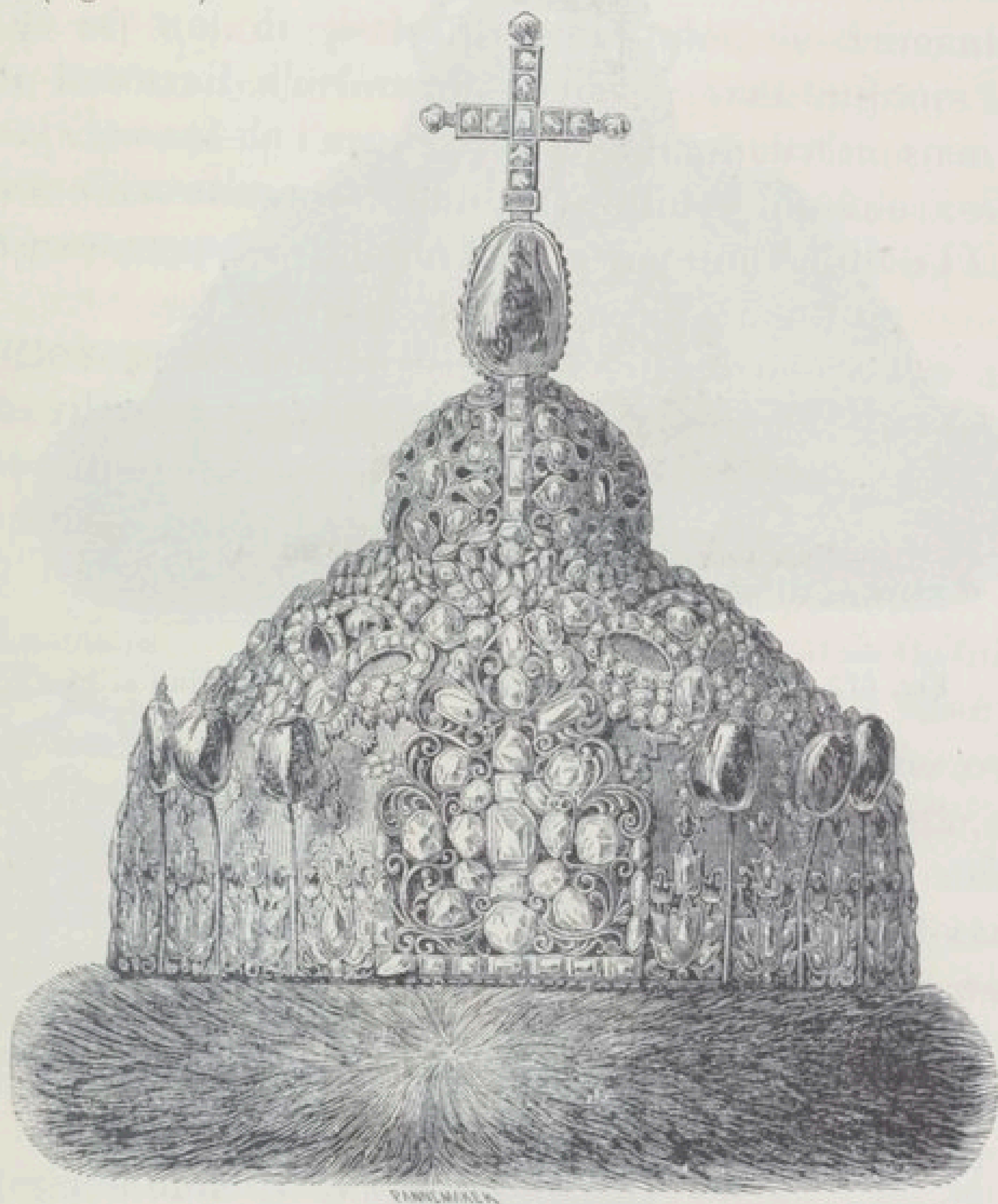


Fig. 671. — Couronne en diamants de Pierre Ier.

Une couronne très intéressante aussi bien au point de vue de l'art qu'à celui de l'archéologie, est la *couronne du grand-prince Vladimir Monomaque* (fig. 672). C'est un don d'Alexis Commène. Elle fut apportée de Byzance à Kief en l'année 1116, et servit au couronnement du grand-prince. Cette couronne est la seule réputée héréditaire des souverains russes ; et ils la transmettent à leurs héritiers avec la croix vivifiante, la chaîne de prince et le vase de César-Auguste. Elle est d'un travail grec, et est ornée de pierres précieuses. La seconde couronne de Vladimir Monomaque, moins riche que la précédente, lui ressemble pourtant beaucoup. On prétend que cette couronne fut donnée à la grande-princesse Olga, en 946, lorsqu'elle alla se faire baptiser et sacrer à Constantinople.

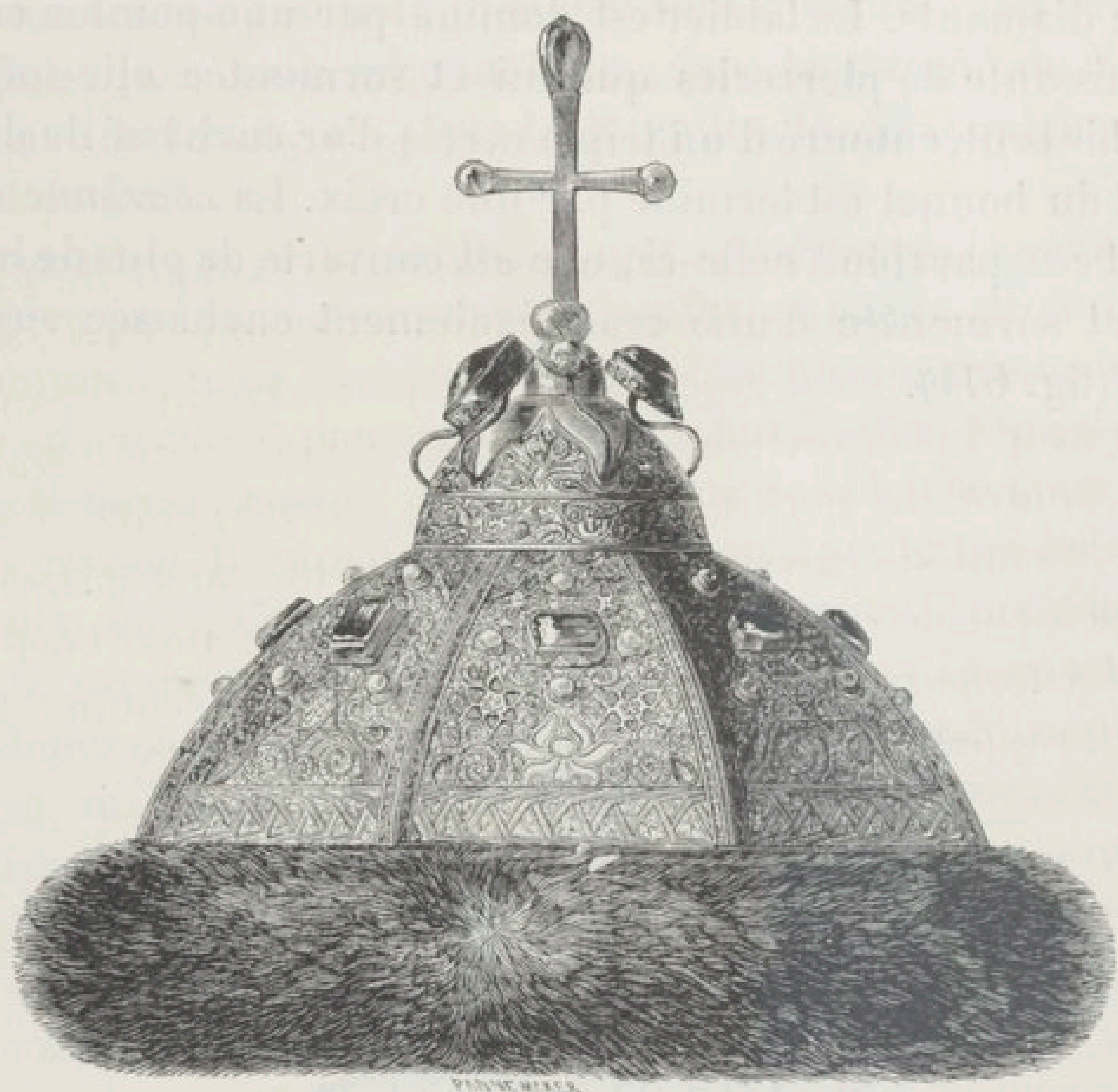


Fig. 672. — Couronne, dite « bonnet du Monomaque ».

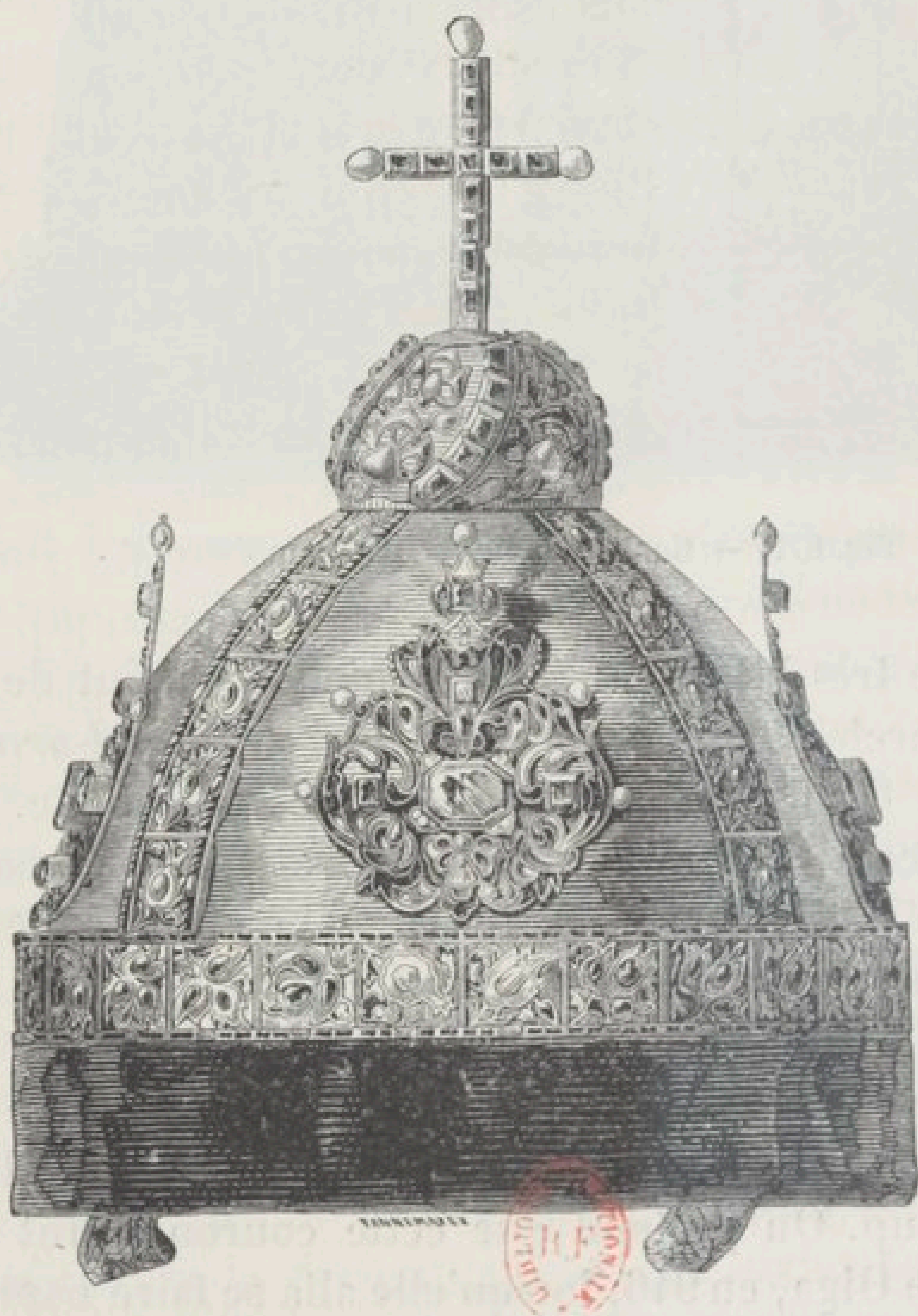


Fig. 673. — Couronne en drap, dite « bonnet de Sibérie ».

La couronne en drap d'or, dite *bonnet de Sibérie*, appartenait au tzar Alexiévitch. Quelques-unes des pierres qui la décorent sont de toute beauté (fig. 673).

Nous retrouvons partout les goûts artistiques et l'amour du luxe qui caractérisaient le Bas-Empire. Tous ces bonnets, comme tous ceux qui font partie de la collection d'objets d'art du palais Granulé, comme la couronne du tzar Féodorovitch, dite *bonnet d'Astrakan* — couronne couverte de saphirs, de perles, d'émeraudes, de diamants et remarquable par le travail d'orfévrerie — conservent toujours la forme en coupole, cet élément de l'art byzantin qui caractérise aussi l'art russe. La *couronne d'Astrakan* rappelle la conquête d'Astrakan, comme la *couronne de Kazan* rappelle la victoire de Ivan Vassiliévitch IX.

Les villes principales. — La Russie possède un assez grand nombre de villes, dont quelques-unes sont très populeuses, mais elles sont séparées les unes des autres par des espaces immenses et presque vides d'habitants.



Saint-Pétersbourg (700,000 hab.), capitale de la Russie, est situé à l'embouchure de la Néva, dans une contrée basse et marécageuse. Cette ville, fondée par Pierre le Grand, est d'un caractère absolument moderne. L'architecture du dix-huitième siècle, qui, chez nous, ne personnifie qu'une époque, n'a la portée que d'une mode, absorbe tout dans la capitale de la Russie, s'y concentre et s'y immobilise dans tous les monuments. D'un autre côté, à l'heure actuelle, la société riche de Saint-Pétersbourg a visité toutes les capitales de l'Europe ; elle a demandé à chacune quelque chose de son architecture et précieusement rapporté ce quelque chose dans une contrée pour laquelle telle ou telle conception n'était pas faite : de là un chaos épouvantable, un mélange de tous les styles, un ensemble aussi bizarre que discordant. Il n'y a qu'une seule chose que l'on a entièrement oubliée, c'est qu'il existe une architecture et un art russes.

L'église de Saint-Isaac s'élève sur l'emplacement d'une ancienne église en bois construite par Pierre le Grand, et reconstruite plus tard en briques. Sur la place s'élève la statue équestre de Pierre le Grand par Falconnet. L'église de Notre-Dame de Kazan est une copie de Saint-Pierre de Rome. L'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, appelée aujourd'hui église de la Forteresse, lance à perte de vue dans le ciel son interminable flèche dorée, surmontée d'un ange gigantesque portant une

croix. Sur son dôme est une lanterne terminée par un toit en forme de bulbe qui a la prétention de rappeler le style russe et qui fait le plus mauvais effet. L'assemblage du dôme et de la flèche produit une silhouette des plus désagréables.

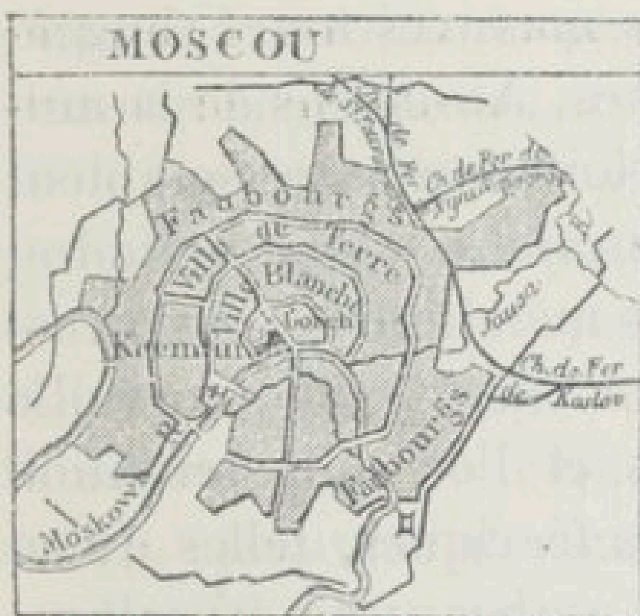
A droite de Saint-Isaac, le long de la Néva, se trouvent : l'Amirauté avec son entrée lourde et prétentieuse, le Palais impérial où l'on a semé à profusion les colonnes et les ornements, le palais de l'Hermitage avec sa splendide collection ; le théâtre de l'Hermitage, le palais de Marbre ; puis l'État-Major, ayant, au centre de la place qu'il entoure d'un demi-cercle, la colonne Alexandre.

« Comme la perspective Newsky résume en quelque sorte Saint-Pétersbourg, dit Th. Gautier, vous nous permettrez d'en donner une description un peu longue et détaillée qui vous fera entrer tout de suite dans l'intimité de la ville. Pardonnez-nous d'avance quelques remarques puériles et minutieuses en apparence. Ce sont ces petites choses négligées comme trop humbles et d'une observation trop facile qui constituent la différence d'un endroit à un autre, et vous avertissent que vous n'êtes pas dans la rue Vivienne ou à Piccadilly.

« C'est de la place de l'Amirauté que part la Perspective Newsky pour se prolonger dans un lointain immense jusqu'au couvent de Saint-Alexandre-Newsky, où elle aboutit après une légère flexion. La voie est large comme toutes celles de Saint-Pétersbourg ; le milieu de la chaussée a reçu un cailloutis assez raboteux dont les deux déclivités, en se rencontrant, forment le lit du ruisseau. De chaque côté, une zone de pavage en bois accompagne la bande des petits fragments de granit ; de larges dalles revêtent le trottoir.

« La flèche de l'Amirauté, qui ressemble au mât d'un navire d'or planté dans le toit d'un temple grec, forme au bout de la Perspective un point de vue heureusement ménagé. Au moindre rayon de soleil une paillette de lumière y brille et amuse l'œil du plus loin qu'on l'aperçoive. Deux autres rues voisines jouissent aussi de cet avantage et laissent voir, par une adroite combinaison de lignes, la même aiguille dorée ; mais pour le moment nous allons tourner le dos à l'Amirauté et remonter la Perspective jusqu'au pont d'Anitschkov, c'est-à-dire dans sa partie la plus vivante et la plus fréquentée. Les maisons qui la bordent sont hautes et vastes, avec des apparences de palais ou d'hôtels. Quelques-unes, les plus anciennes, rappellent l'ancien style français un peu italianisé, et présentent un mélange de Mansart et de Bernin assez majestueux ; pilastres corinthiens, corniches, fenêtres à frontons, consoles, œils-de-bœuf à volutes, portes à mascarons, rez-de-chaussée à refends et à bossage se détachant d'ordinaire d'un fond de crépi rosé. D'autres offrent les fantaisies du style Louis XV, rocailles, chicorées, serviettes, pots-à-feu, tandis que le goût grec de l'Empire aligne plus loin ses colonnes et ses

frontons triangulaires rechampis de blanc sur un fond jaune. Les maisons tout à fait modernes sont dans le genre anglo-allemand et semblent avoir pris pour type ces magnifiques hôtels des villes de bains dont les lithrographies séduisent les voyageurs. Cet ensemble, dont il ne faudrait pas étudier les détails de trop près, car l'emploi de la pierre donne seul de la valeur à l'exécution des ornements en conservant l'empreinte directe de l'artiste ; cet ensemble, disons-nous, forme un coup d'œil admirable pour lequel le nom de Perspective que porte la rue, ainsi que beaucoup d'autres de Saint-Pétersbourg, nous paraît merveilleusement juste et significatif. Tout est combiné pour l'optique ; et la ville, créée d'un seul coup par une volonté qui ne connaissait pas d'obstacle, est sortie complète du marécage qu'elle recouvre, comme une décoration de théâtre au sifflet du machiniste. »



Moscou (400,000 hab.) fut, jusqu'au temps de Pierre le Grand, la capitale de l'empire moscovite. Détruite presque entièrement dans l'incendie de 1812, cette ville, qui avait pourtant conservé ses principaux monuments, s'est promptement relevée de ses ruines. Elle est actuellement le centre de la contrée la plus industrieuse de la Russie. Moscou est la ville russe par excellence, avec son architecture polychrome, de formes bizarres, capricieuses, pleines d'imprévu ; ses coupoles d'azur étoilées d'or, ses dômes terminés en oignons revêtus d'étain, ses clochers ruisselants d'or ; ses rues, ici étroites, inégales, tortueuses, là, tout à côté, larges, droites, bien entretenues : toutes parcourues par une foule étrange, bordées de constructions disparates, où le bouge alterne sans transition avec le palais ; mais ce qui donne avant tout à Moscou son caractère, ce qui fait que cette ville a une physionomie à part que l'on tenterait en vain de retrouver dans n'importe quelle autre cité que ce soit, c'est son Kremlin. Th. Gautier a pu écrire avec raison que le Kremlin était le cœur et la moelle de Moscou.

« Jadis, dit-il, le Kremlin, considéré de tout temps comme l'acropole, le lieu saint, le palladium et le cœur même de la Russie, était entouré d'une palissade en forts madriers de chêne — la citadelle d'Athènes n'avait pas d'autre défense avant la première invasion des Perses. — Dmitri-Donskoï remplaça la palissade par des murs crénelés, que fit rebâtir le tzar Jean III à cause de leur état de vétusté et de délabrement. C'est la muraille de Jean III qui subsiste encore aujourd'hui, mais souvent restaurée et refaite en maint endroit. D'épaisses couches de crépi empêchent d'ailleurs de découvrir les blessures que le temps peut

y avoir faites et les noires traces du grand incendie de 1812, qui du reste ne fit que lécher de ses langues de flamme l'enceinte extérieure. Le Kremlin a quelques rapports avec l'Alhambra. Comme la forteresse moresque, il occupe le plateau d'une colline qu'il enveloppe de sa muraille flanquée de tours : il contient des demeures royales, des églises, des places, et, parmi les anciens édifices, un palais moderne qui s'y encastre aussi regrettablement que le palais de Charles-Quint parmi la délicate architecture arabe qu'il écrase de sa masse. La tour d'Ivan-Veliki n'est pas sans quelque ressemblance avec la tour de Vela ; et du Kremlin, comme de l'Alhambra, on jouit d'une vue admirable, d'un panorama dont l'œil surpris garde toujours l'éblouissement. Mais ne poussons pas plus loin ce rapprochement, de peur de le forcer en y appuyant trop.

« Chose bizarre, le Kremlin vu du dehors a peut-être quelque chose de plus oriental que l'Alhambra lui-même avec ses massives tours rougeâtres dont rien ne trahit les magnificences intimes. Au-dessus de la muraille à créneaux échancrés, entre les tours à toits ouvragés, semblent monter et descendre comme des bulles d'or étincelantes, des myriades, de coupoles, de clochetons bulbeux aux reflets métalliques, aux brusques rehauts de lumière. La muraille, blanche comme une corbeille d'argent, enserre ce bouquet de fleurs dorées et l'on a la sensation d'avoir devant soi, en réalité, une de ces villes féeriques, telles qu'en bâtit prodiguement l'imagination des conteurs arabes, une cristallisation architecturale des *Mille et une Nuits.* Et quand l'hiver saupoudre de son mica diamanté ces édifices étranges comme le rêve, on se croirait vraiment transporté dans une autre planète, car rien de pareil n'a jamais frappé votre regard. »

Le Kremlin a des portes qui sont l'objet du respect religieux des Russes : celle du Rédempteur, d'une architecture des plus curieuses, où l'on voit, sous verre, une vieille peinture devant laquelle des cierges brûlent en permanence ; et celle de Saint-Nicolas, qui possède aussi une image ayant, dit-on, un pouvoir miraculeux. Le Kremlin renferme dans son enceinte plusieurs églises. L'église de l'Assomption, où on sacre les empereurs, conserve dans une belle chape en argent, ornée de pierres précieuses, la tunique de Jésus-Christ. C'est là aussi qu'on trouve la célèbre Vierge de Wladimir, peinte par S. Luc. L'église de la *Vierge*, ou de l'*Annonciation*, dont les neuf coupoles sont dorées et dont le plancher est carrelé en agate, a des murs couverts de peintures à fresque, et conserve une croix fameuse qui a appartenu à Constantin. L'église de l'*archange Saint-Michel* qui servait de sépulture aux tzars, l'église du *Sauveur dans les bois*, la plus ancienne de Moscou, le clocher d'Ivan Vélikoï, dont la coupole dorée portait une croix vénérée qui fut enlevée par les Français, et trente-deux cloches dans sa tour, font partie de ce

Kremlin qui est pour les Russes un lieu sacré en même temps qu'une forteresse.

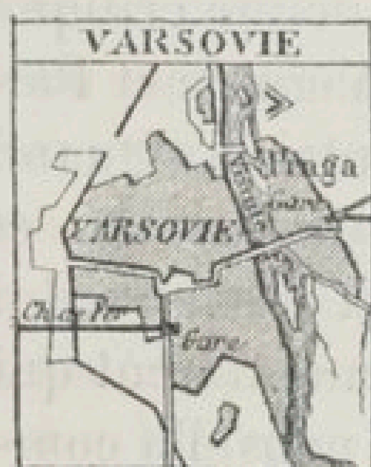
C'est près de la porte Sainte que se trouve la fameuse église de *Vasili Blagennoï*, d'où le patriarche commençait son entrée triomphante monté sur un cheval conduit par le tzar. Le toit de Vasili Blagennoï est surmonté de dix-sept coupoles toutes de forme, de couleur et de dimensions différentes. Ces dômes bulbeux sont verts, rouges, jaunes, violets ; leur forme est celle d'un oignon, d'un melon, d'un ananas, d'une pomme de pin. Au milieu s'élève une grande flèche bizarre, et l'édifice tout surchargé d'ornements étranges, tout bigarré de couleurs voyantes, est certainement le plus singulier qu'ait jamais créé la fougueuse indépendance d'une imagination sans frein. C'est le contraire de notre architecture occidentale, officielle et classique ; c'est un mélange bâtard du byzantin et du persan, du tatare et de l'hindou, et c'est l'édifice qu'on cite comme le modèle le plus étrange et le plus imprévu d'un art livré au pur caprice. Eh bien, ce monument n'est pas l'œuvre d'un Russe, mais d'un Italien de la Renaissance. Au seizième siècle, à l'époque de la plus grande ferveur du style *gréco-romain*, les artistes italiens se répandirent dans toute l'Europe pour y propager leurs doctrines classiques. L'un d'eux vint à Moscou trouver Ivan le Terrible, qui lui ordonna, en 1564, de bâtir le plus bel édifice que son art fût susceptible de créer. L'Italien se mit à l'œuvre, et, sentant qu'il n'avait autour de lui aucune critique savante, il mit de côté Vitruve et ses préceptes, oublia Vignole et Palladio dont il avait peut-être été l'ami, et se livra à sa fantaisie. Quand l'ouvrage fut terminé, il excita l'admiration la plus enthousiaste, et l'empereur, payant largement l'artiste, comme il en était convenu, lui demanda si, en doublant la somme, il pourrait faire un monument qui serait deux fois plus beau. L'architecte, prévoyant une nouvelle commande, sourit et répondit affirmativement. Alors Ivan le Terrible déclara qu'il l'avait trompé, puisqu'il avait promis de construire un édifice que son art ne saurait dépasser, et lui fit trancher la tête, ou, selon d'autres, crever les yeux.

Si le Kremlin absorbe la ville de Moscou et attire sur lui toute l'attention, il lui fournit d'un autre côté une magnifique terrasse d'où l'on peut la voir dans toute sa splendeur.

« On ne saurait rêver rien de plus beau, dit Th. Gautier, parlant de Moscou vue du Kremlin, de plus riche, de plus splendide, de plus féerique, que ces coupoles surmontées de croix grecques, que ces clochetons en forme de bulbe, que ces flèches à six ou huit pans côtelées de nervures, évidées à jour, s'arrondissant, s'évasant, s'aiguisant, sur le tumulte immobile des toitures neigeuses. Les coupoles dorées prennent des reflets d'une transparence merveilleuse, et la lumière au point saillant s'y concentre en une étoile qui brille comme une lampe. Les dômes d'argent

ou d'étain semblent coiffer des églises de la lune ; plus loin ce sont des casques d'azur constellés d'or, des calottes faites en plaques de cuivre battu, imbriquées comme des écailles de dragon, ou bien encore des oignons renversés peints en vert et glacés de quelque paillon de neige ; puis, à mesure que les pans se reculent, les détails disparaissent même à la lorgnette, et l'on ne distingue plus qu'un étincelant fouillis de dômes, de flèches, de tours, de campaniles de toutes les formes imaginables, dessinant d'un trait d'ombre leur silhouette sur la teinte bleuâtre du lointain et en détachant leur saillie par une paillette d'or, d'argent, de cuivre, de saphir ou d'émeraude. Pour achever le tableau, figurez-vous, sur les tons froids et bleutés de la neige, quelques traînées de lumière faiblement pourprées, pâles roses du couchant polaire semées sur le tapis d'hermine de l'hiver russe. »

Revel et *Riga*, sur la Baltique ; *Arkangel*, sur la mer Blanche ; *Odessa*, sur la mer Noire sont des villes très importantes par leur commerce, mais qui ne possèdent aucun monument qui puisse nous arrêter. *Kief*, *Smolensk*, *Novogorod*, sont au contraire les villes où on trouve le caractère russe le plus prononcé. *Kazan* et *Astrakan* sont des villes complètement orientales par leur aspect, tandis que, quand on arrive dans les villes polonaises, on pourrait aisément se croire en Allemagne.

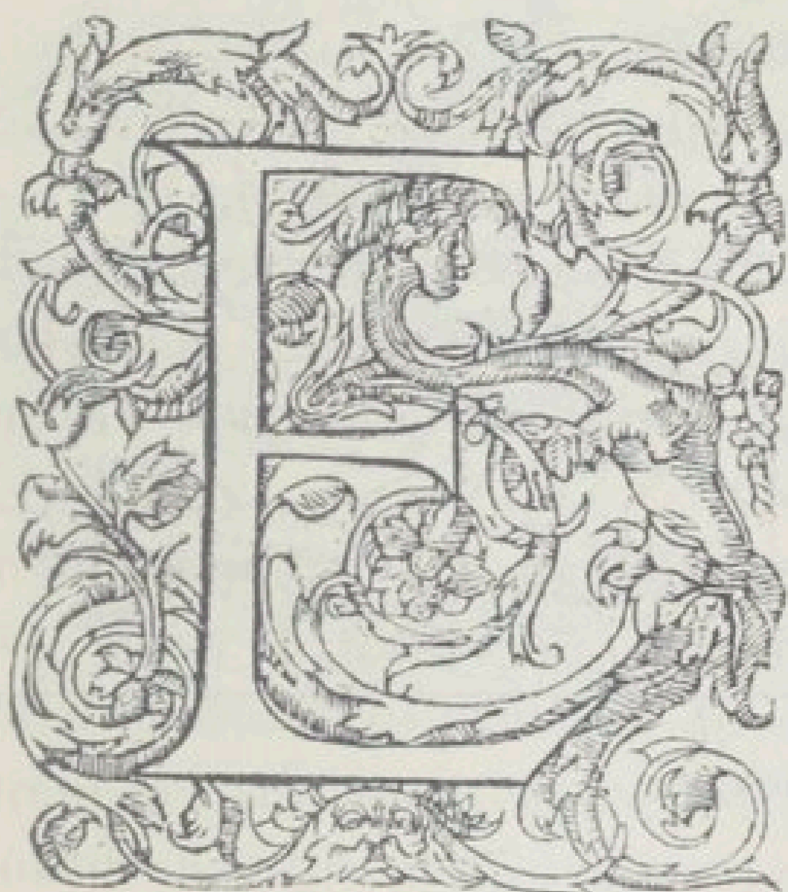


Varsovie (180,000 hab.), ancienne capitale de la Pologne, est baignée par la Vistule qui la sépare de son faubourg Praga. Varsovie possède de belles églises. La cathédrale catholique Saint-Jean est un monument gothique de la fin du quatorzième siècle. Il a été restauré de nos jours. On voit à l'intérieur de fort belles sculptures sur bois. L'église de Sainte-Croix contient, comme presque toutes les églises de la ville, de beaux monuments funéraires en marbres blancs de Carrare ou en marbres noirs de Hongrie, amenés à grands frais. Les palais sont nombreux et rappellent presque tous de grands souvenirs. Le palais d'Auguste II fut, dit-on, bâti en quinze jours par des milliers d'ouvriers. C'était une galanterie du monarque, qui voulait en faire don à la comtesse Orselska. La statue de Copernic, placée devant l'administration de la loterie, est une œuvre de Thorwaldsen. Des tombeaux de la cathédrale Saint-Jean ont été exécutés d'après les dessins de ce célèbre sculpteur. Les jardins de la villa impériale de Lazienski, ceux du château, du palais Krasinski sont renommés à Varsovie. Le jardin de Saxe est le rendez-vous habituel de la société polonaise.

CHAPITRE IX

AUSTRO-HONGRIE

Empire d'Autriche. — Haute et basse Autriche. — Bohême et Moravie. — Provinces des Alpes Autrichiennes. — Provinces de l'Adriatique. — Hongrie et Transylvanie. — Galicie.



mpire d'Autriche. — Peu de pays présentent autant d'oppositions dans leurs formes physiques et sont habités par une population aussi hétérogène que l'Austro-Hongrie. Son unité, plus apparente que réelle, ne se manifeste que dans la forme de son gouvernement. On trouve bien un monarque unique en Austro-Hongrie ; mais ce qu'il serait plus difficile d'y découvrir, c'est un peuple uni par ses origines et ses traditions. On n'a affaire qu'à une agglomération de races complètement différentes et ayant les aspirations les plus opposées. Sol et habitants, tout, dans ce pays, semble protester contre cette harmonie qui constitue l'unité d'une nation. « Les diverses contrées de l'Austro-Hongrie, dit Élisée Reclus, appartiennent aux régions naturelles les plus distinctes. Le Tyrol, la Carinthie, la Styrie, sont en entier, comme la Suisse, dans le système des hautes Alpes, tandis que la plus grande partie de la Hongrie est une plaine entourée de montagnes. D'un côté, la Bohême pénètre au loin dans l'intérieur de l'Allemagne ; de l'autre, la Galicie, sur le versant septentrional des Carpathes, s'incline vers les plaines de la Russie ; au sud des Alpes, l'étroit littoral de la Dalmatie dépend de la presqu'île des Balkans. Le Danube et ses affluents unissent bien en un même bassin hydrographique les montagnes de l'Autriche et les plaines de la Hongrie, mais en dehors de ces régions danubiennes une partie

considérable de la monarchie se trouve aussi dans les bassins de l'Elbe, de la Vistule, du Dniestr, de l'Adige. La diversité des races qui peuplent l'Austro-Hongrie augmente encore la confusion qui résulte du groupement forcé de contrées géographiquement distinctes. D'un côté de la petite rivière de Leitha, qui sert de frontière politique aux deux grandes divisions de l'empire, les Allemands prétendent à la domination ; de l'autre côté commandent les Magyars. Mais Tchèques et Ruthènes, Polonais, Slovaques et Croates, Dalmates et Serbes, Italiens,

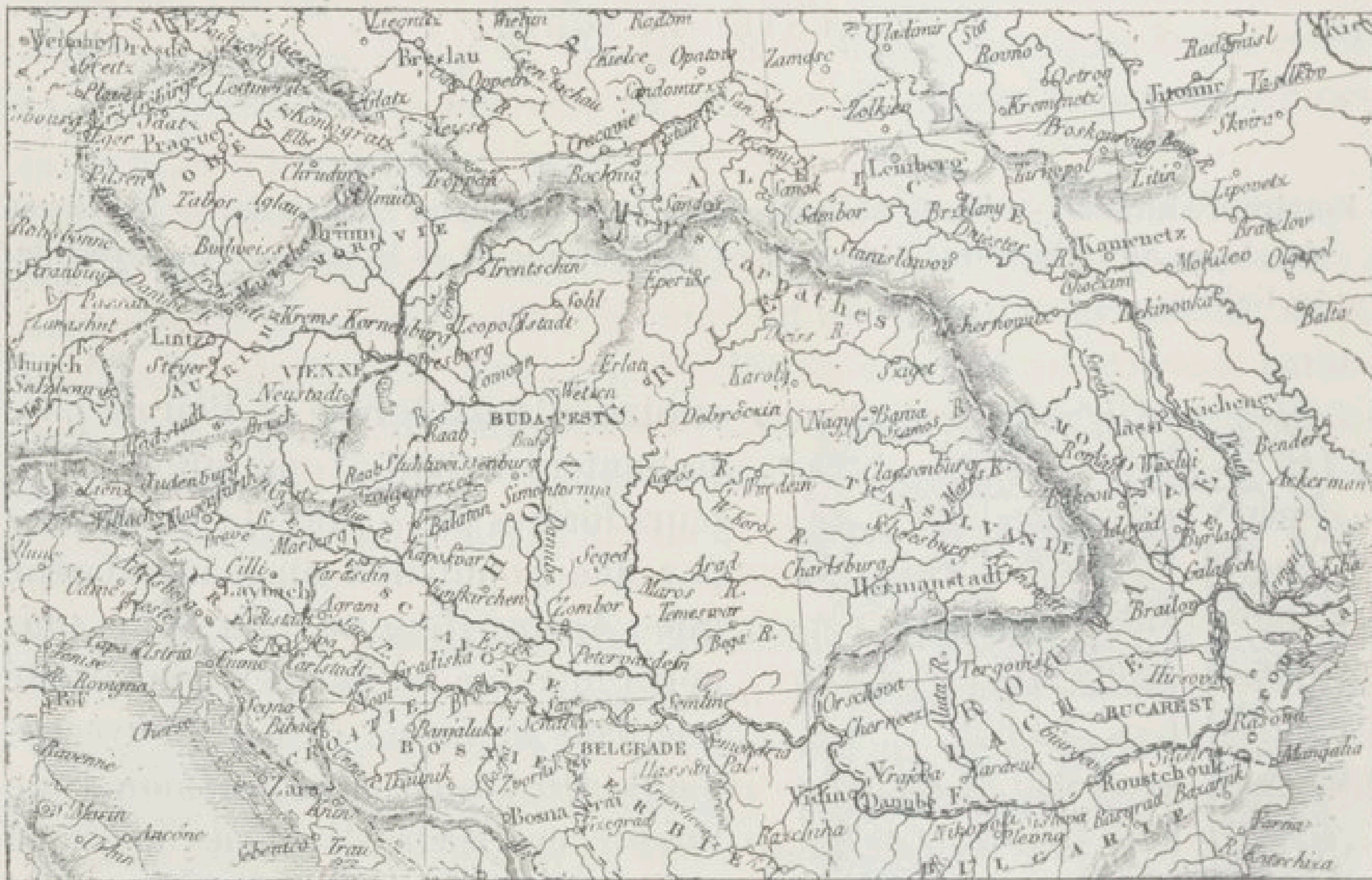


Fig. 674. — Autriche-Hongrie.

Roumains et Istriotes ont également leurs droits et n'entendent point être sacrifiés à la puissance des deux races dominatrices (fig. 674). »

Un médaillon, frappé sous Constantin, rappelle les victoires de Trajan sur les peuples qui habitent au bord du Danube. Le fleuve, personnifié sous les traits d'un vieillard, est couché au pied du pont que Trajan a fait élever : il appuie son bras sur une urne renversée d'où s'écoulent ses eaux. Sur le pont une Victoire impose la main sur un homme à genoux, dans l'attitude d'un suppliant, et tourne ses regards vers un guerrier armé de sa lance (fig. 675).

La vallée du Danube dans la haute et la basse Autriche, surtout entre Linz et Vienne, présente les plus beaux paysages qu'il soit possible de rêver. Le spectacle est varié à l'infini. Ici la campagne s'étale en une nappe de verdure où de frais villages semblent dormir au

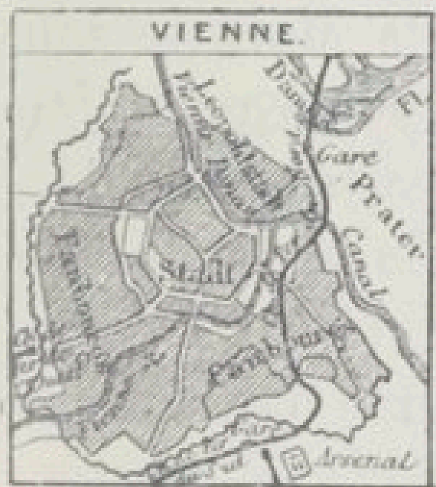
soleil, enfoncés dans l'herbe ; là une ville, un vieux château se découpent sur le ciel, hérissés de tours pittoresques ; ailleurs les Alpes et les Carpathes resserrent le lit du fleuve et le forcent à courir en grondant entre deux murailles de pierre ; enfin voici des îles, des marécages empreints d'une grandeur sauvage ; un détour de la rivière va changer subitement le spectacle et nous mettra en présence d'une campagne



Fig. 675. — Médaille antique.

riche et cultivée. Tout à l'heure nous étions au milieu de brisants redoutés des mariniers eux-mêmes, maintenant le fleuve qui nous porte coule calme et silencieux.

Haute et basse Autriche. — Il faut attribuer à une cause géologique la position de toutes les cités importantes de l'Autriche sur la rive droite du Danube. Cela provient de ce que la rive gauche ne possède, à une petite distance du fleuve, que des terrains granitiques, tandis que l'autre côté présente des terres de formation récente et d'importantes vallées très propres à l'agriculture. *Krems* seule fait exception à la règle, parce qu'elle est située à un endroit où le phénomène géologique que nous venons de signaler a beaucoup perdu de son intensité.



Vienne (700,000 hab.), capitale de l'empire d'Autriche, s'étend au pied des collines qui grandissent à mesure que l'on s'éloigne de la ville en marchant vers l'occident, et finissent par se changer en un système montagneux ; elle est bâtie sur un petit bras du Danube, à l'endroit où la Wien se jette dans ce fleuve. Vue du haut des collines, la ville offre un panorama superbe qui permet de se faire une idée de la beauté somptueuse de cette cité. Les faîtes de ses palais, les dômes et les tours de ses monuments émergent d'une mer de toits où appa-

raissent çà et là des îles ou des lignes de verdure indiquant des jardins, des parcs et des avenues. La flèche de Saint-Étienne domine le tout et monte dans les airs à une hauteur de 138 mètres.

Les bâtisses de la capitale de l'Autriche sont imposantes, mais un peu lourdes. Elles ont trop de prétention au grandiose. La disposition des quartiers, des rues et des promenades est assez heureuse. La topographie des anciennes fortifications, disparues sous les voies et les constructions modernes, a imposé à celles-ci une forme annulaire que la ville ne cesse pas d'observer dans son développement de chaque jour.

Parmi les palais de Vienne, il faut citer Schönbrunn que la ville commence à englober ainsi que ses beaux jardins, et le palais du Belvédère où se trouve le musée. Les parcs sont nombreux. Il y a celui du Peuple, celui de la Cour, celui de la Ville ; mais le Prater est la promenade par excellence de tout Viennois. « On ne trouve nulle part, si près d'une capitale, a écrit madame de Staël, une promenade qui puisse faire jouir ainsi des beautés d'une nature à la fois agreste et soignée. »

Dans la haute Autriche, nous citerons seulement *Linz*, ville fréquentée par les touristes à cause de la beauté de ses environs.

Bohême et Moravie. — La Bohême est entourée de tous côtés par des chaînes de montagnes qui l'inscrivent dans un immense quadrilatère : ce sont les monts de Bohême à l'ouest, les monts Métalliques au nord, les monts Géants à l'est, et au sud les monts de Moravie. Le sol est très riche en couches minières et est aussi de la plus grande fertilité. Ses légumes et surtout ses fruits, exportés au loin, sont très estimés. Les sites de la Bohême sont renommés pour leur beauté pittoresque et leur fraîcheur.

La Moravie, contrée éminemment montagneuse, moins bien partagée que sa voisine tchèque au point de vue de la puissance productive du sol, n'en est pas moins bien cultivée grâce à l'intelligence et à l'activité de ses habitants. De gigantesques forêts la couvrent en grande partie comme elles couvrent du reste aussi la Bohême. Les eaux de la Moravie descendent vers le sud par la Morava, tandis que celles du pays des Tchèques, par l'Elbe et ses affluents, se dirigent vers le nord.

Les Tchèques de la Bohême et les Slovaques de la Moravie sont frères ethnologiquement. Les deux peuples ont conscience de cette commune origine, et s'entendent admirablement dans la haine de l'Allemand qui est à leurs yeux l'éternel envahisseur. Les femmes tchèques et moraves ont une réputation établie de grâce et de beauté. Malheureusement elles ont en grande partie renoncé à leur costume national qui était un piquant de plus aux yeux des voyageurs.

Prague (223,000 hab.), capitale de la Bohême, a la réputation d'être une des belles villes du globe. La partie la plus moderne, la cité industrielle a la banalité géométrique de tous les centres producteurs. Ce qui

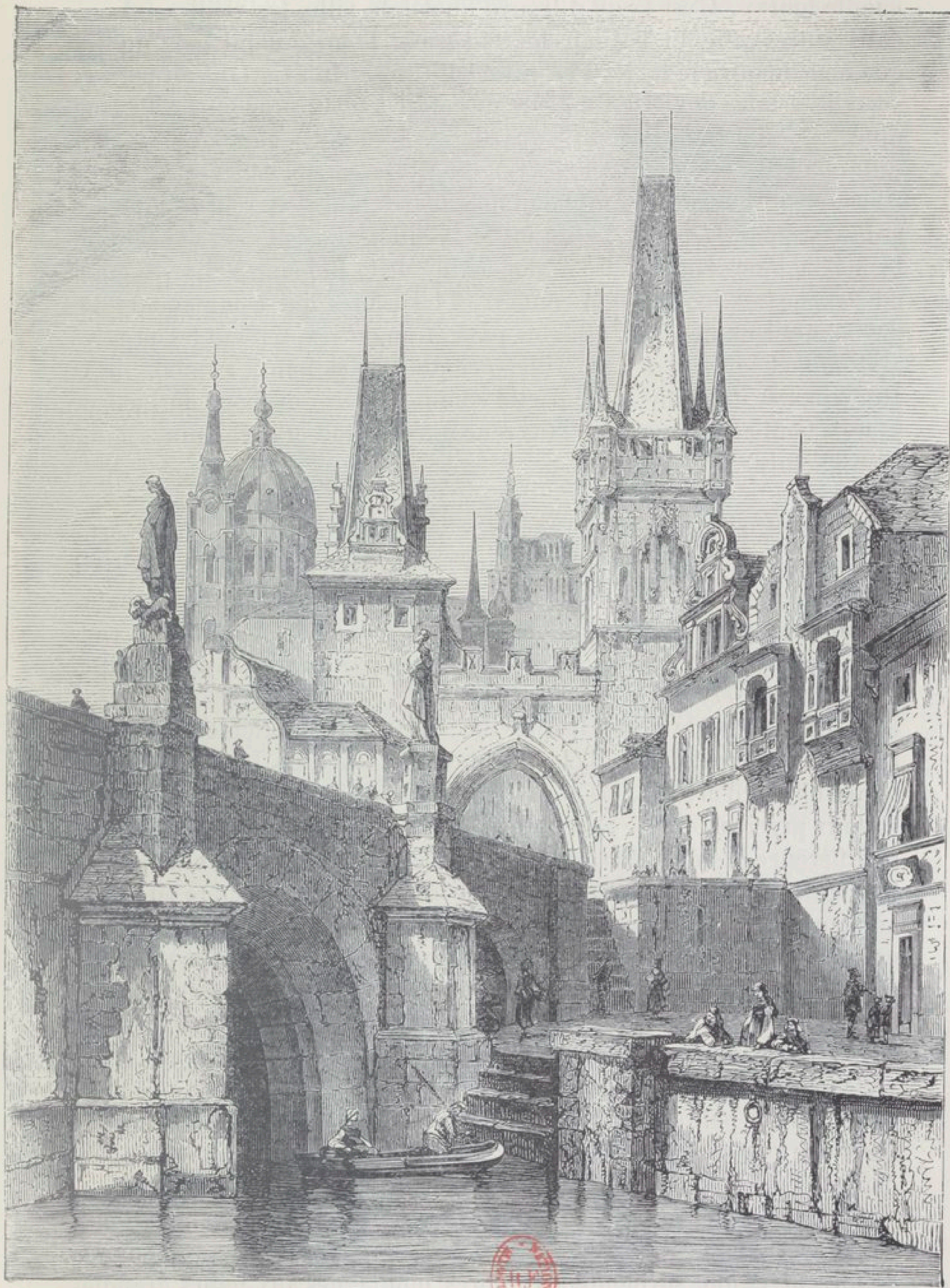


Fig. 676. — Le pont du Roi à Prague. (Tableau de Stroobant.)

intéresse surtout l'artiste qui visite Prague, c'est la ville historique aux « mille tours ». C'est là qu'il trouve l'hôtel de ville, les vieilles églises, entre autres celle de Teynkirche, et surtout le magnifique pont du Roi que nous montre le tableau de Stroobant (fig. 676). Ce tableau permet aussi de se faire une idée du genre de constructions qui donne à Prague un caractère si particulier. Le quartier juif offre des motifs on ne peut plus intéressants aux artistes. « C'est, dit M. Darcel, un écheveau emmêlé de rues étroites bordées de boutiques noires, qui s'ouvrent comme des antres profonds où s'engloutissent les vieilles nippes de Prague et tout le bric à brac usé, boiteux et dépenaillé de la Bohême. » La situation de Prague au centre de la contrée et les routes qui commandent les débouchés commerciaux avec les pays étrangers expliquent les progrès que fait chaque jour cette ville. *Brünn* (74,000 hab.), capitale de la Moravie, est une ville industrielle comme on en voit tant, où l'œil ne saurait tomber sur un point sans rencontrer le toit et la cheminée d'une manufacture.

Provinces des Alpes Autrichiennes. — Les provinces qui font partie des Alpes Autrichiennes, le Salzbourg, le Tyrol, le Vorarlberg, la Styrie et la Carinthie sont couvertes de hautes montagnes offrant une chaîne se ramifiant plus à l'est, s'y étalant en éventail, se concentrant au contraire, se massant vers l'ouest, et encadrant partout de petits lacs pittoresques (fig. 677).

La population de toutes les provinces des Alpes Autrichiennes vit des produits de la chasse, de l'élevage des troupeaux, de la fabrication de petits objets d'art en bois et du travail des mines de sel, de fer ou de métaux précieux que le sol contient en abondance. Entre ces habitants, la différence des défauts et des qualités réside seulement dans le plus ou le moins. Tous sont braves, amis de la liberté, d'un caractère vif et gai, amateurs de musique et de divertissements. Le type qui, pour le voyageur et l'artiste, résume en lui, en les portant au plus haut point, les caractères de ces différentes populations est le Tyrolien. Le costume tyrolien est excessivement pittoresque, surtout celui des montagnards chasseurs. Il se compose d'un chapeau pointu orné d'une plume d'aigle, d'une veste à parements verts serrée à la taille, d'un gilet brodé, d'une culotte courte et de petites guêtres (fig. 678). Une démarche fière et hardie, légitimée par une tradition de bravoure qui ne s'est jamais démentie, donne à ce costume sa physionomie complète.

Innsbrück, la capitale du Tyrol, s'élève au sein d'un paysage incomparable, dans une vallée fertile, où court l'Inn avec une précipitation de torrent, et que surplombent d'âpres montagnes aux lignes grandioses. Les maisons coquettes, peintes de diverses couleurs, ornées de leurs gracieux balcons, semblent rivaliser de gentillesse. Le tombeau de Maxi-

milien I[er], une des œuvres intéressantes de la Renaissance, est dans une église d'Innsbrück.

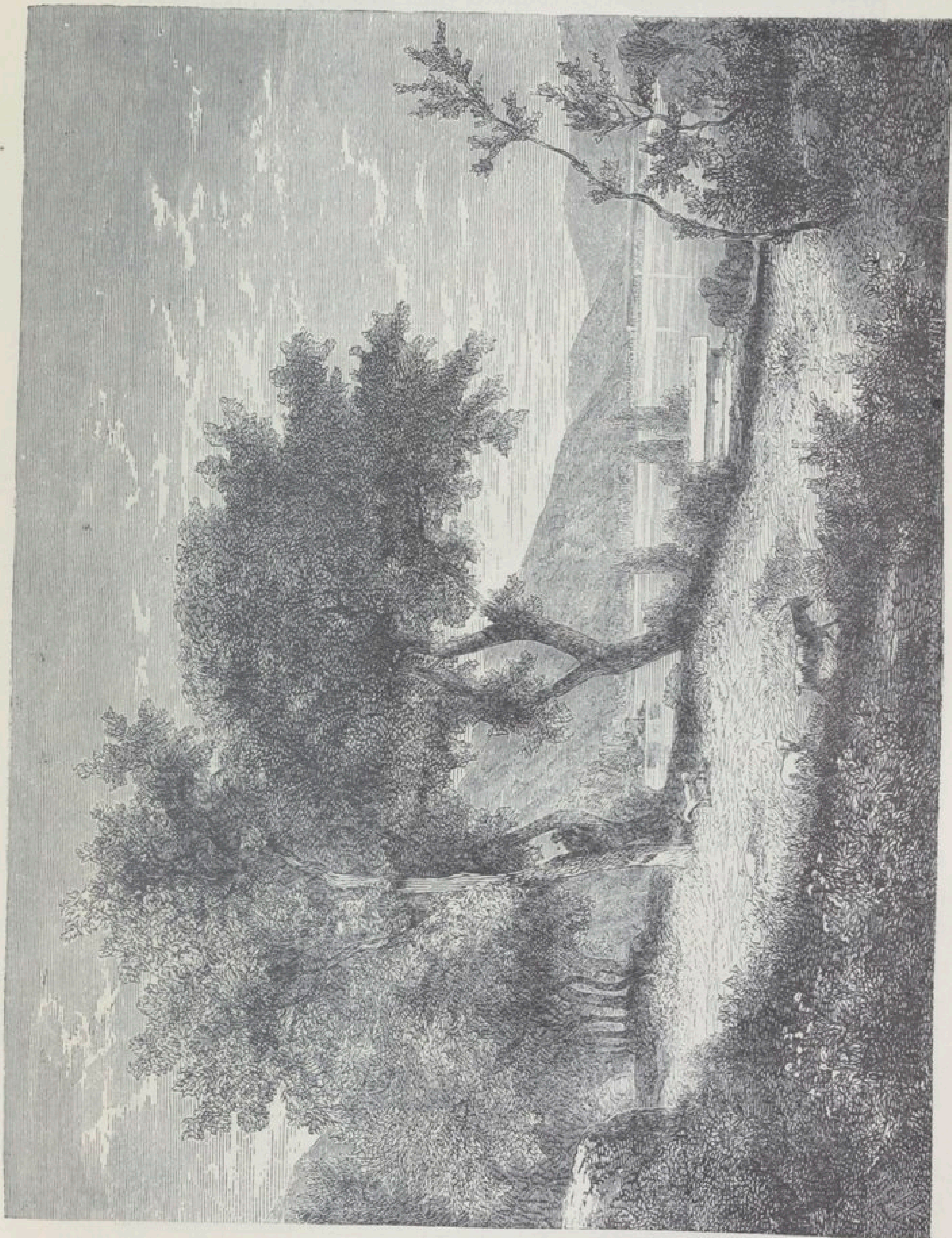


Fig. 677. — Un lac en Tyrol. (Tableau d'Anastasi.)

Sur le versant italien des Alpes la ville de *Trente* offre de l'intérêt à cause de ses vieux monuments, parmi lesquels on montre l'église où fut

tenu le concile qui a pris son nom de la cité, et de ses antiques maisons d'un aspect complètement italien.

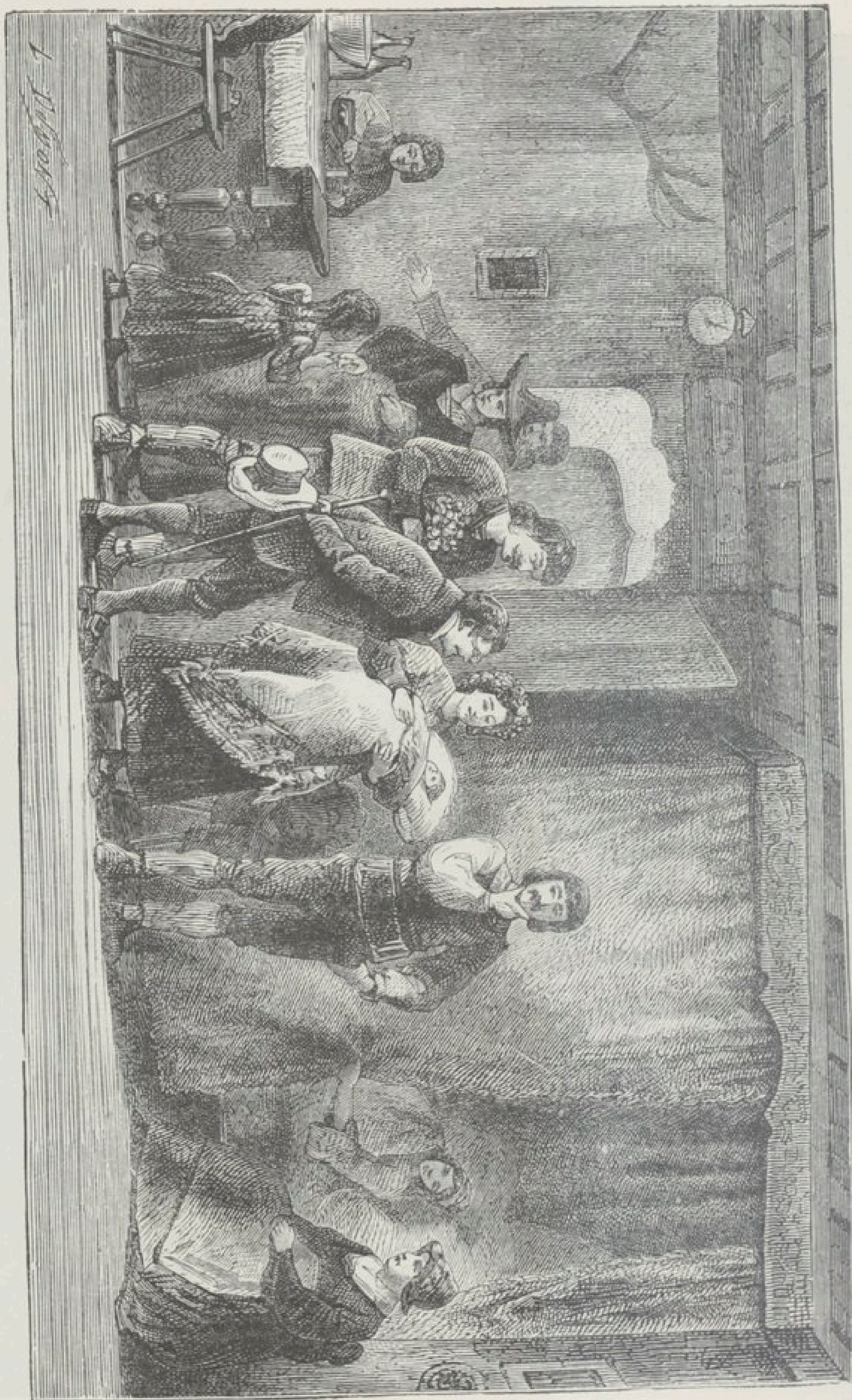


Fig. 678. — Un premier-né au Tyrol. (Tableau de Jundt.)

Graz, capitale de la Styrie, et *Klagenfurt*, capitale de la Carinthie, n'offrent pour les touristes qu'un intérêt assez secondaire. *Salzbourg*

est au contraire un rendez-vous d'artistes, et un des points les plus fréquentés par les visiteurs des Alpes. La ville, avec ses tours, ses clochers, ses vieilles murailles, est par elle-même extrêmement pittoresque et les environs sont de la plus grande beauté.

Les provinces de l'Adriatique. — Le sol des côtes de l'Adriatique est intéressant par la bizarrerie de son relief : immense chaos de pierres où les rochers prennent les formes les plus pittoresques, ici se dressant comme un mur cyclopéen, là se découpant en obélisques ou en pyramides, plus loin esquissant une statue fantastique ; par le système de ses eaux tantôt précipitées de hauteurs énormes ou égarées dans un labyrinthe de blocs de rochers, tantôt bues avidement par le sol, absorbées par des gouffres et vouées aux courses souterraines les plus embrouillées ; le sol de l'Istrie et de la Dalmatie n'est pas moins curieux par la disposition de ses contours maritimes, par les découpures innombrables de ses côtes et par le fouillis des îles qui semblent en avoir été détachées.

Trieste est le port le plus important de l'Autriche. La ville est bâtie au fond de la mer Adriatique, dans une situation admirable au point de vue commercial. Elle regarde en face sa rivale italienne : Venise. De tous les points de l'Autriche, les denrées à échanger affluent vers Trieste, comme vers un débouché naturel indiscuté. On ne s'étonnera donc pas que cette cité acquière chaque jour une plus grande importance. L'ancienne ville bâtie sur les flancs d'une colline, en cité qui a à se défendre contre les attaques du dehors, ne suffit plus aux besoins de la population ; la nouvelle ville s'avance hardiment dans la mer et y jette les fondations de ses établissements industriels et commerciaux.

Pola est, comme presque toutes les cités de l'Istrie, une ville à la fois romaine et vénitienne. Elle appartient à Venise par ses maisons à balcons à colonnettes, à hautes cheminées et à arcs byzantins, par son vieux Palais municipal ; elle appartient à la Rome antique par son Forum, son temple dédié à Rome et à Auguste, son amphithéâtre, ses murs et ses portes : la porte Dorée, la porte d'Hercule et la porte Gemina.

La ville de *Spalato*, ou le palais de Dioclétien, c'est tout un. Elle s'est élevée dans les murs de celui-ci et, aux yeux du voyageur et de l'archéologue, elle lui emprunte toute son importante. En somme, ce que l'on va voir à Spalato, c'est le palais de l'empereur romain.

Quand Dioclétien abdiqua, il alla se retirer dans le palais qu'il faisait construire depuis une huitaine d'années et où il mourut. « La construction, écrit M. C. Yriarte, est de forme carrée et butée aux angles par des tours de défense. La façade principale regarde l'Adriatique. La superficie générale de l'édifice, sans les jardins attenants, occupe trente mille cinq cents mètres ; la galerie ouverte, qui regardait la mer, avait deux

cents mètres de longueur. C'était un long promenoir avec portique ou loggia ouverte sur le golfe, d'où l'on dominait toutes les îles et l'Adriatique et dont les flots battaient les soubassements. Il y avait trois portes principales au palais, sans compter la porte de mer : l'une au nord, la *porte Dorée*, qui s'ouvrait sur la grande route de Salone ; la *porte d'Airain*, qui conduisait à un lieu dit *Epetium* (aujourd'hui Habrech), et la *porte de Fer*, qui communiquait (selon l'archéologue italien Lanza) avec un parc réservé à la chasse de l'empereur. Chacune de ces portes était flanquée de deux tours octogones. La quatrième porte s'ouvrait dans la mer même, et servait au débarquement et aux arrivages par la mer ; elle communiquait avec d'énormes souterrains qui accédaient à toutes les parties de l'édifice et qui existent encore aujourd'hui. »

A l'heure qu'il est, toute une ville se meut à l'aise dans cette gigantesque demeure, bien digne d'un maître du monde. Les monuments elevés par les successeurs infimes du puissant empereur reposent tous plus ou moins sur quelque assise romaine. Le temple se transforme en basilique ; le *mausolée* devient un baptistère, les rues, les places possèdent toutes quelque ornement antique. La *loggia*, qui est au fond de la place du Dôme, donne accès dans une construction circulaire qui paraît avoir été le vestibule d'honneur des appartements de l'empereur.

Raguse est une ville en décadence et qui ne paraît guère se souvenir de sa grandeur passée. Le temps est loin où l'on pouvait célébrer l'habileté de ses commerçants, la hardiesse de ses marins et lui décerner le nom de Venise en miniature. Maintenant l'herbe pousse dans les rues désertes, les palais achèvent de tomber en ruine et un sommeil de mort plane sur la cité.

Laibach, la capitale de la Carniole, est bâtie dans une position importante au point de vue du commerce et de la stratégie. Elle commande la route de l'Adriatique au bassin du Danube. La capitale de la Croatie est *Zagreb*. C'est une ville qui est appelée à avoir une certaine importance comme centre slave. *Eszek*, capitale de la Slavonie, est un foyer commerçant et industriel. Ses faubourgs contiennent quelques filatures de soie. *Semlin*, placée au point où la Save et le Danube se rencontrent, se dresse en face de Belgrade. L'île de la Guerre sépare les deux villes et peint d'un mot leur histoire réciproque.

Hongrie et Transylvanie. — Les Carpathes et les Alpes entourent la Hongrie et la Transylvanie d'une immense chaîne de monts qui en font comme une sorte de cirque prodigieux au centre duquel coule le Danube. Ce n'est que par la brèche des Portes de Fer que le fleuve peut traverser les gradins naturels qui lui ferment le chemin de la mer Noire. La direction de toutes les eaux de la contrée descendent vers le Danube.

« Comme chez la plupart des peuples jeunes, écrit Élisée Reclus, les

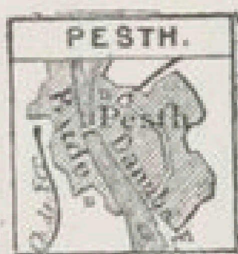


Fig. 679. — Les rôdeurs de nuit. (Tableau de Munkaksy.)

hommes sont fort coquets en Hongrie et mettent à leur toilette, qui

d'ailleurs n'a rien d'efféminé, peut-être encore plus de soin que les femmes. Le vrai Magyar, le berger de la puszta, est fier de l'élégance de son costume de fête. Son chapeau est orné de rubans et de fleurs multicolores ; un mouchoir de soie formant ceinture serre sa jaquette rouge ou bleue, à boutons de métal ; son surtout en drap blanc est brodé de fleurs, au milieu desquelles se dresse l'orgueilleuse tulipe, emblême national ; sa chemise est élégamment festonnée ; les caleçons de toile, aux longues franges, flottent au-dessus de ses bottes aux éperons résonnants ». Un tableau de Munkaksy nous montre des Hongrois (fig. 679).

Les villes de la Hongrie, qui n'étaient il n'y a pas encore bien longtemps que d'énormes villages, ou même plutôt, que des centres peu indiqués de constructions semées dans la campagne sur d'énormes étendues de terrain, commencent à prendre un aspect un peu plus européen. Nos grands villages des landes de la Gascogne nous permettent de nous faire une idée de ce que ces soi-disant cités étaient autrefois. Les mêmes influences de milieu avaient enfanté un mode de construction analogue.



Les deux villes sœurs de *Pesth* et de *Bude* sont bâties en face l'une de l'autre sur les deux rives du Danube qui, en cet endroit, n'a pas moins de 400 mètres de largeur. Deux beaux ponts de fer les réunissent en traversant le fleuve au-dessous de l'île Marguerite, lieu de plaisance très fréquenté. Sur la rive gauche, les palais de Pesth sont alignés le long d'un quai magnifique. Sur la rive droite, on aperçoit la colline couverte de monuments qui fut jadis l'acropole de Bude. L'édifice le plus intéressant de Buda-Pesth est son musée. La science et l'art y sont dignement représentés. La ville offre aussi d'importantes bibliothèques, consacrées surtout aux monuments nationaux, et s'enrichissant sans cesse de nouveaux documents. Les environs de la capitale hongroise sont fort jolis et couverts de villas. Les jours de fête, les habitants de la ville s'y précipitent en foule et les emplissent de leur joie et de leurs plaisirs.

Gallicie. — Les provinces situées en dehors du grand cirque formé par les Alpes et les Carpathes, sur le versant qui regarde la Russie, sont habitées par une population assez misérable, et la culture intellectuelle est beaucoup moins avancée que dans les provinces de l'Allemagne qui les avoisinent.

Cracovie (50,000 hab.) n'a plus l'importance qu'elle avait quand elle était la capitale de la Pologne. Ses monuments sont presque tous des souvenirs de sa grandeur passée. *Czernowitz* (34,000 hab.), capitale de la Bukovine, est bâtie en amphithéâtre sur la rive droite du Pruth et a un aspect assez imposant grâce à sa situation. La construction du chemin de fer lui a donné un grand développement. C'est une ville allemande.

CHAPITRE X

LA SUISSE

Configuration de la Suisse. — Les habitants. — Les arts. — Les villes principales.



onfiguration de la Suisse. — La Suisse, placée entre la France, l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie, est un des pays les plus montagneux de l'Europe (fig. 680). La beauté calme de ses lacs, et l'aspect grandiose de ses montagnes en a fait un centre d'excursions pour les touristes de tous les pays. Les montagnes et les vallées de la Suisse présentent deux genres de beauté complètement différents. Dans les vallées, basses ou hautes, les amateurs du riant, du frais et du piquant peuvent satisfaire entièrement leur goût. Les gais villages, tantôt semés un peu à l'aventure, selon les hasards du terrain, autour d'une fontaine de pierres qui coule en permanence, offrant une cascatelle à chacun de ses bassins disposés à la suite les uns des autres en escalier sur la pente de la place, et où les femmes viennent sans trêve ni repos puiser de l'eau tout en jasant; tantôt perchés hardiment sur les pentes d'une gorge, accrochés aux flancs de la montagne, ont fourni de nombreux motifs aux peintres. Les hauts sommets eux présentent un autre genre de spectacle. C'est par le grandiose du paysage, la poésie sublime des panoramas, qu'ils s'imposent à l'esprit, et si leur majesté et leur caractère énorme sont un peu en dehors des exigences du dessin et de la peinture, l'artiste puise à leur contact de fortes et saines émotions. S'ils n'offrent pas des modèles, ils sont du moins une source puissante d'inspiration (fig. 681).

Une très belle description de Topffer nous rend très bien cette antithèse de deux natures fort différentes qui caractérise le Suisse. « Les

cabanes de Trient, écrit-il, sont assises au milieu d'une petite vallée dont l'aspect est frappant et plein de caractère. Cette vallée, qui n'a en aucun sens plus d'un mille de longueur, est si profondément encaissée entre des cimes d'une hauteur immense, que le soleil n'en éclaire le fond que vers le milieu de la journée, et durant un petit nombre d'heures. A l'une des extrémités, le glacier de Trient, pressé entre les parois d'un étroit couloir de granit, fait entendre de sourds craquements, et, ouvert à sa base, il vomit, comme par une gueule azurée, des flots noirs et tourbillonnants, qui fuient bientôt d'un cours plus doux au travers de la prairie. A l'autre extrémité, une montagne fendue perpendiculairement

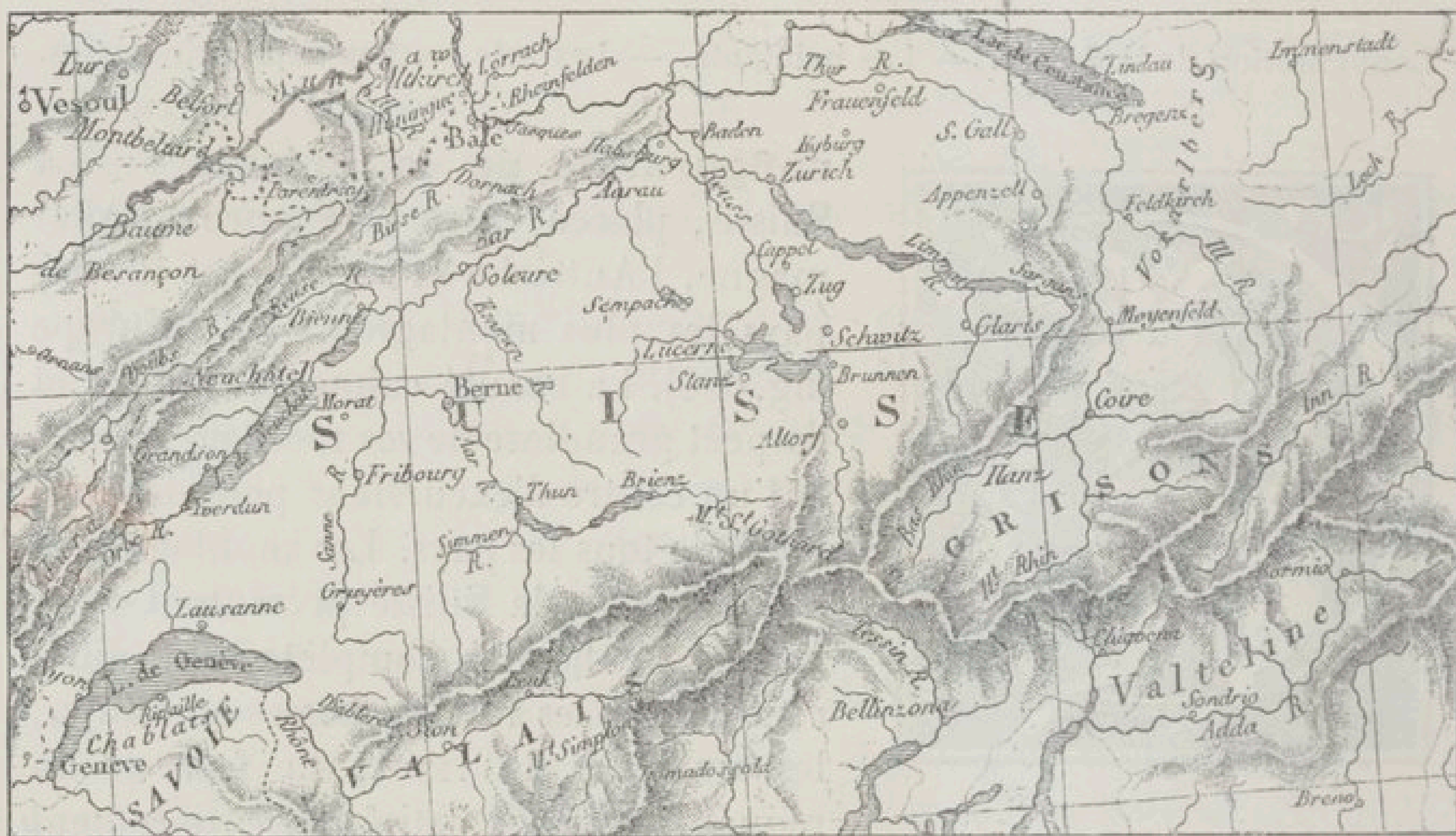


Fig. 680. — Suisse.

jusqu'à la base donne passage à ce torrent, qui se perd dans de ténébreux abîmes inconnus au regard de l'homme, pour aller ressortir près de Martigny en Valais, et s'y jeter dans le Rhône. La situation de cette vallée, cette ombre perpétuelle, ce glacier, ces eaux, y entretiennent une ravissante fraîcheur; et les pelouses qui en tapissent le fond, lorsque du haut de la montagne on les voit pour la première fois, resplendissent de l'éclat d'une verdure incomparable. Il semble qu'on découvre un Eden inaperçu encore, une retraite où vivent cachés depuis des siècles les primitifs habitants de la contrée. L'on descend, l'on entre dans cette ombre limpide, l'on savoure cet air récréateur, l'on écoute cette voix sonore et continue des eaux qui arrivent et qui fuient; une neuve splendeur émerveille les yeux et remue doucement le cœur.



Fig. 681. — Chèvres en détresse. (Tableau de Schenck.)

C'est dans ce vallon qu'aboutissent les deux paysages de la Tête-Noire et du col de Balme. Les deux sentiers s'y réunissent au pied de la Forclaz, qu'il faut encore gravir et redescendre pour arriver à Martigny. »



Fig. 682. — Prairie au bord de l'Aar, Oberland bernois. (Tableau de Karl Girardet.

Le tableau de Karl Girardet représentant une prairie au bord de l'Aar (fig. 682) nous montre cette opposition de paysages qui a si fort impressionné Topffer et qu'il nous a si bien fait sentir.

Habitants. — Les Suisses, aussi bien les habitants des villes que ceux des campagnes, se distinguent par une grande simplicité de mœurs, un esprit très indépendant et un amour que rien ne saurait atténuer pour leur foyer et leur pays natal. Jean-Jacques Rousseau a dit du *Ranz-des-Vaches:* « Cet air est si chéri des Suisses qu'il fut défendu, sous peine de mort, de le jouer dans leurs troupes, parce qu'il faisait fondre en larmes, déserter ou mourir ceux qui l'entendaient, tant il excitait en eux l'ardent désir de revoir leur pays. On chercherait en vain dans cet air les accents énergiques capables de produire de si étonnants effets; ces effets, qui n'ont jamais lieu sur les étrangers, ne viennent que de l'habitude, des souvenirs. » C'est surtout chez les montagnards que les coutumes particulières et le pittoresque du costume sont visibles pour le touriste. Dans les villes, mœurs et vêtements tendent vers ce niveau banal qui caractérise le monde moderne et rend tous les peuples peu différents les uns des autres. Les divers cantons de la Suisse présentent des costumes locaux ; mais ce sont surtout les femmes qui ont conservé ces détails de mode. Les deux types les plus caractéristiques de l'Helvétie sont les *chaletiers* et les chasseurs. Ces deux classes d'individus mènent une existence aussi rude qu'indépendante. Les premiers gardent les troupeaux et font les fromages, métier plus difficile et plus fatigant qu'on ne le suppose généralement et qui ne permet pas un instant de repos dans la journée. Ces montagnards dont la nourriture est délibitante, ils ne se nourrissent guère que de seret caillé, ne se maintiennent en bonne santé que grâce aux forces vitales qu'ils puisent dans l'air pur et fortifiant au milieu duquel ils vivent. Malgré tout ils n'échangeraient pas leur condition pour une autre meilleure à nos yeux. Ils ont pour eux l'indépendance, la vie en plein air au sein d'une nature grandiose, dont la poésie les grise et leur paraît préférable à tout.

Nous n'avons pas besoin de signaler les dangers de la vie de chasseur. Tout le monde les connaît. Un tableau de Meuron nous montre quelques-uns de ces hardis montagnards dans un paysage qui convient bien au genre de leurs exploits (fig. 683).

Les arts. — Il n'y a pas de pays qui ait été plus souvent dessiné que la Suisse, et cependant, parmi les tableaux de paysages qui ont de la célébrité, il y en a bien peu qui reproduisent ses admirables sites. Avant Calame, qui s'est fait une spécialité en peignant les Alpes, on peut dire que la Suisse n'avait jamais été peinte. Bien que ses ouvrages, dont la facture est un peu sèche, n'aient jamais été beaucoup goûtés en France, on ne peut nier qu'il ait rendu avec une grande exactitude certains aspects de la montagne, et qu'il a su en reproduire le caractère grandiose. La plupart des paysagistes suisses vont en Italie, en France, en Orient, et on a pu constater aux expositions universelles

que la Suisse est un des pays les plus rarement représentés sur les tableaux, tandis que dans les recueils illustrés, on trouve très fréquemment des sites pris dans les Alpes.

Le costume national est extrêmement pittoresque, surtout dans le canton de Berne ; dans les villages de l'Oberland Bernois, les femmes et les enfants, que l'on voit à la porte des chalets, ou groupés autour des fontaines, font un effet charmant, qui ravit les voyageurs. Il paraît toutefois que les artistes sont moins touchés que le public, par ces petites scènes de campagne, qu'ils reproduisent bien rarement. La Suisse a d'excellents peintres de genre, parmi lesquels il faut citer en première ligne M. Benjamin Vautier, qui est natif de Lausanne, mais qui s'est fixé à Dusseldorf, et qui reproduit surtout les Pays-Bas. Léopold Robert, le peintre des Italiens, et plus récemment Gleyre, un maître exquis, qui a toujours vécu à Paris, sont les deux plus grands peintres que la Suisse ait produits.

Les villes principales. — La Confédération helvétique se compose de 22 cantons. La ville fédérale est *Berne* (36,000 hab.). « L'aspect de Berne est frappant pour les étrangers, écrit madame Roland ; elle a l'air de l'opulence tranquille, et les agréments d'une grande propreté. Tous les bâtiments sont faits d'une belle pierre de taille, qu'on tire des environs, espèce de grès très fin et d'un petit gris fort agréable à la vue. Les maisons s'avancent sur la rue en arcades, très commodes pour les passants, mais un peu basses pour l'effet. Le trottoir qu'elles couvrent est fait de grandes pierres plates de la nature de celles qui servent à la bâtisse, et qui ne sont pas d'une aussi grande dureté qu'on l'imaginerait d'abord. Les rues bien ouvertes, bien pavées et ornées de fontaines, sont encore arrosées d'une eau courante, dans un petit canal revêtu en pierres et pratiqué au milieu d'elles. » Les monuments de Berne sont sa cathédrale, son Hôtel de ville, son Palais fédéral où l'on visite une galerie de tableaux, la statue de Rodolphe d'Erlach et les ours de bronze.

L'Oberland Bernois, dans le canton de Berne, est la partie de la Suisse la plus fréquentée par les touristes. Le village d'Interlaken, situé entre le lac de Thoune et le lac de Brienz, au centre de la plus belle partie des Alpes, est le centre habituel des excursions dans cette contrée. La Yung-Frau, couverte de neiges éternelles, la vallée de Lauterbrunnen, avec la fameuse chute de Staubach (fig. 684), le glacier de Grindelwald, les célèbres cascades du Giessbach, sur le lac de Brienz, etc., sont sans cesse visités par des voyageurs, qui trouvent partout des routes excellentes et des hôtels très bien tenus. Les paysagistes allemands fréquentent beaucoup ces parages, et c'est à eux qu'on doit la plupart des tableaux qui reproduisent les sites de ce merveilleux pays.

Zurich (21,000 hab.) est une ville très industrielle, en même temps qu'une ville savante. *Lucerne*, au bord du lac des Quatre-Cantons, le plusbeau de la Suisse, *Schaffouse*, qui a conservé sa physionomie du



Fig. 683. — Halte de chasseurs. (Tableau de Meuron.)

moyen âge, et qui a dans son voisinage la fameuse chute du Rhin, et surtout *Bâle* (45,000 hab.), sont, avec Berne, les villes les plus intéressantes de la Suisse allemande. La première chose qui frappe le voyageur qui arrive à Bâle, c'est l'extrême propreté de la ville. Toutes

les maisons ont l'air d'avoir été finies de la veille, et cependant le style de bon nombre d'entre elles indique une antiquité assez respectable. Ce qui donne encore à la cité un caractère assez étrange, ce sont les grillages en fer, qui dans la plupart des maisons protègent les fenêtres du rez-de-chaussée. Quelques-unes sont remarquables comme ferronnerie, mais toutes sont d'un joli goût comme style ornemental. Ici, comme à Berne, comme à Schaffouse, comme à Augsbourg, comme à Nuremberg, on a le respect du passé : la mode ne transforme pas les habitations et quand on répare une vieille maison, on n'en dénature pas le caractère.

Le sol sur lequel la ville est bâtie est fort accidenté, en sorte que nombre de rues sont assez escarpées : en outre elles sont coupées, çà et là, de petites places de forme irrégulière, que décorent des fontaines souvent élégantes.

Entourée de collines et de montagnes, *Bâle*, est divisée par le Rhin en deux parties inégales, reliées entre elles par un grand pont de bois, reposant en partie sur des piliers maçonnés; au milieu du pont s'élève une petite tourelle gothique en grès rouge, destinée dans l'origine à contenir l'image d'un saint.

Le grand Bâle et le petit Bâle, c'est le nom qu'on donne aux deux portions de ville séparées par le Rhin, forment aujourd'hui une administration séparée. Mais l'inimitié des riverains se traduisait autrefois d'une façon plus comique : jusqu'en 1839, on voyait du côté du grand Bâle, une tour avec une énorme tête grotesque, appelé *Lallenkœnig :* cette tête, adaptée à l'horloge, roulait de gros yeux et tirait la langue à la rive opposée, chaque fois que l'heure sonnait. Les habitants du petit Bâle, ne voulant pas laisser cette injure sans réponse, avaient dressé sur la rive opposée un poteau surmonté d'un chevalier, qui tournant le dos à Bâle-ville, montrait la partie postérieure de son corps avec un geste plus expressif que convenable.

Une autre particularité sur l'horloge du grand Bâle, c'est qu'elle était toujours en avance d'une heure, ainsi que l'a remarqué Montaigne dans une lettre écrite en 1580. « Les Bâlois, dit-il, ont cela, que leur horloge sonne toujours les heures, une heure avant le temps. S'il sonne dix heures, ce n'est à dire que neuf heures; parce que, disent-ils, qu'autrefois une telle faute fortuite préserva la ville d'une entreprise qu'on y avait faite. » Une tradition chère aux Bâlois, veut en effet qu'une attaque dirigée contre la ville ait échoué parce qu'une partie des assiégeants s'étant fiée à l'heure indiquée par l'horloge de la ville, furent repoussés faute d'avoir agi de concert avec le reste de l'armée. C'est pour rappeler cet événement que l'horloge de Bâle avançait d'une heure : les autorités, pour rétablir la vérité, résolurent d'avancer l'horloge d'une demi-minute tous les jours, mais



Fig. 634. — Vallée de Lauterbrunnen. (Tableau de Jungheim.)

la population s'en aperçut et manifesta son mécontentement d'une manière si énergique que les magistrats durent céder. Il a fallu l'esprit positif de notre siècle pour que l'horloge de Bâle fût réglée d'après le soleil.

Genève (48,000 hab.) est de beaucoup la ville la plus importante de la Suisse française. « Paresseusement couchée comme elle l'est, dit Alexandre Dumas, appuyant sa tête à la base du mont Salève, étendant jusqu'au lac ses pieds que chaque flot vient baiser, elle semble n'avoir autre chose à faire que de regarder avec amour les mille villas semées aux flancs des montagnes neigeuses qui s'étendent à sa droite ou couronnent le sommet des collines vertes qui se prolongent à sa gauche. Sur un signe de sa main, elle voit accourir du fond vaporeux du lac ses légères barques aux voiles triangulaires qui y glissent à la surface de l'eau, blanches et rapides comme des goëlands, et ses pesants bateaux à vapeur, qui chassent l'écume avec leur poitrail. Sous ce beau ciel, devant ces belles eaux, on dirait que ses bras lui sont inutiles, et qu'elle n'a qu'à respirer pour vivre. Et cependant cette sultane paresseuse en apparence, c'est la reine de l'industrie, c'est la commerçante Genève. »

Lausanne, pittoresquement située sur des hauteurs d'où l'on domine tout le lac de Genève encadré dans un superbe panorama de montagnes, est la seconde ville de la Suisse française. Les environs de Lausanne sont aussi renommés pour la température et la salubrité du climat.



CHAPITRE XI

ALLEMAGNE

Aspect du sol. — Population. — Beaux-arts. — Allemagne septentrionale. — Allemagne méridionale. — Allemagne occidentale. — Alsace-Lorraine.



spect du sol. — L'Allemagne n'a de frontières naturelles bien nettement indiquées qu'au nord et au midi. D'un côté, les Alpes et les chaînes qui la séparent de l'Austro-Hongrie ; de l'autre, la Baltique et la mer du Nord produisent des limites indiscutables. Mais à l'ouest et à l'est aucun accident notable de terrain ne peut jouer un rôle analogue, et les frontières sont purement diplomatiques; pour les provinces annexées par force de l'Alsace-Lorraine, les Allemands, faute de mieux, disent *stratégiques*.

Les terres allemandes, abstraction faite bien entendu de contradictions secondaires toutes locales, descendent d'une façon continue et assez régulière vers les deux mers qui les baignent au septentrion. Le climat se ressent tout naturellement de cette marche uniforme. Comme, grâce à la position relative des hauteurs et des plaines, la diminution de l'inclinaison du sol compense la position plus au nord, il se trouve partout à peu près identique. Ces causes d'unité expliquent l'homogénéité des peuples de l'Allemagne. Ce n'est que vers l'orient et l'occident que les différences de température s'accusant un peu plus, le manque de frontières naturelles permettant les modifications ethnologiques par le mélange, la différence des individus se montre d'une façon incontestable.

La vaste étendue de l'Allemagne présente naturellement une grande variété d'aspects. La partie septentrionale est composée d'immenses plaines, généralement peu fertiles et qui sont pour le touriste d'une désespérante monotonie. Dans le sud, au contraire, on trouve des contrées accidentées et réellement pittoresques. La vallée du Rhin est magnifique d'un bout à l'autre. C'est en étudiant l'une après l'autre ces différentes parties du territoire allemand que nous pourrons en comprendre la diversité d'aspects (fig. 685).



Fig. 685. — Allemagne.

Population. — Les Allemands sont des admirateurs enthousiastes de la nature, dont leur tournure d'esprit leur fait sentir profondément la beauté. L'imagination de ce peuple est pleine de clairs de lune, de cascades et aussi de châteaux ruinés peuplés de fantômes. On retrouve invariablement ces choses noyées dans une atmosphère mélancolique au fond de toutes ses œuvres poétiques. La vie de l'Allemand touche à deux pôles complètement opposés, les idées nuageuses, le rêve, et la réalité dans ce qu'elle a de plus grossier : la mastication.

La brasserie a un rôle capital dans l'existence d'un Allemand. La choucroute et la bière constituent le fond de la nourriture, et ce



Fig. 686. — Une bouteille de champagne. (Tableau de Schlœsser.)

genre d'alimentation est peut-être pour quelque chose dans le caractère national. Un joli tableau de Schlœsser (fig. 686) nous montre un intérieur allemand ; seulement la boisson qu'on va délecter n'est pas cette fois de la bière, c'est du vin de Champagne.

Chez ces natures molles, quoique tenaces, tout ce qui tient au sentiment est étrangement exagéré ; elles ont la larme on ne peut plus facile. Quoi qu'il en soit, ce que l'on ne peut leur dénier, c'est une compréhension vive et pénétrante des choses de la nature. Une sorte de panthéisme naturaliste grandiose se trouve dans les conceptions de tous leurs grands écrivains, qu'ils se nomment Gœthe, Schiller ou Henri Heine, le plus Français de tous. Leurs artistes, surtout les musiciens, présentent la même communion intime de leur être avec le monde extérieur. Dans les luttes pour la vie, la race allemande offre beaucoup de résistance, et, comme elle est aussi très prolifique, elle s'étend chaque jour au moyen de l'émigration.

Un fameux philosophe allemand, Schopenhauer, a dit : « Le véritable caractère national allemand, c'est la lourdeur : elle éclate dans leur démarche, dans leur manière d'être et d'agir, leur langue, leurs récits, leurs discours, leurs écrits, dans leur façon de comprendre et de penser, mais tout spécialement dans leur style. Elle se reconnaît au plaisir qu'ils trouvent à construire de longues périodes lourdes, embrouillées. La mémoire est obligée de travailler seule, patiemment, pendant cinq minutes, pour retenir machinalement les mots comme une leçon qu'on lui impose, jusqu'au moment où, à la fin de la période, le sens se dégage, l'intelligence prend son élan et l'énigme est résolue. C'est à ce jeu qu'ils aiment à exceller, et, quand ils peuvent ajouter du précieux, de l'emphatique et un air grave plein d'affectation, l'auteur alors nage dans la joie : mais que le ciel donne patience au lecteur. — En outre ils s'étudient tout spécialement à trouver toujours les expressions les plus indécises et les plus impropres, de sorte que tout apparaît comme dans le brouillard : leur but semble être de se ménager à chaque phrase une porte de derrière, puis de se donner le genre de paraître en dire plus qu'ils n'en ont pensé ; enfin ils sont stupides et ennuyeux comme des bonnets de nuit, et c'est justement ce qui rend haïssable la manière d'écrire des Allemands à tous les étrangers, qui n'aiment pas à tâtonner dans l'obscurité ; c'est au contraire chez nous un goût national. » Ce tableau est-il poussé au noir ? Dans tous les cas, s'il est d'un compatriote, il n'est pas d'un ami. Nous lui en laissons la responsabilité, mais il nous paraît loyal de citer quelques lignes de lui qui établiront bien son caractère d'antagoniste irréconciliable : « En prévoyance de ma mort, je fais cette confession que je méprise la nation allemande à cause de sa bêtise infinie, et que je rougis de lui appartenir. »



Fig. 687.
Médaille de Vitellius.

L'art en Allemagne. — Si l'on veut se rendre compte du mouvement des arts en Allemagne, il faut jeter les yeux sur la carte du pays et voir les parties qui ont subi le joug romain. Une médaille de Vitellius montre la Victoire accrochant à un palmier le bouclier d'un Germain vaincu et attaché aux pieds de l'arbre (fig. 687). La Gaule entière a été en quelque sorte romanisée à tel point que les vainqueurs et les vaincus ont constitué la nation française. En Allemagne quelques provinces seulement ont été mêlées à l'élément romain, et c'est dans ces provinces latinisées que s'est développé l'art allemand : les parties qui sont restées purement germaniques ont toujours montré une stérilité absolue dans les arts.

En regardant la carte, on se convaincra que le développement artistique de l'Allemagne n'a guère dépassé le Rhin et le Danube, qui formaient précisément la limite de l'empire Romain. Le Rhin forme une délimitation presque absolue dans la géographie artistique. Cologne, Mayence, Spire, Worms, Wissembourg, Strasbourg, Bâle, toutes les villes où sont les monuments célèbres, sont situées sur la rive gallo-romaine du fleuve. Le seul édifice important qui soit placé sur l'autre rive, l'église de Fribourg en Brisgau, est situé dans un endroit où les Romains s'étaient établis de bonne heure comme dans un poste avancé. Les ruines de bains romains à Baden-Willer, et d'autres encore dont on a retrouvé les traces dans cette partie du duché de Bade, indiquent la présence d'une colonie romaine à poste fixe. La Bavière, dont l'ancienne population paraît se rattacher en grande partie à des races celtiques, a reçu également des colonies romaines et a fait preuve aussi d'aptitudes artistiques dont on chercherait vainement l'équivalent dans les parties de l'Allemagne dépourvues de l'élément latin.

Il est aujourd'hui démontré que l'architecture ogivale, née en France, est passée de là en Allemagne. La date des monuments en fait foi, et la fausseté des prétentions germaniques à ce sujet est depuis longtemps prouvée. « Aux yeux des Allemands, dit avec raison M. F. de Tal dans la *Gazette des Beaux-Arts*, il n'est point de fables inadmissibles quand ces fables ont pour but d'établir leur droit à s'annexer le bien d'autrui, ou d'affirmer l'excellence de la race germanique, à laquelle, suivant eux, l'Europe et peut-être bien l'Orient sont redevables de leur civilisation. Qui ne connaît cette étrange méprise dans laquelle ils ont entraîné, par leurs assertions si étrangement positives, les premiers adeptes de l'archéologie moderne en faisant donner le nom d'*architecture gothique* à l'architecture française du moyen âge ? L'imposture fut promptement découverte par les savants et les artistes dont l'attention

fut appelée sur cet art. On n'eut pas grand'peine à démontrer que l'Allemagne ne possédait pas de monuments à tiers-point remontant au delà de la fin du seizième siècle, et qu'à cette époque elle n'avait fait que copier nos édifices en les dénaturant par une surcharge de détails extravagants. Mais le tour était joué, et notre indifférence à l'égard d'édifices considérés par nous-mêmes comme des produits de l'ignorance et de la barbarie laissa baptiser du nom de *gothique* une architecture qui témoignait éloquemment du grand mouvement artistique de la France au treizième siècle. Dans un avenir lointain, lorsque le souvenir des origines de notre architecture si française du dix-huitième siècle sera effacé, on verra probablement encore quelques Allemands présenter les palais de Dresde et de Schleissheim comme les prototypes d'un art dont ils ne sont que les pastiches ridicules par l'accumulation des ornements de mauvais goût. »

Le mouvement de la Renaissance allemande avait été brusquement interrompu par la Réforme. Aussi quand arriva le dix-septième siècle, nous voyons tous les princes allemands chercher à se bâtir un petit Versailles à l'instar du grand, car le goût pour toute chose se réglait invariablement sur celui de la cour de France. Mais il y a en art des courants d'idées qui ne peuvent se développer que sur le sol où ils sont nés, et produisent, quand on veut les transplanter, les résultats les plus étranges. C'est ce qui est arrivé quand la coquetterie française a voulu se germaniser, et que les pauvres architectes d'outre-Rhin ont abordé le style pompadour. Le dix-huitième siècle a produit en Allemagne une architecture vraiment grotesque et qui n'a d'équivalent nulle part. Figurez-vous des colonnes dont les chapitaux présentent toujours leur angle en avant de la façade, des guirlandes qui grimpent en tournant autour de ces colonnes, de petits amours assis sur tous les angles, des superpositions de frontons coupés, contenant des figures entassées, tandis que d'autres, ne se trouvant pas à l'aise, montent sur leurs frontons, s'asseyent ou se remuent dans des postures impossibles ; figurez-vous des églises dont la façade est couverte de haut en bas de lourdes niches, et dans ces niches des saints qui mettent la main sur leur cœur, des évêques qui tendent le jarret et lèvent les bras en tenant leurs crosses, partout de grosses draperies flottantes qui ont la prétention d'être agitées par le vent, des corbeilles chargées de fleurs en pierre, surmontées de petits enfants, des ornements boursouflés, des consoles qui se contournent en portant des personnages qui gesticulent, et vous n'aurez encore qu'une idée bien imparfaite du rococo allemand.

Le goût des Allemands pour la bizarrerie était allé si loin qu'un mouvement en sens inverse, devenu inévitable, se produisit au commencement de ce siècle, sous l'influence du roi Louis de Bavière. On se mit alors à étudier l'antiquité dans ce qu'elle a eu de plus rigide, mais ce fut

pour en imiter les résultats, bien plus que pour en appliquer les principes. Le mouvement romantique en architecture consistait à revenir aux types des âges primitifs et à les reproduire littéralement. De là, la



Fig. 683. — Un artisan, par Peter Vischer.

préférence donnée au dorique dans les monuments inspirés de l'antiquité, et la recherche de la tradition chrétienne dans les édifices religieux. Cette tendance à régler l'inspiration par la science archéologique répondait pour les Allemands à un système parfaitement réfléchi, et les

applications qu'ils en ont faites étaient même déduites avec une apparence de logique. Ainsi quatre églises nouvelles ont été élevées à Munich depuis quarante ans, et il semble que dans ces constructions on ait eu pour but d'empêcher la curiosité d'être voyageuse, en donnant des échantillons de tous les styles qu'a produits l'art chrétien : il y a une basilique, une église byzantine, une lombarde et une ogivale.

La Renaissance allemande, assez pauvre sous le rapport de l'architecture, a produit quelques grands sculpteurs, parmi lesquels il faut signaler d'abord Adam Krafft de Nuremberg. Les bas-reliefs, conçus comme des tableaux, sont empreints d'un grand sentiment religieux uni à une saisissante réalité. L'expression des figures est exprimée naïvement, sans aucune recherche de la beauté des formes, mais avec une véritable puissance. Les personnages, courts, trapus, d'un type généralement vulgaire, sont des bourgeois du temps, mais qui, en jouant le rôle de la Passion du Christ, éprouvent et sentent toutes les douleurs de ce drame lugubre.

Peter Vischer (fig. 688), qui vivait à la même époque, a un style totalement différent. Il avait parcouru l'Allemagne et la France et séjourné longtemps en Italie ; les études qu'il fit dans ce dernier pays donnèrent à son style une pureté qui le sépare absolument du moyen âge pour en faire un des grands maîtres de la Renaissance. Parmi ses ouvrages, celui qui résume le plus complètement son génie est le fameux *Tombeau de saint Sébald*, à Nuremberg. Les nombreuses figures d'anges, de vertus, de génies, les Pères de l'Église, les douze Apôtres, les miracles de saint Sébald et le portrait de l'artiste lui-même en costume de travail, sont remarquables par l'expression caractéristique de chaque personnage, autant que par le beau style de l'ensemble.

Il semble que ces deux artistes eussent dû être le point de départ d'une école chargée de perpétuer leur tradition. Mais après l'effort qui, sous la Renaissance, fit briller l'art un moment, l'Allemagne semble épuisée, et n'offre plus qu'une stérilité absolue. Pendant tout le dix-septième et le dix-huitième siècle, on ne peut citer dans la sculpture aucun nom qui mérite d'être retenu, aucune œuvre qui mérite d'être signalée. Au commencement de notre siècle, un étranger, le Danois Thorwaldsen, conquit en Europe une immense réputation, mais il trouva un émule dans Christian Rauch, le plus grand sculpteur incontestablement de l'Allemagne moderne.

Le monument de Frédéric le Grand à Berlin peut être considéré comme l'œuvre capitale de Rauch. C'est un des plus grands monuments de ce genre qu'il y ait en Europe, et il ne mesure pas moins de 14 mètres de hauteur. Trente et une figures décorent le piédestal, qui est divisé en trois zones. La première, celle du bas, sur laquelle repose tout l'édifice, est purement ornementale et ne contient qu'une inscription.

La seconde zone, terminée aux angles par les figures équestres des quatre grands généraux du roi, comprend des scènes en haut relief, où sont figurés les principaux personnages du temps. La troisième, immédiatement au-dessous de la statue, présente aux angles des figures allégoriques de la Force, de la Justice, de la Prudence et de la Tempérance, entre lesquelles des bas-reliefs emblématiques montrent divers épisodes de la vie de Frédéric : sa naissance, son éducation, etc. Ici, la fiction se mêle partout à la réalité : c'est Minerve qui présente une épée au roi, c'est une Muse qui lui enseigne l'histoire, etc. Enfin, pour la statue équestre qui couronne l'édifice, l'artiste a accepté résolument tout ce que le costume du temps avait de disgracieux, la perruque, le chapeau à trois cornes, les bottes ; seulement il lui a jeté un petit manteau sur les épaules pour cacher ce que le vêtement avait de trop étriqué (fig. 689).

Il faut aussi parler d'un autre sculpteur qui, sous le gouvernement du roi Louis de Bavière, chercha à faire prévaloir dans la statuaire les principes qu'Overbeck et Cornélius introduisaient dans la peinture. Schwanthaler, qui a couvert les monuments de l'Allemagne de ses frontons et de ses figures décoratives, est certainement celui qui représente le mieux la tendance de l'époque. C'est un artiste fécond et habile, mais, dédaignant l'observation de la nature et l'intimité de la forme, il sténographie sa pensée plutôt qu'il ne l'écrit, et exécute un fronton avec le sans-façon d'un dessinateur qui fait des illustrations pour un livre. Aussi, bon nombre de ses statues ne répondent pas à l'immense réputation qu'on a voulu leur faire, et l'auteur, qui travaillait toujours de pratique et en se faisant beaucoup aider, avait adopté un mode de sculpture expéditive, qui lui permit de produire immensément, mais lui interdit la faculté de laisser après lui un véritable chef-d'œuvre.

La peinture a suivi un courant à peu près analogue à celui de la sculpture. Il n'y a pas, à proprement parler, d'école allemande, il y a seulement quelques individualités fort intéressantes à étudier isolément, mais ne formant pas un ensemble, ne constituant pas un corps de doctrines particulières au pays. Il est vrai que les écrivains allemands donnent à l'art de leur pays la prépondérance sur celui des autres nations ; mais c'est en faisant de Rubens et de Rembrandt des membres de la famille germanique. C'est une prétention difficile à admettre, et il serait beaucoup plus exact de regarder le petit groupe des peintres allemands comme une annexe de la grande école du Nord dont les Pays-Bas sont le foyer.

On n'a aucun renseignement sur la vieille école de Cologne : les rares ouvrages de Wilhem et de Stephan, qui se voient à Cologne, à Munich et à Berlin, présentent les caractères de toutes les écoles primitives. C'est à Nuremberg que la peinture allemande acquiert une importance

réelle avec Albert Dürer, qui est incontestablement le plus grand artiste que l'Allemagne ait produit.

Tour à tour élevé, profond ou fantastique. Albert Dürer est une



Fig. 689. — Statue de Frédéric, par Rauch.

personnalité à part. C'est un géomètre en même temps qu'un rêveur, un peintre amoureux de la réalité et un artiste épris du fantastique. C'est le mélange de la précision et du songe qui donne à ses ouvrages

un cachet si particulier. Sa célèbre figure de la *Mélancolie* est peut-être celle qui résume le mieux son talent, toujours plein de sentiment et de fantaisie, quoique d'une pensée philosophique souvent obscure.

Les gravures sur cuivre d'Albert Dürer sont très nombreuses et très estimées, et un nombre immense de gravures sur bois qui portent sa marque ont été faites sous sa direction immédiate et d'après ses dessins. On lui doit un *Traité des proportions du corps humain*, un *Traité géométrique des mesures avec le compas et la règle* et des *Instructions sur les fortifications*.

La pensée d'Albert Dürer est une perpétuelle hallucination, tandis que son talent est toujours empreint d'une étroite et sèche réalité. Manoirs écroulés, héros bizares, monstres sans noms, on dirait un perpétuel cauchemar que vient adoucir la gracieuse image de jeunes filles encadrées de béguins, de paysans qui dansent sur l'herbe. Son imagination présente une perpétuelle énigme, et s'il est un artiste dont le génie soit opposé à la clarté de l'esprit français, c'est bien celui-là. Ses fantômes étranges, ses rêves impossibles ont des formes ciselées; tout est réel dans ce fantastique, où l'on compte les brins d'herbe et les moindres feuilles des arbres; les figures sont encadrées dans des contours rigides, dont la scrupuleuse exactitude n'atteint jamais l'idéal et ne connaît pas la beauté.

Albert Dürer a eu de nombreux élèves, qui n'ont pas su se maintenir à la hauteur de leur maître. Le seul qui mérite d'être mentionné est Sebald Béham de Nuremberg. Mais, parmi les artistes allemands qui vécurent de son temps, il en est deux dont le nom est demeuré célèbre, c'est Lucas Cranach et Hans Holbein. Attaché pendant plus de soixante ans à la cour de Saxe, Lucas Cranach fut un ami de Luther et embrassa la réforme avec ardeur. Les Allemands le considèrent comme un maître de premier ordre, mais il est loin d'avoir la valeur d'Albert Dürer ou de Holbein.

Hans Holbein le jeune (1498-1554) naquit à Augsbourg. Son père, qui portait le même prénom que lui, fut aussi un très grand artiste et lui donna les premières leçons. Ils résidèrent tous deux à Bâle pendant fort longtemps, ce qui a fait croire à beaucoup d'écrivains que Holbein le jeune était natif de cette ville; Érasme, dont il était l'ami, l'engagea à passer en Angleterre et le chargea de lettres pressantes de recommandation pour le grand chancelier Thomas More. Holbein fut bientôt nommé peintre de Henri VIII et s'établit à Londres, où il est mort. Il a fait un petit nombre de compositions historiques, mais une très grande quantité de portraits, dont beaucoup sont des chefs-d'œuvre.

Le petit nombre de maîtres que la Renaissance avait fait surgir en Allemagne n'ont pas eu de successeurs, et la décadence s'est produite

immédiatement. Le dix-septième et le dix-huitième siècle sont remarquables par leur stérilité. Les fameuses théories de Vinkelmann, que David a cherché à appliquer en France, n'ont exercé aucune

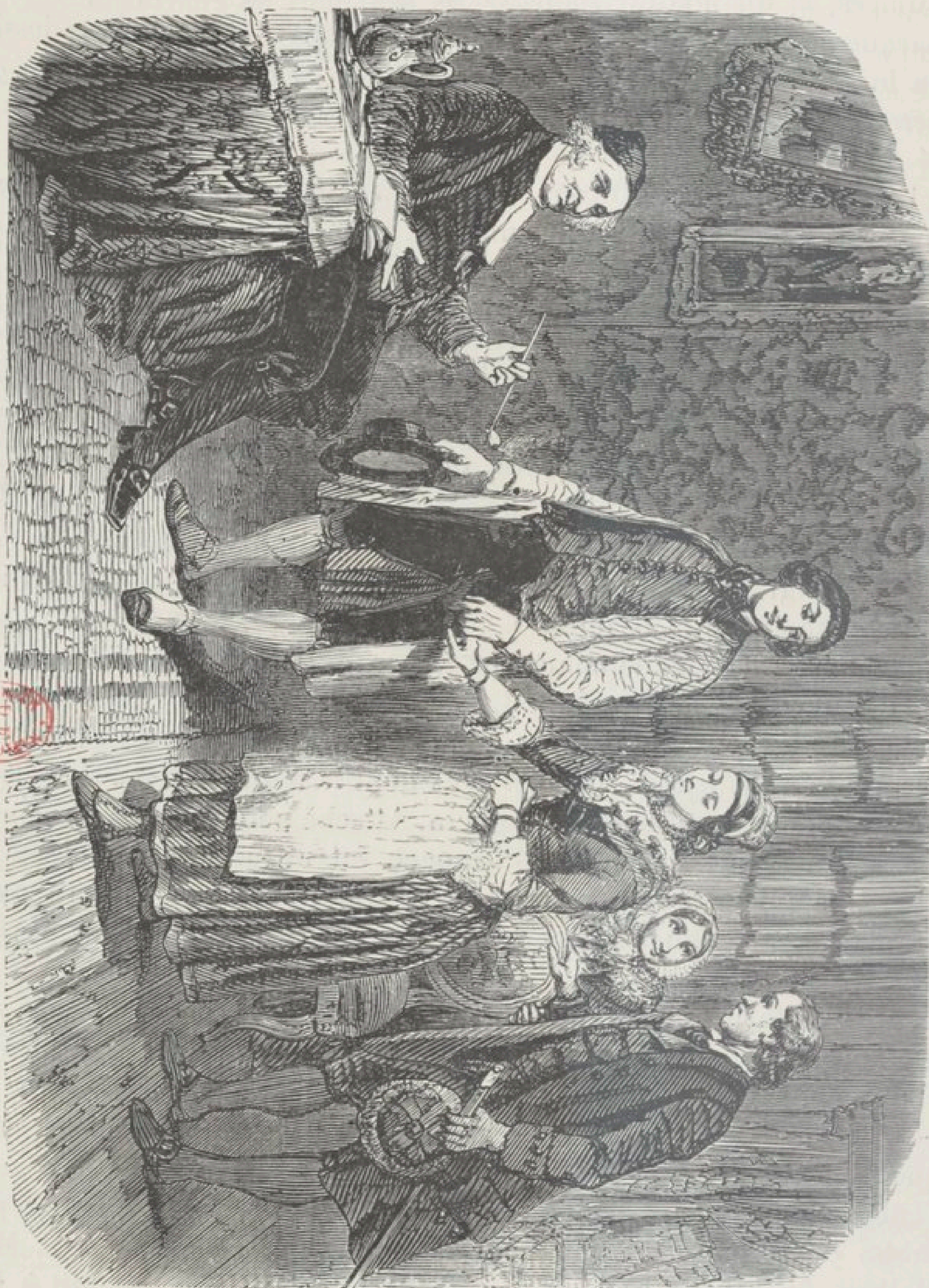


Fig. 190. — Les fiancés devant le pasteur. (Tableau de Karl Hubner.)

influence sur la peinture en Allemagne, et la stérilité d'artistes était telle de l'autre côté du Rhin, que les peintres, faute d'avoir une personnalité distincte, se mirent à suivre docilement le mouvement classique dont l'exemple était donné par la France. Toutefois ce mou-

vement fut de courte durée, et, après 1830, on vit commencer à Munich une école nouvelle qui a constitué ce qu'on a appelé le romantisme allemand.

L'école allemande contemporaine a été avant tout une réaction contre l'esprit et l'influence française. Pendant les guerres du premier empire, un jeune prince allemand, passionné pour l'art et l'archéologie, avait fait connaissance à Rome avec un petit groupe d'artistes qui, loin du tapage et du bruit de la guerre, cherchaient leur voie dans le travail et l'étude. La communauté de goûts les rapprocha, et celui qui devait être le roi Louis de Bavière devint l'ami des peintres alors inconnus, qui s'appelaient Cornelius, Overbeck, Schnoor, Hesse, Kaulbach, etc. On parlait de la sainte Allemagne, qui ne pouvait manquer de se relever et des vieux maîtres, dont il fallait faire revivre les principes. En effet, depuis Louis XIV, la peinture allemande n'était guère qu'une pâle copie de la peinture française, et l'esprit germanique semblait ne pas exister dans les arts. Aussi quand le roi Louis monta sur le trône en 1825, il appela près de lui les artistes qu'il avait connus à Rome, et Munich fut transformé.

Cornelius a décoré de ses peintures plusieurs édifices civils et religieux de Munich. Sa prétention michélangesque n'est pas toujours justifiée par la science de son dessin, et sa couleur est des plus désagréables ; mais on ne peut lui contester une certaine puissance d'invention et une grande énergie dans le geste de ses personnages. Overbeck est avant tout un peintre religieux, et, quoique élevé dans la religion protestante, il avait embrassé avec ardeur le catholicisme. Son exécution lisse et monotone ne présente ni les accents vivants d'une touche capricieuse et heurtée, ni l'émotion intime qui résulte d'un modelé profondément fouillé. La lumière de ses tableaux, distribuée d'une manière toujours égale, ne connaît pas les grands partis pris, et la pâleur uniforme des estampes gravées d'après son œuvre présente un aspect plus satisfaisant que les teintes fades et glaireuses dont il colore habituellement ses figures. S'il n'a pas les notes discordantes de Cornélius, il n'a pas non plus les harmonies douces et recueillies que semblent commander les sujets qu'il traite habituellement. L'aspect de sa peinture manque de charme, et, pour apprécier le penseur, il faut presque toujours faire abstraction du peintre.

De tous ces artistes qui inaugurèrent le romantisme allemand avec un véritable enthousiasme, le dernier venu, Kaulbach, est à notre avis le plus fort. Kaulbach a sur ses confrères l'avantage d'avoir un esprit observateur, et il en a donné la preuve dans un ouvrage célèbre intitulé *la Maison des fous*. Il est doué aussi d'une imagination féconde et variée, qui sait inventer de petites scènes gracieuses comme sa *Lili*, ou de grandes compositions mouvementées comme la bataille de

Huns. Malheureusement le symbolisme obscur des Allemands le travaille quelquefois, et alors il enfante des idées d'une incroyable bizarrerie.

Le musée de la peinture moderne à Munich est décoré à l'extérieur par de grandes fresques exécutées d'après les dessins de Kaulbach. Les sujets de ces fresques sont tirés de l'histoire de l'art, mais il y en a une qui symbolise et résume toutes les autres; elle est intitulée *la Lutte contre le mauvais goût*, ce qui, dans le langage allemand, veut dire contre le goût français. Le mauvais goût est personnifié par un chien à trois têtes portant perruque, et ce cerbère est préposé à la garde d'une prison où les Grâces sont retenues captives. Mais on peut prévoir leur délivrance, car le monstre est attaqué de toutes parts. D'un côté, Winkelmann lance son encrier contre un de ses trois visages; M. de Klenze, l'architecte du bâtiment, sort de la mer, on ne sait pourquoi, et se prépare à la lutte, dédaignant d'énormes crapauds qui, placés sur le rivage, lancent leur venin à l'artiste novateur. Enfin Pégase fend l'air, portant sur lui Cornélius qui brandit une lance, Overbeck tenant une croix, le sculpteur Schwanthaler tendant la main à un artiste dont on ne voit pas le visage, mais qui pourrait bien être Kaulbach lui-même. En s'élançant sur l'ennemi, Pégase écrase un malheureux académicien, qui porte perruque et est habillé à la Robespierre. Ce qu'il y a de curieux, c'est que cette caricature monumentale, où les personnages sont plus grands que nature, est peinte d'une manière froide et magistrale, tout comme si c'était un Léonidas ou une Descente de croix. Mais les gens qui ont la foi ne s'aperçoivent jamais du ridicule, et les Allemands, au lieu de rire, ont applaudi des deux mains à cette grotesque décoration.

L'école romantique allemande ne reposait pas sur des principes assez solides pour durer bien longtemps. Les jeunes peintres allemands étaient convaincus qu'on ne savait penser qu'en Allemagne, mais comme ils trouvaient en même temps qu'on peignait beaucoup mieux en France que dans leur pays, ils arrivaient en masse à Paris pour y apprendre la partie technique de leur art. Une petite école naturaliste qui s'était formée à Dusseldorf entra en lutte ouverte avec la grande école classique de Munich, et finit par la détrôner complètement. Knauss et Meyerheim (fig. 691), qui en sont aujourd'hui les principaux représentants, ont fait leur réputation à Paris, et quoique leur facture un peu épinglée ait soulevé ici d'assez nombreuses critiques, on ne peut leur dénier une grande finesse d'observation. L'Exposition de 1878 a prouvé que, si l'école allemande a perdu ce qui avait fait son originalité après 1830, elle avait singulièrement amélioré son exécution, et que Berlin possède aujourd'hui un groupe d'artistes qui occupent une place élevée dans la peinture contemporaine.



Fig. 691. — La Parade devant le cirque. (Tableau de Meyerheim.)

Allemagne septentrionale. — L'immense plaine marécageuse qui s'étend le long de la mer du Nord et de la mer Baltique, depuis les confins de la Hollande jusqu'à la Courlande, est absolument dépourvue d'intérêt pour les touristes. Un peu plus au sud, on trouve quelques parties montagneuses, comme la Suisse saxonne, et les montagnes du Hartz, qui passent pour extrêmement pittoresques. Cependant ces contrées ne plaisent pas également à tout le monde. Voici par exemple comment Henri Heine parle de la plus célèbre montagne du Hartz, le Broken :

« Le Broken, dit Henri Heine, est un véritable Allemand. C'est avec une exactitude allemande qu'il nous montre clairement et distinctement, comme dans un panorama colossal, les plusieurs centaines de villes, bourgs et villages, situés pour la plupart au nord, et tout autour, les montagnes, les forêts, les rivières, les plaines, à perte de vue. Mais aussi tout cela prend l'air d'une carte spéciale de géographie sèchement dessinée, coloriée avec pureté ; nulle part l'œil n'est réjoui par des paysages véritablement beaux. »



Berlin (702,000 hab.), capitale de l'empire d'Allemagne et du royaume de Prusse, est une grande et belle ville, régulièrement bâtie, mais froide, et dépourvue de monuments intéressants. L'université de Berlin est aujourd'hui la première de l'Allemagne, mais le musée de cette ville est bien loin d'avoir l'importance de ceux de Dresde et de Munich. Les environs de Berlin offrent quelques jolies promenades, notamment le château royal de Charlottembourg (fig. 692) et la résidence de Potsdam, que Frédéric le Grand a rendue célèbre. Cette résidence est entourée de très beaux jardins, et les étrangers ne manquent pas d'aller visiter aux environs le fameux moulin de Sans-Souci, près duquel se trouve aussi un château royal.

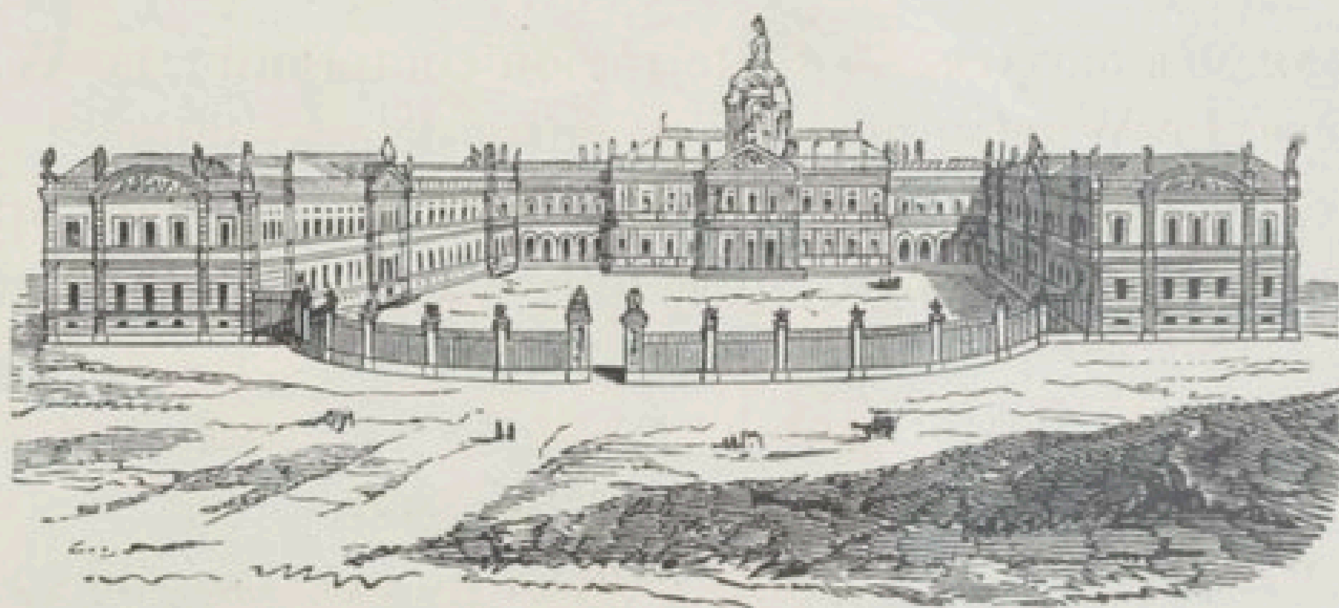
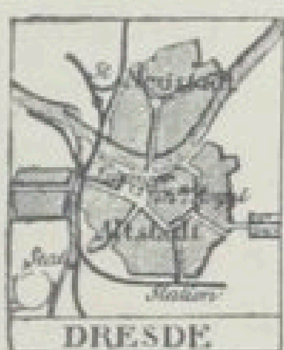


Fig. 692. — Château de Charlottembourg.


HAMBOURG.

Hambourg (225,000 hab.), bâtie sur la rive droite de l'Elbe, non loin de son embouchure, est la ville la plus commerçante de l'Allemagne, et un des ports les plus fréquentés du monde entier. Autrefois ville libre, Hambourg a été enclavée dans la monarchie prussienne. Il en est de même de Brème (82,000 hab.), qui a également un port très animé, à l'embouchure du Weser. Sur la Baltique, les principaux ports de l'Allemagne sont *Kœnigsberg* (106,000 hab.), ville célèbre par son université, *Dantzig* (89,000 hab.), place très forte, *Stettin*, *Lubeck*, villes commerçantes.


DRESDE

Dresde (160,000 hab.) est la capitale de la Saxe. Voici ce qu'en dit Joanne dans son Itinéraire : « Dresde est, après Vienne, la ville la plus agréable de l'Allemagne. Elle plaît à tous les étrangers sans exception. Toutes les conditions qui peuvent les y attirer, les y charmer, les y retenir, s'y trouvent réunies : de délicieuses promenades, un beau fleuve, de belles rues, d'élégants édifices, de la vie et du mouvement sans tumulte, d'admirables collections d'art, qui lui ont valu le surnom de la Florence allemande, une langue irréprochable, des mœurs bienveillantes et distinguées, un climat généralement doux, un théâtre excellent, la vie facile et à bon marché, des environs pittoresques, enfin, à une faible distance, une petite Suisse en miniature, des montagnes uniques par leur forme, au pied desquelle vous conduisent en quelques heures des bateaux à vapeur ou des convois de chemins de fer, et dont les sommets bizarres offrent de vastes et curieux panoramas. »

Allemagne méridionale. — Cette région comprend : le Wurtemberg et la Bavière. Le Wurtemberg a son centre de gravitation dans la vallée du Neckar, quoique ses frontières franchissent les monts qui limitent cette vallée au sud-est, pour descendre dans celle du haut Danube. Ce qu'est le Neckar pour le Wurtemberg, le Danube l'est plus rigoureusement pour la Bavière, et les contours de son bassin donnent au pays des frontières naturelles nettement dessinées.

Stuttgard (107,300 hab.) est une ville en pleine croissance : le nombre de ses habitants augmente chaque jour dans des proportions considérables. Elle est bâtie au sein d'une campagne superbe qui a mérité le nom de *Paradis*. Au milieu des nouvelles constructions bien bâties et bien alignées de la ville moderne, quelques rues étroites et tortueuses sont les derniers restes de l'ancienne ville.

Augsbourg (57,200 hab.) a joué un rôle important pendant le moyen âge et à l'époque de la Renaissance. Des constructions particulières et des

édifices publics témoignent de sa grandeur passée. C'est dans cette ville que fut présentée à Charles-Quint la formule religieuse luthérienne qui



Fig. 693. — Embarras d'un médecin de village. (Tableau de Lasch.)

doit à cela le nom de « Confession d'Augsbourg ». Augsbourg est la patrie d'Holbein.

Ratisbonne (31,500 hab.). « Vue surtout de l'une ou de l'autre des deux îles du Danube ou du grand pont de pierre du douzième siècle qui

réunit la ville à son faubourg de la rive gauche, Stadt am Hof, écrit Élisée Reclus, Ratisbonne est une ville des plus pittoresques de l'Europe. Ses maisons à hauts pignons qui se mirent dans le fleuve, ses hautes tours surmontées de clochetons, la puissante masse de sa cathédrale forment un admirable tableau du moyen âge, oublié par les siè-

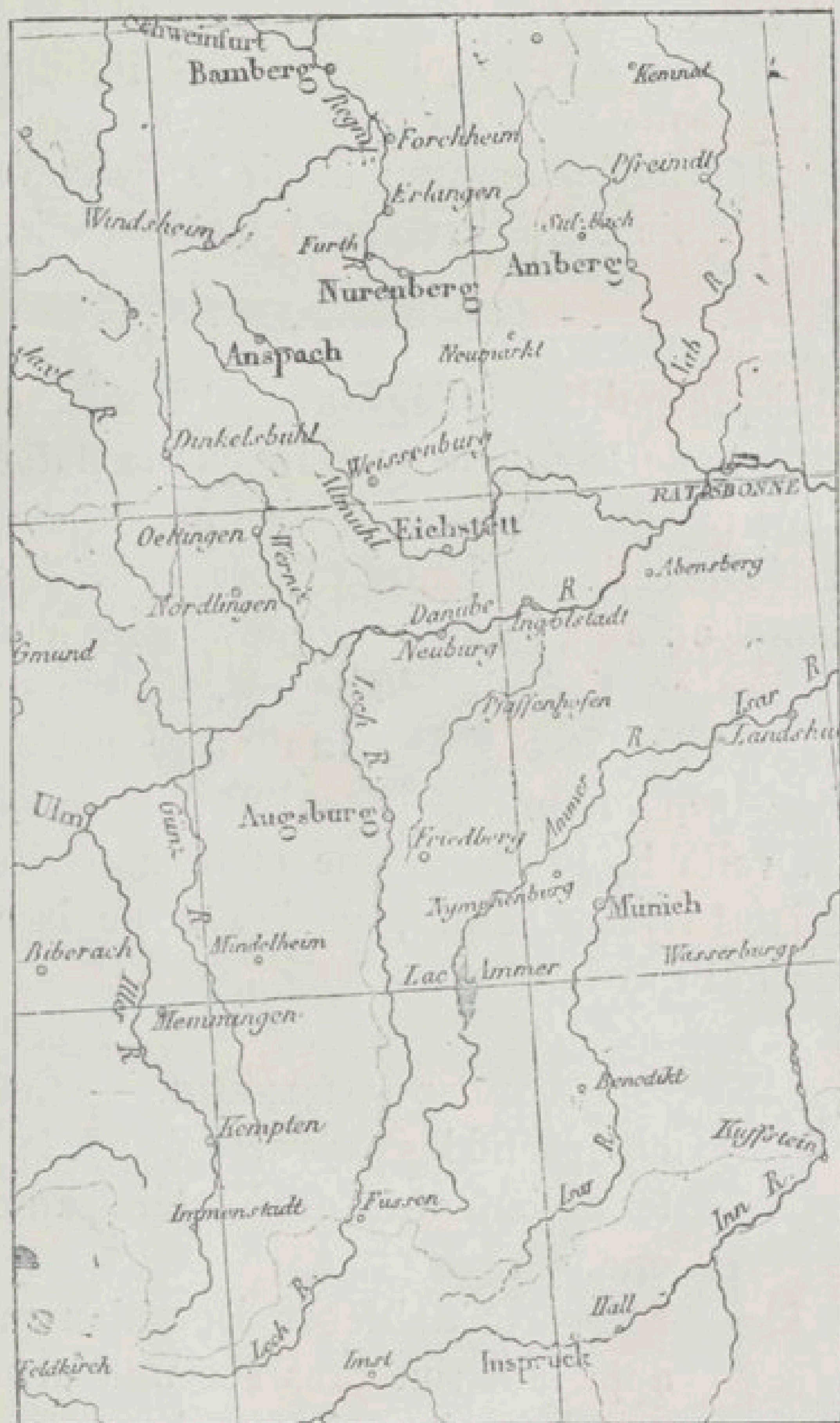


Fig. 694. — Allemagne méridionale.

cles.... A l'est de la ville, sur un coteau boisé qui domine le Danube, se dresse le monument le plus visité de la Bavière, la fameuse Walhalla ou le « temple de la gloire allemande ». C'est un somptueux édifice, copié du Parthénon, rempli de bustes et de statues, resplendissant de marbres et de métaux, couvert d'inscriptions en lettres d'or. »

Nuremberg (82,000 hab.) est une ville dont la physionomie ancienne est très curieuse. Son vieux château du onzième siècle, ses murailles flanquées de soixante-quatorze tours, ses églises de Saint-Sebald et de

Saint-Laurent, qui comptent parmi les chefs-d'œuvre du style ogival, et ses vieilles maisons sculptées en font une des villes les plus intéressantes à visiter pour un artiste ou un archéologue.



Munich (170,000 hab.) est surtout célèbre par les constructions remontant au roi Louis. « Le roi Louis, dit A. Darcel, qui a bâti une ville nouvelle à côté de l'ancienne ville, qui aurait pu impunément être quelque peu éventrée, tout fier, sans doute, d'avoir donné un roi allemand à la Grèce, a voulu transporter les monuments de la Grèce dans sa capitale allemande, en compagnie d'une certaine quantité d'édifices empruntés à l'Italie.

« Il a d'abord tracé une large rue que bordent les ministères, l'Université, la Bibliothèque publique, l'église Saint-Louis, et que terminent à son extrémité un arc de triomphe dominé par la statue de la Bavière triomphante traînée par quatre lions, et à sa naissance une grande tribune fort mal imitée de celle des Lanzi à Florence.... A gauche de cette rue, en plein champ, on a bâti une basilique adossée à un temple grec, élevé sur un nombre considérable de degrés, temple qui n'est qu'un musée de moulages. En face s'élève un autre monument grec, la Glyptothèque, c'est-à-dire le musée de sculpture. » A côté sont les Propylées. Plus loin, voilà la Pinacothèque et la nouvelle Pinacothèque consacrée aux artistes vivants. Enfin, en dehors de la ville, se dresse l'énorme statue de la Bavaria.

Allemagne occidentale. — Cette contrée qui comprend les pays arrosés par le Rhin est incontestablement la plus intéressante de l'Allemagne.

Une médaille de Domitien montre le Rhin appuyant son bras sur une urne renversée et tenant de la main gauche un roseau. L'empereur est représenté debout en face du fleuve qu'il semble fouler aux pieds (fig. 695).



Fig. 695.
Médaille de Domitien.

Le rôle historique du Rhin a été considérable depuis les temps barbares et la période romaine jusqu'à nos jours; son influence n'a pas été moindre sur la littérature : les poètes l'ont chanté sur tous les tons, et le nombre des légendes inspirées par lui est innombrable.

Sur la rive droite du Rhin, les monts de la forêt Noire font pendant aux Vosges, que l'on aperçoit sur le côté gauche. Le fleuve coule dans la fissure qui sépare ces deux chaînes de montagnes dont les ressemblances géologiques indiquent nettement la parenté.

Les artistes allemands fréquentent beaucoup la forêt Noire. L'un d'eux s'est même représenté dans une situation assez critique (fig. 696). Victor Hugo a célébré le Rhin en quelques lignes d'une concision pleine de grandeur : « Le Rhin réunit tout. Le Rhin est rapide comme le Rhône,

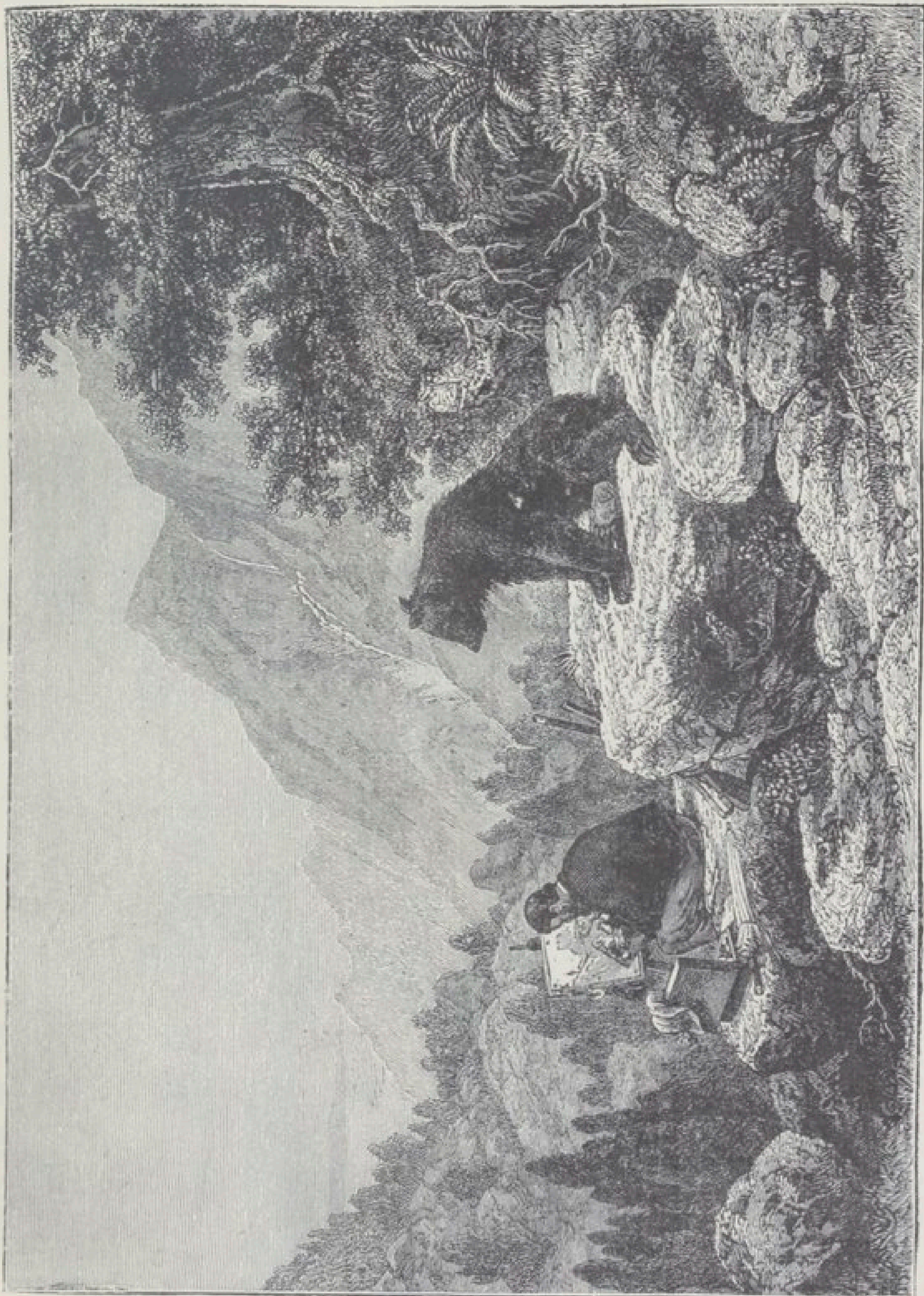


Fig. 696. — Un indiscret. (Tableau de Saal.)

large comme la Loire, encaissé comme la Meuse, tortueux comme la Seine, limpide et vert comme la Somme, historique comme le Tibre, royal comme le Danube, mystérieux comme le Nil, pailleté d'or comme un fleuve d'Amérique, couvert de fables et de fantômes comme un fleuve d'Asie. » Le caractère de ce fleuve est en effet de ne se montrer jamais

semblable à lui-même. Il se modifie tellement pendant son parcours



Fig. 697. — La Leçon de chant. (Tableau de Schlœsser.)

que le voyageur a besoin d'un peu de réflexion pour ne pas croire qu'il a affaire à plusieurs fleuves. De Bâle à Mayence, il s'étend à l'aise au

centre d'une ancienne mer intérieure des âges géologiques; de Mayence à Bingen, il circule péniblement entre deux rubans de hauteurs, qui ont

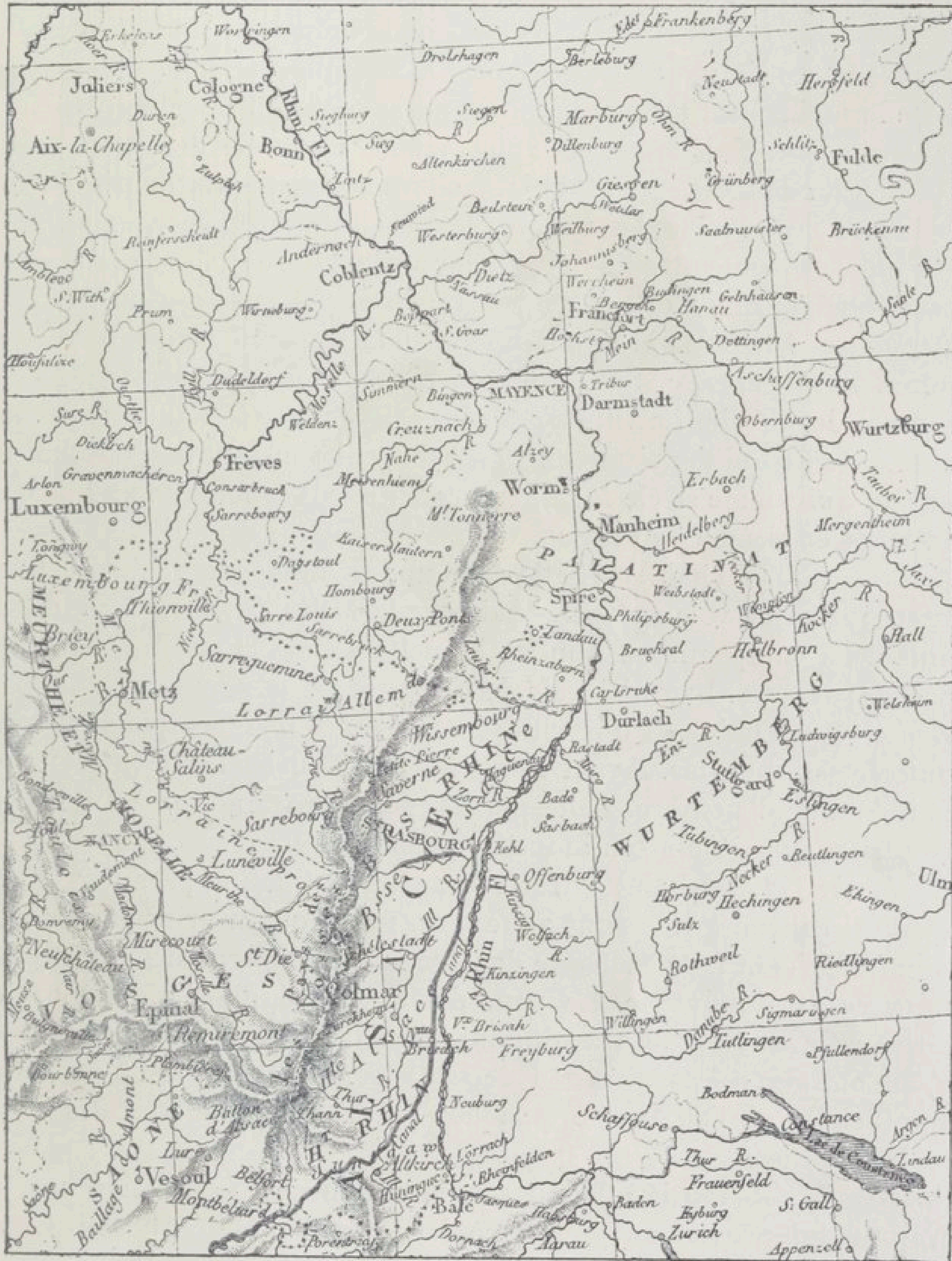


Fig. 697. — Allemagne occidentale.

l'air de l'emprisonner; enfin, de Bonn à la mer, il descend lentement au sein d'une plaine en pente douce. Les villes (situées surtout sur la rive gauche), les châteaux, ruinés ou non, s'échelonnent sans cesse le long de son cours.

« Tous les massifs de montagnes qui bordent la vallée rhénane à droite et à gauche, dit Élisée Reclus, contrastent singulièrement avec les campagnes situées à leur base, aussi bien par l'histoire des populations qui les habitent que par leur aspect, leur climat, leurs productions... Dans le bassin rhénan, les gens de la montagne sont en maints endroits parmi les moins civilisés de l'Allemagne, tandis que les citadins de la plaine sont au nombre des plus avancés par leur industrie et leur commerce. Mais toutes ces villes, même entourées des campagnes les plus fécondes, dépendent de la région montueuse : la densité de la population dans les hautes vallées, les produits de la montagne, les seuils qui s'ouvrent entre les massifs, tout influe sur les cités de la plaine et contribue pour une forte part à leur importance historique (fig. 698). »

Constance (12,100 hab.) a eu une grande importance commerciale pendant le moyen âge. Ses foires attiraient les marchands de l'Allemagne et de l'Italie. La ville n'est plus célèbre maintenant que par la beauté des sites qui l'environnent et ses souvenirs historiques. Constance abrita au quinzième siècle le fameux concile qui condamna au bûcher Jean Huss et Jérôme de Prague.

Fribourg (30,550 hab.) est bâtie dans une position géographique très heureuse sur une voie naturelle qui relie la vallée du Rhin à celle du Danube. La campagne au sein de laquelle s'élève la ville présente de superbes paysages. La cathédrale de Fribourg est très remarquable.

Bade (10,950 hab.) est une ville d'eau réputée pour ses plaisirs et la beauté de ses environs. Avant la guerre de 1870, les Français s'y rendaient en grand nombre. Bade ne doit son importance qu'à ses nombreux baigneurs, toute son industrie pivote autour d'eux.

Karlsruhe (42,750 hab.) se ressent de sa destination première. Elle n'avait été conçue que comme annexe du palais qu'un prince ami de la tranquillité s'était fait construire dans un endroit éloigné des centres de commerce et d'industrie. Le nom de la ville signifie : « Repos de Charles. » Ce sont les voies conduisant au palais et rayonnant des jardins qui lui ont imposé la direction de ses rues. Karlsruhe est une ville tout officielle où l'on trouve quelques beaux monuments et des maisons bien bâties.

Mannheim (46,450 hab.) doit son importance à sa situation sur le Rhin, qui lui permet de présider à la navigation de ce fleuve. Cette ville a été conquise sur les marais par des Hollandais habitués à ce genre de travail. Elle leur doit un cachet de propreté qui fait songer à la mère patrie de ses fondateurs. La régularité avec laquelle elle a été construite rappelle aussi les cités du nouveau monde.

Heidelberg, dit Victor Hugo, « située et comme réfugiée au milieu des arbres, à l'entrée de la vallée du Neckar, entre deux croupes boisées plus fières que des collines et moins âpres que des montagnes, a ses

admirables ruines, ses deux églises du quinzième siècle, sa charmante

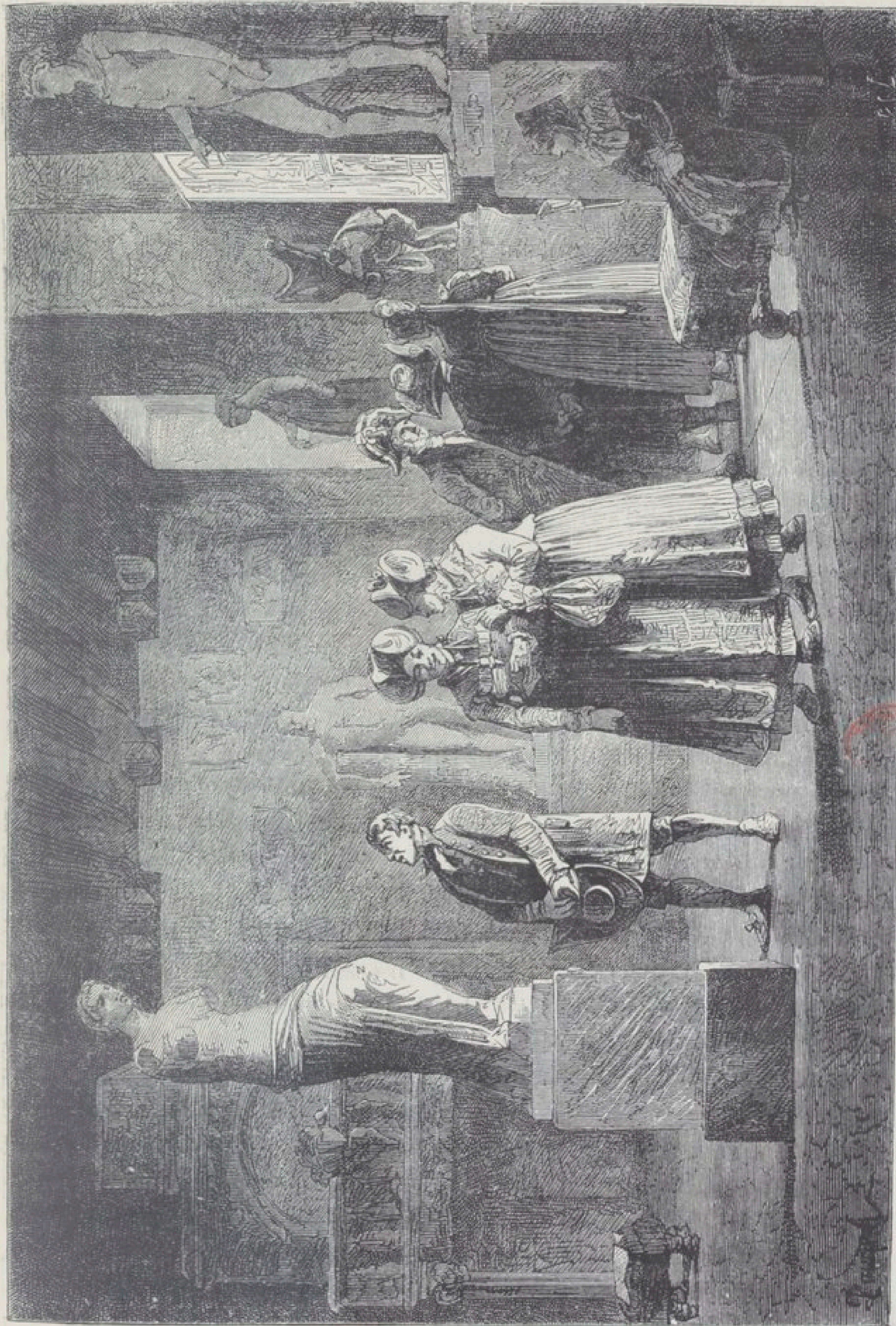


Fig. 699. — Un dimanche au musée du Grand-Duc. (Tableau de Jundt.)

maison de 1595, à façade rouge et à statues dorées, dite l'auberge du Chevalier de Saint-Georges, ses vieilles tours sur l'eau, son pont et

surtout sa rivière, sa rivière limpide, tranquille et sauvage, où foisonnent les truites, où abondent les légendes, où se hérissent les rochers, où le flot, compliqué d'écueils, n'est qu'un inextricable réseau de tour-



Fig. 700. — Les Élèves de la grand'mère. (Tableau de Pathner.)

billons et de courants; ravissant fleuve-torrent où l'on peut être sûr que jamais un bateau à vapeur ne viendra patauger.

« Vu à vol d'oiseau, le château de Heidelberg présente à peu près la forme d'un F, comme si le hasard avait voulu faire du magnifique manoir la gigantesque initiale de ce victorieux Frédéric, son plus illustre habitant.

« Le grand jambage de l'F est parallèle au Neckar et regarde la ville, que le château domine à mi-côte. Le grand bras, qui part à angle droit de l'extrémité supérieure du jambage, s'étend au-dessus d'un vallon qui le sépare des montagnes de l'est. Le petit bras du milieu, raccourci encore par les ruines qui le terminent, fermait le château à l'ouest du côté des plaines du Rhin, et tournait vers le mont Geissberg les tours qu'il semble tenir encore dans son poignet brisé.

« Il y a de tout dans le manoir de Heidelberg. C'est un de ces édifices où s'accumulent et se mêlent les beautés éparses ailleurs. Il y a des tours entaillées comme à Pierrefonds, des façades-bijoux comme à Anet, des moitiés de douves tombées d'un seul morceau dans le fossé comme au Rheinfels, de larges bassins tristes, croulants et moussus comme à la villa Panfili, des cheminées de rois pleines de ronces comme à Meung-sur-Loire, de la grandeur comme à Tancarville, de la grâce comme à Chambord, de la terreur comme à Chillon.

« Les traces des assauts et de la guerre sont là partout. Vous ne pouvez vous figurer avec quelle furie les Français en particulier ont ravagé ce château, de 1689 à 1693. Ils y sont revenus à trois ou quatre reprises. Ils ont fait jouer la mine sous les terrasses et dans les entrailles des maîtresses tours; ils ont mis le feu aux toitures; ils ont fait éclater des bombes à travers les Dianes et les Vénus des plus délicates façades. J'ai vu des traces de boulets dans les chambranles de ces ravissantes fenêtres du rez-de-chaussée et de la salle des Chevaliers, par où sautait la palatine afin de tâcher de *devenir homme*. Cette même palatine, si spirituelle, si méchante et si désespérée d'être fille, a été plus tard la cause de la guerre. Chose bizarre, il y a des villes qui ont été perdues par des femmes qui étaient des merveilles de beauté ; ce miracle de laideur a perdu Heidelberg.

« Pourtant, quelle que soit la dévastation, losqu'on monte au château par les rampes, les voûtes et les terrasses qui y conduisent, on regrette que le grand côté tourné vers la ville, bien qu'admirablement composé à son extrémité ouest, d'une tour éventrée qui a été la Grosse-Tour; à son extrémité orientale, d'une belle tour octogone qui a été la tour de la Cloche, et à son centre, d'un hôtel à deux pignons, dans le style de 1600, qui a été le palais de Frédéric IV; on regrette, dis-je, que tout ce grand côté ait quelque monotonie. »

Kaiserslautern (22,700 hab.), qui fut fondée par Frédéric Barberousse, perd chaque jour du peu qui lui restait de sa physionomie première. L'industrie a imposé à tout son cachet et a fait disparaître toute trace de la période martiale de la ville. A l'heure qu'il est, c'est un centre de fabriques comme on en voit tant.

Spire (14,800 hab.) est une ville historique par excellence. Victor Hugo a dit : « C'est une ville illustre. César y a campé, Drusus l'a

fortifiée, Tacite en a parlé, les Huns l'ont brûlée, Constantin l'a rebâtie, Julien l'a agrandie, Dagobert y a fait d'un temple de Mercure un couvent de Saint-Germain. Othon Ier y a donné à la chrétienté le premier tournoi, Conrad le Salien en a fait la capitale de l'empire, Conrad II en a fait le sépulcre des empereurs. Les templiers, qui y ont laissé une belle ruine, ont rempli là leur fonction de sentinelles aux frontières. Tous les torrents d'hommes qui ont dévasté et fécondé l'Europe ont traversé Spire : pendant les premiers siècles, les Vandales et Alemans (*tous les hommes*, hommes de toutes races, dit l'étymologie); pendant les derniers, les Français. Durant le moyen âge, de 1125 à 1422, en trois cents ans, Spire a essuyé onze sièges. Aussi la vieille ville carlovingienne est-elle profondément frappée. Ses privilèges sont tombés, son sang et sa population ont coulé de toutes parts. » La cathédrale de Spire est une des constructions les plus intéressantes du onzième siècle. Elle a été beaucoup restaurée de nos jours. On y voit un grand nombre de tombeaux extrêmement curieux.

Worms (16,600 hab.) est une ville historique comme Spire, comme Spire aussi elle est en pleine décadence. On y voit une statue colossale de Luther par Rietschel.

Darmstadt (37,100 hab.) est une cité récente qui doit tout à des créations de voies commerciales dont elle est le centre. Ses rues et ses maisons ont une régularité qui se ressent de cet état de choses.

Francfort (130,000 hab.) a beaucoup perdu de sa physionomie de ville du moyen âge. Ses remparts sont tombés et ont fait place à de belles promenades. De grandes artères ont percé le quartier juif et l'ont assaini. Les fils d'Israël ont pu se répandre dans la ville. Le passé de Francfort, qui a eu un rôle historique si important, n'existe plus ou à peu près plus qu'à l'état de souvenir. Les monuments à signaler sont la cathédrale, restaurée en partie récemment, et le *Römer* ou hôtel de ville.

« Une des curiosités de Francfort, a dit Victor Hugo, qui disparaîtra bientôt, j'en ai peur, c'est la Boucherie. Elle occupe deux anciennes rues. Il est impossible de voir des maisons plus vieilles et plus noires se pencher sur un plus splendide amas de chair fraîche. Je ne sais quel air de jovialité gloutonne est empreint sur ces façades bizarrement ardoisées et sculptées, dont le rez-de-chaussée semble dévorer, comme une gueule profonde toute grande ouverte, d'innombrables quartiers de bœufs et de moutons. Les bouchers sanglants et les bouchères roses causent avec grâce sous des guirlandes de gigots. Un ruisseau rouge, dont deux fontaines jaillissantes modifient à peine la couleur, coule et fume au milieu de la rue. »

Le tableau dont nous donnons la reproduction (fig. 701) représente la boucherie dont parle l'auteur du *Rhin*.

Mayence (57,850 hab.) est un point stratégique qui a toujours été



Fig. 701. — L'ancienne Boucherie à Francfort. Tableau de Jules Noel.)

mis à profit depuis l'origine de cette ville. Les Romains y construisirent une forteresse chargée de surveiller et d'arrêter les barbares ; des restes de monuments rappellent cette période. On sait quel fut le rôle de Mayence durant les guerres de la Révolution. A l'heure qu'il est Mayence est un centre d'approvisionnements pour les armées allemandes. La cathédrale de cette ville est un superbe monument de style byzantin. Gutenberg a à Mayence sa statue par Thorwaldsen.

Wiesbaden (43,650 hab.) est une station balnéaire très agréable et très fréquentée.

Trèves (32,950 hab.) est une ville pleine de souvenirs de l'époque romaine. Des débris de monuments, des restes de salles souterraines, des vestiges de villas sur les coteaux situés près de la ville, et surtout la célèbre porte Noire, indiquent quelle était l'importance de cette cité du temps des Romains. Trèves est devenue une ville bien moderne, semée d'usines, qui ont remplacé les couvents, et de chemins de fer.

Cologne (133,000 hab.). « Au milieu des toits, des tourelles et des mansardes pleines de fleurs, dit Victor Hugo, montent et se détachent les faîtes variés de vingt-sept églises parmi lesquelles, sans compter la cathédrale, quatre majestueuses églises romanes, toutes d'un dessin différent, dignes par leur grandeur et leur beauté d'être cathédrales elles-mêmes, Saint-Martin au nord, Saint-Géréon à l'ouest, les Saints-Apôtres au sud, Sainte-Marie du Capitole au levant, s'arrondissent comme d'énormes nœuds d'absides, de tours et de clochers.

« Si l'on examine le détail de la ville, tout vit et palpite ; le pont est chargé de passants et de voitures, le fleuve est couvert de voiles, la grève est bordée de mâts. Toutes les rues fourmillent, toutes les croisées parlent, tous les toits chantent. Çà et là de vertes touffes d'arbres caressent doucement ces noires maisons, et les vieux hôtels de pierre du quinzième siècle mêlent à la monotonie des toits d'ardoise et des devantures de briques leur longue frise de fleurs, de fruits et de feuillages sculptés, sur laquelle les colombes viennent se poser avec joie.

« Autour de cette grande commune, marchande par son industrie, militaire par sa position, marinière par son fleuve, s'étale et s'élargit dans tous les sens une vaste et riche plaine qui s'affaisse et plie du côté de la Hollande, que le Rhin traverse de part en part et que couronne au nord-est de ses sept croupes historiques ce nid merveilleux de traditions et de légendes qu'on appelle les Sept-Montagnes. »

La cathédrale de Cologne est regardée par les Allemands comme le chef-d'œuvre de l'art du moyen âge. C'est en effet une immense et splendide église, dont l'origine est restée mystérieuse ; car tout ce que nous apprend sa légende, c'est qu'elle ne peut pas être achevée et que le nom de son auteur sera toujours inconnu. L'archevêque Conrad voulait bâtir une église qui fût la plus belle du monde et avait

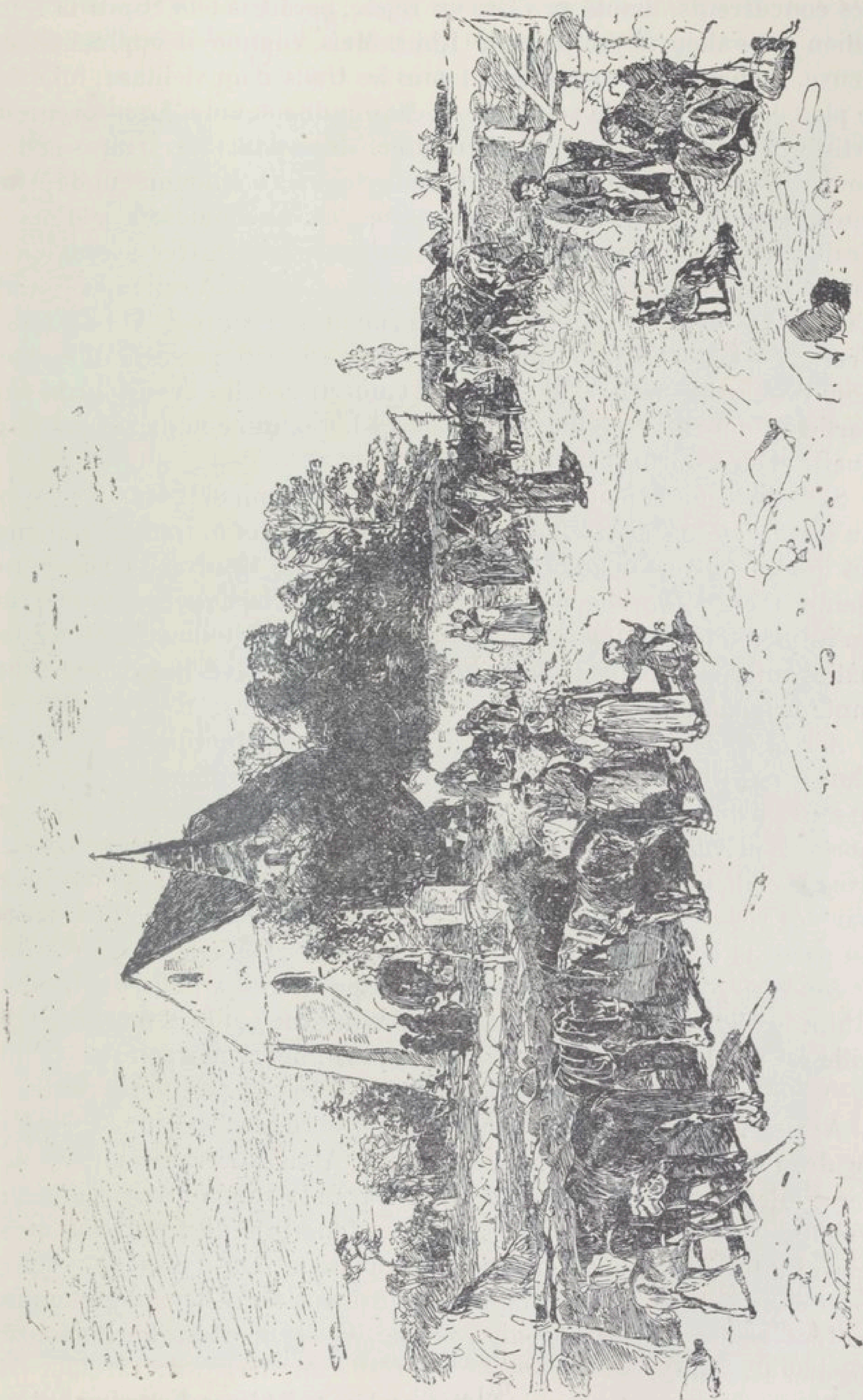


Fig. 702. — Devant l'église. (Tableau de Bochman.)

appelé tous les architectes; mais aucun plan ne fut jugé suffisant. Un

des concurrents, désolé de s'être vu rejeté, perdit la tête et prit la résolution de s'aller noyer dans le Rhin. Mais, comme il approchait du fleuve, le diable, lui apparaissant sous les traits d'un vieillard, lui offrit le plan de la cathédrale actuelle en échange de son âme. Le malheureux artiste, n'osant ni accepter ni refuser, demanda vingt-quatre heures pour réfléchir, et alla consulter l'archevêque. Le lendemain il revint, muni des instructions qu'il avait reçues, et, au moment où le diable tirait son plan pour accomplir le marché, il le lui arracha des mains en même temps qu'il tirait de dessous ses vêtements une relique de sainte Ursule. Le diable, voyant qu'il ne pouvait lutter à cause de la relique, s'écria : « La cathédrale que tu me voles ne sera pas achevée, et ton nom restera inconnu. » Et en même temps il déchira avec sa griffe une partie du dessin. L'architecte ne put jamais rajuster la partie qui manquait, et en mourut de désespoir.

Si de la légende nous passons à l'examen du monument, nous voyons qu'il constate un effort puissant pour réunir dans un même ensemble les qualités diverses des cathédrales d'Amiens, Beauvais, Chartres ou Reims. C'est, à proprement parler, une œuvre éclectique, plutôt savante qu'inspirée, qui ne présente nulle part les incohérences des églises bâties antérieurement, mais qui n'en a pas non plus la chaleur et la puissante originalité.

Aix-la-Chapelle (79,600 hab.) doit à ses eaux thermales d'avoir été choisie par Charlemagne pour siège de son empire. Pendant des siècles le souvenir du grand empereur valut aux bourgeois de cette ville d'importants privilèges. A l'heure qu'il est, ces privilèges, peu en harmonie avec la civilisation contemporaine, se trouvent heureusement remplacés par des richesses minières et des productions industrielles qui en sont en partie la conséquence.

Dusseldorf (80,700 hab.), qui doit sa prospérité à sa position sur le Rhin, est la patrie de Henri Heine, d'Achenbach et de Cornelius. Cette ville est un des centres artistiques les plus importants de l'Allemagne.

Alsace-Lorraine. — « En vertu du « droit de la force », qui « prime le droit » lui-même, dit Élisée Reclus, l'Alsace-Lorraine est devenue terre allemande : ses populations, en grande partie françaises par la volonté, sont retenues captives dans une enceinte de frontières que le glaive a tracées. » Ces deux provinces ont droit à une place tout à fait à part dans l'étude géographique de l'Allemagne. Elles ne sont qu'annexées, et il est juste de tenir compte des événements que peut renfermer l'avenir.

Les provinces actuellement allemandes de l'Alsace-Lorraine ont une physionomie bien particulière. La température, très variable, passant subitement des froids intenses aux chaleurs fatigantes, se ressent de la

situation géographique du pays, orienté vers le nord par la vallée du Rhin et garanti des vents d'ouest par la chaîne des Vosges.

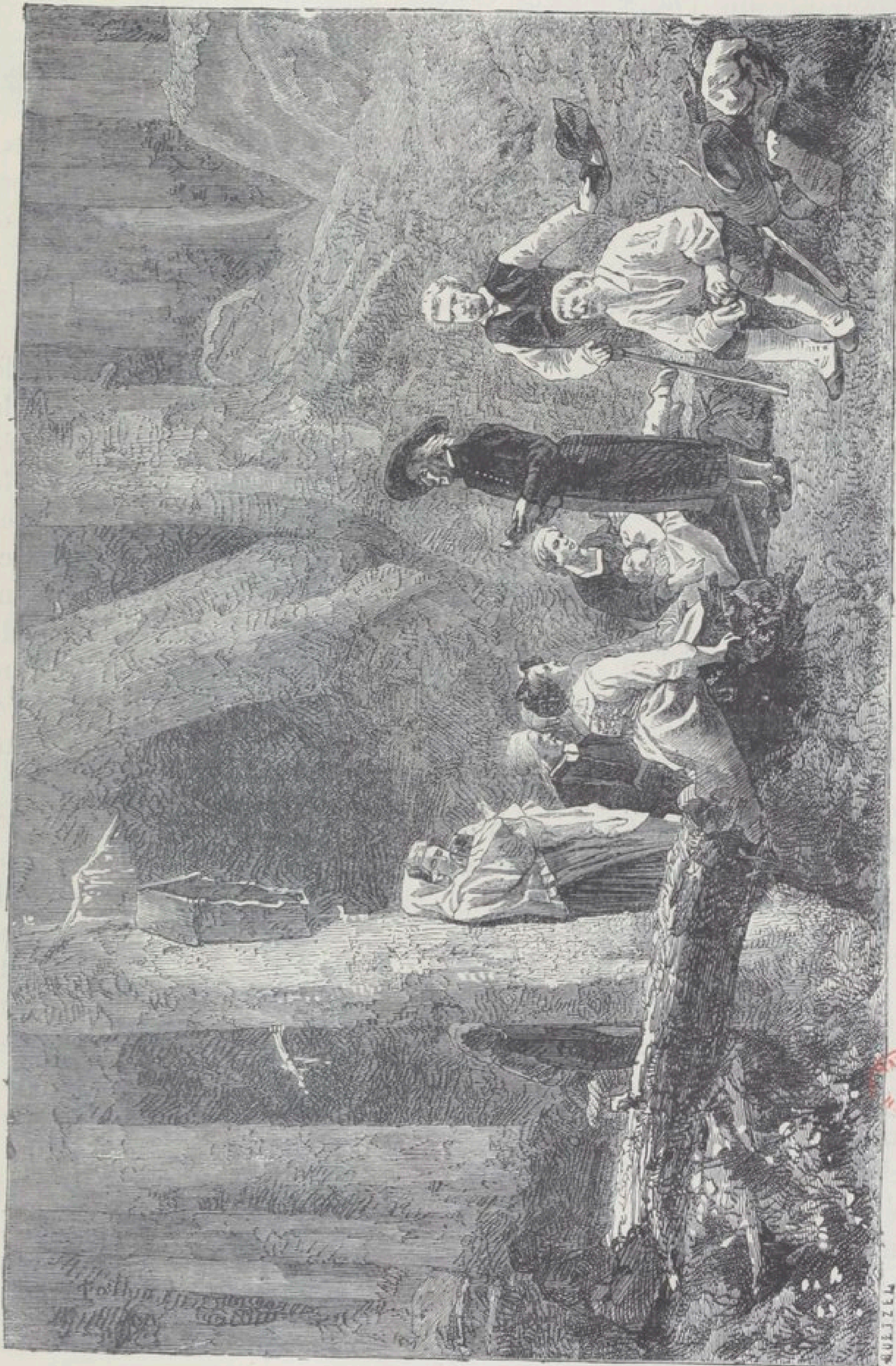


Fig. 703. — Les pèlerins de Sainte-Odile (Alsace). (Tableau de Brion.)

Les parties montagneuses de cette contrée sont couvertes de superbes forêts très habilement exploitées. Au pied des monts, dans les im-

menses plaines qui s'étendent jusqu'au Rhin, règne une grande activité. L'agriculture et l'industrie s'y étalent dans toute leur splendeur, présentant partout un tableau saisissant du travail de l'homme. Le panorama que l'on a sous les yeux est celui-ci : au premier plan, le fleuve grave et majestueux ; derrière les champs cultivés semés de frais villages et de manufactures aux hautes cheminées d'où monte un panache de fumée ; à l'horizon le ruban des monts se déroule, montrant ses flancs aux formes arrondies couverts d'un manteau sombre de forêts. Le côté intime de la campagne alsacienne nous est rendu d'une façon aussi exacte que charmante par la plume autorisée d'Erckmann-Chatrian. « Il (le héros de l'ouvrage) se mit à traverser le plateau d'un bon pas ; le sentier sablonneux commençait à descendre lorsque tout à coup le grand toit de tuiles grises de la ferme, avec les deux autres toits plus petits du hangar et du pigeonnier, apparurent au-dessous de lui, dans le creux du vallon de Meisenthal, tout au pied de la côte. C'était une vieille ferme, bâtie à l'ancienne mode, avec une grande cour carrée entourée d'un petit mur de pierres sèches, la fontaine au milieu de la cour, le guévoir devant l'auge verdâtre, les étables et les écuries à droite, les granges et le pigeonnier surmonté d'une tourelle en pointe, à gauche, le corps de logis au milieu. Derrière se trouvaient la distillerie, la buanderie, le pressoir, le poulailler et les réduits à porcs : tout cela vieux de cent cinquante ans. Mais dix arpents de prairies naturelles, vingt-cinq de terres labourable, tout le tour de la côte couvert d'arbres fruitiers, et, dans un coin au soleil, un hectare de vignes en plein rapport, donnaient à cette ferme une grande valeur et de beaux revenus. »

Les Alsaciens et les Lorrains sont une race solide et de haute taille, très intelligente et très travailleuse. Ils ont su faire de leur pays une contrée extrêmement riche en triplant le rendu de la terre par l'adjonction générale de l'industrie à l'agriculture. Chez eux, toute ferme est en même temps une usine. On sait que leur rôle intellectuel a été considérable à l'époque où ils pouvaient servir d'intermédiaires pour les idées entre la France et l'Allemagne. Cette population, gaie et prévenante, est aussi amie des plaisirs que du travail. C'est encore à ses deux peintres attitrés Erckmann-Chatrian que nous allons demander quelques tableaux pris sur le vif, nous initiant à ses mœurs.

Voici d'abord une scène qui se passe dans l'intérieur d'une salle de ferme, à la nuit, au moment où l'on charge des denrées pour les porter au marché du lendemain. Nous sommes dans une vaste cuisine, entourés de gens qui achèvent leur ouvrage avant d'aller se coucher. Nous voyons : « La grosse marmite noire, pleine de betteraves et de pommes de terre destinées au bétail, fumant sur un immense feu de sapin en tulipes pourpre et or ; — les plats, les écuelles, les soupières étincelant comme des soleils sur l'étagère ; — les bottes d'ail et d'oignons mor-

Fig. 704. — Une noce en Alsace (tableau de Brion).



dorés suspendues à la file aux poutres brunes du plafond, parmi les jam-

bons et les quartiers de lard ; — Jeanne en cornette bleue et petite jupe coquelicot, remuant le contenu de la marmite, de sa grande cuiller de bois ; — les cages d'osier où caquettent les poules avec le grand coq roux, qui passe la tête à travers les barreaux et regarde la flamme d'un œil émerveillé, la crête sur l'oreille ; — le dogue *Michel*, la tête plate, les joues pendantes, en quête d'une écuelle oubliée ; — Dubourg, descendant l'escalier sombre qui crie, à gauche, le dos courbé, un sac sur l'épaule et le poing arc-bouté sur la hanche, — tandis qu'au dehors, au milieu de la nuit noire, le vieux Duchêne, debout sur la voiture, lève sa lanterne et crie : « Ça fait le quinzième, Dubourg ; encore deux. » —



Fig. 705. — Un cabaret à Bouxviller. (Tableau de Marchal.)

On voyait aussi, pendus contre la muraille, un vieux lièvre roux apporté par le chasseur Heinrich, pour être vendu au marché, et un beau coq de bruyère moiré de vert et roux, l'œil terne, une goutte de sang au bout du bec. »

Maintenant c'est une scène de la brasserie (fig. 705) et de la rue : « Les verres cliquetaient, les canettes tintaient. A deux heures entra M. le professeur Speck, avec ses larges souliers carrés au bout de ses grandes jambes maigres, sa longue redingote marron et son nez tourné à la friandise. Il se découvrit d'un air solennel, et dit : « J'ai l'honneur « d'annoncer à la compagnie que les cigognes sont arrivées. » Aussitôt les échos de la brasserie répétèrent dans tous les coins : — « Les cigognes « sont arrivées ! les cigognes sont arrivées ! »

« Il se fit un grand tumulte; chacun quittait sa chope à moitié vide, pour aller voir les cigognes. En moins d'une minute, il y avait plus de cent personnes, le nez en l'air, devant le *Grand-Cerf*.

« Tout au haut de l'église, une cigogne, debout sur son échasse, ses ailes noires repliées au-dessus de sa queue blanche, le grand bec roux incliné d'un air mélancolique, faisait l'admiration de toute la ville. Le mâle tourbillonnait autour et cherchait à se poser sur la roue où pendaient encore quelques brins de paille.

« Le rebbe David venait aussi d'arriver et regardant, son vieux chapeau penché sur la nuque, il s'écriait :

« Elles arrivent de Jérusalem !.... Elles se sont reposées sur les pyra-
« mides d'Égypte..... Elles ont traversé les mers. »

« Tout le long de la rue, devant la halle, on ne voyait que des commères, de vieux papas et des enfants, le cou replié, dans une sorte d'extase. Quelques vieilles disaient en s'essuyant les yeux : — Nous les « avons encore revues une fois. »

Mulhouse (58,500 hab.) est une des villes les plus importantes de l'Alsace. C'est à la fabrication des tissus qu'elle doit sa richesse. Ses filatures, ses fabriques d'impression sur étoffes, de calicots, de linge de table, mousseline, etc., se répandent sur tous les marchés du monde. La ville est bâtie dans une heureuse situation au pied des collines du Sundgau et à l'entrée de la plaine de l'Alsace. Comme monuments, il n'y a guère que son hôtel de ville, construit en 1551, qui offre quelque intérêt. A une lieue dans la campagne, on trouve la petite église d'Ottmarsheim, qui est du même style que le dôme d'Aix-la-Chapelle élevé par Charlemagne.

Aux environs de Mulhouse il faut signaler l'antique ville de *Thann* qui possède une église considérée comme un des plus beaux monuments de l'Alsace, et *Guebwiller* avec ses deux églises, une du douzième et une du quatorzième siècle.

Colmar (23,800 hab.) est, comme Mulhouse, une ville de fabriques; mais on y trouve des monuments extrêmement intéressants. La cathédrale, commencée en 1263, terminée en 1360, montre, parmi les statues qui ornent ses portes, celle de *Maistre Humbret*, auteur du plan de l'édifice. Elle est surtout célèbre par le tableau de Schongauer, la *Vierge aux roses*, placé dans sa sacristie. Le musée et la bibliothèque de la ville sont placés dans un monument très curieux : le cloître Unterlinden.

Les rues de Colmar sont fréquemment étroites et tortueuses, mais elles présentent quelques maisons historiques qui méritent d'être vues : la maison Pfister, la maison des chevaliers de Saint Jean, la *Maison des têtes*, etc.

Strasbourg (94,350 hab.) est une cité qui a admirablement conservé son cachet ancien. Ses rues déhanchées, ses maisons aux toits pointus

qui vont se perdre dans les nuages, ses pignons où des poutres apparentes s'enchevêtrent en dessins bizarres, ses nids de cigognes accrochés à toutes les cheminées, forment un ensemble des plus pittoresques (fig. 706). Le rôle de Strasbourg a été considérable à toutes les époques de son histoire. Grâce à sa disposition admirable dans le bassin du Rhin, elle a pu être à la fois un centre industriel excessivement important et un



Fig. 706. — Cigognes de Strasbourg.

foyer puissant pour le rayonnement des idées. Le besoin de ce rayonnement lui fit découvrir l'imprimerie en caractères mobiles, qui devait révolutionner le monde. Malheureusement pour cette ville, favorisée par tant d'autres côtés, sa situation stratégique n'est pas moins importante que sa position industrielle, commerciale et intellectuelle ; aussi est-elle devenue cité allemande après avoir été bombardée à outrance. La cathédrale de Strasbourg, un des plus beaux monuments de l'art

ogival, doit à la teinte rouge-brun que lui donne le grès vosgien employé pour sa construction, un aspect étrange très saisissant. Pendant la guerre franco-allemande, sa flèche si hardie et si élégante a servi de cible aux artilleurs germains. Le musée et la bibliothèque de la ville ont été détruits par ces adroits tireurs. L'église Saint-Thomas possède le tombeau du maréchal de Saxe, dû au ciseau de Pigalle. Les places publiques offrent la statue de Gutenberg, par David d'Angers, et celle de Kleber par Grass. Les Allemands fortifient Strasbourg chaque jour ; ils l'entourent d'énormes travaux de défense.

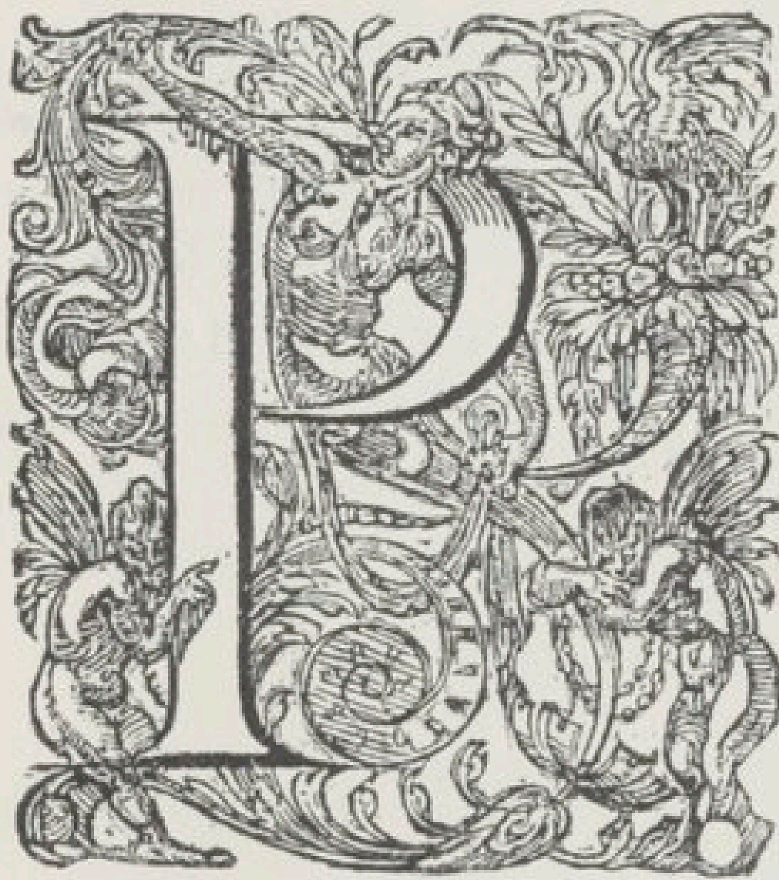
Metz (45,675 hab.) était avant l'annexion et est plus que jamais une ville purement militaire. Toute son industrie touche plus ou moins à l'armée. Actuellement, les Allemands ne cessent pas d'y faire de gigantesques travaux de défense. Cependant, malgré l'activité que des constructions entreprises sur une aussi vaste échelle doivent naturellement produire, la ville est en pleine décadence. Les loyers ont baissé de moitié et la population considérablement diminué par l'option pour la France. Le monument le plus important de Metz est son admirable cathédrale d'une architecture si audacieusement légère et où les vitraux jouent le principal rôle. Begin a dit avec raison que cette « construction étrange, délicate et hardie, sera toujours un sujet d'étonnement et d'admiration. » Metz est bâtie dans une belle plaine très fertile à la jonction de la Moselle et de la Seille.



CHAPITRE XII

HOLLANDE

Physionomie du pays. — Les beaux-arts. — Les habitants. — Les villes principales.



hysionomie du pays. — Le nom de Pays-Bas, sous lequel on désigne assez souvent la Hollande, indique assez que la contrée dont nous allons nous occuper est absolument plate. Dans beaucoup d'endroits le sol est au-dessous du niveau de la mer et ce n'est que par un système d'endiguements savamment établis que les habitants peuvent se préserver d'une inondation dont les conséquences seraient incalculables. Coupée en tous sens par des rivières et des canaux, dont les berges sont plus élevées que les pâturages qu'ils traversent, la Hollande a trouvé dans sa configuration même un système de défense militaire tout particulier, qui consiste à inonder à volonté, au moyen des écluses, de vastes étendues de terrain, et à rendre de la sorte impossibles les opérations d'une armée ennemie. Des villes riches et populeuses, dont les rues sont toujours coupées de canaux, des villages dont l'extrême propreté indique l'aisance, d'immenses prairies couvertes de bestiaux, voilà la Hollande (fig. 707).

Il faut avoir visité la Hollande pour se rendre compte de la tournure particulière que la peinture de paysage a prise dans ce pays. S'il y a de l'eau dans presque tous les tableaux, si la peinture de marine a eu là son berceau et y a atteint son plus grand développement, c'est que les plaines sans fin de la Hollande, coupées de nombreux canaux, baignées par la mer, ou interrompues par de vastes nappes d'eau, montrent à chaque pas la nature maritime et fluviale. Le Hollandais vit sur son

bateau presque autant que dans sa maison ; s'il voyage à pied dans la campagne, la route qu'il suit borde toujours une rivière ; s'il regarde la prairie, il trouve l'horizon coupé par les voiles des barques ; s'il traverse la ville, il passe partout sur des ponts, et voit de tous côtés des maisons qui se reflètent dans l'eau. Les marchandises s'expédient sur des bateaux, les moyens de communication sont des bateaux, l'industrie se fait au moyen de moulins à vent, auxquels sont toujours amarrés des bateaux, le chemin qui mène d'un village à un autre est un canal sillonné de bateaux.

« Allez en Hollande, et voyez ces vertes et grasses prairies couvertes de belles génisses, écrit Thiers ; vous vous tromperiez étrangement si vous supposiez que c'est la nature qui a produit ce sol si frais, si riche.



Fig. 707. — Hollande.

Enfoncez en terre un bâton, et à trois ou quatre pouces vous rencontrerez un sable stérile. Cette herbe épaisse qui se convertit en lait, puis en fromage, et qui, sous cette forme, circule dans le monde entier, est produite par un terreau de création purement artificielle. Au moyen d'une digue formée de branches de saules, on a séquestré une portion de sable de la mer ; avec le temps, la vase amoncelée par le flux et le reflux a consolidé cette digue. Après avoir soustrait ce sable à l'eau de mer, on ne l'a rendu accessible qu'à l'eau du ciel ou des rivières et on l'a ainsi dessalé peu à peu. L'herbe y a poussé, pas très succulente d'abord, et plus près de la nature du jonc que de celle des graminées. On y a mis des vaches, on a laissé s'y accumuler leur engrais fécondant et on a fini par créer un sol artificiel d'une fertilité extrême. »

Quand on quitte Anvers en remontant vers le nord, on s'engage dans une grande plaine nue, monotone, coupée de marais et de bruyères :

c'est la Campine. On aperçoit quelques chaumières isolées sur un ter-



Fig. 708. — Environs de Delft. (Tableau de Lambinet.)

rain stérile, où quelques maigres troupeaux cherchent leur nourriture ;

mais on ne voit nulle trace de village, ni d'essai de culture. L'aspect du pays change peu jusqu'à Mordyck, où l'on quitte le chemin de fer pour monter sur un bateau à vapeur qui s'engage bientôt à travers des îles très nombreuses contenant des pâturages, pas d'arbres, mais seulement quelques moulins. Le sol, tout coupé de rubans liquides, montre partout des prairies remplies de grands roseaux et peuplées d'innombrables vaches d'un pelage uniformément blanc et noir. On est en plein dans le pays des peintres, dont le caractère uniforme va se maintenir jusqu'à Amsterdam (fig. 708). La première impression du touriste est un étonnement causé par la bizarrerie des lignes qu'il voit autour de lui, un certain désappointement lorsqu'il évoque dans son souvenir les tableaux des maîtres hollandais. La Hollande, telle que l'ont montrée les artistes du dix-septième siècle, est une contrée où les couleurs se noient dans un ton argentin et une harmonie blonde (fig. 709). Avance-t-il, encore tout imprégné de ces souvenirs, le touriste voit autour de lui des tons crus, on ne peut pas dire faux puisqu'ils sont dans la nature, mais enfin des couleurs qui blessent l'œil par leur discordance. Les petites maisons disséminées partout dans les îlots et les prairies sont couvertes de tuiles d'un rouge vif. Car le Hollandais, soigneux en toutes choses, ne laisse jamais pousser le lichen sur le toit de sa maison; de façon qu'aucune teinte neutre ne vient rompre l'uniformité des tons éclatants de ce toit. Si maintenant nous voulons mettre pied à terre, nous trouvons dans les villes de petites maisons de briques très propres, dont les portes, les fenêtres à guillotine coloriées avec le plus grand soin sont toujours dans des tons très vifs. Puis, si nous nous égarons dans les faubourgs et dans les villages voisins, les maisons de briques sont remplacées par des maisons en planches qui sont peintes du haut en bas dans un ton entier qui tranche brutalement sur le ciel. Les arbres eux-mêmes, alignés sur les places ou le long des canaux, sont souvent coloriés jusqu'à la naissance des premières branches. Tout est artificiel dans ce pays.

Quand on arrive à Dordrecht par le bateau à vapeur venant de Belgique, l'impression est saisissante. On avance d'abord sur un petit bras de la Meuse, tout bordé de saules, et quand on a côtoyé ses rives basses et verdoyantes, on aperçoit la ville qui de loin semble une forêt de moulins à vent. Ces moulins, très élevés et entourés d'une galerie circulaire, ont souvent un aspect étrange qui surprend le voyageur, et leur nombre surprend encore davantage.

Située sur un large bras de la Meuse, où la navigation est extrêmement active, la ville de Dordrecht saisit tout d'abord par son caractère franchement hollandais. « Ce ne sont pas les canaux, dit le Guide (Du Pays, *Itinéraire de la Hollande*), les ponts et les écluses qui en constituent l'originalité ; ce qui contribue le plus, selon nous, à cette impression d'étrangeté, c'est l'aspect des façades des maisons et la singulière

monotonie de leur décoration. On ne s'en rend pas compte d'abord, mais on s'aperçoit bientôt que par toute la ville une même couleur jaune pâle est uniformément appliquée aux chambranles des portes, aux encadrements et aux croisillons des fenêtres, et elle s'étend également à l'extérieur des ogives de la vieille cathédrale, aux ponts, etc. On serait tenté de croire que ce mode de décoration a été réglé par une mesure de police ; il n'en est rien. Il y a là tout simplement accord parfait de goût de la part des habitants. Nous retrouverons la même singularité dans les autres villes de la Hollande, à Rotterdam, à Amsterdam. Seulement chaque ville a sa couleur favorite ; rien n'est donné à la fantaisie individuelle. Non seulement les peintures décoratives des portes, des fenêtres, etc., seront, dans une ville, de la couleur jaune par exemple ; mais ce sera absolument de la même nuance, comme si l'entrepreneur de peintures avait badigeonné la ville entière le même jour et avec le même mélange. » La partie méridionale de la Hollande, celle qui se rapproche de l'Allemagne, est un peu plus accidentée sans pourtant être montueuse. Un paysage d'Achenbach rend très bien la physionomie des campagnes voisines des provinces allemandes (fig. 710).

La Hollande se divise en onze provinces : Groningue, chef-lieu Groningue ; Hollande septentrionale, chef-lieu Haarlem ; Frise, chef-lieu Leuwarden ; Hollande méridionale, chef-lieu la Haye ; Drenthe, chef-lieu Assen ; Zélande, chef-lieu Middelbourg ; Over-Yssel, chef-lieu Zwole ; Brabant, chef-lieu Bois-le-Duc ; Gueldre, chef-lieu Arnheim ; Limbourg, chef-lieu Maëstricht ; Utrecht, chef-lieu Utrecht ; le grand-duché de Luxembourg, capitale Luxembourg.

L'art en Hollande. — La Hollande n'a pas d'architecture qui lui soit propre, et l'école hollandaise, si riche en grands peintres, n'a pas un seul sculpteur, qui se soit fait un nom dans les arts. Mais l'école hollandaise, qui a créé le paysage et la peinture de mœurs, a apporté dans l'art un élément absolument nouveau, le naturalisme. C'est cet élément qui prévaut aujourd'hui parmi nos artistes, et s'ils voient la nature avec un sentiment très différent de celui qui animait les Hollandais, ils ne doivent pas pour cela méconnaître leurs aïeux. Au reste l'école hollandaise a eu plusieurs phases distinctes. Lucas de Leyde est le plus ancien parmi les maîtres hollandais : il a suivi dans les sujets religieux la tendance réaliste que les Van-Eyck avaient inaugurée à Bruges, mais il ne marque pas encore bien nettement le caractère particulier de l'école hollandaise, qui est avant tout la recherche de la lumière et de l'ombre.

Rembrandt, le plus grand maître de cette école, est avant tout un magicien de la lumière.

Rembrandt a eu deux manières distinctes : à la première se rattache la *Leçon d'anatomie du docteur Tulp*, qui fait partie du musée de la



Fig. 709. — Marine (d'après une eau-forte du dix-huitième siècle).

Haye. Dans ce tableau, comme dans tous ceux qui se rattachent à la première partie de sa vie, un jour limpide domine, la couleur des chairs est claire et la touche fondue. Dans sa seconde manière, l'artiste s'attache à représenter le contraste des grandes masses d'ombres avec un jet de lumière vive éclairant des objets isolés. Le ton local des chairs est plus doré, mais moins vrai; la touche est hardie, puissante et toujours expressive. Ce sont les œuvres de ce genre qui ont fait de Rembrandt un maître unique et inimitable. Son principal tableau et le plus grand qu'il ait peint est la fameuse *Ronde de nuit* du musée d'Amsterdam qui représente une confrérie d'archers partant pour le tir ; la *Confrérie des marchands de drap*, dans le même musée, est peut-être comme exécution le chef-d'œuvre de l'artiste. Ce sont des portraits, et Rembrandt est le plus merveilleux des portraitistes.

Rembrandt a traité souvent des sujets religieux ; mais il interprète la Bible à sa façon, car il voit dans les pauvres qui peuplent les rues d'Amsterdam la reproduction fidèle de ceux dont parle l'Évangile ; et s'il y fait des changements, c'est pour ajouter à leurs guenilles quelques oripeaux étranges qui ne sont d'aucun temps et d'aucun pays, mais qui donnent du piquant au tableau. Il ignore ou plutôt il dédaigne la tradition de ces grandes figures hiératiques léguées par les Byzantins à la Renaissance, qui les a transformées par l'art grec. Mais ce n'est pas seulement par le costume, c'est surtout par la tournure et par l'expression qu'il est très éloigné de l'art religieux tel que l'a compris l'école florentine. Celle-ci a cherché le style dans l'accentuation des grandes lignes du corps et l'expression dans la noblesse des formes. Rembrandt ne recule pas devant la laideur et semble même parfois la chercher; il se soucie très peu de l'élégance des formes et de la pureté des traits. Mais il prête à ses personnages l'expression qui aurait animé ses modèles, s'ils avaient été eux-mêmes les personnages de la passion, et la vulgarité de leurs types n'ôte rien à l'émotion profonde qu'ils éprouvent. La vie, et non pas seulement la vie du corps, mais tous les sentiments de l'âme sont admirablement rendus dans ses sujets religieux. Rembrandt a été aussi un admirable paysagiste surtout dans ses eaux-fortes.

Si Rembrandt est un merveilleux portraitiste de la nature, il la voit en poète. La plupart des peintres hollandais sont au contraire des prosateurs. Il y a en effet dans les Pays-Bas une série très nombreuse d'artistes chez lesquels l'observation tient en quelque sorte lieu d'inspiration, et qui se sont faits les traducteurs fidèles soit de la vie intime de leurs contemporains, soit du pays dans lequel ils vivaient. Jean Steen et Brauwer ont peint le peuple, Terburg et Gabriel Metzu ont surtout retracé des scènes de la vie bourgeoise.

Le patriarche du paysage familier en Hollande est Jean Wynants. C'est lui qui le premier s'est aperçu que la nature était belle à la porte



Fig. 710. — Paysage des Pays-Bas. (Tableau d'Achenbach.)

de sa ville natale, et il a toujours travaillé aux environs de Haarlem. Ses

élèves, Wouwerman, Van den Velde, Lingelbach, ont peuplé ses tableaux de petites figures spirituelles qui se marient admirablement à ses paysages en leur laissant toute l'importance. Les tableaux de Wynants montrent habituellement des terrains ravinés, ombragés de grands arbres et traversés par des chemins dont les ornières sont fortement accusées. Personne n'a rendu mieux que lui les terrains déclinés, les monticules de sable, les lisières des bois.

Parmi les artistes qui se rattachent à Wynants, un des plus admirables est assurément Adrien van de Velde, qui, bien que mort à trente-deux ans, a immensément produit, surtout si l'on considère qu'outre les tableaux qu'il faisait pour son compte, il est venu en aide à une foule de ses confrères, et a placé de ravissants petits groupes de personnages ou d'animaux dans des tableaux de Wynants, van der Heyden, Hobbema, Ruysdaël, etc. Cet artiste charmant et toujours varié aime les bocages mystérieux où le berger rêve au milieu de son troupeau ; mais il se plaît aussi dans les pays découverts, où il peut donner au ciel tout son développement et faire dérouler la plaine jusqu'au plus lointain horizon. Les moutons épars sont disséminés sur la dune, où l'œil se perd dans l'immensité de la campagne. Van de Velde est un admirable paysagiste, et, comme peintre d'animaux, il marche de pair avec Paul Potter et Berghem. Ce qui le caractérise surtout, c'est le sentiment poétique de ses ouvrages, qui contraste avec le talent exact, mais positif, d'un grand nombre de peintres hollandais, et notamment de son maître Wynants.

Il y a une singulière analogie entre la destinée de Van de Velde, qui mourut à trente-deux ans, et celle de Paul Potter, qui mourut à vingt-neuf. Tous deux avaient du talent à quinze ans, et la quantité considérable de leurs œuvres ne semble pas en rapport avec leur existence si courte. La donnée des tableaux de Paul Potter est toujours très simple : une vache qui se frotte contre un arbre, à côté d'une autre qui rumine paisiblement : deux vaches qui jouent avec leurs cornes dans un paysage et une troisième qui les regarde, il ne lui en faut pas davantage. Ce n'est pas seulement l'allure, la pose, la physionomie particulière à chaque animal, la nature de son pelage, la couleur de sa robe qui donnent tant de charme à des scènes aussi simples. Paul Potter sait éveiller en nous mille pensées qui ont leur source dans l'exactitude de l'imitation, mais qui, dans les réalités physiques, rappellent l'état de notre esprit, les impressions que nous avons ressenties (fig. 711). Les œuvres de Paul Potter sont très rares en dehors des grandes collections publiques, et ses ouvrages authentiques n'apparaissent que bien rarement dans les ventes.

Albert Cuyp est un admirable peintre d'animaux, mais le charme de ses tableaux vient surtout du jour qui les éclaire. Dans ses vaches qui paissent le long des canaux, ou ruminent tranquilles dans la campagne,

les riches couleurs du bétail forment un contraste avec la lumière

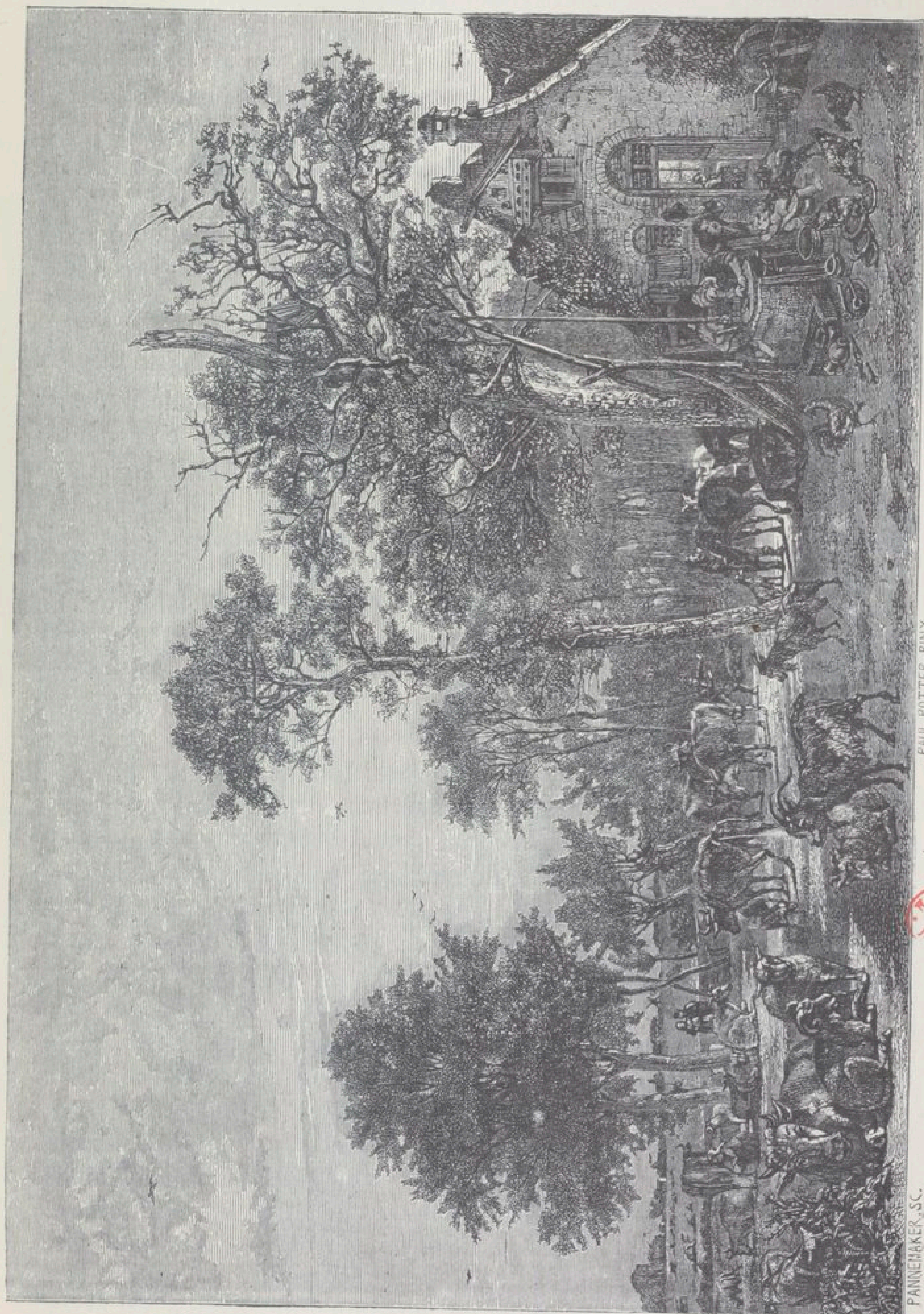


Fig. 711. — La ferme. (Tableau de Paul Potter.)

éblouissante du ciel qui les enveloppe de toutes parts. Les tableaux de

Cuyp produisent toujours une impression poétique. Nul autre, Claude Lorrain excepté, n'a su rendre comme lui les teintes vaporeuses du crépuscule. Il ne faut pas chercher dans les animaux de Cuyp la précision de dessin qui caractérise Paul Potter; c'est avant tout un coloriste, et peu de peintres ont connu aussi bien que lui la magie des effets de lumière, surtout quand le soleil perce à travers les vapeurs du matin.

Ruysdaël est le plus grand paysagiste de l'école hollandaise. On a fort peu de renseignements sur la vie de cet artiste et ceux qu'on a ne fournissent pas de traces des voyages qu'il a pu faire; on en a conclu que les sites montueux et les torrents qu'il a si souvent représentés étaient peints d'après des dessins que son ami Éverdingen avait rapportés des pays septentrionaux. Il nous semble difficile d'admettre qu'un peintre, et surtout un paysagiste, ait consacré une aussi grande partie de ses œuvres à représenter une nature qu'il ne connaissait que de seconde main. Il ne suffit pas de savoir qu'Éverdingen a été en Norvège, pour en conclure qu'ayant fait un grand nombre de dessins dans ce pays, il en aurait prêté à Ruysdaël; on pourrait admettre avec beaucoup plus de vraisemblance que le grand maître a visité les contrées montueuses qui avoisinent le Rhin ou la Meuse, parcouru les Ardennes ou la Forêt Noire, et qu'il a puisé là les éléments qui lui ont servi pour tant de tableaux. Ici c'est un château perché sur un rocher, avec un ruisseau qui bondit; là c'est un vieux pont de bois jeté sur un torrent, ou bien une chute d'eau à travers des terrains rocailleux; tout cela n'existe pas en Hollande, mais se trouve aisément dans les contrées voisines. Ruysdaël est un esprit éminemment poétique : quand il peint la plaine, il tient à l'animer par le tumulte des nuages; s'il entre dans la forêt, les arbres qui l'arrêtent sont ceux que le tonnerre a brisés, ou dont le tronc noueux et déchiqueté se contourne au milieu du feuillage agité; enfin dans les eaux, ce n'est pas la limpidité calme qui le frappe d'habitude, c'est le bouillonnement et le tapage venant interrompre la solitude silencieuse des rochers.

Hobbema, son contemporain, présente avec lui de grandes analogies comme exécution, et on a souvent confondu leurs ouvrages; mais le caractère de son talent est moins idéal et plus positif; on sent moins l'artiste qui s'égare dans le rêve et plus le peintre qui s'efforce de traduire ce qu'il a sous les yeux. La majeure partie de ses œuvres représente des terrains accidentés garnis de bouquets d'arbres, des moulins à eau, ou bien des villages entourés de vergers, tels qu'on en rencontre beaucoup dans la province de Gueldre, avec des sentiers qui relient les habitations entre elles.

Van Goyen, un des patriarches de la peinture de paysage, est le premier qui se soit attaché à rendre l'aspect des bords de rivière; il a été frappé surtout par l'animation pittoresque des barques qui sillonnent

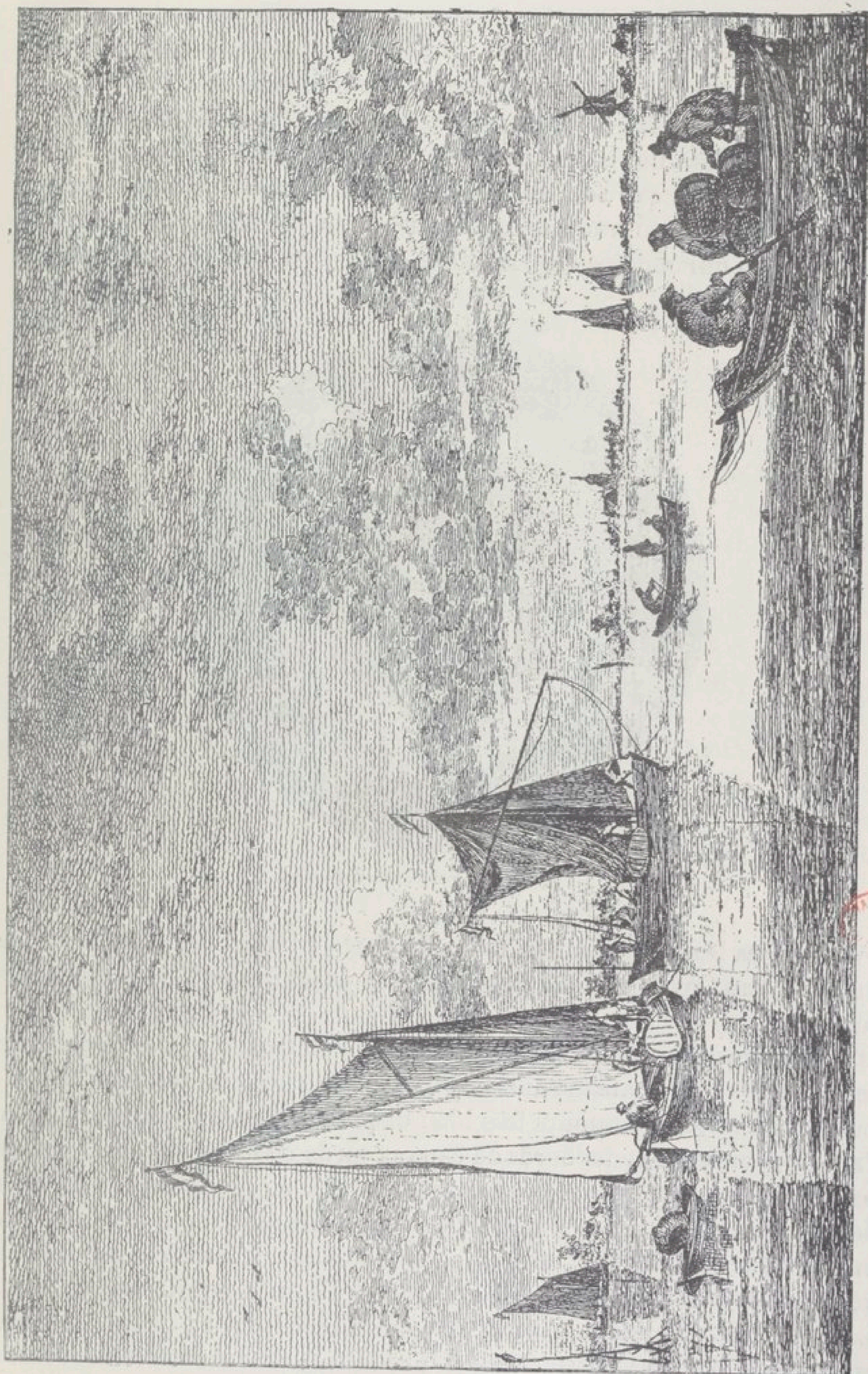


Fig. 712. — Eau-forte de Van Goyen.

l'eau en tout sens. Ses tableaux et les gravures qui en ont été faites don-

nent très bien l'idée des sites que rencontre à chaque pas le voyageur qui traverse les Pays-Bas. Le clocher du village apparaît dans une île au milieu des bouquets d'arbres : les barques filent sur l'eau paisible, et le premier plan, qui se trouve presque toujours dans l'ombre portée par un nuage, montre des pêcheurs occupés dans leur bateau (fig. 712).

On sent l'humidité, et le ciel annonce la pluie : les hameaux bâtis sur pilotis, les rivages qui sont sur ces terrains d'alluvion semblent à fleur d'eau, les poutres qui transpercent l'eau parmi les roseaux, enfin l'horizon étendu qui montre que la même scène va se répéter indéfiniment

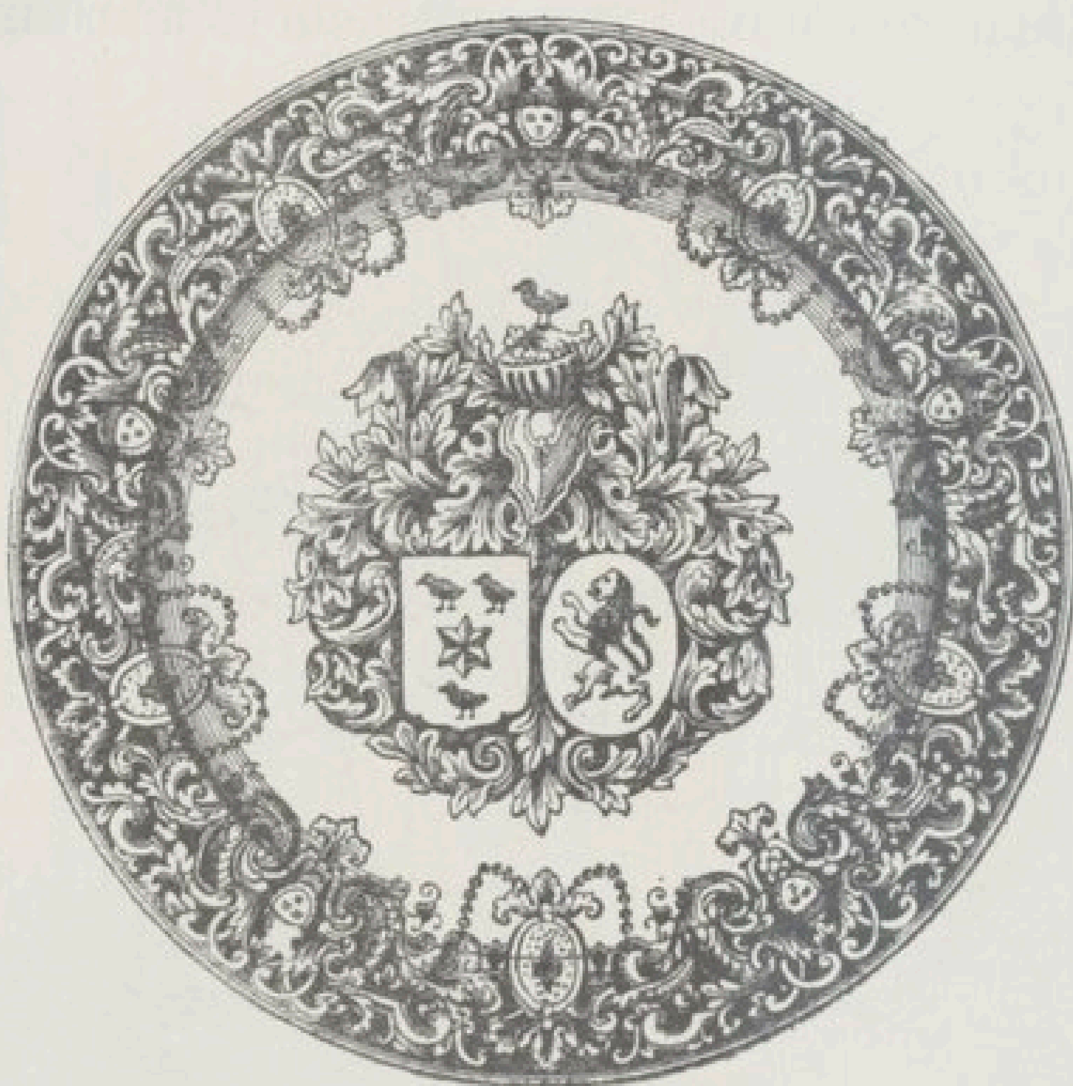


Fig. 713. — Poterie hollandaise.

avec de très légères variantes, tout cela c'est la Hollande, et la Hollande vue par Van Goyen, qui fut un portraitiste exact du pays qu'il avait sous les yeux.

Les tableaux presque monochromes de Van Goyen passent pour être les premiers où les bateaux aient eu une grande importance dans la composition. Le site est toujours très bien disposé, mais les sujets choisis par l'artiste représentent des bords de canaux ou de rivières, sillonnés par les barques plutôt que la mer proprement dite. Il en est de même de Van der Neer, le peintre incomparable des clairs de lune : ses tableaux montrent le plus souvent des paysages marécageux, éclairés par la lune qui vient doucement argenter de ses reflets l'eau tranquille des canaux. Le petit village hollandais paraît toujours à l'horizon, et, quand le canal est bordé d'arbres, l'artiste aime à produire un contraste entre leurs larges masses d'ombre et l'effet piquant de lumière qui les traverse.

Les véritables spécialistes pour la mer sont Backhuisen et Guil-

laume Van de Velde, le frère d'Adrien. Backhuisen aime les grands navires qui se balancent majestueusement sur les hautes vagues, et il aborde quelquefois les ciels déchirés et la mer houleuse. Les effets calmes sont au contraire dans les habitudes de Guillaume Van de Velde, qui est un des plus grands maîtres de l'école hollandaise. Cet admirable artiste aimait les nuages légers et vaporeux, et il n'est jamais si fort que quand il peut dérouler une vaste étendue de mer, comme une nappe limpide que peuplent des navires et des barques placées à toutes les distances. Personne d'ailleurs n'a été plus exact dans la construction des navires : il en connaissait à fond l'anatomie. Ses dessins pourraient servir de documents dans un musée de constructions maritimes, mais le

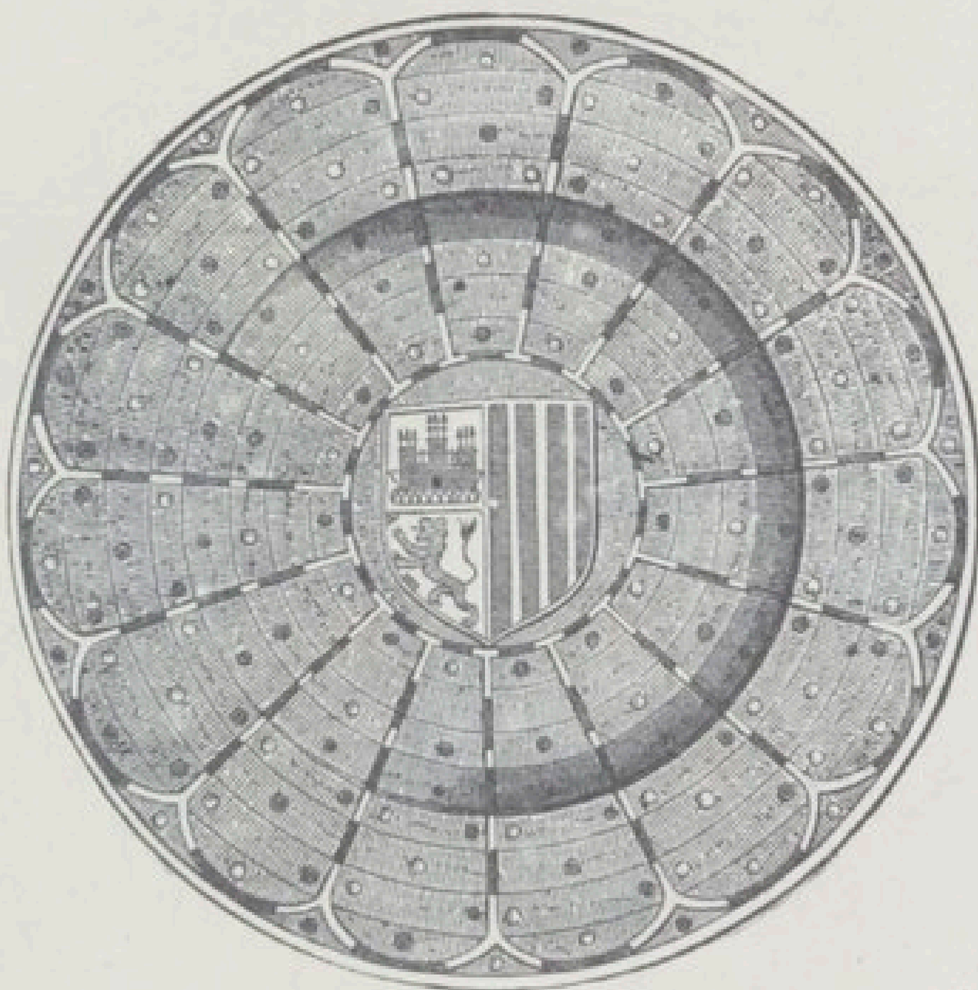


Fig. 715. — Poterie hollandaise.

savoir technique se dissimule derrière le sentiment de l'art, et parmi tant de mâts et de cordages qui s'entre-croisent à travers le ciel, on ne trouve pas la plus petite sécheresse ; les détails, qui sont dessinés d'une manière très ferme, sont pourtant discrets et paraissent tellement enveloppés dans l'atmosphère qu'ils n'attirent jamais l'œil du spectateur d'une façon importune, mais se trouvent toujours, pour peu qu'on veuille les chercher.

Van Huysum, le fameux peintre de fleurs, qui vécut à Haarlem, au milieu des tulipes et qui les rendait si bien, est regardé comme le plus grand maître de ce genre, et il est chronologiquement un des derniers peintres de l'école hollandaise.

Dans les industries qui se rattachent aux arts, la Hollande s'est distinguée au dix-septième siècle par la fabrication de ses meubles, et plus encore par ses faïences qui ont une grande importance dans la céramique

artistique (fig. 713, 714 et 715). Delft a été le centre de cette importante fabrication qui a été contemporaine de la grande école de peinture et qui s'est éteinte à la même époque.



Fig. 716. — Un barbier à Vallendam. (Tableau de Tenkate.)

Les habitants. — « De nos jours, écrit É. Reclus, la Hollande, qui

ne se distingue plus des pays voisins par le privilège d'institutions plus libres, a du moins le mérite d'offrir une singulière originalité, aussi bien dans les coutumes de ses habitants et l'aspect de ses villes que dans ses travaux de défense contre les fleuves de l'Océan. Les Hollandais ne s'empressent pas, comme tant d'autres nations, de se conformer aux lois de



Fig. 717. — Le Droit de passage. (Tableau de Dillens.)

la mode ; ils sont restés ce qu'ils étaient, gardant les anciennes mœurs et même, en certaines provinces, les costumes d'autrefois. Aucun pays de l'Europe n'est plus curieux à étudier que la Hollande, précisément à cause du contraste qu'y présentent ces dehors antiques avec le mouvement des idées modernes. »

Les intérieurs hollandais sont aussi curieux, aussi remplis d'originalité que le pays au sein duquel ils sont situés, le jardin comme la mai-

son. En voici un exemple : « C'était un beau jardin avec des parterres carrés et triangulaires, symétriquement parsemé de sable d'or, de cinabre et de petites coquilles brillantes, écrit Henri Heine. Les troncs des arbres étaient fort joliment peints en rouge et bleu. Il y avait des cages de cuivre poli, et des serins des Canaries. Les oignons de tulipes les plus rares y croissaient dans des pots peints de toutes couleurs et vernis. L'if y était taillé avec un art charmant, et représentait des obélisques, des vases et même des figures d'animaux. »

Parmi les peintres contemporains, Tenkate (fig. 716) et Dillens (fig. 717) sont ceux qui se sont le plus attachés à rendre les mœurs et les costumes de la Hollande moderne.

Les villes principales. — La Hollande a plusieurs grandes villes, importantes par leur commerce, plus encore que par leur population. La physionomie des villes hollandaises est en général extrêmement pittoresque.



Amsterdam (281,000 hab.) est une des villes les plus curieuses du monde. On l'a comparée à Venise ; mais Maxime Du Camp dit avec raison : « Cette ressemblance est bien lointaine, en tous cas, car à la cité hollandaise il manquera toujours le silence et l'aspect artistiquement monumental qui font de la vieille « reine de l'Adriatique » une ville unique et incomparable. C'est surtout par le nombre de ses canaux que la grande ville des Pays-Bas fait songer à la cité italienne. »

Amsterdam a la forme d'un croissant. Ses maisons, élevées sur un sol fait de fange et de sable, sont toutes bâties sur pilotis. Leur style, extrêmement varié, les fait passer sous les yeux du visiteur comme autant de pages de l'histoire des Pays-Bas : ici elles ont un caractère espagnol, là italien, plus loin banalement moderne. Les monuments publics présentent les mêmes divergences d'aspect (fig. 718). Toutes les voies un peu importantes offrent des canaux semés de ponts, bordés de deux longues rangées d'arbres, qui se croisent dans tous les sens, enfantant un nombre infini d'îlots qui constituent la ville.



Rotterdam (123,000 hab.) est une ville couverte de canaux comme Amsterdam. La propreté de ses maisons est proverbiale, ce qu'elle a de commun, du reste, avec les autres cités de la Hollande. Son seul monument est son église. Érasme est né à Rotterdam.

La Haye (100,000 hab.) est simplement une ville officielle et une ville de plaisir. On a pu dire avec raison que c'est la cité la plus française de la Hollande. Maxime Du Camp nous en donne le panorama : « La ville est petite, toute composée de toits rouges, si propres qu'on les dirait lavés chaque matin ; j'aperçois des palais qui ressemblent assez à de petites

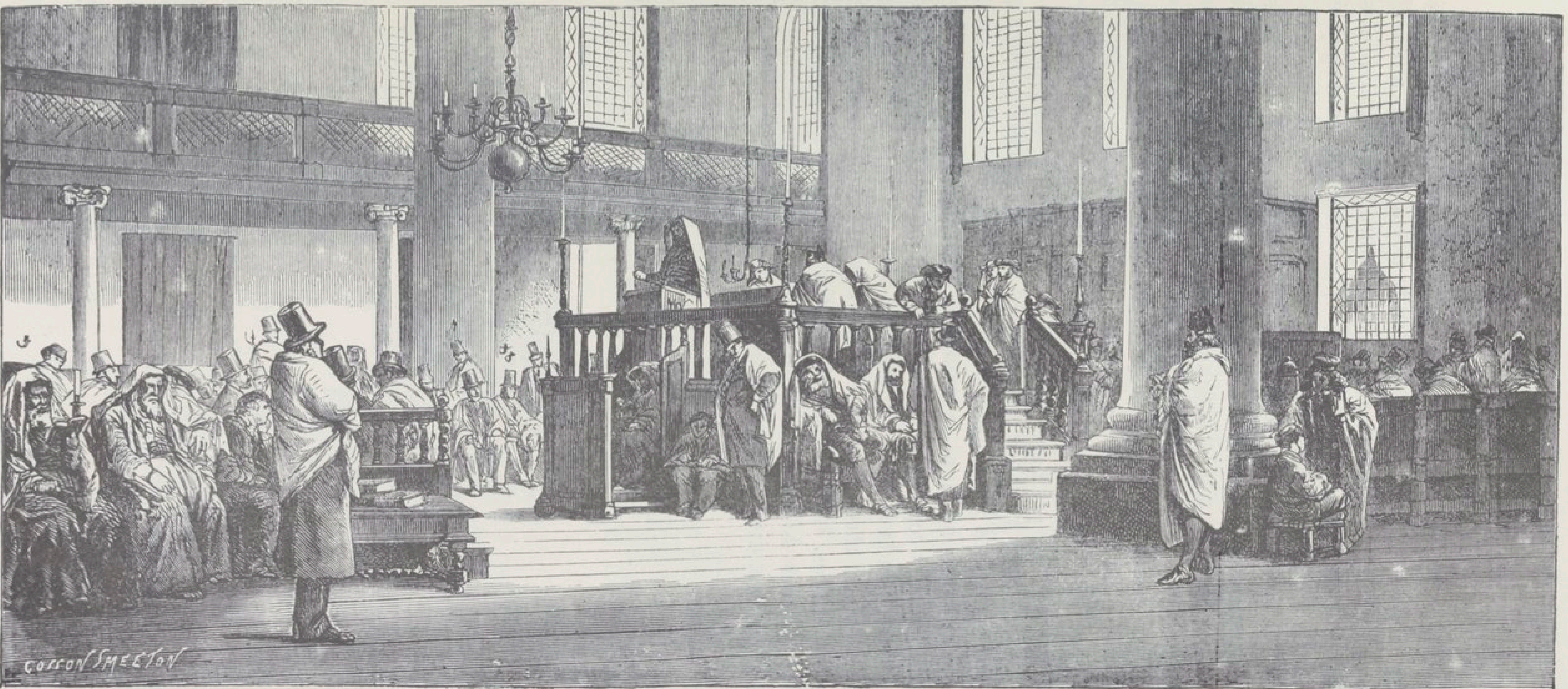


Fig. 718. — La synagogue d'Amsterdam. (Tableau de Brandon.)

casernes; plus loin une fonderie de canons, un quartier d'artillerie ; une immense construction gothique construite il y a quelques années, pour faire un manège, et transmutée, à cette heure, en temple protestant; puis, çà et là, quelques clochers dont les plus modernes sont agencés à la façon italienne, de larges places plantées d'arbres et tout autour la campagne, cette campagne verte, sillonnée de canaux, où paissent les bestiaux, où tournent les moulins. » Tout le monde parle français à la Haye. Il y a un théâtre français, des salons, des magasins, etc., tous français.

La Haye a peu de monuments, mais elle a son *bois*, l'une des plus charmantes promenades qu'il y ait en Europe. Rien n'est comparable pour la fraîcheur et la végétation à ces lacs où barbotent les canards, à ces futaies gigantesques où les cerfs courent en troupe à l'ombre des vieux hêtres. A l'extrémité, il y a une habitation royale qu'on appelle la Maison du Bois. Cette résidence, qui n'a rien de remarquable comme architecture, est pourtant bien intéressante à visiter, à cause de ses tableaux. On y voit notamment, dans la salle dite d'Orange, le chef-d'œuvre de Jordaens : le sujet représente l'apothéose du prince Frédéric-Henri.

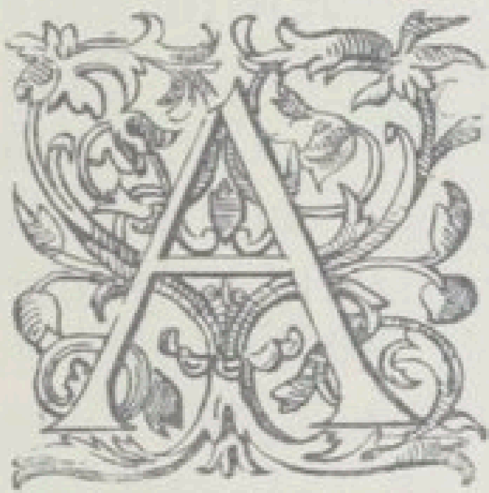
On se rend de la Haye à Schevening par une route bordée d'arbres magnifiques qui traverse d'abord un bois et ensuite une dune : elle a quatre kilomètres. La plage de Schevening est une des plus fréquentées par les amateurs de bains de mer : il y a de somptueux hôtels et une résidence royale, dite le *Pavillon de la Reine*.



CHAPITRE XIII

BELGIQUE

Aspect du pays. — Beaux-arts. — Population et villes principales.



Aspect du pays. — La Belgique, limitée au nord par la Hollande, à l'est, par le duché de Luxembourg et l'empire d'Allemagne, au sud par la France, enfin à l'ouest par la mer du Nord, est une contrée plate, défendue contre les envahissements de la mer par d'énormes digues, et ne présentant de traces un peu importantes de relief du sol que vers le sud et l'ouest, où quelques ramifications des Ardennes se prolongent et viennent bientôt mourir. Les deux grands fleuves de la Belgique sont l'Escaut et la Meuse. Tous deux ont leur source en France. En dehors de ces deux grands cours d'eau et



Fig. 719. — Belgique.

de leurs affluents, le sol est sillonné de nombreux canaux qui les relient et partagent avec les chemins de fer le mouvement des échanges. C'est en partie à l'abondance des voies de communication que la Belgique doit sa richesse (fig. 719).

La Belgique était autrefois couverte de bois, dont la forêt des Ardennes sur le territoire français paraît n'avoir été qu'un prolongement. Les belles eaux-fortes de Van der Meulen nous montrent probablement l'aspect que conservaient encore au dix-septième siècle certaines parties du pays (fig. 720).

On comprend aisément qu'un pays aussi bien cultivé que la Belgique n'a pas dû conserver grand'chose de cette antique physionomie. Mais il paraît que primitivement les forêts couvraient non seulement les pays montueux qui avoisinent Liège et Namur, mais qu'elles s'étendaient à travers les vastes terrains marécageux qui bordent la mer du Nord et couvraient même la Hollande. « Le territoire des Pays-Bas, dit Élisée Reclus, si facile à inonder, était jadis complètement entouré d'une zone de végétation forestière. Au midi, les bois de la Campine, prolongement de ceux des Ardennes ; à l'orient, d'autres bois qui continuaient ceux de la forêt d'Hercynie, séparaient la Hollande de la Gaule et du pays des Germains ; à l'ouest, au nord, une ceinture de bois bordait le littoral et servait de barrière au sable des dunes ; les immenses halliers de Badahuenna s'étendaient sur la rive occidentale du lac Flevo. Il ne reste plus de ces forêts que des fragments peu considérables, mais qui font encore la beauté des alentours de la Haye et de Haarlem. D'après quelques auteurs, c'est à l'un de ces bois d'autrefois que la Hollande devrait son nom de Holtland (*Houtland*). Cette appellation, qui paraît avoir pris son origine au dixième siècle, ne s'appliquait d'abord qu'à la « terre boisée », où se trouvait alors la ville de Dordrecht; mais elle s'étendit ensuite aux bords de la Meuse, puis à toutes les parties de la Frise dont les comtes de Hollande se rendirent successivement les maîtres. »

Aujourd'hui la Belgique est un pays cultivé jusque dans la moindre parcelle de terrain, mais la partie qui confine à la Hollande a l'aspect d'une immense prairie, toute coupée de rivières et de canaux.

La Belgique est divisée en neuf provinces : Anvers, chef-lieu Anvers ; Brabant, chef-lieu Bruxelles ; Flandre orientale, chef-lieu Gand ; Flandre occidentale, chef-lieu Bruges ; Hainaut, chef-lieu Mons ; Liège, chef-lieu Liège ; Limbourg, chef-lieu Hasselt ; Luxembourg, chef-lieu Arlon ; Namur, chef-lieu Namur.

Les Beaux-Arts. — C'est dans l'antique et pittoresque ville de Bruges que s'est développée la primitive école flamande. Cette opulente cité occupe dans l'histoire des arts une place analogue à celle que Florence a eue en Italie, excepté pourtant que Bruges, qui est la souche des écoles du Nord, n'a pas eu, comme Florence, l'avantage de maintenir sa supériorité jusqu'au jour où l'art brilla de son plus grand éclat.

L'école de Bruges a exercé une influence immense sur toutes les



Fig. 720. — Forêt, par Van der Meulen.

écoles de l'Europe et même sur celle d'Italie; mais la ruine de la

ligue Anséatique a entraîné le déclin rapide de Bruges, dont l'importance commerciale et politique est passée à Anvers et à Bruxelles. C'est Anvers qui a hérité de sa supériorité artistique, et c'est là qu'il faut suivre les destinées de l'école flamande.

Les écoles flamande et hollandaise sont marquées par des différences assez sensibles. La Belgique, restée catholique et liée aux grandes maisons princières de l'Europe, a besoin d'un art décoratif, qui affirme la solennité du culte dans les églises et l'éclat des cours dans les palais. En Hollande, au contraire, c'est le protestantisme qui domine, et l'art religieux est forcément arrêté dans sa marche; la forme républicaine prévaut en politique et la peinture se fait municipale et bourgeoise. Le tableau se rapetisse à la mesure des appartements privés et s'efforce de traduire des sensations intimes et personnelles. Mais, malgré ces différences, les écoles flamande et hollandaise ont entre elles un air de famille, et on voit qu'elles émanent d'une même race et font partie d'une souche commune. Le point qui les relie, c'est la recherche constante d'une vérité absolue dans la représentation.

L'école de Bruges, malgré ses aspirations religieuses, est déjà empreinte d'un profond naturalisme; cette tendance, qui se manifeste aussi dans l'école florentine, a ici un caractère très différent. A Florence on remarque, dans presque toutes les fresques de la période ascendante, des têtes qui sont évidemment des portraits, et parfois des fonds d'architecture ou de paysage, des costumes même qui sont empruntés à la vie présente. A Bruges, c'est jusqu'à l'inspiration morale qui, malgré la délicatesse exquise du sentiment, est toujours plus près de la terre que du ciel. Les madones mêmes, lorsqu'on les représente glorieuses, ont toujours, dans le Nord, un air de propreté apprêtée et de toilette qui rappelle la femme et la ménagère bien plus que la Reine des cieux. Elle ne descend pas de là-haut rayonnante et idéale, elle y monte après avoir bien rempli sa mission terrestre, et au milieu du chœur des anges et des chérubins elle a quelque chose de novice.

Les vierges d'Angelico de Fiésole semblent ne pas avoir de corps; celles qu'on peint à Bruges ont sur la tête une couronne qui donne l'adresse du joaillier, et la robe qu'elles portent a été tissée dans les manufactures flamandes. Cette perfection dans l'imitation, qui est des le début le signe distinctif de l'art dans les Pays-Bas, n'atténue en rien le sentiment religieux, mais il lui donne une tournure particulière, qu'on trouve rarement en Italie.

Van Eyck et de Hemmeling surgissent un peu subitement dans l'histoire de l'art, et l'absence de documents empêche de suivre jusqu'à eux une succession de maîtres, comme on le fait dans l'école italienne, où, depuis Cimabué jusqu'à Michel-Ange, on peut descendre le courant et voir la pierre que chacun a apportée à l'édifice. Jean Van Eyck fut un admi-

rable artiste, et s'il est considéré comme la souche de l'école flamande, c'est parce qu'on ne sait pas le nom des artistes qui l'ont précédé; car



Fig. 721. — Bords de la Meuse. (Tableau d'Anastasi.)

sa science profonde du dessin et de la perspective dénote un art très avancé.

Le forgeron Quentin Metsys est le fondateur de l'école d'Anvers : il exagère encore le naturalisme des peintres brugeois, mais les maîtres qui vinrent après lui furent entraînés par la fascination irrésistible que les méthodes italiennes exerçaient sur tous les artistes et donnèrent à la peinture un caractère moins naïf et plus décoratif. Il ne faut pas s'en plaindre, puisque cette évolution a produit le plus grand peintre de l'école flamande, Pierre-Paul Rubens.

Rubens était un homme remarquablement instruit et un travailleur infatigable. C'est le peintre du faste, de la vie opulente, des vêtements somptueux. Au sentiment pieux des anciens jours il fait succéder les athlètes aux formes colossales, les femmes charnues, les batailles sanglantes, et dans ses orgies de couleurs fait mouvoir indistinctement les dieux, les rois, les papes, les soldats, les martyrs et les bourreaux. Chez lui l'homme envahit tout : si la campagne laisse quelque part entrevoir un horizon, il est aussitôt masqué par des comparses montés sur des chevaux ou des chameaux; si le ciel semble promettre un peu de tranquillité, il est envahi par les dieux, les anges ou les démons, qui courent dans les airs; dans le centre même de l'action, les figures sont échelonnées, pressées les unes contre les autres, et avec une énergie de mouvement qui exclut toute méditation. « Jamais de ma vie, dit lord Byron, je ne fus si dégoûté qu'en Flandre de Rubens, et de ses éternelles femmes, et de son infernal éclat de couleur. » On comprend aisément que le poète anglais devait peu apprécier l'exubérante vie de l'artiste anversois.

Rubens a formé de nombreux élèves dont les principaux sont Van Dyck, le grand portraitiste, qui eut plus de distinction que son maître, mais n'atteignit pas sa puissance, et Jordaens, qui fut un grand coloriste, mais un artiste souvent trivial dans ses conceptions. David Téniers, qui reçut, étant jeune, quelques conseils de Rubens, ne s'y rattache pourtant que bien indirectement, puisqu'au lieu de faire de grandes peintures décoratives, il s'attacha à rendre les scènes joyeuses de la vie populaire.

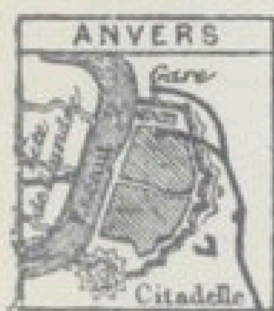
Population et villes. — « Allez en Flandre, dit H. Taine, regardez les types, même dans les moments de joie et de bombance, dans les fêtes de Gayant, à Anvers ou ailleurs ; vous verrez de bonnes gens qui mangent bien, qui boivent mieux, qui fument avec beaucoup de sérénité d'âme, flegmatiques et sensés, l'air terne, avec de grands traits irréguliers, assez semblables aux figures de Téniers. » Il n'y a rien à ajouter à ce portrait tracé de main de maître, dont chaque mot fait image et qui nous rend en quelques lignes heureuses tout ce qu'il a à nous montrer.



Bruxelles (320,000 hab. avec les faubourgs), capitale de la Belgique, se divise en ville basse et en ville haute. Contrairement à ce qui a lieu habituellement, c'est la ville basse qui contient les vieux quartiers, que les noms de leurs rues indiquent suffisamment : rues de l'Écuyer, de l'Évêque, des Bouchers, Fosse-aux-Loups ; tandis que la ville haute, encore en train de se bâtir, ne présente que des constructions et des dénominations toutes modernes : rues de la Loi, du Commerce, place de l'Industrie, etc. Les habitants de Bruxelles ont raison de nommer leur ville *un petit Paris*. C'est une cité bien vivante, bien industrieuse et bien gaie, où l'activité du commerce ne fait qu'ajouter à celle des plaisirs. Dans cette ville le Parisien se sent moins exilé que partout ailleurs. Bruxelles possède deux monuments de premier ordre : l'église de Sainte-Gudule et l'admirable hôtel de ville qui a pu être qualifié le plus beau de l'univers.

Louvain (33,000 hab.) possède aussi un hôtel de ville remarquable.

Gand (117,000 hab.) a encore une physionomie très pittoresque malgré les démolitions et les reconstructions qui ont lieu chaque jour. C'est surtout dans le centre de la ville que l'on retrouve des rues étroites et tortueuses bordées de vieilles maisons à toit d'un angle tout ce qu'il y a de plus aigu, où se distinguent çà et là quelques façades espagnoles et des entrées de ces sous-sols où vivait comme dans des caves une partie de la population. La cathédrale de Saint-Bavon, le Beguinage, l'hôtel de ville et le beffroi sont des monuments excessivement intéressants. Gand, qui est bâti dans une situation très heureuse, au confluent de la Lys et de l'Escaut, entre Anvers, Bruxelles, Bruges, etc., doit à son commerce et à son industrie d'avoir été appelée le Manchester de la Belgique.



Anvers (126,000 hab.) s'élève au sein d'une plaine située sur la rive droite de l'Escaut. Ce fleuve fait à la ville un port superbe. Anvers est une cité à la fois militaire et commerciale. Une ceinture de fortifications la défend, et, à l'intérieur, ses ateliers de construction, ses usines, ses fabriques montent de tous côtés vers le ciel. La ville est généralement bien bâtie ; ses quais fort larges, ses rues droites et bordées de maisons bien alignées. Presque toutes les voies convergent vers l'Escaut. Sur la place principale se dresse une statue colossale de Rubens. La cathédrale, un des beaux monuments de l'art ogival, montre de magnifiques toiles de ce grand artiste, entre autres la fameuse *Descente de croix* et l'*Élévation de la croix*. Le musée d'Anvers possède des chefs-d'œuvre de l'école flamande. Rubens, Van Dyck, Quentin Metsys y sont admirablement représentés.

Bruges (47,000 hab.) est pleine de souvenirs de sa grandeur passée.

C'est une des villes de la Belgique qui a le mieux conservé son cachet moyen âge, par conséquent une des plus intéressantes à visiter pour les

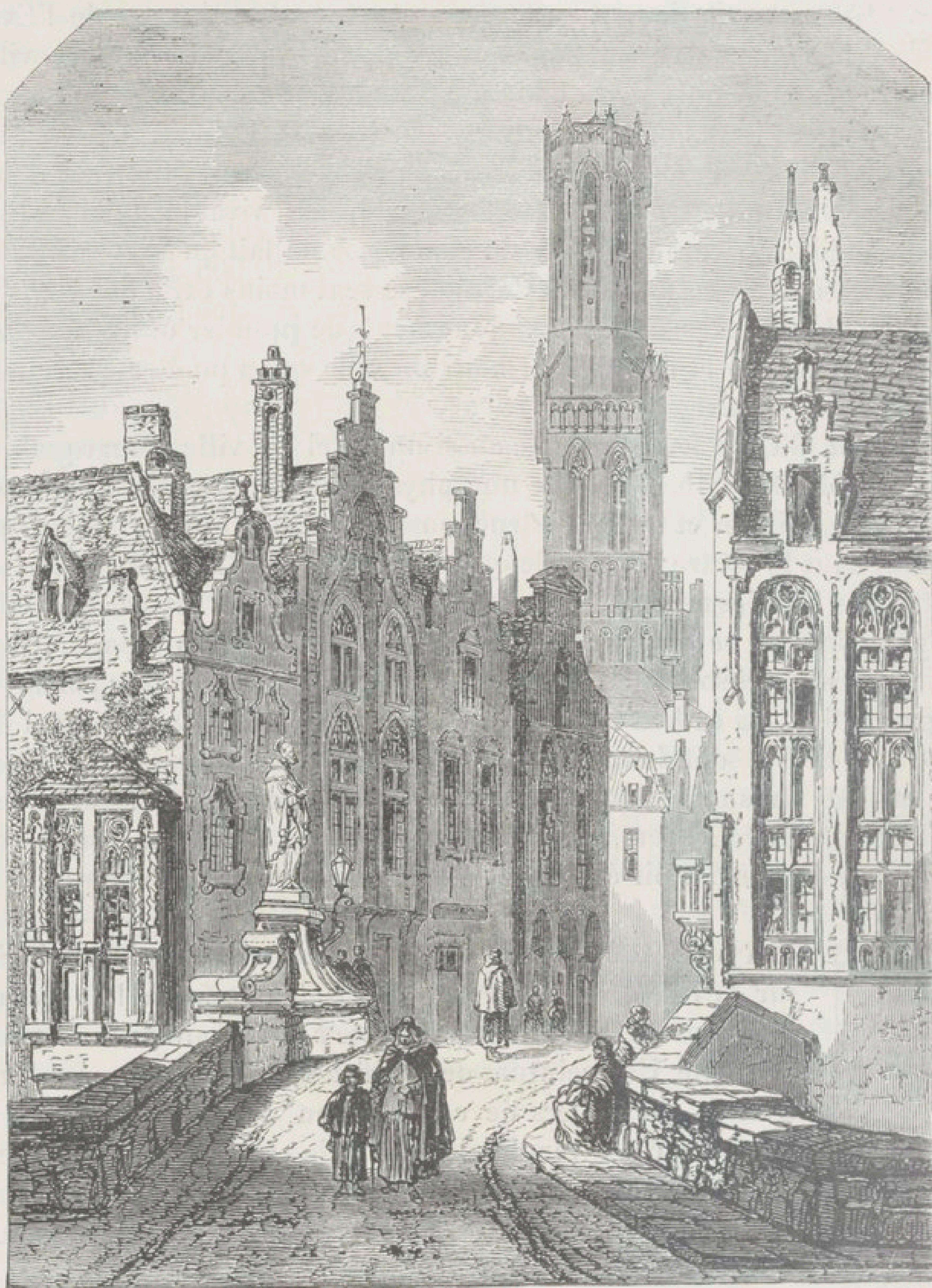


Fig. 722. — Le pont Saint-Jean à Bruges. (Tableau de Stoobant.)

artistes. L'église Notre-Dame contient les tombeaux de Charles le Téméraire et de Marie de Bourgogne. L'hôtel de ville est renommé pour son élégance. Le palais de justice est célèbre par sa fameuse cheminée

dont le musée du Louvre a une reproduction. Il faut encore signaler la tour de la Halle avec son carillon, et le pont Saint-Jean que nous montre un tableau de Stroobant (fig. 722).

Mons (25,000 hab.) est un centre purement industriel. L'extraction du charbon est un de ses principaux revenus.

Liège (102,000 hab.) est aussi un centre houiller. La métallurgie constitue en grande partie son industrie, mais cette ville est surtout célèbre par son université.

Namur (25,000 hab.) est située au confluent de la Sambre et de la Meuse. Le principal commerce de la ville est celui de la coutellerie. Peu de monuments intéressants. *Hasselt* (10,000 hab.) appuie son industrie sur l'agriculture : elle distille, et moud les grains. *Arlon* (5,600 hab.) se livre au commerce des blés.



CHAPITRE XIV

LA FRANCE

Divisions du sol. — Beaux-arts. — La population. — Région du nord-ouest. — Région du sud-ouest. — Région du centre. — Région du sud-est. — Région du nord-est.



ivisions du sol. — On voudrait pouvoir faire concorder exactement les divisions politiques de la France avec ses divisions physiques. Malheureusement, nos anciennes provinces, tout en répondant bien mieux que les départements actuels aux accidents du sol, ne correspondent pas complètement avec eux. Les départements ont une origine tout arbitraire, les provinces dans leurs délimitations sont plus logiques parce qu'elles ont suivi la marche de l'histoire. Mais si les hommes subissent l'influence des milieux, les divisions géographiques, même les plus larges, ne sauraient échapper à certaines conventions purement politiques, ne tenant guère compte des lois naturelles qui président aux groupements sociaux.

L'heureuse conformation du sol de la France a été célébrée par tous les géographes et aussi par tous les historiens ; cette conformation a agi d'une façon très importante sur la formation et le développement de notre civilisation nationale.

La France (fig. 723) est adossée aux pays latins par les Alpes et les Pyrénées, et regarde les contrées germaniques et anglo-saxonnes vers lesquelles son sol descend en permanence. Moralement aussi, appuyée sur les traditions latines, elle va au-devant des idées nouvelles élaborées par des peuples relativement jeunes, si on les considère par rap-

port au monde romain. Aujourd'hui que les mers, grâce aux progrès de la navigation, rapprochent plus les nations qu'elles ne les séparent, nous sommes plus près, socialement parlant, de l'Angleterre ou de l'Amérique que de l'Italie ou de l'Espagne. L'état de choses que nous venons de signaler est très visible dans la marche suivie chez nous par les beaux-arts.

Les grands bassins du sol français, nettement délimités et orientés dans des sens très différents, ont offert des centres naturels à divers

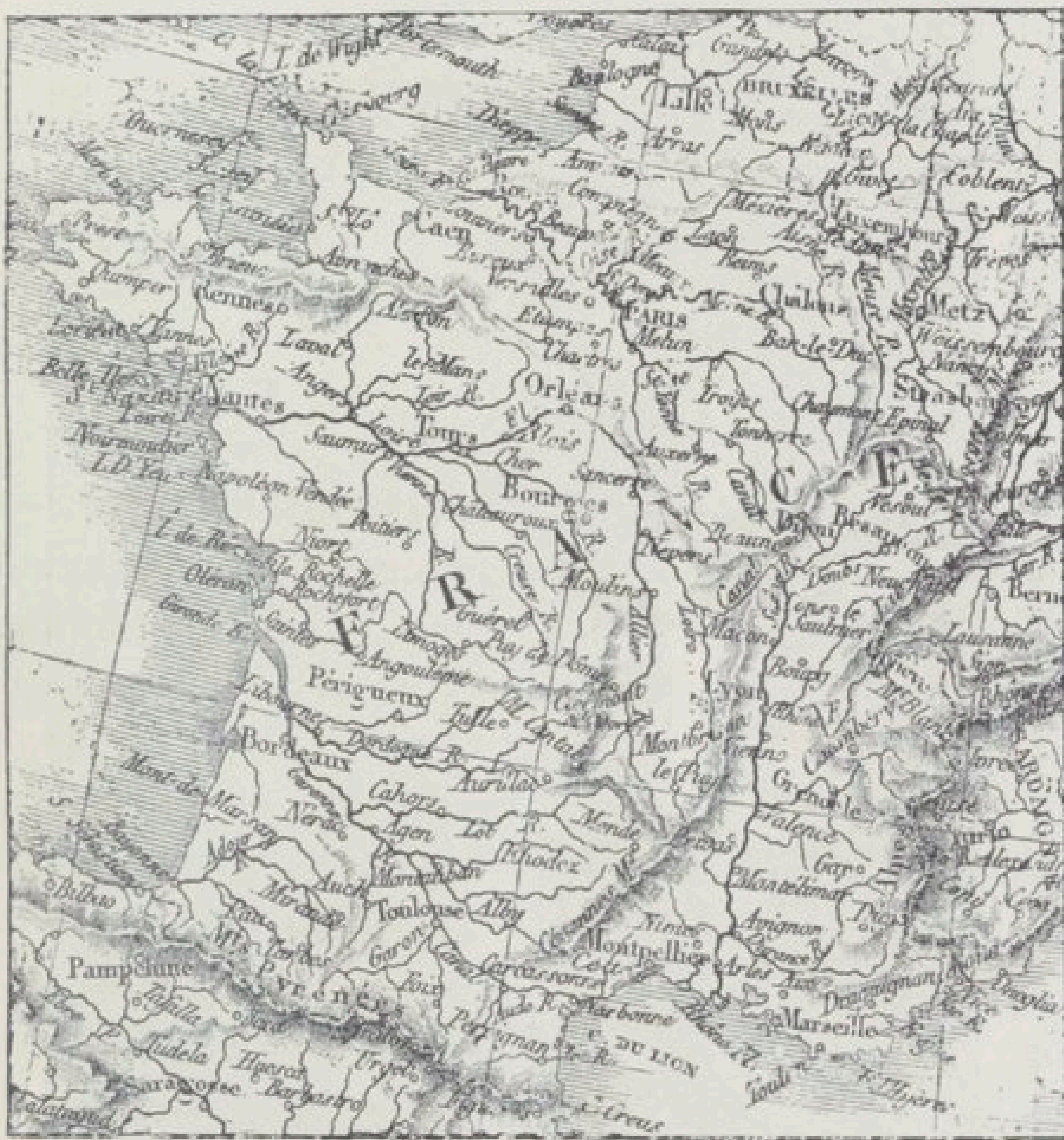


Fig. 723. — Carte de France.

groupements de populations ou même de races : les bassins du Rhône, de la Garonne, de la Loire et de la Seine rayonnent autour d'un massif central, les monts d'Auvergne, qui leur assure une individualité bien distincte. Mais, d'un autre côté, ils communiquent tous facilement entre eux, et leurs divers centres ont eu des rapports constants à toutes les époques de notre histoire. Au point de vue de la flore, la France offre des natures aussi différentes. Notre grand historien Michelet va nous donner une admirable description des contrées qui nous occupent.

« Montons, dit-il, sur un des points élevés des Vosges, ou, si vous voulez, au Jura. Tournons le dos aux Alpes. Nous distinguerons (pourvu que notre regard puisse percer un horizon de trois cents lieues) une ligne onduleuse, qui s'étend des collines boisées du Luxembourg et des

Ardennes aux ballons des Vosges, de là, par les coteaux vineux de la Bourgogne, aux déchirements volcaniques des Cévennes, et jusqu'au mur prodigieux des Pyrénées. Cette ligne est la séparation des eaux. Du côté occidental, la Seine, la Loire et la Garonne descendent à l'Océan;



Fig. 724. — Effet du matin. — Paysage du Midi. (Tableau de Harpignies. — Salon de 1877.)

derrière s'écoulent la Meuse au nord, la Saône et le Rhône au midi. Au loin, deux espèces d'îles continentales : la Bretagne, âpre et basse, simple quartz et granit, grand écueil placé au coin de la France pour porter le coup des courants de la Manche ; d'autre part, la verte et rude Auvergne, vaste incendie éteint avec ses quarante volcans.

« Les bassins du Rhône et de la Garonne (fig. 724), malgré leur im-



Fig. 725. — La récolte des pommes. (Dessin de Charles Jacques.)

portance, ne sont que secondaires. La vie forte est au nord. Là s'est opéré le grand mouvement des nations. L'écoulement des races a eu lieu de l'Allemagne à la France dans les temps anciens..... En latitude, les zones de la France se marquent aisément par leurs produits. »

Dans la région nord-ouest de la France, la vigne ne pousse que difficilement et la boisson ordinaire est le cidre. « On cultive à cet effet, dit M. Levasseur, une grande quantité de pommiers qui bordent les routes, ou sont espacés au milieu des terres de labour et des prés, et qui donnent des pommes douces, acides ou âpres. Quelque temps après la récolte, lorsque la fermentation a commencé, on broie, puis on presse ces pommes, et le jus constitue d'abord le cidre doux, puis bientôt le cidre ordinaire (fig. 725). »

« Au nord, dit encore Michelet, les basses et grasses plaines de Belgique et de Flandre avec leurs champs de lin et de colza, et le houblon. De Reims à la Moselle commence la vraie vigne et le vin, tout esprit en Champagne, bon et chaud en Bourgogne, il se charge, s'alourdit en Languedoc pour se réveiller à Bordeaux. Le mûrier, l'olivier, paraissent à Montauban ; mais ces enfants délicats du Midi risquent toujours sous le ciel inégal de la France. »

Les Beaux-Arts. — Après la conquête de Jules César, la Gaule se couvrit de monuments romains dont un grand nombre sont encore debout. Le Pont du Gard et la Maison-Carrée de Nîmes sont les types les plus parfaits qu'ait laissés en France l'architecture antique de la grande époque. La décadence se manifesta comme partout au quatrième siècle, et l'architecture continua à s'abaisser sous la période mérovingienne. On donne le nom de *style latin* aux édifices de cette période, qui ne sont que la continuation de l'architecture romaine dégénérée et qui n'apportent à l'art aucun élément nouveau. C'est seulement après Charlemagne, qu'on pressent une vie nouvelle qui va se manifester dans les arts : elle est toutefois bien timide au début.

Le *style roman*, qui vient ensuite, embrasse le onzième et le douzième siècle : on l'appelle quelquefois style monacal, ou à plein cintre, par opposition avec le style laïque ou ogival qui a prévalu ensuite. Le style roman est caractérisé par l'emploi exclusif de la voûte, souvent accompagné de moulures (fig. 726), par des piliers assez lourds, accompagnés de demi-colonnes, par des murs extrêmement épais et par des tours d'un aspect massif qui ont généralement peu d'élévation. Une disposition très commune, appelée *arcade géminée*, qui avait été employée primitivement à Constantinople, montre deux petites arcades appuyées sur une colonne centrale commune, et comprises toutes deux sous une arcade plus grande. Les arcades qu'on appelle *simulées* ou

aveugles, très communes dans les édifices romans, sont des arcades bouchées qui servent simplement à la décoration des murailles.

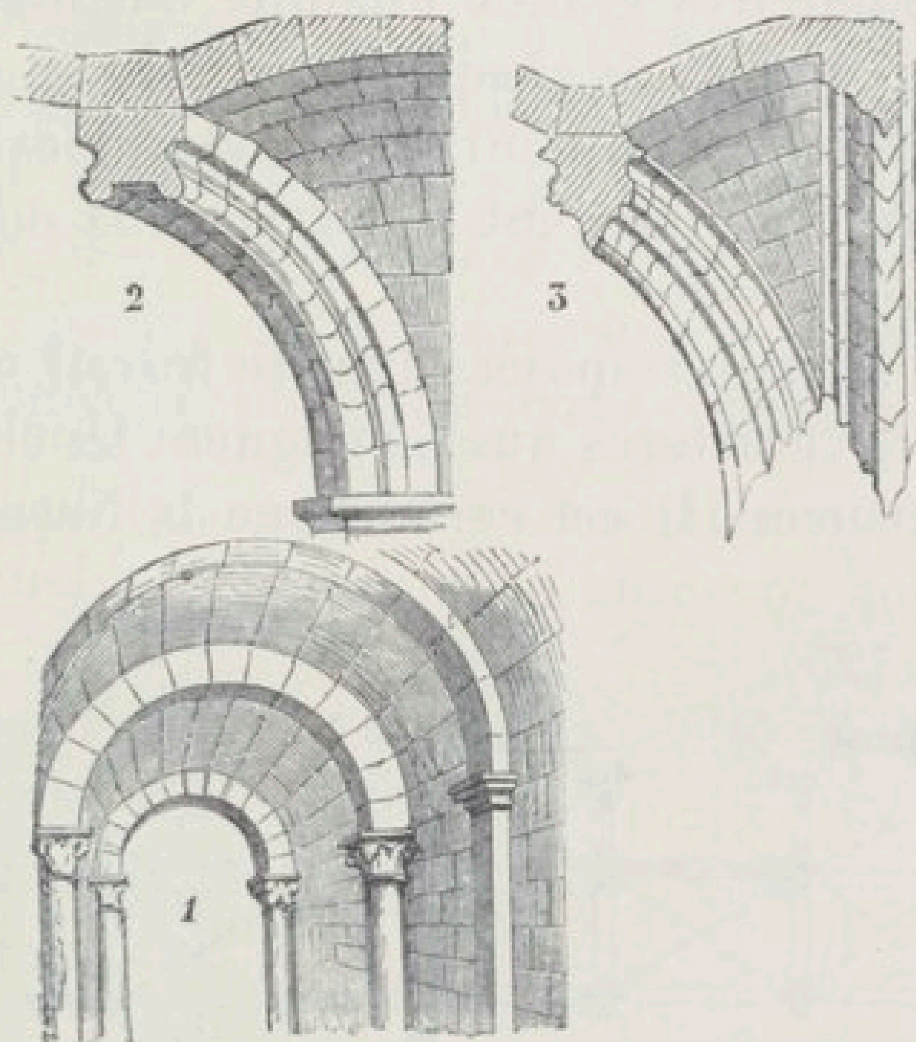


Fig. 726. — Archivoltes. — Style roman.

On appelle *arcades ternees* (fig. 726) au lieu de *géminées*, celle qui sont composées de trois petites arcades, comprises dans une plus

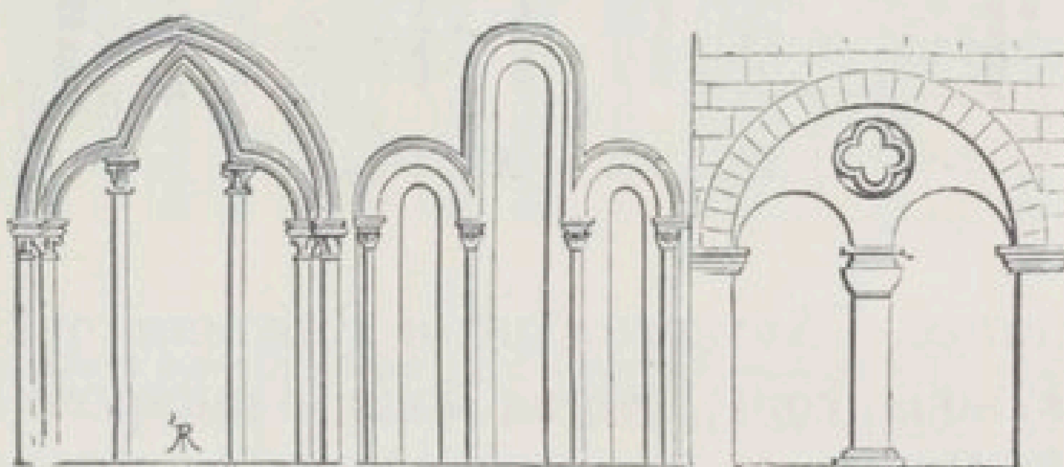


Fig. 727.
Arcades ternées. Arcade géminée.

grande et s'appuyant sur des colonnes centrales et communes.

L'abside (fig. 728) est une des parties les plus intéressantes de l'église romane ; son extrémité se compose habituellement d'une ou trois chapelles voûtées en cul-de-four, mais quelquefois c'est un simple hémicycle. Le chevet des églises romanes bien complètes présente un aspect très pittoresque par le mélange des chapelles absidiales, du transept et du clocher central. Les toits des chapelles absidiales sont généralement peu élevés. Ces chapelles sont presque toujours circulaires dans le nord, dans l'ouest et dans le centre de la France, mais

dans le sud, et principalement en Provence, elles ont souvent la forme polygonale. La chapelle absidiale centrale, plus vaste que les autres, est consacrée à la Vierge.

Il y a en France une très grande quantité d'églises romanes. Il est aisé de comprendre que, dans chaque province, la qualité différente des matériaux a dû influer, autant que le style local ou le goût individuel, sur la nature des ornements employés à la décoration sculptée des édifices.

Les limites que je me suis imposées dans ce travail ne me permettent pas de déterminer les caractères qui distinguent les édifices romans de nos différentes provinces. Il est certain que la Normandie, la Bourgogne, l'Ile-de-France, l'Auvergne ou la Provence ont eu des écoles différentes. Nous nous contenterons donc d'indiquer certains traits généraux. Ainsi le Périgord, l'Angoumois et la Saintonge offrent des édifices qui se rattachent plus directement au style byzantin, caractérisé, comme nous l'avons dit, par la coupole sur pendentifs. Le style roman du midi de la France présente une certaine analogie avec le roman lombard qu'on voit en Italie, et les mêmes caractères se retrouvent sur les bords du Rhin. Et il faut bien remarquer que ces provinces sont aussi celles qui présentent le plus d'édifices romans, et où par conséquent la tradition a dû se conserver le mieux. Par contre, l'Ile-de-France, la Normandie, l'Orléanais, qui avaient fort peu de débris antiques, présentent un acheminement plus manifeste vers le style ogival, en ce sens que les piliers romans se couvrent plus volontiers de colonnettes effilées et que l'ensemble est en général moins trapu et plus élancé.

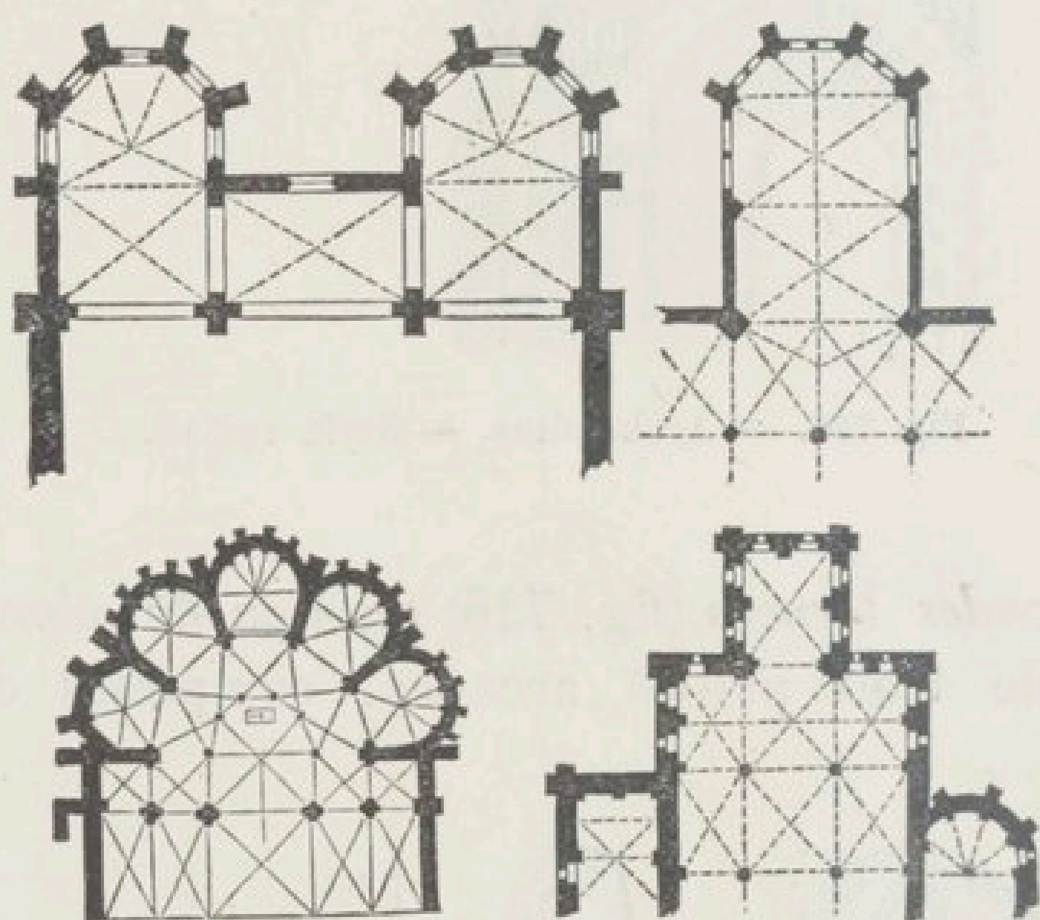


Fig. 728. — Absides.

On appelle *ogive* (fig. 729) une arcade formée par deux arcs de cercle d'un rayon égal. Il y a différentes espèces d'ogives. La plus anciennement usitée en France est une arcade presque circulaire présentant à son sommet un angle à peine sensible. Pendant le treizième siècle on s'est servi principalement de l'*ogive en lancette ;* on nomme ainsi une arcade formée par deux arcs qui ont leur centre chacun en dehors du contour de l'arc qui lui est opposé. L'*ogive équilatérale* ou *en tiers point* a été employée surtout pendant le quatorzième siècle ; elle est formée par deux arcs ayant chacun leur centre à la naissance de l'arc de cercle qui lui est opposé. Enfin l'*ogive surbaissée* du quinzième siècle est caractérisée par des arcs décrits avec un rayon plus court que l'ouverture de l'arcade.

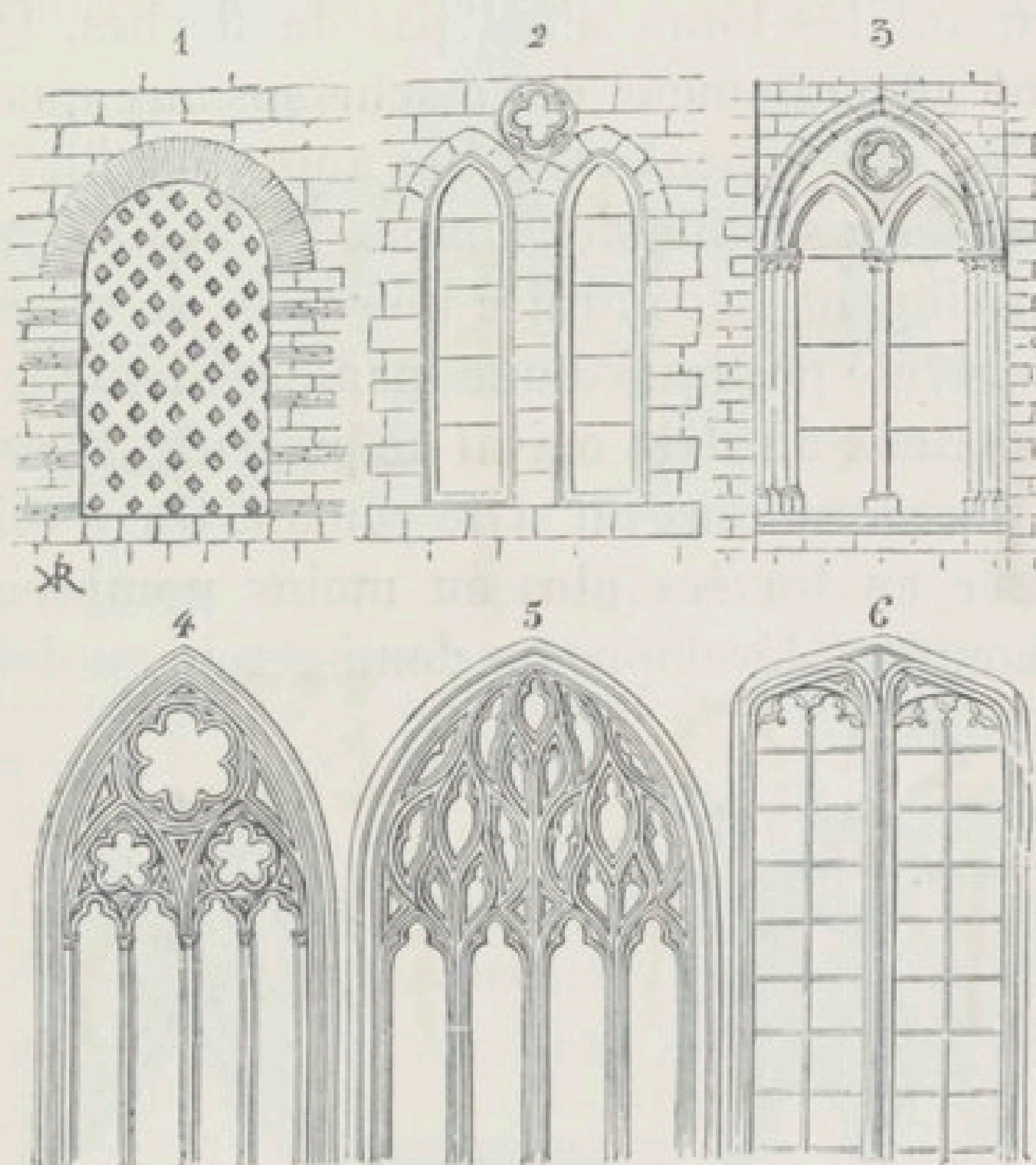


Fig. 729.

1. Style roman. — Fenêtres à plein cintre avec châssis formé de tablettes de marbre, percées de trous circulaires ou en losanges, garnies de morceaux de verre.
2. Style du douzième siècle. — Fenêtres géminées, et surmontées d'une rose.
3. Style du treizième siècle. — Les deux lancettes et la rose s'encadrent sous la même arcade ogivale.
4. Style du quatorzième siècle. — La fenêtre se découpe en lobes plus nombreux, les meneaux et les roses se multiplient.
5. Style du quinzième siècle. — La fenêtre se découpe en nervures flamboyantes.
6. Style du seizième siècle. — Fenêtres surbaissées ; les formes s'arrondissent sous la Renaissance ; les vitres restent fort petites et garnies de châssis de fer ou de plomb.

La façade de nos grandes cathédrales du treizième siècle présente habituellement trois divisions perpendiculaires : au centre, la grande porte surmontée de la grande rose avec une galerie au-dessus ; de cha-

que côté, une porte latérale plus petite, placée au-dessous de la tour des clochers. Dans le sens horizontal, on voit également trois grandes divisions : la première comprend les trois portes de l'église, la seconde comprend la rose et la naissance des tours, et la troisième la galerie qui relie ensemble les deux tours. La grande porte servait à l'entrée des princes et aux processions du clergé ; les deux portes latérales étaient pour les fidèles. Les hommes entraient par un côté, les femmes par un autre.

Les façades complètes sont toujours encadrées de deux hautes tours carrées qui se terminent habituellement par une flèche pyramidale. Quelquefois pourtant les tours n'ont pas de flèches. Quand elles en ont, elles portent généralement des clochetons aux quatre angles. Les églises cathédrales, qui étaient soumises à une juridiction supérieure, avaient leurs deux tours semblables, comme Paris, Coutances, etc. L'inégalité des tours indiquait au contraire une sorte de vasselage. Toutefois cet usage n'a jamais été pratiqué d'une manière absolue.

Les édifices religieux du style ogival ne présentent pas de différences sensibles par le plan avec ceux du style roman. On y voit toujours une grande nef divisée en travées plus ou moins nombreuses suivant sa longueur : le chœur se développe en demi-cercle au delà des transepts

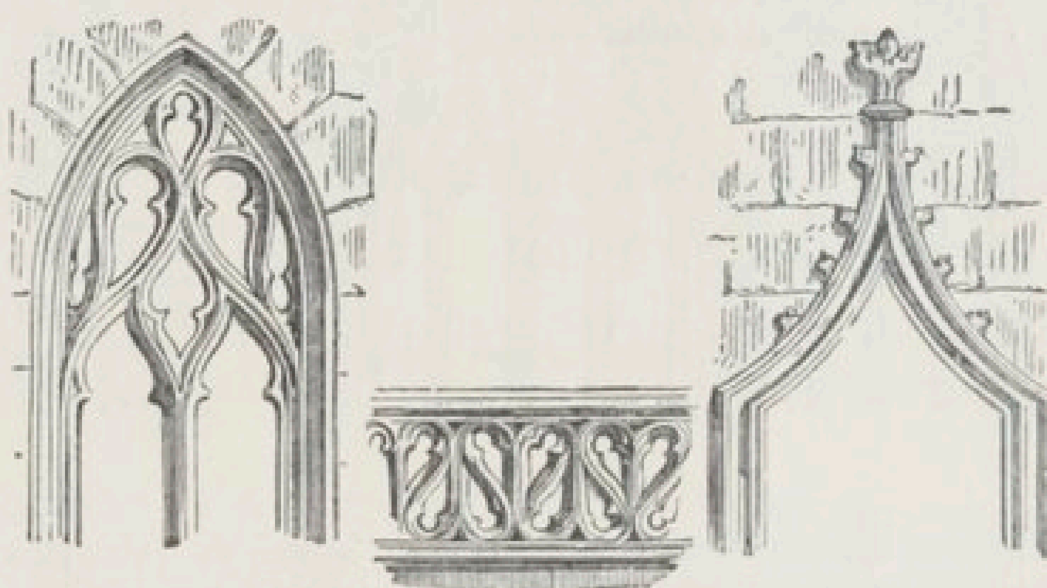


Fig. 730.

Arc flamboyant. Balustrade de Cluny. Arc infléchi.

et présente la même ordonnance que la nef. Le faisceau des colonnettes qui composent les piliers s'élance parfois d'un seul jet depuis le pavé jusqu'à la voûte. Quelquefois le bas des piliers est formé par des colonnes épaisses et courtes, coiffées d'un tailloir sur lequel reposent les colonnettes réunies en faisceau. Les piliers cylindriques, comme les piles en faisceau, sont reliés au sol par des bases d'une forme octogonale : le tailloir des chapiteaux prend souvent la même forme, et le chapiteau déploie une décoration végétale des plus brillantes où l'on reconnaît les feuilles de nos arbres et arbustes, tels que l'érable, le figuier, le hêtre, le chêne, le houx, le lierre, la vigne, etc.

Les arcades des bas-côtés, de forme ogivale, supportent un premier étage plus ou moins élevé, qui s'indique sur la nef par une galerie à jour. Ces galeries ne règnent ordinairement que dans la nef, mais les arcades se continuent dans tout le pourtour de l'église pour compléter l'ordonnance générale.

L'*arc flamboyant* et l'*arc infléchi* (fig. 730) appartiennent au quinzième siècle. Le premier tire son nom de la ressemblance qu'on a trouvée entre ses dessins et la forme d'une flamme, tantôt droite, tantôt renver-

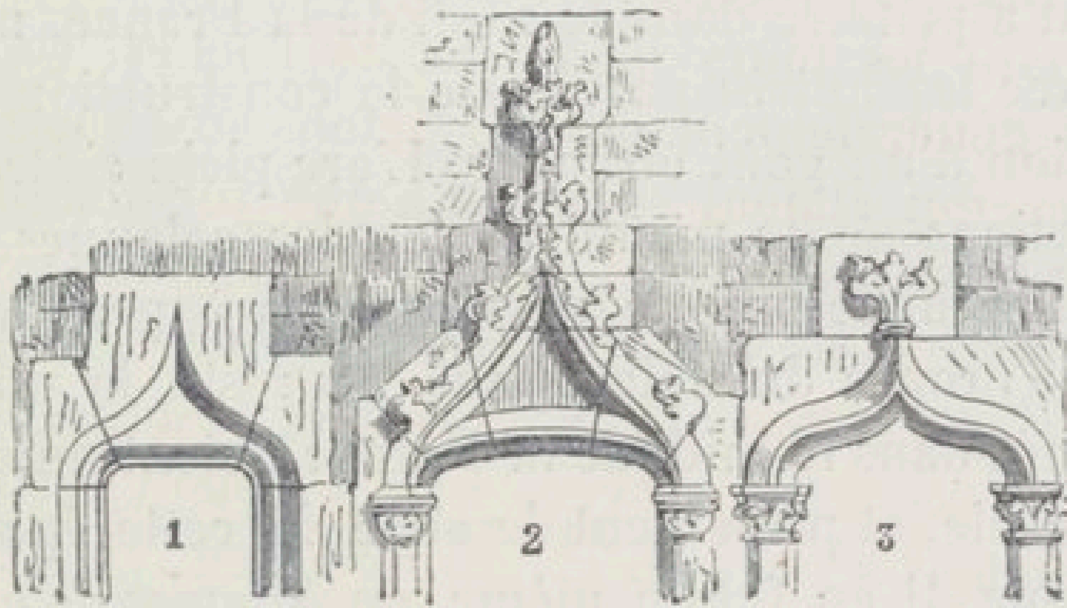


Fig. 731. — Arc en accolade du quinzième siècle.
1. Arc décrit de quatre centres et alternativement convexe et concave.
2. Arc de même forme surmonté d'un pédicule terminé par un panache.
4. Arc de même forme avec le pédicule plus bas.

sée. Il a été fort employé dans les fenêtres et dans les balustrades. L'arc infléchi, plus fréquent dans les manoirs et les hôtels de ville que dans les édifices religieux, est caractérisé par ses contre-courbures (fig. 730).

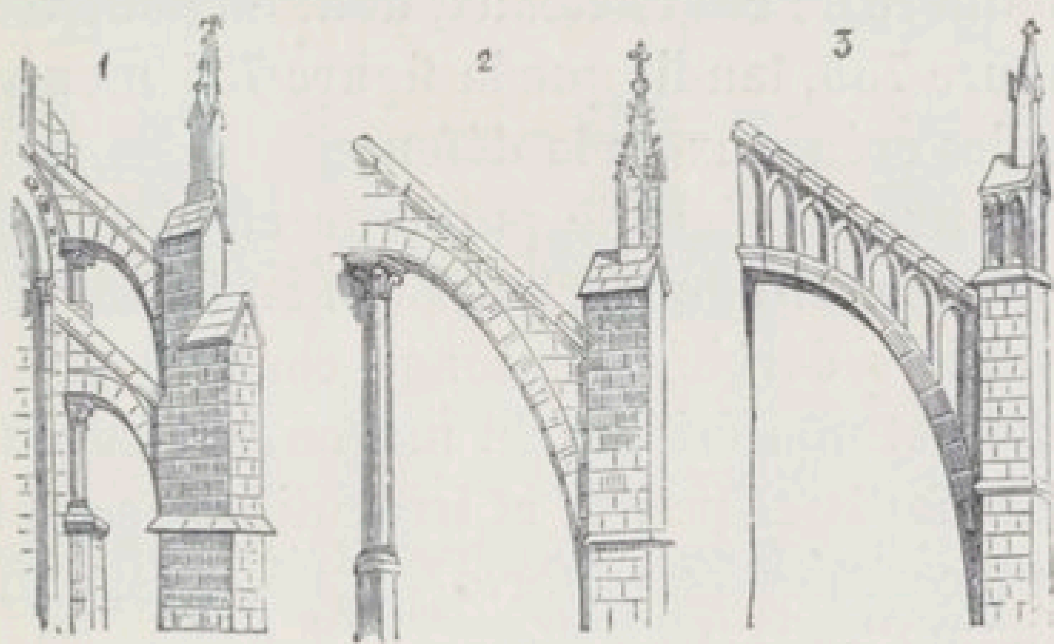


Fig. 732. — Arcs-boutants. — Style ogival.
1. Treizième siècle. — Arc-boutant soutenu par un contrefort massif.
2. Quatorzième siècle. — Le contrefort perd de son importance.
4. — Quinzième siècle. — L'arc-boutant s'enrichit de découpures.

L'*arc-boutant* (fig. 732) est employé à l'extérieur des églises de style ogival, pour butter les reins d'une voûte. Son aspect a varié suivant les époques ; au treizième siècle, il est soutenu par un contrefort massif,

qui perd beaucoup de son importance au quatorzième siècle. Au quinzième siècle, l'arc-boutant s'enrichit de découpures.

L'architecture ogivale paraît s'être développée d'abord dans les contrées situées au nord de la Loire en allant vers le nord et l'est. C'est dans la Champagne, l'Ile-de-France, la Picardie, la Normandie, le pays chartrain, l'Orléanais, le Maine, qu'on trouve les plus anciens monuments appartenant à ce style. M. de Caumont fait remarquer qu'à l'époque où dans ces provinces le style ogival était déjà florissant, le style roman continuait encore dans les contrées qui avoisinent le Rhin.

Le style ogival a pénétré dans le midi de la France, mais il se marie difficilement avec les autres parties de la construction et semble toujours l'importation d'un goût étranger. L'arc plein cintre devient aigu, mais ses proportions ne se modifient pas, les colonnes restent courtes et trapues, et l'architecture ne parvient pas à prendre ce caractère élancé qui est le propre du style ogival. Au reste, la plupart des édifices en ogive élevés dans le midi de la France datent du quatorzième ou du quinzième siècle, et présentent le style de cette époque plutôt que celui du treizième. Il en fut de même en Allemagne et sur les bords du Rhin.

L'architecture militaire du moyen âge, beaucoup moins riche d'ornementation que l'architecture religieuse, avait pourtant une grande importance pour l'aspect général du pays. Toujours perchés sur des rochers inaccessibles, les vieux châteaux, dont on trouve encore les restes dans une foule d'endroits, devaient imprimer au paysage une physionomie toute particulière avec leurs donjons toujours entourés d'une muraille crénelée. Ce n'est pas ici le lieu de nous étendre sur la disposition particulière de ces châteaux, dont on peut voir une vue d'ensemble sur la figure 733, tandis que la figure 734 montre les formes les plus usitées pour les créneaux de la défense.

Sous la Renaissance, la sécurité publique étant plus grande, les châteaux n'avaient plus besoin de ces tours qui en faisaient des forteresses. De même les escaliers dérobés, les longs couloirs obscurs, tout ce qui tenait à la vie rude et mystérieuse du moyen âge devait tendre à s'effacer peu à peu. Les fenêtres petites et irrégulièrement placées des vieux manoirs firent place à des ouvertures plus larges, et l'ornementation décorative se modifia en même temps que l'ensemble. On a dit longtemps que notre architecture s'était modifiée par des influences italiennes : cela peut être vrai pour les monuments du dix-septième siècle, mais non pour ceux de la Renaissance. Les élégantes constructions de Chambord et de Chenonceaux n'ont absolument rien d'italien. En revanche, la façade du palais de Versailles qui regarde les jardins est complètement italienne par le style. A cette époque, en effet, notre architecture nationale a perdu le caractère qui lui était propre ; l'époque

moderne a élevé en France un grand nombre de monuments qui sont assurément très recommandables, mais où il est bien rare de trouver une personnalité nettement accusée.

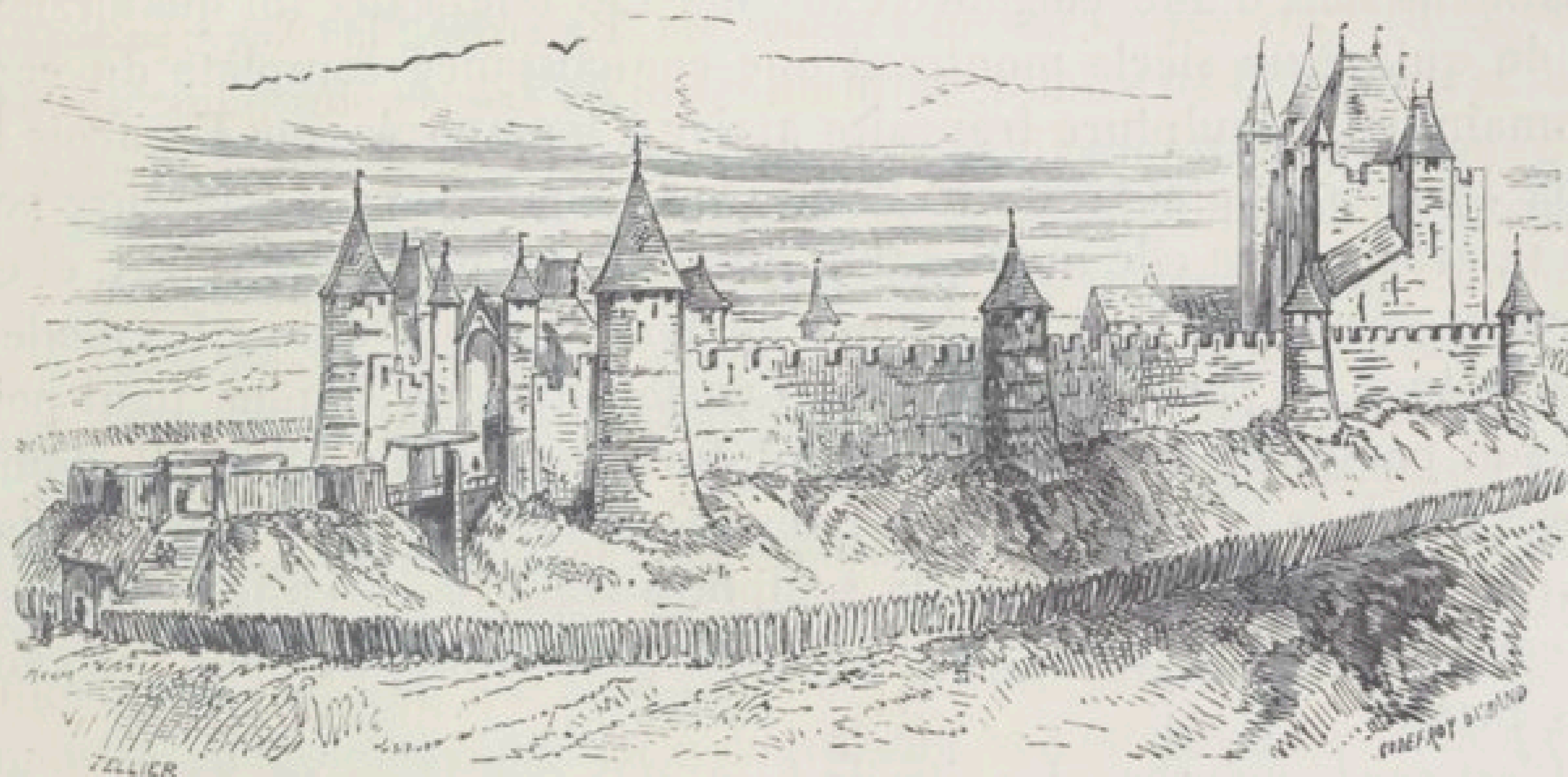


Fig. 733. — Château fort au moyen âge.

La sculpture de la première partie du moyen âge est surtout ornementale, et c'est dans les chapiteaux qui surmontent les colonnes de nos églises qu'il faut en chercher les modèles. Presque toujours nos *tailleurs*

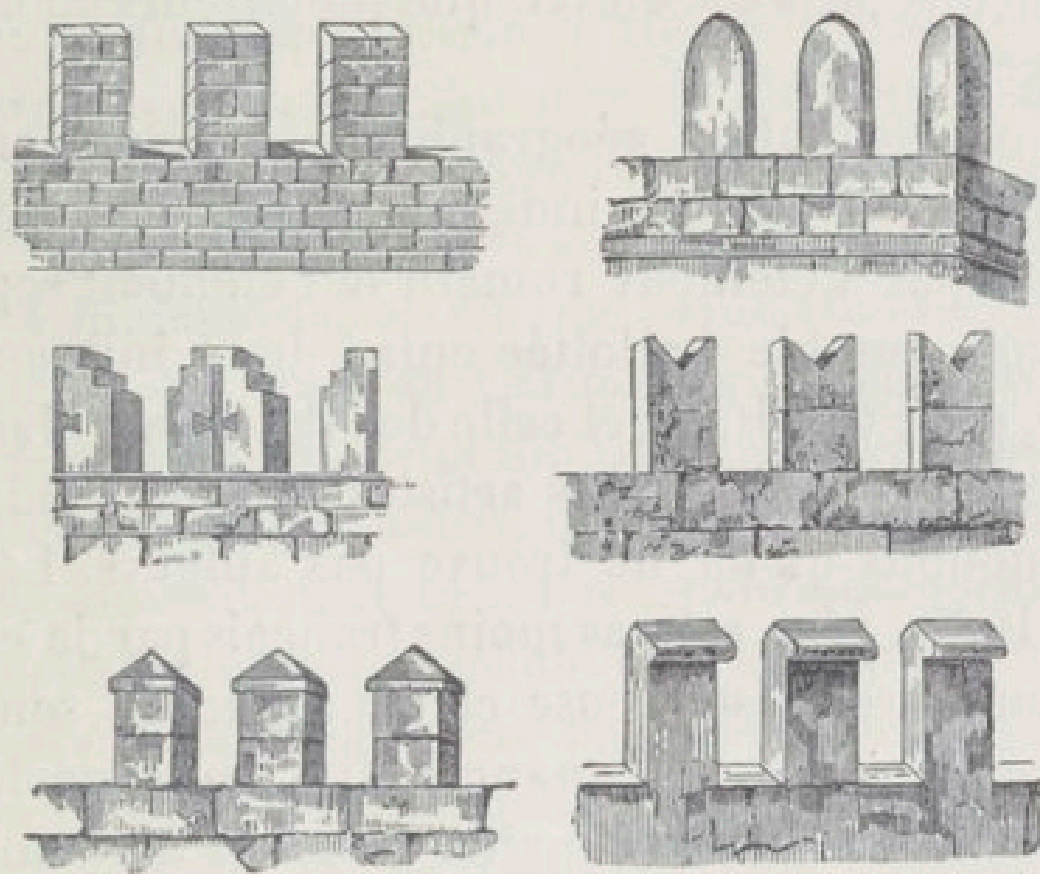


Fig. 734. — Créneaux.

de pierres s'inspirent directement de la flore et de la faune nationale, ce qui donne à leurs ornements un cachet tout particulier.

Dans la statuaire proprement dite, les figures des saints qui occupent les niches s'allongent démesurément, et la forme humaine disparaît sous les plis minces et multipliés de la robe qui les couvre. Leur pose

hiératique et uniforme est toujours celle de la prière. Mais l'imagination populaire se fait jour dans la représentation des diables et des damnés qu'ils tourmentent. Au treizième siècle pourtant une ère nouvelle commence pour la sculpture, et plusieurs statues de Chartres et d'Amiens sont d'une élégance extrême. Les tombeaux du quatorzième et du quinzème siècle montrent une connaissance complète du corps humain, et la sculpture française arrive à son apogée sous François Ier, avec Jean Goujon et Germain Pilon. Avec Louis XIV, la sculpture perd de sa grâce, mais elle montre une grande puissance avec Puget, et elle devient décorative sous l'influence de Le Brun, qui donne les modèles des statues du parc de Versailles. Coustou marque le plus haut point où soit parvenue en France la sculpture décorative, mais elle tombe après lui dans l'afféterie, et se relève avec Houdon qui l'entraîne dans le naturalisme. Aujourd'hui la sculpture française incline visiblement encore de ce côté, mais avec un goût plus prononcé pour l'élégance des formes.

C'est par la peinture des vitraux bien plus que par celle des murailles que s'est développée notre école de peinture.

L'architecture ogivale n'offrait pas des surfaces suffisantes pour permettre d'y peindre de grandes fresques, comme cela avait lieu dans les églises italiennes, tandis que les larges ouvertures des fenêtres appelaient tout naturellement des vitraux. Nos maîtres verriers passaient pour les plus habiles de l'Europe, mais, dans la peinture proprement dite, l'école française ne s'est élevée que postérieurement à celles d'Italie et des Flandres.

La France, par sa situation géographique, n'appartient en propre ni au Nord ni au Midi ; notre race indigène a été fortement et à peu près également croisée par l'élément romain et l'élément septentrional. De même, notre école semble ballottée entre deux influences tour à tour prépondérantes, celle de l'Italie et celle des Pays-Bas. Mais, avec des procédés empruntés à l'étranger, nos artistes ont su rendre des idées et produire des émotions qu'on ne trouve pas ailleurs. Le Poussin, pour s'être formé en Italie, n'en est pas moins français par la clarté de l'exposition, par la tournure raisonneuse et contenue de son esprit, par la méthode qui préside à ses ordonnances. On peut appeler Watteau un enfant perdu de Rubens, mais le maître flamand n'a jamais connu cette légèreté, cet enjouement, cette coquetterie, qui rendent si éminemment français le peintre des fêtes galantes. Ces deux artistes, si différents, se ressemblent pourtant par la tournure française de leur esprit. La raison et le caprice, voilà les deux termes entre lesquels s'agite l'école française, et ces deux termes ne sont pas empruntés à l'étranger.

La mise en scène est la qualité dominante des maîtres français : ils ont, moins que les Grecs, le culte de la forme, moins que les Italiens, le

secret de la grande tournure, moins que les Hollandais, l'observation exacte de la nature extérieure ; ce qui prédomine dans notre art, c'est l'idée. Si Rembrandt a besoin d'une ombre, il fait surgir des figures, qui n'ont d'autre but que de la motiver ; Rubens invente une allégorie, quand il veut rappeler dans ses nuages le ton de ses carnations ; Paul Véronèse dispose ses figures et les habille selon les besoins de sa palette : jamais ni Poussin ni Le Sueur n'ont introduit une figure, un geste, un accessoire quelconque qui ne fût voulu par le sujet, qui ne vînt concourir à l'idée bien plus importante pour eux que la sensation.

La réaction sévère opérée par Louis David contre l'afféterie de l'époque précédente entraîna l'école française, donna à la peinture du commencement de notre siècle une allure un peu théâtrale, et ce fut en haine du froid et du conventionnel que le romantisme surgit en 1830 : le moyen âge remplaça l'antiquité, et on s'occupa surtout de la couleur, quelquefois même au détriment du dessin. Aujourd'hui nos jeunes peintres sont surtout épris de la campagne, et c'est du côté des effets changeants de l'atmosphère que se portent leurs efforts.

La gravure des sceaux et des médailles a également une assez grande importance dans notre art national.

Le nom de sceau s'applique à l'instrument ou cachet qui sert à sceller un acte ; mais par extension ce titre s'étend également aux empreintes. Les anneaux ont précédé les sceaux, et ceux-ci les cachets.

La gravure des sceaux, comme celle des monnaies, présente sous les Mérovingiens le caractère d'une barbarie repoussante. Sous Pépin le Bref, on commença à sceller les actes de l'autorité souveraine avec des pierres antiques dont on ne comprenait plus le sens. Ses successeurs firent de même, en prenant soin toutefois d'enfermer la pierre gravée dans un cercle métallique, où chaque prince faisait inscrire une légende à son nom. Il y a des actes de Carloman, fils de Pépin, qui sont scellés avec une tête d'Antonin ; ceux de Louis le Pieux montrent le profil de Commode. Charlemagne choisit, assurément sans le savoir, une magnifique tête de Jupiter. Quand on a gravé des sceaux nouveaux, leur effrayante barbarie les fait aisément reconnaître.

Sous les Capétiens, il se fit une réaction violente contre les emblèmes surannés de l'empire. La féodalité, en se constituant, apportait des besoins nouveaux que les graveurs devaient nécessairement satisfaire. Les sceaux des rois, des reines, des grands feudataires, des évêques, devaient indiquer leurs armoiries pour montrer la hiérarchie de leur rang.

Pendant très longtemps les graveurs de sceaux copièrent servilement le même type pour les sceaux des rois. Il semble qu'il y ait eu dans la gaucherie même de ces barbares représentations quelque chose de consacré, dont on n'osait pas, où dont on ne pouvait pas s'écarter. Il y a

dans tous les arts une période d'archaïsme qui vient du respect pour certaines attitudes traditionnelles, auxquelles l'importance que le moyen âge attachait aux conventions héraldiques donnait encore plus de force.

Depuis Hugues Capet jusqu'à Louis le Gros, les rois de France sont invariablement représentés avec les bras repliés et collés contre le corps, de sorte que les coudes touchent aux hanches, et que les mains s'élèvent un peu au-dessus des épaules. L'absence complète de correction dans les formes, la choquante disproportion des membres et la raideur systématique du mouvement donnent aux sceaux de cette époque une physionomie absolument barbare. La pose devient un peu moins pénible et moins disgracieuse dans le sceau de Louis VII, dont le bras gauche repose sur la jambe du même côté, tandis que du côté droit l'avant-bras s'étend à peu près horizontalement en s'éloignant du corps. Mais cette posture nouvelle fut à son tour copiée dans les sceaux de ses successeurs, et pendant longtemps demeura comme invariable (fig. 735).

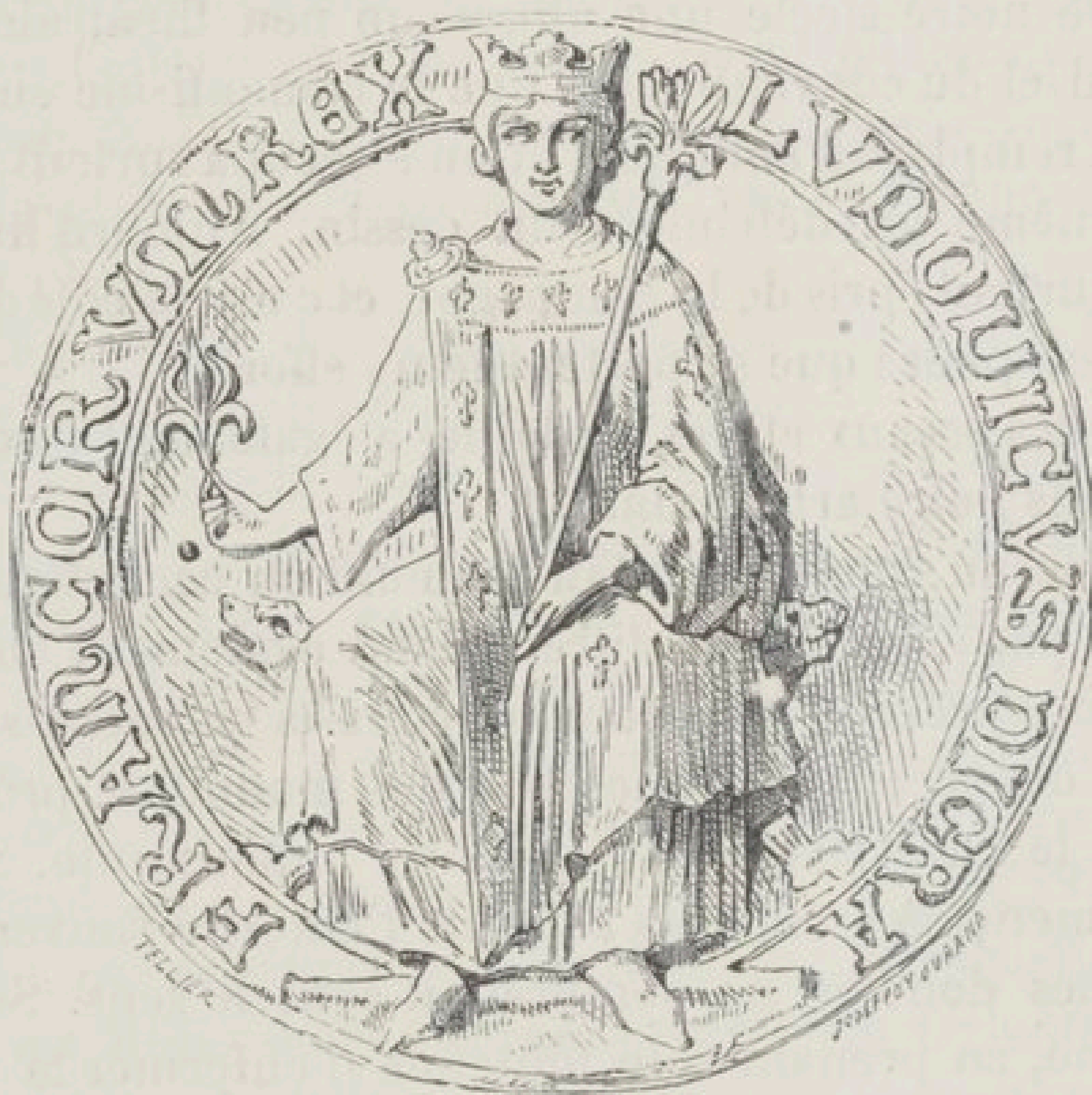


Fig. 735. — Sceau de Louis IX.

Toutefois le respect traditionnel pour les attitudes consacrées n'est pas assez fort pour empêcher certains caractères distinctifs qu'on retrouve au reste beaucoup plus dans les sceaux des communes et des particuliers que dans ceux des rois et des grands feudataires.

L'or est de toutes les monnaies la plus facile à transporter en même temps que la plus recherchée. Aussi les pièces d'or de Constantin et de ses successeurs continuèrent longtemps à circuler dans les contrées qui

leur avaient été soumises. On désignait ces pièces sous le nom de *besants* d'or ou bizantines. Les rois mérovingiens, qui n'avaient pas de mines d'or dans leurs États, firent fondre les anciennes monnaies romaines pour en faire frapper à leur coin, et ils employèrent pour cette besogne les ouvriers et les ateliers monétaires qui existaient dans plusieurs villes de la Gaule. Leurs monnaies étaient rondes ; mais comme on ne connaissait pas le coupoir ou emporte-pièce, elles offraient, en général, des inégalités d'épaisseur et de contours assez irrégulières. Dans l'état de barbarie où les arts étaient plongés, les graveurs de

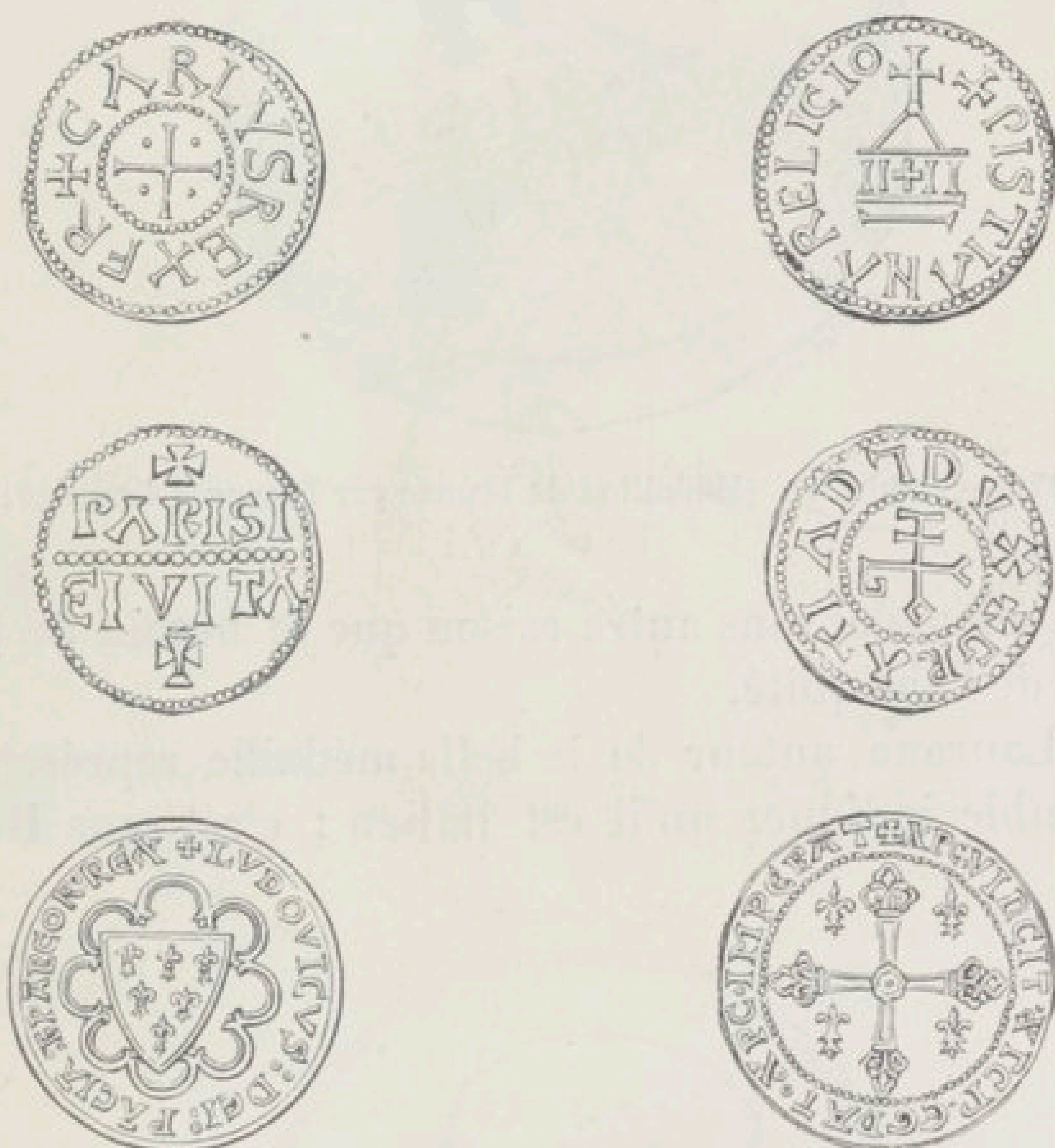


Fig. 736. — Monnaies françaises.

monnaies tentèrent d'imiter plus ou moins grossièrement les anciennes monnaies romaines : on y voit d'un côté le portrait des rois de la première race, tandis que le revers présente un emblème. Cet emblème devait naturellement être religieux. C'est presque toujours une croix ; quelquefois pourtant c'est un calice ou un ange.

Les monnaies carlovingiennes sont de la dernière barbarie et ne portent presque jamais d'effigie. Celles des Capétiens sont toutes dénuées d'intérêt jusqu'à Philippe de Valois, où on voit une certaine amélioration.

Quand on arrive aux belles médailles de Louis XII et d'Anne de Bretagne, on voit que l'art en France est complètement maître de lui-même. Une grande précision de dessin, une recherche naïve de la réalité sont

les traits distinctifs de cette époque. Une transformation s'opère sous François I[er] et Henri II, et le goût de la mythologie caractérise cette période : les divinités païennes apparaissent à tout propos. Quelquefois elles peuvent être considérées comme une allusion et s'accordent avec le fait qui a déterminé la commande. Plus souvent elles ne figurent



Fig. 737. — Louis XI. (Médaillon de bronze par François Laurana.)

qu'à titre d'ornements et sans autre raison que le besoin de faire reparaître les types de l'antiquité.

Le nom de Laurana, auteur de la belle médaille représentée sur la figure 737, semble indiquer qu'il est italien ; c'est sous Henri IV et



Fig. 738. — Médaille de Sully, par Dupré.

Louis XIII que la gravure en médailles s'est élevée le plus haut : Dupré (fig. 738) et Warin sont les graveurs les plus illustres de l'école française.

Population. — Les habitants de la France forment une population extrêmement mélangée, présentant les types les plus divers, fractionnés

à l'infini. Les caractères des races que l'on voit à la source de ce peuple sont tellement atténués par le croisement, qu'on ne peut guère les retrouver aujourd'hui. Où finit le Gaulois, où commence le Français? il n'est pas facile de le dire. Les méridionaux se distinguent des Français du Nord par leur couleur brune et la petitesse de leur taille ; ils font songer aux Latins, aux Grecs même à Marseille, aux Ibères et aux Visigoths; mais ils sont encore plus Français que tout cela. En somme notre



Fig. 739. — Carte de Gaule.

nation est une des plus homogènes que l'on connaisse. Comme pour le sol, la diversité s'absorbe harmonieusement dans l'unité.

La Gaule (fig. 739) a eu le bonheur d'avoir été civilisée par les races latines avant les invasions des hordes barbares venues du Nord (fig. 739). Grâce à cela le pays a transformé ses conquérants. Ils apportaient de fières idées d'indépendance et d'individualisme qui se sont combinées heureusement avec la tradition antique de cité et de patrie ; ils étaient des bandes, le sol de la France a fait un peuple de celles-ci. Telle est l'originalité historique des Français.

« Fils aînés de l'antiquité, dit Chateaubriand, les Français, Romains par le génie, sont Grecs par le caractère. Inquiets et volages dans le bonheur, constants et invincibles dans l'adversité, formés pour tous les arts ; civilisés jusqu'à l'excès durant le calme de l'État ; grossiers et sauvages dans les troubles politiques, flottants comme des vaisseaux sans lest, au gré de toutes les passions ; à présent dans les cieux, l'instant d'après dans l'abîme ; enthousiastes et du bien et du mal, faisant le premier sans exiger de reconnaissance, et le second sans en sentir de remords ; ne se souvenant ni de leurs crimes ni de leurs vertus ; amants pusillanimes de la vie pendant la paix, prodigues de leurs jours dans les batailles ; vains, railleurs, ambitieux ; à la fois routiniers et novateurs, méprisant tout ce qui n'est pas eux ; individuellement, les plus aimables des hommes ; en corps, les plus désagréables de tous ... » « C'est le seul



Fig. 740. — Jules César.

peuple, dit aussi Duclos, dont les mœurs peuvent se dépraver sans que le fond du cœur se corrompe, ni que le courage s'altère ; il allie les qualités héroïques avec le plaisir, le luxe avec la mollesse ; ses vertus ont peu de consistance, ses vices n'ont point de racine. Le caractère d'Alcibiade n'est pas rare en France. Le dérèglement des mœurs et de l'imagination ne donne point atteinte à la franchise, à la bonté naturelle du Français. L'amour-propre contribue à le rendre aimable ; plus il croit plaire, plus il a de penchant à aimer. »

On a appelé les Français les Européens de première classe. Tout en refusant d'accepter ce que cette qualification a de trop vaniteux et de blessant pour les autres nations de notre continent, on est forcé de reconnaître qu'elle ne manque pas d'une certaine justesse. Ce qui caractérise l'esprit français, c'est le tact. D'autres peuples sont plus artistes, ont des facultés plus puissantes peut-être ; ce qui nous distingue, c'est la mesure. L'éducation fera de l'Anglais ou de l'Allemand un savant pro-

fond, elle fera toujours du Français un délicat. En ce sens, *de première*

Fig. 741. — Tableau de Duez.



classe n'est que juste. Il ne faut pas que le chauvinisme nous entraîne plus loin.



Fig. 742. — Récolte du foin, par Ch. Jacques.

Le dernier mot du Français est le Parisien. C'est autour de Paris que gravite toute la nation, c'est vers lui qu'elle tend. Mais le Parisien est un peu partout depuis les chemins de fer. Non seulement on retrouve les mœurs parisiennes sur toutes nos côtes (fig. 741) et dans toutes nos



Fig. 743. — Paysanne. (D'après Millet.)

villes d'eaux, mais la province tend de plus en plus à s'assimiler à Paris en sorte que la société ne compte guère aujourd'hui que deux classes, les gens du monde et les paysans.

Les paysans français offrent des caractères différents selon les provinces auxquelles ils appartiennent, et ce n'est qu'au courant de la des-

cription de ces provinces que nous pourrons étudier ces différences. Ils ont cependant quelques traits communs indéniables, dus à l'uniformité de leur existence et de leurs travaux (fig. 742). A côté des différences pittoresques, il y a chez tous nos campagnards, quelle que soit la partie du pays qu'ils occupent et aussi leur origine ethnologique, certains points de contact, certains rapports généraux de lignes et d'allure, que de grands artistes, Millet en tête (fig. 743), ont admirablement saisis et qui leur ont permis de peindre non tel ou tel homme des champs, mais le paysan. Qui pourrait dire de quelle province sont les paysans si pleins de style de Millet?

Les habitants des côtes, les pêcheurs ou les mariniers, tous les gens vivant de la mer, forment un groupe à part. Un tableau de Butin exposé

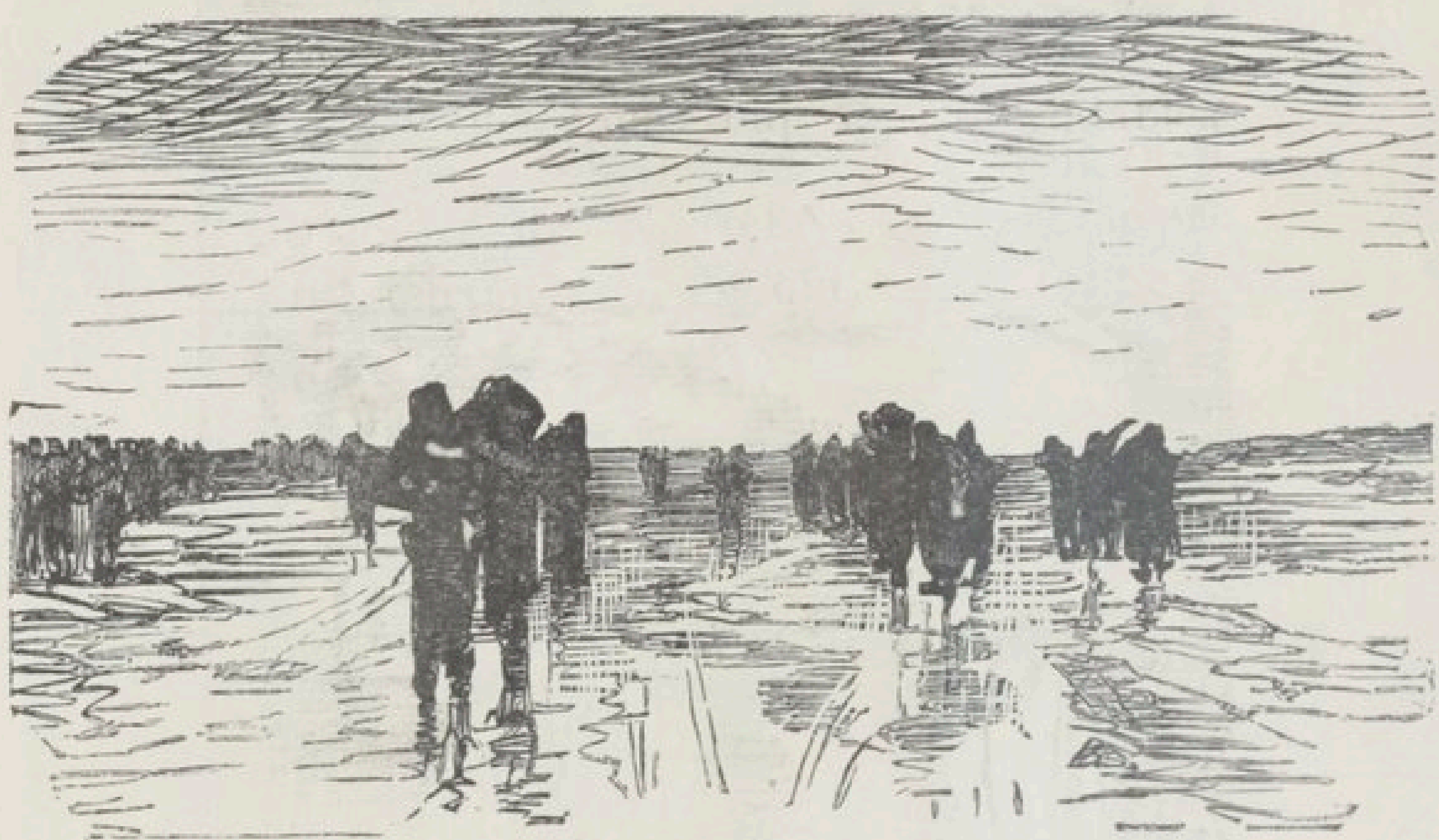


Fig. 744. — Pêcheuses d'huitres. (Tableau de Flameng.)

au Salon de 1880 et ayant pour titre *Un ex-voto*, rendait fort bien la physionomie de nos populations maritimes. Mais à côté de ceux qui vont chercher le poisson en pleine mer, montés sur leurs embarcations, il y a les pêcheurs et les pêcheuses de la plage, ceux qui vont y tendre leurs filets ou qui, l'eau jusqu'aux épaules, attrapent la crevette ou les huîtres (fig. 744).

Région du Nord-Ouest. — Nous comprenons dans cette région la Bretagne, le Maine, l'Anjou et la Normandie. La Bretagne est un des pays que nos artistes traduisent le plus volontiers. Quelques-uns, comme Bernier, s'attachent surtout à rendre ses paysages. D'autres, beaucoup plus nombreux, voient le paysan breton plus encore que le pays qu'il

habite. Enfin les écrivains nous ont souvent donné de la Bretagne des descriptions saisissantes.

« La pauvre et dure Bretagne, l'élément résistant de la France, écrit Michelet, étend ses champs de quartz et de schiste, depuis les ardoisières de Châteaulin, près de Brest, jusqu'aux ardoisières d'Angers. C'est là son étendue géologique. Toutefois, d'Angers à Rennes, c'est un pays disputé et flottant, un border, comme celui d'Angleterre et d'Écosse, qui a échappé de bonne heure à la Bretagne. La langue bre-

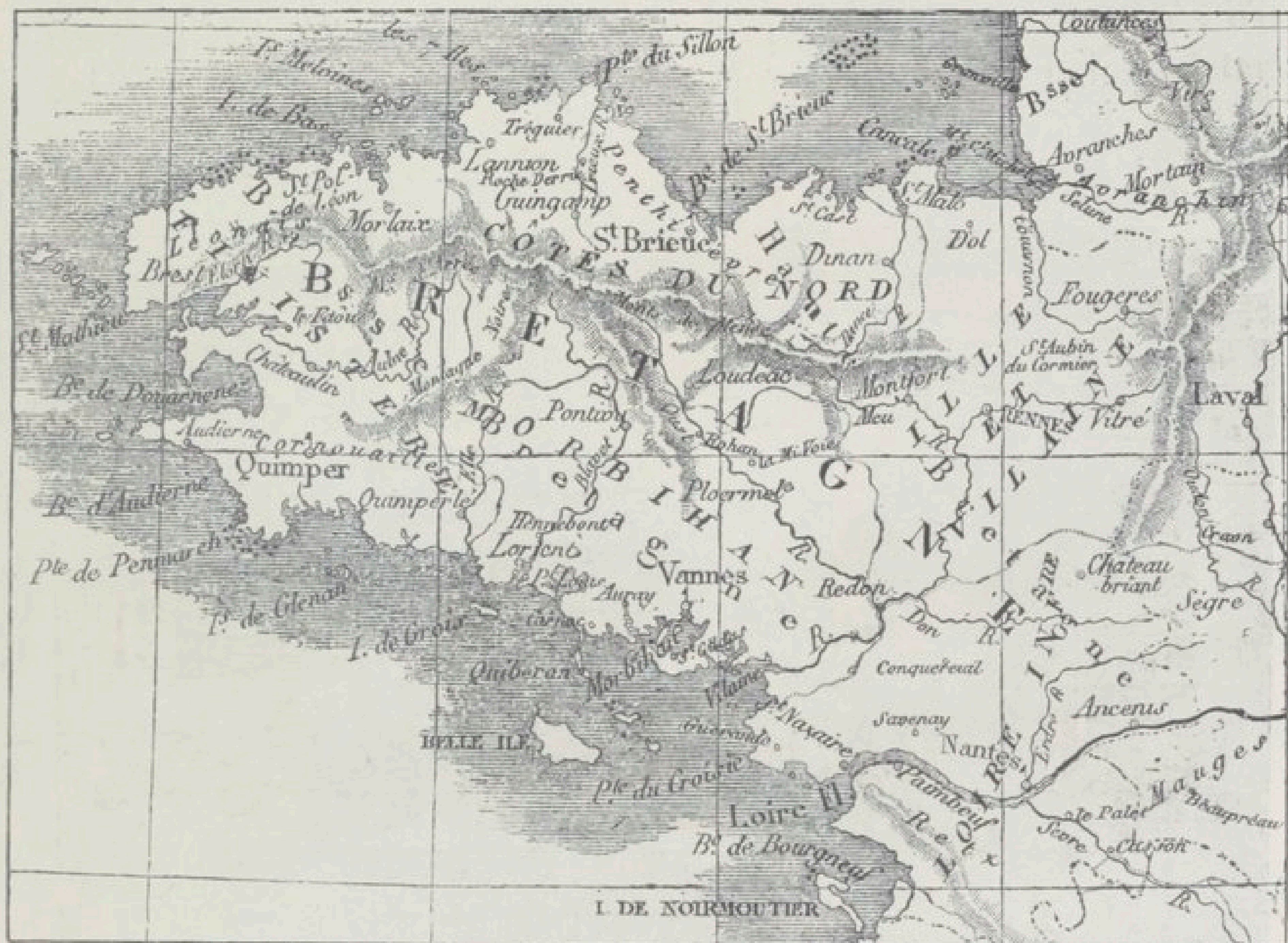


Fig. 745. — Carte de Bretagne.

tonne ne commence pas même à Rennes, mais vers Elven, Pontivy, Loudéac et Châtelaudren. De là, jusqu'à la pointe du Finistère, c'est la vraie Bretagne, la Bretagne *bretonnante*, pays devenu tout étranger au nôtre, justement parce qu'il est resté trop fidèle à notre état primitif; peu français tant il est gaulois; et qui nous aurait échappé plus d'une fois, si nous ne le tenions serré, comme dans des pinces et des tenailles, entre quatre villes françaises d'un génie rude et fort: Nantes et Saint-Malo, Rennes et Brest (fig. 745).

Balzac nous rend admirablement la physionomie de la campagne bretonne. « De toutes parts, écrit-il, des montagnes de schiste s'élèvent en amphithéâtre, elles déguisent leurs flancs rougeâtres sous des forêts de

chênes, et recèlent dans leurs versants des vallons pleins de fraîcheur. Ces rochers décrivent une vaste enceinte, circulaire en apparence, au



Fig. 746. — Landes de Douarnenez. (Tableau de Lansyer.)

fond de laquelle s'étend avec mollesse une immense prairie dessinée comme un jardin anglais. La multitude de haies vives qui entourent

d'irréguliers et de nombreux héritages, tous plantés d'arbres, donnent à ce tapis de verdure une physionomie rare parmi les paysages de la France, et il enfermait de féconds secrets de beauté dans ses contrastes multipliés dont les effets étaient assez larges pour saisir les âmes les plus froides... Les regards hésitaient parmi l'étonnante multiplicité de ces bosquets que les teintes sévères de quelques touffes jaunies enrichissaient des couleurs du bronze, et que le vert-émeraude des prés irrégulièrement coupés faisait encore ressortir. Dans des champs rougeâtres le sarrasin récolté s'élevait en gerbes coniques semblables aux faisceaux d'armes que le soldat amoncelle au bivac ; ils étaient séparés par d'autres champs que doraient les guérêts des seigles moissonés. Çà et là l'ardoise



Fig. 747. — Port de Pont-Aven (Finistère). (Tableau de Grandsire. — Salon de 1876.)

sombre de quelques toits d'où sortaient de blanches fumées ; puis les tranchées vives et argentées que produisaient des ruisseaux tortueux attiraient l'œil par quelques-uns de ces pièges optiques qui rendent, sans qu'on sache pourquoi, l'âme indécise et rêveuse. La fraîcheur embaumée des brises d'automne, la forte senteur des forêts, s'élevaient comme un nuage d'encens et enivraient les admirateurs de ce beau pays, qui contemplaient avec ravissement ses fleurs inconnues, sa végétation vigoureuse, sa verdure rivale de celle des îles d'Angleterre, dont il est à peine séparé et dont il porte même le nom. Quelques bestiaux animaient cette scène déjà si dramatique. Les oiseaux chantaient, et faisaient ainsi rendre à la vallée une suave, une sourde mélodie qui frémissait dans les airs. Si l'imagination recueillie veut apercevoir pleinement les riches accidents d'ombre et de lumière, les horizons vaporeux des montagnes, les fantastiques perspectives qui naissaient des places où

manquaient des arbres, où s'étendaient les eaux, où fuyaient de coquettes sinuosités; si le souvenir colorie, pour ainsi dire, ce dessin aussi fugace

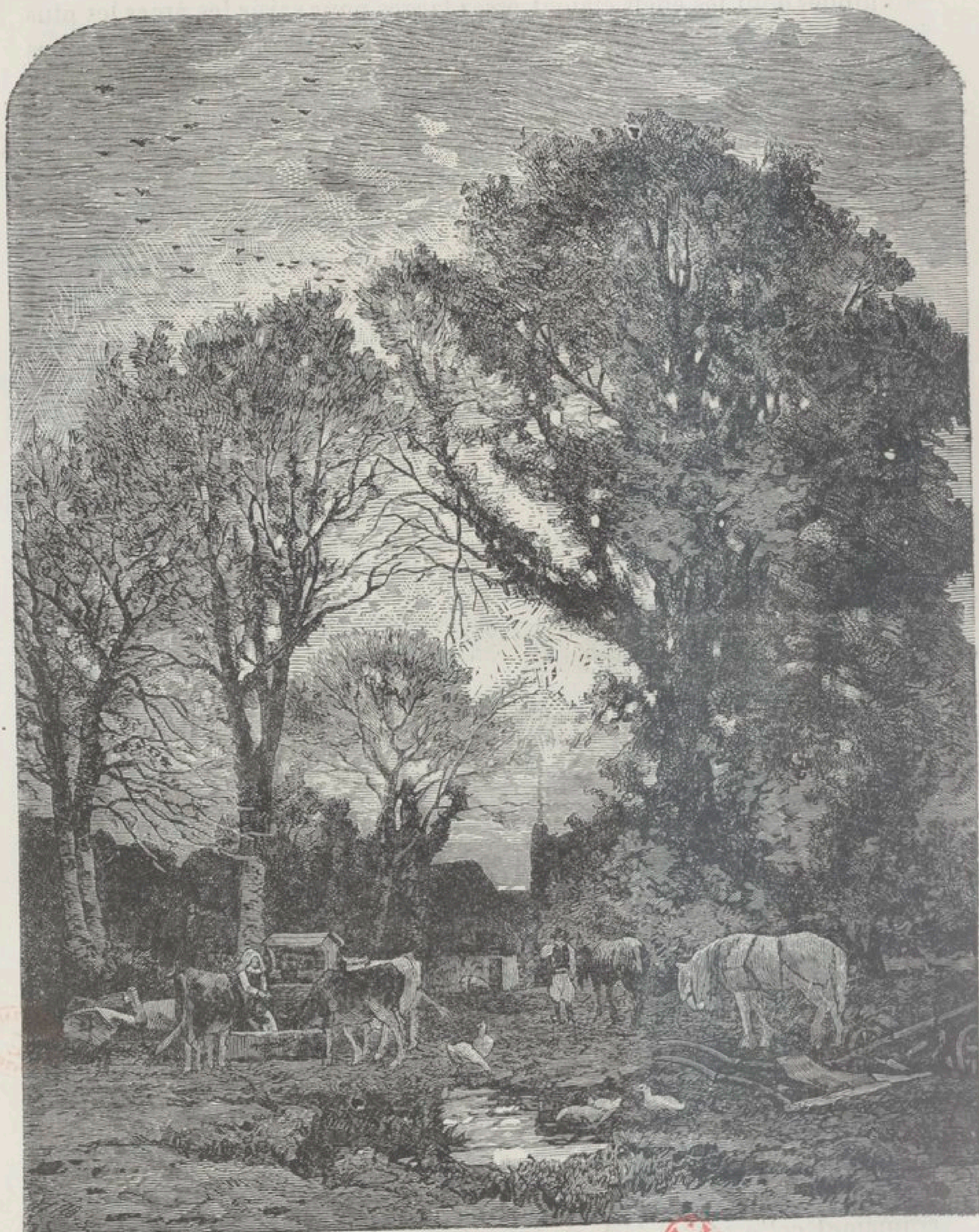


Fig. 748. — Ferme de Bannalek.

que le moment où il est pris, on n'aura encore qu'une image imparfaite de ce magnifique spectacle (fig. 746, 747, 748). »

« L'aspect du pays, entrecoupé de fossés boisés, a écrit aussi Chateaubriand, ce fils de la contrée, est celui d'une continuelle forêt, et rap-

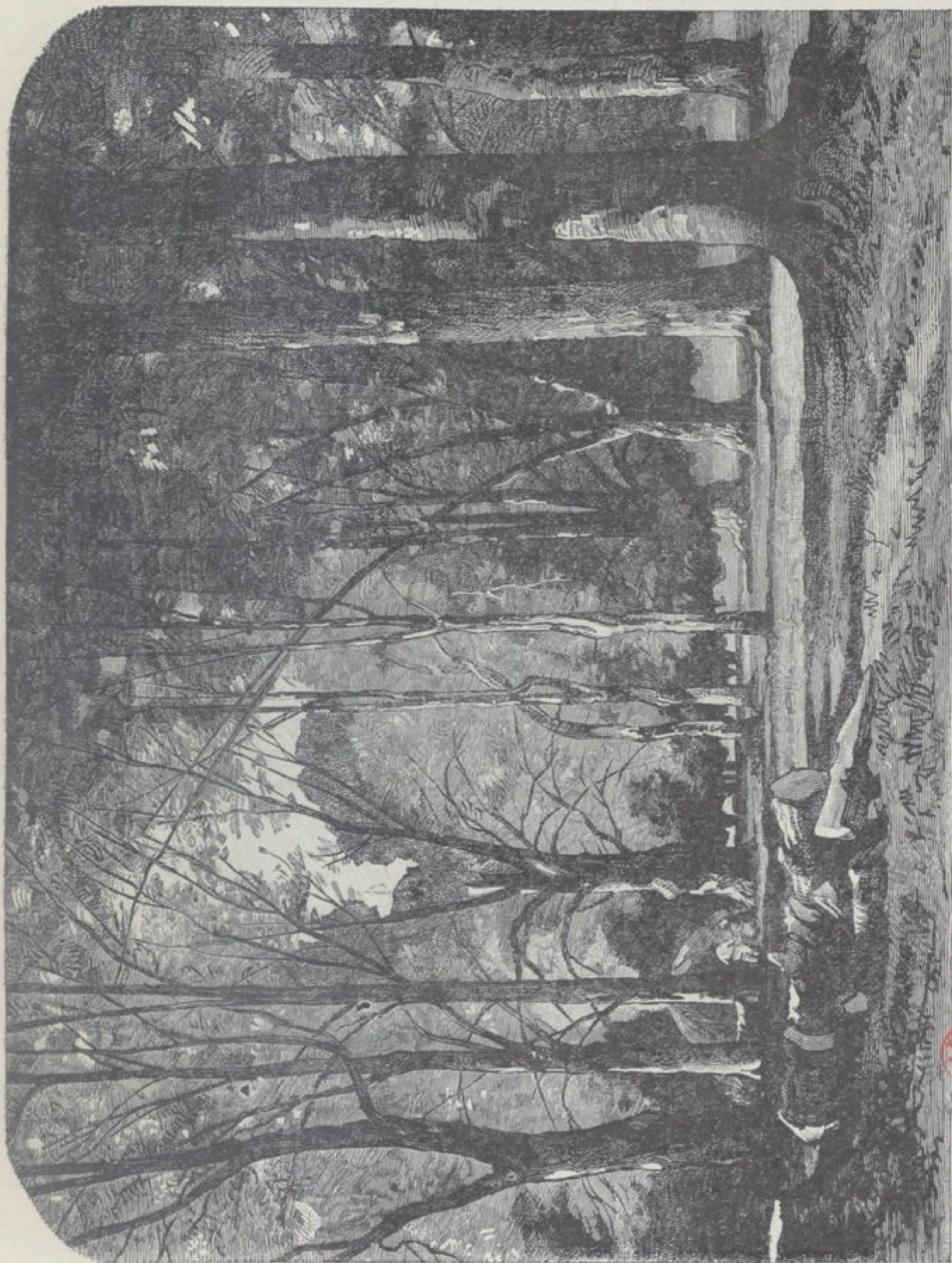


Fig. 749. — Sabotiers dans le bois de Qumiers (Finistère). (Tableau de Bernier.)

pelle l'Angleterre. Des vallons étroits et profonds, où coulent, parmi des saulerics et des chénevières, de petites rivières non navigables, présen-

tent des perspectives riantes et solitaires. Les futaies à fonds de bruyères et à cépées de houx, habitées par des sabotiers (fig. 749), des charbonniers et des verriers tenant du gentilhomme, du commerçant et du sauvage, les landes nues, les plateaux pelés, les champs rougeâtres de sar-



Fig. 750. — L'Automne. (Tableau de Bernier.)

rasin, qui séparent ces vallons entre eux, en font mieux sentir la fraîcheur et l'agrément (fig. 750). Sur les côtes se succèdent des tours à fanaux, des clochers de la Renaissance, des vigies, des ouvrages romains, des monuments druidiques, des ruines de châteaux : la mer borne le tout. »

Chateaubriand montre ailleurs la Bretagne sous des couleurs plus riantes :



Fig. 751. — Le Viatique en Bretagne. (Tableau de Duveau.)

« Le printemps en Bretagne, dit-il, est plus doux qu'aux environs de

Paris et fleurit trois semaines plus tôt. Les cinq oiseaux qui l'annoncent, l'hirondelle, le loriot, le coucou, la caille et le rossignol, arrivent avec de tièdes brises qui hébergent dans les golfes de la péninsule Armoricaine. La terre se couvre de marguerites, de pensées, de jonquilles, de hyacinthes, de narcisses, de renoncules, d'anémones, comme les espaces abandonnés qui environnent Saint-Jean de Latran et Sainte-Croix de Jérusalem, à Rome. Des clairières se panachent d'élégantes et hautes fougères; des champs de genêts et d'ajoncs resplendissent de fleurs qu'on prendrait pour des papillons d'or posés sur des arbustes verts et bleuâtres.

« Les haies, au long desquelles abondent la fraise, la framboise et la violette, sont décorées d'églantiers, d'aubépine blanche et rose, de boules de neige, de chèvrefeuilles, de buis, de lierre à baies écarlates, de ronces dont les rejets brunis et courbés portent des feuilles et des fruits magnifiques. Tout fourmille d'abeilles et d'oiseaux : les essaims et les nids arrêtent les enfants à chaque pas. Le myrte et le laurier croissent en pleine terre ; la figue mûrit comme en Provence. Chaque pommier, avec ses roses carminées, ressemble à un gros bouquet de fiancée de village. »

Les Bretons ont une foi ardente, et mêlée, comme dans tous les pays où l'instruction est peu avancée, de nombreuses superstitions locales. Les fêtes patronales, auxquelles on donne le nom de *pardons*, attirent dans les chapelles rustiques répandues dans la campagne un nombre immense de paysans qui quittent leur village pour assister avec recueillement aux cérémonies de la religion. Ces petites scènes de piété ont inspiré un très grand nombre d'artistes : la figure 751 montre un prêtre allant porter les derniers sacrements à un mourant. Les costumes et les allures bretonnes y sont très bien observés.

C'est surtout dans les départements du Finistère et du Morbihan qu'on trouve le costume national des Bretons ; encore faut-il aller, pour les rencontrer, assez loin des grandes villes (fig. 752 et 753). « Dans l'Armorique, dit Malte-Brun, les costumes sont aussi variés que les dialectes : à Rumingol, chapelle située près de la petit eville de Faou, dans le Finistère, on en peut juger aux jours de fêtes. On y voit le montagnard avec son habit de berlinge ; les demi-messieurs des environs de Brest, portant l'habit à poche, ou la veste ronde du matelot; le paysan de Plougastel avec sa culotte longue et son bonnet de laine; celui de Landivisiau avec un énorme chapeau, une large redingote, l'ample *bragon-bras* noué aux genoux, et de longues guêtres de cuir ; celui d'Audierne vêtu de grosse toile et d'une espèce de capuchon de camelot qui couvre son feutre et ses épaules. Le costume des femmes n'est pas moins diversifié ; l'habillement de la paysanne de Lambezellec se rapproche de celui des riches artisans des villes ; les femmes de Pleyben, fraîches et sveltes, sont vê-

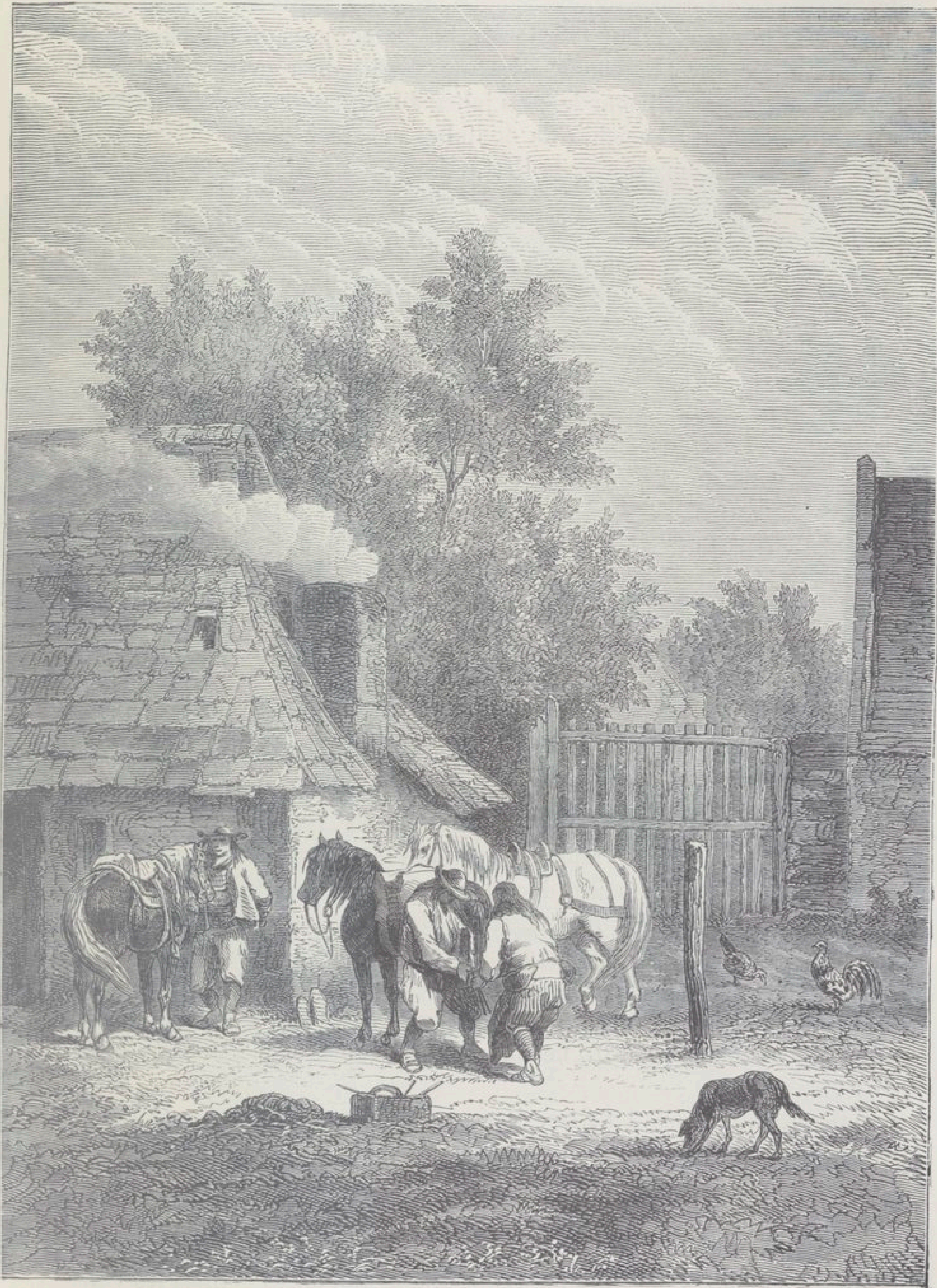


Fig. 752. — Un maréchal ferrant dans la Basse-Bretagne. (Tableau d'Adolphe Leleux.)

tues d'étoffes de coton rayées; celles des environs de Douarnenez portent

des jupons de diverses couleurs étagées, dont les bords sont garnis d'un galon d'or ou d'argent; celles de Morlaix ont une camisole ouverte et une guimpe d'une blancheur éclatante; enfin on remarque celles de Fouesnant qui passent pour les plus jolies du Finistère, et celles de Morlaix dont la coiffure enrichie de dentelles rehausse encore l'éclat. Mais ceux qui veulent encore voir la Bretagne et les Bretons du temps passé n'ont qu'à se hâter, les chemins de fer et le progrès envahisseur tendent chaque jour à enlever à ce curieux pays son originalité locale. »

La Bretagne est la contrée la plus riche de la France en monuments de l'époque préhistorique. Les dolmens et les menhirs s'y rencontrent à peu près partout, mais les champs de Carnac sont peut-être le point du monde où l'on peut le mieux se rendre compte de ces antiques et singulières constructions.

Nantes (120,000 hab.), ancienne capitale de la Bretagne, est une grande et belle ville, située sur la Loire à 60 kilomètres de son embouchure. « La marée, dit M. Levasseur, se fait sentir jusqu'à la ville, qui existait du temps des Gaulois, et qui, bâtie sur la rive septentrionale, s'est étendue sur plusieurs des îles dont est semé le fleuve. L'Erdre y débouche et sert de point de départ au canal qui conduit jusque dans la rade de Brest. Nantes est une ville d'industrie et de commerce à la fois; elle construit des navires en bois et en fer, raffine le sucre, fait des conserves alimentaires. » La cathédrale de Nantes renferme le chef-d'œuvre de Michel Colomb, le patriarche des sculpteurs français de la Renaissance, le *Tombeau des ducs de Bretagne*. François II et sa femme Marguerite de Foix, revêtus de leurs insignes ducaux, reposent sur une table de marbre noir, avec des anges qui soutiennent leurs têtes sur des coussins; seize statuettes de saints dans leurs niches, seize têtes de pleureuses dans des médaillons circulaires, ornent le soubassement, tandis qu'aux angles du monument sont figurées, debout et grandes comme nature, la Justice, la Prudence, la Tempérance et la Force. Bien que les ornements des détails rappellent les arabesques usitées en Italie, ce monument est regardé comme un des plus remarquables de la sculpture française.

Près de Nantes on va visiter, dans une contrée superbe et accidentée, le château de Clisson, vieux manoir en ruine, que l'on considère comme un des types les plus complets de l'architecture féodale.

Brest (66,000 hab.), port militaire très important, mais ville sans monuments, *Rennes* (52,000 hab.), ancienne ville remise à neuf, *Lorient, Morlaix, Vannes*, *Saint-Brieuc*, *Saint-Malo*, sont après Nantes les villes les plus importantes de la Bretagne.

Près de Saint-Malo, le Mont-Saint-Michel, la merveille artistique de la Bretagne, mérite de nous arrêter un moment. L'abbaye est située

sur l'îlot, dont l'église occupe le sommet. La porte de l'ancien donjon est flanquée de deux tours qui ont conservé leurs créneaux et leurs machicoulis. Un escalier est pratiqué entre ces tours.

Les bâtiments qu'on appelle la *Merveille* se divisent en trois zones de

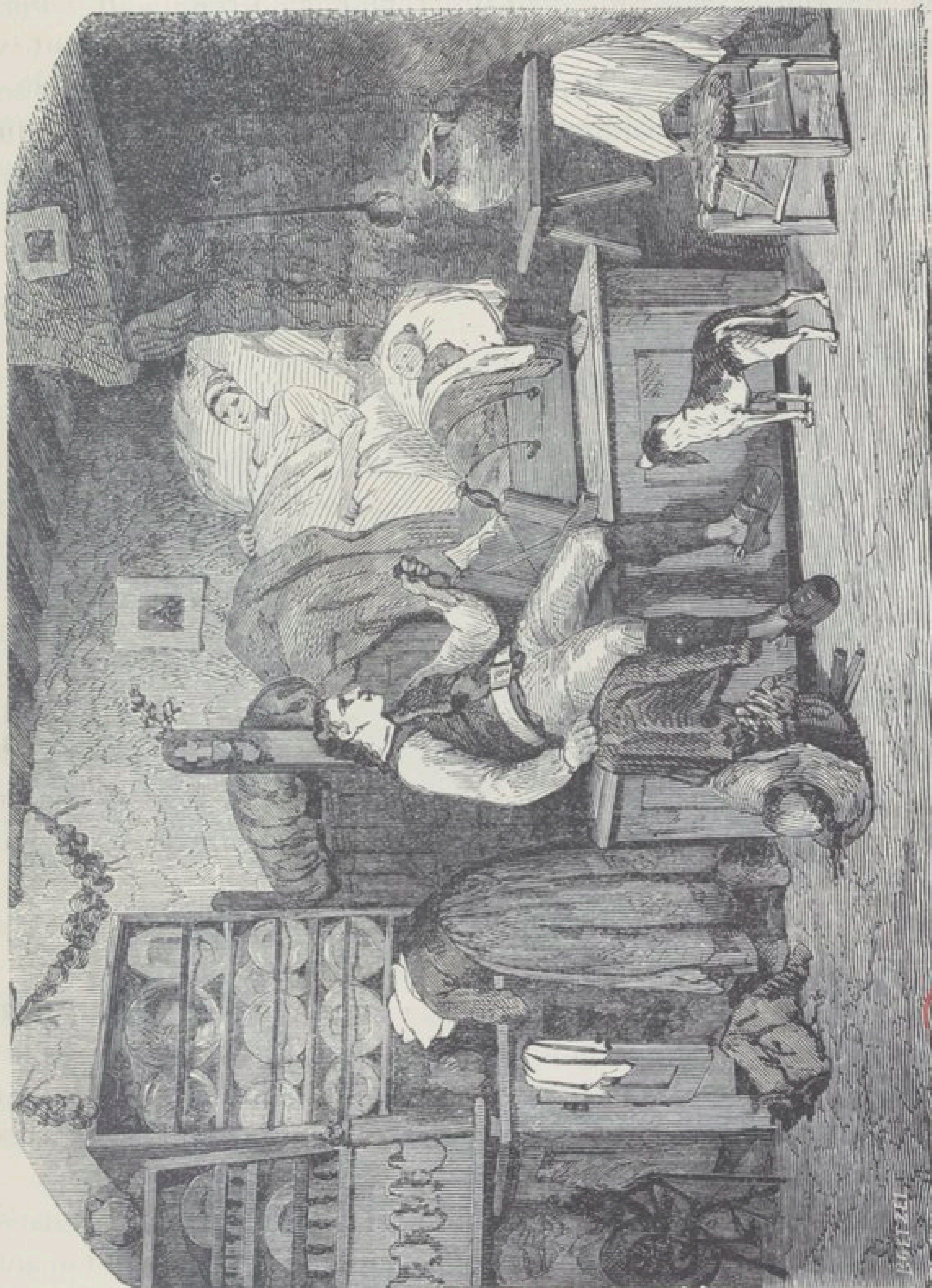


Fig. 753. — Le nouveau-né. (Tableau d'Eugène Leroux.)

constructions superposées. Ce sont d'abord de vastes cryptes formant deux salles divisées en plusieurs nefs par des piliers trapus, ronds ou carrés. C'est dans ces salles que les moines distribuaient autrefois leurs aumônes.

La *salle des Chevaliers*, qui vient ensuite, passe pour le plus vaste vais-

seau gothique qui soit au monde. Cette salle est du douzième siècle, mais les cheminées sont postérieures. Elle est divisée en quatre grandes nefs par trois rangs de colonnes dont les chapiteaux sont enrichis de feuillages de toutes sortes et d'ornements fantastiques, et qui supportent des arceaux présentant des roses sculptées à leurs intersections. Au temps de la chevalerie, cette salle était superbement décorée. « On dirait (*Mémoires de la marquise de Créqui*) que toute la pompe féodale de la vieille France s'est réfugiée dans cette belle galerie du Mont-Saint-Michel. On y voit les trophées héraldiques de tous les chevaliers de l'ordre du Roi, depuis sa création jusqu'à l'institution de celui du Saint-Esprit par Henri III. Les casques, les cimiers des chevaliers sont placés sur la som-



Fig. 754. — La Pêche (Cancale). (Tableau de Daubigny.)

mité de leurs stalles, dont ils forment le couronnement, et tout cela produit de chaque côté de la galerie une longue file de bannières, d'écus blasonnés, de casques, voiles de casques flottants, cimiers et lambrequins découpés de dorures et de toutes couleurs, et qui produisent un effet très pittoresque. »

Après la salle des Chevaliers vient le réfectoire des moines, divisé en deux nefs par de hautes colonnes supportant des nervures qui épanouissent des rosettes de feuillage à leur intersection.

La troisième zone, superposée sur les deux premières, comprend d'abord le cloître, qui se trouve au-dessus de la salle des Chevaliers, et forme une galerie de soixante-dix arcades surmontée d'une frise de cent quarante roses. Le cloître est de plain-pied avec le dortoir des moines, situé au-dessus de leur réfectoire, et avec l'église, surmontée de clochetons et dominée par une tour carrée. Autrefois il y avait un clocher

élancé surmonté de la statue dorée de saint Michel. On monte à la tour par un escalier appelé l'*escalier de Dentelet*. Le chœur de l'église, qui est la partie la plus moderne de l'édifice, appartient au style ogival flamboyant.

Une porte, qui date de la Renaissance, met l'église en communication avec le souterrain des *Gros-Piliers*, qui est creusé dans le rocher. On y remarque dix-neuf grosses colonnes sans chapiteau qui soutiennent l'abside de l'église supérieure, et cinq chapelles enfoncées dans les profondeurs des pourtours, où jadis des lampes brûlaient perpétuellement.

La baie de Cancale, près de Saint-Malo, est renommée pour ses pêches, dont la physionomie pittoresque a été souvent reproduite par les artistes (fig. 754).

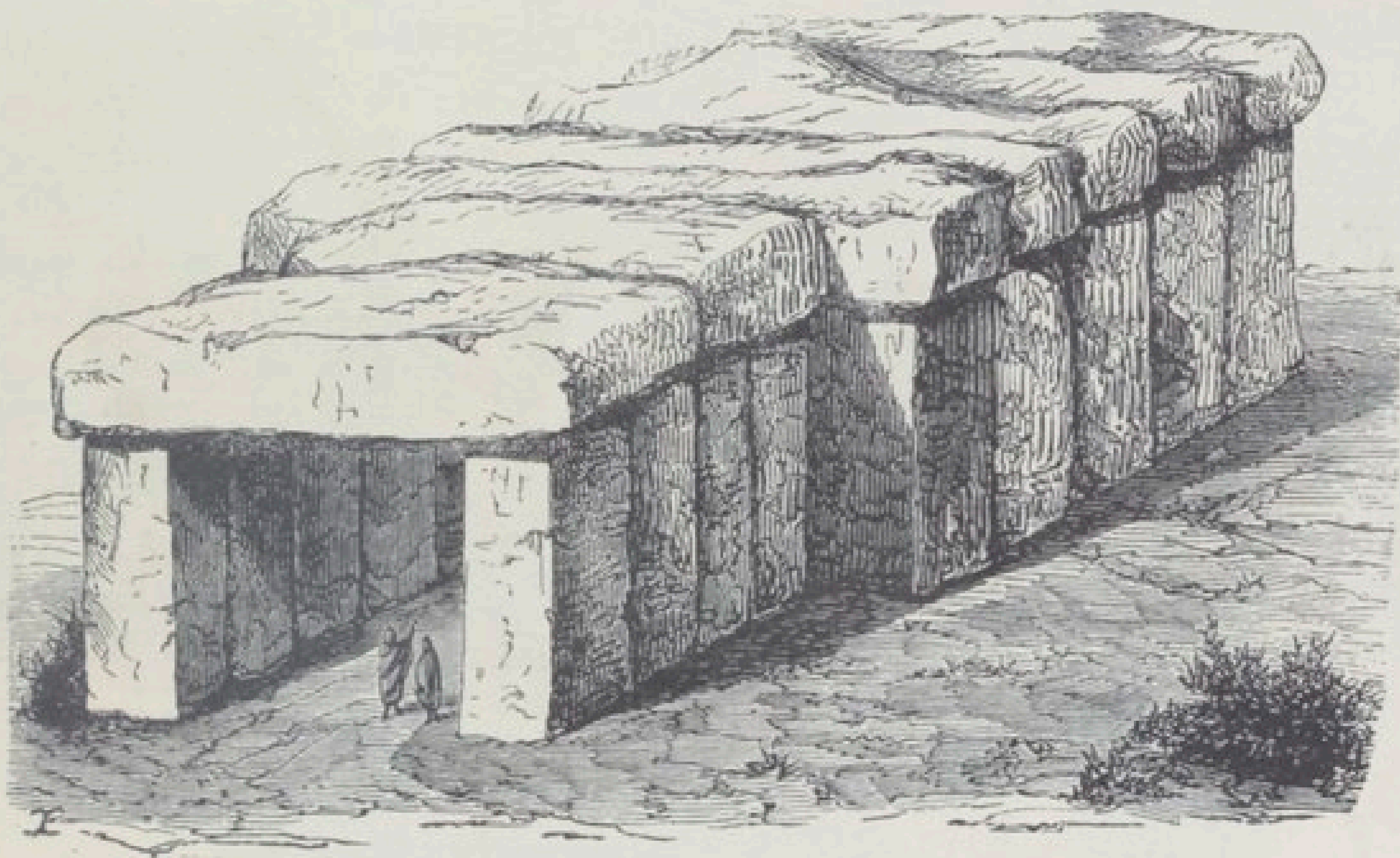


Fig. 755. — La roche aux Fées, près de Saumur.

Le Mans (46,000 hab.), ancienne capitale du Maine, possède une des plus belles cathédrales de l'Ouest. Mais la grande curiosité du pays est l'antique abbaye de Solesme, dont le cloître est admirablement conservé. *Angers* (58,000 hab.), ancienne capitale de l'Anjou, est une ville d'un aspect triste, mais curieuse par ses antiques murailles, dont l'aspect sinistre donne bien l'idée des villes fortifiées du moyen âge. *Saumur*, où est l'École de cavalerie, n'a rien à montrer de bien intéressant, mais on voit près de là la roche aux Fées, un des plus curieux monuments celtiques (fig. 755).

La Normandie est une des plus riches provinces de la France et une de celles que nos artistes fréquentent le plus. Au point de vue de l'aspect général, la Normandie a été représentée de deux manières très différentes suivant que les peintres ont été frappés par la côte ou par les parties cultivées. Les falaises qui la bordent n'ont pas en général l'aspect

grandiose de celles que l'on voit en Bretagne. Cependant certains points et notamment Étretat (fig. 756) ont été le sujet de nombreuses représentations, les falaises très déchiquetées et parfois de formes bizarres piquent toujours vivement la curiosité des touristes. Cependant l'aspect étrange des falaises séduit en général beaucoup moins les artistes que le mouvement maritime de la pêche. Il n'est guère d'expositions où l'on ne voie des tableaux montrant une marée basse avec des bateaux séchant leurs voiles ou des femmes de marins préparant leurs filets, ou arrangeant le poisson qu'on vient de rapporter (fig. 757).

Les habitations normandes ont en général un aspect étrangement pittoresque, et les vergers pleins de pommiers, où les vaches broutent

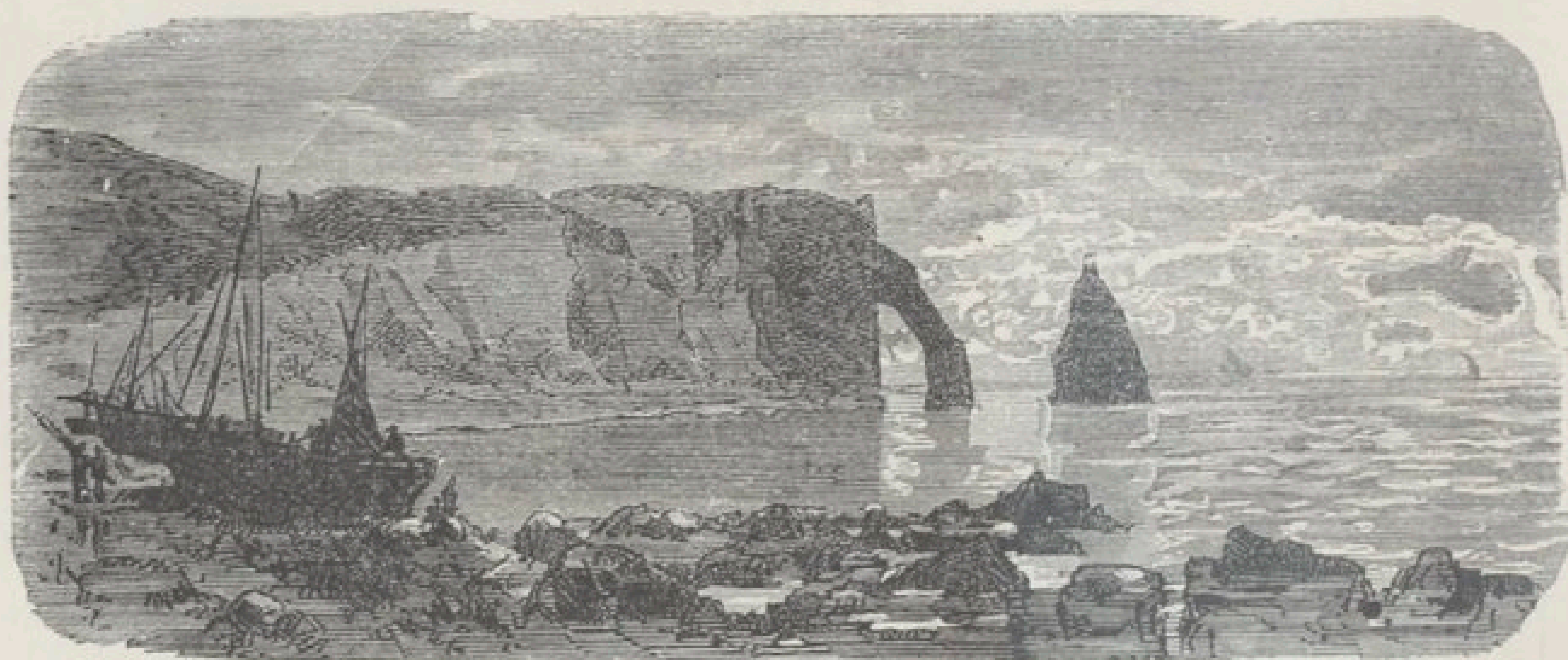


Fig. 756. — Falaise d'Étretat.

dans l'herbe, sont certainement un des plus grands attraits de la campagne dans ce pays.

« Les maisons, dit G. Flaubert, sont encloses de haies, au milieu de cours pleines de bâtiments épars, pressoirs, charretteries et bouillerie, disséminées sous les arbres touffus portant des échelles, des gaules ou des faux accrochées dans leur branchage. Les toits de chaume, comme des bonnets de fourrure rabattus sur des yeux, descendent jusqu'au tiers à peu près des fenêtres basses, dont les gros verres bombés sont garnis d'un nœud dans le milieu à la façon des culs de bouteille. Sur le mur de plâtre que traversent en diagonale des lambourdes noires, s'accroche parfois quelque maigre poirier, et les rez-de-chaussée ont à leur porte une petite barrière tournante pour les défendre des poussins, qui viennent picorer, sur le seuil, des miettes de pain bis trempé de cidre. Cependant les cours se font plus étroites, les habitations se rapprochent, les haies disparaissent ; un fagot de fougère se balance sous une fenêtre au bout d'un manche à balai ; il y a la forge d'un maréchal et ensuite un

charron avec deux ou trois charrettes neuves, en dehors, qui empiètent sur la route, etc. »

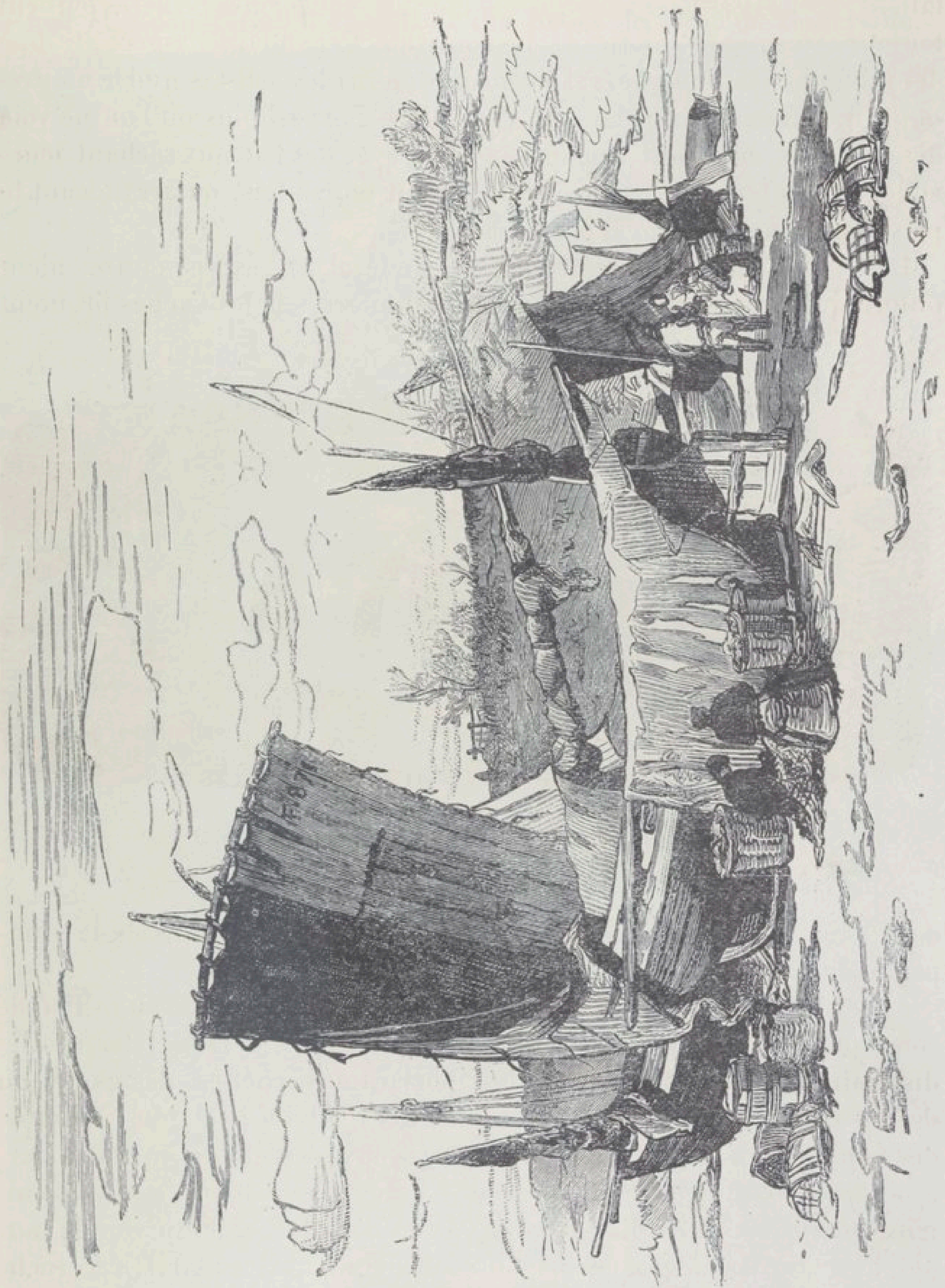


Fig 757. — Bateaux séchant leurs voiles. (Tableau de Vernier. — Salon de 1877.)

L'animation des fermes ne vient pas seulement des bestiaux qu'on trouve toujours autour des bâtiments d'exploitation (fig. 758), elles reçoivent encore à certaines occasions, les jours de marché, par exemple, une population rustique qui accentue encore leur physionomie

rustique. C'est aussi dans ces fermes verdoyantes qu'on se réunit les jours de fêtes.



Fig. 158. — Herbage à Soreng (Seine-Inférieure). (Tableau de Van Marcke. — Salon de 1879.)

« Les conviés, dit Gustave Flaubert, arrivèrent de bonne heure dans des voitures, carrioles à un cheval, chars-à-bancs à deux roues, vieux cabriolets sans capote, tapissières à rideaux de cuir, et des jeunes gens

des villages les plus voisins dans des charrettes où ils se tenaient debout, en rang, les mains appuyées sur les ridelles pour ne pas tomber, allant au trot et secoués dur. Il en vint de dix lieues de loin, de Goderville, de Normanville et de Cany. On avait invité tous les parents des deux familles, on s'était raccommodé avec les amis brouillés, on avait écrit à des connaissances perdues de vue depuis longtemps.

« De temps à autre, on entendait des coups de fouet derrière la haie ; bientôt la barrière s'ouvrait, c'était une carriole qui entrait, galopant jusqu'à la première marche du perron, elle s'y arrêtait court, et vidait son monde qui sortait par tous les côtés en se frottant les genoux et en s'étirant les bras. Les dames, en bonnet, avaient des robes à la façon de la ville, des chaînes de montre en or, des pèlerines à bouts croisés dans la ceinture, ou des petits fichus de couleur attachés dans le dos avec une épingle, et qui leur découvraient le cou par derrière. Les gamins, vêtus pareillement à leurs papas, semblaient incommodés par leurs habits neufs (beaucoup même étrennèrent ce jour-là la première paire de bottes de leur existence), et l'on voyait à côté d'eux, ne soufflant mot dans la robe blanche de sa première communion, rallongée pour la circonstance, quelque grande fillette de quatorze à seize ans, leur cousine ou leur sœur aînée sans doute, rougeaude, ahurie, les cheveux gras de pommade à la rose et ayant bien peur de salir ses gants. Comme il n'y avait point assez de valets d'écurie pour dételer toutes les voitures, les messieurs retroussaient leurs manches et s'y mettaient eux-mêmes. Suivant leur position sociale différente, ils avaient des habits, des redingotes, des vestes, des habits-vestes : bons habits, entourés de toute la considération d'une famille, et qui ne sortaient de l'armoire que pour les solennités ; redingotes à grandes basques flottant au vent; à collet cylindrique, à poches larges comme des sacs; vestes de gros drap qui accompagnaient ordinairement quelque casquette, cerclée de cuivre à sa visière; habits-vestes très courts, ayant dans le dos deux boutons rapprochés comme une paire d'yeux, et dont les pans semblaient avoir été coupés à même un seul bloc, par la hache du charpentier. Quelques-uns encore (mais ceux-là, bien sûr, devaient dîner au bas bout de la table) portaient des blouses de cérémonie, c'est-à-dire dont le col était rabattu sur les épaules, le dos froncé à petit plis et la taille attachée très bas par une ceinture cousue. Et les chemises sur les poitrines tombaient comme des cuirasses ! Tout le monde était tondu à neuf, les oreilles s'écartaient des têtes, on était rasé de près ; quelques-uns même qui s'étaient levés dès avant l'aube, n'ayant pas vu clair à se faire la barbe, avaient des balafres en diagonale sous le nez, ou le long des mâchoires, des pelures d'épiderme large comme des écus de trois francs, et qu'avait enflammées le grand air pendant la route, ce qui marbrait un peu de plaques roses toutes ces grosses faces blanches épanouies.

« La mairie se trouvant à une demi-lieue de la ferme, on s'y rendit à pied, et l'on revint de même, une fois la cérémonie faite à l'église. Le cortège, d'abord uni comme une seule écharpe de couleur, qui ondulait dans la campagne, le long de l'étroit sentier serpentant entre les blés verts, s'allongea bientôt et se coupa en groupes différents, qui s'attardaient à causer. Le ménétrier allait en tête, avec son violon empanaché du rubans à la coquille, les mariés ensuite, les parents, les amis tout au hasard, et les enfants restaient derrière, s'amusant à arracher des clochettes, des brins d'avoine, et à jouer entre eux sans qu'on les vît... Les gens de la noce causaient de leurs affaires ou se faisaient des niches dans le dos, s'excitant d'avance à la gaieté ; et en y prêtant l'oreille, on enten-

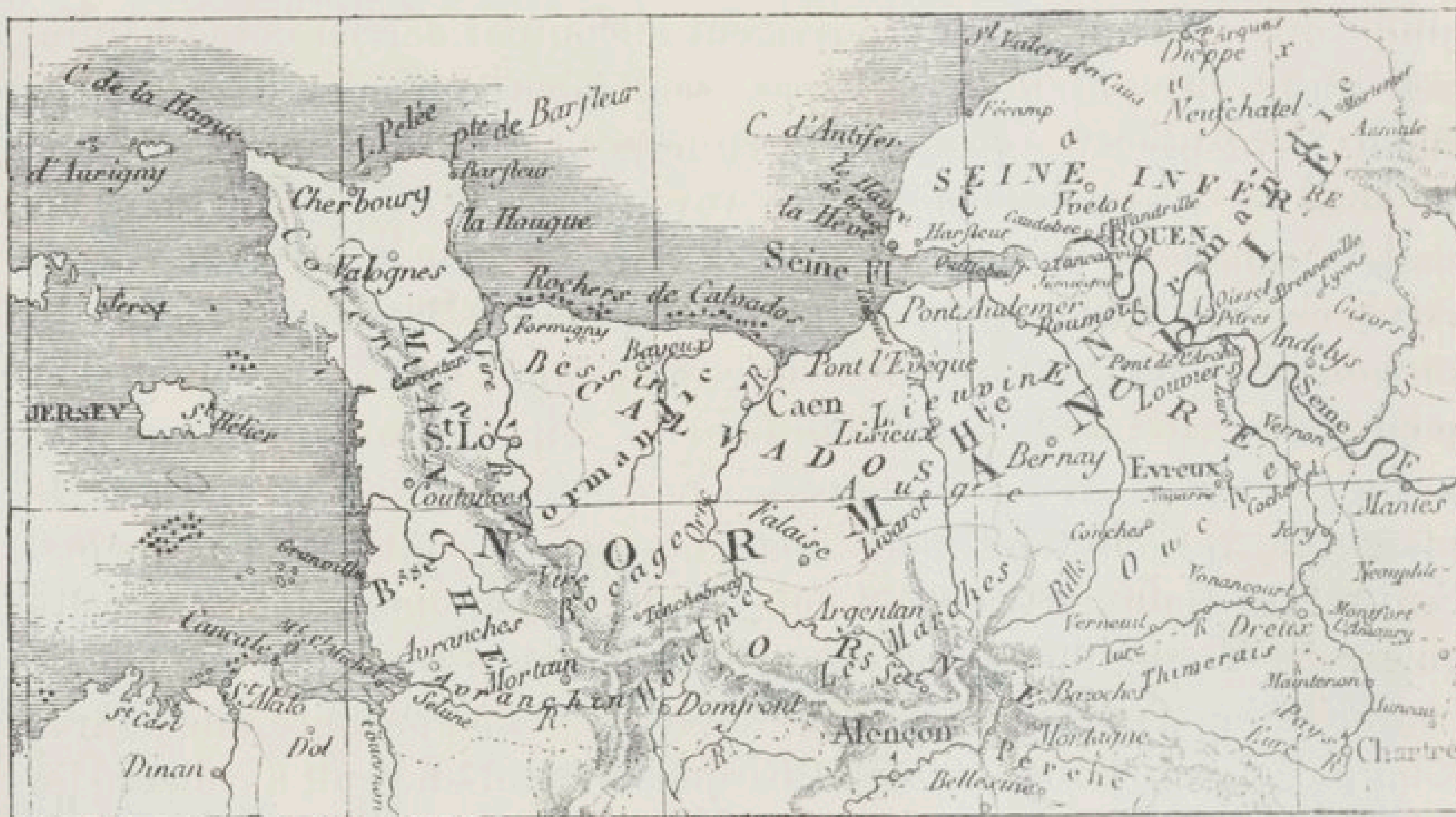


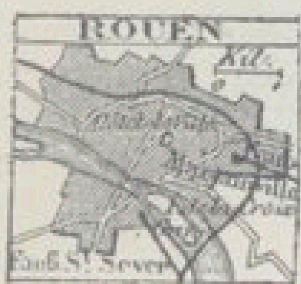
Fig. 759. — La Normandie.

dait toujours le crincrin du ménétrier qui continuait à jouer dans la campagne. Quand il s'apercevait que l'on était loin derrière lui, il s'arrêtait à prendre haleine, cirait longuement de colophane son archet, afin que les cordes grinçassent mieux, et puis il se remettait à marcher, abaissant et levant tour à tour le manche de son violon pour se bien marquer la mesure à lui-même. Le bruit de l'instrument faisait partir de loin les petits oiseaux.

« C'était sous le hangar de la charetterie que la table était dressée. Il y avait dessus quatre aloyaux, six fricassées de poulet, du veau à la casserole, trois gigots, et, au milieu, un joli cochon de lait rôti, flanqué de quatre andouilles à l'oseille. Aux angles se dressait l'eau-de-vie dans des carafes. Le cidre doux en bouteilles poussait sa mousse épaisse autour des bouchons, et tous les verres d'avance avaient été

remplis de vin jusqu'au bord. De grands plats de crème jaune, qui flottaient d'eux-mêmes au moindre choc de la table, présentaient, dessinés sur leur surface unie, les chiffres des nouveaux époux en arabesques de non-pareille... Jusqu'au soir on mangea. Quand on était trop fatigué d'être assis, on allait se promener dans les cours ou jouer une partie de bouchon dans la grange; puis l'on revenait à table. Quelques-uns vers la fin s'y endormirent, et roulèrent. Mais au café tout se ranima; alors on entama des chansons, on fit des tours de force, on portait des poids, on passait sous son pouce, on essayait à soulever les charrettes sur ses épaules, on dit des gaudrioles, on embrassait les dames. Le soir, pour partir, les chevaux, gorgés d'avoine jusqu'aux naseaux, eurent du mal à entrer dans les brancards; ils ruaient, se cabraient, les harnais se cassaient, leurs maîtres juraient ou riaient, et toute la nuit, au clair de la lune, par les routes du pays, il y eut des carrioles emportées qui couraient au galop, bondissant dans les saignées, sautant par-dessus les mètres de cailloux, s'accrochant aux talus, avec des femmes qui se penchaient en dehors de la portière pour saisir les guides. »

La Normandie n'est pas moins intéressante pour les architectes et les archéologues, que pour les peintres. Dans toutes ses villes, et elles sont nombreuses, on trouve soit des édifices superbes, soit des débris du passé et des curiosités de tout genre (fig. 759).



Rouen (102,000 hab.), ancienne capitale de la Normandie, est sous le rapport de sa position, comme pour les monuments qui la décorent, une des villes les plus belles et les plus intéressantes qu'il y ait en France. Les touristes ne lui reprochent qu'un seul défaut, mais il est grave pour des gens qui aiment à se promener, c'est qu'il y pleut toujours.

Construite à différentes époques, la cathédrale de Rouen, composée de parties disparates, impose malgré tout l'admiration. Le corps de l'édifice appartient au style ogival primitif, les chapelles au style ogival secondaire, le portail au style ogival tertiaire, et les admirables tombeaux de la chapelle de la Vierge sont de la Renaissance. La façade, commencée en 1509 et terminée en 1530, est ornée d'un nombre prodigieux de statues et de sculptures de toutes sortes. Elle est comprise entre deux tours, la *tour de Saint-Roman* et la *tour de Beurre;* cette dernière est ainsi nommée parce qu'elle a été construite avec les aumônes des fidèles, qui reçurent en récompense la permission de consommer du beurre pendant le carême. La cathédrale de Rouen était autrefois ornée d'une pyramide en charpente de cent trente-deux mètres de hauteur, qui a été détruite par la foudre en 1822. On l'a remplacée par une construction en fonte qui n'a pas été terminée.

Comment parler de Rouen sans nommer son admirable église de Saint-Ouen, commencée en 1310, et l'église Saint-Maclou, un des plus beaux édifices du style flamboyant !

Enfin le palais de justice de Rouen est un édifice exquis et un de ceux qui marquent le mieux la transition entre le style ogival et celui de la Renaissance.

Rouen n'est plus la ville aux vieilles rues et aux maisons délabrées qui charmaient tant Victor Hugo et les romantiques de 1830 ; elle a pris

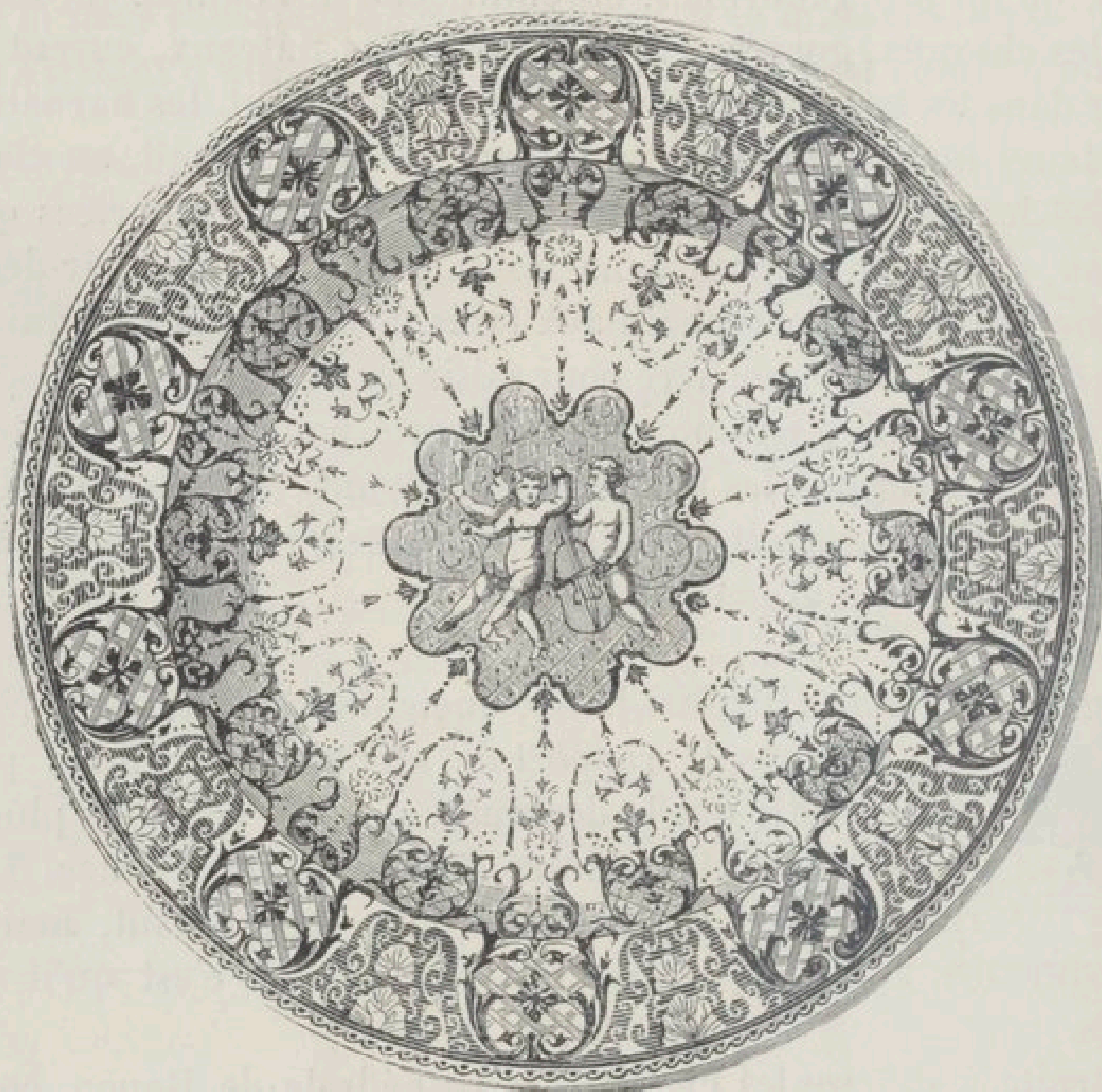


Fig. 760. — Faïence de Rouen.

au contraire une physionomie toute moderne, et elle n'a gardé de son passé que ses admirables monuments. La situation de la ville, au bord d'un grand fleuve qui se fraye un passage au travers des collines élevées et couronnées de forêts, est admirable, et, quand on arrive de Paris par le chemin de fer et qu'on aperçoit les clochers de Rouen, du pont qui traverse la Seine, l'aspect est féerique.

« Descendant tout en amphithéâtre et noyée dans le brouillard, écrit G. Flaubert, elle s'élargissait au delà des ponts, confusément. La pleine campagne remontait ensuite d'un mouvement monotone, jusqu'à toucher au loin la base indécise du ciel pâle. Ainsi vu d'en haut, le

paysage tout entier avait l'air d'une peinture ; les navires à l'ancre se tassaient dans un coin ; le fleuve arrondissait sa courbe au pied des collines vertes, et les îles, de forme oblongue, semblaient sur l'eau de

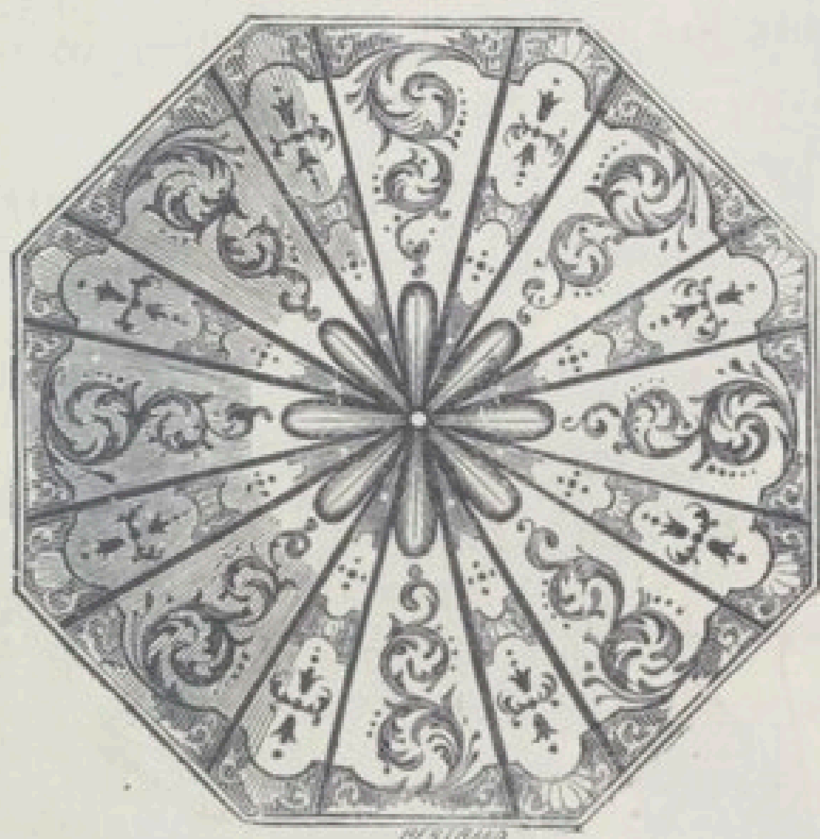


Fig. 761. — Faïence de Rouen.

grands poissons noirs arrêtés. Les cheminées des usines poussaient d'immenses panaches bruns, qui s'envolaient par le bout. On entendait le ronflement des fonderies avec le carillon clair des églises qui se

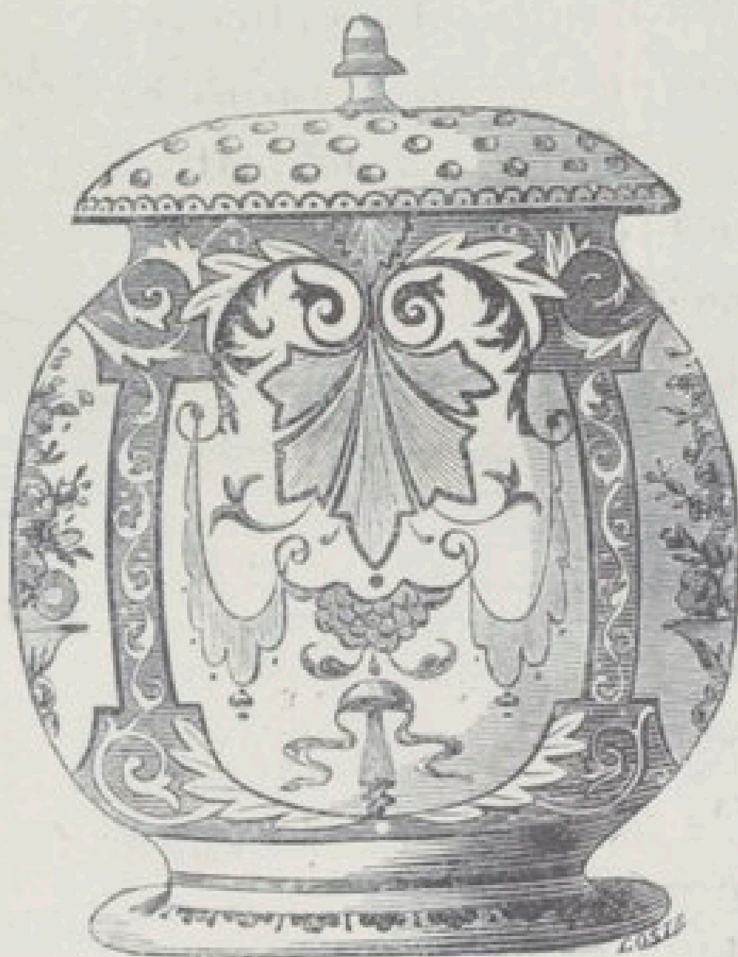


Fig. 762. — Faïence de Rouen.

dressaient dans la brume. Les arbres des boulevards, sans feuilles, faisaient des broussailles violettes au milieu des maisons, et les toits tout ruisselants de pluie miroitaient inégalement, selon la hauteur des quartiers. Parfois un coup de vent emportait les nuages vers la côte



Fig. 763. — La Falaise. (Tableau de Van Marcke.)

Sainte-Catherine, comme des îlots aériens, qui se brisaient en silence contre une falaise. »

Rouen a eu pendant longtemps une fabrication de poterie très remarquable. Les faïences de Rouen sont en effet considérées comme les productions les plus importantes de la céramique française, et surtout les plus véritablement nationales, en ce sens qu'elles ont échappé aux influences italiennes alors prépondérantes dans notre industrie. « Le genre italien, étant un accident, dit Albert Jacquemart dans son *Histoire de la céramique*, un caprice éphémère, nous plaçons l'école normande en tête de l'art purement français ; deux raisons nous y portent : d'une part, c'est la certitude que Rouen a, bien avant Nevers, appliqué l'émail à la terre cuite ; d'un autre côté, c'est la conviction acquise par l'étude approfondie de ses premiers essais, que la céramique normande a puisé ses inspirations aux sources nationales..... Si l'on considère la poterie rouennaise sous ce point de vue élevé, on se rend bientôt compte même de ses premiers tâtonnements, les pièces tout exceptionnelles du Musée normand, où autour de paysages émaillés courent, sur fond blanc, des guirlandes de grosses fleurs, un peu crues de ton, des bouquets semés accompagnés de traits contournés, ne sont-elles pas l'exacte reproduction de ce que l'on rencontre sur les parois métalliques des coffrets à bijoux, sur les bijoux eux-mêmes et plus encore sur les étoffes dites *perses*, du commencement du dix-septième siècle... ? Toutefois, la vue des porcelaines orientales modifia bientôt ces tendances et suggéra aux peintres rouennais le vrai type qui devait faire leur gloire et celle de la faïence française tout entière : c'est le décor à *lambrequins et dentelles*. Ce décor, exécuté d'abord en camaïeu bleu et en bleu et rouge de fer, est une sorte de compromis ; on y sent l'influence orientale mêlée aux délicates combinaisons inventées par Bérain, Boule et les autres maîtres ornemanistes français (fig. 760, 761 et 762). »

Le Havre (86,000 hab.) est une ville extrêmement riche et commerçante, avec un port toujours rempli de navires qui viennent de tous les points du monde, mais elle présente par elle-même peu d'intérêt pour les artistes. En revanche, ses environs sont ravissants de toutes parts : soit qu'on traverse l'embouchure de la Seine pour visiter Honfleur et Trouville, soit qu'on remonte le coteau d'Ingouville, et qu'on circule sur les hautes falaises toujours couvertes de bestiaux (fig. 763), on trouve partout un spectacle aussi varié que saisissant.

Caen (42,000 hab.) dans la Basse-Normandie, est une grande et belle ville, d'une physionomie un peu moderne, mais qui possède de superbes monuments de style roman, entre autres, l'église de Saint-Étienne, qui fut commencée par Guillaume le Conquérant et qui est classée parmi les plus beaux édifices qu'il y ait en France.

Outre ces villes, qui sont les plus importantes de la Normandie, il faut citer *Cherbourg* avec son port militaire, *Dieppe* si chère aux baigneurs, *Elbeuf*, *Évreux*, villes manufacturières, *Coutances*, *Caudebec*,

qui possèdent de magnifiques églises. Si l'on veut s'éloigner des grandes villes, on trouvera dans les restes de l'abbaye de Jumièges, de l'abbaye de Saint-Wandrille, de l'église de Saint-Georges de Boschewille, les plus beaux spécimens de notre grande architecture nationale du moyen âge. Le fameux couvent de la Trappe, dans le département de l'Orne, n'a jamais eu d'importance comme architecture, mais le tra-

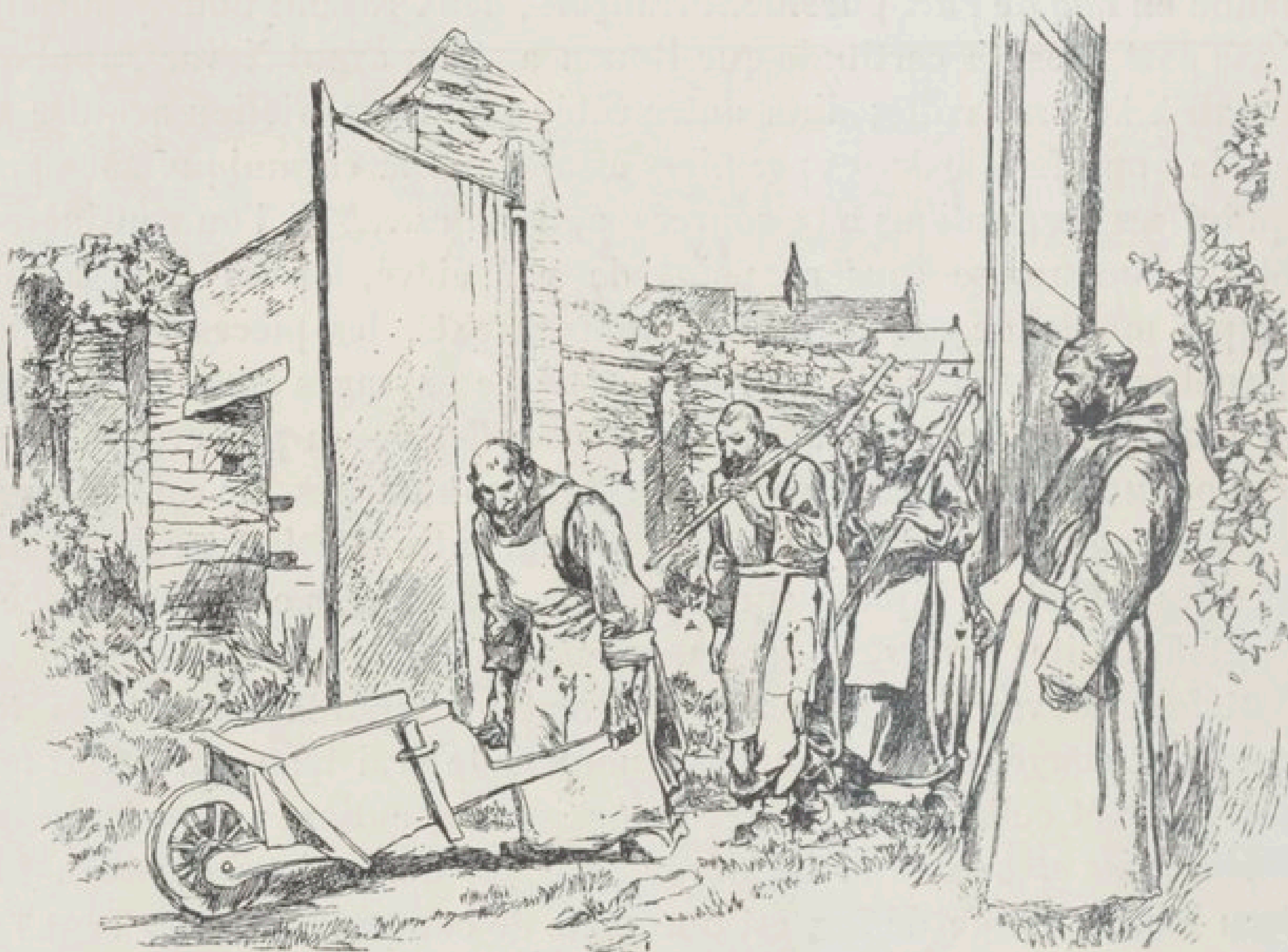


Fig. 764. — Moines de la Trappe, par Lançon.

vail des moines a inspiré à nos dessinateurs quelques jolies compositions (fig. 764).

Provinces du sud-ouest. — Le sud-ouest de la France comprend le Poitou, l'Angoumois, l'Aunis et la Saintonge, la Guyenne, la Gascogne, le Béarn et le Languedoc (fig. 765).

Poitiers (31,000 hab.) est une ville d'un aspect assez triste, mais qui possède deux édifices extrêmement intéressants, Notre-Dame la Grande, et l'église Saint-Hilaire : le premier de ces monuments est surtout remarquable par sa façade enrichie de sculptures du douzième siècle. Les archéologues ne manquent pas d'aller visiter, près de Poitiers, les célèbres peintures de l'église de Saint-Savin. Ces peintures, qui datent de la fin du onzième siècle, sont très précieuses, parce qu'elles nous donnent l'idée du système décoratif de cette époque, dont les ouvrages peints sont extrêmement rares. « Les couleurs, dit Mérimée, ont été

appliquées par larges teintes plates, sans marquer les ombres, au point qu'il est impossible de déterminer de quel côté vient la lumière. Cependant, en général, les saillies sont indiquées en clair, et les contours accusés par des teintes foncées ; mais il semble que l'artiste n'ait eu en vue que d'obtenir ainsi une espèce de modelé de convention, à peu près tel que celui qu'on voit dans notre peinture d'arabesques.

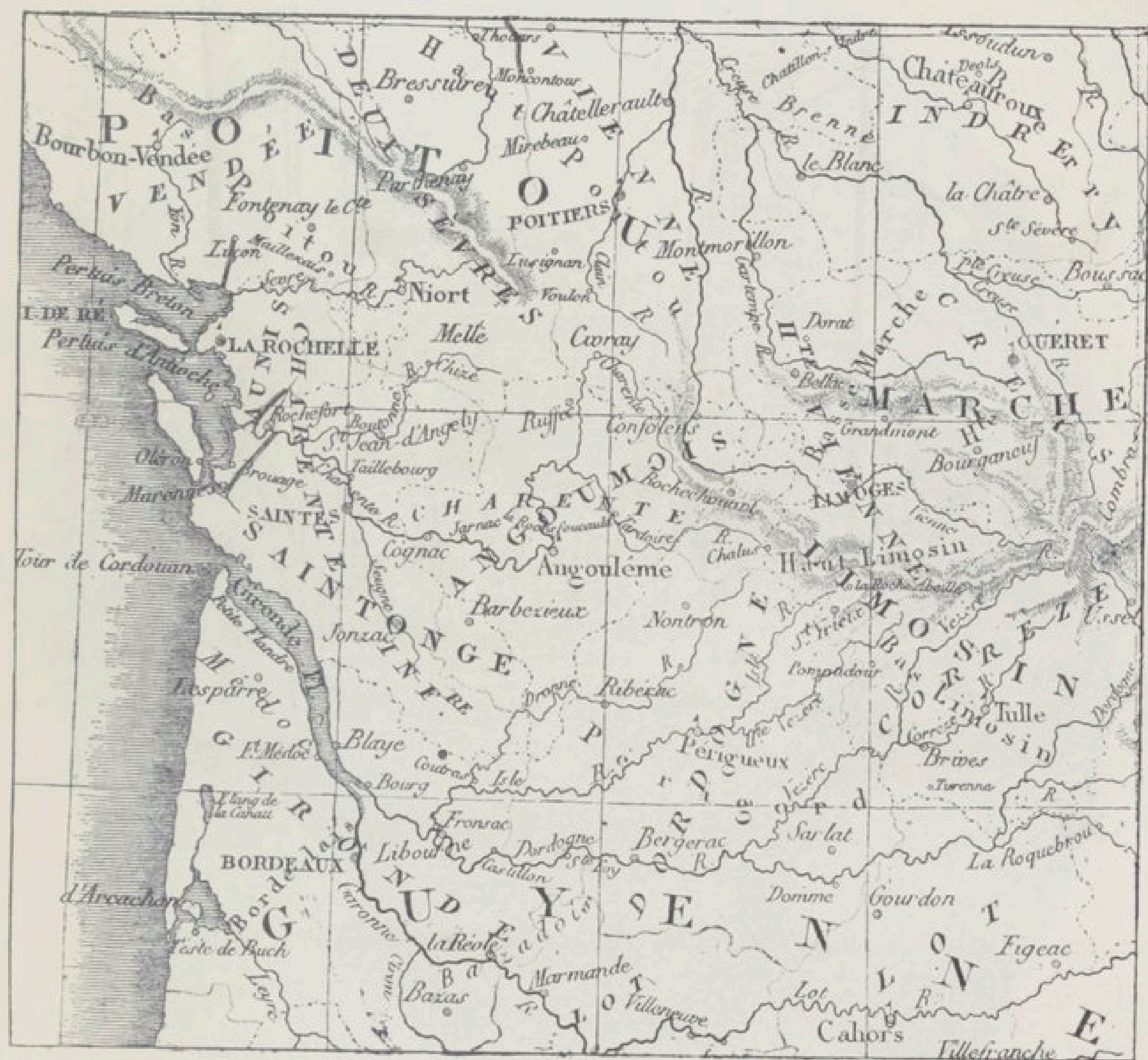


Fig. 765. — Provinces de l'ouest de la France.

Dans les draperies tous les plis sont marqués par des traits sombres, quelle que soit la couleur de l'étoffe. Les saillies sont accusées par d'autres traits blancs, assez mal fondus avec la teinte générale. Il n'y a nulle part d'ombres projetées, et quant à la perspective aérienne ou même à la perspective linéaire, il est évident que les artistes de Saint-Savin ne s'en sont nullement préoccupés. »

La composition de ces peintures, les plus anciennes qu'on connaisse de l'art décoratif du moyen âge, offrent des sujets empruntés à l'histoire sacrée, l'*Offrande de Caïn et d'Abel*, l'*Ivresse de Noé*, la *Tour de Babel*,

la *Mort d'Abraham*, la *Fuite en Égypte*. Un grand nombre d'églises romanes ont été décorées de sujets analogues.

C'est dans le Poitou que se fabriquaient les faïences d'Oiron, si connues des amateurs, sous le nom de faïences de Henri II. Le fameux



Fig. 766. — Vase d'Oiron.

biberon, que reproduit la figure 766, est particulièrement célèbre. Le décor des faïences d'Oiron se recommande par une ornementation formée d'entrelacs et d'une coloration extrêmement agréable.

Angoulême (26,000 hab.) possède une église romane remarquable.

L'Aunis et la Saintonge ne nous offrent d'intéressant que quelques restes romans près de Saintes. Mais Saintes est surtout illustre dans l'histoire des beaux-arts par les souvenirs qui se rattachent à Bernard



Fig. 767. — Plat de Bernard Palissy.

Palissy, l'héroïque artisan auquel on doit tant de belles poteries qui ont pris place dans nos musées.

Ces poteries, dont le Louvre possède une riche collection, consistent en plats décorés de sujets divers, d'animaux, de fruits, dont la coloration riche et variée est un vrai régal pour l'œil. Tous ces serpents, ces

poissons, ces reptiles qui forment une saillie souvent très marquée, indiquent assez que la destination de ces plats n'était jamais de contenir des objets liquides : la plupart de ces grands plats décoraient les buffets et ne servaient guère que pour la montre (fig. 767). Il faut pourtant excepter les plats travaillés à jour (fig. 768) et en forme de corbeilles,

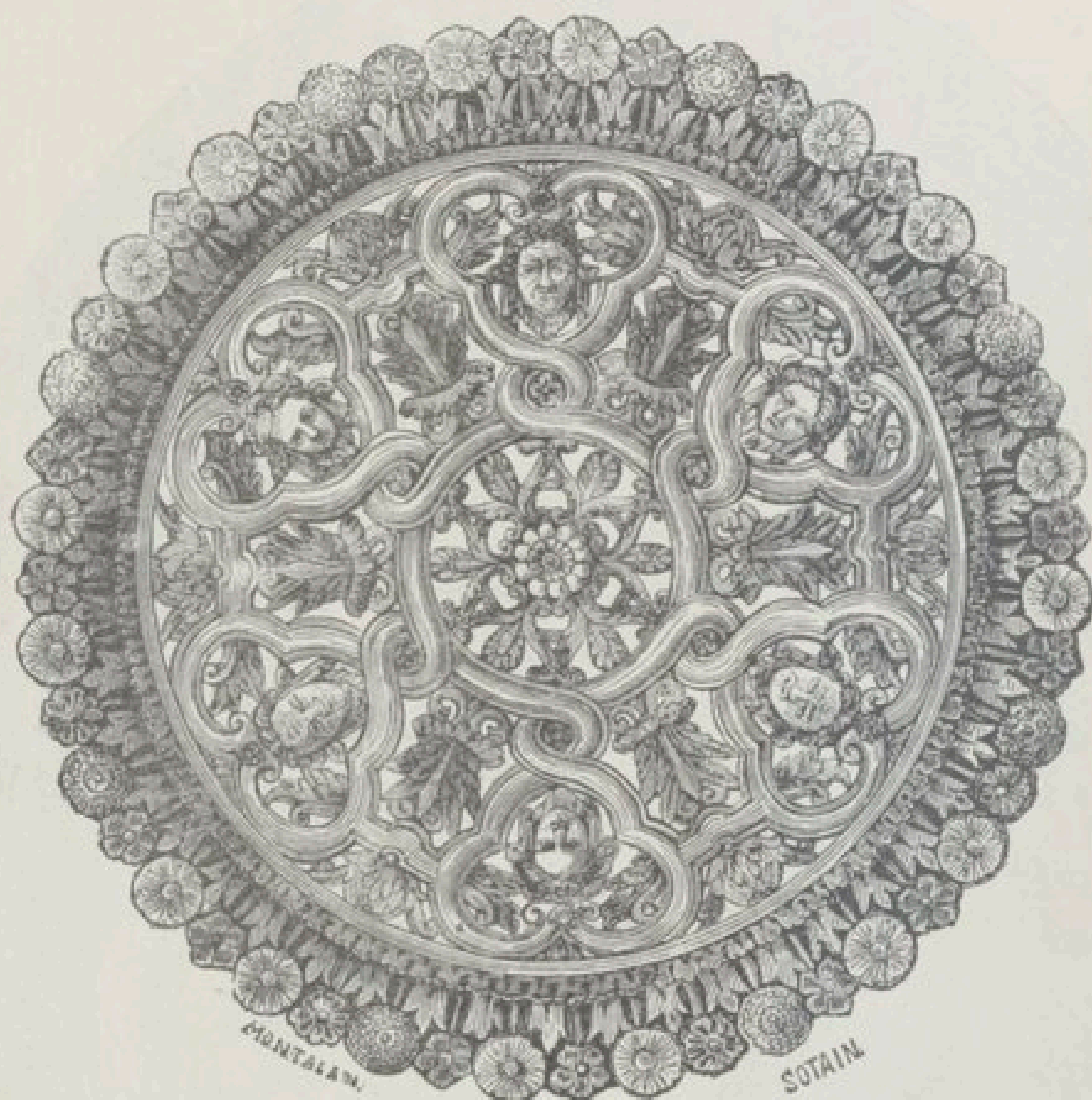


Fig. 768. — Plat de Bernard Palissy.

dans lesquels on servait souvent des gâteaux secs. Mais c'est par-dessus tout pour le plaisir des yeux que la vaisselle de Bernard Palissy a été fabriquée.

Périgueux est une ville sans importance commerciale, mais sa cathédrale, dédiée à Saint-Front, marque une étape remarquable dans l'histoire de notre architecture. Cette église présente la forme d'une croix grecque, et l'ensemble est une imitation directe des églises byzantines, dont l'élément essentiel est la coupole sur pendentifs. « Chaque travée de la nef, dit M. Batissier, est couverte par une coupole adaptée sur des pendentifs, qui sont eux-mêmes des portions de sphère. Les modillons placés sous la corniche, délimitant les rampants de la façade, ainsi que les ornements sculptés, feuillages, entrelacs, sont un produit de l'art oriental. M. de Verneilh établit sur des considérations très judicieuses que la cathédrale de Saint-Front est, pour ainsi dire, une reproduction de Saint-Marc de Venise, et qu'elle a dû être construite par

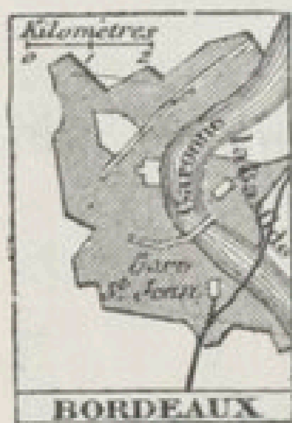


Fig. 769. — Vue prise dans les Landes. (D'après un tableau de Baudit.)

des artistes formés à l'école de ceux qui ont dirigé les travaux de la metropole vénitienne. Les églises à coupoles, procédant de Saint-Front, sont assez communes, non seulement dans le Périgord, mais encore dans l'Angoumois et la Saintonge ; enfin, les voûtes de la grande nef de la cathédrale du Puy-en-Velay sont une imitation évidente, quoiqu'approximative, des coupoles byzantines. »

Les Landes qui s'étendent le long de l'Océan, sur les côtes de la Guyenne et de la Gascogne, présentent une population et un genre de paysages tout à fait spécial, dont nous empruntons la description à M. Edmond About.

« La route courait droit à l'Océan, sans détour, ni montée ni descente, comme un ruban gris tendu en ligne horizontale. Je traversai, trois heures durant, une plaine merveilleusement unie et monotone, sans un seul accident de terrain. Deux fossés pleins d'eau suivaient la route à droite et à gauche. Il me fut impossible de distinguer si cette eau était courante ou stagnante, tant elle coulait lentement. Les terrains qui bordent les fossés sont cultivés avec assez de soin. Le reste du pays, à perte de vue, est une lande rare, entrecoupée de quelques bouquets de pins. Les ajoncs fleurissaient partout, excepté dans les marécages, où la terre trop humide les avait tués. On voyait miroiter çà et là de grandes flaques d'eau jaune. De temps en temps, on rencontrait un troupeau de moutons rabougris, gros comme des agneaux de deux mois. Derrière eux, un berger, monté sur de longues échasses, marchait comme un héron, en tricotant des bas..... J'aperçus à l'horizon un rang de montagnes rondes dont les cimes se découpaient en festons sur le ciel bleu. C'est la chaîne des dunes, qui sépare la lande de l'Océan. Vues d'un peu loin, les dunes boisées paraissent noires, les autres montrent un sable jaune et presque blanc. » Un joli tableau de Baudit (fig. 769) nous montre l'aspect désolé de la campagne landaise.



Bordeaux (196,000 hab.), est bâtie sur la rive gauche de la Garonne, dans une position analogue à celle de Rouen sur la Seine ou de Nantes sur la Loire (fig. 770).

Quoique le chiffre de la population bordelaise ait forcément varié depuis 1857 et que des améliorations répétées aient un peu modifié l'aspect de certaines parties de la ville, la physionomie de Bordeaux, telle que nous la montre Edmond About dans *Maître Pierre*, est toujours profondément vraie et n'a rien perdu de son actualité. « Bordeaux, dit-il, a 6 kilomètres de long, beaucoup de place pour peu de monde. Ce n'est pas que tout le monde y respire à l'aise. Si l'herbe pousse dans les rues et sur les places de la ville neuve, on étouffe un peu dans les vieux quartiers. Les juifs, les petits marchands, les brocanteurs, les pileurs

de drogues s'agitent pêle-mêle dans une ruche malpropre et malsaine ; leurs taudis s'alignent tant bien que mal le long des rues étroites et dépavées. On y voit encore bon nombre de ces maisons ventrues, bossues et vermoulues qui font les délices de l'archéologie romantique, et il suffit d'aller à Bordeaux pour se faire une idée du vieux Paris. Ces jours passés, un homme cheminait paisiblement, la casquette à la main, dans une de ces ruelles ; la corniche d'une maison se détacha en bloc et lui tomba sur la tête. Les témoins de l'accident ne firent qu'un cri d'effroi. Quant à la victime, elle secoua ses oreilles comme un chien mouillé. L'horrible masse qui l'avait foudroyée ne pesait pas plus qu'une poignée



Fig. 770. — Bordeaux. (D'après M. Lalanne. — Salon de 1874.)

de poussière. Grâce au travail des ans, ce n'était plus du bois, mais de l'amadou.

« Dans la ville neuve, tout est vaste, rectiligne et monumental, les rues, les places, les avenues, les esplanades, les constructions, rivalisent de splendeur avec ce qu'on admire à Paris. Le Grand-Théâtre, qui ne contient que 1,200 personnes, a les dehors imposants d'un Colisée, et un escalier que je souhaiterais à l'Opéra. Les cafés sont des monuments ; j'ai vu un établissement de bains tout à fait monumental, avec un fronton pour les hommes et un pour les dames..... Bordeaux n'est pas seulement une ville de commerce ; c'est aussi une ville de plaisir. Il est à remarquer que les directeurs de théâtre se ruinent à Rouen et font fortune à Bordeaux. Affaire de climat et de race surtout. La population de Bordeaux est un des plus jolis échantillons de la nation française. Les femmes ont plus de physionomie que de fraîcheur ; mais avec de beaux yeux, de beaux cheveux et des dents blanches, on est toujours bien. Les

hommes ont le regard vif, l'esprit éveillé, la parole brillante ; ils aiment à s'habiller, à se montrer et à s'ébattre. Ils s'occupent peu de littérature, excepté de la littérature dramatique ; et les arts, sauf la musique, les laissent assez indifférents. La comédie les séduit moins que l'opéra, et l'opéra que le ballet. Les plaisirs qu'ils préfèrent ne sont pas les plus élevés, mais les plus vifs. »

Pau (28,000 hab.), ancienne capitale du Béarn, est dans une situation magnifique : du château où naquit Henri IV on aperçoit toute la chaîne des Pyrénées. *Bayonne* (28,000 hab.) près de la frontière d'Espagne, a

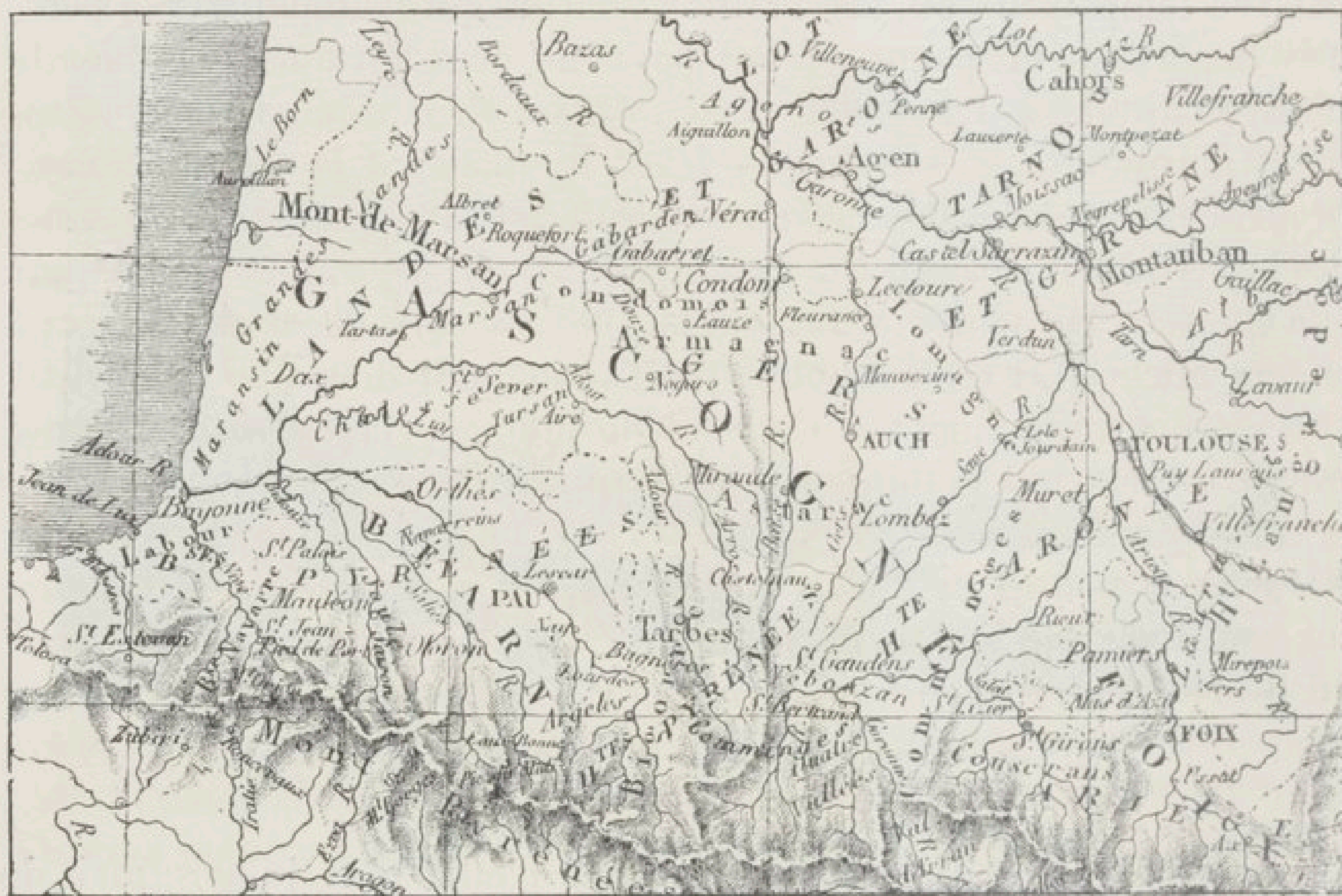


Fig. 771. — France du sud-ouest.

de jolis environs, mais ne possède aucun monument qui mérite d'être signalé.

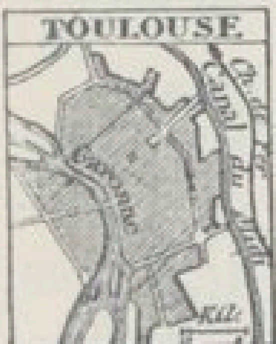
La chaîne des Pyrénées forme la frontière de la France depuis Bayonne jusqu'à Perpignan, près de la mer Méditerranée et la sépare de l'Espagne. Michelet a donné une intéressante description de ces montagnes.

« Montons donc, écrit-il, non pas au Vignemale, non pas au Mont-Perdu, mais seulement au pas de Paillers, où les eaux se partagent entre les deux mers, ou bien entre Bagnères et Barèges, entre le beau et le sublime. Là vous saisirez la fantastique beauté des Pyrénées, ces sites étranges, incompatibles, réunis par une inexplicable féerie ; cette atmosphère magique, qui tour à tour rapproche, éloigne les

objets ; ces gaves écumants ou vert d'eau, ces prairies d'émeraude. Mais bientôt succède l'horreur sauvage des grandes montagnes, qui se cache derrière, comme un monstre sous un masque de belle jeune fille. N'importe, persistons, engageons-nous le long du gave de Pau, par ce triste passage, à travers ces entassements infinis de blocs de trois et quatre mille pieds cubes ; puis les rochers aigus, les neiges permanentes, puis les détours du gave, battu, rembarré durement d'un mont à l'autre ; enfin le prodigieux Cirque et ses tours dans le ciel. Au pied, douze sources alimentent le gave, qui mugit sous des *ponts de neige*, et cependant tombe de treize cents pieds, la plus haute cascade de l'ancien monde.

« Ici finit la France. Le pas de Gavarnie, que vous voyez là-haut, ce passage tempétueux où, comme ils disent, le fils n'attend pas le père, c'est la porte de l'Espagne..... Comparez les deux versants : combien le nôtre a l'avantage. Le versant espagnol, exposé au midi, est tout autrement abrupte, sec et sauvage ; le français, en pente douce, mieux ombragé, couvert de belles prairies, fournit à l'autre une grande partie des bestiaux dont il a besoin. »

« Qui veut voir toutes les races et tous les costumes des Pyrénées, écrit encore Michelet, c'est aux foires de Tarbes qu'il doit aller. Il y vient près de dix mille âmes : on s'y rend de plus de vingt lieues. Là vous trouverez souvent à la fois le bonnet blanc du Bigorre, le brun de Foix, le rouge du Roussillon, quelquefois même le grand chapeau rond de Navarre, le bonnet pointu de Biscaye. Le voiturier basque y viendra sur son âne, avec sa longue voiture à trois chevaux : il porte le béret du Béarn ; mais vous distinguerez bien vite le Béarnais et le Basque ; le joli petit homme sémillant de la plaine, qui a la langue si prompte, la main aussi, et le fils de la montagne, qui la mesure rapidement de ses grandes jambes, agriculteur habile et fier de sa nation, dont il porte le nom. Si vous voulez trouver quelque analogue au Basque, c'est chez les Celtes de Bretagne, d'Écosse ou d'Irlande qu'il faut le chercher. Le Basque, aîné des races de l'Occident, immuable au coin des Pyrénées, a vu toutes les nations passer devant lui : Carthaginois, Celtes, Romains, Goths et Sarrasins. Vos jeunes antiquités lui font pitié. Un Montmorency disait à l'un d'eux : « Savez-vous que nous datons de mille ans ? — Et nous, dit le Basque, nous ne datons plus. »



Toulouse (125,000 hab.), ancienne capitale du Languedoc, ville lettrée plus encore que manufacturière ; ses sociétés savantes sont nombreuses et renommées. — L'église de Saint-Sernin à Toulouse, élevée vers le douzième siècle, est sans contredit un des monuments les plus intéressants de l'architecture romane. Saint Saturnin ou Sernin est un des sept évêques qui, vers le milieu du troisième siècle, vinrent prêcher

le christianisme dans le midi de la France. Il fut martyrisé à Toulouse et attaché par les pieds à un taureau sauvage ; de jeunes chrétiennes trouvèrent son cadavre mutilé, et c'est à l'endroit où elles l'ensevelirent que se trouve aujourd'hui l'église qui lui est dédiée. Elle a la forme d'une croix latine allongée ; son extérieur est très simple et présente un peu l'air d'une forteresse ; son clocher, en étages successivement rétrécis, produit l'effet d'une pyramide surmontée d'une flèche.

Carcassonne (24,000 hab.), située dans une plaine fertile, d'où l'on découvre au loin tout le panorama des Pyrénées, se compose de deux

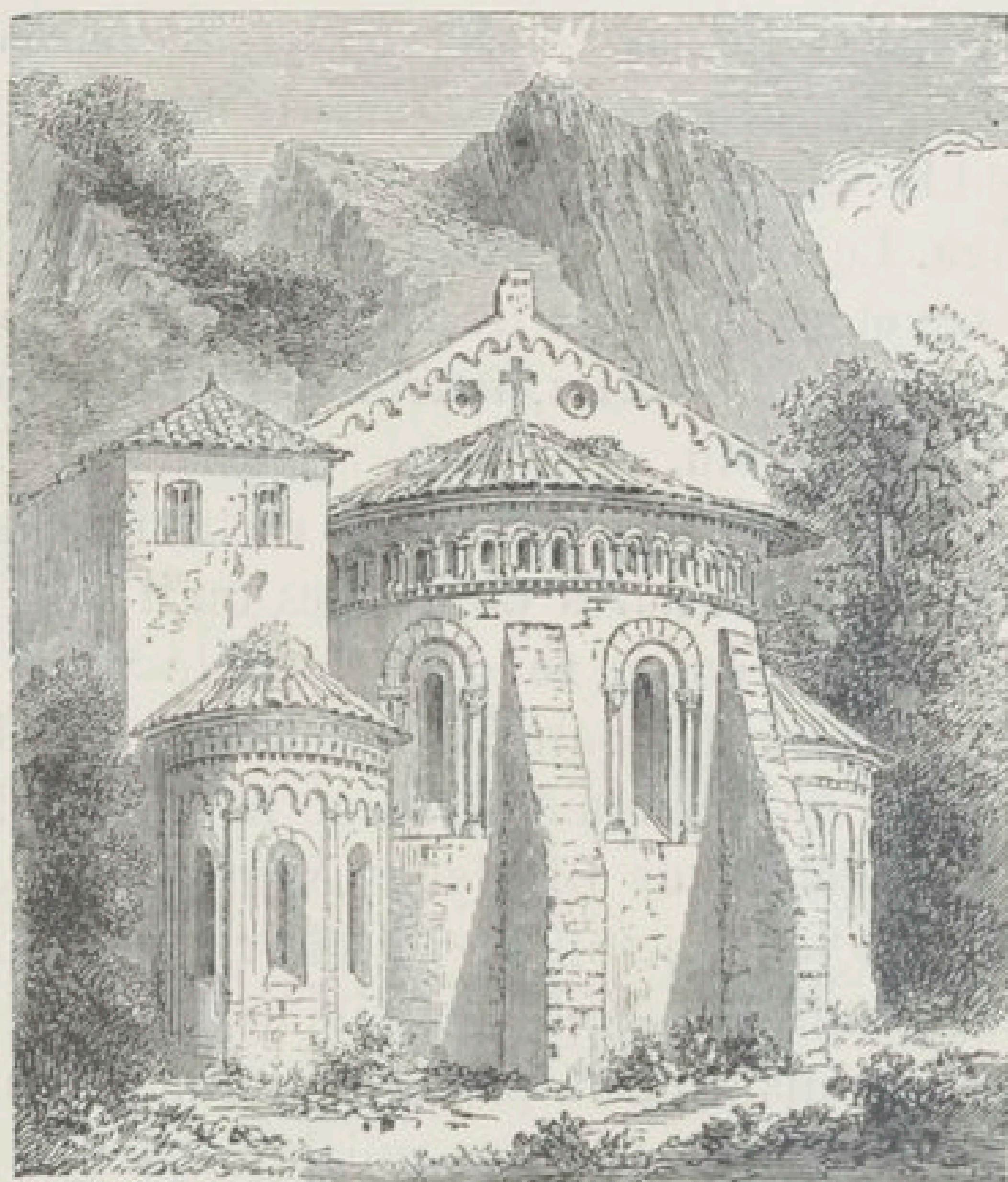


Fig. 772. — Absides de St-Guilliem (Hérault).

parties : la ville basse, régulière, bien bâtie, et absolument moderne, et la ville haute, antique cité, qui a conservé ses vieilles murailles et la physionomie pittoresque d'une ville du moyen âge.

Narbonne, ancienne ville romaine, qui n'a pas conservé de monuments, *Cette*, notre second port de commerce sur la Méditerranée, *Montpellier* (58,000 hab.), grande et belle ville, qui, à défaut de monuments importants, possède un superbe musée, nous rapprochent du département du Gard, si riche en ruines antiques (fig. 772).

Nîmes (63,000 hab.), ancienne ville gauloise, rebâtie par les Romains, est le point de la France qui possède les plus beaux restes de l'antiquité. Le fameux temple connu sous le nom de *Maison-Carrée* de Nîmes, est un des plus beaux échantillons qui soient restés de l'architecture romaine. L'édifice qu'on appelle *les Arènes*, n'est pas moins important.

La façade des arènes de Nîmes était divisée en deux étages d'arcades et de pilastres. Il y a un pilier peu saillant formant contrefort entre chaque arcade du rez-de-chaussée, et au premier étage autant de colonnes engagées qui les surmontent. Ces deux ordonnances sont très simples et donnent une grande sévérité à l'aspect architectural du monument. Quatre entrées, accusées extérieurement par des arcades, sont

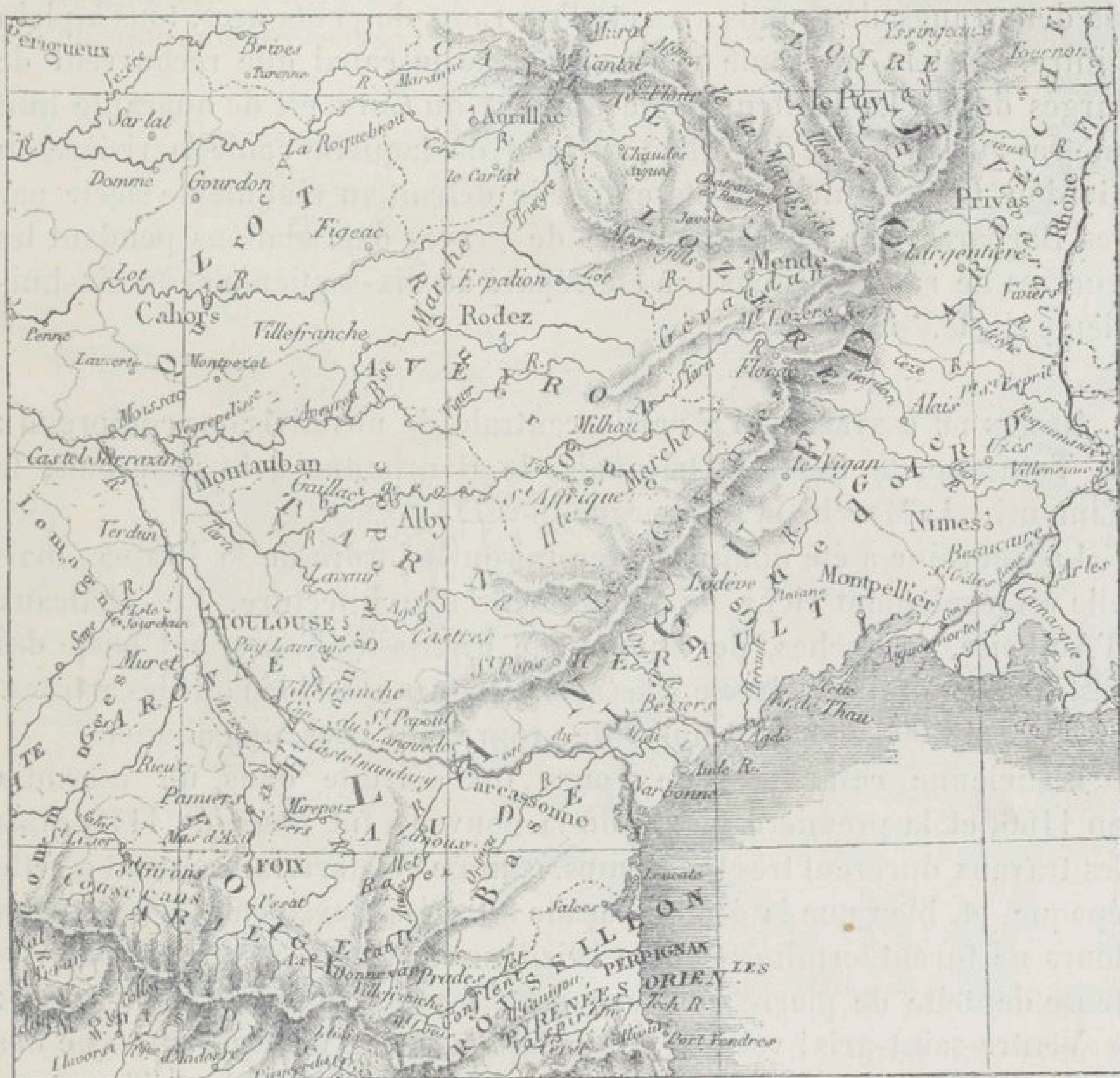


Fig. 773. — Carte du sud de la France.

placées à l'extrémité de chacun des axes. Construit sous Antonin le Pieux, au deuxième siècle, l'amphithéâtre de Nîmes fut ruiné par Charles Martel, qui voulait ôter aux Sarrasins la posibilité de s'y défendre. On y a fait dans les temps modernes des réparations importantes. Trente-deux gradins, s'élevant jusqu'au mur de face, donnaient place à environ vingt mille spectateurs. Après avoir servi à sa destination première pendant toute la durée de la domination romaine, c'est-à-dire jusqu'au milieu du cinquième siècle, cet édifice devint une forteresse

et fut ensuite envahi par une foule d'habitations particulières qui en avaient formé en quelque sorte un quartier de la ville : on y avait même fait une chapelle.

Enfin on voit près de Nîmes le fameux aqueduc romain connu sous le nom de *pont du Gard*. Ce célèbre monument n'est qu'une partie d'un immense aqueduc de quarante et un kilomètres de long, qui amenait à Nîmes les eaux de l'Aure et de l'Airan. Le pont du Gard se compose de deux rangs de grands arcs et d'un rang de petits arcs, tous à plein cintre. C'est le troisième rang qui porte le canal que recouvrent de larges dalles. La hauteur totale du pont du Gard est de quarante-huit mètres au-dessus de la vallée au fond de laquelle coule la rivière du Gardon. Ce monument a été en partie détruit au cinquième siècle par les Barbares et a encore souffert de graves dégradations pendant les guerres de religion, mais il a été réparé au dix-septième et au dix-huitième siècle.

Région du centre. — La partie centrale de nos divisions comprend : la Touraine, le Berri, l'Orléanais, le Bourbonnais, le Nivernais, le Limousin, la Marche et l'Auvergne (fig. 774).

La Touraine a été nommée avec raison le jardin de la France, mais elle est également riche en monuments d'architecture. Les châteaux d'Amboise, de Loches, de Chinon, de Plessis-les-Tours, ont laissé des restes précieux qui intéressent les archéologues aussi bien que les artistes.

Tours (43,000 hab.) est une ville propre, aux rues bien alignées.

L'ancienne cathédrale de Tours fut détruite dans un incendie en 1166, et la première pierre de la nouvelle fut posée en 1170. Mais les travaux durèrent très longtemps, comme cela arrivait souvent à cette époque, et, bien que la grande façade ait été achevée en 1440, les deux tours ne furent terminées qu'au seizième siècle. En voyant la merveilleuse dentelle de pierre qui orne cette façade, Henri IV, s'est écrié : « Ventre-saint-gris ! voilà de beaux bijoux, il n'y manque plus que des étuis. » Malgré la richesse de sa décoration, la cathédrale de Tours, un peu étroite dans son développement latéral, ne peut être mise en parallèle avec les grands chefs-d'œuvre d'Amiens ou de Chartres.

L'Orléanais est formé de vastes plaines peu pittoresques, mais extrêmement fertiles. *Orléans* (48,000 hab.) possède une cathédrale, qui n'est assurément pas un édifice de premier ordre, mais qui est assez curieuse parce qu'elle marque la dernière forme de l'architecture du moyen âge. Elle est d'ailleurs d'une construction relativement récente, et on a eu la malencontreuse idée de décorer l'intérieur avec des boiseries découpées à la mécanique.

Blois est une ville beaucoup moins importante, mais infiniment plus intéressante. Le château de Blois offre un édifice central flanqué

de bâtiments irréguliers, mais très pittoresques ; il a été construit en plusieurs fois, ce qui exclut une unité de plan. La partie la plus remarquable du château de Blois est son escalier. « L'escalier, dit Touchard-Lafosse, renfermé dans une tour pentagone formant une forte saillie sur l'édifice, est, intérieurement et extérieurement, un chef-d'œuvre

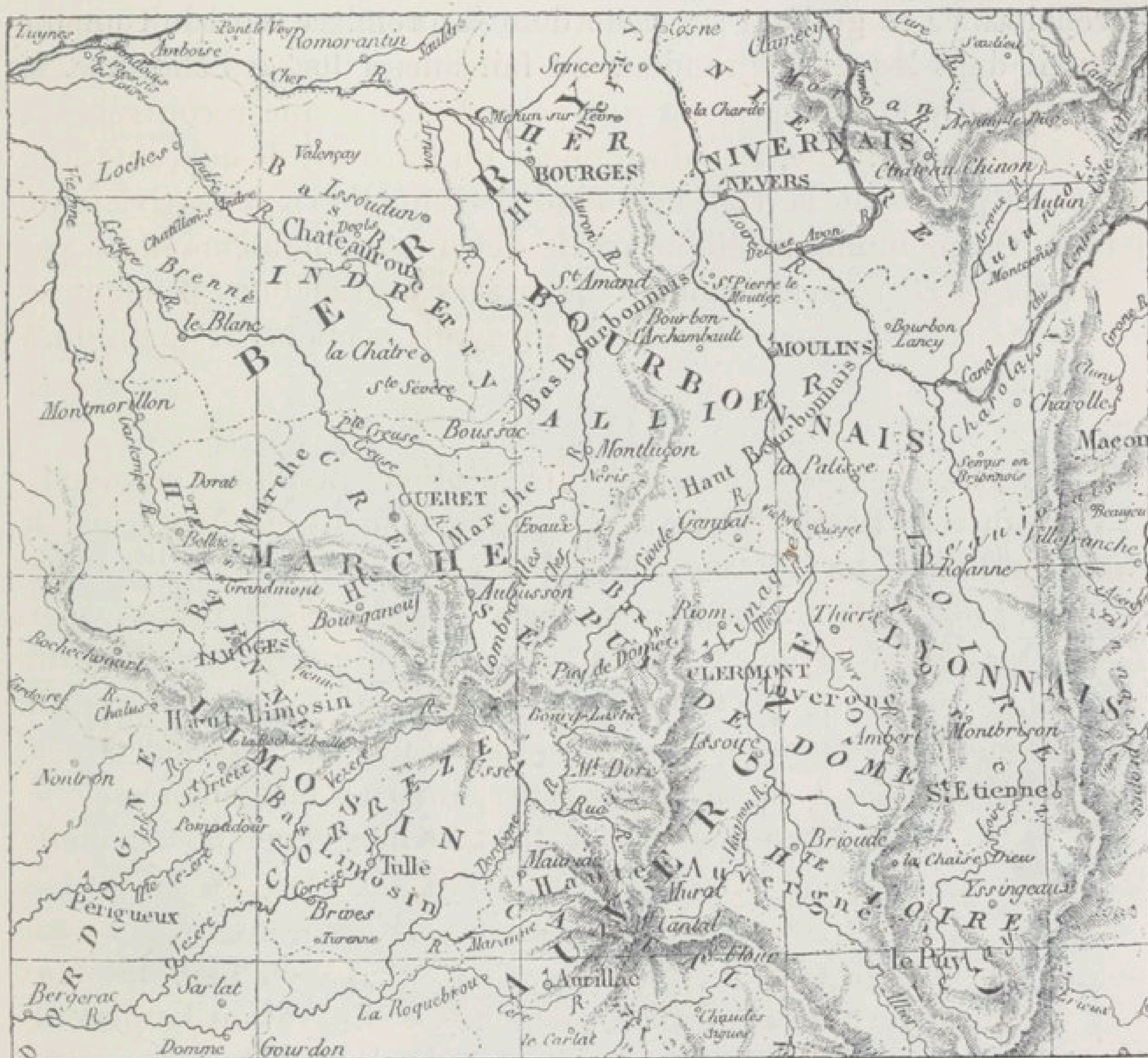


Fig. 774. — Carte de la France centrale.

vraiment incomparable d'architecture et de sculpture : c'est la pièce capitale du monument. »

Près de Blois, on trouve deux des plus célèbres édifices de la Renaissance française, Chenonceaux et Chambord. Le plan du château de Chenonceaux appartient au style militaire gothique, ses décorations à la renaissance. Il est le produit d'une période de transition et indique le passage d'un art à l'autre. Sa construction remonte à 1515. Il appartint à François Ier. Henri II le donna à Diane de Poitiers qui fit reconstruire la façade méridionale et élever un pont de neuf arches sur le Cher. Les cuisines du château se trouvent dans les premières piles, les-

quelles sont creuses. Catherine de Médicis a ajouté des constructions à celles de Diane.

Le château de Chambord, situé à quatre lieues de Blois, a été commencé sous François Ier, continué par Henri II, modifié sous Louis XIII et Louis XIV, par les architectes Serlio et Mansard. Le plan du château, un carré flanqué de tours, fait songer à un donjon ; mais l'art de la renaissance se greffant sur cette donnée première a produit un monument dans lequel la grandeur ne fait aucun tort à l'élégance. La

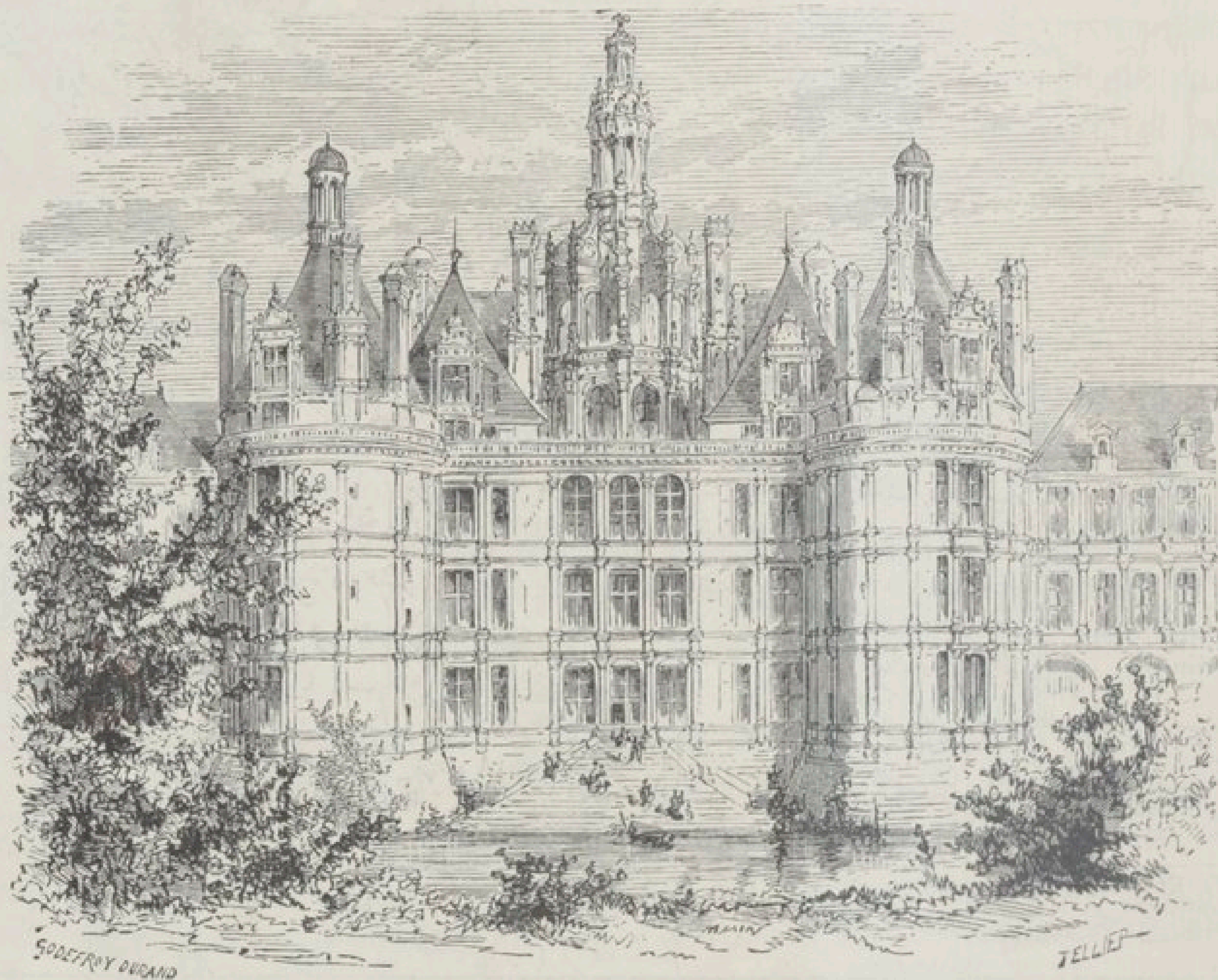


Fig. 775. — Château de Chambord, bâti par Pierre Nepveu.

façade du nord présente une ornementation vraiment féerique, et les toitures montent dans l'espace avec une légèreté et une hardiesse qui ont été rarement dépassées ; leur décoration est d'une variété qui déconcerte l'admiration. A l'intérieur, Chambord a perdu toute sa splendeur. Mais si l'on n'y voit plus les fresques de Jean Cousin et les merveilleuses tapisseries de l'ancien temps, on trouve tout un monde de délicieuses sculptures (fig. 775).

La tour de Beaugency, dans le même département, mérite de nous arrêter un moment, parce qu'elle peut servir de type pour les plus anciens donjons : elle était divisée en quatre étages offrant une disposition à peu près pareille. Les murs avaient dix pieds d'épaisseur dans



Fig. 776. — Pâturage. Dessin de Charles Jacques.

le bas et diminuaient progressivement d'étage en étage. Les escaliers très étroits étaient pratiqués dans l'épaisseur de la muraille, et l'autel où on célébrait l'office était dans l'embrasure d'une fenêtre. « Au rez-de-chaussée, dit M. de Caumont, existait une salle, séparée du premier

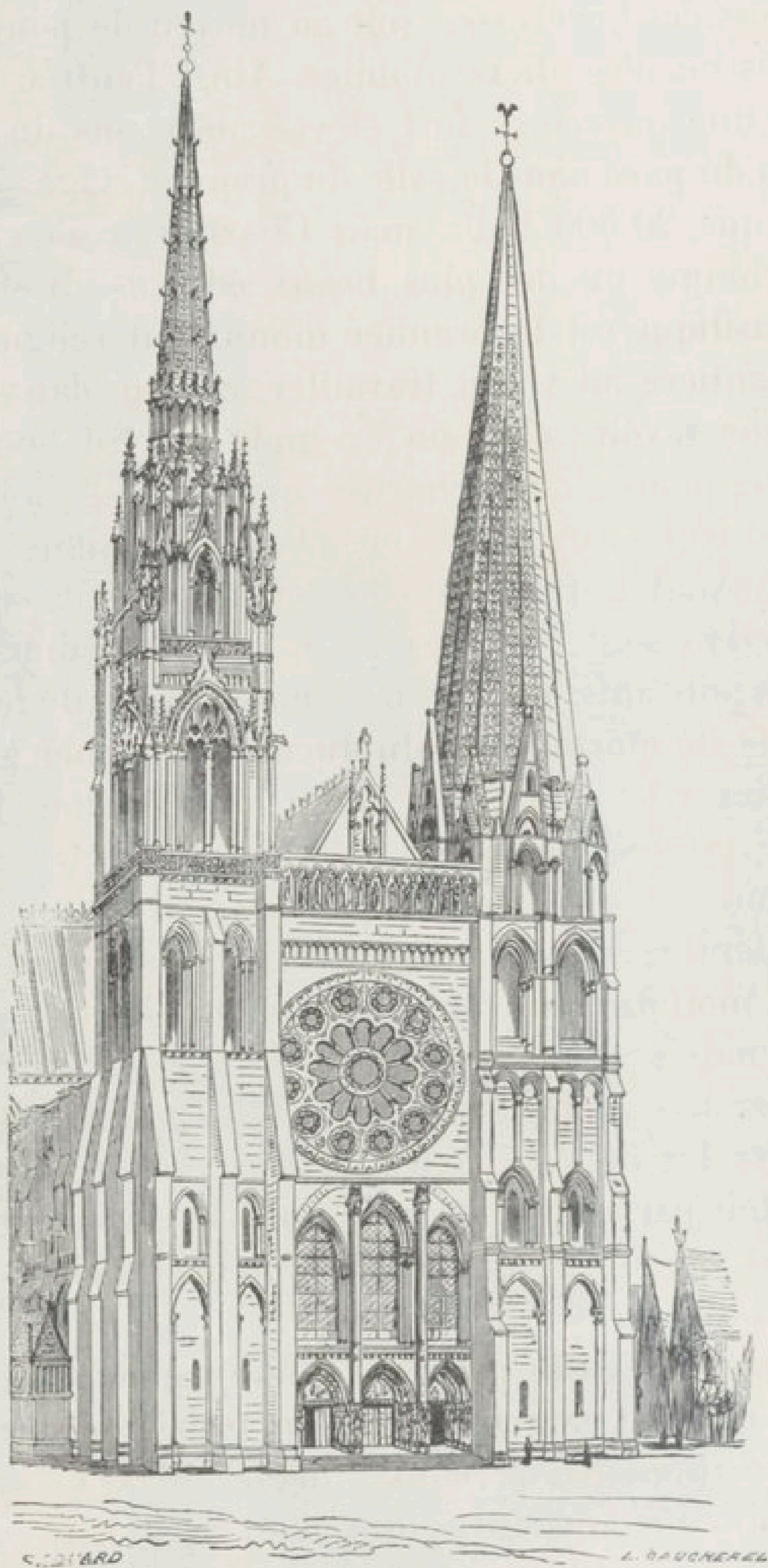


Fig. 777. — Cathédrale de Char[illegible]

étage par une voûte d'une extrême solidité, portée sur de gros piliers carrés, dont six étaient engagés dans les murs du pourtour et deux se trouvaient au centre de la salle. Cette voûte, que j'ai observée plusieurs fois, a été récemment détruite. On voit une porte communiquant avec un escalier pratiqué dans l'épaisseur du mur, et par lequel on descendait

dans les caves voûtées dont je viens de parler. Effectivement, il ne faut pas regarder comme anciennes les ouvertures qui donnent entrée aujourd'hui dans ce rez-de-chaussée. On évitait toujours d'accéder par le rez-de-chaussée dans les donjons. C'était par le premier étage et par des ouvertures que bien des observateurs ont prises pour des fenêtres, qu'on entrait dans ces forteresses, soit au moyen de pont-levis, soit au moyen d'échelles ou d'escaliers mobiles. Ainsi l'entrée de la tour de Beaugency était une ouverture fort élevée au-dessus du sol, et qui se trouve au niveau du pavé dans la salle du premier étage. »

Chartres n'a que 20,000 hab., mais Chartres a sa cathédrale qui est considérée comme un des plus beaux édifices du style ogival. — Cette célèbre basilique est le premier monument religieux auquel la population tout entière ait voulu travailler, chacun dans la mesure de ses forces et de son savoir : c'est un exemple qui fut bientôt suivi par beaucoup d'autres, mais c'est à Chartres que revient l'honneur d'avoir donné l'exemple. Une lettre écrite en 1145 aux religieux de l'abbaye de Tutteberg, en Angleterre, donne les détails suivants sur la manière dont la construction s'est effectuée : « C'est un prodige inouï que de voir des hommes puissants, fiers de leur naissance et de leurs richesses, accoutumés à une vie mortelle et voluptueuse, s'attacher à un char avec des traits, et voiturer les pierres, la chaux, le bois, tous les matériaux nécessaires pour la construction de l'édifice sacré. Quelquefois mille personnes, hommes et femmes, sont attelées au même char, tant la charge est considérable, et cependant il règne un si grand silence qu'on n'entend pas le moindre murmure. Quand on s'arrête dans les chemins, on parle, mais seulement de ses péchés dont on fait confession avec des larmes et des prières ; alors les prêtres engagent à étouffer les haines, à remettre les dettes... S'il se trouve quelqu'un assez endurci pour ne pas vouloir pardonner à ses ennemis et refuser de se soumettre à ces exhortations, aussitôt il est détaché du char et chassé de la sainte compagnie. »

Cette piété, qui portait nos pères à vouloir participer à l'érection de leurs églises, est un trait caractéristique du treizième siècle ; mais elle s'appliquait exclusivement aux églises dédiées à la Vierge, que toutes les cités affranchies invoquaient comme leur protectrice. La construction de la cathédrale de Chartres, commencée au milieu du douzième siècle, a duré cent cinquante ans. L'enthousiasme pieux de tout un peuple avait facilité les premiers travaux, d'admirables artistes y ont mis ensuite le cachet de leur génie.

La façade principale présente deux tours carrées servant de base à deux flèches octogones. La charpente de cette église était extrêmement célèbre : on l'avait surnommée la *forêt*, à cause de l'immense quantité de bois qu'on y avait employé. Elle a été brûlée en 1836 et remplacée

par une charpente en fer. Nous avons déjà parlé plus haut de la disposition des sculptures qui la décorent, et dont quelques-unes sont très remarquables. Les bas-reliefs de la clôture du chœur, exécutés en 1514, par Jean Texier, comptent parmi les ouvrages les plus célèbres de la sculpture française (fig. 777).

Nous laisserons à George Sand le soin de décrire les campagnes du Berry :

« La partie sud-est du Berry renferme quelques lieues d'un pays singulièrement pittoresque. La grande route qui le traverse dans la direc-

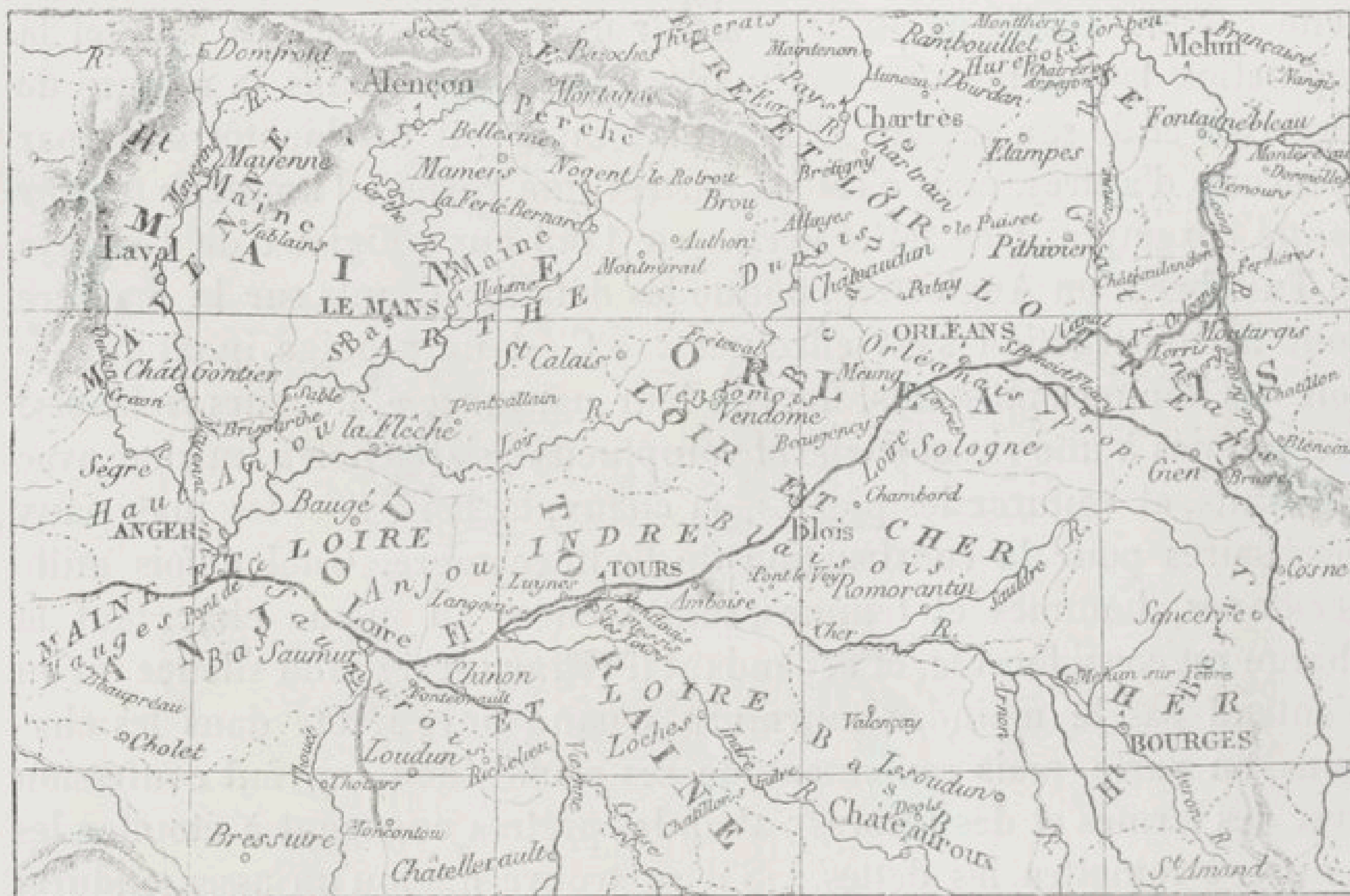


Fig. 778. — Provinces de la Loire.

tion de Paris à Clermont étant bordée des terres les plus habitées, il est difficile au voyageur de soupçonner la beauté des sites qui l'avoisinent. Mais à celui qui, cherchant l'ombre et le silence, s'enfoncerait dans un de ces chemins tortueux et encaissés qui débouchent sur la route à chaque instant, bientôt se révéleraient de frais et calmes paysages, des prairies d'un vert tendre, des ruisseaux mélancoliques et silencieux, des massifs d'aunes et de frênes, toute une nature suave, naïve et pastorale. En vain chercherait-il, dans un rayon de plusieurs lieues, une maison d'ardoises et de moellons. A peine une mince fumée bleue, venant à trembloter derrière le feuillage, lui annoncerait le voisinage d'un toit de chaume ; et s'il apercevait, derrière les noyers de la colline, la flèche d'une petite église, au bout de quelques pas il découvri-

rait un campanile de tuiles rongées par la mousse, douze maisonnettes éparses entourées de leurs vergers et de leurs chènevières, un ruisseau avec son pont formé de trois soliveaux, un cimetière d'un arpent carré, fermé par une haie vive, quatre ormeaux en quinconce et une tour ruinée. C'est ce qu'on appelle un bourg dans le pays.

« Rien ne saurait exprimer la fraîcheur et la grâce de ces petites allées sinueuses qui s'en vont serpentant avec caprice sous leurs perpétuels berceaux de feuillage, découvrant à chaque détour une nouvelle profondeur toujours plus mystérieuse et plus verte. Quand le soleil



Fig. 779. — Coffret. (Émail de Limoges.)

du midi embrase jusqu'à la tige l'herbe profonde et serrée des prairies ; quand les insectes bruissent avec force, et que la caille glousse dans les sillons, la fraîcheur et le silence semblent se réfugier dans les traînes.

« Vous y pouvez marcher une heure sans entendre d'autre bruit que le vol d'un merle effarouché à votre approche, ou le saut d'une petite grenouille verte et brillante comme une émeraude, qui dormait dans son hamac de joncs entrelacés. Ce fossé lui-même renferme tout un monde d'habitants, toute une forêt de végétation ; son eau limpide court sans bruit en s'épurant sur la glaise, et caresse mollement des bor-

dures de cresson, de baume et d'hépatiques; les fontinales, les longues herbes appelées *rubans d'eau*, les mousses aquatiques pendantes et che-



Fig. 780. — Émail de Léonard Limousin.

velues tremblent incessamment dans ces petits remous silencieux; la bergeronnette jaune y trotte sur le sable d'un air à la fois espiègle et peureux; la clématite et le chèvrefeuille l'ombragent de berceaux où

le rossignol cache son nid. Au printemps ce ne sont que fleurs et parfums; à l'automne, des prunelles violettes couvrent les rameaux qui, en avril, blanchirent les premiers ; la senelle rouge, dont les grives sont friandes, remplace la fleur d'aubépine, et les ronces, toutes chargées de flocons de laine qu'y ont laissés les brebis en passant, s'empourprent de petites mûres sauvages d'une agréable saveur. »



Fig. 781. — Bords de la Creuse (Tableau d'Imer).

Bourges (32,000 hab.), ancienne capitale du Berry, renferme une belle cathédrale, et un monument très curieux, la maison de Jacques Cœur, qui est un spécimen intéressant de l'architecture civile du moyen âge.

Le Bourbonnais, capitale *Moulins* (20,000 hab.), le Nivernais, capitale *Nevers* (22,000 hab.), ne nous offrent rien de particulièrement intéressant pour les arts. *Limoges* (55,000 hab.), ancienne capitale du

Limousin, n'est pas non plus une ville bien riche en monuments, mais son musée céramique récemment fondé, et le développement qu'a pris dans cette cité la fabrication de la porcelaine, lui assurent une place importante parmi les villes de France qui se livrent aux industries d'art. Limoges a joué d'ailleurs un grand rôle dans l'histoire de l'art français. C'est là que, sous les Mérovingiens, saint Éloi fonda le fameux monastère de Solignac, dont les moines se livraient à des travaux d'orfèvrerie. C'est Limoges qui, la première en France, a fabriqué ces beaux émaux qui décorent les châsses du moyen âge et qui sont aujourd'hui si recherchés des amateurs (fig. 779). Enfin sous la Renaissance Limoges a eu cette fameuse école de peintres émailleurs dont Léonard Limousin est le plus grand maître, et dont les ouvrages se trouvent aujourd'hui dans toutes les grandes collections d'art.

Léon de Laborde caractérise ainsi la manière de Léonard Limousin : « L'effet général, dit-il, est éclatant, clair, harmonieux ; il est égayé par des bleus de ciel vifs, par des bleus turquoise, chatoyant sur paillons. Un ton jaune serin, employé dans les cheveux, lui est particulier, et des carnations rosées, limpides, ajoutent à la surprise séduisante, causée par ces émaux qui ont quelque chose du brillant d'un satin changeant. Nul n'a su comme lui se servir de rehauts d'or pour agrémenter ses médaillons ou ses ornements sur fond noir ».

La Creuse, contrée pittoresque, mais complètement dépourvue de monuments, a souvent attiré les artistes qui peignent ses collines abruptes ou ses petits ruisseaux verdoyants. La Creuse n'a pas de grandes villes, et sa population est de celles qui émigrent chaque été pour chercher du travail à Paris ou à Lyon (fig. 780).

« L'Auvergne, dit Michelet, est la vallée de l'Allier, dominée à l'ouest par la masse du mont Dore, qui s'élève entre le pic ou puy de Dôme et la masse du Cantal. Vaste incendie éteint, aujourd'hui paré presque partout d'une forte et rude végétation. Le noyer pivote sur le basalte, et le blé germe sur la pierre ponce. Les feux intérieurs ne sont pas tellement assoupis que certaine vallée ne fume encore, et que les *étouffis* du mont Dore ne rappellent le solfatare et la grotte du Chien. Villes noires, bâties de laves (Clermont, Saint-Flour, etc.). Mais la campagne est belle, soit que vous parcouriez les vastes et solitaires prairies du Cantal et du mont Dore, au bruit monotone des cascades, soit que, de l'île basaltique où repose Clermont, vous promeniez vos regards sur la fertile Limagne et sur le puy de Dôme, ce joli *dé à coudre* de sept cents toises, voilé, dévoilé tour à tour par les nuages qui l'aiment et qui ne peuvent ni le fuir ni lui rester C'est qu'en effet l'Auvergne est battue d'un vent éternel et contradictoire, dont les vallées opposées et alternées de ses montagnes animent, irritent les courants. Pays froid sous un ciel déjà méridional, où l'on gèle sur les laves. Aussi, dans les montagnes, la po-

pulation reste l'hiver presque toujours blottie dans les étables, entourée d'une chaude et lourde atmosphère. Chargée, comme les Limousins, de je ne sais combien d'habits épais et pesants, on dirait une race méri-

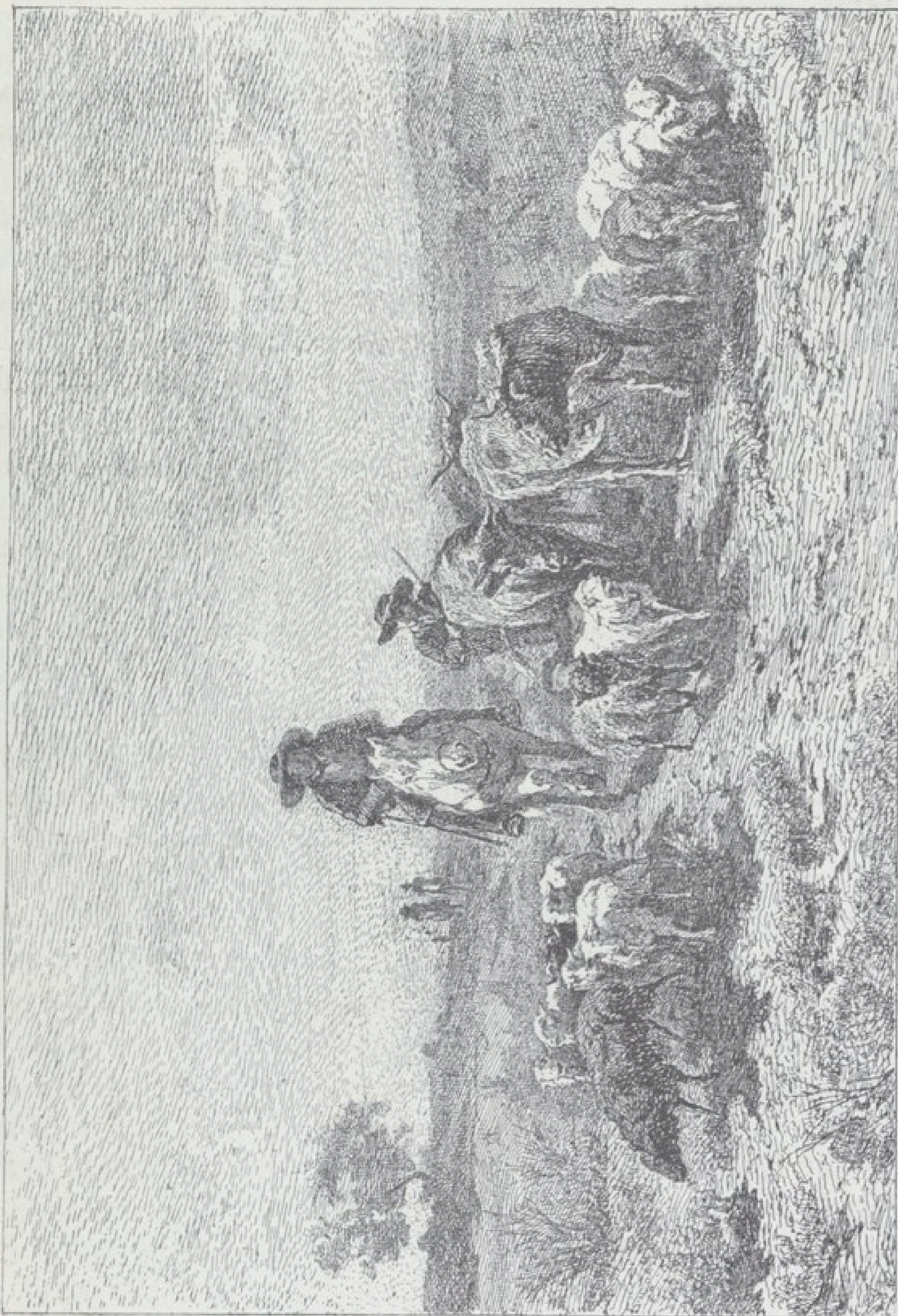


Fig. 782. — Départ pour le marché (Tableau de Rosa Bonheur).

dionale grelottant au vent du nord, et comme resserrée, durcie, sous ce ciel étranger. Vin grossier, fromage amer, comme l'herbe rude d'où il vient. Ils vendent aussi leurs laves, leurs pierres ponces, leurs pierreries communes, leurs fruits communs qui descendent l'Allier par bateau. Le rouge, la couleur barbare par excellence, est celle qu'ils préfèrent; ils

aiment le vin rouge, le bétail rouge. Plus laborieux qu'industrieux, ils labourent encore souvent les terres fortes et profondes de leurs plaines avec la petite charrue du midi qui égratigne à peine le sol. Ils ont beau émigrer tous les ans des montagnes, ils rapportent quelque argent, mais peu d'idées. »

L'Auvergne, contrée montagneuse et extrêmement pittoresque, a été fréquemment visitée par les artistes et notamment par Mlle Rosa Bonheur qui a trouvé là et dans le Nivernais le motif de ses meilleures compositions (fig. 782).

Clermont (38,000 hab.), ancienne capitale de l'Auvergne, possède un édifice roman très ancien et tout à fait remarquable, l'église Notre-Dame-du-Port. Les environs de cette ville sont extrêmement pittoresques.

« La position de Clermont, dit Chateaubriand, est une des plus belles du monde. Qu'on se représente des montagnes s'arrondissant en demi-cercle ; un monticule attaché à la partie concave de ce demi-cercle ; sur ce monticule Clermont ; au pied de Clermont, la Limagne, formant une vallée de vingt lieues de long, de six, huit et dix de large. La place du... offre un point de vue admirable sur cette vallée. En errant par la ville au hasard, je suis arrivé à cette place vers six heures et demie du soir. Les blés mûrs ressemblaient à une grève immense, d'un sable plus ou moins blond. L'ombre des nuages parsemait cette plage jaune de taches obscures, comme des couches de limon ou des lames d'algues : vous eussiez cru voir le fond d'une mer dont les flots venaient de se retirer. Le bassin de la Limagne n'est point d'un niveau égal ; c'est un terrain tourmenté dont les bosses de diverses hauteurs semblent unies quand on les voit de Clermont, mais qui, dans la vérité, offrent des inégalités nombreuses et forment une multitude de petits vallons au sein de la grande vallée. Des villages blancs, des maisons de campagne blanches, de vieux châteaux noirs, des collines rougeâtres, des plants de vignes, des prairies bordées de saules, des noyers, etc., mêlent leurs couleurs variées à la couleur des froments (fig, 783). »

Région du sud-est.— Dans cette région, nous comprenons la Franche-Comté, le Lyonnais, la Savoie, le Dauphiné, le Comtat Venaissin, la Provence, le comté de Nice, la Corse.

La Franche-Comté est une contrée extrêmement pittoresque, toute coupée de montagnes et sillonnée de cours d'eau qui descendent en cascades le long des rochers, ou qui serpentent dans les prairies le long des vallées. Le Jura, qui, du côté de la France, s'étage en terrasses, est couvert de vieux châteaux qui couvrent le sommet des coteaux, mais le pays renferme peu de monuments dont l'architecture mérite d'être signalée. *Besançon* (50,000 hab.), ancienne capitale de la Franche-Comté, a pourtant conservé quelques restes intéressants de l'époque romaine.



Fig. 783. — Village en Auvergne. (Tableau de Berton.)

Courbet, qui était franc-comtois, a souvent peint les sites de son pays avec un rare bonheur (fig. 784).

Le Lyonnais est une petite contrée montagneuse à laquelle son industrie donne une extrême importance.

Lyon (325,000 hab.), la seconde ville de France par sa population, forme le centre d'une contrée très manufacturière. « La ville, dit Levasseur, serrée entre la Saône et le Rhône, s'étend sous forme d'un long triangle dont la pointe est dirigée vers le sud ; au nord s'élève une haute colline qui s'étend d'une rivière à l'autre, et qui jusqu'en 1851 a formé le faubourg de la Croix-Rousse ; en 1866, les fortifications qui séparaient ce faubourg du reste de la ville ont été démolies. Sur la rive droite de la Saône, s'élèvent la colline de Fourvières et l'ancien faubourg de Vaise ; sur la rive gauche du Rhône, s'étendent les anciens faubourgs de la Guillotière et des Brotteaux, qui, transformés depuis quelques années, sont devenus de beaux quartiers ; les quais du Rhône sont justement renommés et n'ont de rivaux que ceux de la Seine à Paris. » La ville de Lyon est pourvue de tous les monuments qu'on peut s'attendre à trouver dans une ville de cette importance, mais, à part la cathédrale, ils sont tous de construction moderne, et n'offrent pour l'histoire de l'art qu'un intérêt secondaire.

Saint-Étienne (110,000 hab.), et *Roanne* (20,000 hab.), sont des villes manufacturières très importantes au point de vue de l'industrie nationale, mais qui n'offrent aucun sujet d'étude pour l'artiste.

La Savoie est la contrée de la France la plus visitée par le touriste : la vallée de Chamounix reçoit chaque année un nombre immense de voyageurs qui viennent admirer les magnificences du mont Blanc. *Annecy*, délicieusement située sur son lac, *Chambéry*, ancienne capitale de la Savoie, sont des villes dépourvues de monuments, mais des centres d'excursions extrêmement intéressantes. Aussi riche que la Savoie sous le rapport des sites pittoresques, le Dauphiné l'est bien davantage en richesses archéologiques. *Valence* (20,000 hab.) a un beau monument de la Renaissance, et *Vienne* (26,000 hab.), un temple romain d'une excellente conservation.

Grenoble (43,000 hab.), ancienne capitale du Dauphiné, est dans une contrée riche en paysages grandioses. Balzac a donné la description suivante de la Grande-Chartreuse près Grenoble : « Un torrent à lit pierreux souvent à sec, alors rempli par la fonte des neiges, arrose cette vallée serrée entre deux montagnes parallèles, qui dominent de toutes parts les prés de la Savoie et ceux du Dauphiné. Quoique les paysages compris entre la chaîne des deux Mauriennes aient un air de famille, le canton à travers lequel nous cheminons présente des mouvements de terrain et des accidents de lumière qu'on chercherait vainement ailleurs. Tantôt la vallée, subitement élargie, offre un irrégulier tapis

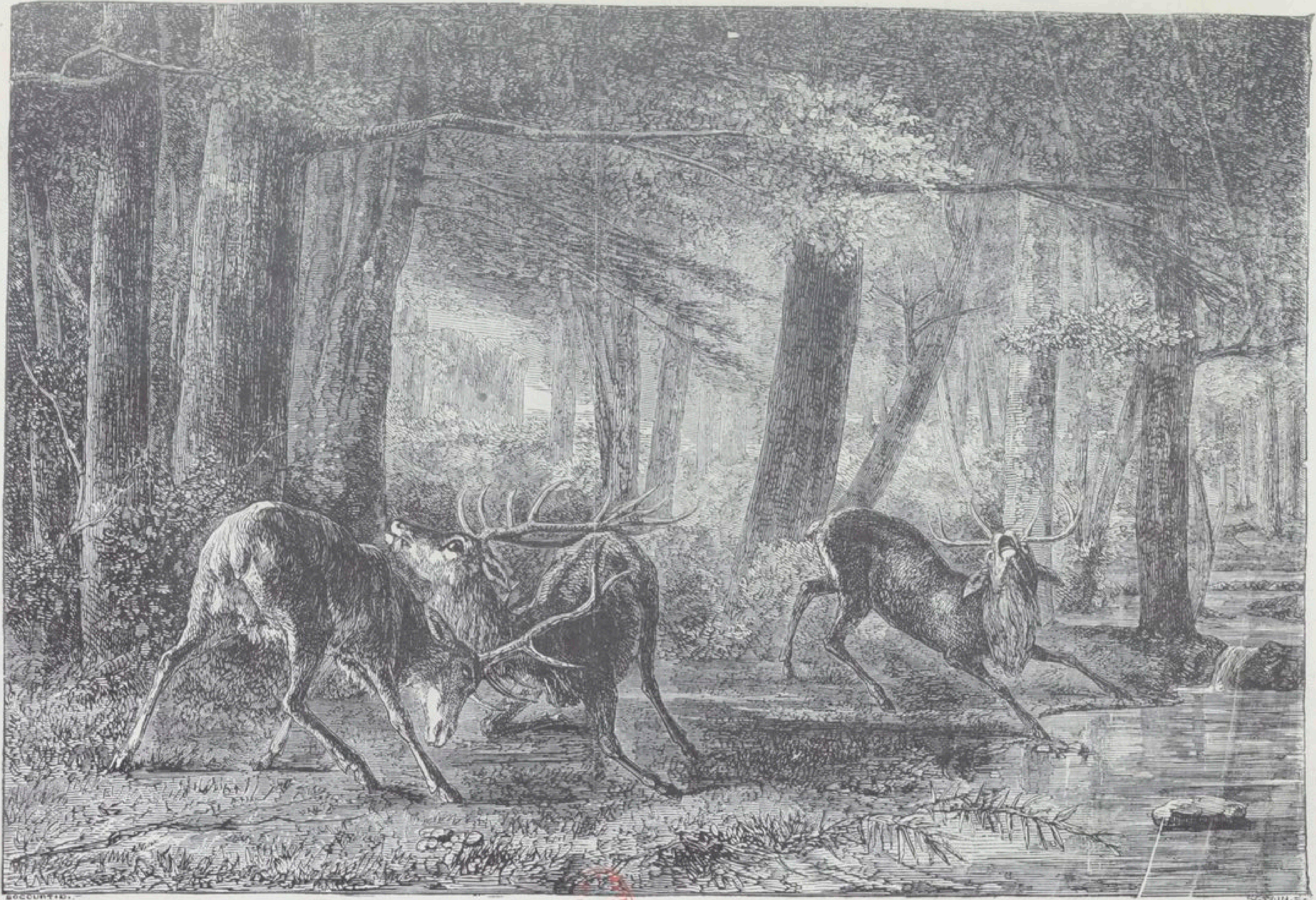


Fig. 784. — Combat de cerfs. (Tableau de Courbet.)

de cette verdure que les constantes irrigations dues aux montagnes entretiennent si fraîche et si douce à l'œil pendant toutes les saisons ; tantôt un moulin à scie montre ses humbles constructions pittoresquement placées, sa provision de longs sapins sans écorce, et son cours d'eau pris



Fig. 785. — Le Miroir de Scée, en Franche-Comté. (Tableau de Français.)

au torrent et conduit par de grands tuyaux de bois carrément creusés, d'où s'échappe par les fentes une nappe de filets humides. Çà et là, des chaumières entourées de jardins pleins d'arbres fruitiers couverts de fleurs réveillent des idées qu'inspire une misère laborieuse; plus loin,

des maisons à toitures rouges, composées de tuiles plates et rondes semblables à des écailles de poissons, annoncent l'aisance due à de longs travaux ; puis au-dessus de chaque porte se voit le panier suspendu dans lequel sèchent les fromages. Partout les haies, les enclos, sont égayés par des vignes mariées, comme en Italie, à de petits ormes dont le feuillage se donne aux bestiaux. Par un caprice de la nature, les collines sont



Fig. 786. — Sud-Est de la France.

si rapprochées en quelques endroits, qu'il ne se trouve plus ni fabriques, ni champs, ni chaumières. Séparées seulement par le torrent qui rugit dans ses cascades, les deux hautes murailles granitiques s'élèvent tapissées de sapins à noir feuillage et de hêtres hauts de cent pieds. Tous droits, tous bizarrement colorés par des taches de mousse, tous divers de feuillage, ces arbres forment de magnifiques colonnades bordées audessus et au-dessous du chemin par d'informes haies d'arbousiers, de viornes, de buis, d'épine rose. Les vives senteurs de ces arbustes se mêlaient alors aux sauvages parfums de la nature montagnarde, aux péné-

trantes odeurs des jeunes pousses du mélèze, des peupliers et des pins gommeux. Quelques nuages couraient parmi les rochers en en voilant et en découvrant tour à tour les cîmes grisâtres, souvent aussi vaporeuses que les nuées dont les moelleux flocons s'y déchiraient. A tout moment le pays changeait d'aspect et le ciel de lumière ; les montagnes



Fig. 787. — Les Chênes de Château-Renard. (Tableau de Harpignies.)

changeaient de couleur, les versants de nuance, les vallons de forme. »

Avignon (38,000 hab.), ancienne capitale du Comtat Venaissin, s'élève sur les bords du Rhône, et on aperçoit de loin sa longue ceinture de murailles crénelées, avec le rocher de Doms que couronne le palais des papes, vaste édifice, dont l'allure austère porte bien le sombre cachet du moyen âge, et que décorent des peintures contemporaines de Giotto. Il reste encore quelques piliers du vieux pont d'Avignon, dont la construc-

tion se rattache à une antique légende. *Orange* a conservé de l'époque romaine un théâtre d'une conservation remarquable, et un superbe arc de triomphe. Quand on a dépassé Orange, en se dirigeant vers le midi, on se trouve en Provence.

« Cette poétique Provence, dit Michelet, n'en est pas moins un rude pays. Sans parler de ses marais pontins, et du val d'Olioul, et de la vivacité de tigre du paysan de Toulon, ce vent éternel qui enterre dans le sable les arbres du rivage, qui pousse les vaisseaux à la côte, n'est guère moins funeste sur terre que sur mer. Les coups de vent, brusques et subits, saisissent mortellement. Le provençal est trop vif pour s'emmailloter du manteau espagnol. Et ce puissant soleil aussi, la fête ordinaire de ce pays de fête, il donne rudement sur la tête, quand d'un rayon il transfigure l'hiver en été. Il vivifie l'arbre, il le brûle. Et les gelées brûlent aussi. Plus souvent des orages, des ruisseaux qui deviennent des fleuves. Le laboureur ramasse son champ au bas de la colline, ou le suit en voguant à grande eau, et s'ajoutant à la terre du voisin. Nature capricieuse, passionnée, colère et charmante. »

Les artistes comme les écrivains ont célébré à l'envi les beautés de la Provence, qu'ils ont d'ailleurs assez rarement peintes.

« A chaque pas, écrit Ziem à son ami Théodore Rousseau, des Claudes, des Poussins ! Mon cher ami, voici huit jours que j'ai quitté Barbizon ; le plus beau temps ne s'est pas démenti une minute, il n'a pas plu ici depuis le mois de mai, les lauriers-roses sont en fleur et on récolte les grenades, comme les pommiers de chez vous. Les herbes des champs sont ici des plantes aromatiques. Les forêts sont des pins, des cyprès, des chênes-verts et des platanes..... le pays est sain et doux, à part le vent du nord dont on m'effraie ; mais je me demande si ce vent est terrible, alors que sous mes yeux, à ma porte, un vrai palmier s'étend et prospère en pleine terre !..... Bref, le pays est encore vierge et antique comme ses habitants, tous pêcheurs, le paysage ne le cède en rien aux beautés de la Grèce, c'est suffisamment vous en faire l'éloge, car vous connaissez ma passion pour ce pays. Vous le verrez un jour, et, comme moi, vous n'en reviendrez pas. Les beaux torrents couverts d'arbres, remplis de lierres d'une fraîcheur inouïe ; et les steppes aromatiques dans des collines rocheuses à perte de vue, enfin, c'est la vraie, la franche nature comme nous l'aimons partout ; mais ici rien n'est encore envahi. »



MARSEILLE (312,000 hab.), port sur la Méditerranée, a été fondée six cents ans avant l'ère chrétienne, par des Phocéens, est demeurée florissante sous la domination romaine et au moyen âge, et est aujourd'hui la première de nos villes maritimes. Cette prospérité ininterrompue est peut être le motif pour lequel Marseille n'a conservé aucun monu-

ment de son glorieux passé. On ne trouve de grandes ruines que dans les cités déchues, car les autres élèvent sans cesse des constructions nouvelles par dessus les anciennes. « Longtemps, dit Levasseur, Marseille n'a eu qu'un seul port, celui qu'on nomme aujourd'hui le Vieux Port, auquel aboutit la Canebière. Aujourd'hui elle en possède de plus vastes à l'ouest : la Joliette, le bassin du Lazaret, le bassin Napoléon. L'intérieur de la ville a été également transformé ; on a construit une vaste cathédrale ; quand on arrive sur le vieux port par la Canebière, on la voit à sa droite, ainsi que la série de mâts de navires alignés dans les bassins neufs, pendant que sur la hauteur, à gauche, on aperçoit Notre-Dame de la Garde dominant le paysage. Un magnifique château d'eau récemment construit verse dans la ville les eaux de la Durance. »

Il faut encore signaler dans la Provence *Toulon* (70,000 hab.), place très forte ; *Hyères*, renommée pour la douceur de son climat ; *Aix*, la première colonie romaine fondée en Gaule dans un lieu où jaillissent des eaux thermales ; *Arles*, qui a conservé de l'antiquité un théâtre, un vaste amphithéâtre, et plusieurs restes de temple. L'église de Saint-Trophime à Arles est un des plus beaux spécimens de l'architecture du moyen âge.

Nice (53,000 hab.) et *Cannes* (15,000 hab.) sont des villes où la douceur du climat attire chaque hiver de nombreux étrangers, mais qui sont dépourvues de monuments des arts.

L'île de Corse, dans la Méditerranée, est une contrée couverte de hautes montagnes et extrêmement pittoresque, mais peu fréquentée par les artistes. *Ajaccio* et *Bastia* en sont les villes principales. Alphonse Daudet décrit ainsi un village corse :

« ... Cinquante maisonnettes en pierre rouge serrées autour d'un long clocher à l'italienne, au fond d'un ravin entouré de côtes rigides, de rochers de grès coloré qu'escaladent d'immenses forêts de mélèzes et de genévriers. Par ma fenêtre ouverte devant laquelle j'écris, je vois là-haut un morceau de bleu ; en bas, sur la petite place qu'ombrage un vaste noyer, deux bergers vêtus de peaux de bêtes en train de jouer aux cartes, accoudés à la pierre d'une fontaine. Le jeu, c'est la maladie de ce pays de paresse, où l'on fait faire la moisson par les Lucquois. Les deux pauvres diables que j'ai là devant moi ne trouveraient pas un liard au fond de leur poche ; l'un joue son couteau, l'autre un fromage enveloppé de feuilles de vigne, les deux enjeux posés à côté d'eux sur le banc. Un petit curé fume son cigare en les regardant, et semble prendre le plus vif intérêt à leur partie. »

Région du nord-est. — Nous comprenons dans cette région la Flan-

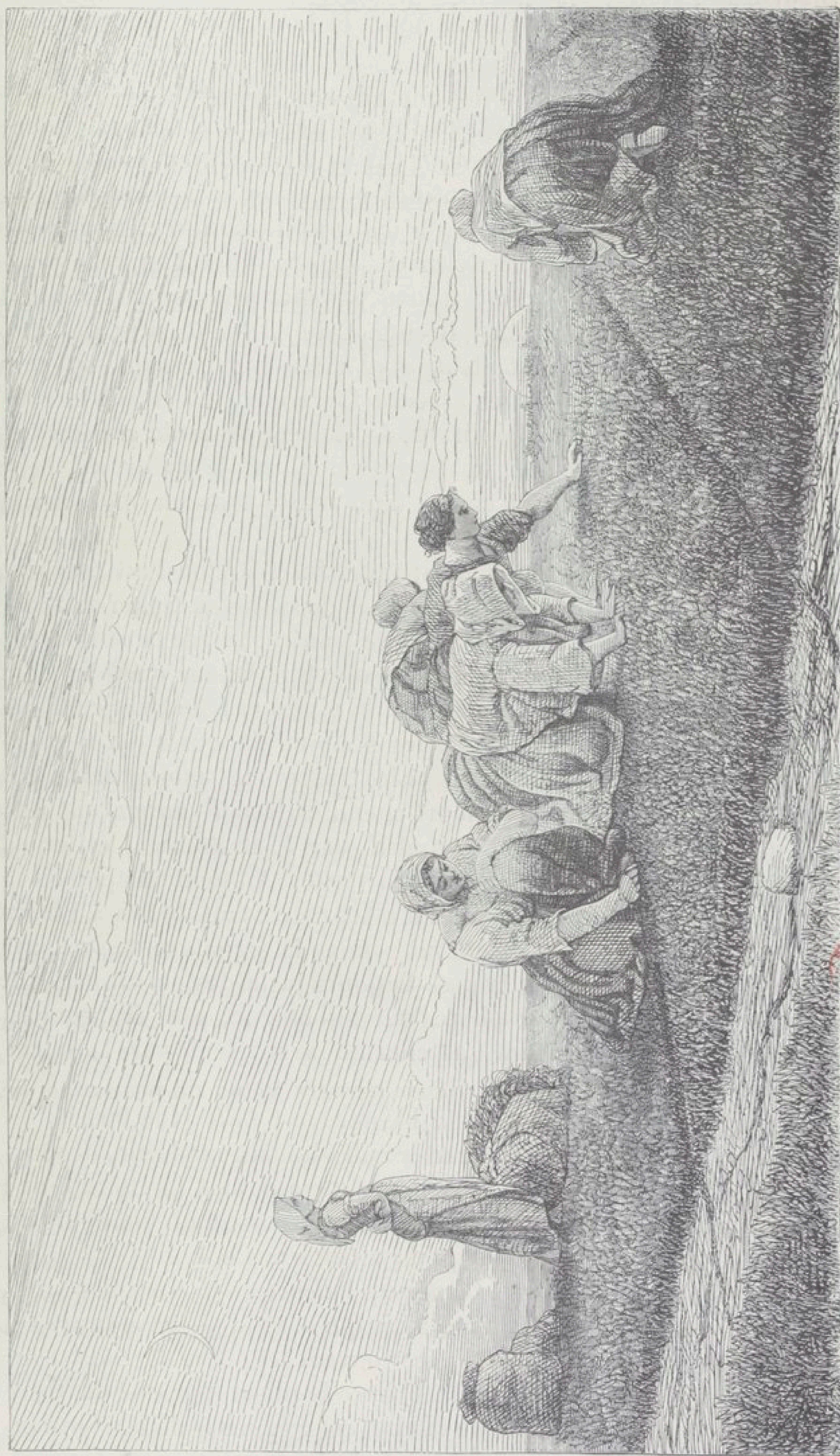


Fig. 788. — Le Soir. (Tableau de Jules Breton.)

dre, l'Artois, la Picardie, la Champagne, la Lorraine, la Bourgogne et l'Ile-de-France.

Les provinces septentrionales de la France, voisines de la Belgique avec laquelle elles présentent quelque affinité, sont riches, industrieuses, et admirablement cultivées. On peut y trouver à chaque pas des fermes-modèles, de grandes usines aux cheminées fumantes, des villes populeuses, mais les amis de la nature pittoresque et accidentée n'y trouveront pas de nombreux motifs d'excursions. Les riches cultures de ce pays ont pourtant trouvé un interprète singulièrement éloquent : c'est le peintre Jules Breton. Celui-ci habite près de Lille, dans une contrée absolument plate, et il aime avec passion son pays qu'il a reproduit sous tous les aspects. Ceux qui, traversant la contrée en chemin de fer, se plaindront de la monotonie de ces éternels champs labourés feront bien de se rappeler que la nature est belle partout, mais qu'il faut l'œil exercé d'un artiste pour en apprécier la valeur (fig. 788).

Parmi les peintres épris de la campagne, Jules Breton s'est créé une place à part. Les *Glaneuses*, qui eurent tant de succès au Salon de 1854, rentrent dans les données habituelles de ce peintre, ami de la campagne, dont il retrace sous toutes les formes la vie et le labeur quotidien. La moisson est finie, et le garde-champêtre, la pipe à la bouche et coiffé de son chapeau traditionnel, surveille les pauvres glaneuses qui se courbent à qui mieux mieux pour ramasser les épis que les moisonneurs ont laissés. Leurs jupons à pièces et leurs chemises trouées annoncent une misère qui n'a pourtant rien de répulsif, car J. Breton sait éviter ce qui est trivial, tout en restant fidèle à la vérité. Au fond on aperçoit le clocher de son village, ce clocher qu'il a reproduit tant de fois à l'horizon de ses tableaux, et qui est pour lui comme la signature de son pays natal. La fermeté du paysage, la pose toujours juste des personnages et l'harmonie douce de l'atmosphère qui les baigne, sont les qualités dominantes de cette peinture qui charme avant tout par la sincérité (fig. 789).

La ville la plus importante de la Flandre est *Lille* (158,000 hab.), grande cité industrielle, d'un caractère absolument moderne, dépourvue de ces grands monuments d'architecture qui font la gloire d'une cité, mais fière à bon droit de son opulence, et possédant d'ailleurs un des musées les plus remarquables qu'il y ait en France.

Roubaix, *Tourcoing*, *Douai*, *Cambrai*, *Valenciennes*, sont des villes qui ont peu d'intérêt pour l'artiste, mais qui sont la gloire industrielle de notre pays. La côte, sur laquelle se trouvent les ports de *Dunkerque* et de *Calais*, forme le point de la France le plus rapproché de l'Angleterre. Elle n'est pas pourvue de falaises comme celles de la Normandie et de la Bretagne, mais se compose de longues dunes mamelonnées,



Fig. 789. — Les Glaneuses. (Tableau de Jules Breton.)

qui séparent la mer des champs cultivés et que les artistes fréquentent assez volontiers (fig. 790).

La Picardie est un pays agricole et industriel : les villes sont remplies d'usines, et les campagnes montrent partout des terres labourées ou de vastes pâturages avec un nombreux bétail (fig. 791).

Amiens (64,000 hab.), grande ville d'industrie, possède une des plus belles cathédrales de France. Cet édifice est considéré par un grand nombre d'artistes comme le chef-d'œuvre de l'art chrétien au moyen âge. Il en est peu en effet qui produisent une impression aussi saisissante. L'ancienne église fut brûlée en 1218, et Robert de Luzarches,

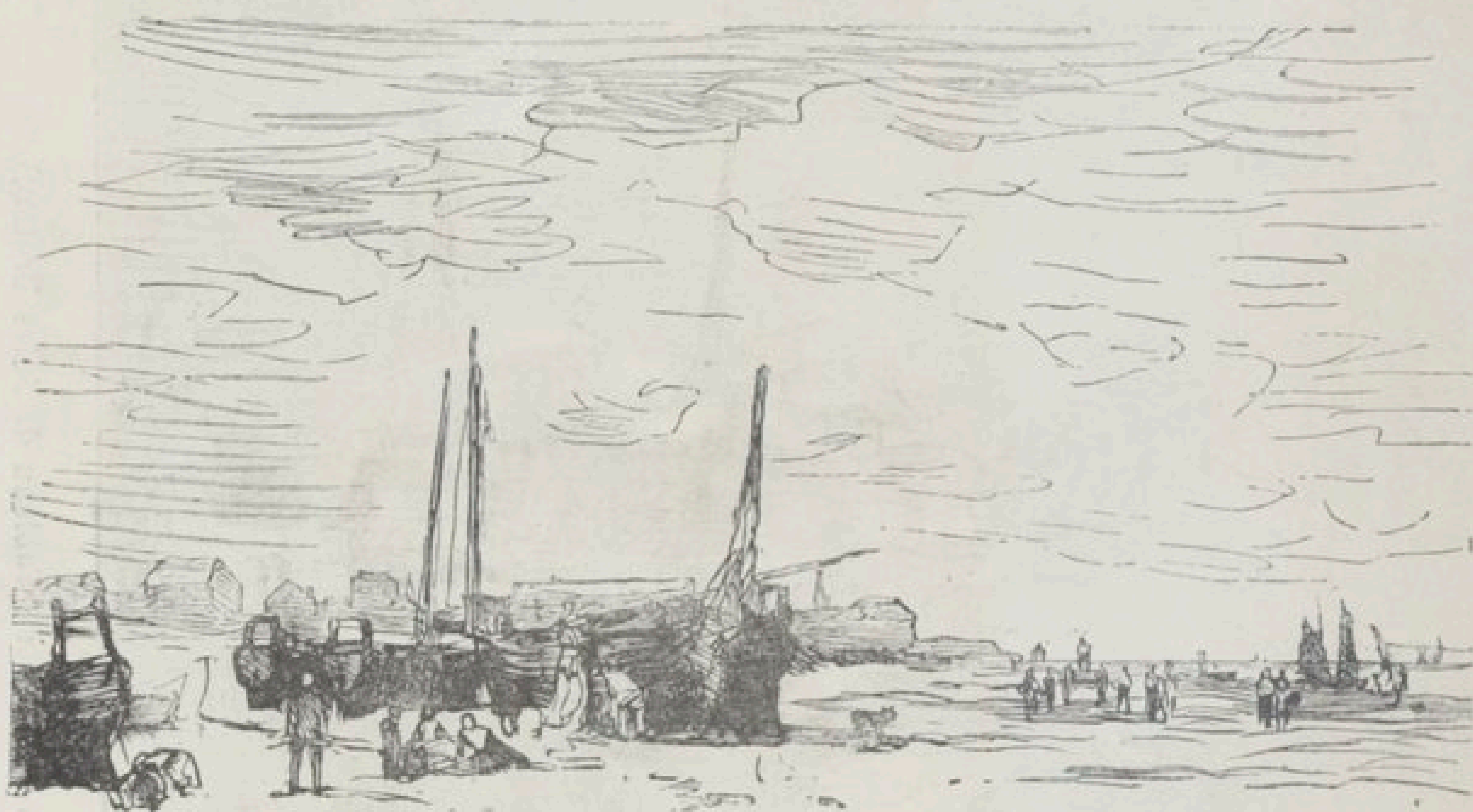


Fig. 790. — Plage de Berck (Pas-de-Calais). (Tableau de Boudin. — Salon de 1878.)

le plus célèbre architecte de ce temps, fut chargé de la réédifier en 1280. L'édifice a été terminé en 1288, moins les deux tours qui sont du siècle suivant. Nous n'entreprendrons pas ici une description qui demanderait un volume. Les innombrables colonnes, les ornements et les statues de tout genre qui enrichissent cette église, la magnifique rose centrale, les bas-reliefs qui décorent le portail, la clôture du chœur présentant une suite de statuettes sur la vie de saint Firmin, premier apôtre de la contrée, en font un monument hors ligne. Le clocher, qui, détruit par la foudre en 1527, a été rétabli en 1533, est enrichi de statues colossales qui produisent le plus bel effet.

La Champagne, qui est presque tout entière comprise dans le bassin de la Seine, est une contrée à la fois agricole et manufacturière, riche par ses usines autant que par ses vignobles. *Reims* (72,000 hab.) ne possède qu'un seul édifice, mais il est de premier ordre. La cathédrale, un des plus beaux monuments du treizième siècle, a été élevée par l'ar-

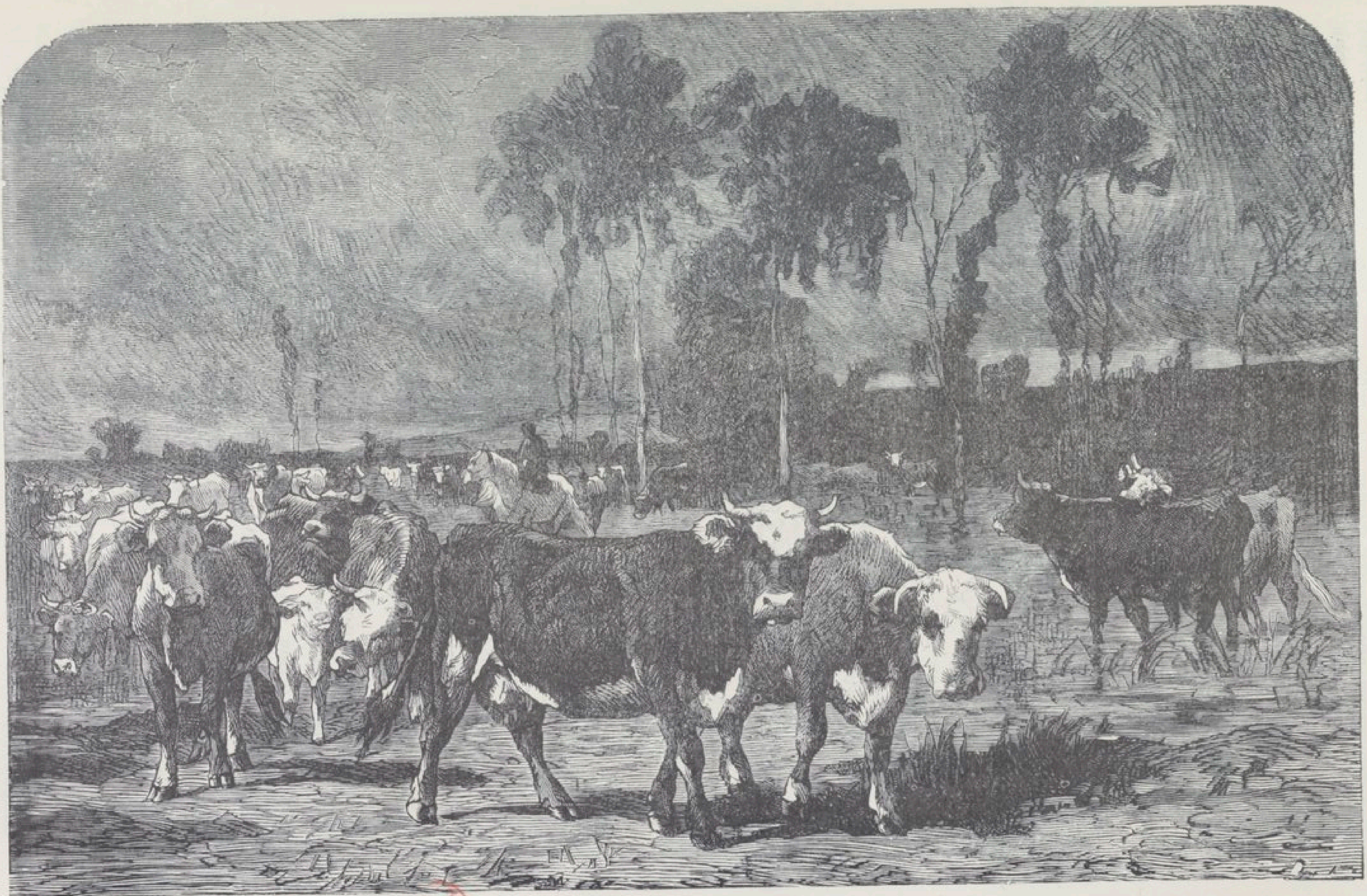


Fig. 791. — Un pâturage (Tableau de Van Marcke).

chitecte Robert de Coucy, qui a consacré trente ans de sa vie à cet immense travail. L'édifice a été commencé en 1212, le chapitre a pris possession du chœur en 1241. Cinq architectes ont continué le travail d'après le plan primitif. Les tours de la façade principale n'ont été achevées qu'en 1430, mais un incendie, survenu en 1481, a détruit cinq clochers qui n'ont pas été rétablis. Le portail est composé de trois arcades en ogives, ornées de plus de 550 figures. L'arcade du milieu représente le couronnement de la Vierge ; celle de droite, le Jugement

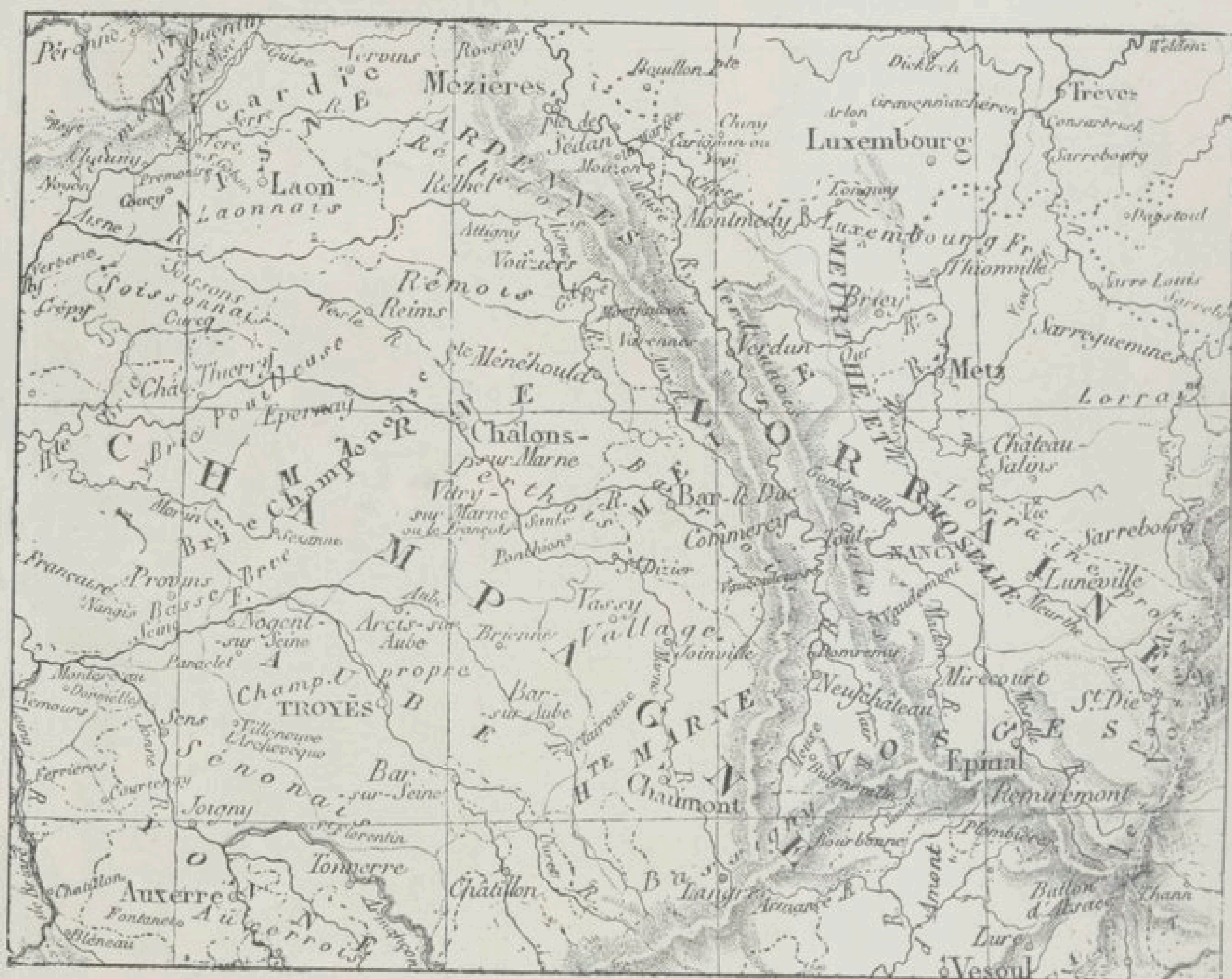


Fig. 792. — Partie est de la France.

dernier ; celle de gauche, la Passion. Autour de la grande rose on voit le baptême de Clovis, et le combat de David et Goliath. Une charmante colonnade ornée des statues de quarante-deux rois de France, depuis Clovis jusqu'à Charles VI, occupe le sommet de la façade. Les deux tours, terminées par de petites pyramides à plusieurs pans, sont richement découpées et sculptées à jour. L'église est partagée en trois nefs : elle est éclairée par de nombreuses fenêtres et de grandes rosaces. Ces verrières sont extrêmement célèbres. A l'extrémité de l'abside s'élève une flèche élancée que surmonte un ange doré.

Troyes (38,000 hab.), ancienne capitale de la Champagne, a conservé quelques monuments intéressants. Le jubé de l'église de la Madeleine,

notamment, est un des plus jolis spécimens qui soient restés de l'architecture du quinzième siècle.

Nancy (80,000 hab.), ancienne capitale de la Lorraine, présente une physionomie spéciale qu'elle doit aux souvenirs de Stanislas. Ses places, ses larges rues tirées au cordeau, ses édifices élevés pour la plupart au dix-huitième siècle, lui donnent l'apparence d'une résidence royale plutôt que d'une ville manufacturière. Le palais des anciens ducs de

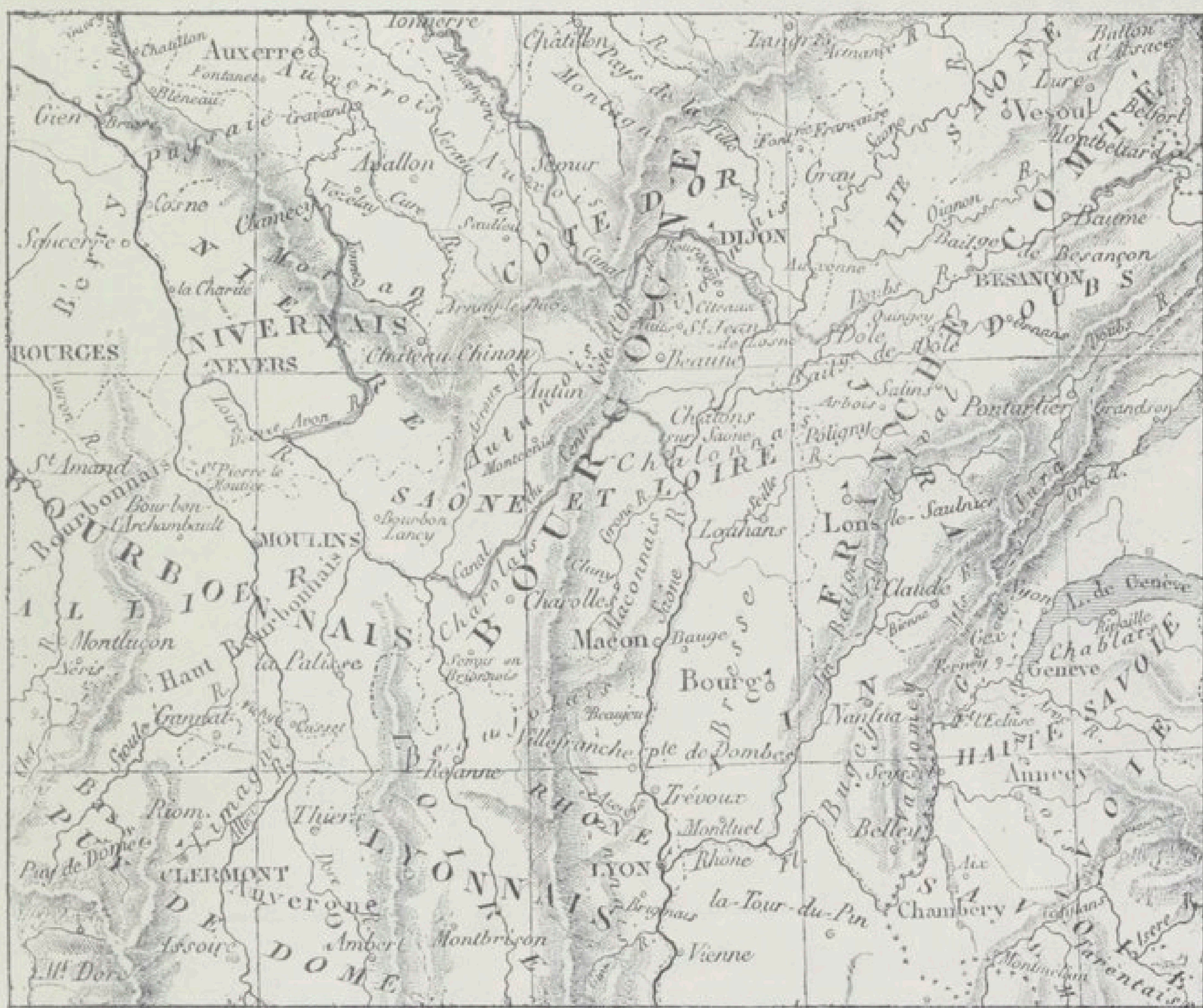


Fig. 793. — La France du centre et de l'est.

Lorraine, aujourd'hui converti en Musée, a conservé quelques morceaux d'architecture intéressants, entre autres une élégante porte du quinzième siècle.

La Bourgogne, dont les vignobles fournissent l'Europe entière de vins excellents, renferme quelques endroits remarquables. *Dijon* (43,000 hab.) possède deux belles églises, et conserve dans son Musée les magnifiques tombeaux des ducs de Bourgogne. *Autun*, une des plus anciennes cités de la Gaule, a gardé quelques monuments romains, et Alise-Sainte-Reine, sur le penchant du coteau où s'est défendu Vercin-



Fig. 794. — Prairie en hiver (Tableau de Français.)

gétorix, a été fouillée avec succès par nos archéologues. *Sens* a de superbes vitraux dans sa cathédrale, *Vezelay* une antique abbaye dont les restes sont célèbres, *Bourg* a dans son faubourg de Brou un des plus élégants chefs-d'œuvre du gothique tertiaire.

L'Ile-de-France, outre Paris et ses environs immédiats, s'étend principalement dans la direction du nord-est. La contrée présente l'as-



Fig. 795. — Région du nord-est.

pect d'une grande plaine légèrement ondulée et richement cultivée. On y trouve des collines bien boisées, des champs labourés sur les plateaux, des prairies dans les bas-fonds (fig. 795), de superbes forêts comme celles de Fontainebleau et de Compiègne, et un nombre immense d'édifices se rattachant à tous les styles de notre histoire architecturale. Fontainebleau est certainement le point de la France que les ar-

tistes fréquentent le plus pendant la belle saison, à cause de ses beaux ombrages et de ses terrains d'une admirable coloration dont on cher-

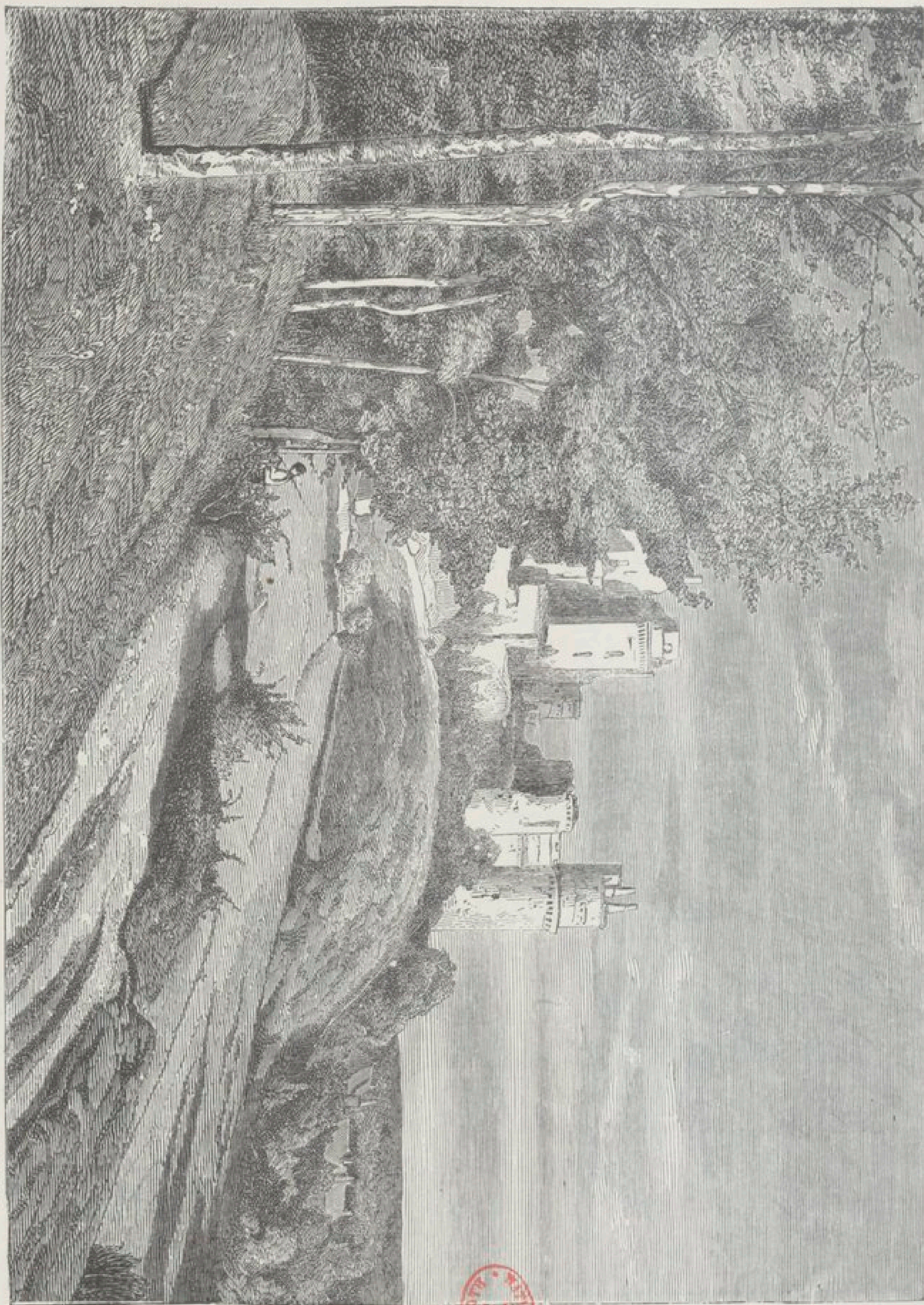


Fig. 796. — Château de Pierrefonds. (Tableau de Corot.)

cherait vainement l'équivalent ailleurs. Quand François Ier résidait à Fontainebleau, cette ville était devenue la résidence des artistes que le

roi avait fait venir d'Italie pour décorer son château. Ce château, extrêmement vaste et bâti à différentes époques, offre de très belles parties, notamment le grand escalier en fer à cheval ; mais l'ensemble est un peu décousu, et on y chercherait vainement les élégances de Chenonceaux ou de Chambord.

La forêt de Compiègne est moins accidentée que celle de Fontainebleau, mais elle a l'inappréciable avantage d'être traversée par plusieurs cours d'eau. Le château, qui date du dix-septième siècle, ne présente pas un bien grand intérêt comme architecture, mais il renferme une riche galerie de tableaux. A peu de distance de Compiègne on trouve les célèbres ruines de Pierrefonds, manoir féodal du quatorzième siècle qui a été entièrement restauré par Viollet-Le-Duc. Un tableau de Corot (fig. 796) montre le château de Pierrefonds, tel qu'il était avant cette restauration.

En remontant vers le nord, on trouve plusieurs villes qui ont conservé de belles cathédrales, entre autres *Laon*. L'ancienne cathédrale de Laon fut brûlée en 1112 ; des reliques sauvées de l'incendie furent promenées processionnellement dans le royaume, et les aumônes qui furent recueillies partout servirent à commencer le nouvel édifice, qui ne fut terminé qu'au commencement du quatorzième siècle. Les quatre tours de la cathédrale de Laon sont particulièrement remarquables par leur légèreté aérienne. L'une des tours du grand portail était autrefois surmontée d'une flèche qui n'existe plus.

Notre-Dame de Noyon est l'église où l'ogive se trouve mêlée au plein cintre de la manière la plus prononcée. Elle a été bâtie de 1150 à 1170, à une époque où la commune de Noyon jouissait déjà depuis quelque temps de ses franchises. Contrairement à ce qui arrive généralement, la cathédrale de Noyon présente cette particularité, que c'est le rez-de-chaussée et le premier étage qui affectent la forme ogivale, tandis que les deux étages supérieurs sont à plein-cintre.

Toutefois l'édifice le plus intéressant de cette contrée est incontestablement la cathédrale de Beauvais. La cathédrale de Beauvais ayant été détruite par un incendie en 1125, l'évêque et le peuple résolurent de la rebâtir beaucoup plus vaste, et adoptèrent un plan tellement grandiose qu'elle devait éclipser toutes les autres cathédrales de France. Mais les voûtes, trop élevées et trop hardies pour la force des contre-forts qui devaient les arc-bouter, s'écroulèrent. L'architecte Enguerrand fut chargé, en 1338, de terminer le chœur de la basilique ; mais les guerres intestines vinrent arrêter les travaux, qui ne furent terminés qu'au seizième siècle. A cette époque on était en pleine Renaissance : le style ogival était partout abandonné et remplacé par des imitations de l'architecture gréco-romaine. Pourtant il avait encore quelques rares adeptes, et parmi eux Jean Wast et François Maréchal, qui furent chargés,

en 1555, de terminer la cathédrale. Ces deux architectes élevèrent une flèche ornée de dentelles de pierres, qui montait à une hauteur prodigieuse et semblait se perdre dans les nues ; mais au bout de cinq ans la tour s'écroula. Ce fut le dernier effort de l'architecture gothique. Le chœur de la cathédrale de Beauvais est un des grands chefs-d'œuvre de l'art ogival.

Si nous nous rapprochons du côté de Paris, nous trouvons *Chantilly*, *Mortfontaine* et *Ermenonville*, célèbres par leurs châteaux et plus encore par le parc qui les accompagne. Chantilly a eu longtemps une fabrique de poteries renommées dans laquelle on a tenté des imitations assez curieuses des porcelaines chinoises. Citons encore la crypte de Jouarre, près de Meaux, et les antiques murailles de Provins, si souvent dessinées, et transportons-nous à *Versailles*, qui est situé de l'autre côté de Paris.

L'endroit où s'élève maintenant le château et la ville de Versailles était autrefois une épaisse forêt qui s'étendait depuis Saint-Cloud et Meudon jusqu'à Rambouillet et au delà. Les bois qu'on rencontre partout dans cette région n'en sont que des démembrements. Saint-Simon rapporte que Louis XIII, qui aimait à chasser dans ces parages, fut obligé de coucher une nuit dans un méchant cabaret à rouliers, et pour éviter à l'avenir un pareil désagrément, fit bâtir là un petit château, comme rendez-vous de chasse. Cette construction, due à l'architecte Lemercier, forme encore aujourd'hui la partie centrale du château, mais elle n'est visible que du côté de la ville : la couleur de ses briques la distingue des constructions élevées postérieurement.

Louis XIV, qui avait Saint-Germain en horreur, parce que des fenêtres du château il apercevait l'église de Saint-Denis où il devait être enterré, chargea Mansard d'agrandir Versailles de manière à en faire une résidence digne de lui, mais il exigea qu'on respectât les constructions élevées par son père. C'est ce qui explique le désaccord que présentent entre eux les bâtiments qui regardent la ville, car du côté du parc, la façade, élevée entièrement sous Louis XIV, affecte au contraire une unité qui ressemble même un peu à la monotonie.

Un immense parc, rempli de bassins, de statues et de fontaines jaillissantes, est extrêmement intéressant parce qu'il est entièrement dessiné par Lenôtre et qu'il caractérise très bien le style du dix-septième siècle. Les jardins de Trianon, adossés au grand parc, appartiennent au siècle suivant.

Deux palais portent le nom de Trianon : le premier, le *Grand Trianon*, se compose d'un seul rez-de-chaussée avec deux ailes en retour d'équerre qui encadrent la cour. Il n'y a ni toit apparent ni cave sous les appartements, mais si la distribution intérieure n'est pas très heureuse, l'aspect extérieur a des proportions vraiment élégantes. Nous



Fig. 797. — Un étang (par Corot).

n'avons d'ailleurs rien à signaler comme œuvre d'art dans le Grand Trianon ni dans le Petit, qui n'est à vrai dire qu'un pavillon : l'importance de Trianon vient du style particulier de ses jardins.

La royauté était lasse des pompes fastueuses de Versailles, et après avoir vécu dans un boudoir sous Louis XV, elle se réfugie dans l'idylle et la bergerie ; on planta les fameux jardins de Trianon, dans un style que nous nommons *anglais* et qu'on appelait *chinois*. Tout y était disposé comme dans un décor d'opéra, et on essayait dans la nature les paysages artificiels que Boucher et Fragonard mettaient dans leurs tableaux. Le *temple de l'Amour* s'élevait parmi les bosquets, et sous prétexte de rusticité naïve, on faisait circuler des ruisseaux dans la prairie, et on élevait des chaumières le long du lac ; Marie-Antoinette adorait ce séjour. « Une robe de percale blanche, un fichu de gaze, un chapeau de paille, étaient, dit madame de Campan, la seule parure des princesses. Le plaisir de parcourir les fabriques du hameau, de voir traire les vaches, de pêcher dans le lac, enchantait la reine, et chaque année elle montrait plus d'éloignement pour les fastueux voyages à Marly. »

Versailles (62,000 hab.) n'offre rien par lui-même de remarquable : c'est une ville propre, régulière, en somme assez triste, mais dont les environs sont ravissants. Les étangs de Ville-d'Avray, dans le fond d'une vallée entourée de coteaux boisés, sont devenus en quelque sorte le patrimoine du peintre Corot qui les a représentés sous toutes les formes, non toutefois sans les arranger un peu (fig. 797). Le bois de Ville-d'Avray conduit au parc de Saint-Cloud et à la petite ville de Sèvres, célèbre par sa manufacture de porcelaines, et qui renferme une superbe collection céramique.

Aux portes mêmes de Paris, nous trouvons le donjon de Vincennes, construction militaire du moyen âge qu'entoure un superbe parc, et du côté du nord l'église abbatiale de Saint-Denis, où sont tous les tombeaux des rois de France, dont quelques-uns comptent parmi les chefs-d'œuvre de la sculpture française.

Paris (1,860,000 hab.), capitale de la France, s'étend sur les deux rives de la Seine, qui partage la ville d'une façon inégale. « Paris, a dit Montaigne, a mon cœur dez mon enfance : et m'en est advenu comme des choses excellentes ; plus j'ay veu, depuis d'aultres villes belles, plus la beauté de cette cy peult et gagne sur mon affection : je l'aime par ellemesme, et plus en son estre seul, que rechargée de pompe estrangière : je l'aime tendrement, jusques à ses verrues et à ses taches : je ne suis Français que par cette grande cité, grande en peuples, grande en félicité de son assiette ; mais surtout grande et incomparable en variété, et diversité de commoditez, la gloire de la France, et l'un des plus nobles ornements du monde. »

Les débuts de cette « grande cité » sont des plus modestes. L'ancienne

Lutèce (fig. 798), qui a grandi jusqu'à devenir le Paris de nos jours, tenait dans une île de la Seine occupée presque en entier à l'heure actuelle par le Palais de justice, Notre-Dame, l'Hôtel-Dieu et le tribunal de Commerce. Autour, dans la campagne, les Romains avaient élevé des monuments, entre autres un palais dont les thermes ruinés sont parvenus jusqu'à nous. Ils font partie du Musée de Cluny et on les désigne généralement sous le titre de Thermes de Julien. A partir de cette période, les monuments de Paris embrassent à peu près toute l'histoire de l'architecture jusqu'à l'époque contemporaine. L'église de Saint-Germain des Prés ouvre le moyen âge.

Les monuments de la grande cité apparaissent, émergeant d'un

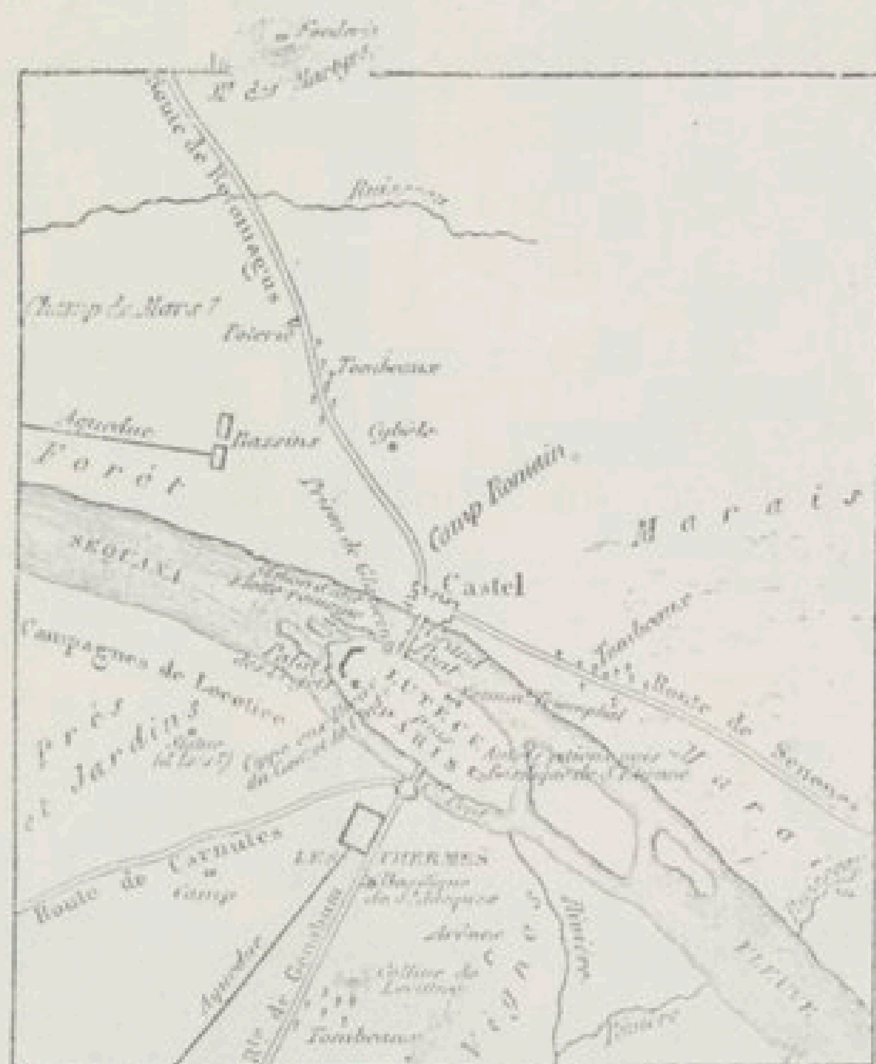


Fig. 798. — Lutèce.

chaos indescriptible de toits, la coupole du Panthéon (fig. 799) et le faîte de l'Opéra les dominant tous. Autour de ces deux géants les tours et les aiguilles des églises se dressent de tous côtés jusqu'au cercle de l'horizon où l'on aperçoit ici les hauteurs du Père-Lachaise et de Montmartre, là-bas derrière la masse étincelante du palais de l'Industrie, le sommet de l'Arc de triomphe, plus loin Bicêtre. Dans l'île de la Cité Notre-Dame montre ses tours solides à côtés des courbes élégantes, des flèches légères de la Sainte-Chapelle (fig. 800). La vieille tour du Palais de Justice se montre à côté de ce dernier monument en face du dôme moderne du tribunal de Commerce.

L'église abbatiale est tout ce qui reste aujourd'hui de l'abbaye de Saint-Germain des Prés : elle avait autrefois trois tours, et le peuple l'appelait pour cette raison l'église aux trois clochers. Ce vénérable édifice a subi de nombreux changements par les restaurations successives.

La période ogivale est représentée par Notre-Dame de Paris et la Sainte-Chapelle.

Plusieurs architectes ont travaillé à l'érection de Notre-Dame de Paris ; mais le seul qui soit connu est Jean de Chelles, dont le nom se trouve sur une inscription, comme ayant fait cette œuvre en l'honneur de la mère du Christ. Les tours appartiennent à la fin du treizième siècle, et les chapelles latérales sont postérieures à cette époque. Cette



Fig. 799. — Le port Saint-Nicolas. (Tableau de Lapostolet. — Salon de 1876.)

église, souvent remaniée et mutilée pendant les dix-septième et dix-huitième siècles, a été très habilement restaurée de nos jours par Lassus et Viollet-le-Duc.

La façade de Notre-Dame se divise en trois étages : le portail et ses trois baies ogivales surmontées d'une galerie ; la grande rose centrale, flanquée de chaque côté de grandes fenêtres ; enfin la belle galerie ouverte que couronnent les deux tours. Nos architectes admettent généralement que les tours de Notre-Dame n'ont pas été terminées, et qu'elles étaient destinées à être surmontées de clochers comme les tours de

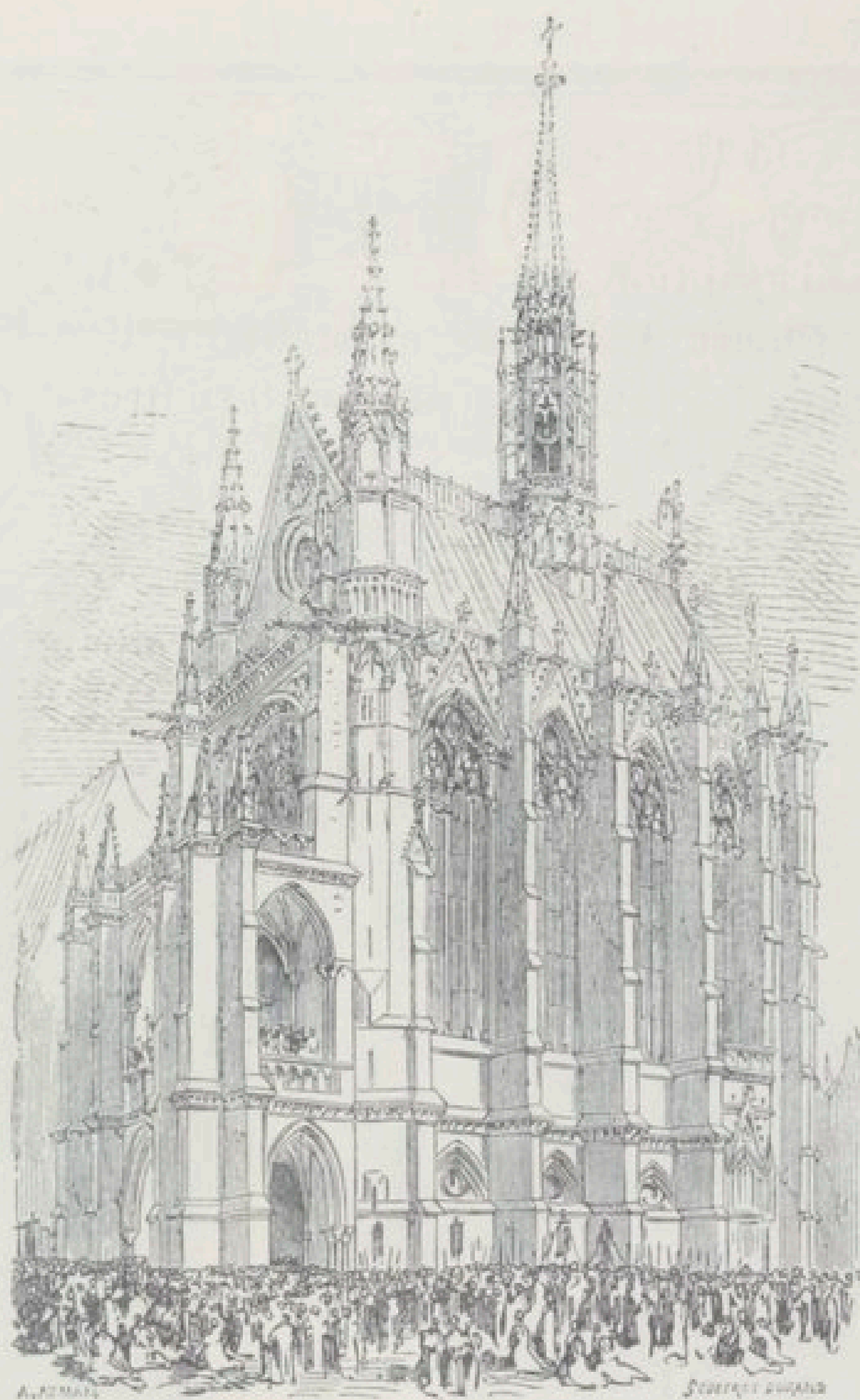


Fig. 800. — Sainte-Chapelle.

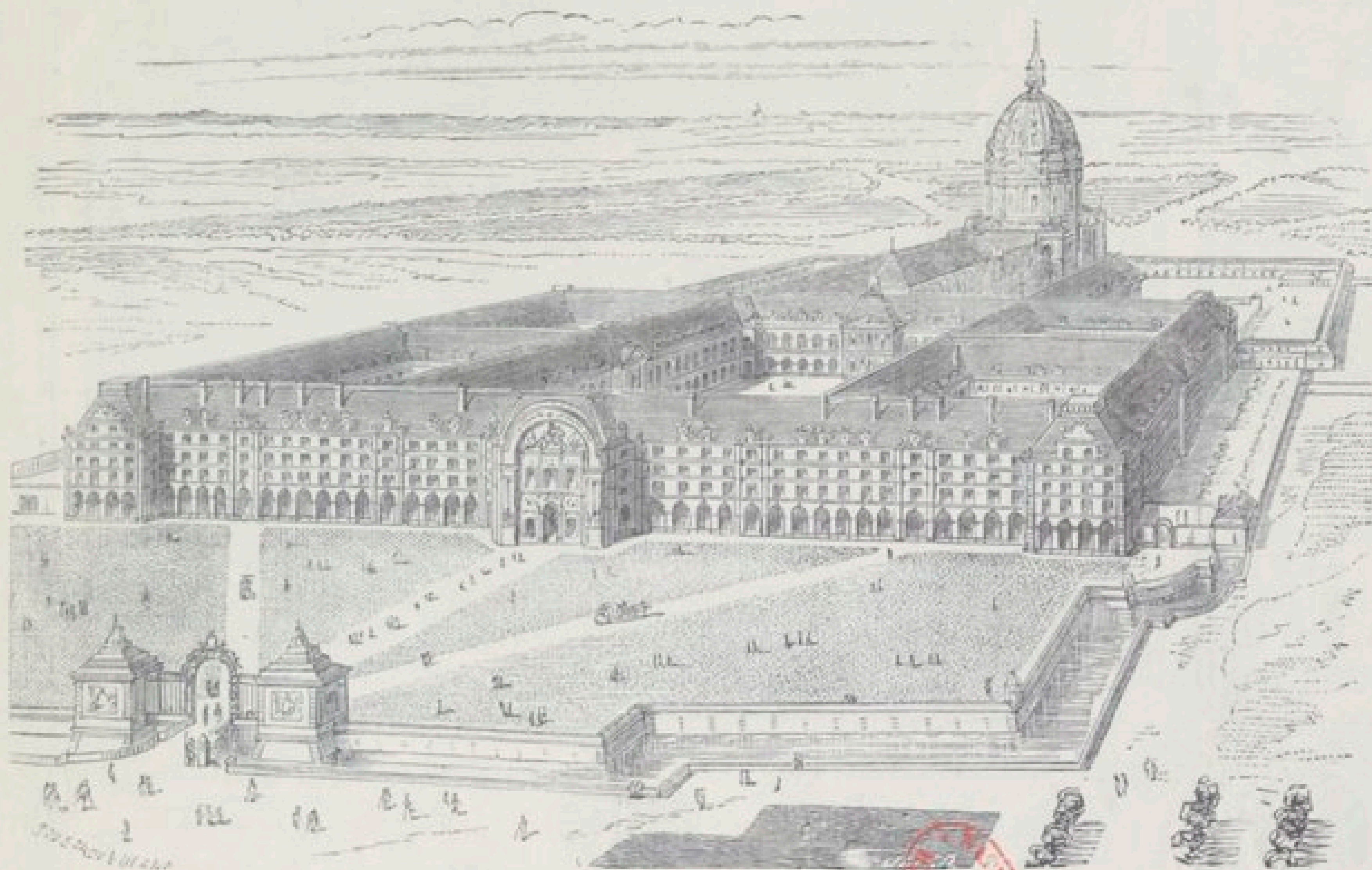


Fig. 801. — Hôtel des Invalides.

la cathédrale de Chartres. Ils pensent aussi que la coloration a dû jouer



Fig. 802. — Tapisserie des Gobelins représentant Sélené (d'après un tableau de Machard).

un rôle dans la décoration extérieure aussi bien que dans la décoration intérieure.

La Sainte-Chapelle, un des chefs-d'œuvre de l'architecture ogivale, a



Fig. 803. — Le pavillon de Flore. (Tableau de Harpignies. — Salon de 1879.)

été élevée sous le règne de saint Louis, qui voulait y placer les saintes re-



Fig. 804. — La Seine et le quai d'Orsay, vus des bains de la Frégate.

liques dont il était possesseur. Pierre de Montereau en est l'architecte : le monument, encadré dans une cour du Palais de Justice, comprend deux étages, c'est-à-dire une chapelle basse, destinée dans l'origine aux

officiers du palais, qui était alors habité par le roi, et une chapelle haute pour la famille royale : celle-ci se trouvait de plain-pied avec les appartements. Ce charmant édifice, qui était fort dégradé au commencement de ce siècle, a été restauré avec un rare bonheur par l'architecte Lassus, auquel on doit l'élégante flèche qui lui donne tant de légèreté.

La dernière période du moyen âge est marquée par plusieurs églises, telles que Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Méry, etc., et dans l'architecture civile par l'Hôtel de Cluny, dans lequel on a installé un riche



Fig. 805. — Le dimanche près Saint-Philippe du Roule. (Tableau de Béraud.)

musée d'objets d'art. Si l'église de Saint-Eustache ne donne qu'imparfaitement l'idée du style de la Renaissance, les parties du Louvre qui sont l'œuvre de Pierre Lescot en offrent un échantillon très complet. Primitivement élevé pour être une forteresse, le Louvre, dont la construction remontait à Philippe-Auguste, et qui avait sous Charles V l'aspect d'un véritable manoir féodal avec ses tours crénelées et ses clochetons, a été complètement transformé dans les âges postérieurs. La colonnade de Perrault est une œuvre magistrale qui caractérise bien le siècle de Louis XIV.

Le palais du Luxembourg a été élevé par Marie de Médicis, et on doit à Anne d'Autriche le Val-de-Grâce et l'église de Saint-Sulpice. Les

Invalides datent de Louis XIV (fig. 801) ; le Panthéon, le Palais-Royal et le Garde-Meuble sont les ouvrages les mieux caractérisés du dix-huitième siècle. Au premier empire on doit l'Arc de triomphe et la Madeleine ; à la Restauration, la Bourse. Enfin l'Opéra et les Halles centrales resteront comme typiques du règne de Napoléon III.



Fig. 806. — Place de la Concorde. (Tableau de Nittis.)

« Quand on débouche dans la grande rue du milieu, dit Émile Zola en parlant des Halles, on songe à quelque ville étrange, avec ses quartiers distincts, ses faubourgs, ses villages, ses promenades et ses routes, ses places et ses carrefours, mise tout entière sous un hangar, un jour de pluie, par quelque caprice gigantesque. L'ombre sommeillant dans les creux des toitures multipliait la forêt des piliers, élargissait à l'infini les nervures délicates, les galeries découpées, les persiennes transparentes ; et c'était, au-dessus de la ville, jusqu'au fond des ténèbres,

toute une végétation, toute une floraison, monstrueux épanouissement de métal, dont les tiges qui montaient en fusée, les branches qui se tor-



Fig. 807. — Le Matin. (D'après un tableau d'Hermans.)

daient et se nouaient, couvraient un monde avec la légèreté de feuillage d'une futaie séculaire. »

L'enseignement artistique se donne dans un bâtiment d'une rare

élégance, l'École des Beaux-Arts. Un grand nombre d'écoles de dessin, répandues dans tous les quartiers de la ville, forment des artisans pour toutes les industries qui relèvent des beaux-arts. La manufacture nationale des Gobelins, destinée à former des tapissiers, a conservé depuis Louis XIV les traditions qui ont établi sa supériorité (fig. 802).

Les types parisiens modernes jouent un grand rôle dans la peinture contemporaine. Toute une jeune école s'en est entichée et a su tirer le meilleur parti de ces êtres bien spéciaux, fils d'une civilisation concentrée qui prête à tout un air factice, délicats comme doivent l'être les produits de serre, affinés, devant tout à une mode et à un certain chic créés par eux, et à l'aide de ces deux choses, donnant, en fin de compte, le ton au monde entier. Parmi les peintres éminemment parisiens, il faut citer Béraud (fig. 805), de Nittis (fig. 806), Luigi, Loir, etc. Les uns ont été empoignés par la grâce de l'existence mondaine et nous ont rendu la physionomie des quartiers riches; les autres séduits par le pittoresque des quartiers excentriques, ont été chercher les motifs de leurs tableaux dans nos faubourgs et nous ont montré le milieu ouvrier. Un peintre belge, M. Hermans, a heureusement rendu, dans son tableau intitulé *le Matin*, dont nous reproduisons un groupe (fig. 807), l'aspect de la classe ouvrière, bien différente, surtout chez nous, de celle des gens de la campagne, et qui pourrait fournir à l'art des sujets intéressants.

Le panorama de Paris a été admirablement rendu par A. Daudet. « .... On voyait, au-dessus d'un millier de toits serrés, dit-il, Montmartre, les buttes Chaumont moutonner dans le lointain en hautes vagues. Avec la colline du Père-Lachaise cela figurait bien ces trois ondulations se suivant à égale distance, dont se compose chaque élan de la mer à l'heure du flux. Dans les plis de ces abîmes, des lumières clignotaient déjà, comme des falots de barque, à travers les buées violettes qui montaient; des cheminées s'élançaient ainsi que des mâts ou des tuyaux de steamers soufflant leur fumée ; et roulant tout cela dans son mouvement ondulé, l'océan parisien, en trois bonds chaque fois diminués, semblait l'apporter au noir rivage.... Aux extrémités du Père-Lachaise, des voix s'élevaient, appels mélancoliques annonçant la fermeture. La journée du cimetière était finie. La ville des morts, rendue à la nature, devenait un bois immense aux carrefours marqués de croix. Au fond d'un vallon, une maison de garde allumait ses vitres. Un frémissement courait, se perdait en chuchotements au bout des allées confuses. »



TABLE DES MATIÈRES

ASPECT DU MONDE

CHAPITRE PREMIER

LA PLANÈTE.

CHAPITRE II

L'ATMOSPHÈRE.

CHAPITRE III

LES EAUX.

CHAPITRE IV

LE SOL.

CHAPITRE V

LE TRAVAIL DE L'HOMME.

CHAPITRE VI

LES DIVISIONS DU MONDE.

OCÉANIE

CHAPITRE PREMIER.

LA MÉLANÉSIE.

CHAPITRE II

LA MALAISIE.

CHAPITRE III

POLYNÉSIE.

AMÉRIQUE

CHAPITRE PREMIER

AMÉRIQUE DU NORD.

CHAPITRE II

LES ÉTATS-UNIS.

CHAPITRE III

AMÉRIQUE CENTRALE.

CHAPITRE IV

AMÉRIQUE DU SUD.

L'AFRIQUE

CHAPITRE PREMIER

AFRIQUE NOIRE.

CHAPITRE II

LE SAHARA.

CHAPITRE III

LE MAROC.

CHAPITRE IV

ALGÉRIE.

CHAPITRE V

TUNIS ET TRIPOLI.

CHAPITRE VI

L'ÉGYPTE.

L'ASIE

CHAPITRE PREMIER

LE SOL ET LES PAYS DU NORD.

CHAPITRE II

L'EMPIRE CHINOIS.

CHAPITRE III

JAPON.

CHAPITRE IV

L'INDO-CHINE.

CHAPITRE V

L'INDE

CHAPITRE VI

LA PERSE.

CHAPITRE VII

LA TURQUIE ET L'ARABIE.

L'EUROPE

CHAPITRE PREMIER

NOTIONS GÉNÉRALES.

CHAPITRE XII

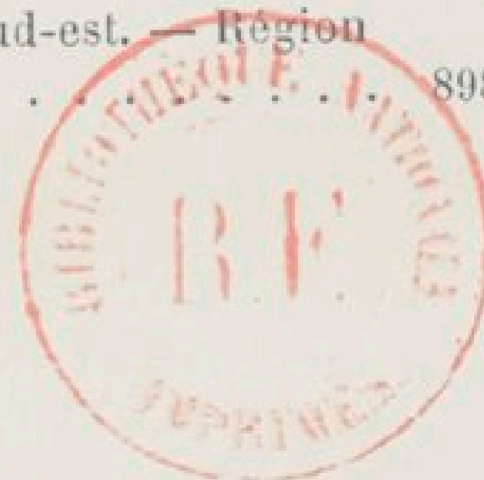
HOLLANDE.

CHAPITRE XIII

BELGIQUE.

CHAPITRE XIV

LA FRANCE.



8732-79. — Corbeil, imprimerie Crété.





